L'AFRICA ROMANA

Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi

A cura di Julián González, Paola Ruggeri, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca

Volume primo



Carocci



Collana del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

Nuova serie fondata da Mario Da Passano, Attilio Mastino,
Antonello Mattone, Giuseppe Meloni

Pubblicazioni del Centro di Studi Interdisciplinari
sulle Province Romane
dell'Università degli Studi di Sassari

35*

In copertina: *Arco di Traiano a Thamugadi* (foto di Attilio Mastino).

I lettori che desiderano
informazioni sui volumi
pubblicati dalla casa editrice
possono rivolgersi direttamente a:

Carocci editore
via Sardegna 50 - 00187 Roma
telefono 06 / 42818417 - fax 06 / 42747931

Visitateci sul nostro sito Internet:
http://www.carocci.it

Coordinamento scientifico: Centro di Studi Interdisciplinari
sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari

Viale Umberto I 52 - 07100 Sassari
telefono 079 / 2065203 - fax 079 / 2065241
e-mail africaro@uniss.it

La Redazione di questi Atti
si è avvalsa della collaborazione alla revisione scientifica
e al coordinamento redazionale di Maria Bastiana Cocco e di Alberto Gavini

L'Africa romana

Le ricchezze dell'Africa.
Risorse, produzioni, scambi

Atti del XVII convegno di studio
Sevilla, 14-17 dicembre 2006

A cura di
Julián González, Paola Ruggeri,
Cinzia Vismara e Raimondo Zucca

Volume primo

Carocci editore

Volume pubblicato con il contributo finanziario di

Fondazione Banco di Sardegna

MINISTERIO DE EDUCACIÓN Y CIENCIA

JUNTA DE ANDALUCIA
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNIVERSIDAD DE SEVILLA

Ministerio de Educación y Ciencia Acción Complementaria
HUM 2006-27408-E Cofinación FEDER



Dottorato di ricerca
Scuola Europea: "Storia, letterature e culture del Mediterraneo".

1ª edizione, dicembre 2008
© copyright 2008 by
Carocci editore S.p.A., Roma

Finito di stampare nel novembre 2008

ISBN 978-88-430-4833-5

Riproduzione vietata ai sensi di legge
(art. 171 della legge 22 aprile 1941, n. 633)

Senza regolare autorizzazione,
è vietato riprodurre questo volume
anche parzialmente e con qualsiasi mezzo,
compresa la fotocopia,
anche per uso interno o didattico.

Présentation

*Un jour de septembre 1983, fouillant alors à Carthage et devant rencontrer M. M'hamed Hassine Fantar, à l'époque directeur général de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis – devenu depuis l'Institut National du Patrimoine –, je me trouvais dans la salle d'attente du Dar Hussein, siège de cette institution, avec un autre visiteur que je ne connaissais pas et avec lequel je n'eus pas l'occasion de lier conversation avant que l'un de nous fût appelé. Mais ce bref instant est resté gravé dans ma mémoire, car je n'allais pas tarder à savoir que mon compagnon de ces quelques minutes était le Professeur Attilio Mastino, de l'Université de Sassari, venu entretenir le directeur général de l'*INAA *d'un projet de rencontres scientifiques consacrées à l'Afrique antique, dont la première se tiendrait trois mois plus tard à Sassari. L'idée me parut excellente. Certes je participais déjà régulièrement aux colloques organisés par la Commission de l'Afrique du Nord du* CTHS *(Comité des Travaux Historiques et Scientifiques), dont le relais serait pris, une fois cette commission dissoute dans des circonstances déplorables, par ceux de la* SEMPAM *(Société d'Etude du Maghreb Préhistorique, Antique et Médiéval), qu'allait organiser avec quelques collègues mon très regretté ami Serge Lancel. Mais il y avait évidemment de la place, voire une attente dans le monde des africanistes, pour d'autres occasions de rencontres, tant était grande, comme elle n'a jamais cessé de l'être, la ferveur des études concernant l'Afrique du Nord antique. Que ces initiatives diverses se soient placées sous le signe non pas de la concurrence, mais d'une coopération cordiale, est d'ailleurs éloquemment symbolisé par le dernier en date des colloques de la* SEMPAM*: il s'est tenu en septembre 2007 en Sardaigne, à Porto Conte près d'Alghero, sous l'autorité de l'actuel président de cette société, François Déroche, grâce au concours d'Attilio Mastino et de l'Université de Sassari, dont la salle d'honneur accueillit la séance inaugurale du colloque...*

Si je trouvais donc excellente l'idée d'Attilio Mastino, j'étais loin de me douter de l'ampleur extraordinaire qu'au fil des années il allait donner à son projet. Diverses circonstances, outre le sentiment de mon indignité (car mes recherches africaines portaient essentiellement sur la période préromaine) m'empêchèrent longtemps de faire partie des fidèles de la première heure, ou plutôt des premiers «convegni», fidèles dont le nombre, parti des 29 inscrits de la première édition, augmentait d'année en année selon un progression irrésistible. En réalité, si je puis dire, c'est le congrès qui vint à moi, puisque pour sa onzième édition, en décembre 1994, il se déplaça pour la première fois à l'étranger, et plus précisément à Carthage, où je me trouvais travailler alors, logeant dans l'hôtel même où L'Africa romana *– ses sessions scientifiques comme ses participants, plus de 200 désormais – allait prendre ses quartiers. J'y fus donc en quelque sorte immergé sans l'avoir prévu, voire submergé par cette foule où je rencontrai maints amis et dont se dégageait une impression de sérieux et de contentement tout ensemble. L'intérêt d'une telle rencontre m'apparut évident, d'autant plus que je constatai qu'un «préromain» pouvait y avoir aussi sa place. Néanmoins, c'est seulement lors de l'édition de 2000, à Sassari, berceau de* L'Africa romana*, que je pus devenir un congressiste à part entière, dûment inscrit, et chargé de la présentation du beau volume* Ricerche su Nora - I (anni 1990-1998)*, édité par mon ami de Cagliari Carlo Tronchetti. Désormais le souhait de participer à ces grands rendez-vous prima sur d'autres obligations, et je n'allais manquer aucune des éditions suivantes, à Tozeur, à Rabat, à Séville enfin, dont le lecteur a désormais en main les* Actes *imposants: intelligente itinérance de* L'Africa romana*, qui a su impliquer dans ses colloques l'Afrique elle-même, ou une région comme l'Andalousie, imprégnée depuis presque trois millénaires d'affinités africaines.*

On pardonnera peut-être cette évocation de souvenirs personnels, mais qui, je pense, correspondent peu ou prou aux impressions de tout africaniste ayant connu de l'intérieur ou suivi de l'extérieur le «parcours» de L'Africa romana*. Il ne peut qu'être frappé, cet africaniste, par le succès de cette initiative née de l'enthousiasme d'un professeur et de quelques-uns de ses collègues de l'Université de Sassari, avec le soutien de Marcel Le Glay au nom de l'Association Internationale d'Epigraphie Grecque et Latine. Une initiative devenue au fil des années ce que nous voyons, par la diversité des thèmes qu'elle aborde, par les assistances sans cesse plus nombreuses qu'elle*

attire (276 participants à Séville, y compris, en foule, des collègues maghrébins, souvent jeunes et qui préparent une relève prometteuse: Tunisiens et Marocains au premier chef, rejoints à Séville, et il y avait tout lieu de s'en réjouir, par bon nombre d'Algériens). Que cette Afrique «romaine» soit devenue plus largement une Afrique antique, préromaine également, voire parfois médiévale aussi, n'a strictement rien de gênant, et son appellation d'origine mérite bien d'être conservée en considération de l'aura dont elle jouit désormais. Au demeurant, le Maghreb antique est à ce point une terre de traditions que la romanité n'y a jamais vraiment oblitéré les strates sous-jacentes laissées par les cultures berbère et phénico-punique.

En fait, L'Africa romana *est devenue pour les africanistes ce que les* Convegni di studi sulla Magna Grecia *réunis annuellement à Tarente depuis 1960 sont pour les spécialistes de l'Italie méridionale antique. Comme les Congrès de Tarente (qui s'intéressent aussi à d'autres époques que celle de la colonisation grecque), elle a élargi son champ chronologique sans renier sa première vocation. Et surtout, comme eux, elle est devenue le rendez-vous incontournable des chercheurs qui souhaitent, dans le cadre d'une réunion scientifique, trouver aussi une occasion de contacts et d'échanges avec des collègues de tous horizons, ou qui désirent prendre connaissance, grâce à des communications et à une exposition-vente de livres spécialisés, des derniers acquis dans leur domaine de prédilection. Les communications, bien sûr, mais aussi les présentations de nouvelles publications, les commémorations de savants récemment disparus, la session expressément consacrée aux découvertes et études épigraphiques, les posters, les exposés concernant la sauvegarde et la mise en valeur de monuments ou de sites, les excursions ciblées, sont autant d'apports scientifiques, culturels et humains. Ces multiples facettes font de* L'Africa romana *un grand marché des informations et des idées, un lieu où se retrouver ou faire connaissance entre gens qu'habite la passion de l'Afrique antique.*

Le thème du XVII^e^ *congrès,* Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi*, était des plus intéressants. Pendant trop longtemps, l'économie de l'Afrique antique a été considérée, non certes exclusivement, mais principalement, sous l'angle du commerce, et, dans ce cadre, avant tout sous l'angle des importations de l'Afrique. De la sorte on faisait quelque peu l'impasse sur ce que l'Afrique produisait grâce au travail de ses hommes, ou plus largement pouvait fournir au monde extérieur comme à ses propres habitants grâce aux richesses de son sol et de ses eaux. C'est d'ailleurs pourquoi, en vue du*

colloque international de la Commission de l'Afrique du Nord du CTHS *qui se allait se tenir à Pau en 1993, j'avais suggéré le thème «productions et exportations africaines», qui fut retenu et qui donna lieu à des communications abordant avant tout, précisément, les ressources de l'Afrique, en comité certes plus restreint et sur un autre rythme (des communications moins nombreuses et plus longues que celles du congrès de Séville), mais dans un esprit analogue.*

Il ne saurait évidemment être question ici de passer en revue, dans leur profusion, l'ensemble des communications présentées à Séville. Quatre remarques générales cependant. Certaines de ces communications, d'abord, se sont écartées des sentiers habituellement battus lorsqu'on analyse les «richesses de l'Afrique» dans le cadre des trafics transméditerranéens. Le blé, l'huile et les salaisons de poisson, ou les céramiques de table, le marbre et les métaux, sont alors en général évoqués au premier chef, légitimement du reste, et l'on en a amplement traité à Séville. Mais il était bon que fussent aussi étudiées d'autres ressources, comme les animaux destinés aux munera*, comme le vin, le sel ou les chevaux, comme les bois précieux, les peaux ou les lampes.*

*En second lieu, au-delà des documents habituellement sollicités à propos des ressources de l'Afrique, et certes toujours nécessaires, tels que les trouvailles de céramiques et d'*instrumentum*, les mosaïques figuratives, les sépultures, les textes littéraires, les inscriptions ou les monnaies, on notera aussi dans ces Actes de Séville des approches plus originales, exploitant des données aussi variées que les ports, les cultes, les* epitheta deorum*, les autels domestiques ou votifs, les boulangeries, les stratégies matrimoniales, la prosopographie et l'onomastique, qui toutes concourent, dans leur diversité, à enrichir et à nuancer le tableau de l'économie africaine, dans les villes comme dans les campagnes, dans les ateliers comme dans les fermes, au niveau macro-économique comme à hauteur d'hommes.*

En troisième lieu, je pense à la session opportunément consacrée, en cette rencontre tenue dans l'ancienne Bétique, aux rapports particulièrement étroits qui unissaient la Maurétanie – mais aussi les autres provinces africaines d'une façon générale – et la péninsule ibérique, rapports que le précédent congrès de L'Africa romana *à Rabat avait déjà fortement soulignés, mais que le dernier congrès a encore mis en évidence, en cette Séville dont le Musée archéologique montre éloquemment une imprégnation «phénicienne», et romaine bien entendu, qui n'a d'égale que celle de l'Afrique. Il est frappant de voir par exemple que le* marmor Numidicum *de Chemtou, une mar-*

chandise pourtant fort pondéreuse et produite dans l'Est du Maghreb, était (ainsi que le suggère la thèse récente du doctorant tunisien Moheddine Chaouali) plus largement diffusé dans l'Espagne actuelle qu'en Gaule, mais y était apparemment plus diffusé aussi, ce qui est plus surprenant, que dans cette Italie romaine pourtant si éprise de marbres colorés provenant des régions les plus diverses.

Enfin, il était assurément impensable d'aborder dans le cadre d'un seul colloque, si riche fût-il, l'ensemble des problèmes concernant, à propos du thème choisi, une contrée aussi vaste pendant un bon millénaire et demi, des fondations de Carthage et de Lixus *jusqu'à la dynastie idrisside. C'est donc sans regret, mais avec un réel espoir pour l'avenir de telles recherches suscité par le rassemblement à Séville de tant de compétences et de curiosités, qu'on évoquera quelques thèmes qui pourraient faire l'objet d'autres enquêtes futures, comme les questions touchant à l'évolution des techniques, à la main d'œuvre dans ses origines, ses statuts et son organisation, ou plus généralement aux aspects sociaux de l'exploitation et de la répartition des «richesses de l'Afrique».*

En me proposant l'honneur immérité de rédiger la Présentation *de ces* Actes*, Attilio Mastino m'a adressé un témoignage d'amitié auquel je suis particulièrement sensible. Qu'il me permette de lui dire, de mon côté, combien m'impressionnent depuis longtemps la clairvoyance et l'opiniâtreté avec lesquelles il a su, rendant ainsi à la Sardaigne la place centrale qui est la sienne en Méditerranée occidentale, concevoir, réaliser, développer et perpétuer* L'Africa romana *(avec l'appui d'une université en cela exemplaire, cette Université de Sassari qui soutient aussi les belles fouilles d'*Uchi Maius *et de* Zama*). Chez ceux qui gèrent cette lourde et complexe machine – Attilio Mastino lui-même, Raimondo Zucca, et toute leur équipe soudée de collègues et d'étudiants – je n'ai jamais décelé la moindre manifestation d'une impatience, d'une préoccupation ou d'une fatigue qui parfois, sans doute, eussent pourtant été légitimes. Quant aux* Actes *de* L'Africa romana*, si volumineux fussent-ils, ils ont toujours paru, grâce à des éditeurs dévoués, en temps voulu et dans une présentation parfaite. Autant de faits qui méritent admiration et estime: cela va sans dire, mais cela ira encore mieux en le disant.*

JEAN-PAUL MOREL

Aix-en-Provence, février 2008

Nel corso della realizzazione editoriale di questi Atti, il 15 aprile 2008
Vincenzo Fannini è scomparso lasciando desolati
gli amici e colleghi della Carocci
e le persone con cui aveva rapporti lavorativi da molti anni.
Ricordiamo l'impegno con cui ha sostenuto la nascita della Collana
del Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari
e, in particolare, la pubblicazione
degli Atti dei Convegni dell'Africa romana dal 1998 in avanti,
come egli stesso scrive in un intervento conclusivo qui presente.
Dedichiamo a Vincenzo il nostro lavoro
nella continuazione di questa impresa editoriale "sardo-romana"
che gli è stata sempre nel cuore.

La Redazione de L'Africa romana
e la Carocci editore

XVII Convegno internazionale di studi su «L'Africa romana»

Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi

Sevilla, 14-17 dicembre 2006, Hotel Silken Al-Andalus Palace

Convegno promosso dal Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane,
dal Dipartimento di Storia e dalla Facoltà di Lettere e Filosofia
dell'Università degli Studi di Sassari, dalla Scuola europea
"Storia, letterature e culture del Mediterraneo"
dall'Universidad de Sevilla e dalla Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía

Sotto l'Alto Patronato
del Presidente della Repubblica Italiana Giorgio Napolitano
con il patrocinio
dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL),
dell'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo di Sassari,
dell'Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente

Calendario dei lavori

Giovedì 14 dicembre, ore 10, Salon Mallorca.

Presiedono Julián González ed Attilio Mastino.
- *Saluto* di JULIÁN GONZÁLEZ, Ministerio de Educación y Ciencia Acción Complementaria.
- *Saluto* delle autorità: prof. CARLOS SANCHEZ DE LAS HERAS, Consejería de Cultura.
- *Saluto* di MARC MAYER, Presidente dell'AIEGL.
- *Saluto* di VANNI BELTRAMI, Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente.
- *Saluto* di ABDELAY MZOUGHI, Directeur Général de l'Agence National du Patrimoine di Tunis.
- *Saluto* di ATTILIO MASTINO, Università degli Studi di Sassari.
- *Le ricchezze dell'Africa*. Relazione introduttiva di RAIMONDO ZUCCA (Sassari) e ANGELA DONATI (Bologna).

Presentazione dei volumi:
- Nacéra Benseddik, *Tagaste-Souk Ahras, patrie de Saint Augustin*, INAS, Alger 2005 (interviene N. BENSEDDIK).
- Johannes Eingartner, *«Templa cum porticibus». Ausstattung und Funktion italischer Tempelbezirke in Nordafrika und ihre Bedeutung für die römische Stadt der Kaiserzeit*, Leidorf, Rahden 2005 (presentazione di W. KUHOFF).
- Sabah Ferdi, *Corpus des mosaïques de Cherchel* (Etudes d'antiquités africaines),

CNRS, Paris 2005; *Mosaïques Romano-Africaines: Culture et nature à Cherchel*, Editions du Tell, Blida 2005 (presentazione di S. ANGIOLILLO).
– Michael Mackensen, *Militärlager oder Marmorwerkstätten. Neue Untersuchungen im Ostbereich des Arbeits – und Steinbruchlagers von Simitthus/Chemtou. Simitthus III*, Philipp von Zabern ed., Mainz am Rhein (intervento di J. EINGARTNER).
– *Actas del I Seminario hispano-marroquí de Especialización en Arqueología (Cádiz y Tetuán, diciembre 2005)*, a cura di D. Bernal Casasola, B. Raissouni, J. Ramos e A. Bouzouggar (intervento di D. BERNAL CASASOLA).
– Rossana Martorelli, Donatella Mureddu, *Archeologia urbana a Cagliari, Scavi in Vico III* Lanusei, Cagliari 2006 (intervento di P. G. SPANU).
– Salvina Mameli, Giuseppe Nieddu, *La decorazione architettonica della città di Nora* (intervento di R. ZUCCA).

Presentazione del *Plan Estratégico de la zona patrimonial de Tamuda* (intervento di J. VERDUGO e di J. C. JIMÉNEZ BARRIENTOS, Consejería de Cultura, Junta de Andalucía, OIKOS).

Inaugurazione delle mostre di *posters* (sala Descubrimiento D).

Giovedì 14 dicembre, ore 12, Sala Descubrimiento D.

Posters

ANTONIO SANTANA SANTANA, TRINIDAD ARCOS PEREIRA (Las Palmas de Gran Canaria): *África según Plinio: una aproximación cartográfica*;
FRANCESCA TRAPANI (Palermo): *Dai murici ai muri: un aspetto dell'edilizia bizantina a* Leptis Magna (testo scritto);
ALBERTO GAVINI (Sassari): *I culti orientali in* Zeugitana*: studio preliminare*;
LISA MELONI (Sassari): *Le* nundinae *nel Nord Africa: produzione, merci e scambi nell'economia dei* vici;
FRANCESCA LAI (Cagliari): *Le vie della conquista araba nell'Africa del Nord*;
GUADALUPE LÓPEZ MONTEAGUDO (Madrid): *Las riquezas de las aguas en los mosaicos. Aspectos de la economía hispano-romana*;
MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ (Madrid): *Los frutos de la tierra como* xenia *en los mosaicos hispano-romanos*;
SEBASTIÁN VARGAS VÁZQUEZ (Madrid): *El mito de Medusa en los mosaicos hispano-romanos*;
EMILIO COPPOLINO (Messina): *Strutture difensive e abitative nell'Occidente romano tardo-antico (III-VI secolo d.C.)*;
MICHELE BUENO, FEDERICA RINALDI (Padova): *Influssi nord-africani nella produzione musiva geometrica dell'Italia centro-settentrionale tra l'età severiana e il IV secolo d.C.: una proposta di revisione*;
ANDREA RAFFAELE GHIOTTO, CATERINA PREVIATO (Padova): *La disposizione dei monumenti onorari nel foro di* Nora;
GIOVANNA FALEZZA (Padova): *La ceramica sigillata africana dallo scavo del foro di* Nora*. La dinamica delle importazioni*;
ANDREA ROPPA (Padova): *Evoluzione insediativa di un paesaggio rurale sardo tra età cartaginese ed epoca romana imperiale: il caso del transetto 17 nel* Riu Mannu Survey;
MICHELE GUIRGUIS (Sassari): *Nuovi dati dalla necropoli fenicia e punica di Monte Sirai (Sardegna)*;

Elisa Pompianu (Sassari): *Bracieri ellenistici dall'area della necropoli punica di* Sulci *(Sant'Antioco)*;
Paolo Kirschner (Padova): *La creazione di un modello tridimensionale del terreno per il sito di* Nora;
Fabrizio Delussu (Sassari*): L'insediamento romano di Sant'Efis (Orune, Nuoro). Scavi 2004-06. Nota preliminare*;
Giovanna Pietra (Sassari): *La ceramica sigillata africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche tra tardo antico e alto Medioevo*;
Daniela Rovina (Sassari), Elisabetta Garau (Sassari): *Attività metallurgiche presso l'insediamento tardoantico di Santa Filitica a Sorso (SS): dati preliminari archeologici e archeometrici*.

Giovedì 14 dicembre, ore 12, Salon Mallorca.

Sessione I: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi.

Presiedono Julián González ed Attilio Mastino.

José María Blázquez Martínez (Madrid): *La riqueza de África a través de los mosaicos*;
Francisco J. González Ponce (Sevilla): Periplo de Hanón *18, Estrabón XV 1, 56 y Eliano* NA *XVI 21: ¿un nuevo paralelismo literario?*;
Hlima Ghazi Ben Maïssa (Rabat): *A propos des Lixitains d'Hannon*;
Mariachiara Angelucci (Pisa): *Le ricchezze africane in Agatarchide di Cnido e nel* Periplus Maris Erythraei.

Giovedì 14 dicembre, ore 16, Salon Mallorca.

Sessione I: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi.

Presiedono Jean-Paul Morel ed Ahmed Siraj.

Amel Soltani (Alger): *Nouvel apport à la numismatique punique dans la collection du Musée National des Antiquités d'Alger (Algérie)*;
Raimondo Secci (Cagliari): *Il ruolo di Cartagine nel Mediterraneo centrale: nuovi dati e prospettive alla luce della documentazione ceramica* (testo scritto);
M'hamed Hassine Fantar (Tunis): *La cité numide à travers le* Bellum Iugurthinum *de Salluste* (testo scritto);
Linda-Marie Günther (München): *Catos Feigen aus Karthago: Zur Interpretation einer Anekdote (Plutarch*, Cato Maior *27,1)*;
Zohra Chérif (Tunis): *La coiffure à plumes, sa diffusion et son expansion*.
Antonella Mezzolani (Pesaro): *Nota sull'edilizia di età punica a Cartagine: i materiali litici da costruzione e le relative aree di approvvigionamento* (testo scritto);
Abdelaziz Bel Faïda (Rabat): *Le culte de la fertilité en Afrique romaine*. Tellus-Terra Mater;
Clara Gebbia (Palermo): *Le* ferae: *una ricchezza dell'Africa*;

Giulia Baratta (Macerata): *La produzione della pelle nell'Occidente e nelle province africane* (testo scritto);
Elise Marlière (Nanterre), Josep Torres Costa (Barcelona): *L'outre et le tonneau dans l'Afrique romaine*;
Arbia Hilali (Nanterre): In vino veritas*: la vérité sur une richesse africaine à l'époque romaine*;
Ari Saastamoinen (Helsinki): *Some Observations on the Authorship of Building Inscriptions*;
Javier Andreu Pintado (Madrid): *Riqueza y ostentacón de la riqueza en los notables del* conventus Caesaraugusatanus *en época altoimperial: testimonios épigrphicos*;
Giovanna Di Stefano (Pisa): *I* technitai *in Africa: una possibilità*;
Gianluca Casa (Pisa): *La terra d'Africa a Roma: gestione agricola e tentazioni commerciali* (testo scritto);
Isabel Salcedo De Prado (Pamplona): *El* cursus honorum *de los senadores africanos* (testo scritto);
Adeline Pichot (Lausanne): *Théâtres, amphithéâtres et cirques des Maurétanies romaines*;
Khadidja Mansouri (Oran): *Les animaux d'Afrique à travers les sources littéraires* (testo scritto);
Isabella Bona (Genova): *Piante esotiche, una ricchezza dell'Africa in Plinio il Vecchio* (testo scritto);
Antonino Pinzone (Messina): *Il transito come fattore di ricchezza nell'Africa romana*;
Marilena Casella (Messina): *Piante, profumi, medicamenti. Prodotti africani e contatti con i nomadi del deserto* (testo scritto);
Gabriella Amiotti (Milano): *Il* garum *fra produzione industriale e moda gastronomica* (testo scritto);
Ridha Kaabia (Tunis): Epitheta deorum *et richesse agricole en Afrique romaine*;
Zakia Ben Haj Naceur-Loum (Tunis): *La circulation monétaire au* III*e siècle en Afrique: crise ou stabilité économique?*;
Mustapha Lakhlif (Bordeaux): *La richesse et les stratégies matrimoniales en Afrique du Haut-Empire: Aemilia Pudentilla, épouse d'Apulée de Madaure*.

Discussione:
– sulla comunicazione di Naceur-Loum: Saaïd Deloum (Alger);
– sulla comunicazione di Marlière-Costa: Adeline Pichot (Lausanne);
– sulla comunicazione di Pichot: Nacera Benseddik (Alger) e Jean-Pierre Laporte (Paris).

Giovedì 14 dicembre, ore 16, Sala Descubrimiento B-C.

Sessione III: Relazioni del Nord Africa con le altre province ed in particolare della Mauretania con le province iberiche.

Presiedono Aomar Akerraz e Cinzia Vismara.

Houcine Rahmoune (Mohammedia): *Quelques mythes relatant des échanges entre la Libye et l'Ibérie*;
Salvador Bravo Jiménez, Rafael Dorado Cantero, Miguel Vila Olblitas, Antonio Soto Iborra (Gibraltar-Madrid): *La Segunda guerra púnica en la costa occidental malagueña. El hallazgo de Cerro Colorado Benahavís (Málaga)*;

Carlos Gozalbes Cravioto (Málaga), Enrique Gozalbes Cravioto (Málaga): *Sobre algunas monedas antiguas africanas descubiertas en el Sur de España*;
Antonio Manuel Poveda Navarro (Alicante): *La colonia romana de* Ilici Augusta *(Elche*, Hispania Citerior*) y su contributa* Icosium *(Argel)* (testo scritto);
Ildefonso David Ruiz López (Granada): *Las relaciones económicas entre* Baelo Claudia *y la* Mauretania Tingitana;
Joan Gómez Pallarès (Barcelona): *La cúpula con mosaico, inscrita, de Centcelles (Tarragona), rivisitada*;
Eva María Morales Rodríguez (Granada): *Algunas consideraciones sobre relaciones prosopográficas entre la* Mauretania Tingitana *y* Bética;
Lluis Pons Pujol, Eduard Garrote Sayó, Xavier Soria Rincón (Barcelona): *La captación del aceite annonario en Bética y África, un análisis comparativo*;
Sabine Armani (Paris): *Un* sobrinus *chez des Carthaginois de Barcelone: influence locale?*;
Oliva Rodríguez Gutiérrez (Sevilla), Irene Mañas Romero (Madrid): *Africanos en* Italica. *Evidencias arqueológicas* (testo scritto);
Javier Cabrero Piquero (Madrid): *La riqueza de las villas de la Meseta a través de los mosaicos romanos*;
Javier Angel Domingo Magaña (Tarragona): *Los capiteles norteafricanos e hispanos (ss. IV-VII d.C.): dos excepcionales ejemplos en Medina Sidonia y Plà de Nadal* (testo scritto);
Dario Bernal Casasola (Cádiz), Valentina Porcheddu (Bordeaux), Antonio M. Sáez (Cádiz): *Vinos griegos en la Bahía de Cádiz. Primeros datos de la epigrafía anfórica*;
Mercedes Durán Penedo (Barcelona): *Dirce y Antiope: dos imágenes de valores contrapuestos del ciclo tebano en los mosaicos hispano-romanos*;
Pedro A. Carretero Poblete (Lisboa): *Arqueología toponimica: translación de algunos topónimos norteafricanos a Turdetania* (testo scritto).

Venerdì 15 dicembre, ore 9, 30, Salon Mallorca.

Sessione I: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi.

Presiedono Angela Donati e Joan Gómez Pallarès.

Paloma Aguado García (Madrid): *Propaganda imperial de la dinastía Severa en el Norte de Africa* (testo scritto);
Fatima-Zohra El Harrif (Rabat): *Le trésor des Roches-Noires (Casablanca): données sur la politique monétaire augustéenne en Occident*;
Daniele Foraboschi (Milano): *Ricchezze, doni e monete in Mauretania*;
Ida Mastrorosa (Firenze): *La* citrus *dei* Mauri *e l'*insania mensarum *dei Romani: ricchezze africane e paradigmi suntuari*;
Silvia Bussi (Milano): *Élites mauretane e le loro ricchezze: alcuni casi* (testo scritto);
Abdelmohcin Cheddad (Tétuan): *Pêche et industries annexes en péninsule tingitane*;
Rachid Arharbi (Rabat): *A propos de la nécropole maurétanienne de Tayadirt (Moyen Atlas)*;
Mauricio Pastor Muñoz (Granada): *Aspectos económicos y sociales de Mauritania Tingitana durante el Alto Imperio romano* (testo scritto);

RACHID MUEDEN (Granada): *Aspectos económicos de la comarca de* Tingis *(Mauritania Tingitana)* (testo scritto);
HICHAM HASSINI (Larache): *Réflexions économiques et chronologiques sur le site de* Cotta;
RACHID BOUZIDI (*Volubilis*): *L'implantation des fours à* Volubilis;
NÉJAT BRAHMI (Le Mans): *Les autels du culte domestique à* Volubilis;
BADERRASSAK EL ASSERI (Mohammedia): *Les autels votifs de* Volubilis (testo scritto);
LAYLA ES-SADRA (Rabat): *Nouvelles données chronologiques sur l'urbanisme de* Volubilis;
MATHIEU LEDUC (Boulogne-sur-Mer), *Les* pistrina *volubilitains, témoins majeurs du dynamisme économique municipal*;
SÉVÈRINE LECLERCQ (Boulogne-sur-Mer): *De l'apparence de la richesse: les imitations de céramiques fines à* Volubilis (testo scritto);
ISABEL CHACÓN DEL PINO (Roma): *Reflexiones acerca de la representación del navío en el mosaico del* navigium Veneris *de* Volubilis;
LAYLA ES-SADRA (Rabat): *Sur le vocabulaire de l'architecture domestique: l'exemple de* Volubilis (testo scritto);
SIDI MOHAMMED ALAIOUD (Rabat): *La vie religieuse à* Banasa: *témoignages archéologiques*;
HAKIM AMMAR (Paris): *A propos du nymphée de* Sala (testo scritto).

Discussione:
– sulla comunicazione di El Harrif: ZAKIA BEN HAJ NACEUR-LOUM (Tunis);
– sulla comunicazione di Hassini: ZAKIA BEN HAJ NACEUR-LOUM (Tunis);
– sulla comunicazione di Brahmi: NABIL KALLALA (Tunis);
– sulla comunicazione di Leduc: NABIL KALLALA (Tunis), JOAN GÓMEZ PALLARÈS (Barcelona), AHMED SIRAJ (Mohammedia), RACHID BOUZIDI (*Volubilis*);
– sulla comunicazione di Chacón del Pino: JOAN GÓMEZ PALLARÈS (Barcelona)
– sulla comunicazione di Mohammed Alaioud: ATTILIO MASTINO (Sassari).

Venerdì 15 dicembre, ore 9,30, Sala Descubrimiento B-C.

Sessione III: Relazioni del Nord Africa con le altre province ed in particolare della Mauretania con le province iberiche.

Presiedono Piero Bartoloni e Johannes Eingartner.

RAJA EL OUDI ADOUNI (Tunis): *Andalous et Morisques dans la société tunisienne médiévale d'après l'épigraphie*;
SILVIA CAPPELLETTI (Milano): CIL *VIII*, 8499. *La presenza ebraica in Mauritania*;
DAVIDE LOCATELLI (Milano): *L'oro verde di Malta. Stime sulla produzione olearia nella villa San Pawl Milqi*;
ANTONIO BERTINO (Genova): *Monete antiche di Alessandria e di Cartagine attestate in Liguria e in Luni nei secoli I-VII* (testo scritto);
LUCIA MARIA BERTINO (Genova): *Terra sigillata africana decorata dalla Villa romana del Varignano. Scavi archeologici 1967-86* (testo scritto);
LUIGI GAMBARO (Genova): *Importazioni di merci africane nelle aree rurali dell'estremo Ponente ligure tra l'età tardo-repubblicana e la tarda antichità*;

Fulvia Donati (Pisa): *Importazione e impiego di marmi colorati di provenienza africana negli arredi della villa di San Vincenzino nell'Etruria costiera*;
Vanessa Gagliardi (Pisa): *Circolazione delle merci: importazioni e imitazioni di ceramica africana dalla* villa *romana di San Vincenzino*;
Carla Vaudo (Roma): *Il porto di* Centumcellae *nella tarda antichità: le importazioni africane* (testo scritto);
Claudia Perassi (Milano): *Il 'Numidian Hoard' del Malta National Archaeological Museum*;
Alessia Morigi (Parma): *Impianti circolari e modelli importati: sulla presunta mutuazione degli schemi insediativi tra Africa e Sicilia* (testo scritto);
Annapaola Mosca (Roma), Giovanni Di Stefano (Cosenza): *Una fontana a cascata a Cartagine: considerazioni sulla sistemazione urbanistica dell'area La Malga*;
Lietta De Salvo (Messina): *Produzioni e flussi commerciali fra l'Africa e la Sicilia in età imperiale e tardoantica*;
Rossella Giglio (Palermo): *Nuovi dati da Lilibeo (Marsala): mosaici e decorazioni pittoriche tra Africa e Roma* (testo scritto);
Albero Ciotola (Trento): *Alcuni contesti con lucerne africane di Roma* (testo scritto);
Octavian Bounegru (Iasi): *Sources épigraphiques et archéologiques concernant les échanges commerciaux entre les provinces africaines et la mer Noire* (*I*er-IVe siècles ap. J.-C.) (testo scritto);
Adele Federica Ferrazzoli, Marco Ricci (Roma): *Scambi commerciali fra l'Africa settentrionale e la Cilicia in età tardoromana e protobizantina sulla base del materiale ceramico dallo scavo di Elaiussa Sebaste*;
Lorenza Ilia Manfredi (Roma): *Dal minerale al metallo monetato nella Sardegna e nel Nord-Africa punico*;
Lorenza Campanella (Roma): *Matrici puniche per gioielli da* Sulci*: funzionalità e iconografia*.

Dibattito:
– sulla comunicazione di Locatelli: Anna Maria Nieddu (Sassari) e Piero Bartoloni (Sassari);
– sulla comunicazione di Perassi: Piero Bartoloni (Sassari) e Lorenza Ilia Manfredi (Roma);
– sulla comunicazione di Manfredi: Piero Bartoloni (Sassari)
– sulla comunicazione di Campanella: Raja El Oudi Adouni (Tunis).

Venerdì 15 dicembre, ore 9,30, Sala Descubrimiento E-F.

Sessione v: Aspetti generali, istituzionali, storici.

Presiedono Luciano Cicu e Linda-Marie Günther.

Andrea Blasina (Sassari): *Geografie africane in Eschilo*;
Michele R. Cataudella (Firenze): *A proposito del confine nord-occidentale dell'Africa*;
Veronica Bucciantini (Firenze): *Le rotte commerciali dall'Africa orientale all'India nella prima età ellenistica* (testo scritto);
Serena Bianchetti (Firenze): *La Libye dei "geografi scienziati"* (testo scritto);
Gabriella Ottone (Roma): *Atlanti senza sogni. Fortuna di un* paradoxon *africano nella letteratura antica, da Erodoto a Bar Hebraeus*;

Sergia Paola Rossetti Favento (Trieste): *Qualche prospettiva inedita d'interpretazione storica: inquadramento critico dell'impresa di Annibale nella Penisola iberica (Liv., XXI, 1-15, 2)*;
Mohamed Kheir Orfali (Alger): *Notes sur quelques stèles de tradition punique provenant de* Tipasa (testo scritto);
Paolo Filigheddu (Tübingen): *Alcuni toponimi nordafricani: considerazioni paleografiche e filologiche* (testo scritto);
Adelina Arnaldi (Roma): *Le dediche agli imperatori divinizzati nelle province africane* (testo scritto);
Abdellatif Rhorfi, *Le rang d'Etat-Cité des villes maurétaniennes: le témoignage des monnaies*;
Sabine Lefebvre (Paris): *La tournée du procurateur-gouverneur en Maurétanie Césarienne*;
Andreina Magioncalda (Genova): *La sentenza del proconsole Marcello nella controversia fra gli* Aunobaritani *e* Iulius Regillus *(osservazioni su ILAfr, 591 = ILBardo, 369)*;
Joaquín de la Hoz Montoya (Sevilla): *Africa en la política neroniana: los seis señores y el tesoro de Dido*;
Sabino Perea Yébenes (Murcia): *Buscando a uno de los asesinos del emperador Caracalla:* L. Aurelius Nemesianus *y la inscripción de Aïn-Schkour (Mauretania Tingitana)*;
Rosario Rovira Guardiola (London): *A family of traders reconsidered: The* Mevii;
María Luz Neira Jiménez (Madrid): *Acerca algunas representaciones de esclavos en mosaicos romanos del Norte de África y Sicilia*.

Discussione:
– sulla comunicazione di Rossetti Favento: Attilio Mastino (Sassari) e Linda-Marie Günther (München);
– sulla comunicazione di Lefebvre: Antonio Ibba (Sassari);
– sulla comunicazione di Neira Jiménez: Attilio Mastino (Sassari) e Antonio Ibba (Sassari);
– sulla comunicazione di de la Hoz Montoya: Linda-Marie Günther (München);
– sulla comunicazione di Rovira: Joaquín de la Hoz Montoya (Sevilla).

Venerdì 15 dicembre, ore 16, Salon Mallorca.

Sessione I: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi.

Presiedono Nácera Benseddik e Wolfgang Kuhoff.

Zahra Qninba, Belkamel Bidaouia (Rabat): *Les mosaïques des thermes de la Tingitane* (testo scritto);
Manuel Aragón Gómez (Melilla), María Pilár Fernández Uriel (Madrid): *Economía de* Rusaddir *(Melilla) a través de los últimos hallazgos arqueológicos*;
Enrique Gozalbes Cravioto (Cuenca): *La economía exótica en el África occidental en época romana*;
Abdelaali Ben M'hamed, Badra Lakhlifi, Aomar En-Naciri, Abderrazak Gmira

(Meknès): *Richesses minières dans l'Anti-Atlas marocain. L'ancienne mine d'argent de Toudgha au Moyen âge* (testo scritto);
Virginie Bridoux (Paris): *Les imitations de céramiques à vernis noir en Numidie et en Maurétanie (*III^e^-I^er^ s. av. n.è.*): état des recherches*;
Chafia Charène-Bachari (Chéraga): *Les ressources minières en Numidie et en Maurétanie Césarienne sous le Haut Empire*;
Sabah Ferdi (Tipasa): *La notion de l'*otium *dans les mosaïques de Cherchel*;
Youcef Chennaoui (Alger): *Les théâtres de la Maurétanie Césarienne. Étude comparative*;
Brahim Boussadia (Alger): *Les établissements antiques côtiers de la limite occidentale de la basse vallée de Chlef (Mostaganem, Algérie)* (testo scritto);
Djahida Mehantel (Alger): *Note sur le site d'El Bahia à Aïn Kébira (Maurétanie Sitifienne)* (testo scritto);
Michel Janon (Aix-en-Provence): *La parure monumentale de* Lambaesis *(Numidie)* (testo scritto);
Fatima Zohra Bahloul-Guerbabi, Ali Guerbabi (Batna): *Le Capitole de* Lambaesis *revisité*;
Salim Drici (Alger): *Réflexions sur les maisons romano-africaines et sur quelques éléments décoratifs de l'Algérie antique* (testo scritto);
Saïd Deloum (Alger): *Le trésor monétaire de Guelma*;
Noria Akli (Alger): *Production agricole en Numidie* (testo scritto);
Jean-Pierre Laporte (Paris): *Les amphores de* Tubusuctu *et de* Saldae*: mise au point*;
Kenza Zinai (Alger): *Le décor des thermes en Afrique* (testo scritto);
Naïma Abdelouahab (Alger): *La représentation de la coquille sur les mosaïques d'Hippone (Algérie): créativité ou influence?*;
Corinne Boulinguez, Joëlle Napoli (Boulogne-sur-Mer): *Hippone, port de l'annone: la contribution de l'iconographie*.

Discussione:
– sulla comunicazione di Charène-Bachari: Samira Sehili (Tunis);
– sulla comunicazione di Ferdi: Wolfgang Kuhoff (Augsburg);
– sulla comunicazione di Chennaoui: Deloum Saïd (Alger), Wolfgang Kuhoff (Augsburg), Nacéra Benseddik (Alger);
– sulla comunicazione di Saïd: Brahim Boussaadia (Alger);
– sulla comunicazione di Laporte: Wolfgang Kuhoff (Augsburg).

Venerdì 15 dicembre, ore 16, Sala Descubrimiento B-C.

Sessione III: Relazioni del Nord Africa con le altre province ed in particolare della Mauretania con le province iberiche.

Presiedono Marco Milanese e Joyce Reynolds.

Piero Bartoloni (Sassari): *Nuovi dati sulla cronologia di* Sulky;
Elisa Pompianu (Sassari): *Bracieri ellenistici dall'area della necropoli punica di* Sulci *(Sant'Antioco)*;

Massimo Botto (Roma): *Forme di interazione e contatti culturali fra Cartagine e la Sardegna sud-occidentale nell'ambito del mondo funerario*;
Michele Guirguis (Sassari): *Nuovi dati dalla necropoli fenicia e punica di Monte Sirai (Sardegna): la tomba 248*;
Laura Napoli (Viterbo): *Le armi fenicie in Sardegna: alcune considerazioni interpretative*;
Chiara Pattacini (Bologna): *Possibile lettura di alcuni contesti funerari di* Bithia *e Monte Sirai*;
Jacopo Bonetto, Andrea Raffaele Ghiotto, Andrea Roppa (Padova): *Variazioni della linea di costa e assetto insediativo nell'area del foro di* Nora *tra età fenicia ed età romana*;
Peter van Dommelen (Glasgow), Natasja de Bruijn (Glasgow), Helen Loney (Worcester), Rosamaria Puig Moragón (Valencia), Andrea Roppa (Padova): *Ceramica punica dal sito rurale di Truncu 'e Molas (Terralba)*;
Anna Chiara Fariselli (Ravenna): *Tipologie tombali e rituali funerari a* Tharros*, tra Africa e Sardegna* (testo scritto);
Carlo Tronchetti (Cagliari): *I rapporti di* Nora *(Pula-Cagliari) con l'Africa settentrionale* (testo scritto);
Donatella Salvi (Cagliari): *La sigillata africana a Pill'e Matta, Quartucciu. Contesti chiusi e datazioni, nuovi elementi dagli oltre duecento corredi della necropoli*;
Giovanna Pietra (Olbia): *La ceramica sigillata africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche tra tardo antico e alto Medioevo*;
Antonietta Boninu, Antonella Pandolfi (Sassari): Colonia Iulia Turris Libisonis. *Dagli scavi archeologici alla composizione urbanistica*;
Eugenio Muroni, Giampiero Pianu (Sassari): *La Cala del Vino (Alghero). Problemi di navigazione antica*;
Marco Agostino Amucano (Olbia): Olbia, Phausiana, Africani iudices. *Viabilità e* limites *nel comprensorio olbiese fra tarda antichità ed età proto-bizantina: nuove acquisizioni ed ipotesi preliminari* (testo scritto);
Valeria Argiolas (Cagliari): Caetra: *le jonc, la tresse ou la guerre dans le travail des Sardes* (testo scritto);
Paola Grandinetti (Roma): *Presenze greche in Corsica: qualche osservazione* (testo scritto);
François Michel (Bordeaux): Baslel Turbeli f(ilius) Gallinaria Sarniensis*. Questions d'onomastique et d'*origo.

Dibattito:
– sulla comunicazione di Bartoloni: Marco Milanese (Sassari) e Marco Rendeli (Sassari);
– sulla comunicazione di Pompianu: Lorenza Campanella (Sassari), Marco Rendeli (Sassari), Piero Bartoloni (Sassari);
– sulla comunicazione di Botto: Marco Rendeli (Sassari) e Peter van Dommelen (Glasgow);
– sulla comunicazione di Guirguis: Marco Rendeli (Sassari), Massimo Botto (Roma), Peter van Dommelen (Glasgow), Piero Bartoloni (Sassari);
– sulla comunicazione di Napoli: Michele Guirguis (Sassari), Giampiero Pianu (Sassari), Marco Milanese (Sassari);
– sulla comunicazione di Bonetto, Ghiotto, Roppa: Michele Guirguis (Sassari), Piero Bartoloni (Sassari), Attilio Mastino (Sassari), Peter van Dommelen (Glasgow);

– sulla comunicazione di van Dommelen: Elisa Pompianu (Sassari), Marco Rendeli (Sassari), Marco Milanese (Sassari);
– sulla comunicazione di Pietra: Marco Milanese (Sassari) e Antonietta Boninu (Sassari);
– sulla comunicazione di Boninu, Pandolfi: Attilio Mastino (Sassari);
– sulla comunicazione di Pianu: Attilio Mastino (Sassari), Antonietta Boninu (Sassari), Marco Rendeli (Sassari), Daniela Rovina (Sassari);
– sulla comunicazione di Michel: Attilio Mastino (Sassari).

Venerdì 15 dicembre, ore 16, Sala Descubrimiento E-F.

Sessione v: Aspetti generali, istituzionali, storici.

Presiedono María Luz Neira Jiménez e Manfred G. Schmidt.

Carolina Cortés Bárcena (Santander): *Reflexiones sobre la política territorial romana en* Mauretania *según los* termini CIL viii, 8812 y ILS, *9832* (testo scritto);
David Stone (Miami): Coloni *and Imperial Cult in the Countryside of* Sitifis;
Antonio Chausa (La Laguna): *Los* praefecti gentium *en el contexto del África romana* (testo scritto);
Hakim Idirene (Alger): *Pratiques funéraires dans la basse vallée de la Soummam antique* (testo scritto);
Stefano De Angeli, Stefano Finocchi (Viterbo): *Sviluppi romani in Algeria e Tunisia del sistema idrico delle* foggaras;
Samir Aounallah (Tunis): Pagi et castella *dans le pays de* Sicca, *nouvelle* Cirta (testo scritto);
Lisa Meloni (Sassari): *Le* nundinae *nel Nord Africa: produzione, merci e scambi nell'economia dei* vici (testo scritto);
Jean-Louis Podvin (Boulogne-sur-Mer): *Lampes isiaques africaines: production et échanges*;
Alberto Gavini (Sassari): *I culti orientali in* Zeugitana*: studio preliminare*;
Francesca Cenerini (Bologna): *Il culto di Livia Augusta tra* Cirta *e* Leptis Magna;
Fethia M'charek (Tunis): *Un temple à Saturne à* Furnos Maius;
Abid Hosni (Tunis): *Le* Fundus Turris Rutunda*, un domaine impérial de la vallée de l'Oued Khalled (Tunisie septentrionale): résultats de la prospection archéologique*;
Lea Stirling (Winnipeg): *One Foot in the Grave: Evidence for Footwear in the Graves of Roman North Africa*;
Jennifer P. Moore (Peterborough, Canada): *Common Pottery Traditions of Tripolitania and* Byzacena;
Alberto Andreoli (Bologna): *Tutela, gestione e valorizzazione dei beni culturali in Tunisia (1886-1985)*;
Gabriele Cifani, Federica Severini, Fabrizio Felici (Roma): Leptis Magna*, una tomba a camera nel suburbio occidentale (wadi Rsaf)*;
Massimiliano Munzi, Fabrizio Felici (Roma): *La villa del wadi er-Rsaf (*Leptis Magna*): stratigrafia e contesti* (testo scritto);
Antonella Polito (Agrigento): *Ceramiche fini da mensa a* Leptis Magna *tra v e vii secolo d.C.* (testo scritto).

Discussione:
– sulla comunicazione di Podvin: RAJA EL OUDI ADOUNI (Tunis) e JOHANNES EINGARTNER (Augsburg);
– sulla comunicazione di Gavini: MARÍA LUZ NEIRA JIMÉNEZ (Madrid);
– sulla comunicazione di M'charek: NAIDÉ FERCHIOU (Tunis) e AHMED M'CHAREK (Tunis);
– sulla comunicazione di Stirling: AHMED M'CHAREK (Tunis) e ARI SAASTAMOINEN (Helsinki);
– sulla comunicazione di Moore: AHMED M'CHAREK (Tunis);
– sulla comunicazione di Andreoli: AHMED M'CHAREK (Tunis).

Sabato 16 dicembre, ore 9,30, Salon Mallorca.

Sessione I: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi.

Presiedono Habib Ben Hassen e Jean-Pierre Laporte.

AHMED M'CHAREK (Tunis): *Les aspects économiques de la romanisation dans le "pays musulame"*;
EMILIO COPPOLINO (Messina): Castellum etiam villam potuisse appellari *(Aug.*, Cons. evang. *3, 25, 71): riflessioni su alcuni aspetti socio-economici dell'*Africa Proconsularis (testo scritto);
SOURAYA BELKAHIA (Tunis): *Les epouses des magistrats municipaux en Afrique Proconsulaire* (testo scritto);
LISA NEVETT (Ann Arbor): *"Castles in the Air"? The Julius Mosaic as Evidence for Elite Country Housing in Late Roman North Africa* (testo scritto);
EMANUELA CICU (Sassari): *Le gemme romane della Tunisia* (testo scritto);
AÏCHA BEN ABED (Tunis), ROGER HANOUNE (Lille): *Nouveaux thermes de* Pupput *(Tunisie)* (testo scritto);
MOHAMED GRIRA (Sfax): *Traces d'exploitations antiques à Jbel Mghila (Tunisie centrale)* (testo scritto);
SAMIRA SEHILI (Tunis): *L'huile de la Byzacène*;
PAOLA ZANOVELLO (Padova): *Produzione e commerci: aspetti del culto di Mercurio nel Nord Africa romano*;
AHMED FERJAOUI (Tunis): *Rapport préliminaire sur le temple d'Attis à* Zama Regia (testo scritto);
HABIB BAKLOUTI (Tunis): *Les "citernes de La Malga" à Carthage. La chambre de distribution des eaux;*
AMEL TEKKI (Aix-en-Provence): *L'artisanat métallurgique punique à Carthage: exemple des ateliers de réduction du fer et du cuivre*;
SILVIA BULLO (Padova): *Echi di tradizioni orientali nel santuario di* Caelestis *a Cartagine*;
ANNAPAOLA MOSCA (Roma), GIOVANNI DI STEFANO (Cosenza): *Una fontana a cascata a Cartagine: considerazioni sulla sistemazione urbanistica dell'area La Malga*;
ELISA PANERO (Torino): *L'entroterra di Cartagine: produzioni e organizzazione territoriale*;

Naïdé Ferchiou (Tunis): *Un sanctuaire de sommet à* Furnos Maius, *note préliminaire*;
Sihem Aloui Naddari (Tunis): *Céréès et céréaliculture à travers le secteur méridional du Haut Tell tunisien* (testo scritto);
Cristiano Mengarelli, Simona Bracci (Roma): *Continuità e cesure storiche nella forma urbana delle città dell'Africa settentrionale attraverso lo studio delle tipologie insediative: valori e significati* (testo scritto);
Thomas J. Morton (Tempe, Arizona): *Meninx: The Luxury of Purple Dye Industry and the Richness of Architecture*;
Hajer Krimi (Gabès): *Commerce saharien et commerce maritime ou les sources de la prospérité de* Tacape *(Gabès en Tunisie) dans l'Antiquité*;
Mohamed Riadh Hamrouni (Kairouan): *Decouverte d'une infrastructure portuaire romaine à Ras Engelah (Tunisie)* (testo scritto);
Michael Mackensen (München): *Constantinian Foundation of New Production Centres of African Red Slip Ware in Northern Tunisia* (testo scritto).

Discussione:
– sulla comunicazione di Krimi: Habib Ben Hassen (Tunis);
– sulla comunicazione di Baklouti: Giovanni Di Stefano (Cosenza);
– sulla comunicazione di Tekki: Giovanni Di Stefano (Cosenza);
– sulla comunicazione di Panero: Giovanni Di Stefano (Cosenza).

Sabato 16 dicembre, ore 9,30, Sala Descubrimiento B-C.

Sessione II: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi. L'età tardo-antica.

Presiedono Giampiero Pianu e Ari Saastamoinen.

Claudio Moreschini (Pisa): *Ricchezze terrene e ricchezze del cielo negli scritti di Tertulliano e Cipriano*;
Rosalba Arcuri (Messina): *Il "buono" e il "cattivo" uso delle ricchezze nell'Africa romana tardoantica: due modelli di* euerghesía *a confronto*;
Mariagrazia Arena (Messina): Divites *ed* euerghetai *nell'Africa dei* carmina latina epigraphica;
Chiara Ombretta Tommasi Moreschini (Pisa): *Splendore e ricchezza dell'Africa vandalica nel giudizio delle testimonianze letterarie coeve*;
Lilia Palmieri (Milano): *I Vandali e l'olio: produzione e commerci nell'Africa del V secolo d.C.*;
Daniele Castrizio (Messina): *Monete vandale nella Tebaide*;
Lucietta Di Paola (Messina): *Immagini tardoantiche dell'Africa a confronto: note di lettura*;
Vincenzo Aiello (Messina): *La marina vandala e il commercio mediterraneo, un problema storiografico*;
Claudia Neri (Messina): *Rendite private e donazioni di beni nel cenobitismo africano*;
Elena Caliri (Messina): *La* penuria cultorum *nel patrimonio ecclesiastico africano in età gregoriana e l'utilizzazione dei* daticii;
Youcef Aibeche (Constantine): *Aspects économiques de l'Afrique Bizantine* (testo scritto);

Hanène Ben Slimène Ben Abbès (Tunis): *La production de la monnaie d'or en Afrique byzantine au VII^e siècle: étude statistique* (testo scritto);
Brahim El Kadiri Boutchich (Meknès): *La richesse minière en Afrique du Nord à travers les sources arabes du Moyen Âge*;
Bakhta Moukraenta (Oran): *Essai sur les produits et les voies de commerce de l'Antiquité au Moyen Âge dans le Maghreb central* (testo scritto);
Monique Dondin-Payre (Paris): *Les ressources de l'Afrique antique: leur représentation européenne au XIX^e* siècle (testo scritto);
Vanni Beltrami (Roma): *Miseria, ricchezza e nobiltà dei Tubu del Sahara centro-orientale*;
Sameh Serarfi (Tunis): *Les témoins de richesses de l'Afrique du Nord antique: résultats d'une enquête sur les musées marocains et tunisiens* (testo scritto);
Iván Fumadó Ortega (Roma): *Arqueologia postcolonial en Cartago. Un camino por recorrer* (testo scritto).

Sabato 16 dicembre, ore 9,30, Sala Descubrimiento E-F.

Sessione V: Aspetti generali, istituzionali, storici.

Presiedono Antonino Pinzone e Peter van Dommelen.

Serena Ensoli (Roma): *Per i cinquant'anni di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene: il Santuario di Apollo sulla Terrazza della* Myrtousa *(1957-2007)*;
Lidio Gasperini (Roma): *Pantelleria. Di un'edicola funeraria romana mai esistita* (testo scritto);
Fathi Béjaoui (Tunis): *Nouvelles découvertes d'épigraphie et d'archéologie chrétiennes en Tunisie* (testo scritto);
Annamaria Piredda (Sassari): *Le* passiones *dei martiri della Mauretania Cesariense* (testo scritto);
Concepción Fernández Martínez (Sevilla): *La difícil frontera entre la prosa y el verso:* CILASE *1013 y* CIL VIII, 646;
Esther Sánchez Medina (Alcalá de Henares): *Antalas y los pactos incumplidos: política imperial en el África de la primera mitad del siglo VI* (testo scritto);
Simona Antolini, Gianfranco Paci (Macerata): *Le ricerche sull'epigrafica greca e romana della Cirenaica dell'ultimo venticinquennio e nuova edizione del decreto di* Philoxenos *figlio di* Philiskos (testo scritto);
Wolfgang Kuhoff (Augsburg): *Konstantin der Große: Von der eigenen Selbstdarstellung zur Erinnerungskultur der Gegenwart*;
Nouzha Boudouhou (Oujda): *Des Idrissides aux Chorfas d'Ouezzane (Maroc)* (testo scritto);
Sedra Moulay Driss (Rabat): *La ville de* Sala *au lendemain de l'islamisation du Maroc: pour une relecture des sources arabes*;
Manuel J. Parodi Álvarez (Sevilla): *Pelayo Quintero de Atauri: un arqueólogo en las dos orillas del* Fretum Gaditanum.

Dibattito:
– sulla comunicazione di Ensoli: Maria Teresa Grassi (Milano);
– sulla comunicazione di Fernández Martínez: Antonio Ibba (Sassari).

Sabato 16 dicembre, ore 16, Salon Mallorca.

Sessione I: Le ricchezze dell'Africa. Risorse, produzioni, scambi.

Presiedono Marco Rendeli e Saïd Deloum.

Mongi Nasr (Frankfurt): *Nouvelles données sur la production et la commercialisation de la sigillée africaine en Byzacène du sud-ouest* (testo scritto);
Fouad Essaadi (Tunis): *Les productions de plomb en Tunisie ancienne* (testo scritto);
Abdellatif Mrabet (Sousse): Limes *et économie: modalités de la mise en valeur dans la zone tunisienne du* limes tripolitanus (testo scritto);
Catherine Dobias-Lalou (Dijon): *Richesse et onomastique dans la Cyrénaïque antique*;
Barbara Bianchi (Roma): *Le pitture della villa di Orfeo a* Leptis Magna (testo scritto);
Maria Paola Del Moro (Roma): *Le calcare a Cirene: "luoghi di distruzione" e "officine di costruzione". Per una rilettura dei contesti tardo-antichi della* polis (testo scritto);
Virginie Delrue (Boulogne-sur-Mer): *Les gisements de sel du désert dans l'Antiquité*;
María Paz García-Gelabert Pérez (Valencia): *La cría y exportación de caballos en la Península Ibérica y en el Norte de África en época romana* (testo scritto);
Gigliola Savio (Bologna): *Mozia e Cartagine* (testo scritto);
Paola De Vita (Bologna): *Mozia, Kerkouane e Cartagine: le arule fittili* (testo scritto);
Francesca Arianna Ossorio (Milano): *Immagini dall'Africa: ricerche iconografiche sulla sigillata africana.*

Discussione:
– sulla comunicazione di Dobias-Lalou: Marco Rendeli (Sassari);
– sulla comunicazione di Del Moro: Marco Rendeli (Sassari);
– sulla comunicazione di Delrue: Deloum Saïd (Alger);
– sulla comunicazione di Ossorio: Marco Rendeli (Sassari).

Sabato 16 dicembre, ore 16, Sala Descubrimiento B-C.

Sessione IV: Nuovi ritrovamenti epigrafici.

Presiedono Francesca Cenerini e Ahmed M'charek.

René Rebuffat (Paris): *Inscriptions libyques chez les Elymes*;
Manfred G. Schmidt (Berlin): *Inscriptions from* Madauros (CIL *VIII,* 28086-28150);
Lotfi Naddari (Sousse): Cillium-*Kasserine: relecture d'une dédicace en l'honneur d'Antonin le Pieux et les siens retrouvée (*AE, *1957, 77)*;
Mustapha Khanoussi (Tunis): *Nouvelles découvertes d'épigraphie latine en Tunisie* (testo scritto);
Nabil Kallala (Tunis): *Un nouveau* praefectus equitum *d'Afrique*;
Nabil Kallala (Tunis), Joan Sanmartí (Barcelona): *Présentation du project tuniso-catalan sur le site d'*Althiburos *et sa région*;
Joyce Reynolds (Cambridge): *The Inscriptions of Roman Tripolitania and the Inscriptions of Roman Cyrenaica.*

Dibattito:
– sulla comunicazione di Naddari: Attilio Mastino (Sassari);
– sulla comunicazione di Kallala, Sanmartí: Fethia M'charek-Bourghida (Tunis);
– sulla comunicazione di Reynolds: Manfred G. Schmidt (Berlin).

Sabato 16 dicembre, ore 19,00, Salon Mallorca.

Conclusioni dei lavori: interventi delle Autorità. Intervento conclusivo di René Rebuffat, Marc Mayer, Nabil Kallala, Attilio Mastino e Julián González.

Domenica 17 dicembre, ore 8,00.
Escursione a *Corduba* (tutta la giornata).

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia e dal Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari, in collaborazione con l'Universidad de Sevilla e con la Consejería de Cultura della Junta de Andalucía, si è svolto presso l'Hotel Silken Al-Andalus Palace Sevilla, Avenida de la Palmera, 41012 Sevilla.

Del Comitato organizzatore facevano parte, per l'Institut National du Patrimoine de Tunisie: Mustapha Khanoussi; per l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine di Rabat: Aomar Akerraz; per l'Université Hassan II di Mohammedia: Ahmed Siraj; per l'Universidad de Sevilla: Julián González; per il Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari: Piero Bartoloni, Giovanni Brizzi, Emilio Galvagno, Giovanni Marginesu, Attilio Mastino, Marco Milanese, Alberto Moravetti, Giampiero Pianu, Marco Rendeli, Paola Ruggeri, Sandro Schipani, Pier Giorgio Spanu, Alessandro Teatini, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca.

Direzione Accademica della Consejería de Cultura e dell'Universidad de Sevilla: Carlos Sánchez de las Heras, Julián González Fernández.

Comitato di direzione: Mª Luisa de la Bandera Romero, Pedro Sáez Fernández, Antonio Sancho Royo, Mª Luisa Loza Azuaga, Luz Pérez Iriarte.

Segreteria Accademica della Consejería de Cultura e dell'Universidad de Sevilla: José Beltrán Fortes, José Carlos Saquete Chamizo.

Il Convegno è stato promosso sotto l'Alto Patronato del Presidente della Repubblica Italiana Giorgio Napolitano e con il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL) (rappresentata dal Presidente Marc Mayer e dalla Segretaria Generale Angela Donati), dell'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo di Sassari, dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente (rappresentato dal prof. Vanni Beltrami).

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dalla Consejería de Cultura della Junta de Andalucía, dall'Universidad de Sevilla, dall'Unione Europea ("Storia, letterature e culture del Mediterraneo"), dal Ministero dell'Università e della Ricerca, dalla Fondazione Banco di Sardegna, dalla Camera di Commercio, Industria, Artigianato di Sassari. La Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Sassari ha concesso 5 borse di studio per studenti (Simona Sara Bua, Luca Cheri, Valeria Congiatu, Elena Marongiu, Maria Paola Sabella). Il dottorato di ricerca Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo"

ha concesso un contributo per la mobilità dei dottorandi (Stefano Finocchi, Alberto Gavini, Michele Guirguis, Lisa Meloni, Laura Napoli, Chiara Pattacini, Giovanna Pietra, Elisa Pompianu). Sono stati utilizzati i fondi MIUR per l'Internazionalizzazione.

La seduta inaugurale ed i lavori si sono svolti presso il Salon Mallorca (Antonello Sanna, responsabile, Lisa Meloni, Laura Napoli, Elena Marongiu); in contemporanea i lavori si sono svolti nella sala Descubrimiento B-C (Antonio Ibba, responsabile, Michele Guirguis, Elisa Pompianu) e nella sala Descubrimiento E-F (Stefano Finocchi, responsabile, Chiara Pattacini, Giovanna Pietra). Centro slide nella sala America (Luca Cheri, responsabile, Valeria Congiatu). Segreteria nella sala America (Caterina Petretto, Esmeralda Ughi, Franco Campus, Maria Paola Sabella); per l'agenzia Logistica de Actos: Magdalena Rubio. Distribuzione volumi e cartelle: Fabrizio Delussu, Anna Maria Nieddu, Simona Sara Bua.

Hanno inoltre collaborato il Dipartimento di Scienze Umanistiche e dell'Antichità dell'Università di Sassari (rappresentato dal direttore Luciano Cicu), il Dipartimento di Filologia Classica, Glottologia e Scienze Storiche dell'Antichità ed il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche dell'Università degli Studi di Cagliari (rappresentati da Franco Porrà, Luigi Leurini e Simonetta Angiolillo), le Soprintendenze Archeologiche della Sardegna, l'Istituto Italiano di Cultura presso l'Ambasciata d'Italia a Madrid.

Sono pervenuti messaggi di adesione da parte di Jean Léonard Touadi, Assessore alle Politiche giovanili, Rapporti con l'Università, Sicurezza del Comune di Roma; Mauro Marsili, Capo Ufficio Direzione Generale per la promozione e la cooperazione culturale del Ministero degli Affari Esteri, Mohammed Béji Ben Mami, direttore generale dell'Institut National du Patrimoine de Tunisie, André Laronde dell'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dell'Institut de France, Angela Franca Bellezza (Genova), Jean Cancellieri (Bastia), Federica Cordano (Milano), Monique Dondin-Payre (Paris), Noel Duval (Paris), Mansour Ghaki (Tunis), Ivan Kopilov (Mosca), Tadeusz Kotula (Wroclaw), Sandro Schipani (Roma), Giovanna Sotgiu (Cagliari), Giusto Traina (Lecce). Noel Duval (Paris) nel suo messaggio di saluto ha annunciato la prossima uscita presso Brepols delle *Routes de l'Afrique orientale dans l'Antiquité tardive* (révision de la carte Salama et notices des sites) d'après les cartes redessinnées par P. Salama, sous la direction de Noel Duval, A. Beschaouch, J. Desanges, C. Lepelley, G. Di Vita, avec la collaboration de P. Bazin et M. Benabbès e di numerosi partecipanti tunisini.

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa da Paola Ruggeri, Franco Campus, Alberto Gavini, Antonio Ibba, Anna Maria Nieddu, Antonello Sanna, Esmeralda Ughi, da Giovanni Conconi, e Caterina Petretto del Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari, oltre che dai laureandi di Archeologia delle Province Romane, Storia Romana, Epigrafia Latina, Archeologia Fenicio-Punica ed Archeologia Classica della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Sassari.

Il sito Internet dedicato ai Convegni de "L'Africa Romana" è stato curato da Valentina Porcheddu. L'Url è il seguente: http://www.uniss.it/africa romana.

La parte organizzativa è stata curata dall'Agenzia Logística de actos C/ Arjona 10, Esc. 3, Plta. 3 Pta. 3, E-41001 Sevilla, d'intesa con l'Agenzia Ajò di Sassari. Si sono svolte esposizioni di volumi curate dall'Universidad de Sevilla.

Sono stati visitati i seguenti musei di Siviglia:

– Museo Arqueológico, Plaza de América s/n, 41013 Sevilla

– Museo de Artes y Costumbres Populares, Plaza de America, 41013 Sevilla

– Museo de Bellas Artes, Plaza del Museo 9, 41001 Sevilla.

L'Università degli Studi di Sassari ha offerto delle medaglie ai professori Mohamed Béji Ben Mami, Julián González, Abdelhay Mzoughi, René Rebuffat. È stata ricordata la figura di Yvette Duval.

Elenco dei partecipanti

– Naïma Abdelouahab, Musée National des Antiquités d'Alger;
– Paloma Aguado García, Universidad Complutense de Madrid;
– Vincenzo Aiello, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Aomar Akerraz, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat;
– Sidi Mohammed Alaioud, Ecole Normal Supérieur, Rabat;
– Carmen Alfaro, Departamento de Historia Antigua, Universitat de Valencia;
– Sihem Aloui Naddari, Département d'Histoire, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis;
– Gabriella Amiotti, Dipartimento di Scienze Storiche, Università del Sacro Cuore, Milano;
– Akim Ammar, Institut d'Art et d'Arquéologie, Université de Paris I;
– Marco Agostino Amucano, Archeologia Medievale, l'Università degli Studi dell'Aquila;
– Alberto Andreoli, Università degli Studi di Ferrara;
– Javier Andreu Pintado, Departamento de Historia Antigua, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid;
– Mariachiara Angelucci, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Pavia;
– Simonetta Angiolillo, Dipartimento Scienze Archeologiche e Storico-artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
– Luca Angius, Sassari;
– Simona Antolini, Dipartimento di Antichità e Tradizione Classica, Università degli Studi di Roma "Tor Vergata";
– Manuel Aragón Gómez, Museo Arqueológico de Melilla;
– Hamid Araichi, Faculté des Lettres, Université Mohamed I, Oujda;
– Trinidad Arcos Pereira, Departamento de Filología Española, Clásica y Árabe, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria;
– Rosalba Arcuri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Mariagrazia Arena, Dipartimento di Storia Antica, Università degli Studi di Messina;
– Rachid Arharbi, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat;
– Sabine Armani, Département d'Histoire, Université Paris XIII;
– Adelina Arnaldi, Dipartimento di Antichità e Tradizione Classica, Università "Tor Vergata", Roma;
– Maria Giovanna Arrigoni, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Parma;
– Fatima Zohra Bahloul-Guerbabi, Département d'Architecture, Université Hadj Laldhar, Batna;
– Moukraenta Bakhta, Université d'Oran;
– Habib Baklouti, Département des Sciences Humaines, Institut Préparatoire des Études Littéraires et Sciences Humaine de Tunis (IPELSHT), Université de Tunis;
– Giulia Baratta, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storiche dell'Antichità, Università degli Studi di Macerata;
– Piero Bartoloni, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Abdelaziz Bel Faïda, Faculté des Lettres, Université Ibn Tofail, Kénitra;
– María Belén Deamos, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Sevilla;
– Vanni Beltrami, Università degli Studi di Roma "La Sapienza" e Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente, Roma;
– José Beltrán Fortes, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Sevilla;
– Zakia Ben Hadj Naceur-Loum, Université des Sciences Humaines et Sociales de Tunis;
– Habib Hassine Ben Hassen, Agence Nationale du Patrimoine, Tunis;
– Hanène Ben Slimène Ben Abbès, Université de Tunis;
– Nacéra Benseddik, École Supérieure des Beaux-Arts, Alger;
– Darío Bernal Casasola, Universidad de Cádiz;

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 19-26.

– Antonio Bertino, già Soprintendente regg. della Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, Genova;
– Lucia Maria Bertino, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, Genova;
– Serena Bianchetti, Dipartimento di Studi Storici e Geografici, Università degli Studi di Firenze;
– Véronique Blanc-Bijon, Centre Camille Jullian, Centre National de la Recherche Scientifique, Université de Provence, Aix-en-Provence;
– Andrea Blasina, Università degli Studi di Sassari;
– José María Blázquez Martínez, Real Academia de la Historia, Universidad Complutense, Madrid;
– Valeria Boi, Università degli Studi di Sassari;
– Isabella Bona, Dipartimento di Archeologia e Filologia Classica, Università degli Studi di Genova;
– Jacopo Bonetto, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Antonietta Boninu, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le province di Sassari e Nuoro, Sassari;
– Massimo Botto, Istituto di Studi sulle Civiltà Italiche e del Mediterraneo Antico, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Roma;
– Corinne Boulinguez, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer;
– Brahim Boussadia, Institut d'Archéologie, Université d'Alger;
– Rachid Bouzidi, Conservateur du site archéologique de *Volubilis*;
– Néjat Brahmi, Université du Maine, Le Mans.
– Salvador Bravo Jiménez, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Centro Asociado en el Campo de Gibraltar.
– Rafael Dorado Cantero, Universidad de Málaga;
– Virginie Bridoux, Ecole Française de Rome;
– Simona Sara Bua, Università degli Studi di Sassari;
– Michele Bueno, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Silvia Bullo, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Silvia Bussi, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano;
– Javier Cabrero Piquero, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid;
– Elena Caliri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Irene Calloud, Dottorato di ricerca "Storia, Archeologia e Antropologia del Mondo antico", Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti, Università degli Studi di Siena;
– Lorenza Campanella, Dipartimento di Scienze del Mondo Antico, Università degli Studi della Tuscia;
– Franco Campus, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Simone Candia, Università degli Studi di Bologna;
– Gavino Canu, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro;
– Silvia Cappelletti, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano;
– Pedro A. Carretero Poblete, Centro de Arqueologia, Universidade de Lisboa;
– Michele R. Cataudella, Dipartimento di Studi Storici e Geografici, Università degli Studi di Firenze;
– Francesca Cenerini, Dipartimento di Storia antica, Università degli Studi di Bologna;
– Isabel Chacón del Pino, Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma, Consejo Superior de Investigaciones Cientifícas;
– Antonio Chausa, Area de Historia Antigua, Universidad de La Laguna;
– Charène-Bachari Chafia, Institut d'Histoire, Université d'Alger;
– Abdelmohcin Cheddad, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Tétouan;
– Marcella Chelotti, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Bari;
– Youcef Chennaoui, Maître de conférences; Ecole Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme, Alger;
– Luca Cheri, Università degli Studi di Sassari;
– Zohra Chérif, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Carolina Cortés Bárcena, Universidad de Cantabria;

– Michel Christol, Histoire, Université Paris I Panthéon-Sorbonne;
– Emanuela Cicu, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Luciano Cicu, Università degli Studi di Sassari;
– Gabriele Cifani, Missione Archeologica dell'Università Roma Tre a *Leptis Magna*;
– Alberto Ciotola, Biblioteca Centrale, Università degli Studi di Trento;
– Marta Coccoluto, Dottorato di ricerca "Storia, Archeologia e Antropologia del Mondo antico", Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti, Università degli Studi di Siena;
– Valeria Congiatu, Università degli Studi di Sassari;
– Emilio Coppolino, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Rosa Crupi, Università degli Studi di Messina;
– Stefano De Angeli, Dipartimento di Scienze del Mondo Antico, Università degli Studi della Tuscia, Viterbo;
– Maria Luisa de la Bandera, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Sevilla;
– Joaquín de la Hoz Montoya, Universidad de Sevilla;
– Maria Paola Del Moro, Museo dei Fori Imperiali, Sovrintendenza ai Beni Culturali del Comune di Roma
– Elena De Salvo, Messina;
– Lietta De Salvo, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Facoltà di Lettere, Università degli Studi di Messina;
– Paolo Deiana, Università degli Studi di Sassari;
– Saïd Deloum, Institut d'Archéologie, Université d'Alger;
– Virginie Delrue, Centre de Recherches d'Histoire Atlantique et Littorale (CRHAEL), Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer;
– Fabrizio Delussu, Dottorato di ricerca Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari;
– Daniela Deriu, Università degli Studi di Sassari;
– Françoise Des Boscs, Centre Ausonius, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III;
– Paola De Vita, Dipartimento di Storia e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali, Università degli Studi di Bologna, Polo scientifico-didattico di Ravenna;
– Lucietta Di Paola, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Giovanni Di Stefano, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi della Calabria, Cosenza;
– Catherine Dobias-Lalou, Université de Bourgogne, Dijon;
– Javier Ángel Domingo Magaña, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona;
– Angela Donati, Dipartimento di Storia antica, Università degli Studi di Bologna;
– Fulvia Donati, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università degli Studi di Pisa;
– Rafael Dorado Cantero, Universidad de Malaga;
– Salim Drici, Institut d'Archéologie, Université d'Alger;
– Mercedes Durán Penedo, Museo Municipal de Montcada i Reixac de Barcelona;
– Gabriele Eingartner, Universität Augsburg;
– Johannes Eingartner, Klassische Archäologie, Philologisch-Historische Fakultät, Universität Augsburg;
– Raja El Aoudi Adouni, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Fatima-Zohra El Harrif, Department d'Archéologie pré-islamique, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat;
– Rahmoune El Houcine, Faculté des Lettres, Université Hassan II, Mohammedia;
– Brahim El Kadiri Boutchich, Moulay Ismail University, Meknès;
– Serena Ensoli, Seconda Università degli Studi di Napoli, Missione Archeologica Italiana a Cirene;
– Layla Es-Sadra, Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, Université Mohammed V Souissi, Rabat;
– Fouad Essaadi, Institute Supérieur des Sciences Humaines, Tunis;
– Pierre Fabra, Université de Toulouse;
– Giovanna Falezza, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Vincenzo Fannini, Carocci Editore, Roma;

– Anna Chiara Fariselli, Dipartimento di Storia e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali, Università degli Studi di Bologna (sede di Ravenna);
– Fabrizio Felici, Missione Archeologica dell'Università Roma Tre a *Leptis Magna*;
– Naïdé Ferchiou, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Sabah Ferdi, Ministère de la Culture, Musée de Tipasa;
– Concepción Fernández Martínez, Departamento de Filología Griega y Latina, Universidad de Sevilla;
– Maria Pilar Fernández Uriel, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid;
– Federica Ferrando, Università degli Studi di Genova;
– Adele Ferrazzoli, Dipartimento di Scienze Storiche Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Università degli Studi di Roma "La Sapienza";
– Stefano Finocchi, Dipartimento di Scienze del Mondo Antico, Università degli Studi della Tuscia, Viterbo;
– Piergiorgio Floris, Dipartimento di Filologia Classica, Glottologia, Scienze Storiche dell'Antichità e del Medioevo, Università degli Studi di Cagliari;
– Daniele Foraboschi, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano;
– Duilio Franchina, Università degli Studi di Messina;
– Iván Fumadó Ortega, Escuela Española de Historia y Arqueología, Consejo Superior de Investigaciones Cientifícas, Roma;
– Vanessa Gagliardi, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università degli Studi di Pisa;
– Emilio Galvagno, Università degli Studi di Catania;
– Luigi Gambaro, Soprintendenza per i Beni Archeologici della Liguria, Genova;
– Elisabetta Garau, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– María Paz García-Gelabert Pérez, Departamento de Historia de la Antiguadad y de la Cultura Escrita, Universidad de Valencia;
– María del Carmen García Morillo, Universidad de Sevilla;
– Enrique García Vargas, Universidad de Sevilla;
– Eduard Garrote Sayó, Centro para el Estudio de la Interdependencia Provincial en la Antigüedad Clasica, Universitat de Barcelona;
– Lidio Gasperini, Dipartimento di Antichità e Tradizione Classica, Università "Tor Vergata", Roma;
– Alberto Gavini, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Clara Gebbia, Facoltà di Scienze della Formazione, Università degli Studi di Palermo;
– Hlima Ghazi-Ben Maïssa, Faculté des Lettres, Université Mohammed V, Rabat;
– Andrea Raffaele Ghiotto, Dipartimento di Archeologia, Università di Padova;
– Rossella Giglio, Soprintendenza BB.CC.AA. di Trapani, Servizio per i Beni Archeologici;
– Joan Gómez Pallarès, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada;
– Julián González, Departamento de Filología Latina, Universidad de Sevilla;
– Francisco J. González Ponce, Departamento de Filología Griega y Latina, Universidad de Sevilla;
– Carlos Gozalbes Cravioto, Instituto de Enseñanza Secundaria, Ciudade de Melilla, Málaga;
– Enrique Gozalbes Cravioto, Departamento de Historia, Facultad de Educacíon y Humanidades ULCM, Universidad de Cuenca;
– Chiara Granozzi, Università degli Studi di Padova;
– Maria Teresa Grassi, Università degli Studi di Milano;
– Mohammed Grira, Département d'Histoire, Université de Sfax;
– Ali Guerbabi, Direction de la Culture, Batna;
– Michele Guirguis, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Linda-Marie Günther, Historisches Institut, Fakultät IV, Ruhr-Universität, Bochum;
– Wolfgang Günther, München;
– Nebil Hadhri, Université de Sousse;
– Hicham Hassini, Conservateur de *Lixus*, Délégation de la Culture;
– Arbia Hilali, Université Paris X, Nanterre;
– Abid Hosni, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Sfax;

– Antonio Ibba, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Maria Adele Ibba, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
– Juan Carlos Jiménez Barrientos, Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía;
– Ridha Kaabia, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Universitè de Sousse;
– Nabil Kallala, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Paolo Kirschner, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Hajer Krimi, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Wolfgang Kuhoff, Alte Geschichte, Philologisch-Historische Fakultät, Universität Augsburg;
– Antonella Laganà, Carocci Editore, Roma;
– Francesca Lai, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
– Raffaele Laino, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Mustapha Lakhlif, Centre Ausonius, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III;
– Jean-Pierre Laporte, Paris;
– Séverine Leclercq, Centre de Recherche en Histoire Atlantique et Littorale, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer; Service Archéologique Municipal de Boulogne-sur-Mer;
– Mathieu Leduc, Centre de Recherche en Histoire Atlantique et Littorale, Université du Littoral, Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer;
– Sabine Lefebvre, Université de Paris I -Panthéon-Sorbonne, Centre Gustave Glotz;
– Luigi Leurini, Dipartimento di Filologia Classica, Università degli Studi di Cagliari;
– María Limón Belén, Departamento de Filología Griega y Latina, Universidad de Sevilla;
– Davide Locatelli, Missione Archeologica Italiana a Malta, Istituto di Archeologia, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano;
– Guadalupe López Monteagudo, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Historia, Centro de Ciencias Humanas y Sociales, Madrid;
– Michael Mackensen, Institut für Vor- und Frühgeschichte und Provinzialrömische Archäologie, Ludwig-Maximilians Universität, München;
– Giuseppe Mafodda, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Andreina Magioncalda, Dipartimento di cultura giuridica "Giovanni Tarello", Università degli Studi di Genova;
– Lorenza-Ilia Manfredi, Istituto di Studi sulle Civiltà Italiche e del Mediterraneo Antico, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Roma;
– Gabriele Marasco, Università degli Studi della Tuscia, Viterbo;
– Giovanni Marginesu, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Manuela Mari, Dipartimento di Filologia e Storia, Università degli Studi di Cassino;
– María Cruz Marín Ceballos, Facultad de Geografia e Historia, Universidad de Sevilla;
– Elise Marlière, Université Paris X, Nanterre;
– Elena Marongiu, Università degli Studi di Sassari;
– Manuela Marras, Università degli Studi di Sassari;
– Rossana Martorelli, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
– Attilio Mastino, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Ida Mastrorosa, Dipartimento di Scienze dell'Antichità "G. Pasquali", Università degli Studi di Firenze;
– Marc Mayer, Presidente dell'AIEGL, Universitat de Barcelona;
– Ahmed M'charek, École Normale Supérieure, Université de Tunis;
– Fathia M'charek, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Djahida Mehantel, Institut d'Archéologie, Université d'Alger;
– Emanuele Mei, Università degli Studi di Genova;
– Lisa Meloni, Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari;
– Philippe Mesnard, Centre Ausonius, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III;
– Salvatore Messana, Università degli Studi di Palermo;
– Antonella Mezzolani, IsIAO, Roma;

– François Michel, Centre Ausonius, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III;
– Marco Milanese, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Jennifer P. Moore, Department of Ancient History and Classics, Trent University, Peterborough, Ontario;
– Eva María Morales Rodríguez, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada;
– Jean-Paul Morel, Centre Camille Jullian, Centre National de la Recherche Scientifique, Université de Provence, Aix-en-Provence;
– Claudio Moreschini, Dipartimento di Filologia Classica, Università degli Studi di Pisa;
– Alessia Morigi, Dipartimento di Filologia Classica e Medievale, Università degli Studi di Parma;
– Thomas J. Morton, School of Architecture and Landscape, Arizona State University, Tempe;
– Annapaola Mosca, Dipartimento di Scienze Storiche Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Università degli Studi di Roma "La Sapienza";
– Ridha Moumni, Université Paris IV - Sorbonne;
– Rachid Mueden, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada;
– Massimiliano Munzi, Missione Archeologica dell'Università Roma Tre a *Leptis Magna*;
– Eugenio Muroni, Soprintendenza Archeologica per le Province di Sassari e Nuoro;
– Abdelhay Mzoughi, Direction Générale Agence de Mise en Valeur du Patrimoine, Tunis;
– Lotfi Naddari, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Suisse, Université de Sousse;
– Joëlle Napoli, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer;
– Laura Napoli, Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari;
– María Luz Neira Jiménez, Universidad Carlos III, Madrid;
– Claudia Neri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Lisa Nevett, Department of the History of Art and Department of Classical Studies, University of Michigan, Ann Arbor;
– Anna Maria Nieddu, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
– Giuseppe Nieddu, Soprintendenza ai Beni Archeologici di Cagliari e Oristano;
– Lisa Nevett, Department of the History of Art and Department of Classical Studies, University of Michigan, Ann Arbor;
– Macarena Oncala Mellada, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad Hispalense de Sevilla;
– Mohamed Kheir Orfali, Institut d'Archéologie, Université d'Alger;
– Domenica Orsi, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Bari;
– Francesca Arianna Ossorio, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano;
– Gabriella Ottone, Dipartimento di Antichità e Tradizione Classica, Università di Roma "Tor Vergata";
– Gianfranco Paci, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storiche dell'Antichità, Università degli Studi di Macerata;
– Lilia Palmieri, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Sezione di Archeologia, Università degli Studi di Milano;
– Antonella Pandolfi, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro;
– Elisa Panero, Dipartimento di Scienze della Storia, Università degli Studi di Milano;
– Manuel J. Parodi Álvarez, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Sevilla;
– Mauricio Pastor Muñoz, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada;
– Chiara Pattacini, Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università di Sassari;
– Claudia Perassi, Istituto di Archeologia, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano;
– Sabino Perea Yébenes, Facultad de Letras, Universidad de Murcia;
– María Jesús Peréx Agorreta, Departamento de Historia Antigua, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid;
– Caterina Petretto, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;

– Giampiero Pianu, Soprintendenza Archeologica per le Province di Sassari e Nuoro, Sassari;
– Adeline Pichot, Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité, Université de Lausanne;
– Giovanna Pietra, Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari;
– Antonino Pinzone, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina;
– Jean-Louis Podvin, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer;
– Antonella Polito, Università degli Studi di Messina;
– Elisa Pompianu, Scuola europea "Storia, letterature e culture del Mediterraneo", Università degli Studi di Sassari;
– Lluís Pons Pujol, Université Paris IV-La Sorbonne; Centre per a l'Estudi de la Interdependència Provincial a l'Antigüitat Clàsica, Universitat de Barcelona;
– Franco Porrà, Dipartimento di Filologia Classica, Glottologia, Scienze storiche dell'Antichità e del Medioevo, Università degli Studi di Cagliari;
– Pedro A. Carretero Poblete, Centro de Arqueologia, Universidade de Lisboa;
– Flaviana Pozzi, Università degli Studi di Roma "La Sapienza";
– Caterina Previato, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– René Rebuffat, Centre National de la Recherche Scientifique; École Normale Supérieure, Paris;
– Marco Rendeli, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Joyce Reynolds, Newnham College, University of Cambridge, Cambridge;
– Marco Ricci, Dipartimento di Scienze Storiche Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Università degli Studi di Roma "La Sapienza";
– Federica Rinaldi, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Francisco Javier Rivas Gil, Departamento de Cultura Clásica, Universidad de Sevilla;
– Oliva Rodríguez Gutiérrez, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Universidad de Sevilla;
– Pedro Rodríguez Oliva, Departamento de Arqueología e Historia medieval, Universidad de Málaga;
– Beatriz Romero Gomez, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid;
– Andrea Roppa, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Sergia Paola Rossetti Favento, Storia greca e Storia romana, Università degli Studi di Trieste;
– Daniela Rovina, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro;
– Rosario Rovira Guardiola, Department of Greek and Roman Antiquities, The British Museum, London;
– Ildefonso David Ruiz López, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada;
– Ari Saastamoinen, Institutum Classicum, Universitas Helsingiensis, Helsinki;
– Isabel Salcedo, Departamento de Historia, Universidad de Navarra;
– Eleonora Salomone Gaggero, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, del Medioevo e Geografico-ambientali, Sezione di Storia Antica, Università degli Studi di Genova;
– Donatella Salvi, Soprintendenza ai Beni Archeologici di Cagliari e Oristano, Cagliari;
– Joan Sanmartí, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– María Pilar San Nicolás Pedraz, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid;
– Carlos Sánchez de las Heras, Consejería de Cultura, Junta de Andalucía, Sevilla;
– Esther Sánchez Medina, Departamento de Historia I y Filosofia, Universidad de Alcalá de Henares;
– Silvia Sangiorgi, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
– Antonello Sanna, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Natalia Sannai, Università degli Studi di Sassari;
– Antonio Santana Santana, Departamento de Geografía, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria;

– Tina Santoni, Associazione Culturale Archeo-ARCI, Nuoro;
– José Carlos Saquete Chamizo, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Sevilla;
– Manfred G. Schmidt, Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften, Berlin;
– Raimondo Secci, Dipartimento di Storie e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali, Università degli Studi di Bologna (sede di Ravenna);
– Sedra Moulay Driss, Université Lumière-Lyon 2;
– Samira Sehili, Faculté des Lettres des Arts et des Humanités, Manouba, Tunisie;
– Sameh Serarfi, Musée des Arts et des Traditions Populaires, Institut National du Patrimoine, Tunis;
– Federica Severini, Missione Archeologica dell'Università Roma Tre a *Leptis Magna*;
– Ahmed Siraj, Université Hassan II, Mohammedia;
– Amel Soltani, Musée National des Antiquités d'Alger;
– Javier Soria Rincón, Centro para el Estudio de la Interdependencia Provincial en la Antigüedad Clasica, Universitat de Barcelona;
– Antonio Soto Iborra, Universidad de Málaga;
– Pier Giorgio Spanu, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Milena Stacca, Università degli Studi di Sassari;
– Lea Stirling, Department of Classics, University of Manitoba, Winnipeg;
– David L. Stone, Department of Classics, Florida State University;
– Pilar Tassara, Consejería de Cultura, Junta de Andalucía;
– Alessandro Teatini, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Amel Tekki, Université de Provence Aix-Marseille I - Centre Camille Julian;
– Chiara Ombretta Tommasi Moreschini, Dipartimento di Filologia classica, Università degli Studi di Pisa;
– Josep Torres Costa, Facultad de Geografía e Historia, Universitat de Barcelona;
– Carlo Tronchetti, Soprintendenza ai Beni Archeologici di Cagliari e Oristano, Cagliari;
– Esmeralda Ughi, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
– Franco Usai, Soprintendenza per i Beni Archeologici per le Province di Sassari e Nuoro;
– Peter van Dommelen, Department of Archaeology, University of Glasgow;
– Sebastián J. Vargas Vázquez, Consejo Superior de Investigaciones Cientifícas, Madrid;
– Javier Verdugo Santos, Conservador de Patrimonio de la Junta de Andalucía, OIKOS y ICOMOS;
– Miguel Vila Oblitas, Universidad de Málaga;
– Cinzia Vismara, Dipartimento di Filologia e Storia, Università degli Studi di Cassino;
– Marina Volontè, Museo Civico "Ala Ponzone", Cremona;
– Jeroen Wijnendaele, Bologna;
– Paola Zanovello, Dipartimento di Archeologia, Università degli Studi di Padova;
– Mehdi Zouak, Museo de Tetuàn;
– Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

Saludo/Salutation de prof. Marc Mayer

Universidad de Barcelona
et Association Internationale
d'Épigraphie Grecque et Latine

Una nueva edición de *L'Africa romana* nos reune y lo hace esta vez en Sevilla una de las capitales de Al-Andalus vinculada histórica y geográficamente con unos lazos muy fuertes con la costa sur del Mediterraneo, puente de unión y no barrera en la época romana.

Comme président de l'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine c'est un plaisir pour moi vous donner la bienvenue, cette fois dans mon prope pays et vous souhaiter un excellent séjour a Seville et un bon travail. Je suis sûr que tous les participants trouveront dans la cité des traits culturels qui leur seront familiaux. La ville est charmante, un mélange fascinant d'influences et de civilisations que lui donnent une saveur, une arome et une allure très particulière lesquelles permettent à tout le monde s'identifier eux-mêmes dans son sein sans qu'elle perde rien de sa personnalité exceptionnelle.

En español se habla siempre del «embrujo» o del «duende» que tiene esta ciudad. Quiero desearles ante todo que lo sientan profundamente, lo cual constituirá sin duda un buen complemento a los trabajos de está reunión, al conocimiento de nuevos colegas y al reencuentro con tantos otros. La AIEGL ha dado su patrocinio a este nuevo congreso, aportando como siempre su prestigio y su voluntad firme de promoción de los estudios epigráficos, pero esta empresa no hubiera sido posible sin la decidida energía y la continuidad que le asegura la Università di Sassari y especialmente el profesor Attilio Mastino flanqueado por un gran equipo tanto humana como científicamente. Los volumenes cargados por el peso específico y la erudición de las contribuciones de nuestra anterior reunión nos esperaban puntualmente; en ellos debemos ver también el trabajo silencioso, constante y eficaz de los editores, a los

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 27-28.

que quiero en nombre de todos agradecer un trabajo indispensable y singularmente bien hecho que ha posibilitado que una vez más podamos tener en nuestras manos los resultados de un encuentro, que en esta ocasión nos trae el recuerdo de nuestro paso por Marruecos y las imágenes de Rabat, de Fez, de Marrakesh, de Mekhnés y de tantos otros lugares llenos de encanto.

Es éste el momento también dar las gracias a la organización española del congreso, radicada en la Universidad de Sevilla, y a mi colega el profesor Julián González por su esfuerzo, y también a todas aquellas instituciones que lo han hecho posible, entre las cuales hay que destacar sin duda la Consejeria de Cultura de la Junta de Andalucía.

Debo por último desearles a todos un buen trabajo y una feliz estancia en una ciudad que sin duda nunca olvidarán.

Saluto del prof. Vanni Beltrami

Università di Roma "La Sapienza"
e Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente Roma

Autoridades civiles y académicas, señores y señoras
Estoy muy honrado de poder tomar la palabra en esta estupenda ocasión y en esta espléndida ciudad, en nombre del profesor Gerardo Gnoli, Presidente del Instituto italiano para África y Oriente que tiene su sede en Roma y del cual soy consejero.

Nuestro instituto tiene una historia muy larga, naciendo de la fusión del Instituto Colonial Italiano – fundado en el lejano 1906 y luego llamado Instituto Italo-africano – con el ISMEO-Instituto Italiano para el Medio y Extremo Oriente – nacido en 1936 por voluntad del profesor Giuseppe Tucci, muy conocido por todos vosotros.

El ente nacido de esta fusión indica, en su Estatuto constitutivo, el objetivo de promover programas de estudios y investigaciones, iniciativas de colaboración científica, de cooperación y asistencia, con referencia al patrimonio cultural de los países de África y del Medio y Extremo Oriente.

Y entonces, una parte lógica de los programas del Instituto es la participación activa en cada evento cultural relacionado con África y Asia: donde la natural presencia de nuestros asociados a muchos de los congresos dedicados a la África romana, que han visto como promotor la Universidad de Sassari, en la persona benemérita del profesor Attilio Mastino.

El Instituto con su presidente desean expresar al comité organizador el agradecimiento mas vivo por la oportunidad, generosamente ofrecida, de ser una vez más participes, no sólo pasivos, de un evento de tal importancia; y de manifestar en particular la apreciacion por la iniciativa, que nos ve aquí reunidos en otra ulterior orilla de ese Mediterráneo, símbolo constante de nuestra antigua fraternidad.

Agradezco todos ustedes por su atención y deseo un excelente resultado de los trabajos del congreso.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 29-30.

Saluto del prof. Attilio Mastino
Prorettore dell'Università degli Studi di Sassari

Excelentísimas Autoridades, amigas y amigos de *L'Africa romana* aquí presentes, es para mí un placer y un honor darles la bienvenida en nombre de la organización compartida con la Universidad de Sevilla a esta ciudad que, como pocas, reúne en un solo espacio, historia, cultura, saber y ciencia, paisaje y amabilidad, gastronomía y sentido del saber vivir. Por primera vez, el congreso *L'Africa romana* se celebra en un ámbito "extraterritorial", rompiendo así la polaridad Cerdeña-Norte de África que hasta ahora habíamos mantenido y disfrutado. Espero que esta novedad puedad ser del agrado de todos ustedes; nosotros la hemos podido hacer realidad gracias al amable ofrecimiento del profesor Julián González y nos hemos esforzado para que Sevilla sea, como lo han sido en el pasado tantas ciudades de Cerdeña, de Túnez y de Marruecos, al mismo tiempo ocasión lugar de encuentro entre conocedores del Mundo Antiguo del Mediterráneo occidental, así como un ámbito de trabajo intenso, de intercambio de opiniones y de estudios, pero también al mismo tiempo ocasión de agradables paseos y convivencia amigable.

Espero que la elección de Sevilla les haya gustado tanto como a nosotros nos ha entusiasmado. Por la parte de la organización que nos ha correspondido les quiero dar mi más cordial bienvenida, al tiempo que les deseo una feliz estancia y un aún mejor trabajo.

Fin qui il mio cattivo spagnolo. Cari amici,

Ventidue anni fa, quando prese avvio quest'avventura e iniziammo a lavorare sull'archeologia romana del Nord Africa non immaginavamo certo che l'iniziativa dell'Università degli Studi di Sassari partendo dalla piccola *provincia Sardinia* si sarebbe sviluppata fino ad arrivare a queste dimensioni: oggi possiamo dire che i convegni sull'Africa romana, che si sono svolti in Sardegna, in Tu-

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 31-38.

nisia ed in Marocco, hanno rappresentato senza dubbio il momento più significativo di confronto tra studiosi europei e studiosi arabi, tra metodologie e approcci disciplinari differenti, il luogo deputato a presentare e discutere le scoperte archeologiche, ma anche epigrafiche, numismatiche, storiche avvenute annualmente in Libia, Tunisia, Algeria e Marocco: ora questa tappa spagnola a Siviglia, che rompe la polarità Sardegna-Africa, ci porta nella terra dell'Andalusia, nel luogo nel quale fiorì una grande cultura araba, in qualche modo erede del mondo classico e insieme aperta verso un mondo nuovo. La regione della Spagna che oggi ci accoglie, per la sua stessa posizione geografica, era ed è destinata ad un ruolo felice di crocevia: toccata dalle rotte atlantiche e mediterranee, l'antica *Hispania Ulterior*, poi denominata *Baetica* e infine Vandalusia, la terra dei Vandali, con le sue favolose ricchezze minerarie, racchiuse nel cuore della Sierra Morena, ha fissato per sempre nell'immaginario collettivo il mito delle sue ricchezze; la contiguità con la costa nord-africana della Mauretania ha favorito nell'antichità il passaggio di genti e di merci. Del resto il ruolo di frontiera di Siviglia, aperta verso il *descubrimiento*, si è perpetuato sino all'età moderna, quando fu proprio Siviglia ad ottenere il monopolio dei traffici con il nuovo mondo.

Nel clima di tensione creatosi dopo l'11 settembre 2001 e l'11 marzo 2004, questo incontro vuol essere un esempio di collaborazione internazionale, un modo per mobilitare amicizie ed intelligenze, per non rinunciare ad essere uomini di buona volontà, impegnati per la pace, contro le guerre, il razzismo, l'integralismo, l'intolleranza. E insieme una grande impresa internazionale, che nella sua complessità ha costituito e continuerà a costituire un'occasione irripetibile di crescita, di maturazione e di impegno per una nuova generazione di studiosi, più aperti al confronto, più rispettosi per gli altri e più consapevoli dei valori delle diverse identità.

Le numerosissime adesioni pervenute, la qualità dei relatori, la presenza anche di tanti giovani studiosi sono tutti aspetti che promettono risultati scientifici importanti, numerose novità e significativi progressi nelle conoscenze e negli studi classici e insieme un ulteriore consolidamento di quella che è diventata negli anni una vera e propria rete di collegamento tra antichisti, un rapporto di collaborazione paritario e stimolante tra studiosi di formazione e di provenienza tanto differenti.

L'alto patronato del Presidente della Repubblica italiana Giorgio Napolitano, il patrocinio del Ministero per gli Affari Esteri,

dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine e dell'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo, rappresentano importanti riconoscimenti per una manifestazione arrivata alla diciassettesima edizione a partire dal lontano 1984, grazie all'impegno di tanti studiosi arabi ed europei, che hanno anticipato quello che sarà lo scenario suggerito dall'Europa per il 2010. Qui a Siviglia voglio ringraziare la Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía e l'Universidad, in particolare gli amici Carlos Sánchez de las Heras e Julián González Fernández per lo straordinario impegno che ha permesso di realizzare questo progetto. Consentitemi di ricordare almeno tre persone che ci sono state vicine giorno per giorno e che ci sono care: Mª Luisa Loza, Pilar Tassara e Magdalena Rubio.

Seguiti con viva attenzione dalla comunità scientifica internazionale, i convegni di Sassari, che si sono svolti prevalentemente in Sardegna, hanno consentito di creare una rete di rapporti, di relazioni, di amicizie, che credo sia il risultato più straordinario dell'esperienza che abbiamo vissuto a cavallo delle due rive del Mediterraneo. Generazioni di studiosi si sono susseguite con passione civile, fornendo contributi di grande interesse e presentando un'enorme quantità di materiale inedito.

È soprattutto grazie a tutti loro che questi convegni hanno raggiunto uno straordinario ampliamento territoriale e geografico, abbracciando la storia del Nord Africa nel suo insieme, al di là della stessa denominazione letterale: l'Africa, intesa non come singola provincia ma vista in alternativa all'Europa ed all'Asia, come una delle tre parti dell'ecumene romana, con un allargamento di orizzonti e di prospettive che permette di superare – scriveva Azedine Beschaouch – la visione ristretta del Mar Mediterraneo, prevalentemente basata su un asse nord-sud e di ricordare quello che fu il bilinguismo ufficiale dell'impero dei Romani. L'Africa diventa una parte essenziale del più ampio bacino mediterraneo, un'area costiera non isolata ma che è in relazione con tutta la profondità del continente, trovando nel Mediterraneo lo spazio di contatto, di cooperazione e se si vuole di integrazione sovranazionale.

Ci siamo lasciati a Rabat nel dicembre 2004 discutendo sul tema della mobilità dei popoli nell'antichità, ricordando come ancora oggi spesso clandestinamente gli immigrati africani si muovono su instabili imbarcazioni dalla riva sud del Mediterraneo verso un'Europa scintillante e desiderata, ma anche insensibile e incapace di accogliere l'altro: a Siviglia discuteremo in questi giorni sul tema

delle ricchezze africane, partendo da un celebre proverbio greco citato da Plinio il vecchio, *semper aliquid novi Africa affert*, l'Africa arreca sempre qualcosa di nuovo, nel nostro caso anche in termini di straordinarie scoperte archeologiche, che in questi giorni avremo modo di presentare e di discutere. Qualche anno fa Jean Desanges ha pubblicato il volume *Toujours Afrique apporte fait nouveau* edito da Michel Reddé, che ha aperto proprio sul tema controverso delle ricchezze africane l'incredibile serie dei volumi dedicati all'Africa romana in Francia in occasione del concorso nazionale per l'*agrégation* del 2006: un momento felice per lo sviluppo dei nostri studi e voglio ricordare oggi almeno le opere curate da Annie Arnaud, *L'Afrique romaine (de l'Atlantique à la Tripolitaine) de 69 à 439*, Hachette, Paris 2005, da Bernadette Cabouret, *L'Afrique romaine de 69 à 439. Romanisation et christianisation*, Ed. du Temps, Paris 2005, da Claude Briand-Ponsart, *Identités et cultures dans l'Algérie Antique*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, Rouen 2005, da Hélène Guiraud, *L'Afrique romaine. I^er^ siècle avant J.-C. - début V^e^ siècle après J.-C., Actes du Colloque de la SOPHAU, Poitiers 1-3 avril 2005*, reunis par Hélène Guiraud et le Bureau de la SOPHAU (= «Pallas», 68, 2005).

Sempre nel 2005 sono stati pubblicati i volumi di François Bertrandy, Michéle Coltelloni-Tranoy, *L'Afrique romaine. De l'Atlantique à la Tripolitaine 69-439. Enjeux historiographiques, méthodologie, bibliographie commentée*, Armand Colin, Paris 2005, di Claude Briand-Ponsart, Christophe Hugoniot, *L'Afrique romaine. De l'Atlantique à la Tripolitaine 146 av. J.-C.-533 de ap. J.-C.*, Armand Colin, Paris 2005, di Michel Christol, *Regards sur l'Afrique romaine, recueil d'articles*, Errance, Paris 2005, di Paul Corbier, Marc Griesheimer, *L'Afrique romaine. 146 av. J.-C. - 439 ap. J.-C.* (collana Le monde, une histoire), Ellipses, Paris 2005, di Noëlle Géroudet, Hélène Menard, *L'Afrique romaine. De l'Atlantique à la Tripolitaine (69-439)*, Belin, Paris 2005, di Antonio Ibba, Giusto Traina, *L'Afrique romaine. De l'Atlantique à la Tripolitaine 69-439 ap. J.-C.*, Bréal, Paris 2005, di Pierre Salama, *Promenades d'Antiquités Africaines. Scripta Varia*, réunis par Jean-Pierre Laporte e Pierre Salama, Paris 2005. Opere di valore non uniforme, anche se oggi voglio segnalare le prospettive più innovative e le interpretazioni più fertili di sviluppi.

Non mi sfuggono i dubbi espressi da Erodoto sull'importanza della *Libye*, sulla scarsa fertilità di una terra arida, tranne la sola regione di Cinipe, il fiume collocato ad oriente di *Lepcis Magna*,

nella Grande Sirte, presso il territorio dei Maci (nell'area interessata dalla colonizzazione di Dorieo). Questa è paragonabile alla migliore delle terre nella produzione del frutto di Demetra e non somiglia affatto al resto della *Libye*: è infatti un paese di terre nere e irrigato da sorgenti e né teme affatto la siccità né riceve danno bevendo troppa pioggia; in quelle parti della *Libye* infatti piove. Il rendimento del grano è lo stesso di quello della terra di Babilonia. Buona è anche la terra che abitano gli Euesperidi: cento per uno essa rende, nelle annate migliori, mentre quella di Cinipe rende fino a trecento per uno (Hdt., IV, 198).

Certo la *Libye* di Erodoto è vittima dei *topoi* negativi della logografia ionica, ma lo stesso Erodoto conosce le ricchezze dell'Africa profonda che giungono al Mediterraneo attraverso il commercio atlantico dei Cartaginesi (Hdt,. IV, 196).

Alla rovescia, la ricchezza del cuore di quella che sarà, a partire dal 146 a.C., la provincia romana dell'Africa è illustrata già da Diodoro Siculo, nella narrazione dello sbarco delle truppe di Agatocle sul versante settentrionale di Capo Bon (Diod., XX, 8): Agatocle guidò l'armata contro la località cartaginese chiamata Megalopoli. Il territorio attraverso il quale dovevano marciare era ripartito in orti e coltivazioni di ogni genere, abbondantemente irrigati grazie a canalizzazioni che arrivavano dappertutto. Una serie ininterrotta di residenze di campagna, accuratamente realizzate con dispendiose strutture edilizie e coperture a stucco, stava a indicare la ricchezza dei loro proprietari. Le ville erano complete di ogni conforto, poiché gli abitanti in così lungo periodo di pace avevano accumulato riserve di generi in abbondanza. La campagna era coltivata in parte a vigneti, in parte a ulivi, e ricca di ogni altra specie di alberi da produzione; ai due lati della pianura pascolavano mandrie di buoi e greggi, e le vicine praterie erano zeppe di cavalli sciolti alla pastura. Era insomma in quei luoghi una molteplice prosperità, poiché i possedimenti erano ripartiti fra i maggiori notabili cartaginesi, i quali con le loro ricchezze s'erano studiati in ogni modo di renderli confortevoli. È rilevante la successiva notazione del testo diodoreo concernente i Sicelioti che ammiravano con stupore la bellezza di quella terra e la sua prosperità.

Ma è l'*excursus* sull'Africa del *Bellum Iugurthinum* sallustiano a rendere in maniera icastica la natura ambigua dell'Africa: *Mare saevom, importuosum; ager frugum fertilis, bonus pecori, arbore infecundus; caelo terraque penuria aquarum*. Burrascoso è il mare e privo di porti; la terra fertile di messi, adatta agli armenti, arida di

piante, scarsa di pioggia e di acque correnti (Sall., *Iug.*, 17, 5). Nei prossimi giorni il nostro impegno sarà indirizzato alla verifica delle fonti letterarie, epigrafiche, numismatiche, archeologiche sulla tematica proposta.

Come è ben noto diversi modelli interpretativi sono stati di volta in volta applicati alla economia dell'Africa romana. A fronte della tesi di un sottosviluppo dell'Africa antica, totalmente asservita alle esigenze di Roma e dell'aristocrazia urbana, si contrappone una più equilibrata visione dei modi e dei tempi di un'evoluzione dell'economia africana, inserita in un quadro mediterraneo ed atlantico. Tale visione ci convince sulla necessità di analisi territoriali articolate in diacronia onde cogliere la curva delle risorse, delle produzioni, degli scambi delle varie *provinciae* dell'Africa, fino alla straordinaria vitalità dell'età tardo-antica.

Cari amici,
dopo la battaglia di Munda Giulio Cesare pronunciò davanti all'assemblea popolare di *Hispalis* un terribile discorso, forse esagerato dall'autore del *Bellum Hispaniense*, nel quale avrebbe accusato gli *hispalenses* di essere ingrati e immemori dei favori concessi dal popolo romano, *eorum omnium commodorum et immemores et ingratos [...] in populum Romanum [...] cognosse* (42), gente che odiava la pace e che scambiava i benefici con gli affronti e gli affronti con i benefici. Fu allora pubblicamente esposta la testa di Gneo Pompeo giunta da Corduba. Dione Cassio (XLIII, 42) racconta che la notizia della vittoria di Cesare sui Pompeiani nel *Bellum Hispaniense* a Munda arrivò prodigiosamente a Roma qualche giorno dopo, la sera della vigilia del 21 aprile del 45 a.C., in occasione dell'arcaica festa dei Palilia in onore della dea Pales, quando si celebrava il 709 anniversario della fondazione di Roma. Allo stesso modo la titolatura della colonia cesariana *Iulia Romula Hispalis*, nell'antica provincia repubblicana dell'*Hispania Ulterior*, quando il sangue romano finì per fondersi definitivamente con il sangue ispano, contiene il senso della fondazione espresso dal *cognomentum Romula* e qui noi oggi con il primo convegno dell'Africa romana che si tiene in terra di Spagna, ci apprestiamo a intraprendere un nuovo percorso di fondazione per rendere finalmente operante quella sorta di triangolazione culturale e di ricerca che vede unite la terra di Sardegna, la terra d'Africa e la Spagna. In questo scorcio dell'anno 2006, è di grandissimo rilievo che ad accogliere la diciassettesima edizione dell'Africa romana sia proprio la provincia

della *Hispania Baetica*, nella colonia di *Hispalis*. È di grandissimo rilievo sul piano storico poiché è questo suolo betico quello in cui Africa e Europa si toccano là dove Herakles, come dice Diodoro in una delle tante versione del mito (Diod., IV, 18, 2) *pose delle colonne su entrambe le sponde dei continenti*. Saranno le varie relazioni a tratteggiare il rapporto tra le due sponde nella sezione più propriamente dedicata agli scambi, ma in questo momento di grave tensione internazionale è opportuno richiamare la lezione di concordia tra le grandi religioni del Libro che si ebbe qui ad Al Andalus, in terra di Spagna.

Cari amici,
la Torre de oro e il minareto della Giralda in questa splendida metropoli di Siviglia, con i suoi monumenti altamente evocativi, rappresentano il simbolo ed il giusto scenario per promuovere i nostri lavori interculturali. Un luogo simbolico, Siviglia, a cavallo di culture, quella classica, quella cristiana, quella germanica, quella araba, sintesi di ricchezza di genti, di storia, di tradizioni, veicolate dal corso del *Baetis flumen*.

Più in generale per usare un'espressione assai di moda oggi possiamo affermare che la Spagna "eravamo e siamo noi", nel senso che buona parte della letteratura latina, della letteratura dell'occidente è stata prodotta così come in Africa nell'antica *Hispania* imperiale, grazie all'opera di intellettuali del calibro di Seneca e Lucano, originari di Cordova, di Quintiliano, originario di Calagurris, di Marziale, originario di Bilbilis, sino ad arrivare al cristiano Prudenzio, originario di Saragozza. Anche quella spagnola fu una straordinaria ricchezza intellettuale, una magnifica eredità culturale: artefice della sintesi o meglio della transizione tra cultura classica e medioevo fu proprio quell'Isidoro, vescovo di Siviglia, autore delle *Origines* in venti libri, al quale si deve il rifiorire degli studi nel regno visigotico di Spagna e insieme la sintesi enciclopedica di un sapere antico: un viaggio lungo e senza soste tra Romani, Hispani, Vandali e Visigoti sino al grandissimo filosofo arabo Averroè di Cordova, nella continua ricerca del sapere.

Raimondo Zucca, Angela Donati

Le ricchezze dell'Africa

Mare saevom, inportuosum; ager frugum fertilis, bonus pecori, arbori infecundus; caelo terraque penuria aquarum.

Così nel celebre inciso della *tertia pars orbis terrae* – l'*Africa* – Sallustio definisce i caratteri contradditori delle risorse naturali e della geomorfologia africana, limitata, bene inteso, a quella fascia mediterranea del continente estesa sino alle aree subdesertiche del *limes Africae*.

La disamina di Attilio Mastino delle fondamentali fonti classiche sulla ricchezza dell'Africa ci esime dall'analisi di una descrizione topica di un continente estesissimo, la *Libye nutrice d'armenti* secondo la definizione dell'oracolo delfico a Batto di Tera, *oikistes* di Cirene.

Fondamentale ruolo nell'ambito delle risorse, le produzioni e gli scambi dell'Africa antica assume la fase di introduzione nella *Libye* della città, ad opera dei Fenici e dei Greci.

Sallustio dipinge vividamente lo stadio pre urbano delle popolazioni indigene:

> All'inizio abitarono l'Africa i Getuli e i Libii, popoli rozzi e barbari, il cui cibo era costituito da carne di fiere e da erbe e radici. Non erano retti né da consuetudini, né da leggi né dall'autorità di alcuno; vagabondi dispersi, si fermavano nei luoghi in cui li coglieva la notte [1].

Seguì la saga di Hercules e del suo esercito, composto da molti popoli, che dopo la morte in *Hispania* dell'eroe, occuparono le località prossime al Mediterraneo mescolandosi con gli indigeni e

* Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.
Angela Donati, Dipartimento di Storia antica, Università degli Studi di Bologna.

1. SALL., *Iug.*, 18, 1 (traduzione di L. Storoni Mazzolani).

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 39-48.

dando luogo ai Numidi e ai Mauri. Questi ultimi erano Medi e Armeni, della spedizione eraclea, che unitisi ai Libii «presto ebbero degli *oppida*; infatti, separati dall'*Hispania* da un semplice stretto, avevano intrapreso rapporti commerciali con quel paese»[2]. *Postea Phoenices* – conclude Sallustio – *[...] Hipponem, Hadrumetum, Leptim aliasque urbis in ora marutuma condidere*[3].

È necessario sottolineare la coscienza che le fonti dello scrittore amiternino ebbero del fenomeno urbano della *Libye* attribuito ai *Phoinices in ora marutuma*.

Lo sviluppo culturale ed economico dell'Africa deve leggersi in stretta relazione alla costituzione delle città che eleggono in prima istanza le posizioni costiere di quel *mare saevom, inportuosum* evocato da Sallustio.

Se le città fenicie dell'Africa ereditate come porti di scambio dalle *urbes* romane sono una realtà delucidata dalle ricerche antiche e moderne, i più recenti studi storici e archeologici danno ora consistenza anche a quei frammenti di grecità africana occidentale evocati da Santo Mazzarino nel suo celebre *Fra Oriente e Occidente* in base al *Peryplus* di Scilace, ai passi ecateici relativi alle isole *Naxikai* d'Africa e a *Kybò polis Ionon* della *Libye* ed agli *equites graeci* fondatori di *Hippona* del tardo Solino.

Con Michel Gras non ricerchiamo *apoikiai* greche nella *Libye* estesa dalla Grande Sirte all'Oceano, bensì un'attività emporica che vede partner fenici, euboici e altre componenti dello scambio mediterraneo.

La ricchezza d'Africa avvolta nel mito costituisce il fondamento dell'*emporìa* euboica che si accompagna alle fondazioni fenicie e in particolare alla città di *Elissa*, Cartagine, dove gli scavi tedeschi hanno rivelato una robusta presenza di materiale euboico del corso dell'VIII secolo a.C.

Il *pendent* della situazione cartaginese lo cogliamo per ora labilmente nella Mauretania di *Lixus*, di contro alla chiarezza documentaria di Huelva, nell'Iberia atlantica dirimpetto all'Africa.

Gli scavi del 2003 ci mostrano accanto alla presenza indigena tartessia le importazioni attiche del Medio Geometrico II, dell'800-760 a.C., quelle euboiche, insieme alle importazioni tirie, e anche a quelle villanoviane e, soprattutto, sarde coeve.

Si evidenzia così che il mare importuoso d'Africa accoglie gli

2. SALL., *Iug.*, 18, 9.
3. SALL., *Iug.*, 19, 1.

insediamenti urbani che da un lato divengono i recettori delle produzioni e delle risorse indigene, dall'altro i nodi di uno scambio mediterraneo e atlantico che non conoscerà davvero il mitico "cierro dell'Estrecho" – la chiusura dello Stretto di Gibilterra – che sarebbe stata imposta da Cartagine intorno al 500 a.C. dopo la distruzione di Tartessos nell'avventurosa ricostruzione degli eventi storici ad opera di un grande studioso tedesco, lo Schulten.

Il problema della dichiarata importuosità del *mare Africum* è oggi delucidato dalle accurate indagini paleogeografiche, in particolare delle coste della Tunisia, avviate attraverso un programma tunisino-francese ad opera di Paskoff e Trousset per la parte francese e di Slim e Oueslati per quella tunisina.

Strabone conosceva un grande *emporion* alla foce di un fiume, nella Piccola Sirte, identificabile con *Tacape* (Gabés)[4] ma le ricerche, oltre ai dati dei peripli e delle altre fonti antiche consentono di ammettere l'esistenza di altri porti a *Thaenae*, *Cercina*, *Macomades – Iunci*, *Meninx* e *Gergis* e ancora ad *Acholla* (Ras Botria) e *Gigthis* (Bou Grara)[5]. Le installazioni portuali, d'altro canto sono necessariamente raccordate alle risorse destinate allo scambio.

È ancora Strabone a segnalare, presso la Piccola Sirte, lo stanziamento di *Zuchis*:

> Lo Zuchis che si trova presso la Piccola Sirte è un lago di 400 stadi di perimetro dotato di una imboccatura piuttosto stretta, con una città omonima che possiede delle officine per la tintura della porpora e tutte le specie di stabilimenti per la salagione del pesce[6].

Non possiamo qui ignorare ancora il riferimento straboneo ai *tynnoscopeia*, le vedette per seguire i movimenti dei tonni, dal Capo Bon lungo la costa orientale della Tunisia[7].

Porti, attività ittica e *taricheiai* rappresentano dunque un capitolo importante del dossier sulla ricchezza dell'Africa: le straordinarie scoperte della *Neapolis* del Capo Bon relative alle officine

4. STRAB., XVII, 17.

5. P. TROUSSET, *La vie littorale et les ports dans la Petite Syrte à l'époque romaine*, in *Afrique du Nord antique et médiévale. Spectacles, vie portuaire, religions. Actes du V^e^ colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Avignon, 9-13 avril 1990)*, Paris 1992, pp. 317-32.

6. STRAB., XVII, 3, 17.

7. STRAB., XVII, 3, 16.

per le conserve di pesce dimostrano come le attività di salagione del pesce fossero estremamente diffuse nella Proconsolare così come nella lontana Mauretania Tingitana, con i colossali bacini di *Lixus* e gli altri di *Cotta*, paralleli alle *taricheiai* della Betica, rimontanti nell'origine al V secolo a.C.

Le ricerche future potranno chiarire i tempi e i modi della portualità lungo l'Africa romana, dalle *arae* dei Fileni sino all'Atlantico, a Sala con il porto interrito all'estuario del fiume Salat, o ancora alle *insulae Purpurariae* (Mogador) di fronte a Essaouira, al di là dei confini meridionali della *provincia* della *Mauretania Tingitana*.

Un lavoro di Teresa Clay su *Carthage et son commerce dans l'Antiquité tardive*[8] ha studiato il ruolo di Cartagine come cardine del commercio di lungo corso tra l'Oriente e l'Occidente.

Tale ruolo è rivendicato alla città nel corso dell'antichità tardiva, sino al VII secolo d.C. (ma il discorso potrebbe bene applicarsi a tutta la storia di Cartagine a partire dallo scorcio del IX secolo a.C) nonostante che

> tout le littoral sud de la Méditerranée est une côte sous le vent et, par conséquent, une côte dangereuse. Cette côte nord-africaine est également rendue périlleuse par des bas-fonds, des récifs, des rochers et, à l'est, par le relief peu élevé du rivage qui rend la côte difficile à suivre[9].

La conclusione della Clay è che la situazione della città sul litorale sud del Mediterraneo era piuttosto svantaggiata per quel che concerneva la navigazione e il commercio[10].

Questo dato geomorfologico, corrispondente perfettamente al *Mare inportuosom* sallustiano, dal momento della costituzione delle città fenicie e successivamente nella interazione delle *provinciae* dell'Africa nell'*Orbis* romano, non pregiudica un'attività di scambio seppure con livelli variabili nel corso dei secoli.

È qui possibile evocare il grandioso sistema portuale di Cartagine punica, evidenziato dagli scavi inglesi, o ancora il porto severiano di *Lepcis Magna* alla foce dell'Oued Lebda, destinato tuttavia all'insabbiamento.

Sono anche da evidenziare i fattori tecnologici legati alla cantie-

8. T. CLAY, *Carthage et son commerce dans l'Antiquité tardive,* in *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord: spectacles, vie portuaire, religions. Actes du V^e colloque international des societés savantes (Avignon, 9-13 avril 1990)*, Paris 1992, pp. 349-60.

9. Ivi, p. 353.

10. Ivi, pp. 350-1.

ristica navale, soprattutto dopo che la vela latina, limitata alla navigazione costiera tra II e IV secolo d.C., verrà utilizzata per le grandi navi onerarie dal V secolo d.C., consentendo alla navigazione di serrare il vento fino a 60°.

L'archeologia dei paesaggi ci offre una metodica che consente di rinnovare la lettura dei fenomeni culturali dell'Africa romana, per quanto attiene la prosperità e gli scambi.

Nei suoi *Aspects de l'Afrique romaine* Claude Lepelley[11] riflette sul rilievo che hanno avuto per l'Africa Proconsolare le prospezioni archeologiche sia tradizionali, come quella di Jean Peyras su *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité*[12], sia innovativa, legate cioè alla Field Archeology.

La prospezione della Survey del territorio di Kasserine, antica *Cillium*, nella steppa a sud di Sufetula, condotta dall'Institut National d'Archéologie et d'Art di Tunis e dall'Università di Virginia, ha consentito di indagare 146 siti di età romana o bizantina, con una macroscopica assenza di *villae* con *pars urbana*, a vantaggio di fattorie connesse all'occupazione del suolo e alla sua messa in valore a partire dall'epoca imperiale con il conseguente deciso decremento del nomadismo.

A questa impresa pionieristica hanno fatto seguito numerose altre esperienze di archeologia dei paesaggi in Tunisia (esemplari le prospezioni dell'area di *Segermes*, dell'isola di *Meninx* o del territorio di *Thugga*) e in Marocco (territorio del Rif mediterraneo, territorio di *Lixus*, in corso).

Come notava Claude Lepelley il rigore del metodo della Field Archaeology ha consentito la lettura delle variazioni economiche dei territori indagati, con la messa in evidenza delle produzioni agricole e delle complementari produzioni vascolari, sia quelle anforarie destinate allo stivaggio dell'olio e del vino, sia quelle che compongono il vasellame fine da mensa, le lucerne, la ceramica da cucina, la ceramica comune.

Le anfore olearie tripolitane, i contenitori di olio delle Africane I e II, le anfore cilindriche del Basso Impero, gli spatheia, le anfore vinarie della Mauretania Tingitana, le anfore Dressel 7-11 per le salse di pesce della Mauretania Tingitana descrivono lo straordinario livello delle produzioni africane, che andrà, comunque, valutato attraverso rigorose tabelle cronologiche e quantitative.

11. C. LEPELLEY, *Aspects de l'Afrique romaine*, Bari 2001, pp. 279-87.
12. J. PEYRAS, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité*, Paris 1991.

Non solo: la diffusione mediterranea (ma anche atlantica) della terra sigillata chiara A e D indica che le *naves africanae* veicolavano insieme a tali ceramiche altre risorse, che in assenza di contenitori anforari africani contestuali possono identificarsi con il grano [13].

Altro fattore da considerare è l'acquisizione nei "mercati" africani romani di beni indicati dalle importazioni, ad esempio di anfore con olio siriano o della Palestina (Late Roman) bene attestate a Cartagine ma ormai riconosciute in vari contesti africani.

La ricerca in atto ci insegna, comunque, a non generalizzare: la ricchezza delle città africane tardo antiche può avere come suo pendant la miseria dei coloni delle campagne, come luminosamente dimostrano le trenta lettere di Agostino scoperte da Johannes Divjak [14].

È necessario sfumare, in ogni caso, il concetto di crisi, massimamente per il III secolo, cui ci aveva abituato una obsoleta ricerca storica: ancora Claude Lepelley, sulle orme di Marcel Le Glay, ha ribadito che «Le processus de romanisation e d'enrichissement de cette région fut donc tardif mais il se révéla vigoureux» [15].

Il dibattito di questi giorni di convegno ravviverà l'analisi di molteplici aspetti della ricchezza dell'Africa: dai prodotti dei *metalla* (e in primis il marmo numidico) alle *ferae Libycae* dell'*Edictum de pretiis* dioclezianeo: leone e leonessa di prima e di seconda classe, il leopardo e l'orso [16].

Finalmente il *libycus dens* – l'avorio – tratto dagli elefanti presenti, teste Plinio, «al di là del deserto sirtico, in Mauretania e nel paese degli Etiopi e dei Trogloditi» [17]. Non casualmente la *provincia Africa* è rappresentata nella sua iconografia classica con le *exuviae elephantis* [18].

R.Z.

13. CLAY, *Carthage et son commerce dans l'Antiquité tardive,* cit., p. 353.

14. LEPELLEY, *Aspects de l'Afrique romaine,* cit., p. 7.

15. Ivi, pp. 8-9.

16. *Edictum Diocletiani et collegarum de pretiis rerum venalium*, a cura di M. GIACCHERO, Genova 1974, p. 211, 306.2.

17. PLIN., *nat*., VIII, 11, 32.

18. F. SALCEDO, *Africa. Iconografia de una provincia romana*, Roma-Madrid 1996.

L'Africa è per sua configurazione naturalmente proiettata verso il mare, sia esso il Mediterraneo o il più vasto e meno noto Atlantico. Se i commerci marittimi hanno consentito il grande sviluppo delle attività portuali e di quelle più strettamente collegate al mare (con lo sfruttamento delle risorse del mare stesso e tutti i processi di trasformazione – dalle salse alle tinture – messi in essere da fenici, greci e poi romani), tutti questi traffici non avrebbero potuto svilupparsi se non fosse stato possibile fruire delle risorse smisurate, e spesso sconosciute, dell'interno di questo grande continente, compiutamente noto solo nella pur ampia fascia costiera. I rapporti col cuore del grande continente furono molto intensi, come attestano i continui passaggi e le penetrazioni all'interno delle province costiere da parte di carovane con merci più o meno pregiate; si pensi ai resoconti dei militari del forte di *Gholaia*[19] e alla regolamentazione dei traffici mediante veri e propri tariffari doganali del tipo di quello di Zarai, al confine fra Numidia e Mauretania[20], datato all'anno 202, che elenca merci come muli, asini, maiali, capre, cavalli, stoffe, cuoio, tutti prodotti tipici dei commerci fra nomadi e sedentari e destinati nella maggior parte non ad essere inviati a Roma, ma a rimanere in loco per andare ad alimentare mercati minori di scambio non solo di merci ma anche di tradizioni e di modi di vita.

Fu senza dubbio la carenza dei metalli nelle regioni dell'Africa mediterranea a spingere le rotte verso la penisola iberica e a fare di Cadice uno dei punti di forza della penetrazione fenicia e cartaginese: i metalli pregiati (l'argento, ma anche il rame e lo stagno), da oggetto di scambio in una prima fase, divennero il vero motore della espansione verso l'interno della penisola iberica e della fortuna di Cadice, legata al santuario di Melqart, centro religioso ma anche e soprattutto di economia e di scambio.

Fra le altre risorse naturali l'Africa andava famosa in particolare per i marmi, ricordati da Plinio il Vecchio: i marmi bianchi e neri di *Rusicade*, il marmo rosso e l'alabastro di *Cirta*, l'onice e – più famoso di tutti – il giallo antico di *Simitthus*, il marmo numidico[21], utilizzato a Roma già per le soglie della dimora di M. Emi-

19. R. Rebuffat, *Les centurions de Gholaia*, in *L'Africa romana* II, pp. 225-38; sugli *ostraka*: R. Marichal, R. Rebuffat, *Les ostraca de Bu Njem*, «REL», 1973, pp. 281-3; R. Marichal, *Les ostraca de Bu Njem*, «CRAI», 1979, pp. 436-52.

20. *CIL* VIII, 4508.

21. *Edictum Diocletiani*, cit., p. 305, 31, 3.

lio Lepido (cos. 78), secondo l'affermazione di Plinio il Vecchio[22]; dello stesso marmo era anche la colonna di 20 piedi fatta innalzare dalla plebe di Roma in onore di Cesare, da poco assassinato, con la dedica *parenti patriae*. La recente sistemazione dell'area delle cave di Chemtou e il connesso museo mettono in luce i diversi sistemi di estrazione del marmo oltre ad offrire un interessante spaccato della società che gravitava in quel contesto. Il marmo di *Simitthus* è ampiamente presente fin dall'età giulio-claudia a Roma, a Tivoli, a Ostia, a Benevento e in altri luoghi d'Italia; ma anche ad Atene e a Smirne (città non lontana da cave di marmi altrettanto pregiati di quello africano), a dimostrare la sua ampia diffusione nel bacino del Mediterraneo. *Simitthus* non è sul mare e proprio per il trasporto del marmo venne attrezzato in età adrianea il collegamento della città con quello che era il porto naturale d'imbarco, *Thabraca*, come dimostrano alcuni miliari datati all'anno 129[23] riferiti esplicitamente alla *via a Simittu* (sic) *usq(ue) Thabracam*.

Risorsa naturale, oggetto di scambio di cui l'Africa era per Roma la principale fornitrice furono le *ferae*, quelle *lybicae* in particolare, ricordate in gran numero nell'*edictum de pretiis* di Diocleziano[24], e raffigurate con altrettanta precisione nella produzione musiva delle province africane e della Sicilia; oggetto di cattura era anche lo struzzo, come appare da un suggestivo mosaico del Museo del Bardo. Il variegato mondo animale dei mosaici africani presenta anche numerose scene di caccia, svago dei *domini*, ma anche attività indispensabile per assicurare la sopravvivenza degli uomini: lepri, conigli e altri animali di piccola mole servivano al consumo locale, non certo all'esportazione non praticabile su larga scala per il problema della conservazione della carne[25].

Sono soprattutto leoni, leopardi, orsi ed elefanti che vengono catturati ed inviati via mare a Roma per essere utilizzati negli spettacoli, seguendo un processo che era probabilmente tutto sotto il controllo dello stato dal momento che gli animali provenivano in gran parte da aree di proprietà imperiale. In particolare, poi, l'elefante era portatore anche di un'altra forma di ricchezza, quella derivante dal ricercatissimo avorio delle sue zanne, il *libycus dens* di Plinio[26],

22. PLIN., *nat.*, XXXVI, 8, 49.

23. *CIL* VIII, 22199, 22201-3.

24. *Edictum Diocletiani*, cit., p. 306, 32, 1-7.

25. Al quale, come è noto, nell'antichità si poneva rimedio solo mediante la salagione.

26. PLIN., *nat.*, VIII, 11, 32.

tanto prezioso e ambito da spingere, ad esempio, Caracalla a chiedere agli abitanti della Mauretania Tingitana[27] di procurargli questi animali (*animalia celestae*) in cambio di uno sconto fiscale.

Accanto alle *ferae* sembrano avere avuto grande rilievo nell'economia delle province africane anche altri tipi di animali, in particolare i cavalli che vennero a costituire una vera e propria ricchezza di quelle terre. Il loro allevamento è ricordato dalle fonti letterarie: Polibio[28] afferma che in Libia l'abbondanza di cavalli – non solo, ma anche di buoi, montoni e capre – era tale da non potersi trovare nulla di simile in tutto il resto della terra; sono numerosi i rinvii ai cavalli libici giudicati particolarmente veloci e soprattutto tanto bene addestrati da essere stati di esempio e guida ai greci per l'aggiogamento nella quadriga[29]. Cirenei e Cartaginesi avevano provveduto ad un vero e proprio miglioramento della razza importando cavalli iberici, famosi per la loro velocità e non stupisce incontrare usato nelle iscrizioni gli appellativi di *afer, maurus* e *cyreneus* attribuiti ai cavalli da corsa: nella iscrizione di un vincitore di corse sui carri dalla città di Roma, *Calpurnianus*[30], si legge che ben cinque degli otto cavalli con i quali aveva conseguito vittorie erano di razza africana. L'archeologia, e in particolare le molte raffigurazioni musive[31] (di corse nel circo, ma anche di cavalli isolati, addestrati per la corsa, per il traino o per il lavoro nei campi), confermano quanto si ricava dagli scrittori e dalle iscrizioni, lo sfruttamento di una ricchezza naturale migliorata mediante accorti incroci che la resero competitiva e ambita sul mercato internazionale.

L'Africa romana ebbe anche una forte economia agricola, in gran parte ereditata da Cartagine, poi potenziata da lavori a volte imponenti di adduzione delle acque che sono in parte visibili ancora oggi attraverso la persistenza di acquedotti maestosi e per la testimonianza di importanti documenti epigrafici come l'iscrizione di *Saldae*[32] che illustra il progetto (*forma*) di *Nonius Datus* e la sua

27. In particolare di *Banasa* (*IAMar.*, *lat.*, 99).

28. POL., IV, 38.

29. HDT., IV, 189.

30. *CIL* VI, 10047.

31. Come il mosaico di *Pompeianus* nel quale sono, fra l'altro, riportati i nomi dei cavalli.

32. *CIL* VIII, 2728.

travagliata realizzazione. L'economia agricola dell'Africa era basata essenzialmente sui cereali, sulla vigna e sull'olivo, diffusi in tutte le regioni ed esportati per tutto il Mediterraneo, come attestano la diffusione di anfore africane di vario tipo (olearie, vinarie, per le salse di pesce) e i numerosi rinvenimenti di granai e di presse per l'olio. Non sono certo da dimenticare la diffusione di ville (più o meno ricche), i mosaici che le ornavano dai quali spuntano ricchi paesaggi intensamente e ordinatamente coltivati, le scene dei diversi lavori nei campi, le iscrizioni di *agricolae* che col loro lavoro (spesso di impronta manageriale) hanno contribuito a rendere fertili e produttive queste regioni: si ricordi almeno il celebre "mietitore" di *Mactaris*[33].

Lo sfruttamento della terra, collegato anche alla ricchezza demografica di queste province, coinvolge numerosi problemi anche di ordine giuridico, relativi al possesso e all'usufrutto della terra, al lavoro stagionale, alle rivendicazioni dei lavoratori: le iscrizioni ci attestano diversi esempi di rivendicazioni[34] e di petizioni nei confronti dell'amministrazione imperiale dei *saltus* che portarono a chiedere il supporto di un *defensor*[35] e alla creazione di associazioni di *conductores*[36] per opporsi agli abusi dell'amministrazione.

Su molti di questi temi si tornerà nel corso di questo Convegno e il quadro generale indicato in questa introduzione risulterà sicuramente arricchito da nuovi dati e da nuove interpretazioni.

A.D.

33. *CIL* VIII, 11824.

34. Ad esempio *CIL* VIII, 25902, 25943, 26416; *AE*, 2001, 2083. Vedi: *Rus Africum. Terra, acqua, olio nell'Africa settentrionale. Scavo e ricognizione nei dintorni di Dougga (Alto Tell tunisino)*, a cura di M. De Vos, Trento 2000.

35. Come in *CIL* VIII, 8826.

36. *CIL* VIII, 10570; 17841; 20210.

Wolfgang Kuhoff

Presentazione del volume di J. Eingartner, *Templa cum porticibus. Ausstattung und Funktion italischer Tempelbezirke in Nordafrika und ihre Bedeutung für die römische Stadt der Kaiserzeit*

Il libro uscito nel 2005 è il frutto di un lungo lavoro dell'autore sul suolo africano negli anni Ottanta del secolo scorso. Johannes Eingartner ha visitato quasi tutte le città romane dal Marocco alla Libia, ma lo studio si è concentrato principalmente sui templi. Come sappiamo, esistevano due tipi di complessi sacri: quelli indigeni eretti a Saturno e alle altre divinità africane, e diversamente quelli del cosiddetto tipo italico dedicati agli dei del pantheon classico greco-romano. Le aree sacre di quest'ultimo tipo normalmente erano colonnate intorno ai lati, avevano il tempio centrale su podio e il cortile, luogo dove si svolgevano i riti cultuali e dove venivano solitamente collocate statue di personaggi con importanti funzioni pubbliche come riportavano le loro iscrizioni poste sulle basi statuarie. Spesso i templi italici avevano il ruolo di *capitolia* delle città.

Uno degli argomenti principali del libro è la descrizione dettagliata dei tanti templi italici documentati nel catalogo finale e accompagnati da utili e indispensabili disegni (pp. 183-230): in queste pagine sono elencati e menzionati i templi da *Althiburos* a *Tipasa* nelle province dell'*Africa Proconsularis*, della *Numidia* e della *Mauretania Caesariensis*. In apertura del volume, invece, viene studiata e illustrata la struttura architettonica (pp. 7-15). L'autore si occupa principalmente della topografia urbana, ovvero dell'ubicazione delle aree sacre nel contesto delle rispettive città. Emerge alla fine di questo capitolo la funzione rappresentativa dei sacrari collocati come erano a fianco delle strade principali e qualche volta persino vicino agli archi onorari; non mancano comunque esempi di templi eretti, al contrario, ai margini del centro cittadino, come a *Thugga* e a *Thuburbo Maius*.

* Wolfgang Kuhoff, Alte Geschichte, Philologisch-Historische Fakultät, Universität Augsburg.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 49-52.

Per la datazione sono fondamentali naturalmente le iscrizioni, che sono oggetto di una trattazione approfondita e, quando necessario, anche di discussione. In alternativa, per la datazione si ricorre all'analisi dello stile degli elementi architettonici; ciò richiede tuttavia a volte un confronto tra studio epigrafico e analisi stilistica architettonica, nel tentativo di fare ipotesi o arrivare a una risposta ragionevole. In generale, i templi la cui datazione non è precisa devono essere fatti risalire a un arco cronologico in base all'argomento stilistico. Così Eingartner prende in considerazione una lunga serie di edifici, a partire dalla metà del I secolo d.C., benché la maggior parte dei templi del tipo italico appartenga all'epoca degli Antonini, con successive fasi del tempo dei Severi e poche altre della fine del III secolo: l'autore quindi sposta l'inizio della costruzione di templi italici al tardo periodo giulio-claudio.

Vediamo alcuni dettagli: il tempio di *Liber Pater* a *Sabratha* attesta una costruzione propria in questo primo periodo; il complesso per Mercurio a *Gigthis* fu fondato sotto Nerone o Vespasiano, e all'epoca di Adriano fino a Marco Aurelio sono riferibili il tempio di Apollo a *Mactaris*, il tempio centrale del capitolio a *Sufetula*, il capitolio di *Ammaedara* e il tempio di *Venus Genetrix* a *Cuicul*. Una origine severiana hanno invece il tempio di *Minerva* a *Theveste* ed il capitolio di *Thamugadi*. Tardi sono infine il tempio anonimo a *Lambaesis* ed il tempio grande a *Gigthis* (pp. 17-32).

Uno spazio importante occupa la trattazione degli esempi in Italia, influenzati in particolare dagli edifici del Foro romano e dei Fori imperiali di Roma: per il primo periodo l'autore attribuisce un ruolo primario ai numerosi templi di Pompei (pp. 33-50). Lo studio degli elementi decorativi degli edifici, delle statue, degli altari, delle stanze e di altri luoghi di culto offre l'identificazione di peculiarità similari, quali ad esempio si riscontrano a proposito di un'area per il sacrificio degli animali nel complesso di *Liber Pater* a *Sabratha* (pp. 51-82).

La funzione dei templi nel contesto urbano e la loro importanza per il culto e per la vita sociale e politica sono al centro dei due capitoli che seguono (pp. 83-108 e 109-29). L'autore dimostra che le divinità venerate erano da una parte gli dei del pantheon greco-romano, ma anche gli imperatori viventi o defunti diventavano oggetto di culto di Stato nei templi dedicatigli. I fondatori degli edifici potevano essere ricchi membri del ceto superiore, funzionari imperiali o le città stesse, oppure alcuni ricchi liberti. I governatori o i legati dei *proconsules* erano qualche volta gli esecutori della dedica.

Differentemente, nel caso del culto per Saturno le aree sacre (non di tipo italico) erano situate normalmente ai margini delle città. Esse erano costruite in forma di *temples à cours* cosicché potevano ospitare anche un culto imperiale e/o municipale. Alcuni complessi italici erano contigui ai fori cittadini e avevano dunque un rango elevato; altri furono posizionati al centro di nuove zone urbane con la funzione di nuclei cultuali. Pochi sacrari erano invece in relazione con le *curiae* o con i teatri.

Alla fine della ricerca sistematica di Johannes Eingartner, si giunge a una grande visione d'insieme del ruolo dei complessi italici nella urbanistica di alcune città (pp. 131-57). L'organizzazione dello spazio pubblico comincia con i primi centri rilevanti per il commercio dall'entroterra verso il mare, cioè *Sabratha*, *Gigthis* e *Lepcis Magna*. *Sabratha* mostra un piano regolatore con tutte le aree sacre in un unico quartiere a ovest. L'inizio della romanizzazione nel I secolo d.C. determina la creazione della zona dei grandi templi a *Gigthis*. Una vasta diffusione dei sacrari sul suolo cittadino si osserva al contrario a *Thuburbo Maius* e a *Thugga*, ambedue città tarde insignite dei titoli di *municipium* e colonia soltanto nel II e III secolo, sotto Adriano e Commodo nel primo caso e sotto Severo e Gallieno nel secondo. Di questo passaggio alla cittadinanza romana rimane testimonianza proprio l'edificazione dei templi di tipo italico. Un altro passo in avanti va considerato l'introduzione del culto degli imperatori nel contesto urbano, in chiara connessione con la crescita del senso di appartenenza statale e municipale, della legislazione amministrativa e dei riconoscimenti onorifici.

Un confronto tra santuari africani con altri dello stesso tipo italico nelle province nord-occidentali mostra un'ampia concordanza. Ma specialmente nel catalogo (pp. 183-230) leggiamo tanti altri dettagli che non possono essere menzionati qui. Si deve studiare questo libro con calma e cura: la conseguenza è una nuova visione dello sviluppo storico-culturale dell'Africa.

Simonetta Angiolillo

Presentazione dei volumi di S. Ferdi, *Corpus des mosaïques de Cherchel*, e *Mosaïques romano-africaines. Culture et nature à Cherchel, III^e^-VI^e^ siècle après J.-C.*

Sono molto grata (e credetemi non si tratta di un ringraziamento rituale) a Véronique Blanc-Bijon e ad Attilio Mastino che mi hanno chiesto di presentare i volumi di Sabah Ferdi sui mosaici di Cherchel, antica *Caesarea*, capitale della *Mauretania Caesariensis*. Oltre al piacere di poter esaminare nuove pubblicazioni dedicate alla decorazione pavimentale di età romana, soprattutto quelle riguardanti le province d'Africa così feconde e creative, c'è una considerazione che mi rallegra in modo particolare: l'uscita del *Corpus des mosaïques de Cherchel* dimostra che la pubblicazione di simili repertori nelle varie province romane prosegue, sia pur lentamente e spesso con intervalli molto lunghi. Per l'Algeria, se non erro, questo è il secondo volume dopo quello di Suzanne Germain su Timgad (1969) e paradigmatica può essere considerata anche la vicenda dei *Mosaici antichi in Italia* che, dopo aver conosciuto uscite annuali – o comunque poco distanziate nel tempo – a partire dal 1970, ha visto una interruzione di undici anni prima della comparsa del volume dedicato a *Verona* (2005)[1]. In occasione del primo colloquio internazionale dell'AIEMA (Parigi 1963), come ricorda nell'introduzione Michèle Blanchard-Lemée[2], Paul-Albert Février aveva espresso l'auspicio che ogni paese procedesse all'elaborazione di un proprio *Corpus* dei mosaici; a tanta distanza di tempo rimane invariata l'importanza di un simile strumento che costituisce un im-

* Simonetta Angiolillo, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche, Università degli Studi di Cagliari.

1. *Mosaici antichi in Italia: Villa di Baccano*, Roma 1970; *Mosaici antichi in Italia: Signini repubblicani*, Roma 1971; *Mosaici antichi in Italia: Antium*, Roma 1975; *Mosaici antichi in Italia: Ravenna*, Roma 1976; *Mosaici antichi in Italia: Sardinia*, Roma 1981; *Mosaici antichi in Italia: Stabiae*, Roma 1989; *Mosaici antichi in Italia: Villa Adriana: sectilia pavimenta*, Roma 1994.

2. Cfr. S. FERDI, *Corpus des mosaïques de Cherchel*, Paris 2005, p. 8.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 53-58.

prescindibile momento conoscitivo e un irrinunciabile punto di partenza per qualsiasi ulteriore approfondimento e ragionamento sulle problematiche di questa classe di manufatti.

Va subito detto che anche a Cherchel, come nella maggior parte degli altri siti noti, la situazione di partenza è veramente desolante: mancanza quasi totale di indagini sistematiche e di dati di scavo[3], solo otto pavimenti sui centonovantacinque schedati sono ancora *in situ* mentre tutti gli altri sono stati divisi tra Algeri e Cherchel e ben 57 sono andati perduti. Tutto ciò, se da un lato limita fortemente la possibilità di costruire un quadro esaustivo del patrimonio musivo di *Caesarea* e di apprezzarne i rapporti con il contesto architettonico, dall'altro costringe a datazioni sulla sola base stilistica e di confronto. Naturalmente non si tratta di una caratteristica esclusiva di questo sito e di questo volume: credo che chiunque abbia affrontato il compito di redigere un *corpus* di mosaici si sia trovato in una situazione analoga, e parlo per esperienza personale[4]; proprio queste condizioni rendono dunque più preziosa e indispensabile la redazione di *corpora*.

Nell'elaborazione del catalogo Sabah Ferdi segue le norme adottate nel *Recueil des mosaïques de la Gaule*[5] e la terminologia messa a punto nei due volumi del *Décor géométrique de la mosaïque romaine*[6]. Per ogni complesso vengono date tutte le notizie disponibili riguardanti l'edificio e le circostanze del rinvenimento; seguono la scheda di ciascun pavimento, comprensiva dei dati tecnici e di una approfondita analisi dei motivi decorativi e dei loro significati, e una breve conclusione sull'insieme dei mosaici esaminati. Il catalogo è completato da una documentazione grafica e fotografica che, com'è ovvio, risente delle differenti condizioni dei diversi pavimenti. Conclude il lavoro un corposo capitolo di conclusioni nel quale l'Autrice delinea una storia della decorazione pavimentale di *Caesarea*, articolata in tre fasi fino al V, o forse alla metà del VI secolo d.C., approfondendone i vari aspetti, da quelli più strettamen-

3. Ivi, p. 211.

4. Nel volume *Mosaici antichi in Italia. Sardinia*, a cura di S. ANGIOLILLO, Roma 1981 sono schedati 175 mosaici conservati o di cui comunque si possiedono fotografie o disegni a fronte di 112 di cui resta solo la notizia, talvolta molto sommaria. Di nessuno dei 297 mosaici, compresi quelli provenienti da scavi sistematici, si dispone di una seria documentazione di scavo: si veda per esempio alle pp. 43 s. per la Casa dell'atrio tetrastilo di Nora.

5. *Recueil général des mosaïques de la Gaule I. 1*, 1957, in progress.

6. *Le décor géométrique de la mosaïque romaine I-II*, Paris 1985, 2002.

te tecnici (tipo di sottofondo, materiali usati per le tessere, tecnica di esecuzione), ai motivi decorativi, fino ad arrivare alla definizione degli atelier attivi a *Caesarea* e all'individuazione dei committenti.

In *Mosaïques romano-africaines. Culture et nature à Cherchel*, di tono più discorsivo e divulgativo, la Ferdi riprende due grandi categorie del patrimonio musivo di Cherchel, i mosaici che definisce «suggestives d'une culture» e quelli «suggestives d'une nature», che sono poi, entrambi, quelli che permettono all'Autrice di ricostruire la cultura e le aspirazioni dei committenti, grazie anche alla testimonianza degli scrittori vissuti in Africa negli stessi secoli, presenti con numerose citazioni per tutto il libro. Il volume, che pure, come ho detto, risponde a esigenze di carattere divulgativo, costituisce un utile complemento al *Corpus* per le citazioni degli autori già ricordati (e si tratta di sant'Agostino, Apuleio, Nemesiano...) e, soprattutto, per il ricco apparato fotografico, tutto a colori, che permette una più agevole lettura di mosaici ai quali le illustrazioni del *Corpus* talvolta non rendono giustizia, e cito per tutti il caso del *Giudizio di Paride*[7].

A questo punto si impongono alcune considerazioni sulla produzione musiva di *Caesarea*. Essa presenta innanzitutto un interessante patrimonio di mosaici geometrici, ricco e diversificato nei modelli, che comprende anche la variante a trama vegetalizzata e che perdura con esiti di alto livello fino alle ultime manifestazioni. Accanto a questi possiamo indicare i mosaici floreali, come quello eccezionale dell'infiorata, tutto decorato da rami di alloro gettati alla rinfusa in mezzo a fiori di vario genere[8]. Lo studio attento di cui S. Ferdi fa oggetto anche questo tipo di decorazione rende il *Corpus* uno strumento prezioso per qualsiasi futura ricerca.

Molto ricco è pure il repertorio figurato, costituito da scene mitologiche, raffigurazioni di divinità e scene di vita quotidiana. Tra le prime si segnala un alto numero di temi tratti dall'epica omerica: il giudizio di Paride[9], le nozze di Peleo e Teti[10], il ciclo di Achille (Achille e Chirone, Achille a Sciro, Achille e Pentesi-

7. FERDI, *Corpus*, cit., tav. XI; EAD., *Mosaïques romano-africaines. Culture et nature à Cherchel, III^e-IV^e siècle après J.-C.*, Blida (Algérie) 2005, pp. 34-6.

8. FERDI, *Corpus*, cit., n. 4, pp. 26 s.

9. Ivi, n. 42, pp. 58 s.

10. Ivi, n. 52, pp. 67-73.

lea)[11], Ulisse e le Sirene[12]; tra le divinità ricordo Minerva[13], Venere[14], la Vittoria alata[15], il trionfo bacchico[16], le Muse[17], le tre Grazie[18], Orfeo[19]. Infine le scene di vita quotidiana comprendono, accanto alla caccia e a vari episodi di ludi (lotte tra animali[20], corse di carri, pugilato[21]), quei mosaici dei lavori campestri, fra i più noti delle province d'Africa pubblicati come sono anche nei manuali di archeologia romana[22]. Come sottolinea molto bene l'Autrice in entrambe le opere, c'è un filo logico che collega tra di loro questi vari soggetti e questo nesso è palesato con estrema chiarezza dal programma figurativo della sala delle nozze di Peleo e Teti, dove, all'interno di un bordo decorato da lussureggianti motivi vegetali, si dispongono due pannelli adiacenti. Nel primo sono le scene che danno il nome alla casa: la presentazione di Teti a Peleo e le nozze, mentre nell'altro, alla presenza di un Sileno, e inquadrati dai busti delle quattro Stagioni agli angoli, un gruppo di amorini è impegnato a vendemmiare. In questo pavimento si intreccia dunque una serie di elementi che rappresentano e costituiscono i valori cui tendono i membri dell'aristocrazia di Caesarea: il possesso della cultura classica (le nozze di Peleo e Teti); l'adesione alla religione dionisiaca, fonte di *felicitas* (la vendemmia); l'*aeternitas*, l'unica dimensione in grado di garantire veramente la *felicitas temporum* perché collegata all'idea di equilibrio e di ordine cosmico[23] (le Stagioni). Ma gli stessi motivi dovevano suggerire contemporaneamente anche chiare allusioni alle condizioni reali del proprietario, le cui nozze venivano riecheggiate dalla raffigurazione della ce-

11. Ivi, nn. 101-103, pp. 127-32.
12. Ivi, n. 149, pp. 175-7.
13. Ivi, n. 156, pp. 184-6.
14. Ivi, n. 78, pp. 98-100.
15. Ivi, n. 18, p. 42.
16. Ivi, n. 99, pp. 122-5.
17. Ivi, n. 123, pp. 145-7.
18. Ivi, n. 11, pp. 35-7.
19. Ivi, n. 193, pp. 205 s.
20. Ivi, n. 76, pp. 95 s.
21. Ivi, n. 117, p. 142.
22. Ivi, nn. 86, pp. 106-8 e 94-5, pp. 114-8. Il n. 94 è riprodotto, per es., in R. Bianchi Bandinelli, *Roma. La fine dell'arte antica*, Milano 1970, figg. 234-8.
23. Cfr. G. L. Grassigli, *"Splendidus in villam secessus". Vita quotidiana, cerimoniali e autorappresentazione del dominus nell'arte tardoantica*, Napoli 2001, pp. 225-7.

rimonia nuziale di Peleo e Teti e la cui ricchezza, assicurata dal lavoro della terra e forse dai commerci marini[24], era richiamata dalla scena di vendemmia, nonostante la presenza di personaggi mitici; questa stessa scena, allo stesso tempo, costituiva un invito per i presenti a godere della natura opulenta, tutelata da Dioniso e dalle Stagioni, e ad abbandonarsi alla meditazione[25].

La ripetuta dichiarazione di appartenenza alla cultura classica assume però anche una netta valenza politica di adesione alla cultura e alla sovranità romana, espressa in modi diversamente sfumati, fino a porre al centro del pavimento di una sala absidata, quindi senza dubbio un ambiente di rappresentanza, il busto di Minerva: da un lato richiamo alla saggezza, alla operosità, al valore, tutti ambiti posti sotto la tutela della dea, ma al contempo professione da parte del committente di adesione al governo romano, essendo Minerva parte della triade capitolina[26].

La predilezione per i temi epici, accanto alle raffigurazioni di divinità, da un lato e le frequenti scene di lavori dall'altro costituiscono dunque la caratteristica principale del patrimonio musivo di Cherchel documentando la cultura della *élite* cesariense, costituita da grandi proprietari terrieri, una cultura che si basa sulla fedeltà agli ideali della *Paideia* e sull'esaltazione delle attività rurali. Se apparentemente queste sembrano viste con realismo, in realtà la loro immagine non rappresenta certo la fatica che tali lavori comportano, ma piuttosto una bucolica vita serena, garantita dall'ordine cosmico e dalla ricchezza e fecondità della terra. Concetti questi magistralmente espressi da un passo di sant'Agostino messo da S. Ferdi a commento di una scena di vendemmia: «Il contadino è felice, gli amici lo circondano, i *clientes* accorrono, i figli gli sono sottomessi, i servi sono rispettosi. La tua sposa vive con te in una perfetta armonia: ecco, si dice, la casa della felicità» (Aug., *en. in psalm.* 136, 5)[27]. È quindi evidente, come giustamente sottolinea l'Autrice, che un simile intreccio di significati e allusioni poteva essere compreso solo da quei notabili proprietari delle case che i mosaici avevano commissionato e che, ancora nel V secolo, si sentivano così vicini alla cultura classica da sceglierla per esprimere le

24. Rievocati dai personaggi del tiaso marino: FERDI, *Corpus*, cit., p. 73.
25. FERDI, *Corpus*, cit., p. 73; EAD., *Mosaïques romano-africaines*, cit., pp. 51-5.
26. FERDI, *Corpus*, cit., p. 188.
27. FERDI, *Mosaïques romano-africaines*, cit., p. 133.

loro aspirazioni: dunque a loro e al loro entourage era indirizzato il programma decorativo della *domus*.

Il *Corpus des mosaïques de Cherchel*, per la ricchezza del patrimonio musivo della città e per la cura messa da S. Ferdi, è un testo molto denso di dati e di osservazioni che meriterebbero tutti una attenzione ben maggiore di quella che in questa sede è possibile tributare. A cominciare dal ricco repertorio dei mosaici geometrici e vegetali, dalle iscrizioni che si trovano numerose sui mosaici per arrivare ai complessi problemi dei modelli, dei rapporti con gli altri centri di produzione contemporanei, alla individuazione delle botteghe attive a Cherchel: tutti argomenti che S. Ferdi affronta senza potervisi troppo soffermare, in considerazione del carattere di *corpus* del volume, e sui quali spero voglia tornare con ulteriori approfondimenti.

Johannes Eingartner

Présentation du livre de M. Mackensen, *Militärlager oder Marmorwerkstätten. Neue Untersuchungen im Ostbereich des Arbeits- und Steinbruchlagers von Simitthus/Chemtou. Simitthus III*

L'ouvrage dont il est question correspond au volume III de la série "*Simitthus*", édité par Friedrich Rakob (maison d'édition Philipp von Zabern, Mainz 2005). De 1966 à 1999, une coopération entre l'Institut Archéologique Allemand de Rome et l'Institut National du Patrimoine de Tunis, a eu comme but l'étude de l'habitat romain de *Simitthus*/Chemtou au Nord-Ouest de la Tunisie. Les directeurs de cette entreprise étaient Friedrich Rakob (jusqu'en 1996), du côté allemand, et Azedine Beschaouch et plus tard Mustapha Khanoussi, du côté tunisien. F. Rakob a publié les deux premiers volumes de la série "*Simitthus*", parus en 1993 et en 1994, avec des contributions de M. Khanoussi et d'autres archéologues. Ces deux volumes traitent avant tout des carrières de marbre numidique, de la colline dite du temple, avec ses divers sanctuaires, et du camp des ouvriers des carrières. Le camp des ouvriers est important avant tout parce qu'il est vu en rapport avec l'exploitation du marbre numidique par l'administration des carrières impériales. *Simitthus* se trouve donc au même rang d'importance que les carrières impériales connues de *Dokimaion* (Phrygie), de *Karystos* (Eubée) ou du *Mons Claudianus* (Haute-Égypte).

Le camp des ouvriers des carrières comprend une partie centrale flanquée de deux parties à l'est et à l'ouest. La partie centrale est celle qui a été la mieux explorée. Un bâtiment à six nefs y est interprété comme une prison pour les esclaves et pour les prisonniers condamnés à des travaux pénibles dans les carrières (*ergastulum*). En revanche, la partie ouest a été interprétée comme un centre administratif militaire ou comme le siège de l'administration du procurateur des carrières, et la partie est comme un quartier militaire avec des

* Johannes Eingartner, Klassische Archäologie, Philologisch-Historische Fakultät, Universität Augsburg.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 59-60.

casernements et d'autres bâtiments. Selon F. Rakob, les trois parties datent de la même période, c'est-à-dire de 170 ap. J.-C.

Comme le titre révèle, le livre de Michael Mackensen s'occupe principalement de la partie est du camp des ouvriers. Une campagne de fouilles a été effectuée au cours de l'année 1998, en coopération avec Mustapha Khanoussi. Le but de la campagne était de reprendre la documentation des fouilles tunisiennes (1992-1997) et d'éclaircir non seulement la chronologie mais aussi la fonction réelle de la partie est du camp.

M. Mackensen a pu ainsi démontrer que la partie est a été construite nettement plus tard que la partie centrale, c'est-à-dire après 230-240 selon les céramiques stratifiées. Ce résultat est remarquable parce que, si la présence de l'armée romaine peut-être supposée à *Simitthus*, c'est seulement a partir du deuxième quart du I^er^ siècle jusqu'au début du III^e^ siècle ap. J.-C. Par ailleurs, comme le prouvent également l'étude des objets trouvés et les réflexions sur la typologie du plan, la partie est n'était pas un camp militaire (*praesidium*) mais plutôt une zone d'ateliers de traitement du marbre (*officinae marmorum*).

Enfin, M. Mackensen a effectué l'étude des monnaies trouvées dans la partie centrale pendant les fouilles de F. Rakob (1968-1980).

Selon cette analyse, la transformation de l'*ergastulum* en *fabrica* – c'est-à-dire un centre de production pour le traitement du marbre – n'a pas eu lieu au début du III^e^ siècle, comme cela était supposé jusqu'à présent, mais plutôt dans le second quart de ce siècle. Selon ce schéma, il n'est peut-être pas fortuit que la partie est, ajoutée à cette époque, ait eu la même fonction que celle supposée pour la partie centrale.

Javier Verdugo Santos,
Juan Carlos Jiménez Barrientos, Mehdi Zouak

El Plan Estratégico de la zona patrimonial de *Tamuda*

Tamuda es un asentamiento urbano a orillas del río Martin, en la Mauritania Tingitana, a cuatro kilómetros de Tetuán (Marruecos), dirección suroeste, orilla izquierda del río flanqueada por el Valle Gorgues al Sur y Yebel Dersa al Norte.

Aunque no faltan materiales pertenecientes a etapas anteriores, la mayoría son romanos. Hacia 1921 el español César L. de Montalbán reconoce el lugar denominado como El Mogote. Al año siguiente M. Gómez Moreno identifica el lugar con la cita de Plinio (*nat*. V, 2, 18). El hallazgo posterior de una lápida confirma el nombre [1].

Luis C. Montalbán dirige la primera campaña en 1923 descubriendo un tercio de lo que hoy vemos. Al final de la guerra civil española (1939) se reanuda la actividad con la Junta Superior de Monumentos Histórico-Artísticos, Protectorado de España en Marruecos, bajo la dirección de P. Quintero y Atauri (1940-44), y C. Giménez Bernal desde 1943. Se inicia la publicación sistemática de los trabajos en 1940. Se descubre el flanco sur del recinto amurallado, la necrópolis externa y un gran espacio rectangular, esteoeste. Los inspectores C. Giménez Bernal y C. Morán, designados en 1946, excavan desde 1947 la parte este del espacio rectangular. Todos lo trabajos son recogidos en una serie de Memorias entre 1941 y 1948.

Entre 1948-1954, se hace cargo de los trabajos la Delegación de Cultura de la Alta Comisaría y asume la dirección M. Tarradell, jefe del Servicio de Excavaciones de la Zona y director del Museo

* Javier Verdugo Santos, Conservador de Patrimonio de la Junta de Andalucía, miembro de OIKOS y de ICOMOS.

Juan Carlos Jiménez Barrientos, Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía.
Mehdi Zouak, Director del Museo de Tetuán.

1. R. THOUVENOT, *Une inscription latine du Maroc*, «REL», XVI, 1938, pp. 266-8.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 61-66.

de Tetuán. Etapa fructífera para la investigación y el patrimonio. Las campañas de 1949 se publican en «Archivo Español de Arqueología» (XXII, nos. 86-100) y un panorama general en el nº 4 de la revista «Tamuda» (1956). A ello seguirán algunos trabajos puntuales[2].

García y Bellido[3] sitúa sus orígenes en el III a.C., deduciendo cronologías del siglo I a.C. para una posible destrucción de la primera *Tamuda*, que sufre una contracción asociada al fuego y a la destrucción. En una segunda etapa se convierte en campamento militar (FIG. 1), con distintas denominaciones: ciudad amurallada, *castellum*, ciudadela y es un perfecto cuadrado de 80 metros de lado con cuatro puertas (FIG. 2) hacia la mitad de cada lado y veinte torres y unas termas cerca de la puerta Sur. El *castellum* parece perduras hasta el V d.C. Su función está ligada al control militar de este territorio, proclive a levantamientos y en permanente estado hostil con los Romanos[4].

Trabajos más recientes se han centrado en la ciudadela, ó *castellum tamudense*[5].

En línea con los trabajos de M. Lenoir, N. Villaverde Vega[6] plantea la revisión de las estructuras exhumadas en el interior del recinto tamudense proponiendo una hipótesis de interpretación como la formalización de un campamento romano-tardío con sus diferentes dependencias y espacios de clara y decidida funcionalidad. En las estructuras arquitectónicas excavadas se identifican los

2. J. Mª BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, *La obra de Ponsich y de Tarradell sobre Marruecos*, en *Actas del Primer seminario Hispano Marroquí de especialización en Arqueología*, UCA, Cádiz 2006.

3. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Una necrópolis ibérica en Orán*, «Investigación y Progreso», 8, 1934, pp. 366 ss; ID., *Iberos en el Norte de Africa*, «AEspA», 14, 1940-41, pp. 347 ss.

4. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Veinticinco estampas de la España Antigua*, (Austral, nº 1375), Madrid 1967.

5. M. LENOIR, *Le camp de Tamuda et la chronologie de quelques camps du Maroc*, en *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord*, *Actes du 113 Congrès National des Sociétés Savantes*, *Strasbourg 1988*, *IV Colloque internationale d'histoire et archéologie de l'Afrique du nord*, Strasbourg 1991, pp. 355-65; A. EL KHAYARI, *Tamuda, Recherches archéologiques et historiques*, Thése de Doctorat, Université de Paris I Sorbonne, Paris 1996, pp. 329-41.

6. N. VILLAVERDE VEGA, *La hiérarchie militaire et l'organisation architecturale interne du castellum de Tamuda*, en *La Hiérarchie (Rangordnung) de l'Armée Romaine sous le Haut-Empire*, *Actes du Congrès de Lyon, 15-18 septembre 1994*, Paris 1995.

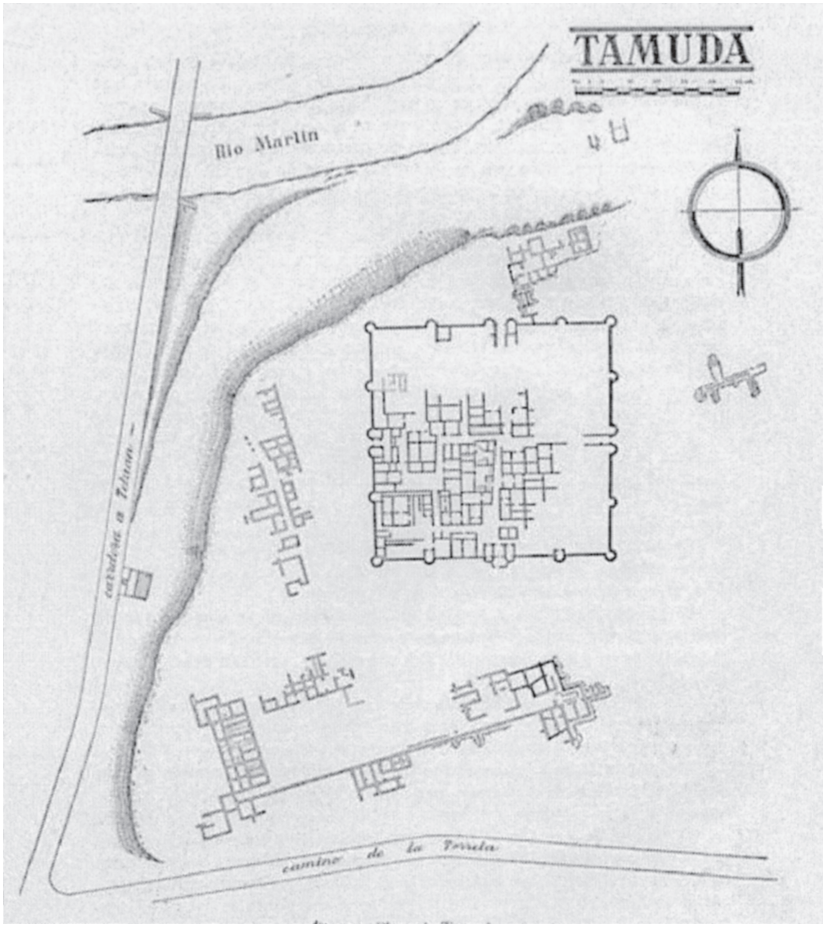


Fig. 1: Plano de las excavaciones de M. Tarradell.

cuartos de *principia*, los *horrea* y el posible *valetudinarium*. Era un establecimiento militar medio, la superficie del campo ocuparía cerca de una hectárea.

La epigráfica aparecida nos informa acerca de un soldado, de origen británico[7] y nos aporta el nombre de la unidad al inicio del siglo III (210 d.C.), el *Ala III Asturum*[8].

7. *IAMar., lat.*, nº 56.

8. A. MASTINO, *Un decurione dell'Ala III Asturum praepositus castelli Tamudensis, in una nuova dedica a Giove nel dies natalis di Settimio Severo*, «MEFRA», CIL, 1990,



Fig. 2: Porta principalis dextra.

La *Notitia Dignitatum* (Occ., XXVI, 2-4, 12 et 13*)* menciona la categoría de las tropas acantonadas en el *castellum* en época tardía (*limitanei*), nombre de la unidad y grado de su comandante (*Tamucus castellum; Praefectus ala Herculea Tamuco*), este dato de la defensa ya lo había anotado M. Tarradell en 1953[9].

Ante la escasez de amplias secuencias tardorromanas de entidad en el Norte de Marruecos, el yacimiento de *Tamuda* ofrece un potencial para convertirse en un campo de estudio de la tardorromanidad de la otra orilla del *Fretum Gaditanum*[10].

El Plan Estratégico de *Tamuda* se concibe como una experiencia de trabajo en común de especialistas españoles y marroquíes con el objetivo de crear una acción para el desarrollo de la zona

p. 255, fig. 2; ID., *Il Castellum Tamudense in età severiana*, «AntAfr», 27, 1991, p. 119-21.

9. J. CARCOPINO, *Le Maroc antique*, Paris 1943; R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris 1913.

10. D. BERNAL CASASOLA, *Roma y la Antigüedad tardía en el "Círculo del Estrecho"*, en *Actas del Primer Seminario Hispano Marroquí de especialización en Arqueología*, UCA, Cádiz 2006, pp. 169-200.

basada en la puesta en valor del sitio arqueológico. Aspira a convertirse en un ejemplo de desarrollo sostenible en el ámbito del turismo cultural y en una ocasión de cooperación y fomento de las relaciones culturales hispano-marroquíes. Este plan está liderado por las ONGs Oikos (Sevilla, España) y Al-birr-ou-Al-Ishame (Tetuán, Marruecos), lo integran las Universidades de Huelva, Granada, Sevilla, Tetuán, el Ministerio de Cultura marroquí; cuenta con el patrocinio del Ministerio de Cultura español y la Agencia Española de Cooperación Internacional, la Caja de Ahorros San Fernando (Sevilla) y el Ayuntamiento de Tetuán. Es por lo tanto un proyecto de Cooperación al Desarrollo.

Sostenibilidad: se considera que los recursos patrimoniales (aquí arqueológicos) deben contemplarse íntimamente ligados al medio y al territorio, en nuestro caso es un sistema vinculado a la naturaleza y al medio ambiente; por ello uno de los planes de desarrollo es el de "sostenibilidad, participación y gestión del territorio". Patrimonio y progreso se presentan compatibles garantizando la conservación del patrimonio para generaciones futuras y contemplando su "explotación" como un acicate para el desarrollo económico.

Formulación: elaborado por un grupo de diversos especialistas dentro del modelo de Enfoque del Marco Lógico (EML). Su duración abarca un plazo desde septiembre 2006 a junio 2007. La pertinencia de la acción culmina con la apertura al público y la creación de empleo directo e indirecto; se vertebra a través de un Plan Estratégico de Tamuda (PET), que constituye la 1ª fase del proyecto de puesta en valor. Internamente se organiza mediante una comisión rectora entre las dos ONGS líderes, un órgano de coordinación con 4 miembros, secretaría, y oficina de gestión. Con 5 equipos de trabajo, al frente de los cuales hay un mínimo de dos técnicos, españoles y marroquíes. Las colaboraciones entre las entidades públicas y privadas se hacen mediante Convenio.

Estructura: es un Plan de participación ciudadana, que pretende la integración zonal mediante una estrategia territorial con un Plan de sostenibilidad y gestión territorial con objetivos como el turismo cultural. El diseño del Plan de uso, gestión y comunicación implica recursos financieros y un modelo de gestión con Museo de sitio y Centro de interpretación, y un Programa de comunicación. Productos específicos son: Plan de sostenibilidad y gestión territorial, participación ciudadana, uso, gestión y comunicación, conservación e interpretación, investigación y formación y empleo.

Plan de investigación: desglosa una serie de apartados (trabajos u objetivos): elaboración de un SIG (Sistemas de Informacíon Geográfica) y un catálogo de recursos patrimoniales que requieren a su vez un programa de prospecciones arqueológicas, un inventario de yacimientos y un catálogo de materiales. Se realizarán excavaciones arqueológicas puntuales de apoyo a la conservación y con carácter previo se elaborará un repertorio bibliográfico.

Plan de conservación: ligado al anterior con las siguientes áreas de desarrollo: *a*) Planimetría-fotogrametría; *b*) Estudio-análisis de las patologías del yacimiento; *c*) Conservación preventiva, restauración, puesta en valor.

Para finalizar enumeramos a los integrantes del Plan de investigación que incluye a las siguientes personas e instituciones: Fernando Molina González, catedrático de Prehistoria de la Universidad de Granada; Margarita Orfila Pons, catedrática de Arqueología de la misma Universidad; Francisco Carrión Méndez, profesor titular de Prehistoria de la Universidad de Granada; Juan Manuel Campos Carrasco, profesor titular de Arqueología de la Universidad de Huelva; Nuria de la O Vidal y Francisco Gómez Toscano, también profesores de Arqueología de la Universidad de Huelva; Juan Carlos Jiménez Barrientos, arqueólogo de la Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía; y Federico Molina Fajardo, arqueólogo. Por parte marroquí los profesores de la Universidad de Tetuán: Abdelaziz Allati; Baraka Raissouni; Mohammed Habibi y Cheddad Abdelmohcin. La coordinación del Plan Estratégico corresponde a Javier Verdugo Santos, arqueólogo, conservador de Patrimonio de la Junta de Andalucía y a Mehdi Zouak, arqueólogo, director del Museo de Tetuán.

José María Blázquez Martínez

La riqueza de África a través de los mosaicos

Los mosaicos africanos de época imperial romana reflejan magníficamente los aspectos de la vida de los habitantes del Norte de África. El arte ha sido siempre el mejor espejo de la vida.

Agricultura

La agricultura era la base de la economía del Mundo Antiguo, y lo fue hasta la generalización de la industria. El Norte de África no tenía minas, salvo el oro del Atlas y alguna en Mauritania Tingitana. En este aspecto no podía competir con Hispania, que fue el distrito más rico del Imperio en formación y el primero que fue explotado a fondo por los Romanos (Strab., III, 2, 3; 2. 10; 3, 5; 4, 2; 5, 11; IV, 6, 12; XI, 2, 9; Plin., *nat*., XXXII, 62, 66, 77-78, 80, 89, 96, 118, 121, 145; XXXIV, 149, 156-157, 164-165; XXXVI, 160-161; XXXVII, 24), siguiendo la tradición de los Bárquidas y, antes, de los Iberos (Diod., V, 35-37). Ya a finales del siglo I, en tiempos de Juvenal (VIII, 117-118), África era una región rica en grano. El historiador Tácito (*ann*., XII, 43) menciona a África y a Egipto como los dos países que suministran cereales a Roma. Por África debe entenderse el África Proconsular. El mismo historiador (*hist*., I, 73) señala la importancia de África como región abastecedora de grano a Roma durante la guerra civil del año 68. El historiador judío Josefo (*bell. Iud*., II, 383) escribe que Roma se alimentaba ocho meses al año del grano africano. Este acontecimiento databa de época de Augusto, según Estrabón (III, 2. 6). Al final del gobierno de Augusto (Tac., *ann*., 1, 11; Svet., *Aug*., 101), Egipto proporcionaba a Roma 2.000 modi de grano y África 40.000. Plinio (XV, 8) considera a África ri-

* José María Blázquez Martínez, Real Academia de la Historia, Universidad Complutense, Madrid.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 67-84.

ca en cereales, aceite y vino. Debe referirse al África Proconsular. En tiempos de Septimio Severo (*SHA*, *Sev.*, VIII), África suministraba los cereales que necesitaba el Pueblo Romano. Una región cerealista del África Proconsular fue el Norte de Cabo Bos, así como la región de Bagrada, próxima a Cartago. En Argelia, las regiones productivas de cereales eran Sersou y Sidi-bel-Abbes.

La riqueza agrícola de África ha quedado bien reflejada en los mosaicos. Las explotaciones agrícolas van unidas a la generalización de los *fundi* por todo el Magreb. Se representan *villae*[1] rodeadas de árboles, de dependencias agrícolas, de aves, de palomas, de patos y de faisanes, de caballos, de ovejas, de animales todos que se criaban en las *villae*, y mujeres hilando, ocupación muy propia de mujeres, que tejían ellas mismas los vestidos de los moradores de la *villae*. Baste recordar los mosaicos decorados con *villae* de Tabarca, la antigua *Thabraca*, fechados a finales del siglo IV o de los comienzos del siguiente (FIG. 1)[2]. Más significativo de las diferentes actividades que se desarrollaban en una villa africana, es el mosaico de Cartago del *dominus Iulius* (FIG. 2)[3]. La casa, con corredor con arcos en la parte superior, se encuentra entre dos torres de planta rectangular, con cuatro edificios abovedados en la parte posterior del edificio, y un quinto edificio de planta rectan-

1. T. SARNOWSKI, *Les representations de villas sur les mosaïques africains tardives*, Wrodaw 1978. Sobre las fuentes de la riqueza de África, véase: R. M. HAYWOOD, *Roman Africa*, en F. TENNEY (ed.), *An Economic Survey of Ancient Rome*, Paterson (NJ) 1959, p. 3. Sobre las villas en general: Mc. A. G. KAY, *Houses, Villas and Palaces in Roman World*, London 1978; W. D. WHITE, *Roman Farming*, London 1970.

2. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, p. 22, láms. 111-113. Sobre las escenas rurales en los mosaicos africanos, habla la autora en pp. 109-23. AICHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen de pièrre. La Tunisie en mosaïque*, Tunis 2003, figs. 368-370; M. BLANCHARD-LEMÉE, M. ENNAÏFER, L. SLIM, *Sols de L'Afrique romaine*, en *Mosaïques de Tunisie*, Paris 1995, p. 176, fig. 122; M. H. FANTAR y otros, *La mosaïque en Tunisie*, Paris, 1994, pp. 107-8, 146-50; M. YACOUB, *Splendeurs des mosaïques de Tunisie*, Tunis 2000, p. 211, fig. 111 a-b. Sobre las técnicas agrícolas en el Norte de África, véase: J. M. BLÁZQUEZ, *Técnicas agrícolas representadas en mosaicos del norte de África*, en *L'Africa romana XI*, pp. 516-28.

3. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 62, 119-21, lám. 109; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., fig. 367; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 215-20, fig. 112. La recolección de aceitunas se representa también en un mosaico de La Chebba, fechado entre 130-150, con Neptuno y las estaciones, véase: BLANCHARD-LEMÉE, ENNAÏFER, SLIM, *Sols*, cit., p. 172, fig. 121. La recogida de aceitunas, fig. 34; también en un mosaico de Achoba, FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 108-12, 140-3.



Fig. 1: Tabarca, *Villa rustica* (según K. M. D. Dunbabin).



Fig. 2: Cartago, *Villa* del *dominus Iulius* (según K. M. D. Dunbabin).

gular. Al lado derecho, un esclavo marcha a cazar acompañado de dos galgos. Lleva la larga vara en la mano y una red echada al hombro. Al lado opuesto, el *dominus* vuelve a casa acompañado de un esclavo que lleva un fardo echado a la espalda. En el registro superior, la *domina* está sentada entre dos cipreses por lado, abanicándose con un *flabellum* que le da aire a la cara. En el lado derecho se encuentra un pastor con una flauta en la mano, a la sombra de un árbol, acompañado de su perro, que está tumbado. En el ángulo superior, un perro está atado a una choza junto a un campo de cereales. Entre la *domina* y el pastor, una sierva ofrece a la señora un cordero. En el ángulo izquierdo, un sirviente ofrece un cesto repleto de frutas a la *domina*. A su espalda, dos jóvenes varean un olivo. El aceite, junto a los cereales, era la gran riqueza del Norte de África. Baste recordar la gran cantidad de presas de aceite que se han encontrado en *Volubilis*, capital de Mauritania Tingitana. En el registro inferior, se representan las siguientes escenas, de derecha a izquierda: un esclavo lleva al *dominus* un cesto de frutas y una liebre; el *dominus*, sentado, con los pies apoyados en un podio, recibe unos patos que le presenta un esclavo. La *domina*, de pie, apoyada en una columna, con un espejo en la mano, recibe un collar que le ofrece una mujer que lleva un cofre. La *domina* está de pie delante de un sofá de respaldo circular. Un siervo ofrece a la señora un cesto de flores. A los dueños se les ofrece los productos típicos de cada estación. Magníficamente, el musivario supo representar la producción de una villa africana, y el ganado y las aves que se criaban en ellas.

Un segundo mosaico cabe recordar, que completa en parte las actividades descritas gráficamente en el anterior. Se ha hallado en Oudna[4], la antigua *Uthina*. Decoraba la Casa de los Laberios (FIG. 3). Se fecha entre los años 160-180 o 200-220. No se representa en él la mansión del *dominus*, sino las diferentes ocupaciones de los habitantes de la villa. En el lateral izquierdo, tres cazadores a caballo alancean un león. En el lateral inferior se cazan perdices, acorralándolas en un gran cesto, empujadas por un varón que camina a

4. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 51, 112, lám. 101; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., fig. 67; BLANCHARD-LEMÉE, ENNAÏFER, SLIM, *Sols*, cit., fig. 124-125; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 97-8; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 200-2, fig. 107 a-b. Caza de perdices con un cesto en forma de embudo se representa en un mosaico de Kélibia, véase: BLANCHARD-LEMÉE, ENNAÏFER, SLIM, *Sols*, cit., p. 182, fig. 129.



Fig. 3: Oudna, mosaico de la Casa de los Laberios (según K. M. D. Dunbabin).

gatas, cubierto por una piel de cabra. Sigue un cazador desnudo, con vestido flotando al aire, que alancea un jabalí. Una escena muy parecida de cacería de jabalí se representa en un mosaico de Piazza Armerina, donde igualmente se cazan pájaros con liga. A sus espaldas, un segundo cazador sujeta un perro que se abalanza sobre el jabalí. Ambos cazadores son esclavos. En el lateral derecho, de abajo a arriba, se representa una escena pastoril. Un pastor sentado toca la flauta delante de una cabra tumbada en el suelo. Su compañero ordeña una cabra junto a un árbol. Finalmente, un varón, que lleva dos palos, atrapa los pájaros con liga. Un carnero tumbado contempla la escena.

El centro del mosaico está ocupado por diferentes escenas rurales. En el registro superior, un pastor recostado tranquilamente a la puerta de su casa contempla el rebaño de cabras, que se recoge. Sobre el rebaño, un labriego con vara al hombro ara el campo con una pareja de bueyes. Debajo de él, un cazador, hoy perdido, persigue una liebre. En el centro del mosaico, un esclavo saca agua de un pozo con brocal de piedra cuadrado, y un caballo bebe en un aljibe circular de piedra. Delante, un esclavo con vara en la mano derecha, sigue a una caballería. Encima se encuentra otro caballo delante de una choza con tejado a doble vertiente y de paredes

muy bajas. Las escenas de este mosaico completan las del pavimento del *dominus Iulius*. Este mosaico es un cuadro muy vivo de las diferentes actividades de la villa: caza, pastoreo, labranza y captura de aves.

Dos mosaicos de Zliten, conviene recordar. Se datan probablemente en el siglo III[5]. En uno de ellos, se representan unos campesinos trabajando la tierra con azadas, entre árboles y ganado pastando. En el segundo, una escena de trilla, que consistía en triturar la mies, pisando repetidas veces el ganado la parva, procedimiento que ha llegado hasta nuestros días en regiones apartadas. No se utilizan las dos máquinas mencionadas por Varrón (*re rust*., I, 52, 1): el trillo, utilizado aún hoy en algunos lugares, y la máquina con ruedas. Los campesinos están desnudos. La villa es de un solo piso, de pequeñas dimensiones y con corredor. Una mujer sentada increpa a los trabajadores.

El mejor mosaico africano, que representa magníficamente diferentes labores agrícolas, es uno hallado en Cherchel[6], la antigua *Caesarea*, fechado a finales del siglo IV o a comienzos del siguiente. Es una verdadera obra de arte, de gran calidad artística por el movimiento de las escenas agrícolas, por el estudio y ejecución de los cuerpos de los agricultores y animales, y por el colorido. Soberbiamente ha expresado el musivario el esfuerzo que requieren las labores agrícolas en los animales y en los trabajadores.

Un mosaico consta de cuatro paneles. En el superior (FIG. 4), dos parejas de bueyes aran el campo. Muy bien expresó el musivario el esfuerzo del gañán detrás de la yunta de bueyes. El segundo está dedicado a la siembra. Un mozo desparrama la simiente delante de la yunta de bueyes. La tierra es dura y el gañán hace un gran esfuerzo corporal para que el arado penetre en ella. El tercero y cuarto se dedican a las labores que requieren las vides, que cuelgan, como en Tabarca, de palos hincados, según costumbre documentada en Hispania, al decir de Plinio (XVII, 166). Se representa también la vendimia, la recogida de los racimos (FIGS. 4-5) de las parras, que se colman en cestos para ser después transportados en carro tirado por bueyes. Una escena es de gran novedad: un esclavo descuartiza un animal colgado, al que ha cortado ya la cabeza y los pies. Es un ternero, a juzgar por la larga cola, que

5. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 17-8, láms. 95-96.

6. *Ibid*., p. 116, láms. 102-105, 107-108; R. BIANCHI BANDINELLI, *Roma, el fin del arte antiguo*, Madrid 1991, pp. 252-9, figs. 235-238.





Figs. 4-5: Cherchel, mosaico de las agrícolas, en part. la vendimia (según R. Bianchi Bandinelli).



Fig. 6: Cherchel, mosaico de la Casa de los Laberios, la prensa de uvas (según R. Bianchi Bandinelli).

muerde un perro. Las parras ocupan el centro de la composición. Todos los obreros son esclavos, a juzgar por el traje corto, dato interesante sobre las explotaciones agrícolas en este período en el Norte de África. No podía faltar la escena del prensado con los pies de los racimos de uvas (FIG. 6), tema que aparece frecuentemente en los mosaicos y que ha llegado hasta hace poco. Baste recordar los ejemplares de Alcalá de Henares, de carácter dionisíaco, el perdido de Duratón, y un tercero de *Augusta Emerita*[7], por no mencionar nada más que mosaicos hispanos. La vendimia es un tema que gozó de gran aceptación en el mundo antiguo, tanto en mosaicos como en sarcófagos. Es suficiente recordar un pavimento de Piazza Armerina, fechado entre los años 310-330, según la cro-

7. En un pavimento de El Djem, la antigua *Thysdrus*, fechado entre los años 210-235, se representa la prensa de uva, que se repite en un sarcófago procedente de Constantinopla.

nología propuesta por K. M. D. Dunbabin [8], con erotes vendimiadores, alguno subiendo a la parra con una escalera. Erotes vendimiadores decoran el mausoleo de Santa Costanza, en Roma. Se representa dos veces el transporte de la uva en carretas tiradas por bueyes, y otras dos, la prensa de la uva, composición que se repite en el sarcófago de pórfido de Santa Costanza, también con erotes vendimiadores [9]. Estos temas pasaron a los sarcófagos, como indica el fragmento de un sarcófago judío, con el candelabro de los siete brazos y la prensa de la uva [10]. La pieza cumbre del género es el sarcófago de época severiana de San Lorenzo fuori le Mura [11]. Precisamente, el amor al campo es una de las grandes herencias de la Tarda Antigüedad, bien atestiguada en los mosaicos multitud de veces, y en los sarcófagos con escenas de campo de la Anarquía Militar, hoy conservado en el Museo de las Termas de Roma [12], datado en torno al 270.

Ganadería

La ganadería es otra de las fuentes de riqueza de África en época imperial. Ya se ha mencionado caballos, cabras y bueyes representados en los citados mosaicos. La cría de ganado caballar estaba muy extendida en las *villae*, como lo demuestra el mosaico de las termas de Ahermenia, donde, en la parte superior, se representa la villa, y en la central e inferior, tres caballos atados delante de comederos, cada uno con sus respectivos nombres [13] (FIG. 7). El dueño se llamaba *Pompeianus*. Una yeguada en el campo pastando se representa en un pavimento de Susa, la antigua *Hadrumetum*, Casa de *Sorothus*, datado entre los años 190-200. Los caballos llevan sus nombres. Se lee la marca de la yeguada con el nombre del propietario, *Sorothus* [14] (FIG. 8). La cría de caballos debía estar muy ex-

8. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 243-340.

9. W. DORIGO, *Pittura tardoromana*, Milano 1966, p. 204, figs. 166-167.

10. A. GARCÍA y BELLIDO, *Arte romano*, Madrid 1972, p. 600, figs. 1072-1074.

11. *Ibid*., pp. 568-9, figs. 1006-1008.

12. *Ibid*., p. 601, fig. 1075.

13. J. M. BLÁZQUEZ, *Mosaicos romanos de España*, Madrid 1993, p. 212.

14. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 93-4, 113, láms. 81-82; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., fig. 148; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 104-7; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 203-4, fig. 108 a-b. Sobre los nombres de los caballos, véase: G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Inscripciones sobre caballos en mosaicos romanos de Hispania y del Norte de África*, en *L'Africa romana IX*, pp. 965-1011.

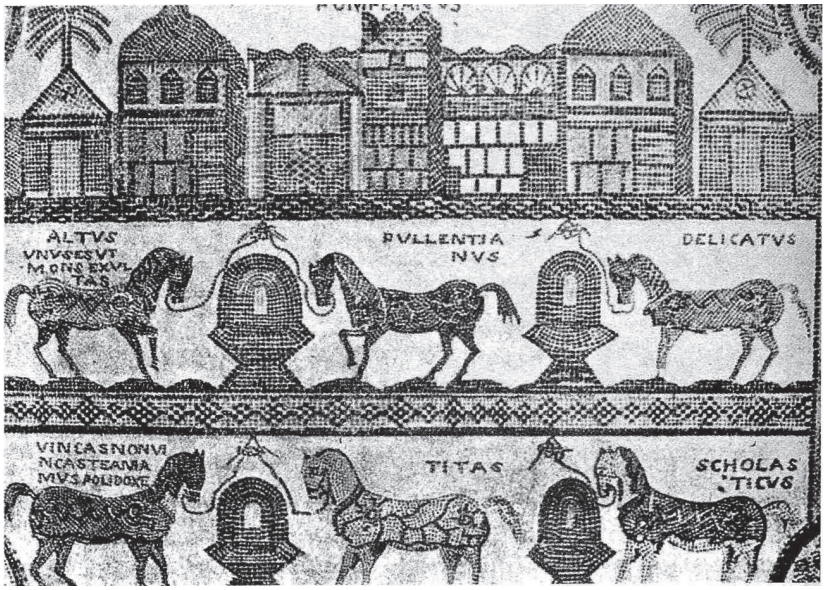


Fig. 7: Termas de Ahermenia, mosaico con la *villa* de *Pompeianus*, cría de caballos (según J. M. Blázquez).

tendida en las *villae* del África Proconsular, como lo indican los mosaicos de Susa, con las facciones del circo, con sus nombres y los criados[15] (FIG. 9), de comienzos del siglo III. En Cartago, en la Casa de los Caballos, cada recuadro está ocupado por un caballo de raza, destinados a las carreras, colocado de perfil, con los nombres de los propietarios, aurigas y con los servidores del circo. Se fecha este mosaico entre los años 300-320 (FIG. 10)[16]. En un fragmento de mosaico de La Rachette de Statues de Cartago, de comienzos del siglo IV, se representan parejas de caballos unidas por la cabeza[17]. En la propia Cartago, Casa del Pavo Real, se representan en la parte inferior del pavimento, fechado a mitad del si-

15. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., lám. 83; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., figs. 143-144; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., p. 195; BIANCHI BANDINELLI, *Roma*, cit., p. 225, fig. 209.

16. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 44, 95-6, láms. 84-86; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 52-3; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 321-5, fig. 163 a-g.

17. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., p. 103, lám. 91; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., fig. 142; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., p. 94; YACOUB, *Splendeurs*, cit., p. 325, fig. 164.



Fig. 8: Susa, Casa de *Sorothus*, fragmento de mosaico con la yeguada en el campo (según Aïcha Ben Abd-Khader).

glo IV, cuatro caballos comiendo plantas que brotan de un cilindro[18]. La afición de los africanos por el circo explica esta cría de caballos, bien atestiguada por los mosaicos decorados con carreras de caballos de Cartago, de comienzos del siglo III[19], de Gafsa, la antigua *Capsa*, datado en el siglo VI[20], y de Silin[21]. Las yeguadas

18. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 104, 168-9, lám. 92. Un interesente mosaico con cuadriga acompañada, a ambos lados, de inscripciones y de un cartel con voto contra el mal de ojo, fechado a mediados del siglo IV y con caballos afrontados a una crátera, apareció en unas termas próximas a la villa de Mokuine, YACOUB, *Splendeurs*, cit., p. 336, fig. 167.

19. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., p. 89, lám. 77.

20. *Ibid*., p. 92, lám. 78. En general, véase: FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 176-95; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 301-32. Sobre el circo en general, en los mosaicos africanos: DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 88-108.

21. O. AL MAHJUB, *I mosaici della Villa Romana a Silin*, en III *CMGR*, Ravenna 1998, pp. 299-308.



Fig. 9: Susa, mosaico con caballos de circo y criados (según R. Bianchi Bandinelli).



Fig. 10: Cartago, Casa de la Pajarera, mosaico con caballos de carreras (según Aïcha Ben Abd-Khader).

también pertenecían a los obispos. Los ochenta hermosos corceles númidas fueron enviados a Italia y regalados a los comandantes de la caballería imperial, que impusieron la teoría de Agustín sobre la gracia contra Pelagio. Estos caballos africanos competían en el circo con los caballos hispanos, que eran muy famosos. En el año 400, Símmaco pide a diferentes criadores de caballos hispanos[22],

22. J. M. Blázquez, *Aportaciones al estudio de la España Romana en el Bajo Imperio*, Madrid 1990, pp. 11-45.



Fig. 11: Piazza Armerina, embarque de fieras (según A. Carandini, A. Ricci, M. De Vos).

caballos para celebrar en Roma la prefectura de su hijo. El geógrafo griego Estrabón (XVII, 3, 19), contemporáneo de Augusto, alaba los caballos de África. Las inscripciones (*CIL* VI, 10047 y 10053) mencionan los caballos de carreras famosos.

Fieras (para los anfiteatros)

Otro de los productos que África exportó a Roma, fueron las fieras para los juegos de los anfiteatros. En uno de los mosaicos de Piazza Armerina, mosaico que se cree de claro influjo africano, se representa el embarque de fieras para actuar en los anfiteatros romanos. El puerto representado es, probablemente, Alejandría, a juzgar por el embarque de las fieras, antílopes, rinocerontes, elefantes (FIG. 11)[23] y avestruces. La exportación de fieras desde el Norte de África a Roma debía ser continua y muy importante[24]. Las necesidades de fieras eran grandes. Se tienen noticias de algunos espectáculos que necesitaron muchas fieras, que participaran, como el que celebró Trajano para conmemorar el triunfo sobre Dacia. Participaron 10.000 fieras.

23. H. H. SCULLARD, *The Elephant in the Greek and Roman World*, London 1974.

24. A. CARANDINI, A. RICCI, M. DE VOS, *Filosofiana. La Villa di Piazza Armerina*, Palermo 1982, pp. 114-25, figs. 106-127. En un mosaico de Cartago, del siglo IV, se embarcan las fieras capturadas: BLANCHARD-LEMÉE, ENNAÏFER, SLIM, *Sols*, cit., figs. 158-159; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 263-7, figs. 134 a-b.

Aceite

Llama la atención que, siendo el África Proconsular una de las grandes suministradoras de aceite a Roma, sólo en el monte Testaccio de Roma, a partir de los Severos, el 9-12% del aceite procede del África Proconsular y encontrándose bien representada en los mosaicos de *Ostia*, principal puerto de Roma desde África a Hispania (Strab., III, 2, 6), la descarga de ánforas, no haya en los pavimentos africanos representaciones de naves cargadas con aceite. En el Foro de las Corporaciones de *Ostia* están documentadas *stationes* de mercancías africanas, como las de los navicularios misvenses, localidad situada al este de Cartago[25]; de los navicularios musluvitanos, de *Musluvium*, ciudad de la Mauritania Sitifense[26]; de los de *Sabratha* libia, que era un importante mercado de elefantes. La insignia de la *statio* es un elefante. *Sacosta* libia exportaba marfil[27]. En los *Ludi Saeculares* del 246, organizados por Filipo el Árabe (*SHA*, *Gord.*, XXXIII, 1), desfilan 32 elefantes, y 20 en el triunfo de Zenobia, celebrado en 274 (*SHA*, *Aurel.*, XXXIII, 4). Los elefantes sólo eran propiedades imperiales (*SHA*, *Aurel.*, V, 6). Otras *stationes* son las de los navicularios cartagineses[28]; de los navicularios sillectinos, ciudad de la *Bizacena*[29]; de los navicularios curubes, de la *Colonia Iulia Curubis*, en el África proconsular[30]; de los navicularios alejandrinos[31], y de los navicularios de una ciudad de la *Bizacena* o próxima a Cartago[32]. Todas estas *stationes* de-

25. G. BECATTI, *Scavi di Ostia. Mosaici e pavimenti marmorei IV*, Roma 1961, p. 68, n. 72, lám. CLXXVIII.

26. *Ibid.*, pp. 68-9, n. 93, lám. CLXXIV.

27. *Ibid.*, pp. 69-70, n. 95, lám. XCIII.

28. *Ibid.*, p. 71, n. 99, lám. CLXVIII.

29. *Ibid.*, pp. 73-4, n. 105, lám. CLXXIX.

30. *Ibid.*, pp. 77-8, n. 112, láms. CLXXXV, CXC.

31. *Ibid.*, pp. 78-9, n. 116. Sobre la producción y comercio del aceite africano, véase: G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Producción y comercio del aceite en los mosaicos romanos*, en *L'Africa romana XII*, pp. 359-76. Sobre las prensas de aceite, véase: D. J. MATTINGLY, *Olive Presses in Roman Africa: Technical Evolutions or Stagnation*, en *L'Africa romana XI*, pp. 577-95; M. LENOIR, *Aspects de la transmission du savoir technique: les huilleries de Volubilis*, en *L'Africa romana XI*, pp. 597-605.

32. BECATTI, *Scavi*, cit., pp. 70-1, lám. CLXXXV; J. M. BLÁZQUEZ, *Comercio de cerámicas del Norte de África con Hispania en la Antigüedad Tardía, 567*, en J. M. BLÁZQUEZ, J. REMESAL (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio*, Barcelona 2003, pp. 567-671. El segundo trabajo continúa en el volumen IV, de inmediata aparición en 2007. Se cita la llegada de ánforas de aceite y salazones a Hispania en la primera mitad del siglo VII, antes, por tanto, de la llegada de los árabes.

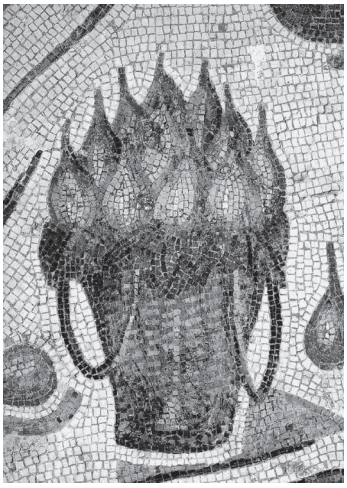


Fig. 12: Susa, cesto de higos (según Aïcha Ben Abd-Khader).

muestran una intensa exportación de productos del Norte de África a Roma vía *Ostia*, que serían: aceite, trigo, salazones y fieras. La fecha de estos mosaicos es el decenio 190-200.

El África Proconsular exportó aceite a Hispania hasta la primera mitad del siglo VI.

Salazones

En un mosaico de Tebessa, la antigua *Theveste*, con los animales del anfiteatro, se representa un barco cargado de ánforas de pescado. Se fecha este mosaico a comienzos del siglo IV.

En un pavimento de *Althiburus*, Casa de las Musas, datado en la segunda mitad del siglo III, con el catálogo de las naves con letras en lengua griega y latina[33], se representa un barco cargado de ánforas de pescado.

Precisamente, con el aceite y con los cereales, el África Proconsular exportaba salazones en gran cantidad[34]. Las villas colocadas al lado del mar, como una de Cartago, de la primera mitad del siglo IV[35] se dedicarían a fabricar salazones. En un mosaico de los Ba-

33. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., pp. 127, 136, 153, lám. 122.

34. *Ibid*., pp. 74, 126, lám. 59.

35. *Ibid*., p. 129, láms. 126-127; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 130-5; YACOUB, *Splendeurs*, cit., pp. 224-5, fig. 114.



Fig. 13: Dougga, esclavos escanciando vino (según Aïcha Ben Abd-Khader).

ños de *Sidonius*, en Sidi Abdallah, en las proximidades de *Bizerta*, fechado a finales del siglo IV o a comienzos del siguiente, se representa una escena de pesca con red, próxima a ciertas construcciones de cabañas y de una casa pequeña, colocadas en la orilla del mar. La inscripción recoge el nombre del *fundus*: *Tecla Bassiani fundi cognomine Baiaes*, y del propietario *Sidonius*. La pesca era la riqueza del *fundus*[36].

En un mosaico de la casa de *Isguntus*, de *Hippo Regius*, villa situada enfrente del mar[37], la salazón debía ser la principal fuente de riqueza, como lo indica el mosaico representando pesca con red. Se fecha este mosaico entre los años 210-260.

Los mosaicos africanos reflejan bien la riqueza del Norte de África en época imperial romana, en sus más variados productos.

Frutas y vino

El África Romana producía toda clase de árboles frutales, que eran otra fuente de riqueza. En un mosaico de El Djem, se representan las principales frutas: uvas, cerezas, dátiles, higos (FIG. 12) y peras[38].

36. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., p. 129, lám. 125.

37. *Ibid*., p. 128, lám. 124.

38. BLANCHARD-LEMÉE, ENNAÏFER, SLIM, *Sols*, cit., figs. 38-42; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., figs. 94-101, 104-7.

La producción de vino también era importante en el Norte de África. Ya se han mencionado mosaicos con vides, con vendimia, con la prensa de la uva y con el transporte de los racimos. Un mosaico de Dougga (FIG. 13), de mitad del siglo III, representa esclavos sirviendo vino, y en otro, erotes vendimiando[39]. Variantes de este tema se encuentran en *Uthina* y *Thysdrus*.

Esclavos

Los esclavos eran una fuente de riqueza para la economía del Norte de África. Eran numerosos y desempeñaban muy diferentes oficios. En páginas anteriores se los ha mencionado. Eran esclavos domésticos, pastores, labradores, pescadores, transportistas, etc. El tema lo hemos tratado en otro trabajo, por lo que prescindimos de él[40].

Las escenas de los mosaicos completan los datos que se deducen de las fuentes literarias.

39. DUNBABIN, *Mosaics*, cit., p. 123, lám. 114; p. 170, lám. 184; FANTAR y otros, *La mosaïque*, cit., pp. 214-5; AÏCHA BEN ABD-KHADER y otros, *Imágen*, cit., figs. 212-213.

40. J. M. BLÁZQUEZ, *Representaciones de esclavos en mosaicos africanos*, en *L'Africa romana XII*, pp. 1029-40.

Francisco J. González Ponce

Periplo de Hanón 18, Estrabón XV, 1, 56 y Eliano *N A*, XVI, 21: ¿un nuevo paralelismo literario?

No hay duda de que buena parte de los problemas que plantea el debatido opúsculo titulado *Periplo de Hanón* por el responsable del único manuscrito que nos lo ha transmitido[1] guarda relación con su último parágrafo (18), un pasaje que ha acaparado habitualmente el interés de la crítica debido a las serias dificultades que ofrece tanto a nivel de contenido como lingüístico e incluso textual. El tenor de dicho pasaje es el siguiente:

Ἐν δὲ τῷ μυχῷ νῆσος ἦν, ἐοικυῖα τῇ πρώτῃ, λίμνην ἔχουσα· καὶ ἐν ταύτῃ νῆσος ἦν ἑτέρα, μεστὴ ἀνθρώπων ἀγρίων. Πολὺ δὲ πλείους ἦσαν γυναῖκες, δασεῖαι τοῖς σώμασιν· ἃς οἱ ἑρμηνέες ἐκάλουν Γορίλλας. Διώκοντες δὲ ἄνδρας μὲν συλλαβεῖν οὐκ ἠδυνήθημεν, ἀλλὰ πάντες μὲν ἐξέφυγον, κρημνοβάται ὄντες καὶ †τοῖς μετρίοις† ἀμυνόμενοι, γυναῖκας δὲ τρεῖς, αἳ δάκνουσαί τε καὶ σπαράττουσαι τοὺς ἄγοντας οὐκ ἤθελον ἕπεσθαι.

Obviando el manido debate en torno a la interpretación del hápax Γορίλλας, tema sobre el cual creo haberme manifestado con claridad no hace mucho[2], quiero centrar ahora mi atención en otras dos nuevas peculiaridades de la cita hanoniana igualmente llamati-

* Francisco J. González Ponce, Departamento de Filología Griega y Latina, Universitad de Sevilla.

1. Me refiero al *Codex Palatinus Heidelbergensis gr.* 398 (s. IX), que lo incluye en fols. 55r-56r (cf. A. DILLER, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, Lancaster-Oxford 1952, p. 4; D. MARCOTTE, *Les géographes grecs I. Introduction générale. Pseudo-Scymnos*, Paris 2000, p. LXXXVIII). El texto ha sido transmitido asimismo en fol. 12r-v del *Londiniensis add. MS.* 19391, conjunto de veintiuna hojas, hoy propiedad del British Museum, extraidas del *Codex Vatopedinus* 655, un apógrafo del *Palatinus* datable, probablemente, en el siglo XIV (cf. DILLER, *The Tradition of the Minor Greek*, cit., pp. 10-1; MARCOTTE, *Les géographes grecs I*, cit., pp. C-CII).

2. Cf. F. J. GONZÁLEZ PONCE, *Xénophon de Lampsaque et le Périple d'Hannon de Heidelberg*, «Orbis Terrarum», IX, 2005, en prensa.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 85-96.

vas y – en mi opinión – tampoco suficientemente solventadas: una es la inesperada expresión †τοῖς μετρίοις†, única aporía textual de la obra cuya solución aún se discute[3], y la otra es el término κρημνοβάται, juntura léxica realmente llamativa por su singularidad. Y el hecho que justifica mi elección es que considero que, precisamente, una explicación adecuada de esta última expresión puede contribuir a la resolución de la referida corruptela.

A pesar de los esfuerzos de Blomqvist[4], quien defiende el uso habitual del citado término ya en la prosa clásica, aunque ofrece únicamente como comprobante la existencia de un sinónimo en un dudoso fragmento de Ctesias[5] y de dos compuestos equiparables – según él – en Heródoto y Tucídides[6], la rareza del adjetivo κρημνοβάτης – y por extensión la del verbo derivado del mismo: κρημνοβατέω – cuenta como aval suficiente con su muy escasa frecuencia en el conjunto de la literatura griega: el empleo de ambos se constata exclusivamente en 11 ocasiones (pero en 7 de ellas se recurre al verbo y sólo en 4, incluida nuestra cita, al adjetivo en cuestión)[7], referencias éstas, por lo demás – como apostil-

3. Vid. al respecto, p. ej., J. BLOMQVIST, *The Date and Origin of the Greek Version of Hanno's Periplus*, Lund 1979, p. 59.

4. Cf. *ibid.* en n. 3, pp. 35-6.

5. En concreto κρημνοβατεῖν (vid. *infra*). Cf. CTES. *FGrHist* 688 F 63 (= LYD. *Mens.*, IV, 14 [cf. además PALL., *Gent. Ind.*, 1, 7]): ἔθνος ἐστὶ κατὰ τὴν Ἀζούμην, Βησσάδαι τοὔνομα, σώμασι σμικροῖς καὶ ἀδρανεστάτοις κεχρημένοι, κεφαλαῖς μεγάλαις καὶ ἀκάρτοις καὶ παρὰ τὴν Ἰνδῶν φύσιν ἁπλόθριξιν· σπηλαίοις δὲ ἐνοικοῦσιν ὑπογείοις, καὶ κρημνοβατεῖν ἐπιστάμενοι διὰ τὴν τοῦ τόπου συντροφίαν. Actualmente esta cita se considera espuria y se atribuye más bien a un autor tardío. Cf. al respecto G. CH. HANSEN, *Ein unechtes Ktesiasfragment*, «Helikon», V, 1965, pp. 159-62; D. LENFANT, *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments*, Paris 2004, pp. 331-2, en cuya opinión el texto puede deberse sólo a Paladio, al que Juan Lidio habría adulterado.

6. Se refiere al uso de τεθριπποβάται por HDT., IV, 170, 4 y de ναυβάτης por este mismo (I, 143, 5: ναυβάται) y TH., I, 121, 3 (ναυβάτας), VII, 75, 7 y VIII, 44, 1 (ναυβατῶν).

7. Aparte de la noticia hanoniana, el uso de κρημνοβάτης está atestiguado únicamente en POLYAEN., IV, 3, 29, GREG. NAZ., XXXVII, 1267 (glosado por HSCH. *s.v.*, cf. *Et. Gud.*) y *AP* IX, 142. A su vez emplean el verbo κρημνοβατέω (recuerdo que BLOMQVIST, *The Date and Origin*, cit. en n. 3, p. 59 plantea – aunque sin convicción – la posibilidad de sustituir la expresión κρημνοβάται ὄντες del *Periplo*, indicadora de una cualidad, por el participio κρημνοβατέοντες, que en tal caso coincidiría con ἀμυνόμενοι en la marca de acción [cf. también J. A. MARTÍN GARCÍA, *El «Periplo a África» de Hannón*, «AMal», XV, 1992, pp. 63-4]), además del supuesto Ctesias (vid. *supra*), MEGASTH. *FGrHist* 715 F 27b (= STRAB., XV, 1, 56), PH. *Prob.* 2, *Prov.* II 27 (pasaje manejado por EUS. *PE*, VIII, 14, 27), S.E. *M.* XI, 126, LONGUS II 28, 3 y

lan Aly[8] y Germain[9] –, bastante tardías en general. Tal singularidad, por tanto, nos pone sobre aviso en el sentido de que reduce casi al mínimo las posibilidades de que cualquier analogía que pueda detectarse entre las citadas referencias se deba a circunstancias meramente fortuitas y no a la presumible interrelación que sugiere una mínima perspicacia. En virtud de lo dicho alguien podría proponer cierta vinculación entre la cita de nuestro *Periplo* y el pretendido paralelo de Ctesias antes mencionado, habida cuenta de que éste atribuye la misma habilidad escaladora de los gorilas de Hanón al pueblo de los besadas, esos diminutos cavernícolas recolectores de la pimienta que habitaban la región de Axum, en la Troglodítica libia[10]. Su ratificación, no obstante, parece poco probable dado el origen oscuro de dicho texto así como la laxitud de su supuesta relación con el nuestro y debido, en último extremo, a que pisamos un terreno resbaladizo donde la certeza absoluta casi siempre se nos escapa. Ahora bien, lo que por el contrario sí parece ofrecer escasas dudas es la presumible conexión entre la cita hanoniana y una segunda referencia que, a este respecto, destaca muy especialmente en el conjunto de los *loci similes* antes aludidos: me refiero a aquel pasaje en el que Estrabón, haciéndose eco de Megástenes, nos ofrece el catálogo de las extravagancias de la India, entre las cuales llaman poderosamente nuestra atención en concreto las siguientes noticias:

POLYAEN, IV 3, 29 (*Exc.* 55, 1). En época bizantina, según mis noticias, se usa además el citado verbo sólo en cuatro ocasiones: cf. MAXIM. CONFES., *Quaest. et dub.*, 17; TZ., *ad Lyc.*, 17 y NICET. CHONIAT. pp. 87 y 429 van Dieten.

8. Cf. W. ALY, *Die Entdeckung des wstens*, «Hermes», LXII, 1927, p. 327.

9. Cf. G. GERMAIN, *Qu'est-ce que le Périple d'Hannon? Document, amplification littéraire ou faux intégral?*, «Hespéris», XLIV, 1957, p. 214.

10. Tal proposición puede no carecer de fundamento si se valora que, en virtud del procedimiento conocido como "exoceanismo" (entiéndase por el mismo la transferencia a la fachada atlántica africana de realidades geo-etnográficas habitualmente localizadas en su flanco oriental a fin de avalar la navegación oceánica de Ulises, defendida a instancias de Crates de Malo), nuestro anónimo (cf. par. 7) ubica la raza de los trogloditas, generalmente localizada en ámbito eritreo, junto a las fuentes del río Lixo. Sobre la trascendencia de dicho dato cf. GERMAIN, *Qu'est-ce que le Périple d'Hannon?*, cit. en n. 9, pp. 207-11 y 215-6 y J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI^e siècle avant J.-C.-IV^e siècle après J.-C.)*, Rome 1978, pp. 80-83 (entre otros trabajos del mismo autor: vid. ID., *Toujours Afrique apporte fait nouveau. Scripta minora*, Paris 1999, pp. 7-47). La noticia y su significación literaria han sido ampliamente comentadas en GONZÁLEZ PONCE, *Xénophon de Lampsaque*, cit.

Ἔχει μὲν οὖν καὶ ταῦτα πολλὴν ἀὴθειαν πρὸς τὰ παρ' ἡμῖν, ἔτι μέντοι μᾶλλον τὰ τοιάδε. Φησὶ γὰρ τοὺς τὸν Καύκασον οἰκοῦντας ἐν τῷ φανερῷ γυναιξὶ μίσγεσθαι καὶ σαρκοφαγεῖν τὰ τῶν συγγενῶν σώματα· πετροκυλιστὰς δ' εἶναι κερκοπιθήκους, οἳ λίθους κατακυλίουσι κρημνοβατοῦντες ἐπὶ τοὺς διώκοντας· τά τε παρ' ἡμῖν ἥμερα ζῷα τὰ πλεῖστα παρ' ἐκείνοις ἄγρια εἶναι. (STRAB., XV, 1, 56 [MEGASTH. *FGrHist* 715, F 27b]).

Como puede observarse, el supuesto paralelismo entre uno y otro va mucho más allá de su curiosa coincidencia en el empleo del compuesto cuya escasa frecuencia acabamos de comprobar (Hanón κρημνοβάται ὄντες = Estrabón κρημνοβατοῦντες). En efecto, al margen de la referida habilidad escaladora, los monos coludos descritos por el de Amasía y los gorilas hanonianos comparten otros hábitos: ambos, p. ej, huyen ante sus perseguidores y se defienden de éstos, en el caso de los primeros sin duda mediante el arrojo de piedras. Estimo entonces que tal similitud, robustecida asimismo por una incontestable analogía fraseológica (nótese además, por lo menos[11], cómo a nuestro διώκοντες responde literalmente el διώκοντας de Estrabón), anula toda probabilidad de desconexión y, por tanto, la suposición de una poligénesis que – a mi entender – contradiría los principios básicos del método filológico. Y quizás sea igualmente la propia literatura griega la depositaria de las claves para la constatación definitiva de dicha hipótesis. Pienso que hay un pasaje de Eliano, en general poco tenido en cuenta, que ilumina sensiblemente nuestros dos textos en litigio. Me refiero a la descripción que hace el zoólogo de los curiosos cuadrumanos coludos de la región india de Colunda, cuyo contenido se ofrece a continuación:

Ὑπερελθόντι τὰ ὄρη τὰ γειτνιῶντα τοῖς Ἰνδοῖς κατὰ τὴν ἐνδοτάτω πλευρὰν φανοῦνταί φασιν αὐλῶνες δασύτατοι, καὶ καλεῖταί γε ὑπ' Ἰνδῶν ὁ χῶρος Κόλουνδα. Ἀλᾶται δὲ ἄρα φασὶν ἐν τοῖσδε τοῖς αὐλῶσι ζῷα Σατύροις ἐμφερῆ τὰς μορφάς, τὸ πᾶν σῶμα λάσια, καὶ ἔχει κατὰ τῆς ἰξύος ἵππουριν. Καὶ καθ' ἑαυτὰ μὲν μὴ ἐνοχλούμενα διατρίβει ἐν τοῖς δρυμοῖς ὑλοτραγοῦντα· ὅταν δὲ αἴσθωνται κυνηγετῶν κτύπου, καὶ ἀκούσωσι κυνῶν ὑλακῆς, ἀναθέουσιν ἐς τὰς ἀκρωρείας αὐτὰς ἀμάχῳ τῷ τάχει· καὶ γάρ εἰσι ταῖς ὀρειβασίαις ἐντριβεῖς. Καὶ ἀπομάχονται πέτρας τινὰς κυλινδοῦντες κατὰ τῶν

11. Creo, como intentaré demostrar al final (vid. *infra*), que similar analogía fraseológica se observa igualmente en el enunciado hanoniano de los hábitos defensivos de sus gorilas.

ἐπιόντων, καὶ καταλαμβανόμενοί γε πολλοὶ διαφθείρονται. Καὶ ἐκ τούτων εἰσὶν ἐκεῖνοι δυσάλωτοι, καὶ μόλις ποτὲ καὶ διὰ μακροῦ τινὰς αὐτῶν ἐς Πρασίους κομίζεσθαι λέγουσι. Καὶ τούτων μέντοι ἢ τὰ νοσοῦντα ἐκομίσθη ἢ θήλεά τινα κύοντα· καὶ συνέβη γε θηραθῆναι τοῖς μὲν διὰ τὴν νωθείαν, ταῖς δὲ διὰ τὸν τῆς γαστρὸς ὄγκον (AEL., *N A*, XVI, 21) .

La vinculación de ambas noticias, defendida ya en fechas recientes[12], resulta a todas luces innegable. Dado que la notoria superioridad informativa de Eliano con respecto al testimonio de Estrabón desaconseja considerar a éste como su modelo directo, lo lógico es entonces suponer que ambos deben ser deudores por igual de una misma tradición literaria sobre la zoología fabulosa de la India de la que, sin duda, da cuenta Megástenes, explícito responsable de la noticia estraboniana y quizás también la fuente de la que bebe aquí Eliano, autor que, al margen de reconocer su manejo de Megástenes en más de una ocasión[13], acusa además un uso tácito del mismo precisamente en un caso en el que, como ahora, procede a la descripción de simios[14]. Lo cierto es que, como dije arriba, el comentado pasaje de Eliano abunda igualmente en resonancias hanonianas. Es verdad que entre él y el fragmento de nuestro periplógrafo no se confirma el mismo grado de correlato fraseológico patente entre este último y su paralelo en Estrabón, pero ese defecto se ve sobradamente subsanado por el incremento de las equivalencias, que son bastante numerosas e indudables: ambos seres (gorilas y cuadrumanos) son de cuerpo completamente hirsuto, huyen a la carrera de sus perseguidores, son duchos escaladores (Eliano glosa nuestro κρημνοβάται ὄντες echando mano de la perífrasis ταῖς ὀρειβασίαις ἐντριβεῖς), se defienden de éstos (en Eliano – como en Estrabón – mediante el arrojo de piedras) y son difíciles de capturar.

Si se admite, entonces, la propuesta vinculación entre el comentado pasaje del *Periplo* y sus dos irrebatibles paralelos, se debe

12. Cf. J. GIL, *La India y el Catay. Textos de la Antigüedad clásica y del Medievo occidental*, Madrid 1995, p. 224, n. 204.

13. Cf. *N A*, VIII, 7 (= MEGASTH. *FGrHist* 715, F 24), XVI, 41 (= F 21c) y XVII, 39 (= F 21b).

14. Tal ocurre en *N A*, XVI, 10, pasaje en el que Eliano describe los monos prasios en franca sintonía con los datos que él mismo reconoce haber tomado de Megástenes (cf. FF 21b-c), a pesar de que Jacoby no recoge la cita entre los fragmentos de este último. Vid. al respecto M. ALBALADEJO VIVERO, *La India en la literatura griega. Un estudio etnográfico*, Alcalá de Henares 2005, p. 159.

llegar igualmente a una serie de conclusiones también lógicas en el prolijo debate sobre la naturaleza de la obra y la personalidad de su autor. De entrada se ve refrendada la hipótesis revisionista de que en nuestro anónimo periplógrafo prevalece su condición de autor *esencialmente literario* sobre su debatido papel de mero traductor de fidedignas crónicas ancestrales: entendida, pues, toda la noticia sobre los hábitos defensivos de sus enigmáticos seres como un simple símil literario, se solventa sin más una de las tradicionales aporías no resueltas por la interpretación positivista, bajo cuya óptica el abandono de las hembras ante el peligro traiciona la contraria actitud masculina de los verdaderos gorilas[15]. Y aparte de ello, nuestra hipótesis se revela como vía certera para calibrar, una vez más, el pulso creador de nuestro Hanón. Se desprende de ésta que el autor del *Heidelbergensis* ha decidido participar en el homenaje a una larga tradición sobre zoología paradoxográfica de claro corte helenístico, dos de cuyos ramales afloran paralelamente – como hemos comprobado – en Estrabón y Eliano. Sobre la base de la misma opera un tópico de la literatura exótica: el de la huida a la carrera ante los perseguidores unido por lo general a la defensa ante éstos arrojando piedras desde los escarpados. Aunque dicho tópico, aplicado originariamente a los bárbaros incivilizados, parece contar con ciertos fundamentos reales[16], engrosó muy pronto la nómina de rasgos achacables a pueblos fabulosos: ya Heródoto (IV, 174 y 183, del que se hace eco el mismo Hanón [par. 7] a través de Crates de Malo[17]) atribuye a los troglodita vecinos de los Garamantes una extrema capacidad de fuga a pie[18] y destaca el refugio en las montañas como recurso defensivo de los pigmeos del golfo (IV, 43), hábito que incluso nuestro periplógrafo imputa a

15. Cf. sobre el tema MARTÍN GARCÍA, *El «Periplo a África»*, cit., p. 80.

16. Sabemos que NEARCH. *FGrHist* 133, F 1 (= ARR., *Ind.*, 24, 8-9) atribuye el recurso a la huida a las montañas como método defensivo a los oritas de la desembocadura del Tomero, bárbaros salvajes, por lo demás, igual de velludos (τά τε ἄλλα σώματα δασέες) y dotados de garras que los seres del *Periplo* y sus paralelos. Del mismo modo POLYB., III, 53, 4 recuerda que en los Alpes los bárbaros se defienden del ejército de Aníbal arrojándoles piedras desde lo alto de las montañas, pasaje que ofrece además una fuerte similitud verbal con los textos de Estrabón y Eliano (τοῖς μὲν τὰς πέτρας ἐπικυλίοντες τοὺς δ' ἐκ χειρὸς τοῖς λίθοις τύπτοντες).

17. Cf. PLIN. (CRATES GR.), *nat.*, VII, 31. Vid. al respecto sobre todo DESANGES, *Recherches sur l'activité*, cit., pp. 80-3 y GONZÁLEZ PONCE, *Xénophon de Lampsaque*, cit., n. 92 (con el resto de bibliografía reciente).

18. Habilidad que reitera más tarde Heliodoro (VIII, 16, 4-5).

sus indígenas hostiles (pars. 9 y 11)[19]; de igual modo el arrojo de piedras – práctica que el propio Hanón (par. 9) atestigua también en los indígenas – cuenta con claros ecos literarios: Diodoro (III 49, 5), p. ej., ve asimismo en ello una de las características de los Libios del interior[20]. Con posterioridad a las campañas de Alejandro dicho tópico debió ser considerado además, por extrapolación, como distintivo de la nueva fauna, en concreto como una particularidad de los simios hindúes. Prueba indudable de ello es su reconocimiento por parte de Megástenes, aunque tal circunstancia no debe obligarnos a ver en este autor el legítimo creador del *paradoxon*, por mucho que remonte a él su cita literal más antigua: la ausencia de datos específicos no nos impide la lógica suposición de que idéntico trasvase literario pudo ya haberse consumado en los relatos de sus inmediatos predecesores[21], los cronistas de la gesta macedónica, cuyo catálogo de fábulas animalescas constituyó el más claro referente de Megástenes[22]. A ello da pie el rastreo en los citados historiadores de ciertas noticias reveladoras de un grado de afinidad con nuestros textos que avala su hipotética vinculación[23]: en efecto, sabemos que a la hora de describir las rarezas de los simios Megástenes (F 21) cuenta con el precedente de Ctesias, quien dedica uno de sus fragmentos justo a los pequeños monos coludos de la India[24], y que Clitarco insiste – curiosamente – en la llamativa tendencia de dichos seres a congregarse en las ci-

19. L. A. García Moreno, *Precedentes grecorromanos de la navegación atlántica de Bartolomeu Dias: en torno al Periplo de Hannón*, en *Bartolomeu Dias e a sua epoca, Actas* II, Porto 1989, p. 253 ve en estos indígenas huidizos del *Periplo* un reflejo de los trogloditas de Méroe descritos por Agatharch., 61 (D. S. III, 9, 2 y 32, 2) y Strab., XVII, 2, 3.

20. Hay quienes van incluso más allá y ponen en conexión estos hábitos defensivos con la actitud que Cíclopes y Lestrigones muestran ante los compañeros de Ulises: cf. Hom., *Od*., IX, 480-489 y X, 121-131. Vid. al respecto F. J. Gómez Espelosín, *Periplo de Hannón*, en L. A. García Moreno, F. J. Gómez Espelosín, *Relatos de viaje en la Grecia antigua*, Madrid 1996, p. 117.

21. Ofrece una buena puesta al día sobre la polémica suscitada en torno a la datación de Megástenes, con comentario de abundante bibliografía actualizada, Albaladejo Vivero, *La India en la literatura griega*, cit., pp. 131-6.

22. Vid. al respecto la actualizada exposición de Albaladejo Vivero, *ibid*., pp. 156-68 y 187-8.

23. Resume con solvencia la cuestión Albaladejo Vivero, *ibid*., p. 159.

24. Cf. *FGrHist* 688, F 45, 8 (= Phot., *Bibl*., 72, p. 45a) περὶ τῶν μικρῶν πιθήκων τῶν ἐχόντων οὐρὰς τετραπήχεις. Vid. sobre dicho fr. el comentario de Lenfant, *Ctésias de Cnide*, cit., p. 294.

mas de los montes[25]. Nada nos extraña, por tanto, que Nearco decida no insistir sobre las extravagancias de estos animales – incluidas quizás sus tópicas actitudes defensivas a las que nos venimos refiriendo – con objeto de evitar cualquier reiteración en un tema que él consideraba a la sazón de dominio público[26].

En definitiva, la confirmación de todas estas suposiciones nos brindaría una nueva ocasión de calibrar la intencionalidad y el talante literario con el que nuestro anónimo ha afrontado la confección de su último parágrafo, foco habitual de controversias irreconciliables. Deberíamos concluir en tal caso que éste ha optado por sobrepasar al resto de divulgadores de la gesta cartaginesa (Mela, Plinio y Juba)[27] – aderezando mediante el recurso a una nueva tradición libresca, ausente en estos últimos[28], un relato ya de por sí sensible a los hábitos literarios griegos desde antes de llegar a sus manos[29]. Da prueba de esto último el que las diferentes

25. Cf. *FGrHist* 137, F 9 (transmitido por el mismo AEL., *N A* XVII, 25): ἐν δὲ τοῖς χωρίοις τοῖς ὀρείοις τοσοῦτον αὐτῶν τὸ πλῆθος εἶναι, ὡς Ἀλέξανδρόν φησι τὸν Φιλίππου καὶ πάνυ καταπλαγῆναι σὺν καὶ τῇ οἰκείᾳ δυνάμει, οἰόμενον ἀθρόους ἰδόντα στρατιὰν ὁρᾶν συνειλεγμένην καὶ ἐλλοχῶσαν αὐτόν. Ὀρθοὶ δὲ ἄρα ἦσαν οἱ πίθηκοι κατὰ τύχην ἡνίκα ἐφάνησαν.

26. Cf. *FGrHist* 133, F 9 (= ARR., *Ind.* 15, 9): οὐδὲ [*sc.* ἀπηγήσομαι] ὑπὲρ τῶν πιθήκων τοῦ μεγέθεος, ἢ ὅτι καλοὶ παρ' Ἰνδοῖς πίθηκοί εἰσιν, οὐδὲ ὅπως θηρῶνται ἐρέω. Καὶ γὰρ ταῦτα γνώριμα ἐρῶ, πλήν γε δὴ ὅτι καλοί που πίθηκοί εἰσιν.

27. Cf. MELA, III, 93: *Super eos grandis litoris flexus grandem insulam includit, in qua tantum feminas esse narrant toto corpore hirsutas et sine coitu marum sua sponte fecundas, adeo asperis efferisque moribus, ut quaedam contineri ne reluctentur vix vinculis possint. Hoc Hanno rettulit, et quia detracta occisis coria pertulerat, fides habita est*; y PLIN., *nat*., VI, 200: *Contra hoc quoque promunturium Gorgades insulae narrantur, Gorgonum quondam domus, bidui navigatione distantes a continente, ut tradit Xenophon Lampsacenus. Penetravit in eas Hanno Poenorum imperator prodiditque hirta feminarum corpora, viros pernicitate evasisse; duarum Gorgadum cutes argumenti et miraculi gratia in Iunonis templo posuit, spectatas usque ad Carthaginem captam*. De acuerdo con DESANGES, *Recherches sur l'activité*, cit., pp. 51-6 (vid. además A. SILBERMAN, *Pomponius Méla. Chorographie*, Paris 1988, pp. XXX-XLIII), Mela y Plinio son los divulgadores de la llamada «*vulgata*» hanoniana, que desciende, a través de Varrón y Nepote, de los documentos púnicos originales. De éstos sería igualmente deudor Juba de Mauritania (sobre ello cf. DESANGES, *ibid*., pp. 60-2).

28. Si algo de la referida tradición sobre la huida de los machos como recurso defensivo se refleja, aunque tímidamente, en Plinio (*viros pernicitate evasisse*) creo que se debe a que dicho transmisor se hace aquí eco de Jenofonte de Lámpsaco, que – en mi opinión – parece ser deudor directo de nuestro Hanón. Trato profusamente sobre estas cuestiones en GONZÁLEZ PONCE, *Xénophon de Lampsaque*, cit.

29. Según DESANGES, *Recherches sur l'activité*, cit., pp. 49-50, 56-7 y 64-6, tanto el

versiones hanonianas de las que se tiene noticia se hayan visto todas ellas salpicadas, en mayor o menor medida, por la racionalización evemerística de la legendaria saga de Perseo, algo que hoy prácticamente nadie niega, sea cual sea la justificación que alegue[30]. Pero en nuestro caso el responsable del único relato conservado íntegro se habría decidido a reafirmar su verdadera condición creativa incrementando ese poso literario común con la inclusión de ciertos elementos procedentes de un nuevo *topos* referido ahora a la maravillosa fauna oriental, con varios siglos de historia, en posible débito – además – con el mito de Sísifo[31], y de cuya fortuna prolongada dan muestra, como hemos visto, Estrabón y Eliano. Tal interés de Hanón por dicho *topos* se alza, pues, como otro más de los numerosos argumentos que abogan por la justificación de muchas de sus peculiaridades en el marco de la prosa helenística. Aunque, evidentemente, el dato admite – al menos en teoría – la explicación inversa: en sintonía con el más rancio positivismo alguien puede objetar que la posterior atribución a unos simios de hábitos idénticos a los de nuestros gorilas confirma la fiabilidad del *Periplo*, entendido como documento previo a los divulgadores de las hazañas de Alejandro y veraz reflejo en este caso de la impresión causada en los integrantes de la escuadra cartaginesa por unos primates ignotos hasta entonces. Pero suposiciones como ésta implican la ilógica atribución a nuestro modestísimo opúsculo de un peso literario capaz de dar origen a una tradición tan afortunada como la que aquí se detalla, asentada por lo demás en unos clisés tan añejos como la propia épica.

No es fácil precisar los móviles subyacentes en el reseñado proceder de nuestro anónimo. Ha debido ser determinante la constatación de semejanzas básicas entre los extraños simios de la India y los asombrosos seres del *Periplo*: rasgos como la extrema vellosidad de sus cuerpos y la dificultad de su captura son destacados tanto

anónimo autor de nuestro *Periplo* como Nepote (punto de partida del resto de tradiciones sobre el viaje) habrían tenido acceso a los documentos originales púnicos por mediación de ciertos divulgadores griegos anteriores, probablemente afincados en la metrópolis cartaginesa (entre cuyos nombres destacan el de Caronte y el de Procles, vid. además González Ponce, *Xénophon de Lampsaque*, cit., n. 74), quizás responsables ya de un primer remozamiento literario del relato.

30. Cf. al respecto Desanges, *Recherches sur l'activité*, cit., pp. 62-6. Sobre el interés del propio Procles por la racionalización de dicha saga vid. *ibid*., p. 63.

31. *Σίσυφος Πετροκυλιστής* es precisamente el título de una tragedia fragmentaria de Esquilo (cf. frs. 116, 383-386 Mette y 225-234 Radt).

por los descriptores helenísticos del Asia oriental (según Eliano) como por todos los transmisores de la gesta púnica (no sólo el autor de Heidelberg, sino también Mela y Plinio[32]), lo cual parece apuntar a que en ambos casos puedan éstos formar parte del bosquejo real de unos y otros, previo a la fabulación libresca. Sin embargo no se nos oculta que, al margen de ello, el cálamo del conservado Hanón ha podido ceder también a motivaciones exclusivamente literarias. Debió constituir para él, sin duda, un primer – y ya suficiente – motivo de seducción el que simios asiáticos y Gorgonas africanas[33] compartan como hábito defensivo el tópico recurso a la fuga hacia lugares inaccesibles (ya se trate de escarpados o de bosques)[34]. Pero es posible que en el inventario de hipotéticos argumentos sugestivos deba valorarse incluso cierta coincidencia procedimental entre nuestro periplógrafo y sus pretendidos modelos. A la vista del expediente que ha permitido a estos últimos la inserción de una determinada realidad zoológica en el ámbito de la leyenda, es decir, la consideración de unos simples monos rabudos (los κερκοπιθήκους de Estrabón) como extraños seres de aspecto satiroide (de ζῷα Σατύροις ἐμφερῆ τὰς μορφάς los califica Eliano), parece iluminársenos el proceder compositivo de nuestro autor: para él los supuestos simios reales del presumible informe originario – tan reivindicados por la crítica tradicional[35] – no son sátiros, sino Górgades, integrantes del mítico pueblo ginecocrático aniquilado por Perseo y Heracles[36], pero a pesar de ello no se ha resistido a destacar en éstos – por mera empatía literaria –

32. Vid. al respecto González Ponce, *Xénophon de Lampsaque*, cit., tabla final.

33. Vid. *infra*.

34. D. S. III, 54, 7 (Dionys. Scyt. *FGrHist* 32, F 7), divulgador de la versión evemerística de este mito, refiere que las Gorgonas no capturadas por Mirina logran salvar su vida huyendo y refugiándose en los bosques: τῶν δ' ἄλλων εἴς τινα δρυμώδη τόπον συμφυγουσῶν ἐπιβαλέσθαι μὲν τὴν Μύριναν ἐμπρῆσαι τὴν ὕλην, σπεύδουσαν ἄρδην ἀνελεῖν τὸ ἔθνος, οὐ δυνηθεῖσαν δὲ κρατῆσαι τῆς ἐπιβολῆς ἐπανελθεῖν ἐπὶ τοὺς ὄρους τῆς χώρας. Cf. al respecto González Ponce, *Xénophon de Lampsaque*, cit., n. 65.

35. Cf. al respecto *ibid*., nn. 82 y 105.

36. Mediante la equiparación explícita de estos extraños indígenas con personajes legendarios extraídos de la saga de Perseo el autor del *Periplo* supera una vez más en clave literaria la vulgata hanoniana: en Mela dicho paso no llega a consumarse, y su reflejo en Plinio creo que debe achacarse, como antes dije (cf. lo expuesto en notas 28), a que su modelo, Jenofonte de Lámpsaco, se limita a seguir a nuestro periplógrafo. Tal es la tesis principal que defiendo en González Ponce, *Xénophon de Lampsaque*, cit.

determinadas conductas que una inveterada tradición previa atribuía de por sí a sus paradójicos equivalentes hindúes, habida cuenta sobre todo de la fuerte raigambre líbica de estos sátiros, cuya sombra planea sobre el *Periplo*[37], y de que dichas conductas no contradicen, como vimos, la racionalización evemerística de la saga gorgónica.

Por último, como ya adelanté al comienzo de esta intervención, la propuesta que aquí defiendo no sólo ilumina el contenido de nuestro discutido opúsculo, sino que contribuye a disipar el único escollo textual aún no salvado por la crítica. Por mucho que se haya intentado justificar, la expresión τοῖς μετρίοις ἀμυνόμενοι carece de sentido[38]. Pero si se acepta que la descripción de nuestros simios – Górgades está endeudada, incluso a nivel terminológico, con el perfil de los simios satiroides de la India que ofrece la comentada tradición literaria, cobra enteros la vieja hipótesis de Gesner (compartida luego por la mayoría de editores)[39], según la cual el corrupto †τοῖς μετρίοις† debe ser sustituido por un τοῖς πέτροις avalado ya por su recurrencia en el propio *Periplo*[40], y de cuya solvencia dan ahora muestra sus evidentes correlatos en los dos restantes divulgadores del mismo tópico: Estrabón – ya lo hemos comentado – recuerda que los monos asiáticos se defienden justo mediante el arrojo de piedras (πετροκυλιστὰς... οἳ λίθους κατα-κυλίουσι), hábito que – como también vimos – reitera literalmente Eliano

37. DESANGES, *Recherches sur l'activité*, cit., pp. 48, 52, 61-2 y 76-7 estima que los pobladores de la extraña isla del par. 14 son los egipanes y sátiros descritos por MELA, III, 95 y PLIN., *nat.*, II, 237, V, 7 y VI, 197. Con él coincide, entre otros, GARCÍA MORENO, *Precedentes grecorromanos*, cit., pp. 254-5 (cf. también D. S. I, 18, 4, MELA, I, 23, PLIN., *nat.*, V, 45 y MART. CAP., VI, 667 y 674). No sé si ha podido condicionar, además, a nuestro autor aquella noticia de Heródoto (IV, 194-195) – uno de sus modelos predilectos (vid. p. ej. GERMAIN, *Qu'est-ce que le Périple d'Hannon?*, *passim*, esp. pp. 208-11, 215-6 y 226) – según la cual los gizantes vecinos del lago Tritónide se alimentan de los monos que abundan en sus montañas (πιθηκοφαγέουσι· οἱ δὲ σφι ἄφθονοι ὅσοι ἐν τοῖσι ὄρεσι γίνονται), pueblo éste en cuyas inmediaciones se ubica la isla de Círavis, que tanto recuerda a su vez (según GERMAIN, *ibid.*, pp. 214 y 219-20 [cf. DESANGES, *Recherches sur l'activité*, cit., p. 84]) a esta fabulosa isla africana a la que nos referimos, poblada por indígenas asimilables a los sátiros.

38. Sobre los argumentos esgrimidos en la defensa de esta lectura vid., p. ej., MARTÍN GARCÍA, *El «Periplo a África»*, cit., pp. 63-4 y 80. Para otras conjeturas cf. H. DAEBRITZ, *Hanno der Afrikafahrer*, en *RE*, VII/2 1912, col. 2361.

39. Vid. K. GESNER, *Hannonis Carthaginiensium ducis navigatio..., e Greco sermone in Latinum... adiecta sunt etiam scholia*, Zürich 1559.

40. Cf. par. 9: οἳ πέτροις βάλλοντες.

(πέτρας τινὰς κυλινδοῦντες)[41]. Sería ilógico, por tanto, que en un contexto de incuestionable analogía fraseológica, Hanón se desmarcara de sus modelos sólo en el rechazo de un término exento de sospecha cuyo inadecuado sustituto ha contribuido, exclusivamente, a empobrecer aún más la única copia manuscrita que se conserva de su obra.

41. BLOMQVIST, *The Date and Origin*, cit., p. 59 ve en la presencia del artículo un serio impedimento para aceptar esta conjetura, por lo demás muy oportuna. Creo, sin embargo, que la determinación (τοῖς) de πέτροις admite algunas justificaciones: podría estar motivada por la proximidad semántica del término κρημνοβάται (obsérvese un claro paralelismo, p. ej., en POLYB., III, 52, 8-53, 4 [texto ya citado en notas 16]: φάραγγά τινα δύσβατον καὶ κρημνώδη περαιουμένων αὐτῶν... ἀντιπαράγοντες οἱ βάρβαροι ταῖς παρωρείαις καὶ τοῖς μὲν τὰς πέτρας ἐπικυλίοντες τοὺς δ' ἐκ χειρὸς τοῖς λίθοις τύπτοντες...) o simplemente por la propia celebridad del *paradoxon* (vid. *supra*), en virtud de la cual se admitiría, por obvia, la expresión braquilógica de un enunciado más amplio (*e.g.* τοῖς πέτροις οὗς κατεκύλιον [ο οὗς ἐκυλίνδουν] ἀμυνόμενοι).

Hlima Ghazi-Ben Maïssa

A propos des *Lixitains* de Hannon

C'est devenu une évidence chez de nombreux chercheurs que les *Lixitains* avec qui ont discuté Hannon et ses compagnons [1], lors de son périple le long de la côte atlantique africaine, sont les habitants de *Lixus* située au nord du Maroc actuel. Autrement dit, le périple de Hannon avait pour but le Maroc actuel, voire la partie nord haut-atlasique de celui-ci. Il en a découlé que les recherches archéologiques réalisées sur la terre du Maroc actuel, tout au long du siècle dernier, sont, dans leur majorité, guidées par cette interprétation. Dès qu'on dépasse le niveau dit romain, c'est le niveau punique et phénicien qu'on espère trouver et ce pour confirmer cette thèse.

Or avant d'accepter l'interprétation qui veut que les *Lixitains* de Hannon soient les habitants de la *Lixus* (la *Lixus* qui se trouve à 112 milles du détroit de *Gades* comme l'a écrit Pline l'Ancien [2], soit à «deux journées de navigations» [3]), il faut, à notre avis, d'abord répondre à un certain nombre d'interrogations.

1. Un voyage de *Cadix* [4] vers *Lixus*, la célèbre, voire même vers le nord de celle-ci [5] et vers la partie centrale de la côte du Maroc actuel, aurait-il mérité d'être rendu si célèbre et ses «péripéties» immortalisées sur des plaques et suspendues dans le temple de Kronos (Baâl Hamon), traduites en grec, et d'avoir acquis une renommée telle qu'il a traversé les siècles? Est-ce le simple fait d'être

* Hlima Ghazi-Ben Maïssa, Faculté des Lettres, Université Mohammed V, Rabat.

1. *Le Périple de Hannon*, 6.

2. PLIN., *nat.*, V, 9.

3. J. DESANGES, *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, (trad. et comm.) éd. Les Belles Lettres, Paris 1980, p. 111,

4. Cfr. PLIN., *nat.*, II, 169.

5. Il y a bien, selon le texte relatif au périple de Hannon, création de comptoirs avant l'arrivée au territoire des *Lixitains*.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 97-114.

aller au nord et au centre de la côte marocaine mérite d'être qualifié de périple? Mais même si l'on admet que le départ soit de Carthage et que *Gadeira* ne fut qu'une escale, est-ce qu'aller quelques milles de plus au sud de celle-ci est une grande aventure pour un Carthaginois, qu'on sait habitué à se rendre dans cette ville?

2. Si la *Lixus* du nord est la concernée par le texte du périple, alors où doit-on situer la ville de *Thymiaterion* et la grande plaine l'entourant, le cap *soleis*, le cap de Libye hérissé de forêt, le lac «situé non loin de la mer, rempli de roseaux nombreux et élevés où il y avait une grande quantité d'éléphants et d'autres bêtes sauvages qui paissent», tous cités avant d'atteindre le pays des *Lixitains*?

3. Si les *Lixitains* de Hannon étaient les habitants de la *Lixus* du nord, alors où doit-on situer les villes de *Caricon Teichos*, *Gutte*, *Melitta* et *Arambys* fondées, nous dit-on, par Hannon avant d'atteindre leur territoire? Pourquoi n'a t'on pas encore découvert leurs traces dans cette partie nord du Maroc pourtant champ de nombreuses campagnes de fouilles depuis près d'un siècle?

4. Les *Lixitains* que Hannon avait rencontrés étaient apparemment des nomades et non pas les habitants d'une cité. Alors, dans ce cas, comment peut-on les apparenter à une cité dont l'existence commence depuis le VII^e^ siècle, peut-être même le VIII^e^ siècle; ce qui, par la même occasion extrait sa fondation et aux Phéniciens de la fin du XII^e^ siècle et aux Puniques du V^e^.

5. Dans le paragraphe 7 du texte du périple, on nous parle de grandes montagnes où le fleuve *Lixus* prend sa source et dont les montagnes étaient situées au sud des *Lixitains* séparant ainsi ceux-ci des Ethiopiens. La question qui mérite d'être posée est la suivante: où situent ceux qui voient en ces *Lixitains* de Hannon des habitants de la *Lixus* du nord ces montagnes qui existaient au V^e^ siècle avant J.-C. et n'appartiennent pas à un passé géologique lointain? Les situent-ils au *Gharb*? Aux plaines de la *Chaouia* et de *Doukkala*? Au plateau des phosphates? Ou au *Haouz*? [6]

6. Et ces Ethiopiens dont le territoire est séparé de celui des *Lixitains* par des montagnes, où les place-t-on si les *Lixitains* en question étaient les habitants de la *Lixus* du nord? Où peut-on les situer eux et leurs voisins les *Nigrites* et les *Pharusii*, au centre du

6. N'oublions pas que le texte nous décrit les zones côtières.

Maroc? Les textes, comme chacun sait, ne les placent-ils pas tous au sud des Atlas?[7]

7. Si la destination de Hannon était le nord du Maroc, alors comment expliquer ce que rapporte Pseudo Scylax quand il parle d'un commerce entre Phéniciens et des Ethiopiens qui se trouvaient face à Kerné[8], elle-même située à douze jours de navigation du Détroit, selon, toujours, ce même auteur[9].

8. Dans le paragraphe 8 du périple, Hannon a navigué trois jours au sud des *Lixitains* et a découvert Kerné qui se trouve à une distance des colonnes d'Hercule égale à celle séparant Carthage de ces mêmes colonnes. La question qui se pose: s'il s'agit de la *Lixus* du nord, trois jours de navigation suffisent-ils pour atteindre un point aussi éloigné des colonnes que l'est Carthage, soit 1.500 km?

9. Et comment expliquer l'assertion d'Arrien quand il dit que le libyen (*sic*) Hannon, après son départ de Carthage et avoir dépassé le détroit, a navigué pendant trente-cinq jours au-delà du Détroit, si on ne suppose pas que le périple visait plus loin, beaucoup plus loin que le nord haut-atlasique du Maroc actuel?

10. Comment interpréter le texte de Pausanias quand il écrit «Nous connaissons d'autres Ethiopiens voisins des Maures et dont le pays s'étend jusqu'à celui des *Nasamons*. Ces *Nasamons*, qui connaissent disent-ils, les mesures de la terre, donnent le noms de *Loxites* aux peuples nommés atlantes par Hérodote, et qui habitent les extrémités de la Libye vers le mont Atlas, ils ne sèment rien et vivent de raisins sauvages. Il n'y a de fleuve ni chez ces Ethiopiens, ni chez les *Nasamons*. Car les eaux qui, vers le mont Atlas forment trois courants, sont bientôt absorbés par les sables»?[10]

7. Cfr. entre autres PLIN., *nat.*, V, 10, 43 et 77 et spécialement 10 où cet auteur les qualifie de *Darathitas*; HDT., VII, 69; SCYL., 112; STRAB., II, 3, 4; III, 4, 3; XVII, 3, 5; XVII, 3, 7 et 8, XVII, 3, 23; MELA, III, 96; SALL., *Iug.*, XIX, 6-7; APPIAN., *Numid.*, V; PAUS., I, 33, 5; OROS., I, 2, 91-93; AMM. MARC., XXIX, 5, 37; OROS., I, 2, 93; ISID., *Etymol.*, XIV, 5.

8. «Les commerçants, nous rapporte Pseudo Scylax, sont des Phéniciens quand ils arrivaient à *Kerné*, ils amarrent leurs vaisseaux ronds et dressent les tentes dans l'île. Ils déchargent leur cargaison et la transportent à terre dans de petites embarcations. Il y a là des Ethiopiens, avec qui ils font des échanges», PS. SCYL., 112. Cet épisode relaté, aussi, par Hérodote (IV, 196) doit être placé avant le Périple de Hannon. La decouverte de tessons d'importation sur l'île de Mogador, dont la date remonterait au VII^e^ siècle, plaide dans ce sens.

9. *Ibid.*

10. PAUS., I, 33.

Quand cet auteur cite ces *Lixites* en même temps que les Ethiopiens et les *Nasamons* (peuplades du sud), les localise aux extrémités de la Libye vers le mont Atlas, signale leur consommation sans modération de raisin, habitude alimentaire qu'on relève au Moyen-âge chez les *Masmouda*[11], curieusement habitants du sud du royaume du Maroc de cette époque, cela n'invite-t-il pas à voir en ces *Lixites* des habitants du sud et non du nord du Maroc?

11. Lorsque Cornelius Nepos nous dit, selon ce que rapporte Pline[12], «Cette ville de *Lixos* a été très puissante et plus grande que la grande Carthage, en outre elle est située à l'opposé de Carthage et à une distance quasi-infinie de Tingi», ne faut-il pas voir, malgré les réserves émises par Pline (réserves qui lui venaient du fait qu'il pensait, à tort, à la *Lixus* du nord) qu'il s'agit d'une autre *Lixus*, homonyme, comme il existe une autre Ifran, une autre *Sila*, une autre Meschela, une autre *Zama*; une *Lixus* éloignée du Détroit autant que Carthage et aussi florissante et importante que la cité didonienne de fondation? La célèbre cité commerciale de Talakkoust du Moyen-âge ne pourrait-elle pas en être l'héritière tout comme Wulili est celle *Volubilis*, Challa, celle *Sala*, Tanja, celle de *Tingi*, Tétouan, celle de *Tamuda*, Mélila, celle de *Rus Addir*, Ceuta, celle de *Septem*, Açila, celle d'*Azila*, etc.?

12. Selon Palaiphatos «les Cernéens sont Éthiopiens de souche et habitent l'île de Cernée, au-delà des Colonnes d'Héraclès. Ils cultivent les terres de Libye, près du fleuve *Annon*...»[13]. Cette île en question, ne peut-elle pas être une des îles Canaries, îles qui font face justement à un cours d'eau qui, curieusement, s'appelait aussi au Moyen-âge, oued Noun? L'île de Cerné qui abritait, selon le terme utilisé par Pseudo Scylax, des Ethiopiens, c'est-à-dire des «hommes aux visages brûlés», mais dont la peau laissait tout de même apparaître le tatouage, hommes maniant le cheval, le javelot et l'arc, tout comme leurs voisins *Amazighs* (Berbères) du continent, n'est sans doute pas une île renfermant une peuplade négroïde, mais plutôt des hommes à la peau bronzée (brûlée par le soleil) comme ces Touaregs qui se trouvent toujours dans les régions sud de *Tamazgha* (la Berbérie) et dont le territoire s'étend, comme s'étendait jadis celui des Ethiopiens de l'Antiquité, de l'Atlantique à l'Egypte. L'appel-

11. Auteur almohade anonyme, *Al Istibçar fi Aja'ibi Al-Amçar*, Casablanca 1985, (en arabe), p. 211.

12. PLIN., *nat.*, V, 4.

13. PALAIPHATOS, Περὶ·απιστων, XXXI.

lation même de cette île (Kerné) n'est-elle pas une déformation du nom originel donné jadis à l'une des îles devenues actuellement les Canaries? N'a-t-on pas dans les deux appellations les mêmes consonnes avec inversion des deux dernières? Les Canaries n'étaient-elles pas occupées depuis 3.000 ans? [14] Ne renfermaient-elles pas des ruines d'édifices du temps de Juba II [15], et donc déjà des traces de «civilisation» avant l'avènement de celui-ci?

13. Quelle explication donner au périple africain de Polybe [16], qu'on sait agir pour le compte de Rome, sans doute au lendemain de la défaite de Carthage, périple qui l'amena, curieusement, jusqu'à Massat et Darat, si ce n'est le désir de Rome à vouloir supplanter Carthage à cet endroit même, l'Eldorado aux yeux des anciens? [17]

14. Selon le paragraphe 1 du texte de Hannon, celui-ci «fit voile avec 60 navires à 50 rameurs (soit 3.000 rameurs), emmenant 30.000 [18] hommes et femmes, des vivres et tout ce qu'il faut». La question qui mérite d'être posée: le Maroc était-il en ce moment une *terra nullius*, pour que nous acceptions l'idée de débarquement de tout ce monde sur le sol du Maroc antique?

15. Et s'il apparaît à ces chercheurs que le Maroc avait ses habitants, alors comment expliquer que Hannon puisse débarquer avec ses 30.000 et que les habitants ne réagissent pas contre ceux qui dé-

14. J. Onrubia-Pintado, *Des marins de fortune aux Fortunées il y a trois mille ans? Quelques considérations sur le basin de Tarfaya (Sahara nord atlantique) à l'aube du premier millénaire avant J.-C. et le problème de la colonisation de l'archipel canarien*, «AntAfr», I, 33, 1997, p. 27.

15. Plin., *nat.*, VI, 203.

16. Plin., *nat.*, V, 9-10.

17. C'est cette image, voire même réalité, qui, à notre avis, demeura encore au Moyen-âge. Ainsi au X^e^ siècle, Ibn Hawqal, *La configuration de la terre*, Beyrout 1965 (trad. française), t. 1, p. 89-90 parlant du *Souss* nous dit «Il n'y a dans le Maghreb entier aucune région plus riche et plus pourvue de produits précieux. On y voit tout espèce de comestibles, tant des régions froides que celles des régions chaudes, comme des limons, des noix, des amandes, des dattes, de la canne à sucre, du sésame, du chanvre et toutes sortes de légumes qui ne se trouvent guère réunis ensemble en d'autres lieux».

18. Certains pensent que ce chiffre annoncé au moment de l'embarquement est exagéré, mais ceci reste à être prouvé. Par contre, ce qui apparaît logique à notre avis, c'est que ce chiffre, qui peut être authentique au départ, doit aller diminuant sérieusement, par la force de l'aventure et à mesure qu'on s'éloigne du point de départ. Ce qui enlève aux arrivants, à ces destinations si lointaines, ce caractère massif qui peut être effrayant et paraître menaçant aux yeux des autochtones et qui aurait eu lieu si l'aventure s'était arrêtée aux alentours de la *Lixus* du nord.

coupent leur terre et qui vivent de ses richesses? Pourquoi jamais une expédition carthaginoise n'a été enregistrée au Maroc? Les Carthaginois, supposés être au Maroc, n'étaient-ils jamais menacés?

16. Si la terre de l'Afrique Mineure, en général, et celle du Maroc antique en particulier étaient à l'abandon et que tout étranger pouvait s'y installer à sa guise, pourquoi à la fin du IX^e^ siècle déjà, on voit les autorités des autochtones commander le sort de leur terre, tenir à sa possession puisque, d'après la fameuse tradition, ils louent un lopin de terre aux Phéniciens et ne l'offrent, ni le vendent? Pourquoi de l'autre côté de l'Afrique Mineure, les commerçants phénico-puniques ou qualifiés comme tels, restaient-ils sur des îles et dans leurs embarcations se contentant de descentes furtives sur la terre ferme et pratiquant un commerce dit «à la muette»? L'entassement de tessons découvert sur l'île faisant face à la ville de Mogador, et qui n'a pas de semblable sur la terre ferme, ne peut-il pas être le révélateur d'un contrat d'autorisation de débarquement limité à cette île?

17. Et puis quel intérêt pour les Carthaginois de venir sur la côte atlantique nord du Maroc? Quel intérêt à fonder autant de villes entre *Tingi* et *Lixus* ou sur la côte nord atlasique du Maroc? Quels sont les produits qu'ils pouvaient avoir de cette côte et pas de la côte méditerranéenne de ce pays?

18. Les Carthaginois et avant eux les Phéniciens, créaient-ils des comptoirs pour cabotage? Ou pour le commerce? Si c'est surtout pour cette dernière raison (car on peut caboter même ailleurs que chez soi[19]), quel est l'intérêt donc pour des marins tels les Carthaginois à créer des comptoirs sur la côte nord du royaume de Maurétanie, si leur objectif était celui d'acquérir directement la poudre d'or, les œufs et plumes d'autruches, de l'ivoire etc.[20], sans, ou avec le moins possible d'intermédiaires? Par cette grande aventure, les Carthaginois ne cherchaient-ils pas à éviter des intermédiaires? Le commerce avec les Ethiopiens que nous rapporte Scylax n'est-il pas une preuve de ce contact direct?

19. A supposer que ces comptoirs à propos desquels nous

19. Autrement, on aurait assisté à la poussée de comptoirs sur les différentes côtes suite à tout périple de l'histoire de l'humanité.

20. Recevoir ces produits par des intermédiaires, ils pouvaient le faire même de chez eux. Les *Pharusii* n'arrivaient-ils pas aux portes de *Cirta*, selon STRAB., XVII, 3, 7.

parle, aussi, Strabon[21], dont le chiffre (300) est sûrement exagéré, eussent été créés sur la côte du royaume de Maurétanie, doit-on supposer aussi que les *Pharusii* et les *Nigrites* avaient traversé les Atlas, les plaines et plateaux maures pour les détruire? Pourquoi les Maures auraient-ils laissé ces peuplades traverser leur territoire pour les saccager?

20. A supposer que les Maures avaient souhaité ce saccage, pourquoi ne l'auraient-ils pas fait eux mêmes directement? Mais si au contraire, ces Maures n'avaient pas cette envie et avaient plutôt, par intérêt, souhaité à ce que ces comptoirs continuent à exister, pourquoi alors ne les auraient-ils pas protégés? Pourquoi ce sont les *Pharusii*[22] les *Nigrites*[23] habitant tous au sud des Atlas, voisins des *Aethiopes*, qui, précisément, ont procédé à ces destructions? Cela ne traduit-il pas le résultat d'une envie ou de griefs dus au voisinage et aux relations directes?

21. Si les Carthaginois étaient partout comme on le suppose et étaient à l'origine des villes, des civilisations, des produits de céramiques etc., pourquoi leur pratique funéraire n'était pas répandue partout sur le sol du Maroc; même si la découverte d'une sépulture avec céramique ou bijoux[24], relevant d'une telle ou telle civilisation, ne permet pas de définir l'ethnie du défunt? Il peut s'agir d'une mode, d'une acculturation. Autrement dit, il peut s'agir de femmes *amazighes* se parant de bijoux carthaginois, ou d'hommes *amazighs* buvant ou mangeant dans une vaisselle de céramique étrangère. Ces gens là utilisaient bien la céramique grecque![25] Les

21. STRAB., XVII, 3, 3.

22. STRAB., XVII, 5, 33 et XVII 3, 7; PLIN., *nat.* V, 10, 16, 43 et 46; VI, 195; MELA, I, 22; III, 103 et 104; STRAB., II, 5, 33; XV, 3, 3 et 7; XVII, 3, 3 et 7.

23. *Nigrites* ou *Nigretes*, cfr. entre autres, STRAB., II, 5, 33; XVII, 3, 3 et 7. PLIN., *nat.*, V, 30 parle du fleuve *Nigris* et dit (V, 43) qu'ils doivent leur nom à ce fleuve; soit le Niger actuel.

24. Rien de semblable, de près ou de loin, à ces impressionnantes sépultures-hypogées du type de celles que renferme la nécropole de *Carmona* (Espagne) que nous avons eu le plaisir de visiter dans le cadre des activités du XVII Colloque de *L'Africa romana*, le 15 décembre 2006, n'a été découvert sur le sol du Maroc, soi-disant habité par des Phéniciens et des Puniques. Il faut souligner que ce que renferme ce site prouve bien que quand il y a, effectivement, présence avérée des Phéniciens ou Puniques à un endroit, il y a persistance de leur mode de sépulture même à des époques ultérieures, ici, à l'époque romaine.

25. On peut m'enterrer avec un bijou suédois, cela ne fait pas de moi une suédoise. Un marocain peut être enterré avec une assiette chinoise, est-il pour autant chinois?

Indonésiens qui se font enterrer la tête orientée vers la Mecque sont-ils tous Arabes ou avaient-ils été colonisés par les Arabes?

22. Si la terre marocaine était devenue phénicienne et carthaginoise pourquoi les villes ne portent-elles pas des noms phénicien et punique à l'exception de *Rus Addir* composé lui-même de *Rus* (cap en phénicien) et *Addir* (piémont en *amazigh*)? Peut-on accepter d'office l'idée même que les noms de cités composés de Rus étaient forcément de fondation phénicienne ou punique? Si c'est le cas, les cités dont le nom est composé d'*Acra* doivent-elles être, elles aussi, considérées de fondation grecque?

23. Si les Puniques dominaient le royaume du Maroc antique ou le tenaient économiquement, pourquoi Baga a-t-il pu agir contre les intérêts des Carthaginois en faisant accompagner leur ennemi, le prince Massinissa aux frontières du royaume de ses pères?[26]

24. Les Maures ne peuvent-ils pas être méfiants vis-à-vis de ce peuple à qui leurs congénères de l'Est avaient, jadis, loué un lopin de terre qu'ils n'ont pas tardé à transformer, par la force de l'épée, en un Empire[27]. Les guerres répétées que les Carthaginois menaient contre les Africains ne peuvent pas ne pas arriver aux oreilles des chefs du pays du couchant. La pratique du commerce dit à la muette où les Phénico-puniques ne devaient fouler la terre des Hespérides que pour échanger furtivement leurs marchandises, ne constitue-t-elle pas une preuve de leur méfiance? La méfiance de Bocchus I[28], encore à la fin du II^e^ siècle avant J.-C., ne traduit-elle pas une peur héritée du passé?

25. Si le royaume du Maroc était bondé de Carthaginois, pourquoi ces mêmes Carthaginois du Maroc n'ont-ils pas pris part aux guerres puniques aux côtés de Carthage?

26. Si ces villes, que d'aucuns considèrent d'origine phénicienne ou punique, l'étaient vraiment, pourquoi les techniques de construction utilisées dans les bâtiments de ces cités ne sont-elles

26. Liv., xxix, xxx, 2-4.

27. Par contre, la présence de ces mêmes Phéniciens ou Carthaginois à l'extrême sud du royaume, ne constitue aucun danger pour ceux qui le gouvernent. Ils sont loin et bien loin de leurs forces et de leur réservoir d'hommes et toute aide à des fins hostiles peut être facilement interceptée sur la longue côte du royaume. De plus pour atteindre ce point, les dangers de la mer doivent toujours réduire sérieusement le nombre initial des passagers.

28. Strab., ii, 3, 3.

pas phéniciennes et carthaginoises[29]; même si l'introduction de celles-ci dans tel ou tel pays ne veut pas dire présence physique du peuple inventeur? Les techniques grecques ne sont-elles pas introduites en abondance sur le sol du Maroc antique sans domination, ni présence grecque?[30] Ceci ne prouve-t-il pas qu'une technique peut être importée sans avoir à introduire le peuple inventeur avec? Qu'aurait-on entendu si les techniques de construction sur le modèle grec qu'on rencontre dans de nombreuses cités du Maroc antique étaient phéniciennes ou carthaginoises!

27. Si les Puniques étaient partout sur le sol marocain, pourquoi les traces de leur divinité principale Tinit ne s'y trouvent pas? Se sont-il débarrassés de cette croyance avant de venir au Maroc?

28. Si les Puniques étaient partout sur le sol marocain, pourquoi les traces de leur langue ne sont-elles pas restées dans la langue *amazigh* (berbère) de ce pays?[31]

29. Si les Puniques étaient partout sur le sol marocain, pourquoi hormis *Volubilis*, nous n'y trouvons pas de trace de suffétat; même si on peut introduire une institution sans la présence physique de ses inventeurs?[32] L'inscription punique, quant à elle, découverte à *Volubilis*[33] et dans laquelle le dédicant, chose curieuse, décline les noms de ses ancêtres et leur fonction de suffétat, affirme-t-elle que ces personnes sont de *Volubilis* ou y avaient exercé leur suffétat?

30. Si les Puniques constituaient la majorité ou une bonne partie de la population du Maroc antique, pourquoi les noms des personnes, à l'exception de Bostar[34], ne sont pas phéniciens ou puni-

29. La technique de construction dite *opus africanum* est l'une des plus rarement utilisées sur le sol du Maroc antique.

30. Ce grand élan d'hellénisme a vu le jour, à notre avis, sur la terre du Maroc actuel, sous le règne du Roi Bogud et non de celui de Juba II, comme on l'a toujours soutenu. Cfr. H. Ghazi-Ben Maïssa, *Le règne de Bogud (78-38 avant J.-C.) ou l'extraordinaire effervescence économique du Maroc antique*, «La Recherche Historique», 3, 2005, p. 5-23.

31. Le *substratum* de notre langue aurait alors des ressemblances avec celui de la langue du pays des cèdres.

32. Le titre de *Pacha* a été largement introduit dans l'administration du Maroc, sans que les Turcs n'aient à dominer le pays.

33. J. Février, *Inscriptions puniques et néo puniques*, dans *Inscriptions antiques du Maroc*, Paris 1966, p. 84-98; G. Camps, *A propos d'une inscription punique. Les suffètes de Volubilis aux III et II^e siècle avant J.-C.*, «BAM», IV, 1960, p. 423-6.

34. *ILMar.*, 116; *IAMar.*, *lat.*, 2, 448.

ques; même si le nom ne reflète pas toujours l'ethnie de celui qui le porte. Les *Amazighs* ne portent-ils pas les noms arabes tels que Mohammed, Fatima, Zineddine et Zidane? Des princes et des rois qu'on sait *Amazighs* n'avaient-ils pas porté des noms à consonance punique tel que celui d'Adherbal et de Mastanabal?

31. Si les Puniques étaient vraiment les maîtres du commerce au Maroc antique, pourquoi n'y trouve-t-on pas ce genre de céramique hellénique connu pour avoir été commercialisé par Carthage et dont la découverte se limitait, bizarrement, à l'Espagne, au territoire Carthaginois et ses environs[35]; même si la découverte d'une céramique, même phénicienne ou punique, ne constitue pas une preuve de la présence physique des Phéniciens et des Carthaginois sur le sol du Maroc antique? La découverte de céramique grecque et italienne, datant du I^e^ siècle avant J.-C., sur le sol du Maroc antique, constitue-t-elle une preuve de présence de Grecs et de Romains sur ce territoire à cette époque? Le sens du commerce; quant à lui, peut ne pas être l'apanage des Phéniciens et Carthaginois uniquement. Les *Soussis*[36], les *Mzabis*, les *Jerbis* sont connus pour leur sens du commerce; ceci ne peut-il pas être la perpétuation d'une tradition venue des temps lointains?

32. Si la présence des Phéniciens et des Puniques était d'une telle importance, pourquoi les inscriptions phéniciennes sont-elles absentes. Pourquoi celles dites[37] puniques se comptent sur les doigts de la main, alors que celles dites Libyques (donc *Tifinagh*) sont abondantes sur le sol du royaume?

33. Comment des cités comme *Sala*, *Banasa*, *Thamusida*, voire *Volubilis*[38] qu'on dit fondées au II^e^ siècle avant J.-C. peuvent-elles

35. Cfr. J. P. MOREL, *Céramique à vernis noir du Maroc*, «AntAfr», 2, 1968, p. 69-70.

36. Le phénomène *Soussi* est étudié dans les Hautes Ecoles de Commerce (à Bordeaux notamment).

37. Les graphies dites punique et néo-punique, doivent, à notre avis, porter les noms des terres sur lesquelles elles ont éclos. La graphie grecque, qu'on dit dériver du Phénicien, ne porte-t-elle pas le nom du pays sur lequel elle a vu le jour? La graphie latine qui vient, comme chacun sait du grec, ne porte-t-elle pas le nom de son pays, le *Latium*, au lieu de rappeler, éternellement, son ancêtre le Grec ou le Phénicien?

38. Rien ne permet de dater son existence du III^e^ siècle avant J.-C. L'inscription punique sur laquelle on s'est basé, son dédicant et ses ancêtres peuvent ne pas avoir exercé le suffétat à *Volubilis*, comme nous l'avons dit plus haut; c'est, peut-être même, pour cette raison, que, bizarrement, c'est le dédicant qui y étale les fonctions des ses aïeux.

être l'œuvre de Carthage qu'on sait en guerre depuis le dernier quart du IIIe siècle, ensuite vaincue, affaiblie, enchaînée par le traité et enfin détruite en 146 avant J.-C.?

34. La céramique produite sur le sol marocain et dont on dit qu'elle est «de tradition punique», si elle rappelle celle des Carthaginois, mais pas celle des Phéniciens, n'est-elle pas *ipso facto* africaine? La trouver à *Cirta*, à *Banasa*, à *Thamusida*, à *Volubilis* ou à Carthage c'est une chose normale. Elle leur vient toutes de cette terre qui leur est commune, l'Afrique, sauf qu'elle est célèbre d'abord à Carthage grâce à la célébrité de celle-ci. La thèse de la domination phénico-punique au Maroc est tellement forte dans l'esprit de certains chercheurs qu'une poterie découverte sur le sol marocain peut avoir des caractéristiques différentes, être de meilleure qualité que celle de Carthage, mais il n'en demeure pas moins qu'elle reste à leurs yeux un sous produit de celle-ci. C'est ainsi que décrivant des vases découverts à *Banasa*, A. Luquet écrit

> Tous sont monochromes et ne sont pas décorés de lignes noires. Alors qu'à Carthage, les couleurs normalement employées durant le VIIIe siècle et le VIIe siècle sont le noir, le rouge, le violet et le marron, nos vases de Banasa sont peints de couleurs plus claires: marron clair, jaune clair, jaune orangé, brun rouge, terre de Sienne, terre de Sienne brûlée, sépia et brun Van Dyck, et en dernier lieu, dans les couches inférieures, quelques fragments peints de couleur vermillon. Comme on peut le constater, la gamme de ces couleurs est assez variée; par contre, les formes et les décors linéaires se rapprochent assez [39] de la céramiques punique archaïque... [40].

Les potiers carthaginois

> [...] utilisaient comme dégraissant un sable marin relativement très grossier, à peine broyé. Le travail de la pâte était imparfait et la céramique est très souvent grossièrement fissurée la qualité de dégraissant est relativement faible. Tout au contraire, les poteries récoltées à Banasa sont de prime abord mieux travaillées. Le dégraissant employé est souvent du quartz finement broyé, intimement lié à la pâte, dont le degré de finesse est remarquable pour certaines pièces. La cuisson a été bien menée, la cassure est nette, sans fissure, entièrement rose ou quelquefois rubéfiée [41].

39. Malgré tout l'auteur cherche à tout prix à la lier à la céramique punique.
40. A. LUQUET, *La céramique préromaine de Banasa*, «BAM», V, 1964, p. 122.
41. *Ibid.*, p. 123.

Malgré cette constatation, l'auteur n'y voit que la main des Carthaginois ou le cas échéant celle des Espagnols. «Quelle serait l'origine de ces ateliers de potiers?» se demande l'auteur, qui répond

Dans une première hypothèse, on pourrait imaginer des colons débarquant sur la côte atlantique et apportant avec eux des ustensiles de première nécessité tels que réchauds en terre, vases jattes, marmites, etc. Ces ustensiles ne sont pas de longue durée et il faut les remplacer. L'importation y pourvoira d'abord, puis on fera venir des potiers (sic) qui construiront des fours et tourneront des vases et des jattes à l'image de ceux qu'ils fabriquaient à Carthage. Autre hypothèse, continue le chercheur français, il n'est pas impossible que des potiers de la Bétique se soient expatriés, pour une raison que nous ignorons, et se soient installés à Banasa[42].

Ainsi comme on peut le constater, cet auteur cherche, malgré tout, une intelligence et des mains d'un peu partout sauf du sol même du Maroc. C'est dire à quel point le mythe de la présence carthaginoise est ancré dans l'esprit de certains chercheurs, d'une part, et à quel point ils suggèrent la stérilité de la nature du peuple autochtone, d'autre part[43].

35. Si le Maroc était submergé par le commerce des puniques, pourquoi n'y a-t-on pas découvert leur monnaie en quantité reflétant une telle présence économique?

36. Si les Carthaginois étaient les maîtres de l'économie du Maroc antique, pourquoi le système monétaire du royaume de Maurétanie était-il tout a fait différent de celui de Carthage? Constatant le manque d'influence étrangère sur les monnaies du royaume, J. Mazard[44] aboutit à une conclusion, le moins qu'on puisse dire, surprenante, puisqu'il écrit:

De cette vision rapide de la numismatique maurétanienne, que devons nous conserver? C'est tout compte fait, la faiblesse des influences extérieures. La création d'une monnaie, continue l'auteur français, ne répondait pas à de véritables nécessités économiques (*sic*). Ce fut vraisemblablement dans le but de manifester l'exercice d'un droit régalien, plutôt que dans celui de créer un véritable instrument d'échange, que ces princes et ces cités furent conduits à battre monnaie. En raison de ces préoccupations strictement (*sic*) personnelles

42. *Ibid*., p. 121-2.

43. G. Charles-Picard, l'avait, lui, écrit sans ambages. Cfr. G. Charles-Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, p. 25.

44. J. Mazard, *Création et diffusion des types monétaires maurétaniens*, «BAM», IV, 1960, p. 107-16.

et locales, les influences étrangères ne pouvaient être que légères et fugaces. C'est pourquoi cette numismatique affecte un caractère original qui la distingue de ses proches et en particulier de celles de l'Est africain et de l'Espagne? [45]

Ainsi, cette inventivité, cette richesse dans les symboles gravés (épis de blé, grappes de raisin, palmiers dattiers, abeilles, poissons, chevaux, bovins, navires etc.) ne traduisent pas, selon J. Mazard, une force, mais une faiblesse. Cette originalité de la monnaie, aurait-elle fait dire à ce chercheur la même chose s'il s'agissait d'un autre Etat de la Méditerranée, la Gaule par exemple?

37. Dans le paragraphe 8 du périple, Hannon s'est fait accompagner de *Lixitains* pour lui servir d'interprètes entre lui et les Ethiopiens. De là on a supposé que la langue de communication entre eux était forcément le punique et que par conséquent les *Lixitains*, en question, étaient des sujets phénico-puniques. Mais comme il n'y a pas de preuve de l'arrivée de Phéniciens ou Puniques au sud au Maroc avant Hannon, on a déduit qu'il s'agissait d'habitants de la *Lixus* située face à *Gades*, qu'on suppose être une fondation phénicienne [46]. Or ce qui échappe aux défenseurs de cette thèse, et J. Carcopino à leur tête, c'est que Hannon est un africain. Il peut très bien avoir parlé l'*Amazigh* (berbère) avec les Lixitains, langue de sa terre natale. Ce dont il pourrait avoir besoin c'est d'interprètes de l'Ethiopien à l'*Amazigh* et vice-versa. Et s'il arrivait qu'il ne parle pas l'*Amazigh*, lui qui a procédé à tant de préparatifs, qui va longer la côte du pays des *Amazighs*, allait-il oublier de se faire accompagner de personnes parlant cette langue? Ainsi les *Lixites* ne feront que traduire à Hannon ou aux *Amazighs* l'accompagnant de l'Ethiopien à l'*Amazigh*. Ceci nous libère de l'obligation de situer les *Lixitains* dans une zone pouvant avoir eu un contact, préalable, avec les Puniques ou les Phéniciens.

38. Vouloir identifier des Lixitains nomades de Hannon avec les sédentaires de la cité de *Lixus* du nord n'a-t-il pas semé le trouble dans l'esprit des gens de l'antiquité à nos jours? N'a-t-on pas été gêné par l'ordre des toponymes en raison de la place qu'occupe le pays des Lixitains dans cet ordre? N'a-t-on pas, parfois, procédé à la réécriture du texte? N'a-t-on pas douté de la véracité même du texte?

45. *Ibid.*, p. 116.
46. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris 1943 (IV^e^ édit.), p. 85-105.

Toutes ces interrogations et bien d'autres nous poussent à penser qu'il faudrait revoir l'idée selon laquelle les *Lixites* de Hannon seraient les habitants de la *Lixus* du nord. Et quand on sait que les Ethiopiens, leurs voisins, sont localisés par les auteurs anciens au sud des Atlas, il y a tout lieu de chercher au sud du royaume du Maroc un emplacement pour ces *Lixites*, autre que celui auquel on a toujours voulu les attacher. Et justement, le terme *Alekous*, qui donne à ses natifs le qualificatif *Oulekkous* en *Amazigh* et *Al-Lekkoussi*, en arabe, ne manque pas dans la région du *Souss*. Il a été porté par des personnalités éminentes natives de cette région[47]. Il a été porté, aussi, par la rivière qui traverse le bassin de *Tarswath* et par les gens de cette zone située à proximité et au sud de la ville de *Tafrawt*, toujours dans le *Souss*. A cela s'ajoutent d'autres toponymes de la même famille. Ainsi nous avons la ville d'*Alkoust* (féminin d'*Alkkous*), qui fut la capitale des *Gzoula* (plaine du Souss) au XII^e^ siècle[48], *Tanekkist* (ou *Talekkist*), vallée de l'Anti-Atlas occidental ouverte par le cours supérieur de l'oued dit actuellement, dans son cours inférieur, *Oued Massa*[49], *Adrar Elekkest* ou *N'Lekest*[50] qui est le nom du versant occidental de l'actuel Anti-Atlas, *Anekkis*, *Anekist*[51] ou plutôt *Alekkis*, *Alekist*[52], nom ancien de l'Anti-Atlas, lui-même. Tous ces toponymes et anthroponymes qui ne sont pas sans nous rappeler le nom du fleuve *Lixus* et les *Lixites*, existaient dans le Souss[53], zone

47. Le cheikh de Tamanarte, mort en 1563, s'appelait bien «Mohamed Ben Ibrahim Ben 'Amer Ben 'Abd Al-Jabbar Al-Jazouli Al-Tamanarti» de demeure, «*Al-Lekkoussi*» d'origine (cfr. D. JACQUES-MEUNIÉ, *Le Maroc Saharien des origines à 1670*, Paris 1982, t. 1, p. 475, note 19; p. 476, notes 20, 21, 22). Le fameux savant et biographe *Amazigh* du *Souss*, Mohamed Ibn Ahmed Al-Haddigui *Al-Loukkoussi*, qui a vécu au XVIII^e^ siècle, porte bien, aussi, ce nom. Cfr. A. AMEZGOU, *Les classes d'Al-Haddigui*, Thèse, Université Mohammed V, Faculté des Lettres, Rabat, 1994, p. 14, note 34.

48. D. JACQUES-MEUNIÉ, *Le Maroc Saharien des origines à 1670*, Paris 1982, t. 1, p. 250, 258-9, note 17, 346, note 42, 360, note 63, 370-3, 475, note 19. L'auteur pense que cette cité pourrait être située à l'entrée en plaine du cours supérieur de l'oued dit actuellement Massa.

49. *Ibid.*, t. 1, p. 115, 139, 259, note 17, 347, note 43, 360, 466, note 8.

50. *Ibid.*, t. 1, p. 87, 110-7, 138-9, 347, note 43, 360, note 63, 358-61.

51. *Ibid.*, t. 1, p. 259, 346-8, 376-80, 389.

52. Le passage du *L* au *N* est chose courante chez les *Haratins* très présents dans les zones sud du Maroc.

53. Peut-être que c'est l'oued dit, actuellement, Oued Massa qui portait, du temps de Hannon, le nom de *Alux* ou *Alecus*. N'est-il pas issu pour une grande part des vallées du *Jebel Lekest*? Cfr. JACQUES-MEUNIÉ, *Le Maroc Saharien*, cit., t. 1, p. 138-9. C'est

productrice d'argent[54], de cuivre[55], de zinc ou de l'antimoine[56], de salpêtre[57] et plaque tournante du commerce de poudre d'or du Soudan, de peaux, d'esclaves noirs, de cire, de gomme, d'ambre gris de première qualité, de musc, de civette, d'indigo, d'ivoire, d'œufs et de plumes d'autruches pendant le Moyen-âge et à l'époque moderne[58]. C'est au sud et à l'ouest de la plaine du Souss que se trouve la zone des gisements de sel, de cuivre, d'or, d'argent, du *Todrha*[59], de *Tazrart*[60] et de *Tamedoult*[61], exploités au tout début du Moyen-âge et avec laquelle elle était liée par l'historique route commerciale passant par les cols de l'Anti-Atlas[62]. C'est au sud-est de cette plaine même que se trouve le site appelé encore actuellement, par les autochtones, Agadir n' Finiqs, termes qui invitent avec force à la traduction "le mur (ou la place forte) des Phéniciens" et qui est, curieusement, situé sur la route caravanière, appelée "piste impériale", reliant *Tiznite*, ville de la plaine du Souss, à Tindouf et à Dakar[63].

C'est, donc, à l'extrême sud du royaume de Maurétanie, laquelle extrême est située, selon Al Bakri, à un mois de marche (soit 900

sur le site dit *Tankist* (= *Talkist*) que les eaux de l'oued furent retenues par la construction, en 1973, du barrage «Youssouf Ibn Tachfin». S. Gsell avait, lui, vu, dans le Lixus de Hannon, l'*Oued Dra'a*. Cfr. S. GSELL, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord* (= *HAAN*), t. 1, Paris 1913, p. 482, 484. note 7. Il sera suivi par M. MARCY, *Notes linguistiques autour du périple d'Hannon,* «Hespéris», t. XX, 1935, p. 60.

54. AL-MOURRAKOUCHI ('ABD AL-WAHID), *Al-Mo'jib fi talkhiçi Akhbari Al-Maghrib*, Beyrout 1998 (en arabe), p. 259. L'auteur évoque, ici, le nom de la cité *Alkoust*, comme étant l'*Urbs* de Gzouladu *Souss*.

55. *Ibid*., p. 260.

56. *Ibid*.

57. JACQUES-MEUNIÉ, *Le Maroc Saharien des origines*, cit., t. 2, p. 743.

58. *Ibid.*, t. 2, p. 740-820.

59. *Ibid.*, t. 1, p. 217, 220.

60. *Ibid*., t. 1, p. 220.

61. AL-YA'QOUBI, *Al-Bouldan*, Annajaf 1957 (en arabe), p. 110: «[...] Des localités des *Beni Dar'a*, se trouve celle, pas grande, de *Tamedoult* [...] autour d'elle des gisements d'or et d'argent à fleur du sol, on dit que les vents les emportent»; cfr. aussi AL-BAKRI, *Description de l'Afrique Septentrionale*, Paris 1965 (II^e^ édit., trad. française), p. 316.

62. Cfr. JACQUES-MEUNIÉ, *Le Maroc Saharien des origines*, cit., t. 1, 395-6. *Errata*: les références signalées par l'abréviation «*Ibid*.» des notes 384 et 385 de notre article H. GHAZI-BEN MAÏSSA, *Image ou mirage de la Tingitane à travers les sources arabes médiévales*, dans *L'Africa romana* XIV, p. 2249 renvoient à l'ouvrages de Jacques-Meunié et non pas à ceux des auteurs signalés à la note précédente.

63. Cfr. JACQUES-MEUNIÉ, *Le Maroc Saharien des origines*, cit., t. 1, p. 165.

km) de Tingi[64], qu'il faut, à notre sens, placer ces comptoirs carthaginois[65]. C'est là-bas qu'il faut renforcer les efforts de fouilles.

C'est dans cette région du Sud du royaume du Maroc antique qu'il faudrait, à notre avis, chercher la *Lixos*, dite[66] fondée par les Puniques[67], située au voisinage des Ethiopiens et des *Pharusii*[68], à une distance quasi infinie de Tingi[69] et à trente jours de marche de Lynx (autrement dit de *Lixus*, la célèbre), selon les sources de Strabon[70], sources auxquelles le géographe ne croit pas tellement, parce que, entre autres, sa pensée allait, justement, et à tort, à la *Lixus* du nord.

La proximité de la *Lixus* du nord et sa célébrité ont fait que, de l'antiquité à nos jours, on n'a pas cessé, à tort, de voir en elle la cité dont les habitants sont mentionnés par Hannon et ce malgré l'ordre dans lequel sont cités ces *Lixites* par rapport à l'itinéraire maritime du récit du Carthaginois. Cet ordre a beaucoup dérangé, au point où d'aucuns ont cru devoir douter de la véracité du périple[71]. En effet, le fait d'être en présence de deux paramètres géographiques pour deux lieux, l'un connu, l'autre méconnu,

64. Cfr. Al-Bakri, *Description*, cit., p. 214.

65. Suite à la brève analyse que nous avons faite (Ghazi-Ben Maïssa, *Image ou mirage de la Tingitane*, cit., p. 2249-50) du texte de Strabon (xvii, 3, 3), nous proposons, avec beaucoup de réserve, que le comptoir de *Thymiatérion* soit confondu avec le site de la ville d'*Asfi* (ville entourée des plaines de *Doukkala* et d'*Abda*); celui de *Caricon Teichos* avec celui de la ville d'Agadir dont le nom complet est un nom composé de «*Agadir*» *et «N'Ighir*» et qui veut dire textuellement «le Mur ou l'Enclos de l'Epaule (de la montagne)». Ainsi, *Teichos* correspondrait à *Agadir* et *Caricon* à *Ighir*. Gsell, *HAAN*, t. 1, p. 483, avait fait le même rapprochement, mais lui, en raison du terme punique (cfr. Plin., *nat*., iv, 120 et Avien., *ora mar*., v, 268-269), donc africain, *Agadir*, qu'il considère, à tort, d'origine phénicienne. D'ailleurs, à notre connaissance, ce terme n'apparaît nulle part dans le monde phénicien, excepté sur la côte, curieusement, toute proche et faisant face à l'Afrique. Mais, paradoxalement, nous le rencontrons avec abondance sur la terre de *Tamazgha* (la Berbérie).

66. Le périple ne mentionne pas cette ville parmi les fondations des marins; par conséquent, nous pensons, que c'est une ville fondée par les autochtones après l'arrivée des Carthaginois et suite à l'efflorescence du commerce avec eux.

67. Ps. Scyl., 112.

68. «Ces *Pharusii* [...] habitent [...] vers les Ethiopiens occidentaux [...] se rencontrent, mais rarement, avec les *Maurusiens* en traversant le désert». Strab., xvii, 3, 7.

69. Selon les sources de Plin., *nat*., v, 4.

70. Strab., xvii, 3 et 8.

71. D'autres ont voulu le limiter à *Lixus*, la célèbre, ce qui aurait fait perdre à ce Périple tout son sens. D'autres ont voulu y voir "l'éternelle" perfidie des Carthaginois, désireux de brouiller les pistes.

portant deux noms identiques, a semé le trouble dans les esprits. C'est cette confusion dans la tête même de Pline qui consiste à prendre des *Lixites* du sud, dont il ignore l'existence, pour les *Lixites* du nord, eux célèbres, qui lui a fait écrire:

minus profecto mirentur portentosa Graeciae mendacia de his et amne Lixo prodita qui cogitent nostros nuperque paulo minus monstrifica quaedam de iisdem tradidisse, [...], quaeque alia Cornelius Nepos avidissime credidit[72]

au sujet de l'autre *Lixus* bien éloignée de Tingi. C'est, aussi, en partie[73], le fait de prendre la *Lixus* du sud, voisine des Pharusiens et des Ethiopiens (peuplades qu'on savait vivre au-dessus des Atlas) pour la *Lixus* du nord, dont on sait qu'elle fait face à *Gadeira*, que Strabon, après Artémidore, croit devoir rejeter ce qu'a rapporté Eratosthène[74]. C'est en voulant concilier entre ce qui est rapporté au sujet de la *Lixus* du nord et celle du sud, les croyant une et même ville, que l'auteur du périple de Pseudo-Scylax, s'est mis dans une situation inextricable que ne peut illustrer que la confusion de son texte quant à situer les toponymes[75].

72. PLIN., *nat*., V, 4.

73. Le chiffre 300 avancé comme étant le nombre de cités créées par les Phéniciens sur la côte de Libye (cfr. STRAB., XVII, 3, 3) doit aider à douter de l'information. D'ailleurs si l'on adopte ce chiffre, c'est l'idée de «villes» de 100 habitants chacune que l'on doit accepter en supposant, bien sûr, que tous les partants (30.000) sont arrivés sains et saufs à destination. Ce qui relève de l'impossible.

74. STRAB., XVII, 3, 8.

75. Cfr. PS. SCYL., 112.

Mariachiara Angelucci

Le ricchezze africane in Agatarchide di Cnido e nel *Periplus Maris Erythraei*

L'opera *Sul Mar Rosso* (περὶ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης) di Agatarchide di Cnido, storico e geografo del II secolo a.C., e il *Periplus Maris Erythraei* di un anonimo del I secolo d.C., l'una per quanto sappiamo di impostazione prevalentemente etnografica, l'altro scritto a fini più commerciali che letterari, pur composti ad alcuni secoli di distanza e con taglio e contenuti differenti, sono entrambi una preziosa fonte di informazioni a cui attingere per una più ampia conoscenza delle risorse economiche delle regioni africane nord-orientali, ricche tanto oggi quanto allora di beni esportati in tutto il mondo.

Gli antichi utilizzavano l'espressione *Erythraeum mare* per indicare una realtà geografica non completamente coincidente con la nostra[1], come si evince da Erodoto, il quale se ne serve per indicare le acque che bagnano indistintamente tutte le coste meridionali dell'Asia. Non si tratta quindi solo dell'attuale Mar Rosso, che lo storico chiama con il termine specifico di Golfo Arabico[2], ma anche del Golfo Persico e dell'Oceano Indiano[3].

* Mariachiara Angelucci, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Pavia.

1. SIDEBOTHAM (1986), pp. 182-6, fornisce un elenco, non completo ma molto rappresentativo, delle citazioni e dei relativi significati dei termini *Erythra Thalassa* e *Rubrum Mare* negli autori greci e latini. Da tale elenco risulta chiaro che essi venivano utilizzati per indicare indistintamente il Mar Rosso, il Golfo Persico o l'Oceano Indiano. Talvolta si riferivano invece a tutte le acque di queste tre aree o non possedevano un significato sicuro. Cfr. anche *RE*, s.v. *Erythra Thalassa* [H. BERGER], vol. VI, 1, 1907, pp. 592-602.

2. HDT., II, 11.

3. HDT., I, 1; IV, 37. Le conoscenze dell'Asia possedute da Erodoto, in particolare per le zone prese in esame secoli dopo da Agatarchide e dall'anonimo del *Periplus*, sono piuttosto limitate e imprecise. Egli afferma che il Tigri e l'Eufrate sfociano nel Mar Rosso, dimostrando di ignorare l'esistenza della profonda insenatura costitui-

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 115-124.

All'epoca di Erodoto i traffici commerciali che interessavano l'*Erythraeum mare* erano quasi totalmente in mano ai Fenici, che mettevano in circolazione notizie leggendarie sulle popolazioni e sui prodotti di terre lontane, al fine di aumentare i prezzi dei beni venduti[4]. Se contatti sporadici dei Greci con queste aree sono attestati fin da epoca arcaica, fu solo con le esplorazioni compiute in seguito alle conquiste di Alessandro Magno (336-323 a.C.) che si ampliarono notevolmente le conoscenze geografiche e le aree degli scambi commerciali. Un'ingente quantità di notizie, prima di allora del tutto o in parte sconosciute, relative alla flora, alla fauna, ai climi e ai popoli delle regioni conquistate vennero in possesso dei Greci, i quali iniziarono a muoversi in un panorama completamente diverso da un punto di vista sia politico sia geografico[5].

Dopo la morte di Alessandro i Tolomei, che si erano insediati in Egitto, praticarono una politica tale che Alessandria diventò ben presto il principale porto del Mediterraneo. Il regno dei primi quattro sovrani fu un secolo di intensa esplorazione e di sfruttamento della regione, che portò alla fondazione di importanti centri come *Arsinoe*, *Myos Hormos*, *Berenice* e *Adulis*. I navigatori si spinsero fino a Capo Guardafui e tutte le coste dell'odierno Mar Rosso furono descritte e misurate in giorni di navigazione convertiti in stadi[6].

I motivi per cui i Greci si dirigevano in queste terre erano soprattutto commerciali. Qui si trovavano infatti prodotti che potevano essere esportati in tutto il Mediterraneo con notevoli profitti: erbe e resine aromatiche, spezie, avorio, incenso e mirra, essenziali per la vita sociale e religiosa degli antichi. Se la costa araba attrasse l'interesse dei Greci fin da epoca remota, la costa africana vide la presenza di mercanti greci soprattutto a partire dal III secolo a.C. grazie all'attività dei Tolomei[7]. Nello scritto *Sul Mar Rosso* Agatarchide di Cnido fornisce un resoconto abbastanza ricco delle informazioni ac-

ta dal Golfo Persico, e chiama Arabia sia la costa est sia la costa ovest del Golfo Arabico, del quale fornisce dimensioni approssimative (HDT., II, 11). Sulla geografia di Erodoto relativa all'Asia e all'Africa cfr. PÉDECH (1976), pp. 48-53; BUNBURY (1979), pp. 218-317; LINTON MYRES (1983), pp. 115-34.

4. BUNBURY (1979), pp. 218-21.

5. PÉDECH (1976), pp. 75-84; DESANGES (1978b), pp. 243-7; DIHLE (1983), pp. 173-99; CASSON (1994), pp. 115 ss.

6. PLIN., *nat.*, VI, 163-74; STRAB., XVI, 4, 4.

7. DIOD., I, 37, 5. Cfr. PRÉAUX (1952), pp. 257-81; FRAZER (1972), pp. 173-84; DESANGES (1978b), pp. 247 ss.

quisite nel corso delle esplorazioni condotte da incaricati dei re dell'Egitto, in particolare in quella parte dell'Africa corrispondente all'Etiopia, che si affacciava un tempo sul Mar Rosso, sulla quale non sono molte le notizie provenienti da fonti letterarie. Le regioni da lui trattate sono poco conosciute, ma non meno ricche e suggestive per chi è animato da interessi etnografici o economici.

L'opera *Sul Mar Rosso* è in cinque libri: fortunatamente Fozio ci ha trasmesso estratti di una certa consistenza dei libri primo e quinto, quest'ultimo confrontabile e integrabile con quanto ci è pervenuto attraverso Diodoro[8]. Anche Strabone risulta una fonte importante, per l'utilizzo egli fa di Agatarchide attraverso Artemidoro[9].

Agatarchide, originario di Cnido, svolse la sua attività scientifica ad Alessandria durante il regno di Tolomeo VI, dal quale fu probabilmente esiliato, non potendo così portare a termine la sua opera, come egli stesso afferma[10]. Questa appare frutto soprattutto dell'elaborazione dei documenti e dei rapporti disponibili negli archivi di Alessandria, ai quali egli ebbe facile accesso grazie ai contatti con gli ambienti della corte. La scelta del contenuto fu dettata, su testimonianza dello stesso autore[11], dalla volontà di offrire informazioni nuove e documentate sulle regioni meridionali del mondo abitato, fino ad allora quasi totalmente sconosciute ai Greci[12].

Per spiegare l'interesse di Tolomeo II per queste zone, Agatarchide, nel I libro della sua opera, sottolinea il bisogno del re di avere una fonte sicura di rifornimento di elefanti da guerra e la sua curiosità scientifica per gli animali esotici, che venivano poi messi in mostra ad Alessandria[13]. Gli *excerpta* di Fozio iniziano proprio con una nota sull'interesse di Tolomeo II per la caccia agli elefanti, interesse che trova conferma in un'iscrizione del suo suc-

8. DIOD., III, 12-48.

9. STRAB., XVI, 4, 5-7; 9-16; 18-9.

10. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.110, 460b = 112 BURSTEIN (1989). Sull'esilio di Agatarchide sotto il regno di Tolomeo VI o Tolomeo VIII, cfr. BURSTEIN (1989), pp. 15-7. Su Agatarchide cfr. anche JACOBY, *FGrHist*, 86; BUNBURY (1979), pp. 51-61; PÉDECH (1976), pp. 127-34.

11. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.64, 454b = 65 BURSTEIN (1989).

12. Se non si possono certamente escludere viaggi compiuti personalmente da Agatarchide, è senza dubbio significativo che egli non faccia alcun cenno specifico alla necessità dell'autopsia, mentre ritenga fondamentali per il lavoro dello storico la familiarità con la materia trattata, uno stile degno di chi scrive storia e l'intenzione di procurarsi la fama. Cfr. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.110, 460b = 112 BURSTEIN (1989).

13. Cfr. TRINQUIER (2002), pp. 861-919.

cessore Tolomeo III[14]. È d'altra parte ben nota l'attenzione riservata a tali animali da parte dei re ellenistici, i quali ne avevano compreso l'importanza sia come mezzo di trasporto sia come valido supporto in guerra a partire dalle campagne di Alessandro Magno in Asia. Fu proprio con le spedizioni del re macedone che i Greci entrarono per la prima volta in contatto con l'uso militare di elefanti: nella battaglia di Gaugamela del 331 a.C. Dario schierò quindici elefanti provenienti dalle regioni ad ovest dell'Indo, il cui satrapo combatteva al suo fianco come alleato[15]. Successivamente furono i Greci stessi a servirsi di elefanti come mezzi da guerra, seppure con alterne vicende[16].

Se i Seleucidi, alla morte di Alessandro, riuscirono a rifornirsi facilmente di tali animali provenienti dall'India, grazie alla dislocazione territoriale delle regioni controllate, i Tolomei si trovarono invece in serie difficoltà. Con lo scoppio della prima guerra siriaca nel 275 a.C. Tolomeo II dovette fronteggiare il potente esercito di Antioco I. Ciò spiega le spedizioni organizzate nel sud della valle del Nilo e lungo le coste occidentali del Mar Rosso con le conseguenti fondazioni di nuovi centri da utilizzare come stazioni di caccia e di commercio[17]. In particolare furono privilegiati i porti da *Arsinoe* e *Bere-*

14. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.1, 441b = 1 BURSTEIN (1989); *OGIS*, 54, ll. 10-3. Cfr. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.9, 444b = 9 BURSTEIN (1989).

15. Per la verità, stando a quanto scrive Arriano (ARR., XV, 4; 6), dopo un primo forte impatto iniziale sulle file greche, non sembra che gli elefanti abbiano avuto un ruolo determinante nel corso della battaglia, che si concluse a favore di Alessandro. Lo storico non ne parla più se non alla fine, quando narra che gli animali si trovavano nel campo persiano, dunque nelle retrovie, al momento dell'arrivo di Parmenio, che se ne impadronì. Qualcosa doveva essere cambiato nel corso dello scontro ed è possibile che gli elefanti, forse non ben governati, fossero stati ritirati. Cfr. GRIFFITH (1947), pp. 77-89; MARSDEN (1964), pp. 40-64; SCULLARD (1974), pp. 64-5; TARN (1981), pp. 182-90; DEVINE (1989), pp. 77-80. Nel mio contributo (ANGELUCCI 2003, pp. 29-36), come in quello di MARSDEN (1964), non si fa cenno alla presenza degli elefanti sul fronte persiano proprio per la loro irrilevanza sul piano della strategia bellica e dell'andamento complessivo dello scontro.

16. Si può ricordare la vicenda di Alessandro che, nella battaglia sull'Idaspe nei pressi di Taxila, si servì di un gran numero di elefanti per fronteggiare il re Poro. Quest'ultimo, tuttavia, di gran lunga più abituato a gestire i pachidermi accanto ai consueti corpi dell'esercito, fece pagare la vittoria a grave prezzo. L'impatto sui Greci fu tale che Seleuco, in particolare, fece degli elefanti la sua principale forza in guerra e l'emblema della sua dinastia, scambiando con una considerevole quantità di essi le regioni annesse al di là dell'Indo. Cfr. TARN (1981), pp. 190 ss.; HAMILTON (1956), pp. 26-31; SCULLARD (1974), pp. 66-71; TOYNBEE (1973), pp. 32-3.

17. Sulle spedizioni dei Tolomei finalizzate alla caccia di elefanti la letteratura è

nice fino a *Ptolemais Theron* e ad *Adulis*, dai quali gli animali venivano inviati ad Alessandria.

Se l'interesse dei Tolomei per gli elefanti come strumento di guerra è indubbio, Agatarchide stesso pone in evidenza l'altro aspetto non secondario, che spingeva i re a procurarsi tali animali: la curiosità per quanto è diverso ed esotico costituiva un forte motivo di attrazione e rappresentava la causa di nuove spedizioni. Scrive Agatarchide, fonte Diodoro, nel V libro della sua opera:

> Tolomeo II, che fu un appassionato di caccia agli elefanti e assegnava grandi doni a coloro che praticavano la straordinaria caccia agli animali più forti, spendendo molto denaro per questa passione, riuscì a procurarsi molti elefanti da combattimento e per converso fece sì che numerosi animali dalla natura mai vista e straordinaria venissero conosciuti dai Greci[18].

Agatarchide, citato da Diodoro[19], riporta molti particolari di animali che vivevano in queste regioni remote e che erano divenuti noti ai Greci di Alessandria grazie alle spedizioni di caccia organizzate dai Tolomei. L'autore menziona il rinoceronte, per vigore e forza simile all'elefante, ma più piccolo in altezza, i crocotti, dalla natura commista di cane e di lupo, verosimilmente da identificare con una varietà di iene, i tori selvaggi, erroneamente definiti carnivori. Cita alcune specie di scimmie, chiamate cinocefali, cepi e sfingi. Si sofferma quindi sugli enormi serpenti che popolano in gran numero queste terre, fornendo un resoconto curioso della cattura di uno di questi, portato vivo ad Alessandria e da lui stesso ammirato per le dimensioni straordinarie.

Non è superfluo sottolineare che dagli elefanti e dai rinoceronti si ricavava l'avorio, prodotto di lusso largamente impiegato per uso pubblico e privato. Incrementavano le casse dello Stato anche i proventi delle miniere d'oro della Nubia[20] e i topazi dell'isola det-

considerevole. Si segnalano, oltre ai già citati SCULLARD (1974), pp. 123-45 e TOYNBEE (1973), pp. 32-3, DESANGES (1967), pp. 31-50; KREBS (1967), pp. 427-47; CASSON (1993), pp. 247-60; VRANOPOULOS (1975), pp. 130-46; FRAZER (1972) pp. 177-80.

18. DIOD., III, 36 (trad. di F. G. GIANOTTI, Sellerio, Palermo 1986). Cfr. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.84, 457a = 86a BURSTEIN (1989); DIOD., III, 41, 1-4 = 86b BURSTEIN (1989); STRAB., XVII, 1, 5.

19. DIOD., XXXV-XXXVI.

20. PHOT., *Bibl.*, Cod. 250.22-29, 447b-449a = 22, 23a-29a BURSTEIN (1989); DIOD., III, 12-4 = 23b-29b BURSTEIN (1989).

ta "Serpentaria"[21]. L'importanza delle miniere giustifica l'ampio *excursus* che Agatarchide dedica al racconto del lavoro che qui si svolgeva, dimostrando fin da subito grande attenzione anche per l'aspetto etnografico, come si coglie nell'attenta descrizione della provenienza e delle condizioni disumane dei minatori. Se ne deduce che l'interesse economico e quello antropico procedono di pari passo: appropriarsi di notizie su usi e costumi diversi da quelli dei Greci significava, per il Greco di età ellenistica, ampliare gli orizzonti e arricchire il proprio bagaglio culturale, anche in prospettiva di una futura crescita commerciale[22].

Per quanto riguarda il *Periplus Maris Erythraei*, l'autore deve essere un greco egiziano, come è possibile evincere da alcuni riferimenti interni alla sua opera[23]. A questo dato per noi importante, in quanto conferisce maggior credito alle notizie riportate, si aggiunge la sua personale esperienza delle rotte che descrive, consentendoci di seguire da vicino il percorso seguito dalle navi lungo la costa africana fino a *Rhapta* nell'attuale Tanzania e di conoscere le ricchezze economiche e antropiche di queste terre. Il suo *Periplus* non è stato concepito, come altri a noi noti, quali ad esempio quelli di Scilace, di Arriano e di Marciano di Eraclea, per essere una guida ad uso dei naviganti, ma soprattutto per l'utilità degli uomini di commercio. Il titolo in questo senso è fuorviante. L'autore stesso sembra essere stato un mercante, che decise di scrivere un testo sulle rotte da lui stesso percorse e sui beni utilizzati come oggetto di scambio. Egli fornisce, oltre a informazioni utili sulla navigazione e sui popoli ostili o benevoli, un elenco dei prodotti che potevano essere comprati o venduti in ciascun porto, consentendo una vera e propria panoramica delle ricchezze di quelle terre. Lo scopo del libro è descrivere le due linee principali dei traffici commerciali, che avevano origine nei porti del Mar Rosso in Egitto. La prima rotta si rivolgeva ad est verso l'India; la seconda, alla quale qui più specificamente accennerò, seguiva le coste dell'Africa, spingendosi fino a *Rhapta* con soste intermedie, in città quali *Adulis*, *Avalites*, *Opone*[24]. L'autore è interessato soprattutto

21. Phot., *Bibl.*, Cod. 250.82, 456b = 84a Burstein (1989); Diod., iii, 39, 3-9 = 84b Burstein (1989). Cfr. Plin., *nat.*, xxxvii, 108.

22. Cfr. Dihle (1962), pp. 205-32 (trad. it. Dihle 1983, pp. 175-99); Gozzoli (1978), pp. 54-79.

23. Cfr. Casson (1989), pp. 7-10.

24. Con l'espressione *Erythraeum mare* l'autore intende, come già Erodoto, non solo l'attuale Mar Rosso, ma anche il Golfo Persico e l'Oceano Indiano. Nella sua

al commercio di beni di lusso che, comprati in queste regioni, venivano poi esportati in tutto il Mediterraneo dai mercanti dell'Egitto romano. L'elenco di tali beni appare molto dettagliato: per la costa etiope del Mar Rosso egli ricorda i porti di *Ptolemais Theron* e di *Adulis*[25], quest'ultimo il più importante centro commerciale della costa ovest del Mar Rosso. Secondo la testimonianza di Strabone, *Ptolemais Theron*, fondata da Tolomeo Filadelfo, prendeva nome dalle battute di caccia che si organizzavano per catturare gli elefanti[26]. All'epoca dell'autore del *Periplus* non era più il centro fiorente dell'epoca dei primi Tolomei, ma un porto di ridotte dimensioni, destinato per lo più all'esportazione di una modesta quantità di avorio e di gusci di tartarughe. Questi ultimi erano tra i beni pregiati di esportazione più menzionati nel *Periplus* e trovavano largo impiego presso i Greci e i Romani[27]. *Adulis*, l'odierna Massawa[28], è ricordata in particolare come centro per l'esportazione dell'avorio, proveniente dalle regioni dell'interno:

> Da *Adulis* è un viaggio di tre giorni fino a *Koloe*, città dell'interno e primo centro per il commercio dell'avorio. Di qui ci sono cinque giorni fino alla città di *Axomites*, dove è portato tutto l'avorio che proviene dalle terre al di là del Nilo attraverso il luogo di nome *Kueneion* e di lì fino ad *Adulis*. Gli elefanti e i rinoceronti, che in gran numero vengono uccisi, vivono nelle regioni interne, sebbene in rare occasioni possano essere visti anche presso il mare intorno alla stessa *Adulis*[29].

Sempre sulla costa etiope sullo stretto di Bab el-Mandeb viene menzionato il centro di *Avalites*, dal quale vengono esportate spezie, una piccola quantità di avorio, gusci di tartaruga e mirra, in piccola quantità ma molto pregiata[30]. Le coste del nord della Somalia con i villaggi di *Malao*, di *Mosyllon* e di *Opone*, sono ricor-

opera egli si occupa, pertanto, di tutti i commerci che si sviluppano in tali aree geografiche. Cfr. WHEELER (1954), pp. 112-25; PÉDECH (1976), pp. 174-8; BUNBURY (1979), pp. 443-79; CASSON (1984), pp. 187-98; ID. (1989), pp. 11 ss.

25. *Per. Mar. Erythr.*, 3-4.

26. STRAB., XVI, 4, 7.

27. Cfr. CASSON (1989), pp. 101-2. Tra gli autori antichi si ricordano le testimonianze di PLIN., *nat.*, IX, 39; XXXIII, 146, e di MART., *Epigr.*, IX, 59, 9.

28. CASSON (1984), pp. 199-210.

29. *Per. Mar. Erythr.*, 4. Le città di *Koloe*, *Axomites* e *Kueneion* corrispondono rispettivamente agli odierni centri di Kohaito, Asso e Sennar. Cfr. CASSON (1989), pp. 102-8 con bibl.

30. *Per. Mar. Erythr.*, 7. Cfr. DESANGES (1978), pp. 83-101.

date soprattutto per la mirra, per l'incenso di diverse qualità[31] e per il grande quantitativo di cassia[32], oltre che per le spezie, per gli schiavi e, occasionalmente, per l'avorio[33]. Analoghi prodotti provenivano dalla costa est dell'Africa, in corrispondenza della Somalia e del Kenya. In particolare per il centro di *Raphta*, che doveva essere di una certa dimensione, e per le zone limitrofe collocabili all'altezza dell'isola di Zanzibar, l'autore ricorda il commercio di una grande quantità di avorio, meno pregiato rispetto a quello di *Adulis*, e l'esportazione di corna di rinoceronte e di gusci di tartaruga della migliore qualità[34].

Se l'esportazione riguardava soprattutto beni di lusso, l'importazione comprendeva beni di genere diverso, più necessari per la vita di tutti i giorni, dai quali possiamo dedurre il livello economico di queste regioni africane. Ad *Avalites* giungevano grano, riso, olio di sesamo, tessuti in cotone. *Adulis*, tappa principale della rotta africana in direzione di *Raphta*, era la capitale di un regno che si estendeva dall'area a nord di *Ptolemais Theron* fino agli stretti di Bab el-Mandeb ed era governato da un certo Zoskales. Dai beni importati e dalle informazioni fornite dall'autore si può attribuire alla corte e alla popolazione un tenore di vita non particolarmente alto, per quanto il regno fosse al centro di commerci di beni di lusso. Accanto ad importazioni di beni di un certo valore come vasi, olio e vino provenienti dall'Italia, sono indicati utensili di uso quotidiano, ferro e tessuti di bassa qualità[35].

Oltre a notizie di carattere commerciale l'autore del *Periplus* fornisce dati riguardanti l'antropologia e la storia naturale. Pur essendo un uomo di commercio, che si spostava per interessi di natura prettamente economica e non per mera curiosità etnografica, appare attratto dalle caratteristiche inusuali delle popolazioni locali incontrate nei porti o lungo le rotte dei suoi traffici. Così egli ricorda le particolari case degli *Ichthyophagoi*[36], gli uomini alti di *Rhapta*[37] e curiosità inerenti al vestiario e alle abitudini alimentari.

31. La mirra, proveniente soprattutto dalla Somalia e dall'Arabia, era un prodotto molto costoso e veniva usata dai Romani come incenso e per creare profumi e medicinali. Cfr. Miller (1969), pp. 107-9; Groom (1981).

32. Miller (1969), pp. 154-72; Casson (1984), pp. 225-46.

33. *Per. Mar. Erythr.*, 8-13.

34. Ivi, 16.

35. Casson (1989), pp. 20-1.

36. *Per. Mar. Erythr.*, 2.

37. Ivi, 16.

Non tralascia di rivolgere la sua attenzione anche alle caratteristiche insolite degli animali, secondo una consuetudine già propria di Agatarchide.

L'autore del *Periplus* è un mercante, non un uomo di lettere e come tale dunque scrive. Se da una parte il testo è forse privo di stile e a volte ripetitivo, senz'altro un po' ostico per la presenza di termini tecnici, dall'altra, proprio per la sua particolare natura, fornisce elementi che nessun altro tramanda. In tal modo esso si configura come un'opera unica e preziosa, perché niente del genere è sopravvissuto dall'antichità e perché riporta informazioni dettagliate su un argomento altrimenti poco conosciuto. Insieme all'opera di Agatarchide, rispetto al quale presenta notizie diverse e complementari, il *Periplus* costituisce una fonte essenziale per ricostruire l'entità delle ricchezze che si trovavano allora sulla costa nord-orientale dell'Africa.

Bibliografia

ANGELUCCI M. (2003), *La battaglia di Gaugamela: terminologia e tecnica militare in Diodoro*, (Sungraphé, 5), a cura di D. Ambaglio, Como, pp. 29-36.

BUNBURY E. H. (1979), *History of Ancient Geography*, vol. I, Amsterdam (2ª ed.).

BURSTEIN S. M. (1989), *Agatarchides of Cnidus: On the Erythraean Sea*, London.

CASSON L. (1984), *Ancient Trade and Society*, Detroit.

CASSON L. (1989), *The Periplus Maris Erythraei. Text with Introduction, Translation and Commentary*, Princeton.

CASSON L. (1993), *Ptolemy II and the Hunting of the African Elephants*, «TAPhA», 123, pp. 247-60.

CASSON L. (1994), *Travel in the Ancient World*, London (2ª ed.).

DESANGES J. (1967), *Le Chasseurs d'éléphants d'Abou-Simbel*, in *Actes du 92 Congrès des Sociétés savantes*, Strasbourg-Colmar, pp. 31-50.

DESANGES J. (1978a), *Le Littoral africain du Bab el-Mandeb d'après les sources grecques et latines*, «Annales d'Ethiopie», 11, pp. 83-101.

DESANGES J. (1978b), *Recherches sur l'activité des Méditerranées aux confins de l'Afrique (VI siècle avant J.-C.-IV siècle après J.-C.)*, Paris.

DEVINE A. M. (1989), *The Macedonian Army: Its Strenght and Lenght of its Battle-Line*, «AncW», 19, pp. 77-80.

DIHLE A. [1962] (1983), *Zur Hellenistische Etnographie*, in *Grecs et Barbares*, (Entretiens sur l'antiquité classique, 8), Fondation Hardt, Genève 1962, pp. 205-32 ora in trad. it. *Etnografia ellenistica*, in PRONTERA (a cura di) (1983), pp. 175-99.

Frazer P. M. (1972), *Ptolemaic Alexandria*, vol. I, Oxford.
Gozzoli S. (1978), *Etnografia e politica in Agatarchide*, «Athenaeum», 66, pp. 54-79.
Griffith G. T. (1947), *Alexander's Generalship at Gaugamela*, «JHS», 67, pp. 77-89.
Groom N. (1981), *Frankincense and Myrrh. A Study of the Arabian Incense Trade*, London.
Hamilton J. R. (1956), *The Cavalry Battle at the Hydaspes*, «JHS», 76, pp. 26-31.
Krebs W. (1967), *Die Kriegselefanten der Ptolemäer und Aithioper*, «Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock», Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe, 17, pp. 427-47.
Linton Myres J. (1983), *Erodoto geografo*, in Prontera (a cura di), (1983), pp. 115-34.
Marsden E. W. (1964), *The Campaign of Gaugamela*, Liverpool.
Miller J. I. (1969), *Roma e la via delle spezie. Dal 29 a.C. al 641 d.C.*, Oxford.
Pédech P. (1976), *La géographie des Grecs*, Vendôme.
Préaux C. (1952), *Sur les communications de l'Éthiopie avec l'Égypte hellénistique*, «Chronique d'Egypte», 27, pp. 257-81.
Prontera F. (a cura di) (1983), *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica*, Bari.
Scullard H. H. (1974), *The Elephant in the Greek and Roman World*, Cambridge.
Sidebotham S. E. (1986), *Roman Economic Policy in the "Erythra Thalassa" 30 B.C. - A.D. 217*, Leiden.
Tarn W. W. (1981), *Alexander the Great*, vol. II, Chicago (3ª ed.).
Toynbee J. M. C. (1973), *Animals in Roman Life and Art*, London.
Trinquier J. (2002), *Localisation et functions des animaux sauvages dans l'Alexandrie lagide: la question du "zoo d'Alexandrie"*, «MEFRA», 114, 2, pp. 861-919.
Vranopoulos E. A. (1975), *War Elephants of the Hellenistic Period*, «Platon», 26, pp. 130-46.
Wheeler M. (1954), *Rome beyond the Imperial Frontiers*, London.

Amel Soltani

Nouvel apport à la numismatique punique dans la collection du Musée National des Antiquités d'Alger

Le monnayage punique n'a pas fini de nous surprendre par de nouvelles données numismatiques. Il était clair pour nous en procédant à l'inventaire de la riche collection du Musée National des Antiquités d'Alger (MNA) que les monnaies allaient enrichir encore plus nos connaissances dans le domaine de la numismatique.

Pour cela un inventaire de toute la collection punique était bien nécessaire pour évaluer la composition et la variété des émissions monétaires dans le médaillier d'Alger dont quelques échantillons vont être présentés ici.

De manière générale, la production monétaire punique nous a fourni un ensemble d'émissions, extrêmement abondantes, et les monnaies en bronze que nous allons présenter ici, restent pour la majorité d'origine incertaines. Ces sont des monnaies frappées dans leur majorité au courant de la deuxième guerre punique et nous savons que l'espace géographique durant ce conflit était très vaste. Il est donc difficile de certifier leur lieu d'origine et de frappe. Notre apport dans ce domaine se rapportera surtout aux monnayages de la première et de la deuxième guerre punique dans la métrologie, l'iconographie et l'épigraphie.

Métrologiquement, nous savons que durant la première et de la deuxième guerre punique, le *shekel* devient une référence métrologique unique, dans l'iconographie les thèmes se fixent volontiers et, pour l'épigraphie nous nous retrouvons en général en présence de lettres puniques singulières et doubles sur le revers.

* Amel Soltani, Musée National des Antiquités d'Alger.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 125-134.

Période allant de 300-264 av. J.-C.

Atelier de Carthage (entre autres) 300-264 av. J.-C.: style de transition
1/2 Shekel? – Diffusion générale – Emission principale

01-Inv. 788 (FIG. 1)
D/ Tête de Tanit à gauche, avec un collier simple ou à pendentifs. Dessous, un globule. Grènetis.
R/ Buste de cheval à droite. Devant, un palmier. Grènetis.
MNA-1; AE; 3,92 g; 19 mm; 1 mm; ↑↓
Müller/; *SNG, Copenhagen/*; Alexandropoulos 1-57 (nouvelle variante)



Fig. 1

La plus ancienne série de bronze de cette période est frappée très abondamment, porte au droit une effigie de Tanit et au revers un buste de cheval.

C'est une série connue jusqu'à présent par un poids moyen de 5,5 g et d'un module variant entre 18 et 22 mm. Le style iconographique de l'avers donne quelques indications sur la chronologie[1] et l'origine de ces monnaies. On parle même de monnaies de «transition» puisqu'elles sont très proches des monnaies en électrum de la période «siculo punique».

Jusqu'à présent cette frappe a été connue par la valeur du *shekel* et notre premier exemplaire offre une métrologie inférieure, il

1. G. K. JENKINS, *Sylloge Nummorum Graecorum, The Royal Collection of Coins and Medals, Danish National Museum, North Africa, Syrtica-Mauretania* (=*SNG, Copenhagen*), Copenhagen 1969, n^os^ 149 et F. GUIDO, *Le monete puniche della collezione L. Forteleoni*, Sassari 1977, n^os^ 275 ss. les ont daté entre 300-264 av. J.-C.; L. I. MANFREDI, *Monete puniche a Milano e da Morgantina*, «RStudFen», XVIII, 1990, pp. 219-25; D. BATESON, I. CAMPBELL, P. VISONA, *The Early Nineteenth Century Jackson Collection of Coins from Carthage*, «NC», 1990, p. 145-78, n^os^ 7-12 les ont daté entre 280-260.

s'agit d'un sous multiples du *shekel*, le 1/2 *shekel* d'un poids de 3,9 g. Jacques Alexandropoulos à bien préciser que le poids de 5,5 g annoncé n'est pas définitif. Compte tenu du volume des frappes de cette série et de la longue période sur laquelle elles se sont étendues, il est délicat de faire des conclusions hâtives, néanmoins (nous sommes en présence d'une nouvelle valeur autre que le *shekel*) il est probable que plusieurs autres multiples et des sous multiples de *shekel* ont été frappés durant cette période et notre exemplaire en est notre meilleur témoignage.

Première guerre punique 264-241 av. J.-C.

Atelier de Sardaigne (autre à Carthage) 264-241 av. J.-C
Shekel? – Diffusion générale – Emission principale

02-Inv. 798 (FIG. 2)
D/ Tête de Tanit à gauche avec un collier simple.
R/ Buste de cheval à droite. Devant, un globule.
MNA-1; AE; 4,37 g.; 15 mm; 2 mm; ↑↑
Müller/; *SNG, Copenhagen*/; Alexandropoulos 1-58 (nouvelle variante).



Fig. 2

Cette monnaie, frappée très abondamment durant cette période, présente la même iconographie que l'exemplaire précédent.

1/2 *Shekel* – Diffusion générale – Emission secondaire

03-Inv. 806 (FIG. 3)
D/ Tête de Tanit à gauche avec un collier simple.
R/ Buste de cheval à droite. Derrière, trois globules.
MNA-1; AE; 3,24 g; 18 mm; 1 mm; ↑↑
Müller/; *SNG, Copenhagen*/; Alexandropoulos 1-58 (nouvelle variante).

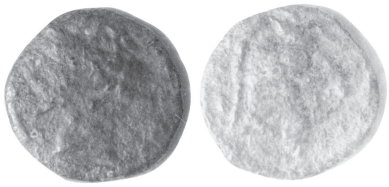


Fig. 3

Elle a circulé en Sicile, en Sardaigne mais aussi en Tunisie. Il semblerait que cette monnaie annonce une stabilisation du monnayage punique puisqu'il n'est plus question de transition, comme on le remarque dans l'exécution stylistique différente de l'exemplaire précédent (c'est le style sarde qui domine). La métrologie de cette monnaie semble également marquer une évolution, elle n'est plus hésitante, elle était connue jusqu'à présent uniquement par le double *shekel*, des exemplaires trouvés dans le médaillier d'Alger annoncent de nouvelles valeurs de multiples et de sous multiples de *shekel*: le *shekel* (n. 02) et le $^1/_2$ *shekel* (n. 03).

Iconographiquement, le n. 03 offre une nouvelle variété puisque sur le revers nous trouvons derrière le buste du cheval trois globules: ce nombre de globule et leur emplacement a peut être un rapport avec le système de numérotation des émissions monétaires.

Atelier de Sardaigne (autre à Carthage) 264-241 av. J.-C.
1 $^1/_2$ *Shekel* – Diffusion générale – Emission principale

04-Inv. 824 (FIG. 4)
D/ Tête de Tanit à gauche, avec un collier simple. Devant, lettre punique <. Grènetis.
R/ Cheval debout à droite. Au-dessous, lettre punique >. Grènetis.
MNA-1; AE; 8 g; 21 mm; 3 mm; ↑↑
Müller/; *SNG, Copenhagen*/; Alexandropoulos 1-59 (nouvelles variantes).



Fig. 4

Cette monnaie a été connue jusqu'à présent par la valeur du *shekel*, l'exemplaire conservé au Musée d'Alger présente un nouveau multiple du *shekel*: 1 1/2 *shekel* d'une émission principal largement diffusée.

Deuxième guerre punique 221-210 av. J.-C.

Atelier de Carthage 221-210 av. J.-C.?
1 1/2 *Shekel* réduit – Diffusion régionale – Emission secondaire

05-Inv. 3188 (FIG. 5)
D/ Tête de Tanit à gauche. Cou fin et long; coiffure soigneusement dessinée et? Filet circulaire.
R/ Cheval au pas à droite, détournant la tête; au-dessous, lettre punique G. Filet circulaire.
MNA, Bougie; AE; 9,12 g; 24 mm; 3 mm; ↑↑
Müller/; *SNG, Copenhagen*/; Manfredi/; Alexandropoulos/.



Fig. 5

Comme nous l'avons fait remarquer auparavant, ce type de monnaie a connu au cours de la deuxième guerre punique un abâtardissement dans l'exécution stylistique. Notre exemplaire en bronze, présente au contraire une gravure soignée avec un type d'effigie fin, le cou étroit et la coiffure étroite également, épousant l'arrière de la tête.

Cette distinction entre les deux types à déjà était faite dans une publication de H. R. Baldus[2]. Ce dernier retrouvait les deux types d'effigies sur les monnayages de la deuxième guerre punique et opposait cette dualité à la présence sur les dernières monnaies de la Carthage punique de la seule effigie «classique» à coiffure ramassée. Nous ne pouvons que souscrire à cette observation en restant très réservés sur les conséquences que H. R. Baldus en tire

2. H. R. BALDUS, *Eine 'Hannibalische' Tanit?*, «Chiron», 18, 1988, p. 1-14.

pour l'étude de l'histoire politique de Carthage. Pour lui cette distinction aurait traduit l'opposition entre les deux factions principales entre lesquelles se répartissait le Sénat de Carthage: un groupe traditionaliste inspirateur de l'effigie «classique», et un groupe pro-barcide, qui aurait exprimé sa volonté d'évolution à travers la représentation d'une effigie de type plus «hellénistique». En l'état actuel des recherches, nous ne retiendrons donc des analyses de H. R. Baldus que l'existence de deux types principaux.

Notre exemplaire ressemble stylistiquement, au *SNG, Cop*. 390 ss. datant vraisemblablement des derniers temps du conflit et est attribué pour des raisons de provenance (trouvaille d'El-Jem) à Carthage. C'est un 1 $^{1}/_{2}$ *shekel* en bronze, que nous n'avons pas trouvé ailleurs que dans le trésor de Bougie. Il présente également une nouvelle variante puisque nous trouvons sur le revers de notre exemplaire la lettre punique G au dessous d'un cheval au pas détournant la tête[3].

215-201 av. J.-C.

2 *Shekels* – Diffusion générale – Emission principale

06-Inv. 2116 (FIG. 6)
D/ Tête de Tanit à gauche. Grènetis.
R/ Cheval debout à droite, détournant la tête. Grènetis.
MNA-Bougie; AE; 11,68 g; 23 mm; 3 mm; ↑↑
Müller 216; *SNG, Copenhagen/*; Manfredi, p. 251, 51; Alexandropoulos 1-88k.



Fig. 6

3. L. I. Manfredi a dressé un répertoire des lettres puniques singulières et doubles mais en raison de l'inaccessibilité du matériel numismatique punique conservé dans les musées nord-africains, certaines lacunes ont été remarquées que nous essayerons de compléter à ce travail: L. I. MANFREDI, *Monete puniche. Repertorio epigrafico e numismatico delle leggende puniche*, «BNum», Monografia 6, (repr. Roma 1995).

Cette monnaie du trésor de Bougie, connue elle aussi que par la valeur du shekel, nous fournis un nouveau multiple: les 2 *shekels* (en bronze) (11,68 g) de la variante d'Alexandropoulos I-88k ou du n. 51 de L. I. Manfredi (p. 251, n. 51).

1 *Shekels* 1/2 Diffusion générale – Emission principale

07-Inv. 2172 (FIG. 7)

D/ Tête de Tanit à gauche. Cou fin et long; coiffure ramassée en un chignon à mèches fines. Filet circulaire.

R/ Cheval debout à droite, détournant la tête. Il est accosté d'une palmette sur une hampe. Filet circulaire.

MNA, Bougie; AE; 8,66 g; 22 mm; 2,5 mm; ↑↑

Müller 217; *SNG, Copenhagen* 317; Alexandropoulos I-88m.

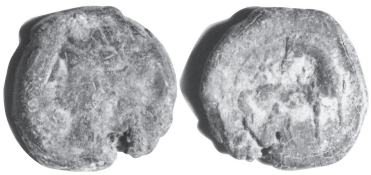


Fig. 7

Le présent exemplaire fait partie des bronzes frappés en masse et qui constituaient le numéraire le plus commun des troupes puniques en Espagne et en Afrique. L'iconographie ne montre aucune originalité, se limitant à l'effigie de Tanit et au cheval accompagné de symboles divers. Aucune innovation n'est à souligné ici, au contraire un abâtardissement des frappes est très remarqué dans l'aspect stylistique: notre exemplaire échappe à cette règle, c'est une tête de Tanit à gauche avec un cou fin et long avec une coiffure ramassée en un chignon à mèches fines. Ce type d'effigie apparaît très proche de ce que l'on trouve sur des émissions que l'on propose d'assigner à Carthage à une époque juste antérieure aux monnaies à style moins soigné comme celle constituant la majorité du trésor de Bougie[4] conservé au Musée National des Antiquités d'Alger.

4. A. SOLTANI, *Redécouverte d'un lot de monnaies appartenant au trésor de Bougie (Algérie)*, dans *Actes des journées d'études sur identités et culture dans l'Algérie antique, Rouen 2003*, sous la direction de C. BRIAND-PONSART, Rouen 2005, p. 35-43.

Pour cet exemplaire on connaît seulement la valeur du *shekel* alors que le trésor de Bougie vient de nous fournir un nouveau multiple de *shekel*, le 1 1/2 *shekel* et J. Alexandropoulos a indiqué que «ces monnaies, émises sur un pied théorique de 7,6 g (poids du *shekel*) accusent la moitié de leur poids théorique»[5].

1/2 *Shekel* – Diffusion régionale? – Emission principale

08-Inv. 807 (FIG. 8)
MNA-1; AE; 1,75 g; 15 mm; 1 mm; ↑↑
Müller/; *SNG, Copenhagen/*; Alexandropoulos 1-91.



Fig. 8

C'est un exemplaire identique au précédent, connu jusqu'à présent par la valeur du *shekel*, alors que le médaillier d'Alger nous offre un 1/2 de *shekel* (poids 1,75 g).

205-203 av. J.-C.

Atelier de Carthage vers 205-203 av. J.-C.
Shekel – Diffusion régionale – Emission secondaire

09-Inv. 829 (FIG. 9)
D/ Tête de Tanit à gauche. Filet circulaire.
R/ Cheval debout à droite, détournant la tête. Devant, lettre punique B; au dessous, lettre punique >.
MNA-1; AE; 7 g; 23 mm; 1 mm; ↑↑
Bardo s.n.; Manfredi/; Alexandropoulos 1-95 (nouvelle variante).

5. J. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique antique, 400 av. J.-C. - 40 ap. J.-C.*, Toulouse 2000, p. 114; G. K. JENKINS, *Some Coins of Hannibal's Time*, «BNum», 4, Suppl., 1987, p. 216: suggérant une métrologie du *shekel.*



Fig. 9

Cet exemplaire était connu seulement par la valeur de $^1/_2$ *shekel*, dans le trésor de Bougie c'est une nouvelle valeur le *shekel*. Il offre aussi une nouvelle variété de lettre punique double B->.

Raimondo Secci

Il ruolo di Cartagine nel Mediterraneo centrale: nuovi dati e prospettive alla luce della documentazione ceramica

Innovative ricerche nel campo della ceramica punica, condotte soprattutto nell'ultimo decennio, hanno fornito un considerevole impulso allo studio di complessi fenomeni di interazione culturale nel Mediterraneo arcaico: il riconoscimento di una precoce diversificazione regionale nel repertorio ceramico delle aree colonizzate [1] – maturata, in area centro-mediterranea, con la formazione di una vera e propria *koiné* tipologica improntata al modello cartaginese [2] – ha infatti favorito, anche grazie all'apporto di moderne tecniche d'indagine archeometrica, una più articolata riflessione sulle dinamiche dell'incontro tra le etnie fenicia, greca ed etrusca [3], sui rapporti tra singole "regioni ceramiche" [4] e sul ruolo di Cartagine nell'epoca che precede l'espansionismo armato.

* Raimondo Secci, ricercatore di Archeologia fenicio-punica, Dipartimento di Storia e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali, Università degli Studi di Bologna (sede di Ravenna).

1. Cfr. tra gli altri A. M. Bisi, *La ceramica punica. Aspetti e problemi*, Napoli 1970, p. 30 e *passim*; A. Ciasca, *Note sul repertorio ceramico fenicio di Occidente*, «DArch», 5, 1987, pp. 10-2.

2. Cfr. S. Moscati, P. Bartoloni, *La ceramica e la storia*, «RStudFen», 23, 1995, pp. 38-9.

3. Cfr. per esempio A. Peserico, *L'interazione culturale greco-fenicia: dall'Egeo al Tirreno meridionale*, in E. Acquaro (a cura di), *Alle soglie della classicità. Il Mediterraneo tra tradizione e innovazione. Studi in onore di Sabatino Moscati*, Pisa-Roma 1996, pp. 899-916; M. Botto, *I contatti fra le colonie fenicie di Sardegna e l'Etruria settentrionale attraverso lo studio della documentazione ceramica*, in *Etruria e Sardegna centro-settentrionale tra l'Età del Bronzo finale e l'Arcaismo. Atti del XXI Convegno di Studi Etruschi ed Italici (Sassari-Alghero-Oristano-Torralba, 13-17 ottobre 1998)*, Pisa-Roma 2002, pp. 225-48.

4. Cfr. per esempio M. Botto, *I rapporti fra le colonie fenicie di Sardegna e la Penisola Iberica attraverso lo studio della documentazione ceramica*, «AION (arch.)», n.s. 7, 2000, pp. 25-42; Id., *Nora e i commerci fenici nell'estremo Occidente mediterraneo attraverso lo studio della documentazione ceramica*, in A. Spanò Giammellaro (a cura di), *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici, Marsala-Palermo, 2-8 ottobre 2000*, Palermo 2005, pp. 1045-57. Per la definizione di "regione cerami-

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 135-150.

Soprattutto quest'ultima problematica, tuttavia, costituisce attualmente oggetto di dibattito tra gli studiosi [5]: l'assunto di una proiezione culturale della metropoli africana già a partire dalla fine dell'VIII o dagli inizi del VII secolo a.C., suggerito dalle caratteristiche macroscopiche di alcuni rinvenimenti di Ibiza e della Peña Negra di Crevillente, presso Alicante [6], e riproposto sulla base della diffusione di manufatti ceramici di probabile provenienza cartaginese a Sulci, Ischia e Toscanos [7], ha ricevuto un netto ridimensionamento da parte di chi, non condividendo la lettura delle suddette importazioni in tale prospettiva "cartagocentrica", ne riduce l'interpretazione a quella di semplici testimonianze «di movimenti di gruppi di individui all'interno del tessuto coloniale fenicio di Occidente», sostenendo, nel contempo, la necessità di dimostrare più analiticamente la presunta precocità dell'influsso cartaginese [8].

ca" cfr. A. PESERICO, *La ceramica fenicia da mensa: la produzione di Cartagine e delle altre regioni fenicie d'Occidente (VIII-VI sec. a.C.)*, in E. ACQUARO, B. FABBRI (a cura di), *Produzione e circolazione della ceramica fenicia e punica nel Mediterraneo: il contributo delle analisi archeometriche. Atti della 2ª Giornata di archeometria della ceramica, Ravenna, 14 maggio 1998*, Bologna 1998, p. 28.

5. Cfr. *infra*, note 6-8.

6. J. RAMON, *Un plato cartaginés con engobe rojo de la Penya Negra (Alacant)*, in R. ROLLE, K. SCHMIDT, R. F. DOCTER (Hrsg.), *Archäologische Studien in Kontaktzonen der antiken Welt*, (Veröffentlichung der Joachim Jungius – Gesellschaften der Wissenschaften Hamburg, 87), Göttingen 1998, p. 584; per Ibiza cfr. ivi, pp. 583-4, note 44-6 e, per materiali cartaginesi databili tra l'VIII e la metà del VII secolo a.C. da Sa Caleta, J. RAMON, *La cerámica fenicia a torno de sa Caleta (Eivissa)*, in A. GONZÁLEZ PRATS (ed.), *La cerámica fenicia en Occidente: centros de producción y áreas de comercio, Actas del I Seminario Internacional sobre Temas Fenicios (Guardamar del Segura, 21-24 de noviembre de 1997)*, Alicante 1999, pp. 182-3.

7. Cfr. E. ACQUARO, *Industria ceramica e archeologia della produzione nel mondo fenicio e punico*, in ACQUARO, FABBRI (a cura di), *Produzione e circolazione della ceramica fenicia e punica*, cit., in part. pp. 97-104. Per le analisi archeometriche condotte su campioni di Sulci, Ischia e Toscanos cfr. M. L. AMADORI, B. FABBRI, *Studio archeometrico di ceramica fenicia (VIII-VI sec. a.C.) proveniente da siti archeologici della Sardegna e Ischia*, ivi, pp. 72-7, 80-4; IDD., *Produzione locale e importazioni di ceramiche fenicie da mensa (fine VIII-fine VII sec. a.C.) a Toscanos (Spagna meridionale)*, ivi, pp. 85-94; A. PESERICO, *Importazioni cartaginesi in Spagna, Sardegna e a Pithecusa. Uno studio archeologico e archeometrico*, in P. BARTOLONI, L. CAMPANELLA (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti, Atti del Primo Congresso Internazionale Sulcitano, Sant'Antioco, 19-21 settembre 1997*, (Collezione di Studi Fenici, 40), Roma 2000, pp. 269-75.

8. M. BOTTO, *Indagini archeometriche sulla ceramica fenicia e punica del Mediterraneo occidentale*, «RStudFen», 29, 2001, pp. 173, 180-1; cfr. anche ID., *I rapporti fra le colonie fenicie di Sardegna e la Penisola Iberica*, cit., p. 39.

A questo livello dell'analisi storica, un contributo alla discussione sembra offrire lo studio di un tipico elemento morfologico della ceramica punica arcaica, generalmente definito "umbone piatto sospeso", la cui pregnante valenza di indicatore storico-culturale in relazione a un presumibile ruolo normativo di Cartagine emerge alla luce dell'orizzonte cronologico e geografico di diffusione e dei possibili prototipi.

Prescindendo in questa sede da una dettagliata disanima delle attestazioni[9], non ci si può tuttavia esimere dall'osservare, in merito ai primi due aspetti menzionati, la stretta corrispondenza dei dati attualmente a disposizione con quanto già da tempo rilevato da Piero Bartoloni:

> Questa forma del fondo, peculiare dei piatti arcaici di tutto il mondo fenicio di Occidente e, in modo particolare, dei centri di Sicilia e di Sardegna, oltre che del Nord-Africa, è tipica dei recipienti di questo tipo fin dall'età più antica e giunge, come nel nostro caso, fino al V secolo a.C., ma, apparentemente, non oltre[10].

Com'è evidente, la forma vascolare citata dallo studioso in relazione alla particolarità morfologica in esame si identifica con quella del piatto a larga tesa rettilinea e ridotta ombelicatura, ampiamente documentata dalla metà del VII secolo a.C. (FIG. 1)[11]. Solitamente interpretata come esito di un'innovazione tipologica avvenuta in relazione a nuove abitudini alimentari[12], ma comunque attribuita alla «seconda ondata coloniale fenicia»[13], essa tradirebbe invece un'origine centro-mediterranea secondo Anna Peserico:

9. Il presente lavoro costituisce un'anticipazione di una più ampia ricerca in corso a cura di chi scrive, i cui risultati saranno integralmente esposti in altra sede.

10. P. BARTOLONI, C. TRONCHETTI, *La necropoli di Nora*, (Collezione di Studi Fenici, 12), Roma 1981, p. 39.

11. Per la bibliografia cfr. da ultimo R. SECCI, *La ceramica punica*, in E. ACQUARO, C. DEL VAIS, A. C. FARISELLI (a cura di), *Beni culturali e antichità puniche: la necropoli meridionale di Tharros. Tharrhica-I*, (Biblioteca di Byrsa, 2), Sarzana 2006, pp. 178-9.

12. P. BARTOLONI, *La necropoli di Bitia-I*, (Collezione di Studi Fenici, 38), Roma 1996, p. 74.

13. Cfr. per esempio ivi, pp. 73-4; M. BOTTO, *Materiali ceramici fenici provenienti dall'area P (scavi 1997-98)*, in C. TRONCHETTI (a cura di), *Ricerche su Nora-I (anni 1990-1998)*, Cagliari 2000, p. 202; posizione più sfumata in P. BARTOLONI, *La necropoli di Monte Sirai-I*, (Collezione di Studi Fenici, 41), Roma 2000, p. 97. Sulla seconda ondata coloniale cfr. da ultimo P. BARTOLONI, S. F. BONDÌ, S. MOSCATI, *La penetrazione fenicia e punica in Sardegna trent'anni dopo*, «MANL», 9, 9, 1997, p. 36.

La base a umbone piatto sospeso ricorre frequentemente associata al piatto a largo orlo rettilineo, anche se non è esclusiva di questo tipo, poiché è caratteristica anche di alcune forme di coppe. Come il piatto a largo orlo rettilineo la base a umbone piatto sospeso si afferma nel corso del VII ed è originaria dell'area centro-mediterranea, mentre risulta marginale e derivativa nei repertori iberici e dell'Africa nord-occidentale [...]. Dal momento che, almeno per quanto riguarda Toscanos, non sono documentate importazioni sarde di forme di origine centro-mediterranea, l'introduzione nel repertorio iberico del piatto a largo orlo rettilineo e della base a umbone piatto sospeso, è assai verosimilmente da attribuire all'influsso di Cartagine[14].

Tale stimolante lettura, riproposta in un più ampio studio sulla ceramica da mensa cartaginese[15], pare oggi ulteriormente confortata dalle più recenti acquisizioni[16]: se, infatti, il persistente silenzio documentario dei centri della madrepatria e dell'arcipelago maltese contribuisce a caratterizzare in senso occidentale il suddetto elemento tipologico[17], la ridottissima incidenza di quest'ultimo negli assemblaggi ceramici del-

14. PESERICO, *Importazioni cartaginesi in Spagna, Sardegna e a Pithecusa*, cit., pp. 272-3.

15. ID., *Die offenen Formen der Red Slip Ware aus Karthago: Untersuchungen zur phönizischen Keramik im westlichen Mittelmeerraum*, (Hamburger Werkstattreihe zur Archäologie, 5), Münster-Hamburg-London 2002, p. 94.

16. *Contra* M. GUIRGUIS, *Ceramica fenicia nel Museo Archeologico Nazionale "G.A. Sanna" di Sassari*, «SardCorsBal», 2, 2004, p. 81.

17. In area vicino-orientale la documentazione è attualmente limitata a una sola testimonianza da Akhziv: cfr. W. CULICAN, *The Repertoire of Phoenician Pottery*, in H. G. NIEMEYER (Hrsg.), *Phönizier im Westen*, (Madrider Beiträge, 8), Mainz am Rhein 1982, p. 77, abb. 10, i. Su materiali vascolari da recenti indagini in Oriente cfr. per esempio J. F. NUÑEZ, *Preliminary report on ceramics from the Phoenician necropolis of Tyre-al Bass. 1997 campaign*, in M. E. AUBET (ed.), *The Phoenician Cemetery of Tyre-Al Bass. Excavations 1997-1999*, «BAAL», Hors-Série, I, in part. pp. 363, 366 (Period V); E. MAZAR, *The Phoenician Family Tomb N. 1 at the Northern Cemetery of Achziv (10th-6th Centuries BCE). Sam Turner Expedition Final Report of the Excavations*, «CAM», 10, 2004, in part. pp. 39-40. Per Malta cfr. le osservazioni di A. CIASCA, *Sicilia e Malta. Note su repertori ceramici a confronto*, in GONZÁLEZ PRATS (ed.), *La cerámica fenicia en Occidente: centros de producción y áreas de comercio*, cit., p. 78: «Una caratteristica nella forma dei piatti a tesa distinta (c.d. "ombelicati") che ritengo significante per il repertorio maltese è la mancanza, in tutto il lungo arco della produzione, della base con disco centrale (da alcuni definita "a umbone sospeso") che caratterizza la produzione di questa forma non solo a Mozia ma anche a Cartagine e in Sardegna».

la Penisola iberica [18] consente, d'altra parte, di assumerne la connotazione centro-mediterranea come un dato sostanzialmente acquisito [19]. Appare tuttavia evidente che, esclusivamente su queste basi, l'attribuzione del fenomeno all'azione acculturatrice di Cartagine, ipotizzata dalla Peserico [20], non poteva ritenersi altro che l'esito di un procedimento intuitivo da sottoporre a future verifiche; ciononostante, alla studiosa va il merito di aver messo in luce le potenzialità diagnostiche di una documentazione che, per capillarità di diffusione e presumibile trasversalità sociale, si configura come un campo d'indagine privilegiato per possibili approfondimenti sull'irradiazione mediterranea della metropoli africana prima del VI secolo a.C.

In questi termini, infatti, la pregnanza storica della base a disco rilevato – che peraltro, per presupposti geografici, sembra costituire un significativo *pendant* della presunta ambientazione cartaginese del *tofet* [21] – potrebbe trovare qualche conferma se compiutamente stori-

18. Dove è presente, in età arcaica, con alcune testimonianze da Toscanos: cfr. H. SCHUBART, H. G. NIEMEYER, M. PELLICER CATALÁN, *Toscanos. La factoría paleopúnica en la desembocadura del río de Vélez. Excavaciones de 1964*, (Excavaciones arqueológicas en España, 66), Madrid 1969, p. 65, lám. XI, n. 619 (l'esiguità del frammento, attribuito alla categoria dei piatti, non consente una precisa identificazione della forma di pertinenza); G. MAASS-LINDEMANN, *Toscanos. Die westphönikische Niederlassung an der Mündung des Río de Vélez. Lieferung 3: Grabungskampagne 1971 und die Importdatierte westphönikische Grabkeramik des 7./6. Jhs. v. Chr.*, (Madrider Forschungen, 6), Berlin 1982, pp. 101, taf. 11, n. 346; 105, taf. 13, n. 429; C. BRIESE, R. DOCTER, *El skyphos fenicio: la adaptación de un vaso griego para beber*, in M. VEGAS (ed.), *Cartago fenicio-púnica. Las excavaciones alemanas in Cartago 1975-1997*, «CAM», 4, 1998, p. 205, n. 36, fig. 7, h. Per attestazioni più recenti da Ibiza cfr. A. RODERO RIAZA, *Colección de cerámica de Ibiza en el Museo Arqueológico Nacional*, Madrid 1980, pp. 19-20; 64, fig. 21, n. 6; 70, fig. 23, n. 15.

19. Per un panorama delle ultime ricerche condotte nella Penisola iberica cfr. B. COSTA, J. H. FERNÁNDEZ (edd.), *La colonización fenicia de Occidente. Estado de la investigación en los inicios del siglo XXI. XVI Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Eivissa, 2001)*, Eivissa 2002, con bibliografia.

20. PESERICO, *Importazioni cartaginesi in Spagna, Sardegna e a Pithecusa*, cit., p. 273. Per attestazioni più recenti provenienti da Ibiza cfr., invece, A. RODERO RIAZA, *Colección de cerámica púnica de Ibiza en el Museo Arqueológico Nacional*, Madrid 1980, pp. 19-20; 64, fig. 21, n. 6; 70, fig. 23, n. 15.

21. Cfr. M. E. AUBET, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente. Edición ampliada y puesta al día*, Barcelona 1994, pp. 222-4; S. MOSCATI, *Luci sul Mediterraneo. Dai manoscritti del Mar Morto ai Cartaginesi in Italia: tre millenni di vicende storiche, di concezioni religiose, di creazioni artistiche alla luce dell'archeologia*, Roma 1995, pp. 443-50; successivamente anche P. BERNARDINI, *Giustino, Cartagine e il tofet*, «RStudFen», 24, 1996, pp. 27-45; E. ACQUARO, *Il tofet santuario comunitario*, in C. C. WAGNER, L. RUIZ

cizzata nel complesso rapporto tra il mondo punico e quello greco coloniale, particolarmente attivo nel «triangolo tirrenico»[22] e responsabile della sovrapposizione di nuove valenze occidentali all'originario portato orientale della cultura fenicia[23]. Nella fase più antica, tali condizionamenti appaiono percepibili soprattutto nella documentazione ceramica, che mostra un variegato processo di assimilazione di suggestioni morfologiche e decorative desunte dal repertorio greco tardogeometrico e orientalizzante[24]: indotto da una notevole quantità di importazioni di svariata provenienza[25], esso sarebbe perlopiù riferibile alla precoce "connessione cartaginese" dell'insediamento euboico di Pithecusa[26] e

Cabrero (edd.), *El Molk como concepto del Sacrificio Punico y Hebreo y el final del Dios Moloch*, Madrid 2002, pp. 87-92; H. Sader, *Panorama du monde funéraire dans l'Orient phénicien*, in A. González Prats (ed.), *El mundo funerario. Actas del III Seminario Internacional sobre Temas Fenicios, Guardamar del Segura, 3-5 de mayo de 2002. Homenaje al Prof. D. Manuel Pellicer Catalán*, Alicante 2004, pp. 87-8.

22. Per la definizione di «triangolo tirrenico» e una prima sistematizzazione della relativa problematica cfr. S. Moscati, *Tra Tiro e Cadice. Temi e problemi degli studi fenici*, (Studia Punica, 5), Roma 1989, pp. 53-66. Sull'argomento si veda inoltre, da ultimo, M. Rendeli, *Condivisioni tirreniche-I*, in S. F. Bondì, M. Vallozza (a cura di), *Greci, Fenici, Romani: interazioni culturali nel Mediterraneo antico. Atti delle Giornate di Studio (Viterbo, 28-29 maggio 2004)*, (Daidalos, 7), Viterbo 2005, pp. 173-83; M. Rendeli, *Condivisioni tirreniche-II*, in B. M. Giannattasio, C. Canepa, L. Grasso, E. Piccardi (a cura di), *Aequora, πόντος, iam, mare... Mare, uomini e merci nel Mediterraneo antico. Atti del Convegno Internazionale, Genova, 9-10 dicembre 2004*, Firenze 2005, pp. 238-45.

23. Cfr. da ultimo S. F. Bondì, *Interferenza fra culture nel Mediterraneo antico: Fenici, Punici, Greci*, in S. Settis (a cura di), *I Greci. Storia, Arte, Società, 3. I Greci oltre la Grecia*, Torino 2001, in part. pp. 373-81, 385-400; S. F. Bondì, *Interazioni culturali nel Mediterraneo fenicio*, in Bondì, Vallozza (a cura di), *Greci, Fenici, Romani: interazioni culturali nel Mediterraneo antico*, cit., pp. 21-3.

24. Cfr. in particolare A. Spanò Giammellaro, *La ceramica fenicia della Sicilia*, in Bartoloni, Campanella (a cura di), *La ceramica fenicia di Sardegna, problematiche, confronti*, cit. p. 311; Briese, Docter, *El skyphos fenicio*, cit., p. 199; Rendeli, *Condivisioni tirreniche-II*, cit., pp. 240-1; M. Vegas, *L'influsso della ceramica greca sul vasellame di Cartagine*, in Spanò Giammellaro (a cura di), *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, cit., p. 277.

25. Sulle importazioni di ceramiche greche di età arcaica a Mozia cfr. da ultimo C. A. Di Stefano, *Importazioni di ceramiche greche arcaiche a Mozia*, ivi, pp. 595-602; M. L. Famà, M. P. Toti, *Materiali inediti della collezione "G. Whitaker" di Mozia*, ivi, p. 618, figg. 2-3, con bibliografia precedente. Sul materiale greco importato a Cartagine si vedano almeno M. Vegas, *La cerámica de importación en Cartago durante el periodo arcaico*, in Id. (ed.), *Cartago fenicio-púnica*, cit., pp. 133-45 e H. G. Niemeyer, R. F. Docter, *Excavación bajo el Decumanus Maximus de Cartago durante los años 1986-1995: informe preliminar*, ivi, pp. 79-83, con bibliografia.

26. Cfr. in particolare R. F. Docter, H. G. Niemeyer, *Pithekoussai: the Cartha-*

alla contiguità dell'asse Mozia-Cartagine con l'elemento siceliota[27].

Nell'ambito di tale molteplicità di stimoli, le ricerche più recenti consentono di enucleare con sempre maggiore evidenza una componente corinzia che, già a partire dagli anni Settanta del secolo scorso, era stata evocata per alcuni motivi decorativi della più antica ceramica di Mozia e Cartagine, dove essi compaiono in frequente associazione a quelli di origine euboica e attica[28]; in relazione ad analoghi orizzonti cronologici, la stessa ascendenza culturale era stata pure richiamata per un'*oinochoe* a bordo trilobato di provenienza bitense, ricondotta ad archetipi protocorinzi mediati dalle coeve imitazioni pithecusane[29], e per numerose *kylikes* rinvenute nel santuario maltese di Tas Silg, ritenute esito di un più diretto rapporto mimetico con i relativi modelli[30]. In riferimento a epoche successive, ulteriori attestazioni del fenomeno si individuavano in alcuni *aryballoi* provenienti da Nora e Bitia, forse derivati da prototipi del Corinzio Attico[31], mentre ai primi de-

ginian Connection on the archaeological Evidence of euboeo-phoenician Partnership in the 8th and 7th Centuries B.C., in B. D'Agostino, D. Ridgway (a cura di), *Apoikia. I più antichi insediamenti greci in Occidente: funzione e modi dell'organizzazione politica e sociale. Scritti in onore di G. Buchner*, «AION (arch.)», n.s. I, 1994, pp. 101-15; D. Ridgway, *The Carthaginian Connection: A View from San Montano*, in Rolle, Schmidt, Docter (Hrsg.), *Archäologische Studien in Kontaktzonen*, cit., pp. 301-18.

27. Cfr., tra gli altri, Bisi, *La ceramica punica*, cit., pp. 149-50; S. F. Bondì, *Mozia, tra i Greci e Cartagine*, «EVO», 12, 1989, p. 166; A. Ciasca, *La ceramica fenicia di Sicilia e i suoi rapporti con le produzioni coeve*, in *I vasi attici ed altre ceramiche coeve in Sicilia. Atti del Convegno Internazionale (Catania, Camarina, Gela, Vittoria, 28 marzo – 1 aprile 1990)*, (Cronache di Archeologia, 29/1990), vol. I, Palermo 1996, p. 185; G. Semeraro, *Osservazioni sui materiali arcaici di importazione greca dall'arcipelago maltese*, in M. G. Amadasi Guzzo, M. Liverani, P. Matthiae (a cura di), *Da Pyrgi a Mozia. Studi sull'archeologia del Mediterraneo in memoria di Antonia Ciasca*, (Vicino Oriente. Quaderno, 3/1), Roma 2002, p. 506.

28. Cfr. per esempio Bisi, *La ceramica punica*, cit., pp. 145-50, in part. pp. 147, 150; successivamente A. M. Bisi Ingrassia, *Importazioni e imitazioni greco-geometriche nella più antica ceramica fenicia d'Occidente*, in P. Bartoloni *et al.* (a cura di), *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici. Roma, 5-10 Novembre 1979*, (Collezione di Studi Fenici, 16), Roma 1983, pp. 698-9, 708, 711-2, 713 con bibliografia precedente.

29. M. Gras, *Trafics tyrrhéniens archaïques*, (BEFAR, 258), Rome 1985, pp. 200-3, con bibliografia precedente.

30. A. Ciasca, *Insediamenti e cultura dei Fenici a Malta*, in Niemeyer (Hrsg.), *Phönizier im Westen*, cit., p. 145, abb. 5, 147.

31. Per gli esemplari di Nora e Bitia cfr. da ultimo Gras, *Trafics tyrrhéniens archaïques*, cit., p. 203, nota 57. Su un *aryballos* cartaginese, prodotto poco prima del 600 a.C., cfr. ora C. Briese, *Complies with Cypriot Pottery Standard: Adaptation of Phoenician Models and vice versa*, in M. E. Aubet, M. Barthélemy (edd.), *Actas del*

cenni del V secolo a.C. veniva attribuita una *kotyle* maltese, caratterizzata da una sobria decorazione lineare disposta su entrambe le superfici[32]. Del tutto in linea con un consolidato filone d'indagini si pongono, pertanto, le recenti osservazioni relative all'influsso del repertorio ceramico corinzio su quello della cosiddetta *Chapelle Cintas*[33] e sulla morfologia di alcune coppe, palesemente ispirate a quelle denominate "Aetos 666"[34] o pertinenti alla classe "Thapsos" (FIGG. 2-3)[35].

IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos, Cádiz, 2 al 6 de Octubre de 1995, Cádiz 2000, p. 968.

32. Cfr. CIASCA, *Insediamenti*, cit., p. 147; SEMERARO, *Osservazioni*, cit., p. 498, fig. 17.

33. Da ultimo BRIESE, *Complies with Cypriot Pottery Standard*, cit., p. 967; N. KOUROU, *Phéniciens, Chypriotes, Eubéens et la fondation de Carthage*, in *Hommage à Marguerite Yon. Actes du colloque international «Le temps des royaumes de Chypre, XIII^e-IV^e siècles av. J.-C.», Lyon, 20-22 juin 2002*, «CCEC», 32, 2002, pp. 95-6, con bibliografia.

34. In proposito cfr. già BISI, *La ceramica punica*, cit., p. 73; più recentemente si vedano i contributi di M. VEGAS, *Phöniko-Punische Keramik aus Karthago*, in F. RAKOB (Hrsg.), *Karthago III. Die deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein 1999, p. 150, abb. 43, n. 3, Form 12; BRIESE, DOCTER, *El skyphos fenicio*, cit., p. 201; R. F. DOCTER *et al.*, *Carthage Bir Massouda. Preliminary report on the first bilateral excavations of Ghent University and the Institut National du Patrimoine (2002-2003)*, «BABesch», 78, 2003, p. 50; VEGAS, *L'influsso della ceramica greca*, cit., p. 277.

35. Per un inquadramento dei cosiddetti *skyphoi* fenici e un analitico esame della documentazione di Cartagine, Toscanos, Sulci, Mozia e Malta, si rinvia in generale a BRIESE, DOCTER, *El skyphos fenicio*, cit., pp. 173-220. Su nuovi ritrovamenti a Cartagine e Mozia si vedano VEGAS, *Phöniko-Punische Keramik*, cit., pp. 147-50, Form 11; R. TOMBER, M. VEGAS, *Cerámica púnica procedente del sector septentrional de Cartago (1986)*, in VEGAS (ed.), *Cartago fenicio-púnica*, cit., pp. 166, 171, fig. 1, n. 7; FAMÀ, TOTI, *Materiali inediti della collezione "G. Whitaker"*, cit., p. 618, figg. 4, 6; su quelli di Monte Sirai cfr. G. BALZANO, *Ceramica fenicia di Monte Sirai. Le forme aperte del vano C33*, «RStudFen», 27, suppl., Roma 1999, p. 112, fig. 32, nn. 287-9. Per la documentazione recentemente rinvenuta nella Penisola iberica, specificatamente a La Fonteta, Cerro del Villar e Doña Blanca, cfr. A. J. DOMÍNGUEZ MONEDERO, *Fenicios y Griegos en Occidente: modelos de asentamiento y interacción*, in B. COSTA, J. H. FERNÁNDEZ (edd.), *Contactos en el extremo de la oikouméne. Los Griegos en Occidente y sus relaciones con los Fenicios. XVII Jornadas de Arqueología fenicio-púnica (Eivissa, 2002)*, Eivissa 2003, p. 30, con bibliografia. A produzione fenicia d'ispirazione greca tardo-geometrica è stata pure attribuita una coppa da Orani (Nuoro): per l'*editio princeps* cfr. M. MADAU, *Scavi a Nurdòle (NU). Importazioni dal Nuorese e centralità delle aree interne. Nota preliminare*, «RStudFen», 19, 1991, pp. 121-2, fig. 1, d-e, tav. XVII, 1; successivamente, ID., *Fenici e indigeni a Nurdòle di Orani*, in P. BERNARDINI, R. D'ORIANO, P. G. SPANU (a cura di), *Phoinikes b Shrdn. I Fenici in Sardegna. Nuove acquisizioni*, Oristano 1997, pp. 71, 247, n. 94; M. MADAU, *Il complesso nuragico di Nurdòle (Orani-Nu) e le relazioni con il mondo mediterraneo nella prima età del Ferro*, in *Etruria e Sardegna centro-settentrionale tra l'Età del Bronzo finale e*

D'altra parte, su un piano esclusivamente commerciale, l'esistenza di stretti rapporti tra le due componenti culturali è stata ribadita sulla base dell'amplissimo orizzonte di diffusione del vasellame prodotto nel centro istmico, che proprio grazie all'importante ruolo assunto dal vettore fenicio nei meccanismi di ridistribuzione mediterranea – a partire dai mercati dell'Italia tirrenica e da quelli italioti e sicelioti – si configurerebbe come il materiale d'importazione ellenica maggiormente diffuso a partire dalla fine dell'VIII secolo a.C.[36].

Nel quadro finora delineato, la presenza della base a disco rilevato su alcune forme aperte della ceramica corinzia[37] costituisce un ulteriore elemento di convergenza con il repertorio fenicio: nonostante la maggiore attenzione generalmente accordata all'apparato decorativo, infatti, le edizioni di materiali vascolari prodotti nella città dei Bacchiadi consentono di verificarne la continuità di attestazione attraverso un arco cronologico prevalentemente compreso tra la metà dell'VIII e gli inizi del V secolo a.C., quindi sostanzialmente coincidente, salvo per una significativa anteriorità di circa un cinquantennio, con quello già rilevato per la ceramica punica[38]. Di fatto, se si eccettua l'isolata testimonianza di una coppa mediogeometrica da Itaca (FIG. 4)[39], tale articolazione della base si documenta con maggiore frequenza a partire dal Tardo Geometrico: durante questa fase, essa contraddistingue analoghe coppe provenienti dalla stessa località[40], una *protokotyle* da Corin-

l'Arcaismo, cit., p. 338. La sintassi decorativa del manufatto sembra consentire di non escluderne la fabbricazione cartaginese. La produzione di coppe d'ispirazione greca sembra conoscere interessanti parallelismi anche a Tiro: cfr. NUÑEZ, *Preliminary report on ceramics*, cit., p. 348. Sulla cosiddetta Thapsos Class si vedano almeno C. DEHL, *Cronologia e diffusione della ceramica corinzia dell'VIII sec. a.C. in Italia*, «ArchClass», 35, 1983, pp. 186-7, nota 3 (con la bibliografia relativa al filone di studi che ne sostiene l'attribuzione a officine corinzie) e le ricerche più recenti richiamate in SEMERARO, *Osservazioni*, cit., pp. 505-6 e DOCTER *et al.*, *Carthage Bir Massouda*, cit., pp. 50-1.

36. Cfr. da ultimo S. P. MORRIS, J. K. PAPADOPOULOS, *Phoenicians and the Corinthian Pottery Industry*, in ROLLE, SCHMIDT, DOCTER (Hrsg.), *Archäologische Studien in Kontaktzonen*, cit., pp. 255-6; SEMERARO, *Osservazioni*, cit., pp. 505-6.

37. Cfr. *infra*.

38. Cfr. BARTOLONI, TRONCHETTI, *La necropoli di Nora*, cit., p. 39; PESERICO, *Die offenen Formen der Rid Slip Ware aus Karthago*, cit., pp. 54, abb. 12, 55 (tipo B3), ove si evidenzia la diffusione del tipo tra gli inizi del VII e i primi decenni del V secolo a.C.

39. S. BENTON, *Further Excavations at Aetos*, «BSA», 48, 1953, p. 275, fig. 8, n. 620.

40. W. A. HEURTLEY, M. ROBERTSON, *Excavations in Ithaca, V: The Geometric and Later Finds from Aetos*, «BSA», 43, 1948, pp. 10, fig. 1, n. 9; 12, fig. 2, nn. 20, 25.

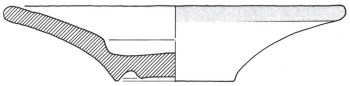


Fig. 1: Piatto ombelicato da Cartagine (da C. Briese, R. F. Docter, *Archaische Keramik aus Karthago in Leiden*, «OMRL», 75, 1995, abb. 4).

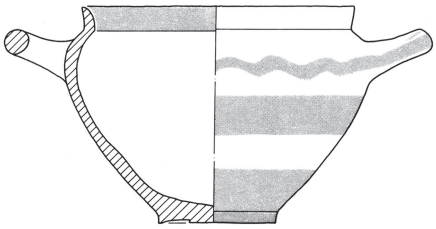


Fig. 2: Coppa punica da Cartagine (da Briese, Docter, *Archaische Keramik*, cit., abb. 2).

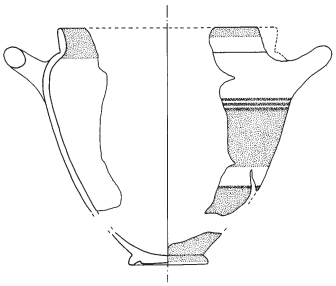


Fig. 3: Coppa punica da Orani (rielaborazione da Madau, *Scavi a Nurdòle (NU). Importazioni dal Nuorese*, cit., fig. 1, d-e).

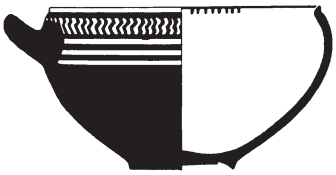


Fig. 4: *Skyphos* mediogeometrico da Itaca (da Benton, *Further Excavations at Aetos*, cit., fig. 8, n. 620).

to[41] e alcune *kotylai* provenienti da Modica (FIG. 5)[42] e Cocolonazzo di Mola, presso Taormina[43]; la rispettiva pertinenza di queste ultime al tipo "Aetos 666" e a una sua variante morfologica, proposta dall'editrice[44], costituisce un elemento di connessione con le citate *kotylai* cartaginesi[45], nei confronti delle quali, pertanto,

41. K. DE VRIES, *Eighth-Century corinthian Pottery: Evidence for the dates of Greek Settlement in the West*, in C. K. WILLIAMS II, N. BOOKIDIS (edd.), *Corinth, the centenary 1896-1996*, (Corinth, XX), Princeton 2003, pp. 148, 150, fig. 8.10.

42. P. PELAGATTI, *I più antichi materiali di importazione a Siracusa, a Naxos e in altri siti della Sicilia orientale*, in *La céramique grecque ou de tradition grecque au VIII^e siècle en Italie centrale et méridionale*, (Cahiers du Centre Jean Bérard, 3), Naples 1982, pp. 117-8, tavv. III-IV.

43. Ivi, p. 118, fig. 1.

44. Cfr. *supra*, note 42-3.

45. Cfr. *supra*, nota 34.

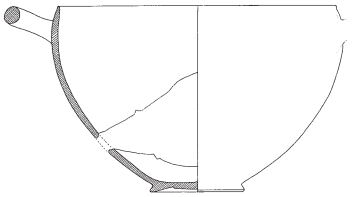


Fig. 5: *Kotyle* tardogeometrica da Modica (da Pelagatti, *I più antichi materiali di importazione*, cit., tav. III).

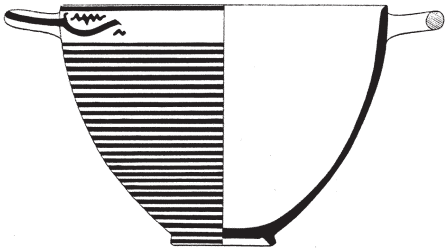


Fig. 6: *Tall kotyle* protocorinzia da Itaca (da Benton, *Further Excavations at Aetos*, cit., fig. 10, n. 685).

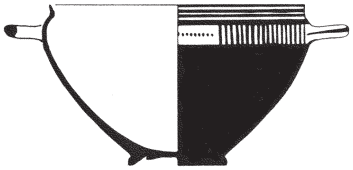


Fig. 7: *Skyphos* protocorinzio da Gravina di Puglia (da Ciancio, *Silbíon: una città tra Greci e Indigeni*, cit., fig. 69, in alto a sinistra).



Fig. 8: *Kotyliskos* corinzio da Monte Castellazzo di Poggioreale (da Fresina, *Alcuni frammenti di ceramica corinzia*, cit., tav. XX, n. 10).

esse si configurano come potenziali prototipi. La documentazione del suddetto elemento morfologico, tuttavia, si attesta anche nel successivo Protocorinzio Antico, per esempio su una *tall kotyle* da Itaca (FIG. 6)[46], mentre a una forbice cronologica più ampia, corrispondente alle fasi del Protocorinzio e del Corinzio Antico, si ascriverebbe la morfologia di due *skyphoi* rinvenuti a Gravina di Puglia, in alcune tombe peucezie datate all'ultimo quarto del VII secolo a.C. (FIG. 7)[47]. Nell'ambito del Corinzio Antico, invece, la stessa caratteristica tipologica si riscontra su una *kotyle* proveniente da Corinto[48] e su coevi materiali dalla Sicilia occidentale, costituiti

46. BENTON, *Further Excavations at Aetos*, cit., p. 283, fig. 10, n. 685.

47. J. DU PLAT TAYLOR *et al.*, *Gravina di Puglia III. Houses and a Cemetery of the Iron Age and Classical Periods. Part Two*, «PBSR», 45, 1977, pp. 71, fig. 26, n. 2; 72-3, fig. 27, n. 2 (= A. CIANCIO, *Silbíon: una città tra Greci e Indigeni. La documentazione archeologica dal territorio di Gravina di Puglia dall'ottavo al quinto secolo a.C.*, Bari 1997, p. 55, fig. 68, in basso a destra; fig. 69, in alto a sinistra).

48. D. A. AMYX, P. LAWRENCE, *Archaic corinthian Pottery and the Anaploga Well*, (Corinth I/VII, 2), Princeton 1975, p. 74, fig. 1, An 86.

da un consimile manufatto selinuntino[49] e da un *kotyliskos* da Monte Castellazzo di Poggioreale (FIG. 8)[50]. Un'analoga conformazione della base presentano pure alcuni esemplari di kotylai di provenienza pithecusana, attribuiti al Corinzio Antico/Corinzio Medio (o genericamente Corinzio)[51], mentre nel successivo Corinzio Tardo II essa è ancora documentata da un *kotyliskos* dalla necropoli di Selinunte[52], da tre *pattern kotylai* dall'insediamento indigeno di Monte Papalucio di Oria (FIG. 9)[53] e da due piccole *kotylai* da Corfù (FIG. 10)[54].

Traendo le fila del discorso fin qui condotto, non sembra inverosimile ipotizzare che l'introduzione della base a disco rilevato nel repertorio punico possa essere stata veicolata dalle imitazioni di coppe corinzie a opera dei ceramisti fenici dei centri siciliani e della stessa Cartagine[55]; in seguito a queste prime esperienze, essa avrebbe goduto di notevole fortuna al punto da caratterizzare, nel corso del VII secolo

49. C. DEHL-VON KAENEL, *Die archaische Keramik aus dem Malophoros – Heiligtum in Selinunt. Die korintischen, lakonischen, ostgriechischen, etruskischen und megarischen Importe sowie die "argivisch – monochrome" und lokale Keramik aus den alten Grabungen*, Berlin 1995, pp. 293-4, taf. 54, taf. 81, n. 2685.

50. A. FRESINA, *Alcuni frammenti di ceramica corinzia rinvenuti nelle campagne di scavo (1978-1979) eseguite a Monte Castellazzo di Poggioreale*, in *Studi sulla Sicilia Occidentale in onore di Vincenzo Tusa*, Padova 1993, p. 65, tav. XX, n. 10.

51. G. BUCHNER, D. RIDGWAY, *Pithekoussai I. La necropoli: tombe 1-723 scavate dal 1952 al 1961*, (MAL, Serie monografica, 4; Serie generale, 55), Roma 1993, pp. 246, tav. 83, n. 191, 9 (tomba 191); 346, tav. 112, n. 286, 3 (tomba 286).

52. E. MEOLA, *Necropoli di Selinunte. I – Buffa*, vol. I, Palermo 1996, p. 45; vol. II, Palermo 1997, pp. 61-2, D. 75,2; vol. III, Palermo 1998, tav. VIII, tav. 46, D. 75,2 (dubitativamente attribuito al primo e secondo quarto del VI secolo a.C.).

53. Una delle quali in versione miniaturistica: cfr. G. SEMERARO, *ἐν νηυσί. Ceramica greca e società nel Salento arcaico*, (Beni archeologici. Conoscenza e Tecnologia, Quaderno 2), Lecce-Bari 1997, p. 166, fig. 112, nn. 378, 384, 387 (525-inizi V secolo a.C.).

54. A. SPETSIÉRI-CHORÉMI, *Un dépôt de sanctuaire domestique de la fin de l'époque archaïque a Corfou*, «BCTH», 115, 1991, pp. 193, n. 15, figg. 23-4, inv. 3783; 194, n. 18, fig. 27, inv. 3454 (rispettivamente seconda metà o fine del VI secolo a.C. e fine VI-inizi V secolo a.C.).

55. Cfr. CIASCA, *La ceramica fenicia di Sicilia*, cit., p. 180: «è piuttosto evidente ormai che l'elaborazione della cultura ceramica della zona di Cartagine abbia avuto il suo crogiolo e il suo centro in Sicilia piuttosto che in terra d'Africa [...]. Se, come sembra, le cose stanno veramente così, lo studio del processo di sviluppo della ceramica di Cartagine sarà molto più opportunamente affrontato partendo dalla Sicilia e attraverso i centri fenici della Sicilia». Sul rapporto tra Mozia e Cartagine cfr. in particolare BONDÌ, *Mozia, tra i Greci e Cartagine*, cit., p. 166, secondo il quale, nella fase più antica, esso opererebbe più con la funzione di «suscitatore di stimoli» nella città nordafricana che con quella di «veicolo di suggestioni nella direzione opposta».

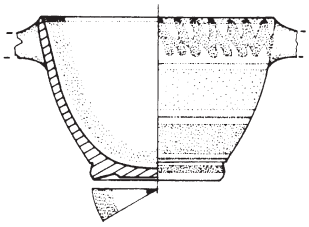


Fig. 9: *Pattern kotyle* corinzia da Monte Papalucio di Oria (da Semeraro, *ἐν νησοί. Ceramica greca*, cit., fig. 112, n. 378).

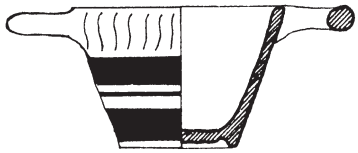


Fig. 10: *Kotyle* corinzia da Corfù (da Spetsiéri-Chorémi, *Un dépôt de sanctuaire domestique*, cit., fig. 27, inv. 3454).

a.C., numerose forme aperte della ceramica da mensa cartaginese[56]: ciò, presumibilmente, nel quadro di un fenomeno interpretabile sia con un'ipotetica esigenza di uniformità morfologica tra le varie componenti di alcuni "servizi"[57], sia – in un'ottica parimenti stimolante ma di assai ardua dimostrazione allo stato attuale delle conoscenze – con l'acquisizione di nuovi espedienti tecnici in fase di tornitura[58]. Qualora l'ipotesi venisse ulteriormente suffragata da riscontri su più ampie serie di materiali, la massiccia diffusione di tali forme, per lo più riprodotte con l'utilizzo di argille locali, in Africa settentrionale, Sardegna e Sicilia, rifletterebbe una capillare azione acculturatrice di Cartagine a partire dalla fine del VII - inizi VI secolo a.C., forse indirettamente comprovata dal mancato riscontro del suddetto elemento morfologi-

56. Al riguardo, tuttavia, va ricordato che, sebbene in misura minoritaria, la base a disco rilevato connota anche alcuni tipi di forme chiuse, accomunate dalla funzione del "versare": cfr., a titolo esemplificativo, P. BARTOLONI, *Urne cinerarie arcaiche a Sulcis*, «RStudFen», 16, 1988, pp. 168-9, fig. 4, L; C. DEL VAIS, *Tharros-XX. Nota preliminare sulla tipologia dei vasi «à chardon»*, «RStudFen», 22, 1994, fig. 1, d.

57. Evidente, per esempio, nel caso in cui si accetti l'utilizzo dei piatti ombelicati con funzione di "sottocoppa": cfr. da ultimo R. SECCI, *La ceramica punica di Tharros. Le coppe: tipologia e seriazione cronologica*, in SPANÒ GIAMMELLARO (a cura di), *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, cit., p. 985, nota 8, con bibliografia.

58. Cfr. BALZANO, *Ceramica fenicia di Monte Sirai*, cit., pp. 62-3, nota 205, con bibliografia, per l'interpretazione della base a disco rilevato in relazione a un cambiamento nella forma dell'asse del tornio. Se il dato venisse confermato, non se ne potrebbe escludere l'interpretazione alla luce di una presenza *in situ* di ceramisti greci: a questo proposito cfr. tra gli altri KOUROU, *Phéniciens, Chypriotes, Eubéens et la fondation de Carthage*, cit., p. 102.

co negli assemblaggi ceramici dell'arcipelago maltese[59]. Se, infatti, l'influsso della ceramica corinzia sui repertori locali sembra sempre più connotarsi come un "comune denominatore" mediterraneo – interessando per esempio, con esiti analoghi a quelli esaminati in questa sede, la produzione vascolare cretese di Azoria e Kato Syme[60] e quella peucezia di Gravina di Puglia[61] – la ricorrente associazione della base a disco rilevato ad altre "costanti tipologiche" della ceramica punica centro-mediterranea ne ostacola l'attribuzione a un'autonoma elaborazione locale nelle singole aree di pertinenza e ne suggerisce la diffusione a partire da un unico centro irradiante, nel quale non può non riconoscersi la metropoli africana[62]. In questo quadro, un ulteriore spunto di riflessione costituisce l'identificazione a Cartagine[63], Mo-

59. Cfr. *supra*, nota 17 ed E. ACQUARO, *Studi di archeologia punica*, (Monografie di SEAP, Series Minor, 8), Pisa-Roma 1997, p. 6: «Non direttamente funzionale al programma di conquista e di controllo territoriale che Cartagine elabora per la Sicilia e il Nord Africa, Malta sembra ai margini dell'evoluzione che interessa l'intero mondo punico impegnato contro i Greci e i Romani». Le differenze rilevabili tra la *facies* ceramica della regione di Cartagine-Mozia e quella maltese (per le quali cfr. già BISI, *La ceramica punica*, cit., p. 23), tuttavia, erano interpretate nei seguenti termini da CIASCA, *Insediamenti*, cit., p. 148: «le ragioni storiche di tale diversità, che tenderei a considerare di "origine", andrebbero ricercate in teoria su due punti chiave: differenza cronologica degli insediamenti maltesi; differente provenienza e/o composizione dei gruppi di coloni stabilitisi a Malta». Significativamente, tuttavia, la stessa studiosa osservava: «alla fase maltese più tarda sarebbe forse da attribuire la denominazione di "fenicio maltese recente", a preferenza di quella di "punico maltese": ma certamente non quella di "cartaginese", che sembra invece possa applicarsi ad altre regioni (per es. Sardegna). Riterrei sufficientemente evidente (*sic*) le differenze di cultura fra Malta e le regioni fenicie più prossime, Cartagine e Mozia. Se questo è vero, dovrebbe significare un distacco materiale effettivo dalle altre colonie, distacco senza dubbio favorito o addirittura reso inevitabile dalla natura fisica e dalla posizione geografica di Malta» (ivi, p. 150).

60. Rispettivamente D. C. HAGGIS *et al.*, *Excavations at Azoria, 2002*, «Hesperia», 73, 2004, p. 366, fig. 20, n. 9; B. L. ERICKSON, *Aphrati and Kato Syme. Pottery, Continuity, and Cult in Late Archaic and Classical Crete*, «Hesperia», 71, 2002, p. 53, figg. 6-7.

61. DU PLAT TAYLOR *et al.*, *Gravina di Puglia III*, cit., p. 83, fig. 32, n. 1.

62. A proposito del ruolo della ceramica come indicatore di un'espansione cartaginese nel Mediterraneo occidentale nei termini di una «ricolonizzazione» o «colonizzazione secondaria» dalla fine del VII secolo a.C. cfr. BISI, *La ceramica punica*, cit., pp. 26, 192; ID., *Le componenti mediterranee e le costanti tipologiche della ceramica punica*, in E. RIPOLL PERELLÓ, E. SANMARTÍ GREGO (edd.), *Simposio Internacional de Colonizaciones (Barcelona-Ampurias, 1971)*, Barcelona 1974, pp. 16, 22.

63. D. B. HARDEN, *The Pottery from the Precinct of Tanit at Salammbo, Carthage*, «Iraq», 4, 1937, p. 82, fig. 7, B1; S. LANCEL (éd.), *Mission archéologique française à Carthage. Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques*, (Coll. EFR, 41), Rome 1982, pp. 309, fig. 470, n. A.181.4; 310, fig. 479,

zia[64] e Pithecusa[65] delle più antiche attestazioni di tale peculiarità morfologica, le quali, pur nell'attuale insufficienza della documentazione e in assenza di risolutivi dati archeometrici, sembrano confermare l'ambientazione tirrenica del fenomeno e prospettare la possibilità di fondare su più solide basi archeologiche la presunta irradiazione cartaginese nel Mediterraneo centrale tra la fine dell'VIII e la prima metà del VII secolo a.C.[66].

n. A.183.3, con una *kotyle* proto-corinzia datata al secondo quarto-metà del VII secolo a.C.

64. SPANÒ GIAMMELLARO, *La ceramica fenicia della Sicilia*, cit., p. 326, fig. 56, con bibliografia precedente (inizi VII secolo a.C.).

65. G. BUCHNER, *Die Beziehungen zwischen der euböischen Kolonie Pithekoussai auf der Insel Ischia und dem nordwestsemitischen Mittelmeerraum in der zweiten Hälfte des 8. Jhs. v. Chr.*, in NIEMEYER (Hrsg.), *Phönizier im Westen*, cit., p. 284, abb. 6, d, con bibliografia (ultimo quarto dell'VIII secolo a.C.).

66. Cfr. *supra*, bibliografia alle note 6-7 e 21.

Linda-Marie Günther

Catos Feigen aus Karthago: Zur Interpretation einer Anekdote (Plutarch, *Cato maior*, 27, 1)

Der Reichtum Afrikas und insbesondere die wirtschaftliche Potenz Karthagos sind die Folie, vor der eine oft beschriebene Szene im römischen Senat spielt, die in den Anekdotenschatz der Weltgeschichte eingegangen ist: Marcus Porcius Cato – zu Recht oder zu Unrecht auch als Kriegstreiber im Vorfeld des Dritten Punischen Krieges bekannt – hatte seine Warnung vor dem wiedererstarkten Karthago anhand frischer Feigen inszeniert und anschließend seinen berühmt-berüchtigten Ausspruch geprägt und oft wiederholt: *ceterum censeo Carthaginem esse delendam*[1]. Beides, das vermeintliche Zitat und die einprägsame Szene fehlen in kaum einer Skizze über die römisch-karthagischen Beziehungen um die Mitte des 2. Jh. v. Chr[2]. Überliefert ist die Geschichte mit den Feigen bei Plutarch und Plinius dem Älteren, in dessen ausführlicherer Version sie zumeist referiert wird[3]: So berichtet der lateinische Autor der *Naturalis historia* im Zusammenhang mit der Beschreibung der hervorragenden Qualität dieser Frucht aus der *poma*-Familie, Cato habe ein einziges, zudem noch nicht ganz ausgereiftes Exemplar (*praecocem ficum*), herumgezeigt und schließlich ausgerufen: *tam prope a moeris habemus hostem.* In der Version Plutarchs[4] ließ Ca-

* Linda-Marie Günther, Historisches Institut Fakultät IV, Ruhr-Universität, Bochum.

1. Vgl. S. THURLEMANN, *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam*, «Gymnasium», 81, 1974, s. 465-75.

2. Ausnahmen sind z. B. D. KIENAST, *Cato der Zensor*, Heidelberg 1954, und H. BENGTSON, *Grundriss der Römischen Geschichte*, München 1967. Auch H.-J. GEHRKE, *Marcus Porcius Cato Censorius – ein Bild von einem Römer*, in K.-J. HÖLKESKAMP, E. STEIN-HÖLKESKAMP (Hrsg.), *Von Romulus zu Augustus. Große Gestalten der römischen Republik*, München 2000, s. 147-58, verzichtet auf die anschauliche Story.

3. PLIN., *nat.*, 15, 74.

4. PLUT., *Cato maior*, 27, 1.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 151-156.

to absichtlich einige Feigen aus dem Bausch seiner Toga fallen und mahnte, als die Senatoren die Früchte für ihre Qualität bewunderten: «Das Land, das diese Feigen hervorbringt, ist nur drei Tage Seefahrt von Rom entfernt». Mit dieser wirkungsvollen Szene beschloss der 82-Jährige seinen Auftritt in der Kurie, bei dem er von seiner kürzlich beendeten diplomatischen Mission im Konflikt zwischen Karthago und dem Numiderkönig Massinissa berichtet hatte.

Von jeher sind in der althistorischen Forschung die vorgebliche Unausweichlichkeit der Zerstörung der nordafrikanischen Metropole und die Gründe für den Vernichtungskrieg der Römer gegen Karthago (149-146) diskutiert worden. Denn während die antiken Quellen einmütig der Ansicht sind, daß Karthago tatsächlich noch bzw. wieder eine Gefahr für Rom war, wirkt dieses Argument heutzutage äußerst unverständlich[5]. So sah beispielsweise Th. Mommsen das wahre Motiv und die treibende Kraft in der merkantilen Eifersucht; seiner Interpretation sind viele gefolgt, etwa W.V. Harris, der zugleich die Historizität der Gesandtschaftsreise Catos in Frage stellt[6]. Die entgegen gesetzte Meinung erkennt als das entscheidende Kriegsmotiv die Sorge vor dem militärischen Wiedererstarken des nahen und geostrategisch günstig gelegenen Karthago[7]. Bemerkenswerterweise argumentiert jede Seite mit der Feigen-Szene Catos: Die Früchte versinnbildlichen aus der merkantilen Perspektive die Üppigkeit der Agrarwirtschaft und die Handelsdominanz Karthagos; aus der sicherheitspolitischen Perspektive, der Furcht vor einem erneut allzu starken Karthago, symbolisieren sie unter Hinweis auf die plinianische Angabe eines nur dreitägigen Seeweges von einer Küste zur anderen die gefährliche Nähe Karthagos zu Rom.

Auf diesem Hintergrund der skizzierten Diskussion ist es wohl berechtigt, nochmals nach der Interpretation jener Szene zu fragen: Was wollte Cato denn nun eigentlich mit den Früchten zum Aus-

5. Vgl. BENGTSON, *Grundriss*, s. 140; H. HEFTNER, *Der Aufstieg Roms*, Regensburg 2005², s. 408: «Das Motiv, mit dem die antike Überlieferung die Kriegslust des alten Censoriers begründet..., muß uns aus der Rückschau geradezu absurd erscheinen».

6. Vgl. W. V. HARRIS, *War and Imperialism in Republican Rome 327-70 B.C.*, Oxford 1979, s. 237, 239, der sich seinerseits auf M. Rostovtzeff beruft.

7. Vgl. KIENAST, *Cato*, S. 130, 132 f; BENGTSON, *Grundriss*, s. 140; T. A. DOREY, D. R. DUDLEY, *Rome against Carthage*, New York 1972, s. 158; N. BAGNALL, *Rom und Karthago*, Berlin 1995, s. 384.

druck bringen? Dabei muss die Version bei Plutarch im Vordergrund stehen, denn nur dort ist die Anekdote in ihren ursprünglichen historischen Kontext eingebettet und nicht, wie bei Plinius, isoliert und auf die Qualität der Früchte selbst hin verkürzt.

Man darf davon ausgehen, daß Catos Feigen zweifellos die Eindrücke illustrieren, die er bei seiner Reise gewonnen hatte:

> Als er die Stadt nun nicht [...] gedrückt und gedemütigt vorfand, sondern reich an kräftiger junger Mannschaft, strotzend vom Reichtum, voll von mancherlei Waffen und Kriegsmaterial und darum nicht niedrig gesonnen, so meinte er, es sei nicht so sehr an der Zeit, daß die Römer die Sache... Massinissas [...] in Ordnung brächten, als zu verhüten, daß sie, wenn sie eine ihnen von alters feindliche, hasserfüllte, nun auf wunderbare Weise neu erstarkte Stadt nicht gänzlich unterwürfen, wieder in dieselbe Gefahr [*sc.* wie früher] kämen. Er kehrte also eilends nach Rom zurück und trug dem Senat vor, die früheren Niederlagen [...] der Karthager hätten sie [...] augenscheinlich kriegserfahrener gemacht, und nun seien die Kämpfe mit den Numidern bereits eine Vorübung für die mit den Römern...[8].

Und an die Feigen-Szene schließt dann die Bemerkung an: «Ein noch stärkeres Druckmittel war, daß er bei jeglicher Sache [...] den Satz hinzufügte: "Ferner stimme ich dafür, daß Karthago nicht bestehen bleiben darf"»[9].

Gibt somit der unmittelbare Kontext der Rückkehr aus Karthago samt der expliziten Einschätzung der dortigen Lage unmissverständlich den Interpretationsrahmen vor, so wird zugleich deutlich, daß in der Version der Anekdote bei Plinius die Betonung auf der kleinen Distanz zwischen Rom von Afrika liegt, mithin auf einem Detail: Die vorgezeigte Feige, ein Exemplar der besonders geschätzten afrikanischen Sorte, war ja nur knapp drei Tage zuvor in Karthago gepflückt worden. Die hier betonte Frische der Feige wird zum Zeugnis für die gefährliche Nähe eines potentiellen Feindes. Diesen Aspekt hat allerdings 1984 F. J. Meijer als nicht zentral charakterisiert, indem er nämlich gezeigt hat, daß die von Cato gezeigten Feigen kaum innerhalb von 3 Tagen nach Rom gelangt sein können: Im Sommer muß eine entsprechende Seereise wegen der gegebenen Winde im Tyrrhenischen Meer mindestens 6 Tage

8. PLUT., *Cato maior* (übers. W. WUHRMANN, K. ZIEGLER, *Plutarch, Große Griechen und Römer*, Zürich-München 1955), 26, 3-4.

9. PLUT., *Cato maior* (übers. W. WUHRMANN, K. ZIEGLER), 27, 2.

gedauert haben[10]. Demnach dürfte Cato für seine 'Performance' wohl eher Exemplare der Afrikanischen Feige aus eigenem Anbau nahe Rom benutzt haben[11]. Meijer zieht aus seinen Überlegungen den Schluss, daß die Mehrheit der Senatoren ohnehin der Meinung Catos waren und sich gern 'übertölpeln' ließen und daß dann auch Plinius und Plutarch die 'afrikanischen Feigen' allzu wörtlich auffassten[12]. Mithin ist für diese Interpretation die tatsächliche Herkunft der Feigen aus Karthago irrelevant, doch dadurch wird nicht nur die historiographische Intention Plutarchs respektive seiner und wohl auch Plinius' Vorlage verkannt, sondern auch und gerade den konkreten Kontext der Feigen-Szene.

Für den politischen Kontext des Auftritt Catos vor dem Senat in Rom steht außer Plutarchs Biographie auch Appians Darstellung von Catos Gesandtschaftsreise nach Nordafrika zur Verfügung. Vermutlich hat auch dieser Autor die von Plutarch benutzte Vorlage verwendet, die von den römisch-karthagischen Spannungen im Vorfeld des Dritten Punischen Krieges berichtet haben muß. Freilich kommt Appian ohne die Feigen-Szene aus[13].

[*sc.* Die römischen Gesandten] besichtigten noch eingehend das betreffende Land und stellten fest, daß es sorgfältig bebaut war und große Hilfsmittel bot. Sie betraten auch die Stadt und konnten sehen, über welch gewaltige Macht sie verfügte und was für bedeutenden Bevölkerungszuwachs sie seit der noch nicht lange zurückreichenden Unterwerfung durch Scipio erfahren hatte. Als [sie] dann wieder in Rom waren, erklärten sie, Karthagos Zustand sei für sie nicht so sehr Gegenstand des Neides als ernster Furcht, nämlich der vor einer großen und nahe gelegenen Stadt, die feindlich gesinnt sei und spielend anwachse. Besonders Cato war es, der immer wieder betonte, daß selbst die Freiheit Roms niemals gesichert sei, bevor nicht Karthago in Trümmern liege. Als dies der Senat vernahm, entschloss er

10. F. J. MEIJER, *Cato's African Figs*, «Mnemosyne», 37, 1984, s. 117-24. Diese Überlegung ist kaum rezipiert worden; eine Ausnahme macht S. LANCEL, *Carthage*, Poitiers 1992, s. 429: «une figue prètendument fraîche cueillie à Carthage».

11. MEIJER, *Cato's African Figs*, s. 123 f.: «Most senators would probably have seen through Cato's fig performance [...] Only a minority of them would have disapproved of such behaviour». In diesem Sinne ist wohl auch R. E. A. PALMER, *Rome and Carthage at Peace*, Stuttgart 1997, s. 105 f., zu verstehen: «Cato demonstrated not only certain proximity but also probable presence of Carthaginian carriers and traders at the docks of Rome».

12. MEIJER, *Cato's African Figs*, s. 124: «Pliny [...] was misled [...] and with him Plutarch an many ancient historians».

13. APP. *Lib.* 69/312-315 (übers. O. VEH, W. WILL, *Appian Römische Geschichte*, I, Stuttgart 1997).

sich zum Krieg, er brauchte aber noch Vorwände und hielt daher seine Entscheidung geheim. Von diesem Augenblick an soll Cato [...] immer wieder im Senat die Ansicht vertreten haben, dass Karthago nicht länger bestehen dürfe.

Offensichtlich betonen die beiden griechischen Autoren – gemäß ihrer Vorlage – das ökonomische, politische und militärische Wachstum der nordafrikanischen Metropole und begründeten damit die römische Notwendigkeit, Karthago komplett zu vernichten.

Ein Sinnbild der empfundenen bzw. von Cato behaupteten Gefahr ist evidenterweise die Feige – worin aber besteht die Symbolkraft dieser Frucht? Warum konnte Cato die Bedrohlichkeit der nordafrikanischen Rivalin ausgerechnet mit Feigen 'materialisieren'?[14] Ein relevanter Unterschied der beiden vorliegenden Versionen besteht darin, daß Plutarchs Cato gar nicht behauptet, diese Früchte seien erst vor drei Tagen in Karthago gepflückt worden; die Entfernung zwischen Italien und Nordafrika dürfte den Herren Senatoren ohnehin bekannt gewesen sein. Wenn Cato in eigener Person die Früchte gepflückt haben wollte, so hätten sie bis zur Vorführung in der Kurie zweifellos etwas länger als drei Tage im geernteten Zustand verbracht, da die Senatssitzung über das Ergebnis der Mission sicher nicht unmittelbar nach dem Eintreffen der Gesandten in Rom stattgefunden hat. Außerdem darf gefragt werden, warum bei Plinius, in dessen Version jene *drei Tage* so relevant zu sein scheinen, Cato explizit eine unreife (!) Feige (*praecocem ficum*) vorzeigt – ist vielleicht in der noch ausstehenden Vollendung der üppigen Frucht, in ihrem letzten Reifeschritt, eine entscheidende Aussage der Szene intendiert?

Nach dem Gesagten liegt auf der Hand, daß es in der Anekdote nicht primär um die Frische der Feige infolge des kurzen Transportweges geht, sondern um ein anderes semantisches Signal: Noch hat die in der Feige symbolisierte Gefahr nicht ihre volle Kraft erreicht, aber der dazu noch benötigte Zeitraum ist knapp: Cato könnte damit sagen wollen: 'Es wächst in Karthago etwas heran, das uns Römern zu schaffen machen wird, wenn wir nicht recht-

14. Dem Unterschied der Versionen bei Plinius und Plutarch hinsichtlich Zahl und möglicherweise Reifegrad des präsentierten Obstes – hier ein einziges Exemplar (*praecocem ficum*), das durch seine Frische auffiel, dort mehrere Exemplare, die durch Größe und Güte erstaunten – wird in der Forschung keine wesentliche Bedeutung beigemessen.

zeitig eingreifen'. Dabei steht meiner Ansicht nach die Feigenfrucht *pars pro toto* für den Feigenbaum. Er wächst auf noch so kargem Boden, gedeiht ungeachtet massiver Beschneidungen immer wieder aufs Neue und trägt begehrte Früchte. Er ist damit – neben dem Ölbaum, der aber ein ganz anderes Konnotationsspektrum hat – geradezu der Inbegriff einer außerordentlichen Regenerationsfähigkeit. Will man ihn beseitigen, muß man ihn mit allen seinen Wurzeln aus dem Boden heraushauen, ihn mit 'Stumpf und Stiel' vernichten – und genau das schwebte ja offenbar Cato und seinen Gesinnungsgenossen mit Blick auf Karthago vor! Der Gedanke des notwendigen Präventivschlages, auf den sich der Senat geeinigt haben soll, korrespondiert in der übereinstimmenden Version bei Plutarch und Appian mit der Beobachtung der nach Nordafrika gereisten Gesandtschaft, daß Karthago weniger Neid als vielmehr Furcht hervorrief: Wider Erwarten war es gewachsen, gediehen und üppig geworden, anstatt, wie wohl mit dem Knebelfrieden von 201 v. Chr. erhofft, in einem schwächlichen Zustand zu verbleiben. Somit war es weniger der Ressourcenreichtum Karthagos an sich als die dynamische Vitalität dieser Metropole, die Angst machte.

Die hier vorgestellte Interpretation ermöglicht es, einen verbindenden Sinn zwischen den Eindrücken Catos in Nordafrika, deren Verbalisierung im Senat, der Feigen-Szene ebendort und dem unerbittlichen *cetero censeo* zu erkennen. Zugleich unterscheidet sich diese Interpretation von den geläufigen Deutungen, die entweder auf Neid und Habgier der Römer hinweisen oder auf ein faktisches 'Näherrücken' des karthagischen Wohlstandes.

Das *tertium comparationis* ist somit gerade nicht der erstaunliche Reichtum, etwa eines profitablen Wein- und Ölmarktes, sondern der dynamische Aufschwung der erst vor knapp zwei Generationen gedemütigten Rivalin. Dahinter steht zugleich die 'archaische' Vorstellung von der Identität ökonomischer und militärischer Stärke, von demographischem und politischem Wachstum. Von daher ist abschließend festzustellen, dass sich für die Ansicht, Rom habe aus merkantiler oder generell ökonomischer Konkurrenz den Dritten Punischen Krieg und die komplette Vernichtung Karthagos angestrebt, nicht mit einer Interpretation von Catos Feigen argumentieren läßt.

Zohra Chérif

La coiffure à plumes, sa diffusion et son expansion

Plusieurs documents d'époque punique montrent des personnages à tête surmontée de la tiare à plumes d'une typologie variée. Il est intéressant de connaître les premières apparitions (dans ce cas on ne peut pas parler d'origine) de cette coiffure, sa présence dans le grand Sahara, sa diffusion en Orient: en Mésopotamie, en Syrie du Nord et dans l'Occident phénico-punique.

Les documents sont variés; ils relèvent d'une fourchette chronologique large: gravures rupestres, peintures égyptiennes, bas-reliefs, stèles, pastilles d'argile, terres cuites, hachette-rasoirs, statuettes en bronze etc.

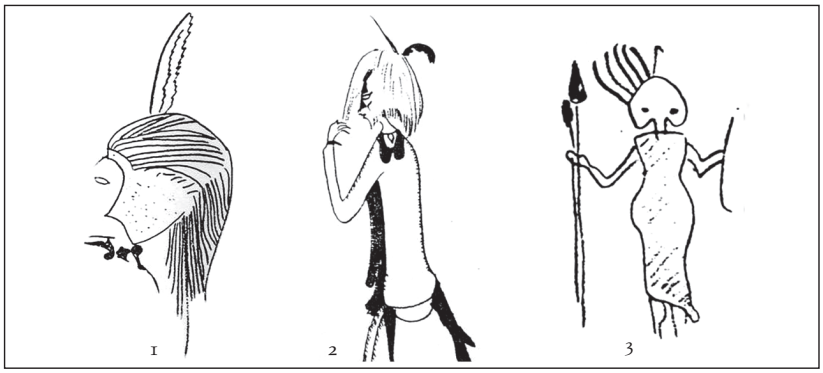
1
La parure à plumes sur les gravures rupestres

De l'époque archaïque à la phase bovidienne, qui correspondent au V^e^ millénaire av. J.-C., on a relevé des plumes surmontant la tête des personnages représentés sur les peintures rupestres de différents endroits: à Oued Jérad, en Tassili, à Tin Rassoutine, à Acacus, à Tibesti, et près le Wadi Sora. Ces plumes apparaissent encadrant une coiffure hémisphérique, en une sorte d'aigrette sur le côté de la tête, ou en grand panache ou encore ornant une toque; on remarque aussi un personnage portant une coiffure volumineuse constituée de plumes.

Les plumes restent un élément majeur de l'accoutrement de la phase équidienne, au Sud ouranais et algérois à Oued Jérad, au Tassili n' Ajjer (FIG. 1), à Ihéron (FIG. 2). Les plumes sont de plus en plus nombreuses à Tisebrouk, à l'Acacus, à Teshuinat V et à Uan Muhuggiag où elles surmontent le front d'un personnage serré par un bandeau. A Teshuinat V, deux plumes tombent de chaque

* Zohra Chérif, Institut National du Patrimoine, Tunis.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 157-170.



Figg. 1-3: Peintures rupestres: 1) Issalem; 2) Homme d'Ihéron; 3) Adrar des Iforas.

côté d'une tête; à Tin Lilan un homme marchant porte une coiffure en cimier dans laquelle est plantée une plume tombant sur le côté de la tête. Le même ornement apparaît au Fezzan, au Hoggar, à In Eker dans l'Ahaggar, dans l'oued Ahor, à Esali.

Partout, ces plumes ornant les têtes des guerriers libyens qui figurent à Esali Sekin, à Akeloulel, à Teremmoun et dans l'Adrar des Iforas (FIG. 3). En Aïr les représentations ont une ou six plumes sur la tête. Dans toutes ces régions, les plumes font partie des accessoires complétant la tenue des hommes pré et protohistoriques dans le but de décorer la tête et la chevelure[1].

Des personnages des régions nilotiques installés en Libye ont la tête ornée entre une et six plumes. Le personnage le plus important a la tête ornée de plus grand nombre de plumes[2]; ces sont des plumes d'autruche mâle. Tous ces ornements nous rappelle les Indiens d'Amérique.

On constate que le nombre des plumes est variable; ils sont disposées de manières différentes, accompagnées, dans certains cas d'une ou de deux cornes. Ces plumes forment parfois de véritables

1. F. LA CORRE, *Le Vêtement dans l'art rupestre nord africain*, dans *Travaux du Laboratoire d'Anthropologie, de Préhistoire et d'Ethnologie des Pays de la Méditerranée occidentale*, Aix-en-Provence 1984, p. 16-7. Rapport de M. E. F. Gautier sur la mission de Gautier et Reygasse de 1934, «CRAI», 1934, p. 153.

2. ST. GSELL, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord* (= *HAAN*), t. VI, Paris 1927, p. 31 notes 3-4.



Fig. 4: Libyens sur une peinture murales de la tombe de Séti I.

couronnes maintenues par un bandeau; ce type de couronne est porté par des personnages gravés sur des stèles kabyles[3].

Plus tard, des peintures des tombes égyptiennes montrent des Libyens portant, sur un côté rasé de la tête une plume, et sur l'autre une tresse. Ces plumes sont placées parfois du même côté, ou une par devant et l'autre par derrière, serrées par un bandeau[4]. Sur une autre peinture, on voit des guerriers dont un est muni d'un arc et l'autre d'une épée. Le premier de la file, qui semble être le chef, porte une barbe en pointe; il est vêtu d'un costume à décor imprimé ou brodé; sa tête est surmontée de deux plumes; elles sont placées sur un côté et une tresse sur l'autre côté. Le deuxième et le quatrième, qui ne sont vêtus que d'un cache-sexe, portent une plume sur le côté droit[5] (FIG. 4).

Sur une autre peinture du Nouvel Empire figurent des mercenaires libyens appartenant à l'armée égyptienne; ils sont représentés en mouvement en train de danser, probablement la danse de la guerre (FIG. 5). Ce qui nous fait penser, une fois de plus, aux Indiens d'Amérique, qui toujours à la veille d'une bataille impor-

3. C. TISSOT, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, Paris 1884, fig. 50. Sur un bas reliefs de Tiout, en Libye, un homme, au milieu d'un troupeau de boeufs, brandissant des armes; il a la tête coiffée d'une couronne de plumes; *ibid*., p. 344, fig. 18. G. SENNEQUIER, C. COLONNA (sous la dir. de), *L'Algérie au temps des royaumes numides, V^e siècle av. J.-C. - I^er siècle ap. J.-C.*, Paris 2003, p. 35.

4. O. BATES, *The Eastern Libyans: an Essay*, London 1970, p. 130, figg. 35-36.

5. *Ibid.*, p. 138, fig. 49.

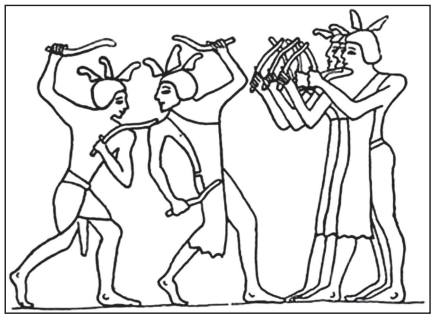


Fig. 5: Mercenaires libyens de l'armée du Nouvel Empire, danse de la guerre.

tante, ils dansent tous ensemble et font la fête pendant une partie de la nuit. Les guerriers qui dansent tiennent dans chaque main un bâton; ils ont la tête ornée de trois plumes dressées. Ceux qui jouent aux instruments à cordes sont au nombre de trois; leur tête est surmontée de deux plumes placées sur le côté droit[6].

La coiffure à plume en Orient

L'ornement d'une ou de deux plumes sur la tête est attesté en Mésopotamie. On le constate sur une plaquette de calcaire de 18 cm sur 15 cm, trouvée à Tello, datée de la fin du V^e^ millénaire av. J.-C.; elle représente un personnage debout, faisant le geste de l'adoration devant l'entrée d'un temple. Sur le devant de la tête s'élèvent droites deux plumes maintenues par un bandeau[7].

Un fragment de bas-relief archaïque daté de 3000 av. J.-C. provenant également de Tello, représente deux personnages: celui de gauche porte une coiffure à cornes ornée de plumes[8] (FIG. 6).

Plus tard, d'autres coiffures apparaissent; elles sont de différents types, illustrées essentiellement par la tiare cylindrique au sommet plat, ou arrondi, ou encore surmonté d'un cône. Au II^e^ millénaire, on rencontre la tiare cylindrique comportant à sa partie supérieure une rangée de plumes. Elle coiffe la tête des dieux, des rois, des sphinx, des taureaux akkadiens et perses.

6. *Ibid.*, p. 155, fig. 63.

7. G. CONTENAU, *Manuel d'Archéologie Orientale*, 3 t., Paris 1927-32, t. I, fig. 321, p. 423, 453.

8. *Ibid.*, t. III, p. 431, fig. 327.

Le roi de Babylone Marduk-Zakir-Shoumi a dédié une plaque au dieu Marduk. Le dieu est vêtu d'un costume somptueux; la tunique longue est ornée d'images astrales brodées. La tête à chevelure longue est surmontée d'une haute tiare cylindrique, à base marquée par deux bandes ornées d'ondes, et décorée de rosaces; elle est bordée à son extrémité supérieure d'une rangée de plumes[9] (FIG. 7).

Sur une autre stèle on voit Adad, debout sur un socle à imbrication en écaille suggérant la montagne, il porte également la même tiare, mais sans décor; les plumes, qui constituent une rangée à la partie supérieure, sont recourbées vers l'extérieur. La chevelure est longue ainsi que la barbe qui descend sur la poitrine; sur sa tunique, on voit l'image d'une tour à étages, probablement celle de Babylone[10] (FIG. 8).

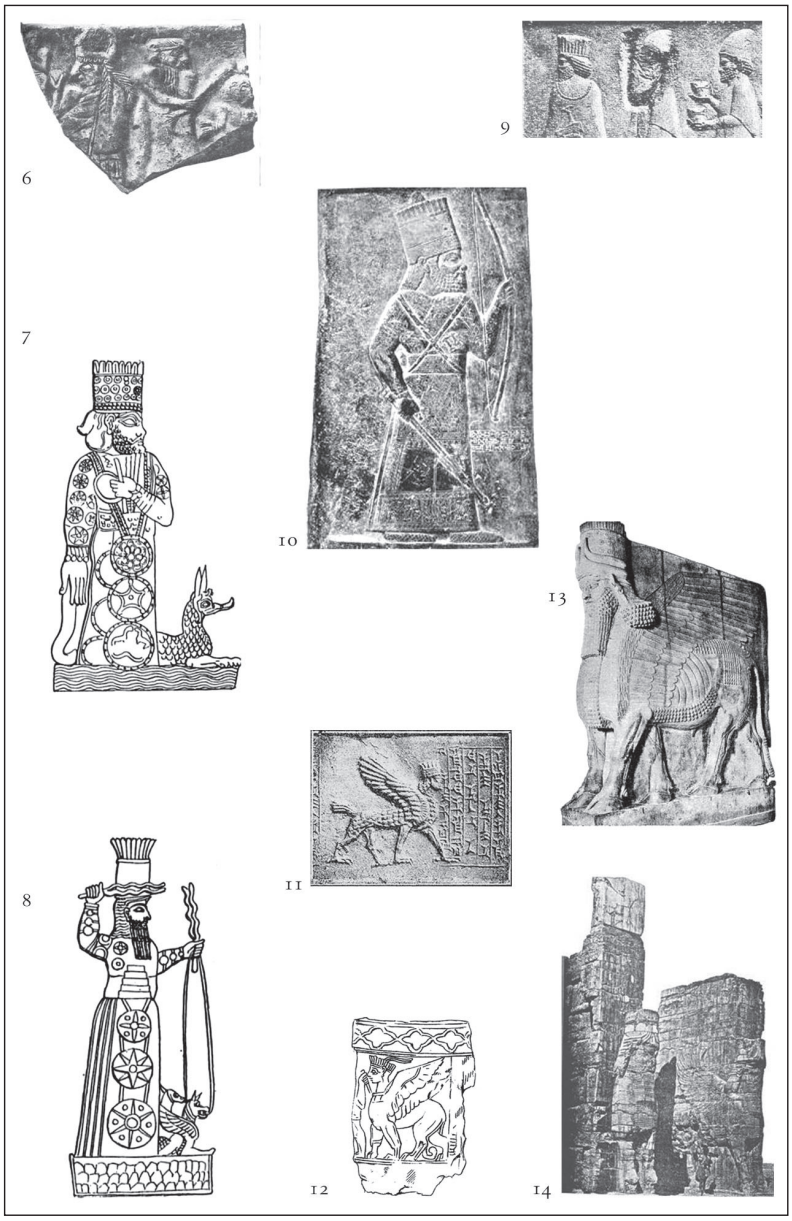
Le dieu Adad apparaît sur une autre stèle découverte par la mission allemande à Babylone; elle est érigée par Shamash-Resh-Outsour, gouverneur de Souhi et de Maer (région de Mari), pays dans le voisinage de Habour, affluent de l'Euphrate. Sur cette stèle, le gouverneur est figuré entouré de plusieurs divinités qu'il implore. Il est coiffé d'une tiare à pointe, debout devant le dieu Adad à tête coiffée d'une tiare cylindrique basse terminée, à sa partie supérieure, d'une rangée de plumes dressées[11].

Sur un bas relief de Persépolis, le premier personnage, d'un défilé de tributaires, porte une couronne de plumes dressées maintenues par un bandeau[12] (FIG. 9).

Sur une borne miliaire de la fin du XII^e^ siècle av. J.-C., on relève l'image de Marduk-Nadin-Ahé, le dernier roi kassite; sa barbe est bien fournie; sa chevelure longue est surmontée d'une tiare cylindrique, ornée à la base par une bande de rosaces; son extrémité supérieure comporte une rangée de plumes dressées[13] (FIG. 10).

On a remarqué que cette tiare coiffe aussi des animaux fantastiques à tête humaine. Elle est relevée sur un cylindre babylonien qui a subi l'influence assyrienne (X^e^-IX^e^ siècles av. J.-C.) figure l'image d'un sphinx ailé, au corps recouvert de plumes, à queue et à pattes d'oiseaux. La tête humaine, imberbe, aux cheveux bouclés est surmontée d'une tiare cylindrique basse terminée à sa partie supérieure d'une rangée de plumes[14] (FIG. 11).

9. *Ibid.*, t. I, p. 297-8, fig. 137.
10. *Ibid.*, p. 228, fig. 139.
11. *Ibid.*, p. 1302-3, fig. 823.
12. *Ibid.*, t. III, p. 438, fig. 871.
13. *Ibid.*, t. I, p. 99, fig. 46.
14. *Ibid.*, t. III, p. 1172, fig. 769.



Figg. 6-14: 6) Tello, 3000 av. J.-C.; 7) Dieu Marduk (fin II^e millénaire av. J.-C.); 8) Dieu Adad; 9) Défilés de tributaires, Persépoles; 10) Roi kassite, XII^e siècle av. J.-C.; 11) Sphinx sur un cylindre babylonien; 12) Sphinx d'Enkomi, Chypre; 13) Taureau de Kharsabad; 14) Taureaux de Persépolis.

Les fouilles d'Enkomi, à Chypre, ont fourni également l'image d'un sphinx sur une plaquette en ivoire; il a le buste humain à la tête coiffée d'une tiare basse à une seule rangée de plumes dressées[15] (FIG. 12).

Les taureaux de Khorsabad[16] et de Persépolis[17] sont debout, ailés; à tête humaine, à barbe, aux cheveux longs et bouclés. Ils ont la tête coiffée d'une tiare cylindrique haute, garnie à la base de deux paires de cornes pour le premier (FIG. 13) et de trois paires de cornes pour le second (FIG. 14) et ornée de rosaces; une rangée de plumes est placée au sommet.

2
La coiffure à plumes à Carthage

Des peintures rupestres trouvées au Jebel Bou Slem, dans le région de Kairouan, datant du III^e^-II^e^ millénaire av. J.-C., représentent des personnages à tête coiffée de deux plumes[18].

A Carthage, la coiffure à plumes apparaît timidement sur les supports variés. Au VI^e^ siècle av. J.-C. elle est rare; mais on la relève, au IV^e^ siècle sur une empreinte de sceau sur laquelle figure un dieu debout ayant la tête coiffée d'une couronne à plumes; il tient de la main gauche un sceptre et, de l'autre, une gerbe de blé[19].

Dans une tombe de la nécropole de Carthage, secteur de Douimès, L. Delattre a trouvé un médaillon en terre cuite sur lequel figure un cavalier; il a la tête surmontée d'un casque à aigrette[20] (FIG. 15).

Des plumes dressées sont remarquées sur la tête de personnages peints sur les parois des tombes libyques et libyco-puniques. Elles coiffent la tête d'un personnage peint sur l'une des parois

15. C. DECAMPS DE MERTZENFELD, *Inventaires commentés des ivoires phéniciens*, Paris 1954, n. 801, pl. LXXI.

16. CONTENAU, *Manuel*, cit., t. III, p. 1256, fig. 806.

17. *Ibid*., p. 1416, fig. 963.

18. J. SOLIGNAC, *Les peintures rupestres dans la région de Djébibina*, «RT», 38, 1936, fig. 4, p. 19; fig. 5, p. 21, 26, 45.

19. T. RÉDISSI, *Etudes des empreintes de sceaux de Carthage*, dans F. RAKOB (éd.), *Karthago III. Dei Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein 1999, p. 40, fig. 181.

20. L. DELATTRE, *La nécropole de Douimès (à Carthage). Fouilles de 1895-1896*, «BSAF», t. LVI, 1897, p. 94-5, fig. 58.

d'une tombe de la nécropole de Menzel Témime, datée du IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.[21].

La même couronne de plumes est portée par un guerrier peint sur l'une des parois des Hanouanet de Kef El Blida, en Khroumirie[22], et de Sidi Mohamed Latrech au Cap Bon[23]. La parure à plumes surmonte aussi la tête d'un guerrier gravé avant cuisson sur un vase modelé de forme tronconique sorti d'une tombe de la nécropole punique de Smirat, au Sahel, datée du IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.[24].

A Carthage, la couronne à plumes couvre la tête d'un personnage terrassant un guerrier. Il s'agit d'une rangée de plumes dressées maintenues par une bande serrée au-dessus du front. Cette scène figure sur une hachette-rasoir découverte dans une tombe du secteur de Sainte Monique (FIG. 16), datée du IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.[25].

Cette parure en terre cuite est rare. C'est, en fouillant le temple de la Gare de Salammbô, que L. Carton a trouvé parmi le matériel riche et varié, la tête d'un dieu, apparemment sans corps; elle représente un homme à force de l'âge. La bouche est cachée par des moustaches épaisses qui se mêlent à une barbe bien fournie, peu longue et fortement frisée. Sur une chevelure longue et bouclée repose une tiare constituée de trois rangées de plumes élargit vers le haut et à extrémité recourbée[26] (FIG. 17).

Le temple de Thinissut, au Cap Bon, a donné une seule statuette représentant un dieu âgé assis sur un trône flanqué de sphinx à tête de fillette. Le dieu est assis; les pieds sont nus. La bouche est dégagée, surmontée de moustaches courtes; leurs extrémités se confondent avec une barbe bien fournie, soignée et fortement bouclées. La chevelure courte, frisée, est surmontée d'une tiare haute constituée d'une seule rangée de plumes dressées émer-

21. M. FANTAR, *Recherches sur l'architecture funéraire punique du Cap Bon*, Rome 2002, p. 120-1.

22. M. F. BONNIARD, *Peintures rupestres des chambres sépulcrales creusées dans le roc en Tunisie septentrionale (région des Mogods)*, «BCTH», 1928-29, p. 299-304.

23. M. GHAKI, *Les haouanet de Sidi Mhamed Latrech*, Tunis 1999, p. 193-4.

24. G. GOBERT, P. CINTAS, *La nécropole de Smirat*, «RT», 1941, p. 83-121.

25. L. DELATTRE, *Nécropole punique de Carthage, Série de figurines, couvercle de boîte à miroir, fiole funéraire avec inscription*, «CRAI», 1905, p. 326; C. PICARD, *Sacra Punica*, «Karthago», XIII, fig. 65, n. 37.

26. L. CARTON, *Le sanctuaire punique découvert à Carthage,* Paris 1929, p. 15, n. 28, pl. IV, 8.

geant d'une couronne; elle laisse échapper quelques bouclettes encadrant le front[27] (FIG. 18).

Un fragment de stèle du sanctuaire dit Tophet de Salammbó, du niveau du IV^e^-III^e^ siècle av. J.-C., représente l'image gravée d'un cavalier coiffé d'un casque en dôme surmonté d'une porte panache (FIG. 19)[28].

Sur une stèle du sanctuaire d'El Hofra, à Constantine, remontant au IV^e^-III^e^ siècle av. J.-C., figure un dieu assis à l'intérieur de sa demeure; l'entrée est flanquée de deux colonnes soutenant un fronton triangulaire orné de rosaces et du disque solaire coiffé du croissant. Le dieu porte trois plumes dressées sur la tête[29].

De Genoni, en Sardaigne, provient une statuette en bronze représentant un vieil homme debout à barbe courte, bouclée; sa tête est couverte d'une tiare à une seule rangée de plumes dressées, légèrement élargie vers le haut; elle repose sur une double couronne[30] (FIG. 20).

En Egypte, les divinités comme Anoukis et Bès portent la couronne à plumes[31]. Bès est africain; son image est répandu dans tout le monde phénico-punique d'Est en Ouest, depuis la fin du III^e^ millénaire av. J.-C. jusqu'à l'époque romaine. L'image de Bès est rencontrée à Carthage et ailleurs, sur plusieurs supports: la terre cuite (FIG. 21), l'os et l'ivoire pour décorer des meubles; à Ibiça, on voit son image même sur les monnaies.

Depuis le Néolithique, la parure à plumes s'est présentée de différentes manières, dont la plupart ont survéçu jusqu'au I^er^ millénaire av. J.-C., et même jusqu'au XX^e^ siècle chez des tribus berbères du grand Sahara africain, et dans plusieurs endroits du monde antique, surtout en Mésopotamie, en Egypte, en Syrie du Nord (FIG. 22) et en Palestine.

Cette parure se maintient très longtemps chez les tribus libyennes. Aux témoignages de Dion Chrysostome[32], les Nasamons dres-

27. A. MERLIN, *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*, «Notes et documents», IV, 1910, p. 17, 40, pl. II, 2.

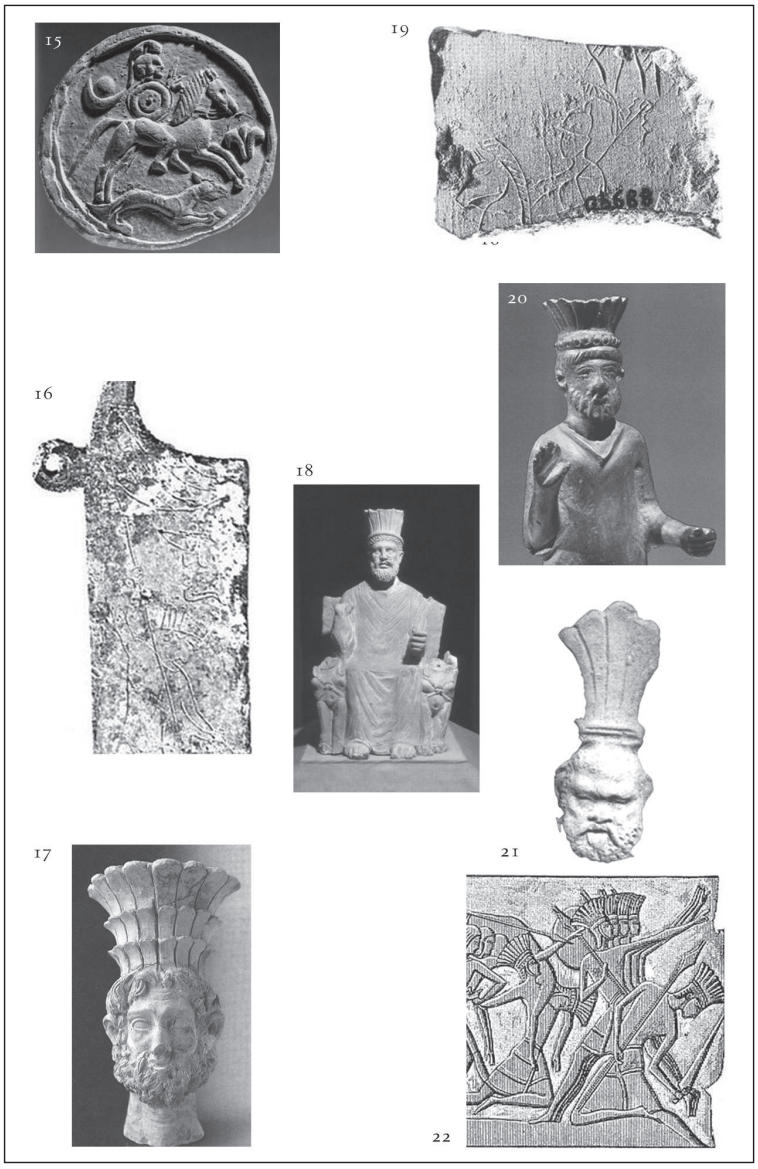
28. C. PICARD, *Catalogue du Musée Alaoui, nouvelle série*, Tunis 1955, cb 688; EAD., *Victoires et trophées puniques*, «StudMagr», III, 1970, p. 68-9.

29. A. BERTHIER, R. CHARLIER, *Le sanctuaire punique d'El Hofra près de Constantine*, Paris 1955, p. 29-31 et p. 203-4, pl. II, A, B, C.

30. A. ROOBAERT, *Sid, Sardus Pater ou Baal Hammon? A propos d'un bronze de Genoni (Sardaigne)* in C. BONNET, E. LIPINSKI, P. MARCHETTI (éds.), *Religio Phoenicia* (= Studia Phoenicia IV), Namur, 1986, p. 333-45.

31. REDISSI, *Etudes des empreintes*, cit., p. 40-1.

32. DION CHRYSOSTOME, *oral.*, LXXII, in GSELL, *HAAN*, t. VI, p. 36, note 6.



Figg. 15-22: 15) Cavalier sur un médaillon de Douimés; 16) Tiare à plume sur une hachette-rasoir; 17) Tête d'un dieu avec la parure en terre cuite (temple de la Gare de Salammbô); 18) Dieu de Thinissut; 19) Cavalier casqué porte-enseigne sur une stèle; 20) Statuette en bronze de Genoni; 21) Tête de Bès en terre cuite, Carthage; 22) Tiare à plume portée par une peuplade de Syrie.

sent des plumes sur leur tête, mode que leur ont, sans doute, empruntés les Garamantes, leurs voisins du Sud-Ouest qui vivent dans le désert. Tertullien[33] a fait allusion aux plumes auxquelles on peut reconnaître les Nasamons. A Tin Hinan, les fouilles ont mis au jour un tombeau daté du IVe siècle ap. J.-C., renfermant les restes d'une princesse Touareg noble du Hoggar; elle a tout autour de la tête plusieurs tiges de plumes d'autruche. Ce sont les restes d'une couronne à plumes[34]. Au VIe siècle, Corippus signale que plusieurs chefs berbères ont la tête parée par des plumes; il les qualifie d'emplumés (*pinnatus*). Il indique qu'il s'agit d'un insigne qui distingue du menu peuple des gens les plus importants. Mais il ne précise pas la composition de cet insigne; s'il est constitué d'une ou de trois plumes dressées, ou par une panache.

Il semble que les Libyens ont gardé cet ornement jusqu'au XIXe siècle. Aux témoignages d'E. Fromentin, des chefs de quelques tribus, comme celle d'Arba, portent un chapeau de paille conique orné de plume d'autruche noire mâle[35]. Donc cette coiffure, comme celle des Indiens d'Amérique, n'a pas été abandonnée par certaines tribus berbères du grand Sahara africain. On pense qu'elle a dû disparaître au XXe siècle.

Cette couronne est parfois surmontée d'une autre rangée de plumes. C'est cette tiare, peu haute, qui coiffe la tête de la déesse Nóna qui est assise sur un tróne figurant sur un bloc de diorite (de 90 cm) provenant de Suse daté de 1185-1170 av. J.-C. Cette tiare, composée de deux rangées, est complétée d'une troisième rangée de plumes et c'est à Carthage qu'on trouve ce spécimen; on le relève sur la tête d'un dieu trouvé dans le temple de la gare de Salammbô. Les plumes, sur cette tiare, ont leur extrémité recourbée et élargie vers le haut.

En Orient, outre cette coiffure, la couronne à plumes a connu des transformations: c'est la tiare cylindrique basse, quelle soit simple ou brodée; elle est terminée, à son extrémité supérieure, d'une rangée de plumes hautes et droites, aux bouts recourbées comme celle portée par le dieu Adad sur la stèle du gouverneur de Mari.

33. TERT., *virg. vel.*, 7, 10.

34. CORIPP., *Ioh. Praef.*, V, 263-364; VII, 419, 510; VIII, 543.

35. A. EL HOUSSI, *Un document ethnographique étonnant d'Eugène Fromentin. Une tribu dénommée Arba en marche dans le Sahara,* in *Le Sahara et l'Homme, un Savoir et un Savoir faire, Actes du Colloque, Douz, 27-29 décembre 2003*, textes réunis par H. FANTAR, Tunis 2006, p. 99-107.

La tiare à plumes a pris une autre forme; elle devient cylindrique, haute, terminée à sa partie supérieure d'une rangée de plumes; mais elle se présente sous deux aspects relevés sur les documents consultés. Nous avons une tiare cylindrique haute avec, en bas, une bande ornée de rosaces: elle est simple et terminée à son extrémité d'une rangée de plumes dressées. Cette tiare est portée par le dieu assyro-babylonien Marduk (fin du IIe millénaire av. J.-C.), du roi Marduk-Nadin-Ahé de la même époque et du dieu Adad.

Ce type de tiare comporte parfois entre deux ou trois paires de cornes et une décoration composée de rosaces. Cette tiare coiffe la tête des taureaux ailés debout flanquant les portes d'entrée des palais des rois.

3
La coiffure à plumes: signification

D'après les documents, la coiffure à plumes est portée par les dieux, les rois, les chefs de tribus, les soldats les plus braves. Tout d'abord, les plumes sont un élément de parure et un souci de coquetterie, présent à toutes les époques dans les régions nord-africaines, depuis le Néolithique jusqu'au VIe siècle ap. J.-C. Sur les bas-reliefs ou sur les peintures, les plumes sont nombreuses sur la tête des personnages qui détiennent une responsabilité politique ou un pouvoir religieux. Les guerriers et les mercenaires en portent; mais le nombre qui flottent sur la tête des chefs et de leurs braves soldats indique leurs grades.

La même signification est appuyée, en Orient au Ve millénaire, par deux plaquettes provenant de Tello. Sur une plaquette, le personnage qui porte les deux plumes sur la tête semble être le plus important; il s'agit, sans doute, d'un chef à en croire les plumes et aussi le gobelet conique tenu par la main. Sur l'autre plaquette, le personnage est vêtu d'un pagne, debout devant l'entrée d'un temple indiquée par deux colonnes. Il est donc dans une ville organisée, possédant une structure sociale, une autorité politique. La présence d'un temple prouve l'existence d'un pouvoir religieux. En étant devant l'entrée du temple de la ville, le personnage est sans doute un chef qui a une autorité religieuse; il est vêtu d'un pagne et porte deux plumes fichées dans les cheveux par devant.

Plus tard, cette coiffure et ce costume ont disparu; au IIe millénaire, les deux plumes sont substituées par la tiare cylindrique à une rangée de plumes et à cornes. On sait qu'en Mésopotamie, la tiare cylindrique est un instrument astronomique spécifiquement

chaldéenne, en relation avec la mesure du temps. La tiare cylindrique n'est rien d'autre que la voûte du ciel représentée à l'envers. Une demi-sphère creusée dans la pierre. En son centre, la pointe d'un style y est fichée dont l'ombre, marque à toute heure de la journée la marche et la position du soleil sur la voûte céleste par la concavité de la tiare[36].

On comprend pourquoi Marduk se coiffe de la tiare cylindrique. C'est le divin patron de Babylone qui s'est substitué à Enlil en tant que dieu suprême et organisateur du monde. A partir du corps de Tiamat, il a crée la voûte céleste et la terre et a fixé la marche des étoiles et a décidé la création de l'homme. Les plumes qui ornent en couronne la partie supérieure de sa tiare ne sont qu'un insigne de supériorité, de puissance et d'une lourde responsabilité et d'un pouvoir religieux suprême.

Les personnages des régions nilotiques installés en Libye ont la tête ornée d'une à six plumes d'autruche mâle. Cette parure est portée par des gens d'un rang social assez élevé, d'une certaine noblesse. C'est l'insigne qui prouve qu'ils sont des guerriers vaillants.

Donc ces plumes sont un insigne de chasse et de guerre. C'est un ornement personnel et non pas une marque pour distinguer les différentes tribus. On constate que le port des plumes doit désigner un chef d'un rang supérieur. D'après O. Bates, le grand nombre de plumes qui parent un personnage, présent dans un groupe, est indice de son importance.

Dans le monde punique, la tiare à plumes est l'insigne de l'importance du personnage et de son pouvoir religieux; en revanche cette tiare à plumes est particulièrement portée que par des dieux.

36. A. Roy, *La science dans l'Antiquité: la science orientale avant les Grecs*, Paris 1930, p. 183-4.

Antonella Mezzolani

Nota sull'edilizia di età punica a Cartagine: i materiali litici da costruzione e le relative aree di approvvigionamento

Si possono annoverare tra le "ricchezze" i materiali litici impiegati nelle costruzioni di una città? Se guardiamo alla considerazione di cui godevano i marmi di provenienza africana nella Roma di età imperiale, saremmo indubbiamente orientati ad una risposta positiva[1].

Forse, però, non è necessario appuntare l'attenzione solo sui materiali pregiati, perché anche quelli di tipo ordinario, rientrando nell'ampio panorama delle risorse sfruttabili, contribuiscono in un certo qual modo all'espressione strutturale e architettonica di una città e chiariscono il rapporto intercorso tra questa e il territorio.

L'adattamento all'ambiente circostante è pratica comune, in conformità con quanto accertato per molti siti fenici e punici[2], ma non pare costituire un limite alla ricerca di materiali diversi e acquisibili in territori non immediatamente limitanei.

Anche a Cartagine, nell'osservazione delle strutture puniche finora poste in luce, si può cogliere una diversificazione di materiali litici da costruzione utilizzati in fasi diverse della vita della città e con funzioni differenziate. Un limite oggettivo a questa ricerca risiede nella registrazione di sole annotazioni edite e, spesso, non corroborate da analisi petrologiche[3], ma la nota che si propone ha

* Antonella Mezzolani, IsIAO, Roma.

1. Per l'importazione del marmo numidico a Roma, cfr. GAGGIOTTI (1987), pp. 201-13. Sul dibattito ideologico sul lusso caratterizzato dall'uso dei marmi, cfr. ROMANO (1994), pp. 63-73; PENSABENE PEREZ (2000), pp. 91-109.

2. Per un esame dei materiali da costruzione nella Sicilia e nella Sardegna fenicie e puniche, cfr. DE SOCIO (1983), 97-106.

3. Un recente progetto FIRB sui «Marmi antichi dell'Africa Proconsolare e della Mauretania: studi archeometrici, archeologici e storici», coordinato da P. Pensabene, pur concentrandosi sui processi di estrazione e utilizzo dei marmi in fase romana, prenderà presumibilmente in esame anche i manufatti di epoca punica.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 171-182.

più un carattere propositivo, teso ad individuare linee di ricerca da sviluppare, che conclusivo.

La genericità delle definizioni, apprezzabile anche nelle fonti classiche relative a Cartagine punica[4], non sempre consente una distinzione dei diversi litotipi impiegati nelle costruzioni, anche se alcune trattazioni hanno analizzato in maniera più puntuale la varietà di pietre utilizzate nell'edilizia di età punica e neopunica in Tunisia[5] o si sono accentrate sulle potenzialità dei giacimenti litici della regione in antico[6].

In base ai dati che provengono dalle ricerche archeologiche svolte a Cartagine, si individua subito nell'arenaria il materiale principe per le strutture di fase punica, siano esse pubbliche o private: la dinamica di approvvigionamento di questa risorsa litica pare differenziarsi, privilegiando di volta in volta in base alla funzione da espletare l'estrazione di un'arenaria locale, proveniente dalla costa di Amilcar[7], o quella di El Haouaria[8]. Infatti, mentre il primo litotipo era facilmente reperibile e permetteva un'agevole lavorazione, fornendo però, per le sue caratteristiche litologiche, solo conci malamente sbozzati, utili per riempire paramenti d'intervallo tra gli ortostati maggiori, l'arenaria di El Haouaria o più genericamente, del Capo Bon[9] (FIG. 1), pur implicando un maggiore impegno economico sia per le attività di cava sia per i costi e l'organizzazione del trasporto, consentiva di ottenere blocchi regolari anche di grandi dimensioni o lastre.

Se l'attribuzione di conci non lavorati all'arenaria del giacimen-

4. Solo Plinio annota l'impiego del tufo nelle costruzioni cartaginesi: PLIN., *nat.*, XXXVI, 166.

5. CINTAS (1959), pp. 137-39; BULLARD (1978), pp. 3-25.

6. Ad esempio per le cave litoranee, SLIM, TROUSSET, PASKOFF, OUESLATI (2004), pp. 258-63. Per le odierne potenzialità di sfruttamento dei giacimenti di marmo, cfr. GAIED, BEN HAJI ALI, CHABAANI, TAAMALLAH (2000), pp. 9-25.

7. BULLARD (1978), pp. 4-10; RAKOB (1984), pp. 15-6.

8. Si impiega la semplice definizione di «arenaria», in qualche caso specificata come «à ciment calcaire» (SLIM, TROUSSET, PASKOFF, OUESLATI, 2004, p. 258), anche se il materiale proveniente da queste latomie è definito talvolta «Foraminiferkalk» o «calcaire à foraminifères».

9. Arenaria del Capo Bon viene menzionata per i blocchi di notevoli dimensioni delle fondazioni del muro marittimo e per i muri perimetrali delle *insulae* del quartiere litoraneo di Cartagine. Potrebbe trattarsi dell'arenaria proveniente dalle alture litoranee del Korbous: RAKOB (1984), p. 16.

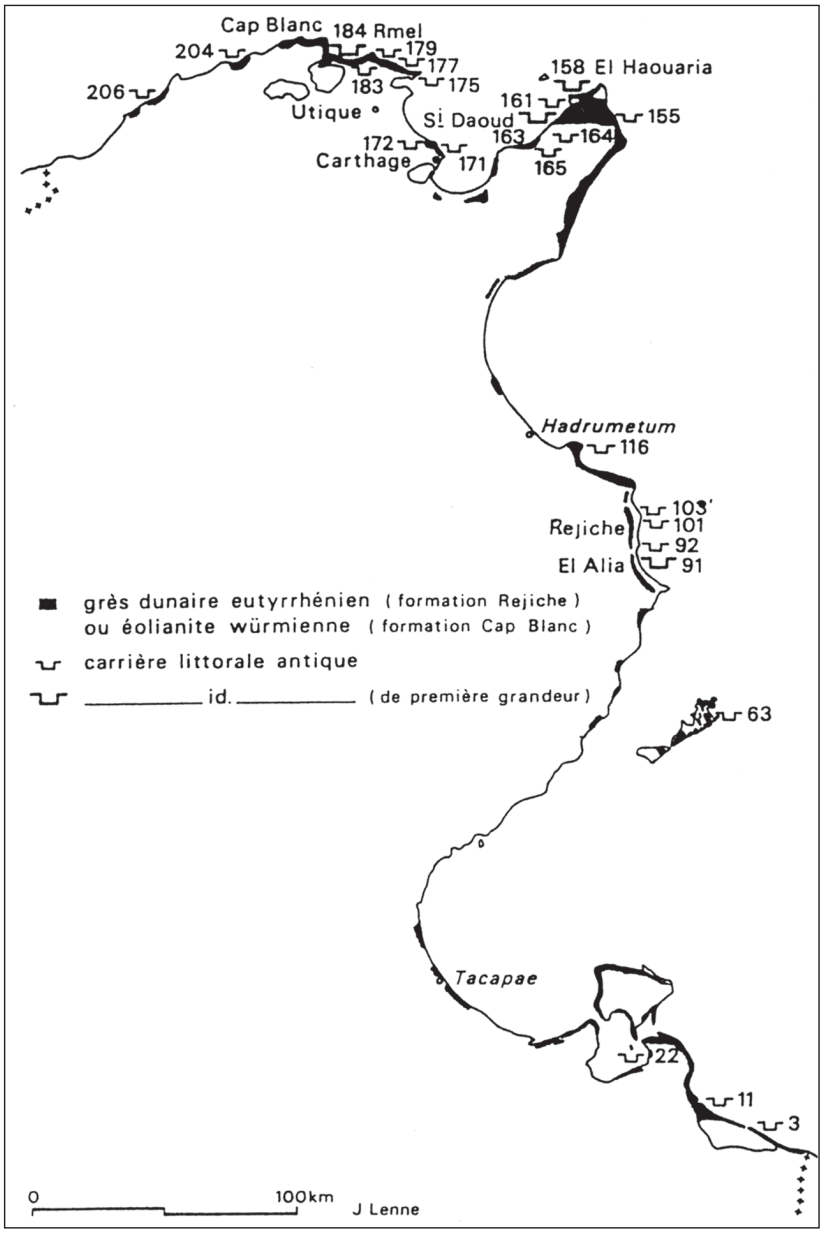


Fig. 1: Carta delle formazioni quaternarie e delle cave antiche della Tunisia (da Paskoff, Trousset, 1995, p. 57, fig. 1).

to di Amilcar non è quasi mai indicata in maniera specifica[10], l'identificazione macroscopica di blocchi, lastre e ortostati provenienti dalle cave di El Haouaria ha consentito di accertarne l'utilizzo in tutti i settori di scavo della metropoli punica e per tutte le fasi interessate dalla vita della città[11]: da rilevare anche l'impiego di questo materiale per elementi architettonici, quali basi e fusti di colonne, pilastri, capitelli e cornici[12], opportunamente rifiniti in stucco bianco o colorato.

Più sporadica sembra, piuttosto, la presenza di calcari colorati, altrimenti chiamati marmi, che risultano utilizzati soprattutto per componenti architettoniche o decorative in fasi generalmente tardo-puniche (FIG. 2). Un calcare grigio originario o del Djebel Djemâa o del Djebel Bou Kornine sembra impiegato per soglie e vere di pozzo[13], mentre basi di colonne, zoccoli modanati e profili in

10. Le citazioni di conci in arenaria appena sbozzati sono numerosissime, ma non si trova quasi mai la menzione precisa delle pietra di Amilcar, per cui la possibile provenienza da questo giacimento è solo ipotizzabile per ragioni di economia e facilità di reperimento. Un altro settore da cui si potevano ottenere pietre per apparati murari è la crosta calcarea di Capo Gammarth, dal quale presumibilmente proveniva il pezzame litico delle abitazioni arcaiche, poste in luce nello scavo di rue Ibn Chabâat: RAKOB (1995), p. 437.

11. Lastre in arenaria di El Haouaria sono state individuate in tombe (LANCEL, THUILLIER, 1979, pp. 191-2; LANCEL, 1982b, p. 148; LANCEL, 1982c, pp. 298-300, 301) e in pozzi (RAKOB, 1991a, p. 55), mentre blocchi ben squadrati sono stati impiegati per abitazioni (STANZL, 1991b, pp. 211-2; CHELBI, 1980, pp. 33, 37), gradini o lastricati di sedi stradali (LANCEL, 1982a, p. 32; DOCTER, NIEMEYER, SCHMIDT, 2006, p. 160), o per costruzioni monumentali, come il muro marittimo (RAKOB, 1984, p. 10; RAKOB, 1987, pp. 335-6; STANZL, 1991b, p. 211; HURST, 1994, p. 48), il grande edificio di rue Ibn Chabâat (RAKOB, 1989, pp. 174, 184; RAKOB, 1991a, pp. 57, 58, 64, 68; RAKOB, 1995, p. 438) o le darsene del porto circolare (HURST, 1975, p. 19; HURST, 1979, pp. 26, 30; HURST, 1994, pp. 33, 48).

12. Molti blocchi di grande apparato ed elementi architettonici in arenaria di El Haouaria sono stati portati alla luce nel settore B dello scavo francese sulla collina di Byrsa, così come nell'area ad est degli isolati C ed E: MOREL (1982), pp. 182-9; THUILLIER (1982b), pp. 159, 160 fig. 197. Per un'analisi architettonica e per i riferimenti bibliografici relativi a molte delle componenti architettoniche rinvenute in relazione alle fasi puniche della città, si veda FERCHIOU (1989), pp. 65-6, 77-82 (capitelli dorici), 83, 94 (capitelli eolici), 119, 124-7, 139 (capitelli ionici)

13. LANCEL, THUILLIER (1979), p. 231, nota 28 per una ipotetica origine dalle cave del Djebel Djemâa, in epoca punica preferenzialmente utilizzato per le stele secondo FERRON (1975), p. 70. Per un'attribuzione di questo calcare al Djebel Bou Kornine, RAKOB (1991b), p. 225.

marmo nero di Thala[14], in marmo giallognolo del Djebel Ichkeul[15] e in marmo grigio-rosa non meglio identificato[16] compaiono in vari settori della città.

A queste attestazioni possiamo aggiungere le schegge e le tessere in calcare colorato rinvenute in abbondanza nei piani pavimentali in cementizio (c.d. *opus signinum*), a schegge litiche (terrazzo alla veneziana), a tessere fittili poste in piano (c.d. *opus figlinum*) e a tessere litiche[17]: senza dubbio tra queste attestazioni predomina il marmo bianco[18], ma non mancano esempi di calcare rosato, forse originario del Djebel Rouass[19], e soprattutto di calcare nero, per lo più riferito al Djebel Aziz[20], nel territorio di *Thuburbo Maius*, o in alternativa, al giacimento di Aïn el Ksir, nei pressi delle più famose cave di Chemtou[21].

Questa registrazione delle attestazioni a Cartagine, pur nella sua

14. Frammenti di basi in calcare nero venato in giallo-arancio e attribuito alle cave di Thala sono stati rinvenuti nell'area del Quartier de Magon e nel settore del grande edificio punico messo in luce in rue Ibn Chabâat: Stanzl (1991a), p. 47; Rakob (1989), p. 183; Rakob (1995), p. 432, taf. 119, 3. Per cave di Thala si è inteso, forse, il giacimento del Djebel Boulanèche, ancor oggi attivo e commercializzato come *Thala noir*: Gaied (2000), p. 38. Ad un esame macroscopico questo marmo non differisce molto dal calcare nero proveniente dal giacimento di Ain El Ksir, vicino a Chemtou: Rakob (1991b), p. 225; Röder (1993), pp. 52-3.

15. Frammenti di uno zoccolo profilato e di una base ionico-attica rinvenuto nello strato di pianificazione augustea sovrapposto al Quartier de Magon: Rakob (1991b), p. 225, abb. 48, 49; Rakob (1995), p. 430, in particolare nota 52, dove si sostiene, in base al materiale ceramico, uno sfruttamento del giacimento già in epoca tardo-punica. Per le cave, Ferchiou (1980), pp. 130-5; Röder (1993), pp. 18-9.

16. Base di colonna, in contesto abitativo: Rakob (1987), p. 9.

17. Studi recenti stanno riconsiderando una serie di termini utilizzati per la definizione dei diversi sistemi pavimentali, evitando, quando possibile, l'impiego di denominazioni antiche. Si veda, da ultimo, la proposta di classificazione di Grandi, Guidobaldi (2006), pp. 31-8.

18. La provenienza del marmo bianco usato nelle stesure pavimentali a tessere o nelle decorazioni a tessere/scaglie in pavimenti cementizi non è mai stata accertata, ma secondo Rakob, per la composizione macrocristallina apprezzabile con esame autoptico si potrebbe pensare ad una importazione dal Mediterraneo orientale, perché i giacimenti algerini di marmo bianco, come quello del Djebel Filfila, sono a grana fine: Rakob (1991b), p. 225.

19. Rakob (1991b), pp. 222, 225. Per il giacimento del Djebel Rouass, Bullard (1978), p. 18.

20. Per le cave del Djebel Aziz, Ferchiou (1973), pp. 633-42, mentre per le caratteristiche di questo calcare colorato cfr. Bullard (1978), pp. 18-9. Sui calcari di colore nero (*neri antichi*), si vedano Fornaseri, Lazzarini, Pensabene, Preite Martinez, Turi (1995), pp. 235-40; Lazzarini, Agus, Cara (2006).

21. Röder (1993), pp. 52-3.

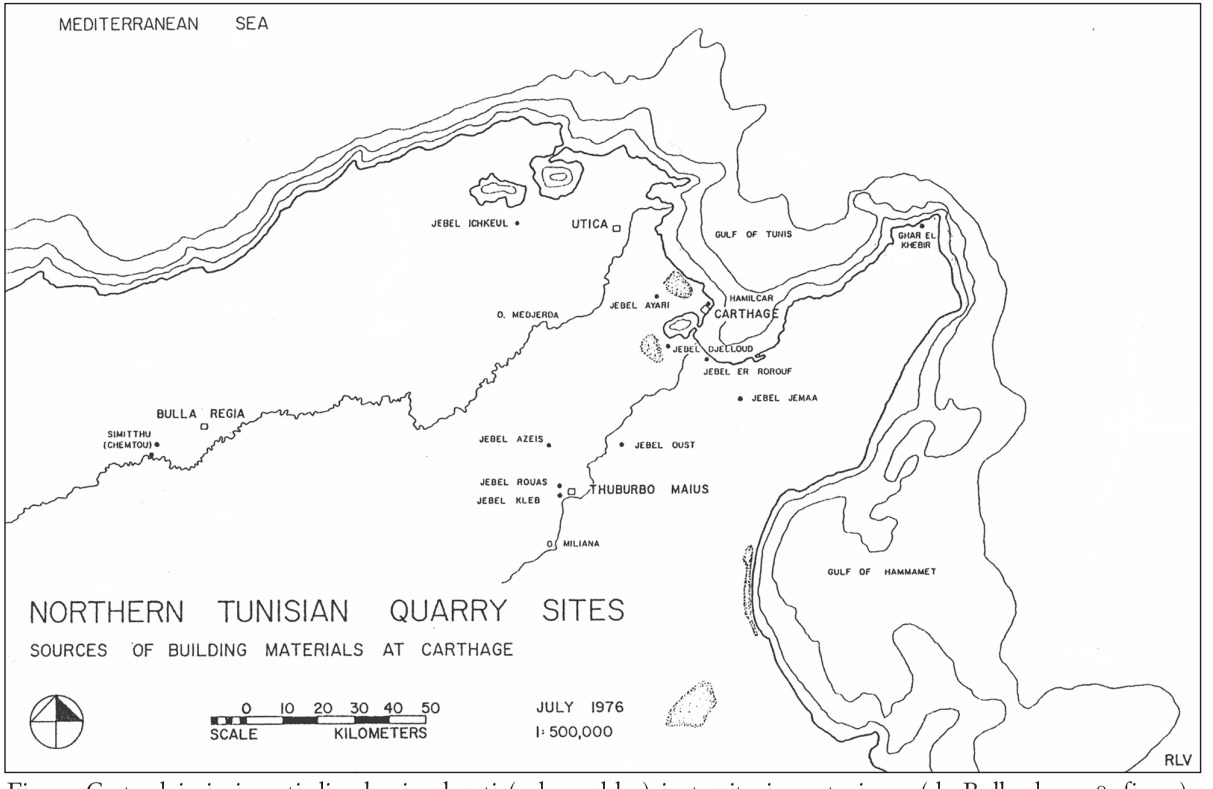


Fig. 2: Carta dei giacimenti di calcari colorati (sub-marbles) in territorio cartaginese (da Bullard, 1978, fig. 1).

limitatezza, può offrire lo spunto per alcune riflessioni sui sistemi di sfruttamento dei giacimenti litici e sulle dinamiche di approvvigionamento: se un primo intervento sul territorio pare indirizzarsi verso località vicine al sito, come la coltre di arenaria di Amilcar, o comunque inserite in un circuito "metropolitano", come le cave litoranee del Capo Bon, in fasi generalmente tarde sembrano comparire, per quanto non in quantità cospicua, elementi riportabili a giacimenti più lontani, quasi a segnalare un ampliamento nei bacini di acquisizione del materiale da costruzione.

Al di là del circuito di approvvigionamento più o meno vasto, un problema tutto da esaminare sarebbe quello delle cave: lo sfruttamento spesso protratto fino ai nostri giorni, però, non sempre consente un'individuazione delle attività in antico e, anche quando questo accade, l'enucleazione di operazioni attribuibili a diverse fasi cronologiche è quasi sempre improbabile.

Tornando alla questione delle cave, dunque, quelle più note per materiale da costruzione sono localizzate ad El Haouaria, anche se in realtà tutta la costa del Capo Bon pare fornire giacimenti litici utili: la particolarità delle cave di El Haouaria è fornita dalla tecnica estrattiva impiegata, non a cielo aperto, secondo una modalità molto usuale, ma in coltivazione sotterranea[22]. L'ipotesi di uno sfruttamento di questo giacimento in età punica non pare trovare conferme dirette nelle cave stesse, ma viene supportata dalla notizia diodorea (XX, 6, 3) su latomie attive in quella regione al tempo dello sbarco di Agatocle e dall'identificazione di blocchi in arenaria di El Haouaria nelle costruzioni puniche di Cartagine[23].

Quanto ai giacimenti di calcari colorati sopra citati, per l'età romana pare confermata l'estrazione a cielo aperto per le cave del Djebel Aziz[24] e per quelle del Djebel Ichkeul[25], ma non possiamo dire con certezza se anche in epoca punica fossero impiegati gli stessi sistemi: l'annotazione di tipo metrologico che registra una frequenza predominante di moduli di 0,50/0,52 m e 0,45/0,46 m

22. Per una ricostruzione del sistema di estrazione, RAKOB (1984), pl. 14-6

23. In via ipotetica J. Röder ha indicato come possibile uno sfruttamento in epoca tardo-punica, intensificatosi notevolmente nelle fasi successive: RAKOB (1984), p. 22, nota 46. Secondo GUÉRIN (1862), p. 226, la somiglianza tra queste cave sotterranee e simili installazioni da lui osservate in Palestina potrebbe costituire un indizio di possibile utilizzo in epoca punica.

24. FERCHIOU (1973), pp. 633-42.

25. FERCHIOU (1980), pp. 130-5. Lo sfruttamento in antico è sicuro per le vene policrome, mentre per quelle bianco-grigie si ha solo l'apporto della tradizione orale.

per l'altezza dei blocchi[26], misure corrispondenti ai due tipi di cubito più frequentemente impiegati nell'edilizia punica, non può essere considerata dirimente per la vitale persistenza di cui questi riferimenti modulari godettero anche nel Nord Africa di piena età romana[27].

Alla questione dell'organizzazione del lavoro nelle cave si connette la presenza di marchi sui blocchi, che potevano servire per il conteggio del materiale e per identificare la sua provenienza, anche se per alcuni non è esclusa una funzione di guida all'assemblaggio[28]: si tratta di semplici lettere o simboli, a pittura o incisione, che non avevano una posizione fissa sul blocco, ritrovati sia in blocchi sull'isolotto dell'Ammiragliato[29], sia nella zona di Byrsa[30]. Altro aspetto che andrebbe considerato è quello del trasporto del materiale da costruzione dalle cave alla città: se per i giacimenti vicini è presumibile un trasporto su carri, per i più poderosi blocchi provenienti dal Capo Bon si è pensato che il trasporto avvenisse via mare, anche in considerazione del fatto che piani inclinati vicini alle latomie potrebbero aver favorito le operazioni di carico[31].

Infine, la questione più spinosa da affrontare è quella relativa alla proprietà delle cave: si trattava di attività controllate da un ente pubblico oppure delegate a privati? Questo aspetto, accanto a quello della condizione giuridica dei lavoratori nelle cave (salariati e/o schiavi?) pare al momento sfuggire alla nostra comprensione, visto che le testimonianze al proposito risultano assai limitate: un'iscrizione di Gozo, infatti, menziona un "sorvegliante delle cave"[32],

26. Ferchiou (1973), p. 642; Paskoff, Trousset (1995), p. 63.

27. Per la continuità d'impiego dei moduli metrici punici in Nord Africa in epoca romana imperiale, cfr. Barresi (1991), pp. 479-502.

28. Non è chiaro, ancora, se simboli e lettere avessero la stessa funzione, e, allo stesso modo non è stato possibile cogliere una differenza, che pure doveva sussistere, tra marchi di cava, marchi dell'eventuale impresario che si occupava della costruzione e segno di assemblaggio; sulla scorta di quanto verificato per alcuni monumenti greci, si potrebbe pensare che le lettere, specialmente se accoppiate, potessero essere funzionali al posizionamento dei blocchi, mentre i simboli potevano essere utili per il conteggio degli stessi alla consegna.

29. Merlin (1912), pp. 281-2.

30. Ferron, Pinard (1960-1961), p. 97; Thuillier (1982a), p. 74, nota 37, p. 79, nota 56; Morel (1982), pp. 184, 187, fig. 284, p. 189, fig. 236a; Morel (1991), p. 37.

31. Piani in pendío sembrano comuni in tutte le cave litoranee della costa tunisina: Paskoff, Trousset (1995), pp. 61-3.

32. Amadasi Guzzo (1967), pp. 23-5 (Malta 6).

mentre in altre epigrafi alcuni termini indicanti mestieri sono stati collegati alle operazioni di taglio della pietra, senza poter escludere però diverse sfumature comprendenti anche l'attività di incisione e scultura[33].

Più circostanziata pare, invece, la documentazione epigrafica relativa alle costruzioni, in cui è stato possibile individuare ruoli diversi del personale addetto alle opere edilizie oltre a committenze pubbliche[34]; nonostante ciò, ancora ci sfuggono i meccanismi del processo che dall'estrazione del materiale litico conduceva al suo utilizzo nelle costruzioni, attraverso la sua acquisizione commerciale e le diverse competenze lavorative attivate.

Riferimenti bibliografici

Amadasi Guzzo M. G. (1967), *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente*, Roma.

Barresi P. (1991), *Sopravvivenze dell'unità di misura punica e suoi rapporti con il piede romano nell'Africa imperiale*, in *L'Africa romana* VIII, pp. 479-502.

Bonnet C. (1990), *La terminologie phénico-punique relative au métier de lapicide et à la gravure des textes*, «Studi epigrafici e linguistici sul Vicino Oriente Antico», 7, pp. 111-22.

Bullard R. G. (1978), *The environmental Geology of Roman Carthage*, in J. H. Humphrey (ed.), *Excavations at Carthage 1975 conducted by the University of Michigan*, Ann Arbor, pp. 3-25.

Chelbi F. (1980), *Découverte d'un habitat punique sur le flanc sud-est de la colline de Byrsa*, «CEDAC», 3, pp. 29-39.

Cintas J. (1959), *Matériaux de construction employés à Carthage*, «Karthago», 10, pp. 137-9.

De Socio P. (1983), *Appunti per uno studio sui materiali da costruzione nella Sicilia e nella Sardegna fenicio-puniche*, in *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici (Roma, 5-10 Novembre 1979)*, I, Roma, pp. 97-106.

Docter R. F., Niemeyer H. G., Schmidt K. (2006), *I. Grabungs-und Baubefund. Stratigraphie und chronologie*, in R. F. Docter, H. G. Niemeyer, K. Schmidt (Hrsg.), *Karthago. Die Ergebnisse der Hamburger Grabung unter dem Decumanus Maximus*, I, Hamburg, pp. 45-174.

Ferchiou N. (1973), *Carrières antiques du Djebel Aziz*, in *Livre Jubilaire*

33. Cfr. Bonnet (1990), pp. 111-22.

34. Sui testi relativi a costruzioni pubbliche, in cui sono indicati i ruoli delle maestranze, cfr. Sznycer (1991), pp. 69-81.

Marcel Solignac (=«Annales des mines et de la géologie», 26), Tunis, pp. 633-42.

Ferchiou N. (1980), *En marge de la réserve naturelle de l'Ichkeul: Note sur l'occupation antique du Jebel*, «Echanges», 2/2, pp. 129-37.

Ferchiou N. (1989), *L'évolution du décor architectonique en Afrique Proconsulaire des derniers temps de Carthage aux Antonins*, Gap.

Ferron J. (1975), *Mort-Dieu de Carthage où les stèles funéraires de Carthage*, Paris.

Ferron J., Pinard M. (1960-1961), *Les fouilles de Byrsa (suite)*, «CahByrsa», 9, pp. 77-170.

Fornaseri M., Lazzarini L., Pensabene P., Preite Martinez M., Turi B. (1995), *'Lapis Niger' and other black limestones used in antiquity*, in Y. Maniatis, N. Herz, Y. Basiakos (edd.), *The Study of Marble and Other Stones used in Antiquity (Asmosia III Athens: Transactions of the 3rd International Symposium of the Association for the Study of Marble and Other Stones used in Antiquity)*, London, pp. 235-40.

Gaggiotti M. (1987), *L'importanza del marmo numidico a Roma in età tardo-repubblicana*, in *L'Africa romana V*, pp. 200-13.

Gaied M. E. (2000), *Catalogue des pierres marbrières de Tunisie*, in *Les pierres marbrières de Tunisie* (=«Annales des mines et de la géologie», 38), Tunis, pp. 27-65.

Gaied M. E., Ben Haji Ali M., Chabaani F., Taamallah N. (2000), *Les potentialités en pierres marbrières et ornementales de Tunisie*, in *Les pierres marbrières de Tunisie* (=«Annales des mines et de la géologie», 38), Tunis, pp. 9-25.

Grandi M., Guidobaldi F. (2006), *Proposta di classificazione dei cementizi e mosaici omogenei ed eterogenei*, in C. Angelelli (cura di), *Atti dell'XI Colloquio dell'Associazione Italiana per lo Studio e la Conservazione del Mosaico (Ancona, 16-19 febbraio 2005)*, Roma, pp. 31-8.

Guérin V. (1862), *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, I, Paris.

Hurst H. (1975), *Excavations at Carthage 1974*, «AntJ», 55, pp. 11-40.

Hurst H. (1979), *Excavations at Carthage 1977-1978. Fourth Interim Report*, «AntJ», 59, pp. 19-49.

Hurst H. (1994) (with S. Gibson), *The Punic shipsheds*, in H. R. Hurst (ed.), *Excavations at Carthage. The British Mission*, Vol. II, 1. *The circular harbour, north side. The site and the finds other than pottery*, Oxford, pp. 33-9.

Lancel S. (1982a), *Le carrefour des rues II et III, et les niveaux des rues*, in S. Lancel (ed.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques*, Roma, pp. 13-43.

Lancel S. (1982b), *Sondages à l'ouest de l'îlot B, au nord-ouest de l'îlot A et à l'est de l'îlot C*, in S. Lancel (ed.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques*, Roma, pp. 143-55.

LANCEL S. (1982c), *Les niveaux funéraires*, in S. LANCEL (ed.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques*, Roma, pp. 263-364.

LANCEL S., THUILLER J.-P. (1979), *Rapport préliminaire sur la campagne de 1976 (niveaux puniques). Fouilles dans le secteur nord-est de l'îlot C*, in S. LANCEL (ed.), *Byrsa I. Rapports préliminaires de fouilles (1974-1976)*, Rome, pp. 187-270.

LAZZARINI L., AGUS M., CARA S. (2006), *The ancient quarries of the* Neri Antichi *(Black Limestones) from Zeugitania (Tunisia)*, «Marmora», 2, pp. 59-70.

MERLIN A. (1912), *Fouilles dans l'îlot de l'Amiral à Carthage*, «CRAI», 1912, pp. 277-86.

MOREL J.-P. (1991), *Bref bilan de huit année de fouilles dans le secteur B de la colline de Byrsa à Carthage*, «CEDAC», 12, pp. 30-40.

MOREL J.-P. (1982), *Le secteur B*, in S. LANCEL (ed.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques*, Roma, pp. 181-213.

PASKOFF R., TROUSSET P. (1995), *Formations quaternaires et carrières littorales antiques en Tunisie*, in *L'homme mediterranéen. Mélanges offerts à Gabriel Camps*, Aix-en-Provence, pp. 57-66.

PENSABENE PEREZ P. (2000), *I marmi in Seneca: residenze fastose ed esecrazione del lusso*, in *Seneca e il suo tempo, Atti del Convegno internazionale di Roma-Cassino, 11-14 novembre 1998*, Roma, pp. 91-109.

RAKOB F. (1984), *Deutsche Ausgrabungen in Karthago. Die punischen Befunde*, «MDAI(R)», 91, pp. 1-22.

RAKOB F. (1987), *Zur Siedlungstopographie des punischen Karthago*, «MDAI(R)», 94, pp. 333-49.

RAKOB F. (1989), *Karthago. Die frühe Siedlung*, «MDAI(R)», 96, pp. 155-94.

RAKOB F. (1991a), *Ein punisches Heiligtum in Karthago und sein römischer nachfolgebau*, «MDAI(R)», 98, pp. 33-80.

RAKOB F. (1991b), *XII. Pavimenta Punica und Ausstattungselemente der Punischen und Römischen Häuser*, in F. RAKOB (Hrsg.), *Karthago I. Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein, pp. 220-25.

RAKOB F. (1995), *Forschungen im Stadtzentrum von Karthago. Zweiter Vorbericht*, «MDAI(R)», 102, pp. 413-73.

RÖDER J. (1993), *II. Steinbrüche des numidischen Marmors von Chemtou*, in F. RAKOB (Hrsg.), *Simitthus I. Die Steinbrüche und die antike Stadt*, Mainz am Rhein, pp. 52-3.

ROMANO E. (1994), *Dal «De officiis» a Vitruvio, da Vitruvio a Orazio: il dibattito sul lusso edilizio*, in *Le projet de Vitruve. Objet, destinataires et réception du «De architectura», Actes du colloque international organisé par l'École française de Rome, l'Institut de recherche sur l'architecture antique du CNRS et la Scuola normale superiore de Pisa, Rome, 26-27 mars 1993*, Roma, pp. 63-73.

Slim H., Trousset P., Paskoff R., Oueslati A. (2004), *Le littoral de la Tunisie. Étude géoarchéologique et historique*, Paris 2004.

Stanzl G. (1991a), *IV. Mittelaschnitt. Areal C-E/2-4 und CD/4-6*, in F. Rakob (Hrsg.), *Karthago I. Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein 1991, pp. 8-49.

Stanzl G. (1991b), *X. Punische Bautechniken*, in F. Rakob (Hrsg.), *Karthago I. Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago*, Mainz am Rhein 1991, pp. 211-4.

Sznycer M. (1991), *Un texte carthaginois relatif aux constructions (C.I.S., I, 5523)*, «Semitica», 40, pp. 69-81.

Thuiller J.-P. (1982a), *Le secteur nord-est de l'îlot C et les niveaux de la rue IV*, in S. Lancel (éd.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques*, Roma, pp. 61-84.

Thuillier J.-P. (1982b), *Fouille au nord-est de l'îlot C et recherches des articulations du quartier en limite des îlots C et E*, in S. Lancel (éd.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978: niveaux et vestiges puniques,* Roma, pp. 157-79.

Abdelaziz Bel Faïda

Le culte de la fertilité en Afrique romaine *Tellus-Terra Mater*

I
L'agriculture

L'agriculture et ses nombreuses préoccupations, dans la religion primitive des Romains, suffirait de expliquer la place réservée à la divinité de la terre: à savoir *Tellus-Terra Mater*. Elle fut identifiée, dans sa signification générale, à la déesse des grecs Gaia[1]. Elle est la mère universelle des êtres et leur nourricière inépuisable depuis l'antiquité jusqu'à l'extrême déclin du paganisme. Selon Plutarque «les hommes ont divinisé l'eau, la lumière, les saisons, en un mot tout ce qui répond à leurs besoins communs, ils n'ont pas considéré la terre comme une chose divine, mais ils en ont fait une véritable divinité»[2]. Honorée dans toute l'Italie et plus tard aussi dans les provinces, elle est la mère par excellence, considérée comme le principe féminin de la fécondité. Pour ça elle est souvent associée à Jupiter, le père et elle-même va devenir la mère, tandis que *Ceres* aura la force de croissance. *Tellus* finit par perdre de son crédit religieux au profit de Ceres sans cesser d'ailleurs d'être honorée avec elle[3].

On invoquait *Tellus* en compagnie de *Ceres*, avant de procéder à la moisson, dans la cérémonie de la truie.

G. Wissowa[4] fait remarquer que cette dernière déesse est en rapport avec le travail agricole mais aussi avec le culte des mânes, ce qui permet de conjecturer que *Ceres* y figure comme la divinité préposée aux moissons, tandis que *Tellus* y a le caractère chtonien de la déesse qui reçoit les semences dans son sein. En résumé, *Tel-*

* Abdelaziz Bel Faïda, Faculté des Lettres, Université Ibn Tofail, Kénitra.

1. *DA*, s.v. *Tellus* [H. J. Hild], p. 78.
2. Plut., *Symp.*, v, 10, 3; cité *ibid.* par Hild, p. 73.
3. G. Hacquard, *Guide mythologique de la Grèce et de Rome*, Paris 1990, p. 295.
4. Cité dans *DA* par Hild, p. 79.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 183-194.

lus chez les latins, comme Gaia chez les grecs, est la personnification du sol fécond où sont déposées les semences pour y fructifier, où vont se transformer les organismes morts pour y procréer.

Il semble que le culte de la terre (*Tellus-Terra Mater*) n'occupe pas une position centrale dans la conception religieuse officielle de Rome. Il se peut que la déesse dont la sphère est l'agriculture ait été vénérée avant que l'influence grecque n'ait touchée cette région[5]. Elle est considérée comme une divinité secondaire autant à Rome qu'en provinces. Dans ces contrées elle a reçu plusieurs noms: *Tellus*, *Terra mater*, *Ops*, *Nutrix*, *Ceres*. Elle fut associée à *Ceres* ce qui laisse supposer que la *Ceres* mère était la même divinité que *Tellus*. Cette assimilation n'est toutefois pas assurée puisqu'une inscription du site *Gens Bacchuiana*[6] distingue formellement *Ceres* e *Tellus*. Une autre inscription de *Thibilis*[7] est adressée à *Terra Mater, Aerecura* et à *Mater Magna*.

S'agit-il d'une seule déesse désignée par trois noms ou bien de trois déesses distinctes? Ce sont deux cas exceptionnels, mais en général ces noms désignaient la terre le plus souvent conçue comme productrice et nourricière[8]. Il faut souligner que l'Italie, le bassin danubien et l'Afrique sont les terres de prédilection du culte de la terre où furent découverts de nombreux témoignages épigraphiques.

2
Répartition géographique du culte

Trente deux inscriptions témoignent jusqu'à présent du culte de *Tellus* en Afrique. Vingt deux textes trouvés en Proconsulaire, huit en Numidie, deux en Maurétanie Césarienne, aucune ne provient ni de la Tingitane, ni de la Tripolitaine.

Si l'on regarde sur la carte la répartition des inscriptions, on remarque une grande dispersion dans le système de répartition: la grande majorité fut trouvée au milieu de la Proconsulaire, prés de Dougga à la limite ouest de l'Africa *Vetus*, sur le territoire de l'Africa *Nova*, le reste est découvert à l'ouest de celle-ci (excepté Carthage), prés de la route sud-ouest venant de Carthage vers *Sitifis*,

5. T. Gestelyi, *The cult of Tellus-Terra Mater in North Africa*, «ACUD», 8, 1972, p. 75.

6. *CIL* viii, 12332 (*Telluri et Cereri*).

7. *CIL* viii, 5524 = *ILAlg*, ii, 2, 4646.

8. J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. i, Paris 1907, p. 338.

passant par *Thugga*. Parmi les sites, on peut distinguer les centres de provinces et les petites bourgades telles Bou Khchim, Henchir Ghaidaia, Sidi M'Barek, et Henchir Soualem.

Ces inscriptions révèlent dans les provinces africaines, une certaine popularité que J. Toutain et S. Gsell ont souligné en insistant sur ses origines anciennes. Aussi se demandaient-ils si ne serait pas une divinité adorée depuis longtemps dans le pays[9].

Il est à souligner que dans la littérature, c'est le nom de *Tellus* qui est en vogue, le nom de *Terra Mater* n'a jamais remplacé celui de *Tellus*. La première apparition de *Terra Mater* fut en 17 av. J.-C. durant les jeux séculaires. Les raisons de cette vogue reposent sur le fait que *Tellus* est la divinité officielle et sa dénomination est largement diffusée à Rome quand l'*interpretatio romana* prenait place, probablement en 17 av. J.-C[10].

Une chose est certaine: c'est que la première *interpretatio romana* prenait place réellement plutôt comme en témoigne l'inscription comportant la dédicace du temple carthaginois en 40 av. J.-C.[11] ou encore le texte de *Vaga* relatif à la rénovation du temple de la déesse[12] en 2 av. J.-C. sachant que sa première construction remonte à 109 av. J.-C.

La datation des autres documents est tardive. L'inscription la plus récente remonte à la fin du III^e^ siècle ap. J.-C. mais la romanisation dans les lieux de découvertes est généralement admise. En effet les colons romains s'installèrent à Cirta, à *Uchi Maius* (colonie Marienne), à *Thugga* et à *Simitthus* en plus de l'envoi d'une partie de colons par César à *Mustis* et à *Thubursicum Numidarum*.

Cette romanisation qui remonte à l'époque césarienne apparaît à travers la dénomination des dédicants qui portèrent souvent les noms de *Iulius* ou *Iulia*, par conséquent le nom de *Tellus* fut accepté pendant l'époque césarienne[13].

Les inscriptions qui évoquent la déesse de la fertilité sont invariables. Les raisons reposent sur le fait que le culte de la fertilité s'est enraciné en Afrique du Nord alors qu'à Rome, son rôle agraire n'était pas clair et que les déesses de l'agriculture ont perdu leur vrai rôle durant la république c'est ainsi qu'Auguste avait

9. St. Gsell, *Khamissa*, Alger-Paris 1914, p. 38; Toutain, *Les cultes*, cit.
10. Gestelyi, *The cult of Tellus*, cit., p. 82.
11. *CIL* x, 6104 = *AE*, 1988, 1105.
12. *CIL* viii, 14392.
13. Gestelyi, *The cult of Tellus*, cit., p. 83.

introduit *Tellus* parmi les déesses des jeux séculaires sous son nouveau nom, celui de *Terra Mater*[14].

3
Titres de la déesse

Parmi les titres attribués à la déesse, nous pouvons nommer celui de *Genetrix*[15] qui est une variante de la Terre Mère. Une inscription mentionne le titre de *Gilva*[16] qu'on peut considérer comme une épithète locale et l'indice de l'assimilation à une divinité locale[17].

Une inscription de *Mustis* illustre le rapport entre *Tellus* et *Caelestis*, deux déesses ayant tous les deux un aspect commun de la fertilité[18]. Le titre de *domina* (maîtresse) attribué à *Tellus* sur une inscription de Bou Khchim confirme cette idée[19]. Il est rarement accordé à *Tellus* mais il est surtout attribué à Perséphone et à *Caelestis*.

L'épithète «Auguste» est comme une sorte d'expression du loyalisme envers l'empereur qui désire donner au peuple l'espoir d'un meilleur âge, leur assurer une bonne récolte.

Il est à noter que les traces du culte de *Tellus* ont été récoltées dans les régions où la population était sédentaire et agricole avant la conquête romaine: comme *Vaga*, la région de Zama, Uzappa et Cirta qui étaient prospères au temps des rois numides[20].

Le caractère agraire de la terre est exprimé explicitement sur un autel découvert à Bourbaki où le dédicant implore la *dea rurationis*, de lui offrir une bonne moisson et une bonne récolte de vignes[21]: *Bonas segetes bonas vindemias*.

Tellus et *Terra Mater*, inscrite sur l'autel, associées dans la demande commune, forment une seule divinité qui est la personnification de la puissance féconde de la terre.

Il est intéressant d'évoquer ici l'autel découvert à Madaure

14. *Ibid.*, p. 83.

15. *CIL* VIII, 8309 (Cuicul), elle est aussi appelée «*Genetrix*» sur une inscription Danubienne (*CIL* III, 15188).

16. *CIL* VIII, 5303.

17. TOUTAIN, *Les cultes païens*, cit, p. 339.

18. *AE*, 1968, 596.

19. *AE*, 1949, 54.

20. TOUTAIN, *Les cultes païens*, cit, p. 340.

21. L. LESCHI, *Un autel votif de Bourbaki*, «Libyca (arch.-ép.)», 1953, p. 87-94.

dans le quartier des huileries[22] et qui ressemble par ses dimensions et son caractère au monument de Bourbaki.

3
Désservants de la déesse

Les personnes qui dédient, qui exercent le sacerdoce ne sont pas des étrangers. Il n'y a ni fonctionnaire impérial, ni officier. Ce sont en géneral des magistrats, des édiles, comme c'est le cas à *Calama* et à Carthage[23] ou des personnes ayant exercé des fonctions sur le plan municipal comme à *Mustis*[24].

A *Thugga*, une flaminique, en l'honneur de son flaminicat perpétuel, a affecté la somme honoraire pour la construction du temple de *Tellus* et pour le salut de Gallien[25]. La présence d'un certain nombre de prêtresses témoigne de la présence d'un sacerdoce organisé. Ces dernières sont d'un âge avancé, elles portent parfois des noms étrangers à la cité romaine[26], et parfois elles ne portent même pas de gentilices, ce qui explique l'enracinement profond du culte sur le sol africain. Mais le choix du recrutement ne se limite pas aux femmes, nous avons aussi des prêtres comme à *Calama* et à *Mustis*. Parmi les dévots, nous avons également des évergètes dans les cités qui ont exprimé leur dévotion à la déesse en offrant des dédicaces. Ainsi, l'hommage rendu par un riche campagnard à la terre qui avait prospéré ses moissons est un témoignage d'une dévotion bien africaine[27]. Il semble qu'il s'agisse de même dans le site de Henchir Soualem, en Tunisie, une des bourgades voisines de Zama, où un certain Felix Marianus a cédé au bénéfice du temple de *Tellus*, un terrain avec deux arbres de cyprès ce qui confirme que dans la province de la Thusca, la déesse avait sans doute des racines africaines profondes comme la plupart des cultes liés à la fertilité agraire[28] comme l'avait déjà souligné A. M'charek.

22. E. Albertini, note dans «BCTH», 1924, p. 145; *AE*, 1925, 40.

23. *CIL* viii, 5305; *CIL* x, 6104.

24. *AE*, 1968, 596.

25. *CIL* viii, 26558.

26. A Madaure, la dédicante s'appelle *Mithia*, un nom qui parait être d'origine punique (*AE*, 1925, 40).

27. L. Déroche, *Un sanctuaire rural de Tellus*, «BCTH», 1946-49, p. 494.

28. A. M'charek, *Inscriptions découvertes entre Zama Regia et Maragui*, dans *L'Africa romana* ix, p. 264.

Dans la région de Béja, riche en céréales, où l'exploitation est ancienne, on a élevé un temple à la déesse en 2 av. J.-C., par l'initiative d'un citoyen romain, en l'occurrence M. Titunius Africanus[29].

Il faut souligner que d'autres dévots ont pris soin également de construire des temples en l'honneur de la déesse. Rappelons celui de *Vaga* qui existait probablement dans cette ville numide avant la destruction de la cité en 109 av. J.-C.[30] et celui de Carthage construit par M. Caelius Phileros en 40 ou 30 av. J.-C.

Sur le territoire de la *Gens Bacchuiana*, le temple ou l'édicule consacré à *Tellus* et *Céres* fut l'œuvre des frères *Aebuti* qui offrirent une porte avec ses ornements.

A Henchir Ghaidaia[31], son temple fut restauré sous le règne des successeurs de Marc Aurèle, il s'agit d'un temple classique de type corinthien.

A Bou Khchim[32], les vestiges de son sanctuaire sont ceux d'un lieu de culte très modeste dans une zone rurale. Il en est de même probablement pour ce qui est du sanctuaire de Henchir Soualem[33].

Un texte de *Mustis* comporte la dédicace d'un temple construit par un prêtre officiel de *Caelestis* et d'Esculape vers 145 ap. J.-C. Ce dernier était peut-être l'un des riches notables de la cité à cette époque, car outre le fait qu'il a pu assurer les frais des charges de sa longue carrière municipale, il a également fait des travaux dans deux autres sanctuaires[34].

Les fouilles de *Thugga* ont permis la découverte de trois inscriptions dans le temple de *Tellus* construit en 261 ap. J.-C., mais l'étude du décor architectural de l'entrée du monument a permis de le dater de la seconde moitié du I^er^ siècle ap. J.-C.

Ainsi, il aurait existé un premier temple à *Thugga* qui remonte à l'époque flavienne qui va être reconstruit sous Gallien à l'initiative de la flaminique Botria Fortunata en remployant des matériaux

29. *CIL* VIII, 14392.

30. A. MAHJOUBI, *Recherches d'histoire et d'archéologie à Henchir el Faouar. La cité des Belalitani Maiores*, Tunis 1978, p. 82-3.

31. *CIL* VIII, 23712, 11986.

32. M'CHAREK, *Inscriptions découvertes*, cit., p. 264.

33. A. BESCHAOUCH, *Les arbres sacrés dans le temple de Tellus à Henchir soualem d'après une inscription récemment publiée*, «BCTH», n.s., 24, 1997, p. 231-2.

34. *AE*, 1968, 596; EL KENTAOUI, *L'activité évergétique en Afrique romaine sous le Haut Empire*, Thèse pour le Doctorat en Histoire de l'Afrique, Sorbonne Paris I a.a. 1998, p. 151.

du premier monument[35]. Il est de petites dimensions, composé de trois *cellae* ouvertes sur une cour.

L'existence de trois niches dans la *cella* centrale et une niche au fond de chaque *cella*, laisse supposer que cinq divinités, dont *Tellus* et *Pluton*, y étaient honorées[36].

Il faut souligner aussi que la mosaïque a conservé l'image de la terre. En effet, la mosaïque de l'antiquarium de Carthage représente un médaillon circulaire bordé d'une guirlande de feuilles et de fruits qui renferme la terre sous forme d'une jeune femme étendue, appuyée sur une corbeille.

Malgré la présence des symboles aquatiques, on ne l'a pas prise pour une divinité de l'eau.

Selon P. Voute, la présence des produits abondants du sol et des eaux fertilisantes milite en faveur d'une charmante terre mère[37].

Un autre médaillon découvert à Borj Jedid, montre *Tellus* tenant une corne d'abondance et est entourée d'une représentation des douze mois dans les angles du médaillon[38].

Dans le domaine de la sculpture, on ne posséde pas de statues de la déesse, le seul exemple qu'on connaît est un bas-relief personnifiant la déesse sous la forme d'une femme voilée, portant dans ses mains deux enfants et assise sur un rocher, à ses pieds, des animaux et devant elle une divinité marine[39].

On peut dire que le culte de la terre a été enraciné dans le sol africain et s'est développé à l'époque romaine. Elle a été venérée particulièrement par la couche la plus anciennement romanisée de la population, cette romanisation qui remonte à l'époque césarienne[40].

Il faut noter aussi une régularité dans la distribution chronologique des documents qui s'échelonnent entre le I^er^ av. J.-C. et le III^e^ siècle ap. J.-C. contrairement à certaines provinces, notamment les provinces danubiennes ou les inscriptions à *Tellus* sont datées entre le II^e^ et le III^e^ ap. J.-C.

35. N. Ferchiou, *Le décor architectonique d'Afrique Proconsulaire*, (1989), d'après M. Khanoussi (éd.), *Dougga (Thugga), études épigraphiques*, Paris 1997, p. 120.

36. Cl. Poinssot, *Les ruines de Thugga*, Tunis 1958, p. 45, pl. VI.

37. P. Voute, *Sur l'iconographie d'océan. A propos d'une fontaine à mosaïques découverte à Nola (Campanie)*, «MEFRA», 1972, pp. 665-7.

38. K. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, p. 121 et p. 250.

39. H. De Villefosse, *Museé africain du Louvre*, Paris 1921, p. 6, n. 56, pl. VIII, 1.

40. T. Gestelyi, *Tellus-Terra Mater in der Zeit des Principats*, dans *ANRW*, II, 17.1, 1981, p. 429-56.

Tableau 1: Proconsulaire.

Référence	Lieu	Dédicant	Fonction	Offrande	Date	Dieu invoqué
CIL VIII, 5305 = *ILAlg*, I, 232	*Calama*	*C. Arrius Sabinus*	*Aedilis Sacerdos T(elluris)*			*Tellus Gilva Aug.*
ILAf, 552 = *AE*, 1922, 108	*Thugga*					*Tellus Aug.*
CIL VIII, 26558 = *ILAf*, 530	*Thugga*	*Botria Fortunata*	*Flaminica Perpetua*	*Templum Telluris*	261 ap. J.-C.	*Tellus pro salute imp.*
ILAf, 553	*Thugga*	*Botria Fortunata*	*Flaminica Perpetua*			*Tellus Aug.*
ILAlg, 2213	*Madauros*	*Bass[idia] vel Bass[ilia] Primosa*	*Sacerdos Telluris*			*Tellus*
AE, 1925, 40	*Madauros*	*Iulia Mitthia*	*Sacerdos*	*Votum*		*Tellus Aug.*
AE, 1914, 50 = *ILAlg*, I, 2227	*Madauros*	*Iulia Katullina*	*Sacerdos Telluris*			*Tellus*
ILAlg, 2214	*Madauros*	*Caelia Sperata*	*Sacerdos Telluris*			*Tellus*
ILAlg, I, 1374	*Thubursicum Numidarum*	*Rufina Rufini Crassi filia*	*Sacerdos Telluris*			*Tellus*
ILAlg, I, 1373	*Thubursicum Numidarum*	*Matrona Pulchri Fil(ia)*	*Sacerdos Telluris*			*Tellus*
CIL VIII, 14560	*Simitthus*	*Felix*	*Servus Aug(usti)*	*Officina?*	107 ap. J.-C.	*Tellus*
CIL VIII, 14586	*Simitthus*			*Officina?*	II^{e} ap. J.-C.	*Tellus*
CIL VIII, 12332	*Gens Bacchuiana*	*Aebuti, Victor et Saturninus*		*Ianua cum ornamentis*		*Tellus et Ceres*

(*suit*)

Tableau 1 (*suivi*)

Référence	Lieu	Dédicant	Fonction	Offrande	Date	Dieu invoqué
AE, 1968, 596	*Mustis*	*M. Cornelius Laetus*	*Fl.pp. Duumvir Q.Q. Sacerdos Caelestis et Aesculapii Publicus*	*Templum cum statua*	145 ap. J.-C.	*Tellus Aug. pro Salute imp.*
CIL VIII, 14392	*Vaga*	*M. Titurnius Africanus*		*Aedes refecit*	2 av. J.-C.	*Tellus*
CIL VIII, 23827	Avioccala					*Tellus Aug.*
CIL VIII, 24527	Carthage	*Felix*		*Ara?*		*Tellus Aug.*
CIL VIII, 26237 = *AE*, 1909, 13	Sidi M'Barek (près d'*Uchi*)	*Iulia Prima*	*Sacerdos Telluris*			*Tellus*
CIL VIII, 23712 = *AE*, 1949, 54	Hr. Ghaidaia Bou Khchim	*?* *C. Pompeius Gallus*		*Aedem restituit Simulacrum et aedem*	193-199 ap. J.-C.	*Dea Tellus Domina Telluris*
AE, 1992, 1779	Hr. Soualem	*[..]nius Felix Marianus*		*Solum templo Telluris cum arboribus duabus copressi sacratis concessit*	III ap. J.-C.	*Tellus*
CIL X, 6104 = *AE*, 1988, 1105	Formies	*M. Caelius Phileros*	*Aedil. Praef. .I.D.*	*Aedes*	40 av. J.-C.	*Tellus*

Tableau 2: Numidie.

Référence	Lieu	Dédicant	Fonction	Offrande	Date	Dieu invoqué
CIL VIII, 8309 = 20135 = *ILS*, 3957	*Cuicul*	*C. Iulius Lepidus Tertullus*	*Leg. Aug(usti)*	*Simulacrum Deae + templum*	193-211 ap.	*Tellus Genetrix*
AE, 1921, 26 = E. Albertini, «BCTH», 1920, p. CCXVI-CCXVII	*Cuicul*					*[..] Genetrix*
CIL VIII, 19489 = *ILAlg*, II, 1, 529	*Cirta*	*Iulius Urbanus*	*Quaestor Aedilis IIII col(oniae) Praefectus pro IIIviris*	*Statuam cum tetrastylo-Ludi scaenici*		*Tellus Aug.*
AE, 1962, 281 = J. Lassus, «Libyca», VII, 2, 1959, p. 298	*Tiddis*	*Sex. Pompeius Saturninus*		*Ara, Palmae argenteae*		*Tellus*
AE, 1895, 81 = *ILAlg*, II, 2, 4647	*Thibilis*	*C. Sextilius Honoratus*		*Taurobolium et Criobolium; Ara*		*Terra Mater Aerecura, Mater Magna Idea*
CIL VIII, 5524 = *ILS*, 3960 = *ILAlg*, II, 2, 4646	*Thibilis*	*Popilia Maxima*		*Taurobolium; Ara*		*Terra Mater Aerecura Mater Deum Magna Idea*
CIL VIII, 8246 = *ILS*, 4477	Aziz Ben Tellis	*C. Apronius Secundus*	*Sacerdos*	*Ovicula telluri* + sacrifices d'animaux aux autres Dieux		*Dii Boni*
CIL VIII, 4247 = *ILS*, 4477a	Aziz Ben Tellis	*C. Primus*	*Sacerdos Saturni*	«« «		*Dii Boni*

Tableau 3: Maurétanies.

Référence	Lieu	Dédicant	Fonction	Offrande	Date	Dieu invoqué
AE, 1928, 28 = Massiera, dans «BCTH», 1928-29, p. 163	*Sitifis*	*[..]nata*	*Sacerda Telluris*			*Tellus*
AE, 1954, 127 = L. Leschi, *Un Autel de Bourbaki*, «Libyca», 1953, p. 88-94	*Bourbaki*	?		Un tel implore une bonne récolte *Bonas segetes bonas vindemias*		*Tellus Terra Mater*

Clara Gebbia

Le *ferae*: una ricchezza dell'Africa

Dopo l'Asia c'è la Libia, contigua all'Egitto e all'Etiopia. Tutto il paese da Cartagine fino alle colonne d'Ercole è prospero ma infestato da bestie selvagge, come d'altra parte tutta la Libia interna. Quanto ai popoli essi devono il loro nome di nomadi al fatto che, nei tempi antichi, non potevano dedicarsi all'agricoltura, visto il gran numero di bestie selvagge; oggi emergono nell'arte della caccia. A ciò li spingono i Romani, grandi amatori di combattimenti di fiere.

Il brano è di Strabone[1]. Imprecisa, ovviamente, la descrizione etno-geografica della Libia[2], ma preziose le informazioni forniteci: la presenza numerosa di fiere e la loro destinazione per le *venationes*, tanto amate dai Romani. Il tema investe più ambiti: l'habitat naturale, da un lato, con la caccia spietata alle specie più preziose e rare fino alla loro estinzione, e lo sviluppo, da un altro lato, di spettacoli sempre più cruenti a Roma e nelle province, secondo la famosa formula di Giovenale *panem et circenses*[3], un binomio pregnante che costituisce il leitmotiv della società tardo-repubblicana e imperiale, connotata, pregiudizievolmente, dalla plebe cosiddetta "parassita", che viveva di frumentazioni gratuite, e che trascorreva buona parte del tempo libero nel circo, nel teatro, nell'anfiteatro.

Ma torniamo alle fiere, una fonte di ricchezza per l'Africa. Le testimonianze più attendibili, non prive, però, di fantasiosi e im-

* Clara Gebbia, Dipartimento Beni Culturali, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Palermo.

1. STRAB., II, 5, 33.

2. ST. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (= *HAAN*) V-VI, Paris 1972.

3. IUV., X, 78. Sulla fornitura di animali selvatici dalla Mauretania in Italia per gli spettacoli del circo e dell'anfiteatro cfr. F. BERTRANDY, *Remarques sur le commerce des bêtes sauvages entre l'Afrique du Nord et l'Italie (II^e siècle av. J.-C. - IV^e siècle ap. J.-C.)*, «MEFRA», 99, 1987, pp. 228-9.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 195-202.

probabili particolari, risalgono a Giuba II, un giovane principe africano[4], cresciuto presso Cesare e poi Augusto e da quest'ultimo nominato re della Mauretania e della parte occidentale della Numidia[5]. Spirito brillante, dotato di una cultura eclettica, enciclopedica, Giuba II scrisse opere di storia e geografia, utilizzando materiali di autori sia del passato, sia a lui contemporanei[6]. La sua produzione è andata quasi tutta perduta; si è salvata, anche se limitatamente, la parte relativa all'Africa, perché confluita nella *Naturalis Historia* di Plinio. Quest'ultimo, pertanto, costituisce la nostra fonte più completa sulla fauna tipica del territorio che cadeva sotto la sovranità di Giuba, al quale la tradizione attribuisce due brani su elefanti[7] e leoni[8]. I primi, ben noti ai Romani, fin dai tempi di Pirro, non incontrarono il favore degli spettatori, forse per la loro immensa mole, ma subirono ugualmente una caccia spietata, per via dell'avorio. È uno dei pochi casi in cui gli animali non venivano catturati per gli spettacoli del circo, ma per ricavarne materiale pregiato da destinare alla lavorazione di statue e monili raffinati, onde soddisfare la crescente domanda dei ceti più elevati del mondo greco-romano[9].

Sui leoni, protagonisti indiscussi di *munera* e *venationes*, esisteva, già al tempo di Giuba, una vasta letteratura che, arricchita da aneddoti e materiale scientifico raccolti dallo stesso re, è pervenuta a Plinio. Ma non solo. Tante altre testimonianze sulle fiere dell'Africa sono rintracciabili in Cicerone[10], Livio[11], Seneca[12], Petronio[13], tanto per citarne alcuni.

I divertimenti di massa costituivano dei doni alla collettività e sono noti genericamente con il nome di evergetismo. I senatori, membri dell'oligarchia repubblicana o dirigenti dell'Impero, offrivano giochi alla plebe di Roma o dei municipi perché il pubblico dei giochi era un pubblico di elettori. «Gli spettacoli – secondo Cice-

4. PLUT., *Sert.*, IX.

5. Fonti e bibliografia in V. A. SIRAGO, *Il contributo di Giuba alla conoscenza dell'Africa*, in *L'Africa romana XI*, pp. 303 ss.

6. Cfr. *RE*, s.v. *Iuba II* [F. JACOBY], IX, 2, Stuttgart 1916, coll. 2384-95.

7. PLIN., VIII, 11.

8. PLIN., VIII, 19-20.

9. PLIN., VIII, 10, 31; XXXVI, 18.

10. PLUT., *Cic.*, XXXVI, 6.

11. LIV., XXXIX, 22, 2; XLIV, 18, 8.

12. SEN., *dial.*, X, 13, 6.

13. PETRON., *satyr.*, CXVII, 119, 339-340.

rone[14] – erano i veri comizi rivolti alle masse popolari». A partire dal II secolo a.C., al magistrato edile fu affidata l'organizzazione dei giochi più costosi, senza i quali difficilmente si sarebbero raggiunti la pretura, che aveva anche i suoi giochi, e il consolato. La competizione era dunque indispensabile e ciascun candidato cercava di superare gli altri *muneris splendore*[15], aggiungendo denaro proprio pur di offrire spettacoli grandiosi e ottenere il *favor populi*. Complessivamente un pesante fardello, imposto, tuttavia, da opportunità politiche.

A queste forme esasperate di prodigalità non si sottrassero, sul finire della Repubblica, personalità carismatiche come Silla[16], Pompeo[17], Cesare[18].

Augusto non fu da meno. Nelle sue *Res gestae* si vanta di avere offerto al popolo di Roma, durante il suo principato, ben 26 *venationes*, e di avere fatto uccidere circa 3.500 animali[19]; una cifra modesta in confronto agli spettacoli del padre adottivo, ma giustificabile alla luce di una politica di contenimento delle spese[20]. Queste, infatti, erano enormi. Il paese che forniva il maggior numero di animali, si è detto, era l'Africa. Non bastava solo la cattura. La passione dei Romani per le *venationes* aveva dato luogo a un traffico molto importante connesso al trasporto degli animali. Quest'ultimo presentava molte incognite, perché il carico poteva naufragare o arrivare in ritardo, mettendo così in crisi tutto il sistema; da qui la necessità di avere sempre un numero di animali sufficiente per far fronte ad ogni esigenza. Nacque, pertanto, un servizio imperiale specifico per la cattura, il trasporto e la custodia delle fiere, ma non ci è noto in quale periodo dell'Alto Impero. Sicuramente non nell'età di Augusto, perché, a quel tempo, mancava ancora una struttura adeguata per l'organizzazione dei *munera* ai quali le *vena-*

14. CIC., *off.*, II, 17, 60; *pro Mur.*, XIX, 38.

15. CIC., *dom.*, XLIII, 111.

16. PLUT., *Sull.*, V, 2-4.

17. PLIN., VIII, 7, 20; VIII, 20, 53; VIII, 24, 64. Cfr. DIO CASS., XXXIX, 38, 2.

18. PLIN., XXXVI, 24, 116-117; SVET., *Caes.*, XXXIX; DIO CASS., XLIII, 22-23.

19. *Res gestae Divi Augusti*, IV, 22, 31-42. Testo latino e greco riproposto da G. G. BELLONI, *Augusto: il nuovo regime e la nuova urbe*, Milano 1987, pp. 20-2. Cfr. SVET., *Aug.*, XLIII, 1-13; DIO CASS., LIV, 34; LV, 10; LVI, 27, 4.

20. DIO CASS., LV, 31, 3-4; cfr. M. A. CAVALLARO, *Spese e spettacoli. Aspetti economici strutturali degli spettacoli nella Roma giulio-claudia*, Bonn 1984, pp. 35, 85.

tiones erano per lo più legate[21]. Ma la materia prima, i *leones*, non dovette mancare ad Augusto, considerato lo stretto legame con Giuba II[22]. Se è vero che bisognava raccomandarsi ad amici influenti per avere sempre a disposizione un numero sufficiente di animali da esibire nell'arena[23], allora Augusto era in una posizione privilegiata, visto il dominio indiretto sulla parte occidentale dell'Africa. Non è da sottovalutare, tra l'altro, l'uso spregiudicato delle fiere per la *damnatio ad bestias*, il supplizio spettacolo dei condannati a morte, la cui origine si farebbe risalire proprio ad Augusto, anche se non è da escludere qualche caso nell'età repubblicana, se si deve dar credito a Diodoro[24].

Anche gli intellettuali gradirono questo tipo di spettacoli. Cicerone[25], Seneca[26], Marziale[27], Giovenale[28], se da un lato mostravano disgusto di fronte al sadismo degli spettatori, dall'altro, o per noia o per curiosità finivano per assistere ugualmente alle *venationes* o alla *damnatio ad bestias*[29]. Solo pochi seppero opporsi a tale orrore. Tra questi, gli scrittori cristiani greci e latini – Tertulliano in testa[30] – più, però, per l'effetto negativo che tale violenza avrebbe esercitato sugli spettatori, che non per lo strazio sui corpi delle vittime.

Più equilibrata, rispetto all'apparente sdegno degli scrittori cristiani, mi appare, una riflessione di Petronio: «Ecco altri disastri e ferite inflitti alla pace. Nelle foreste si cacciano belve, che hanno un prezzo in oro, e la terra di Ammone, agli estremi confini del-

21. Cfr. *DE*, s.v. *Ludus gladiatorius* [L. POLVERINI], IV, 3, Roma 1964-85, pp. 2022-3.

22. STRAB., XVII, 3, 7; TAC., *ann*., IV, 5; PLIN., V, 16; DIO CASS., LIII, 26, 2.

23. Per l'intera problematica relativa all'età repubblicana cfr. E. DENIAUX, *L'importation d'animaux d'Afrique à l'époque républicaine et les relations de clientèle*, in *L'Africa romana XIII*, pp. 1300 ss.

24. DIOD., XXXVI, 10-2; STRAB., VI, 2, 6. Il tema è stato trattato ampiamente da C. VISMARA, *Il supplizio spettacolo*, Roma 1990, pp. 25 ss. Cfr., inoltre, M. GRANT, *Gladiatori*, in N. SAVARESE (a cura di), *Teatri romani. Gli spettacoli nell'antica Roma*, Bologna 1996, pp. 99-102; F. DUPONT, *Gli spettacoli*, in A. GIARDINA (a cura di), *Roma antica*, Roma-Bari 2005, p. 293; F. GUIDI, *Morte nell'arena. Storia e leggenda dei gladiatori*, Milano 2006, pp. 11, 104, 186.

25. CIC., *Tusc*., V, 5.

26. SEN., *epist*., VII, 2-5; XXXVII; LXVI, 18.

27. MART., *epigr*., VII, 5-6, 21.

28. IUV., VI, 103.

29. Significativo il commento di AUG., *Conf*., VI, 8, 13; *epist*., CXXXVIII, 19.

30. TERT., *spect*., XII, 2, 4; XXIV, 2.

l'Africa, viene setacciata perché non vengano a mancare le belve, le cui zanne sono pregiate per il morso mortale»[31].

Testimonianze sulle fiere dell'Africa sono rintracciabili ancora in Apuleio[32], nella *Historia Augusta*[33], in un testo epigrafico di Caracalla[34], un editto con il quale si rimettevano ai cittadini di Banasa i debiti contratti con il fisco, in virtù dei loro meriti e delle ricche selve che abbondavano di animali «celesti»[35]. La provincia di cui si parla è sempre la Mauretania, l'antico territorio di Giuba II, ma non escluderei il coinvolgimento di altre regioni più interne e dei porti della Proconsolare, ultima meta degli animali catturati e diretti in Italia, soprattutto Roma.

Ma non solo Italia. Testimonianze attendibili affermano un vasto commercio con la Spagna, attraverso Gades, un luogo specializzato per l'importazione e distribuzione di fiere africane, sempre per *venationes*[36]; il commercio si svolgeva anche all'interno delle stesse province d'Africa per il mercato locale.

Potrebbe stupirci la presenza di tanti anfiteatri in Africa, soprattutto Tunisia – ricordo gli studi di H. Slim[37], J. Carlsen[38] – nonostante *munera* e *venationes* non facessero parte della tradizione locale berbero-punica. La spiegazione, però – e qui concordo con H. Slim[39] – potrebbe essere data dalla cospicua presenza di immigrati italici e dalla passione della stessa popolazione indigena per gli animali selvatici e la caccia. Anche i notabili municipali, per procurarsi *honores*, prima in patria e poi a Roma, cercavano di superarsi in munificenza, finanziando il restauro o la costruzione di nuovi anfiteatri e organizzando a proprie spese memorabili spetta-

31. PETR., *satyr.*, CXVII, 339-40.

32. APUL., *met.*, IV, 13.

33. *SHA*, *Comm.*, XII; *Gord.*, XXXIII.

34. *IAMar., lat.*, 100.

35. Sull'interpretazione di animali «celesti» cfr. G. DI VITA EVRARD, *L'édit de Banasa: un document exceptionel?*, in *L'Africa romana V*, pp. 287 ss.

36. *CIL* IX, 2350 e 10539. Cfr. J. GÓMEZ-PANTOJA, *Arietes ex Africa*, in *L'Africa romana XI*, pp. 472 ss.

37. H. SLIM, *Recherches préliminaires sur les amphithéâtres romains de Tunisie*, in *L'Africa romana I*, pp. 129 ss., con ricca bibliografia.

38. J. CARLSEN, *Gli spettacoli gladiatori negli spazi urbani dell'Africa romana. Le loro funzioni politiche, sociali e culturali*, in *L'Africa romana X*, pp. 139 ss.

39. SLIM, *Recherches*, cit., p. 158.

coli. Ne parla ampiamente Tertulliano nel *De spectaculis*[40], ma lo conferma anche il materiale epigrafico rinvenuto[41].

E non solo. I grandi promotori, per mantenere vivo il ricordo di spettacoli ai quali era legata la loro popolarità, erano soliti decorare ville con mosaici raffiguranti scene di lotte tra le stesse belve o di belve contro *venatores*. Ricordo il celebre mosaico di Smirat, di cui si è occupato brillantemente A. Beschaouch[42], ma anche quelli di Cartagine, *Hadrumetum*, *Thysdrus*, tanto per citarne alcuni[43].

Il processo di urbanizzazione e la mobilità sociale in senso verticale passavano attraverso canali e modelli ai quali gli evergeti non potevano sottrarsi. Non a caso il III e il IV secolo sono quelli di maggiore prosperità per l'Africa; i secoli della costruzione di splendidi edifici pubblici e privati, non ultimi gli anfiteatri.

Ma il IV secolo segnò anche la parabola discendente degli spettacoli cruenti a Roma e province. Gradualmente gli eccidi dell'arena diminuirono fino a cessare del tutto. Un ruolo importante, indubbiamente, deve essere attribuito all'evoluzione dei gusti del pubblico, alla nuova sensibilità verso tali spettacoli dettata dall'affermazione del cristianesimo: Costantino, infatti, nel 325, ordinò di commutare in lavori forzati, *ad metalla*, le condanne *ad bestias*[44]. Come è stato osservato da più studiosi[45], la legislazione penale, però, non divenne più mite. Scomparvero le *venationes* e le condanne ad esse legate, ma rimasero quelle al rogo. Si inasprirono, anzi, le pene per reati che nell'Impero pagano non erano stati, invece, ritenuti tali da essere sottoposti ai *summa supplicia*.

Ma le vere cause della scomparsa degli spettacoli cruenti sono forse da rintracciare nella profonda crisi economico-politica che si abbatté su Roma e province per via delle invasioni barbariche, della pressione fiscale sui ceti municipali, della barbarizzazione degli eserciti, della difficile gestione dell'apparato burocratico e della corte, della trasformazione del principato in dominato. Il *dominus*,

40. TERT., *spect*., XII, 5.

41. *CIL* VIII, 11340; 16557; 16558; 16559; 22852. Cfr. CARLSEN, *Gli spettacoli gladiatori negli spazi urbani*, cit., pp. 148-9, n. 33.

42. A. BESCHAOUCH, *À propos de la mosaïque de Smirat*, in *L'Africa romana IV*, pp. 677 s.

43. Cfr. CARLSEN, *Gli spettacoli gladiatori negli spazi urbani*, cit., p. 150, n. 40. Sul mosaico di *Thysdrus* (El Djem) cfr. inoltre, VISMARA, *Il supplizio spettacolo*, cit., pp. 46 ss.

44. *CTh*., XV, 12, 1 = *CI*, 11, 44, 1.

45. Si veda, per tutti, VISMARA, *Il supplizio spettacolo*, cit., p. 31.

ideologicamente, era ormai lontano dalle masse; non gli era più necessario il *favor populi*. Ma, anche volendo, sarebbe stato ben difficile rifornirsi di belve africane come nel passato: dopo secoli di caccia spietata tali animali, soprattutto leoni ed elefanti, erano scomparsi dal Nord Africa. Come scomparse erano le relazioni clientelari tra Africa e Roma.

Giulia Baratta

La produzione della pelle nell'Occidente e nelle province africane

Come è noto la pelle nel mondo antico, e dunque anche in ambito romano, era un materiale ampiamente diffuso e di primaria importanza come si evince, ad esempio, dal fatto che secondo la tradizione già in epoca regia quello dei conciatori viene elencato tra gli otto mestieri più rilevanti [1].

Il pellame trova applicazione non solo per la realizzazione di capi di abbigliamento e di scarpe ma anche per la produzione di una ampia gamma di suppellettili indispensabile alla vita civile e a quella militare. Una panoramica sulla varietà dei pellami esistenti, ed anche sul loro maggiore o minore pregio, è offerta, oltre che dai rinvenimenti archeologici stessi [2], anche dall'*Edictum Diocletiani de pretiis rerum venalium* promulgato nell'anno 301 d.C. Nell'ottavo capitolo dedicato al pellame viene fornito un esaustivo elenco di vari tipi di pelle, conciata o meno, con i relativi prezzi che possono oscillare tra i 1.500 denari, fissati per la pelle conciata di foca, alle più economiche pelli di agnello o di capra del valore di soli 10 denari [3]. Seppure l'*Edictum* ci documenta uno stato di fatto della fine del III-inizio del IV secolo d.C., una analoga varietà, quanto a tipologia e prezzo dei pellami, doveva caratterizzare anche i secoli precedenti.

* Giulia Baratta, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storiche dell'Antichità, Università degli Studi di Macerata.

1. PLUT., *Num.*, 17.

2. Sulle diverse pelli utilizzate vedi ad esempio W. GROENMANN VAN WAATERINGE, *Romeins lederwerk uit Valkenburg Z.H.*, Groningen 1967, pp. 16-9.

3. Cfr. S. LAUFFER, *Edictum Diocletiani de pretiis rerum venalium*, Berlin 1971 e M. GIACCHERO, *Edictum Diocletiani et Collegarum de pretiis rerum venalium in integrum fere restitutum et Latinis Graecisque fragmentis* (Pubblicazioni dell'Istituto di Storia Antica e Scienze Ausiliarie dell'Università degli Studi di Genova, 8), Genova 1974, pp. 154-7.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 203-222.

Purtroppo le testimonianze archeologiche, letterarie ed epigrafiche che possediamo non consentono di ricostruire che un quadro piuttosto frammentario ed eterogeneo di tutte le attività artigianali e commerciali legate al pellame, dalla sua conciatura alla produzione e vendita al dettaglio degli oggetti in pelle. Le informazioni di cui disponiamo consentono comunque una panoramica generale per tutto l'Impero mentre risultano difficilmente definibili le singole realtà territoriali.

L'archeologia ha restituito numerosi reperti in pelle che vanno dalla pelle non trattata ai pellami conciati, ma non ancora lavorati, ad una nutrita serie di oggetti, in particolare scarpe ed elementi di abbigliamento, pannelli di tende militari, fodere di scudi ed elmi, stringhe di vario tipo, borse e contenitori ecc.[4]. Alcuni di questi

4. Per una panoramica sugli oggetti in pelle cfr. R. Forrer, *Archäologisches zur Geschichte des Schuhs aller Zeiten*, Schönenwerd 1942; A. Ganßer-Burckhardt, *Lederfunde aus dem Schutthügel*, «JberProVindon», 1955-56, pp. 53-7; W. Groenman-van Waateringe, *Een romeins lederen schildfoedraal uit Valkenburg (Z.H.)*, «Helinium», 3, 1963, pp. 253-8; A. L. Busch, *Die römerzeitlichen Schuh- und Lederfunde der Kastelle Saalburg, Zugmantel und Kleiner Feldberg*, «SaalbJb», 22, 1965, pp. 158-210; W. Groenman-van Waateringe, *Romeins lederwerk*, cit., pp. 12-34; D. Charlesworth, *Roman Leather from Hardknott (Mediobogdum) Cumberland*, «AntJ», 48, 1968, pp. 301-2; G. Susini, *Fiscellus e corbula dall'agro foropopiliense*, «StRomagn», 19, 1968, pp. 227-90; A. L. Busch, *Römerzeitliche Schuh- und Lederfunde, aufbewahrt im Hessischen Landesmuseum in Darmstadt*, «FuBerHessen», 11, 1971, pp. 121-8; D. Charlesworth, J. H. Thornton, *Leather found in Mediobogdum, the Roman fort of Hardknott*, «Britannia», 4, 1973, pp. 141-2; W. Groenman-van Waateringe, *Römische Lederfunde aus Vindonissa und Valkenburg Z.H. Ein Vergleich*, «JberProVindon», 1974, pp. 62-84; J. W. Waterer, *Leatherwork in Roman crafts*, London 1976, pp. 179-93; A. L. Busch, *Neue römische Schuhfunde aus Wiesbaden,* «FuBerHessen», 15, 1975, pp. 327-34; C. van Driel-Murray, *Stamped leatherwork from Zwammerdam*, in *Ex horreo*, Amsterdam 1977, pp. 151-64; J. Jahn, *Folles in Lederrollen*, «JNG», 28-29, 1978-79, pp. 21-5; M. Brouwer, *Römische Phalerae und anderer Lederbeschlag aus dem Rhein*, «OudhMeded», 63, 1982, pp. 145-87; J.-S. Kühlborn, *Die neuen Grabungen in der Nordwestecke des römischen Legionslagers Oberaden*, «Germania», 60, 1982, pp. 501-12; M. Schleiermacher, *Römische Leder- und Textilfunde aus Köln*, «AKorrBl», 12, 1982, pp. 205-16; D. Baatz, *Lederne Gürteltaschen römischer Soldaten?*, «AKorrBl», 13, 1983, pp. 359-61; C. van Driel-Murray, M. Gechter, *Funde aus der fabrica aus der legio I Minervia am Bonner Berg*, in *Beiträge zur Archäologie des römischen Rheinlandes* 4, Köln 1984, pp. 1-83; C. van Driel-Murray, *The production and supply of military leatherwork in first and second centuries A.D. A review of the archaeological evidence*, in *The production and distribution of Roman military equipment. Proceedings of the Second Roman Military Equipment Research Seminar*, Oxford 1985, pp. 43-81; C. van Driel-Murray, *Shoes in Perspective*, in *Studien zu*

reperti sono corredati da iscrizioni, ovvero sigle, numeri e nomi che consentono di ricavare delle informazioni sulle fasi di conciatura, produzione e commercializzazione sia della pelle che degli oggetti finiti[5]. La distribuzione dei luoghi di rinvenimento di questi reperti restituisce un quadro che non corrisponde alla reale diffusione ed utilizzazione del pellame nel mondo romano, poiché risulta fortemente influenzato dai fattori climatici e dalle caratteristiche

den Militärgrenzen Roms III. 13. Internationaler Limeskongress, Aalen 1983 (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frügeschichte in Baden Württemberg, 20), Stuttgart 1986, pp. 139-45; J. Göpfrich, G. Rupprecht, D. Baatz, *Römische Lederfunde aus Mainz*, «SaalbJb», 42, 1986, pp. 5-67; P. MacConnoran, *Footwear*, in L. Miller, J. Schofield, M. Rhodes, *The Roman Quay at St Magnus House, London. Excavations at New Fresh Wharf, Lower Thames Street London 1974-78* (London and Middlesex Archaeological Society, 8), London 1986, pp. 218-26; M. Rhodes, *Leather Objects*, in L. Miller, J. Schofield, M. Rhodes, *The Roman Quay at St Magnus House, London. Excavations at New Fresh Wharf, Lower Thames Street London 1974-78* (London and Middlesex Archaeological Society, 8), London 1986, pp. 211-7; M. Rhodes, *Inscriptions on leather waste from Roman London*, «Britannia», 18, 1987, pp. 173-81; C. van Driel-Murray, *Roman footware from Wells at Waiblingen and Walheim*, «FuBerBadWürt», 14, 1989, pp. 339-48; C. van Driel-Murray, *The Vindolanda chamfrons and miscellaneous items of leather horse gear*, in *Roman military equipment. The sources of evidence. Proceedings of the Fifth Roman Military Equipment Conference*, Oxford 1989, pp. 281-318; C. van Driel-Murray, *A Roman Tent: Vindolanda Tent I*, in *Roman Frontier Studies 1989*, Exeter 1991, pp. 367-72; R. Fellmann Brogli, *Leder aus dem Vicus Vitudurum-Oberwinterthur*, in H. F. Etter, R. Fellmann Brogli, R. Fellmann *et al.*, *Beiträge zum römischen Oberwinterthur-Vitudurum 5* (Berichte der Züricher Denkmalpflege, Archäologische Monographien, 10), Zürich 1991, pp. 43-58; F. Ferrarini, *Manufatti in legno e cuoio dall'area nord del Museo di Altino*, «Quaderni di archeologia del Veneto», 8, 1992, pp. 191-206; J. Hoevenberg, *Leather Artifacts*, in R. M. van Dierendonck, D. P. Hallewas, K. E. Waugh, *The Valkenburg Excavations 1985-1988. Introduction and Detail Studies*, «Nederlandse Oudheden» 15, 1993, 217-338; S. Emanuele, *Su alcune tracce di cuoio pertinenti ad una fibbia per cingulum rinvenuta nella necropoli di Iutizzo di Codroipo*, «Quaderni friulani di archeologia», 6, 1996, pp. 7-9; C. van Driel-Murray, *Das Ostkastell von Welzheim, Rems-Murr-Kreis. Die römischen Lederfunde. Die Terra sigillata* (*Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg*, 42), Stuttgart 1999; C. van Driel-Murray, *Vindolanda and the Dating of Roman Footwear*, «Britannia», 32, 2001, pp. 185-97; C. van Driel-Murray, *The leather trades in Roman Yorkshire and beyond*, in *Aspects of industry in Roman Yorkshire and the North*, Oxford 2002.

5. A questo proposito cfr. G. Baratta, *Pelles scriptae: Inschriften auf Leder und Lederwaren*, in *Instrumenta Inscripta Latina II. Akten des 2. internationalen Kolloquiums über römerzeitliche Kleininschriften (Klagenfurt, 5.-8. Mai 2005)*, Klagenfurt 2009 (cds.).

Tabella 1*: Mestieri.

Denominazione	Luogo e fonte epigrafica	Selezione di fonti letterarie
ampullarius	Narbonne *CIL* XII, 4455	Plaut., *Rud.* 756
calcariarius (exonerator)	Roma *CIL* VI, 9384	
calciator	*CIL* VI, 3939	
calceolarius		Plaut., *Aul.* 512
calciamentarius		*Corp. Gloss. Lat.* II, 466, 3
caligarius	Salona *CIL* III, 14305; Salona *CIL* III, 14916a?; Aquileia *CIL* V, 1585; Vercelli *CIL* V, 6671; Roma *CIL* VI, 9225; Aquino *CIL* X, 5456?; Bologna *CIL* XI, 6838	*Corp. Gloss. Lat.* II 466, 3; Firm. III, 10, 8
capistrarius	Narbonne *CIL* XII, 4466	
comparator mercis sutoriae	Milano *CIL* V, 5927	
confector coriariorum		Firm. III, 8, 7; 10, 8
coriarius	Roma *CIL* VI, 9280; Pozzuoli *CIL* VI, 9279 = *CIL* X, 1916; Narbonne *CIL* XII, 4980; Cartagine *CIL* VIII, 24654	Firm. IV, 13
crepidarius	Roma *CIL* VI, 9284	Gell. XIII, 22, 8
faber artis sutoriae	Dieburg *RSO* 150; *ESP* 1931, 234	
gallicarius		Hieronym. *praef. in regulam Sat Pachomi* 54, 4, *Patrol. lat. Migne* 23, p. 67; Firm. III, 10, 8; Firm. IV, 13
lorarius	Roma *CIL* VI, 9528; Saintes *CIL* XIII, 1052?; *CIL* IV, Pompei 7989b; Bourges *CIL* XIII, 1198	*Corp. Gloss. Lat.* III, 25, 42; 164, 23; 201, 42; 271, 42
magister sutorum	Roma *AE*, 1959, 147 = *AE*, 1968, 33 = *AE*, 1987, 67	
membranarius		*Corp. Gloss. Lat.* III, 25, 38
negotians calcariarius	Capua *CIL* X, 3947	
negotians coriariorum / corarii	Roma *CIL* VI, 9667	
negotiator sagarius et pelliarius	Milano *CIL* V, 5928	
opifex loricarius	Monceau-le-Compte *CIL* XIII, 2828	
pellio	Narbonne *CIL* XII, 4500?; Napoli *AE*, 1975, 213?	Plaut., *Men.*, 404; *SHA, Alex Sev.* 24, 5
praepositus tabernaculorum	Roma *CIL* VI, 33759	
sandaliarius	Capua *CIL* X, 3981	
scutarius	Capua *CIL* X, 3971	*Corp. Gloss. Lat.* II 248, 17
solatarius	Roma *CIL* VI, 9897	
solearius-soliarius	Narbonne *CIL* XII, 4510; Bourges *CIL* XIII, 11084	Plaut., *Aul.* 514

(*segue*)

Tabella 1 (*seguito*)

Denominazione	Luogo e fonte epigrafica	Selezione di fonti letterarie
sutor	Sesamon *CIL* II, 5812; Aljustrel *CIL* II, 5181; Cartagena *CIL* II, 5125 = *CIL* II, 5934; Roma *AE*, 1977, 54; San Benedetto de' Marsi *AE*, 1975, 313; San Benedetto de' Marsi *CIL* IX, 3702; *Volubilis AE*, 1986. 734; Njimegen *AE*, 1998, 967; Trujillo *CIL* II, 619; Susa *CIL* V, 7265; Roma *CIL* VI, 6355; Roma *CIL* VI, 9050; *CIL* VI, 10046; Roma *CIL* VI, 9230; Roma *CIL* VI, 10546; Roma *CIL* VI, 33914; Bu Fatis *CIL* VIII, 812?; Cherchel *CIL* VIII, 9329?; Morsot, *CIL* VIII, 16710; Varzea do Douro, Gimeno Pascual (1988), p. 46, nr. 63	Plin., *nat.* XXXV, 85; Iuv., III, 293-294; V, 46: Mart., *epigr.*, III, 16
sutor caligarius	Milano *CIL* V, 5919; Petronell *AE*, 1929, 217	
sutor diabathrarius		Plaut., *Aul.* 513
sutor institor caligarius	Chieti *CIL* IX, 3027	
sutor veteramentarius	Svet., *Vit.* II, 1	
tabernacularius	Narbonne *CIL* XII, 4513	
utricularius	Lyon *CIL* XII, 2009; Lyon *CIL* XII, 2039; St.-Gabriel *CIL* XII, 982; *ager Tricastinorum CIL* XII, 1742	
veteramentarius		*Corp. Gloss. Lat.* II 392, 35; III 201, 50

* Abbreviazioni bibliografiche (utilizzate in questa e nelle tabelle che seguono).

Capasso B. (1905), *Napoli greco-romana*, Napoli 1905; rist. anastatica Napoli 1978.
ESP: E. Esperandieu, *Recueil général des reliefs de la Gaule romaine*, 16 vol., Paris 1907-1981.
Leguilloux M. (2004), *Le cuir et la pelleterie à l'époque romaine*, Paris 2004.
Nerzic Ch. (1989), *La sculpture en Gaule romaine*, Paris 1989.
Brusin J. B. (1991), *Inscriptiones Aquileiae. Pars prima*, Udine 1991.
Rizzo G. E. (1929), *La pittura ellenistico-romana*, Milano 1929.
RSO: M. Clauss, H. Castritius, L. Hefner, *Die römischen Steininschriften des Odenwaldes*, in *Beiträge zur Erforschung des Odenwaldes und seiner Randlandschaften* 2, Breuberg-Neustadt 1977, pp. 237-308.
Zimmer G. (1982), *Römische Berufsdarstellungen* (Archäologische Forschungen, 12), Berlin 1982.
Gimeno Pascual H. (1988), *Artesanos i técnicos en la epigrafia de la Hispania*, Bellaterra 1988.

del terreno che hanno permesso la conservazione della pelle oltre che dalla cronologia e tipologia degli scavi effettuati.

Anche per quanto riguarda le indagini condotte sui luoghi di lavorazione della pelle, sia concerie che botteghe in cui i pellami venivano trasformati in prodotti finiti, i dati risultanti dalle indagini archeologiche sono del tutto insufficienti a restituire anche solo un quadro approssimativo di quelle che dovevano essere attività molto diffuse dato il grande impiego di questo materiale nel mondo antico.

Allo stato attuale, infatti, sono state individuate con certezza solo poche strutture adibite alla concia delle pelli[6], tutte attribuibili ai primi secoli dell'impero: due installazioni sono note in Italia rispettivamente a Pompei[7] e *Saepinum*[8], una a *Vitudurum*[9] nell'odierna Svizzera, un'altra a Liberchies[10] in Belgio. Restano invece

6. Sulle concerie e la lavorazione della pelle vedi H. Blümner, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und der Künste bei Griechen und Römern*, I, Leipzig-Berlin 1912, pp. 263-73; R. J. Forbes (ed.), *Studies in Ancient Technology*, V, Leiden 1957, pp. 49-52.

7. Per la conceria di Pompei I, 5 installata ai margini della città presso le mura, nella prima metà del I secolo d.C. in una precedente *domus* del II secolo a.C. ed identificabile come tale non solo per le caratteristiche della struttura articolata in tre zone destinate alle varie fasi della lavorazione del pellame, caratterizzate dalla presenza di numerose vasche circolari, anche per il rinvenimento di attrezzi tipici della lavorazione della pelle e di un'iscrizione a carbone (*CIL* IV, 4014) che sembra riferirsi ad un *corarius*, vedi A. Mau, *Pompeij Leben und Kunst*, Leipzig 1908², pp. 416-8; I. Bragantini, *I 5, 2 Conceria*, in *PPM* I, Roma 1990, pp. 185-92 con bibliografia, M. Leguilloux, *Techniques et équipements de la tannerie romaine: l'exemple de l'officina coriaria de Pompéi*, in F. Audoin-Rouzeau, S. Beyries (edd.), *Le travail du cuir de la préhistoire à nos jours, Actes des rencontres (18-20 octobre 2001)*, Antibes 2002, pp. 267-82; M. Leguilloux, *Le cuir et la pelleterie à l'époque romaine*, Paris 2004, pp. 44-50.

8. Sulla *conceria* di *Saepinum* nel Sannio, attribuita in modo generico ad età imperiale, ricavata in una casa che si trova in un quartiere adibito alle attività produttive presso il foro e caratterizzata da vasche troncoconiche in mattoni vedi S. De Caro, *Una conceria a Saepinum*, in S. Capini, A. Di Niro (a cura di), *Samnium. Archeologia del Molise*, Roma 1991, pp. 250-3; Leguilloux, *Le cuir et la pelleterie*, cit., pp. 50-1.

9. Per quanto riguarda la conceria di *Vitudurum* (prima metà del I secolo d.C.), identificata come tale granzie alle indagini chimiche condotte sulle pareti interne delle mezze botti che caratterizzano questa installazione, cfr. R. Clerici R., *Römische Holzfässer aus Vitudurum*, «Helvetia Archeologica», 53, 1983, pp. 14-24.

10. Questa conceria del II secolo d.C. si caratterizza per la presenza di vasche tonde e circolari realizzate in legno e pietrame, cfr. R. Brulet, J.-P. Dewert, F. Vil-

più dubbie le identificazioni come concerie di due altre istallazioni rinvenute rispettivamente in Britannia, nei pressi dell'accampamento di *Vindolanda*[11], e a Roma, a Trastevere, corrispondente alla *Regio XIV* dell'*Urbe*, sotto la chiesa di S. Cecilia. Quest'ultimo impianto sia per la presenza di otto vasconi cilindrici profondi 1,5 m (diam. 1,30-1,50 m), con le pareti foderate in mattoncini ed il fondo realizzato in *opus spicatum*, che per il rinvenimento, in un'area piuttosto circoscritta e non lontana, di due iscrizioni menzionanti il *corpus coriariorum solatariorum* (TAB. 2), di un frammento di una *lex collegii*, relativa a *negotiantes corari*[12], oltre che di una dedica al *genio coriariorum confectorum*[13] è stato spesso identificato come conceria. Questa ipotesi sarebbe suffragata dai Cataloghi Regionari che collocano a Trastevere i *coriaria septimiana*[14] e da un passo di Giovenale[15] in cui si fa riferimento alla presenza di questo genere di manifattura oltre Tevere. Alcune caratteristiche tecniche delle vasche, però, ed il fatto che queste siano state obliterate da un pavimento datato al II secolo d.C., e dunque non erano più in uso nel momento della redazione dei Cataloghi Regionari, sembrano inficiare la proposta di interpretazione dell'impianto come conceria[16].

VORDER (edd.), *Liberchies IV, vicus gallo-romain. Travail de rivière*, Louvain-la-Neuve 2001, pp. 18-49 e 428-3; LEGUILLOUX, *Le cuir et la pelleterie*, cit., pp. 51-3.

11. Cfr. LEGUILLOUX, *Le cuir et la pelleterie*, cit., pp. 53-4 che data la struttura tra gli ultimi anni del I secolo d.C. e i primi di quello successivo.

12. In particolare per il luogo di rinvenimento vedi «NSc» 1887, pp. 18 e L. BORSARI, *Di un importante frammento epigrafico rinvenuto nel Trastevere*, «BullCom», 1887, pp. 3-7, tav. I. In generale per tutte le associazioni professionali di quanti operavano nel settore dei pellami vedi J.-P. WALTZING, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident*, 4 vol., Louvain 1895-1900.

13. C. PIETRANGELI, *Supplementi al Corpus Inscriptionum Latinarum*, «BullCom», 68, 1940, pp. 175-6, n. 1.

14. A. PRONTI, s.v. *Coraria Septimiana*, in *LTUR* I, pp. 322-3. R. VALENTINI, G. ZUCCHETTI, *Codice topografico della città di Roma*, I, Roma 1940, p. 146, nota 4, p. 182.

15. IUV., XIV, 198-205: *aut, longos castrorum ferre labores / si piget et trepidum solvunt tibi cornua ventrem / cum lituis audita, pares quod vendere possis / pluris dimidio, nec te fastidia mercis / ullius subeant ablegandae Tiberim ultra, / neu credas ponendum aliquid discriminis inter / unguenta et corium.*

16. Circa l'impianto rinvenuto sotto S. Cecilia ed attribuibile alla fine del I-inizi del II secolo d.C. e circa le diverse teorie interpretative vedi N. PARMEGIANI, A. PRONTI, *S. Cecilia in Trastevere. Nuovi scavi e ricerche* (Monumenti di antichità cristiana, II serie,

Una difficoltà nella individuazione delle concerie è probabilmente data dal fatto che, per le sostanze utilizzate durante la concia, che causavano odori fortemente sgradevoli, queste venivano relegate fuori dai centri abitati o comunque nei quartieri più marginali destinati alle attività produttive come mostrano i casi di Pompei, dove la conceria è collocata presso la porta di Stabia, e di Roma dove i *coriaria* si trovavano nella *Regio IV*. Spesso, inoltre, potevano essere realizzate, almeno per quanto riguarda le strutture interne, con materiali deperibili quali il legno, come avviene a *Vitudurum* e Liberchies, che nella maggior parte dei casi non hanno lasciato tracce. A questo si aggiunga che allo stato attuale, a causa dei pochi esempi noti, al di là della constatazione che la maggior parte delle concerie ha come comune denominatore la presenza di numerose vasche perlopiù circolari e sembra articolarsi in più di un settore, non è possibile stabilire una vera e propria tipologia che consenta una facile individuazione di queste strutture per le quali, oltretutto, sussiste la possibilità di una confusione con le fulloniche che presentano analoghe caratteristiche[17].

Ai dati forniti dall'archeologia sulle concerie si devono aggiungere le informazioni desumibili dalle fonti scritte che attestano l'esistenza di *coriarii* a Roma e Pozzuoli e di un *corpus coriariorum* e di un *negotians coriariorum* nell'Urbe (vedi TABB. 1-2).

Più vario e decisamente più ricco appare il panorama dei mestieri legati alla lavorazione della pelle e alla commercializzazione dei prodotti quale si ricava dalle fonti scritte, in primo luogo dalla sessantina di testimonianze epigrafiche apparse un po' in tutto l'impero a conferma dell'uso generalizzato della pelle.

Per quanto riguarda il mondo delle calzature si va dal frequente *sutor* o *faber artis sutoriae*, termine derivato dalla parola con cui si indicava l'azione del cucire, e che designa genericamente il calzolaio, alle varie specializzazioni di questo mestiere legate alla realizzazione di specifiche calzature quali *calciator*, *calceolarius*, *calca-*

16), Città del Vaticano 2004, pp. 42-3. Vedi inoltre P. CROSTAROSA, *Scoperte in S. Cecilia in Trastevere*, «Nuovo bullettino di archeologia cristiana», 1900, pp. 265 s.; N. JORDAN, CH. HÜLSEN, *Topographie der Stadt Rom im Altertum* 1878-1907, I, 1-3, pp. 638 ss.; J. P. KIRSCH, *Die römischen Titelkirchen im Altertum*, Paderborn 1918, p. 115; E. NASH, *Pictorial Dictionary of Ancient Rome*, London 1968, p. 295.

17. Sulle fulloniche in generale vedi BLÜMNER, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und der Künste*, cit., pp. 157-78; R. J. FORBES, *Studies in ancient technology*, IV, Leiden 1964, pp. 81-92; A. USCATESCU, *"Fullonicae" y "tinctoriae" en el mundo romano* (Cornucopia, 1), Barcelona 1994.

Tabella 2: *Collegia* e *corpora*.

Denominazione	Fonte epigrafica	Selezione di fonti letterarie
collegium fabrum soliarium baxiarium	Roma *CIL* VI, 9404	
collegium sutorum	Osma *CIL* II, 2818	
collegium tabernacularioru m	Roma *CIL* VI, 9053; Roma *CIL* VI, 9053a; *CIL* VI, 5183	
collegium utricularioru m	Alba *AE*, 1965, 144 = *AE*, 1976, 415; Riez *CIL* XII, 372; Antibes *CIL* XII, 187; Cimiez *AE*, 1967, 281	
collegium utricularioru m Nemausensium	Nimes *CIL* XII, 3351	
corpus caligariorum		*SHA*, *Alex Sev.* 33, 2
corpus corariorum	Roma *CIL* VI, 1682; *ILS*, 1220	
corpus corariorum magnariorum solariorum	Roma *CIL* VI, 1117; Roma *CIL* VI, 1118	
corpus pellionum Ostiensium et Portensium	Ostia *CIL* XIV, 277 = *CIL* XIV, 4549, 2	
corpus utricularioru m	Arles *CIL* XII, 700; Arles *CIL* XII, 729; Arles *CIL* XII, 731; Arles *CIL* XII, 733; Lyon *CIL* XII, 1979	

riarius, negotians calcariarius e *calciamentarius*, evidentemente preposto alla fabbricazione e vendita di calcei; *caligarius* o *sutor caligarius*, che deriva il suo nome dalla produzione di *caligae* così come *crepidarius* da quella delle *crepidae*, *gallicarius* dalla realizzazione di *gallicae*, *diabathrarius* dalla produzione dei *diabathra*, *sandaliarius* dalla realizzazione dei *sandalia* e *solearius-soliarius* o *solatarius* da quella delle *soleae*. Il *veteramentarius*, invece, doveva essere il più semplice ciabattino che si dedicava non a realizzare ma solo ad aggiustare le calzature. L'importanza dei calzolai risulta evidente dalla cosiddetta *lex di Vipasca*, Aljustrel (*CIL* II, 5181) che ne regola l'attività. A questi vanno aggiunti il *capistrarius*, che produceva capestri o museruole, il *lorarius* che fabbricava verosimilmente cinghie ed era specializzato, forse, in fruste e flagelli come farebbe supporre il valore semantico del termine, l'*opifex loricarius* che realizzava le *loricae*, il più generico *pellio*, probabilmente un produttore o commerciante di pelli o pellicce, il *tabernacularius*, che realizzava i vari elementi di cui si componevano le tende, lo *scutarius* che produceva scudi, l'*ampullarius* preposto probabilmente alla produzione di recipienti in pelle o rivestimenti per contenitori, quali ad esempio i piccoli otri simili alla "bota" spagnola, e l'*utricularius* che non è escluso si dedicasse alla realizzazione di otri ma che più verosimilmente va identifi-

cato con un commerciante o piuttosto un trasportatore che si avvaleva di questi recipienti per il trasporto delle merci[18].

Dalle fonti scritte, oltre al cospicuo numero di denominazioni di artigiani, che illustra non solo la grande varietà di prodotti realizzati in pelle ma soprattutto l'estrema specializzazione di quanti operavano nel campo del pellame sia in ambito civile che in quello militare, si ricavano anche alcuni dati sulla organizzazione di questi lavoratori. Sappiamo, infatti, che almeno alcune delle categorie artigiane a noi note erano riunite in *corpora* e *collegia* ed è documentato anche un *magister sutorum*. L'attestazione di un *sutor institor caligarius*, un militare che aveva probabilmente il compito di istruire gli apprendisti alla non facile arte di realizzare le *caligae*, conferma, come era logico supporre, una sorta di "gerarchia" nelle botteghe.

Più difficile risulta invece la localizzazione all'interno dei tessuti urbani delle varie *tabernae sutrinae*, cioè delle botteghe dei calzolai ed in genere di tutti gli atelier dove operavano gli artigiani che realizzavano prodotti in pelle e dove questi potevano anche essere venduti. Pochissimi sono i dati offerti dall'archeologia per l'individuazione di queste *tabernae*: si tratta in genere del rinvenimento di attrezzi tipici della lavorazione dei pellami quali, ad esempio, il *culter crepidarius*, lo *scalprum*[19] e le *formae calcei*[20], noti anche dal repertorio iconografico che correda alcuni monumenti funerari di calzolai (vedi TAB. 4). In questo senso le fonti scritte forniscono una documentazione privilegiata per la città di Roma dove è attestata l'esistenza, almeno nel I secolo d.C., di un *Atrium Sutorium*[21]

18. Sugli *utricularii* e sulla complessa questione della loro specializzazione vedi da ultimo A. DEMAN, *Avec les utriculaires sur les sentiers muletiers de la Gaule romaine*, «Glotz», 13, 2002, pp. 233-46. Cfr. anche l'opinione diversa di P. KNEISSL, *Die utricularii. Ihre Rolle im gallo-römischen Transportwesen*, «BJb», 181, 1981, pp. 169-203.

19. A questo proposito vedi W. GAITZSCH, *Eiserne römische Werkzeuge. Studien zur römischen Werkzeugkunde in Italien und in den nördlichen Provinzen des Imperium Romanum*, «BAR», 78, 1980, pp. 63-70; W. GAITZSCH, *Gerbeisen aus Pompei*, «Pompeii, Herculaneum, Stabiae. Bollettino associazione internazionale Amici di Pompei», I, 1983, pp. 119-26; E. GLANSDORP, *Das Gräberfeld Margarethenstrasse in Dillingen-Pachten*, «SaarStMat», 80, 2005, p. 132, KL 10.6. Vedi inoltre una buona selezione di attrezzi nel museo archeologico di Conimbriga in Portogallo.

20. Sulle *formae* in generale vedi LEGUILLOUX, *Le cuir et la pelleterie*, cit., pp. 69-71. Cfr. anche il capitolo 9 nell'*Edictum de pretiis* in cui sono elencati i prezzi delle *formae*, GIACCHERO, *Edictum Diocletiani*, cit., pp. 156-7.

21. Cfr. E. TORTORICI, s.v. *Atrium Sutorium*, in *LTUR*, I, p. 137.

Tabella 3: Riferimenti topografici.

	Denominazione	Luogo e fonte epigrafica	Selezione di fonti letterarie
1	*Argiletum obsidet sutor*	Roma	Mart., II, 17
2	*atrium sutorium*	Roma	Varro, *ling.*, VI, 14
3	*collegium fabrum soliarium / baxiarium (centuriarum) III qui consistunt / in scola sub theatro Aug(usti) Pompeian(o)*	Roma *ILS*, 7249	
4	conceria (al di là del Tevere)	Roma	Iuv., XIV, 200-205
5	*crepidarius de Subura*	Roma *CIL* VI, 9284	
6	*fabrica loricarii* (presso un accampamento militare)		Veg., *mil.*, II, 11
7	*solatarius ab luco Semeles*	Roma *CIL* VI, 9897	
8	*sutor a porta Fontinale*	Roma *CIL* VI, 33914	
9	*sutor a spem vetere*	Roma *ILS* 7543	
10	*sutor Beneventanus*	Roma	Iuv., V, 46-49
11	*sutores Noviomagenses*	Nijmegen *AE*, 1998, 967	
12	*sutrina* (non lontana dal tempio di Castore e Polluce)	Roma	Plin., *nat.*, X, 121-122
13	*notus in urbe sacra vendenda pelle caprina*	Roma *CIL* IX, 4796	
14	*vicus Lorarius*	Roma *CIL* VI, 9796	
15	*vicus Sandaliarius*	Roma *CIL* VI, 448; *CIL* VI, 761	Gell., XVIII, 4, 1

(TAB. 3,1-2), da collocarsi verosimilmente nel quartiere dell'*Argiletum*, oltre che di un *Vicus Sandaliarius*[22] in età augustea (TAB. 3,15) situato nella *Regio IV* e coincidente forse con la parte settentrionale di via del Colosseo e di un *Vicus Lorarius*[23] (TAB. 3,14), non posizionabile, allo stato attuale delle conoscenze, nel tessuto urbano della città antica, in cui dovevano concentrarsi rispettivamente le attività dei fabbricanti di *sandalia* e di finimenti per cavalli ed animali. Nel quartiere dei *sandaliarii* era collocata una immagine di Apollo detto, proprio per il luogo in cui si trovava, *Sandaliarius* (Svet., *Aug.*, 57) che costituiva non solo un elemento di protezione ma anche un emblema ed un simbolo di identità per i bottegai i cui esercizi si trovavano in questa zona della città[24]. Secondo un passo di

22. Cfr. F. COARELLI, s.v. *Vicus Sandaliarius*, in *LTUR*, V, p. 189.

23. Cfr. C. LEGA, s.v. *Vicus Lorarius*, in *LTUR* V, p. 175.

24. Vedi R. NEUDECKER, *Ein göttliches Vergnügen. Zum Einkauf an sakralen Stätten im kaiserzeitlichen Rom*, in P. ZANKER, R. NEUDECKER (edd.), *Lebenswelten. Bilder und Räume in der römischen Stadt der Kaiserzeit* (Palilia, 16), Wiesbaden 2005, p. 86.

Plinio, inoltre, una *sutrina* doveva trovarsi non lontana dal tempio di Castore e Polluce (TAB. 3,12) e Giovenale (TAB. 3,10) attesta che la bottega del *sutor* di Benevento si trovava sopra l'*Argiletum* nei pressi del quale anche Marziale attesta la presenza di *sutores* (TAB. 3,1). Ancor più dettagliatamente sappiamo che *Quintus Gavius Primus*, liberto di *Quintus*, esercitava il mestiere di *crepidarius* nella *Subura*[25] (TAB. 3,5), in epoca imperiale uno dei quartieri popolari e commerciali della capitale[26] confinante con l'*Argiletum* e che in età flavia *Helius* era *sutor* presso la *Porta Fontinalis*[27] (TAB. 3,8), che si trovava ai piedi dell'*Arx* dove terminava il *clivus Argentarius* ed iniziava la via Flaminia. Inoltre un'iscrizione (TAB. 3,3) attesta che il *collegium fabrum soliarium baxiarium* aveva la sua sede in una *sc<h>ola sub theatro Augusti Pompeian(o)*[28], cioè presso, se non addirittura dentro, il teatro di Pompeo nel Campo Marzio.

Per quanto concerne la condizione sociale di quanti operavano nel campo del pellame questa risulta piuttosto uniforme in tutto l'Impero. Accanto a personaggi liberi, la cui onomastica è caratterizzata dai *tria nomina*, compaiono liberti, talvolta con *cognomina* grecanici e orientali, e schiavi anche appartenenti alla *familia Caesaris*, che ugualmente possono tradire una origine ellenica.

Le fonti iconografiche (TAB. 4) contribuiscono a completare ulteriormente il quadro delle attività connesse alla lavorazione della pelle e alla vendita dei vari prodotti. L'interesse di questi documenti risiede nel fatto che con un linguaggio iconografico, narrativo o simbolico, illustrano alcuni dei mestieri legati alla lavorazione della pelle e, in particolar modo l'*ars sutoria*, selezionandone a tal fine gli elementi più significativi e rappresentativi. Nel caso dei calzolai si tratta sicuramente delle *formae calcei*, sempre rappresentate in coppia, del *culter crepidarius* e dello *scalprum* che compaiono come simboli allusivi all'attività di *sutor* su alcune stele funerarie (FIG. 1). Un sarcofago di Milano (TAB. 4,16), datato alla fine del III secolo d.C., mostra una bottega di pellami ben identificabile per una grande pelle stesa su di un supporto orizzontale appeso sopra un tavolo al quale è seduto un venditore intento a tenere i conti,

25. Per la *Subura* vedi *LTUR* IV, pp. 379-83.

26. Sui quartieri con attività artigiane vedi C. RICCI, *Orbis in Urbe. Fenomeni migratori nella Roma imperiale* (Vita e costumi nel mondo romano antico, 26), Roma 2005, pp. 47-9.

27. Vedi *LTUR* III, pp. 328-9.

28. Cfr. *LTUR* IV, pp. 247-8.

Tabella 4: Fonti figurate.

	Luogo di prov.	Luogo di conserv.	Oggetto	Mestiere	Figurato	Simbolico	Bibliografia
1	Altino	Altino, Museo Nazionale	stele	calzolaio		X	Zimmer (1982), p. 136, n. 52
2	Aquileia	Aquileia, Museo archeologico	Tabula ansata in bronzo per lucerna	calzolaio	X		Brusin (1991), p. 310, n. 678
3	Bourges			calzolaio		X	Leguilloux (2004), p. 67
4	Ercolano, Casa dei Cervi		pittura	calzolaio	X		Rizzo (1929), tav. 139
5	Milano	Milano, Museo Archeologico	stele	calzolaio	X		Zimmer (1982), p. 133, n. 48; *CIL* V, 5919
6	Reims	Musée de Reims	stele	calzolaio	X		Nerzic (1989), pp. 248-9
7	Roma	Roma, Museo Capitolino	stele	calzolaio *sutor*		X	Zimmer (1982), p. 137, nr. 54; *CIL* VI, 33914
8	Sesto Fiorentino	Firenze, Museo Archeologico	stele	calzolaio		X	Zimmer (1982), p. 136, n. 53
9	Tortona	Tortona, Museo Civico	stele	calzolaio		X	Zimmer 1982, p. 135, n. 51
10		Musée de Bourges	stele	calzolaio	X		Nerzic (1989), pp. 250-1
11		St.-Germain en Laye	bronzetto	calzolaio	X		Leguilloux (2004), p. 70
12	Ostia	Roma, Museo Nazionale	sarcofago	calzolaio	X		Zimmer (1982), p. 132, n. 47; *IG* XIV, 929
13	sconosciuto	Musei Vaticani	stele frammentaria	*lorarius*	X		Zimmer (1982), p. 134, n. 49
14	S. Andrea de Lagni	Capua, Museo Campano	stele	*scutarius*		X	Zimmer (1982), p. 138, n. 55; *CIL* X, 3971
15	Pompei	Napoli, Museo Nazionale	pittura	vendita di scarpe	X		Capasso (1905), tav. X , fig. 10
16	Milano	Milano, Castello Sforzesco	sarcofago	venditore di pellame	X		Zimmer (1982), p. 135, n. 50



Fig. 1: Stele funeraria da Sesto Fiorentino (da Zimmer, 1982, p. 136, n. 53).

secondo un cliché ricorrente nelle scene di bottega. Altri documenti offrono uno squarcio negli ateliers dei *sutores*[29]. Una stele di Roma (TAB. 4,7), una *tabula ansata* di Aquileia (TAB. 4,2; FIG. 2) e una delle pitture della casa dei Cervi di Ercolano (TAB. 4,4) offrono un'idea dell'arredo delle botteghe dei calzolai composto essenzialmente da sgabelli e tavoli a cui lavorare e da armadi e mensole dove riporre le scarpe e le *formae calcei* che sono rappresentate in bella vista con evidente intento simbolico allusivo al mestiere rappresentato. Particolarmente interessante, perché descrittiva e ricca di dettagli, è la scena raffigurata su di un rilievo funerario di

29. Sulle *tabernae sutrinae* in generale vedi G. GRIMALDI BERNARDI, *Le botteghe romane. L'arredamento* (Vita e costumi nel mondo romano antico, 27), Roma 2005, pp. 35-9.



Fig. 2: *Piccola tabula ansata* in bronzo da Aquileia (da Brusin, 1991, p. 310, n. 678).

Reims (TAB. 4,6) in cui il *sutor* è raffigurato seduto a cavalcioni su un cavalletto al quale è applicata una forma collocata su un alto supporto addosso alla quale il calzolaio sta realizzando la scarpa, mentre il resto del campo iconografico è occupato dagli attrezzi da lavoro posti su un apposito ripiano e da una grande cesta sistemata sotto il piano di lavoro. Queste testimonianze non forniscono solo informazioni sull'arredo interno delle botteghe e sugli strumenti di maggiore utilizzo ma illustrano anche le diverse modalità e le varie fasi di lavoro ora stando seduti al tavolo (TAB. 4,2; FIG. 2), o usufruendo del cavalletto (TAB. 4,6; FIG. 3) oppure tenendo la forma direttamente in mano (TAB. 4,12; FIG. 4).

Una pittura di Pompei (TAB. 4,15) mostra invece la vendita delle scarpe presso un banco collocato all'interno di un portico.

Se, come già detto, il quadro è abbastanza lacunoso in ambito generale lo è ancora di più se ci si focalizza su un territorio particolare. Infatti, per quanto riguarda specificamente le province africane, purtroppo la documentazione relativa alle attività artigiane legate alla produzione e alla lavorazione della pelle non è particolarmente abbondante. Essa risulta di fatto limitata alle sole testimonianze scritte da cui si ricavano informazioni che sono in linea con quelle che si hanno per le altre zone dell'Impero. Da Cartagine, in *Africa Proconsularis*, proviene una lastra di marmo con un'iscrizio-



Fig. 3: Stele da Reims (da Nerzic, 1989, p. 248).



Fig. 4: Dettaglio del sarcofago da Ostia (da Zimmer, 1982, p. 132, n. 47).

ne che attesta la realizzazione e la dedica di un edificio pubblico, verosimilmente un *horreum*, da parte di un conciatore: *Iulius Priscus [– c. 3 –]/tianus coria[rius] / publicum h[orreum(?)] / fecit et de[dicavit]* (TAB. 1). Il testo risulta importante non solo perché costituisce l'unica testimonianza di questo mestiere nelle province di Africa ma anche perché consente di fare alcune considerazioni di ordine economico. Infatti la possibilità di realizzare un edificio, probabilmente a proprie spese, anche se il testo epigrafico non lo dice esplicitamente, dimostra una notevole disponibilità di denaro da parte del conciatore, un personaggio di condizione libera come si evince dalla sua onomastica, e fa di conseguenza supporre una buona rendita di questo mestiere.

Le altre testimonianze non consentono di andare molto al di là della mera attestazione di *sutores*. Si tratta infatti di due iscrizioni funerarie rinvenute rispettivamente a Morsot (TAB. 1) e a Bu Fatis, Hanshir (TAB. 1) in Africa Proconsolare. La prima costituisce una dedica semplicissima e del tutto convenzionale agli dei *Manes* del *sutor Vitalis* da parte del fratello: *D(is) M(anibus) s(acrum) / Vitalis / sutor / v(ixit) a(nnos) XXXV / Iucundus / frat(ri) car(issimo) fec(it)*. L'onomastica, che prevede un solo nome, tradisce forse una condizione servile del personaggio. Per la seconda, invece, la lettura è incerta a causa di una lacuna nel testo epigrafico e non consente alcuna considerazione particolare sul *sutor* che vi è menzionato:

Dis Man(ibus) sacr(um)
Suania Rutilla pia vix(it) ann(os) LX
[- - -]sutori[- - -]
[Dis] M(anibus) sacr(um)
[- circ. 3 - Sa]turnini f(ilius) pius vix(it) an-
[nos] LXV
[Dis] Ma[n(ibus) sacr(um)]
[- circ. 3 -]s Faustus Gulebian(us) pius vixi[t ann(os)]
XXXV m(ensem) I d(ies) X.

Nella *Mauretania Tingitana*, a *Volubilis*, è stato ritrovato nel 1978 un altare di calcare bianco[30] con una dedica fatta dal liberto *Valerius Victor*, *sutor* di professione, al dio Aulisua[31]:

30. M. LENOIR, *Aulisua, dieu maure de la fécondité*, in *L'Africa romana* III, pp. 295-302 e tab. 1.

31. Il dio è noto anche da altre iscrizioni, cfr. *CIL* VIII, 9906, 9907, 21704.

Deo sancto Au[lis(uae)]
voto d(edit) [V]ale[ri]-
us Victor lib(ertus) [T]urno[nis?]
sutor
Deo sancto Aulisuae
voto donum dedit
Valerius Victor liber-
tus Turnonis sutor ded(icata)
XII K(alendas) Sept(embres).

Sulla faccia principale dell'altare, tra le due iscrizioni[32], è raffigurato il dio stante e con una tunica tanto corta da lasciare in evidenza i suoi attributi maschili; nella mano sinistra regge un oggetto che somiglia ad una clava mentre nell'altra tiene probabilmente due spade. Sul lato destro dell'altare è raffigurato invece un cavallo e su quello sinistro due oggetti interpretati come *tubae*. Soprattutto per la presenza della clava e per la data della dedica che corrisponde al 21 agosto, giorno in cui si festeggiavano i *Consualia*, M. Lenoir[33] ha ipotizzato un sincretismo tra il dio, *Consus* ed Ercole che darebbe origine a una divinità agraria legata alla fertilità. Purtroppo dal documento non è possibile mettere in relazione il culto con il mestiere svolto dal dedicante, per cui la testimonianza rimane relegata ad una sfera cultuale meramente privata.

Infine la testimonianza più interessante è certamente la così detta "tariffa di Zaraï"[34], una *lex portus* del 202 d.C.[35] che contiene indicazioni sul dazio di diverse merci importate ed esportate nei territori africani dell'impero:

Impp(eratoribus) Caes(aribus) L(ucio) Septimi/o Severo III et M(arco) Aurelio / Antonino Augg(ustis) Piis co(n)s(ulibus) / lex portus

32. L'iscrizione superiore è in cattivo stato di conservazione e rispetto a quella inferiore risulta incompleta poiché manca la data. Non è escluso che possa trattarsi di una prima redazione sostituita poi, per mancanza di spazio, da quella inferiore e che in origine fosse coperta da una stuccatura.

33. LENOIR, *Aulisua*, cit., pp. 299-300.

34. Per le titolature vedi A. MASTINO, *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni* (indici), Bologna 1981.

35. *CIL* VIII, 4508 = *CIL* VIII, 18643 = *AE*, 1966, 547 = *AE*, 2003, 1895. Vedi inoltre J.-P. DARMON, *Note sur le tarif de Zaraï*, «CahTun», 12, 47-48, 1964, pp. 7-23 con tutta la bibliografia precedente e P. TROUSSET, *La tarif de Zaraï: essai sur le circuits commerciaux dans la zone présaharienne*, «AntAfr», 38-39, 2002-03, pp. 321-403.

post discessum / coh(ortis) instituta / lex capitularis mancipia sin/-gula / (denarii) I s(emissem) equ(u)m equam / (denarii) I s(emissem) / mulum mulam / (denarii) I s(emissem) asinum / bovem s(emissem) porcum / (sestertius) porcellu(m) (dupondius) / ovem caprum / (sertertius) edum agnu(m) / (dupondius) / pecora in nundinium immunia / lex vestis peregrinae abollam ce/natori(a)m / (denarii) I s(emissem) tunicam ternar/iam / (denarii) I s(emissem) lodicem s(emissem) sagum / purpurium / (denarius) cetera vestis / Afra in singulas lacinias s(emissem) / lex coriaria corium perfectu(m) s(emissem) / pilos(um) / (dupondius) pelle(m) ovella(m) caprin(am) / (dupondius) / scordiscum malac(um) p(ondo) C [s(emissem)] / rudia p(ondo) C s(emissem) glutinis p(ondo) X / (dupondius) spon/-giaru(m) p(ondo) X / (dupondius) lex portus m(a)xim(a) / pequaria iument(a) immunia ce/teri rebus sicut ad caput / vini amp(horam) gari amp(horam) / (sestertius) / palmae p(ondo) C s(emissem) fici p(ondo) C [I] vatassae⌜n⌝ odios dec[em] / resina(m) pice(m) alum ⌜e⌝ n {in} p(ondo) C ferr[i.

Il documento epigrafico testimonia una intensa corrente commerciale, in particolare di merce legata ad una economia pastorale, a ridosso del *limes* tra i territori dell'impero e quelli ad esso marginali lungo un asse di scambio sud-est/nord-ovest. Nel testo è fatto esplicito riferimento ad una *lex coriaria* e alla tassazione di *corium perfectum* e di quello *pilosum*, di *pellis ovella* e di quella *caprina*, di *scordiscum malacum*, *rudia*, e *gluten*. Se è vero che il pellame e i prodotti in pelle fanno parte del gruppo di merci importate dai Romani[36] e prodotte nei territori subsahariani dalle popolazioni seminomadi si potrebbe forse scorgere in questo la causa delle poche testimonianze legate alla produzione e al commercio della pelle nelle province romane d'Africa ove era, se non prevalente, almeno coesistente una importazione di questi prodotti dalle tribù seminomadi.

Anche se quantitativamente scarsi i dati dell'Africa romana risultano comunque indispensabili per tentare di ricomporre con coerenza il quadro generale della produzione e della circolazione dei prodotti in pelle, estremamente frequenti nel mondo romano, per i quali paradossalmente i dati a disposizione sono scarsi.

36. Cfr. DARMON, *Note sur le tarif*, cit., pp. 19-20.

Arbia Hilali

In vino veritas: la vérité sur une richesse africaine à l'époque romaine

> Maintenant, c'est toi Bacchus, que je vais chanter, et avec toi les pousses forestières et le rejeton de l'olivier qui croît avec lenteur. Ici, Dieu du Pressoir, viens, [...] trempe avec moi tes jambes nues dans le moût nouveau.
>
> Virgile, *Géorgiques* II, 2-4 [1]

S'il est une histoire méditerranéenne, c'est bien celle de la culture de la vigne et de l'olivier, de la production du vin et de l'huile. Pour les Anciens, ces cultures qui exigent des procédés de transformation savante marquaient clairement la différence entre les pays «civilisés», et les contrées barbares où ces végétaux ne poussaient pas [2]. Pline l'Ancien nous rappelle qu'il y a «deux liqueurs très agréables au corps humain, à l'usage interne le vin, externe, l'huile» [3]. Curieusement, en Afrique romaine, la vigne, malgré son importance, a été moins étudiée que le blé ou l'olivier [4]. En effet, l'intérêt porté à l'oléiculture dans les années 1980 a contribué à faire passer au second plan une viticulture africaine dont l'existence est ancienne [5]. Souvent des installations viticoles ont été prises pour des

* Arbia Hilali, Université Paris X, Nanterre.

1. Texte établi et traduit par E. DE SAINT DENIS, Les Belles Lettres, Paris 1963.

2. XEN., *an.*, VI, 4, 6: description du port de Calpé: «le sol produit de l'orge, du blé, [...] des vignes nombreuses qui donnent un vin agréable». Texte établi et traduit par P. MASQUERAY, Les Belles Lettres, Paris 1967.

3. PLIN., *nat.*, XIV, 29, 150. Texte établi et traduit par J. ANDRÉ, Les Belles Lettres, Paris 1958.

4. L. LESCHI, *La vigne et le vin dans l'Afrique ancienne*, dans *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris 1957, p. 81: «Les traces laissées sur le sol d'Afrique par la viticulture antique sont moins visibles que celle de l'oléiculture. A la différence des pressoirs à huile dont les vestiges sont très apparents et parsément tout le terroir africain, les pressoirs de raisins sont moins reconnaissables parce qu'ils étaient plus simples et nécessitaient des installations relativement modestes. Pour eux pas de contrepoids, pas de plateforme à écraser les olives, pas de bassin de décantation».

5. En effet, une viticulture africaine est bien attestée par les sources écrites et par l'iconographie. Sans doute en effet, comme l'oléiculture, a-t-elle pour origine la Syrie-Palestine où elle était l'activité agricole par excellence des zones de collines. PH. LEVEAU, P. SILLIÈRES, J.-P. VALLAT, *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 223-236.

huileries[6]. Il faudra donc, comme le rappelle Ph. Leveau, appliquer pour l'Afrique ce qui a été réalisé à une date récente pour la Narbonnaise: identifier les contenants ayant servi à l'exportation hors d'Afrique d'un vin de consommation courante; fouiller des établissements viticoles pour trouver les installations de production et les chais de stockage[7]. C'est ce que propose J.-P. Brun en attirant l'attention sur des découvertes anciennes en Afrique qu'il convient de rapporter à la viticulture, en particulier à *Thaenae* et à *Satafis*[8]. En se fondant sur des textes littéraires et épigraphiques et des traces archéologiques, cette étude vise à réhabiliter la place de la vigne dans la trilogie de l'agriculture méditerranéenne.

1
La vigne et le vin, un élément caractéristique de la civilisation africaine antique

1.1. Un héritage libyco-punique récupéré par Rome

Les fouilles archéologiques ont révélé, à partir de la première moitié du premier millénaire av. J.-C., le développement avancé de l'agriculture africaine incluant une série de productions méditerrannéennes et sahariennes (céréales, vignes, olives, dattes)[9]. A l'époque carthaginoise, le symbole de la vigne, grappes et feuilles, figure sur les monnaies phéniciennes de la côte africaine. Lorsque, vers 310 av. J.-C.,

1993, p. 196; PH. LEVEAU, *L'agriculture à l'époque antique*, in C. SINTES, Y. REBAHI (sous la dir. de), *Algérie Antique*, Arles 2003, p. 122.

6. Les vestiges archéologiques ont souvent été rapportés à l'oléiculture. Ce fut le cas pour la plus grande installation viticole de l'Afrique romaine, celle de Kherbet Agoub, à quatre kilomètre de *Satafis*, au nord de Sétif: J. MEUNIER, *L'huilerie romaine de Kherbet-Agoub*, «Bulletin de la société historique et géographique de la région de Sétif» II, 1941, p. 35-55; J.-P. BRUN, *Archéologie du vin et de l'huile en Gaule romaine*, Paris 2005, p. 181.

7. LEVEAU, *L'agriculture à l'époque antique*, cit., p. 123.

8. J.-P. BRUN, *Les pressoirs à vin d'Afrique et de Maurétanie à l'époque romaine* (à paraître). Il signale en particulier deux installations. L'une se trouve en Tunisie aux environs de *Thaenae*, à 26 km de Sfax, dans une région où l'on s'attendrait à trouver uniquement des huileries. La seconde est celle de Kherbet Agoub, à 4 km de *Satafis* (Aïn Kebira). Fouillé en 1937, le site a été considéré comme une vaste huilerie comptant au moins vingt et une plates-formes de presse. J.-P. Brun propose une nouvelle interprétation du site.

9. D. MATTINGLY, *Nouveaux aperçus sur les Garamantes: un état saharien?*, «AntAfr», 37, 2001, p. 58.

Agathocles envahit la région de Carthage, il trouve la moitié du territoire planté en vigne[10]. Par ailleurs, on sait par le périple du Pseudo-Scylax que la vigne est une très ancienne culture, que l'on rencontrait déjà au Maroc à la fin du IV^e^ av. J.-C. La viticulture était placée sous la protection du dieu phénicien Shadrapha[11]. Cette culture s'est développée à l'époque républicaine: en 47-46, les soldats de César trouvent du vin en abondance. L'auteur du *Bellum Africum* nous apprend que celui-ci ravitailla son armée en vin en puisant dans les réserves des fermes situées autour d'*Aggar* (près de *Sullectum*-Ksour-Essaf, vers Mahdia), région pourtant apparemment moins propice à la viticulture que beaucoup d'autres[12].

Devant les demandes de l'Italie, on comprend mieux que, dans un premier temps, l'agriculture africaine ait été orientée vers l'ensemencement général en blé avant de se tourner vers la production de vin[13]. D'autre part, les textes juridiques tels que la *lex Hadriana* et la *lex Manciana* incitent à mettre en valeur des terres vierges en y plantant des oliviers, des vignes et d'autres arbres fruitiers. Cette législation stipule que les champs situés dans des endroits marécageux ou boisés doivent être plantés en oliviers et en vignes[14]. Cette politique volontariste de production de vin a obtenu

10. DIOD., XX, 8, 4. Diodoro lors de l'expédition d'Agathoclès, décrivait une campagne carthaginoise verte qui était entrecoupée de jardins et de vergers bien arrosés par de multiples canaux et cultivée en vignes, oliviers et arbres fruitiers. La production était en partie vinifiée puisque, par Strabon, nous savons que cette viticulture alimentait une exportation de vin, vers la Grande Syrte.

11. A. BRUHL, *Liber pater. Origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*, Paris 1953, p. 237-8. M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 351-6.

12. *Bellum Africum*, LXVII, 2. Texte établi et traduit par A. BOUVET, Paris 1997.

13. On peut se demander quelles furent les répercussions de l'édit de Domitien qui limita hors d'Italie la production de vin. Ce dernier interdisait en effet de planter de nouveaux vignobles en Italie et ordonnait d'arracher la moitié de ceux des provinces: cf., SVET., *Dom.*, VII, 2: «Une année où les vendanges étaient particulièrement abondantes alors qu'il y avait pénurie de blé, il estima que l'on négligeait les emblavures par excès d'engouement pour les vignes, et il fit un édit selon lequel on n'en planterait plus de nouvelles en Italie, et on les arracherait dans les provinces, en en laissant subsister au plus la moitié. Puis il renonça à le faire exécuter».

14. *CIL* VIII, 25902. De plus les conditions étaient avantageuses pour les paysans qui mettaient en valeur ces terres: ils étaient exemptés d'y payer des redevances pendant cinq ans s'ils plantaient des vignes et des figuiers et dix ans s'ils y plantaient des oliviers. Cf. CH. SAUMAGNE, *Sur la législation relative aux terres incultes de l'Afrique romaine*, «RT», XXIX, 1992, p. 57-116.

des résultats comme la création de cépages célèbres et la commercialisation de ce produit en dehors de l'Afrique.

1.2. Vignes et cépages

Les raisins étaient consommés frais en saison, séchés ou en conserve durant le reste de l'année. Les meilleurs étaient les raisins fumés que Tibère appréciait[15]. Pline comme Columelle parle de cépages célèbres comme le *libyca* aux longs grains précoces, la *duracina* aux grappes[16] dont la taille dépassait celle d'un enfant[17]. Strabon disait que «ses grappes de raisin sont si lourdes que deux hommes peinent à les porter»[18]. Il y avait aussi la *numisiana*, que l'on conservait dans des vases pendant l'hiver et qui servait à la fabrication des vins fumés[19]. Pline explique que les vins africains, un peu âpres, étaient adoucis par du plâtre ou de la chaux[20]. Il évoque aussi le fameux *passum* un vin de paille, fait avec des raisins séchés au soleil, qui passait pour être le second en qualité après celui de Crète[21]. D'autres procédés appliqués au vin étaient moins inoffensifs: tel le mélange avec de l'argile, de la poudre de marbre, du vinaigre ou de l'eau de mer[22]. Pline[23] et, après lui, le

15. On les faisait sécher sur des fils dans des greniers ou on les conservait dans la paille. On les suspendait aussi à la chaleur des forges, ce qui leur donnait un goût de fumée; Tibère appréciait, paraît-il, le raisin africain fumé qui concurrençait le raisin de Rhétie et de Vérone.

16. PLIN., *nat*., XIV, 3, 16.

17. PLIN., *nat*., XIV, 3, 14. On connaît, grâce aux mosaïques de Thysdrus, l'aspect des grappes dont Pline vantait la grosseur. Cf. M.-H. FANTAR (sous la dir. de), *La mosaïque en Tunisie*, Tunis 1994, p. 110.

18. STRAB., XVII, 3, 4.

19. En Afrique, le vin était souvent fumé (PLIN., *nat*., XIV, 3, 16).

20. PLIN., *nat*., XIV, 24, 120.

21. PLIN., *nat*., XIV, 11, 81.

22. Tant de ces expédients étaient employés que Pline s'écriait: «c'est par tous ces poisons que nous forçons le vin à plaire et nous nous étonnons qu'il soit nuisible à la santé». LESCHI, *La vigne et le vin*, cit., p. 82.

23. PLIN., *nat*., XIV, 18, 98-99. Le raisin était utilisé pour préparer deux produits à usage essentiellement médicinaux: l'*omphacium* et l'*œnanthé*. L'*omphacium* était recommandé pour les ulcérations des muqueuses et de l'œil, mais aussi pour l'angine. L'*oenanthé* était faite de grappes de raisins sauvages, cueillies à maturité, mises à sécher et serrées dans des jarres. Les meilleures venaient d'Orient, de Chypre et d'Afrique et on les employait en parfumerie et en pharmacie. Bonne pour les plaies, l'urine, le foie, les maux de tête. Dans C. CABROL, J. DARRAS *et al.*, *Vins et santé*, Paris 2006: on a la mention du

médecin africain Gargilius vantaient les vertus thérapeutiques du vin[24]. Le vin était aussi recommandé pour la santé des troupes. Le besoin de pain et de vin, pour maintenir en santé un guerrier en pleine activité, est nettement affirmé dans l'Iliade[25]. Hadrien, à l'exemple de Scipion Emilien, de Metellus et de Trajan, en buvait en Germanie quand il voulait vivre comme les soldats et consommer ostensiblement leur ordinaire[26]. Des vétérans de Lambèse sont ainsi qualifiés de *possessores immunes vinearum* sans que l'on puisse distinguer s'il s'agissait de véritables vignerons[27].

La qualité du vin exige des pratiques agricoles strictes, surtout si ce produit est destiné en partie à l'exportation.

2
Production et commercialisation

Selon Pline, en Afrique, la vigne «se traîne à terre»[28]. Ce mode de culture, que l'on retrouve toujours dans le secteur, permet de pro-

vin et de ses effets médicaux dans les tombes et les temples égyptiens. Hippocrate codifie ses multiples usages. A Rome, Gallien, emploie pour combattre les poisons, les morsures de serpent. Les médecins arabes d'Orient furent désemparés par l'interdiction qu'en fit l'Islam. Avicenne en légitime l'usage à des fins médicales en particulier pour stimuler l'énergie du corps et, comme il le vérifiait lui-même, dans les ébats amoureux.

24. Selon Gargilius, un médecin africain du IIIe siècle, l'ache dissoute dans du vin doux servait d'analgésique, les graines de coloquinte absorbées avec du *passum* traitaient les affections de l'intestin et il n'est guère de remèdes tirés des légumes et des fruits qui ne soient combinés avec du vin ou du vinaigre (*Medicinae ex holeribus et promis* II, VI, XXV, XXXV etc.) Texte établi et traduit par B. MAIRE, Paris 2002.

25. HOM., *Il.*, XIX, 157-170: «Donne donc plutôt ordre aux Achéens de prendre... leurs parts de pain et de vin; là sont la fougue et la vaillance»; XIX, vv. 230-233: «Tous ceux qui survivent à l'affreuse bataille doivent songer à manger et à boire». Selon V. D. HANSON qui s'intéresse au fait militaire et aux batailles d'infanterie, le vin était omniprésent dans la vie des camps et «les troupes buvaient souvent trop», cf. *Le modèle occidental de la guerre, la bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris 1990; L. VILLARD, *Du vin pour la santé des troupes*, dans *Vin et santé en Grèce ancienne*, *Actes du Colloque organisé à l'Université de Rouen et à Paris 28-30 sept 1998*, éd. par J. JOUANNA et L. VILLARD, «BCH», suppl. 40, 2002, p. 55-65.

26. *SHA*, *Hadr.*, 10, 2. Il «mangeait de bonne grâce en plein air l'ordinaire du camp, c'est-à-dire lard, fromage, eau vinaigrée, à l'exemple de Scipion Emilien, de Métellus et de son père Trajan». A. TCHERNIA, *Le vin de l'Italie romaine*, «BEFAR» 1986, pp. 14-5. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris 1989, p. 536.

27. *AE*, 1964, 196. H. D'ESCURAC-DOISY, *Lambèse et les vétérans de la legio III Augusta*, (Coll. Latomus, 58), Bruxelles 1962, t. 2, p. 571-83.

28. PLIN., *nat.*, XIV, 10, 14. Pline nous donne d'intéressantes précisions sur cette culture: «en Afrique, les vents interdisent la taille haute de la vigne, elle se traîne à terre comme les herbes».

téger les vignobles contre le vent, et, surtout, contre la chaleur torride en lui donnant la protection des feuilles[29]. La vigne était la proie de nombreux ravages et sujette à bien des maladies. Mais les fléaux les plus dramatiques étaient le gel et la grêle. Des inscriptions gravées sur des pierres enfouies dans les champs protégeaient les vignes de la grêle et d'autres fléaux. En Tunisie, deux textes épigraphiques venant du site de Sidi Kaddou[30], dans la région de Bou Arada et d'Aïn Fourna[31], invoquant des pratiques magiques pour éloigner la grêle, les orages et les criquets[32]. En Afrique, l'orientation des vignobles est particulièrement importante. C'est pourquoi, Pline[33] comme Columelle[34], constate que l'exposition au midi est à éviter en raison de l'intensité du soleil et de la sécheresse qui s'ensuit; tous deux suggèrent donc de tourner les plantations vers le nord ou, éventuellement, vers l'ouest[35].

Parmi les pratiques agricoles, les sources présentent les vignes mariées aux arbres[36]. Pline évoque cette pratique pour l'oasis de

29. J. PEYRAS, *Le fundus Aufidianus: étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur*, «AntAfr», 9, 1975, p. 215.

30. *AE*, 1983, 933 (site Sidi Kaddou), inscription grecque: «Oréobazagra, Oréobazagra, Abrasax, Makhar, Séméseilam, Sténakhta, Lorsakhthé, Koriaukhè, Adônaié, seigneurs dieux, écartez, détournez de ce domaine et des fruits qui y croissent – dans les vignes, les olivaies, les champs ensemencés – la grêle, la rouille, la colère des vents d'ouragan, l'essaim des criquets malfaisants, afin qu'aucun de ces avorteurs ne s'attaque à ce domaine et aux fruits, en leur totalité, qui s'y trouvent. Garde-les, au contraire, toujours intacts et sains, aussi longtemps que ces pierres où sont inscrits vos noms sacrés seront placées sous terre à l'entour».

31. On y lit ceci: «Que se détourne cette grêle venue d'un nuage funeste et qu'elle épargne ces moissons, ces jardins, ces fruits, cette olivaie et cette plantation de chênes verts». A. AUDOLLENT, *Double inscription prophylactique contre la grêle, sur une croix de plomb trouvée en Tunisie*, «Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres», 43.2, 1939, p. 45.

32. Pour la vigne, le seul palliatif envisagé par les Anciens semble avoir été de planter des variétés à feuilles larges, dures et plus résistantes aux grêlons: PLIN., *nat*., XIV, 4, 7; COLUM., *arb*., XIV-XV, (*De l'agriculture*, [XIII] *Les arbres*, texte établi et traduit par R. GOUJARD, Paris 1986) qui donne des conseils pour éviter les fourmis et les souris.

33. PLIN., *nat*., XVII, 2, 8-12. Texte établi et traduit par J. ANDRÉ, Paris 1964.

34. COLUM., III, 12; 1-4 (*De l'agriculture*, III, texte établi et traduit par J. CH. DUMONT, Paris 1993).

35. PLIN., *nat*., XVII, 2, 26.

36. Pline atteste la pratique en Campanie et dans la plaine du Pô, où l'on faisait courir la vigne sur des érables, des ormeaux, des cornouillers, des peupliers, des tilleuls, des cyprès, des oliviers, etc. (cf. PLIN., *nat*., XIV, 3, 10-11 et XVII, 35, 200-202).

Gabès[37] où les vignes donnent deux récoltes dans l'année[38]. La vigne faisait l'admiration des visiteurs de Gabès il y a un siècle et sa double vendange n'étonne pas les spécialistes[39]. Dans la région de Mateur dans le *fundus Aufidianus*[40], une inscription mentionne la plantation de vignes nouvelles sous les arbres[41]. La pratique est encore bien attestée durant l'Antiquité tardive: la Tablette Albertini XI, datée de 494 après J.-C., mentionne «six figuiers nouveaux et leurs vignes»[42]. En Afrique, ainsi que dans d'autres provinces comme la Narbonnaise, l'Illyrie, l'Asie ou l'Espagne, on recommandait une taille basse qui maintenait les ceps à une hauteur inférieure à trois pieds[43]. Une variante de conduite de la vigne consistait à tailler le cep de façon à ce qu'il pousse en spirale. Columelle décrit cette pratique: les vignes sont «environnées de roseaux fi-

37. PLIN., *nat*., XVIII, 51, 188-189: «Là, sous un immense palmier, pousse un olivier; sous l'olivier, un figuier; sous le figuier, un grenadier; sous le grenadier, une vigne; sous la vigne, on séme du blé, puis des légumineuses enfin des herbes potagères... le plus étonnant, c'est que la vigne y porte deux fois et qu'on fait la vendange deux fois par an» (texte établi et traduit par H. LE BONNIEC, Paris 1972).

38. PLIN., *nat*., XVIII, 51, 189.

39. F. LAFFITE, J. SERVONNET, *En Tunisie, le golfe de Gabès en 1888,* Tunis 1888, pp. 217-8. «Les vignes luxuriantes émoulues leurs ceps gigantesques aux tiges rugueuses autour des palmiers, et leurs pampres dorés, s'élançant d'un arbre à l'autre comme des lianes, s'y suspendent en lourds festons et en larges guirlandes qui fléchissent sous le poids des grappes à l'époque de la maturité»; R. BILLIARD, *La vigne dans l'Antiquité*, Lyon 1913, p. 64.

40. *AE*, 1975, 883; PEYRAS, *Le fundus Aufidianus*, cit., note 28, p. 214. Aujourd'hui les fruits les plus courants dans la région sont les orangers et les citronniers, introduits en Tunisie au Moyen âge, et les amandiers.

41. *Ibid*., p. 203: «agriculteur dans la très splendide république de Biha Bilaou Betida, fermier libre de toute dette, qui a restauré le *fundus Aufidianus* et qui, indépendamment de tout le bien qu'il a fait dans ce même *fundus*, a aussi créé, en greffant les rejets stériles de l'oléastre, un grand nombre d'oliviers; il a créé également un puits près de la route, un verger avec des treilles, puis un collecteur, des vignes nouvelles sous les arbres. Son épouse a élevé [ce monument] à son mari incomparable».

42. CH. COURTOIS, L. LESCHI, CH. PERRAT, CH. SAUMAGNE, *Tablettes Albertini, Actes privés de l'époque vandale (fin du V^e^ siècle)*, Paris 1952, p. 202: «XI acte de vente des figuiers d'Adeudata à Geminius Felix en 494 ap. J.-C. Face 22b», on lit à la sixième ligne: *et nobellas sex cum bitibus suis*. La vigne était sans doute accolée aux arbres suivant le procédé courant à l'époque antique. Cf. R. BILLARD, *La vigne dans l'Antiquité*, Lyon 1913, p. 366; COLUM., V, 6, recommande, lorsque la vigne est mariée à des arbres, de substituer de temps à autres des jeunes rejetons aux vieux arbres sur lesquels elle s'appuie. Ce sont ces jeunes figuiers qui sont ici désignés sous le nom de *nobellae*.

43. VERG., *georg*. I, 8, 5-6; PLIN., *nat*., XVII, 18, 184.

chés en terre et leur bois, attaché à ces roseaux qui leur servent de soutien, est arrondi en forme de cercle»[44]. Ce mode de conduite est représenté dans la mosaïque des «travaux agricoles» de Cherchel[45]. A Tabarka, en Tunisie, les mosaïques du triconque peignent une exploitation rurale de la fin du IV^e siècle où s'illustre une riche plantation où la vigne montée en cerceaux cohabite avec l'olivier[46]. L'impact économique de ces pratiques a été souligné par A. Tchernia. Les échalas coûtent cher: ils immobilisent des terrains et de la main d'œuvre et pèsent donc sur les prix de revient. Dans les provinces, la majorité des vignobles était vouée à une production de masse destinée à la plèbe des villes et aux armées; il était donc économiquement rentable d'économiser sur les supports et de se contenter de vignes basses, taillées en gobelets ou couchées par terre, quitte à abaisser la qualité du vin[47].

2.1. La production du vin

Columelle donne des dates moyennes de début des vendanges selon le climat: fin août en Afrique et en Bétique. On sacrifiait des boucs offerts à Dionysos[48]: la mosaïque du Tennis-Club de Cherchel montre, au début du cycle des vendanges, l'écorchage d'un bouc qui pourrait évoquer le sacrifice et les préparatifs de la fête[49]. Une autre mosaïque de Cherchel nous montre des vendangeurs foulant des grappes dans une cuve en pierre d'où le jus s'écoule dans deux grandes jarres en terre cuite[50]. A Tipasa, on a trouvé une installation romaine de fabrication de vin dans le domaine des *Hortensii*. On y a trouvé un grand bâtiment rural composé de plusieurs pièces[51]. Les amphores n'étaient pas que des

44. COLUM., V, 2.

45. S. FERDI, *Corpus des mosaïques de Cherchel*, Paris 2005, p. 114-8, n^os 94-95.

46. FANTAR (sous la dir. de), *La mosaïque en Tunisie*, cit., p. 108.

47. TCHERNIA, *Le vin de l'Italie*, cit., p. 180-4.

48. Varron écrit (*re rust.* I, 2, 18): *Sic factum ut Libero patri, repertori vitis, hirci immolarentur, proinde ut capite darent poenas*.

49. J.-M. BLAS DE ROBLÈS, C. SINTES, *Sites et monuments de l'Algérie*, Aix-en-Provence 2003, p. 45-6.

50. N. BENSEDDIK, S. FERDI, PH. LEVEAU, *Cherchel*, Alger 1983, p. 25-6; S. FERDI, *Corpus des mosaiques*, cit., p. 106-8, n. 86.

51. LESCHI, *La vigne et le vin*, cit., p. 81-2, note 4. Dans une pièce avait lieu le foulage du raisin, tel qu'il est peint sur une mosaïque de Cherchel. Trois vendangeurs, jambes nues, se tenant par le bras pour conserver leur équilibre, dansent en cadence,

conteneurs pour le transport, mais elles servaient aussi pour la vinification. Les amphores retrouvées dans la nécropole de Pupput avaient un bouchon percé qui permettait l'évacuation des gaz. Des entonnoirs et des couvercles percés de trous pour évacuer les gaz désignent ces amphores comme des conteneurs dans lesquels s'achevait la fermentation du vin et qui permettait peut-être, grâce à l'entrée de l'air dans l'amphore, d'obtenir un vin madérisé[52].

2.2. La commercialisation du vin

Les Africains créèrent des amphores originales que l'on désigne sous le nom général d'Africains I et II. Ainsi, les Africains I servaient à transporter de l'huile et les Africains II, poissées, du vin ou des salaisons. Parmi les amphores, celles dont les parois sont enduites de poix à l'intérieur ont de forte chance d'avoir servi à transporter du vin. La Maurétanie était une grande région viticole[53] et des nombreuses amphores poissées, certaines avec des estampilles, furent exportées à partir du III^e^ siècle en Espagne, en Gaule, en Italie, en Grèce et même en Egypte où l'on en a retrouvé dans l'oasis du Fayoum[54]. On connaît par ailleurs des notables qui investissent dans ce commerce. Un notable d'*Uzalis* (El Alia), Donatus, produisait à la fin du IV^e^ siècle un excellent cru et l'évêque de la cité, Evodius, un vieux ami d'Augustin, relate ses déboires commerciaux à la suite d'une récolte de deux cents tonneaux qui était totalement piquée[55]. La production était destinée à la consommation locale mais aussi à l'exportation. Le transit Nord-

tandis qu'un de leurs compagnons verse dans la cuve les corbeilles de raisins. La liqueur une fois décantée était recueillie dans des amphores de dimensions plus au moins vastes: *dolia*, tels celui de Bougie qui contenait environ onze hectolitres. Ensuite on recueillait le vin dans des amphores plus petites, munies d'une étiquette pour indiquer leur âge, que l'on fermait hermétiquement et qui étaient conservées dans une cave.

52. M. GRIESHEIMER, A. BEN ABED, *La nécropole romaine de Pupput*, (Coll. EFR, 323), Rome 2004, p. 197-229.

53. STRAB., XVII, 3-4.

54. M. CRISTOFANI, F. ZEVI, *Su alcuni tipi di anfore ostiensi*, «Archeologia», 31, 1966, p. 9-15. Des tessons d'amphores de Maurétanie Césarienne ont été recueillis à Ostie dans des couches datées entre 225 et 250. Dans la mosaïque de la place des Corporations à Ostie apparaît une amphore avec les initiales *M(auretania) C(aesariensis)* datable de la fin du II^e^ siècle ap. J.-C. Certaines amphores cylindriques du Bas-Empire, d'origine africaine, pourraient servir à transporter du vin. Voir F. ZEVI, A. TCHERNIA, *Amphores de Byzacène au Bas-Empire*, «AntAfr», 3, 1969, p. 173-214.

55. EVODIUS, *De miraculis Sancti Stephani*, II, 3.

Sud n'était pas absent et les *ostraca* de Bu Njem tout comme les fouilles des oasis sahariennes du pays des Garamantes montrent des échanges de produits à longue distance. Parmi les produits exportés, figurent l'or, le sel, l'ivoire et les animaux sauvages contre lesquels les Garamantes s'approvisionnaient en vin et en huile, dont les amphores ont été retrouvées, en céramiques fines et en verreries[56]. L'Italie centrale en particulier, de la Campagnie au *Latium*, est l'une des destinations privilégiées des marchands africains. Un décurion et duumvir d'*Aelia Uluzibbira* (Hr. Zembra à 20 km d'Hadrumète) était membre du collège des *vinariorum importatorum negotiandum*[57].

Le vin n'était pas seulement un objet de commerce; il accompagnait la vie sociale de l'individu au cours de sa vie et après sa mort.

3
Le vin et les pratiques sociales

3.1. Vin et fêtes

Signalé dans les actes de vente de l'époque vandale[58], le tarif de Zaraï[59], le vin maintient encore sa place dans les habitudes alimentaires des Africains. Cette consommation accompagne souvent des fêtes. La mythologie vient appuyer cette tradition: les noces de Dionysos et d'Ariane, qui sont évoquées à plusieurs reprises sur les mosaïques tunisiennes, montrent le couple divin étendu sous une treille aux grappes généreuses qui semblent destinées aux festins des dieux et des mortels qu'ils protègent[60]. Cependant, à force de boire, certains invités tombaient dans les excès d'ivresse[61]. Ils fran-

56. MATTINGLY, *Nouveaux aperçus sur les Garamantes*, cit., p. 45-61.

57. H. BLOCH, *Inedita Ostiensia* I, «Epigraphica», t. 1, 1939, p. 37-40.

58. COURTOIS, LESCHI, PERRAT, SAUMAGNE, *Tablettes Albertini*, cit.

59. *CIL* VIII, 4508 (Zaraï), ligne 25. Le tarif de Zaraï qui se présente comme une liste des produits classés à taxer. On trouve la mention du vin: *vini amp(horam).*

60. FANTAR (sous la dir. de), *La mosaïque en Tunisie*, cit., p. 82. A *Thuburbo Maius*, sous une treille, le dieu est entièrement nu, tenant de la main droite un canthare et de la gauche un thyrse orné d'une feuille de lierre, et tourne son regard vers Ariane. Les registres inférieurs sont occupés par les personnages du thiase qui célèbrent dans la joie l'heureux évènement.

61. PLIN., *nat.*, XIV, 137-138. Pendant les repas, les Romains buvaient avec modération, mais après le dessert commençait la *commissatio* au cours de laquelle on vidait d'un seul trait une suite de coupes.

chissaient parfois les limites de la décence, tel ce participant au «banquet costumé» de *Thysdrus* qui exhortait ses compagnons à se mettre à l'aise[62]. S'impose alors la nécessité d'établir des règles et de les respecter: la culture du vin est donc, pour les Anciens, l'essence même de la civilisation[63]. Augustin, à plusieurs reprises, tonne contre l'abus de sa consommation et blâme les décurions et les premiers personnages de la cité célébrant les Bacchanales sur les places publiques de la ville[64].

3.2. Vin et pratiques sociales publique

Le règlement de la curie de Jupiter à *Simitthus*, voté le 27 novembre 185, jour anniversaire de la fondation de la colonie sous Auguste, prévoit ainsi que, pour devenir flamine, il faut donner trois amphores de vin, du pain et du sel, mais seulement deux amphores de vin pour devenir *magister*[65]. Le vin était consommé à titre privé mais était aussi un élément de sociabilité lors des cérémonies publiques. Les témoignages épigraphiques révèlent l'organisation de banquets au cours desquels il y avait des distributions gratuites d'huile pour les thermes, de viande ou due vin[66]. Le vin était aussi utilisé lors des banquets funéraires: l'âme du mort reprendra son essor pour participer au banquet céleste des bacchants avec le vin comme breuvage d'immortalité[67]. En effet, la religion dionysiaque offrait une promesse d'immortalité et de félicité dans un au-delà où le défunt, jouissant de banquets sans fin, baignerait dans une ivresse éternelle dont le dieu offrait un avant-goût grâce aux effets du vin. Ainsi à Hr. Thina à Sfax en Tunisie, le vin était présent dans les repas funéraires. Une mosaïque illustre un banquet funéraire, deux époux étendus sur leur lit de repos. Les défunts boivent à la coupe de l'immortalité, deux amours préparent des corbeilles de roses, renfermant l'énergie du renouveau, et une psyché joue d'un instru-

62. M. Blanchard, M. Ennaïfer, H. Slim, L. Slim, *Sols de la Tunisie romaine*, Paris 1995, fig. 155: *(n)os nudi (f)iemus.*

63. Diod., ii, 38: il dit que Dionysos enseigna aux Indiens la viticulture, mais aussi à vivre sous des lois et à établir des villes.

64. Aug., *epist.*, 17, 4 (lettre de Maxime de Madaure).

65. *CIL* viii, 14683.

66. *CIL* viii, 5146 (Thageste), un chevalier romain a offert des jeux et des repas à base de vin. *CIL* viii, 16556 (Théveste): *populo vinum dedit et ludos edidit.*

67. J.-P. Brun, *Le vin et l'huile dans la Méditerranée antique*, Paris 2003, p. 20.

ment de musique[68]. Lors de la construction des mausolées, il était parfois prévu d'annexer au monument un vignoble dont le produit serait spécialement destiné aux libations funéraires. Ainsi, aux bords du désert saharien, les *Flavii* de *Cillium* ont réservé une parcelle de vignes dans le jardin entourant leur mausolée[69].

Augustin fustige l'usage des agapes funéraires censées honorer les martyrs, pratique autrefois observée par sa mère Monique elle-même. Lors de son séjour à Milan, elle voulait apporter, selon la coutume africaine, «de la bouillie, du pain et du vin pur» aux tombeaux des saints[70]. Augustin estime que ces repas ne sont que reprises de coutumes romaines et qu'elles cautionnent l'ivrognerie, la gloutonnerie et d'autres excès encore. Il peine à obtenir une décision nette d'interdiction de ces usages lors du concile d'Hippone[71]. La vigne, motif païen par excellence, figure parmi les thèmes les plus représentés sur les mosaïques de nombreuses églises en Tunisie. La vigne évoque désormais l'eucharistie et le bois sec des ceps, qui reverdit au printemps, symbolise la résurrection. Les grappes de raisin sont représentées seules ou accompagnées de différents thèmes animaliers ou de symboles chrétiens, comme pour se distinguer des païens pour qui la vigne signifiait l'espérance dans l'au-delà. Selon d'autres comparaisons, l'évolution des ceps et l'étalement des feuilles évoquent l'extension de l'Eglise sur la terre entière[72].

L'essor de la production de la vigne illustre la paix dans laquelle baigne l'Afrique romaine. La stabilité politique était nécessaire pour l'épanouissement de l'agriculture, particulièrement pour des cultures telles que celles de l'olivier ou de la vigne qui doivent attendre plusieurs années pour être productives. Cette richesse africaine a traversé les siècles et a perduré indépendamment des interdictions religieuses. Beaucoup de régions aujourd'hui presque dé-

68. BLANCHARD *et al.*, *Sols*, cit., fig. 50, p. 81.

69. *CIL* VIII, 211-216; J.-M. LASSÈRE, *Les Flavii de Cillium. Etude architecturale, epigraphique historique et litteraire du Mausolée de Kasserine (CIL VIII, 211-216)*, (Coll. EFR, 169), Rome 1993.

70. AUG., *Conf.*, VI, 2, 2: «Aussi, un jour qu'aux tombeaux des saints, selon la coutume africaine, elle avait apporté la bouillie, du pain et du vin pur, et que le portier faisait opposition, quand elle apprit que l'évêque avait défendu cet usage, elle accueillit cette défense avec tant de piété et d'obéissance» (texte établi et traduit par P. DE LABRIOLLE, Paris 1969).

71. AUG., *epist.*, 22, 6.

72. FANTAR (sous la dir. de), *La mosaïque en Tunisie*, cit., p. 228.

sertiques étaient jadis couvertes d'olivettes et de vignobles[73]. Certains toponymes conservent un souvenir persistant de cette présence ancienne de vignobles, tel le site dit Bir Ech Cherab (puits du vin)[74]. Malgré certaines interdictions alimentaires, le raisin a été pendant le Moyen âge et la période moderne une source importante de sucre[75]. De Shadrapa à Liber pater en passant par Dionysos, le vin était un remède contre les soucis de la vie et la essence éphémère de la nature humaine[76]. Ce désir d'immortalité s'illustre bien dans une inscription grecque inscrite sur une grande amphore à Thugga: «bois et tu vivras»[77]. Enfin, dans l'Islam, le *Coran* décrit les vignes comme un fruit dont on retire «une boisson enivrante et un aliment excellent»[78]; et l'homme pieux doit attendre l'au-delà où il sera permis d'en consommer à volonté dans les fleuves de vin du paradis d'Allah[79].

73. BILLARD, *La vigne dans l'Antiquité*, cit., p. 64, n. 6. Toujours d'après lui, les vins africains locaux semblent avoir servi à la consommation courante, tandis que les grands crus venaient d'Italie et de Grèce.

74. *Carte de Gafour*, 322, 3-456, 7.

75. TCHERNIA, *Le vin de l'Italie*, cit., p. 141: le *defrutum* et la *sapa* désignent un vin cuit. Ibn Battûta, en 1327, note que sur la route de Bassora Shustar «il y a dans chaque station un ermitage où le voyageur trouve du pain, de la viande, et des sucreries. Leurs sucreries sont faites de sirop de raisin mélangé avec de la farine et du beurre», *Rihla*, Paris 1982, I, p. 385.

76. R. REBUFFAT, *La vigne et le vin au Maroc, Archéologie de la vigne et du vin*, «Caesarodunum», XXIV, 1990, p. 221: «Idrisi signale de son côté des vignes dans la campagne de Meknès, autre héritière de Volubilis».

77. BLANCHARD *et al.*, *Sols*, cit., p. 79; FANTAR (sous la dir. de), *La mosaïque en Tunisie*, cit., p. 214: *PIE (bois) ET ZHCHC (tu vivras)*.

78. Chap. «Les abeilles», XIV, 10.

79. Chap. «De Mohamed», XLVII, 15: «Voici la description du Paradis qui a été promis aux pieux: il y aura là [...] des ruisseaux d'un vin délicieux à boire, ainsi que des ruisseaux d'un miel purifié». Aujourd'hui, la production et la commercialisation de cépages tunisiens (Mornag et Château-Saint-Augustin) ou marocains (Boulaouane et Sidi Brahim) témoignent de la vitalité de la viticulture en Afrique du Nord.

Ari Saastamoinen

Some Observations on the Authorship of Building Inscriptions

1
Introduction

Though ancient sources do not provide a great deal of information on how Romans manufactured their inscriptions, the persistent work of many great scholars that has continued for about a century and half[1] has enabled us to reconstruct the general course of the inscription-producing process[2]. The greatest step forward was taken by Mallon who demonstrated that this process consisted of three parts: 1) the drafting of the text to be inscribed; 2) the *ordinatio*[3] or transfer of that text onto the stone surface; 3) the actual carving[4]. Subsequent criticism has shown, however, that Mallon's

* Ari Saastamoinen, Institutum Classicum, Universitas Helsingiensis, Helsinki.

Prof. Olli Salomies and Prof. Mika Kajava kindly read a draft of this article and supplied me with a number of useful suggestions. I want to express my acknowledgements to Margot Stout Whiting for correcting my English.

1. One early but interesting article is E. Le Blant, *Sur les graveurs des inscriptions antiques*, «Revue de l'art chrétien», 1859, pp. 12-38.

2. G. C. Susini, *Il lapicida romano. Introduzione all'epigrafia latina*, Bologna 1966, is an excellent introduction to reconstructed inscription-manufacturing processes and to the development of theories concerning that reconstruction. For a brief but valuable summary, see L. Keppie, *Understanding Roman Inscriptions*, London 1991, pp. 12-6.

3. For two inscriptions showing the signs of the *ordinatio*, see J. Mallon, *Une inscription latine incomplètement gravée*, «Libyca», 3, 1955, p. 160 (also published in J. Mallon, *De l'écriture. Recueil d'études publiées de 1937 a 1981*, Paris 1982, p. 248) and especially A. Buonopane, *Un caso di 'ordinatio' graffita in una iscrizione funeraria atestina (SupplIt, 537)*, «Epigraphica», 50, 1988, pp. 226-34. This latter inscription (*AE*, 1988, 601) is extremely valuable as it shows that the *ordinatio* could have been done directly on the stone by means of visual estimate and by correcting tentative sketching. See *ibid.*, 234. For African examples of unfinished inscriptions, see *CIL* viii, 8266; *CIL* viii, 16096 and examples listed in *CIL* viii, index, p. 355.

4. J. Mallon, *Paléographie romaine*, (Scripturae. Monumenta et studia, 3), Madrid 1952, p. 58; see also Id., *Une inscription*, cit., p. 160.

L'Africa romana xvii, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 237-252.

theory – basically sound as it is – can not be generalised to cover all possible manufacturing processes[5]. More importantly, perhaps, there are many questions that still remain open.

Here I will focus on the first stage in the genesis of inscriptions, the drafting of the text to be carved, because it seems to be veiled by a particularly thick fog of uncertainties. It is revealing that we do not possess any certain example of a draft[6] that has been postulated to have been used – either always[7] or at least in more ambitious cases[8] – as a basis of the carved text[9]. As for the

5. SUSINI, *Il lapicida*, cit., pp. 25, 61, 69, has justly remarked that these stages are merely theoretical ones, i.e., they describe the logical stages in these processes while the actual order may have been different. For instance, it seems credible that most funerary monuments had received a preliminary preparation *before* the draft was made. See *ibid*., p. 49. For important further criticism, see S. PANCIERA, *La genesi dei documenti epigrafici secondo Mallon. A proposito di una nuova iscrizione metrica*, «RAL», ser. 8, 22, 1967, pp. 100-8, esp. pp. 100-5 (this article is now published with bibliographical addenda as *Dalla minuta all'incisione. Una nuova iscrizione metrica dall'Agro Pontino*, in S. PANCIERA, *Epigrafi, Epigrafia, Epigrafisti. Scritti vari editi e inediti (1956-2005) con note complementari e indici*, (Vetera, 16), II, Roma 2006, pp. 1809-15). For a simplified schema omitting the *ordinatio*, see J. N. ADAMS, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge 2003, pp. 84-93.

6. We do not know the ancient name for this phenomenon. Mallon used the terms «minute» or «brouillon» (SUSINI, *Il lapicida*, cit., p. 17). I. DI STEFANO MANZELLA suggested in *Mestiere di epigrafista. Guida alla schedatura del materiale epigrafico lapideo*, (Vetera, 1), Roma 1987, p. 121, on the basis of two inscriptions (*CIL* X, 1786; *CIL* X, 8259), that the ancient term for *minuta epigraphica* could be *forma*. In my view, the word rather refers there to the layout of the inscription and thus I decided to use the word "draft" in this article.

7. MALLON, *Paléographie*, cit., p. 58: «A la genèse, il y a un papyrus ou un parchemin ou une tablette de cire portant le texte écrit en écriture commune et courante»; DI STEFANO MANZELLA, *Mestiere*, cit., p. 121.

8. G. C. SUSINI, *Epigrafia romana*, (Guide allo studio della civiltà romana, 10.1), Roma 1982, p. 71; E. MEYER, *Einführung in die lateinische Epigraphik*, Darmstadt 1973, p. 20.

9. SUSINI, *Il lapicida*, cit., p. 9, states categorically that the first stage in the epigraphic production «non ha lasciato alcuna traccia»; cf. ID., *Epigrafia*, cit., p. 71. However, DI STEFANO MANZELLA, *Mestiere*, cit., p. 122, mentions two potential cases: one is an opistographic marble slab (published by S. PRIULI, «Epigraphica», 46, 1984, pp. 49-63 = *AE*, 1985, 70) where *in verso* there is a graffito sketch of the text carved *in recto* and the other is a graffito on a brick (*CIL* III, 7639, + 12544) that was used as a model for a stone inscription (published by I. RUSSU, *Une épitaphe romaine en deux exemplaires*, in *Akten des VI. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik München 1972*, (Vestigia, 17), München 1973, pp. 486-7 = *AE*, 1974, 549). To these examples one might add one papyrus, *P.Oxy*. 2950 (cf. KEPPIE, *Understanding*, cit., pp. 12-3) which could be a draft for a dedication to the emperors Diocletian and Maximian.

wording of this presumed draft, Cagnat proved a long time ago that stonecutters must have had at their disposal phrase books or manuals that were widely used to formulate simpler inscriptions[10]. Susini went even further by stating that funerary inscriptions were often completely composed by the workers of a given *officina* and the role of the customer was confined to giving basic facts to be presented according to common epigraphic conventions[11]. While one has little reason to doubt that such manuals were indeed widely employed to create stereotyped funerary inscriptions[12], there is also ample evidence for the opposite: many people brought with them a copy of the text to be carved – composed by themselves, or perhaps personally ordered from poets[13].

10. R. CAGNAT, *Sur les manuels professionnels des graveurs d'inscriptions romaines*, «RPh», 13, 1889, pp. 51-65; cf. R. CAGNAT, *Inscriptiones*, *D-S*, 3, Paris 1900, p. 532; A. HÜBNER, *Exempla scripturae epigraphicae Latinae a Caesaris dictatoris morte ad aetatem Iustiniani*, Berolini 1885, p. XXVII: «eos, qui verba titulorum composuerunt, constat formulis certis usos esse, quae fortasse collectae extiterunt». For very hypothetical early medieval handbooks, see M. HANDLEY, *Death, Society and Culture: Inscriptions and Epitaphs in Gaul and Spain, AD 300-750* (BAR Int. Ser., 1135), Oxford 2003, p. 26, which includes further references.

11. SUSINI, *Il lapicida*, cit., p. 66. Cf. MEYER, *Einführung*, cit., p. 20.

12. They are not preserved as such, but we do have circumstantial evidence. For instance, we have a Christian funerary inscription from Hippo (*AE*, 1931, 112) that reads *Hic corpus iacet pueri nominandi*. It is clear that the illiterate stonecutter was following a copy that reproduced a model from such a manual without paying attention to necessary individual details (already noted by MALLON, *Paléographie*, cit., p. 58). For another example, see *ILAlg*. 2, 7282: {*annos to/t*} *vix(it) a(nnos) CX*. There are also many identical or almost identical verses that are repeated in different corners of the Empire. Cf. R. IRELAND, *Epigraphy*, in M. HENIG (ed.), *A Handbook of Roman Art. A Survey of the Visual Arts of the Roman World*, London 1983, p. 221. One example of such verses: *CIL* VI, 2489 (*ILS*, 2028, Rome): *vixi quod volui semper bene / pauper honeste fraudavi / nullum quod iuvat ossa mea*; *CIL* III, 2835 (*ILS*, 2257, *Burnum*): *vixsi quad* (!) *potui sem/per bene pauper honeste / [fr]audavi nullum: nunc iuvat / [os]sa mea.*

13. In Latin literature (for Greek literature, see, e.g., PLUT., *Sull*., 38, 6), there are several passages that refer to the fact that a person wrote his or her own epitaph or at least ordered its exact wording. See, for instance, CIC., *Tusc*., 1, 34; CIC., *Cato*, 73; PETRON., 71, 7-12; PLIN., *epist*., 9, 19, 1; VAL. MAX., 5, 3, 2b; for a poet composing a verse epitaph for his relative, see SIDON., *epist*., 3, 12, 4-6 (the poem is also published in *CIL* XIII, 2352); see also SIDON., *epist*., 2, 8, 2-3; 7, 17, 1-2; 4, 11, 6-7. Then there are, of course, countless references in funerary inscriptions themselves to the fact that they were written while the commemorated person was still alive (*se vivus*, etc.), but these do usually not imply that this person worded the text. Cf. DI STEFANO MANZELLA, *Mestiere*, cit., pp. 122-4.

Thus, the situation is clear: the stereotyped, formulaic majority of funerary inscriptions were worded by the *lapicidae* while the relatively few original and innovative epitaphs were created outside workshops by various persons: by customers, poets, etc. Nevertheless, funerary inscriptions do not only form the bulk of Latin stone inscriptions[14], but their production process also differed so much from that of other inscription types of more public character that the question of the authorship needs to be reconsidered[15].

In this article, my purpose is to discuss the authorship of privately funded building inscriptions. I must warn the reader at the outset that, due to the indirect nature of the evidence, my considerations are mostly based on logical reasoning and as such they are bound to remain as hypotheses that can hopefully be proved or disproved one day. Nevertheless, ancient sources being so meagre, the only way to say something about the possible authorship of building inscriptions is to deduce it from the building inscriptions themselves taken into account *en masse*[16]. In order to use a rea-

14. According to R. P. SALLER, B. D. SHAW, *Tombstones and Roman Family Relations in the Principate: Civilians, Soldiers and Slaves*, «JRS», 74, 1984, p. 124, about 75 per cent of all Latin inscriptions are funerary. Cf. SUSINI, *Il lapicida*, cit., p. 12: «testi funerari [...] nell'epigrafia romana la quasi totalità dei documenti disponibili si inquadra in tale categoria». It is conceivable that the need to produce a great quantity of funerary inscriptions led to streamlining the production process in a way that was not necessary in the case of other, more expensive inscription types.

15. The main difference between funerary inscriptions and, let us say, building inscriptions, is that the former are, generally speaking, much more stereotypic. One of the best preserved Roman sites in the whole of North Africa, Thugga, might serve as an example. The structure of numerous building inscriptions preserved there varies greatly (see A. SAASTAMOINEN, *On the Local Characteristics of Latin Building Inscriptions in Roman North Africa*, in *L'Africa romana XVI*, pp. 1921-7, esp. p. 1923), while the funerary inscriptions are monotonous in the extreme: the 1.617 published funerary inscriptions almost always follow the same simple pattern. See M. KHANOUSSI, L. MAURIN (éds.), *Mourir à Dougga. Recueil des inscriptions funéraires*, (Ausonius, Mémoires, 8), Bordeaux-Tunis 2002, p. 63. It is certain that these two inscription types were produced by distinct processes: Thuggan funerary *tituli* were a result of the heavy use of one fixed model, while building inscriptions were not.

16. It is important to note that nothing can be gained by analysing private building inscriptions recording building activities of the same person: there are simply too few examples to allow any conclusions. For two sets of texts mentioning the same builders, see *CIL* VIII, 26518; *CIL* VIII, 26464; *AE*, 1969-70, 650; *AE*, 1969-70, 649 (carved at Thugga by the first century freedmen *M(arcus) Licinius Tyrannus* and *Licinia Prisca*) and *AE*, 1968, 595; *AE*, 1968, 596 (carved at Mustis during the second century by *M(arcus) Cornelius Laetus*). Especially in this latter set, there are signifi-

sonably limited sample, I have confined my analysis to North African material [17].

2
Direct references to the authorship of inscriptions in ancient sources

In Latin literature, there are some references to building inscriptions, but, to the best of my knowledge, none of these references unequivocally name the person or persons who composed the draft of the inscription [18]. The building inscriptions themselves seem – at first glance – to be a slightly more informative source as there are two North African building inscriptions that record the name of a *scriptor*. The older one reads: *Scripsit Satur Celeris f(ilius)* [19] and the more modern one: *T(itus) Fl(avius) [---]atus scripsi[t]* [20]. Though

cant differences between the two texts and the former is much longer than the latter, but what can we make of it? Our local aristocrat used a different composer? Varied his own style? It is completely impossible to say. As for provincial governors, there is one significantly larger group of inscriptions, viz. that where *Publilius Caeionius Caecina Albinus* (*PLRE*, I, Albinus, 8) appears as a builder (*AE*, 1909, 222 [uncertain]; *AE*, 1987, 1062; *AE*, 1987, 1082; *CIL* VIII, 2242; *CIL* VIII, 2656 [uncertain]; *CIL* VIII, 18229; *ILAlg.*, 2, 541 [uncertain]; *ILAlg.*, 2, 618 [uncertain]; *ILAlg.*, 2, 7876; *ILAlg.*, 2, 7877; *ILAlg.*, 2, 7878), as a dedicator (*AE*, 1917-18, 58; *ILAlg.*, 2, 379; *CIL* VIII, 2388 = *ILS*, 5554) and in an adverbial construction (*CIL* VIII, 4767). Because one of these texts (*AE*, 1987, 1082) has a starting phrase that is not found in the rest, C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris 1979, p. 104, thought that it, unlike the others, was composed by a local *grammaticus*.

17. That material consists of about one thousand North African Latin building inscriptions (minor fragments are excluded) that I have collected and that fit the definition of a prose building inscription as defined by me in A. SAASTAMOINEN, *On the Problem of Recognising African Building Inscriptions*, «Arctos», XXXVI, 2002, pp. 82-5.

18. There are no passages related to African building inscriptions, but the following two deserve to be mentioned nonetheless. PLIN., *nat.*, 33, 19: *Flavius [...] aediculam aeream fecit in Graecostasi [...] inciditque in tabella aerea factam eam aedem CCIIII annis post Capitolinam dedicatam*; GELL., 10, 1, 7 (for more on this and PLIN., *epist.*, 3, 6, 5, see below). For a very thorough collection of literary references to inscriptions, see A. STEIN, *Römische Inschriften in der antiken Literatur*, Prag 1931 (for building inscriptions, see pp. 4-12; 33-9). A useful collection is also in J. E. SANDYS, *Latin Epigraphy. An introduction to the study of Latin inscriptions*, Cambridge 1927, pp. 3-19.

19. *ILPB*, 319 (= *ILS*, 9395). Gales, first century AD.

20. *CIL* VIII, 21665. *Albulae*, AD 299. For more African examples of *scriptores* in other inscription types, see *AE*, 1940, 153: *s[culpsit]* et *scri[psit]* and examples listed in *CIL* VIII, index, p. 355. For *scriptores* elsewhere in the Roman world, see HÜBNER, *Exempla*, cit., p. XXVI and *ILS*, 7675-7681.

Lepelley thought that in the latter example «le rédacteur de l'inscription a jugé bon de donner son nom; il s'agissait d'un secrétaire municipal (*scriba* ou *exceptor*), non du lapicide»[21] I tend to think that the verb *scribere* refers to a stonecarver in both texts. This seems likely because both these inscriptions include elements that are typical of either Punic or Libyan building inscriptions but not of Latin ones (mentioning several groups of people participating in the building process, for instance) and recording the stonemasons fits that tradition[22]. Be that as it may[23], it is obvious that not much can be gained just by reading the sources, whether literary or epigraphic. In the next section, we shall see how scholars have dealt with the problem of the authorship.

3
Authors suggested in earlier scholarship

The people who drafted building inscriptions presumably formed a heterogeneous group. Accordingly, scholars have regarded persons of quite different status as executors of this task. Gast, who mainly analysed Republican building inscriptions found in Italy, suggested that publicly funded building projects were commemorated by inscriptions based on notes written by magistrates who supervised the given project[24]. Pobjoy, who likewise studied building inscrip-

21. Lepelley, *Les cités*, cit., II, Paris 1981, p. 521.

22. For an example of a bilingual Punico-Libyan building inscription, see *KAI*, 100; *RIL*, 1. The beginning of the Punic part can be translated as follows: «The monument of Ateban, son of Iepmatath, son of Palu. Stonemasons: Abariš son of Abdaštart; Zumar, son of Ateban, son of Iepmatath, son of Palu; Mangi, son of Varsacan». Cf. the translation in the commentary of *ILPB*, 319: «le lapicide: Satur, fils de Celer».

23. The term *scriptor* and others that refer to writing have been notoriously difficult to interpret in epigraphic contexts. Hübner, *Exempla*, cit., p. XXVI, already noted that «in his autem omnibus, ut dixi, non prorsus certum est, num scribendi vocabulo re vera significetur opificium lapidarii». Cf. I. Calabi-Limentani, *Scriptor titulorum*, in *EAA*, VII, p. 123: verbs like *scribere*, *inscribere* refer either to a stonecarver or to the activity of a client. The following funerary inscription, however, seems to contain an unequivocal reference to the writing of the draft: *CIL* VIII, 9513 (= *ILS*, 8144): *haec cum scriberem lacrimis atramentum temperavi*. Cf. also *ILAlg.*, I, 1285 (= *ILS*, 9353), a verse inscription referring to building activities and mentioning the versifier.

24. K. Gast, *Die zensorischen Bauberichte bei Livius und die römischen Bauinschriften*, Diss. Göttingen 1965, p. 129: «Bauinschriften und Bauberichte stammen gemeinsam aus dem amtlichen Bereich; sie haben einen gemeinsamen Ursprung im Akt

tions in Republican Italy, thought that those magistrates themselves composed the text in question[25].

One can suppose *a fortiori*[26] that when it was a private person who paid for a building project of public utility, he also often composed the text advertising his benefaction[27]. It was certainly in his interests to pay attention as to how his financial sacrifices – often considerable sacrifices – were advertised to the public[28]. How close this attention might sometimes have been is revealed by the story in Gellius where Pompey is meditating on the correct wording for the building inscription to be fixed on his theatre at Rome. Because Pompey was not quite sure whether one should say *consul tertium* or *tertio*, after consulting the most learned men in the city, he decided to follow Cicero's advice and to have it carved in an abbreviated form[29]. The presumption that a private builder could, at least sometimes, compose the text all by himself gets some support from inscriptions themselves since there are some so originally formulated texts that they must have been worded by the rather ignorant benefactor himself[30].

der schriftlichen Fixierung einer Amtshandlung»; p. 80: «Der Annahme ihrer Herkunft aus amtlichen Aufzeichnungen oder eines gemeinsamen Ursprungs mit ihnen steht also zumindest nichts im Wege».

25. M. POBJOY, *Building inscriptions in Republican Italy: euergetism, responsibility, and civic virtue*, in A. E. COOLEY (ed.), *The Epigraphic Landscape of Roman Italy*, (BICS supplement, 73), London 2000, pp. 77-92, esp. p. 79: «When the building is completed, the officials have an inscription carved on the structure itself or on a plaque attached to it, recording what they have done». See also below in this section.

26. Cf. POBJOY, *Building inscriptions*, cit., pp. 89-90.

27. CAGNAT, *Inscriptiones*, cit., p. 532, thought that educated private persons composed their inscriptions by themselves or consulted learned men. Cf. T. KOTULA, *Thèmes de la propagande impériale à travers les inscriptions africaines du Bas-Empire romain*, «BCTH», n.s., 19B, 1985, p. 258, on the Late Antique building inscriptions in Africa: «Il s'agit [...] des textes érigés dans les villes par les soins des magistrats municipaux ou des riches évergètes».

28. Building inscriptions were a highly valued medium. For more on this, see W. ECK, *Senatorial Self-Representation: Developments in the Augustan Period*, in F. MILLAR, E. SEGAL (eds.), *Caesar Augustus. Seven Aspects*, Oxford 1984, pp. 131-2; SAASTAMOINEN, *On the Problem of Recognising*, cit., pp. 81-2.

29. GELL., 10, 1, 7.

30. See, e.g., the strikingly original *ILAlg.*, 1, 1984: *Vic[t]to[ri(a)e] Reg[in(a)e n]umi[ni H]adrian[i] Ulpius Namphamo / qui templum iussit fieri ipse est sacerdos qu[i] / CXXIII annis vinum non bibit. Filia(m) habuit Hezi/va(m) qui* (!) *vi annorum arrip(i)ebatur. Dom[i]n(a)e / Victoriae Herculi Aug(usto) sacr(um)*. It is extremely unusual to mention details related to personal life. On top of it, all these details –

Originality alone, however, is no proof that the text was worded by a private *euergetes*. On the contrary, it has been suggested that when a text is both original and showing some literary pretensions, it was quite possibly composed by a local teacher of grammar and literature[31]. One can find examples of the *tituli* of this type especially in Late Antiquity, when the rules regulating the diction of building inscriptions were significantly relaxed[32].

The last alternative mentioned by scholars is that the local *ordo decurionum* could have either composed the text recording a private benefaction or specified its wording[33]. This seems unusual, however. We do have Italian honorary inscriptions where the wording is fixed by the local *ordo*[34], but there are few references to privately funded building inscriptions being worded by the local

grossly exaggerated abstinence from wine-drinking and sorrow over daughter's premature death – are having at least as prominent a place as the reference to the building activity itself which was almost always mentioned in the main clause. Finally, to end the inscription by repeating the dedication to gods is also unique.

31. See LEPELLEY, *Les cités*, cit., I, p. 104, on *AE*, 1987, 1082: «Ce texte a été [...] composé sur place par un lettré, vraisemblablement un grammairien de Mascula». See above, note 16. Cf. also how CAGNAT, *Inscriptiones*, cit., p. 532, comments on *CIL* VIII, 211-213: «Ce n'est pas, sans doute, le colon de Cillium, auteur du tombeau, qui a composé lui-même le poème en cent dix vers [...] il a dû le demander à quelque grammairien du voisinage, élève des rhéteurs de Carthage ou de Cirta». See also G. C. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, (Civilisations d'hier et aujourd'hui), Paris 1959, p. 302: «la plupart des petits poèmes qui se lisent sur les tombeaux et sur certains monuments ont été composés par le grammairien du lieu, qui trouvait là le moyen d'accroître ses maigres gains».

32. See, for example, *IRTrip*, 467; *IRTrip*, 468; *CIL* VIII, 18328. For a short description of this change in Late Antique building inscriptions, see A. SAASTAMOINEN, *Some Remarks on the Development of the Style of Roman Building Inscriptions in the Roman North Africa*, in *L'Africa romana* XIII, p. 1689.

33. See G. FAGAN, *The Reliability of Roman Rebuilding Inscriptions*, «PBSR», 64, 1996, p. 91: «The commemorative inscription was a vital element in the social contract of euergetism. Since it was often set up by the beneficiaries (that is, the local community), it represented the means by which the social prestige earned by the benefactor for the act of benefaction was publicly recognized». Though Fagan does *not* say expressly that the local *ordo* composed the draft, it is natural to suppose that he meant this activity to be included in general process of "setting up" the inscription. See also LEPELLEY, *Les cités*, cit., II, p. 131.

34. *AE*, 1976, 144 (*Herculaneum*): *placere decurionibus statuam equestrem ei poni quam celeberrimo loco ex pecunia publica inscribique: M(arco) Nonio M(arci) f(ilio) Men(enia tribu) Balbo pr(aetori) proco(n)s(uli) patrono universus ordo populi Herculaniessis* (!) *ob merita eius*. Cf. also *CIL* X, 1786.

senate[35]. Moreover, Pobjoy thought that even publicly funded projects were commemorated by building inscriptions worded by supervising officials and wrote:

> A local senate could of course dictate what was to be inscribed on a public building, just as it could if it wished pass decrees which ordered their own publication [...]. But the building inscriptions [...] give no indication that they are formally sanctioned documents, and it is far more likely that the officials had the choice whether to put such an inscription on the building or not, and also had the choice of how to word it[36].

These three, i.e., private benefactors themselves, local *grammatici* and local senates are then the bodies that have been presented in modern scholarship as potential writers of the drafts of privately funded building inscriptions. In the next section, we shall see if considering the essential features of the bulk of building inscriptions could cast any light on the authorship question.

4
Epigraphic clues

Many scholars have thought that the epigraphic products that are carved on stone can be roughly divided into two groups. The groups are of very uneven size: the overwhelmingly larger one includes stereotyped, mass-produced funerary inscriptions the wording of which was done in *officina* while the remaining much smaller group contains more ambitious and more original texts that were drafted outside the workshop[37]. This undoubtedly correct

35. There is, however, at least one possible exception. Cf. *ILAlg.*, I, 2108: *novi[s] ab splendido ordin[e] decretis titulis ded[icavit]*. See LEPELLEY, *Les cités*, cit., II, p. 131.

36. POBJOY, *Building inscriptions*, cit., p. 90. Cf. R. K. SHERK, *The Municipal Decrees of the Roman West*, (Arethusa Monographs, 2), Buffalo 1970, p. 79; for the publication of municipal decrees, see *ibid.*, pp. 83-4.

37. See, for instance, CAGNAT, *Sur les manuels*, cit., p. 51: «quand il s'agissait d'actes publics, de monuments plus ou moins officiels, la rédaction appartenait nécessairement, soit aux magistrats compétents, soit à des intermédiares autorisés [...]. Mais rien semblable ne pouvait se produire pour les texts moins solennels, notamment pour les *ex voto* ou les epitaphes; ceux-ci étaient évidemment rédiges, soit par les intéressés seuls, soit par le lapicide ou avec son concours»; SUSINI, *Il lapicida*, cit., p. 66: «Alla bottega e non alla minuta io credo che fosse lasciata spesso la scelta delle abbreviazioni [...], a meno che non si trattasse di un testo pubblico di tale importanza da indurre l'estensore della minuta ad usare con competenza certe sigle più note alle discipline diplomatiche che alle officine epigrafiche»; cf. MEYER, *Einführung*, cit., p. 20.

picture can be nuanced, however. In fact, between these two groups there is an intermediary one which includes inscriptions that are probably individually composed but still quite stereotyped and formulaic.

In addition to more or less original texts there are many building inscriptions, especially during the Principate, that use fixed phrases and restricted vocabulary (Fagan appositely termed it «quasi-technical jargon»[38]) and observe rigid structural patterns[39]. Let us compare three simple third century building inscriptions. The first one is from Muzuc:

Merc(urio) Aug(usto) sac(rum). / Pro salute{m} Impp(eratorum) / Caess(arum) L(uci) Septimi Se/veri Pertinacis / [Au]g(usti) Arabici Adia/benici p(atris) p(atriae) et Imp(eratoris) Ca[es(aris)] / M(arci) Aureli Anton[i]/ni Aug(usti) C(aius) Iulius Glau/cus aedem [[[---]PRIM]] / sua p(ecunia) f(ecit)[40].

The second one was found in *Thala*:

Caelesti Aug(ustae) / sacrum / P(ublius) Gemi[ni]us / Martialis / anno flam(oni) / sui porticum / columnatam cu[m] / gradib(us) VII d(e) s(uo) [f(ecit)] / curante L(ucio) Fl(avio) Salvian[o][41].

The third example comes from *Lambaesis*:

Pro salute d(omini) n(ostri) A[[[ureliani]]] / invicti Aug(usti) / Aurel(ius) Longinianus (centurio) leg(ionis) / III Aug(ustae) princ(eps) leg(ionis) s(upra) s(criptae) / templum Invicti aere / suo a solo fecit[42].

All these texts basically observe the same pattern: the dedication to the gods and/or the honorific expression towards the emperor opens the text. It is followed by the name and titles of the private builder, a description of the monument, mention of the costs and characterization of the building process. The use of this pattern is not confined to these three examples: one can find it at least in

38. G. Fagan, *Gifts of Gymnasia: A Test Case for Reading Quasi-technical Jargon in Latin Inscriptions*, «ZPE», 124, 1999, pp. 263-75.

39. Cf. Gast, *Die zensorischen Bauberichte*, cit., p. 79: «Diese Formelhaftigkeit ist hier bei den Bauinschriften [...] so stark ausgeprägt wie bei keiner anderen Inschriftengattung».

40. *CIL* VIII, 12094 (Muzuc, AD 198-211).

41. *CIL* VIII, 23280 (*Thala*, third century AD).

42. *CIL* VIII, 2676 (*Lambaesis*, AD 270-275).

five other third century building inscriptions that originate from widely separated locations[43] and a further search reveals more groups of geographically scattered building inscriptions, each of which employs one common pattern[44]. This observation is consistent with results obtained when I examined African building inscriptions in order to find out how uniform their style was. It became apparent that many building inscriptions followed the same general province-wide trends that developed over time[45].

On the other hand, though their wording is conventional (all, for example, seem to use the same predicate, *fecit*) it is by no means identical. For instance, all of them employ a different phrase to refer to building costs. The text from Lambaesis is the only one to emphasize that the building process was carried out from the foundations (*a solo*). Only the inscription from Thala refers to the *curator* of the work and it also qualifies the object by the adjective *columnatus* that does not appear in the other two examples or in the African material as a whole[46].

What conclusions, if any, can be drawn from these features?

43. From Proconsularis: *ILTun*, 652 (*Gens Bacchuiana*, AD 260-261); *CIL* VIII, 14465 (Souq El Tleta, AD 198-209); *CIL* VIII, 501 (*Thala*, AD 286-293). From Mauretania Caesariensis: *CIL* VIII, 8995 (*Rusuccuru*, AD 209-211); *CIL* VIII, 20747 (*Auzia*, AD 235); *CIL* VIII, 20251 (*Satafis*, third century AD; the builder is a soldier).

44. Five further groups, each datable within the same century: group 1 (5 cases): *ILPB*, 2, 7 (Carthage, 27 BC-AD 14); *CIL* VIII, 25844 (*Abitina*, AD 32-33); *ILPB*, 240 (*Bulla Regia*, AD 34-35); *AE*, 1969-70, 650 (*Thugga*, AD 41-54); *IRTrip*, 347 (*Lepcis Magna*, AD 92); cf. *CIL* VIII, 26241 (*Uchi Maius*, AD 96-98); group 2 (5 cases): *IRTrip*, 269 (*Lepcis Magna*, AD 35-36); *CIL* VIII, 26475 (*Thugga*, AD 36-41); *ILAlg*, 2, 550 (*Cirta*, AD 42-43); *IRTrip*, 273 (*Lepcis Magna*, AD 42-43); *AE*, 1969-70, 649 (*Thugga*, AD 54; largely based on restorations); group 3 (6 cases): *AE*, 1961, 71 (*Thuburbo Maius*, AD 117-138); *CIL* VIII, 16368 (*Aubuzza*, AD 138-161); *ILTun*, 246 (*Pheradi Maius*, AD 138-161); *ILAfr*, 521 (*Thugga*, AD 138-161); *ILAlg*, 2, 7648 (*Cuicul*, second century AD); *CIL* VIII, 14361 (*Uccula*, second century AD); group 4 (4 cases): *IAMar, lat*., suppl., 861 (*Sala*, AD 110-130); *CIL* VIII, 842 (*Thuburbo Maius*, AD 117-138); *AE*, 1997, 1663a (*Thugga*, AD 117-138); *ILAlg*, 2, 4712 (*Thibilis*, second century AD); group 5 (4 cases): *AE*, 1957, 82 (Laveran, AD 209-211); *CIL* VIII, 14690 (*Thuburnica*, AD 211-217); *CIL* VIII, 26459 (*Thugga*, AD 222-235; *CIL* VIII, 26460 is *gemella*); *CIL* VIII, 9026 (*Auzia*, AD 241); cf. *AE*, 1991, 1620 = *AfrRom* 7, 155 (Bu-Ngem, AD 205-236): the builder is a *centurio ordinarius*.

45. See SAASTAMOINEN, *On the Local Characteristics*, cit., pp. 1917-21.

46. One can find attestations outside Africa, though: *AE*, 1930, 120 (Sepino, Italy): *[tribuna]l columnatum*. Cf. *CIL* IX, 2448 (= *ILS*, 5524), a shorter version of the same text: *tribunal columnatum*. For the collection of African material, see note 17 above.

First, it is obvious that even the most stereotyped building inscriptions were not drafted by the method that was commonly used in the wording of funerary inscriptions, i.e., by filling in the blanks of a template or form with the information provided by the customer[47]. Second, it seems unlikely to me that stonecutters would have often composed the drafts for building inscriptions as they did compose many funerary inscriptions, i.e., by putting the basic facts offered by private *euergetai* into the suitable epigraphic form.

If *lapicidae* alone decided the wording, the result would have been as monotonous as funerary inscriptions even if no templates were in use. Though there are, as I stated above, many inscriptions that follow similar patterns, there are always subtle differences in the vocabulary or in the word order (except in *gemellae*, of course).

On the other hand, however, there is no denying that many building inscriptions *are* monotonous and stereotyped and form a rather uniform mass. Was it so because there were generally accepted rules on how to compose building inscriptions and most private benefactors were aware of these rules and composed their inscriptions accordingly? This is entirely possible. To take a modern parallel, death announcements are quite formal and stereotyped in Finnish newspapers. Practically everyone knows how such a notice should properly be written though few of us have received instructions on the strict rules regulating this genre. On the other hand, if someone needs advice on their wording, it can be obtained from the editorial staff of the given newspaper who also ensure the propriety of the announcement.

To return to ancient building inscriptions, I think that the situation must have resembled that existing in the composition of modern death announcements. Undoubtedly, many customers had a draft ready when they came to the stonemason's shop; but it is reasonable to suppose that some wanted assistance. For such a customer, there was help at hand in the *officina*: he or she might have been given a manual to help to word the draft or a seasoned *ordinator* could have made suggestions based on his own experience[48]. If manuals existed, they must have listed many variants out

47. See note 15 above.

48. Cf. ADAMS, *Bilingualism*, cit., p. 85, who emphasises the importance of co-operation between the client and the stonecutter.

of which the composer of the inscription selected what pleased him or her. It is obvious that if this kind of consultation did take place, it tended to favour the stereotypicality and uniformity in building inscriptions: the customers' natural propensity towards individualism and innovation was restricted to a certain extent by the stonecutters' inclination to follow traditional forms, formulae and expressions. When one thinks how uniform building inscriptions are, it seems difficult not to accept that this uniformity was partly due to *lapicidae* who upheld the tradition of producing building inscriptions.

While it is impossible to say how much restrictive influence stonecutters might have had, the contribution of a customer to the general development of style is easier to characterise: it was due to the wishes of the customer that even most monotonous building inscriptions show individual traits; it was also exactly these wishes and needs of a customer that carried forward the development of the inscriptional style[49]. To take just one example: the appearance, the gradual growth in numbers and the eventual disappearance of expressions related to building promises and their redeeming during the second and third centuries AD reflect the demands of the municipal nobles who first tried to use them to strengthen their propaganda in the tightening competition for status and municipal posts and then left these details out as the competition ceased[50].

Perhaps we can go further. It does not seem impossible to me that the personnel of a given *officina* could have sketched some of the most stereotyped building inscriptions, or, at least, some of the most stereotyped parts of the inscriptions by themselves. Imperial titulature especially comes to mind. Because it was an essential part of most building inscriptions but had a little value as personal propaganda, it must have been viewed by many *euergetai* as a tedious formality. Why would have they taken the trouble to tinker with long titulatures – they were sometimes over 50 words long[51]

49. Cf. SUSINI, *Il lapicida*, cit., pp. 69-70: «volontà del committente [...] rappresenta il vero motore dell'evoluzione della semantica epigrafica (ma bisogna aggiungere che tale sviluppo poteva essere promosso anche dall'inventiva o dalla cultura di un artigiano di bottega)».

50. See SAASTAMOINEN, *On the Local Characteristics*, cit., pp. 1917-21.

51. For long imperial titulatures in privately funded building inscriptions, see, e.g., *CIL* VIII, 23107 (55 words); *ILAlg*, I, 3039 (60 words; related to *ILAlg*, I, 3040); *CIL* VIII, 12006 (74 words).

– if they could have leave it to the personnel of the workshop to execute?

In this connection, it is perhaps useful to look how nonchalantly Pliny the Younger asked his agent Annius Severus to select a statue base and to get it carved and erected in a temple at *Comum*: *iube basim fieri*, *ex quo voles marmore*, *quae nomen meum honoresque capiat*, *si hos quoque putabis addendos*[52]. One has to remember, however, that the context is somewhat different[53] here: the project is a minor one and Pliny (cos. suff. AD 100) was a major figure in his hometown, not a municipal noble who is trying to use his gift to win elections or to obtain other concrete political goals[54]. It is also possible that this letter might have been revised for publication[55].

It must be observed, however, that the idea of co-operation between the client and the staff of the workshop presupposes that some workers in an *officina* had a higher level of education than has often been thought. As I noted above, many eminent scholars have maintained that anything above the level of a standard funerary inscription was beyond the powers of a stonecutter[56]. I think that there must have been a person or persons among the personnel of a workshop who were up to the task. *Someone* in the *officina* must have been able to read and write – whether the owner of the shop, or the *ordinator*, or someone else is not important – and

52. PLIN., *epist*., 3, 6, 5.

53. Note that the famous inscription that records Pliny's benefactions and testamentary donations for building activities and for foundations (*CIL* V, 5262 = *ILS*, 2927; cf. also quite fragmentary *CIL* XI, 5272 = *AE*, 1999, 612) *does* describe his career in great detail. According to W. ECK, *Die grosse Pliniusinschrift aus Comum: Funktion und Monument*, in *Varia epigraphica. Atti del Colloquio Internazionale di Epigrafia. Bertinoro, 8-10 giugno 2000*, Faenza 2001, pp. 232-4, Pliny most likely drafted the text by himself; his intention was to leave a permanent memory of his benefactions for his *patria Comum* like Augustus did on a greater scale in his *res gestae*. For a list of inscriptions related to Pliny the Younger, see *PIR*², P 490.

54. For a brief but accurate analysis of the political motives for benefactions, see P. GARNSEY, R. SALLER, *The Roman Empire. Economy, Society and Culture*, London 1987, p. 33. Surely many private benefactors paid far more attention to the way in which their benefactions were recorded for the contemporary public and posterity than Pliny did here.

55. See A. N. SHERWIN-WHITE, *The Letters of Pliny. A historical and social commentary*, Oxford 1966, p. 226: «The absence of practical details of size is a sure sign of the revision of a business letter for publication». Similarly, A. W. VAN BUREN, *Note on Pliny, epp. III. 6, IX. 39*, «CR», 9, 1905, pp. 446-7.

56. See note 37 above.

to sketch a stereotyped building inscription with help of a manual does not need much beyond that[57].

In addition to being literate and informed on the standard phraseology, the composer of a basic building inscription needed only to know how personal names were recorded according to established onomastic conventions and how the constantly evolving titulatures of the ruling emperors (an essential part of most building inscriptions) were presented. Tens of thousands of funerary inscriptions attest that onomastic conventions were common knowledge among *lapicidae*; as for the latter, there must have been an official bulletin of some sort publicly available (for instance, at the *curia*) where one could check what were the current titles of the ruling emperor. It is worth stressing that that source was necessary to *both* a private person (when he wanted to compose the text all by himself) *and* a foreman of the workshop (when he participated in the composition of an inscription)[58].

Thus, it is not necessary to believe that the customer always came to the stonemason's shop with a ready draft. An alternative procedure might have been as follows: a customer came to the shop, and, if his wishes were not clear, discussed some individual phrases or possibly consulted a manual. After giving the essential information about the building project, he either mentioned key phrases and the points he wanted to emphasize[59] or wrote or dictated the core part of the text. After this phase, the personnel pro-

57. Let us remember that Latin inscriptions, including those the wording of which was certainly composed in workshops, are remarkably faultless. See HÜBNER, *Exempla*, cit., p. XLIII: «Apparet igitur artem lapidariorum Romanorum [...] diuque conservatam constantia mirabili: tam pauca ea sunt quae indicavi vitia a lapidariis commissa in tanta inscriptionum multitudine nobis servata».

58. Prof. Mika Kajava called my attention to the idea that it is possible that the wording of the draft was checked by a representative of the local senate if the text was to be carved on a building *in agro publico* or if the project had otherwise a public character; moreover, the central government might have shown interest in the way in which the imperial titulature was exhibited. I think that both suggestions are quite plausible. However, they are difficult to verify since, as far as I know, there are no references in ancient sources to such activities.

59. One example of such preferences. It seems obvious that private builders of the second and third centuries AD were keener to emphasize financial aspects of their benefactions than the communities did as the building inscriptions they set up record more frequently exact building costs (see A. SAASTAMOINEN, *Some Stylistical Criteria for the Dating of Roman Building Inscriptions in North Africa*, in *L'Africa romana XIV*, p. 1846).

duced a preliminary draft complete with all technical niceties and showed it to the customer. If he accepted it, the actual carving process could start.

5
Conclusions

Because the ancient sources do not describe epigraphic production processes in detail, and because the specific historical circumstances under which each inscription was carved always elude us, it is impossible to state with confidence who worded any given building inscription. Nonetheless, something can be deduced from the inscriptions themselves. It is obvious that the circumstances under which building inscriptions were produced varied greatly from one case to another. Previous scholars have suggested that a private building inscription could have been worded by the builder himself, by a local grammarian or by the local senate. These suggestions are entirely credible, but I think that another alternative could be added. The formality and rigid stereotypicality of many building inscriptions on the one hand and the subtle but omnipresent individual traits on the other, point to a conclusion that the wording of the draft of many standard building inscriptions was a result of collaboration between the customer and the personnel of the workshop.

Javier Andreu Pintado

Notas a la política edilicia de los emperadores flavios en las provincias africanas

Exhaustus operum ac munerum inpensis stipendioque. Así describe Suetonio[1] el supuesto estado de bancarrota en que se encontraban las arcas imperiales en los últimos años del reino de Domiciano como consecuencia de, entre otras cosas, su voluptuosa, suntuosa, plebeya pero admirable, dedicación a la construcción pública[2]. Esta entrega a la actividad edilicia del último de los Flavios, en realidad, simplemente acentuó una actitud que ya Tito y Vespasiano, habían manifestado. La investigación, hasta la fecha, se ha detenido especialmente en la labor constructiva que la dinastía flavia ejerció en Roma[3] sin estudiar en detalle la que extendieron también por las *provinciae*, cuestión para la que éstas páginas pretenden ser una primera contribución, centrada, lógicamente, en el ámbito africano.

Aunque la documentación epigráfica con que se cuenta sobre

* Javier Andreu Pintado, Departamento de Historia Antigua, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid.

1. SVET., *Dom*. 12, 1.

2. SVET., *Dom*. 12, 1; 4, 2; y 5, 1 así como PLIN., *Pan*., 49, 5 y MART., 7, 34. La visión que las fuentes antiguas transmiten sobre el tema ha sido estudiada – para el caso de Marcial y de Estacio, generalmente benévolos con Domiciano – por G. LUGLI, *La Roma di Domiziano nei versi di Marziale e di Stazio*, «Studi Romani», 9, 1961, pp. 1-17 mientras que la que – negativa, en el contexto de la *damnatio memoriae* a la que es sometido este emperador (K. M. COLEMAN, *The Emperor Domitian and Literature*, en *ANRW*, II, 32.5, 1986, pp. 3087-115) – transmiten Suetonio, Plinio el Joven y Casio Dión la hemos abordado en J. ANDREU, *Reflexiones sobre la actividad edilicia de Domiciano en Roma como manifestación de la Liberalitas Principis*, «Latomus», 66, 2007 (en prensa), s.p.

3. El capítulo de intervenciones más actualizado es el de L. RICHARDSON, *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore-London 1992, pp. 452-4 aunque puede seguirse una panorámica detallada de la ideología de dichas obras en R. H. DARWALL-SMITH, *Emperors and Architecture. A Study of Flavian Rome*, Bruxelles 1996 o *Flavian Rome. Culture, Image, Text*, Leiden-Boston 2003.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 253-260.

obras públicas sufragadas por iniciativa imperial en época flavia en las *provinciae* norteafricanas se reduce a apenas un capítulo de doce intervenciones, creemos que éstas son lo suficientemente representativas como para extraer algunas conclusiones sobre el modo cómo la política edilicia flavia tomó forma en el Norte de África al ritmo de la integración política de estos territorios[4] y sobre cómo éstas se contextualizan en la actividad constructiva y de organización territorial ejercida por los Flavios en otras *provinciae* del Imperio.

Un primer grupo de las intervenciones de estos *Principes* en materia edilicia en la zona lo constituyen aquéllas inscripciones que hacen referencia a tareas de reajuste o de reorganización territorial. Estos trabajos están documentados para época de Vespasiano en la construcción de la *fossa regia* entre la *provincia nova* y la *provincia vetus* de África en época de los gobernadores *Rutilius Gallus* y *Sentius Caecilianus* en la *Proconsularis*[5] – año 73 d.C. –, en la *ad-sig(natio)* del *ager pu[b]licus* de *Cirt(a)* en el 77-78 d.C., en *Numidia*[6], y en la intervención del *Princeps*, a través de su *legatus Q. Paconius Agrippeinus*, en conflictos territoriales en la *civitas* de *Ptolmaeus*[7], en la *Cyrenaica*, asunto en el que después debería intervenir también Domiciano[8] que lo hizo también en un conflicto semejante en *Zama Regia*[9], en la *provincia Proconsularis*.

Estas intervenciones tienen un especial interés pues se han puesto en relación[10] con una política flavia de imagen, propaganda y legislación orientada a difundir con claridad la información de interés

4. C. R. WHITTAKER, *Africa*, en A. K. BOWMAN, P. GARNSEY y D. RATHBONE (dirs.), *The Cambridge Ancient History* (= *CAH*), *X: The High Empire, AD 70-192*, Cambridge, 2000 (2nd edition), pp. 514-43.

5. La obra está documentada a partir de cuatro epígrafes, uno de procedencia ignota (*ILAfr.*, 496), otro de Djebel-El-Megresmia (*ILTun.*, 623), otro de Sidi-Ahmed-Ghrib (*ILAfr.*, 36), y un último de Henchir-El-Baghla (R. CAGNAT, *Séance de la Commission de l'Afrique du Nord*, «BAC», 1932-33, pp. 126-208, núm. 36).

6. M. MCRUM, A. G. WOODHEAD, *Select Documents of the Principate of the Flavian Emperors. Including the Year of Revolution (AD 68-96)*, Cambridge, 1961, p. 122, núm. 448.

7. *SEG*, 9, 1959, 166.

8. *AE*, 1954, 188.

9. *AE*, 1940, 70.

10. H. C. NEWTON, *The Epigraphical Evidence for the Reigns of Vespasian and Titus*, New York 1901, pp. 51-3 y C. ANDO, *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, Berkeley-Los Angeles-London 2001, p. 115.

general cívico y administrativo y que recuerda a la rúbrica *u(t) d(e) p(lano) r(ecte) l(egi) p(ossint)* de la hispana *Lex Irnitana*[11] que, de hecho, parece que expone el propósito por el que dicha *lex* se grabó en las placas de bronce que conservamos. Por otro lado, esa atención a la cuestión territorial – que en *Cyrene*, como vimos, fue reincidente pues en la usurpación *a privatis* de los *agri Apionis* de *Ptolemais* se ocupó primero Vespasiano y más tarde Domiciano como, por ejemplo, sucede, fuera de África, con un conflicto territorial semejante en *Creta*, en *Capua*[12] – pudo guardar relación con una preocupación por la cuestión tributaria a la que no fue ajena la dinastía que nos ocupa[13]. Al margen de ello, la eficiencia de estas disposiciones de organización territorial encuentra su verdadero refrendo en el hecho de que estas obras siguieron siendo una referencia incuestionable durante todo el siglo II d.C.[14]. Además, en unas provincias en las que incluso la urbanización tuvo que convivir durante siglos con una activa vida rural[15] este tipo de actuaciones respecto a los *territoria* cívicos eran casi equivalentes a los trabajos de equipamiento de edificios públicos en los núcleos urbanos, aspecto sobre el que luego nos detendremos. Es posible, además, que el gran auge económico de África en el siglo II d.C. tuviera algo que ver con el control ejercido sobre el territorio por parte de los Flavios con unas disposiciones de política territorial algunas de ellas, como se vio, de raíz netamente agraria[16].

11. *Lex Irnitana*, cap. 95.

12. *AE*, 1969-70, 635 estudiada en H. G. PFLAUM, *Légats impériaux à l'interieur des provinces senátoriales*, en *Homáges à Albert Grenier*. III, Bruxelles 1962, p. 1238 y P. DUCREY, *Trois nouvelles inscriptions crétoises*, «BCH», 93, 1969, p. 848. Otros casos de intervención de los Flavios en esta cuestión podrían ser los de *Cisimbrium* (*CIL* II²/5, 302), *Iliberris* (*CIL* II²/7, 660) y *Augusta Emerita/Vcubi* (*CIL*, II²/7, 871) en *Hispania* (vinculados a la extensión del *ius Latii*: J. ANDREU PINTADO, *Edictum, municipium y lex: Hispania en época Flavia (69-96 d.C.)*, Oxford 2004, p. 9-14); *Cnossus* (*AE*, 1969-70, 635), en *Creta*; y el *Artemision* de Éfeso (*AE*, 1999, 1539 y *SEG*, 29, 1979, 1101) en *Asia Minor*, por citar sólo algunos.

13. J. REYNOLDS, *Cyrenaica*, en *CAH*, *XI*, cit., p. 551. Sobre la gestión flavia del tesoro público puede verse R. SYME, *The Imperial Finances under Domitian, Nerva and Trajan*, «JRS», 20, 1930, pp. 55-70. También las fuentes refieren explícitamente este asunto como uno de los que debió interesar de modo especial a esta dinastía para mejorar la recaudación tributaria (FRONTIN., *contr.* 8).

14. P. A. FÉVRIER, *Approaches du Maghreb romain*, Aix-en-Provence 1989, p. 114.

15. J. E. PEYRAS, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité*, Paris 1991.

16. C. R. WHITTAKER, *Africa*, cit., p. 521 y M. BÉNABOU, *La résistance africaine á la romanisation*, Paris 1973, pp. 373.

Otro ámbito – vinculado al anterior – al que los Flavios prestaron atención en África fue el de las obras viarias. A dicho capítulo pertenecen la construcción de un posible puente en *Hippo Regius* en el año 76 d.C.[17] y la participación de la *legio III Augusta* en el trazado de la red viaria de *Numidia* tanto en época de Vespasiano[18] como de Domiciano[19], dos campamentos de la cual, además, son conocidos gracias a sendas placas de *Lambaesis*[20] – del 81 d.C. – y de Vazaivi[21] – del 86 d.C. – que parecen remitir a la consagración de algún *sacellum* dedicado al emperador en el centro de estos establecimientos vinculados a acantonar a dichas unidades militares. Esta preocupación flavia por el trazado viario de *provinciae* en proceso de urbanización es bien conocida y tiene su paralelo en la época en el caso de las provincias del Asia Menor, tanto *Asia* como *Galatia* donde, con *Ancyra* como encrucijada en el segundo caso y con *Thyatira* y *Smyrna* en el primero, los Flavios conectaron las principales ciudades de la zona[22]. En *Hispania*, el interesante conjunto de la *via nova* del Noroeste y de la *via Domitiana* de la *Baetica*[23] estarían perfectamente contextualizados en este proceso de interesada dotación de infraestructuras básicas a *provinciae* por distintas razones objeto de la atención de la dinastía que nos ocupa.

Sin embargo, al margen de este aspecto territorial de la actividad constructiva de los Flavios en la zona, también está documentada la participación de éstos en la dotación a las grandes comunidades urbanas de aquellos edificios que – normalmente sufragados

17. *CIL* VIII, 10116.

18. *CIL* VIII, 10199.

19. *CIL* VIII, 1850 y 1851.

20. *AE*, 1954, 137

21. *CIL* VIII, 17637. Sobre el papel del ejército en la zona puede verse Y. LE BOHEC, *Les unités auxiliares de l'Armée Romaine en Afrique Proconsularis et Numidie sous le Haut-Empire*, Paris 1989, pp. 502-5.

22. Como síntesis, con todo el repertorio epigráfico disponible, puede verse D. H. FRENCH, *The Roman Road-System of Asia Minor*, en *ANRW*, II, 7.2, 1980, pp. 698-729; M. H. BALANCE, *Roman Roads in Lycaonia*, «Anatolian Studies», 8, 1954, pp. 223-4.

23. A. RODRÍGUEZ COLMENERO, *Aquae Flauiae, I. Fontes epigráficas da Callaecia Meridional Interior*, Chaves 1997 para el Noroeste hispánico y A. U. STYLOW, R. ATENCIA, J. C. VERA, *Via Domitiana Augusta*, en *Siedlung und Verkehr im römischen Reich. Römserstrasen zwischen Herrschaftssicherung und Landschafgsprägung. Akten des Kolloquiums zu Ehren von Prof. H. E. Herzig*, Bern 2004, pp. 361-78 para la *via nova* de la *Baetica*.

por la iniciativa imperial a lo largo de todo el Imperio[24] – contribuían a mejorar el *decus* y la *maiestas* de aquéllas y a garantizar el culto, el divertimento y la subsistencia de sus moradores. Así, Vespasiano y Tito, entre el 74 y el 77 d.C., se encargan de la *perductio* de agua en *Thysdrus*[25], Domiciano obsequia a la *[civitas Apolloni]atarum* con un teatro[26] y tal vez a *Cyrene* con un edificio cívico indeterminado[27], y es posible que en la construcción en la época[28] del anfiteatro de *Theveste* pudiera intervenir también el *aerarium* imperial.

El carácter selectivo de estas actuaciones – de notable envergadura y una por provincia en comunidades especialmente importantes: *Thysdrus* en la *Proconsularis*, *Theveste* en *Numidia* y *Apollonia* y *Cyrenaica* en la *Cyrenaica* – se nos antoja especialmente representativo pues el evergetismo edilicio imperial actuó habitualmente como dinamizador del equipamiento urbano de las comunidades[29] y de la participación en éste de la elite, no en vano las propias fuentes refieren al emperador como πρῶτος καὶ κοινὸς εὐεργέτης[30]. Conforme a los datos aportados en otros trabajos[31] será a partir del siglo II d.C. cuando tendremos constancia de la implicación de aquélla en las obras públicas urbanas de las provincias africanas, un indicio de la integración de éstas en el ordenamiento municipal romano pero tam-

24. H. KLOFT, *Liberalitas Principis, Herkunft und Bedeutung. Studien zur Prinzipatsideologie*, Köln-Wien 1970, pp. 65-78 y M. HORSTER, *Bauinschriften Römisches Kaiser. Untersuchungen zu Inschriften Praxis und Bautätigkeit in Städten des Westlichen Imperium Romanum in der Zeit des Prinzipats*, Stuttgart 2001, pp. 283-8.

25. *AE*, 1991, 1635. Sobre ella puede verse M. CASAGRANDE, *L'acquedotto di Thysdrus e gli interventi imperiali di epoca flavia in Africa*, en *L'Africa romana XVI*, pp. 1825-38.

26. *AE*, 1977, 846.

27. *AE*, 1027, 142 bien perteneciente al Templo de Júpiter bien a un edificio de carácter administrativo (M. LUNI, *Il santuario rupestre libyo delle immagini a fronte (Cirenaica)*, «QAL», 12, 1990, pp. 415-45; E. GHISLANZONI, *I ΝΟΜΟΦΥΛΑΚΕΣ di Cirene*, «Rendiconti della Reale Academia Nazionale dei Lincei», 6ª, 1, 1925, pp. 414-6 y REYNOLDS, *Cyrenaica*, cit., pp. 547-58).

28. H. JOUFFROY, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique Romaine*, Strassburg 1986, p. 196.

29. P. VEYNE, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976, p. 359.

30. PHILO., *Leg.*, 149 y también, de modo parecido, en EUSEB., *eccl.*, 10, 8, 3.

31. J. L. RAMÍREZ SÁBADA, *Gastos suntuarios y recursos económicos de los grupos sociales del África Romana*, Oviedo 1981, pp. 180-256; R. P. DUNCAN JONES, *Wealth and Munificence in Roman Africa*, «PBSR», 31, 1963, pp. 159-77.

bién una manifestación de cómo éstas – al menos hasta finales del siglo III d.C.[32] – habían asumido, por imitación del *Princeps*, una serie de tareas que, hasta entonces, venía sufragando aquél[33].

Así, como una dimensión de esta actitud, nos consta cómo o bien edificios que fueron construidos en época flavia en distintas ciudades de África fueron completados con donaciones parciales por parte de miembros de la elite o bien éstos desarrollaron una serie de desembolsos en materia edilicia tomando la figura del emperador como elemento de referencia en sus donaciones incluso cuando las obras no guardaban relación directa con el *Princeps* de turno[34]. Por ejemplo, en la *Proconsularis*, en época de Vespasiano una serie de notables refirieron al emperador unas *opera publica* acometidas en *Leptis Magna*, a saber, un arco[35] o la *exornatio* de un *templum* a la *Magna Mater*[36], de igual modo que en *Sabratha* hay documentados una serie de bloques epigráficos procedentes del área forense y del Templo de Isis fechados en época de Vespasiano y con alusión al *Princeps* que parecen documentar algún trabajo edilicio[37]. Como manifestación de cómo los edificios presuntamente construidos con fondos imperiales o destinados a garantizar la presencia del emperador en el paisaje epigráfico urbano inspiraron la munificencia de las elites y ésta fijó la imagen imperial como punto de referencia de sus dedicaciones, la propia *Leptis Magna* nos ofrece los casos de la erección de un homenaje a Domiciano en el posible Templo de los Flavios de dicha comunidad[38], la construcción de un altar y un *podium* por un particular en el teatro[39], o algunas otras indeterminadas acciones edilicias por iniciativa privada[40]. Por su parte, en *Theveste*, conocemos un monumental pedestal dedicado a dicho emperador, hallado al pie

32. RAMÍREZ SÁBADA, *Gastos suntuarios*, cit., p. 164; G. WELSCH-KLEIN, *Liberalitas in Rem Publicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden in Römischen Afrika bis 284 n. Chr.*, Bonn 1990, pp. 64-72.

33. J. E. LENDON, *Empire of Honour. The Art of Goverment in the Roman World*, Oxford 1997, p. 120.

34. A. U. STYLOW, *Las estatuas honoríficas como medio de auto-representación de las elites locales de Hispania*, en M. NAVARRO, S. DEMOUGIN (eds.), *Élites Hispaniques*, Bordeaux 2001, pp. 141-55.

35. *IRTrip*, 342.

36. *IRTrip*, 300.

37. *IRTrip*, 14 y 15.

38. *IRTrip*, 349 a.

39. *IRTrip*, 318.

40. *IRTrip*, 343 y 347.

de un arco de triunfo y que nos permite pensar en un caso de erección de una obra cívica de notable monumentalidad, en el centro, además, de la comunidad, y dedicada, en ese caso, a Domiciano[41]. Este fenómeno, además, no afectaría sólo a las actuaciones munificentes en materia de construcción pública. Así, en *Icosium* está documentado el *epulum ob honorem pontificatus* de un evergeta local acompañado – para dejar constancia y recuerdo epigráfico y público del mismo – de una dedicatoria a Vespasiano[42] en una suerte de asociación evergetismo efímero/dedicación de obra pública que debió ser habitual para garantizar el recuerdo público de la acción munificente[43].

La fórmula que, en ocasiones, estos munificentes emplean en sus donaciones, *ornator patriae*, *amator patriae* o *amator civium* por ejemplo[44], nos remite a uno de los contextos que mejor explica esta activa implicación de las elites en la monumentalización de las ciudades de África en la época y que tendrá su continuidad a medida que avance la integración de los distintos territorios en la estructura provincial romana[45]. Como es sabido existe una conexión contrastada entre promoción municipal, orgullo cívico de la elite e implicación de ésta en el fenómeno evergético[46]. Así, a la consecución de un estatuto político privilegiado le sucede, normalmente, un deseo de la comunidad por embellecerse para estar a la altura de su nueva condición jurídica dando muestras, además, con dicha actitud, de lealtad al emperador que les ha tributado dicha promoción. Sin embargo, este fenómeno acabó por contagiar también a comunidades no promocionadas pero que quisieron mejorar su equipamiento urbano y competir así con las que, vecinas, les aventajaban jurídicamente[47]. Así, en África, están documentadas la

41. *CIL* VIII, 1852, revisado por J. MUNK, *Roman Imperial Statue Bases. From Augustus to Commodus*, Aarhus-Oxford 2005, p. 357, núm. 23.

42. *AE*, 1896, 115 y *AE*, 1897, p. 11, núm. 36.

43. M. CÉBEILLAC, *L'évergétisme des magistrats du Latium et de la Campanie des Gracques à Auguste à travers les témoignages épigraphiques*, «MEFRA», 101, 1990, p. 670.

44. *IRTrip*, 318 ó 347, por citar algunos casos.

45. M. LE GLAY, *Les Flaviens et l'Afrique*, «MEFRA», 80, 1968, pp. 201-46; J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord. I. De la mort d'Auguste au debut du III^e siècle*, en *ANRW*, II, 10.2, 1982, pp. 140-4; P. A. FÉVRIER, *Urbanisation et urbanisme de l'Afrique Romaine*, en *ANRW*, II, 10.2, 1982, pp. 312-88.

46. LE GLAY, *Les Flaviens*., cit.; J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire Romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septimie-Sévère*, Rome 1972, pp. 8-17.

47. *Dig.* 50, 10, 3 lo expresa de modo muy gráfico con la fórmula *ad aemulationes alterius civitatis*.

construcción en el 76 d.C., en *Aquae Flavianae*, de unas termas[48], en *Thugga* – seguramente ahora promocionada al estatuto municipal[49] – los notables realizaron una serie de desembolsos dedicados al emperador[50], en *Mactaris*, la *iuventus civitatis Mactaritanae* levanta en el 88 d. C, los *horrea* y la basílica de la comunidad[51], y nuevamente en *Thugga*, hacia el 78 d.C., un notable erige *p[ecu]nia sua solo pub[lico]* un presunto edificio[52] dedicado a Vespasiano y Domiciano, donaciones éstas que deben unirse a las que se citaron con anterioridad a propósito de la utilización de la figura imperial como elemento de referencia de la elite.

Un reciente trabajo[53] ha resumido la política de Vespasiano en África a partir de la afirmación de Suetonio – extensible también a Tito y a Domiciano – *stabilire primo deinde ornare*[54]. Efectivamente, los Flavios fueron más intervencionistas en África que sus predecesores porque concibieron claramente – Vespasiano había pasado parte de su carrera provincial, entre el 63 y el 66 d.C., en estas tierras donde, de hecho, había conocido a su esposa, en *Sabratha* – las posibilidades de sus tierras. Así, al igual que en el caso hispano – objeto de una superextraordinaria y sin parangón dádiva del *ius Latii* por parte de Vespasiano[55] – la política flavia fue el cimiento de la presencia hispana en Roma en época de Trajano y de Adriano, qué duda cabe que el papel de estos *Principes* en África resultó igualmente – y de todo punto – decisivo en la activación de una vida municipal que se contará entre las más ricas y rutilantes de todo el *orbis Romanus* en la segunda centuria de nuestra Era.

48. *CIL* VIII, 17725.

49. A. CHASTAGNOL, *La civitas de Thugga d'Auguste à Marc Aurèle*, en M. KHANOUSSI, L. MAURIN, *Dougga (Thugga). Études épigraphiques*, Paris 1977, p. 58.

50. *IRTrip*, 79.

51. *AE*, 1977, 172, estudiada en Ch. PICARD, *Ciuitas Mactaritana*, Paris 1958, p. 77 y H. JOUFFROY, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique Romaine*, Strassburg 1986, p. 176.

52. *AE*, 1987, 1023 posiblemente un templo (M. KHANOUSSI, L. MAURIN, *Dougga. Fragments d'histoire. Choix d'inscriptions latines éditées, traduites et comentées (I^er^-IV^e^ siècle)*, Bordeaux 2000, p. 304) o un edificio cívico indeterminado (M. CHRISTOL, *Remarques sur une inscription de Thugga: le pagus dans la colonie de Carthage au I^er^ siècle ap. J.-C.*, «Epigrafia», 1991, p. 608).

53. WHITTAKER, *Africa*, cit., p. 514.

54. SVET., *Vesp.*, 8.

55. PLIN., *nat.*, III, 3, 30.

Adeline Pichot

Théâtres, amphithéâtres et cirques des Maurétanies romaines

Les Maurétanies n'ont vraisemblablement jamais costitué un territoire homogène. La circulation n'était aisée ni dans le Rif, ni sur le littoral méditerranéen. Elles formaient cependant le royaume de Maurétanie, gouverné par Juba II[1], puis, pendant la période romaine, elles ont été réunies une dizaine de fois sous l'autorité administrative et militaire d'un seul gouverneur[2]. Elles ont connu le même mouvement d'urbanisation, commencé sous Auguste, qui a imprimé une remarquable impulsion aux comptoirs puniques et aux villes indigènes. Elles se sont généralement agrandies et dotées des monuments de l'*ornatus civitatis*, comme les édifices de spectacle. Ces coûteuses constructions étaient des éléments importants de la cité, qui permettaient d'offrir un lieu de détente et de plaisir à la population et d'afficher sa puissance.

Quatorze monuments sont répertoriés en Maurétanie romaine: cinq théâtres, cinq amphithéâtres et quatre cirques. Ils n'ont pas encore fait l'objet d'une recherche d'ensemble, comme cela a déjà été le cas pour les théâres et les amphithéâtres de Proconsulaire[3]. Nous allons vous présenter une synthèse[4], en insistant sur les particularités architecturales, les adaptations ou les transformations des édifices les mieux connus.

* Adeline Pichot, Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité, Université de Lausanne.

1. Julien (1975), p. 124-5.

2. Decret, Fantar (1998), p. 181.

3. Lachaux (1979).

4. Dans le cadre d'une thèse de doctorat, Université de Lausanne (Suisse), sous la direction du Pr. T. Luginbühl.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 261-272.

1
Les théâtres

Deux théâtres ont été fouillés en Maurétanie Césarienne (TAB. 1): *Caesarea* (Cherchel) et *Tipasa* (Tipaza). Une inscription[5] retrouvée à *Sitifis* (Sétif) et quelques substructures laissent supposer qu'un théâtre a été construit, mais très peu d'informations ont été publiées[6]. En Tingitane, un théâtre a été repéré à *Zilil* (Dchar Jedid), mais il est entièrement enseveli et n'a encore jamais été étudié. Le "théâtre-amphithéâtre" de *Lixus* (à côté de Larache) est décrit dans la deuxième partie.

Le théâtre de *Caesarea* (FIG. 1) mesure 90 m dans sa plus grande largeur et il pouvait accueillir environ 6.300 personnes. C'est un des plus anciens théâtres d'Afrique romaine. Le roi de Maurétanie Juba II a entrepris sa construction dès son arrivée au pouvoir, en 25 av. J.-C.[7]. Il a choisi un plan de type italien, en s'inspirant probablement du théâtre de Pompée à Rome[8]. Dans les deux cas, un *sacellum* est présent au sommet de la *cavea*. Cette décision confirme l'utilisation du théâtre comme un outil de propagande impériale, même dans les régions qui ne faisaient pas encore partie de l'Empire[9]. La scène, l'*orchestra* et la partie inférieure de la *cavea* ont disparu lors de l'installation de l'arène (34×26 m). Cette transformation date du II^e^ ou du III^e^ siècle ap. J.-C. Son but était de proposer un endroit adapté aux combats de fauves et aux luttes de gladiateurs, très appréciés du public à cette époque. La forme asymétrique de l'arène montre les contraintes imposées aux architectes pendant la transformation, puisqu'ils ne pouvaient pas détruire le mur de scène, dont le *porticus post scaenium* constituait la limite méridionale du *forum*.

Le théâtre de *Tipasa* (FIG. 2) mesure 64 m dans sa plus grande largeur et il pouvait accueillir environ 3.500 personnes. Sa date de

5. *CIL* VIII, 8438.

6. GSELL (1901), p. 200; SINTES, REBAHI (2003), p. 297.

7. PICARD (1975), p. 394; ID. (1980), p. 52.

8. Après la défaite du parti pompéien, Juba II fut envoyé à Rome par César pour y être élevé. Il a pu assister à des représentations dans le seul théâtre permanent de la ville: celui construit par Pompée entre 61 et 52 av. J.-C.

9. PICARD (1980), p. 52.

Tableau 1: Récapitulatif des données disponibles sur les théâtres.

	Césarienne			Tingitane
	Caesarea	*Sitifis*	*Tipasa*	*Zilil*
Date de construction	Entre 25 et 15 av. J.-C.	–	Fin IIe ou début IIIe s.	–
Diam. de la *cavea*	90 m	–	64 m	–
Type de *cavea*	adossée	–	construit	–
Nombre de places	6.300	–	3.500	–
Sacellum	oui	–	oui	–
Transformation	Ajout d'une arène IIe ou IIIe s.	–	–	–
Références bibliographiques	Golvin, Leveau (1979) Picard (1980)	*CIL* VIII, 8438 Gsell (1901)	Frézouls (1952) Lancel (1982)	Akerraz *et al.* (1981-82)

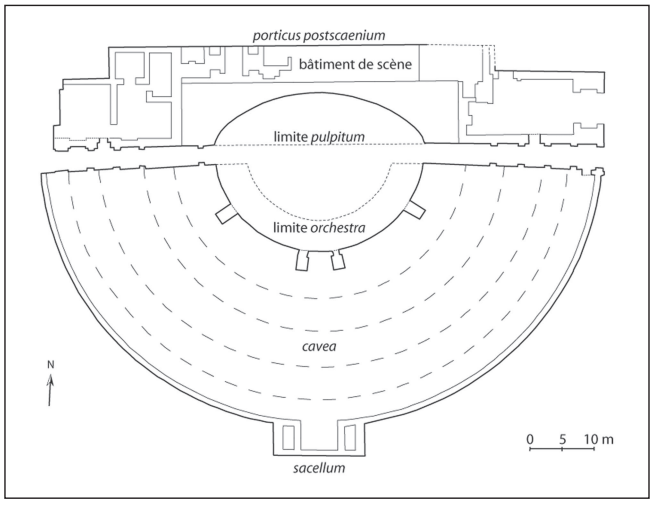


Fig. 1: Théâtre de *Caesarea*.

construction est difficile à établir, mais il remonte à la fin du IIe siècle ou au début du IIIe siècle. Il fait probablement partie des travaux de prestige entrepris par la ville, après qu'elle a reçu son titre de *colonia*[10]. Le plan, constitué des éléments classiques d'un

10. Frézouls (1952), p. 174-5.

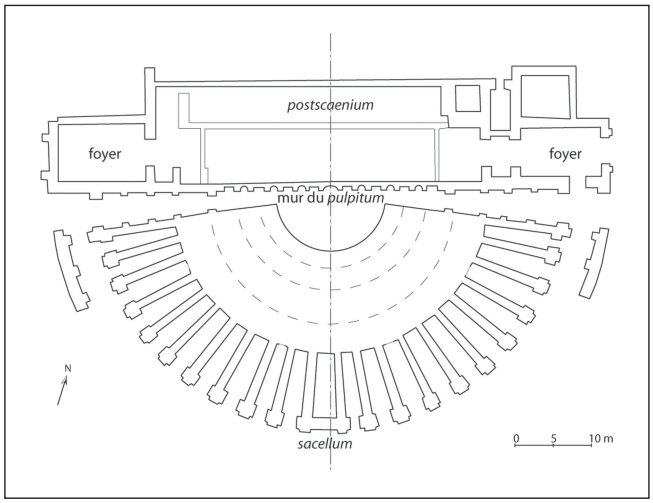


Fig. 2: Théâtre de *Tipasa*.

théâtre latin, présente des influences orientales[11]: la saillie du *postscaenium* par rapport aux foyers, la forme allongée de ces derniers, et surtout la présence de 15 niches décoratives sur le mur du *pulpitum* ainsi que l'absence d'escaliers menant à l'*orchestra*[12].

2
Les amphithéâtres

Deux amphithéâtres sont bien documentés en Césarienne (TAB. 2): *Caesarea* et *Tipasa*. Très peu d'informations ont été publiées sur celui de *Tigava Castra* (Bel Abes)[13]. À *Sitifis*, comme pour le théâtre, l'amphithéâtre est connu par une inscription[14], mais aucune découverte n'a confirmé son existence. En Tingitane, le monument de *Lixus* correspond plus, par son architecture, à un amphithéâtre qu'à un théâtre.

11. FRÉZOULS (1952), p. 172.

12. Le mur du *pulpitum* du théâtre de Palmyre présente les mêmes caractéristiques, avec 13 niches, et celui de Bosra avec 11 niches.

13. GOLVIN (1988), p. 90; LEVEAU (1977), p. 290.

14. *CIL* VIII, 8482 et 8507; *AE*, 1928, 39; *AE*, 1949, 258.

Tableau 2: Récapitulatif des données disponibles sur les amphithéâtres.

	Césarienne					Tingitane
	Caesarea	*Caesarea* arène du théâtre	*Sitifis*	*Tigava Castra*	*Tipasa*	*Lixus*
Date	Entre 25 et 5 av. J.-C.	II^e ou III^e s.	fin III^e - début IV^e s.	II^e s.?	III^e s.	Début I^er s. ou entre 70 et 120
Nombre de places	9.900 puis 14.500	6.330	–	–	–	4.450
Mesure des axes de l'arène	101×44 m	34×26 m	–	44×26 m	57×35 m	32,5×32 m
Transformation	Agrandissement de la *cavea* II^e s.?	–	–	–	–	–
Références bibliographiques	Golvin, Leveau (1979) Leveau (1990)	Golvin, Leveau (1979) Leveau (1982)	*CIL* VIII, 8482 et 8507 *AE*, 1928, 39 et 1949, 258	Golvin 1988 n°46 Leveau (1977)	Baradez (1952) Golvin (1988) n°130	Ponsich (1976) Ponsich (1982)

Le tracé très particulier de l'arène de l'amphithéâtre de *Caesarea* (FIG. 3), un espace central rectangulaire (57×44 m) prolongé par deux extrémités semi-circulaires, n'est pas une maladresse architecturale. C'est un des rares jalons construits endur, qui permet de suivre l'élaboration du plon classique de l'amphithéâtre. Juba II a pu s'inspirer du "double théâtre" en bois construit par Curion[15] ou du "théâtre cynégétique" aménagé temporairement par César sur le *Forum Romanum*[16]. Pendant sa jeunesse à Rome, il n'existait aucun amphithéâtre monumental et les grandes chasses ou les reconstitutions de batailles étaient organisées dans le *Circus* maximus. La forme allongée de l'arène de *Caesarea* rappelle celle d'un

15. En 52 av. J.-C., à l'occasion des jeux funéraires organisés pour la mort de son père. PLIN., XXXVI, 117.

16. En 46 av. J.-C., à l'occasion de son quadruple triomphe sur la Gaule, Alexandrie, le Pont et l'Afrique. DIO CASSIO, XLIII, 22; GOLVIN (1988), p. 414; LEVEAU (1983), p. 350.

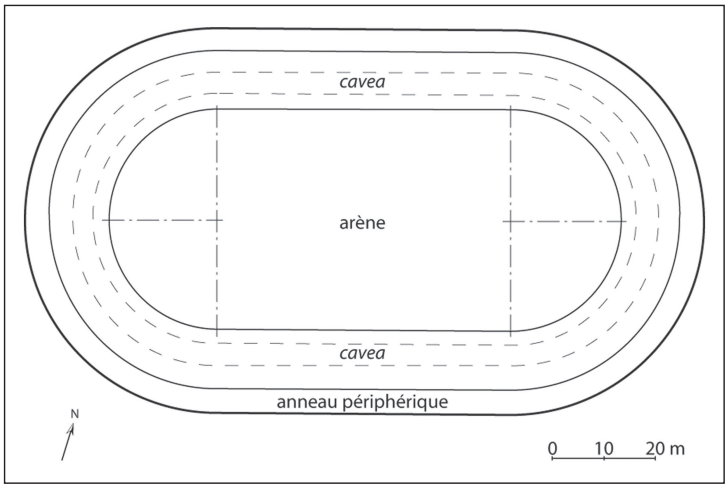


Fig. 3: Amphithéâtre de *Caesarea*.

cirque débarrassée de sa *spina*. Juba II a voulu doter sa capitale d'un édifice spécialement conçu pour les représentations à grand spectacle, les combats de gladiateurs se déroulant plutôt sur le *forum*[17]. La *cavea*, qui pouvait contenir 9.900 personnes au début, a été agrandie par un anneau périphérique probablement au IIe siècle, pour atteindre 14.500 places[18].

L'amphithéâtre de *Tipasa* (FIG. 4) a été édifié au IIIe siècle, à l'emplacement d'une ancienne nécropole, en empiétant sur les bâtiments voisins et en utilisant de nombreux réemplois[19]. Comme il s'est superposé à des structures préexistantes, il a une forme inhabituelle: l'ellipse de son arène (57×35 m) s'inscrit dans un rectangle (80 m de long sur 50 m minimum de large) et son contour extérieur, pour sa moitié nord, est très irrégulier.

Le "théâtre-amphithéâtre" de *Lixus* a été interprété comme un édifice mixte[20] depuis les premières fouilles des années 1960[21]. Il est pourtant difficile de confirmer la présence d'une scène, qui aurait été située sur des thermes utilisées en même temps que l'amphithéâtre.

17. GOLVIN, LEVEAU (1979), p. 839-40.
18. GOLVIN (1988), p. 113.
19. GOLVIN (1988), p. 139.
20. C'est-à-dire servant à la fois de théâtre et d'amphithéâtre.
21. PONSICH (1965), p. 23-7.

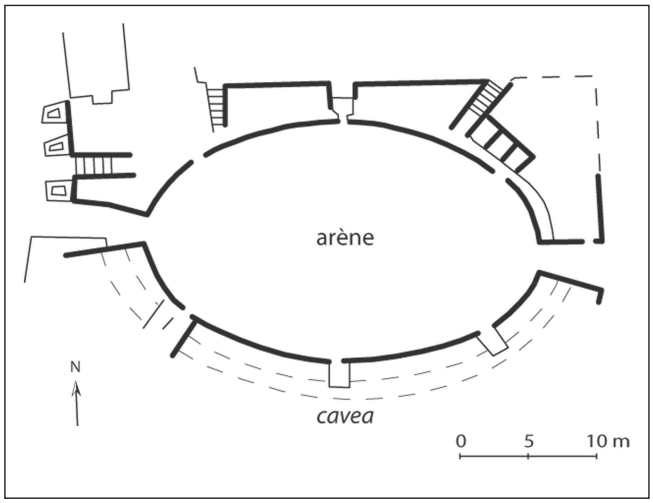


Fig. 4: Amphithéâtre de *Tipasa*.

La proximité des deux bâtiments permet de douter du double usage de ce monument et pose des problèmes pour établir la chronologie. Michel Ponsich situe la construction au début du I^er^ siècle[22], mais des travaux plus récents la datent entre 70 et 120 de notre ère[23]. La *cavea* semi-circulaire[24] mesure 55 m dans sa plus grande largeur et pouvait accueillir 4.450 personnes.

L'arène est pratiquement ronde (32,5×32 m) et de petite taille. Sa grande profondeur permettait de présenter des *venationes* en toute sécurité et sa forme de manège était parfaite pour des démonstrations de dressage, mais beaucoup moins pour les combats de gladiateurs – ces derniers pouvaient avoir lieu sur le *forum*[25] et ils étaient moins appréciés du public africain.

22. Ponsich (1976), p. 317.

23. Lenoir (1992), p. 278; Golvin (1988), p. 231.

24. Golvin (1988), p. 233.

25. A l'époque de César puis d'Auguste, aucun édifice spécifique n'existait pour les combats de gladiateurs, qui avaient lieu en général sur le *forum*. Cette coutume a pu être conservée en Afrique. Svet., *Ces.*, xxxix et *Aug.*, xliii.

3
Les cirques

En Césarienne, deux cirques ont été fouillés, celui de *Caesarea* et celui de *Sitifis* (TAB. 3). A *Auzia* (Sour el Ghozlane) une inscription mentionne la construction de *metae*, d'œufs et d'une tribune pour les juges[26]. A *Saldae* (Bougie) des *ludi circensis* sont connus par l'épigraphie[27]. Mais dans les deux cas, les édifices n'ont jamais été découverts. Actuellement, aucun cirque n'est connu en Maurétanie Tingitane.

Les cirques datent tous de la même période et leurs dimensions sont similaires. Ces sont des édifices monumentaux, sauf celui d'*Auzia* qui n'était pas entièrement construit et n'avait que quelques aménagements permanents installés au début du IIIe siècle. Pour toutes les Maurétanies et la Numidie, il n'existait donc que deux cirques monumentaux. Ce chiffre est étonnant vu la passion des Africains pour les courses – une passion visible sur les mosaïques, à travers l'épigraphie et dans les textes. De nombreux jeux devaient se dérouler sur des pistes aménagées pour l'occasion, délimitées par des palettes mobiles en bois[28]. Les seuls éléments vraiment importants étaient la *spina*, les *metae* et un moyen d'indiquer le nombre de tours au public – ces deux derniers éléments ont été construits en pierre dans le cirque d'*Auzia*. Seules quelques riches cités pouvaient s'offrir un cirque, mais elles ne décidaient de le faire qu'a-

Tableau 3: Récapitulatif des données disponibles sur les cirques.

	Césarienne		
	Auzia	*Caesarea*	*Sitifis*
Date	Début IIIe s.?	Début IIIe s.?	Deuxième moitié du IVe s.?
Mesure (longueur x largeur)	–	≅ 480×80 m	≅ 450×77 m
Monumental	*metae*, œufs, tribune des juges	oui	oui
Références bibliographiques	*CIL* VIII, 9065 Humphrey (1986)	Humphrey (1986)	Fevrier, Gaspary (1966)

26. *CIL* VIII, 9065.
27. *CIL* VIII, 8938.
28. HUMPHREY (1986), p. 295.

Tableau 4: Récapitulatif général.

		Théâtre	Amphithéâtre	Cirque
Césarienne	*Auzia*			x[1]
	Caesarea	x	x	x
	Saldae			x[2]
	Sitifis	x[3]	x[4]	x
	Tigava Castra		x	
	Tipasa	x	x	
Tingitane	*Lixus*	x		
	Zilil	x[5]		

Notes
[1] Inscr. *CIL* VIII, 9052, 9065 et 9067.
[2] Inscr. *CIL* VIII, 8938.
[3] Inscr. *CIL* VIII, 8438.
[4] Inscr. *CIL* VIII, 8482 et 8507; *AE*, 1928-39 et 1949-258.
[5] Encore enseveli, aucune publication.

près s'être dotées d'un centre monumental, d'un théâtre et d'un amphithéâtre, comme à *Caesarea* ou à *Leptis Magna*[29]. Le cirque ne faisait pas partie des priorités en matière d'urbanisme.

4
Conclusion

Six villes en Maurétanie Césarienne et deux en Tingitane possédaient au moins un édifice de spectacle (TAB. 4). Seule *Caesarea* présente de manière certaine les trois types de monument[30]. *Tipasa* avait un théâtre et un amphithéâtre. A *Sitifis* le cirque a été fouillé; mais le théâtre et l'amphithéâtre ne sont connus que par l'épigraphie.

Ces monuments se trouvaient dans des cités importantes, assez riches et la plupart sur la côte méditerranéenne (sauf *Tigava Castra*, *Auzia* et *Sitifis* qui sont à l'intérieur des terres). Aucun édifice connu ne se situe entre *Tigava Castra* et la côte Atlantique; cette absence est certainement liée au développement urbain qui a été moins important dans cette partie – il n'existait pratiquement pas de grande

29. Ville importante de Proconsulaire, où le théâtre a été construit en 1 ou 2, l'amphithéâtre en 56 et le cirque pendant la deuxième moitié du II^e^ siècle.

30. Il y avait peut-être un stade, repéré au début du XX^e^ siècle par Stéphane Gsell: GSELL (1911), F. 4.

ville capable de construire un théâtre ou un amphithéâtre, encore moins un cirque. La présence de cet édifice était plus importante dans la partie est de la Césarienne, qui était la zone la plus densément urbanisée, plus proche de la Numidie et de la Proconsulaire, où l'on a construit de très nombreux monuments de jeu.

Au moins deux de ces villes sont des capitales de provinces, où l'autorité impériale s'exerçait et où les populations se trouvaient en contact avec la civilisation romaine. Certains édifices de spectacle furent bâtis après l'accès à un statut particulier. À *Sitifis*, la décision de construire l'amphithéâtre date du voyage de Maximien en Grande Kabylie, lors d'une campagne contre les *Quinquegentanei*[31]. L'édifice a pu être commencé après cette période de trouble et terminé quelques années plus tard, après la création de la province de Maurétanie Sitifienne en 303[32].

Des nombreux édifices ne sont connus que par des inscriptions épigraphiques ou n'ont pas encore été fouillés. Il serait intéressant de relancer les recherches sur le terrain et de pouvoir expliquer plus clairement la faible densité d'édifices de spectacle en Maurétanie Tingitane, voire leur absence dans des villes importantes comme *Tingis* (capitale) ou *Volubilis*.

Références bibliographiques

Akerraz A., Khatib-Boujibar N., Hesnard A. *et al.* (1981-82), *Fouilles de Dchar Jdid 1977-1980*, «BAM», xiv, p. 169-225.

Baradez J. (1952), *Tipasa, ville antique de Maurétanie*, Direction de l'Intérieur et des Beaux-Arts, Alger.

Decret F., Fantar M. (1998), *L'Afrique du nord dans l'antiquité: histoire et civilisation (des origines au v^e siècle)*, Paris.

Di Vita-Evrard G. (1992), *La dédicace des Horrea de Tubuscu et l'ère de la province dans les Maurétanies*, dans *L'Africa romana ix*, p. 843-64.

Fevrier P.-A., Gaspary A. (1966), *L'hippodrome de Sétif*, «Archéologia», 8, p. 28-31.

Frézouls E. (1952), *Le théâtre romain de Tipasa*, «MEFRA», 91, p. 111-77.

Golvin J.-C. (1988), *L'amphithéâtre romain: essai sur la théorisation de sa forme et de ses fonctions*, Paris.

Golvin J.-C., Leveau P. (1979), *L'amphithéâtre et le théâtre-amphithéâtre*

31. Rebuffat (1992), p. 375.
32. Di Vita-Evrard (1992), p. 846; Laporte (1998), p. 1119.

de Cherchel: monuments à spectacle et histoire urbaine à Caesarea de Maurétanie, «MEFRA», 91, p. 817-43.
Gsell S. (1901), *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris.
Gsell S. (1911), *Atlas archéologique de l'Algérie*, Paris.
Humphrey J. H. (1986), *Roman circuses: arenas for chariot racing,* London.
Julien C.-A. (1975), *Histoire de l'Afrique du Nord: Tunisie, Algérie, Maroc. Des origines à la conquête arabe (647 ap. J.-C.)*, Paris.
Lachaux J.-C. (1979), *Théâtres et amphithéâtres d'Afrique proconsulaire*, Aix-en-Provence.
Lancel S. (1982), *Tipasa de Maurétanie: histoire et archéologie*, dans *ANRW*, 2, 10.2, Berlin-New York.
Laporte, J.-P. (1998), *Une inscription de Saldae et la date de séparation des Maurétanies Césarienne et Sitifienne*, dans *L'Africa romana XII*, p. 1111-21.
Lenoir M. (1992), *Lixus à l'époque romaine*, dans *Lixus: Actes du colloque organisé par l'Institut des sciences de l'archéologie et du patrimoine de Rabat avec le concours de l'Ecole française de Rome, Larache, 8-11 novembre 1989*, Rome, p. 271-87.
Leveau P. (1977), *Recherches historiques sur une région montagneuse de Maurétanie Césarienne: des Tigava Castra à la mer*, «MEFRA», 89, p. 257-311.
Leveau P. (1982), *Caesarea de Maurétanie*, dans *ANRW*, 2 10.2, Berlin-New York, p. 683-738.
Leveau P. (1983), *L'urbanisme des princes clients d'Auguste: l'exemple de Caesarea de Maurétanie*, dans *Architecture et société: de l'archaïsme grec à la fin de la République romaine: Actes du colloque international organisé par le Centre national de la recherche scientifique et l'Ecole française de Rome, Rome 2-4 décembre 1980*, Paris-Rome, p. 349-54.
Leveau P. (1990), *Le problème de la date de l'amphithéâtre de Caesarea de Maurétanie: sa construction et son agrandissement*, dans *Spectacula 1. Gladiateurs et amphithéâtres: actes du colloque tenu à Toulouse et à Lattes les 26, 27, 28 et 29 mai 1987*, Lattes, p. 47-54.
Picard G. C. (1975), *La date du théâtre de Cherchel et les débuts de l'architecture théâtrale dans les provinces romaines d'Occident*, «CRAI», p. 386-97.
Picard G. C. (1980), *La date du théâtre de Cherchel*, «BAA», VI, p. 49-54.
Ponsich M. (1965), *Lixus, cité légendaire, entre dans l'histoire*, «Archéologia», 4, p. 23-7.
Ponsich M. (1976), *Le théâtre-amphithéâtre de Lixus (Maroc)*, *Homenaje a García Bellido*, 4, Madrid, p. 297-323.
Ponsich M. (1982), *Lixus: Informations Archéologiques*, dans *ANRW*, 2 10.2, Berlin-New York, p. 817-60.
Rebuffat R. (1992), *Maximien en Afrique*, «Klio», 74, p. 371-79.
Sintes C., Rebahi Y. (2003), *Algérie antique: catalogue de l'exposition, 26 avril au 17 août 2003, Musée de l'Arles et de la Provence antiques*, Arles.

Isabella Bona

Piante esotiche, una ricchezza dell'Africa in Plinio il Vecchio

Nei libri XII e XIII della *Naturalis historia*, che aprono l'ampia sezione dedicata al mondo vegetale (XII-XIX sulle piante e i loro prodotti; XX-XXVII sui medicamenti che si ricavano da esse), Plinio descrive le piante esotiche. Nel primo, seguendo un criterio geografico abbastanza rigoroso, il naturalista, dopo aver parlato degli alberi presenti nelle regioni situate tra l'India e la Persia e in Arabia (in particolare §§ 17-84), si sofferma sulle piante che crescono nelle regioni poste sul Mediterraneo.

Tra le *peregrinae arbores*, che costituiscono una ricchezza dell'Africa del Nord (§§ 107-11), è ricordato il *metopon* (§ 107), albero dal quale è prodotta, in modo simile alla resina, una sostanza detta gomma ammoniaco (*hammoniaci lacrima*), distillata nelle distese di sabbia, da cui prende il nome anche l'oracolo di Ammone (nell'oasi di Siwa), situato nel nord del deserto libico. Questa, rimanendo attaccata alla sabbia stessa durante la sua formazione, perdeva in parte il suo valore, venendone adulterata, ed era perciò preferita quanto più piccole e più pure erano le zollette in cui si presentava; il prezzo della qualità migliore era di 40 assi la libbra. Plinio ne menziona due specie: il *thrauston*, che assomiglia all'incenso maschio ed era molto apprezzato, e quella chiamata *phyrama*, oleosa e resinosa. La gomma ammoniaco è descritta anche da Dioscoride[1], il quale situa la pianta in Libia, nelle vicinanze di Ci-

* Isabella Bona, Dipartimento di Archeologia e Filologia Classica, Università degli Studi di Genova.

1. DSC., III, 84. Nel passo non c'è menzione del *metopon*, citato invece da Dioscoride a I, 59 e III, 83 a proposito di un albero (μέτωπον o μετώπιον, anche nelle varianti νέτωπον e νίωπον) che produce il *galbanum*, da identificare nella ferula orientale (*Ferula galbaniflua* Boiss. e Buhse), mentre a I, 33 lo stesso termine è riferito a un olio preparato in Egitto, estratto da mandorle amare con l'aggiunta di varie sostanze (la ricetta è descritta in PLIN., *nat*., XIII, 8; cfr. anche XV, 26).

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 273-284.

rene, collocandone l'origine presso il santuario di Ammone, e, al pari di Plinio, ne distingue due qualità: θραῦσμα "frammento" e φύραμα "miscuglio", perché più terrosa e pietrosa. Tale pianta, definita dal medico greco simile a una ferula che produce un succo amaro, si potrebbe identificare con la *Ferula communis* L., di cui si conoscono due varietà, *brevifolia*, tipica dell'Egitto e della Cirenaica, e *gummifera*, diffusa in Marocco, che forniscono entrambe un incenso utilizzato ancor oggi dai pellegrini che si recano alla Mecca, o, forse meglio, con la *Ferula Marmarica* L., copiosa in Cirenaica e in Egitto[2]. Le due specie di gomma ammoniaco sarebbero attualmente classificate come *Ammoniacum electum*, il *thrauston*, in granelli simili a quelli dell'incenso, e *Ammoniacum amygdaloides*, il *phyrama*. La gomma ammoniaco è annoverata da Plinio anche tra le piante officinali per le sue molteplici proprietà; le stille erano, infatti, emollienti, riscaldanti, e costituivano uno degli ingredienti principali per colliri, impiastri cicatrizzanti e risolventi; assunte in pozione avevano effetto lassativo e prese pure, cotte o abbinate con altre sostanze giovavano alla cura di varie malattie[3].

Al § 109 troviamo la *cypros*, albero che cresce in Egitto, identificabile secondo alcuni, come rileva il naturalista latino, con quello chiamato in Italia *ligustrum*; ha le foglie della *zizyphus*[4] e il seme uguale a quello del *coriandrum*[5], bianco e profumato, che, fatto cuocere nell'olio e spremuto, produce una sostanza detta *cypros* dal

2. Cfr. *RE*, s.v. Ἀμμωνιακόν, *ammoniacum* [P. WAGLER], I, 2, 1894, coll. 1860-1; A. ERNOUT, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle, livre XII*, Paris 1949, p. 98; J. ANDRÉ, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris 1985, pp. 116 e 160.

3. PLIN., *nat.*, XXIV, 23. Cfr. DSC., III, 84. Le diverse proprietà della gomma ammoniaco sono ricordate anche da Celso (V, 5; 11; 18, 6) e da Scribonio Largo, il quale nel *Compositionum liber* la prescrive in più casi (28; 35; 82; 131; 259; 262; 264; 270). Ancor oggi questa gommoresina viene usata per la preparazione di mastici e in farmacia come espettorante, antispasmodico, diuretico e nella cura dei reumatismi.

4. Si tratta del giuggiolo comune (*Zizyphus vulgaris* Lmk. = *Zizyphus jujuba* Mill.; fam. Ramnacee), trapiantato in Italia già al tempo dei Romani. Il termine *zizyphus* o *zizyphon* è di origine sconosciuta, forse siriana o africana. Cfr. ANDRÉ, *Les noms*, cit., p. 280.

5. *Coriandrum sativum* L. (cfr. PLIN., *nat.*, XIX, 117; 123; 170; XX, 216-8). Il vocabolo deriva da κόρις "cimice", poiché l'odore del coriandolo fresco schiacciato ricorda quello dell'insetto (cfr. ANDRÉ, *Les noms*, cit., p. 75); eccetto il frutto maturo, che è aromatico, la pianta (fam. Ombrellifere) è infatti fetida, mentre i semi sferoidali rosso-bruni, nauseanti se freschi, hanno un odore aromatico essiccati e vengono usati frequentemente in cucina, nella fabbricazione di liquori e di pasticceria, soprattutto per confetti.

profumo soave, il cui prezzo era di 5 denari la libbra. Plinio osserva come la qualità migliore fosse quella ricavata dalla pianta che cresceva a Canopo sulle rive del Nilo, ponendo al secondo posto quella di Ascalona in Giudea e al terzo quella dell'isola di Cipro. Le prime due località sono menzionate, anche se in ordine inverso e senza alcuna importanza classificatoria, pure da Dioscoride[6], il quale si differenzia ancor più da Plinio, paragonando la *cypros* a un albero di olivo, ma con foglie più larghe, più tenere e più verdi, dai fiori profumatissimi a forma di grappolo e con semi neri simili a quelli del sambuco. La *cypros*[7] è la *Lawsonia inermis* L. (fam. Litracee), pianta che cresce nell'Africa del Nord e in Asia in climi caldi subtropicali. Dai suoi fiori, piccoli, bianchi e soavemente profumati, e non dai semi, come riporta in modo errato Plinio, si estraeva fin dall'antichità un'essenza molto forte[8], mentre dalle foglie essiccate e polverizzate si otteneva una tintura rossa per i capelli, la cui preparazione è descritta dai due autori[9], i quali riferiscono concordemente che alle foglie tritate si doveva aggiungere il succo del *malum strutheum*[10], varietà di mela cotogna piccola. Tale tintura, composta da tannino, sostanze grasse, essenza, resine e sostanze coloranti aranciate, è chiamata hennè o henna, dal nome arabo *Al-henneh* o *Al-henna*, e il suo impiego per i capelli e per le unghie, comunissimo ancor oggi in tutti i paesi arabi, in cui la coltura è praticata soprattutto per uso familiare, si è diffuso ovunque. L'identificazione della *cypros* col *ligustrum*[11] è ribadita da Plinio anche a XXIV, 74, ove giustamente egli esprime il medesimo scetticismo[12], poiché tale identificazione, dovuta a una certa rassomiglianza tra le due piante, non è del tutto sicura; infatti, l'equivalente del *Ligustrum vulgare* L. non sarebbe la *cypros* ma la *spiraea*[13], i cui

6. DSC., I, 95.

7. Per *cypros*, termine di origine semitica (cfr. SEXT. PLAC., 26, 7: *cypros Sidonia*; vedi anche l'ebraico *koper*), cfr. ANDRÉ, *Les noms*, cit., p. 85.

8. Il profumo di colore verde, ricavato dall'olio della *cypros*, è menzionato anche da Plinio (*nat.*, XIII, 17; XV, 28).

9. DSC., I, 95; PLIN., *nat.*, XXIII, 91.

10. Cfr. CATO, *agr.*, 133, 2; VARRO, *rust.*, I, 59, 1; COLUM., V, 10, 19; PLIN., *nat.*, XV, 38.

11. Cfr. VERG., *buc.*, 2, 18; OV., *met.*, XIII, 789; PLIN., *nat.*, XVI, 77.

12. PLIN., *nat.*, XII, 109: *Hanc esse dicunt arborem quae in Italia ligustrum vocetur*; XXIV, 74: *Ligustrum si eadem arbor est, quae in oriente cypros*.

13. Cfr. THPHR., *hist. plant.*, I, 14, 2; VI, 1, 4; PLIN., *nat.*, XXI, 53.

steli flessibili sono usati nella lavorazione artigianale del vimine[14]. La confusione è perdurata nei secoli[15] e tuttora nel dialetto toscano la *Lawsonia inermis* è chiamata levistico di Levante, una delle denominazioni del ligustro, che corrisponde al *Levisticum officinale* Koch, l'"appio montano" o "sedano di monte", la cui radice dal sapore piuttosto acre e amaro ha proprietà diuretiche[16]. Alcune parti della *cypros* venivano largamente utilizzate anche in medicina. Plinio ricorda le proprietà calorifiche dell'olio ricavato da essa, che rilassava pure i tendini; con le foglie si facevano impacchi per lo stomaco e le irritazioni vaginali e, masticate fresche, guarivano le ulcere sierose della testa e della bocca, mentre in decotto giovavano alle ustioni e alle lussazioni; il fiore, unito ad aceto, calmava i mali di testa e, bollito da solo o col miele, sanava le ulcere corrosive e quelle putrescenti[17].

Sempre in Egitto cresce anche l'*aspalathos* (§ 110), un arbusto spinoso bianco di media grandezza dal fiore simile alla rosa, la cui radice è ricercata in profumeria[18]. Plinio riferisce poi, con ragionevole dubbio (*tradunt*), la notizia secondo cui rimarrebbe il medesimo profumo soave dell'aspalato su qualunque arbusto si incurvi l'arcobaleno, mentre se questo accadesse all'aspalato stesso, la soavità del profumo sarebbe inesprimibile[19]. Il migliore, riconoscibile dal colore rossiccio o rosso fuoco, dalla compattezza che rivela al tatto e dal profumo, che ricorda quello del castorio[20], era venduto

14. Cfr. André, *Les noms*, cit., p. 246.

15. Cfr., ad es., Ezio (*Tetr.*, I, *Sermo* I, s.v. κύπρος) e Paolo Egineta (VII, 3, s.v. κύπρος), medici greci del VI e VII secolo d.C., i quali attribuiscono alla *cypros* le proprietà del *ligustrum*.

16. Cfr. Colum., XII, 59, 5; Plin., *nat.*, XIX, 165 (*Ligusticum silvestre est in Liguriae suae montibus... ubique... sativum*); XX, 168. Cfr. O. Penzig, *Flora popolare italiana*, vol. I, Genova 1924, p. 269; A. C. Andrews, *Alimentary Use of Lovage in the Classical Period*, «Isis», 33, 1941, pp. 514-8.

17. Plin., *nat.*, XXIII, 90-1; cfr. Dsc., I, 95.

18. Cfr. Plin., *nat.*, XIII, 12; 18; XV, 30.

19. Cfr. Plin., *nat.*, XXIV, 113. La credenza, secondo cui qualsiasi arbusto avrebbe assunto un soave profumo trovandosi alla base di un arcobaleno, è presente già in Pseudo Aristotele (*probl.*, 906 a36-b34). L'effetto dell'arcobaleno è segnalato ancora da Plinio a XI, 37, a proposito del miele delle api, a XVII, 39, per l'odore della terra, e a XXI, 39, ove però la notizia è dovuta a una confusione tra il nome greco ἶρις dell'arcobaleno e quello della pianta (*iris*); la svista deriverebbe dal passo teofrasteo (*de caus. plant.*, VI, 17, 6-7) sull'influsso dell'arcobaleno sugli alberi, su cui si basa sicuramente Plinio.

20. Il *castoreum*, liquido secreto da due ghiandole poste sotto la coda vicino agli

a 5 denari la libbra. Il naturalista osserva, infine, che alcuni chiamano la pianta *erysisceptrum*, mentre altri *sceptrum*[21], denominazioni presenti anche a XXIV, 112, ove egli distingue più precisamente due specie di *aspalathos*, uno spino silvestre bianco, alto quanto un vero e proprio albero, che vive in Oriente, e un arbusto più basso, ugualmente irto di spine, che cresce nelle isole di Nisiro[22] e di Rodi, chiamato pure *adipsatheos* e, dai Siriani, *diaxylon*[23], ribadendo che il migliore è quello meno somigliante alla ferula nello spessore e dal colore rosseggiante o tendente al purpureo, se scortecciato. La descrizione dell'*aspalathos* trova riscontro in Dioscoride (I, 20), in cui, però, al posto di *adipsatheos*, figura il termine σφάγνος[24] e, tra i luoghi di provenienza citati, è menzionata pure l'isola di Istro. In realtà, il sinonimo *adipsatheos*[25], in riferimento, probabilmente, alle proprietà dissetanti della pianta che cresce in zone aride, nel testo pliniano risulta solo nell'*Index* del XXIV libro, ove per il passo suddetto (§ 112) si legge: *Aspalatho sive erysisceptro sive adipsatheo sive diaxylo*, mentre al § 112 il termine *adipsatheos* è restituzione congetturale del Gelenius[26], data la sua presenza nell'*Index*, dal momento che i manoscritti riportano lezioni incomprensibili; altri editori correggono, invece, la menda in *phasganon*[27] o *sphagnon*[28], in base al testo dioscorideo. Tra le diverse proposte di correzione, la preferibile sembra essere *adipsa-*

organi genitali del castoro, era molto usato in farmacopea; Plinio (*nat*., XXXII, 26-31) riporta una lunga descrizione delle sue proprietà medicinali. Cfr. DSC., II, 24. Sulla leggenda dell'auto-castrazione del castoro, citata dal naturalista latino a VIII, 109, e per altre notizie, cfr. I. BONA, *Natura terrestrium (Plin., nat. hist. VIII)*, (Pubblicazioni DARFICLET), n.s. 138, Genova 1991, pp. 135-6 e, in particolare, nota 179.

21. Il termine *erysisceptrum* (cfr. PLIN., *nat*., XXIX, 56), tramandato anche nella forma ridotta *sceptrum*, indicherebbe il gambo legnoso di varie specie di astragali orientali. Teofrasto usa questo termine in *odor*., 57, mentre in *hist. plant*., IX, 7, 3 chiama la pianta col nome più noto, *aspalathos*.

22. Isoletta delle Sporadi, di fronte a Cnido e a sud di Coo.

23. Cfr. *CGL*, III, 560, 34 e 36.

24. Per σφάγνος sinonimo di ἀσπάλαθος cfr. *CGL*, III, 577, 5.

25. Il vocabolo, non attestato in greco, compare nella forma *atipsateos* in *CGL*, III, 552, 66.

26. S. GHELEN (Gelenius), *C. Plinii Secundi Naturalis Historia*, Basileae 1554, *ad loc.*

27. F. NUÑEZ DE GUZMAN (Pintianus), *C. Plinii Secundi Naturalis Historiae libri omnes, cum observationibus* (Salmanticae, 1544), Lugduni 1593, *ad loc*., seguito da L. JAN, K. MAYHOFF, *C. Plinius Secundus. Naturalis Historia*, vol. IV, Stutgardiae 1897, rist. 1967, *ad loc.*

28. D. DETLEFSEN, *C. Plinii Secundi Naturalis Historia*, vol. IV, Berolini 1871, *ad loc.*

theos, che si potrebbe facilmente riconoscere anche nelle lezioni tràdite corrotte (psapheoenon *d*; -oeon *V*; psiphoe *E*; expiateo *X*), supponendo la caduta della prima parte *adi*, essendo preceduta dalla parola *alii*, che, peraltro, si presenta già confusa nei codici con *ati* (*d E*) e con *adi* (*V*). Il fatto che il termine *adipsatheos* non sia attestato altrove[29], ad eccezione del luogo pliniano sopra citato, ossia l'*Index*, non esclude la sua probabile presenza anche nel passo corrispondente, vale a dire il § 112; si potrebbe, forse, ipotizzare che il naturalista latino avesse letto una fonte per noi perduta. Inoltre, in Plinio (*nat*., XII, 108) *sphagnos* designa una pianta del tutto diversa, un muschio, chiamato anche *bryon*[30], di cui il più pregiato si trova nella provincia della Cirenaica ed è noto pure a Cipro, in Fenicia, in Egitto e in Gallia. Questo tipo di muschio, identificabile col genere *Evernia* L., un lichene dal quale si ricava un profumo conosciuto in commercio col nome di "muschio di quercia" e di cui i migliori sono l'*Evernia Prunastri* Ach. e l'*Evernia furfuracea* Fr., comuni in Francia ed esportati in grande quantità dal Marocco[31], è ricordato ancora da Plinio (*nat*., XXIV, 27) con una terza variante: *sphagnos sive sphacos sive bryon*. Anche in Dioscoride (I, 21) il termine σφάγνος, tramandato nelle forme σπλάγχνος, φάσγανος, φάσκος e σφάκος, indica il medesimo tipo di muschio, detto pure βρύον, che cresce sulla scorza di alcuni alberi, quali il cedro, il pioppo bianco e la quercia[32]. Per quanto riguarda, poi, la presenza nel passo dioscorideo (I, 20) del nome dell'isoletta di Istro, situata a nord di Nisiro e a sud di Coo, osserviamo che esso compare solo in alcuni codici (*H Di Da*), mentre in *F* (*Laurent*. 74, 23) è assente e, pertanto, il Wellmann[33], basandosi proprio sul testo pliniano (XXIV, 112), preferisce accogliere l'omissione di *F* e riportare unicamente i nomi delle altre due isole, Nisiro e Rodi. Determinare con sicurezza l'identificazione dell'*aspalathos* appare difficile, data la descrizione troppo vaga fornita da Dioscoride e da Plinio, così come già da Teofrasto[34]; si potrebbe trattare della *Genista horrida* DC o *G. aspalathoides* Lmk., del *Convolvulus scoparius*

29. Cfr. *ThLL*, s.v. *adipsatheo* (*n*?), I, 1900, col. 692, 60-2.

30. Cfr. PLIN., *nat*., XII, 132; XIII, 8.

31. Cfr. ERNOUT, *Pline*, cit., 1949, p. 99; ANDRÉ, *Les noms*, cit., pp. 39 e 244.

32. Teofrasto (*hist. plant*., III, 11, 4) ricorda anche il frassino.

33. M. WELLMANN, *Pedanii Dioscuridis Anazarbei De materia medica libri quinque*, vol. I, Berolini 1958, p. 26.

34. Cfr. *supra*, nota 21.

L. o *C. virgatus* Webb., dello *Spartium villosum* Vahl., tutte piante che crescono nell'Africa del Nord, in Corsica, nei dintorni di Napoli, in Grecia, a Rodi e a Cipro e, in genere, nelle isole del Mar Egeo[35], o ancora, forse meglio, dell'*Alhagi Maurorum* L.[36]. L'*aspalathos*, inoltre, trovava largo uso in medicina; Plinio a XXIV, 113 ne elenca le varie proprietà: guariva le ulcere, le ozene e le ragadi, in pozione eliminava i gonfiori e in decotto era astringente dell'intestino; a XXI, 122 egli specifica, infine, che aggiunto ai petali di rosa costituiva un eccellente rimedio per le affezioni dell'utero e per la dissenteria[37].

Nel XIII libro, tra le piante esotiche che crescono nell'Africa del Nord, particolare attenzione è riservata a quelle della catena dell'Atlante[38] al confine con la Mauretania nord-occidentale, tra le quali primeggia l'*arbor citri*, su cui Plinio si sofferma largamente (§§ 91-102), data l'importanza che ebbe per l'impiego, già a partire dalla fine della Repubblica, nella fabbricazione di lussuose tavole da pranzo, che divennero un vero e proprio *status symbol* in epoca imperiale. Dopo una digressione (§§ 92-4) sulla *mensarum insania*, che le donne rinfacciavano ai mariti quando questi biasimavano le loro perle, in cui emergono la consueta riprovazione moralistica da parte di Plinio e la sua condanna nei confronti del lusso, dello spreco esagerato e di un tenore di vita superiore alle effettive possibilità finanziarie, il naturalista descrive minuziosamente (§§ 95-9) le caratteristiche distintive del legno, ricavato per la lavorazione di queste preziose tavole, della *citrus*, le cui foglie, l'odore e il tronco sono si-

35. Cfr. *RE*, s.v. 'Ασπάλαθος [P. WAGLER], II, 1896, coll. 1710-1; ERNOUT, *Pline*, cit., 1949, pp. 99-100.

36. Cfr. ANDRÉ, *Les noms*, cit., p. 28.

37. Cfr. DSC., I, 20; CELS., V, 24, 1; 27, 1; SCRIBON. LARG., 269; GALEN., XI, 840.

38. Plinio (*nat*., V, 14), descrivendo il monte Atlante, parla della sua altezza e delle pendici ricoperte da fitti boschi d'alberi d'alto fusto di genere sconosciuto, con tronchi molto alti di notevole lucentezza, privi di nodi e con foglie simili a quelle dei cipressi ma di odore sgradevole e ricoperte da un sottile strato di lanugine. Si tratta del cedro dell'Atlante (*Cedrus Atlantica* Manetti), conifera tipica dell'Algeria e del Marocco, che cresce a un'altezza tra i 1.500 e i 2.000 m, con chioma a piramide stretta e punta diritta, e fornisce un legno resistente e di facile lavorazione. Cfr. A. ERNOUT, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle, livre XIII*, Paris 1956, p. 99. I dati riferiti da Plinio con dovizia di particolari sono dovuti a lettura diretta della relazione sull'impresa vittoriosa compiuta dal console Svetonio Paolino, il quale, inviato nell'autunno del 41 d.C. a reprimere la rivolta scoppiata in Mauretania già sotto Caligola, fu il primo romano a raggiungere l'Atlante.

mili al cipresso femmina nonché a quello selvatico[39]. Il materiale ottenuto dalle nodosità della radice[40], e quindi sviluppatosi interamente sotto terra, era più raro rispetto alle protuberanze che si formano nella parte superiore dell'albero, compresi i rami, ed era anche il più apprezzato; Plinio ironicamente osserva che ciò che veniva comprato a così caro prezzo in realtà non era altro che un difetto della pianta[41], la cui grossezza, assieme a quella delle radici, veniva stimata sulla base del diametro delle sue sezioni. La *citrus* più pregiata cresceva sul monte Ancorario nella Mauretania Citeriore[42], ma già nel I secolo d.C. la sua riserva era ormai esaurita. La principale qualità di tali tavole era quella di possedere delle striature e, a seconda delle forme assunte, godevano di maggiore o minore considerazione: le più ricercate erano le cosiddette "tigrate" per le venature dall'andamento allungato, le "panterine" per le piccole spirali ad andamento ritorto e quelle con striature ondulate che ricordavano gli ocelli delle code di pavone[43]; inferiori erano, invece, ritenute le tavole con fitte striature granulate, dette "apiate" per la loro somiglianza con l'apio[44]. Ma la prerogativa più rilevante consisteva nel colore, e il preferito era quello del vino melato poiché rifletteva il medesimo colore del vino servito a tavola, qualora esso vi venisse versato[45]. Dopo aver accennato (§§ 97-8) alle dimensioni di queste

39. La descrizione risale a Teofrasto (*hist. plant.*, V, 3, 7). Sul cipresso e sulle sue varietà cfr. PLIN., *nat.*, XVI, 139-42.

40. Plinio (*nat.*, XVI, 129) riferisce che le radici della *citrus* sono quelle più estese e più fitte. I pregi del legno di questa pianta sono ricordati ancora a *nat.*, XVI, 66 e 185.

41. Lo stesso *vitium* sottolineato da Plinio si riscontra anche in Seneca (*ben.*, VII, 9, 2), il quale con altrettanta ironia nota: *Vides istic mensas et aestimatum lignum senatorio censu, eo pretiosius quo illud in plures nodos arboris infelicitas torsit*.

42. Il monte, situato nelle vicinanze della fortezza Tingitana, è citato anche da Ammiano Marcellino (XXIX, 5, 25).

43. Cfr. MART., XIV, 85.

44. L'*apium*, connesso con *apis* "ape", essendo una pianta molto mellifera, è un genere della famiglia Ombrellifere comprendente 15-20 specie diffuse nelle regioni temperate. Largamente coltivata è la specie *Apium graveolens* L. o *sativum*, il sedano comune, ricordato da Plinio a *nat.*, XIX, 124 e, per le sue molteplici proprietà medicinali, a *nat.*, XX, 112-5.

45. PLIN., *nat.*, XIII, 97: *maxime mulsi placet, vinis suis refulgens*. La lezione *vinis* è tramandata solo dal codice più antico (*M* = *Moneus*, sec. V-VI), mentre i mss più recenti, *D* (*Vaticanus* 3861, sec. XI), *E* (*Parisinus Latinus* 6795, sec. IX-X) e *F* (*Leidensis Lipsii* 7, sec. X), riportano *venis*, lezione accolta dagli editori precedenti al Detlefsen (cfr. *supra*, nota 28), il quale, invece, accetta *vinis*; quest'ultima è senz'altro preferibile rispetto alla *lectio facilior* (*venis*), che semplifica il senso ma banalizza il testo.

tavole, ricavate da un tronco intero o formate da più tronchi uniti assieme, e ai difetti concernenti il legno, le venature, le screpolature e le chiazze di colori diversi, Plinio (§ 99) parla dei vari procedimenti adottati per rendere il legno più robusto e durevole, pronto per la fabbricazione delle suddette tavole: gli indigeni sotterravano il legname ancora verde, dopo averlo spalmato di cera; gli artigiani lo tenevano, invece, a settimane alterne sopra cumuli di frumento ed era sorprendente constatare, secondo l'osservazione del naturalista, quanto, in tal modo, diminuisse di peso; infine, perché acquistasse una durezza incorruttibile, veniva disseccato in acqua di mare[46]. Le tavole da pranzo si mantenevano splendenti strofinandole con la mano ben asciutta e non venivano danneggiate neppure dai vini, essendo state costruite proprio per quell'uso[47]. Al § 100, Plinio ricorda che la *citrus* era già nota a Omero[48], il quale racconta che essa veniva bruciata con altre piante aromatiche per il piacere di Circe[49], e riferisce che in greco era chiamata da alcuni *thyon*, mentre da altri *thya*. I due nomi sono attestati in Teofrasto[50], il quale, come si legge subito dopo ai §§ 101-2, tributò a quest'albero grandi lodi: ai suoi tempi erano ancora memorabili le travature di antichi templi fatte con il suo legno, che aveva una durata pressoché eterna ed era immune da ogni difetto, se impiegato per costruire tetti. Plinio rileva, infine, che secondo Teofrasto la *citrus* era caratteristica della zona intorno al tempio di Ammone ma cresceva anche nelle regioni interne della Cirenaica, e osserva che egli, riferendo che la

46. Plinio ricorda lo stesso procedimento a *nat.*, XIII, 57 anche per il legno di sicomoro, che, appena tagliato, veniva immerso in uno stagno per essere disseccato; quando tornava a galla era segno che tutta la sua umidità era stata assorbita dall'acqua, liquido ad esso estraneo. Anche Isidoro (*orig.*, XVII, 7, 17) si stupisce per questo insolito procedimento. Cfr. THPHR., *hist. plant.*, IV, 2, 1-2; SOLIN., 32, 34-5. Il sicomoro (*Ficus sycomorus* L.), originario delle regioni abissine, si è naturalizzato già in epoca remota nella valle del Nilo. Ancor oggi è tipico, in particolare, dell'Alto Egitto, dell'Etiopia e della Palestina. Cfr. ERNOUT, *Pline*, cit., 1956, p. 87.

47. La frase (*nat.*, XIII, 99) *nec vinis laeduntur ut iis genitae* corrisponde alla precedente espressione (§ 97; cfr. *supra*, nota 45) in riferimento alle tavole da pranzo e conferma la lezione *vinis*.

48. HOM., *Od.*, V, 60. Con la locuzione εὐκεάτοιο θύου Omero rileva già che quest'albero forniva un legno molto fissile e quindi adatto ad essere lavorato facilmente.

49. In realtà, Omero parla di Calipso e non di Circe. Plinio, avendo presente l'analoga descrizione virgiliana (*Aen.*, VII, 13) relativa a Circe, ha confuso i due passi.

50. THPHR., *hist. plant.*, V, 3, 7.

radice, la parte della pianta col maggior numero di striature, veniva utilizzata per gli oggetti più preziosi, non parla affatto delle tavole da pranzo, le quali, peraltro, come sottolinea il naturalista, non sono menzionate altrove prima di Cicerone[51] e, quindi, dovevano essere di recente produzione. La *citrus* è la *Tetraclinis articulata* Mast. o *Callitris quadrivalvis* Vent. o ancora *Thuya articulata* Vahl., una conifera delle Cupressacee, la cui altezza varia dai 5 ai 15 m, che cresce nell'Africa del Nord, nella Spagna meridionale e a Malta[52].

Da questa seppur breve disamina di alcune piante esotiche trattate da Plinio si può, tuttavia, riscontrare la sua competenza anche nel campo botanico[53], branca delle scienze naturali di cui gli antichi avevano scarse conoscenze[54]. Il loro interesse era rivolto più alle piante utili all'alimentazione dell'uomo e degli animali domestici, all'industria (lavorazione del legno, profumeria, coloranti) e soprattutto alla medicina. Lo stesso Plinio dimostra il medesimo interesse pratico, riportando, oltre a una descrizione particolareggiata delle piante, anche il loro valore economico, avendo presente il posto che esse occupavano nella vita dei Romani. La *Naturalis historia* era concepita, infatti, come un'opera di facile consultazione, destinata a tutti i cittadini dell'Impero. Da questo progetto enciclope-

51. Cic., *Verr.*, II, 4, 37. Le tavole da pranzo, già in voga a partire dalla fine della Repubblica, riscossero il maggiore successo in epoca imperiale. Cfr. Varro, *Men.*, 182; Strab., XVII, 3, 4; Petron., 119, 27-9; Lucan., IX, 426-30; Mart., X, 80, 2; 98, 6. Queste tavole venivano pure ricordate in base alla loro provenienza, Libia (Mart., II, 43, 9), Mauretania (Mart., IX, 22, 5; XII, 66, 6) e Atlante (Lucan., X, 144; Mart., XIV, 89), ed erano ancor più impreziosite da piedi in avorio; cfr. Lucan., X, 144; Plin., *nat.*, XII, 5; Stat., *silv.*, III, 3, 94; Mart., II, 43, 9; IX, 22, 5; X, 98, 6. Anche Mela (III, 104), parlando di queste zone, riferisce che abbondavano di *citrus* e di avorio, alludendo forse, con l'accostamento dei due termini, oltre alla presenza di elefanti, alla decorazione delle tavole da pranzo con l'avorio. Cfr. ancora Plin., *nat.*, XVI, 232. Il legno della *citrus* trovò largo uso nell'ebanisteria anche per altri oggetti di lusso, così che gli ebanisti formarono una vera e propria corporazione con gli artigiani dell'avorio.

52. Cfr. *RE*, s.v. *citrus* [F. Olck], III, 1899, coll. 2621-4; Ernout, *Pline*, cit., 1956, p. 99; André, *Les noms*, cit., p. 68.

53. Cfr. J. André, *Pline l'Ancien botaniste*, «REL», 33, 1955, pp. 297-318; J. Stannard, *Pliny and Roman Botany*, «Isis», 56, 1965, pp. 420-5.

54. Le basi e i principi della fitografia risalgono a un'epoca molto recente e una codificazione sistematica si ha solo nel XIX secolo. Tra i numerosi studi sull'argomento segnaliamo, a titolo informativo, i lavori di A. De Candolle, *La phytographie ou l'art de décrire les végétaux*, Paris 1880, e, più recentemente, di W. T. Stearn, *Botanical Latin. History, Grammar, Syntax, Terminology and Vocabulary*, Edinburgh 1966.

dico, che rappresentava l'espressione del contesto storico-culturale del I secolo d.C., si evince chiaramente il metodo di lavoro del naturalista, il quale non fu un mero compilatore e assemblatore di dati, ma operò di volta in volta, nell'organizzazione delle informazioni, una seria e oculata selezione. Per la sezione riguardante il mondo vegetale, tra le numerose fonti di cui Plinio si servì, le principali sembrano essere Teofrasto e Dioscoride, dei quali riprese le due tematiche in libri distinti: la descrizione delle piante (XII-XIX) da Teofrasto, che mise in luce gli elementi costitutivi delle singole specie cercando di classificarle in base alle loro peculiari caratteristiche, e le proprietà medicinali (XX-XXVII) da Dioscoride, che redasse un catalogo delle piante officinali. In realtà, Plinio non cita mai espressamente Dioscoride anche se probabilmente doveva conoscere, e di conseguenza utilizzare, la *Materia medica*, supponendo la quasi contemporaneità di pubblicazione dell'opera con la *Naturalis historia* e ipotizzando che nella frase pliniana (XXXVI, 145): *Haec est sententia eorum, qui nuperrime scripsere*, parlando delle proprietà dello scisto e dell'ematite, il naturalista si sia riferito precisamente a Dioscoride, il quale a V, 127, 2 avrebbe *nuperrime* riportato le stesse notizie[55]; pertanto, Plinio non avrebbe ritenuto necessario nominarlo. Non potendo, però, affermare con sicurezza che la *Materia medica* sia anteriore alla *Naturalis historia* e che, quindi, sia una fonte diretta di Plinio, possiamo comunque presumere che i due autori si siano serviti di una fonte comune, riscontrabile in Sestio Nigro[56], oppure di più fonti, alle quali Plinio potrebbe fare riferimento proprio con l'espressione *eorum, qui nuperrime scripsere*. Oltre a Dioscoride, nei libri XII e XIII si avverte, soprattutto per le parti più tecniche della descrizione delle diverse piante, anche l'influsso di Teofrasto, il quale, in particolare per il XIII, costituisce con l'*Historia plantarum* e con il *De causis plantarum*, trattati sulla morfologia, sulla fisiologia e sulla sistematica delle piante, l'unico modello.

La maggiore difficoltà che ci si presenta è quella dell'identificazione delle varie specie, essendo, come abbiamo potuto constatare nel corso del lavoro, molte volte le descrizioni troppo vaghe per l'insufficienza dei dati a disposizione presso gli antichi. Tuttavia, le

55. Cfr. ERNOUT, *Pline*, cit., 1949, p. 8.

56. Cfr. M. WELLMANN, *Sextius Niger, eine Quellenuntersuchung zu Dioskorides*, «Hermes», 24, 1889, pp. 530-69; ID., *Beiträge zur Quellenanalyse des Älteren Plinius*, «Hermes», 59, 1924, pp. 129-56; ANDRÉ, *Pline l'Ancien*, cit., pp. 297-301.

indicazioni su regione, clima, ambiente, paesaggio, e ancora sull'utilizzazione in medicina, possono, grazie anche a una migliore conoscenza della geografia botanica di cui oggi siamo in possesso, offrire un aiuto e un orientamento per identificare le singole piante, giungendo, talvolta, a una soluzione definitiva. A Plinio va, inoltre, ascritto il merito di aver controllato in molti casi i dati degli *auctores* esaminando le piante *in situ* e di aver fornito minuziose descrizioni, come, ad esempio, si è visto a XIII, 95-9 a proposito delle caratteristiche specifiche del legno della *citrus* e di tutti i disegni che giocano nelle sue nodosità, e ancora, riguardo, ad esempio, al procedimento effettuato per diminuirne il peso, notizie dovute a esperienza personale. Plinio, dunque, nonostante qualche inevitabile errore, non solo è una fonte preziosa per delineare lo sviluppo della botanica antica, ma apporta anche un notevole contributo con osservazioni puntuali proprie.

Gabriella Amiotti

Il *garum* fra produzione industriale e moda gastronomica

Negli ultimi decenni del secolo scorso l'archeologia e, soprattutto l'archeologia subacquea, ha contribuito in modo determinante ad illuminare la produzione e il commercio del *garum* (e delle salse di pesci consimili: *liquamen*, *allec* e *muria*) e, comunque, più in generale a dare molte nuove informazioni sui traffici dei prodotti alimentari derivati dalla salatura del pesce[1].

A questa pratica è naturalmente e strettamente collegata l'estrazione e la produzione del sale: non a caso Plinio nel libro XXXI della sua *Naturalis historia*, nella sezione dedicata al sale, inserisce un lungo *excursus* proprio sul *garum*.

Si deve all'importante volume di Ponsich e Tarradell del 1965[2] l'individuazione e la descrizione dei siti produttori del *garum*, con le loro connessioni alle *salinae*, nell'area geografica dal Marocco alla Penisola Iberica del sud, dove, come è noto, venne prodotto, con lo sgombro blu (*scomber scombrus*) il celebrato *garum sociorum*[3], probabilmente a partire dal 229 a.C., anno della fondazione di Cartagena, la futura *Cartagho Nova* dei Romani.

* Gabriella Amiotti, Dipartimento di Scienze Storiche, Università del Sacro Cuore, Milano.

1. L. FOUCHER, *Note sur l'industrie et le commerce des salsamenta et du garum* in *Actes du 93e Congrès national des Société Savantes, Section d'archéologie (Tours 1968)*, Paris 1970, pp. 17-21; A. WILSON, *Commerce and industry in Roman Sabratha*, «LibStud», 30, 1999, pp. 29-52; J. DESSE, «*Salsamenta*», «*garum*» *et autres préparations de poissons*, «MEFRA», 112 (1), 2000, pp. 73-97; F. DELUSSU, *Le conserve di pesce*, «MEFRA», 112 (1), 2000, pp. 53-65.

2. M. PONSICH, M. TARRADELL, *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris 1965.

3. L. J. MILLÁN, *A propósito de la marca «SOC» y en torno al «garum sociorum»*, «Habis», 32, 2001, pp. 171-84 che esamina l'espressione nel suo significato giuridico, escludendone l' utilizzo in senso generico.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 285-290.

Il rinvenimento, durante gli scavi del periodo successivo al volume di Ponsich e Tarradell, di anfore adibite al trasporto del *garum* anche in altre zone dell'impero romano, ha mostrato che questo prodotto e i suoi affini erano diffusi, oltre che in Marocco, anche a nord, nella penisola Armoricana[4], in tutto l'arco del Mediterraneo sia in Italia, a Pompei[5] e nell'alto Adriatico[6], sia, oltre al Marocco, sul litorale di tutta l'Africa settentrionale[7], in Giordania e, nel nord-est, nella zona del Mar Nero.

Questi dati acquisiti in seguito all'archeologia subacquea confermano la notizia pliniana (*nat*., XXXI, 41) che menziona i più quotati centri di produzione del *garum*. Oltre a Cartagena, dove si produceva con gli sgombri della Mauritania e con quelli che entravano dall'Oceano, Plinio aggiunge: *laudantur et Clazomenae garo Pompeique et Leptis, sicut muria Antipolis ac Thurii, iam vero et Delmatia.*

La menzione pliniana di Clazomene secondo alcuni studiosi avvalorerebbe l'ipotesi che proprio nella zona del Mar Egeo e prossima al Mar Nero sia stata "inventata" dagli Ioni la pratica del *garum*, successivamente esportata dai Greci nella zona di Tartesso, nella penisola iberica meridionale, dove l'avrebbero appresa i Fenici e, poi, i Cartaginesi[8].

Questa ipotesi non è suffragata da prove certe. Si può solo affermare che le attestazioni più antiche del *garum* risalgono a fonti greche del V-IV secolo a.C. (citazioni di Eschilo, Sofocle e dei poeti comici Eupoli, Cratino, Ferecrate e Platone comico riferite da *Athen.* II, 75, peraltro riportate in modo assai sintetico) alle quali si può aggiungere la spiegazione, un po' semplicistica, di Plinio (*nat*., XXXI, 43), secondo

4. P. GALLIOU, *Les industries de salaisons en Armorique romaine*, «Caesarodunum», X, 1975, pp. 141-47.

5. R. I. CURTIS, *The garum shop of Pompeii*, «Cronache Pompeiane», V, 1979, pp. 5-23; ID., *A personalized floor mosaic from Pompeii*, «AJA», LXXXVIII, 1984, pp. 557-66; per il commercio del *garum* a Pozzuoli cfr. W. HALEY EVAN, *The fish sauce trader L. Iunius Puteolanus*, «ZPE», LXXX, 1990, pp. 72-8.

6. R. AURIEMMA, *Le anfore del relitto di Grado e il loro contenuto*, «MEFRA» 112 (1), 2000, pp. 27-51.

7. H. J. DREXHAGE, *Garum und Garumhandel im römischen und spätantiken Ägypten*, «MBAH», 12 (1), 1993, pp. 27-55; J. SHELTON, *Garum rouge Sang*, «ZPE», XVII, 1975, p. 156.

8. A. DENIS, *L'auge aux trois bassins du toufri de Tingui (Maroc)*, «AntAfr», III, 1969, pp. 215-24; R. ETIENNE, *A propos du "garum sociorum"*, «Latomus», XIX, 1970, pp. 297-313.

cui il vocabolo latino *garum* sarebbe etimologicamente derivato dal greco γάρον nome del pesce da cui originariamente veniva confezionato: *Hoc* (sc. *garum*) *olim conficiebatur ex pisce, quem Greci garum vocabant*[9]. Il *garum* è, secondo Plinio, *liquoris exquisiti genus, intestinis piscium ceterisque quae abicienda essent, sale maceratis, ut sit illa putrescentium sanies* ovvero un tipo di liquido ricercato, ottenuto facendo macerare nel sale gli intestini dei pesci e le altre parti che sarebbero da buttare via. Il processo attraverso cui si ottiene il *garum* consiste, quindi, in un'"autodigestione" con fermentazione di pesci mediante sale marino: processo che noi troviamo, ancora oggi, nella preparazione di molte salse di pesci in territori diversi non solo del Mediterraneo per esempio il *pissalat* di Nizza, lo *tsirosi* della Grecia, il *fesikh* dell'Egitto, il *ca-thuy* della Cambogia, il *nuoc-man* vietnamita, le salse della Thailandia, delle Filippine, proprio perché l'alto valore proteico di un cibo, che il sale rende indenne da degenerazioni batteriche, costituisce un prodotto dell'alimentazione di base[10].

Senza escludere, perciò, "a priori" l'invenzione del *garum* da parte del Greci, sono più propensa a credere che, anche nel mondo antico, questa preparazione potesse essere realizzata in più parti del Mediterraneo, indipendentemente.

Sarei, invece, incline a pensare che i Romani abbiano conosciuto il *garum* e appreso la tecnica della sua fabbricazione dai Cartaginesi: ad un legame con il mondo cartaginese, probabilmente nel contesto iberico, mi parrebbe rimandare la prima testimonianza latina sul *garum* ascrivibile al II secolo a.C. e risalente a Catone il Censore.

Plinio (*nat.*, XIX, 19, 57) riferisce che Catone, celebrando i sani e semplici alimenti italici e fra essi, negli orti, i cavoli, sottolinea con veemenza come *gari desideria etiam in exprobratione erant*, espressione eloquente nel definire un prodotto, senz'altro non ancora di moda e, comunque, ancora estraneo alla cultura alimentare

9. La stessa spiegazione si trova in AUS., *epist. ad Paol.*, 21,5 e in ISIDORO DI SIVIGLIA, II, 19. È interessante, tuttavia, rilevare che un pesce di nome *garon* o *garos* è menzionato solo in relazione alla salsa e per i tempi remoti (*olim*). Inoltre già agli antichi (VARR., *ling.*, IX, 40) sfuggiva l'etimologia di *garum* che rimane sconosciuta anche agli studiosi moderni, cfr. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris 1894-1990, s.v. *garon*.

10. P. GRIMAL, TH. MONOD, *Sur la véritable nature du garum*, «REA», LIV, 1952, pp. 27-38; C. JARDIN, *Garum et sauces de poisson de l'antiquité*, «RSL», XXVI, 1961, I, pp. 70-96.

romana, di cui, invece, entrerà a far parte in modo consistente come testimoniano concordemente la documentazione archeologica e le fonti letterarie, soprattutto a partire dal I secolo a.C. fino al VII d.C., secondo la testimonianza di Isidoro di Siviglia III, 19 che ci descrive il *garum* della sua epoca, preparato con una miriade di piccoli pesci: *Garum est liquor piscium salsus ex infinito genere piscium*. Ma ancor oggi nel Mediterraneo molte salse sembrano raccoglierne l'eredità.

Come si è accennato, nell'elenco dei luoghi di produzione riferiti da Plinio (*nat*., XXXI, 43, 94) viene citata, oltre agli altri la rinomatissima Cartagena, dove veniva realizzato il *garum sociorum* il cui prezzo era così alto da assomigliare a quello dei profumi. Contro il *garum sociorum* e, soprattutto, contro il suo enorme costo inveisce anche Seneca (*epist*., XV, 95, 25) definendolo *pretiosam malorum piscium saniem*. L'insistenza sia di Plinio che di Seneca sulla caratteristica di alimento prodotto dalla putrefazione di pesci è collegabile con il prezzo altissimo di questo prodotto e si presta a invettive moraleggianti. Questa condanna spiega anche in Plinio il suo richiamo al passo di Catone nel quale si condanna perfino il desiderio per il lusso collegato al *garum sociorum* e ha un riscontro in Plinio (*nat*., IX, 17) che parla di Apicio *ad omne luxum ingenius natus*, che utilizzava il *garum sociorum* nelle sue raffinatissime ricette[11].

Oltre che in Spagna il *garum* era prelibato, come abbiamo visto, a Clazomene, Antipolis, in Dalmazia, a Turi e a Pompei[12].

Un articolo dell'Etienne relativamente recente studia, appunto, il *garum* di Pompei che aveva una doppia produzione: una parte, infatti, era prodotta sul posto e una parte proveniva, invece, dalla penisola iberica, come documentano le anfore con i *tituli picti*[13]. Queste ultime ci fanno conoscere i prodotti trasportati, i nomi dei trasportatori, i produttori e quello dei destinatari: commercio lontano e commercio locale sembrano complementari.

Nelle iscrizioni degli orci di Aulus Umbricius Scaurus che è il produttore del *garum* a Pompei troviamo distinzioni fra *liquaminis*

11. Su Apicio e sulle sue ricercatissime ricette cfr. A. DEL RE (a cura di), *De re coquinaria*, Milano 2002.

12. Cfr. p. 286.

13. R. ETIENNE, F. MAYET, *Le garum à la mode de Scaurus*, in *Estudios en Homenaje M. Ponsich*, Madrid 1991, pp. 187-94; IDD., *Le «garum» à Pompéi*, «REA», 100 (1-2), 1998, pp. 199-215.

flos e *gari flos*. Solo il *garum* era fatto con gli sgombri, ma in seguito il *liquamen* indicò genericamente il *garum*.

Si intravede nelle iscrizioni stesse la propaganda del prodotto con un inconfondibile messaggio pubblicitario. E in effetti Aulus Umbricius Scaurus si presenta come un grande industriale.

L'iscrizione di uno dei *tituli picti* (*CIL* IV, 9406) parla di *gari flos sgombri ex officina Scauri* e sembra quasi un marchio doc. Questo Scauro, che ricorda personaggi dell'aristocrazia romana, aveva investito le sue ricchezze provenienti dalla produzione del *garum* in proprietà fondiarie. Suo figlio, in particolare, era entrato nell'*ordo decurionum* e aveva deciso di dedicargli una statua. Umbricius Scaurus aveva organizzato la sua produzione in molti laboratori controllati dai suoi liberti, di alcuni dei quali abbiamo i nomi. Di un'altra di queste fabbriche era a capo uno schiavo: si tratta, quindi di un'azienda familiare con una vasta rete produttiva e distributiva. È interessante anche che solo la seconda generazione di questi personaggi viene accolta nell'aristocrazia locale.

C'è da domandarsi perché a Pompei esistessero due produzioni, una proveniente dalla Spagna ed una locale. Etienne osserva, giustamente, che esisteva un asse commerciale fra la Betica e la Campania, rivelata anche da Lucius Iunius Puteolanus, un ricco liberto proveniente dalla zona di Malaga.

La documentazione archeologica con l'indagine degli impianti di produzione e l'analisi dei *tituli picti* hanno, quindi, reimpostato lo studio sul *garum*, sganciandolo dalla ristretta area della storia antiquaria per inserirlo nel contesto della storia economica.

Al di là dell'uso del *garum* divenuto di moda in cene di lusso, come attestano le ricette di Apicio e le annotazioni di Marziale (XI, 27; XIII, 57; XIII, 102), esisteva anche un *garum* di seconda qualità largamente presente nelle taverne, come attesta la documentazione delle anfore. È interessante notare che nell'Editto dei prezzi di Diocleziano *(CIL* III, suppl., p. 1931, 3, 1, 6 e 7) si parla, appunto di *liquamen* a prezzi diversi, di prima e seconda scelta.

La presenza di un *garum* di lusso, raffinato alimento per le tavole snob e oggetto di condanna da parte di scrittori moralisti come Seneca e Plinio, non deve far dimenticare che il *garum* era, invece, assai diffuso anche nelle classi sociali inferiori, come è stato puntualmente e opportunamente rimarcato di recente dal Curtis, uno dei più importanti studiosi del *garum*[14]. Le iscrizioni, infatti, oltre al *ga-*

14. R. I. CURTIS, *In defense of garum*, «CJ», LXVIII, 1983, pp. 232-40; ID., *Garum*

rum flos o al *flos gari* attestano anche un *garum secundarium* fino a Diocleziano, venduto nelle *tabernae* e nelle *cauponae*.

Accessibile a tutti gli strati sociali il *garum* rappresentò, perciò, durante l'impero romano, grazie alla produzione in scala industriale, l'elemento unificatore della cucina di tutta l'area mediterranea dove fu largamente diffuso.

and salsamenta, Leiden 1991; S. BODELÓN, *La alimentación de los astures*, «MHA», 15-16, 1994-95, pp. 229-48.

Ridha Kaabia

Epitheta deorum et richesse agricole en Afrique romaine

Le présent travail étudie quelques épiclèses et épithètes attribuées à certaines divinités qui patronnent une activité agricole ou qui ont rapport avec l'agriculture. Il va sans dire que dans les religions païennes, le nom de la divinité laisse entendre sa fonction. Or cette fonction peut s'exercer dans différents contextes, sans que la divinité change de fonction. A cet égard, les épiclèses et les *epitheta deorum* quand elles existent, constituent davantage une chance pour préciser les fonctions des divinités et leurs champs d'intervention [1]. L'épigraphie fournit la matière nécessaire pour faire une pareille tâche. Les sources littéraires, pour leur part, peuvent dans certains cas confirmer les données livrées par les inscriptions.

Mais la qualification de la divinité si évidente quelle soit peut-elle toujours refléter de l'intervention divine, en l'occurrence dans le domaine de l'agriculture? Il faut donc tenir compte des ramifications mythologiques et théologiques dans lesquelles s'insére le terme dieu. De même, il faut distinguer entre une épithète littéraire qui reflète une fonction symbolique et une épiclèse qui implique un culte et qui renvoie à un contexte précis [2].

Certes, certaines qualifications mettent en lumière le rôle de la divinité, mais d'autres se trouvent parachutées par rapport à la réalité agricole du lieu de la dédicace, comme on va le voir. De même, il y a des qualifications qui, dans l'apparence, semblent sans rapport avec l'agriculture. Mais, en tenant compte du cadre spécifi-

* Ridha Kaabia, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Universitè de Sousse.

1. Les attributs des divinités, qui expliquent pour leur part la nature de l'intervention divine, ne sont pas pris en compte dans la présente étude: on peut citer à titre d'exemple la harpé de Saturne ou le scorpion de Mercure.

2. BELAYCHE *et al.* (éds.) (2005), p. 212.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 291-306.

que de la dédicace, certaines affinités avec cette activité peuvent être établies.

On abordera deux groupes de qualifications: un premier groupe, le plus important, traite des épiclèses qui reflètent un patronage sur une activité agricole bien déterminée. Un autre ensemble regroupe des épithètes qui ont rapport avec l'agriculture ou avec la végétation en général, mais il faut voir de près le contexte de la dédicace pour cerner le lien avec l'agriculture.

1. Au sujet du premier groupe, l'épiclèse *frugifer* ou *deus frugem* est commune à Saturne[3] et à Pluton[4]. Les *fruges* désignent les produits du sol cultivé à l'exception des fruits des arbres. C'est en sa qualité de dieu des moissons que Saturne est invoqué sous cette forme à deux reprises: à *Diana Veteranorum*[5] et à Lambèse[6]. Pluton est *deus frugifer* de par son caractère chtonien au pouvoir fécondant comme c'est le cas à *Thuburbo Maius*[7] en Proconsulaire (Henchir Kasbat en Tunisie) et à *Musti*[8] en Numidie proconsulaire (Henchir Mest - Le Krib en Tunisie). Or, *frugifer* est nommé seul sur vingt cinq inscriptions[9]. M. Le Glay a attribué quatre de ces textes à Pluton. Ils viennent de *Thuburbo Maius*[10] et de *Thugga*[11],

3. Le Glay (1966a), p. 120-4.

4. Toutain (1967), p. 355; Le Glay (1966a), p. 120-4, Beschaouch, (1973), p. 103-5.

5. *CIL* viii, 4581 (Le Glay, 1966b, p. 77, n. 2) à *Diana Veteranorum* (Zara) (Num.) *AAAlg* f. 27 (Batna), n. 62: *Deo / frugum, /Saturno fru/gifero Aug(usto), / L(ucius) Aufustius / Perpetuus votum quod / promiserat / libens ani/mo cum libe/ris suis /solvit*. Date: iii siècle.

6. *CIL* viii, 2666 (Le Glay, 1966b, Lambèse 3): *Frugifero / Saturno / Aug(usto) sac(rum) / Ti(berius) Teltonius / Marcellus / praefec(tus) / [[leg(ionis) III]] Aug(ustae) p(iae) v(indicis) / v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo)*. Date: entre 198 et 201.

7. *CIL* viii, 12362: *Plutoni Aug(usto) / Frugifero deo / mercator Arbai Peregrini f(ilius) / voto suscepto aram marmo/ream promissam de suo / donavit idemque / dedicavit.*

8. *AE*, 1968, 595: *Plutoni Frugif(ero) / Aug(usto) genio Mustis*. (Seules les deux premières lignes sont citées).

9. Le Glay (1966a), p. 122-3 a recensé un lot de 21 inscriptions, à cela s'ajoutent 4 textes postérieurs à sa thèse et provenant tous de la Proconsulaire: *AE*, 1974, 690 à El Khima, l'antique *Municipium Avula*, *AE*, 1996, 1712 au voisinage de l'Henchir Ksar Hellal (à mi-chemin entre Bou Arada et El Aroussa); *AE*, 1997, 1642 à Henchir el Haouaria; *AE*, 1997, 1663, à *Thugga*.

10. *ILAfr*, 238.

11. *CIL* viii, 26767, 26468, 26470.

hauts lieux de vénération de ce culte [12]. Treize inscriptions relèvent de celui du vieux dieu africain [13], et quatre où *frugifer* peut désigner aussi bien Saturne que Pluton [14].

Cette répartition a nécessité une révision d'autant plus que certains cultes agraires présentent des traits assez proches de celui de Saturne [15]. D'ailleurs, à la lumière d'une découverte épigraphique [16] postérieure à la publication du grand livre de M. Le Glay, A. Beschaouch a procédé à une certaine modification de la répartition de cette qualification au profit de Pluton notamment dans la région de *Musti*. «A *Mustis*, souligne-t-il à juste titre, où Pluton est *genius*, l'épithète *frugifer* désigne sans conteste Pluton» [17].

Il serait aussi souhaitable de revoir davantage l'attribution de cette épithète à *Volubilis*, vers l'extrême ouest de l'Afrique qui échappe à la protection de Saturne. Dans cette région, en se référant à une inscription mentionnant *deus sanctus*, M. Le Glay attribuait une autre inscription parlant d'une divinité *frugifer* à Saturne. Or dans cette région, Saturne n'est jamais qualifié de *sanctus*. C'est plutôt un dieu maure, Aulisua, qui prend la relève et qui est qualifié à trois reprises de *deus sanctus* [18] à l'ouest de l'Afrique. Ainsi,

12. Pluton est le *genius Thuggae*: *CIL* VIII, 26496 et *ILAfr*, 546. Pour *Thuburbo Maius* cf. *supra* note 10.

13. *CIL* VIII, 15577, 27436 à Hr. Mest (*Musti*); *ILAlg*, I, 1367 à Khamissa (*Thubursicum Numidarum*); *CIL* VIII, 17677 à Khenchela (*Mascula*); «BAC», 1936, p. 108 à Henchir el Hamma (*Aquae Flavianae*); *AE*, 1946, 103, 104, 106 à Djemila (*Cuicul*) *CIL* VIII, 8711 à Bir-Haddada; *CIL* VIII, 20628 à Kh-Guidra (*Sertei*); *CIL* VIII, 20711 à Tigzirt; *AE*, 1955, 208 à *Volubilis*.

14. *CIL* VIII, 23823 à Aïn-Ghechel; *ILAlg*, I, 2041 à Madaure; *ILAlg*, II, 1957 à Bkira; *CIL* VIII, 20318 à Aïn-Rona.

15. LE GLAY (1966a), p. 235 Saturne et Pluton «ont en commun certains traits physiques – tous deux figurés en vieillards barbus, à l'air morose, au regard sévère – on a eu parfois tendance à les considérer comme pratiquement identiques». Une autre ressemblance peut être faite entre le culte de Saturne et celui d'Aulisua. Parlant d'un document de *Volubilis*, LENOIR (1985, p. 301) avance que Saturne et Aulisua étaient honorés de manière semblable. Dans la même perspective l'auteur souligne les caractères semblables (et les) mêmes formes de dévotion, p. 302.

16. BESCHAOUCH (1967-68), p. 117-224, texte n. 6 (= *AE*, 1968, 595).

17. BESCHAOUCH (1973), p. 104. Ainsi il faut ranger les deux inscriptions suivantes de *Musti*: *CIL* VIII, 15577 et 27436 au corpus du culte de Pluton.

18. LE GLAY (1966a), p. 122 et ID. (1966b), *Volubilis*, n. 2. Les trois occurrences qui mentionnent d'Aulisua *deus sanctus* sont: une à *Volubilis AE*, 1986, 734 a+b; LENOIR (1986), inscription n. 2; une autre à *Pomaria CIL* VIII, 9906; et une troisième à Aïn Khial *CIL* VIII, 21704 (en Maurétanie Césarienne occidentale).

la présence du culte d'Aulisua dans cette région, où celui de Saturne est assez rare, justifie l'opinion de M. Lenoir qui considère que «le culte de Saturne a été, dans l'ouest de l'Afrique freiné par la vigueur des cultes traditionnels indigènes parmi lesquels celui d'Aulisua, dieu de la fécondité»[19]. Il résulte de cette démarche que la qualification de *frugifer* pourrait ne pas être uniquement le monopole de Saturne et de Pluton, et l'inscription de *Volubilis* mentionnant un dieu *frugifer* pourrait désigner Aulisua plus qu'une autre divinité.

Au début du quatrième siècle, Arnobe mentionne une qualification qui confirme le rôle primordial de Saturne, en sa qualité de *frugifer*. Le rhéteur chrétien de *Sicca Veneria* qualifie le vieux dieu africain de *custos ruris*, c'est-à-dire, gardien ou protecteur de la campagne. Il le décrit tenant sa serpe courbée comme un élagueur de branches exubérantes[20]. La harpé (ou la serpe) est un instrument en forme de griffe. C'est l'attribut le plus classique de Saturne. Bien que détachée d'un contexte précis, cette épithète citée par Arnobe confirme que le culte de Saturne jouit d'une première importance dans les milieux ruraux africains et souligne son rapport avec la richesse agricole notamment celle en rapport avec la production céréalière comme le prouve la mention de la serpe.

En Afrique, le patronage des *fruges* revient aussi à Neptune. Une inscription grecque provenant de *Thapsus* en Proconsulaire (Békalta/Ras Dimas, en Tunisie) qualifie Poséidon/Neptune de *frugifer*[21]. Cette qualification n'a rien d'étrange. En effet, dieu de la force qui existe dans l'eau, Neptune préside de par sa fonction à la végétation et aux cultures[22]. L'intervention de Neptune dans cette inscription de *Thapsus* semble limitée aux surfaces herbacées sans impliquer les arbres. Cela est dû certainement au souhait

19. Lenoir (1985), p. 302.

20. Arnob., vi, 12, *CSLP*, p. 320: *Saturnus cum obunca falce custos ruris, ut aliquis ramorum luxiriantium tonsor* (tab. 2). La *falx* (serpe ou harpé) est mentionnée aussi par des auteurs chrétiens africains ainsi Cyprien de Carthage dans *De idolorum vanitate*, ii, *PL* iv, col., 572: *Et rusticitatis hic* [Saturnus] *cultor fuit: inde falcem ferens senex pingitur*; et par Augustin dans le *De Consensu Evangelistarum*, i, 24, *CSEL*, xliii, p. 33: *Nonne ipse* [*Saturnus*] *italis ostebdit agriculturam, quod falce demonstrat*?. L'harpé est un attribut souvent associé sur les stèles de Saturne. Cf., Le Glay (1966a) p. 142-50.

21. Beschaouch (1985), p. 419-24 (= *AE*, 1987, 1016).

22. *DA*, s.v. *Neptune*, p. 61.

peut-être limitatif du dédicant[23]. Mais une inscription récemment découverte et provenant de la localité de Aïn Hédia[24] (Henchir El Roumia) dans la région de *Thala* au centre ouest de la Tunisie, vient non seulement confirmer cette fonction de *frugifer*, mais aussi élargir le domaine de l'intervention de cette divinité pour embrasser entièrement la végétation. Dans ce nouveau texte, Neptune est qualifié de *crementi deus* par des dédicants qui lui ont érigé un temple à leur frais[25]. Neptune est donc le patron de la croissance et de la poussée de la végétation. Cette qualification qui est pour le moment un hapax, du moins en Afrique s'introduit dans la logique du rapport entre l'eau douce, en l'occurrence l'eau de source, comme l'indique le lieu de la découverte, et l'activité agricole. C'est donc par l'irrigation que Neptune dispose d'un pouvoir fécondant toute espèce végétale et participant à la floraison des produits de la terre. Il rejoint dans ce contexte Jupiter et Caelestis qui procurent de la pluie, comme on va le voir.

Il faut noter ici la complémentarité et l'harmonie entre les deux épiclèses qui émanent logiquement de la fonction de Neptune. Toutefois, on note que la nouvelle qualification de *crementi deus* embrasse un domaine plus large et plus diversifié que celui de *frugifer*; cela relève notamment du lieu de trouvaille de la nouvelle inscription provenant d'un domaine impérial caractérisé par une riche production agricole qui se base en partie sur l'irrigation comme le laisse deviner le lieu de la découverte. Neptune n'est pas ici une divinité chtonienne comme Cérès ou Saturne. Son invocation est liée exclusivement au besoin d'eau. Il ne change pas de fonction entre la région côtière et celle de l'intérieur. Sa présence corrobore plutôt sa fonction de dieu romain. Et ce conformément au culte de cette divinité à Rome, une ville continentale, qui a livré de nombreuses dédicaces à Neptune.

Dans ce même groupe, on note que sur une inscription provenant de *Thugga*, datant du début de la deuxième moitié du second

23. Le texte de l'inscription n'a malheureusement pas été communiqué pour pouvoir tirer davantage des conclusions.

24. *AAT*, f. XXXV, *Thala*, n. 82.

25. J'exprime ici ma profonde reconnaissance à mon ami et collègue Lotfi Naddari de m'avoir communiqué cette inscription inédite qui figure dans sa thèse de doctorat, soutenue en mars 2007 sous la direction du Prof. Ahmed M'Charek. Texte n. 2, site 211: *Crem[e]nti deo / Ne[ptun]o. Aedem / su[is su]m(p)tibus / fe[ceru]nt instan/te, [---Te]rtio (?), mag(istro)* (cf. ici TAB. 1).

siècle, et dont le dédicant fut un notable local célèbre, Cérès est qualifiée de *Prataria*[26]. L'épiclèse provient du mot *pratum* qui signifie prairie. La déesse patronne donc la prairie ou le domaine agricole dont ce notable tirait profit et qui constitue une de ses sources de richesse. Cérès est ainsi la protectrice des surfaces couvertes des plantes herbacées: elle est aussi la déesse des *fruges*.

C'est peut être dans ce contexte de la richesse agricole plus précisément de la production des céréales que Cérès est qualifiée de *domina*[27] par la plèbe du *fundus [---]itianus* à *Pupput* en Proconsulaire. C'est la première et unique fois que l'on rencontre, du moins en Afrique, ce qualificatif à côté de Cérès. Cette épithète "sacrée" ne semble avoir aucun rapport avec l'agriculture. Or, en se référant, d'une part, au lieu de trouvaille de la dédicace, dans la localité dite Hr. Sidi Salah, région agricole riche au Sud-Est du Cap-Bon, et, d'autre part, aux dédicants, la plèbe du domaine, la déesse paraît comme protectrice des habitants du *fundus*, et donc des cultivateurs. Il faut noter que nous sommes ici loin des spéculations mystiques d'un culte initiatique restreint par sa nature puisque c'est toute la plèbe du domaine qui participe à la dédicace et pas seulement un groupe d'initiés. Ainsi, la qualification de *domina* attribuée à Cérès dans cette inscription reflète plutôt un contexte agraire. Toutefois, cette nuance ne nous permet pas de procéder à une conclusion générale[28].

Les épiclèses *frugifer*, *crementi deus* ou *prataria* précisent le pouvoir divin de Saturne et Pluton, de Neptune et de Cérès tel qu'il a été voulu et cherché par les dédicants. Ceux-ci semblent réagir selon deux cas de figures: ou bien ils reconnaissent la puissance de ces divinités dans les domaines déjà cités, ou bien tentent d'orienter l'intervention divine dans le sens le plus conforme à leurs propres intérêts[29].

26. *CIL* VIII 26465: *C(ereri) prat[ariae] / Aug(ustae) sac[r(um)] / [P(ublius)] Marcius Q(uinti) f(ilius) [Ar]n(ensi) (tribu) Q[uadratus–]*. Le dédicant, qui fut probablement le propriétaire du domaine, fit construire le théâtre de la ville: cf. *CIL* VIII, 26606.

27. *CIL* VIII, 23022: *[Pro salut]e Imperatorum Caesarum August(orum) M(arci) Aurelii Antonini / [Ar]meniaci libe(rorum)que eius, L(ucii) Aurelii Veri Armeniaci, plebs fundi /[---]itiani maceriam dom(inae) Cerer(is), s(ua) p(ecunia) f(ecit) idem(que) d(e)d(icavit) mag(istro) P(ublio) Statilio / Silvano qui et [---]ma[---].* Date: printemps 163 - début 169.

28. Sur cette épithète, voir le commentaire de Le Glay (1966a), p. 124-5.

29. Pour d'autres cas voir Pfaff-Reydellet (2005), p. 571 ss.

Dans cette catégorie de patronage d'une production agricole précise, Liber pater, porte deux qualifications qui se rapportent directement à sa fonction de dieu de la vigne et du vin. Or, il faut rappeler qu'en Afrique, Liber pater, a plusieurs visages qui résultent d'un long syncrétisme religieux. En effet, il devait succéder dans les provinces africaines, selon A. Bruhl, «à une divinité de la fécondité et de la végétation, en particulier celle qui protégeait les riches vignobles des campagnes carthaginoises»[30]. Le même auteur souligne, qu'à travers le dieu gréco-romain de la vigne continuait et se maintenait le culte traditionnel du Baal ancestral[31]. Pour sa part, M. Le Glay parle d'un double ou triple syncrétisme. Ce dieu lepcitain qui a donné en latin Liber, dieu de la vigne, c'est le Shadrapa phénicien qui dérive du dieu cananéen Ched confondu avec le Dionysos, dieu à mystères[32]. Il faut donc être prudent dans l'étude des épithètes de cette divinité pour bien cerner sa fonction.

Sur une inscription provenant de Aïn-Kebira en Algérie, l'antique *Satafis* en Numidie, le dieu est qualifié de *vitisator*[33] c'est-à-dire inventeur de la vigne. Il faut dire que Liber n'est pas explicitement cité, mais plusieurs allusions liées directement à son personnage laissent entendre que c'est à lui que s'adresse la dédicace: ainsi par exemple les mystères sacrés, les pirates tyrrhéniens, la double naissance de Dionysos et la couronne de lierre. L'inscription fait état de la construction des nouveaux murs du temple de la divinité. Le dédicant qui a choisi l'anonymat ne nous permet pas d'avoir assez de détails sur sa personne, mais il semble qu'il s'agit d'un initié au culte de Liber pater ou d'un lettré amateur de mythologie. Il ne

30. Bruhl (1953), p. 233.

31. *Ibid*. L'auteur ajoute p. 166 que «le culte de Liber Pater, en se développant dans les provinces africaines, allait absorber d'autres éléments religieux. Honoré depuis la Tripolitaine jusqu'à la Maurétanie, Liber semble s'être substitué à d'anciens dieux sémitiques». Cf. aussi Lipinski (éd.) (1992), p. 408: l'auteur souligne à juste titre que «l'essor du culte de Liber pater en Afrique romaine s'explique par la préexistence de Shadrapa, dieu punique, qui "répare" les forces de la nature, préside aux vendanges et aux récoltes».

32. Shadrapa est assimilé à Liber pater dans une inscription bilingue latine-néopunique de *Lepcis Magna*: *IRTrip.*, 294. Voir aussi Picard (1954), p. 91 s.; Le Glay (1973), p. 134; Bénabou (1976), p. 352.

33. *CIL* viii, 20249: *[Regna supe]rna poli [vener]/andus ad[isti] / [mysti]ca sacra fe[rens] tagni fortasse maris Tyrrheni miraculum / sancta, tui sp[ectatui nova moenia tem]pli / vitisator genuit quem Iuppiter ipse, biamater / [c]ompte tuis [hederis, adsis faveasque precanti].*

semble pas que cette épithète, qui rappelle la fonction majeure de la divinité, émane d'un contexte agricole lié à la production de la vigne et du vin. Rien ne prouve aussi que l'inscription est trouvée dans un domaine de vignes, de même on ne peut pas avancer que la région de *Satafis* est une région de vignoble. On peut toutefois penser à de petites exploitations dont la production est destinée à la consommation locale. Mais de toute manière, cette épithète semble relever plus d'un contexte poétique hérité de la mythologie que d'un contexte historique réel d'une activité viticole.

Sur une épitaphe d'un notable local de Madaure nommé Titus Clodius Loquella, prêtre de Liber, cette divinité est qualifiée de *Lenaeus* Pater[34], un des noms de Bacchus qui signifie étymologiquement «le dieu père du pressoir»[35]. Le dédicant met en lumière sa glorieuse carrière: il se qualifie de *vir egregius*[36], ayant exercé plusieurs fonctions municipales et publiques dans sa cité (relevant de son rang): édile, questeur, duumvir, flamine perpétuel. Le dédicant souligne aussi sa qualité d'évergète qui a organisé des jeux de gladiateurs ou une *venatio à* ses propres frais. Le culte de Liber est donc en rapport étroit avec la vie municipale. Le dédicant est vraisemblablement un propriétaire foncier de la cité de Madaure. Contrairement à l'inscription de *Satafis*, rien dans ce texte ne nous fait penser à Dionysos, dieu des mystères. Le culte mentionné ici relève de celui Bacchus-Liber pater, dieu du vin qui inspire le délire et la joie[37]. Encore une fois, rien ne prouve que cette dédicace émane d'un contexte de production de vin à grande échelle dans le territoire de cette cité qui est peu propice à la culture de la vigne, et ce à cause de l'altitude qui est très élevée pour convenir à

34. *CIL* VIII, 4681 (*ILAlg*, I, 2207) à Madaure: *D(is) M(anibus) sacrum / T(itus) Clodius Lo[q]uella / aedilis, (duo)vir, q(uaestor), fl(amen) p(er)p(etuus), sac(erdos) / Liberi Patris, v(ixit) a(nnos) XLVIIII. / Hic situs est. / Colum(en) moru(m) ac pie(tatis). / Laud(ibus) ac titulis or/natus v(ixit) hon(este). Omnibu/s hic carus fuerat / felic(iter) a(nnos) (quinquaginta) minus uno / gessit studiose (e)t / usus (h)on(oribus) ordinis est / adque virum v(ir) egr(egius) fl(amen)/ patriae p(ius) admod(erator) / largus munidator /ed[---] sator ing(ente) suo[rum] / Lenaei Pat(ris) cultor / fel(ixque) sac(erdos) addidit hic /decus ac nomen suae / Claudia genti inspic/ies lec(tor) primordia / uersicolorum.* Date: fin du II^e^ siècle.

35. TOUTAIN (1967), p. 362.

36. GSELL (1922) (partie II: Mdaourouch) n'introduit pas ce personnage qui se qualifie de *vir egregius* parmi les chevaliers de Madaure, cf. p. 15-6.

37. OV., *met.*, IV, 14.

cette production agricole[38]. Mais la piste d'une production destinée à une consommation privée ou locale d'une manière générale ne doit pas être écartée. *Vitisator* et *Lenaeus* renvoient bel et bien à une production agricole patronnée par Liber. Mais les dédicaces qu'elles ont livrées ne semblent pas refléter une véritable production de vin et de vigne à *Satafis* et à Madaure. D'ailleurs les grandes zones d'exploitation de vigne n'ont pas livré de telles épithètes de Liber[39].

Dans ce premier groupe, les épithètes qui traduisent une production agricole réelle et précise appartiennent à des cultes agraires populaires et accessibles à tous, elles sont déjà majoritaires. Celles qui ne reflètent pas directement une activité agraire sont celles qui appartiennent à des cultes initiatiques à mystères (comme le relève l'inscription de *Satafis*) et celle d'inspiration livresque (comme *lenaeus*). Mais celles-ci demeurent minoritaires.

2. Le second groupe traite des épithètes qui peuvent avoir un rapport direct ou indirect avec l'agriculture. Alors que dans le premier groupe le rapport avec l'agriculture émane souvent de l'aspect chtonien des divinités, dans ce groupe il est question des divinités ouraniennes comme le grand Jupiter, dieu de la souveraineté, et la grande déesse africaine, d'origine punique, Caelestis. Les deux divinités portent des épithètes qui ont rapport avec l'élément humide à savoir la pluie.

L'appellation Caelestis prise par la déesse carthaginoise Tanit à l'époque romaine n'est qu'une épithète qui s'est substituée au nom d'origine et qui reflète sa nature de divinité ouranienne. L'épithète Caelestis provient du caractère céleste de la déesse. En effet, à en croire l'historien grec Hérodien, les Libyens nommaient cette déesse Urania, tandis que les Phéniciens l'adoraient sous le nom d'Astroarche et l'identifiaient à la lune[40]. La latinisation du nom de la divinité a le mérite de mettre en relief son caractère de divinité céleste par excellence. Une inscription italienne, de provenance inconnue, déposée au musée du Vatican, qualifie la déesse de *Invicta Caelestis Urania*[41]. Conformément à ce caractère, la

38. Gsell (1922), p. 18; 40.

39. Pour un inventaire exhaustif du matériau relatif au culte de Liber pater en Afrique romaine voir Jelloul-Boussaada (1989); Id. (1991), p. 1049-65.

40. Hdn., v, 6, 4.

41. *CIL* vi, 80.

déesse nommée Junon est désignée comme celle qui «empêche le ciel de se heurter à la terre par les pluies»[42] dans une inscription métrique de Sidi-Youssef, l'antique *Naraggara* à l'ouest de *Sicca*. Il ne faut pas penser ici à la Junon romaine qui est qualifiée dans l'épigraphie latine d'*Augusta*, de *Regina* ou de *Lucina*. C'est la déesse protectrice de l'Etat romain et de l'enfantement. C'est plutôt Junon-Caelestis qui est désignée dans l'inscription de *Naraggara*. La vocation essentielle de son culte ici doit être cherchée dans ce qu'il pourrait procurer de biens vitaux aux gens en l'occurrence la production agricole grâce à la pluie. Caelestis semble selon cette inscription digne du titre *pluviarum dominatrix*. D'ailleurs, la confirmation de cet aspect de maîtresse de pluie vient sous la plume du Carthaginois Tertullien. Le polémiste chrétien qualifie aussi la déesse, vers la fin du second siècle, de *pluviarum pollicitatrix*[43].

Par son caractère de pourvoyeuse de pluie, Caelestis est une déesse ouranienne qui féconde la terre. Cette fonction lui procure par conséquent un caractère chtonien dérivant du premier. Les deux aspects sont indissociables. Divinité féminine, parèdre de Saturne, Caelestis est, par définition, une déesse de fécondité et de fertilité. Ce qualificatif de Caelestis de pourvoyeuse de pluie ne peut pas toutefois nous éclairer sur une activité agricole précise dans le temps et dans l'espace.

La même constatation peut aussi être déduite du culte du dieu de la souveraineté romaine, Jupiter. Cette divinité porte deux qualificatifs uniques: *Optimus*, et ce dans le cadre de l'appellation la plus officielle de Jupiter, et *Fulgor*, qui désigne que ce dieu est le maître des phénomènes atmosphériques. Jupiter est le dieu souverain sur terre et dans le ciel, bien évidemment le ciel proche c'est-à-dire l'atmosphère[44]. De la qualification *fulgor*, on peut déduire un rapport plus ou moins direct avec la pluie et par conséquent avec la richesse agricole d'une manière générale. Connu pour être le dieu de la foudre, Jupiter est qualifié de *fulgor*, une seule fois en Afrique dans une inscription trouvée à *Caesarea*, la capitale de

42. *CIL* VIII, 4635 (16810) une longue inscription métrique dédiée à Junon Caelestis (seuls les vers 13-4 sont cités ici): *Pluviis caelum prohibes concurrere t[errae],/ cum locis nos claudas iter, nec noscer[e fas est].*

43. TERT., *apol.*, XXIII, 6; *CCL* I, p. 131: *Ista ipsa Virgo Caelestis, pluviarum pollicitatrix.*

44. DUMEZIL (2000), p. 189, 192; LE GALL (1975), p. 96.

Tableau 1: Quelques épiclèses qui se rapportent à l'agriculture dans l'épigraphie latine africaine.

Epithète	Divinité	Dédicant	Localisation	Référence
Crementi deus	Neptune	Les *instantes*	Aïn Hédia	Cf. *supra* note 25
Frugifer	– Saturne		Diana/Lambèse	Cf. *supra* notes 4-5
	– Pluton		*Thub. Maius/ Musti*	Cf. *supra* notes 6-7
	– sans précision			Cf. *supra* notes 8-13
			Différentes provenances	
	– Neptune-Poséidon		*Thapsus*	*AE*, 1987, 1016
Pluviarum	Caelestis		*Naraggara* (N.-Pr.)	*CIL* VIII, 4635 (=16810)
Prataria	Cérès	P(ublius) Marcius Q[uadratus]	*Thugga* (Pr.)	*CIL* VIII, 26465
Lenaeus	Liber pater	T. Clodius Lo[q]uella	*Madauros* (N.)	*CIL* VIII, 4681 (=*ILAlg* 2207)
Fulgor	Jupiter	*Res publica*?	*Caesarea* (N.)	*AE*, 1924, 32
Vitisator	Liber pater		*Satafis* (N.)	*CIL* VIII, 20249

la Maurétanie Césarienne, l'actuelle Cherchel en Algérie[45]. L'anonymat et l'imprécision des circonstances de la dédicac ne nous permettent pas de cerner aisément le mode de l'intervention divine. Mais, le tenant de la foudre qui repousse les ennemis n'était-il pas *pluvius*? Autrement dit, le dieu souverain et guerrier n'était-il pas aussi agraire parce que sa foudre procure la pluie? Il est à

45. *AE* 1924, 32 («BAC», 1924, p. XXXVI; 1925, p. CLXXIV-CLXXV): *Iovi Optimo / fulgori deo*. Dans la troisième ligne on restitue *[P(ecunia) P(ublica)]*. Si cette restitution incertaine est la bonne, on pourrait attribuer la dédicace à la *Respublica* de Caesarea. (On trouve parfois sur les inscriptions *Iupiter fulgurator CIL* VI, 377 (=*ILS* 3051). Voir SCHILLING (1974), p. 681-9; p. 686, l'auteur avance que «la dénomination *Iuppiter fulgur* correspond à l'usage ancien qui préférait cette locution expressive à l'appellation plus tardive *Iuppiter fulgurator* qui substitue une épithète qualitative au substantif-apposition *fulgur*».

Tableau 2: Quelques qualifications des divinités en rapport avec l'agriculture dans la littérature latine africaine.

Divinité	Thème	Tertullien	Arnobe
Jupiter	Dieu de la foudre	*apol.*, XI, 6	
Jupiter	*Elicius* et maître de la pluie	*apol.*, V,6; XL, 14	
Cérès	Déesse des *fruges*	*apol.*, XI, 6	
Liber	Celui qui donne les vendanges		I, 38
Liber	Liber a fait connaître le vin	*apol.*, XI, 8	
Saturne	*Custos ruris*		VI, 12
Caelestis	*Pluviarum pollicitatrix*	*apol.*, XXIII, 6	

rappeler que le culte de la foudre peut aussi être attesté seul. A cet égard, trois inscriptions ont été attestées en Afrique. Une à Djemâa-Sahridj en Algérie, l'antique municipe de *Bida*[46], en Numidie. Une deuxième à *Thugga*[47] (Dougga) et une troisième à *Uchi Maius*[48] (Henchir Ed-douamis). La chute de la foudre constitue dans la religion romaine une expression de la volonté de Jupiter et de sa domination sur les phénomènes atmosphériques. Le dieu est en effet doté de la puissance divine des tempêtes, tâche qui fait allusion aux orages auxquels préside Jupiter tonnant[49].

46. *AE*, 1961, 221; LE GLAY (1959), p. 101-9. Cette formule est attestée dans l'Empire notamment en Italie, en Gaule, en Bretagne et dans la péninsule Ibérique. Ainsi par exemple: *CIL* VI, 30877: *Fulgur / conditum; CIL* IX, 1047: *fulg(ur) con(ditum) p(ublice)*; *CIL* XI, 1024*: Sacrum / publicum / fulguris*. Voir aussi REMY (1995), p. 73-4, n. 23.

47. *ILTun*, 1516: *FDC*. Voir KHANOUSSI (1999), p. 469-79 qui propose la restitution suivante: *F(ulgur) D(iuum) C(onditum)*. Cette inscription est aussi citée dans KHANOUSSI, MAURIN (2000), p. 257-8.

48. Pour l'inscription d'*Uchi Maius* cf. KHANOUSSI (1999), p. 479. (= *AE*, 1999, 1852). L'inscription mentionne un notable local prêtre du *bidental*, les *sacerdotes Bidentales* avaient comme tâche de *condere fulgura*.

49. *CIL* VIII, 2609 (*ILS* 3061): *Iovi O(ptimo) M(aximo), / tempestatium / divinarum / potenti, / leg(io) III Aug(usta) / dedicante / Q(uinto) Fabio Catullino, / leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore)*. (Date entre 128 et 130). Le contexte militaire de la dédicace ne doit pas nous oublier le rapport entre la tempête et la végétation.

D'ailleurs, l'enterrement de la foudre dans un *locus religiosus*[50] appartenant à la divinité s'accompagne par des rites scrupuleusement accomplis[51]. Accompagné le plus souvent par des précipitations plus ou moins importantes. Ce phénomène naturel ne peut avoir que des bienfaits sur l'activité agricole, dans le sens d'assurer une production meilleure, d'une part, et de promouvoir la végétation d'une manière générale, d'autre part. Soulignons enfin que J. Marouzeau pense que l'épithète *optimus* accolée au nom de Jupiter a un rapport avec la richesse entre autre agricole. Il pense que «si *optimus* a pu être considéré comme le superlatif de *bonus*, ce n'est que secondairement, par appel à une racine indépendante, employée dans la langue religieuse pour désigner l'activité productrice et qui est à la base de *Ops* signifiant puissance, richesse, excellence»[52]. Cette piste qui semble séduisante surtout que les dédicaces à Jupiter *optimus maximus* sont nombreuses[53], était largement contestée et jugée peu vraisemblable[54] puisqu'elle ne trouve pas de fondements dans les sources. Cette épithète ne peut pas avoir un rapport avec le contexte agricole. Jupiter n'est donc agraire que dans la mesure où il est maître des phénomènes atmosphériques. D'ailleurs, dans les inscriptions africaines, il n'est jamais qualifié de *frugifer* alors qu'en Gaule il l'est[55].

Les épiclèses divines relèvent de l'état d'esprit du dédicant et de sa conception de l'intervention de la divinité. Elles sont une composante essentielle de la collaboration divine dans un contexte précis. Or, l'épithète accolée au nom d'une divinité ne reflète pas toujours la réalité vécue. Elle semble parfois peu fiable et compli-

50. Paulus, p. 82 L: *Fulguritum, id quod est fulmine ictum, qui locus statim fieri putabatur religiosus, quod eum deus sibi dicasse videretur.*

51. Voir Lucan., i, 607-9: *Arrus dispersos fuliminis ignis, colligit et terrae maesto cum murmure condit, datque locis nomes; sacris tunc admovet aris electa cervice marem.*

52. Marouzeau (1956), p. 227; Ernout, Meillet (1959), p. 463 ss. '*Ops*', avancent la même définition.

53. Kallala (1980) p. 28; Id. (1985), p. 18-9, recense 180 inscriptions dédiées à Jupiter *optimus maximus* (sans ou avec *Junon Regina* et *Minerve Augusta*). Ajoutons à cela 12 inscriptions provenant de la Maurétanie Tingitane. Soit un total de 192 dédicaces pour toute l'Afrique romaine.

54. Schilling (1964), p. 345-8; Dumezil (2000), p. 200, note 3.

55. Jupiter porte quelquefois dans l'Empire la qualification de *frugifer* ainsi par exemple en Gaule sur un autel trouvé à Rougiers: *CIL* xii, 336: *Iovi / Frugifero /M(arcus) Erucius / Natalis.*

que la compréhension de l'inscription, comme c'est le cas des deux inscriptions dédiées à Liber pater à Madaure et à *Satafis*, c'est pour cela qu'il faut préciser le contexte de la dédicace. Mais d'une manière générale, ces qualifications ont un rapport non négligeable pour préciser la nature de l'activité agricole dans le temps et dans l'espace. Leur présence est davantage précieuse notamment quand elle est confirmée par la prospection scientifique au sol et par les fouilles archéologiques.

Bibliographie

Les sources

ARNOBE, *Adversus gentiles*, édition de C. MARCHESI, *Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum* (*CSLP*), vol. XVII, Torino 1934.

AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum*, édition de F. WEIHRICH, *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* (*CSEL*), vol. XLIII, Wien 1904.

CYPRIEN de Carthage, *De idolorum vanitate*, dans *Patrologiae cursus completus, Series Latina*, (*PL*), IV, Paris.

LUCAIN, *Belli civili* I, texte établi et traduit par A. BOURGERY, t. I (IV^e^ tirage), Paris 1967.

OVIDE, *Metamorphoseon* texte établi et traduit par G. LAFAYE, *Les Métamorphoses*, I (VII^e^ tirage), Paris 1985.

TERTULLIEN, *Apologeticum*, édition de E. DEKKERS, *Corpus Christianorum, Series Latina*, I (*CCL*), Turnhout 1954.

Les travaux modernes (ouvrages et articles)

BELAYCHE N. *et al.*, (éds.) (2005), *Nommer les Dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité*, Rennes.

BÉNABOU M. (1976), *La résistance africaine à la romanisation*, Paris.

BESCHAOUCH A. (1967-68), *Mustitana. Recueil des nouvelles inscriptions de Mustis, cité romaine de Tunisie*, «Karthago», XIV, p. 117-224.

BESCHAOUCH A. (1973), *Pluton africain*, «Karthago», XVI, p. 103-5.

BESCHAOUCH A. (1985), *Poseidon en 'Barbarie'*, dans *Association d'études des civilisations méditerranéennes: l'homme méditerranéen et la mer. Actes du 3^ème^ Congrès International d'Etudes des Cultures de la Méditerranée Occidentale, Jerba avril 1981*, Tunis, p. 419-24.

BRUHL A. (1953), *Liber Pater: origine et expression du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*, Paris.

DUMEZIL G. (2000), *La religion romaine archaïque* (1996), Paris.

ERNOUT A., MEILLET A. (1959), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris.

GSELL S. (1922), *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, Alger-Paris.

Jelloul-Boussaada A. (1989), *Liber Pater en Afrique*, thèse de doctorat Université de Paris-Sorbonne (dactylographiée) (2 vols.).
Jelloul-Boussaada A. (1991), *Le culte de Liber Pater en Afrique à la lumière de l'épigraphie*, dans *L'Africa romana* IX, p. 1049-65.
Kallala N. (1980), *Les divinités capitolines en Afrique Proconsulaire à l'époque romaine*, thèse de cycle Université de Tunis I (dactylographiée) (2 vols.).
Kallala N. (1985), *Les divinités capitolines en Maurétanie Césarienne d'après les documents épigraphiques*, «CT», t. 33, n^{os} 133-134, p. 9-35.
Khanoussi M. (1999), *F(ulgur) D(iuum) C(onditum). A propos du culte de la foudre en Afrique romaine*, «CRAI», p. 469-79.
Khanoussi M., Maurin L. (2000), (eds.), *Dougga, fragments d'histoire. Choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I^{er}-IV^{e} siècles)*, Bordeaux-Tunis.
Le Gall J. (1975), *La religion romaine de l'époque de Caton l'Ancien au règne de l'empereur Commode*, Paris.
Le Glay M. (1959), *Fulgur Conditum: un lieu consacré par la foudre en Grande-Kabylie*, «Libyca», t. VII/I, p. 101-9.
Le Glay M. (1961), *Saturne Africain. Monuments*, I, Paris.
Le Glay M. (1966a), *Saturne Africain. Histoire* (=*SAH*), Paris.
Le Glay M. (1966b), *Saturne Africain. Monuments*, II, Paris.
Le Glay M. (1975), *Le syncrétisme dans l'Afrique ancienne*, dans *Le syncrétisme dans les religions de l'Antiquité*, *Colloque de Besançon, 22-26 octobre 1973*, t. 46, Leyde, p. 123-51.
Lenoir M. (1985), *Aulisua, dieu maure de la fécondité*, dans *L'Africa romana III*, p. 295-302.
Lenoir M. (1986), *Inscriptions nouvelles de Volubilis*, «BAM», t. 16, p. 191-233.
Lipinski E. (éd.) (1992), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout.
Marouzeau J. (1956), *Iuppiter Optimus et Bona dea*, «Eranos», LIV, p. 227-31.
Naddari L. (2007), *La haute et moyenne vallée de l'Oued Sarrat dans l'Antiquité*, thèse de doctorat Université de Tunis (dactylographiée) (2 vols.).
Pfaff-Reydellet M. (2005), *Le rôle de l'épiclèse 'Ultor' dans les Fastes d'Ovide*, dans Belayche *et al.* (éds.), p. 567-77.
Picard G.-Ch. (1954), *Les religions de l'Afrique antique*, Paris.
Remy B. (1995), *Les inscriptions latines d'Aquitaine*, Bordeaux.
Schilling R. (1964), *A propos de l'expression «Iuppiter Optimus Maximus»*, «Acta Philologica», III, p. 345-8.
Schilling R. (1974), *Iuppiter fulgur: à propos de deux lois archaïques*, dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, (Coll. EFR, 22), Rome, p. 681-9.
Toutain J. (1967), *Les cultes païens dans l'empire romain*, I [1907], Paris.

Zakia Ben Hadj Naceur-Loum

La circulation monétaire au IIIe siècle en Afrique: crise ou stabilité économique?

Crises et mutations, ce sont les deux caractéristiques de la période qui s'étale de 260 à 306/307 apr. J.-C. En effet, beaucoup d'historiens du monde romain considèrent cette période de demi-siècle environ comme une conjoncture où la crise était présente dans tous les domaines: politique, militaire et sociale. La crise et les mutations de la seconde moitié du IIIe siècle n'ont pas épargné la monnaie qui a subi à son tour des bouleversements et des réformes. Dans ce contexte chargé en drames de tout genre, il faut surtout mettre l'accent sur l'aspect géopolitique qui était un élément essentiel dans la circulation des espèces: nous sommes en présence d'un immense territoire qui s'étale sur trois continents et qui est soumis aux pressions extérieures croissantes des barbares puis de l'Empire sassanide, des usurpateurs gaulois, ajoutons à cela d'autres événements militaires comme l'élimination de Sévère Alexandre.

Les événements que nous venons d'énumérer ont contribué énormément à la modification des circuits de la distribution de l'argent, surtout à partir de 260 apr. J.-C. en créant des cloisonnements à chaque crise politique entre les différents prétendants de l'Empire [1].

Certes la conjoncture que nous venons de décrire était fatale pour le reste des provinces occidentales, mais pas pour l'Afrique qui a acquis une originalité grâce à cette modification des circuits car à la différence d'autres régions comme la Gaule ou l'Espagne, l'Afrique a toujours été ralliée au domaine de l'empereur légitime qui est Gallien, ce qui assure une circulation monétaire assez régu-

* Zakia Ben Hadj Naceur-Loum, Université des Sciences Humaines et Sociales de Tunis.

1. A vrai dire, la modification des circuits a commencé bien avant 260, mais elle concernait les circuits de la distribution du bronze à l'époque sévérienne.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 307-318.

Tableau 1: Analyse des monnaies isolées de Carthage datant IIIe et IVe siècles.

Types	Catalogue	Total
Antoniniens 253-260	1-12	12
SC	13-14	2
Total		*14*
260-274. Empire central	15-93	
Gallien	15-70	56
Claude-Quintille	71-93	23
Total		*78*
Divo Claudio	94	1
260-274. Empire gaulois	95-133	
Postume	95-110	16
Marius	–	–
Victorin	111-116	6
Tétricus	117-133	17
Total		*39*
274-294	154-216	63
294-307	217-258	42
Total		*105*

lière. Ces faits sont attestés par les témoignages de l'épigraphie (bornes milliaires et les inscriptions évoquant les inscriptions publiques) et de la céramique sur lesquels nous allons revenir plus tard.

Malheureusement toujours faute de données numériques, nous sommes incapables de rappeler les principaux éléments du dossier, mais nous allons tenter d'approfondir et affiner ces constats en partant des monnaies du IIIe siècle de la collection de Carthage comme support et les confronter à d'autres découvertes monétaires africaines quand il sera possible de le faire.

A travers cette analyse consacrée aux monnaies isolées de Carthage (TAB. 1) datant des IIIe et IVe siècles, j'ai pu observer les caractéristiques propres à la circulation monétaire durant la seconde moitié du IIIe siècle: *a*) longue survie de l'usage du bronze jusqu'à 260; *b*) manifestation tardive et relative de la crise du IIIe siècle (cela dépend des différents secteurs géographiques de l'Afrique du Nord); *c*) présence de l'Afrique du Nord dans le domaine de l'empereur légitime: Gallien puis Claude II (témoignages du numéraire et des *Divo Claudio* provenant de la capitale Rome).

La seconde caractéristique semble être importante car le contexte historique de la crise a joué un rôle dans l'organisation de la distribution de la monnaie. En effet l'Afrique a été peu touchée par la crise du IIIe siècle parce qu'elle était «protégée des invasions germaniques par la Méditerranée, et très éloignée de la menace perse».[2]

L'Afrique Proconsulaire avait une position largement prédominante par rapport à d'autres secteurs de l'Afrique du Nord non seulement du fait de sa situation géographique, mais aussi du fait qu'elle était à l'écart des problèmes militaires et sociaux qui ont touché des régions comme la Numidie (secteur caractérisé par une certaine tension: insurrection de 253-260)[3] ou la Maurétanie Tingitane (Maroc antique) plus ouverte sur la Bétique que sur le reste de l'Afrique, ce qui laisse croire qu'elle a été touchée à son tour par les troubles qui ont secoué l'Occident entre 260 et 280[4].

Comme nous le constatons, la région concernée (Afrique Proconsulaire) n'a pas subi le même sort que les autres provinces voisines. Certes, elle a connu un événement dramatique en 238 avec la révolte des notables à *Thysdrus*, mais cet événement ne l'a pas coupée du reste de l'Empire, surtout de Rome. L'Afrique Proconsulaire était donc largement épargnée durant la seconde moitié du IIIe siècle[5], ce qui lui a permis d'avoir une position économique assez confortable par rapport aux autres provinces, surtout dans le domaine des chantiers de construction et les échanges commerciaux.

Pour cerner la situation économique de l'Afrique durant la seconde moitié du IIIe siècle, j'ai confronté deux types de documentation, à savoir archéologiques et numismatiques, car je présume qu'en ayant plus de données, on peut étoffer le dossier relatif à la crise et la prospérité de l'Afrique, idée assez controversée.

2. Cl. Lepelley, *Rome et l'intégration de l'empire, 44 av. J.-C. - 260 ap. J.-C. Approches régionales du Haut-Empire romain*, «Nouvelle Clio», 1989, p. 102.

3. En ce qui concerne l'insurrection 253-260 voir P. Salama, *Vues nouvelles sur l'insurrection maurétanienne dite de 253: le dossier numismatique*, dans *L'armée et les affaires militaires, Actes du IVe colloque d'Histoire et d'Archéologie de l'Afrique du Nord, Strasbourg 1988*, t. II, Paris, 1988, p. 465.

4. Il faut ajouter à ces troubles qu'a connus la Mauritanie Tingitane l'abandon de la ville de *Volubilis* et de sa région par l'administration impériale à la fin du IIIe siècle (règne de Dioclétien).

5. Dans la mesure où elle n'a pas été touchée ni par une crise intérieure (révoltes) ni une crise extérieure (invasions).

Tout d'abord je commence par traiter les phénomènes purement monétaires ensuite les autres témoignages, notamment ceux qui sont relatifs à la production et la diffusion de la céramique.

I
Le bronze tardif: effets et signification économique

La circulation des sesterces jusqu'à la première moitié du IIIe siècle et même jusque vers 260 est aussi attestée par le matériel sur lequel j'ai travaillé et par les trésors trouvés dans d'autres zones de l'Afrique du Nord, notamment en Numidie et en Mauritanie Césarienne.

En effet, la circulation de bronze dans ces régions et surtout en Afrique – zone caractérisée par une économie relativement stable et dynamique par rapport à d'autres régions de l'Empire[6], surtout les régions frontalières ou encore l'intérieur des Gaules et la Bretagne gagnées très tôt par le billon – confirme la permanence des relations commerciales régulières[7] entre l'Afrique et l'Italie pendant la seconde moitié du IIIe siècle, ce qui permet «l'arrivée en Afrique des frappes les plus récentes de ce numéraire transmarin». Bref, c'est ce qui a assuré le maintien de l'ancien régime fondé sur l'utilisation du denier et des espèces de bronze jusque vers le temps de Valérien.

J.-P. Callu a démontré que ce renouvellement du stock monétaire n'était pas général et qu'il était limité à l'Italie et ses abords immédiats. Ce "style" de circulation monétaire change au fur et à mesure qu'on s'éloigne de cette zone géographique et on assiste par conséquent à une autre situation monétaire caractérisée par l'utilisation du stock de bronzes constitué au IIe siècle.

Trois zones de circulation monétaire ont été identifiées grâce à l'étude de structures des trésors trouvés dans des régions de la Méditerranée occidentale[8] (TAB. 2).

6. L'Afrique Proconsulaire est mieux alimentée en numéraire récent que les autres provinces de l'Occident et les autres régions de l'Afrique. Ceci est attesté par le témoignage de trésors de Gafsa I/II (Afrique Proconsulaire) qui a bénéficié d'un meilleur approvisionnement (71%) en monnaies récentes que Guelma (Numidie).

7. Il s'agit surtout de la permanence des relations maritimes entre l'Afrique et l'Italie jusqu'à cette époque. Ce qui n'était pas très facile vu les graves troubles qui ont caractérisé la seconde moitié du IIIe siècle.

8. J.-P. BOST, *L'épave Cabrera III (Majorque). Echanges commerciaux et circuits monétaires au milieu du IIIe siècle ap. J.-C.*, Bordeaux 1992, p. 111-3 (en part. tableau de structure des trésers de bronze, fig. 15 B).

Tableau 2: Structure des trésors de bronze en Méditerranée occidentale au milieu du IIIe siècle.

Trésors	av. 193		ap. 193		av. 222		ap. 238		ap. 249		ap. 253	
	T	%	T	%	T	%	T	%	T	%	T	%
18 trésors d'Aquitaine et de Narbonaise (A)	2.453	86,42	387	13,58	301	10,56	132	4,63	8	0,20	0	0
Rome, Testaccio (B)	51	8,35	560	91,65	556	91,00	466	76,27	252	41,24	114	18,65
4 trésors de Sardaigne (C)	129	9,54	1.223	90,46	1.210	89,49	934	68,08	358	26,48	69	5,10
5 trésors d'Espagne et d'Algérie (D)	2.008	25,23	5.950	74,77	5.741	72,14	3.405	42,79	834	10,48	128	1,61
Cabrera III (E)	215	26,84	586	73,16	562	70,16	356	44,44	101	12,61	16	2,00

Notes:

(A) Aquitaine, 14 trésors (2018 monnaies): Arrens-Marsous (G. Depeyrot, *Les monnaies des départements des Hautes-Pyrénées, de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne et du lot*, Toulouse 1985, p. 42); Sare (*Corpus des Trésors Monétaires Antiques de la France*, Paris 1982 [= *TAF*], VI, p. 87, n° 11); Lombez (G. Depeyrot *et al.*, *Le trésor de sestérces de Lombez (Gers) (vers 230-240)*, «Aquitania», 3, 1985, p. 141-7); Lectour (J. Labrousse, *Petit trésor de sesterces du terrain Pigeonnat-Candelon*, «Bulletin de la Société Archéologique du Gers», 82, 1981, p. 32-7); Cestas-Gazinet (*TAF*, VI, p. 35, n° 15); Naujac (*TAF* VI, p. 25, n° 26); Saint-Med-les-Oussines (*TAF*, I, p. 104, n° 5); Couzeix/Puy-Dieu (J.-L. Denier, *Le trésor de Puy-Dieu*, «TMon», VII, 1985, p. 33-104); Dontreix (*TAF*, I, p. 88, n° 10); Bourges 7 (P. Bastien-Cothenet, *Trésors monétaires du Cher (Lignières, 294-310; Osmery, 294-313*), Wetteren 1974, p. 18, n° 15); Bourges 9 (*ibid.*, p. 18-9, n° 17); Clémont-sur-Sauldre (*ibid.*, p. 20, n° 26); Saintes-Montaine (Callu, *Politique monétaire*, cit. à note 19, p. 123). Narbonaise, quatre trésors (832 monnaies): Carianne («Gallia», XVIII, 1960, Informations archéologiques, p. 278). Montfalcon (M. Bompaire, S. De Turkeim, *Le trésor de sesterces de Montfalcon*, «BSFN», 41, 7, 1986, p. 73-5); Montbruon-Saintinieu (Callu, *Politique monétaire*, cit., p. 123); Nuglar (*ibid.*).

(B) Callu, *Politique monétaire*, cit., p. 118.

(C) Quatre trésors de Sardaigne (1352 monnaies): Sant'Antonio Ruinas, Santa Lucia I, Santa Lucia II et Talana (Callu, *Politique monétaire*, cit., p. 118).

(D) Trois trésors d'Espagne (Pollentia 1, Valence 1 et Crevillente, voir Bost, *Cabrera III*, cit., p. 102, note 9) et deux trésors d'Algérie, *Rusguniae* et Guelma, voir Callu, *Politique monétaire*, cit., p. 116.

(E) Bost, *Cabrera III*, cit. à note 8, p. 98-116.

Source: d'après Bost, *Cabrera III*, cit., p. 113

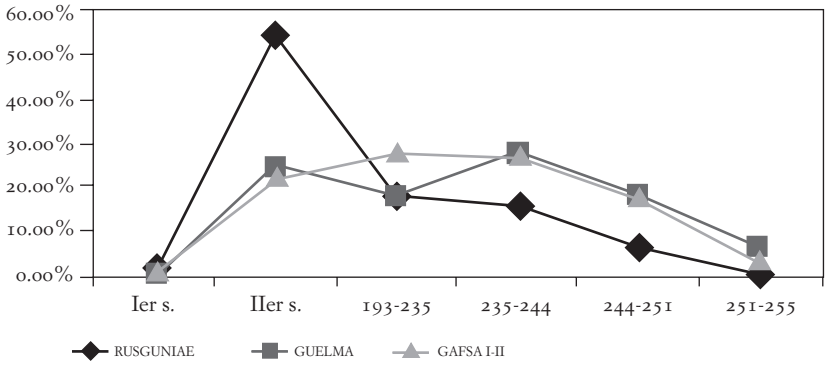


Fig. 1: Structure des trésors de bronze en Afrique du Nord.

1. La Gaule méridionale, Aquitaine et la Narbonnaise caractérisées par la forte présence des séries antérieures à la mort de Commode. Les bronzes du III^e siècle disparaissent après 238.

2. Italie centrale: les bronzes du II^e siècle sont peu nombreux. Le renouvellement du numéraire est continu et actif jusqu'à Valérien.

3. Sardaigne, péninsule Ibérique et Afrique: un relèvement plus ou moins fort des séries antonines et un apport important de sesterces frappés après 222. Ces pièces de bronze cesseront pratiquement d'être émises après l'année 260[9].

C'est à ce dernier secteur monétaire qu'appartiennent les monnaies des sites de l'Afrique qui datent du règne conjoint de Valérien et Gallien (253-260).

Selon J.-P. Callu, la circulation des bronzes traduit un retard ou une stagnation économique[10]. Dans le cas de l'Afrique, il est difficile d'évoquer une situation économique critique, mais plutôt la juxtaposition de deux circuits monétaires distincts: celui de l'*antoninianus* renouvelé, surtout dans les provinces militaires (Bretagne, Germanies, provinces danubiennes) et le circuit traditionnel

9. R. Göbl, *Der Aufbau der römischen Münzprägung in der Kaiserzeit*, «NZ», 75, 1953, p. 5-35, en part. p. 13-5; R. Turcan, *Le trésor de Guelma. Etude historique et monetaire*, Paris 1963, p. 57-60; J.-P. Callu, *La politique monétaire des Empereurs romains de 238 à 311*, Paris 1969, p. 11-146.

10. Callu, *La politique monétaire*, cit., p. 117. Voir aussi K. Hopkins, *Taxes and trade in the Roman Empire, 200 B.C. A.D. 400*, «JRS», LXX, 1980, p. 101-25.

présent dans les zones non militarisées où le bronze continuait à circuler [11].

2
Les *Divo Claudio* en Afrique: signe d'un système politico-monétaire bien en place

Il est évident, du moins jusqu'au IIIe siècle, que la monnaie, qu'il s'agisse de sa production ou de sa mise en circulation, émane du pouvoir politique. Néanmoins, les provinces peuvent passer par des événements (usurpation, guerre, révolte...) qui ont directement ou indirectement des effets sur le système monétaire et changer par conséquent les réalités monétaires existantes.

A travers l'étude de l'approvisionnement de l'Afrique en monnayage de Gallien et de Claude II, nous avons remarqué l'abondance des *Divo Claudio*. En effet ces espèces forment parfois plus que la moitié de la circulation du IIIe siècle. Citons en exemple le cas de *Banasa* où on a dénombré 585 exemplaires, soit 62,30% de la circulation de la période 260-270; à *Thamusida* la masse des *Divo Claudio* est moins forte qu'à *Banasa* avec 188 exemplaires; à *Zilil* les *Divo Claudio* sont au nombre de 268 exemplaires, soit 54% du total des monnaies du IIIe siècle.

L'importance des *Divo Claudio* réside dans sa signification politico-monétaire. Par ailleurs, le témoignage de la monnaie ne fait que consolider l'idée de l'appartenance de la province au domaine de l'empereur légitime Claude II, même en pleine période de crise. Ce qui est toujours propice pour l'économie.

«L'Afrique a rarement été le tremplin pour l'accession au trône», c'est ainsi que P. Salama a expliqué la position de cette province vis-à-vis des problèmes de sécessions et d'usurpations qui ont marqué l'histoire de l'Afrique romaine.

Pour ce qui est de la période qui nous concerne, 4 bornes miliaires trouvées en Numidie où Gallien n'est encore que César, attestent que la province était bel et bien ralliée à l'empereur légitime et aucune miliaire au nom d'un empereur gallo-romain n'a été signalée.

11. BOST, *Cabrera III*, cit., p. 106-7; voir aussi J.-M. CARRIÉ, A. ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation des Sévères à Constantin*, Paris 1999, p. 571.

3
Effet de la crise du IIIe siècle sur l'économie africaine et la circulation monétaire

La documentation épigraphique confirme les témoignages des sources anciennes sur le maintien d'une certaine prospérité de l'Afrique au IIIe siècle: il y a des inscriptions qui mentionnent les constructions de monuments soulignant ainsi l'importance des générosités évergétiques dans cette province.

L'étude de Xavier Dupuis[12] montre que le nombre de chantiers de construction sous Philippe et Gallien est comparable à celui de Sévère Alexandre et de Gordien III, il diminue considérablement de 250 à 260, puis de 270 à 280 (cette baisse est valable surtout pour la Numidie et la Mauritanie qui ont connu de sérieuses difficultés dues aux révoltes)[13]. Le même auteur a constaté une renaissance propre à l'Afrique sous le règne de Gallien[14].

Le témoignage de la céramique est encore plus révélateur. En effet la découverte de l'origine africaine des productions sigillées claires A, C et D a beaucoup contribué au renouvellement des méthodes de l'archéologie comme de la vision des historiens sur l'histoire économique de l'Afrique.

Du point de vue chronologique, on situe la sigillée A aux IIe et IIIe siècles, la sigillée claire C au cours du IIIe siècle. Selon A. Carandini[15], l'essor de cette industrie dans la seconde moitié du IIe siècle et au début du IIIe était le résultat du développement agricole, notamment celui de l'arboriculture[16]. Nous ne pouvons donc

12. X. Dupuis, *Constructions publiques et vie municipale en Afrique de 244 à 276*, «MEFRA», 104-1, 1992, p. 233-80.

13. *Ibid*., p. 263 et surtout *Annexe I*, p. 267-76.

14. X. Dupuis, *À propos d'une inscription de Thugga: un témoignage sur la vitalité des cités africaines pendant la crise du IIIe siècle*, «MEFRA», 105-1, 1993, p. 63-73. Pour la période suivante les années 276 jusqu'en 439, voir Cl. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine*, Paris 1979-81, p. 29-36.

15. A. Carandini, *Produzione agricola e produzione ceramica dell'Africa di età imperiale*, «Studi Miscellanei», 15, 1969-1970, p. 95-119.

16. Notamment la culture d'oliviers. L'Afrique devint à la fin du IIe siècle le principal fournisseur en huile d'olive pour le monde romain occidental. L'ampleur qu'avait connue l'huile d'olive africaine est attestée par les amphores de la Byzacène qui transportaient cette denrée. Pour F. Zevi et A. Tchernia (*Amphores de Byzacène*, «AntAfr», 3, 1969, p. 185-7), le contenu de ces amphores (attesté par les marques) prouve le remplacement de l'huile de la Bétique par l'huile africaine dans la seconde

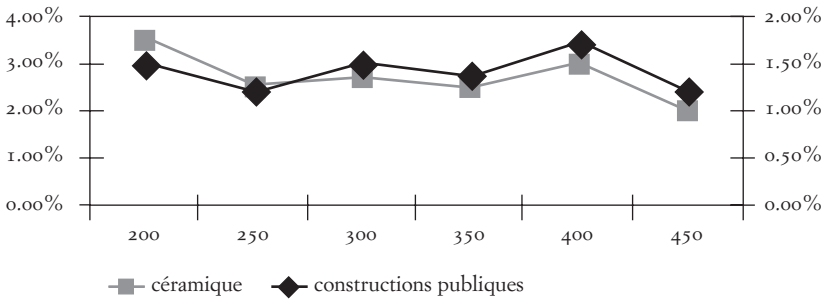


Fig. 2: Sigillée et constructions publiques en Afrique aux IIIe-IVe siècles.

attribuer à la production et au commerce de la céramique, notamment les sigillées A/C (El Aouja: zone de Kairouan), tout le développement économique de l'Afrique. En fait la poterie africaine du IIIe siècle était un des éléments d'une activité et d'une prospérité plus globales.

Les productions de sigillées claires qui sortaient des ateliers de Carthage et de la Byzacène se trouvent à travers le monde méditerranéen, elles nous donnent une idée sur les routes commerciales actives au départ de l'Afrique[17]. Cette céramique ne s'exportait pas seulement en grande quantité dans la Méditerranée occidentale, mais aussi en Orient aux IIIe-IVe siècles.

Le dynamisme économique de l'Afrique dans la seconde moitié du IIIe siècle n'était pas, semble-t-il, permanent. En effet, les exportations africaines (huile, céramique, vin) auraient subi les contrecoups des aspects de la crise du IIIe siècle, notamment celui des transports, un élément important, voire même déterminant pour une région qui fonde son économie sur le commerce maritime: «la crise des transports est générale, sur terre comme sur mer [...]. La piraterie reprend en Méditerranée après deux siècles et demi d'interruption»[18].

moitié du IIIe siècle. Nous avons souligné cette évolution économique (il ne faut pas oublier qu'au début du IIe siècle le poète Juvénal se moquait encore de la mauvaise qualité de l'huile africaine).

17. C. Panella, *Le anfore tardoantiche: centri di produzione e mercati prefenziali*, dans A. Giardina (a cura di), *Società romana e impero tardoantico*, t. III, Roma-Bari 1986, p. 251-77.

18. A. Chastagnol, *L'évolution politique, sociale et économique du monde romain 284-363*, 3a éd., Paris 1994, p. 56.

Certes les exportations continuèrent comme nous l'avons souligné plus haut, mais pas avec la même régularité car on a constaté une atténuation – surtout au niveau de l'exportation de la céramique – après 230, même si elle n'a pas duré puisque la situation s'améliore au IVe siècle avec une reprise du trafic [19].

Reste le témoignage des monnaies étudiées: vont-elles dans le même sens?

En étudiant le matériel des deux musées (Bardo et Carthage) et en faisant une extension sur les autres trouvailles africaines (trésors, monnaies de fouilles, collections dans les musées), nous pouvons définir les faciès régionaux qui ont pu exister en Afrique du Nord.

4
Les faciès régionaux

Les publications des trouvailles relatives aux sites de l'Afrique du Nord souffrent de deux problèmes: d'abord le manque, voire même l'absence de ces trouvailles (pour l'Algérie et la Libye par exemples), ensuite la difficulté de les interpréter à cause du caractère rapide et tronqué de quelques unes. C'est pourquoi, à la lumière de la documentation dont on dispose, je me contente pour l'instant de souligner deux faciès régionaux qui ne présentent pas, à mon avis, de grandes différences.

L'Afrique Proconsulaire: l'étude des monnaies provenant de cette région révèle une circulation monétaire assez normale et régulière. En fait, nous avons remarqué que même durant des périodes difficiles où le numéraire était rare (274-294), cette province était assez bien approvisionnée (notamment après l'ouverture de l'atelier de Carthage) avec un monnayage diversifié qui a la plupart du temps, comme on le verra plus au IVe siècle, l'atelier de Rome comme origine.

La Maurétanie Tingitane: l'abandon de quelques sites apparte-

19. E. W. B. Fentress, Ph. Perkins, *Counting Africain Red Slip Ware*, dans *L'Africa romana* IV, p. 205-14. Les deux auteurs ont confronté la courbe des constructions publiques avec celle de la production de la sigillée entre 200 et 450, ce parallélisme a mis en évidence le ralentissement économique qui a touché l'Afrique entre 240 et 250 qu'on peut estimer à environ 35% par rapport à l'époque sévérienne. C'est pourquoi il faut souligner qu'il y a certes un ralentissement, sans qu'on puisse parler d'un effondrement (*ibid*., p. 110).

nant à cette zone géographique vers les années 280-284 ne nous permet pas de suivre l'évolution de la circulation monétaire jusqu'à la fin du IIIe siècle. Cependant le dénominateur commun entre l'Afrique Proconsulaire et la Maurétanie Tingitane demeure l'importance des *Divo Claudio* qui constitue l'originalité de l'Afrique.

Pour ce qui est de la répartition des monnaies par origines, j'ai constaté que le grand fournisseur entre le règne de Gallien et de Claude II est l'atelier de Rome (plus de 50%)[20]. Entre 274 et 306, Rome garde toujours sa supériorité, un autre indice sur le ralliement de l'Afrique à Rome et sa stabilité économique durant la crise du IIIe siècle.

Bref, comme les autres témoignages archéologiques et épigraphiques, le matériel numismatique nous incite à penser que l'Afrique, notamment la Proconsulaire, n'a pas été vraiment marquée par des tensions ou des ruptures pendant la crise du IIIe siècle.

Il resterait enfin à affiner la carte des trouvailles monétaires africaines et la confronter à d'autres types de trouvailles (céramique, épigraphie...), c'est en travaillant de plus en plus dans cette optique qu'on peut avoir des résultats moins controversés et des conclusions moins hâtives.

20. Cette remarque est valable pour les deux zones.

Mustapha Lakhlif

La richesse et les stratégies matrimoniales en Afrique au Haut-Empire: Aemilia Pudentilla, épouse d'Apulée de Madaure

Sous ce titre très ambitieux de la richesse et les stratégies matrimoniales en Afrique du Haut-Empire, je traiterai l'exemple d'Aemilia Pudentilla, l'épouse d'Apulée de Madaure.

Quel est donc le portrait de cette veuve richissime que notre Apulée nous a gardé dans son Apologie? On peut se focaliser sur les deux aspects marquants de cette dame à travers cette œuvre: sa richesse et sa culture.

Pourquoi son remariage avec Apulée de Madaure a-t-il suscité tant d'inquiétudes et d'hostilités de la part de sa belle-famille, au point de lui imposer de se remarier avec son beau-frère? Apulée n'a-t-il vraiment pas tiré profit de son mariage avec la veuve Pudentilla, comme il a essayé, tout au long de l'*Apologie*, de nous faire croire?

En quoi consiste donc la richesse de cette veuve? Pudentilla disposait d'une richesse considérable, de quoi susciter les ambitions d'Apulée. Elle possédait déjà une fortune de 4 millions de sesterces [1]. Elle a apporté 300.000 sesterces comme dot à son premier mari [2]. Outre l'argent et les esclaves, elle possédait également une maison splendide à côté de la mer que notre auteur décrit ainsi: «une habitation plus saine; de plus, j'y jouirais plus librement de la vue de la mer, que j'aime par-dessus tout» [3].

Elle possédait aussi des domaines et des terres avec une agriculture florissante.

* Mustapha Lakhlif, Centre Ausonius, Université Michel de Montaigne Bordeaux III.

1. APUL., *Apologie Florides*, texte établi et traduit par P. VALLETTE, Paris 1960 (*Apol.*, LXXI). Cf. H. PAVIS D'ESCURAC, *Pour une étude sociale de l'Apologie d'Apulée*, «AntAfr», 8, 1974, p. 89-101.

2. APUL., XCII.

3. APUL., LXXII.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 319-326.

Apulée prétend qu'il a réussi à persuader son épouse Pudentilla de donner à ses fils des

terres estimées à vil prix, d'après leurs propres évaluations, et de leur donner en outre, sur ses biens familiaux, des champs d'excellent rapport, une vaste maison pourvue de tout en abondance, une grande quantité de blé, d'orge, de vin, d'huile d'olive et d'autres produits de sol, au moins quatre cents esclaves, sans compter de nombreux troupeaux d'une valeur non méprisable[4].

La richesse de Pudentilla paraît essentiellement une richesse terrienne, basée sur l'agriculture et l'élevage[5].

Il reste que l'auteur de l'*Apologie* ne fait aucune mention de la part d'une quelconque activité commerciale dans la richesse de son épouse. Cette dernière avait néanmoins une grande compétence à gérer elle-même ses biens, puisqu'elle vérifiait les comptes des fermiers, des bouviers et des palefreniers[6]. En parlant de la richesse de Pudentilla, on ne peut pas passer sous silence son acte d'évergétisme. A en croire Apulée, en effet, Pudentilla a distribué des sportules aux habitants d'*Oea* (Tripoli) d'une valeur de 50.000 sesterces, à l'occasion du mariage de son fils aîné Pontianus et de la prise de la toge virile par son fils cadet Pudens. Ce qui constitue une largesse généreuse de la part de cette dame richissime en faveur des habitants de la ville. Mais, malgré sa générosité, elle n'était pas prête à se ruiner en dilapidant sa fortune, c'est pourquoi que son mariage avec Apulée fut célébré à la campagne:

Il nous avait paru préférable, en effet, de nous marier dans une propriété suburbaine, pour éviter que les gens de la ville n'accourussent de nouveau aux sportules; car Pudentilla venait déjà de s'infliger une dépense de cinquante mille sesterces en distributions au peuple, le jour où Pontianus s'était marié et où ce garçon-ci (Pudens) avait revêtu la toge. En outre nous voulions échapper aux nombreux banquets et aux corvées que l'usage impose aux nouveaux mariés. [...] nous ne voulions pas encore jeter par la fenêtre cinquante mille sesterces[7].

4. APUL., XCIII.

5. Pour les femmes propriétaires de domaines en Afrique, on revoie à S. SEHILI, *Les femmes propriétaires de domaines en Afrique romaine*, «CT», 49, n° 181, 2002, p. 47-64; C. BRIAND-PONSARD, *Les Dames et la terre dans l'Afrique romaine*, «Histoire et Sociétés Rurales», 19, 2003, p. 79-90.

6. APUL., LXXXVII.

7. APUL., LXXXVII, LXXXVIII. Cf. aussi. F. JACQUES, *Ampliatio et mora: évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, «AntAfr», 9, 1975, p. 159-80. On peut citer des

Pudentilla avait aussi une solide culture classique. L'auteur de l'*Apologie* a mentionné à plusieurs reprises l'activité épistolaire de son épouse[8]. Elle avait certainement une parfaite connaissance de la langue grecque, car le même Apulée mentionne la lettre de Pudentilla, écrite dans le meilleur grec[9]. Il ajoute qu'elle s'est chargée elle-même d'apprendre le grec à son fils cadet:

> Il [Pudens] ne parle jamais que punique, à part quelques mots de grec qui lui viennent encore de sa mère; quant au latin, il ne sait ni ne veut le parler[10].

Apulée, accusé d'avoir séduit par des moyens magiques Pudentilla, s'efforce de démontrer tout au long de son *Apologie* qu'il n'a pas tiré profit de son mariage avec la richissime dame d'*Oea* en Tripolitaine[11].

Pontianus, le fils aîné de Pudentilla et condisciple d'Apulée, a trouvé dans la personne de ce dernier l'époux idéal pour sa mère. On imagine facilement, que la raison profonde de cette perspective pragmatique de Pontianus était le souci de sauvegarder la fortune de sa mère Pudentilla. Cet homme avait, en effet, les qualités intellectuelles et morales suffisantes pour veiller sur elle et pour la protéger de la pression familiale exercée par sa belle-famille. Apulée, qui a su profiter de cette situation délicate, se présente comme s'il était une victime de la pression de son ami et condisciple. A l'entendre, ce mariage lui aurait été presque imposé, et il aurait cédé devant la demande et la sollicitation pressante de Pontianus!

Mais, quoi qu'il dise, il ne peut pas prétendre n'avoir tiré aucun profit de son mariage avec la veuve richissime Pudentilla. On ne peut pas, non plus, l'innocenter d'avoir nourri des ambitions prag-

exemples des grandes dames évergètes de l'Afrique: Annia Aelia Restitula (*CIL* VIII, 5365), flaminique perpétuelle de *Calama* (Guelma) qui a élevé à ses frais le théâtre de *Calama* d'un montant de 400 000 HS et Gabinia Hermiona de *Thugga* (Dougga) (*ILAfr*, 527; *AE*, 1997, 1654; *Dougga*, *fragments d'histoire (DFH)*, 39; *AE*, 2003, 2013), qui a offert un cirque pour le plaisir du peuple: *...ad vo[l]uptatem po[p]uli rei-publ(icae) remisit*.

8. APUL., XXVIII, XXX, LXI, LXVI, LXX, LXXVIII.

9. APUL., LXXXVII.

10. APUL., XCVIII.

11. Cf. les passages APUL., XXIII, 1-4, où Apulée affirme que son père lui a laissé avec son frère une fortune considérable (environ 2 millions de sesterces), qui lui avait permis de faire des études, des voyages et d'offrir des libéralités à ses amis et ses maîtres... Cf. aussi XXIV, 9; XXVIII, 5; LXVI, 1-2; XC, 5; XCI, 7; C, 1-3; CI, 3; CII, 8.

matiques en épousant cette veuve, même s'il a affirmé, à plusieurs reprises, avoir très peu bénéficié de la fortune de son épouse.

Tout en se défendant de l'accusation de magie dont il a été l'objet, Apulée a dressé le portrait de sa richissime épouse Pudentilla[12]. Cette dernière, après la mort de son mari, a dû vivre quatorze ans en veuvage forcé, jusqu'à la mort de son beau-père, qui l'a soumise à un chantage odieux: il déshériterait ses enfants si elle se remariait hors de la famille. C'est pourquoi afin de sauvegarder la succession du patrimoine paternel à ses fils, elle fut contrainte de rester veuve[13], jusqu'à l'apparition d'Apulée.

D'après l'auteur de l'*Apologie*, ce long veuvage de Pudentilla eut des conséquences néfastes sur sa santé[14].

Le fait d'ailleurs que l'épouse soit plus âgée que son mari n'était peut-être pas un fait inhabituel. Un passage de l'*Apologie* d'Apulée nous pousse à croire que «le fait n'est pas rare»[15]. De fait, l'épigraphie africaine nous offre un exemple, celui d'un mari de dix ans plus jeune que son épouse[16].

On dispose, en effet, de témoignages, surtout épigraphiques, at-

12. Apul., xci, xcii.

13. Apul., xxvii, lxviii. Cf. aussi Sehili, *Les femmes propriétaires de domaines*, cit., p. 50, croit que «C'est en particulier la femme veuve qui était la plus soumise aux pressions de la société. C'est en effet à tort qu'on la présente souvent comme la seule femme libre de l'Antiquité. Certes, la mort du père et du mari la libérait de toute tutelle mais, en réalité, cette tutelle ne tardait pas à être remplacée par l'hostilité de la société...».

14. Apul., lxix, lxx. D'après les symptômes décrits par Apulée, Pudentilla souffrait d'une «suffocation hystérique» due à une longue période de veuvage, un mal dont Soranos d'Ephèse a présenté les causes et les remèdes dans ses *Maladies des femmes* (texte établi, traduit et commenté par P. Burguière, D. Gourevitch et Y. Malinas, Paris 1994), iii, 5: «Les antécédents de la maladie (Περὶ ὑστερικῆς πνῖγος: la suffocation hystérique) sont le plus souvent des avortements en série, un accouchement prématuré, *un long veuvage*, une rétention des règles, une interruption de grossesse normale, un ballonnement de la matrice» dans un autre passage: *ibid*., i, 9: «Bien des femmes à qui un *long veuvage* occasionnait des règles insuffisantes et douloureuses, une fois remariées, sont à nouveau réglées sans difficultés».

15. Apul., ciii, 3.

16. Cf. N. Benseddik, *Nouvelles inscriptions de Sétif*, «BAA», t. vii, 1977-79, fasc. i, p. 33-45 (=*AE*, 1985, 887). *D(is) m(anibus) s(acrum). / Clodia Prima v(ixit) / a(nnis) (triginta); Hel(uius) Hospes v(ixit) a(nnis) / (viginti). L.(ucius) Hel(uius) Extricatus / filius p(arentibus) p(iissimis?) fecit.* (Aux Dieux Mânes, consécration. Clodia Prima a vécu 30 ans; Heluius Hospes a vécu 20 ans. Lucius Heluius Extricatus, le fils, a fait [faire cette cipule] à ses parents très chers). Datation: fin du II^{e} - début du III^{e} siècle.

testant la pratique du remariage. Il y avait même une certaine tolérance envers cette pratique sociale. Dans le cas de Pudentilla, toutefois, étant donné sa richesse, son remariage avec Apulée a suscité la crainte de la famille de son premier mari, qui convoite l'héritage et essaye à tout prix de l'empêcher de se remarier hors de la famille.

On peut donc comprendre l'ampleur des intrigues tramées contre Apulée par ses adversaires, pour faire échouer ce remariage. Pourquoi un tel acharnement de la belle-famille dans sa volonté de lui imposer son beau-frère Aemilianus comme époux? [17]

En effet, le cas de Pudentilla représente le principe que la femme était considérée comme un moyen de transmission des biens et des propriétés ou du patrimoine familial.

Peut-on trouver des cas similaires de projet de mariage arrangé entre des proches? On peut, bien sûr, penser à la loi du *lévirat* dans la tradition juive et à la pratique de l'*épiclérat* en Grèce antique. Signalons que M. Corbier, dans deux articles [18], a déjà opéré ces rapprochements, surtout avec la loi du lévirat. Cependant, ceux-ci ne correspondent pas parfaitement au cas de la veuve Pudentilla. Qu'il s'agisse de la loi du lévirat dans la tradition biblique [19] ou de la pratique de l'épiclérat en Grèce antique [20], l'objectif était de sauvegarder le patrimoine au sein de la famille du défunt en trouvant une solution au problème de l'absence d'héritiers. Or, Pudentilla avait deux enfants: Pontianus, le condisciple d'Apulée (même si ce dernier est décédé quelques mois après son mariage du vivant de sa mère et sans laisser une descendance) et son frère cadet Pudens,

17. E. Fantham, *Aemilia Pudentilla: Or the wealthy widow's choice*, dans R. Hawley, B. Levick (eds.), *Women in Antiquity. New Assessments*, London-New York 1995, p. 220-32, estime pour sa part que Pudentilla avait fait le bon choix en épousant Apulée pour échapper à la pression de sa belle-famille, et mener une vie plus agréable en épousant le jeune, ambitieux et intellectuel Apulée, plutôt que d'épouser un vieux notable de *Oea*.

18. M. Corbier, *Le divorce et l'adoption «en plus»*, dans Ch. Hamdoune (sous la dir. de), *Ubique amici, Mélanges offerts à J.-M. Lassère*, Université de Montpellier iii, 2001, p. 351-88 (p. 361). Cf. aussi Id., *Family and kinship in Roman Africa*, dans M. George (ed.), *The Roman Family in the Empire Rome, Italy, and Beyond*, Oxford 2005, p. 255-85 (p. 271).

19. On renvoie à F. Heymann, *L'obligation de mariage dans un degré rapproché. Modèles bibliques et halakhiques*, dans *Epouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris 1994, p. 97-111.

20. S. C. Humphreys, *Le mariage entre parents dans l'Athènes classique*, dans *Epouser au plus proche*, cit., p. 31-58.

qui s'est rallié à son oncle contre son beau-père Apulée. Ce rapprochement ne peut se comprendre, donc, que dans la mesure où cette veuve avait bien la possibilité de déshériter ses enfants, en les passant sous silence dans son testament à la faveur de son époux Apulée. Ce qui justifie les inquiétudes de ses enfants ne peut être que le risque d'être déshérités au profit du nouvel époux. Ce risque était réel[21]. D'après l'auteur de l'*Apologie*, en effet, il n'était pas rare que la mère remariée lègue tout l'héritage à son nouvel époux, au détriment des enfants du premier lit:

> Pontianus, en effet, sitôt reçue la lettre de sa mère, accourut de Rome en toute hâte, craignant que celle-ci tombait sur un homme avide, elle ne fît tout passer, comme il arrive souvent, dans la maison de son mari[22].

Et si on croit Apulée, c'est grâce à lui que son épouse Pudentilla n'a pas déshérité ses enfants[23].

Le projet de ce mariage arrangé entre la veuve Pudentilla et son beau-frère, peut-être mis en parallèle avec le mariage de son fils cadet Pudens. Sous l'influence de son oncle Aemilianus et de Rufinus, le beau-père de Pontianus, les adversaires d'Apulée, Pudens a épousé la veuve de son frère décédé quelques mois après son mariage:

> Car Pontianus, n'ayant plus d'illusions sur la fille de Rufinus, non seulement ne l'a pas instituée son héritière, mais ne lui a même pas laissé un

21. Le procès s'est déroulé en 158-159 après J.-C., au temps d'Antonin le Pieux, avant la réforme instaurée par le S.C. Orfitien en 178 sous Marc Aurèle, qui a accordé aux enfants la première place dans la liste des héritiers, en reconnaissant comme succession légitime des mères aux enfants. Pudentilla, avait bien la possibilité d'instituer comme héritier soit l'un de ses agnats (frère ou sœur si elle en avait), soit son époux Apulée, sans que les enfants de son premier mariage puissent intenter la procédure judiciaire (*querela inofficiosi testamenti*) contre un testament maternel «inofficieux» ou injuste à leurs égards. Cf. M. HUMBERT, *Le remariage à Rome, étude d'histoire juridique et sociale*, Milan 1972, p. 192. Au Bas-Empire, des mesures ont été prises dans l'intérêt des enfants du premier lit: Théodose 1^er^ défend à la veuve remariée de disposer des biens qu'elle a reçus de son premier mari, la propriété en est réservée aux enfants du premier lit. Théodose II a étendu cette règle au veuf remarié. Cf. E. CUQ, *Manuel des institutions juridiques des romains*, Paris 1928, p. 174.

22. APUL., LXXI. Cf. *Lex Glitia* (*Digeste* V, 2, 4) Valère Maxime, dans ses *Actions et paroles mémorables* (VII, VII, 4) nous rapporte qu'une certaine Septicia s'est remariée, en déshéritant les deux enfants nés de son premier mariage, en faveur de son époux. Il a fallu l'intervention d'Auguste, qui a annulé et le mariage et le testament de cette dame.

23. APUL., CII.

legs honorable; il ne l'a fait ajouter que pour une donation ignominieuse d'environ deux cent deniers de linge, afin de marquer qu'il agissait par ressentiment et mésestime, non par omission et par oubli. Ceux qu'il a désignés comme héritiers dans ce testament [...] c'est sa mère et son frère, contre la jeunesse duquel Rufinus, comme tu le vois, met en œuvre une fois de plus ses machines de siège, je veux dire sa fille. Sensiblement plus âgée, hier encore la femme de son frère, il la jette entre les bras de ce malheureux enfant [*Pudens*][24].

Rufinus, en mariant sa fille Herennia à Pontianus, espérait vivement capter un héritage. Mais vu que le testament de ce dernier était très décevant pour lui, la cupidité l'a poussé à remarier sa fille à un jeune-homme de quatorze ou quinze ans à peine! Au moment du procès (158-159 après J.-C.)[25], Pudens vient tout juste de revêtir la toge virile[26].

Toutes ces stratégies matrimoniales animées par les convoitises, les cupidités, qui exigent autant d'intrigues et de machinations, étaient étroitement liées à la richesse et la fortune. Apulée, lui-même, comme on l'a signalé plus haut, n'était pas tout à fait innocent de ce genre de motivations. Ses efforts constants pour persuader le juge qu'il n'a pas tiré profit de son mariage avec Pudentilla, ainsi que ceux qu'il déploie pour noircir l'image de ses adversaires, laissent planer un doute sur sa sincérité. En effet, le problème majeur réside dans le fait qu'Apulée se défend lui-même dans ce procès, alors qu'il est en même temps, plus ou moins, impliqué dans cette histoire. Son talent d'orateur ne doit pas occulter le caractère nécessairement subjectif et partial de sa version[27].

24. APUL., XCVII, C.

25. Sur la date de l'Apologie d'Apulée, cf. J. GUEY, *Au théâtre de Leptis Magna. Le proconsulat de Lollianus Avitus et la date de l'Apologie d'Apulée*, «REL», 29, 1951, p. 307-17.

26. APUL., LXXXVII.

27. Certains historiens minimisent la portée de l'invective d'Apulée contre son adversaire dans le procès Herennius Rufinus (APUL., LXXV-LXXVI) et voient en elle une simple exagération d'un avocat, qui essaie par tous les moyens de noircir l'image de son adversaire. Cf. P. VALLETTE, *L'Apologie d'Apulée*, Paris 1908, p. 94; G. CHARLES-PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959, p. 284; CORBIER, *Family and kinship*, cit., p. 270-1.

Paloma Aguado García

Propaganda imperial de la dinastía Severa en el Norte de África

El Norte de África ha sido una de las zonas más ricas de la Antigüedad. El Imperio romano tomó posesión de un basto territorio, desde la costa Atlántica hasta Egipto, que llenó de ciudades magnificas, de puertos de gran actividad, de grandes explotaciones agrarias que anualmente abastecían el Imperio.

Se construyó sobre todo en las provincias de Mauritania, Tripolitánia y Numídia. En las ciudades de estas zonas se aprecia una auténtica "romanización" urbana, coincidiendo en algunos casos con la conversión de la ciudad en municipio romano, como Dougga o Djemila.

La dinastía Severa que aporta un componente africano al trono del Imperio, contribuirá a embellecer y "romanizar" esta zona, que a diferencia de Occidente, Oriente o Egipto, se encontraba más atrasada, más "barbarizada", lejos de la tradición cultural, política y urbanística del resto del Imperio. De ahí el empeño de los Severos y las élites municipales de estas provincias en engrandecerlas y colocarlas al mismo nivel. Los edificios públicos se multiplican, (arcos, foros, basílicas); se introducen nuevos cultos, en gran parte por iniciativa imperial o municipal, a la vez que en su mayoría se respetan los de la propia zona, favoreciendo la asimilación y el sincretismo.

Especial atención dentro de esta actividad constructiva en el norte de África merece la ciudad de *Leptis Magna*, ya que fue la cuna del fundador de la dinastía. Fue una de las tres ciudades, junto con Trípoli y *Sabratha*, que dieron su nombre al distrito de Tripolitánia. Es fundación púnica. Las primeras construcciones romanas datan del reinado de Augusto, cuando Roma firma con *Leptis*

* Paloma Aguado García, Universidad Complutense de Madrid.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 327-336.

un tratado de alianza y amistad, que le valió el titulo de *Colonia Ulpia Traiana Augusta Fidelis Leptis Magna*.

El desarrollo urbanístico tuvo dos fases importantes; la primera bajo Augusto, y la segunda, en época de Septimio Severo. Es en este periodo cuando el emperador Septimio Severo, orgulloso de su ciudad, quiso dotarla de edificios similares a los de la capital del Imperio. Construyó un faro y un puerto, similar al que había construido Trajano en la ciudad de Ostia. Edificó una avenida triunfal, con pórticos a ambos lados que desembocaba en el nuevo foro, el Forum Novum Severianum, similar al Foro Trajano de Roma; la Basílica, que imitaba a la Basílica Ulpia, fue planeada e iniciada por Severo como una de las más fastuosas del imperio, rematando en un espectacular ninfeo. El proyecto quedó inacabado con la muerte del emperador y fue su hijo Caracalla quién la finalizó en el año 216, cuando inició su expedición oriental.

Septimio Severo construyó también el templo de la *gens Septimia* dedicado al culto imperial del emperador y su familia. Embelleció el templo de Serápis, y erigió un arco triunfal cuadrifonte en el 203, muy similar al de Marco Aurelio en Trípoli. El propósito fundamental de este arco, erigido por los ciudadanos a su más ilustre hijo, era manifestar su gratitud hacia Severo en un monumento honorífico y propagandístico de la lealtad de los ciudadanos hacia su benefactor. Este arco estaba levantado sobre tres escalones de mármol y situado en la entrada de la ciudad, de manera que hacía imposible el paso de los carros, para obligar al visitante a detenerse ante él y admirar la maravilla constructiva en honor del benefactor de la ciudad, su ciudadano más ilustre, el emperador. Sobre este arco es importante resaltar algunos detalles de sus relieves que hacen referencia a escenas de carácter religioso-propagandístico.

En el ático de la fachada norte un sacerdote realiza el sacrificio de un toro. Podría tratarse de un sacrificio celebrado en honor de los genios de los Augustos, Septimio Severo y Caracalla. La familia imperial, rodeada de divinidades, está presente y preside el sacrificio en el mismo plano que las divinidades, entre las que destaca la Tyché, diosa protectora de la ciudad de *Lepcis*, Hércules, Baco y Minerva, para dar testimonio de su igualdad en la esfera divina. Estas escenas exaltan la concordia de los emperadores y su piedad, hecho que se expresa a través de los ritos sagrados del sacrificio romano.

En el centro del arco, aparece la Triade Capitolina, junto a la Tyché de *Lepcis*. Los rostros de las deidades olímpicas fueron concebidos como retratos de Septimio Severo y Julia Domna, asimilán-

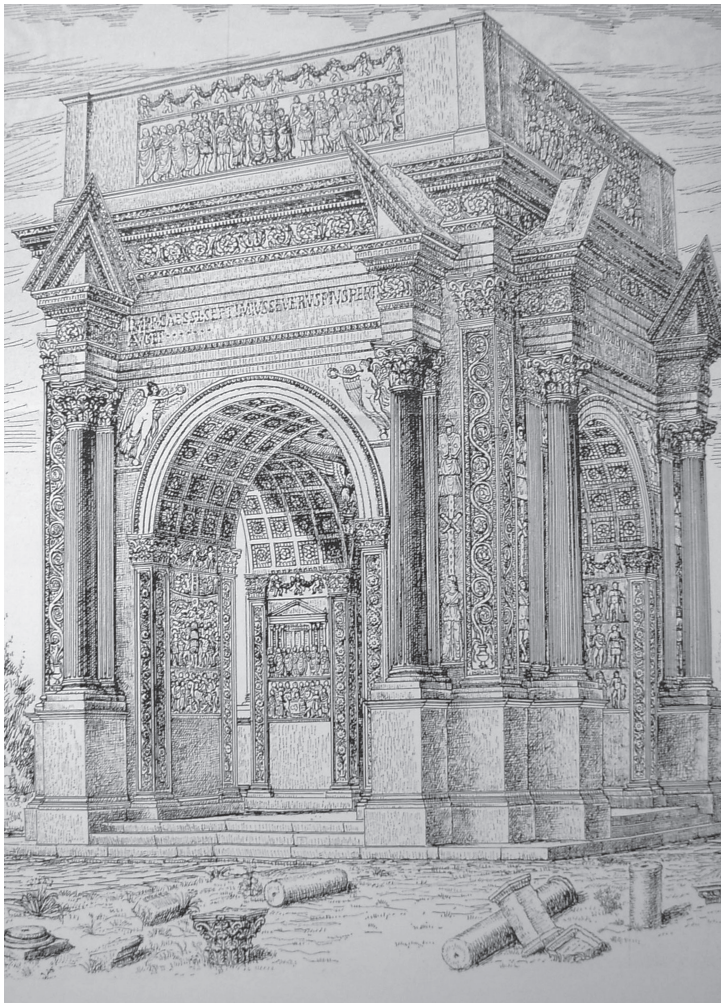


Fig. 1: *Arco Quadrifronte* de Severo en *Leptis Magna*.

dolos de esta forma a dioses. Todos estos relieves son prototipos de un amplio repertorio de propaganda imperial: la exaltación de la dinastía de la que *Leptis* es cuna, un justo agradecimiento por el interés imperial y en particular por el honor de recibir el derecho itálico, además de conmemorar la visita imperial que realizó Severo, acompañado de su esposa Julia Domna y sus dos hijos, Caracalla y Geta, al poco tiempo de ser nombrado emperador en Roma.

El conjunto de todos estos relieves, y sobre todo del foro de la ciudad, tienen un marcado carácter oriental, y son muy semejantes al conjunto de avenidas porticadas de otras ciudades romanas como Afrodisias, Palmira, ó Pérgamo; de esta manera *Leptis* se igualaba en importancia, al menos urbanística, a las grandes capitales orientales.

A finales del Imperio, *Leptis* conservó cierta prosperidad, fue residencia del gobernador de la Tripolitánia, pero nunca volvió a tener el prestigio y la importancia de la época Severa. Es un lugar único por su riqueza arqueológica, ya que una vez abandonada la ciudad, no se vuelve a ocupar, y queda cubierta por la arena del desierto y por la vegetación de los oasis.

Otras ciudades en las que los Severos hayan intervenido urbanísticamente en el Norte de África son las siguientes.

La ciudad de Dougga, en Túnez, fue convertida en municipio en el año 205 bajo Septimio Severo. Para celebrar este acontecimiento se construyó un arco, hoy en día bastante deteriorado, en honor del emperador, su esposa y sus dos hijos. También se debe a Severo la construcción del templo de Saturno-Baal, sobre el antiguo templo del dios Baal. Bajo Caracalla, en el año 214 se construyó el Templo de la Victoria Germanica conmemorando las victorias de este emperador en sus campañas. En época de Alejandro Severo (222-235) se construyó otro arco para conmemorar la concesión de privilegios a la ciudad. También se debe a este emperador una posible construcción o reconstrucción del templo de Juno Caelestis.

Thysdrus (El Djem), Túnez. Su importancia se remonta a la época de los Antoninos y sobre todo de los Severos, con los que alcanzó su máximo poderío político y económico, sobre todo por el cultivo del olivo. Llegó a tener 40.000 habitantes. Hoy su mayor riqueza arqueológica la constituye su inmenso anfiteatro de época Severa, el mayor de África y el segundo más grande después de los de Roma y Cápua.

Sabratha, Libia. Entre sus construcciones Severas más importante destacamos: El templo de Liber Pater, el de Serápis y Hércules, el teatro, con los relieves del Juicio de Páris, alternando con las representaciones de dioses entre los que destacan Venus, Minerva, Juno, Mercurio, Hércules, Dea Roma, y finalmente la Tyché de *Sabratha*. Estos relieves recuerdan mucho a los de *Leptis* pero están realizados con una técnica inferior.

Theveste, en Numídia (Argelia). Fue colonia bajo Trajano. Al-



Fig. 2: Relieves del arco de *Leptis*.

canza su máximo apogeo con la dinastía Severa. Entre sus construcciones destacan: el Templo de Minerva y sobre todo el arco cuadrifonte de Caracalla construido en el año 214. Este arco presenta en sus cuatro frentes, distintas representaciones de la familia Severa y de diferentes divinidades. La fachada oriental está dedicada al *divo* Septimio Severo. En el proyecto original se incluía la imagen de Geta, pero tras su muerte fue sustituida por la representación de Minerva, u otra divinidad semejante. La fachada occidental está dedicada a Julia Domna. La fachada meridional corresponde a Caracalla, asociado con divinidades menores, con genios, la propia *virtus* de Caracalla, y con algunas representaciones que podrían ser de Asclepios, Júpiter o Serápis.

El arco reconoce una afirmación del programa propagandístico de la familia imperial en íntima relación con las diferentes divini-



Fig. 3: Relieves del Teatro de *Sabratha*: Severo, Plautiano y Caracalla niño.

dades, reflejando el proyecto unitario en su nueva imagen de cohesión, una vez desaparecido Geta. Julia Domna, en vida aún, no es reconocida de forma explícita como divina, pero sufre un proceso de asociación-asimilación con diferentes divinidades, como Minerva, a través de similitudes verbales e iconográficas.

Thamugadi, en Numídia (Argelia). Esta ciudad fue construida en el año 100 por el emperador Trajano, con el objetivo de albergar una colonia de veteranos. Caracalla realiza la reconstrucción de los santuarios de Serápis y Dea África en el año 213, como agradecimiento a los dioses por haber superado una enfermedad.

En *Lambaesis*, situada cerca de Timgad, en Numídia, existe un capitolio datado en época Severa.

Volubilis, Marruecos. Entre las edificaciones más notables destacan: un arco de Caracalla, una basílica, el Foro, varias calles, edificios particulares y 50 inscripciones aludiendo a la dinastía. El arco de triunfo fue erigido en el año 217 en honor a Caracalla y Julia Domna por Marco Aurelio Sebastián, procurador imperial.

Cuicul, en Argelia, perteneciente a la Mauritania, alberga algunas importantes construcciones Severas: entre las que destacan, un



Fig. 4: Arco de Caracalla en *Theveste*.

templo similar a un capitolio, de Septimio Severo, un arco de Caracalla, un Foro y una Basílica.

En Alejandría, ya en la Cirenaica, se le atribuye a Caracalla la reconstrucción del *Serapeum*, tras el incendio que lo dañó en el año 181, ya que constituyó según Dión Casio su base de operaciones contra la rebelión de los alejandrinos.

En Cirene, existe una plaza con dos pórticos de época de Septimio Severo con propileos monumentales dedicados a la glorificación imperial de Severo, sugerida por las victorias aladas que adornan los capiteles.

Conclusiones

En el siglo II y principios del siglo III se conoce un apogeo urbanístico sin precedentes en el África Romana. Este momento coincide con la llegada al trono imperial de la dinastía Severa, cuyo fundador, Septimio Severo era originario de esta zona del Imperio. Severo concede grandes privilegios municipales a estas ciudades, que agradecidas, realizan construcciones en honor de la familia impe-

rial, alabando su generosidad y exaltando su unidad como firmes continuadores de la más pura herencia romana. Este momento es coincidente con el máximo apogeo económico de la zona, que también se manifiesta dando un gran impulso, apoyado desde el trono, a la urbanística. Construcciones monumentales, arcos conmemorativos, nuevos foros, basílicas, templos, grandes obras públicas vienen a poblar estas ciudades, y a dar testimonio de la prosperidad del comercio y de las oligarquías ciudadanas. Toda esta actividad municipal africana contrasta notablemente con el periodo histórico que se esta viviendo en Occidente y en la parte oriental del Imperio, que asiste a lo que tradicionalmente se ha llamado la crisis del siglo III y que afecta sobre todo al declive de las ciudades y de la actividad mercantil allí realizada.

Septimio Severo muestra un gran interés en la realización de monumentos públicos, con el fin de influir en la opinión pública. De esta manera expone en sus edificaciones todo un programa propagandístico en el que la idea de legítima continuidad dinástica en el trono imperial siempre está presente, sobre todo en esta zona de la que eran originarios. Caracalla y Geta, sus dos hijos asociados al poder están representados como firmes continuadores de una dinastía ficticiamente emparentada con la anterior, al menos en la titulatura, y empeñada en ser legítima continuadora de los Antoninos. Junto a las representaciones de Severo, de Julia y de sus hijos están asociados los principales dioses del Imperio, unidos a los característicos de la zona, que de esta forma garantizan, legitiman y reafirman su poder.

Las provincias se poblaron de nuevas construcciones, con el mensaje implícito de la Concordia Imperial, la paz, la unión de la dinastía y la permanencia de las estructuras de la familia Antonina. Es la afirmación del nuevo poder africano apoyándose en sus legiones y en sus victorias militares, frente al poder tradicional. En la política de los Severos en África, la unidad y cohesión en el Imperio aparece como un fin prioritario.

La propaganda imperial realizada por Caracalla, se diferencia en parte de la de su padre, ya que no insiste en la idea de continuidad dinástica, ya que la dinastía ya estaba plenamente consolidada, sin Geta, y firmemente asentada en el poder. Sus preferencias iconográficas se encaminaron hacia el plano religioso, la devoción particular de dioses concretos, la mayoría relacionados con el ámbito militar, terapéutico y oracular o claramente de carácter oriental, especialmente egipcio.

Bibliografía
(en orden cronológico)

Sobre construcciones de época Severa en el Norte de África:

CAPUTO G., *Il teatro di Sabratha*, Roma 1959.
HAYNES D. E. L., *The Antiquites of Tripolitania*, Tripoli 1965.
GARCIA Y BELLIDO A., *Arte Romano*, Madrid 1972.
BACCHIELLI L., *Il testamento di C. Cornelio Egriliano ed il coronamento dell'arco di Caracalla a Tebessa*, in *L'Africa romana IV*, pp. 295-322.
FULFORD M., TOMBER R. (eds.), *Excavations at Sabratha 1948-1951*, Pt. 2, London 1994.

Para mayor información sobre historia y urbanismo de *Leptis Magna*:

GUIDI G., *La data di costruzione della basilica di Lepcis Magna*, «Africa italiana», II, 1928-29, pp. 231-45.
BARTOCCINI R., *Le Terme di Lepcis*, Bergamo 1929.
BARTOCCINI R., *L'Arco Quadrifronte dei Severi a Leptis*, «Africa italiana», IV, 1931, p. 132 ss. (figs. 95-96).
APOLLONI B. M., *Il Foro e la Basílica Severiana di Lepcis Magna*, Roma 1936.
TOWNSED P. W., *The Arch of the Severi at Lepcis*, «AJA», 42, 1948, p. 521 ss.
WARD PERKINS J. B., *Severan Art and Architecture at Leptis Magna*, «JRS», 38, 1948, pp. 59-80.
BARTOCCINI R., *Il Porto romano di Lepcis Magna*, Roma 1958.
VERGARA CAFFARELLI E., CAPUTO G., *Leptis Magna*, Verona 1964.
HAYNES D. E. L., *The Antiquites of Tripolitania*, Tripoli 1965, p. 79 ss.
FLORIANI SQUARCIAPINO M., *Leptis Magna*, Basilea 1966.
TURCAN R., *Iconography of religions XVII.1 Part 2. Religion romaine*, Leyden 1988, pp. 30-1.
POLIDORI R. *et al.*, *Libia Antigua, Ciudades perdidas del Imperio romano*, Paris 1998.
DEL BOSCO O., *Leptis Magna*, Torino 2004.
DEGEORGE G., *Leptis Magna, la splendeur et l'oubli*, Paris 2005.
DE MIRO E., POLITO A., *Leptis Magna. Dieci anni di Scavi archeologici nell'area del foro vecchio. I livelli fenici, punici e romani*, Missione dell'Università di Messina (Quaderni di Archeologia della Libia, 19), Roma 2005.

Fatima-Zohra El Harrif

Le trésor des Roches-Noires (Casablanca): données sur la politique monétaire augustéenne en Occident

Des trésors monétaires signalés au Maroc, celui trouvé près du phare des Roches-Noires [1] est attribué, à tort, à l'époque consulaire. Comme nous allons le constater, plus loin, il s'agit d'un trésor augustéen et non républicain. Il nous a paru nécessaire de reprendre l'étude de ce lot à la lumière des nouvelles classifications. J. Brèthes qui décrit les pièces sans commentaire historique ni numismatique, a également omis de préciser l'endroit où les monnaies ont été frappées et la date de leur émission. Aussi les a-t-il classées par ordre alphabétique des *gentes* et non par ordre chronologique. L'étude de ce lot nous permettra, également, de formuler quelques données sur la politique monétaire à l'époque octavo-augustéenne en Occident.

I
Circonstances de la découverte

Celles-ci sont connues grâce à J. Brèthes [2], l'inventeur, qui rapporte ceci:

en 1926, la rencontre fortuite d'un de ses sujets [les pièces de monnaie], au bord de la mer, près des Roches-Noires à Casablanca, nous incita à entreprendre des recherches. Après avoir creusé dans le sable une tranchée de 80 centimètres de profondeur, nous découvrîmes, en effet, dans l'épais-

* Fatima-Zohra El Harrif, Département d'Archéologie pré-islamique, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat.

1. Ce lot a été publié par J. Brèthes (J. BRÈTHES, *Médailles consulaires trouvées dans les sables du rivage près du phare des Roches-Noires à Casablanca, en 1926*, dans *Contribution à l'histoire du Maroc par les recherches numismatiques*, Casablanca 1939, p. 5-17).

2. Cfr. BRÈTHES, *Médailles consulaires*, cit., p. s. n° *Avertissement*. Au sujet de nos monnaies antiques trouvées au Maroc, en Algérie et en Tunisie.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 337-356.

seur de 20 centimètres qui la séparait de la roche, et sur une superficie de 200 mètres carrés environ, un dépôt éparpillé de monnaies consulaires, deux clous de bronze, de déchets de lamelles de cuivre.

Le site de Casablanca est surtout connu pour ses niveaux d'occupation préhistorique. Mais pour la période antique qui nous intéresse, le seul vestige, que ce site a livré, est ce trésor qui semble n'indiquer qu'une simple fréquentation de passage.

J. Brèthes en publie 172 pièces dont 97 sont conservées à Bank al- Maghrib[3] et 4 autres appartiennent à une collection privée. Sur les 71 monnaies manquantes, nous n'avons trouvé aucune information.

2
Composition du trésor et date de sa perte

Ainsi que le révèle l'étude de J. Brèthes, ce lot est composé de 172 deniers (cf. Appendice). La période républicaine y est représentée par 156 deniers. Les monnaies les plus anciennes datent entre 145/138 av. J.-C. avec un denier d'*Atilia*, un second de *Decimia* et un troisième de *Scribonia*. Les pièces les plus récentes, au nombre de 16, sont des deniers du début de l'empire frappés entre 19-18 av. J.-C. au nom d'Auguste.

Dans ce lot on observe le premier pic des années 29-32 av. J.-C.: on recense 25 deniers dont 19 émis par Antoine et 6 par Octave. Avec 16 pièces, le pic suivant correspond à la période augustéenne qui marque les premières années de l'Empire romain.

Lors de leur découverte, les pièces, constituant ce pécule, n'ont pas toutes été ramassées. A ce sujet, Brèthes précise ceci: «Nous avons eu le temps de recueillir, avant qu'un raz-de-marée n'eût tout emporté, quelques monnaies en bon état et des fragments intéressants»[4].

De plus, ainsi que nous venons de le mentionner, plusieurs monnaies figurant dans le catalogue de Brèthes ont été soustraites. Mutilé, ce trésor a subi des manipulations. Mais dans quelle mesure peut-on "se fier" à la composition actuelle de ce lot pour nos

3. Grâce à l'amabilité de Mr. A. Zahir, Conservateur du Musée de la Monnaie de Bank al-Maghrib et de ses collaborateurs Mrs. A. Chaaban et A. Zouhaoui, nous avons pu examiner à loisir ces pièces. Nous avons obtenu tous les renseignements nécessaires sur la qualité et les caractéristiques de ces monnaies, ainsi que les photographies qui seront reproduites dans notre planche. Qu'ils trouvent ici toute notre sincère gratitude.

4. BRÈTHES, *Médailles consulaires*, cit., p. s. n° *Avertissement*.

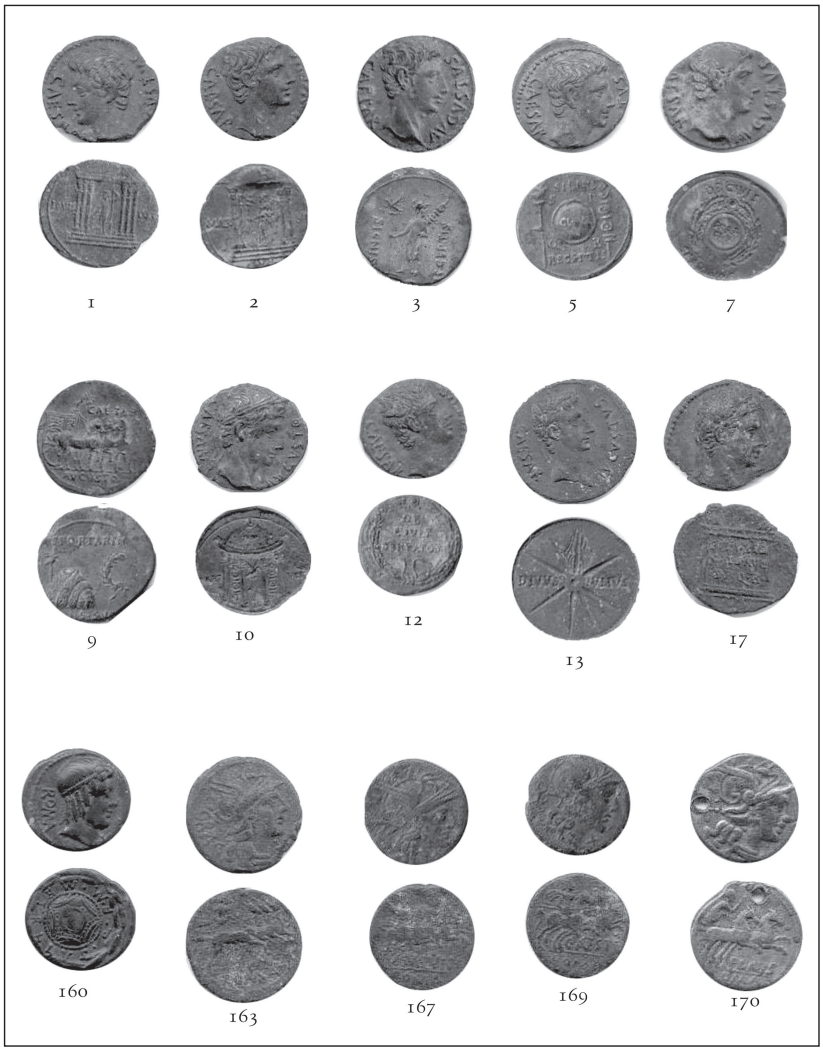


Fig. 1: Trésor des Roches-Noir à Casablanca (photo F.-Z. El Harrif).

interprétations et nos interrogations sur sa propre composition et sur la circulation monétaire à l'époque de sa perte?

En dépit de ces lacunes, ce lot nous semble représentatif de l'ensemble du trésor pour les raisons que voici: 1) la répartition satisfaisante entre les différentes familles monétaires laisse entendre que ce trésor apporte une image assez fidèle de la circulation monétaire à l'époque

de sa perte: rares sont les familles monétaires connues dont le monnayage fait défaut dans ce trésor; 2) ce sont les derniers deniers émis en 19-18 av. J.-C. sous l'autorité d'Auguste qui se manifestent le plus souvent; 3) la comparaison avec d'autres enfouissements ayant le même horizon stratigraphique que notre trésor ou presque (période 147-138 à 18 av. J.-C.) montre la conformité de celui-ci au faciès type des autres découvertes: à Ambenay (Can. de Rugles, arr. d'Evreux) pendant l'été 1834, «un vase en terre renfermait 196 monnaies en or des familles *Claudia*, *Cornelia*, *Hirtia*, de Sextus Pompée, de Marc-Antoine, d'Octave et d'Auguste»[5]; en Haute-Vienne, dans le village de Jante, près de Compreignac, en 1811, «un vase en terre noire contenait des deniers de la République jusqu'au règne d'Auguste»[6]; en Lorraine, à Sablon, au début de 1881, une trouvaille importante de deniers a eu lieu, dont «273 examinés appartenaient à la République, à César, à Marc-Antoine et à Auguste. La pièce la plus récente était de 15 av. J.-C.»[7]; au mont Souvane (Doubs), escarpement proche de *Vesontio* (Besançon), un trésor composé de 104 deniers (99 d'époque républicaine et 5 d'époque augustéenne) a été découvert. Les premières pièces datent de 155 et les dernières de 10-8 av. J.-C.[8]. Chronologiquement, ces sont donc les deniers émis entre 19-18 av. J.-C. par et au nom d'Auguste qui datent la perte de notre trésor. Ils sont au nombre de 16 dont 4 à *Caesaraugusta* (Zaragoza) et 12 à *Colonia Patricia* (Cordoue)[9].

Il est permis de penser qu'il s'est écoulé un certain temps entre la diffusion des dernières monnaies et la constitution du trésor. Cet écart dans le temps est toutefois limité en raison du bon état de conservation de ces pièces (FIG. 1) d'une part, et de l'absence des monnaies frappées dans l'atelier de Lyon, dont «les premières émissions impériales remonteraient à l'année 15 avant J.-C.»[10], d'autre part.

5. A. BLANCHET, *Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule*, Paris 1900, p. 195-6; J.-B. GIARD, *Le trésor d'aurei d'Ambenay*, «RN», 1974, p. 68-80, pl. VII.

6. BLANCHET, *Les trésors de monnaies romaines*, cit., p. 240.

7. *Ibid.*, p. 288.

8. H. GRUT, J.-P MAZIMANN, S. ESTIOT, *Le trésor du Mont Souvance (Doubs)*, dans M. AMANDRY (éd.), *Trésors monétaires*, t. XX, 2001/2002, Paris 2002, p. 19-32.

9. Nous datons ces deniers selon la dernière classification du monnayage d'Auguste, établie par J.-B. GIARD, *Catalogue des monnaies de l'Empire romain, I, Auguste*, Paris 1988, p. 45-8. Selon cet auteur, l'année 19 av. J.-C. marqua le début du grand monnayage d'Espagne: «Comme à Rome et à Pergame, ce fut le souvenir de l'extraordinaire victoire du prince sur les Parthes qui donna le branle à la machine monétaire. Deux ateliers furent alors ouverts à *Colonia Patricia* et à *Caesaraugusta*» (*ibid.*, p. 46).

10. GIARD, *Catalogue des monnaies*, cit., p. 50.

3
Essai d'interprétation

La composition du trésor des Roches-Noires nous permet de faire des constatations.

Comme nous venons de le démontrer, ce lot est d'époque augustéenne et non républicaine comme il a été considéré à ce jour: les dernières pièces datent des années 19-18 av. J.-C.

La présence de monnaies, qui datent la perte de ce trésor, frappées en péninsule ibérique dont 12 à *Colonia Patricia* et 4 à *Caesaraugusta*, est évidemment d'un grand intérêt. Ceci semble indiquer, d'une part, que ce lot a été constitué dans cette région, peut-être à *Colonia Patricia* même. Il montrerait, d'autre part, que la relation entre la Maurétanie occidentale et le sud de l'Espagne, éternellement dictée par la proximité géographique, se ressert davantage sous le règne d'Auguste. Des sources latines nous apprennent en effet, que Gadès et *Carthago Nova* ont accordé au roi Juba II le *duumvirat* honoraire dans leurs cités[11]. Ptolémée jouit encore du même titre à Carthagène[12].

À notre avis, ce trésor représente, plus particulièrement et partiellement, l'état de circulation monétaire au sud de la péninsule ibérique, vers 19-18 av. J.-C. et non pas ailleurs. En attestent: *a*) la majorité des monnaies datant la perte ont été frappées au sud de la péninsule ibérique, à Cordoue; *b*) la rareté ou l'absence dans ce lot de pièces émises dans les autres ateliers où Auguste a frappé son propre numéraire à savoir: aucune à Rome[13], ni à Nîmes[14], ni en Cyrénaïque[15], ni à Pergame ni à Ephèse[16].

11. *CIL* II, 3417; ST. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII, Paris 1928, p. 207-8.

12. *Ibid.*, p. 208.

13. Sous Auguste, les premières émissions de Rome «remontent à 29 av. J.-C. De 28 à 19 av. J.-C., la Monnaie de Rome a chômé. La reprise des enseignes militaires perdues jadis en Orient (*signis receptis*) détermina sa réouverture» (GIARD, *Catalogue des monnaies*, cit., p. 41). Ceci pourrait expliquer la rareté de ce numéraire dans notre lot.

14. «Peu d'émissions pour cet atelier de Nîmes (19-18 av. J.-C.)» (GIARD, *Catalogue des monnaies*, cit., p. 49). Ceci pourrait, également, expliquer l'absence de ce numéraire dans notre lot.

15. Les premières émissions de cet atelier datent, selon J.-B. Giard, de l'année 29 av. J.-C. (GIARD, *Catalogue des monnaies*, cit., p. 43).

16. «Les émissions de ces deux ateliers d'Asie Mineure datent entre 29 et 18 av. J.-C.» (GIARD, *Catalogue des monnaies*, cit., p. 43-5).

Les monnaies constituant ce trésor ne semblent pas avoir circulé en Maurétanie où elles ont été trouvées. En témoigne l'absence dans ce lot des monnaies suivantes: *a*) celles des villes autonomes émises par *Lixus, Tingis, Sala, Tamuda*; *b)* celles des colonies augustéennes de Maurétanie: *Babba* et *Zilil*; *c*) celles des rois maurétaniens: Bocchus, Bogud et Bocchus II; *d*) celles émises par Juba II sous le règne duquel ce lot est perdu. Pourtant Juba II avait émis une quantité imposante de deniers, dont nous avons dénombré pas moins de 60 types de revers[17].

Compte tenu de ces considérations, il est probable qu'un navire ait échoué, par gros temps, sur les sables de la plage des Roches Noires à Casablanca, quelques semaines, voire quelques mois après 19-18 av. J.-C. Il n'est pas impossible qu'il provienne du sud de la péninsule ibérique peut-être de *Colonia Patricia* où il a été amassé par un Romain peut-être légionnaire ou commerçant.

4
Données sur la politique monétaire augustéenne en Occident

L'étude du trésor des Roches-Noires, ainsi que celle relative à d'autres lots trouvés isolément ou sous forme de trésors signalés dans plusieurs sites de l'Occident romain, montrent que la majorité des pécules et des trouvailles isolées d'époque augustéenne est certes, composée par des monnaies émises par Auguste mais, elle est surtout constituée par des deniers consulaires. Dans le cas de la Maurétanie, on ne peut manquer d'être frappé par la rareté du numéraire augustéen trouvé isolément lors des différentes fouilles, surtout dans le cas de *Banasa* et de *Zilil*, colonies augustéennes. A *Banasa*, R. Thouvenot en a découvert 5 pièces[18]. A *Zilil*[19], G. Depeyrot fait état de 8 pièces dont 2 de *Babba* (19 av. J.-C.), 4 de *Zilil* (33-25 av. J.-C.) et 2 illisibles. Or, la fondation d'une colonie nécessite des charges considérables pour assurer la défense et la

17. J. Mazard, *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris 1958, p. 76-126.

18. F.-Z. El Harrif, *La circulation monétaire dans le Maroc Septentrional. Les monnaies de fouilles de Valencia Banasa (III^e s. avant J.-C. - début du IV^e s. après J.-C.)*, Nouvelle thèse, Université Paris IV, Paris-Sorbonne, 1992, p. 95.

19. G. Depeyrot, *Recherches archéologiques franco-marocaines à Dchar Jdid. Colonia Ivlia Constantia Zilil. Zilil I. – Etude du numéraire*, (Coll. EFR, 250) Rome, 1999, p. 21 et tableau p. 19.

vie des colons (développement du réseau routier, travaux publics, constructions urbaines...) ce qui demande, voire accroît à coup sûr la demande de numéraire. Les vétérans, dont le nombre a été estimé entre 300 et 500[20], auraient été, lors de la fondation de *Iulia Valentia Banasa*, privés de monnaie, ce qui semble invraisemblable, car les transactions nécessaires à leur vie en auraient pâti.

A première vue, cette rareté pourrait s'expliquer par les faits suivants.

La mauvaise monnaie chasserait la bonne: toutes les pièces constituant ce trésor, sont de belle facture. Leur aspect extérieur atteste leur bon aloi: aucune n'est fourrée. Frôlant le sol maurétanien, ces monnaies autorisées par Rome, disparaîtraient rapidement de la circulation au profit de pièces de moindre valeur intrinséque, notamment les monnaies de bronze émises localement ou celles importées, dont les monnaies de bronze de Gadès trouvées en grande quantité dans la plupart de nos sites antiques[21]. La disparition des pièces de grande valeur pourrait être attestée par la rareté des trouvailles des pièces d'or et d'argent émises par Juba II. En témoignerait également, le trésor de 4000 deniers de Juba II, découvert à Al Qsar Al Kébir[22].

Les niveaux augustéens, au Maroc sont très peu fouillés: dans la plupart des sites, les niveaux augustéens n'ont pas été fouillés. Dans le cas de *Banasa*, par exemple, seuls quelques rares niveaux augustéens ont été découverts[23]. Dans le cas de *Banasa*, par exemple, seuls quelques rares niveaux augustéens ont été découverts. Les sondages entrepris sous le Capitole, ont permis à R. Thouvenot de découvrir un bâtiment qu'il identifie comme le premier capitole de la colonie[24]. Le sondage F de 1956, considéré comme

20. M. Euzennat, *Le limes de la Tingitane. La frontière méridionale*, Paris 1989, p. 104.

21. El Harrif, *La circulation monétaire dans le Maroc Septentrional*, cit., p. 83-8; L. Callegarin, F.-Z. El Harrif, *Ateliers et échanges monétaires dans le "Circuit du Détroit"*, «AEspA», XXII, 2000, p. 31-2.

22. A. Dieudonné, *Trouvaille de monnaies de Juba II à El-Ksar (Maroc)*, «RN», 1908, p. 41 ss.

23. R. Thouvenot, *Le site de Julia Valentia Banasa*, «PSAM», XI, 1954, p. 15; S. Girard, *Banasa pré-romaine, un état de la question*, «AntAfr», 20, 1984, p. 88, 91.

24. En raison de l'espace imparti à chaque communication, nous nous trouvons dans l'obligation de présenter ces pièces sous forme de tableau et non de catalogue détaillé.

d'époque augustéenne, semble plutôt dater de la seconde moitié du premier siècle ap. J.-C.[25]. Les thermes aux fresques succèdent à un bâtiment dont «la construction peut être située, d'après les céramiques et les amphores provenant de sondages, entre la fondation de la colonie augustéenne et le début de l'ère chrétienne»[26]. A *Zilil*, seules les fouilles de la citadelle ont mis au jour, entre autres niveaux d'occupation, un niveau «qui peut être daté de l'époque augustéenne»[27]. A *Thamusida*, les niveaux augustéens ont été par endroits atteints[28]. A *Lixus*, la citerne 14 semble remonter à l'époque augustéenne[29]. A *Volubilis*, les vestiges trouvés au nord de l'enceinte, atteste l'occupation du secteur «de façon certaine depuis le Ier siècle av. notre ère, et de façon plus dense à l'époque augustéenne»[30].

Au fait, la rareté des monnaies d'Auguste en Maurétanie n'est pas propre à cette contrée. Cet état de fait est perçu dans les autres provinces romaines d'Occident dont nous venons de mentionner quelques trouvailles de trésors. Même isolément, les monnaies augustéennes se trouvent en quantité moins importante que les deniers républicains (TAB. 1).

Devant la rareté de son numéraire, et dans le souci de pouvoir satisfaire la demande suscitée par le marché occidental de plus en plus vaste à cause des conquêtes romaines, l'empereur semble prendre quelques mesures. L'ouverture de plusieurs ateliers en Afrique du Nord notamment dans les deux Maurétanies, occidentale et orientale (*Zilil*, *Babba Campestris*, *Tingis*, *Iol Caesarea*, *Cirta*...), en

25. R. ARHARBI, E. LENOIR, *Les niveaux préromains de Banasa*, «BAM», XX, 2004, p. 226.

26. R. ARHARBI, A. KERMORVANT, E. LENOIR, *Iulia Valentia Banasa: de la découverte du site aux recherches récentes*, dans *Actes du Colloque «Plus d'un siècle d'Archéologie au Maroc», Premières Journées d'Archéologie et du Patrimoine, Rabat 1er-4 juillet 1998*, Rabat 2001, p. 149.

27. DEPEYROT, *Recherches archéologiques*, cit., p. 11.

28. J.-P. CALLU *et al., Thamusida. Fouilles du Service des Antiquités du Maroc*, t. I, Rome 1965; R. REBUFFAT *et al., Thamusida. Fouilles du Service des Antiquités du Maroc*, t. II, Rome 1970; R. REBUFFAT, J. MARION, *Thamusida. Fouilles du Service des Antiquités du Maroc*, t. III, Rome 1977.

29. M. HABIBI, *Recherches chronologiques sur le site de Lixus*, Nouvelle thèse, Université Paris IV, Paris-Sorbonne 1995, p. 121-5.

30. E. LENOIR, *Les thermes du nord à Volubilis: recherches sur l'époque flavienne au Maroc*, thèse de troisième cycle dactylographiée, Paris IV, Paris-Sorbonne, 1986, p. 202.

Tableau 1: Les numéraires consulaire et augustéen trouvés isolément dans certains sites d'Occident.

Sites	N. pièces consulaires	N. pièces augustéennes
Lixus [1]	9 (entre le II^e siècle av. J.-C. et le règne d'Octave) + d'autres [2]	7 + d'autres
Tamuda	1 + d'autres [3]	1 + d'autres
Zilil	7 + d'autres [4]	8
Banasa	10 (entre 89 et 32-31 av. J.-C.) [5]	5 [6]
Thamusida	29 (entre 112 et 39 av. J.-C.) [7]	5 [8]
Sala	9 (entre 109 et 32-31 av. J.-C.) + 3 deniers hors stratigraphie [9] deniers de la Coll. Rouland-Mareschal [10]	19 [11]
Volubilis	13 (entre 94 et 39 av. J.-C.) [12]	8 [13]
Conimbriga	38 [14]	36 [15]
Rusguniae	Deniers [16]	Aucune n'est signalée
Cherchel	Aes graves (III^e siècle av. J.-C.); nombreux exemplaires [17]	2 [18]

Notes

1. D'après notre propre investigation effectuée au Musée Archéologique de Tétouan.
2. Nous avons pu dénombrer d'autres deniers consulaires et augustéens trouvés à *Lixus* et à *Tamuda* mais vue que les étiquettes des deux sites se sont mélangées, nous n'avons pas pu déceler les monnaies trouvées dans l'un ou dans l'autre site.
3. D'après nos recherches entreprises au Musée Archéologique de Tétouan.
4. Depeyrot, *Recherches archéologiques*, cit., p. 22: «il est possible que certaines pièces datées du Haut-Empire appartiennent en fait à la République romaine».
5. El Harrif, *La circulation monétaire dans le Maroc Septentrional*, cit., p. 89.
6. *Ibid.*, p. 94.
7. Rebuffat, Marion, *Thamusida*, cit., t. III, p. 94, 120, 132.
8. *Ibid.*, p. 94, 113.
9. J. Boube, *La circulation monétaire à Sala à l'époque préromaine*, dans *Lixus, Actes du Colloque (Larache, 8-11 novembre 1989)*, (Coll. EFR, 166), Rome 1992, p. 255.
10. *Ibid.*, p. 255, note 1.
11. *Ibid.*, p. 255.
12. J. Marion, *Note sur la contribution de la numismatique à la connaissance de la Maurétanie Tingitane*, «AntAfr», I, 1967, p. 102.
13. *Ibid.*, p. 101-2.
14. I. Pereira, J.-P. Bost, J. Hiernard, *Les monnaies*, dans J. Alarcao, R. Etienne, *Fouilles de Conimbriga III*, Paris, 1974, p. 195.
15. *Ibid.*, p. 196: 16 proprement impériales et 20 provenciales.
16. P. Salama, *Huit siècles de circulation monétaire sur les sites côtiers de Maurétanie centrale (III^e siècle av. J.-C - V^e siècle apr. J.-C.). Essai de synthèse, Symposium Numismatico de Barcelona, II, (Barcelona 1979)*, Barcelona 1979, p. 135, inv. 105.
17. *Ibid.*, p. 130, inv. 66d.
18. *Ibid.*, p. 128, inv. 39c.

péninsule ibérique (*Caesaraugusta, Colonia Patricia*, Emerita) et en Gaule (Nîmes, Lyon...) est, à notre avis, la traduction de cette volonté. Aussi, et afin de pallier cette lacune, ainsi que le révèle cette étude, a-t-il toléré la circulation des numéraires très antérieurs, en particulier, celle des deniers de la République romaine.

Toutes ces considérations nous poussent à relativiser, dans le cas de la Maurétanie, le paradoxe suivant: étroitesse des relations entre Rome et la Maurétanie sous les règnes d'Octave-Auguste et Juba II, ainsi que l'attestent les données historiques et archéologiques et la rareté des trouvailles des monnaies octavo-augustéennes. A notre avis, il faut faire la différence entre le numéraire proprement octavo-augustéen et le numéraire d'époque octavo-augustéenne. Ce dernier, essentiellement représenté par des deniers républicains ainsi que nous venons de le démontrer, est abondant. Le premier, est restreint. A en croire cette étude, la majorité des deniers républicains, sont arrivés en Maurétanie, beaucoup plus tard que leur date d'émission[31]. Ceci correspond à des réalités historiques et à des données archéologiques[32]: avant le I^er^ siècle av. J-C., les relations directes entre la Maurétanie et Rome étaient très limitées, voire négligeables[33]. Des Romains, le roi Bocchus (118-182 av. J.-C.) ne connaissait,

31. Ces monnaies connaitront également une longue vie de circulation. A *Thamusida*, dans la même couche stratigraphique, ont été signalés des deniers consulaires associés à des tessons de la céramique étrusco-campanienne, de la céramique flavienne et quelques fragments de lampes impériales (CALLU *et al.*, *Thamusida*, cit., t. I, p. 65, 109). Lors des fouilles effectuées en 1954 dans ce même site, un trésor a été exhumé. Il se compose de 1 denier républicain (illisible), 1 Naevius Balbus, 1 P. Clodius Turrinus, 2 Marc-Antoine, 5 Vespasien et 1 Domitien. A *Volubilis*, un trésor a été recueilli. Il renferme entre autres pièces: 2 deniers consulaires, 1 Néron, 1 Galba, 20 Vespasien, 8 Titus, 18 Domitien, 3 Nerva, 42 Trajan et 9 Hadrien. (A. RUHLMAN, *Le bracelet-bourse romaine de Volubilis (Maroc)*, «RN», 1933, p. 51-9; J. MARION, *Les trésors monétaires de Volubilis et de Banasa*, «AntAfr», 12, 1978, p. 180-4.

32. Cette même constatation est relevée par J. Boube qui, en étudiant le monnayage préromain trouvé à *Sala*, fait remarquer que «la relative rareté du numéraire romain, à Sala, au I^er^ siècle av. J.-C., paraît être un sûr indice de relations lointaines et indirectes avec l'Italie et laisse supposer que le commerce des vins, dont témoignent les amphores Dressel 1 et 2-4 et une amphore de *P. Veueius Papus*, provenant de la région de Terracine, celui de la céramique étrusco-campanienne à vernis noir et de la vaisselle rouge italique, etc., se trouvaient peut-être dans d'autres mains que dans celles de trafiquants italiens» (BOUBE, *La circulation monétaire*, cit., p. 255).

33. H. GHAZI, BEN MAÏSSA, *Les origines du royaume d'Ascalis*, dans *L'Africa romana XI*, 1994, p. 1403-17.

semble-t-il, que le nom, et avec lui, les Romains n'avaient pas davantage de relations pacifiques ou hostiles[34].

Appendix[35]
Composition du trésor des Roches-Noires

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
1*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	120	Gi, n°1098-1103 pl. XLIV
2*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	119	Gi, n°1108-1110 pl. XLIV
3*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	116	Gi, n°1117 pl. XLV
4	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	116 bis	Gi, n°1118 pl. XLV
5*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	114	Gi, n°1130 pl. XLV
6	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	115	Gi, n°1138-1140 pl. XLV
7*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	112	Gi, n°1144-1153 pl. XLV
8	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	123	Gi, n°1187-1198 pl. XLVII
9*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	118	Gi, n°1201-1205 pl. XLVII
10*	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	117	Gi, n°1214-1217 pl. XLVII
11	1	Auguste	19-18 av.n.è.	Colonia Patricia (Cordoba)	113	Gi, n°1144-1149 pl. XLV

34. SALL., *Iug.*, XIX, 7. Les fouilles effectuées à *Zilil* ont permis de dégager 2 niveaux maurétaniens que l'on a daté respectivement des alentours de 100 av. J.-C. et entre 80 et 40 av. J.-C. «La comparaison entre le matériel des deux niveaux donne une impression de profonde rupture culturelle entre ces deux périodes. A l'absence totale d'objets d'importation dans le niveau 1 succède une surprenante abondance de céramiques et amphores importées dans le niveau 2» (A. AKERRAZ *et al., Fouilles de Dchar Jdid 1977-1980*, «BAM», XIV, 1981-82, p. 207).

35. En raison de l'espace imparti à chaque communication, seules quelques monnaies augustéennes qui datent l'enfouissement de ce lot, et quelques pièces les plus anciennes, seront reproduites.

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
12	1	Auguste	19-18	Caesaraugusta	111	Gi, n°1279 b pl. II
13*-14	2	Auguste	19-18	Caesaraugusta	108-109	Gi, n°1292-1297 pl. II
15	1	Auguste	19-18	Caesaraugusta	107	Gi, n°1305 pl. III
16	1	Auguste	19-18	Caesaraugusta	110	Gi, n°1311-1314 pl. LIII
17*-18	2	Octave	29 av.	Nîmes	121	Gi, n°1345 pl. II
19	1	Octave	29 av	Rome	103	Gi, n°1 pl. I
20	1	Octave	29 av	Rome	105	Gi, n°52 pl. II
21	1	Octave	29 av	Rome	106	Gi, n°87 pl. IV
22	21	Octave	29 av	Rome	104	Gi, n°98 pl. IV
23	1	Cléopâtre/ Antoine	32-31 av.	Asie Mineure	42	Sy. Serie 45 n°1210; Cra. 543-1
24	1	Marc-Antoine	32-31 av.	Atelier indéterminé	43	Sy. Serie 45 nos 121-179; Cra. 544-14
25-41	17	Marc-Antoine	32-31	Atelier indéterminé	44-60	Sy. Serie 45 nos 1213-1231; Cra. 544-8
42	1	Accoleia	37	Rome	26	Sy. Serie 44 n°1148; Cra.486-1
43	1	Pompeia	38-36	Sicile	153	Sy. Serie 45 n°1347; Cra. 511-2b
44	1	Pompeia	38-36	Sicile	154	Sy. Serie 48 n°1348; Cra. 511-4a
45	1	Vibia	39	Rome	193	Sy. Serie 44 n°1140; Cra. 494-38
46	1	Octave/Marc-Antoine	41	Asie Mineure (Ephèse?)	38	Sy. Serie 45 n°1194; Cra. 528/3

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
47	1	Octave/Marc-Antoine	41	Asie Mineure	41	Cra. 517/8
48	1	Claudia	41	Rome	77	Sy. Serie 44 n°1117; Cra. 494-23
49	1	Claudia	41	Rome	78	Sy. Serie 44 n°1115; Cra. 494-21
50	1	Pompeia	42-38	Catania (Sicile)	155	Sy. Serie 48 n°1344; Cra. 511-3a
51	1	Marc-Antoine	42	Gaule	40	Sy. Serie 45 n°1169; Cra. 496-3
52	1	Marc-Antoine	42	Gaule	39	Sy. Serie 45 n°1168; Cra. 496-1
53	1	Cassia	1	Asie Mineure	75	Sy. Serie 46 n°1305; Cra. 500-5
54	1	Livineia	42	Rome	130	Sy. Serie 44 n°1107; Cra. 494-25;
55	1	Mussidia	42	Rome	144	Sy. Serie 44 n°1095; Cra. 494-40
56	1	Cossutia	44	Rome	88	Sy. Serie 44 n°1069; Cra. 480-19
57	1	Jules César	44	Rome	28	Sy. Serie 44 n°1063; Cra. 480-6
58	1	Carisia	45	Rome	69	Sy. Serie 41 n°985; Cra. 464-5
59	1	Valeria	45	Rome	184	Sy. Serie 41 n°998, Cra. 474-1a
60-61	2	Cordia	46	Rome	87-87 bis	Sy. Serie 41 n°976c; Cra. 463-1b

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
62	1	Appia-Caecilia	47-46	Africa (Utique?)	91	Sy. Serie 43 n°1051; Cra. 461-1
63	1	Caecilia	47-46	Africa (Utique?)	64	Sy. Serie 43 n°1046; Cra. 459-1
64	1	Jules César	47	Gaule	102	Sy. Serie 42 n°1014; Cra. 468-1
65	1	Licinia	47	Rome	129	Sy. Serie 41 n°954a; Cra. 454-1
66	1	Plautia	47	Rome	151	Sy. Serie 40 n°804; Cra. 405-4a
67	1	Hostilia	48	Rome	99	Sy. Serie 41 n°951; Cra. 448-1a
68	1	Jules César	48	Gaule	100	Sy. Serie 42 n°1013; Cra. 458-1
69	1	Postumia	49-48	Rome	160	Sy. Serie 41 n°943; Cra. 450-3a
70	1	Cornelia	49	Sicilia	84	Sy. Serie 43 n°1029; Cra. 445-1b
71	1	Sicinia	49-48	Rome	175	Sy. Serie n°41; Cra. 1282 ou 1283
72-74	3	Vibia	49-48	Rome	190-192	Sy. Serie n°41; Cra. 1372-1373-1374-1374 b
75	1	Cassia	52-50	Rome	73	Sy. Serie 41 n°935; Cra. 413-1
76	1	Plautia	54	Rome	149	Cra. 1122
77	1	Plautia	54	Rome	150	Cra. 1130
78 79	1 1	Julia Acilia	54-51 55	Gaule Rome	101 27	Cra. 640 Sy. Serie 40 n°922; Cra. 442-1a
80	1	Aemilia	55	Rome	32	Cra. 92

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
81	1	Scribonia	55	Rome	32 bis	Sy. Serie 40 n°928; Cra. 416-1b
82	1	Scribonia	55	Rome	169	Cra. 1247
83	1	Marcia	56	Rome	137	Cra. 962
84	1	Cassia	57	Rome	72	Sy. Serie 40 n°916; Cra. 428-3
85	1	Cassia	57	Rome	74	Sy. Serie 4 n°918; Cra. 428-2
86	1	Aemilia	58	Rome	29	Sy. Serie 40 n°912; Cra. 422-1a
87	1	Roscia	58	Frappes incertaines d'Italie	166	Sy. Serie 40 n°915; Cra. 412-1
88	1	Pompeia	59	Rome	86	Sy. Serie 40 n°909a.; Cra. 434-2v
89	1	Hosidia	60	Incertaine italienne	98	Sy. Serie 40 n°903; Cra. 407-2
90	1	Junia	60	Rome	127	Sy. Serie 40 n°907; Cra. 433-2
91	1	Junia	60	Rome	128	Sy. Serie 40 n°906 a; Cra. 433-1
92	1	Coelia	62	Rome	80	Sy. Serie 40 n°891; Cra. 437-1a
93	1	Nonia	63-62	Rome	145	Sy. Serie 40 n°885; Cra. 421-1
94	1	Servilla	63-62	Rome	173	Sy. Serie 40 n°890; Cra. 423-1
95	1	Aemilia	66	Rome	31	Sy. Serie 40 n°831; Cra. 419-2
96	1	Marcia	68	Italiennes incertaines	136	Sy. Serie 32 n°714; Cra. 346-2 b
97	1	Plaetoria	68-66	Rome	148	Sy. Serie 40 n°809; Cra. 409-1
98	1	Durmia-Egnatia	73	Atelier auxiliaire de Rome	90	Sy. Serie 38 n°786a; Cra. 391-1b
99	1	Farsuleia	73	Rome	92	Sy. Serie 38 n°789; Cra. 392-b

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
100	1	Lucretia	74	Rome	131	Sy. Serie 32 n°784; Cra. 390-2
101	1	Postumia	74-73	Rome	159	Sy. Serie 38 n°785; Cra. 394-1a
102-103	2	Satriena	75-74	Rome	167-168	Sy. Serie 38 n°781a; Cra. 388 1b
104	1	Cornelia	76-74	Hispania	83	Sy. Serie 36 n°752; Cra. 393-1a
105	1	Caecilia	77	Hispania	65	Sy. Serie 36 n°750; Cra. 374-2
106	1	Caecilia	77	Hispania	67	Sy. Serie 36 n°751; Cra. 374-2
107-108	2	Procilia	77	Atelier auxiliaire de Rome	162-163	Sy. Serie 37 n°772; Cra. 379-2
109	1	Claudia	78-77	Atelier auxiliaire de Rome	76	Sy. Serie 37 n°770 a; Cra. 383-1
110	1	Papia	78-77	Atelier auxiliaire de Rome	146	Sy. Serie 37 n°773; Cra. 384-1
111	1	Papia	78-77	Atelier auxiliaire de Rome	147	Revers fruste
112	1	Procilia	78-77	Atelier auxiliaire de Rome	161	Sy. Serie 37 n°771; Cra. 379-1
113	1	Postumia	79	Atelier auxiliaire de Rome	157	Sy. Serie 35 n°745; Cra. 372-1
114	1	Postumia	79	Atelier auxiliaire de Rome	158	Sy. Serie 35 n°746; Cra. 372-2
115-116	2	Maria	79	Atelier auxiliaire de Rome	138-139	Sy. Serie 35 n°744; Cra. 378-1
117	1	Annia	81-80	Hispania	36	Sy. Serie 36 n°748b; Cra. 366-1c
118	1	Antonia	81	Atelier auxiliaire de Rome	37	Sy. Serie 35 n°742a; Cra. 364-1c
119	1	Cornelia	82-81	Emissions orientales de Sylla?	85	Sy. Serie 36 n°761; Cra. 359-2

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
120	1	Manlia	82-81	Frappes orientales	133	Sy. Serie 36 n°757; Cra. 367-5
121	1	Manlia	82-81	Frappes orientales	134	Sy. Serie 36 n°759; Cra. 367-3
122	1	Anonyme	85-84	Rome	70	Sy. Serie 23 n°723; Cra. 350 a-2
123	1	Cornelia	87	Rome	81	Sy. Serie 32 n°702; Cra. 345 n°1
124-125	2	Rubria	87-86	Rome	164-165	Sy. Serie 32 n°706; Cra. 348-2
126	1	Titia	88	Frappes incertaines d'Italie	176	Sy. Serie 32 n°691; Cra. 341-1
127	1	Tituria	88	Rome	177	Sy. Serie 32 n°700; Cra. 344-3
128	1	Tituria	88	Rome	178	Sy. Serie 32 n°698; Cra. 344-1a
129	1	Tituria	88	Rome	179	Sy. Serie 32 n°699; Cra. 344-2b
130-133	4	Vibia	89-88	Atelier auxiliaire de Rome	186-189	Sy. Serie 32 n°684a; Cra. 342-5b Sy. Serie 2 n°685b Sy. Serie 32 n°684b; Cra. 342-5b Sy. Serie 32 n°684b; Cra. 342-5b
134	1	Calpurnia	90-89	Atelier auxiliaire de Rome	68	Revers fruste
135	1	Junia	90-89	Rome	125	Sy. Serie 16 n°408 et 402; Cra. 220-1
136	1	Junia	90-89	Rome	126	Sy. Serie 32 n°646; Cra. 337-3
137	1	Porcia	93-91	Rome	156	Sy. Serie 28 n°596a; Cra. 343-1
138	1	Cassia	93	Rome	71	Sy. Serie 28 n°594; Cra. 321-1

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
139	1	Minucia	96-95	Rome	143	Sy. Serie 28 n°592; Cra. 319-1
140	1	Appuleia	100-97	Rome	61	Sy. Serie 28 n°578a; Cra. 317-3b
141	1	Servilia	100-95	Nord d'Italie?	174	Sy. Serie 29 n°601; Cra. 328-1
142	1	Memmia	103-102	Rome?	142	Sy. Serie 27 n°574; Cra. 313-1b
143	1	Cornelia	105	Sud d'Italie (Reggio?)	82	Sy. Serie 25 n°561 a, b ou d; Cra. 296-1a ou 1i
144	1	Flaminia	106-105	Nord d'Italie	96	Sy. Serie 23 n°540a; Cra. 302-1v.1
145	1	Lutatia	106	Sud d'Italie (Reggio?)	132	Sy. Serie 25 n°559; Cra. 305-1
146	1	Claudia	106	Rome	79	Sy. Serie 26 n°569; Cra. 300-1
147-148	2	Claudia	106	Rome	182-183	Sy. Serie 26 n°569; Cra. 300-1
149	1	Sergia	108	Nord d'Italie	171	Sy. Serie 22 n°534; Cra. 286-1
150	1	Tullia	109	Nord d'Italie	181	Sy. Serie 23 n°531; Cra. 280-1
151	1	Memmia	109	Sud d'Italie (Reggio?)	141	Sy. Serie 25 n°558; Cra. 341-1
152	1	Fabia	109	Nord d'Italie	93	Sy. Serie 23 n°532; Cra. 273-1
153	1	Aemilia	109	Sud d'Italie (Reggio?)	30	Sy. Serie 25 n°554; Cra. 291-1
154	1	Fabia	110	Rome	95	Sy. Serie 20 n°517; Cra. 268-1a
155	1	Furia	110-108	Italie centrale	97	Sy. Serie 22 n°529; Cra. 281-1
156	1	Marcia	119-110	Rome	135	Sy. Serie 20 n°500; Cra. 245-1
157	1	Veturia	119-91	Italie centrale	185	Sy. Serie 22 n°527; Cra. 234-1

N°	N. de pièces	Autorités émettrices	Année de frappe	Lieu de frappe	N° Brèthes	Références
158	1	Aburia	120	Rome	25	Sy. Serie 19 n°487; Cra. 250-1
159	1	Baebia	120	Rome	63	Sy. Serie 19 n°489; Cra. 236- 1a-d, f
160	1	Caecilia	125-120	Rome	66	Sy. Serie 32 n°719; Cra. 369-1
161	1	Fabia	125-120	Rome	94	Sy. Serie 19 n°478; Cra. 265-1
162	1	Servilia	125-120	Rome	172	Sy. Serie 19 n°483; Cra. 264-1
163*	1	Antestia	133-126	Rome	35	Sy. Serie 17 n°451; Cra. 238-1
164	1	Pompeia	133-126	Frappes italiennes incertaines	152	Sy. Serie 18 n°461a; Cra. 235-1c
165	1	Trebania	133-126	Frappes italiennes incertaines	180	Sy. Serie 18 n°456; Cra. 241-1a
166	1	Maiania	135-126	Rome	140	Sy. Serie 17 n°427; Cra. 203-1a
167*	1	Junia	137-134	Atelier auxiliaire de Rome	124	Sy. Serie 16 n^{os} 408 et 412; Cra. 220-1
168	1	Antestia1	137-136	Rome	33	Sy. Serie 16 n°406; Cra. 219-1a
169*	1	Antestia	137-136	Rome	34	Sy. Serie 16 n°406; Cra. 219-1a
170*	1	Decimia	145-138	Rome	89	Sy. Serie 15 n°391; Cra. 207-1
171	1	Scribonia	145-138	Rome	170	Sy. Serie 15 n°380; Cra.201-1
172	1	Atilia	145/138	Rome	62	Sy. Serie 15 n°398 c, d; Cra. 214-1c

Note: Les monnaies, classées ici de la plus récente à la plus ancienne, sont cataloguées selon:
Gi = J.-B. Giard, *Catalogue des monnaies de l'Empire*, t. 1. *Auguste*, Paris 1976.
Cra = M. H. Crawford, *Roman Republican Coinage*, Cambridge 1974.
Sy = E. A. Sydenham, *The Coinage of the Roman Republic*, London 1952.

* = monnaie reproduite (fig. 1)

Daniele Foraboschi

Ricchezze, doni e monete in Mauretania

Nella tradizione classica, che risale sostanzialmente al diciasettesimo libro di Strabone[1] e al quinto della *Naturalis historia* di Plinio, la Mauretania appare come il tipico paese coloniale. Le sue ricchezze sono vigneti, ortaggi e uliveti, ma ciò che più colpisce la mentalità del colonialista sono gli elefanti (che si estingueranno però nel IV secolo[2]), i leoni, le pantere e i cavalli, famosi nella cavalleria da guerra. Non si manca però di menzionare bovini, ovini, l'abbondanza di pesci, la porpora e le saline accanto a ricchezze di metalli come il rame, oltre al marmo e alle pietre preziose.

Ma con la romanizzazione, in quel suo spazio privilegiato che è l'esercito[3], l'economia sembra essersi più evoluta verso modelli di tipo cartaginese, oppure occidentale.

Il fenomeno dello scambio di doni sembra essersi diffuso significativamente ed in forme più raffinate – anche se strutturalmente affini – rispetto a quello più primitivo della dissipazione delle ricchezze, studiato dagli antropologi, ma sopravvissuto fino in epoca contemporanea: gli indiani Kwakiutl del Nord America si scambiavano reciprocamente, invece degli antichi e preziosi utensili intagliati, oppure ricercato olio di pesce, più moderni piatti di plastica[4].

Risalendo a duemila anni fa è difficile non condividere la tesi

* Daniele Foraboschi, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano.

1. Strabone si sofferma sulle ricchezze della Mauretania soprattutto in XVII, 3, 1-11, ma anche in II, 5, 33.

2. J. D. FAGE (ed.), *The Cambridge History of Africa*, Cambridge 1978, p. 204.

3. Notoriamente già con Traiano la cavalleria maura aveva partecipato alle spedizioni daciche e partiche. Con il II secolo troviamo truppe mauritane in Egitto (*BGU* 15, 2492,14; *Corpus Papyrorum Rainiri (=CPR)* 6, 76, Fr. A8).

4. U. FABIETTI, *Elementi di antropologia culturale*, Milano 2004, pp. 305-6.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 357-364.

di fondo – anche se un poco estrema – di P. Veyne[5] secondo cui il mondo romano era fondato sulla dialettica del dono-contro-dono e sull'evergetismo. Il dono è, comunque, un atto gratuito che ha, però, implicita una volontà di sovranità sopra chi è donato. Così dunque si definiscono rigidamente le gerarchie sociali: il più magnifico donatore non può che essere l'imperatore e in successione altri, secondo una precisa gerarchia. Un subordinato non può donare al suo superiore un dono più prezioso di quello ricevuto. Il dono non è dunque un atto di bontà generosa, ma una forma rigida di definizione dei ranghi sociali.

Tutto si donava e veniva donato. Uno dei casi più singolari è quello studiato da F. Cenerini[6], la *lavationem in perpetuum*, cioè il dono di bagni gratuiti a certe categorie di cittadini e anche, in un caso, a schiavi.

I *munera gladiatoria* rientravano in questa categoria di prestazioni che preludono – ma sono ben diverse – alla beneficenza, alla carità cristiana e al perdono, che possono essere, invece, eversivi dell'ordine sociale, come nel caso di *Melania iuniore*, che liberando i suoi schiavi sovverte la società e si scontra con le aspirazioni degli schiavi stessi, che preferiscono essere schiavi protetti da un'aristocratica cristiana piuttosto che liberi tra i drammatici incerti dell'avventura umana[7]: «*Subire la libertà* significa essere gettati nella solitudine della disoccupazione dall'incedere individualistico del mercato»[8].

Organizzare e donare spettacoli di gladiatori era un compito difficile, gravoso e costoso, come, ancora nel IV secolo documentano le lettere di Simmaco: gli animali potevano essere comprati nel-

5. P. Veyne, *Le pain et le cirque: sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976; v. anche Ph. Leveau (éd.), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique, Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par l'uer d'Histoire, les 11 et 12 mai 1984*, Aix-en-Provence 1988; E. Forbis, *Municipal virtues in the Roman Empire: The evidence of Italian honorary inscriptions*, Stuttgart 1996; D. Foraboschi, *Guerra. Rivolta. Egemonia*, Milano 1998, pp. 65-78: Id., *Per un'antropologia dei Traci*, in P. Schirripa (a cura di), *I Traci*, Milano 2004, pp. 17-22: K. Lomas, T. Cornell (eds.), *Bread and circuses: evergetism and municipal patronage in Roman Italy*, London-New York 2003.

6. F. Cenerini, *Evergetismo ed epigrafia. Lavationem in perpetuum*, «RSA», 1987-88, pp. 189-200; B. Goffin, *Evergetismus in Oberitalien*, Bonn 2002.

7. A. Giardina, *Carità eversiva: le donazioni di Melania la giovane e gli equilibri della società tardoromana*, «Studi Storici», 29, 1988, 1, pp. 127-42.

8. A. M. Iacono, *Storia. Verità e Finzione*, Roma 2006, p. 18. Vedi ora L. Canfora, *Esportare la libertà*, Milano 2007.

le riserve imperiali, ma i lunghi tempi di trasporto costituivano un grave rischio di morte anche per gli animali più robusti, come i coccodrilli, che dovevano quindi essere ricomprati[9].

Del resto la dialettica del dono era ben diffusa anche nell'antica Grecia[10]. Durerà almeno fino alla Francia del XVI secolo ed appare come un fenomeno pre-moderno generalizzato, come ha mostrato M. Mauss nel *Saggio sul dono* del 1925[11].

Ovviamente anche in Mauretania abbiamo documenti che attestano il fenomeno nella forma raffinata dell'evergetismo classico. Mi soffermo solo sui tre più significativi.

1) *CIL* VIII, 8457 = *CIL* VIII, 20343 = *AE*, 1904, 138

Provincia: *Mauretania Sitifensis*. Località: Setif/*Sitifis*

Deorum omnipotentium sancta[---] / Thrysi[a]e religiosissimum templum C[---] / una cum religiosis et dendrofori[s] / singulari simulacrum deae arge[nteum] / et consecrare et ex utraq(ue) parte ini[fun]/ damentis suis sumptib(us) magnificent [si]/mulacrisq(ue) numinum novis id est ai[---] / implere votis omnib(us) curaverunt [---] / libero ante fores sancti a fundamen[tis] / publicum quia sancto docitus adi[---] / quadrato lapide instituerunt et [---] / ignis incursionib(us) concrematam colum[nis re]/praesentata dignitate picturae ad ins[---] / d<e>derunt item in honore(m) numinis [---] / tu propriis sumptib(us) sua sponte atque s[---]/rum a(nno) p(rovinciae) CCXLVIIII et ad therm[as] / carpenti capistellis et strobilis ve[---]eis exornatum dono / dediderunt unde pulcherimi fact[i me]moriam subiectis omni/um nominib(us) consecratis templi tit[ulis ae]ternitas loqueretur.

9. *Epist.* II, 78; VI, 43; VII, 122.

10. S. VON REDEN, *Exchange in Ancient Greece*, London 1995; CH. GILL, N. POSTLETHWAITE, R. SEAFORD (eds.), *Reciprocity in Ancient Greece*, Oxford 1998; B. WAGNER-HASEL, *Der Stoff der Gaben: Kultur und Politik des Schenkens und Tauschens im archaischen Griechenland*, Frankfurt-New York 2000.

11. Tradotto in italiano ancora nel 2002 a Torino. Per la Francia, v. N. ZEMON DAVIS, *The gift in sixteenth-century France*, trad. franc., *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, Paris 2003; più in generale (tra una bibliografia molto ampia) v. CH. CHAMPETIER, *Homo consumans*, Casalecchio 1999.

2) *CIL* VIII, 8835 (195 d.C.)

Provincia: *Mauretania Sitifensis*. Località: Tiklat/*Tubusuctu*

Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Septi/mio Severo Pio / Pertinaci Aug(usto) / p(atri) p(atriae) Arabico Adi/abenico trib(unicia) po/test(ate) III imp(eratori) VIII co(n)s(uli) / II proco(n)s(uli) / C(aius) Iulius Q(uinti) f(ilius) Quir(ina) / [H]onoratus vir [---]IIC RIID / [//]se-[cundum] / decretum ordinis / ex summa honoris / flamoni(i) sui adiec/ta praeterea ex sua / liberalitate pecu/nia ex HS VIII mil(ibus) / constituit.

3) *CIL* VIII, 8938 (p. 1953) = *ILS* 5078

Provincia: *Mauretania Sitifensis*. Località: Bejaia/*Saldae*

Aureliae Lai/di Aug(usti) libertae / M(arcus) Aurelius M(arci) f(ilius) / Pal(atina) Aurelianus / matri piissimae / loco ab ord(ine) concesso / dedit dedicavitq(ue) / ob quam dedic(ationem) dec(urionibus) / et eq(uitibus) R(omanis) victoriat(os) ter/nos sportulas dis/tribuit et ludos cir/censes populo / exhibuit.

La prima iscrizione si compone di due frammenti, che sono stati ricomposti. Il più grande misura circa un metro per mezzo metro. Il più piccolo 21×24 cm. Ho sottolineato quanto si legge sul frammento più piccolo.

Il testo è datato nell'anno 248 della provincia, cioè nel 287 d.C.: il primo anno della provincia doveva essere il 39 d.C., quando muore l'ultimo re, Tolemeo di Mauretania, figlio di Giuba e di Cleopatra Selene, a sua volta figlia di Marco Antonio e di Cleopatra VII, ultima regina d'Egitto.

È singolare la menzione di un tempio della dea Thrysia, che non conosco altrimenti. È certamente una divinità locale che, in quanto si discosta dalla religiosità romana, rappresenta una forma di resistenza culturale alla romanizzazione, anche se certe forme cultuali, come il tempio e la statua divina, sembrano un segno di uno scambio culturale con Roma[12]. A lei viene dedicata una statua di argento con le fondamenta e viene anche restaurata una pittura rovinata «dalle incursioni del fuoco». Malgrado le lacune e un latino maldestro sembra di capire che anche le terme vengano abbellite con rilievi a forma di pigna e con misteriosi *carpenti capistellis* (gioghi per i carri?).

12. M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 262, 304.

Il risultato – dice l'iscrizione – appare bellissimo e parla di eternità.

La seconda iscrizione è un'ampia base di una statua per Settimio Severo che viene eretta a spese dell'ordine, ma a cui contribuisce personalmente anche Caio Giulio Onorato per una somma di ottomila sesterzi. Contributo che Giulio Onorato ostenta, anche se non si tratta di una liberalità particolarmente vistosa e consistente (secondo il grande economista R. W. Goldsmith [13] potremmo considerarla equivalente a circa ottomila dollari).

Ma anche qui il gesto del dono liberale, più che la sua consistenza materiale, è l'aspetto predominante della comunicazione sociale.

Più interessante sembra il terzo documento, databile – anche per l'onomastica – in epoca imperiale avanzata. È ancora una base di una statua (1,10×0,55 m) eretta dal figlio in onore della madre piissima su un terreno concesso dall'*ordo*. Per questo il figlio distribuisce ai decurioni e ai cavalieri romani tre vittoriati (cioè un denario e mezzo) a testa ed esibisce al popolo tutto i giochi del circo. La prima cosa che colpisce è la rapidità dell'ascesa sociale del donatore. La madre è infatti una ex-schiava imperiale e lui è già assurto agli onori municipali, ostentando una generosità distributiva vistosa.

Una rarità è la menzione in epoca imperiale avanzata di questa moneta denominata vittoriato perché sul rovescio della moneta era raffigurato il trofeo della Vittoria, mentre sul diritto era inciso il profilo del viso di Giove volto a destra. Si tratta di una moneta a basso contenuto di argento che i Romani cominciarono a coniare assieme al denario, dopo l'inizio della seconda guerra punica [14] e che inizialmente doveva essere valutato a peso se Plinio dice che era scambiato *loco mercis* [15].

La sua produzione sembra finire intorno al 170 a.C., con una sorprendente longevità se si considera che il suo contenuto argenteo è solo dell'84%, mentre quello del denario era all'epoca del 96% [16]: malgrado la disparità di valore metallico le due monete coesistono a lungo.

Anzi, nei ripostigli monetari verrà ritrovato fino agli ultimi de-

13. R. W. Goldsmith, *Sistemi finanziari premoderni*, Milano-Roma-Bari 1990, p. 44.

14. Una recente messa a punto della questione della data di nascita del denario è quella di W. T. Loomis, *The introduction of the denarius*, in R. W. Wallace, E. M. Harris (eds.), *Transitions to Empire*, Norman and London 1996, pp. 338-55.

15. Plin., *nat.*, 33, 46.

16. Chr. Howgego, *La storia antica attraverso le monete*, Roma 2002, p. 123.

cenni a.C., sia in Italia che in Europa, in ben 127 tesoretti monetari[17], che attestano appunto un'ampia circolazione fino nei Carpazi[18].

Il vittoriato era originariamente una moneta del peso di tre scrupoli, cioè di circa 3,4 grammi del valore di tre quarti di denario[19]. Recentemente è stato trovato in Friuli un ripostiglio di più di 350 vittoriati databili tra il 211 e il 170 a.C. con una percentuale di argento declinante tra il 65% e l'80%. Erano contenuti in una situla di bronzo assieme ad alcune decine di monete celtiche interrate attorno al 129 a.C.[20].

Questa quantità di vittoriati antichi e freschi di conio trovati in Italia Settentrionale rende ancor più debole l'ipotesi interessante, ma forse troppo creativa, di un'origine siciliana del vittoriato e del denario[21].

Attorno al 104 a.C. una *Lex Clodia de victoriato*[22] introdusse il quinario, del valore di mezzo denario[23] e con la stessa iconografia della Vittoria comparabile a quella del trofeo che appare sul *victoriatus*, di cui diventa sinonimo. Sarà probabilmente questo quinario a circolare ancora in epoca imperiale[24]: in quanto metà della moneta principale – il denario – era un'unità monetaria utile.

Le attestazioni sono, però, scarse: Tessaglia, Palestina e Mauretania appunto.

17. O. Marra, *Il vittoriato: sua circolazione e funzione all'interno del sistema monetario romano*, «RIN», cii, 2001, pp. 89-146. Altri *vittoriati* sono studiati da G. Gorini, *Ripostiglio celtico da Enemonzo (Friuli-Italia)*, «International Numismatic Newsletter», 33, 1999, pp. 4-5 (v. ora il libro dello stesso Gorini sull'argomento citato in nota 20).

18. A. Pohl, *Coins of the Illyro-Greek cities in Hungary*, «Arem» 22, 1966, pp. 309-12.

19. Marra, *Il vittoriato*, cit., pp. 90-8 e 119.

20. G. Gorini, *Il ripostiglio Enemonzo e la monetazione del Norico,* Padova 2005, pp. 44, 45, 49.

21. M. Caccamo Caltabiano, *Nuove prospettive dell'indagine sulla monetazione siciliana di "età romana"*, in M. Caccamo Caltabiano, L. Campagna, A. Pinzone (a cura di), *Nuove prospettive della ricerca sulla Sicilia del iii sec. a.C.*, Messina 2004, pp. 59 ss.; B. Carroccio, *Dal 'basileus' Agatocle a Roma. Le monetazioni siciliane d'età ellenistica*, Messina 2004, pp. 280-2.

22. G. Rotondi, *Leges publicae populi romani*, Milano 1912, p. 250.

23. Plin., *nat*., xxxiii, 3, 46. Nel ii secolo scrive ancora L. Volusius Maecianus, *Assis distributio*, 45: *Nunc denarius xvi, victoriatus et quinarius viii, sestertius quattuor asses valet*. Poco dopo *Sextus Iulius Africanus* ribadirà le stesse proporzioni monetarie (*Cesti*, 4, 1, 46).

24. Cfr. *Ex. gr. RIC*, ii, pp. 41-3.

In due iscrizioni della Tessaglia troviamo le più antiche menzioni imperiali del vittoriato, che in greco viene tradotto *tropaikòn*. In un'iscrizione[25] si cita una riforma (*diorthoma*) di Augusto che stabilisce l'equivalenza tra il denario e il *tropaikòn*: 1 *tropaikòn* = 1 vittoriato = $^1/_2$ denario.

La documentazione successiva proviene dalla Palestina, in un papiro dell'archivio di Babatha[26], datato nel 125 d.C., Babatha invia una deposizione contro i tutori, nominati dal Senato di Petra, del figlio orfano, di nome Gesù figlio di Gesù, perché i tutori pagavano invece dell'interesse pattuito di 1 denario e mezzo al mese (cioè 18% annuo, che è un interesse illegale) solo un *tropaikòn*, uguale a mezzo denario, cioè un terzo di quanto pattuito. Per questo il figlio Gesù non poteva condurre una vita secondo lo splendido stile (ὅθεν λαμπρῶς διασωθῇ) desiderato dalla madre.

L'ultimo documento sembra proprio quello della Mauretania.

Inevitabile sorge il sospetto che questi vittoriati-quinari di epoca imperiale siano solo una tradizione orale tralaticia. Ma il fatto che ne trattino dei tecnici della moneta come Meciano e Giulio Africano può fare ipotizzare che fossero realmente ancora in corso nel II secolo. Soprattutto sembra si debba tenere in considerazione Sestio Giulio (africano per l'appunto[27]) che ancora nel II-III secolo scrive in greco sul vittoriato (*tropaikòn*) precisando con esattezza che è un mezzo del denario[28].

Non mi risulta che siano mai stati trovati vittoriati reali dopo gli ultimi anni prima di Cristo[29].

In Mauretania esistono varie iconografie monetali della Vittoria già con il re Giuba I[30], ma si tratta della Vittoria alata che incede verso destra tenendo in mano una corona, oppure un ramo di palma. Non appare invece mai il trofeo della Vittoria.

Forse queste pur scarse presenze documentarie e letterarie di

25. *IG,* IX 2, 415, v. B. HELLY, *Le victoriat attesté dans des inscriptions thessaliennes*, in *Actes du 9 Congrès International de Numismatique*, I, Berne 1979, pp. 174-6.

26. N. LEWIS, *The Documents from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters. Greek Papyri*, Jerusalem 1989, nn. 15, 7 e 25.

27. Di Gerusalemme o di Alessandria?

28. *Cesti*, 4, 1, 46. Nell'età di Marco Aurelio Volusio Meciano sembra avere idee più confuse sul tema (v. MARRA, *Il vittoriato*, cit., pp. 121-2).

29. MARRA, *Il vittoriato*, cit., p. 96.

30. J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris 1955, nn. 280-9.

età imperiale possono farne ipotizzare una qualche circolazione, oppure un impiego come nominale per indicare mezzo denario.

Mi sembra questa l'ipotesi da privilegiare: l'impiego di un'antica denominazione per indicare un'altra moneta simile e ancora circolante. Ad esempio il quinario che nell'Alto Impero continua a circolare con legenda e iconografia della *Victoria*[31].

E non sarebbe un caso isolato. Una dozzina di papiri egiziani[32] attestano ancora nel III secolo monete denominate "argento tolemaico", o addirittura "denarii tolemaici di argento", quando, come sa anche un giovane studente, i Tolemei non coniarono mai denarii. Denominazione che doveva invece alludere ad una moneta romana corrente, ma di più antica data e, presumibilmente, di maggior peso e di miglior titolo[33]. Spesso le denominazioni monetarie sopravvivono alle monete stesse: *denarius*/denaro; *solidus*/soldo; tallero/dollaro...

Anche in queste minime attestazioni sta forse la ricchezza dell'Africa.

31. *RIC*, II, pp. 42-3.

32. *P.Coll.Youtie*, II, 71,25; 72,8; *P.Fuad I Univ.* 8,9; *P.Lond.* 3,1243,9; *P.Oxy.* 31,2587,6; *P.Ryl.* 2,165,18; *P.Starss.* 6,539,5; *P.Vind.Bosw.* 12,8; *Stud. Pal.* 20,71,11; 72,11.

33. E. CHRISTIANSEN, *On 'denarii' and other Coin-terms in the Papyri*, «ZPE», 54, 1984, pp. 271 ss., in part. p. 297.

Ida Mastrorosa

La *citrus* dei *Mauri* e l'*insania mensarum* dei Romani: ricchezze africane e paradigmi suntuari

Attratto dalla realtà di un mercato ormai capace di assicurare la circolazione anche di piante provenienti da aree distanti per effetto della *immensa Romanae pacis maiestas* (Plin., *nat*., XXVII, 3) e dalla posizione della penisola italica favorevole al commercio con popoli diversi[1], Plinio il Vecchio indugia in più occasioni a descrivere mode e costumi che ne sono derivati sul piano suntuario[2], fornendo indicazioni utili sotto il profilo storico-sociale. Fra queste meritano di essere considerate talune osservazioni dedicate nel XIII libro

* Ida Mastrorosa, Dipartimento di Scienze dell'Antichità "G. Pasquali", Università degli Studi di Firenze.

1. Un apprezzamento inequivoco, legato alla constatazione dei peculiari caratteri geofisici che la contraddistinguono si legge in PLIN., *nat*., III, 39-41: *gremiumque terrarum commercio patens undique et tamquam iuvandos ad mortales ipsa avide in maria procurrens*, sul cui significato pone l'accento W. V. HARRIS, *Roma fuori di Roma*, in A. GIARDINA (a cura di), *Roma antica*, Roma-Bari 2005, pp. 329-48, in part. pp. 341-2.

2. Non può sfuggire tuttavia che l'interesse per le mode suntuarie si accompagna sovente alla loro stigmatizzazione: cfr. PLIN., *nat*., XXXIII, 148, ove riferendosi a vasellame, pietre preziose e ulteriori beni diffusisi per effetto delle conquiste d'oltremare del II secolo a.C., in accordo con la tradizione storiografica anteriore (cfr. LIV., XXXIX, 6, 7) l'enciclopedista identifica due momenti cruciali dell'introduzione della *luxuria* a Roma nell'arrivo nel 189 a.C. di grandi quantità d'oro e d'argento provenienti dall'Asia con il trionfo di Lucio Cornelio Scipione e nel peggioramento dei costumi verificatosi con l'immissione sul mercato dei beni giunti in eredità ai Romani dopo la morte di Attalo III di Pergamo nel 133 a.C.: per qualche puntualizzazione al riguardo si vedano S. CITRONI MARCHETTI, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pisa 1991, pp. 185 ss.; F. DE OLIVEIRA, *Les Idées Politiques et Morales de Pline l'Ancien*, Coimbra 1992, pp. 66-77; L. COTTA RAMOSINO, *La guerra e lo sviluppo delle conoscenze geografiche in Plinio: tra condanna e valorizzazione*, in M. SORDI (a cura di), *Il pensiero sulla guerra nel mondo antico*, (CISA, XXVII), Milano 2001, pp. 209-23, in part. pp. 215 ss.; L. COTTA RAMOSINO, *Guerra civile e guerra sociale in Plinio*, in M. SORDI (a cura di), *Guerra e diritto nel mondo greco e romano*, (CISA, XXVIII), Milano 2002, pp. 243-58, in part. pp. 255 ss.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 365-378.

della *Naturalis historia* alla *citrus*, la specie classificata dalla botanica moderna fra le *Coniferae Cupressaceae*, nota pure come *Thuya articulata*, originaria dell'Africa settentrionale ma ben attestata anche a Malta e nella Penisola iberica, i cui alberi possono raggiungere 12-15 metri di altezza e si caratterizzano per il legname profumato e dotato di piacevoli striature. In particolare, ricordatane la localizzazione in Mauretania[3], l'enciclopedista ascrive in definitiva a tale area geografica la responsabilità della singolare predilezione manifestata dagli uomini romani per tavole da pranzo costruite con il legno pregiato ricavato dalla pianta, una passione rilevata dalle donne d'altra parte sollecite a farsene scudo per controbattere ai rimproveri ad esse invece indirizzati per le perle: *confines ei Mauri, quibus plurima arbor citri et mensarum insania, quas feminae viris contra margaritas regerunt* (Plin., *nat*., XIII, 91).

Lungi dal limitarsi a una stigmatizzazione sintetica ma efficacissima, peraltro concepita in termini di *gender*[4], il rilievo prelude in realtà a una rassegna[5] finalizzata a illustrare una tendenza prettamente maschile, messa a punto annoverando figure celebri che

3. Per un quadro sulla Mauretania in età tardo-repubblicana e alto-imperiale, alle quali riportano le osservazioni pliniane, e in particolare il riferimento al possesso della tavola *citrea* dei re Giuba e Tolemeo (*nat*., XIII, 92; 93), si vedano da ultimo M. COLTELLONI-TRANNOY, *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, Paris 1997; M. T. SCHETTINO, *La Mauretania dal tardo ellenismo alla provincializzazione*, in C. BEARZOT, F. LANDUCCI, G. ZECCHINI (a cura di), *Gli stati territoriali nel mondo antico*, Milano 2003, pp. 289-316 con ulteriori indicazioni bibliografiche.

4. Riconducibile più in generale all'interesse dell'autore per l'universo femminile (cfr. J. VONS, *L'image de la femme dans l'oeuvre de Pline l'Ancien*, Bruxelles 2000), tale lettura non costituisce un caso isolato: si veda, per esempio, il dettato di PLIN., *nat*., IX, 114, ove (secondo un criterio peraltro già rinvenibile in SEN., *Ben*., VII, 9, 4) le perle assumono il significato di un attributo iconografico capace di identificare peculiarmente l'universo femminile nel contesto di un discorso più in generale contrassegnato da timbri moralistici: *Hos digitis suspendere et binos ac ternos auribus feminarum gloria est, subeuntque luxuriae eius nomina externa, exquisita perdito nepotatu, si quidem, cum id fecere, crotalia appellant, ceu sono quoque gaudeant et collisu ipso margaritarum; cupiuntque iam et pauperes, lictorem feminae in publico unionem esse dictitantes. Quin et pedibus, nec crepidarum tantum obstragulis, set totis socculis addunt. Neque enim gestare iam margaritas, nisi calcent ac per uniones etiam ambulent, satis est*. Una prospettiva di *gender* può inoltre cogliersi in PLIN., *nat*., XI, 78; XII, 88.

5. Cfr. PLIN., *nat*., XIII, 92: *Exstat hodie M. Ciceroni in illa paupertate et (quod magis mirum est) illo aevo empta HS $\overline{D}$. Memoratur et Galli Asini HS |$\overline{X}$|. Venumdatae sunt et duae ab Iuba rege pendentes, quarum alteri pretium fuit HS |$\overline{XII}$|, alteri paulo minus. Interiit nuper incendio a Cethegis descendens, HS |$\overline{XIII}$| permutata, latifundii taxatione, si quis praedia tanti mercari malit*.

hanno contribuito con le loro scelte ad alimentare il gusto per le *mensae citreae*. Avviata con il riscontro relativo a Cicerone, essa lascia innanzitutto emergere che egli possedesse una preziosa tavola di tuia acquistata al prezzo di 500.000 sesterzi, giudicato piuttosto rimarchevole in rapporto alla sua precaria situazione economica e all'epoca, comunque pagato per un oggetto destinato a divenire un pezzo d'antiquariato, secondo quanto induce a credere l'accenno alla conservazione fino ai tempi dell'enciclopedista che, d'altra parte, si dimostra ben informato anche su quanti dopo l'Arpinate hanno dato prova di un'analoga passione spingendosi a sostenere spese perfino maggiori. Fra questi trova opportuna menzione Asinio Gallo, proprietario di una tavola del medesimo materiale e di valore addirittura doppio, ovvero 1.000.000 di sesterzi, inferiore a quello dei due pezzi accreditati alla dotazione del re Giuba[6], venduti per 1.200.000 sesterzi l'uno e per una cifra poco più bassa l'altro; comunque meno della somma di 1.300.000 sesterzi pagati per una tavola originariamente posseduta dai Ceteghi da poco andata distrutta in un incendio, per il suo prezzo da Plinio equiparata a un latifondo peraltro non a buon mercato, posto che – secondo le sue parole – non vi sarebbe stata neppure ampiezza di acquirenti disponibili a investire tanto in un podere. Stilata in funzione della stima commerciale dei pezzi, proposta in ordine crescente, la rassegna è poi completata da una sequenza più specificamente intesa a illustrare le dimensioni eccezionali di alcuni esemplari[7]: segnata-

6. Il personaggio è identificabile con il dotto re Giuba II, discendente da un'antica dinastia africana, nato intorno al 50 a.C.; a seguito della sconfitta del padre Giuba I a Tapso nel 46 a.C. fu preso prigioniero e portato a Roma da Cesare, nella cui casa sarebbe inizialmente rimasto prima di passare in quella di Ottaviano che, occupatosi della sua educazione per circa vent'anni, l'avrebbe infine rinviato in Africa intorno al 25 a.C. come sovrano della Mauretania, ove avrebbe regnato almeno fino al 23 d.C., dedicandosi alla composizione di numerose opere di storia e geografia; su tale figura si veda V. SIRAGO, *Il contributo di Giuba II alla conoscenza dell'Africa*, in *L'Africa romana XI*, pp. 303-17, nonché M. T. SCHETTINO, *Giuba II, la sua storia di Roma e l'età augustea*, in S. PITTIA (éd.), *Fragments d'historiens grecs. Autour de Denys d'Halicarnasse*, Rome 2002, pp. 481-503.

7. Cfr. PLIN., *nat.*, XIII, 93-4: *Magnitudo amplissimis adhuc fuit uni commissae ex orbibus dimidiatis duobus a rege Mauretaniae Ptolemaeo quattuor pedes et semipedem per medium ambitum, crassitudine quadrantali – maiusque miraculum in ea est artis latente iunctura quam potuisset esse naturae –, solidae autem a Nomio Caesaris liberto cognomen trahenti tribus sicilicis infra quattuor pedes totidemque infra pedem crassitudinis. Qua in re non omittendum videtur Tiberio principi mensam quattuor pedes sextante et*

mente della tavola del diametro di quattro piedi e mezzo e dello spessore di un quarto di piede fatta costruire da Tolemeo di Mauretania[8], ottenuta assemblando due semicerchi con perizia capace di garantire un pregevole effetto artistico; quindi di quella posseduta da un liberto di Tiberio, di diametro di poco inferiore rispetto al precedente ma più preziosa della tavola di proprietà del medesimo imperatore, per il quale la tuia sarebbe stata usata solo nell'impiallacciatura. Quanto al seguito della rubrica (Plin., *nat*., XIII, 95-102), accanto a osservazioni su caratteri e aspetto di un materiale di fatto ottenuto da una parte difettosa della pianta (XIII, 95: *proprieque quod tanti emitur arborum vitium est*), ulteriori annotazioni attestano la localizzazione della varietà più pregiata nei pressi del monte Ancorario nella Mauretania Citeriore, foriero di riserve ormai esaurite, nonché di qualità di livello più basso (XIII, 95-8), lasciano quindi emergere l'esistenza di diverse modalità di lavorazione della tuia vigenti presso popolazioni locali e artigiani (XIII, 99) e forniscono consigli utili per la migliore conservazione delle *mensae citreae*, di cui peraltro sottolineano l'uso prettamente domestico come tavole da pranzo (XIII, 99: *Nutriuntur optime splendescuntque manus siccae fricatu a balineis maxime, nec vinis laeduntur ut iis genitae*). Infine, in omaggio all'esigenza di un'esaustività dichiaratamente considerata imprescindibile per la presentazione di una specie botanica capace di rendere più gradevole la vita come poche cose (XIII, 100: *Inter pauca nitidioris vitae instrumenta haec arbor est, quapropter insistendum ei quoque paululum videtur*), l'esposizione non tralascia di fornire notizie sull'attestazione della *citrus* in ambito greco mutuate da Omero e da Teofrasto, della cui testimonianza l'enciclopedista si giova per rilevare la presenza della pianta anche nell'area del tempio di Ammone e nelle zone interne della Cirenaica, prima di dedurre, per converso, dal suo silenzio sull'impiego del legno di tuia nella fabbricazione di tavole da pranzo, che si tratti di un uso relativamente recente (XIII, 102: *De men-*

sicilico excedentem, tota vero crassitudine sescunciali, operimento lamnae vestitam fuisse, cum tam opima Nomio liberto eius esset.

8. Sulla figura di Tolemeo, figlio di Giuba II, cui successe nel 23-24 d.C. proseguendone l'indirizzo politico a sostegno della romanizzazione e meritandosi i titoli di *rex atque socius atque amicus* (TAC., *ann*., IV, 26), cfr. COLTELLONI-TRANNOY, *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, cit., *passim*; nonché SCHETTINO, *La Mauretania dal tardo ellenismo alla provincializzazione*, cit., pp. 296-312.

sis tamen tacuit, et alias nullius ante Ciceronianam vetustior memoria est, quo noviciae apparent).

Utile per documentare sul piano generale l'origine africana di materie prime di particolare pregio e la loro valorizzazione nella produzione di beni di lusso, la trattazione da Plinio dedicata alla *citrus* proveniente dalla Mauretania sopra sinteticamente riproposta induce d'altro canto a riflettere sull'evolversi delle mode e dei paradigmi suntuari tra tarda Repubblica e alto Impero[9]. Alla prima riporta il dato concernente Cicerone, il cui possesso della *mensa* ricordato in *nat.*, XIII, 92, analogamente documentato da Tertulliano (*Pall.*, 5, 5), merita di essere segnalato non soltanto in considerazione della non florida condizione patrimoniale dell'Arpinate, rimarcata dall'enciclopedista e attestata dalla tradizione[10], quanto soprattutto in relazione all'etica di una dignitosa parsimonia dallo stesso ripetutamente eletta a valore irrinunciabile. Sono emblematiche in tal senso le affermazioni di condanna riservate in alcuni luoghi delle opere filosofiche[11] e dell'epistolario[12] a individui capaci di apprezzare in modo maniacale oggetti e simboli del lusso, cultori di soffitti dorati, pavimenti di marmo, statue, dipinti, suppellettili: una classe di soggetti che – come è noto – annoverava celebri *piscinarii* quali Lucullo e Ortensio, amanti di *villae* dotate di vivai,

9. Per un inquadramento generale, su cui cfr. pure G. PUCCI, *Per una storia del lusso nella cultura materiale fra tarda repubblica e alto impero*, «Index», XIII, 1985, pp. 573-87, si rimanda da ultimo a K.-W. WEEBER, *Luxus im alten Rom. Die Schwelgerei, das süsse Gift*, Darmstadt 2003 con ulteriori indicazioni bibliografiche.

10. Si veda PLUT., *Cic.*, 7, 3 secondo cui l'Arpinate avrebbe goduto di una condizione economica non ragguardevole ma sufficiente per far fronte alle spese, comunque tale da rendere sorprendente la sua tendenza a rifiutare denaro e regali in cambio delle prestazioni forensi. Notizie di tenore opposto si leggono tuttavia in Ps. SALLUST., *invect. in Cic.*, 2, 4; nonché in DIO CASS., XLVI, 4, 1, ove il senatore Caleno considera Cicerone un impostore che si arricchisce e acquista potere attraverso le sventure altrui; per ulteriori dati e osservazioni sulla sua situazione patrimoniale cfr. N. WOOD, *Cicero's Social and Political Thought*, Berkeley-Los Angeles 1988, pp. 105-11.

11. Cfr. CIC., *Parad.*, 38; 49, e in proposito K. KUMANIECKI, *Ciceros Paradoxa Stoicorum und die römische Wirklichkeit*, «Philologus», CI, 1957, pp. 113-34; E. NARDUCCI, *Valori aristocratici e mentalità acquisitiva nel pensiero di Cicerone*, «Index», XIII, 1985, pp. 93-125, in part. pp. 110-1; CITRONI MARCHETTI, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, cit., pp. 89 ss.

12. Si ricordino gli attacchi ai politici appassionati di vivai di pesci in CIC., *Att.*, I, 19, 6; II, 1, 7; analoga posizione in VARRO, *rust.*, III, 3, 10, ove si lamenta il lusso che pervade una generazione amante di parchi e ville.

ma anche quel Quinto Lutazio Diodoro proprietario di una *maxima et pulcherrima mensa citrea* depredata da Verre, su cui offre puntuale riscontro un luogo della *Secunda actio* composta da Cicerone contro il famelico propretore della Sicilia[13]. Sulla scorta di tali dichiarazioni, invero coerenti con gli attacchi indirizzati in un passo del *De finibus* ai cultori di eleganza, raffinatezza e lusso[14], non v'è dubbio che il possesso di una tavola da pranzo del valore di 500.000 sesterzi accreditato all'Arpinate nel passo pliniano potesse apparire singolare.

Cionondimeno, più che un'incongruenza, in tale duplicità d'atteggiamento teorico e pratico possono forse leggersi le conseguenze dell'adesione ai paradigmi di un'etica suntuaria fondata sulla separazione della sfera pubblica da quella privata. In particolare, la peculiare valenza attribuita in ambito romano alla casa, spazio idoneo ad accogliere ospiti di vario genere e ostentare contestualmente il proprio ruolo, in definitiva assunto a indicatore del prestigio sociale di taluni protagonisti della vita pubblica[15], spinge a ritenere che

13. Cfr. CIC., *Verr.*, II, 4, 37, e in merito G. BALDO, in ID. (a cura di), *M. Tulli Ciceronis in C. Verrem actionis secundae liber quartus (de signis)*, Firenze 2004, pp. 311-2; M. PAOLETTI, *Verre, gli argenti e la cupiditas del collezionista*, in *Quarte giornate internazionali di studi sull'area Elima (Erice 1-4 dicembre 2000). Atti*, Pisa 2003, pp. 999-1027, in part. p. 1002, nonché A. LAZZERETTI, in EAD. (a cura di), *M. Tullii Ciceronis in C. Verrem actionis secundae Liber quartus (De signis). Commento storico e archeologico*, Pisa 2006, pp. 159-60.

14. Si veda il giudizio negativo formulato in CIC., *Fin.*, II, 23 sulla condotta di vita di individui incapaci di rinunciare a bravi cuochi, pasticcieri, prodotti alimentari di prima qualità, argenteria, vasi di Corinto, nonché residenze dislocate in un'ottima posizione.

15. Su tale aspetto, emerso in età tardo-repubblicana ma rilevato anche per quella imperiale, hanno richiamato l'attenzione, fra gli altri, R. P. SALLER, *Familia, domus and the Roman Conception of the Family*, «Phoenix», XXXVIII, 1984, pp. 336-55, in part. p. 349 ss.; T. P. WISEMAN, *Conspicui postes tectaque digna deo: The public image of aristocratic and imperial houses in the late Republic and early Empire*, in *L'Urbs. Espace urbain et histoire (I^er^ siècle avant J.-C. - III^e^ siècle après J.-C.)*, Rome 1987, pp. 393-413; P. ZANKER, *Immagini e valori collettivi*, in G. CLEMENTE, F. COARELLI, E. GABBA (a cura di), *Storia di Roma*, II, *L'Impero mediterraneo*. 2. *I principi e il mondo*, Torino 1991, pp. 193-220, in part. pp. 216-8; J. R. CLARKE, *The Houses of Roman Italy 100 B.C. – A.D. 250: ritual, space, and decoration*, Berkeley-Los Angeles-Oxford 1991, pp. 1-29; R. P. SALLER, *Patriarchy, property and death in the Roman family*, Cambridge 1994, pp. 88-95; L. NEVETT, *Perceptions of Domestic Space in Roman Italy*, in B. RAWSON, P. WEAVER (eds.), *The Roman Family in Italy. Status, Sentiment, Space*, Oxford 1997, pp. 281-98, in part. pp. 288-92; W. ECK, *Cum dignitate otium. Senatorial Domus in Imperial Rome*, «Scripta Classica Israelitica», XVI, 1997,

la proprietà di una *mensa citrea* tanto preziosa rientrasse nell'arredo di rappresentanza considerato indispensabile e ammissibile per la residenza di una figura come quella di Cicerone, chiamato a ricoprire funzioni chiave sulla scena politica nella prima metà del I secolo a.C. Conferma di tale ipotesi può trarsi sul piano teorico da un luogo del *De officiis* nel quale l'Arpinate non esita a riconoscere nella casa un elemento foriero di prestigio per il padrone, comunque non deprecabile, auspicando che un cittadino in vista possa disporre di una dimora di ampie dimensioni, necessarie per poter ricevere un grande numero di persone d'ogni tipo:

Ornanda enim est dignitas domo, non ex domo tota quaerenda, nec domo dominus, sed domino domus honestanda est [...] in domo clari hominis, in quam et hospites multi recipiendi et admittenda hominum cuiusque modi multitudo, adhibenda cura est laxitatis (Cic., *off.*, I, 139).

Del resto, al di là delle dichiarazioni pur formulate in tale contesto sull'opportunità di conservare misura e giusto mezzo senza eccedere nel lusso e nello sfarzo[16], non va trascurato il rimpianto precedentemente manifestato da Cicerone per la perdita degli ornamenti e degli arredi della sua casa sul Palatino e della sua villa di Tuscolo, subita a seguito della confisca inflittagli con l'esilio[17]. Più in generale, che un pezzo pregiato potesse apparire del tutto adeguato entro residenze abitate da soggetti attivi nella sfera politica è chiaramente dimostrato dalle indicazioni pochi decenni più tardi offerte sul piano teorico da Vitruvio, il quale attribuisce una partico-

pp. 162-90; K.-J. HÖLKESKAMP, *Under Roman Roofs: Family, House, and Household*, in H. I. FLOWER (ed.), *The Cambridge Companion to the Roman Republic*, Cambridge 2004, pp. 113-38, in part. pp. 121-2.

16. Cfr. CIC., *off.*, I, 140: *Cavendum autem est, praesertim si ipse aedifices, ne extra modum sumptu et magnificentia prodeas, quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiose enim plerique praesertim in hanc partem facta principum imitantur, ut L. Luculli, summi viri, virtutem quis? At quam multi villarum magnificentiam imitati! Quarum quidem certe est adhibendus modus ad mediocritatemque revocandus*, e in proposito E. NARDUCCI, *Modelli etici e società. Un'idea di Cicerone*, Pisa 1989, pp. 253 ss.

17. Cfr. CIC., *dom.*, 62. Sulla cura dall'Arpinate riposta nell'arredo e nella ricerca di opere d'arte per le proprie dimore ha richiamato da ultimo l'attenzione E. NARDUCCI, *La memoria della grecità nell'immaginario delle ville ciceroniane*, in M. CITRONI (a cura di), *Memoria e identità. La cultura romana costruisce la sua immagine*, Firenze 2003, pp. 119-48, in part. pp. 124 ss. In proposito cfr. inoltre I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth and Roman Politics*, Brussels 1975, pp. 403-25; S. HALES, *At home with Cicero*, «G&R», XLVII, 2000, pp. 44-55.

lare funzionalità pubblica ad edifici destinati a domicilio privato di personaggi in vista e più specificamente ammette la presenza all'interno di essi di ambienti confortevoli ed eleganti, appositamente strutturati per offrire ai proprietari un ulteriore spazio di realizzazione del loro ruolo e delle mansioni connesse, in altri termini concepiti nella prospettiva della *magnificentia* propria degli edifici pubblici, nell'ottica complessiva di una edilizia diversificata in rapporto ai ceti sociali[18]. D'altro canto, il possesso da parte di Cicerone di una *mensa citrea* evidentemente destinata ad essere impiegata come tavola da pranzo può forse giudicarsi ancor meno incoerente con i paradigmi etici dell'Arpinate qualora ne ricordiamo l'apprezzamento per il significato pubblico-sociale dei convivi documentato di riflesso in *Cato*, 45-6, ove la *delectatio* che essi procurano deriva dalla compagnia e dalla conversazione tra amici e non risulta contaminata da quelle degenerazioni su cui più tardi Tacito avrebbe richiamato l'attenzione, ravvisando l'acuirsi di eccessi suntuari in tale campo a partire dal periodo successivo ad Azio:

luxusque mensae a fine Actiaci belli ad ea arma, quis Servius Galba rerum adeptus est, per annos centum profusis sumptibus exerciti paulatim exolevere[19].

Formulato in chiusura della ricostruzione dallo storico dedicata a illustrare l'intervento con cui il successore di Augusto intese risolvere il dibattito sviluppatosi in Senato nel 22 d.C. contro gli sperperi registratisi soprattutto nei banchetti, tale giudizio concorre a far luce sulle coordinate temporali di un fenomeno evolutosi in modo significativo proprio in età tiberiana, come sembra dimostrare anche il resoconto dell'episodio che qualche anno prima vide

18. Cfr. VITR., VI, 5, 1-3: *Igitur is, qui communi sunt fortuna, non necessaria magnifica vestibula nec tabulina neque atria, quod aliis officia praestant ambiundo neque ab aliis ambiuntur [...] nobilibus vero, qui honores magistratusque gerundo praestare debent officia civibus, faciunda sunt vestibula regalia alta, atria et peristylia amplissima, silvae ambulationesque laxiores ad decorem maiestatis perfectae; praeterea bybliothecas, pinacotecas, basilicas non dissimili modo quam publicorum operum magnificentia comparatas, quod in domibus eorum saepius et publica consilia et privata iudicia arbitriaque conficiuntur.*

19. TAC., *ann.*, III, 55, 1. In proposito si rimanda a quanto già annotato in I. MASTROROSA, *Politica suntuaria ed economia imperiale in un intervento di Tiberio* (*Tacito*, *Ann.*, III, 52-55), in M. A. GIUA (a cura di), *Ripensando Tacito (e Ronald Syme). Storia e storiografia. Atti del Convegno Internazionale (Firenze, 30 novembre - 1 dicembre 2006)*, Pisa 2007, pp. 181-99.

protagonista fra gli altri il medesimo Asinio Gallo menzionato in apertura della rubrica pliniana sulla *citrus*. Interessante appare soprattutto la posizione che quest'ultimo, considerato da Augusto uomo di sfrenata ambizione ma di scarse capacità (Tac., *ann*., I, 13, 2: *Gallum Asinium avidum et minorem*), avrebbe manifestato in occasione della discussione tenutasi in Senato nel 16 d.C. in seguito al divieto di impiego di piatti d'oro massiccio nei pasti domestici e di vesti di seta, durante la quale, per controbattere a Frontone – un ex pretore spintosi dal canto suo ad avanzare ulteriori richieste di restrizioni anche per l'argento, l'arredamento delle abitazioni e il possesso di schiavi – avrebbe sostenuto che l'ampliamento dei patrimoni privati fosse una conseguenza inevitabile dell'accrescimento dell'Impero, vale a dire una manifestazione di trasformazioni già compiutesi per effetto delle conquiste transmarine nel II secolo a.C.; e si sarebbe, infine, dichiarato contrario a imporre a cittadini di ceto sociale diverso criteri di equità patrimoniale, di fatto inadeguata a ricompensare quanti si fossero addossati carichi e preoccupazioni maggiori con il loro impegno civico:

Contra Gallus Asinius disseruit: auctu imperii adolevisse etiam privatas opes, idque non novum, sed e vetustissimis moribus: aliam apud Fabricios, aliam apud Scipiones pecuniam; et cuncta ad rem publicam referri, qua tenui angustas civium domos, postquam eo magnificentiae venerit, gliscere singulos. Neque in familia et argento quaeque ad usum parentur nimium aliquid aut modicum nisi ex fortuna possidentis. Distinctos senatus et equitum census, non quia diversi natura, sed ut locis ordinibus dignationibus antistent, ita iis quae ad requiem animi aut salubritatem corporum parentur, nisi forte clarissimo cuique pluris curas, maiora pericula subeunda, delenimentis curarum et periculorum carendum esse (Tac., *ann*., II, 33, 2-3)[20].

Utile per comprendere quali connotazioni avesse assunto la riflessione sugli eccessi suntuari legati alla mensa nei primi decenni del

20. Per l'inquadramento del passo cfr. soprattutto D. C. A. SHOTTER, *Tiberius and Asinius Gallus*, «Historia», XX, 1971, pp. 443-57, in part. pp. 449-50; A. B. BOSWORTH, *Tacitus and Asinius Gallus*, «AJAH», II, 1977, pp. 173-92; M. PANI, *Potere e valori a Roma fra Augusto e Traiano*, Bari 1992, pp. 88-90, nonché M. COUDRY, *Luxe et politique dans la Rome républicaine: les débats autour des lois somptuaires, de Caton à Tibère*, in EAD. (éd.), *Les petits-fils de Caton: attitudes à l'égard du luxe dans l'Italie antique et moderne. Colloque commun du CREI et du GRHR, Mulhouse, Université de Haute Alsace, 4 avril 1997*, Paris 1998, pp. 9-20, in part. p. 19.

I secolo d.C., entro una prospettiva caratterizzata dall'interpretazione della ricchezza quale legittimo parametro di distinzione sociale, il dettato tacitiano si rivela inoltre prezioso, ai nostri fini, per far luce sul profilo di un personaggio non a caso annoverabile fra i possessori di lussuose tavole di tuia menzionati nel primo elenco stilato da Plinio in base alla stima commerciale degli esemplari: un membro di rango consolare invero appartenente a una famiglia votata al collezionismo di pezzi d'arte e di lusso, posto che il padre Asinio Pollione fu proprietario di un corposo nucleo di opere d'arte[21]. Del resto, che nell'età di Tiberio il lusso nei banchetti fosse un problema irrisolto, a dispetto dell'ultimo tentativo repressivo di Augusto (Gell., II, 24, 14), dal canto suo intervenuto dopo il fallimento di precedenti *leges cibariae* varate fin dall'età medio-repubblicana[22], è altresì confermato dal riferimento pliniano alla tavola del liberto Nomio, menzionato nella seconda classifica ordinata per *magnitudo* dei possessori di *mensae citreae* ove, al di là dei dettagli sulle notevoli dimensioni che ne facevano comunque un pezzo raro e finanche superiore a quello del padrone, trova spazio in chiave comparativa una velata critica alla promozione sociale di figure destinate a divenire sempre più attive sulla scena politica nei decenni successivi al principato augusteo.

Consolidatasi in età tiberiana, cui riportano anche ulteriori atte-

21. Sulla passione per il collezionismo di Asinio Pollione, di cui PLIN., *nat.*, XXXVI, 33-34 ricorda la lussuosa villa di Tuscolo, si vedano G. BECATTI, *Letture pliniane: le opere d'arte nei Monumenta Asinii Pollionis e negli Horti Serviliani*, in *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni*, III, Milano 1956, pp. 199-210; G. GUALANDI, *Plinio e il collezionismo d'arte*, in *Plinio il Vecchio sotto il profilo storico e letterario. Atti del Convegno di Como, 5-6-7 ottobre 1979*, Como 1982, pp. 259-79, in part. p. 277.

22. Ampie rassegne sui provvedimenti di legislazione suntuaria varati fin dall'età repubblicana per regolare le spese per cene e convivi pubblici e privati, il numero dei partecipanti oltre che aspetti specificamente concernenti vettovaglie e utensili trovano spazio in GELL., II, 24; nonché in MACR., *Sat.*, III, 17, stando al quale (ivi, III, 17, 13) Catone avrebbe denominato tali misure *leges cibariae*; sull'argomento cfr. E. GABBA, *Ricchezza e classe dirigente romana fra III e I sec. a.C.*, «RSI», XCIII, 1981, pp. 541-58, ora in ID., *Del buon uso della ricchezza. Saggi di storia economica e sociale del mondo antico*, Milano 1988, pp. 27-44, in part. pp. 38-40; G. CLEMENTE, *Le leggi sul lusso e la società romana tra III e II secolo a.C.*, in A. GIARDINA, A. SCHIAVONE (a cura di), *Società romana e produzione schiavistica*, III. *Modelli etici, diritto e trasformazioni sociali*, Roma-Bari 1981, pp. 1-14; A. BOTTIGLIERI, *La legislazione sul lusso nella Roma repubblicana*, Napoli 2002; M. DAUSTER, *Roman Republican Sumptuary Legislation: 182-102*, in C. DEROUX (ed.), *Studies in Latin Literature and Roman History*, XI, Bruxelles 2003, pp. 65-93.

stazioni sull'uso della *citrus* presenti nel trattato pliniano[23], la moda delle tavole di tuia non era destinata a cadere nei decenni successivi, come si ricava dalle critiche di Seneca, pronto a dichiarare guerra alla *luxuria* perseguita pure attraverso la cura eccessiva dedicata alla casa e all'arredamento in alcuni luoghi del suo epistolario[24], nonché a stigmatizzare nel *De beneficiis* la moda di *mensae* fabbricate con un legno di valore a suo dire equivalente al censo di un senatore, il cui pregio sarebbe consistito in un difetto della pianta, pertanto verosimilmente identificabile con la varietà in questione[25]. Tali dati paiono ancor più significativi ove si ricordi che il filosofo non seppe tuttavia sottrarsi alla mania di accaparrarsi pezzi pregiati: a fronte degli attacchi sopra menzionati non va infatti trascurata l'esistenza di una tradizione, certamente non favorevole, confluita in Dio Cass., LXI, 10, 3, secondo cui Seneca, detentore di un patrimonio di 300 milioni di sesterzi, avrebbe posseduto 500 tavole di cedro, tutte uguali e dotate di piedi d'avorio, delle quali si sarebbe servito nel corso di banchetti, d'altro canto giudicati ammissibili per far fronte ai doveri di rappresentanza al momento dell'assunzione di una carica (*epist*., 95, 41-2). Quanto la condanna della passione per tale forma di lusso fosse comune in quegli anni lo si può inoltre ri-

23. Ulteriori dati sulla diffusione della *citrus* in tale periodo si rinvengono in PLIN., *nat*., XXXIII, 146, ove soffermandosi sull'uso di decorare i letti da tavola con scaglie di tartaruga attestato per l'età tiberiana da Fenestella, l'enciclopedista ricorda che al tempo della fanciullezza di quest'ultimo sarebbero stati ricoperti di acero e tuia. Essa è inoltre annoverata in PLIN., *nat*., XVI, 66 come primo tipo di legname pregiato da rivestimento, seguito nella moda dall'acero; in PLIN., *nat*., XVI, 231 ss. ove figura come qualità di legno utile per ricavarne fogli per rivestimento; nonché in PLIN., *nat*., XVI, 233 ove, per comprovare gli eccessi raggiunti dal lusso, è menzionata fra i materiali pregiati che nell'età di Nerone sarebbero stati imitati contraffacendo gusci di tartaruga.

24. Cfr. SEN., *epist*., 114, 9: *Ubi luxuriam late felicitas fudit, cultus primum corporum esse diligentior incipit, deinde supellectili laboratur, deinde in ipsas domos impenditur cura, ut in laxitatem ruris excurrant, ut parietes advectis trans maria marmoribus fulgeant, ut tecta varientur auro, ut lacunaribus pavimentorum respondeat nitor*; nonché *epist*., 115, 8-9 e in proposito P. PENSABENE PEREZ, *I marmi in Seneca: residenze fastose ed esecrazione del lusso*, in P. PARRONI (a cura di), *Seneca e il suo tempo. Atti del convegno Internazionale di Roma-Cassino, 11-14 novembre 1998*, Roma 2000, pp. 91-109, in part. pp. 99 ss.

25. Cfr. SEN., *benef*., VII, 9, 2: *Prima mihi luxuriae spolia propone, sive illa vis per ordinem expandere sive, ut est melius, in unum acervum dare. Video laboratam scrupulosa distinctione testudinem [...] Video istic mensas et aestimatum lignum senatorio censu, eo pretiosius, quo illud in plures nodos arboris infelicitas torsit*.

cavare da Petronio[26], nonché da un passo di Lucano, puntuale nel contrapporre una *gens* dotata di *Maurusia robora* e capace di avvalersi della *citrus* semplicemente per ricavarne ombra, ai Romani, impegnati a importarla in vista dei propri festini (*Phars.*, IX, 426-30).

Che le *mensae* costruite con il pregiato legname di provenienza africana fossero divenute un emblema sociale particolarmente ambito sembra altresì dimostrato dal fatto che con l'andare del tempo esse riuscirono ad assicurarsi un posto nel mercato del collezionismo meritandosi una crescita esponenziale di valore, di cui pare recar traccia il riferimento pliniano al prezzo massimo dell'esemplare appartenuto all'antica famiglia dei Ceteghi, andato perduto nel corso di un incendio definito recente (Plin., *nat.*, XIII, 92), sulla cui base si è d'altra parte costretti a rilevare che la curva più tardi disegnata da Tacito, sollecito nell'identificare in Vespasiano il promotore di un'inversione di rotta fondata sull'abbandono di eccessi suntuari e sul ritorno alla sobrietà (*ann.*, III, 55, 4), non trova conferma nelle asserzioni dell'enciclopedista. In quest'ottica, pare inoltre rimarchevole il giudizio entusiasta di quest'ultimo sulla *citrus* considerata fra i pochi *instrumenta* capaci di render la vita più elegante (Plin., *nat.*, XIII, 100), nel quale può cogliersi un indizio utile a dimostrare come ancora al tempo dei Flavi vi fosse spazio per compiacersi del *luxus mensae* e degli oggetti che potevano concorrere ad esprimerlo; una testimonianza che d'altro canto è suffragata per gli ultimi anni del I secolo d.C. anche da taluni riferimenti riscontrabili negli *Apophoreta* di Marziale a tavole di *citrus*, rese talvolta più eleganti da piedi d'avorio e perfino evocate per sottolineare la qualità inferiore di pezzi prodotti con diverso tipo di legname (Mart., XIV, 3; 89; 90); nonché confermata, per quanto concerne più in generale l'impiego della tuia nel campo dell'edilizia privata[27], da un accenno ai preziosi *Mauri postes*, verosimilmente

26. Cfr. PETR., *Satyr.*, 119, 27-32: *Ecce Afris eruta terris / citrea mensa greges servorum ostrumque renidens / ponitur ac maculis imitatur vilius aurum, / quae sensum trahat. Hoc sterile ac male nobile lignum / turba sepulta mero circum venit, omniaque orbis / praemia correptis miles vagus esurit armis*, il cui riscontro merita di essere sottolineato ove in parallelo si ricordi che Trimalcione rappresenta un esempio emblematico della classe di liberti arricchiti e votati alla ricerca del lusso: cfr. J. H. D'ARMS, *Commerce and social standing in ancient Rome*, Cambridge-London 1981, pp. 97-120; CITRONI MARCHETTI, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, cit., pp. 239 ss.

27. Testimonianze concernenti l'età repubblicana possono ricavarsi dagli attacchi da Catone rivolti all'incirca intorno al 152 a.C. ai possessori di ville e dimore costrui-

intarsiati con la *citrus* proveniente dalla Mauretania, che secondo Stazio avrebbero adornato la bella villa di Manlio Vopisco sulle rive dell'Aniene (*silv.*, I, 3, 35).

In conclusione, coniugando l'ottica dell'osservatore capace di recepire gli effetti prodotti dalla circolazione di merci provenienti dalle diverse aree soggette a Roma con quella del catalogatore interessato a particolari pezzi d'arredamento, la ricostruzione di Plinio contribuisce a far luce non soltanto sul progressivo incremento fra il I secolo a.C. e il I secolo d.C. della presenza sul mercato del pregiato legname di tuia originario della Mauretania ma, più specificamente, pure sul successo riscosso nell'Urbe dalle *mensae* costruite con tale materiale, apprezzate dagli uomini e dagli stessi probabilmente assunte a *status symbol* da esibire nel corso dei banchetti, vale a dire all'interno della casa, valorizzata non già nella sua funzione di *hortus conclusus* muliebre quanto piuttosto, in prospettiva maschile, quale spazio adatto a una più compiuta realizzazione dei rapporti interpersonali e al contempo all'ostentazione del patrimonio della classe dirigente. Giudicata una forma di *insania*, purtuttavia quasi giustificata dalla bellezza degli esemplari annoverati, e comunque ritenuta meno deprecabile della *luxuria* preferita dalle donne, dal canto loro pronte a far mostra delle perle per le vie della città, cioè all'esterno delle pareti domestiche (Plin., *nat.*, IX, 114), la moda delle tavole *citreae* consente in definitiva di comprendere il ruolo determinante giocato da prodotti e materie di provenienza africana nelle dinamiche di costruzione dei paradigmi suntuari della società romana.

te e abbellite sfarzosamente con legno di *citrus*, avorio e pavimenti di marmo numidico: cfr. CATO, *Orat.*, XXXVII, *Ne quis iterum consul fiat*, frgm. 139, in P. CUGUSI, M. T. SBLENDORIO CUGUSI (a cura di), *Opere di Marco Porcio Catone Censore*, Torino 2001, I, pp. 350-1.

Silvia Bussi

Élites mauretane e le loro ricchezze: alcuni casi

Come è noto, la presenza, per tutta l'età romana, di tribù o *nationes* semi-nomadiche, dedite all'allevamento transumante nelle due Mauretanie determinò la costante necessità di venire a mediazioni e trattative tra l'organizzazione della popolazione stanziale e urbana (*Sala* e *Volubilis* sono i casi più rappresentati epigraficamente) e i cosiddetti *principes gentium*, a capo di popolazioni non direttamente sottoposte all'autorità romana[1]. Caso studiato e famoso è quello di *Iulianus*, *princeps* degli *Zagrenses*, cui tra il 161 ed il 169 viene concessa da Marco Aurelio e Lucio Vero la cittadinanza romana, estesa al figlio *Iulianus* e alla moglie *salvo iure gentium, sine diminutione tributorum et vectigalium populi et fisci*. Tutto ciò ci è noto tramite la Tavola di Banasa, contenente il testo dei due decreti di concessione[2].

* Silvia Bussi, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Milano.

1. J. Gascou, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord*, I. *De la mort d'Auguste au début du III^e siècle*; II. *Après la mort de Septime-Sévère*, in *ANRW* II, 3, Berlin-New York 1975, pp. 139-61, 233-59; J.-M. Lassère, *L'organisation des contacts de population dans l'Afrique romaine, sous la République et au Haut-Empire*, in *ANRW* II, 3, Berlin-New York 1975, pp. 397-426; Id., *Ubique populus: peuplement et mouvement de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sevères*, Paris 1977; N. Kallala, *Musulamii et Siccenses*, in *L'Africa romana XV*, pp. 407-19; C. Hamdoune, *Témoignages épigraphiques de l'acculturation des "gentes" en Maurétanie Césarienne*, in *L'Africa romana XV*, pp. 277-91, in partic. pp. 278-84.

2. M. C. Sigman, *The Romans and the Indigenous Tribes of Mauretania Tingitana*, «Historia», XXVI, 1977, pp. 415-39; E. Migliario, *Gentes Foederatae. Per una riconsiderazione dei rapporti romano-berberi in Mauretania Tingitana*, (Atti dell'Accademia nazionale dei Lincei. Rendiconti. Classi di scienze morali, storiche e filologiche, 19), Roma 1999, pp. 427-61; B. D. Shaw, *Autonomy and Tribute: Mountain and Plain in Mauretania Tingitana*, in Id., *Rulers, Nomads, and Christians in Roman North Africa*, Aldershot 1995, VIII, pp. 66-89.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 379-386.

La Mauretania, e in particolare quella Tingitana, risulta dunque un'area assai scarsamente romanizzata[3] in cui gli insediamenti urbani romani sono delle *enclaves* in territori estranei, ma localizzate in aree fertili e produttive, come riferito anche dalle fonti antiche, in particolar modo da Strabone[4], Plinio[5] e Pomponio Mela[6] che, unico, distingue genti nomadi e genti semi-nomadi. Una politica di fondazioni coloniali fu perseguita da Roma fondamentalmente durante il I secolo (da Claudio e dai Flavi, per lo più) e poi gradualmente abbandonata[7]. La situazione della Mauretania Cesariense appare lievemente diversa, dati gli indubbi elementi di ellenizzazione e romanizzazione introdotti già da Giuba II e proseguiti da Tolomeo prima ancora dell'annessione della provincia a Roma. La struttura stessa della città di Cesarea, rifondazione della punico-berbera *Iol*, ne è un chiaro segno. E se perfino le vie di comunicazione terrestri tra Mauretania Cesariense e Tingitana sono assenti, data la struttura morfologica del terreno e la presenza delle tribù nomadi, i contatti tra Mauretania Cesariense e Numidia sembrano ben più stretti e omogenei: così si evince dal tariffario di *Zarai*, nel quale vino, *garum*, datteri, fichi, noci, tessuti di porpora, ferro e resine vengono scambiati con schiavi, bestiame, cuoio e tessuti di lana di chiara provenienza berbera dei Mauretani[8]; ma ancor più chiaramente da una iscrizione di *Sitifis*[9], dedicata ai Mani di un tal *Clementianus vil(icus) IIII p(ublicorum) A(fricae)*, vissuto 38 anni: l'esattore delle quattro imposte africane (*vigesima libertatis, vigesi-*

3. SIGMAN, *The Romans and the Indigenous Tribes*, cit., pp. 415-39: l'A. la definisce addirittura «possibly the least Romanized of the provinces». Si veda anche D. W. ROLLER, *The World of Juba II and Kleopatra Selene*, New York-London 2003, in partic. pp. 91-118.

4. STRAB., XVII 3, 7.

5. PLIN., *nat*., XIII, 3.

6. MELA, III, 10, 103-107: *Hominum pars silvas frequentant, minus, quam quos modo diximus, vagi; pars in urbibus agunt*.

7. GASCOU, *La politique municipale de Rome*, cit., pp. 139-61, 233-59; S. LANCEL, *Tipasa de Maurétanie: histoire et archéologie*, in *ANRW* X, 2, pp. 739-86; M. PONISCH, *Tanger antique*, in *ANRW* X, 2, pp. 787-16; ID., *Lixus: Informations archéologiques*, in *ANRW* X, 2, pp. 817-48; PH. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, Roma 1984; F. DECRET, M. FANTAR, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris 1981, in partic. pp. 176-84; C. HUGONIOT, *Rome en Afrique*, Paris 2000.

8. Si veda anche B. D. SHAW, *Rural Markets in North Africa and the Political Economy of the Roman Empire*, «AntAfr», 17, 1981, pp. 37-83.

9. *AE*, 1942-43, 63.

ma hereditatum, quinta et vigesima venalium mancipiorum et *portorium*) risulta di stanza a *Sitifis*, in Mauretania, segno dell'inesistenza di un ufficio di frontiera a separare Numidia e Mauretania[10].

Se *Sala*, città costiera in origine legata alla pesca e al commercio e successivamente evolutasi a centro agrario romanizzato durante il I secolo e poi abitata da alcuni cittadini romani nel II, poté essere maggiormente difesa[11], *Volubilis*, situata in una posizione più critica, con alle spalle le montagne, era assai vulnerabile: il territorio della città subiva sovente scorrerie da parte delle popolazioni semi-nomadi transumanti, che in inverno soprattutto scendevano a pascolare i propri animali ponendosi in diretta concorrenza con l'agricoltura stanziale della popolazione urbana[12].

Proprio da *Volubilis* ci sono giunte alcune iscrizioni di particolare importanza perché consentono di ravvisare i pochissimi casi di promozione sociale e politica di Mauretani all'interno della compagine statale imperiale, analoghi a quello della già citata Tavola di *Banasa*.

Una iscrizione datata al 54[13] ripercorre la carriera di Marco Valerio Severo, figlio di Bostar[14]: si tratta di un notabile della città indigena, il cui padre ha un nome punico e che risulta iscritto alla tribù Galeria: segno che la sua romanizzazione è precedente al regno di Claudio, il quale iscrisse i cittadini romani di *Volubilis* alla tribù Claudia. La sua carriera comincia quando la città è ancora peregrina ed egli vi svolge il ruolo di edile e di sufeta. Successivamente, in qualità di *praefectus auxiliorum* combatté contro Edemone, il liberto del re Tolomeo ribellatosi alla provincializzazione del-

10. P. TROUSSET, *Le tarif de Zaraï: essai suer les circuits commerciaux dans la zone présaharienne*, «AntAfr», 38/39, 2002-03, (2002-03), pp. 355-73, in partic. p. 361. Cfr. anche M. CORBIER, *Coinage, Society and Economy*, in *CAH*, vol. 12, *The Crisis of Empire*, ed. by A. BOWMAN, A. CAMERON, pp. 393-435, in partic. p. 405.

11. Si veda il decreto in onore del prefetto *M. Sulpicius Felix* dedicatogli dalla città di *Sala*, in cui si evidenzia il ruolo da questi svolto in difesa della città, procedendo anche alla costruzione di mura e di un fossato (*AE*, 1993, 1787). Cfr. R. REBUFFAT, *M. Sulpicius Felix à Sala*, in *L'Africa romana X*, pp. 185-219.

12. SIGMAN, *The Romans and the Indigenous Tribes*, cit., pp. 426-34; R. EL HOUCINE, *L'administration des structures sociales du Maroc romain d'après les sources*, in *L'Africa romana XV*, 1, pp. 631-49.

13. *Inscriptions Antiques du Maroc*, *Inscriptions Latines* (d'ora in poi = *IAMar.*, *lat.*) 448.

14. L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, Paris 1944, pp. 143-50; F. JACQUES, *Les cités de l'Occident Romain*, Paris 2004, pp. 35-37.

la Mauretania. Ebbe poi, in virtù dei meriti acquisiti in quella circostanza, l'onore di partecipare ad una legazione presso l'imperatore Claudio che ebbe come risultato la concessione dello statuto municipale a *Volubilis*, il *connubium* per i suoi abitanti e l'installazione di coloni (*incolae*)[15] sul territorio della città. In seguito divenne duoviro, nonché il primo flamine del municipio. Sua moglie, Fabia Bira, di probabile origine libica, figlia di Izelta fu la prima flaminica *in municipio Volubilitano*[16], quindi in un tempo precedente alla divisione della provincia in Cesariense e Tingitana, altrimenti sarebbe stata definita *flaminica provinciae Tingitanae*, come attestato in un'altra epigrafe volubilitana[17]. Si tratta dunque di un caso di romanizzazione con promozione sociale a livello locale ed un primo contatto diretto col potere centrale di Roma in occasione della legazione.

Un esempio analogo è quello di *M. Caecilius Ibzatha*[18], *eques pubblicus designatus*[19], figlio di Marco (quindi già il padre è *civis*), appartenente alla tribù Quirina: quindi la famiglia, di notabili locali, si romanizza prima della municipalizzazione operata da Claudio[20]. Superando una dimensione di emersione esclusivamente locale, M. Cecilio Ibzatha ottiene di entrare a far parte dell'*ordo* equestre, e ciò nonostante sia morto a soli 17 anni.

Una carriera interessante è quella percorsa da *L. Pompeius Senior*, figlio di Marco, decurione volubilitano, *eques publicus exornatus* dall'imperatore Antonino Pio, poi *praefectus cohortis* della coorte II *Flavia Afrorum*, sul *limes* tripolitano, ed infine *tribunus militum* della legione VIII Augusta, di stanza a Strasburgo. Questo personaggio, appartenente ad una *élite* locale già romanizzata, consegue una promozione sociale attraverso il suo ruolo nell'esercito e grazie ad un diretto intervento dell'imperatore. I suoi figli non ne seguiranno del tutto le tracce: l'uno, *M. Pompeius Antonianus*[21], fu decurione a *Volubilis*, l'altro, *L. Pompeius Manlianus*, risulta in due

15. L. GAGLIARDI, *Mobilità e integrazione delle persone nei centri cittadini romani*, Milano 2006.

16. *IAMar.*, *lat.* 439.

17. *IAMar.*, *lat.* 443.

18. *IAMar.*, *lat.* 424.

19. Si veda anche il caso di *Q. Caecilius Priscus*, *eques publicus exornatus*: *IAMar.*, *lat.* 425.

20. *IAMar.*, *lat.* 369, 44/5 d.C.

21. *IAMar.*, *lat.* 444.

iscrizioni aver subito la cancellazione del nome, probabilmente per una qualche *iniuria* da lui compiuta[22].

Una origine locale si ravvisa anche dietro *M. Gabinius Gellianus*, decurione e flamine di *Volubilis*, padre di una *Gabinia Babbus*[23]. Ancor più chiaro è l'esempio di *Valeria Myggyn*, sorella di *M. Valerius Sassius Pudens*, ma il cui nome potrebbe essere l'equivalente punico di *Donatus*[24]. Il gentilizio *Sassius* si ritrova a Benevento, così da rendere ipotizzabile una origine italica della famiglia, poi trasferitasi in Africa e qui emersa a livello locale. Analoga la situazione di *M. Valerius Honoratus*, figlio di *Tuscus*, decurione ed edile volubilitano: il nome *Tuscus* tradisce la provenienza etrusca della famiglia, essendo anche attestato in area iberica[25].

Una placca bronzea probabilmente del III secolo riporta un *Ma[.]us Turradi* (dal nome peregrino), sposato con una *Valeria Pusinca*, cittadina romana, e dei figli che appaiono *cives Romani*, e poi un *Terentius Capito* sposato con *Maura Pullut*, dal chiaro nome indigeno, i cui figli hanno pure il gentilizio paterno. Altre due iscrizioni, questa volta della Mauretania Sitifense, riportano una *Lucretia Q. filia Mustia* (nome africano) ed una *Optata Mascel (filia?)*, ancora un nome africano[26].

Le persone finora prese in considerazione sono o esponenti di una *élite* locale le cui origini vanno rintracciate in famiglie italiche trasferitesi nella provincia e qui emerse socialmente[27], oppure si tratta di Mauretani romanizzatisi attraverso l'acquisizione della cittadinanza romana, e che hanno ottenuto una promozione spesso attraverso l'esercito. Unico *clarissimus vir* noto a *Volubilis*, ammesso all'*ordo senatorius* da Settimio Severo, è *Titus Ocratius Valerianus*: ma il suo gentilizio rivela subito l'origine italica di un personaggio che, trasferitosi a *Volubilis* dopo la conquista della Mauretania, passando per la provincia si conquistò l'avanzamento sociale. E comunque pochi furono i senatori di provenienza mauretana: una quindicina circa, appartenenti per lo più a famiglie equestri di

22. *IAMar.*, *lat.* 444 e 467.

23. *IAMar.*, *lat.* 441.

24. *IAMar.*, *lat.* 477, I secolo su base paleografica. Cfr. anche LASSÈRE, *Ubique populus*, cit., p. 452.

25. *IAMar.*, *lat.* 446.

26. *AE*, 2002, nn. 1698 e 1699.

27. S. LEFEBVRE, *Donner, recevoir: les chevaliers dans les hommages publics d'Afrique*, in *L'ordre equestre. Histoire d'une aristocratie*, Rome 1999, pp. 513-78; H. DEVIJVER, *Equestrian officers from North Africa*, in *L'Africa romana VIII*, pp. 147-201.

origine italica e provenienti da *Sitifis*, *Caesarea*, *Cartennae*, *Volubilis*. Di questi, solo 5 divennero consoli, il primo dei quali è *L. Annius*[28] *Fabianus*, *consul suffectus* nel 141, figlio o nipote di un magistrato municipale di *Caesarea* e poi divenuto *eques*[29]. È chiaro il blocco all'immissione diretta nei ruoli di maggior rilevanza e importanza posto da Roma nei confronti di questi provinciali spesso ribelli e che nella sostanza rifiutarono la romanizzazione.

Un gruppetto di iscrizioni, ancora volubilitane, reca menzione di accordi di pace, sovente celebrati tramite l'erezione di *arae pacis*, tra il governatore della provincia (ricordiamo che entrambe le Mauretanie erano soggette ad un prefetto di ordine equeste) e i *principes gentium* mauretani. Alcuni casi mi sembrano assai interessanti. *Aelius Tuccuda*, *princeps gentis Baquatium*, nel 140 pone una dedica all'imperatore Antonino Pio. Il suo nome indica che egli, pur essendo *princeps* di una tribù indigena, ha ottenuto la cittadinanza romana, probabilmente sotto Adriano o Antonino stesso[30]. Diversamente, *Canartha*, *princeps constitutus genti Baquatium*, non ha la cittadinanza romana in una iscrizione di *Volubilis* del 180[31]. Tuttavia, una iscrizione della città di Roma databile tra il 180 ed il 190[32] lo nomina come *Aelius Canartha*, *princeps gentium Baquatium*: non solo, dunque, egli ottenne poi la *civitas*, ma suo figlio si recò a Roma, dove morì sedicenne, come dice la sua iscrizione funebre. Invece né *Ililasen*, *princeps gentis Baquatium*, né *Vret*, suo figlio e successore come *princeps gentis eiusdem* risultano aver ottenuto la cittadinanza romana[33]. Siamo ormai nell'anno 200. Analoghi sono i casi di *Ucmetius*, *princeps gentium Macennitum et Baquatium* (attestazione epigrafica dell'unione delle due *gentes*)[34] e Sepemazin, *princeps gentis Baquatium*, che conferma la pace del suo popolo con Roma ma non porta alcun gentilizio[35]. Infine, *Iulius Nuffuzi*, figlio di *Iulius Matif*, *rex gentis Baquatium* gode della

28. Segnalo, a *Volubilis*, *Lucius Annius Matun* liberto di Annio Honorato, seviro dal cognome punico (*IAMar.*, *lat.* 379, età di Antonino Pio).

29. M. Le Glay, *Senateurs de Numidie et des Mauretanies*, in *Epigrafia e ordine senatorio,* II, Roma 1982, pp. 755-81.

30. *IAMar.*, *lat.* 376.

31. *IAMar.*, *lat.* 349.

32. *CIL* VI, 1800.

33. *IAMar.*, *lat.* 350.

34. *IAMar.*, *lat.* 384, 172/5 d.C.

35. *IAMar.*, *lat.* 359, 245 d.C.

civitas, come suo padre, avendola probabilmente ricevuta da Filippo l'Arabo[36].

Da questi esempi si può osservare come il rapporto tra questi *principes gentium* e l'impero romano si sia connotato in modi diversi: alcuni ebbero accesso alla cittadinanza, altri no. Resta difficile valutare cosa significasse per costoro la cittadinanza romana, e soprattutto che impatto potesse avere tale privilegio presso i popoli che essi rappresentavano. Certamente, da parte di Roma implicava il riconoscimento di tali personaggi come interlocutori ufficiali, accettati, e d'altra parte anche assorbiti all'interno della compagine politica imperiale. In un quadro di difficili rapporti e di così scarsa romanizzazione, la *civitas* doveva esprimere il raggiungimento di un qualche equilibrio, cautamente negoziato da entrambe le parti: non va dimenticato che la Tavola di *Banasa* specificatamente concede a *Iulianus* la cittadinanza *salvo iure gentium*.

Troviamo qualche mauretano anche in Roma: il caso forse più interessante è quello già citato del figlio di *Aelius Canartha*, morto adolescente a Roma. Gli altri – per altro non numerosissimi – casi sono costituiti da soldati[37] o, per quanto concerne i civili, da vincitori di competizioni di aurighi[38] o da schiavi e liberti della casa reale mauretana, per lo più. A parte *L. Caecilius L. filius Fronto*, proveniente da *Volubilis*, la quasi totalità delle persone sembrano originarie della Mauretania Caesarienses, non a caso l'area maggiormente romanizzata[39].

Le *élites* mauretane si connotano dunque in diverse tipologie: ci sono personaggi appartenenti a famiglie italiche emigrate al momento della provincializzazione, emersi a livello coloniale e che fondano le proprie ricchezze sulle proprietà agrarie del territorio delle città, con relative attività economiche produttive e commerciali (olio, vino, tessuti di porpora, pesce, sale, *garum*, nonché avo-

36. *IAMar.*, *lat.* 360, 277 d.C.; 361, 280 d.C.

37. Un caso interessante è quello di *Aurelius Heraclida*, *decurio alae Maurorum*, responsabile dell'apertura di una cava presso File, come appare da una iscrizione (*CIL* III, 75) datata al 206/10 d.C. Per il resto, C. RICCI, *Africani a Roma. Testimonianze africane di età imperiale di personaggi provenienti dal Nordafrica*, «AntAfr», 30, 1994, pp. 189-207, ne conta soltanto sette di provenienza mauretana, contro 28 originari della Proconsolare e 25 dalla Numidia (p. 199 in partic.).

38. *CIL* VI, 10050, 10060.

39. D. NOY, *Foreigners at Rome*, Swansea 2000, pp. 252-3, 310-1. Cfr. anche RICCI, *Africani a Roma*, cit., pp. 189-207; H. SOLIN, *Appunti sulla presenza di Africani a Roma*, in *L'Africa romana* XIV, pp. 1381-6.

rio, cedro, ebano e animali selvatici per gli spettacoli circensi di Roma[40]); vi sono Mauretani che ottengono la cittadinanza romana già in età augustea o comunque giulio-claudia, e svolgono ruoli di primo piano nella vita cittadina locale o nell'esercito, grazie al quale ottengono un avanzamento sociale rilevante con l'ingresso nell'*ordo* equestre; e infine ci sono i *principes gentium*, ponte tra le realtà tribali esterne o liminari all'impero romano ed il potere centrale di Roma. Le attività di queste genti sono e rimangono fondamentalmente connesse con un mondo semi-nomadico, bellicoso e dedito all'allevamento transumante, periodicamente in scontro con l'agricoltura degli stanziali urbanizzati, ma egualmente in contatto commerciale con i popoli stanziali, come emerge dal tariffario di Zarai.

40. Non va dimenticato che ad Ostia vi era una *statio* di *navicularii* di *Caesarea*, e sono attestati dei *navicularii Musluvitani*, cioè originari della Mauretania Sitifense: cfr. L. Di Salvo, *Economia privata e pubblici servizi nell'impero romano. I corpora naviculariorum*, Messina 1992, in partic. pp. 391-5.

Abdelmohcin Cheddad

Pêche et industries annexes en Péninsule Tingitane

La partie marocaine de la région du détroit de Gibraltar, occupe le Nord-Ouest du Maroc. Elle est connue sous l'appelation de Péninsule Tingitane. Sa position géographique fut sans doute un facteur déterminant pour qu'elle soit à la fois un carrefour de civilisation et un centre de distribution. Les plages de Tanger et de *Lixus* constituent depuis la plus haute Antiquité des escales quasiment obligatoires pour les navigateurs venant de l'Est. D'oued Laou à *Lixus* s'échelonne une série de stations maritimes, situées auprès de l'embouchure des fleuves comme à Amsa, Sidi Abdeslam del Behar, *Septem*, Kouass...[1]. Les résultats des recherches archéologiques menées depuis le début du siècle précédent ont mis à l'évidence l'existence de plusieurs sites antiques prouvant ainsi une intense occupation humaine[2]. La population qui s'est installée au voisinage du littoral a bénéficié non seulement de la possibilité d'effectuer des échanges commerciaux grâce à la position stratégique de la région et aux produits de son hinterland mais aussi de s'adonner aux industries liées à la pêche. L'afflux de nouveaux arrivants d'Orient et du Sud de l'Europe s'explique en grande mesure par leur

* Abdelmohcin Cheddad, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Abdelmalek Saadi, Tétouan.

1. L'identification de quelques sites reste encore douteuse, c'est le cas de ceux mentionnés par Ps. Scyl., *Peripl.*, 111-2: «une ville sur un fleuve et la ville de *Pontion*»; Hanno, *Peripl.*, 5: «*Melitta*, *Gytté*, [...]»; Ptol., *geogr.*, iv, 3: «ville *d'Exilissa* et le fleuve *Vallon*»; *Itin. Anton.*, 1: *Ad Aquilam Maiorem*, *Ad Aquilam Minorem*, [...].

2. Il suffit ici de citer les articles suivants: M. Ponsich, *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région de Tanger*, «BAM», v, 1964, p. 252-90; Id., *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région de Lixus*, «BAM», vi, 1966, p. 378-422; M. Tarradell, *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région de Tétouan*, «BAM», vi, 1966, p. 425-33.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 387-404.

volonté d'exploiter les ressources naturelles de la région et d'occuper une route stratégique.

A travers cette communication, nous nous intéressons essentiellement aux richesses maritimes qui ont fait la réputation de cette région et dont les répercussions ont atteint d'autres secteurs. Elle consiste à la confrontation des données géographiques aux vestiges archéologiques et aux écrits des Anciens. Nous croyons que l'alliance de ces trois éléments est indispensable pour nous approcher davantage à une réalité qui remonte aux temps de la domination de Carthage et de Rome. Notre objectif est de dresser un bilan regroupant toutes les connaissances relatives à ce dossier, d'évoquer ses problématiques et orienter les recherches vers des perspectives en mesure d'enrichir nos connaissances de façon plus solide et détaillée. Cette approche s'appuie également sur le contexte historique qui nous permet de mieux comprendre le développement de l'industrie de salaison des poissons et ses annexes.

I
La géographie physique

La Péninsule Tingitane peut être divisée en quatre grandes zones: les plaines et les plateaux littoraux, les sillons et les bassins intérieurs, les montagnes et enfin les hautes crêtes centrales. Nous notons que les chaînons du Rif prédominent dans la partie orientale de cette région tandis que celle qui s'étale auprès de l'Océan se caractérise par des plaines plus vastes et des cours d'eau plus importants. Le littoral est escarpé sauf sur la façade atlantique et il est bordé à plusieurs endroits par des dunes de sable. Aux plages océaniques assez étendues succèdent, à partir du cap Spartel, d'autres qui sont généralement modestes, rocheuses et souvent bien abritées des vents. La presqu'île de Ceuta marque la limite entre la Méditerranée et l'entrée du Détroit. Aux alentours des plaines et des vallées se sont apparues des agglomérations s'occupant essentiellement par la culture des céréales et des vignes [3].

Plusieurs indices montrent que des changements naturels carac-

3. STRAB., XVII, 3, 4: «tous s'accordent à dire que la *Maurusie* est un pays riche»; MELA, III, 105: «la terre est si fertile que non seulement elle fait pousser en très grande abondance les sortes de céréales qu'on y a semées, mais qu'elle produit aussi».

térisés par l'avancement de la sécheresse ont bouleversé cette région. La description faite par le Périple du Pseudo Scylax[4] correspond au paysage qu'on voit sur la ligne allant du sud de Tanger aux environs de *Lixus*. Un grand golfe, un grand lac et beaucoup d'îles semblent avoir occupé ce territoire avoisinant la côte atlantique. Les lacs et les lagunes qu'on remarque aux environs de l'oued Tahaddart sont les traces persistantes d'un milieu environnemental entièrement modifié. Les renseignements des auteurs anciens indiquent un manteau forestier plus épais et peuplé d'animaux sauvages (lions, éléphants...)[5]. Bien que certains sont temporaires, les fleuves ne font pas défaut. Le plus important est le Loukkous, appelé par les Anciens *Lixus*. C'est là où on localise les jardins des Hespérides[6], une allusion allégorique aux richesses de la vallée et de toute la région. Outre sa navigabilité, ce fleuve était aussi riche

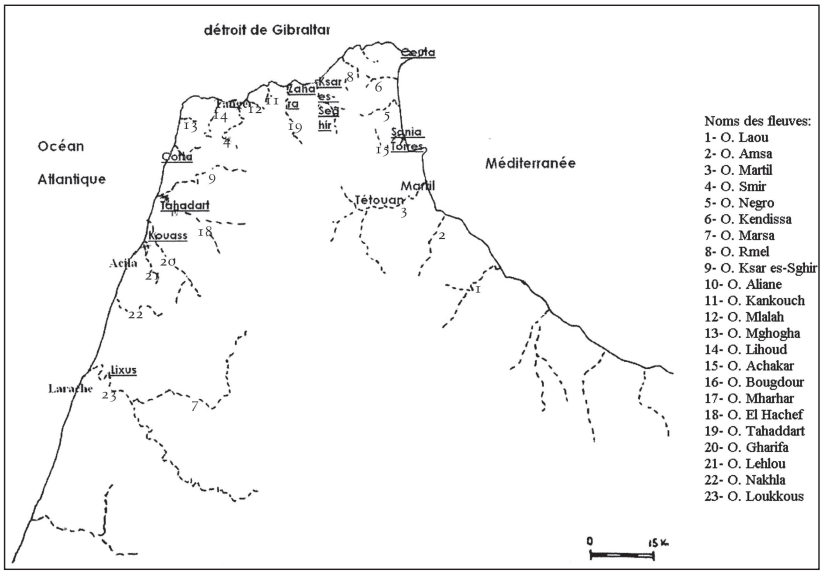


Fig. 1: La Péninsule Tingitane: cours d'eau et localisation d'anciennes usines de salaison de poissons (carte de A. Cheddad).

4. Ps. Scyl., *Peripl.*, 112M.
5. Philostr., *VA*, v, 1; Arist., *Cael.*, ii, 14; Strab., xvii, 3, 6.
6. Plin., *nat.*, v, 3; Mela, iii, 100.

en poissons[7]. D'autres cours d'eau sont signalés: l'*Anidés* du Pseudo Scylax, qui correspond probablement à l'actuel oued Gharifa, le *Tamuda* et le *Lau*[8] navigables eux aussi, le fleuve *Gna*[9] situé au nord de *Lixus* (probablement l'oued Tahaddart), le fleuve *Zilia*[10], peut-être l'oued Ayacha ou oued el Kharroub, le fleuve *Vallon*[11] qu'on identifie à l'oued Ksar es-Seghir.

Les ressources halieutiques que les côtes recèlent sont diversifiées. Outre les poissons pélagiques (sardine, maquereau, thon, espadon...) qui constituent la part essentielle de la pêche, les céphalopodes (poulpe, calmars...) et les gastéropodes (patelle, murex...) sont aussi abondants. Mais la pêche n'est pas toujours une tâche aisée, surtout lorsqu'il s'agit de grands poissons tel les thons qui pèsent parfois 500 g. C'est cet espèce qui fournit la plus grande quantité de la matière première de l'industrie des salaisons. Au moment du déplacement des thons, généralement en bancs, à travers le détroit de Gibraltar vers les eaux tièdes de la Méditerranée où ils trouvent un milieu convenable pour leur reproduction, les pêcheurs s'organisent en groupe pour les capturer. La pratique de la pêche à la madrague, s'achevant par un massacre à coups de lances de fer était probablement connue depuis l'époque romaine[12]. C'est particulièrement la pêche de ces poissons gros et gras qui a alimenté une multitude d'activités annexes et qui a donné à la population nourriture et travail. La vocation de cette région comme zone exportatrice des produits de mer remonte au moins à l'époque romaine.

7. De nos jours encore, les marins de Larache racontent qu'avant la construction du barrage, ils avaient l'habitude de pêcher plusieurs espèces de poissons du fleuve.

8. PLIN., *nat.*, V, 18.

9. PTOL., *geogr.*, IV, 2.

10. MELA, III, 107.

11. PTOL., *geogr.*, IV, 3.

12. L'historiographie et l'iconographie classiques offrent de précieuses informations concernant les techniques utilisées par les pêcheurs de l'Antiquité. Nous estimons que la pêche hauturière des grands poissons était périlleuse et nécessitait une intervention massive d'individus et de barques. A propos de l'usage des madragues et d'autres sortes de filets, cf. E. GARCIA VARGAS, A. MUÑOZ VICENTE, *Reconocer la cultura pesquera de la Antigüedad en Andalucía*, «Boletín del Instituto Andaluz del Patrimonio Histórico», XI, 44, 2003, p. 43-53.

2
Les témoignages archéologiques

2.1. Les usines de salaison de poissons

Le seul ouvrage de référence qui s'intéresse à l'ensemble des usines de salaison de poissons découvertes au Nord-Ouest du Maroc est celui publié en 1965[13]. Avant de reprendre la description de ces usines annotée de quelques remarques et de nouvelles informations sur leur état actuel, nous examinons d'abord la possibilité de l'existence d'autres usines de salaison qui ont disparu. A en juger par les cas découverts, la construction des usines exigeait la proximité des plages, des cours d'eau, la présence des marais salants et l'abondance d'argile pour la fabrication des conteneurs.

En se fondant sur des écrits européens du XVII[e] siècle, on présume que des installations industrielles consacrées à la salaison des poissons existaient à la plage de Tanger[14]. Nous croyons que l'emplacement idéal pour ces constructions devait être au fond de la baie de Tanger, c'est-à-dire au quartier de Tanja el-Balia[15], non loin de l'embouchure d'oued el-Mlalah. L'inscription funéraire trouvée à Tanger, portant le nom de *M. Salinator Quadratus*[16] est probablement un indice à verser à ce dossier. Sur la même rive du détroit, nous estimons que d'autres usines de salaison de poissons ont pu exister à l'époque romaine. Nous désignons les plages d'oued Aliane où M. Tarradell signale à l'Est de l'embouchure de

13. M. PONSICH, M. TARRADELL, *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, (Publications de l'Université de Bordeaux et Casa de Velázquez, XXXVI), Paris 1965. Avec peu de modifications, M. Ponsich intègre ce chapitre dans son livre en langue espagnole: M. PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geo-económicos de Bética y Tingitana*, Madrid 1988, p. 102-68. Nous devons rappeler aussi que ces usines (de Zahara, *Lixus*, Tahaddart, Cotta, Ksar es-Seghir, Sania Torres) étaient déjà signalées par M. Tarradell, cf. M. TARRADELL, *Marruecos antiguo: nuevas perspectivas*, «Zephyrus», V, 1949, p. 134.

14. E. GOZALBES CRAVIOTO, *Descubiertos arqueologicos de Tingi (Tanger) en los siglos X al XVII*, dans *L'Africa romana XIII*, p. 846; M. PASTOR MUÑOZ, *El Norte de Marruecos a través de las fuentes literarias griegas y latinas. Algunos problemas al respecto*, dans *Actas del primer Congreso Hispano-Africano de las Culturas Mediterraneas. España y el Norte de África, (11-16 jun 1984)*, Granada 1987, p. 156: «En Tingis (Tanger) pueden verse aùn las "piletas" que servían para dar cabida a este tipo de pescado».

15. PONSICH, *Contribution à l'Atlas*, cit., p. 278.

16. *CIL* VIII, 1098[6].

la rivière des fragments de céramique «gallo-romain et claire, d'amphores et de céramique commune» et celle d'oued er-Rmel, où le même auteur[17] rappelle la découverte d'un site romain (amphores et céramique commune) occupant une petite colline sur le côté Ouest de ce fleuve.

A ces usines douteuses s'ajoutent celles mentionnées dans l'ouvrage *Garum et industries antiques de salaison* de M. Ponsich et M. Tarradell (cité en note 13). Il s'agit de:

1) *Lixus* (p. 9-37): ce site dont les origines remontent à l'époque phénicienne abrite le plus important complexe industriel lié aux activités maritimes dans tout le bassin occidental de la Méditerranée. M. Ponsich et M. Tarradell, sans fouiller toute la zone industrielle qui s'étend sous la route Tanger-Larache, comptent 147 bassins répartis en 10 ensembles et dont le volume total de la production atteint 1013 m^3. Outre un plan général, les auteurs consacrent à chaque ensemble une description minutieuse incluant des plans, des coupes, dessins de fragments de céramique et plusieurs photos des différents ensembles. Les bassins sont de dimension inégale en fonction du poisson traité et du produit préparé (trois petites cuves dans l'ensemble 1, un autre petit bassin dans l'ensemble 3 et 11 petits bassins à *garum* ou «au traitement d'autres produits de la pêche»). Parfois les bassins communiquent entre eux comme le cas dans l'ensemble 8. Les auteurs distinguent aussi des boutiques (ensembles 1, 3 et 10), des salles de préparation et du stockage des poissons (ensembles 1, 2...) et des citernes (ensembles 6 et 10). Ils croient qu'une pièce de l'ensemble 10 avait une toiture et que l'ensemble 7 avait un étage. La période d'activité de ce complexe s'étend – selon eux – du début du I^er^ siècle av. J.-C. jusqu'au V^e^ siècle avec une phase de déclin au cours du III^e^ siècle. N'ayant pas repéré les restes des chaufferies, ils estiment qu'elles se situent «dans un secteur voisin non encore dégagé».

2) *Kouass* (p. 38-40): contrairement à toutes les autres usines, les auteurs ne donnent aucun plan ni coupe et ne mentionnent pas l'emplacement exact des usines de Kouass. Leurs intuitions sont basées sur les données géo-historiques du site comme sur l'existence des salines modernes sur la rive gauche de l'oued Gharifa.

3) *Tahaddart* (p. 40-55): les usines des salaisons de Tahaddart sont situées au bord d'une lagune à l'embouchure de la rivière ho-

17. TARRADELL, *Contribution à l'Atlas*, cit., p. 431 et p. 435.

monyme. Les fouilles menées par les auteurs révèlent l'existence de 6 ensembles séparés les uns des autres et dont la capacité de production atteint environ 400 m³. Les murs des usines étaient construits par des petites pierres de grès et les toitures étaient faites par des tuiles plates. Un seul ensemble était fouillé «le plus important et le mieux conservé» selon eux. Il s'agit de l'ensemble 1 composé d'une salle de réception en face de la lagune, une chaufferie et la salle des dix bassins disposés en U. Les auteurs donnent, comme pour les autres ensembles, un plan, une coupe et une liste du matériel recueilli (céramiques, lampes, monnaies...) grâce à laquelle les dates extrêmes du fonctionnement de cet ensemble sont le Ier siècle av. J.-C. et le début du IVe siècle (selon Ponsich[18]: début du VIe siècle). L'ensemble 4 est, selon les auteurs, le plus vaste (24 m sur 23 m). Disposant du même plan que le premier, il abrite 18 bassins dont quelques-uns servent également à la préparation du *garum*. Les autres ensembles n'ont bénéficié que de sondages. Les auteurs concluent que grâce au matériel trouvé (une pièce de monnaie néo-punique de Tanger, des fragments d'amphores puniques...) le début des activités de cet établissement remonte à l'époque du roi *Iuba* alors que la phase finale ne dépasse pas le début du IVe siècle (Ponsich: début du Ve siècle[19]).

4) *Cotta* (p. 55-68): selon le témoignage des auteurs, l'usine de salaison de poissons de Cotta est «la plus complète et la mieux conservée du bassin occidental de la Méditerranée...». Les sondages effectués en 1959 ont montré qu'il s'agit d'un «comptoir impérial romain regroupant plusieurs industries». L'usine (56 m sur 40 m) occupe la partie centrale de l'édifice et se compose de 16 bassins inégaux construits autour d'une citerne. Des magasins, une chaufferie, des salles de réception et de préparation de poissons et une tour de guet sont placés aux alentours et à l'entrée de l'édifice. Les auteurs proposent pour le début des activités de cette usine le Ier siècle av. J.-C. et pour son abandon la fin du IIIe siècle. Une documentation détaillée (plans, coupe, reconstitution de la toiture, dessins des fragments de céramique et photos) accompagne le commentaire. La capacité de production de cette usine est estimée à 270 m³.

18. PONSICH, *Aceite*, cit., p. 145.
19. *Ibid.*, p. 150.

5) *Zahara* (p. 68-70): cette usine est située auprès de l'embouchure d'un petit fleuve sur le versant Sud d'une colline dominant la mer. Selon M. Ponsich et M. Tarradell, il s'agit d'un ensemble assez important constitué d'une pièce (9 m sur 5 m) et deux bassins mesurant chacun 2,85 m sur 1,50 m. Le matériel découvert est relativement abondant (amphores, grandes vases, marmites, céramique sigillée claire A avec des tessons d'imitation) et appartient au II^e^ et au début du III^e^ siècle. Les auteurs déclarent que les travaux effectués ne s'étendaient pas sur toute l'usine.

6) *Ksar es-Seghir* (p. 71-5): grâce à des sondages réalisés en 1953, cette usine fut découverte sur une terre sablonneuse en bordure de la plage. Lors de leur passage, et bien que six bassins étaient encore bien conservés, M. Ponsich et M. Tarradell déclarent que cette usine, plus grande jadis, était presque totalement détruite. De nos jours, seuls des fragments de mortier de tuileau enfoncés dans un petit plateau limitant la plage des terres cultivables persistent. Elle occupait une superficie de 7 m sur 12 m. Parmi le matériel recueilli, citons des fragments d'amphores dont une variante de la Dressel 20 (type Keay VI) avec l'inscription CAS.A et des fragments de céramique estampillée et claire D. Sous réserve, ils datent la période d'activité de cette usine entre le II^e^ et le IV-V^e^ siècle. Outre une tombe de la même époque, ils signalent au voisinage de l'usine une petite agglomération. Comme illustrations, ils donnent un plan et une coupe de l'usine et des photos des bassins.

7) *Sania Torres* (p. 75-7): au sommet d'une dune sablonneuse auprès de l'embouchure d'oued Smir, les vestiges de cette usine étaient découvertes en 1953. Cette usine à salaison et à *garum* était composée au moins de cinq bassins (2,65 m de largeur, 2,30 m de profondeur et une longueur variant entre 2,40 et 2,80 m) dont deux étaient partiellement détruits. Les auteurs notent que peu de matériel fut récupéré de ce site, ils signalent des amphores de types indéfinis à part deux cols d'époque tardive. Dernièrement, ces usines étaient complètement rasées.

Cependant, nous devons mentionner deux autres usines qui manquent dans l'ouvrage de M. Ponsich et M. Tarradell cité:

– *Ceuta*: de toute vraisemblance, la naissance même de la ville de Ceuta, puis l'évolution de son statut sont liés aux activités maritimes. Depuis les fouilles commencées au milieu des années soixante, les archéologues n'ont cessé de découvrir à des endroits épars de la ville (calle Hermanos Gómez Marcelo, paseo de las

Palmeras, Gran Vía...) les vestiges de cette industrie[20]. Des bassins construits en *opus signinum* et de fragments d'amphores confirment le dynamisme de cette activité dont la période du fonctionnement s'étale du I^er^ siècle ap. J.-C. au VI^e^ siècle pour certaines unités avec une phase de crise lors du III^e^ siècle. Outre quelques ruisseaux, on croit qu'on se servait aussi d'une source naturelle pour l'approvisionnement des usines en eau douce pour le traitement des poissons. On peut croire que les activités liées aux produits de la mer ont persisté jusqu'au XII^e^ siècle[21].

– *Dhar Aseqfan*: bien qu'il est mentionné en 1943[22], ce site occupant une petite colline sur la rive droite d'oued Ksar es-Seghir n'a livré une partie de ses secrets que récemment. C'est lors d'une intervention d'urgence qu'une équipe d'archéologues marocains a révélé l'importance de ce site. Situé à environ 3 km de la plage, ce site comporte plusieurs secteurs: des habitations, une nécropole, des fours, des citernes, et des bassins de salaison de poissons de formes et de dimensions différentes[23].

L'ouvrage de M. Ponsich et M. Tarradell reste un document précieux et unique pour les générations à venir. Outre une description détaillée des usines étudiées avec des notes sur la géographie de la région et des remarques susceptibles d'ouvrir d'autres thèmes de recherches, il s'est enrichi par une documentation illus-

20. C. Posac Mon, *La arqueología en Ceuta entre 1960-1970*, «NAH», XV, 1971, p. 229-32; J. Bravo Pérez, J. Bravo Soto, J. M. Hita Ruiz, P. Marfil Ruiz, F. Villada Paredes, *Nuevos datos sobre la economía del territorio ceutí en epoca romana: las factorías de salazón*, dans II *Congreso Internacional sobre el Estrecho de Gibraltar, (Ceuta nov. 1990)*, t. II, Madrid 1995, p. 439-54; J. M. Pérez, D. Bernal, *La factoría de salazones de Septem Fratres: novedades de las excavaciones arqueológicas en el Paseo de las Palmeras n. 16-24*, dans *Homenaje al Profesor C. Posac Mon*, ed. Instituto de Estudios Ceutíes, t. I, Ceuta 1998, p. 249-63; N. Villaverde Vega, F. López Pardo, *Una nueva factoría de salazones en Septem Fratres (Ceuta). El origen de la localidad y la problemática de la industria de salazones en el estrecho durante el Bajo Imperio*, dans II *Congreso Internacional sobre el Estrecho de Gibraltar, (Ceuta nov. 1990)*, t. II, Madrid 1995, p. 455-72.

21. Al Idrîssî, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, traduction, notes et un glossaire par R. Dozy, M. J. de Goeje, Leiden 1968, p. 201.

22. Tarradell, *Contribution* à *l'Atlas*, cit., p. 434-5.

23. Les résultats des fouilles de sauvetage (qui comporteront l'étude des fours et du matériel amphorique) menées par une équipe de l'INSAP enrichiront certainement nos connaissances sur l'ampleur de cette activité dans l'économie antique de la région.

trée préservant le souvenir de ces installations[24]. Hélas, l'évolution des techniques et des méthodes de recherches montre combien d'erreurs ont été commis. La colonie romaine de *Zelil*, que les auteurs l'identifient avec l'actuelle Azila[25], correspond au village de Dchar Jdid. C'est vrai aussi que plusieurs usines n'étaient fouillées que partiellement, ce qui empêche d'avoir des données correctes sur leurs capacités, les produits traités. La chronologie manque de précision (à comparer les dates proposées pour les usines de Tahaddart dans les deux livres). A ce propos, une étude du matériel des usines de *Lixus* montre que la construction de ce quartier date de l'époque romaine (deuxième moitié du Ier siècle ap. J.-C.) et que la période d'activité de certains ensembles s'étend sur tout le VIe siècle[26].

2.2. Les amphores

Les activités de l'industrie de salaison des poissons et ses dérivés ont contribué à l'éclat économique de la Péninsule Tingitane parce qu'elles étaient destinées essentiellement aux marchés extérieurs. D'où, il fallait assurer une grande quantité de récipients qu'ils soient fabriqués localement ou importés d'ailleurs. Cependant, jusqu'à nos jours, seuls les ateliers de fabrication de céramiques et d'amphores de Kouass ont été étudiés[27]. Bien que les fouilles n'ont intéressé qu'une portion de la superficie du site, on note que ce complexe disposant au moins de cinq fours fonctionnait à partir du VIe siècle av. J.-C. au Ier siècle après J.-C. On mentionne parmi

24. Selon A. Hesnard, *Le sel des plages (Cotta et Tahaddart, Maroc)*, «MEFRA», 110, p. 168, note 6: «Les plans et leurs échelles ne sont pas précis; les coupes sont insuffisantes rendant les calculs de volume très difficile». D'autres reproches concernent la datation et l'interprétation.

25. Ponsich, Taradell, *Garum et industries*, cit., p. 37; Ponsich, *Aceite*, cit., p. 136.

26. M. Habibi, *Le quartier industriel de Lixus: nouvelle étude chronologique*, dans *Congreso Internacional cetariae. Salsas y salazones de pescado en Occidente durante la Antigüedad, (Cádiz 7-9 nov. 2005)*, Facultad de Filosofia y Litras de la Universidad de Codix, sous presse.

27. M. Ponsich, *Alfarerías de época fenicia y púnico-mauritana en Kouass (Arcila, Marruecos)*, «PLAV», t. 4, 1968, p. 3-25; Id., *Les céramiques d'imitation: la céramique de Kouass*, «AEspA», t. 42, 1969, p. 56-80; Id., *Note préliminaire sur l'industrie de la céramique préromaine en Tingitane (Kouass, région d'Arcila)*, «Karthago», xv, 1969, p. 76-9.

les amphores occidentales dites "puniques" trouvées à Athènes, à Olympe et surtout à Corinthe des amphores de type Mañá Pascual A4 (d'entre 460 et 425 av. J.-C.) fabriquées dans les ateliers de Kouass[28]. La présence de ces amphores dont la chronologie s'étale jusqu'à la fin du IIIe siècle av. J.-C. est attestée aussi à Ceuta[29], à Amsa, à Sidi Abdeslam del Behar et à Zélil[30]. On signale aussi que d'autres fours auraient pu exister à *Tamuda*[31], à Zélil[32] et à *Lixus*[33].

Parmi les autres amphores à salaison de poissons qu'on trouve sur les sites de la Péninsule Tingitane, nous mentionnons:

– Dressel 18: c'est un type punico tardif qui a connu une large diffusion en Méditerranée occidentale; on le trouve à Kouass, *Lixus*, Sidi Abdeslam del Behar, *Tamuda*, Tanger, Ceuta et Zélil. Sa production reste en vigueur jusqu'au IIIe siècle ap. J.-C., mais la période de son apogée est à situer entre le milieu du IIe siècle av. J.-C. au milieu du Ier siècle av. J.-C.;

– Dressel 7/11: ces types apparaissent dès le dernier tiers du Ier siècle av. J.-C. et perdurent jusqu'à la fin du IIe siècle. Bien qu'ils soient produits – comme la forme précédente – à Kouass, ils dérivent des types italiques. On les trouve à *Lixus*, à Tanger, à Ceuta, à Sania Torres, à Zélil. Si on se fie aux interprétations de quelques chercheurs, c'est sur les amphores de ce type recueillies à Pompèi, à *Vindonissa* et dans l'épave d'Almérie que sont peintes les inscriptions mentionnant les produits des villes de Tanger et de *Lixus*[34].

28. P. ROUILLARD, *Le commerce grec du Ve siècle av. J.-C. dans les régions de Lixus et Gadès*, dans *Actes du Colloque "Lixus", (Larache 8-11 nov. 1989)*, (Coll. EFR, 166), Paris 1992, p. 211, note 31.

29. Quatorze amphores de ce type se trouvent au Musée archéologique de la ville, elles proviennent de la baie de Belyounech, cf. VILLAVERDE VEGA, LÓPEZ PARDO, *Una nueva factoría*, cit., p. 460.

30. C. ARANEGUI GASCÓ, M. KBIRI ALAOUI, J. VIVES FERRANDIZ, *Alfares y producciones cerámicas en Mauritania occidental. Balance y perspectivas*, dans D. BERNAL, L. LAGÓSTENA (eds.), *Actas del Congreso Internacional Figlinae Baeticae. Talleres alfareros y producciones cerámicas en la Bética romana (ss. II a.C.-VII d.C.), (Cádiz 12-14 nov. 2003)* (BAR Int. Ser., 1266), 2004, pp. 363-78.

31. M. MAJDOUB, *La Maurétanie et ses relations commerciales avec le monde romain jusqu'au Ier siècle av. J.-C.*, dans *L'Africa romana XI*, p. 297 ss.

32. ARANEGUI GASCÓ *et al.*, *Alfares y producciones*, cit., p. 297 ss.

33. ROUILLARD, *Le commerce grec*, cit., p. 213, note 46.

34. B. LIOU, *Inscriptions peintes sur amphores de Narbonne (Port-La-Nautique)*, «Archaeonautica», 11, 1993, p. 131-48; B. LIOU, A. RODRÍGUEZ ALMEIDA, *Les inscriptions peintes du Pecio Gandolfo (Almeria)*, «MEFRA», 112, 2000, p. 7-23.

A partir du Ier siècle ap. J.-C., on assiste à un phénomène paradoxal: la "désertion" des ateliers de fabrication d'amphores à Kouass coïncide avec le "début" des activités des usines des salaisons en Péninsule Tingitane. S'agit-il d'une conséquence économique des changements politiques survenus à la même époque? Pouvons-nous envisager que derrière ce fait il y avait une décision de freiner les structures économiques locales ou profit des hommes d'affaires italiens et espagnols?

Parmi les types d'amphores romaines qui se succèdent dés lors à transporter les produits maritimes des usines de la Péninsule Tingitane, nous citons: les Dressel 38, abondantes à l'époque flavienne; les Dressel 14 (du Ier siècle au IIIe siècle ap. J.-C.); les Keay XXII et XIX (de la fin du IIIe siècle au milieu du Ve siècle). C'est cette forme qui marque le premier niveau d'abandon des bassins d'Almina (à Ceuta) tandis que l'arrêt des activités d'autres bassins est attesté par les fragments d'amphores "africaines" formes 56 et 57[35].

Quoique des lacunes persistent encore, l'étude des amphores ayant servi au transport des salaisons de la Péninsule Tingitane permet de distinguer entre deux systèmes économiques différents qui reflètent la politique des deux grandes capitales de l'époque: Carthage puis Rome. Si l'économie de Carthage reposait sur les transactions avec les comptoirs phéniciens et la fondation de nouveaux centres parmi lesquels figurait probablement Kouass[36], celle de Rome impliquait une grande diffusion des produits italiens au détriment des locaux[37].

D'autre part, nous croyons qu'il est urgent d'entreprendre des recherches archéologiques subaquatiques. Des amphores romaines complètes ou fragmentées sont sporadiquement repêchées par des marins et qui prouvent la présence d'épaves[38].

35. VILLAVERDE VEGA, LÓPEZ PARDO, *Una nueva factoría*, cit., p. 465.

36. J. M. LASSÈRE, *Ubique populus. Peuplement et mouvement de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C.-235 ap.C.)*, Paris 1977, p. 60.

37. J.-P. MOREL, *La céramique* à *vernis noir: une révision*, dans *Actes du Colloque "Lixus", (Larache 8-11 nov. 1989)*, cit., p. 232.

38. Au dire de quelques marins tangérois, plusieurs fragments d'amphores ont été repêchés près du lieu dit "Banco Majuan" aux larges du cap Spartel. De même, nous avons remarqué chez certains antiquaires d'Azila de nombreuses amphores romaines.

3
Les témoignages littéraires

La multitude prodigieuse de la faune marine a certainement attiré la population installée près des côtes de cette région dès les époques préhistoriques. Plusieurs preuves convergents nous laissent croire que la pêche est une pratique qui a émergé de l'époque néolithique[39]. Par ailleurs, l'analyse des restes osseuses des poissons trouvées à *Lixus* montre que l'exploitation de ces ressources était plus intense durant l'époque phénicienne qu'à l'époque punico-maurétanéenne[40]. Cependant, si les auteurs anciens ne semblent guère s'intéresser sur l'origine des industries liées à la pêche et à leur introduction en Extrême-Occident, les opinions des Modernes se partagent en deux camps: pour les uns se sont les éléments phénico-puniques qui ont appris aux habitants de la région du détroit de Gibraltar les procédures et les techniques de la préparation des salaisons et la fabrication du *garum*; pour d'autres se sont plutôt les Grecs qui ont initié ces méthodes aux habitants de Cadix[41]. Nous croyons que l'origine des industries des salaisons ne doit être attribuée à aucun peuple en particulier.

C'est à partir de la seconde moitié du V^e^ et au IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C. que datent les premiers témoignages de la littérature grecque (Eupolis, Aristophanes, Antiphanes) mentionnant à Athènes et à Corinthe des salaisons importées de Cadix[42]. Bien qu'il serait difficile d'associer à ces produits gaditains d'autres fabriqués sur la côte marocaine du détroit, le récit de Timée[43] – selon lequel les Phéniciens de Cadix pêchaient d'énormes thons dans l'Atlantique

39. A. JODIN, *Les grottes d'El Khril à Achakar, province de Tanger*, «BAM», III, 1958-59, p. 310.

40. C. ARANEGUI GASCÓ (ed.), *Lixus. Colonia fenicia y ciudad púnico-mauritana. Anotaciones sobre su ocupación medieval*, «Saguntum», extra 4, 2001, p. 216, table 28.

41. Dans le premier camp, nous citons: PONSICH, TARRADELL, *Garum et industries*, cit., p. 113; A. MORENO PANARMO, L. ABAD CASAL, *Aportaciones al estudio de la pesca en la Antigüedad*, «Habis», t. 2, 1971, p. 209-10. A l'opposé: R. ETIENNE, *A propos du "garum sociorum"*, «Latomus», t. 29, 1970, p. 298-9.

42. EUP., *Comicorum Atticum Fragmenta*, Kock, I, 168 = Edmonds, I, 168, p. 382-383; *ibid*., Kock, II, 43 = Edmonds, II, 77, p. 198-9. Pour les références concernant ces auteurs grecs, cf. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Las industrias de conservera y salazón de pescado*, dans ID., *Veinticinco estampas de la España antigua*, Madrid 1991, p. 197-203.

43. TIM. apud PS. ARIST., *Mir.*, 136.

et ils les transportaient vers Carthage pour la consommation et l'exportation de l'excédent vers les marchés méditerranéens – nous permet de distinguer le rôle important de Carthage et l'extension des activités des pêcheurs gaditains au long du littoral atlantique. Cette idée est encore plus explicite dans les récits de Strabon[44]. En se fondant sur ces témoignages et sur des indices archéologiques accréditant la puissance économique de Cadix au sein du "Circuit du détroit", certains chercheurs modernes n'hésitent pas à parler d'un monopole des agents commerciaux gaditains – et en général du sud de l'Espagne – sur les richesses de la rive voisine, et sur toute la Maurétanie tingitane[45]. A vrai dire, cette "emprise" s'explique aussi par l'intégration anticipée de Cadix dans l'orbite romain, l'influence de son élite auprès des empereurs romains et probablement par l'insécurité du territoire maure. Ces hommes d'affaires espagnols ne seraient en fin de compte que des outils estimables au service de l'administration coloniale romaine. Strabon écrit: «Tout le commerce maritime se fait à destination de l'Italie et de Rome»[46].

En évoquant la capture des scombres venant de l'Océan, Pline l'Ancien associe toute la Maurétanie à la seule ville espagnole de *Carteia*[47]. Il fait certainement allusion à l'existence sur la côte maurétanéenne des ports de pêche et des usines qui s'adonnent aux industries liées à ce secteur. La production du *garum* dépendait essentiellement des poissons gras, bien qu'on pouvait utiliser des poissons plus petits comme les sardines et les anchois. L'une des conditions absolument nécessaire pour le fonctionnement de ces activités est la disponibilité de grandes quantités de sel. Bien qu'aucun auteur ancien ne parle de cette matière première en Pé-

44. STRAB., *geogr.*, II, 3, 4 et III, 2, 6.

45. F. LÓPEZ PARDO, *Mauretania Tingitana: de mercado colonial punico a provincia periférica romana*, Facultad de Geografía e Historia, Tesis doctoral, Universidad Complutense de Madrid 1987; E. GOZALBES CRAVIOTO, *Economía de la Mauritania Tingitana (siglos I a. de C.-II de C.)*, Ceuta 1997; N. VILLAVERDE, *Tingitana en la Antigüedad tardía (ss. III-VII d.C.)*, Madrid 2001.

46. STRAB., III, 2, 5. Suétone (*Vitellius*, XIII) signale que les navires de l'empereur partaient lui chercher les ingrédients de ses plats préférés "jusqu'au détroit de Gadès".

47. PLIN., *nat.*, XXXI, 43, 94. Dans un autre récit (PLIN., *nat.*, XXXII, 15, 6), Pline cite le nom de *Cottae*. Sur une monnaie de *Lixus* datant probablement du I^er^ siècle av. J.-C., on aperçoit l'effigie du dieu Chusor-Phtah et une gravure de thons (cf. la pièce n. 635 dans J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris 1955).

ninsule Tingitane, Ibn al-Ouazzan rapporte que le sel est abondant au pays des Berbères[48]. Hérodote note que certains peuples de l'Afrique du Nord avaient l'habitude de construire leurs maisons avec des blocs de sel[49]. Au sud de l'Espagne, Strabon signale que «les Turdétans ont aussi chez eux des mines de sel et de nombreuses rivières d'eau salée»[50]. De nos jours encore, nous trouvons auprès de certaines anciennes usines de salaison (*Lixus*, Kouass et Tahaddart) des marais salantes d'où on récolte le sel[51]. La toponymie évoque elle-aussi des rivières au Nord-Ouest du Maroc qui portent des noms en étroite relation avec le sel (oued el Mlalah à Tanger, oued el-Malah près de Martil...). Il est probable alors que cette région produisait une quantité de cet élément et, qu'en cas de déficit, on pouvait l'importer des régions voisines.

Par ailleurs, nous pouvons suggérer que les marins de la Péninsule Tingitane s'adonnaient à d'autres occupations telle la teinturerie de couleur pourpre qui consiste à l'extraction des gastéropodes marins. A en juger simplement par les amas de coquillages qu'on trouve à *Lixus* et à Cotta en particulier, nous estimons que la production de la pourpre dans cette zone était faible.

4
Pêcheurs, commerçants et négociants

On ne peut d'aucune manière négliger le facteur humain de ce thème. Il est à la fois le producteur, l'agent commercial et le consommateur. Certes, ni les informations fournies par les auteurs anciens ni les résultats des travaux archéologiques ne sont en mesure pour le moment d'éclaircir les conditions dans lesquelles s'effectuaient ces étapes (de la pêche des poissons jusqu'à leur consommation). Si la main d'œuvre était constituée en majorité d'affranchis et d'hommes libres, les propriétaires, les gérants et les négociants appartenaient sans doute à une classe sociale jouissant de

48. IBN AL-OUEZZAN, *Description de l'Afrique*, Dar el Gharb al-Islamî, Beyrout 1983 (2e éd.), p. 280 (texte arabe).

49. HDT., IV, 185. Cf. aussi PLIN., *nat.*, V, 34; ANONYME DE RAVENNE, I, 3.

50. STRAB., III, 2, 6.

51. Dans son article (HESNARD, *Le sel des plages*, cit., p. 180), A. Hesnard confirme que les chaufferies de Cotta et de Tahaddart servaient à la production du sel ignifère et non pas à la préparation du *garum*. Pour elle, il n'est pas possible d'installer des marais salants ni à Cotta ni à Tahaddart.

certains privilèges. Nous croyons à l'intervention de représentants des plus grandes autorités religieuse, civile et militaire dans l'organisation de ce secteur. Nous présumons aussi que les négociants, résidents ou non dans l'une des villes de la Péninsule Tingitane, ont formé des sociétés pour garantir le bon déroulement des opérations et qu'ils avaient probablement comme principal siège d'où ils dirigeaient les transactions le port de Cadix. Le transport des salaisons marocaines obéissait à plusieurs contraintes, parmi lesquelles l'appât du gain qui dépend en premier lieu des avantages offerts par le port exportateur. C'est dans cette optique de profit économique que s'explique l'acheminement de ces produits vers Cadix avant leur embarquement définitif à côté des produits espagnols à une destination lointaines. L'hypothèse suivant laquelle les produits des usines maurétanéennes se vendaient dans les marchés méditerranéens sous une étiquette gaditaine voile une réalité locale, plus complexe et ne s'intéresse pas aux particularités de ces usines. Une amphore de type Mañá C2b trouvée à *Lixus* porte l'inscription AMIS.E renvoie au nom d'un personnage qui a participé à titre individuel à l'exportation des produits de poissons[52]. La même marque, signalée sur une amphore de même type, a été trouvée parmi le matériel de l'usine des salaisons de la "calle Gregorio" à Cadix[53]. Doit-on rappeler que la région du détroit de Gibraltar constituait une pêcherie d'où les commerçants tiraient de grands profits? Nous ne connaissons pas de familles locale ou étrangère ayant contribué dans les activités commerciales liées aux produits de mer comme les *Mevii* installés à Cadix[54], ni de grandes sociétés telle celle de Carthagène. Mais, nous sommes convaincus que des hommes d'affaires italiens, qui étaient présents en Espagne Ultérieure, n'ont pas tardé à se rendre compte qu'au delà du détroit s'ouvrait un champ économique profitable. C'est le cas du campanien P. *Sittius* de Nucérie qui se trouvait vers l'an 69 av. J.-C. en Espagne d'où sa firme passait des affaires dans le royaume maure[55].

52. Aranegui *et al*., *Alfares y produciones*, cit., p. 372.

53. F. Chaves Tristán, E. García Vargas, E. Ferrer Albelda, *Datos relativos a la pervivencia del denominado "Circulo del Estrecho" en época romana*, dans *L'Africa romana XII*, p. 1319.

54. M. J. Parodi Álvarez, *Mevii*, dans *L'Africa romana XIV*, p. 1512. Les activités de cette famille s'étendaient sur le littoral atlantique du Maroc et sur d'autres régions du monde romain.

55. Cic., *Pro Sulla*, 56.

Outre les marchés extérieurs, nous croyons qu'une importante part de ces produits était consommée localement. A en juger par la découverte des amphores à salaison de poissons trouvées auprès des camps militaires romains, l'approvisionnement de l'armée semble être constante. Non loin du camp militaire de Suiar (région de Larache) furent découverts des fragments d'amphores de type Beltrán IIB[56]. Nous pouvons également suggérer que la consommation locale s'est accrue au moments de la baisse des exportations. Nous devons aussi noter que ce volume a connu des fluctuations en fonction de la quantité des poissons capturés, des bassins et de la main d'œuvre disponibles. Selon les interprétations de M. Ponsich et M. Tarradell, la plupart des usines de la Péninsule Tingitane ont souffert des conséquence de la crise du III^e^ siècle. Une crise provoquée par la croissance de la production des ateliers des autres régions, l'instabilité de l'Empire, l'application de nouvelles lois, etc.

5
Pour une approche cohérente

Il ressort alors que les connaissances relatives aux industries liées à la pêche dans la Péninsule Tingitane demeurent encore incomplètes. Nous devons d'abord regrouper les informations concernant les usines disparues, poursuivre les travaux interrompus depuis des dizaines années en étendant le champ des fouilles et des prospections. Le matériel conservé dans les dépôts des musées doit être ré-étudié à la lumière des nouveaux acquis et des nouvelles techniques. Aussi doit-on réunir tous les éléments matériels (légendes monétaires, mosaïques, inscriptions peintes sur les amphores...) susceptibles d'apporter des explications plausibles. D'autre part, on ne peut aborder ce sujet sans se référer aux résultats obtenus dans les usines des salaisons au sud de l'Espagne. Nous devons envisager un travail dressant des tableaux comparatifs des capacités des usines de chaque rive, de leur durée de fonctionnement et des produits traités pour mieux comprendre les mécanismes et l'évolution de cette industrie. A noter enfin que plusieurs questions nécessitent encore des éclaircissements: l'industrie des salaisons de poissons en Péninsule Tingitane a-t-elle des origines phénico-

56. A. Akerraz, A. Khayari, *Prospections archéologiques dans la région de Lixus. Résultats préliminaires*, dans *L'Africa romana* XIII, p. 1647.

puniques comme au Sud de l'Espagne? Etait-elle destinée essentiellement aux marchés extérieurs? Comment explique-t-on l'absence de fours de fabrication d'amphores auprès des usines des salaisons? Pourquoi les témoignages des auteurs anciens sont-ils rares? Quel est l'impact socio-économique du développement de cette industrie sur la société locale? Serait-il nécessaire l'étude du dossier économique de la Péninsule Tingitane dans sa globalité (inclut les secteurs de l'oléiculture et de la viticulture) pour avoir une vision complète?...

Mauricio Pastor Muñoz

Aspectos económicos y sociales de Mauritania Tingitana durante el Alto Imperio romano

Durante mucho tiempo se ha venido diciendo que África era el granero de Roma, por lo que se llegó a creer que sólo producía trigo. Hoy día esta idea ha quedado obsoleta, dados los continuos hallazgos cerámicos, epigráficos y numismáticos en el territorio norteafricano. El descubrimiento de la existencia de una importante fabricación de cerámica para el envasado de sus productos implica, necesariamente, su comercialización. En este breve trabajo, cuyo marco geográfico hemos delimitado – por razones de espacio – a la *Mauritania Tingitana* (aprox. el Magreb actual), vamos a esbozar el estado actual de la cuestión y a analizar algunos aspectos socio-económicos a la luz de las investigaciones más recientes[1].

El Norte de África fue heredero de un proceso civilizador mediterráneo compartido por ambas orillas del Estrecho, al menos desde el I milenio a.C.[2]. En este proceso fue decisiva la etapa fenicio-púnica que permitió la consolidación de una estructura

* Mauricio Pastor Muñoz, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada.

1. Cf. M. Pastor, *El Norte de África en la Antigüedad Clásica. Consideraciones sobre diferentes temas históricos*, «Cuadernos del Archivo municipal de Ceuta», 1/3, 1988, pp. 7-34; Id., *El Norte de África y su importancia en la formación de Europa durante el Imperio Romano*, en G. Bravo, R. González Salinero (eds.), *La aportación romana a la formación de Europa: naciones, lenguas y culturas*, «Signifer», 16, 2005, pp. 71-86.

2. Cf. entre otros, St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris 1921-1928 (reip. Zeller, 1972); E. Albertini, *L'Afrique romaine*, Argel 1950; P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959; F. Decret, M. Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris 1981; G. Ch. Picard, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1990 (2ª ed.); A. Laronde, J. C. Golvin, *L'Afrique antique*, Paris 2001; N. Villaverde, *Tingitania en la Antigüedad Tardía (siglos III-VII)*, Madrid 2001; Y. Le Bohec, *Histoire de l'Afrique romaine (146 avant J.C. - 439 aprés J.C.)*, Paris 2005.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 405-416.

socio-económica compleja en el «Círculo del Estrecho», como llamó acertadamente M. Tarradell a este espacio geográfico [3], y de la que participaron por igual los puertos fenicios-púnicos de ambas orillas del Estrecho (*Gades/Lixus*, *Baelo/Tingi*, *Carteia/Septem Fratres*, *Malaca/Rusadir*) [4].

La romanización fue vital para la configuración étnica del actual Marruecos, puesto que la presencia de una frontera (*limes*) constituida por una tierra de nadie, que separaba el área urbanizada de las comunidades preurbanas y nómadas del sur, acabó produciendo el asentamiento de una importante población de variado origen geográfico y racial, atraída por la riqueza económica de esta zona. En el territorio norteafricano, gracias a su prosperidad económica fueron surgiendo importantes núcleos de población en los que se desarrollaba una pujante vida urbana que sirvió como foco de atracción vital y comercial de las áreas rurales. Los restos arqueológicos exhumados en algunas de sus ciudades (*Volubilis*, *Lixus*, *Thamugadi*, Dougga, *Tuburbo*, *Leptis Magna*) – que aún pueden contemplarse hoy día – son fieles reflejos de lo que decimos. En esta época, el Norte de África era considerado el granero del Imperio, aunque tal bonanza no habría de durar mucho tiempo, como se desprende de la documentación literaria, epigráfica y arqueológica [5].

3. M. Tarradell, *Marruecos púnico*, Tetuán 1960.

4. Cf. *ibid.*, *passim*; F. López Pardo, *Mauritania Tingitana: de mercado colonial púnico a provincia periférica romana*, Madrid 1987, pp. 338 ss.; Id., *Sobre la expansión fenicio-púnica en Marruecos. Algunas precisiones a la documentación arqueológica*, «AEspA», 63, 1990, pp. 7-41; Id., *Los enclaves fenicios en el África noroccidental del modelo de las escalas marítimas al de la colonización con implicaciones productivas*, «Gerión», 14, 1996, pp. 251 ss.

5. Para las fuentes literarias, cf. L. Vivien de Saint Martin, *Le Nord d'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine. Etude historique et geographique*; Paris 1863; R. Roget, *Le Maroc chez les auteurs anciennes*, Paris 1923; E. Gozalbes, *Fuentes para la historia antigua de Marruecos, fase prerromana*, «Cuadernos de la Biblioteca española de Tetuán», 16, 1977, pp. 127-54; M. Pastor, *El Norte de Marruecos a través de las fuentes literarias griegas y latinas. Algunos problemas al respecto*, en *Actas I Congreso Hispano-Africano de las culturas mediterráneas*, (*Granada* 1984), Granada 1997, pp. 149-71; para las epigráficas, cf. E. Hübner, *CIL* VIII; M. Besnier, *Recueil des inscriptions antiques du Maroc*, «Archives marrocaines», 1904, pp. 366-415; R. Cagnat, A. Merlin, L. Chatelain, *Inscriptions latines d'Afrique (Tripolitaine, Tunisie, Maroc)*, Paris 1923; L. Chatelain, *Inscriptions latines du Maroc (=ILMar)*, Paris 1942; M. Euzennat, J. Gascou, J. Marion (sous la dir. de), *Inscriptions antiques du Maroc, 2, Inscriptions latines (= IAMar., lat.)*, Paris 1982; para las numismáticas, cf. J. Alexan-

El Norte de África y la Península Ibérica mantuvieron en época romana una unión más estrecha que en épocas posteriores, incluida la actual; pero dicha unión solo fue posible por la conquista romana y su consiguiente romanización. Las semejanzas entre las etnias y pueblos de ambas orillas del Mediterráneo, que ya eran grandes durante la etapa prerromana, se incrementaron notablemente a partir de la conquista y dominación romana. Las relaciones económicas, sociales y culturales eran frecuentes y continuas, como ponen de manifiesto las fuentes antiguas[6]. Actualmente no sucede esto, puesto que el modelo político y social entre los diversos países europeos respeta las peculiaridades lingüísticas, culturales y religiosas de cada nación soberana.

Analicemos a continuación algunos de los factores socioeconómicos que influyeron en el proceso de romanización de *Mauritania Tingitana* y en sus relaciones con los pueblos del sur peninsular.

El primer elemento a tener en cuenta es la urbanización. El fenómeno urbano y la fundación de ciudades, que caracteriza al África antigua, no aparecieron al mismo tiempo que la organización provincial, sino que venía de antiguo. Como es bien sabido, las ciudades romanas se van a asentar sobre el sustrato púnico y libio anterior. El estatuto jurídico de los nuevos ciudadanos norteafricanos variaba según el tipo de comunidad en la que residía. En *Mauritania Tingitana* al igual que en el resto del Imperio, se dieron varias categorías de ciudades: *coloniae* fundadas *ex novo* e integradas por ciudadanos romanos, caso de *Utica*, *Bulla Regia*, *Zama Regia*, *Tingi*, *Banasa*, *Babba*; *municipia*, antiguas ciudades indígenas con derecho latino, inmunes y gobernadas por magistrados municipales (*duumviri*, *quattuorviri*), como *Tuburbo*, *Volubilis*, *Sala*, Dougga, *Thamusida*;

DROPOULOS, *Les monnaies de l'Afrique antique (400 av. J.-C. - 40 ap. J.-C.)*, Toulouse 2000.

6. Cf. A. GARCÍA y BELLIDO, *Españoles en el Norte de África durante la Edad antigua*, en *Congreso Arqueológico de Marruecos Español*, (*Tetuán 1954*) Tetuán 1994, pp. 365-79; A. BALIL, *Tres aspectos de las relaciones hispano-africanas en época romana*, *ibid.*, pp. 387-404; C. ALONSO VILLALOBOS, *Aproximación al estudio de las relaciones entre la Bética y Mauritania Tingitana durante el reinado de Claudio*, en *Actas del I Congreso Hispano-africano de culturas mediterráneas*, cit., pp. 207-13; E. GOZALBES, *Observaciones acerca del comercio de época romana entre Hispania y el Norte de África*, «AntAfr», 29, 1993, pp. 163-76; ID., *Economía de la Mauritania Tingitana (siglos I a.C.-II d.C.)*, Ceuta 1997, pp. 137 ss.; S. PEREA YÉBENES, *Hispania Romana y el Norte de África. Ejército, Sociedad, Economía*, Sevilla 2003.

y *civitates peregrinae* o *stipendiariae*, cuyos habitantes no tenían la categoría de *cives romani*, ni *latini* y tenían que pagar un tributo provincial a la administración romana (*Capsa*, *Althiburos*, *Mactaris*, *Calama*, *Cirta*, *Sala*, *Rusaddir*, *Septem Fratres)*.

A partir del siglo I d.C. todo el Norte de África fue adornado con multitud de edificios públicos y privados. Muchos se han conservado perfectamente y forman parte del paisaje africano actual. Se puede decir que África representa un verdadero museo de antigüedades romanas al aire libre: edificios, construcciones públicas y privadas, esculturas, circos, teatros, anfiteatros, acueductos, bibliotecas, termas, mosaicos, documentos epigráficos, numismáticos y cerámicos así lo manifiestan, al igual que otros muchos restos de arquitectura doméstica repartidos por todo el territorio, rompiendo y embelleciendo el actual paisaje africano. Con su política urbanística, Roma habían mezclado el africanismo indígena con la romanidad, o lo que es lo mismo, la *africanitas* con la *romanitas*.

La urbanización contribuyó en gran medida a la "romanización" de los territorios norteafricanos. Roma usará en África, igual que en el resto de Occidente, la urbanización como factor de romanización. Y ello por medio de un doble procedimiento; primero, por la fundación o deducción de colonias, civiles y militares, es decir, la creación de nuevos centros con ciudadanos romanos a los que se asignarán, tierras de cultivo; segundo, por la promoción de las comunidades indígenas al rango de municipios o de colonias. A fines del siglo III, el proceso de urbanización de las provincias africanas parece ya terminado. Según Picard, durante el Bajo Imperio debió haber más de 500 ciudades en el Norte de África, lo que supone una cantidad considerable si se piensa que, por la misma época, en la Gallia, por ejemplo, no había más de 65, y en Hispania, unas 175.

Ahora bien, ¿cuál era el aspecto urbanístico de estas ciudades? En líneas generales, tenían el mismo aspecto que las de *Hispania* o las del resto del Imperio. Las de nueva creación, presentan el urbanismo ortogonal, típico de todas las ciudades romanas de Occidente, es decir, siguen un plan geométrico preconcebido, con el cruce del *cardo* y *decumanus*, adaptados a las estructuras indígenas anteriores; en las ciudades ya existentes, se da un tipo de urbanismo irregular carente de todo plan regulador y adaptándose a las condiciones topográficas del terreno. De ambos tipos de ciudades tenemos excelentes ejemplos en África septentrional que sorprenden por su excelente estado de conservación (*Volubilis*, Dougga, *Leptis Magna*, *Sabratha*). Las ciudades y municipios norteafricanos

se urbanizaron y embellecieron gracias a muchos Mecenas, que no quisieron quedar en el anonimato, sino que dejaron constancia de sus obras en numerosos epígrafes, que han proporcionado nombres de magistrados y miembros de una aristocracia local, poseedora, sin duda, de los grandes latifundios privados africanos explotados por colonos o esclavos.

El comercio ultramarino y la industria fueron también factores primordiales en el esplendor de las ciudades y en el enriquecimiento de la oligarquía local y de la mediana burguesía. Las promociones de familias, como los *Caecilii*, *Titinii*, *Julii*, *Valerii*, *Cossini* etc. aparecen claramente en la epigrafía del Norte de África, con un gran aumento de senadores y caballeros africanos a partir del siglo III. Con Septimio Severo aumentaron los personajes norteafricanos que desempeñaron una importante carrera política en la administración y en el ejército[7]. Estos personajes participaban también en el sistema económico, social y cultural de Roma, con lo que se iba borrando el patrimonio social y cultural indígena.

El segundo elemento a señalar es el económico. El gran desarrollo de la economía de *Mauritania Tingitana* y de la colonización romana se construyó gracias al trabajo de las poblaciones indígenas que soportaron duramente las graves consecuencias de los cambios ocasionados en el régimen de las tierras. En la vida económica destaca, principalmente, la agricultura, sobre todo, el cultivo de cereales, la vid y olivo, es decir, la trilogía mediterránea[8]. La explotación agraria de la primera fase de la romanización se advierte en la propia ubicación de las colonias creadas por Augusto[9]: *Zilil* y *Banasa*, situadas junto a extensas llanuras pantanosas susceptibles de convertirse en tierras fértiles y de alta rentabilidad agrícola. La producción agraria se centró en la siembra extensiva de cereales que interesaba a Roma para subvenir las necesidades del ejército y de Roma. El trigo únicamente lo consumían los ricos, mientras que los pobres se alimentaban, al igual que los animales,

7. *Vid*. la bibliografía de la nota anterior; *vid*. también, H. G. PFLAUM, *Les carrieres procuratoriennes équestres sous l'Haut-Empire Romain*, Paris 1960-68; ID., *Abrégé des procurateurs équestres*, Paris 1974; A. BIRLEY, *Septimius Severus: the African emperor*, London 1970.

8. Sobre el proceso económico del Norte de África, cf. principalmente, LÓPEZ PARDO, *Mauritania Tingitana*, cit., *passim*; GOZALBES, *Economía de la Mauritania Tingitana*, cit., *passim*.

9. PLIN., *nat*., V, 3, 5.

de cebada, mijo y sorgo[10]. En un estudio sobre la producción total de cereal para *Volubilis* se ha estimado en 13.000 quintales[11]. Con tamaña producción, África se convirtió en el granero de Roma, al decir de Flavio Josefo. Lo mismo puede deducirse del gran número de graneros (*cellae*) que han aparecido junto a las vías de comunicación que atravesaban las grandes llanuras del país y las zonas más aptas para el cultivo de cereales[12]. La construcción y ocupación de estos establecimientos fue muy intensa a partir del siglo I, período durante el cual puede deducirse una explotación masiva de cereales para la exportación. Sabemos que la *annona* ocupó siempre el lugar central en las relaciones de Roma con los pueblos indígenas del Norte de África. Su transporte estaba asegurado por corporaciones de armadores (*navicularii*) que jugaban un papel esencial en el aprovisionamiento de Roma. Los distritos cerealistas por excelencia estaban en África Proconsular, en las regiones de Cirta, Numidia y Tingitania[13].

Por su parte, la producción de aceite era escasa, puesto que todo este amplio territorio se surtía intensivamente con aceite bético, aunque a partir del siglo II el cultivo olivarero e industrias derivadas y las explotaciones vitivinícolas adquirieron un relativo auge[14]. La comarca de *Volubilis* era la principal zona olivarera; el olivo está atestiguado en *Tingi*, *Zilil*, *Banasa*, *Lixus* y *Sala*. Según Juvenal, el aceite africano tenía mal aspecto y olía muy mal[15]; se utilizaba, además de para la alimentación, para calentar los cuerpos de los atletas en los gimnasios y para la iluminación de las viviendas.

10. Cf. A. PIEDALLU, *Le sorgho de l'Afrique romaine*, en *V Congrès international d'archéologie (Alger, 14-16 april, 1930)*, Alger 1933, pp. 243-6.

11. A. LUQUET, *Blé et meunerie à Volúbilis*, «BAM», 6, 1966, pp. 301-6.

12. Se trata de pequeños edificios cuadrangulares, situados en cerros, con gruesas paredes y suelos revestidos de *opus signinum*, que se concentran junto a vías de comunicación para facilitar la recogida de granos, como los encontrados en las regiones de *Tingi, Zilil, Lixus, Banasa, Tamusida* y *Volubilis*. Cf. al respecto, G. E. RICKMAN, *Roman Granaires and Store Buildings*, Cambridge 1971, pp. 271 ss.; *vid*. también, F. LÓPEZ PARDO, *Siri, granaria y horrea en Hispania Citerior*, «AEspA», 54, 1981, pp. 245 ss.

13. Sobre la *annona* cf. D. VAN BECHEM, *L'Annone militaire dans l'Empire romain au III^e siècle*, «MSAF», 10, 1933, pp. 117-202; J. REMESAL, *L'annona militaris y la exportación de aceite bético a Germania*, Madrid 1986, *passim*.

14. Cf. H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger 1953; M. PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores económicos de Bética y Tingitania*, Madrid 1988, pp. 230 ss.

15. IUV., V, 86-91.

El vino también era escaso. Solo se conocen explotaciones vitivinícolas por la zona de *Lixus*[16], que dirigía su producción hacia Roma. La *Tingitana* importaba vino de Grecia, sobre todo, de Rodas. Sin embargo, floreció la arboricultura y el cultivo de árboles frutales, en particular, los higos y los pistachos. Muy abundante era el cedro, que se exportaba a Roma durante el siglo I para utilizarlo en la carpintería y ebanistería de lujo[17].

La ganadería, tanto la mayor como la menor, también ocupó un lugar destacado en la economía de los pueblos norteafricanos[18]. En los mosaicos se representan caballos que eran utilizados para la caza. Cabras y corderos eran muy apreciados por su carne, su leche y su lana, que era utilizada en la confección de vestidos. El camello como animal de carga y de montura era conocido entre los Mauritanos tingitanos desde la prehistoria, pero su uso aumentó considerablemente en época romana[19]. La gran fauna de animales salvajes (elefantes, leones, leopardos, tigres, etc.) e incluso gacelas y avestruces eran exportados a Roma para alimentar los espectáculos del anfiteatro y agradar a los emperadores[20].

A partir del siglo II el desarrollo agrícola e industrial tuvo importantes repercusiones en el comercio exterior, por ejemplo, la exportación del aceite, la industria de la salazón de pescado y las producciones derivadas de la artesanía[21]. No obstante, el comercio derivado de

16. Cf. L. LESCHI, *La vigne et le vin dans l'Afrique antique*, *Études*, Paris 1957, pp. 80-4; R. LEQUÉMENT, *Le vin africain à l'époque imperiale*, «AntAfr», 16, 1980, pp. 185-93.

17. Cf. R. MEIGGS, *Trees and Timber*, Oxford 1982, pp. 288-91.

18. Cf. principalmente, CH. PARAIN, *Fuerzas productivas y relaciones sociales. El lugar de la ganadería en la antigüedad romana*, en *Formas de explotación del trabajo y relaciones sociales en la antigüedad clásica*, Madrid 1979, pp. 223 ss.; GOZALBES, *Economía de la Mauritania Tingitana*, cit., pp. 105 ss.

19. PH. LEVEAU, *Le pastoralisme dans l'Afrique antique*, en C. R. WHITTAKER (ed.), *Pastoral Economics in Classical Antiquity*, Cambridge 1988, pp. 177-95; E. DEMOUGEOT, *Annales,* «ESC», 15, 1960, pp. 209-47.

20. Cf. F. BERTRANDY, *Remarques sur le commerce des animaux sauvages*, «MEFR», 99, 1, 1987, pp. 211-41; M. CORBIER, *Le discourse du prince d'aprés une inscription de Banasa,* «Ktema», 2, 1977, pp. 211-32.

21. Cf. LÓPEZ PARDO, *Los enclaves fenicios en el África occidental*, cit., pp. 251 ss.; M. PONSICH y M. TARRADELL, *Garum et industries antiques de salaison dans la Mediterranée occidentale*, Paris 1965; PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado* cit., *passim*; *vid*. también, N. BEN LAZREG *et al.*, *Production et comercialisation des salsamenta de l'Afrique ancienne*, en *Productions et exportations africaines. Actualités archéologiques*, *Actes du VI^e Colloque internationale sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord antique et médiévale (Pau 25-29 oct. 1993)*, Paris 1995, pp. 103 ss.

estas industrias se realizaba desde la otra orilla del Estrecho, en puertos hispanos, sobre todo, en el caso de *Gades*, pues esta ciudad era el principal centro económico y exportador de la región del Estrecho, como afirma Estrabón[22]. Los documentos epigráficos han proporcionado los nombres de algunos oficios relacionados con actividades artesanales e industriales, así como colegios profesionales o gremios de diferentes oficios, como los derivados de la industria textil, hilado y tejido, la industria tintorera o la artesanía del cuero. Aparecen también orfebres, talladores de piedras, herreros, fabricantes de ungüentos, constructores, etc. y muy especialmente, los alfareros o ceramistas, que fabricaban todo tipo de vasijas, platos y ollas. Entre sus producciones destacan principalmente las lucernas, que servían para el alumbrado, y las ánforas que se utilizaban de forma similar a nuestros botes de conservas, para el vino, aceite, legumbres, frutos y, sobre todo, para el *garum*[23]. Estos productos con sus envases se exportaban a Italia y el resto de las provincias. La mayor concentración de alfares se atestigua en torno a *Gades* y en todo el ámbito del Estrecho, donde Ponsich sitúa 33 de los 41 talleres señalados en la región[24]. La misma tipología anfórica aparecida en la orilla ibérica del Estrecho se encuentra también en la orilla mauritana, aunque apenas se han localizado talleres, si exceptuamos los de *Lixus* (Larache) y *Septem Fratres* (Ceuta), enclaves costeros con factorías de salazones.

El mármol adquirió también una gran importancia en el comercio; sus productos llegaban hasta *Hispania*, Italia y otras provincias del Imperio y se destinaba a la construcción y confección de magníficas columnas y pedestales[25]. Una importante red viaria facilitaba las relaciones comerciales entre las propias ciudades norteafricanas y entre éstas y el exterior[26].

22. STRAB., III, 5, 3; cita también otros puertos y ciudades relacionados con los salazones (*Baelo Claudia, Carteia, Malaca* y *Carthago Nova)*, pero ninguno en la orilla africana.

23. *Ut supra*. *Vid*. la bibliografía de la nota 21.

24. PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado*, cit., pp. 55-77, fig. 17.

25. Muchos los podemos admirar en los Museos del Norte de África, como en el de Rabat (Marruecos), El Bardo (Túnez) o el de Trípoli (Libia). Sobre la explotación del mármol, cf. principalmente, A. CANTO, *Avance sobre la explotación del mármol*, «AEspA», L-LI, 1981, pp. 175 ss.; I. LOZA, J. BELTRÁN, *La explotación del mármol blanco en la Sierra de Mijas en época romana*, Barcelona 1990.

26. Cf. K. MILLER, *Itineraria romana*, Roma 1964 (reip.), p. LXXVI-992; P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Argel 1951, pp. 153 ss.; ID., *Les bornes milliaries du territoire de Tipasa*, Roma 2002, pp. 151 ss.

Durante el siglo I y II se atestigua la importante intermediación de *Hispania* meridional en las actividades económicas norteafricanas y ello explica la excelente difusión de los productos béticos, principalmente, aceite, vino y *garum*, que ocupan el mercado hasta el punto de limitar su desarrollo al ámbito local, dedicado casi exclusivamente a la producción de cereal. En esta misma época las familias más importantes de *Mauritania Tingitana* establecieron fuertes vínculos con familias de la aristocracia bética[27]. Entre estas podemos destacar algunos miembros de la *gens Caecilia* y de la *gens Valeria* de *Volubilis*, claramente emparentados con familias béticas del mismo nombre[28], adscritas todas ellas a la tribu *Galeria*, típica del ámbito hispano.

Por último, el tercer elemento a destacar es de carácter social. En las colonias y municipios de *Mauritania Tingitana* (*Tingi*, *Zilil*, *Banasa*, *Babba*, *Lixus*, *Sala*, *Volubilis*, *Rusaddir*, etc.) se desarrolló igualmente una sociedad romana semejante a la de *Hispania* y del resto del Imperio, pero cuya estructura no conocemos bien debido a la parca información de las fuentes literarias y al escaso número de restos arqueológicos, a excepción del yacimiento de *Volubilis*, sin duda, el mejor excavado del Norte de África. No obstante, contamos con un gran número de testimonios epigráficos, principalmente, funerarios, que proporcionan datos sobre los diferentes *ordines* y categorías sociales de los Mauritanos durante la época romana[29].

Desde un primer momento, las élites urbanas tingitanas surgieron de un mestizaje entre la población indígena y los colonos romanos. Durante el Alto Imperio la romanización se impulsó por el reclutamiento militar de unidades de procedencia hispana y siria; pero además, se adoptaron medidas complementarias, como el *ius connubii*, concedido a los naturales de *Volubilis* que permitía matrimonios legales entre ciudadanos romanos y gentes de origen pe-

27. Cf. principalmente, C. CASTILLO, *Relaciones entre Hispania y África en época alto-imperial: documentación epigráfica*, en *L'Africa romana* VIII, pp. 88-9, donde se refiere a una familia mauritana asentada en *Italica*.

28. Las relaciones familiares se atestiguan en los dos *sentidos*. Cf. CASTILLO, *Relaciones entre Hispania*, cit., pp. 88-9; cf. también, J. M. BLÁZQUEZ, *La incorporación a la romanidad*, en *Historia General de España y América*, II: *Costitución y ruina de la España romana*, Madrid 1987, p. 130.

29. Cf. preferentemente los índices del *CIL* VIII; *vid.* también, BESNIER, *Recueil des inscriptions*, cit., pp. 366-415; *IlMar.*, *passim*; *IAMar.*, *lat.*, *passim*.

regrino[30]. En la cúspide de la élite urbana estaban los ricos terratenientes, poseedores de grandes propiedades territoriales, que ocupaban los principales cargos públicos, políticos y religiosos, de los municipios y colonias de *Mauritania Tingitana*. De las clases más elevadas de la pirámide social (*ordo senatorius*, *equestre* o *municipal*), hay muchos ejemplos en la epigrafía de Marruecos, pero que no vamos a reseñar aquí por la escasez de espacio; tan sólo queremos indicar que muchos de ellos desempeñaron importantes carreras políticas en la administración imperial y municipal, cuyos *cursus honorum* los conocemos bastante bien, sobre todo, a partir del siglo II[31].

En un segundo plano de la sociedad estamental, con excepción de los libertos ricos, se encontraban los comerciantes, minoristas y artesanos, en precarias condiciones económicas, clientes de las élites superiores, que se integraban en la *plebs urbana*. Su situación política se limitaba a su participación en las elecciones y en las asambleas. Para contar con su apoyo, las élites aristocráticas les ofrecían banquetes y juegos con motivo de algunas celebraciones concretas; podían organizarse en asociaciones de diversa índole (*collegia*), especialmente funerarias; también se integraba en ella una gran parte del campesinado libre de origen local o foráneo (*incolae*), que vivían en los municipios o colonias, pero sin la categoría de ciudadanos romanos[32]. Igualmente hay que atribuir a este grupo social un amplio sector del proletariado, como los dedicados a la pesca o a la explotación de los recursos marinos de las ciudades costeras, o los jorna-

30. Cf. *IAMar.*, *lat.*, 448: [---] *et conubium cum per/egrinis mulieribus* por la que se da el *ius connubium* a los ciudadanos de *Volubilis*. En LIV., XLIII, 3, se atestigua por primera vez en *Carteia* la concesión de la ciudadanía romana a hijos de ciudadanos romanos y mujeres peregrinas. Cf. al respecto, M. J. PENA, *Nota sobre LIV. XLIII, 3. La fundación de la Colonia de Carteia*, «ETF (hist.)», 1, 1988, pp. 267 ss.

31. Cf. principalmente, A. PELLETIER, *Les senateurs d'Afrique Proconsulaire*, «Latomus», 23, 1964, pp. 511-31; M. LE GLAY, *Senateurs de Numidia et des Mauretanies*, *Epigrafia e ordine senatorio*, Roma 1982, pp. 755-81; M. G. JARRETT, *An album of the Equestrians from North Africa*, «Epigraphische Studien, 9», 1972, pp. 146-231; H. DEVIJVER, *Equestrian Officers from North Africa*, en *L'Africa romana VIII*, 1, pp. 127-201; J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique proconsulaire*, Paris-Roma 1972.

32. Cf. principalmente, J. F. RODRÍGUEZ NEILA, *La situación sociopolítica de los incolae en el mundo romano*, «MHA», 2, 1978, pp. 147 ss.; R. PORTILLO, *Incolae. Una contribución al análisis de la movilidad social en el mundo romano*, Córdoba 1983.

leros estacionales, muchos de ellos originarios de la Península Ibérica[33].

En el último eslabón de la pirámide social se situaban los esclavos, cuya presencia, tanto en las ciudades, como en el campo, se conoce bien por la epigrafía[34]. Sobre su abundancia en África septentrional se ha debatido mucho en la historiografía actual, sin que se hayan dado soluciones definitivas. Ahora bien, el problema estriba en saber ¿cuál era su importancia real en el conjunto de la sociedad norteafricana? En mi opinión, es muy difícil saberlo, aunque sí podemos distinguir entre esclavos rústicos y esclavos urbanos, menos numerosos. Sabemos que muchos esclavos norteafricanos trabajaban en los despachos y en la administración imperial, pero también los había en los distritos mineros y en los bosques, y en general, en todas las actividades artesanales y agrícolas, donde estaban sometidos a un *villicus*. Según la *Expositio totius mundi* uno de los principales recursos de las Mauritanias era el comercio de esclavos[35], aunque es difícil determinar su procedencia. Sabemos que un gran número procedían de la guerra, y otros lo eran por nacimiento.

Todavía podemos señalar otros grupos que estaban al margen de esta pirámide social. Entre ellos hay que señalar a las mujeres, que aparecen en la epigrafía como esposas virtuosas y cariñosas con sus maridos e hijos; su situación social dependía de la de su marido, no era la misma la mujer de un senador que la de un campesino, incluso se conoce alguna como una gran propietaria. Y, por último, los extranjeros, que llegaban de todo el Imperio: de Europa (ítalos, iberos, galos y britanos), de las provincias danubianas (dacios, ilirios y tracios) y de Oriente (macedonios, bitinios, asiáticos, cilicios, sirios, egipcios, cretenses y judíos), que se dedicaban preferentemente a las actividades artesanales, industriales y comerciales, como se deduce de los epígrafes mauritanos.

Este proceso de aculturación romana, que se daba en el Norte

33. Cf. N. VILLAVERDE, *A propósito de unos pasadores en forma de "T" iberorromanos localizados en Carteia (San Roque, Cádiz) y en Septem Fratres (Ceuta)*, «EFT (hist.)», 6, 1993, pp. 399 ss.

34. Cf. por ejemplo, J. MARION, *La population de Volubilis à l'époque romaine*, «BAM», 4, 1960, pp. 133 ss. Para *Hispania*, *vid.* principalmente, J. MANGAS, *Esclavos y libertos en la España romana*, Salamanca 1971; C. CAMACHO, *Esclavitud y manumisión en la Bética romana: Conventus Cordubensis y Astigitanus*, Córdoba 1997, pp. 75 ss.

35. *Expositio totius mundi*, 40 (ed. J. ROUGÉ, *Sources Chrétiennes*, núm. 124, Paris 1966).

de África, era similar al que se estaba produciendo en todas las ciudades y provincias del Imperio Romano. En *Mauritania Tingitana*, al igual que en *Hispania* y en el resto de las provincias, surgieron lugares y centros sociales donde se instruían y formaban en las letras griegas y latinas a los ciudadanos norteafricanos, al estilo de las escuelas sertorianas de Huesca, en *Hispania*. De algunas de sus ciudades pronto surgieron poetas, filósofos, historiadores, teólogos, juristas y, sobre todo, brillantes oradores y rétores. La mayor parte de ellos salían de la aristocracia municipal, como Apuleyo, Frontino, Tertuliano, o el propio San Agustín, nacido en Hipona años más tarde. Pronto también el latín acabó imponiéndose como lengua coloquial y no sólo como lengua burocrática y administrativa.

De todo lo expuesto tenemos que concluir señalando, lógicamente, la importancia que tuvo todo el Norte de África y particularmente *Mauritania Tingitana* para *Hispania*, para el Imperio y, en definitiva, para Europa, puesto que los territorios norteafricanos formaban parte de la Europa romana. La *Baetica* y *Mauritania Tingitana*, unidas por el Estrecho, fueron partes homogéneas y semejantes de una misma realidad durante los tres primeros siglos del Imperio. En ambas, se dieron los mismos elementos políticos, sociales, económicos, religiosos y culturales, aunque con sus particularismos regionales o étnicos, que contribuyeron a la romanización de su territorio. Era, en definitiva, el mismo proceso romanizador que se estaba dando en las restantes provincias europeas (Italia, Gallia, Germania, Britannia, o la Dacia, por ejemplo).

Rachid Mueden

Aspectos económicos de la comarca de *Tingis* (Mauritania Tingitana)

La comarca de *Tingis* está definida por una suave penillanura, muy fértil y apta para la explotación agrícola, condiciones mejoradas por un suave clima mediterráneo de inviernos frescos y veranos calurosos matizado por la humedad atlántica. Esta región sólo tiene dos salidas naturales al mar, la bahía de Tánger y sus aledaños, y el flanco oeste de la región, con tierras bajas pero sin abrigos naturales para fondear.

1
La economía de *Tingis*

El conocimiento de la economía de *Tingis* viene marcada especialmente por el desarrollo de la arqueología en la década de los setenta y, junto a ello, por la renovación conceptual y metodológica a la hora de abordar el tema. La enorme cantidad de excavaciones llevadas a cabo en el ámbito de la ciudad como en las villas nos permite un acercamiento a la evolución de la economía de *Tingis* y a su estructura productiva.

En cambio, la naturaleza de los datos proporcionados por las fuentes literarias no pasaban de una descripción geográfica de la zona y los productos que los autores antiguos usaban para caracterizar un territorio o región. En consecuencia, el estudio de economía de *Tingis* se aborda desde la aportación del registro arqueológico.

* Rachid Mueden, Departamento de Historia Antigua, Universidad de Granada.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 417-424.

1.1. La agricultura

Desde fechas muy antiguas, la zona del "Fah's de Tánger" [1] fue objeto de una intensa explotación agrícola; ya que una buena parte de la colonización agrícola desarrollada por el cartaginés Hannón, en el siglo V a.C., se produjo en este territorio. Además de las referencias literarias, las investigaciones arqueológicas realizadas en la zona de *Tingis* en los años sesenta por parte de M. Ponsich [2], ofrecieron datos y restos arqueológicos que demuestran una actividad agrícola y una presencia de villas rústicas [3]. Para este investigador, estos estudios demostraron que en el territorio de *Tingis* en época romana eran particularmente numerosas las explotaciones agrícolas dedicadas a la producción de aceite y producían aceite en gran cantidad.

1.2. Las villas rústicas de la región de Tánger

La romanización agrícola se desarrolla tras la conquista a través de la construcción de *villae* por la aristocracia urbana romana. Esta *villae* se definen como el hábitat rural romano por excelencia, con implicaciones no sólo económicas, sino también culturales. Las zonas dedicadas al cultivo del cereal se situaban en los terrenos de secano del interior, aprovechando la penillanura montañosa, preferentemente a distancia de cursos fluviales y llanuras pantanosas. Un grupo de explotaciones se extienden por el borde del Yebel Kebir, entre Tánger y Ras Achakar; se trata de importantes granjas de Yorf el Hamra [4], Le Petit Bois [5] y Cotta [6].

Otro conjunto de explotaciones se extiende entre el Djebel Dar Shiro y el uadi Tahadart, muchos de ellas son bastante tardíos,

1. El "Fahs de Tánger" es una apelación geográfica de toda la parte del noroeste de la Península Tingitana.

2. Ponsich (1964a), pp. 235-52; Id. (1970), p. 271.

3. Ponsich (1964a), pp. 235-52.

4. Euzennat (1960), p. 532; Ponsich (1964a), pp. 243-52; Khatib-Bougibar (1966), p. 542; Ponsich (1970), pp. 204-6; Mueden (2001), p. 52; Pons Pujol (2003), p. 230.

5. Ponsich (1964), pp. 235-52.

6. Euzennat (1957), p. 220; Villard (1960), p. 12; Ponsich (1970), p. 276; Id. (1988), p. 159; Brouquier-Reddé, El Khayari, Ichkhakh, (2001), p. 187; Pons Pujol, (2003), p. 230.

como muestra los hallazgos de cerámica romana[7]. Se trata de Harrarine[8]; Dar Mers[9] ; La granja D. Buaud-Bled Dar Selmano[10]; Bled Haloufa[11]; Aïn Dalia Quebira[12]; Abekiou[13]; Mestroïla[14]; Kudiat Gharbia[15]; La granja Businel[16] y La granja de Kudia Daït[17]. También se localiza una explotación agrícola de Malabata[18], situada en la Bahía de Tánger en la carretera de Alcazar Seguir. Después de la anexión romana, la satisfacción del consumo del poblamiento provincial en la región de *Tingis* propició que estos eslablecimientos agrarios hayan mantenido una imensa explotación de Cereales.

2
Manufacturas artesanales

La documentación arqueológica nos atestigua una producción salazonera y alfarería en la zona de *Tingis*.

2.1. Explotaciones pesqueras

La ubicación de *Tingis* en la zona costera y portuaria, no es, sin embargo, ajena a la producción salazonera en época romana. En la

7. Ponsich, (1964b), p. 268.

8. Euzennat (1960), p. 532; Ponsich (1964b), p. 276; Id. (1970), p. 279; Pons Pujol (2000), p. 1262; Id. (2003), p. 230.

9. Ponsich (1970), p. 279; Pons Pujol (2000), p. 1262; Id. (2003), p. 230.

10. Ponsich (1964b), p. 264, núm. 12; Id. (1970), p. 281; Pons Pujol (2000), p. 1262; Id. (2003), p. 230.

11. Ponsich (1970), p. 281; Pons Pujol (2000), p. 1263; Id. (2003), p. 230.

12. Tissot (1878), p. 268; Ponsich (1964), p. 278, núm. 82; Souville (1965), p. 420; Ponsich (1970), p. 213; Poyato Holgado, Hernando Grande (1988), p. 326; Villaverde (2001), p. 91; Pons Pujol (2000), p. 1263; Id. (2003), p. 230.

13. Ponsich (1964b), p. 280, núm. 88; Id. (1970), p. 28; Pons Pujol (2000), p. 1263; Id., (2003), p. 230.

14. Ponsich (1964b), p. 276, núm. 75; Id. (1970), p. 281; Villaverde (2001), p. 91; Pons Pujol (2000), p. 1263; Id. (2003), p. 230.

15. Ponsich (1964b), p. 276, núm. 77; Id. (1970), p. 281; Pons Pujol (2000), p. 1263; Id. (2003), p. 230.

16. Ponsich (1964b), p. 276, núm. 73; Id. (1970), p. 281; Pons Pujol (2000), p. 1263; Id. (2003), p. 230.

17. Ponsich (1970), pp. 214-7; Laporte (1974), p. 203; Pons Pujol (2003), p. 240.

18. Ponsich (1970), p. 279; Pons Pujol (2000), p. 1262; Id. (2003), p. 230.

capital, al contrario que en la comarca, se desconocen dependencias industriales relacionadas con la salazón de pescados, aunque los productos salazoneros fueron exportados desde este puerto, al menos durante el Alto Imperio, como demuestra el grafito COD TING VET grabado en las ánforas Pompeia VII y Beltrán IIB halladas en el relleno de uno de los conductos calefactores [19].

a) *Cotta*. Se trata de uno de los ejemplos de factorías de salazón de la comarca de *Tingis*, ubicada en el yacimiento antiguo, que se ha decidido denominar *Cotta* [20]; es la más completa y mejor conservada del área del Círculo del Estrecho; situada en la costa atlántica marroquí. Su cronología se sitúa con claridad entre final del siglo I a.C. y finales del siglo III d.C. [21].

b) *Zahara*. Se sitúa en una playa denominada Zahara, al oeste de la laguna Alcazarsegher, en la orilla de un pequeño río entre las dunas [22]. Se trata de una fábrica de salazón, instalada en algún momento del siglo II d.C., que permaneció hasta la primera mitad del siglo III.

c) *Ksar Segher*. El puerto del Ksar Segher, situado a 35 Km al este de Tánger y a 37 Km al oeste de Ceuta, ocupa una posición estratégica en el estrecho y ofrece uno de los mejores refugios para los navegantes [23]. Es casi imposible fechar con precisión la construcción de esta fábrica; la cerámica sigillata corresponde a principios del siglo II d.C.; no obstante, quizás, el edificio estuvo aún ocupado durante los siglos IV y V d.C. [24].

19. Beltrán (1970), p. 446.

20. Tissot (1878), pp. 187-8; Besnier (1912), pp. 23-4; Michaux-Bellaire (1921), pp. 26-42, 403-11, 412-41; Laredo (1954), pp. 360-1; Euzennat (1957), p. 220; Ponsich (1960), pp. 476; Id. (1960), pp. 471-5; Villard (1960), p. 12; Ponsich (1964b), p. 266, núm. 22; Ponsich, Tarradell (1965), pp. 55-68; Ponsich (1970), pp. 206-11; Beltrán (1970), p. 446; Ponsich (1982), p. 802; Id. (1988), pp. 150-9; Gozalbes (1997), p. 124 y p. 127; Cheddad (2000), p. 1809; Carrera Ruiz (2000), p. 48; Villaverde Vega (2001), p. 88; Pons Pujol (2003), p. 285.

21. Étienne, Mayet (2002), p. 75.

22. Ponsich, Tarradell (1965), pp. 68-71; Ponsich (1988), p. 159, figs. 87-88; Gozalbes (1997), p. 127; Cheddad (1998), p. 1807; Pons Pujol (2003), p. 287.

23. Tarradell (1966), p. 443; López Pardo (1996), p. 265; Cheddad (1998), pp. 1806-7.

24. Ponsich (1988), p. 162.

2.2. Producción de cerámica

Dentro de toda la cadena productiva de la industria de salazón el último eslabón lo constituye la industria de alfarería vinculada a la comercialización de esta actividad económica. También, en la región de Tánger se producía aceite, cereales y pescado. Estos productos agrarios y pesqueros necesitan envases para llevarlos y transportados a otros sitios, lo cual, surge la necesidad de fabricar ánforas y envases para el comercio. Tenemos testimonios que estas ánforas halladas en la región de *Tingis* fueron fabricadas en los hornos locales y otras importadas desde el exterior[25].

En alrededor del campamiento del Gándori se han hallado grandes cantidades de ladrillos y tejas que llevan la marca de FACTA GILD[26] que está documentada en *Gilda*; por lo tanto, estamos hablando de una industria local que ha empezado desde la época de Claudio.

Algunas firmas de ladrillo revelan el nombre del procurador; como lo demuestra algunas inscripciones halladas en la región de Tánger[27]:

IMP AVG *Imp(erator) Aug(ustus)*[28].

La inscripción más antigua de Marruecos romano, como se constata la aparición del nombre de Augusto. Esta marca de ladrillo se encuentra también en *Baelo*, lo cual plantea relación entre la región de Tánger y la Bética en época imperial[29].

EX FIGVL CAES N *Ex figul(ina) Caes(aris) n(ostri)*[30].

La marca de la estampilla refleja la actividad de fabricación de ladrillos del nombre de la familia grabada en el ladrillo o teja. R. Thouvenot[31] cree que el dueño pertenece a la familia de Adriano

25. Ponsich (1970), p. 253.

26. Chatelain (1968), p. 116.

27. Besnier (1908), p. 430, núm. 2; Michaux-Bellaire (1908), p. 432; Chatelain (1942), p. 7, núms. 24-25; Thouvenot (1954), p. 215; Etienne, Mayet (1971), p. 65.

28. *ILMar.*, 24.

29. Etienne, Mayet (1971), p. 60.

30. *ILMar.*, 25.

31. Thouvenot (1954), pp. 213-6.

que se encargaba de gobernar la provincia como un procurado privado, es decir, se encargaba de administrar los bienes del imperio en la provincia. En la región de Tánger tenemos argumentos de esta función administrativa de los bienes imperiales en la época Adriano; hay sello (HADRI AVG) en algunos ladrillos y tejas hallados en la región de Tánger [32].

El descubrimiento de rastros de hornos y las cerámicas cerca del campamiento del Gándori indican la presencia de un horno en la zona y la persistencia de una fabricación de ladrillos y tejas a lo largo de los siglos. Esta industria fue instalada en la época de Adriano como lo demuestra la firma HADRI AVG y ha continuado hasta el final del siglo IV d.C., fabricando ladrillos de marca ANTO AVG y EX FIGVL CAES que no nos aporta ningún dato sobre su cronología [33].

En consecuencia, desde la época imperial, los hornos producen materiales sellados, en todos los casos con marcas imperiales, pues seguramente eran destinados a construcciones o vinculados al estado [34].

Bibliographie

Beltrán M. (1970), *Las ánforas romanas en España*, Zaragoza.

Besnier M. (1908), *Découverte d'une nécropole romaine à Tanger*, «Revue du monde musulman», 6, 1908, pp. 410-8.

Besnier M. (1912), *Recherches archéologiques au Maroc*, «Archives Marocaines», 18, pp. 373-400.

Brouquier-Reddé V., El Khayari A., Ichkhakh A. (2001), *Recherche sur les monuments religieux de la Maurétanie tingitane de L. Chatelain à la mission Temples*, en *Actes des Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine, "Plus d'un siècle de recherches archéologiques au Maroc", Rabat, 1-4 July 1998*, Rabat, pp. 187-97.

Carrera Ruiz J. C. (2000), *La pesca, la sal y el comercio en el Circulo del Estrecho. Estado de la cuestión*, «Gerion», 18, pp. 43-76.

Chatelain L. (1968), *Le Maroc des Romaines*, Paris.

Cheddad A. (2000), *Notes sur quelques sites archéologiques du Nord marocain*, en *L'Africa romana XIII*, pp. 1803 ss.

Étienne R., Mayet F.(1971), *Briques de Belo. Relation entre la Maurétanie Tingitane et la Bétique au Bas-Empire*, «MCV», 7, pp. 59-74.

32. Ponsich (1970), p. 265.
33. Michaux-Bellaire (1908), p. 406; Ponsich (1970), p. 265.
34. Villaverde Vega (2001), p. 87.

ÉTIENNE R., MAYET F. (2002), *Salaisons et sauces de poisson hispaniques*, Paris.

EUZENNAT M. (1960), *L'archéologie marocaine de 1958 á 1960*, «BAM», IV, pp. 523-60.

EUZENNAT M. (1957), *L'archéologie marocaine 1955-1957*, «BAM», II, pp. 241-54.

GOZALBES E. (1997), *Economía de la Mauretania Tingitana (siglos I a. de C.-II d. de C.)*, Ceuta 1997.

KHATIB-BOUGIBAR N. (1966), *L'Archéologie marocaine en 1964-1965*, «BAM», VI, pp. 539-50.

LAREDO A. I. (1954), *Recientes descubrimientos arqueológicos en la zona internacional de Tánger*, en *I Congreso Arqueologico del Maruecos Español*, Tetuán, pp. 359-66.

LÓPEZ PARDO F. (1996), *Los enclaves fenicios en el Africa noroccidental: del modelo de las escalas nauticas al de colonizacion con implicaciones productivas*, «Gerion», 14, 1996, pp. 251-88.

MICHAUX-BELLAIRE E. (1908), *Fouilles dans la nécropole romaine de Tanger*, «Revue du monde musulman», 6, pp. 419-32.

MICHAUX-BELLAIRE E. (1921), *Tanger et sa zone, ville et tribus*, Paris.

MUEDEN R. (2001), *Le estructura económica de la Mauretania Tingitania según las fuentes*, Granada.

PONS PUJOL LL. (2000), *La economía de la Mauritania Tingitana y su relación con la Baetica en el Alto Imperio*, en *L'Africa romana XIII*, pp. 1251 ss.

PONS PUJOL LL. (2003), *Organización y función de la Mauretania Tingitania en el Imperio Romano (siglos I-III d. de C.)*, Barcelona.

PONSICH M. (1964a), *Exploitations agricoles romaines de la région de Tanger*, «BAM», V, pp. 235-52.

PONSICH M. (1964b), *Contribution a l'Atlas archéologique du Maroc: région de Tanger*, «BAM», V, pp. 235-52.

PONSICH M. (1970), *Recherche archéologique à Tanger et dans sa région*, Paris.

PONSICH M. (1982), *Tanger antique*, en *ANRW*, II.10, 2, 1982, pp. 787-816.

PONSICH M. (1988), *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geoeconomicos de Betica y Tingitania*, Madrid.

PONSICH M., TARRADELL M. (1965), *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, (Coll. Université de Bordeaux et Casa de Velázquez, Bibliothèque des Hautes Etudes Hispaniques, 36), Paris.

POYATO HOLGADO C., HERNANDO GRANDE A. (1988), *Relaciones entre la península Ibérica y el Norte de Africa: marfil y campaniforme*, en *I Congreso Internacional el Estrecho de Gibiltar (Ceuta 1987)*, Madrid, pp. 317-30.

SOUVILLE G. (1965), *Influences de la Péninsule Ibérique sur les civilisations post-néolithiques du Maroc, Homenaje al Abate Breuil*, Barcelona, p. 420.

Tarradell M. (1966), *Contribution à l'Atlas archéologique du Maroc: région de Tétouan*, «BAM», vi, pp. 425-43.
Thouvenot R., (1954), *Les manufactures impériales au Maroc romain*, «PSAM», 10, 1954, pp. 213-6.
Tissot Ch. (1878), *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, Paris.
Villard F. (1960), *Ceramique grecque du Maroc* «BAM», iv, pp. 1-26.
Villaverde Vega N. (2001), *Tingitana. En el Atiguédad Tardía (siglos iii-iv)* Madrid.

Hicham Hassini

Réflexions économiques et chronologiques sur le site de *Cotta*

Le site de *Cotta* est célèbre pour son usine des salaisons de poisson. La bonne conservation de cette usine avait permis aux archéologues de déterminer avec précision le circuit ou le système d'exploitation et de transformation du poisson. Les différentes composantes de cette unité facilitent la compréhension du processus de la fabrication depuis l'entrée du poisson jusqu'à la mise en amphore du produit préparé prêt à la consommation.

Mais depuis la découverte et la fouille de ce centre par M. Ponsich [1], il est resté en marge de la recherche archéologique, si

Tableau 1: Catalogue des amphores.

Tipe	Effectif	Pourcentage
Beltrán 2b	123	75,92
Dressel 20 B et C	17	10,49
Dressel 2-4	10	6,17
Maurétanie Césarienne	3	1,85
Africaine II C	2	1,23
Dressel 1	1	0,61
Almagro 50	2	1,23
Dressel 18	1	0,61
Haltern 70 tardive	1	0,61
Gauloise 4	1	0,61
Indéterminée	1	0,61
Totaux	*162*	*99,94*

* Hicham Hassini, Conservateur de *Lixus*, Délégation régionale du Ministère de la Culture de Larache.

1. Ponsich, Tarradell (1965), p. 68; Ponsich (1970), p. 207.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 425-440.

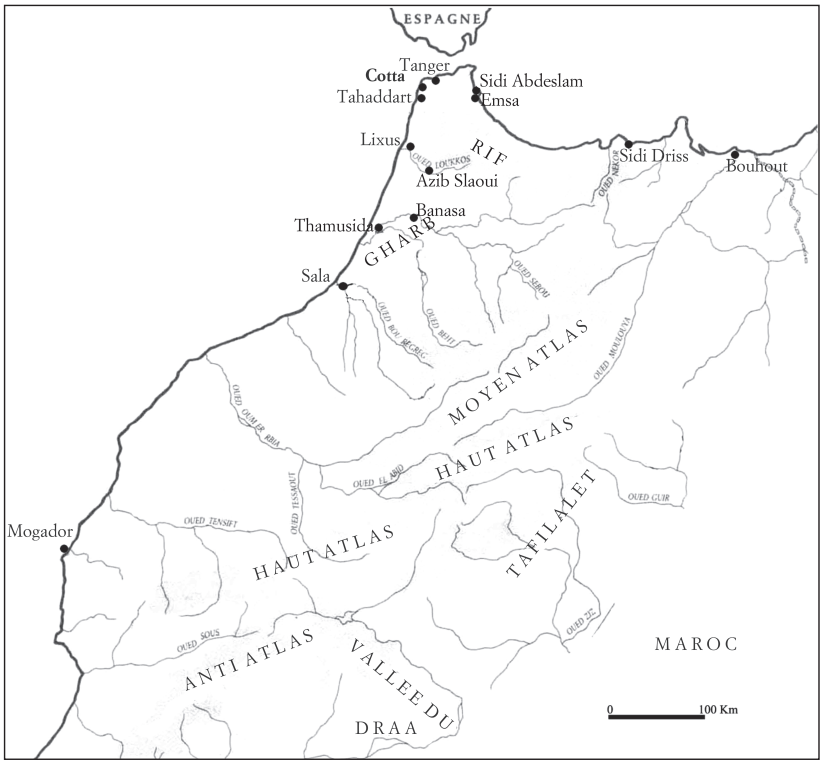


Fig. 1: Carte du Maroc avec situation des principales cités et centres antiques.

on excepte toutefois quelques rares mentions ou notes qui traitent de certains aspects du centre[2].

L'étude des amphores du site[3], nous a fourni de nouvelles données que nous allons tenter de développer afin de proposer de nouvelles hypothèses d'ordre économique et chronologique.

Cependant, la présentation de tous les types d'amphores qui ont été trouvés sur le site semble s'imposer, nous allons donc procéder à l'établissement d'un catalogue des amphores de *Cotta*.

2. Akerraz (1998), p. 8.
3. Etude effectuée dans le cadre de la préparation d'une thèse: Hassini (2000-2001).

1
Beltrán 2b

Grâce à la vocation industrielle du centre de *Cotta*, les amphores à saumure Beltrán 2b sont les plus nombreuses, représentées par 6 amphores entières et 215 fragments de bords.

Ces amphores ont été retrouvées dans les sites antiques du Maroc tels que Tanger, *Lixus*, *Banasa*, *Thamusida*, *Sala*, Mogador, Kouass, *Volubilis* et Dchar-jdid. Mais leur fréquence dans ces sites est plus faible qu'à *Cotta*.

Ces amphores ont été produites dans les ateliers espagnols de Puerto Real (Cadiz) et dans ceux de Punta Umbria (Huelva)[4]. Etant donné l'existence d'importantes usines de salaisons sur les côtes marocaines à l'époque romaine, la fabrication des amphores Beltrán 2b localement serait très probable, mais jusqu'à présent aucune trace de l'existence de cette activité n'a été repérée.

Les inscriptions peintes relevées sur les amphores Beltrán 2b attestent que celles-ci étaient produites pour contenir les salaisons de poisson[5].

Parmi les amphores présentes à *Cotta* ce modèle est le seul destiné à contenir les productions du centre, et sa présence semble correspondre à la durée de l'activité de *Cotta* probablement jusqu'au milieu du III^e^ siècle ap. J.-C. Effectivement, à *Thamusida*, des exemplaires de ce type ont été trouvés dans des niveaux datés du III^e^ siècle ap. J.-C.[6].

Tableau 2: Présence du type Beltrán 2b dans les sites marocains.

Sites	Tanger	*Cotta*	Kouass	*Lixus*	*Banasa*	*Thamusida*	*Sala*	Mogador	*Volubilis*
%	20,79	75,92	1,30	1,40	22,38	8,43	1,96	4,76	20,40

La quantité d'amphores retrouvés mérite des commentaires. Il est vrai qu'il est peu aisé de donner des réponses satisfaisantes pour ces quantités, car il faudrait prendre en considération la présence des autres types d'amphores en l'occurrence à saumure. D'autant

4. Beltrán Lloris (1974), p. 110-2.
5. Liou, Maréchal (1978), p. 169.
6. Morel *et al.* (1965), p. 185.

plus que nous ignorons toujours, vue que la Maurétanie Tingitane était une productrice de salaisons de poisson, si ces amphores d'origine espagnole étaient produites localement.

Nous remarquons toutefois que la présence des amphores Beltrán 2b dans certains villes et centres côtiers, producteurs de saumure comme *Lixus*, Kouass et probablement *Sala* est très faible. On ne connaît aucun autre type d'amphores susceptible d'avoir véhiculé cette denrée à l'époque impériale. Par contre, ces amphores dépassent les 20% de l'ensemble du matériel amphorique retrouvé dans des centres urbains de consommation comme Tanger et *Banasa*, et plus de 8% à *Thamusida*.

A *Cotta*, le type Beltrán 2b prédomine, il représente à lui seul plus des 3/4 de l'ensemble du matériel amphorique. Cette présence doit être mise en relation avec la vocation industrielle du centre de Cotta spécialisé dans la conservation fabrication du poisson. Si cette présence semble normale à *Cotta*, on ne peut expliquer la faible quantité d'amphores de ce type trouvées à *Lixus* qui étaient à l'époque provinciale le plus grand complexe de l'empire spécialisé dans cette industrie.

En ce qui concerne la production de cette amphore, nous savons que les ateliers de Puerto Real (Cadiz) et ceux de Punta Umbria (Huelva) ont participé à sa fabrication[7]. Nous n'allons pas développer la question de la production locale de ces amphores, mais nous allons quand même donner quelques informations qui pourraient nous aider à trouver éventuellement des éléments de réponse.

Tout d'abords, il faut signaler que des exemplaires du type Beltrán 2b trouvés à Vindonissa, à Pompéi et à Rome portent l'inscription peinte: *Cord(ula) Ting(itarum) Vet(us)*[8]. Il est vrai que ces inscriptions attestent que le produit transporté est d'origine marocaine, mais rien ne prouve que l'amphore est de production locale. Cependant, il faut signaler que le récipient n'est qu'un simple emballage perdu, et c'est la production du contenu qui entraîne la fabrication du récipient, et non le contraire. Nous savons également que les ateliers de fabrication des amphores sont toujours situés à proximité des usines de salaisons, et que la production des amphores est bien ancrée dans le pays depuis l'époque préromaine comme c'est le cas de Kouass. Donc, l'industrie de

7. Beltrán Lloris (1970), p. 110-2.
8. Liou, Maréchal (1978), p. 169.

saumure développée dans la région comprise entre Tanger et *Lixus* aurait entraîné une fabrication correspondante d'amphores.

2
Dressel 2-4

Le type Dressel 2-4, d'origine italienne[9], est également produit en Tarraconnaise[10] et en Gaule Narbonnaise[11] où 13 ateliers ont participé à la production de cette forme, remplacera les amphores Dressel 1.

Des quinze fragments de lèvres trouvés à *Cotta*, onze ont une pâte tarraconnaise et des 21 anses trouvées dans ce même, vingt proviennent de cette région. Ceci nous autorise à penser que le vin de Tarraconnaise était le plus consommé à *Cotta*.

Les amphores Dressel 2-4 italiennes remplacent à partir du milieu du 1er siècle av. J.-C. les amphores Dressel 1. Le début des exportations des Dressel 2-4 espagnoles marque la fin du 1er siècle av. J.-C.[12], et durera pendant toute la première moitié du 1er siècle ap. J.-C.[13]. La production des amphores Dressel 2-4 apparaît en Gaule dès la fin du 1er siècle av. J.-C. et précisément vers 30-20 av. J.-C. et cesse au cours du 1er siècle ap. J.-C.[14].

Le matériel amphorique de *Cotta* est caractérisé également par l'abondance des amphores à vin Dressel 2-4 qui représentent 6,21% de l'ensemble du matériel amphorique du site. *Cotta* est le seul site où il est relativement présent par rapport aux autres sites de la côte atlantique, où il est à peine représenté ou complètement absent.

Il est peu aisé d'expliquer la grande quantité d'amphores Dressel 2-4 à *Cotta*, bien que il est difficile de comparer un centre d'activité industrielle avec un centre urbain. Nous pouvons remarquer toutefois qu'à côté des amphores Beltrán 2b à saumure, et des Dressel 20 à huile, le type Dressel 2-4 est le seul récipient à vin présent sur le site. Cette présence peut donc être tout à fait justifiée, sauf que les deux premiers types sont diffusés à l'époque impériale, le type Dressel 2-4 semble avoir disparu avant le milieu du 1er siècle av. J.-C. En effet, la présence de ce type à *Cotta* pose

9. Hesnard (1977), p. 158-68; Zevi, Tchernia (1972), p. 35-67.
10. Zevi, Tchernia (1972), p. 35-67.
11. Laubenheimer (1989), p. 123; Bertucchi (1982), p. 159.
12. Hesnard (1986), p. 53.
13. Zevi, Tchernia (1972), p. 53-4.
14. Laubenheimer (1989), p. 123.

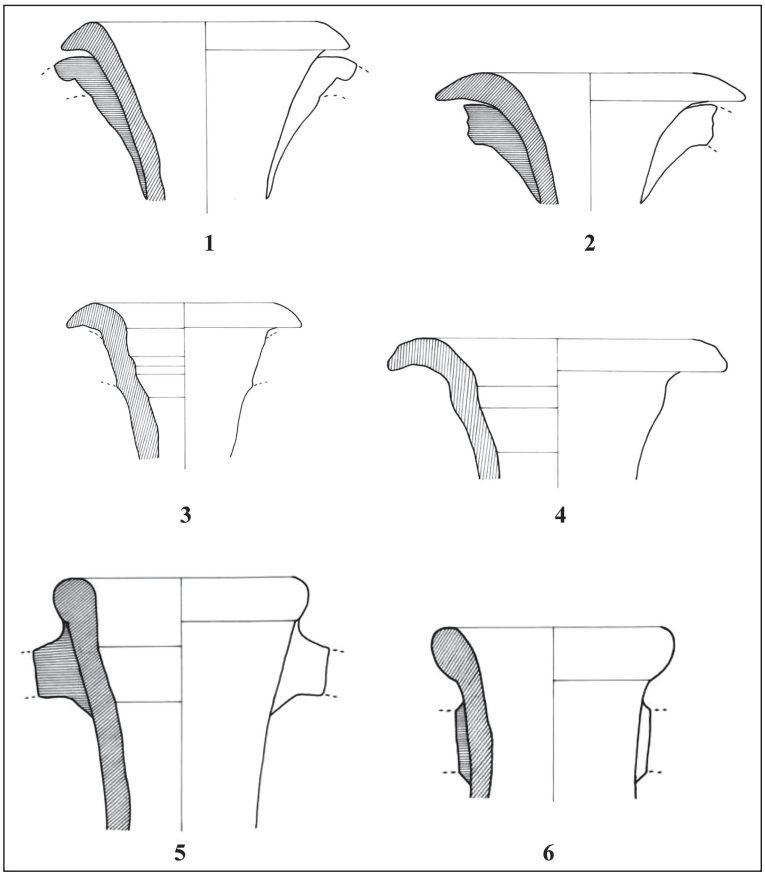


Fig. 2: (1-4) Beltrán 2b; (5-6) Dressel 2-4.

un problème d'ordre chronologique que nous developperons plus loin.

3
Dressel 20

Ce type d'amphore représente 10,55% de l'ensemble des amphores de *Cotta*. Sa forme est composée de trois variantes distinctes. La variante Dressel 20A, attestée à *Lixus*, *Banasa*, *Thamusida* et *Sala*, datée de l'époque augustéenne au milieu du I^{er} siècle ap. J.-C.; la variante B a été trouvée à Tanger, *Cotta*, *Lixus*, *Banasa* et Mogador, et elle a

Tableau 3: Le type Dressel 2-4 dans les sites du littoral atlantique.

	Tanger	*Cotta*	Kouass	*Lixus*	*Banasa*	*Thamusida*	*Sala*	Mogador
n° ex.	2	10	1	4	–	–	2	1
%	1,98	6,17	0,2	0,62	–	–	1,30	1,58

circulé de l'époque flavienne au milieu du IIe siècle; alors que la variante C datée du milieu du IIe siècle au IIIe siècle, a été trouvée à Tanger, *Cotta*, *Lixus*, *Banasa* et *Sala*.

Ces amphores à huile ont été exclusivement fabriquées en Bétique, le long du fleuve Guadalquivir, entre Séville et Cordoue[15].

Deux de trois variantes B et C sont presentes à *Cotta*. La variante A, la plus ancienne est inexistante, 7 des 8 fragments des bords appartiennent à la variante B, utilisée de l'époque flavienne au milieu du IIe siècle ap. J.-C., au contraire la variante C, a circulé du milieu du IIe et au milieu du IIIe siècle ap. J.-C.[16].

Cette nette régression de l'importation de l'huile de Bétique a touché non seulement la province de Maurétanie Tingitane[17], mais semble-t-il tout le monde romain et particulièrement Rome, principal client de la Bétique[18]. Cette diminution de la production et de la commercialisation de l'huile de Bétique s'est répercutée sur le récipient, qui est passé du type Dressel 20 au type Dressel 23 plus petit, dès le milieu du IIIe siècle ap. J.-C.[19].

4
Maurétanie Césarienne

Le type représente à *Cotta* 1,86% de l'ensemble des amphores du site. Il est présent dans tous les sites de la côte atlantique-marocaine[20], mais sa présence demeure peu importante.

Il a été aisé établir avec précision le lieu de production de ce

15. Desbats, Picon (1980), p. 637-48; Remesal Rodriguez (1986), p. 210.
16. Brun (1988), p. 26-7; Colls *et al.* (1992), p. 126.
17. Hassini (2000-01), p. 120-4.
18. Villaverde Vega (1992), p. 333-47; Remesal Rodríguez (1998), p. 183-99; Id. (1977-78), p. 87-142; Id. (1983), p. 115-31.
19. Remesal Rodríguez (1998), p. 183-99.
20. Hassini (2000-01), p. 19, figs. 98-121.

type d'amphores car la plupart de celles-ci portent une marque sur l'anse aplatie: *Ex Prov(incia) / Maur(etaniae) Caes(ariensis) / Tubus(uctu)*. Le lieu de production est donc *Tubusuctu*: l'actuelle Tiklat qui se trouve à 25 km au sud-ouest de Bejaia (Bougie), l'antique *Saldae*[21].

A notre connaissance, ce type d'amphores est le seul qui a été produit en Maurétanie Césarienne. Bien que, cette province était réputée pour ses productions de vin[22] et d'huile[23] surtout dans la région de Bougie. C'est pour cette raison que les archéologues n'ont pas pu se prononcer définitivement sur l'usage de ce type d'amphore. En effet, *Tubusuctu* produit essentiellement deux denrées fort appréciées dans l'antiquité: l'huile et le vin, et il fallait fabriquer des emballages sous forme d'amphores pour commercialiser ces richesses. Or, il paraît que les amphores connues sont les seuls récipients fabriqués dans cette province. Ce type d'amphore a pu donc véhiculer les deux produits.

Ce même phénomène a concerné d'autres types d'amphores comme le type Africaine II destiné à l'huile et aux salaisons de poisson[24], et le type Dressel 2-4 qui aurait transporté le vin et les salaisons[25].

La production de ces amphores a commencé au début du III^e^-siècle ap. J.-C. J. Keay avait daté ce type entre le premier quart du III^e^ et le milieu du IV^e^ siècle ap. J.-C.[26]. La place des corporations à Ostie est ornée d'une mosaïque datée entre 190 et 200 ap. J.-C. où des amphores de *Tubusuctu* sont représentées[27]. A Ostie encore, les fouilles des thermes du nageur ont permis de dater ces amphores entre 230 et 250 ap. J.-C.[28]. Il semble donc que la production de ces amphores avait débuté dès la fin du II^e^ siècle, mais elle ne va devenir importante que vers le milieu du siècle suivant.

21. Laporte (1976-78), p. 146-9.
22. Laporte (1976-78), p. 149.
23. Camps-Fabrer (1953), p. 30.
24. Panella (1983), p. 174; Tchernia, Zevi (1969), p. 187; Lequément, (1975), p. 157; Mayet (1978), p. 383-4.
25. Laubenheimer (1989), p. 123.
26. Keay (1984), p. 87.
27. Laporte (1976-78), p. 135
28. Panella (1973), p. 601.

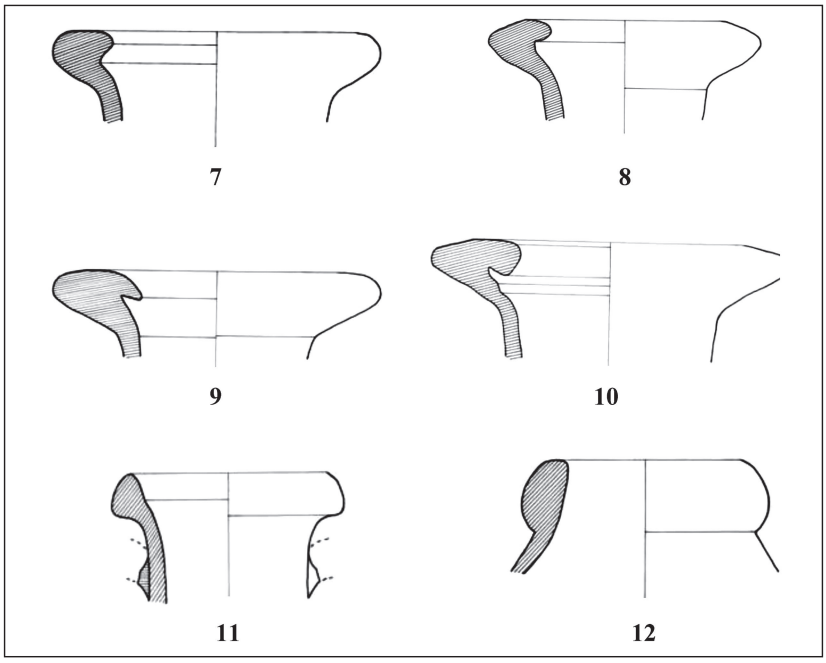


Fig. 3: (7-10) Dressel 20; (11) Maurétanie Césarienne; (12) Africaine IIC.

5
Africaine IIC

Le type d'amphores appelé Africaine II regroupe 4 variantes, A, B, C et D qui se distinguent l'une de l'autre seulement par la forme du bord. Cette distinction n'a aucune valeur chronologique puisque les quatre variantes sont contemporaines.

Le type Africaine II est présent à Tanger, *Lixus*, *Cotta*, *Banasa*, *Thamusida*, *Sala* et Mogador[29].

Comme pour les amphores de Maurétanie Césarienne, le contenu des amphores de type Africaine II reste toujours problématique. Deux denrées sont toutefois confirmées: l'huile[30] et les salaisons de poisson[31]. Les découvertes sous-marines, les analyses, le cadre

29. Hassini (2000-01), p. 63-5, figs. 443-64.

30. Panella (1973), p. 588; Tchernia, Zevi (1969), p. 187.

31. Lequément (1975), p. 678-9; Id. (1976), p. 181; Ben Lazreg *et al.* (1995), p. 103-42; Bost *et al.* (1992), p. 143-4.

géoéconomique de la production des amphores et d'autres facteurs encore ne permettent pas d'éliminer l'un de ces deux produits. Ces amphores seraient produites pour commercialiser les deux principales richesses de l'Afrique.

L'amphore Africaine II a été produite dès la fin du II^e siècle ap. J.-C., et l'apogée de sa commercialisation doit être situé entre 230 et 250 ap. J.-C. d'après C. Panella[32] et entre 250 et 280 ap. J.-C. d'après F. Zevi et A. Tchernia[33]. Ce type et surtout la variante D[34] a subsisté jusqu'aux dernières décennies du IV^e siècle ap. J.-C.

6
Autres types et conclusions

D'autres types d'amphores, peu représentatifs, on été retrouvés dans le site de *Cotta*: il s'agit des types Dressel 1, Gauloise 4, Haltern 70 tardive[35], Dressel 18, Almagro 50 et un bord d'amphore de type indéterminé qui, d'après les caractéristiques techniques (pâte[36] et morphologie du fragment), peut appartenir aux amphores gauloises, type Dressel 30, dit à lèvre en bandeau et à pied annulaire[37]. Tous ces types ne sont représentés que par quelques fragments de bord. Ils ont contenu des denrées différentes (vin pour Dressel 1, Gauloise 4, Haltern 70 tardive; et saumure pour Dressel 18 et Almagro 50) et remontent à des périodes distinctes.

Malgré la vocation industrielle du centre de *Cotta*, il était également un petit noyau de consommation, il faut signaler effectivement que le centre renferme une maison d'habitation.

6.1. Réflexions économiques

Le centre de *Cotta*, faisait partie à l'époque romaine, d'un ensemble d'installations à caractère industriel, spécialisé dans l'industrie des salaisons de poisson[38]. Il s'agit en fait d'une sorte de *consor-*

32. Panella (1972), p. 102; Id. (1983), p. 176.

33. Tchernia, Zevi (1969), p. 185.

34. Panella (1983), p. 176.

35. C'est la première fois que cette forme est attestée au Maroc. Martin-Kilcher (1987), p. 385-9.

36. La pâte est beige claire, très fine et compacte, contient de minuscules particules de mica surtout.

37. Baudoux (1996), p. 53-5.

38. Ponsich, Tarradell (1965).

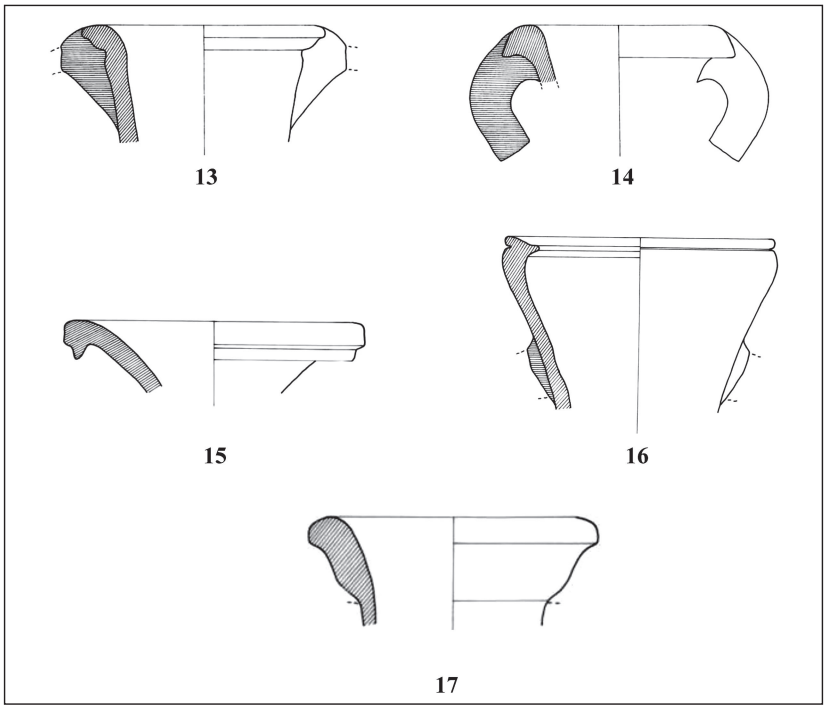


Fig. 4: (13-14) Almagro 50; (15) Dressel 18; (16) Haltern 70 tardive; (17) forme indéterminée.

tium qui englobait toutes les exploitations du même genre installées sur les deux rives du détroit dans le cadre du circuit de Gibraltar[39].

Malgré ses dimensions, comparées par exemple au complexe de *Lixus*, le centre de *Cotta*, contribuait activement à cette industrie; grâce à la capacité de ses bassins, il pouvait produire jusqu'au 270.000 litres par campagne de pêche[40]. Le grand nombre d'amphores de type Beltrán 2b trouvées sur le site, indique que ces sont ces récipients, qui étaient utilisées pour contenir et commercialiser la production du centre.

Si on prend en considération la capacité moyenne de chaque amphore qui est de 40 litres, cette production nécessitait environ

39. Hassini (2006), p. 803-12.
40. Hesnard (1998), p. 174.

6750 amphores par campagne de pêche. Jusqu'à présent, aucun atelier de production des amphores aux environs immédiats de *Cotta* n'a été signalé. A *Lixus*, qui renferme le plus grand complexe industriel de son genre à l'époque romaine, aucune trace de fabrication d'amphores n'a été attestée dans les environs du site.

La proximité de *Cotta* à Cadiz et à Huelva[41], où des ateliers de production d'amphores de type Beltrán 2b ont été attestés, pourrait suggérer que les amphores sont amenées vides pour être remplies sur place. C'est une probabilité qu'on peut prendre avec beaucoup de précautions, la fabrication des amphores n'est généralement qu'une activité annexe aux industries de production des denrées alimentaires. L'amphore n'est qu'un emballage perdu, sans grande valeur, et dont la fabrication n'était pas si complexe.

Si le type Beltrán 2b servait à contenir et commercialiser la production du centre de *Cotta*, l'huile et le vin contenus dans les amphores de type Dressel 20, Maurétanie Césarienne, Africaine II et Gauloise 4, trouvées sur place et datant de l'époque impériale, étaient destinés à la consommation locale.

A partir du milieu du III^e^ siècle ap. J.-C., l'industrie de salaison semble s'arrêter à *Cotta*, et une huilerie à deux pressoirs fut installée[42]. L'arrêt ou le ralentissement de l'industrie de salaison semble affecter non seulement le centre de *Cotta*, mais aussi toutes les installations de salaisons du détroit[43].

Nous ne connaissons pas les raisons de cette crise, mais on peut, au contraire, trouver des explications concernant l'installation de l'huilerie à *Cotta*. En effet, pendant le III^e^ siècle, toute la province semble se doter d'un nombre assez important d'huileries[44]. C'est un phénomène qui a particulièrement intéressé la Tripolitaine, la Byzacène et la Numidie, au point que l'huile produite dans ces provinces romaines était exportée dans tout le monde romain, et a pu concurrencer la fameuse huile de Bétique[45]. Ce développement de la culture de l'olivier et la production de l'huile en Afrique, est généralement mis en relation avec la décision de l'empereur Septime Sévère qui a libéré ces activités et a levé l'impôt imposé par César.

41. Beltrán Lloris (1970), p. 110-2.

42. Ponsich (1970), p. 284.

43. Ponsich Tarradell (1965).

44. Akerraz, Lenoir (1981-82), p. 69-120.

45. Remesal Rodríguez (1998), p. 183-99; Id. (1977-78), p. 87-142; Id. (1983), p. 115-31; Beltrán Lloris (1983), p. 337-47.

Les amphores à huile d'importation, présentes à *Cotta*, sont pour la plupart antérieures au IIIe siècle ap. J.-C.: il s'agit précisément de la variante B du type Dressel 20 de Bétique. Les amphores à huile africaine sont à peine représentées à *Cotta*.

6.2. Réflexions chronologiques

D'après M. Ponsich, le site de *Cotta* aurait été occupé dès le IIIe-IIe siècle av. J.-C., l'implantation originelle de l'usine est située au Ier siècle av. J.-C., elle était en plein essor à l'époque de Juba II et de Ptolémée et abandonnée définitivement vers le milieu du IIIe siècle ap. J.-C.[46].

Cependant, d'après le matériel amphorique et celui signalé par M. Ponsich[47], il semble difficile de remonter jusqu'au IIIe-IIe siècle av. J.-C. Effectivement, la couche la plus ancienne du site fouillée par M. Ponsich ne contenait pas de matériel archéologique antérieur au Ier siècle av. J.-C. Elle a livré des lampes, de la céramique à paroi fine et des monnaies d'époque augustéenne[48]. Les types d'amphores existants sont caractéristiques du Ier siècle av. J.-C. Il s'agit des types Dressel 1, Dressel 18 (un seul fragment de bord) et surtout Dressel 2-4.

Il semble donc que la première occupation du site remonterait plutôt à la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. (absence de la céramique à vernis noir). Après cette première occupation, le site semble être abandonné. On assiste effectivement à un vide chronologique durant presque toute la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. Vide qui devait être occupé par les amphores de type Haltern 70 à vin et surtout Dressel 7-11 à saumure. Ces amphores particulièrement bien attestées et parfois même majoritairement représentées dans presque tous les sites antiques du Maroc, sont pratiquement inexistantes à *Cotta*.

Signalons également que, lors de la fouille du site, le fouilleur n'a pas trouvé de traces d'incendie, repérées partout ailleurs dans la région durant la même période (milieu du Ier siècle ap. J.-C.)[49].

L'apogée de la production des amphores Beltrán 2b est situé

46. Ponsich, Tarradell (1965), p. 68, note n. 1; Ponsich (1970), p. 207.
47. Ponsich (1970), p. 207.
48. *Ibid.*
49. *Ibid.*

au courant du trois-quart du I^er^ siècle ap. J.-C.[50]. C'est également la même période de diffusion des amphores Dressel 20B, particulièrement bien attestées à *Cotta*, ce qui nous amène à penser que le centre de *Cotta* fut construit pendant le trois-quart du I^er^ siècle ap. J.-C.

Après deux siècles d'activités, et comme on peut voir dans la plupart des usines de salaisons du détroit de Gibraltar[51], la production semble s'arrêter à *Cotta*, pour laisser la place à l'installation d'une huilerie à deux pressoirs[52].

Bibliographie

Akerraz A. (1998), *Nouvelles remarques sur la façade écroulée de Cotta*, «Nouvelles archéologiques et patrimoniales», 3, p. 8.

Baudoux J. (1996), *Les amphores du nord-est de la Gaule*, (Documents d'Archéologie Française, 52), Paris.

Beltrán Lloris M. (1970), *Las anforas romanas de España*, Saragoza.

Beltrán Lloris M. (1983), *El aceite en Hispania a través de las anforas: la concurrencia del aceite italico y africano*, dans *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad*, *Segundo congreso internacional (Sevilla, 24-28 febrero 1982)*, Madrid, p. 337-47.

Ben Lazreg N. *et al.* (1995), *Production et commercialisation des salsamenta de l'Afrique ancienne*, dans *Productions et exportations africaines, Actualités archéologiques en Afrique du nord*, *V^e^ Colloque International, Pau 1993*, p. 103-42.

Bertucchi G. (1982), *Ateliers de potiers à Marseille*, «RAN», 15, p. 135-60.

Bost *et al.* (1992), *L'épave Cabrera III (Majorque). Échanges commerciaux et circuits monétaires au milieu du III^e^ siècle après Jésus-Christ*, (Publications du Centre Pierre Paris, 23), Paris.

Brun J.-P. (1988), *Les amphores romaines. Guide typologique*, 1 *Les amphores à huile*, extrait des «Annales de SSNATV», 40, fasc. 1, p. 23-9.

Camps-Fabrer H. (1953), *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger.

Desbats A., Picon M. (1980), *Les importations d'amphores de la Méditerranée orientale à Lyon (fin du I^er^ siècle av. J.-C. et I^er^ siècle ap. J.-C.)*, dans *Recherches sur les amphores orientales*, «BCH» Suppl. 13, p. 637-48.

50. Panella (1973), p. 510-1.

51. Ponsich, Tarradell (1965); Ponsich (1988), p. 103-68; Villaverde Vega (1992), p. 333-47.

52. Ponsich (1970), p. 284.

HASSINI H. (2000-01), *Eléments d'histoire économique du Maroc antique. Etude des amphores des sites du littoral atlantique*, Rabat (thèse manuscrite).

HASSINI H. (2006), *Le Maroc et l'Espagne à l'époque antique. Échanges commerciaux ou marché commun?*, dans *L'Africa romana XVI*, p. 813-28.

HESNARD A. (1977), *Note sur un atelier d'amphores Dressel 1 et Dressel 2-4 près de Terracine*, «MEFRA», 89, 1, p. 157-68.

HESNARD A. (1986), *Les amphores: rapport préliminaire*, dans *Table ronde: Gaule interne et Gaule méditerranéenne aux IIe et Ier siècles av. J.-C. (11-13 novembre 1984)*, Paris, p. 47-54.

HESNARD A. (1998), *Le sel des plages* (*Cotta et Tahaddart, Maroc*), «MEFRA», 110, p. 167-92.

KEAY J. (1984), *Late Roman amphorae in the Western Mediterranean. A typology and economic study: the Catalan evidence*, (BAR Int. Ser., 196), Oxford.

LAPORTE J.-P. (1976-78), *Les amphores de Tubusuctu et l'huile de Maurétanie Césarienne*, «BCTH», 12-14b, p. 131-97.

LAUBENHEIMER F. (1989), *Les amphores gauloises: recherches nouvelles sur leur production et leur chronologie*, dans *Amphores romaines et histoire économique*, (Coll. EFR, 114), Rome, p. 105-37.

LEQUÉMENT R. (1975), *Etiquettes de plomb sur des amphores d'Afrique*, «MEFRA», 87-2, p. 667-80.

LEQUÉMENT R. (1976), *Une épave de bas-empire dans la baie de Pampelonne*, «RAN», 9, p. 177-88.

LIOU B., MARÉCHAL R. (1978), *Les inscriptions peintes sur amphores de l'Anse Saint-Gervais à Fond-sur-mer*, «Archaeonautica», 2, p. 109-81.

MARTIN-KILCHER S. (1987), *Die römischen Amphoren aus Augst und Kaiseraugst*: *ein Beitrag zur römischen Handels- und Kulturgeschichte*, (Forschungen in Augst, 7), Augst.

MAYET F. (1978), *Marques d'amphores de Maurétanie Tingitane* (*Banasa, Thamusida, Volubilis*), «MEFRA», 90, p. 357-93.

MOREL J.-P. *et al.* (1965), *Thamusida, III* (Coll. EFR, 2), Rome.

PANELLA C. (1972), *Annotazionze in margine alla stratigrafie delle terme ostiensi del nuotatore*, dans P. BALDACCI *et al.*, *Recherches sur les amphores romaines*, (Coll. EFR, 10), Rome.

PANELLA C. (1973), *Ostia III*, (Studi Miscellanei, 21), Rome.

PANELLA C. (1983), *Le anfore africane della prima, media e tarda età imperiale: tipologia e problemi*, dans *Actes du colloque sur la céramique antique (Carthage)*, dossier 1, Tunis, p. 171-96.

PONSICH M., TARRADELL M. (1965), *Garum et industries de salaisons dans la Méditerranée occidentale*, (Coll. Université de Bordeaux et Casa de Velázquez, Bibliothèque des Hautes Etudes Hispaniques, 36), Paris.

PONSICH M. (1970), *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris.

Ponsich M. (1988), *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geo-económico de Bética y Tingitana*, Madrid.

Remesal Rodríguez J. (1977-78), *La economía oleicola. Nuevas formas de analisis*, «Esp», 50-51, p. 87-142.

Remesal Rodríguez J. (1983), *Transformaciones en la exportacion del aceite betico a mediados del siglo III d.C.*, dans *Producción y comercio del aceite en la Antigüedad (Sevilla, 24-28 febrero 1982)*, cit., p. 115-31.

Remesal Rodríguez J. (1986), *Corpus de los sellos en anforas Dressel 20 hallados en Nimega, Colonia, Mainz, Saalburg, Zugmantel y Nida*, dans Id., *La annona militaris y la exportacion del aceite bético a Germania*, Madrid, p. 113-269.

Remesal Rodríguez J. (1998), *Baetican olive oil and the Roman economy*, «JRA», 29, p. 183-99.

Tchernia A., Zevi F. (1969), *Amphores de Byzacène au bas-empire*, «Ant-Afr», 3, p. 173-214.

Tchernia A., Zevi F. (1972), *Amphores vinaires de Campanie et de Tarraconnaise à Ostie*, dans *Recherches sur les amphores romaines*, (Coll. EFR, 10), Rome p. 35-67.

Van Berchem D. (1937), *L'annone militaire dans l'Empire romain au III^e siècle*, «Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France», 79, p. 117-202.

Villaverde Vega N. (1992), *Comercio maritimo y crisis del siglo III en el «Circulo del Estrecho»: sus repercusiones en Mauretania Tingitana*, dans *V^e Colloque International de l'Afrique du Nord (Avignon 1990)*, Paris, p. 333-47.

Néjat Brahmi

Les autels du culte domestique à *Volubilis*

Une importante quantité d'autels domestiques a été mise au jour sur le site de *Volubilis*. Les autels apparaissent comme des instruments indispensables lors des sacrifices, ils sont aussi le signe permanent des offrandes. C'est pourquoi ces éléments du mobilier religieux, dont le nombre s'élève à plus de 70 exemplaires, constituent un témoignage majeur des pratiques cultuelles rendues dans un cadre privé et plus spécifiquement au sein de la *domus*.

Le culte privé s'oppose au culte public, inscrit dans un cadre public et mettant en œuvre des institutions officielles. Il se définit comme un ensemble d'hommages rendus à des divinités par un groupe (association, famille, etc.) dont le statut n'est pas reconnu publiquement. Ainsi, parmi les cultes privés, les cultes domestiques accomplis au sein de la demeure font intervenir le groupe de la *familia*, c'est-à-dire le maître de maison, sa femme, ses enfants et sans doute aussi ses esclaves et ses affranchis. Dans l'architecture domestique, cette dimension sacrée est matérialisée par l'existence d'un laraire[1] qui peut revêtir des formes très variées et être de différentes tailles. Il peut s'agir d'un simple autel, d'une niche, d'une petite chapelle qui prend l'apparence d'un temple (*aedicula*) ou d'un *sacrarium*. Ce type d'architecture a fait l'ob-

* Néjat Brahmi, Université du Maine, Le Mans.

1. L'emploi du terme «laraire» peut ne pas correspondre à la réalité archéologique, puisque comme le note P. BOYANCÉ, *Les Pénates et l'ancienne religion romaine*, «REA», 54, 1952, p. 112, il s'agit d'un terme qui n'apparaît qu'à l'époque impériale et que son usage à propos des lieux domestiques est le fait des modernes. Voir également M. BASSANI, *Gli spazi cultuali*, in S. BULLO, F. GHEDINI, *Amplissimae atque ornatissimae domus* (AUG., *civ.*, II, 20, 26), vol. I, Roma 2003, p. 154 et note 4, qui relève que l'emploi le plus ancien du vocable *lararium* est attesté dans *SHA*, *Alex. Sev.*, 29, 2 et 31, 4 et dans une inscription (*CIL* IX, 2125) datant du deuxième quart du III^e^ siècle.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 441-460.

jet de publications, notamment pour les sites de Pompéi[2] et de Délos[3]. Néanmoins, il faut noter que le thème de la religion domestique reste un sujet peu traité[4]. Ainsi, le nombre important d'autels découverts à *Volubilis* permet de conduire une recherche sur cet aspect de la religion pour une cité située aux confins méridionaux de l'empire romain.

La présente étude est passée dans un premier temps par la constitution d'un *corpus* d'autels qui a nécessité la mise en œuvre de différentes méthodes de travail. Une prospection du site s'est d'abord avérée des plus indispensables et a permis de localiser près de 35 autels[5]. La consultation des journaux de fouilles, des

2. Les *lararia* de Pompéi ont fait l'objet de publications méthodiques: G. K. Boyce, *Corpus of the lararia of Pompei*, «MAAR», XIV, 1937; D. G. Orr, *Roman Domestic Religion: the Evidence of the Household Shrines*, dans *ANRW* II, 16, 2, 1978, p. 1557-91; T. Fröhlich, *Lararien- und Fassadenbilder in den Vesuvstädten. Untersuchungen zur volkstümlichen Pompejanischen Malerei*, Mainz 1991.

3. Les fouilles de Délos ont livré un ensemble de peintures, d'inscriptions et de monuments datés de la fin du II^e^ et du début du I^er^ siècle av. J.-C. Trente-cinq ensembles de peintures ont été exécutés sur les façades de maisons et sur les autels élevés devant celles-ci. Ces peintures liturgiques ont été attribuées aux Italiens qui constituent alors une communauté importante sur l'île. Pour M. Bulard, *Description des revêtements peints à sujets religieux*, «Exploration archéologique de Délos», IX, 1926; Id., *La religion domestique dans la colonie italienne de Délos*, (BEFAR, 131), Paris 1926, ces fresques relèveraient du culte domestique purement romain des *Lares Familiares*. Il fondait alors cette théorie sur une comparaison systématique avec les peintures de Pompéi. Mais pour Ph. Bruneau, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale* (BEFAR, 217), Paris 1970, p. 589-620, ces peintures font référence au culte des *Lares Compitales* et à la fête des *Compitalia*. Une récente analyse (C. Hasenohr, *Les Compitalia à Délos*, «BCH», 127, 2003, p. 167-249) montre que l'emplacement des autels et des fresques relève d'une tradition grecque et répond à une demande des propriétaires des maisons. Les familles italiennes devaient y procéder à des sacrifices privés à l'occasion des *Compitalia*. En outre, l'auteur envisage que certaines des peintures aient une fonction cultuelle, d'autres une fonction commémorative, ce que semble suggérer les noms inscrits au-dessus de certains personnages dans les scènes qui représentent des sacrifices ou des luttes.

4. Notons cependant une étude récente sur les espaces cultuels dans l'architecture domestique de Tunisie: Bassani, *Gli spazi cultuali*, cit.

5. Pour la plupart, ils sont encore *in situ*. On a procédé à l'élaboration d'une carte de diffusion spatiale des autels à *Volubilis*. Nous ne l'avons pas retenue dans cette communication puisque l'objectif premier de cet article est de mettre à la lumière l'existence d'un tel mobilier cultuel à *Volubilis* et d'insister sur son importance quantitative. Néanmoins, cette carte fait apparaître une répartition relativement homogène dans les différents quartiers, on pourrait noter cependant une prédominance dans le quartier nord-est.

cahiers d'inventaires et des publications[6], qui procèdent à une description méthodique des demeures de *Volubilis*, a contribué à rassembler des éléments d'informations sur ce type de mobilier. Au terme de cette recherche préliminaire, un *corpus* de 73 autels domestiques a été constitué, dont 58 nous sont parvenus complets: 69 sont conservés à *Volubilis* (dans les réserves ou sur le site), deux dans les réserves du Musée archéologique de Rabat[7], et deux petits autels ont été publiés par A. Jodin, mais sans qu'il ait été possible de les localiser; le premier est défini comme étant un brûle-parfums[8] et le second est un petit autel en forme de colonnette[9]. Il va s'en dire qu'il est probable que certains des éléments du *corpus*, même si leur fonction cultuelle est établie, pourraient ne pas relever du domaine purement domestique. Nous les avons ainsi répertoriés selon qu'ils portaient la dénomination «autel domestique» dans les cahiers d'inventaires, ou bien selon qu'ils aient été mentionnés dans les journaux de fouilles qui se rapportent aux demeures privées, ou bien encore selon qu'ils aient été découverts lors de la prospection à l'intérieur même des maisons[10].

6. R. Etienne, *Maisons et hydraulique dans le quartier nord-est à Volubilis*, «PSAM», x, 1954, p. 95 et pl. viii, 2; Id., *Le quartier nord-est de Volubilis*, Paris 1960, p. 35, pl. xlxi; A. Jodin, *Un brûle-parfums punique à Volubilis*, «BAM», iv, 1966, p. 505-10; R. Thouvenot, *La maison d'Orphée à Volubilis*, «PSAM», vi, 1941, p. 51; Id., *Volubilis*, Paris 1949, p. 29; Id., *Le quartier nord-est, rive droite du Decumanus Maximus*, «PSAM», viii, 1948, p. 119; Id., *La maison aux colonnes*, «PSAM», vii, 1945, p. 138; Id., *Maisons de Volubilis: le palais de Gordien et la maison à la mosaïque de Vénus*, «PSAM», xii, 1958, p. 16, 53; Id., *La maison à la Disciplina à Volubilis*, «BAM», ix, 1973-75, p. 341; H. Zehnacker, G. Halier, *Les premiers thermes de Volubilis et la maison à la citerne*, «MEFRA», 77, 1965, p. 109-10; M. Lenoir, *Pour un Corpus des inscriptions latines du Maroc*, «BAM», xv, 1983-84, p. 235.

7. Inv. VOL 99.4.4.1167: autel épigraphique dédié à Vénus, il correspond à *IAMar., lat.*, 366; le second autel est anépigraphique et porte le n° VOL 99.4.2.1101.

8. Jodin, *Un brûle-parfums punique*, cit., emploie l'expression «brûle-parfums» pour désigner cet objet; on peut également le qualifier d'autel puisqu'il dispose, à sa partie sommitale, d'une cavité destinée à l'incinération de parfums ou d'encens. L'appellation *arula* (petit autel) lui correspondrait bien: Id., *Volubilis regia Iubae, contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien*, Paris 1987, p. 92, 240, pl. xvi, 5, 6.

9. *Ibid.*, p. 240, pl. xvi, 4.

10. Il est très improbable que les autels de grandes dimensions aient pu être déplacés en raison de leur poids. En revanche, les autels de moindre dimension ont très bien pu faire l'objet d'un déplacement. En outre, il faut sans doute envisager la possibilité que certains autels aient pu être des autels liés aux *Compitalia* (des autels qui auraient pu se situer devant les maisons ou aux carrefours des rues).

Au-delà de mettre en lumière la richesse d'un tel mobilier cultuel à *Volubilis*, le présent article vise à effectuer une analyse globale du matériel afin d'en proposer une typologie et d'en pointer les spécificités. Ensuite, il convient de s'intéresser à la topographie du religieux dans les maisons, puisque la situation de l'autel détermine dans chaque habitation un espace attribué aux cultes des dieux du foyer. En dernier lieu, une enquête sur les divinités honorées plus particulièrement dans la religion domestique à *Volubilis* sera menée. En effet, l'autel, qui matérialise l'espace sacré de la *domus*, est généralement complété de statuettes à l'effigie des dieux et des déesses auxquels chaque *familia* a choisi de rendre hommage; de ces figurines, les fouilles de *Volubilis* en ont exhumé un nombre important[11].

1
Un mobilier marqué par la diversité

La première caractéristique qui ressort de l'étude globale des autels de *Volubilis* est liée à la diversité des tailles rencontrées: il existe de petits autels (*arulae*) et d'autres qui ont une taille importante (*arae*). L'autel qui présente les dimensions les plus petites est dédié à Mercure et mesure 5,7 cm de hauteur[12]; le plus grand offre une hauteur de 121,5 cm[13]. Il existe donc des autels que l'on pourrait qualifier de «portatifs», qui pouvaient être aisément déplacés, et d'autres qui étaient fixes en raison de leur poids, ce qui pourrait expliquer pourquoi les autels de grande taille sont encore *in situ*.

Ensuite, les autels sont façonnés dans divers matériaux: 29 sont en grès, 18 en calcaire jaune, 16 en calcaire gris du Zerhoun, 6 en molasse, 3 en marne blond et un en terre cuite[14]. Le métal peut également être employé; un journal de fouille mentionne en effet la

11. C. Boube-Piccot, *Les bronzes antiques du Maroc*, vol. I: *La statuaire*, Rabat 1969, p. 187-224. L'auteur classe les petits bronzes à l'effigie des divinités dans la catégorie «statuettes de laraire».

12. Inv. VOL 1172 (réserve de *Volubilis*); découvert entre le 1er et le 5 septembre 1942, dans la l'îlot de la maison du bassin tréflé. Il s'agit de *IAMar., lat.*, 362. Cf. Lenoir, *Pour un Corpus des inscriptions latines*, cit., p. 229, n. 19.

13. Inv. VOL 99.20 (*in situ*, Palais de Gordien).

14. Proportion en % des différents matériaux employés à partir des 73 autels répertoriés: grès 40%, calcaire 24,5%, calcaire gris du Zerhoun 22%, molasse 8%, marne blond 4%, terre cuite 1,5%.

découverte «d'un autel en fer ou en acier d'origine romaine douteuse», dans la maison au bain des Nymphes. Les cahiers d'inventaires de la conservation de *Volubilis* indiquent deux autels en bronze[15]. Signalons également l'existence d'un brûle-parfums de bronze, dont la provenance est inconnue, exposé au Musée archéologique de Rabat[16].

Si l'on s'attache aux profils des autels, on constate également une diversité des formes. Ainsi, le mobilier étant quantitativement important, rend possible l'élaboration d'une typologie à partir des différents profils attestés. On peut définir quatre ensembles qui se distinguent chacun par des éléments communs liés notamment à la taille, au matériau, aux moulurations employées ainsi qu'à la forme rendue par la structure globale de l'autel.

Dans le premier groupe, on propose de ranger tous les autels à perforation (FIG. 1). On comptabilise, dans cette première catégorie, 14 autels dont la caractéristique essentielle est d'offrir d'une perforation cylindrique qui traverse le dé de chacun de ces autels de part en part. Ils se distinguent tous par la forme dite de la «bobine»[17], forme qui renvoie à l'aspect donné par l'ensemble base-dé-corniche. Ces autels offrent les moulures à la fois les plus soignées, mais aussi les plus complexes. La qualité du matériau employé explique en partie ce façonnement soigné, puisqu'à l'exception d'un seul autel de ce groupe[18], ils sont tous réalisés dans le calcaire gris du Zerhoun. Ce matériau, se trouve être celui qui présente les meilleures qualités aussi bien esthétiques que techniques. Il s'agit d'un matériau qui provient des carrières exploitées à partir de la fin II^e^ - début du III^e^ siècle ap. J.-C.[19]. C'est surtout la perforation cylindrique qui traverse le dé des autels qui établit leur unicité et leur singularité. Cette spécificité semble faire de ces au-

15. Cahier d'inventaires n° 1. Ces autels portent les n^os^ 705 et 775 (n° 775 a été découvert le 2 oct. 1927) et sont tous deux indiqués comme étant au musée archéologique de Rabat (vitrine 24). Ce même cahier mentionne un brûle-parfums ou un encensoir en bronze (inv. 10257, découvert le 10 juin 1958) qui provient de la maison au compas et indiqué comme étant également conservé au Musée de Rabat.

16. Inv. 99.1.2.1099 (Musée archéologique de Rabat, vitrine "divinités").

17. Terme emprunté à H. MORESTIN, *Le temple B de Volubilis*, Paris 1980, p. 91, qui l'utilise pour distinguer les autels sculptés sur les stèles retrouvées dans le temple B de *Volubilis*.

18. Inv. VOL 99.35 (réserve de *Volubilis*), autel qui est en calcaire jaune.

19. J. BOUBE, *Documents d'architecture maurétanienne au Maroc*, «BAM», VII, p. 261-367.



Fig. 1: Autel, inv. VOL 15258 (réserve de *Volubilis*).



Fig. 2: Autel, inv. VOL 99.29 (*in situ*).

tels une catégorie bien distincte au sein du *corpus*. A notre connaissance, seul le site de *Banasa* offre un matériel analogue[20]. Il s'agit d'un autel en calcaire, traversé par une ouverture rectangulaire, alors que pour ceux de *Volubilis* elle est cylindrique. Il apparaît donc que les autels à perforation se rencontrent en nombre important à *Volubilis*, mais ils sont aussi présents sur le reste du territoire de la Tingitane. Ce type ne constitue-il pas une spécificité propre aux régions de *Volubilis* et de *Banasa*, ou plus largement un particularisme de l'Afrique de l'ouest? Mais surtout, la destination de cette perforation reste énigmatique. Sans apporter de solution tout à fait tangible, on peut néanmoins proposer d'y voir soit une fonction symbolique en lien avec le culte domestique, soit lui conférer une fonction pratique. L'hypothèse de la fonction symbolique a déjà été suggérée par R. Thouvenot[21] qui écrit que le

20. R. THOUVENOT, *Banasa, le quartier sud-ouest*, «PSAM», IX, 1951, p. 66-7 et pl. XII.

21. THOUVENOT, *Volubilis*, cit., p. 29: «Bien rares sont les maisons où l'on n'a pas retrouvé un autel domestique: cippes rectangulaires ou cylindriques, plus ou moins grands, plus ou moins ornés, fait en belle pierre ou en grès commun, en terre cuite même, sur lesquels une coupelle creusée devait recevoir au moment des invoca-

«trou cylindrique symbolise le passage du serpent, sous l'apparence duquel on se représentait l'esprit des ancêtres, le génie de la race, protecteur du logis, qui venait mystérieusement des entrailles de la terre jouir du feu sacré ou même y avait sa demeure». Cette lecture symbolique repose d'une part sur la place occupée par le serpent dans les cultes africains[22], d'autre part sur son rôle dans la religion romaine privée puisqu'il symbolise le génie du *pater familias*[23]. La perforation cylindrique peut aussi rappeler celle d'un disque auquel on peut attribuer une symbolique solaire[24]. Mais c'est peut-être à une destination davantage pratique qu'il faut penser. En effet, cette ouverture avait peut-être un rôle de mortaise dans laquelle on aurait pu insérer une applique[25]. Le problème d'une telle proposition, c'est de se demander pourquoi procéder à une perforation de part en part du dé, alors qu'un travail superficiel à l'avant du dé aurait pu suffire à fixer une applique. On peut également envisager que cette ouverture offrait la possibilité de suspendre l'autel au mur en l'emboîtant dans un poteau horizontal qui sortirait alors de ce mur[26]. Mais en l'absence de réponse tout

tions le charbon ardent, les grains d'encens et les libations. Un trou cylindrique symbolise le passage du serpent, sous l'apparence duquel on se représentait l'esprit des ancêtres, le génie de la race, protecteur du logis, qui venait mystérieusement des entrailles de la terre jouir du feu sacré ou même y avait sa demeure. Les riches familles y ajoutaient dans une niche à la mode romaine de jolies statuettes de bronze représentant les dieux lares couronnés, tendant la patère ou le rhyton et esquissant un pas de danse, symboles de joie et de prospérité»; ID., *Banasa*, cit., p. 66-7: «Le corps de l'autel est percé d'un trou, ici rectangulaire, au lieu que la coutume est de la faire rond, symbolisant la demeure du Génie anguiforme protecteur de la maison, ou l'orifice par lequel il était censé gagner sa retraite souterraine».

22. J. TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'empire romain, I. Les provinces latines*, t. III: *Les cultes indigènes nationaux et locaux (Afrique du Nord, Péninsule Ibérique, Gaule)*, Paris 1920, p. 38.

23. ORR, *Roman Domestic Religion*, cit., p. 1569-75.

24. M. LE GLAY, *Saturne Africain. Histoire*, Paris 1966, p. 172-5.

25. Deux des autels (VOL 15261 et VOL 99.21) présentent, sur le pourtour de l'ouverture, de petits appendices, qui pourraient avoir été employés pour fixer une applique. Une feuillure circulaire est ciselée autour de la perforation de l'autel VOL 99.4. On peut voir dans ces divers éléments des points de fixation. S'il tel était le cas, il est alors possible d'envisager que les appliques puissent s'emboîter dans ces perforations.

26. L'autel de *Banasa* qui présente une perforation rectangulaire est de grande dimension, il est peu vraisemblable qu'il ait pu être suspendu à un mur, du fait de la taille (la tablette supérieure était à la hauteur de l'officiant) mais aussi du fait de son poids.



Fig. 3: Autel, inv. VOL 15093 (réserve de *Volubilis*).



Fig. 4: Autel, inv. VOL 99.9 (*in situ*).

à fait catégorique, la question reste en suspens en attendant peut-être la découverte d'un matériel similaire ailleurs qu'à *Volubilis* ou *Banasa*.

Ensuite, le second groupe est composé de quatorze autels qui ont la forme dite de la bobine (FIGS. 2 et 7). La cavité pratiquée (*foculus*) dans la partie sommitale de l'autel et qui sert à contenir le foyer, dans lequel brûlaient notamment de l'encens et des parfums lors des rituels, est encadrée par deux coussinets (*pulvini*)[27]. Cette cavité est la plus généralement circulaire. La fonction de ces coussinets est pratique, ils évitent au foyer de déborder. Ils acquièrent également un rôle esthétique lorsqu'ils s'ornent de volutes[28]. A la diffé-

27. H. CASSIMATIS, R. ETIENNE, M.-T. LE DINAHET, *Les autels: problèmes de classification et d'enregistrement des données*, dans R. ETIENNE, M.-T. LE DINAHET, *L'espace sacrificiel dans les civilisations méditerranéennes de l'Antiquité, Actes du colloque tenu à la Maison de l'Orient, Lyon 1988*, Paris 1991, p. 274: les auteurs utilisent la dénomination «autels à pulvinar» pour qualifier les autels qui présentent ces coussinets.

28. L'autel qui se situe dans le palais de Gordien (VOL 99.20) présente deux *pulvini* de faible épaisseur et très distants du foyer, ils s'affaissent régulièrement vers le centre du fronton et s'ornent de volutes.



Fig. 5: Autel, inv. VOL 99.33 (réserve de *Volubilis*).

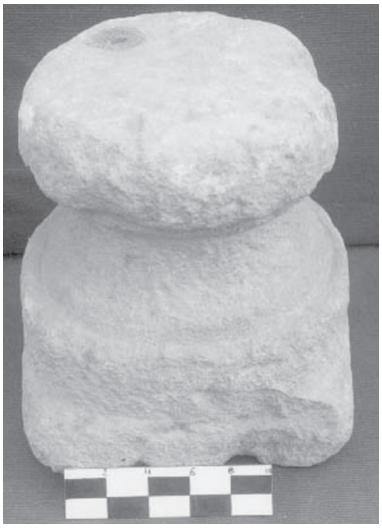


Fig. 6: Autel, inv. 15266 (réserve de *Volubilis*).

rence du premier groupe, ce deuxième ensemble se rencontre ailleurs qu'à *Volubilis*. Dans le troisième ensemble, on propose de classer 25 autels. Ils présentent le profil de la «bobine» et disposent d'un foyer, mais, à la différence du groupe précédent, les *pulvini* sont absents (FIG. 3). Le dernier type pourrait correspondre aux autels parallélépipédiques et rassembler dix autels (FIG. 4). Il se distingue nettement des trois ensembles précédents par l'absence de la base, du dé et de la corniche.

Quatre profils sont ainsi proposés. Mais il reste d'autres autels qui offrent des formes diverses et variées et qu'il est impossible de classer (FIGS. 5-6). Au terme de cette typologie, il faut constater que le matériel cultuel privé volubilitain est assez diversifié. Mais surtout certains groupes typologiques apparaissent comme assez singuliers par la présence d'une perforation dont la fonction reste inconnue.

L'établissement d'une chronologie se heurte d'emblée à deux obstacles. Le premier est l'absence de tout indice de datation absolue que les inscriptions auraient pu fournir. La seconde difficulté vient du fait que l'essentiel du matériel, depuis longtemps exhumé, ne se trouve plus *in situ* et qu'on dispose rarement d'indications précises sur le lieu exact de provenance. Il est donc impossible de

dire avec certitude qu'un autel n'a pas fait l'objet d'un déplacement. On pourrait à la rigueur proposer une datation relative basée sur la chronologie établie pour les différentes maisons de la ville. Mais une telle approche n'est pas sans difficulté. En effet, la chronologie des différents quartiers de *Volubilis* est encore un dossier ouvert et donc sujet à débat[29]. Cependant, il est possible de proposer une datation pour quelques spécimens. Ainsi, les autels façonnés dans le calcaire gris du Zerhoun pourraient être postérieurs à la fin du IIe siècle de notre ère. En effet, le calcaire gris du Zerhoun aurait commencé à être exploité dans les carrières voisines de *Volubilis* à partir de la fin du IIe siècle et durant une partie du IIIe[30]. Il a été le principal matériau de construction à l'époque des Sévères et a notamment servi à édifier la Basilique, l'Arc de triomphe de Caracalla, le Capitole de Macrin ou encore le forum des Sévères. Il s'agit d'un matériau qui présente de grandes qualités à la fois techniques et esthétiques en comparaison du grès ou de la molasse et, par sa structure, il est proche de celle du marbre. Les autels façonnés dans le calcaire gris du Zerhoun pourraient donc s'inscrire dans la période qui court de la fin du IIe siècle au IIIe siècle ap. J.-C. Les autels à perforation qui sont presque tous réalisés dans ce matériau pourraient donc appartenir à cette période[31]. On peut également proposer une datation pour l'autel

29. Voir entre autres JODIN, *Volubilis regia Iubae*, cit., p. 33-7; ETIENNE, *Le quartier nord-est*, cit., p. 143-55; R. REBUFFAT, *Le développement urbain de Volubilis au second siècle de notre ère*, «BCTH», 1968, p. 231-40; A. AKERRAZ, *Nouvelles observations sur l'urbanisme du quartier nord-est de Volubilis*, dans *L'Africa romana* IV, p. 445-57; M. MAKDOUN, *Encore sur la chronologie du quartier nord-est de Volubilis*, dans *L'Africa romana* X, p. 263-81; en dernier lieu, L. ES-SADRA, *Nouvelles données chronologiques sur l'urbanisme de Volubilis*, dans ces Acts à p. 461-74.

30. BOUBE, *Documents d'architecture maurétanienne*, cit., p. 261-367; ce matériau est extrait des carrières de Moulay Idriss, son utilisation n'aurait pas dépassé le milieu du IIIe siècle. Cf. R. ETIENNE, *Les carrières de calcaire dans la région de Volubilis*, «BCTH», 1950, p. 23-32; G. FERAY, R. PASKOFF, *Recherches sur les carrières romaines des environs de Volubilis*, «BAM», VI, 1966, p. 279-300.

31. La datation préromaine proposée pour certains des autels publiés par JODIN (*Volubilis regia Iubae*, cit., p. 233, pl. XIII, 2), n'est pas convaincante. Pour exemple, il date de la période préromaine (époque de Juba II) un autel qui présente une perforation. Son argumentation est basée sur la présence d'un croissant de lune sculpté en bas relief sur le devant de l'autel et qui serait le signe de l'influence punique. Pour notre part, cet autel entre dans la série des autels à perforation et daterait davantage de la fin du IIe ou du IIIe siècle ap. J.-C.





Fig. 8: Partie supérieure d'une niche de laraire (réserve de *Volubilis*).

Fig. 7: Autel, inv. VOL 99.13 (*in situ*).

dédié au *genius domus* par *T. Flavius Germanus* (FIG. 7). Le personnage serait le père de *Flavia Germanilla*[32], connue par l'épigraphie comme étant une flaminique de province[33]. R. Etienne[34] avait proposé, avec quelques réserves, d'identifier *T. Flavius Germanus* avec un procurateur équestre homonyme qui a fait carrière sous Marc-Aurèle et Commode et qui descendrait d'un affranchi ou d'un provincial qui aurait reçu la citoyenneté romaine de l'un des empereurs flaviens. Sachant que *T. Flavius Germanus* ne fait pas indiquer son rang équestre dans la dédicace au *genius domus*, il faut abandonner cette hypothèse et envisager de replacer ce personnage au niveau des élites municipales et provinciales[35]. Le

32. S. LEFEBVRE, *Le milieu social de Flavia Germanilla de Volubilis*, dans *L'Africa romana XIII*, p. 1629. *Flavia Germanilla* aurait reçu à sa naissance un *cognomen* dérivé du *cognomen* paternel. Elle l'aurait ensuite transmis à son fils, *Marcus Claudius Germanus* (*IAMar., lat.*, 464).

33. *IAMar., lat.*, 505.

34. ETIENNE, *Maisons et hydraulique*, cit., p. 57.

35. J. MARION, *La population de Volubilis à l'époque romaine*, «BAM», IV, 1960, p. 167; LEFEBVRE, *Le milieu social*, cit., p. 1629, 1633. Pour expliquer la dénomination de *T. Flavius Germanus*, S. Lefebvre propose deux solutions, soit ce personnage ou sa famille auraient été originaires d'une autre partie de l'empire et ils seraient ve-

stemma de la famille de ce personnage a pu être reconstitué et semble placer cette famille au début IIIe siècle ap. J.-C.[36]. Notre autel daterait donc du début du IIIe siècle.

Les autels domestiques volubilitains se distinguent par la diversité de leur taille, par l'emploi de matériaux variés, mais aussi par leur forme. Néanmoins, ils sont loin de certains autels richement décorés découverts ailleurs[37]. En effet, on rencontre très peu d'éléments de décoration[38] et quand il y en a, cette ornementation reste très rudimentaire. Cependant, la quantité importante de ces monuments insiste sur la place du culte domestique chez les habitants de *Volubilis*.

2
Approche de la topographie du religieux dans les *domus* volubilitaines

L'autel domestique occupe au sein de la maison une place majeure et sa situation matérialise dans chaque habitation un espace voué aux cultes de divinités honorées dans ce cadre domestique. Ainsi est-il possible de tenter de déterminer une topographie du sacré dans les *domus* de *Volubilis*.

C'est d'abord le péristyle qui apparaît comme un espace propre à accueillir cet espace religieux. Le contexte de découverte de l'autel dédié au *Genius domus*, localisé dans la maison de *Flavius Germanus*, est connu avec précision[39]. Les journaux de fouilles indiquent en effet qu'il a été découvert, dans l'angle sud-est du péristyle[40] (FIG. 7). L'autel repose sur une dalle carrée en calcaire gris du Zerhoun, qui était employée comme élément de support à l'époque antique. Notons par ailleurs que l'autel est situé juste à l'entrée du *triclinium*. La cuisine est également un lieu propice à l'accueil de structures pour le culte domestique. Une petite niche destinée aux dieux Lares a ainsi été identifiée dans la cuisine de la

nus s'installer à *Volubilis*, soit ils y seraient venus en tant qu'*incolae* et auraient pu obtenir une promotion *viritim* sous les Flaviens.

36. LEFEBVRE, *Le milieu social*, cit., p. 1627-35.

37. B. CANDIDA, *Altari e cippi nel Museo Nazionale Romano*, Roma 1979.

38. Les moulures rencontrées sont peu complexes et très souvent imparfaitement symétriques entre le socle et la corniche, le parallélisme n'est pas toujours respecté.

39. *Infra*, note 52.

40. Aujourd'hui, l'autel se trouve toujours au même endroit.

maison d'Orphée[41]. A Pompéi[42], les laraires peuvent se localiser dans la cuisine, le péristyle ou l'*atrium*: ces trois espaces constituent des emplacements canoniques pour recevoir le laraire, mais il arrive que le jardin puisse également les contenir. En outre, une pièce tout entière peut faire office de laraire, il s'agit alors d'un petit sanctuaire privé à l'intérieur de la maison, le *sacrarium*[43]. Plus rarement, le laraire se trouve dans le *triclinium* ou dans un *cubiculum*. D'une façon générale, la chapelle des dieux domestiques est située dans des lieux servant à l'usage commun.

Le laraire peut également être une niche creusée dans la paroi d'un mur ou une niche qui sort de ce mur. De ce type de structure, il subsiste à *Volubilis* l'élément supérieur d'une niche (FIG. 8). Elle est creusée dans un bloc de calcaire parallélépipédique et présente un plafond en demi-cercle. Deux colonnettes ornent la face avant. Ce monument atteste donc de l'existence de ce type de structure dans la cité. Un sanctuaire domestique similaire a été découvert à *Banasa*[44]: la niche se présente sous la forme d'une voûte en briques qui dessine un arc brisé. Elle repose sur un carreau de céramique brune qui la dépasse largement à l'avant, de façon à constituer une tablette pour recevoir les offrandes. Devant la niche, se trouve un autel.

En outre, en l'absence d'un *sacrarium* ou d'une niche, la présence d'un autel unique peut faire office de laraire. C'est notamment le cas de l'autel dédié au *Genius domus* dans la maison de *T. Flavius Germanus*. Il repose sur une dalle en calcaire d'origine de 10 cm de hauteur (FIG. 7). Cet exemple suggère que certains des autels pouvaient être posés sur des supports. Un dispositif analogue se retrouve dans la maison au cadran solaire, dans laquelle un soubassement en pierre calcaire portant des moulures sur trois faces suppor-

41. THOUVENOT, *La maison d'Orphée*, cit., p. 51. Cette niche se trouvait en face du fourneau, dont il ne reste plus trace, mais dont l'emplacement a été identifié par quelques morceaux calcinés trouvés à proximité de la porte. Cf. ID., *Maisons de Volubilis*, cit., p. 21: l'auteur écrit au sujet du Palais de Gordien «rien ne permet de situer une cuisine, alors que dans la maison d'Orphée, foyer, niche des lieux Lares, bassin d'eau étaient bien caractérisés».

42. BOYCE, *Corpus of Lararia*, cit.

43. Sur les cinq cents laraires recensés par BOYCE, *Corpus of Lararia*, cit., p. 18, six sont de petites pièces réservées aux divinités domestiques. Ces *sacraria* se distinguent par une architecture particulière: deux ont un plafond voûté, l'un est souterrain, deux disposent de bancs le long des murs. Tous ces *sacraria* contiennent des niches où étaient représentés les dieux et un autel maçonné destiné aux sacrifices.

44. THOUVENOT, *Banasa, le quartier sud-ouest*, cit., p. 66-7 et pl. XII.

tait l'autel[45]. L'autel pouvait être également fixé: la présence de mortaise sur la face inférieure de certains autels indique qu'ils pouvaient être emboîtés à un autre élément. Trois des autels du *corpus* présentent ce système de mortaise[46]; on peut donc penser que certains autels étaient fixes et donc caractérisés par une position relativement définitive au sein de la *domus*. Mais, il en existait également qui étaient portatifs. Il s'agit de petits autels (*arulae*) qui pouvaient donc aisément être déplacés. En outre, une maison pouvait contenir plusieurs autels à la fois. On a retrouvé pas moins de sept autels dans la maison au bain des nymphes[47], quatre dans la maison de Vénus[48] et trois dans la maison aux colonnes[49].

Dans la topographie du religieux, le péristyle et la cuisine sont clairement attestés comme étant des espaces propres à être occupés par un ou plusieurs autels domestiques. En revanche, on n'a pas de trace de *sacrarium*, mais les niches existaient dans cette architecture privée. En outre, ces niches avaient pour vocation d'accueillir les statuettes des divinités honorées et les objets qui servaient lors des rituels. Aussi faut-il envisager que les autels de *Volubilis* aient été accompagnés de représentations divines, comme pourraient en témoigner les innombrables statuettes découvertes sur le site. Il est donc possible de procéder à une enquête sur les divinités honorées dans le cadre de la religion familiale.

45. Journal de fouille de la maison au cadran solaire, campagne qui a eu lieu en 1934: «29 nov. 1934: autel domestique (pierre jaune gris) ornementé, boudins sur les arêtes latérales supérieures, losange curviligne circonscrit au cercle du foyer. Soubassement en pierre calcaire portant des moulures sur les 3 faces paraissant destiné à supporter l'autel». Cette structure se situe dans une pièce de la maison, il pourrait s'agir d'un *sacrarium*, on peut aussi penser à un *cubiculum* qui aurait pu contenir en son sein un espace destiné au culte des divinités du foyer.

46. VOL 99.4 (*insula* 8), VOL 14913 (réserve de *Volubilis*); VOL 99.39 (au sud de la maison aux deux pressoirs, sur la rive nord du *Decumanus Maximus*).

47. Etienne, *Maisons et hydraulique*, cit., p. 54. La question qu'il convient de relever est de savoir si ces divers autels appartenaient à cette maison dès l'origine ou bien s'ils ont été rassemblés à une époque postérieure. La possibilité de plusieurs autels à la fois dans une même demeure est tout à fait envisageable, puisqu'à Pompéi les maisons pouvaient avoir plusieurs autels.

48. Thouvenot, *Maisons de Volubilis*, cit., p. 53.

49. Dans la rubrique «objets divers», trois autels sont mentionnés.

3
Les divinités tutélaires du foyer

Cette étude des dieux domestiques s'appuie sur les données archéologiques livrées par les sites de Pompéi et d'Herculanum[50]. Ces deux villes de Campanie, détruites lors de l'éruption du Vésuve en 79 ap. J.-C., offrent un ensemble très complet d'architecture domestique qui permet des mises en parallèle avec le matériel découvert à *Volubilis*. Ainsi cette possibilité de comparaison est très pratique, surtout à partir de Pompéi qui a fait l'objet de publications méthodiques[51]. Deux types de sources peuvent être mis à contribution: l'épigraphie et la statuaire de bronze. Leur combinaison fait alors état de plusieurs groupes de divinités: *Genius domus*, Lares et Pénates.

Au nombre des cultes rendus au sein de la demeure, celui du *Genius domus* est attesté par l'épigraphie. Un autel[52] lui est dédié par *T. Flavius Germanus* (FIG. 7). A la fin de l'inscription on peut lire *v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo)*. C'est donc en réponse à un vœu formulé préalablement que *T. Flavius Germanius* consacre cet autel au *genius domus*, qui apparaît comme la divinité protectrice de la demeure[53]. Ce génie est attaché à la maison, il s'agit donc d'un *genius loci*, sorte d'esprit gardien du lieu, comme on peut en rencontrer pour toutes sortes de lieux (fontaines, montagnes, etc)[54]. Au sein d'une *domus*, on peut également rendre hommage au Génie

50. Il est en effet tentant d'établir une comparaison avec Pompéi. Néanmoins, elle doit s'effectuer dans la plus grande prudence dans la mesure où le contexte historique, politique et culturel des deux villes est très différent. Mais une fois ses réserves énoncées, les laraires de Pompéi sont d'une aide précieuse pour reconstituer l'ambiance des laraires volubilitains.

51. *Supra* note 2.

52. *IAMar., lat.*, 351: *Genio / domus / T(itus) Flavius / Germanus / v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo)*. Traduction: Au Génie de la demeure, *Titus Flavius Germanus* s'est acquitté de son vœu de bon cœur. Inv. VOL 99.13 (*in situ*).

53. Des inscriptions au *Genius domus* sont connues ailleurs. Citons entre autres: *CIL* VIII, 21605, J. Carcopino (*Additions au CIL VIII, 9785 et 21605*; RAfr; 86, 1942, p. 175-8) interprète *Genio do*[*mus suae*]; *CIL* VIII, 2597 (Lambèse): *Genio domi suae Sex(tus) Pomponius Caecilianus vet(eranus) ex strat(ore) aram restituit*.

54. A. BELFAIDA, *Le culte des Génies topiques dans l'Afrique romaine: témoignages épigraphiques*, dans *L'Africa romana XII*, p. 1533-54, a comptabilisé 178 inscriptions réparties sur 96 sites et relatives à toutes formes de génies topiques, *genius coloniae*, *genius municipii*, *genius civitatis*, *genius vici*, *genius provinciae*, et *genius loci*. Le texte de *T. Flavius Germanus* n'a pas été pris en compte dans cette étude.

du *pater familias*, qu'on honorait le jour anniversaire du maître de maison. Vers le début de l'empire, l'usage se répand de vénérer la *Iuno* de la maîtresse de maison, équivalent féminin du génie. En outre, deux statuettes de bronze ont été identifiées comme étant à l'image du *genius*, il s'agit dans un cas du Génie de l'Abondance[55] et dans l'autre d'un Génie sacrifiant[56]. Généralement le génie est associé aux dieux Lares. De nombreuses peintures de Pompéi le mettent en scène encadré par une paire de Lares qui protègent plus spécialement le foyer, tandis que le génie symbolise davantage la puissance du *pater familias*[57].

Les Lares sont attestés par deux statuettes. L'une figure un *Lar familiaris*[58], Lare du foyer, alors que la seconde semble davantage répondre à l'iconographie du *Lar Compitalis*[59], Lare des carrefours. Chacune de ces petites figurines devait appartenir à un groupe de deux *Lares familiares* et de deux *Lares Compitales*, ces divinités étant le plus fréquemment représentées par paires. Les *Lares familiares* sont généralement représentés dans une attitude de repos tenant une corne d'abondance et une patère, alors que les *Lares Compitales* se distinguent en esquissant un pas de danse et par des attributs traditionnels que sont un rhyton et une patère[60]. La statuette du *Lar familiaris* fait donc référence au culte qui a lieu à l'intérieur de la *domus*, alors que le *Lar Compitalis* renseigne peut-être sur l'existence d'un culte pratiqué dans le cadre des *Compitalia*, fête mobile célébrée au début du mois de janvier en l'honneur des Lares des rues et des carrefours (*Lares Viales*, *Lares Compitales*)[61].

55. C. Boube-Piccot, *Les bronzes antiques du Maroc*, vol. II: *Le mobilier*, p. 216. Le personnage est représenté debout sur un tertre. De la main gauche, il tient une corne d'abondance pleine de raisons, tandis que le bras droit est tendu à l'horizontale mais la main a été arrachée, elle devait sans doute tenir une patère ou un rhyton.

56. Id., *La statuaire*, cit., p. 208-9 (n° 225), pl. 156, 1: la statuette est mutilée, elle représente un personnage masculin dans lequel C. Boube-Piccot a reconnu un Génie sacrifiant. Des statuettes identiques ont été mises au jour à *Banasa* (cf. R. Thouvenot, *Statuette de génie domestique*, «PSAM», XI, 1954, p. 83-4, pl. XVII, 3).

57. Boyce, *Corpus of the lararia*, cit.; Fröhlich, *Lararien- und Fassadenbilder*, cit.

58. Boube-Piccot, *La Statuaire*, cit., p. 204-6 (n° 221), pl. 148-151.

59. *Ibid*., p. 206-7 (n° 222), pl. 152-155.

60. E. B. Thomas, *Lar angusti clavi*, «Folia Archaeologica», XV, 1963, p. 26 ss.

61. Sur les *Compitalia*, voir entre autres Orr, *Roman Domestic Religion*, cit., p. 1565-6; H. H. Scullard, *Festivals and Ceremonies of the Roman Republic*, London 1981, p. 58-60; A. Fraschetti, *Rome et le Prince*, Paris 1994 (*Roma e il principe*,

Enfin, les Pénates sont la troisième catégorie de divinités dans le cadre de la religion familiale. Il existe deux types de Pénates, ceux honorés dans le cadre public de l'Etat[62] et ceux honorés dans un contexte privé[63], il s'agit alors des Pénates du foyer. C'est pourquoi les Pénates peuvent être considérés comme des *dii privati*[64]. L'épigraphie renseigne sur la présence de la déesse Vénus[65] et du dieu Mercure[66]. Mais les plus amples informations, sont rapportées par la statuaire. A Pompéi, des statuettes étaient posées sur le plancher des chapelles domestiques, soit fichées dans ce même plancher, où parfois des trous qui servaient à cet usage ont été retrouvés[67]. On peut donc envisager que les statuettes découvertes à *Volubilis* pouvaient être employées de la même façon dans les espaces cultuels privés. Les résultats de fouilles ont ainsi permis d'exhumer 49 statuettes de bronze[68], complètes ou fragmentaires, représentant des dieux ou des déesses. Elles font généralement d'une dizaine de centimètres à 30 cm de hauteur. Alors qu'elles sont le plus généralement en bronze[69], celles découvertes à Pompéi peuvent être en terre cuite, en marbre, en bronze ou en argent. Ainsi, au nombre des Pénates qui auraient pu être honorés dans le cadre domestique

Roma-Bari 1990), p. 213-9; W. Van Andriga, *Autels de carrefour, organisation vicinale et rapport de voisinage à Pompéi*, «RSP», 11, 2000, p. 47-86; Hasenohr, *Les Compitalia à Délos*, cit., 2003, p. 167-249.

62. G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Paris 1974 (2e éd.), p. 359; A. Dubourdieu, *Les origines et le développement du culte des pénates à Rome*, Paris 1989, p. 59-154.

63. *Ibid*., p. 57-91.

64. *Ibid*., p. 93-153.

65. *IAMar., lat*., 366; Inv. 99.4.4.1167 (Musée archéologique de Rabat).

66. *IAMar., lat*., 362: *Mer/curi / Luxu/rio*. Il peut s'agir d'un autel dédié à Mercure de la part (ou pour) *Luxurius* (suggestion des *IAMar., lat*.). Dans ce cas, le terme *Luxurius* est un nom. Bien qu'étant rare, ce nom est attesté sur une mosaïque de la maison de Vénus à *Volubilis* (cf. Thouvenot, *Maisons de Volubilis*, cit., p. 77-8). Mais ce terme pourrait également qualifier la divinité, Mercure serait alors un dieu surabondant, un dieu magnifique.

67. Dubourdieu, *Les origines*, cit., p. 77.

68. Boube-Piccot, *La statuaire*, cit., p. 187-224 (nos 199 à 247), pl. 129-182.

69. Des statues et des statuettes de pierre notamment en marbre ont été découvertes à *Volubilis*, cf. L. Laamiri, *La statuaire de pierre et de marbre à Volubilis et à Banasa*, Mémoire de maîtrise, Paris 1 Panthéon Sorbonne, 1988-1989; L. Laamiri-Habibi, *La place de la statuaire en Maurétanie Tingitane*, dans *Actes des premières journées nationales d'archéologie et du patrimoine, Rabat 1998*, vol. 2: *Préislam*, Rabat 2001, p. 85-91.

à *Volubilis*, on trouve trois statuettes de Jupiter et quatre de Eros. Les dieux Neptune, Mars, Vulcain, Apollon guérisseur, Apollon radié, Silène, Hercule et Attis criophore ont chacun une représentation à leur effigie. Mercure[70] est de loin la figure divine la plus attestée avec douze petits bronzes. Cinq figurines sont à l'image de la déesse Minerve, quatre représentent Vénus, trois sont des Fortunes, deux des Victoires[71] et une répond à l'iconographie d'Isis-Fortune[72]. Enfin, une statuette reproduit un Satyre dansant.

Ce *corpus* d'autels domestiques constitue un témoignage essentiel des pratiques religieuses chez les habitants de *Volubilis*. L'épigraphie de la ville renseigne d'une part sur l'existence d'une religion officielle, celle liée notamment au culte impérial[73] et d'autre part sur l'existence d'hommages rendus à des divinités dans un cadre privé[74]. Les 73 autels découverts à *Volubilis* éclairent un autre aspect de la religion privé à *Volubilis*, celui du culte domestique qui fait intervenir un groupe bien précis, celui de la *familia*, et qui est inscrit dans un espace bien défini, celui de la *domus*.

Ces autels se distinguent par des profils variés, par la diversité de leur taille ainsi que par l'emploi de matériaux différents. Mais surtout, l'autel, au sein de chaque maison, détermine par sa situation, un lieu voué aux cultes des divinités du foyer. La péristyle et la cuisine sont clairement attestés pour les demeures de *Volubilis*;

70. Le Mercure apparaît également comme la divinité tutélaire d'un collège de marchands de vêtements, voir *IAMar., lat*., 581.

71. Une des statuettes est publiée dans Boube-Piccot, *La statuaire*, cit., p. 222-3 (n° 245), pl. 179. La seconde reste inédite.

72. Tout près de *Volubilis*, à Tocolisida, une Isis-Fortune de bronze a également été trouvée, cf. Boube-Piccot, *La statuaire*, cit., p. 234 (n° 270), pl. 191, 1.

73. Sur les contextes dans lesquels se rencontrent le *genius* et le *numen* impérial voir N. Brahmi, *Genius et numen: deux manifestations du culte impérial à Volubilis*, dans *L'Africa romana XVI*, p. 2183-200; sur le patronage divin sous lequel ont lieu les rencontres romano-baquates, cf. Id., *Les colloquia romano-baquates: patronage divin et intégration?*, dans R. Compatangelo-Soussignon, Ch.-G. Schwentzel (dir.), *Etrangers dans la cité romaine, «Habiter une autre partie»: des incolae de la République aux peuples fédérés du Bas-Empire, Actes du colloque de Valenciennes, octobre 2005*, Rennes 2007, p. 155-70. Sur le culte des divinités qualifiés d'Auguste, cf. A. Arnaldi, *Il culto delle divinità Augustae e i Severi nella documentazione epigrafica della Mauretania Tingitana*, dans *L'Africa romana XVI*, p. 1695-705.

74. L'épigraphie renseigne sur l'existence d'un collège privé formé par les *Cultores Domus Augustae* qui, en 158, procèdent à une dédicace. Cette dernière est dédiée à Antonin le Pieux et commémore l'achat d'un terrain sur lequel est construit un temple et l'élévation d'une statue. Cf. *IAMar*., *lat*., 377.

mais comme à Pompéi, d'autres emplacements doivent être envisagés. Cependant, dans cet espace sacré, l'autel n'est qu'un élément parmi tant d'autres; il faut donc l'imaginer accompagné d'un certain nombre d'objets nécessaires lors des rituels, mais aussi de représentations divines, comme des statuettes, voire même des fresques murales qui reproduisent des divinités[75].

75. A Pompéi, les divinités étaient peintes sur les murs des laraires: Cf. BOYCE, *Corpus of the lararia*, cit.; FRÖHLICH, *Lararien- und Fassadenbilder*, cit.

Layla Es-Sadra

Nouvelles données chronologiques sur l'urbanisme de *Volubilis*

La chronologie du quartier nord-est de *Volubilis* et le développement urbain de la ville ont fait l'objet de nombreuses études ayant complété ou remis en cause les conclusions de la thèse de R. Etienne parue en 1960[1]. Les résultats de ces études ont confirmé les réserves émises par R. Rebuffat[2]. L'article de A. Akerraz[3] a été une étape clé dans l'histoire des études sur la chronologie et le développement urbain de ce quartier et de la ville: il a permis d'envisager de manière nouvelle l'histoire de *Volubilis* et ouvert le chemin à d'autres études sur la chronologie du quartier nord-est. Le dossier de la chronologie de la ville, ouvert depuis bien longtemps, est loin d'être clos: nous constatons qu'après ces études de nouvelles données ont pu être obtenues au cours de notre recherche consacrée à l'architecture domestique[4].

Dans le cadre fixé pour cette contribution, il ne nous est pas possible de fournir des renseignements exhaustifs relatifs aux résultats de notre étude sur la chronologie relative de toutes les maisons examinées, comme nous ne pouvons pas, non plus, analyser dans tous ses détails l'évolution de l'ensemble de la ville. Nous nous contenterons ici d'ajouter de nouvelles données et d'en rectifier certaines parmi celles déjà traitées par les études antérieures.

* Layla Es-Sadra, Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, Université Mohamed v Soussi, Rabat.

1. R. Etienne, *Le quartier nord-est de Volubilis*, Paris 1960.

2. R. Rebuffat, *Le développement urbain de Volubilis au second siècle de notre ère*, «BCTH», n.s., 1-2, 1965-66, p. 231-40.

3. A. Akerraz, *Nouvelles observations sur l'urbanisme du quartier nord-est de Volubilis*, dans *L'Africa romana iv*, p. 445-60.

4. L. Es-Sadra, *L'architecture domestique à Volubilis pendant la période romaine*, thèse de doctorat, Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Université Moulay Ismail, Meknès 2005.

L'Africa romana xvii, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 461-474.

Notre travail peut paraître dispersé, mais nous croyons qu'il fournira quelques précisions qui aideront à mieux appréhender le développement urbain de la cité.

La rive sud du quartier de l'arc de triomphe

Selon A. Jodin[5] (FIG. 1) cette rive se compose de quatre *insulae*: l'*insula* 24 ou l'*insula* du *desultor*, l'*insula* 25 à l'ouest de cette dernière, l'*insula* 26 ou la cour des lampes et l'*insula* 27 ou la maison au chien. L'examen des structures et des relations des murs permet de formuler quelques hypothèses sur le développement de cette rive.

La maison au chien est séparée de l'*insula* au *desultor* par un *decumanus*, qui a été partiellement détruit et obstrué lors de la construction de l'*insula* de la cour des lampes. Celle-ci s'appuie nettement sur la façade ouest de la maison au chien: elle est donc postérieure à ces deux *insulae*.

Malgré son nom, l'*insula* dite de la maison au *desultor* n'est pas une maison, mais une *insula* à destination commerciale et artisanale. L'angle nord-ouest de cette *insula* est marqué par un bloc en calcaire gris, désignant avec certitude les limites de l'*insula* de ce côté, ce qui prouve que l'*insula* au désultor n'a pas de relation avec le bâtiment ouest ou l'*insula* 25 d'A. Jodin, dont elle est séparée par un passage étroit. Ce passage communique avec le *decumanus* au nord et fut obstrué postérieurement du côté sud. Nous aurions donc affaire ici à un petit *cardo* qui sépare les deux bâtiments et sur lequel ouvrent les pièces du bâtiment ouest. Le bâtiment ouest n'est pas une *insula* indépendante, comme le pensait A. Jodin, mais constitue au contraire la partie sud de l'*insula* de la cour des lampes. L'examen des murs de cette *insula* montre clairement que c'est un ensemble cohérent, puisque le mur de la façade ouest court sur toute la longueur de l'*insula*. Le problème de cette *insula* est qu'elle a été construite sur deux niveaux différents; on a creusé dans la croûte calcaire (la terre vierge) du côté nord pour aménager les pièces du sous-sol et la cour.

5. A. JODIN, *Volubilis Regia Iubae, contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien*, Paris 1987, fig. 3.

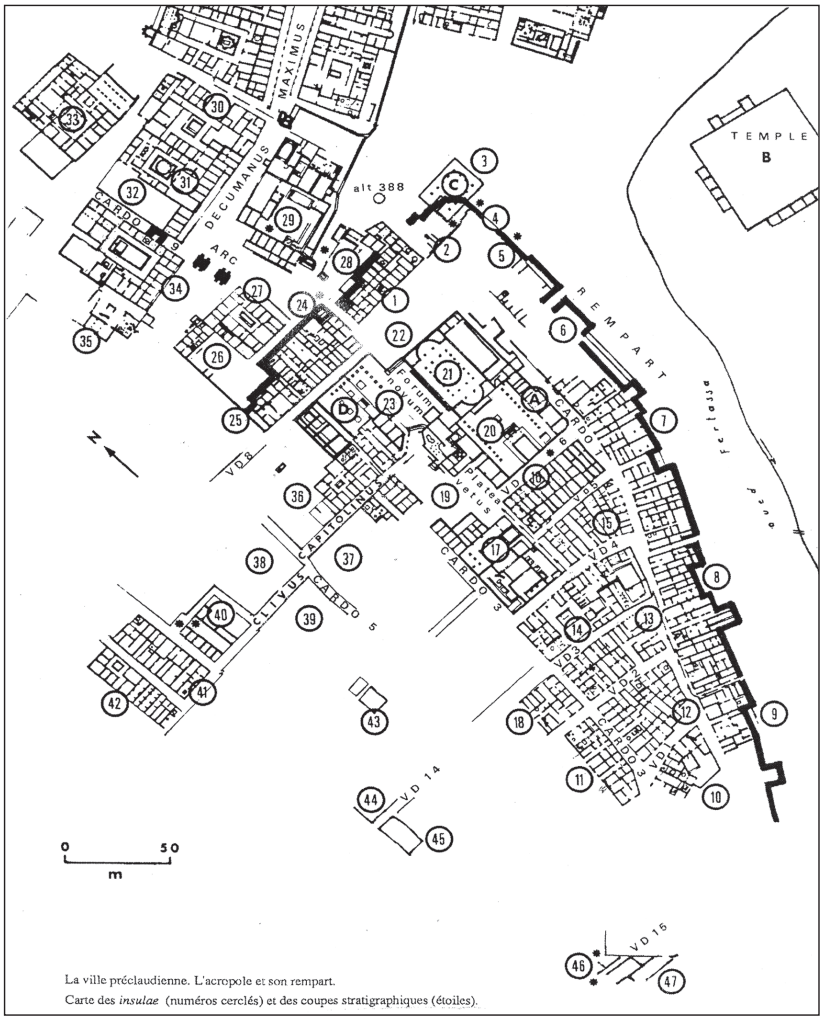


Fig. 1: Les *insulae* de *Volubilis* selon A. Jodin (d'après Jodin, *Volubilis, Regia Iubae*, cit., fig. 3).

La rive nord du *decumanus maximus* du quartier nord-est

L'examen des structures et la relation des murs de la rive nord du *decumanus maximus* nous permettent de tirer quelques conclusions sur le développement du quartier nord-est.

1. On a toujours considéré que les boutiques de la maison aux

travaux d'Hercule (FIG. 2, n. 1 et FIG. 3), ainsi que l'état actuel de sa façade ouest, avec son entrée monumentale, appartiennent à un état postérieur; on considérait aussi que l'accès à la maison se faisait à l'état primitif depuis la façade sud et que la maison avait un plan rectangulaire avant qu'il ne devienne trapézoïdal[6]. On a même cru qu'on a aménagé les thermes à un état postérieur dans un bâtiment indépendant séparé de la maison primitive des travaux d'Hercules par une cour ou un *cardo*[7].

Il est vrai que les thermes sont postérieurs à l'état primitif de la maison et que l'angle sud-ouest initial de la maison s'arrêtait en 42. Grâce à l'examen de la maison nous avons pu repérer le mur de la façade primitive ouest dans la pièce 20 qui se continue dans le couloir 19. La façade primitive ouest de la maison était donc rectiligne dans sa partie sud, mais elle a toujours été oblique dans sa partie nord, et ce pour ne pas fermer le *cardo* séparant cette maison de la maison au cavalier qui existait déjà lors de la construction de la maison aux travaux d'Hercule.

Il faut signaler également que les boutiques sud sont antérieures à la construction de la maison aux travaux d'Hercule[8], donc il n'y a pas de possibilité d'un accès à l'état primitif à la maison dans la façade sud. Les autres limites de la maison sont les mêmes que dans l'état primitif à l'exception de la piscine d'eau froide nord. A un état postérieur on a installé les thermes dans des pièces qui existaient déjà et qui faisaient partie de la maison primitive. Ce qui explique que les thermes sont construits dans un espace déjà délimité c'est que l'abside du bassin d'eau chaude et le foyer se trouvent dans la pièces 38; de plus l'entrée décorée de pilastres a été bouchée, et qu'enfin la piscine froide s'appuie sur la façade primitive nord de la maison.

2. Les neuf boutiques qui se trouvent actuellement au nord de la maison de Flavius Germanus (FIG. 2, n. 2) et de la maison de Dionysos et des quatre saisons (FIG. 2, n. 3) sont antérieures aux boutiques nord de la maison au bain des Nymphes. Dans leur pre-

6. M. MAKDOUN, *Le développement urbain de Volubilis: recherches sur la chronologie du quartier nord-est*, thèse de doctorat d'Etat, Université Sidi Mohamed Ben Abdallah Dhar El Mahraz, Faculté des Lettres et Sciences humaines, 1994, p. 19.

7. E. LENOIR, *Les thermes du nord à Volubilis: recherches sur l'époque flavienne au Maroc*, thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne, Institut d'Art et d'Archéologie, 1986 p. 237.

8. AKERRAZ, *Nouvelles observations*, cit., p. 452.



Fig. 2: Plan du quartier nord-est de *Volubilis*. 1 - maison aux travaux d'Hercule; 2 - maison de Flavius Germanus; 3 - maison de Dionysos et des quatre saisons; 4 - maison au bain des Nymphes; 5 - maison des fauves; 6 - maison à l'ouest du palais de Gordien; 7 - maison des *Pompeii*-palais de Gordien; 8 - maison à la Disciplina; 9 - maison de l'*insula* à l'ouest de la porte de Tanger; 10 - maison au nord de la maison des fauves; 11 - maison à la nécropole islamique (ou maison sans nom); 12 - maison à l'abside; 13 - maison aux demi-colonnes; 14 - maison des Néréides; 15 - maison aux deux pressoirs; 16 - maison au cadran solaire; 17 - maison au Bacchus de marbre; 18 - maison à la monnaie d'or; 19 - maison du cardo sud; 20 - maison à la bague d'oro; 21 - maison au buste de bronze; 22 - maison de Vénus; 23 - maison au portique; 24 - maison au bassim tréflé; 25 - maison sans péristyle; 26 - maison à la crypte; 27 - maison aux gros pilastres.

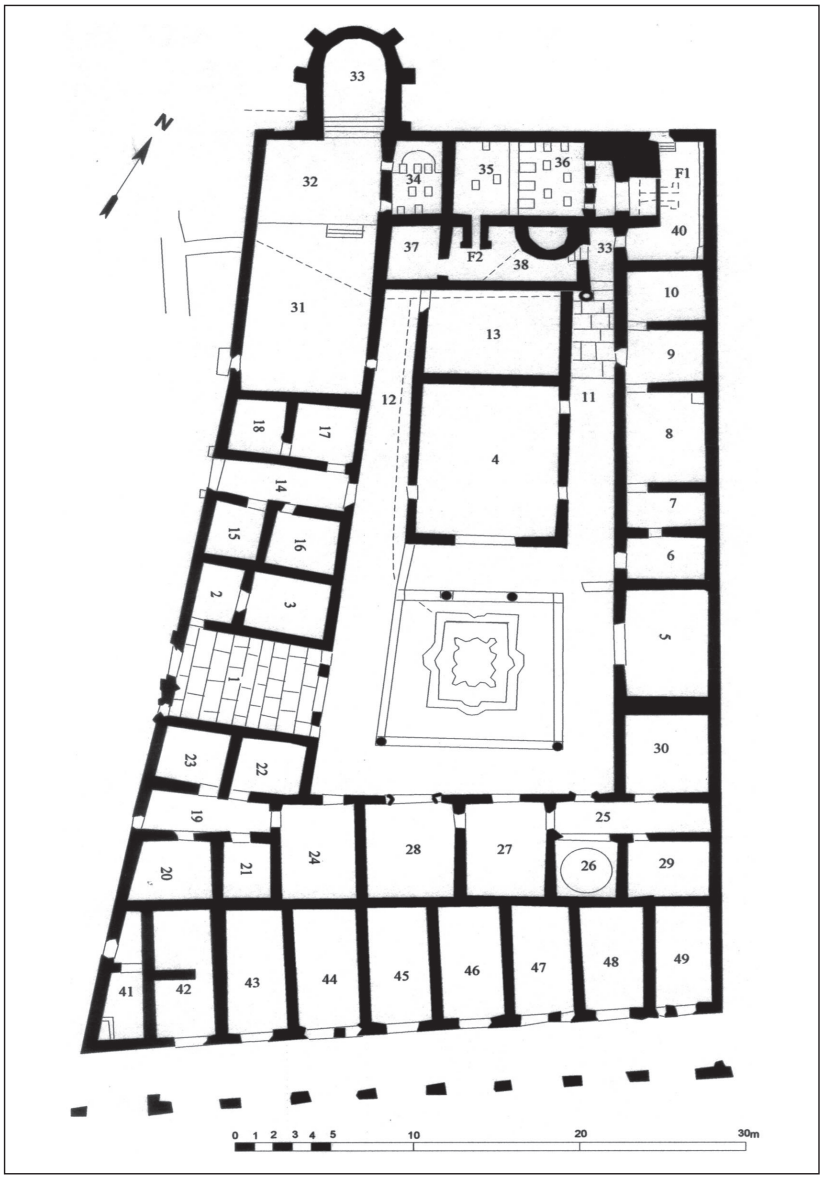


Fig. 3: La maison aux travaux d'Hercule.

mier état ces boutiques étaient indépendantes, puis postérieurement elles ont été reliées à la construction primitive des deux maisons. Cela explique l'obliquité du mur est des entrepôts de la maison de Dionysos et des quatre saisons[9].

3. Nous ne pensons pas qu'il faille voir un *cardo* «[...] entre la maison des Fauves et les maisons de Dionysos et des quatre saisons avant l'implantation de la maison au bain des Nymphes»[10]. Les deux maisons, à savoir la maison de Dionysos (FIG. 2, n. 3) et la maison au bain des Nymphes (FIG. 2, n. 4), partagent un terrain limité entre deux maisons antérieures: la maison de Flavius Germanus (FIG. 2, n. 2) à l'ouest et la maison des fauves (FIG. 2, n. 5) à l'est. Nous constatons que l'idée de construire deux maisons dans ce terrain existait dès l'état primitif de la maison de Dionysos (FIG. 2, n. 3). Ainsi, la contrainte du terrain a obligé l'architecte à sacrifier les pièces nord-est du péristyle de la maison de Dionysos et à décaler vers le nord le péristyle de la maison au bain des Nymphes pour pouvoir le développer. Cela explique pourquoi ces deux habitations sont les seules parmi les maisons à péristyle de *Volubilis* à posséder des limites mitoyennes irrégulières. Nous proposons, pour notre part, une nouvelle chronologie relative pour l'évolution de la maison de Dionysos et des quatre saisons et la maison au bain des Nymphes:

Etat 1: à cet état appartient la construction de la maison primitive de Dionysos et des quatre saisons qui était limitée au nord par les pièces 8, 9, 10 et le couloir 14 (FIG. 4).

Etat 2: construction des neuf boutiques qui se trouvent au nord de cette maison et de la maison de Flavius Germanus.

Etat 3: construction des entrepôts 16, 17, 18 et 19 de la maison de Dionysos et des quatre saisons et la création d'une cour entre la maison de Flavius Germanus et ses boutiques nord; les boutiques sont ainsi reliées aux deux maisons et un accès au *decumanus* secondaire nord est crée. Cet état est contemporain à la construction de la maison au bain des Nymphes et ses boutiques nord et à la construction de la maison aux travaux d'Hercule.

La maison au bain des Nymphes (FIG. 4), y compris ses boutiques nord, est construite d'un seul coup à l'exception de l'huilerie

9. Contrairement à ce que pense M. Makdoun: M. MAKDOUN, *La maison de Dionysos et les quatre saisons et la maison au Bain des Nymphes à Volubilis: problèmes de mitoyenneté et de chronologie*, dans *L'Africa romana* XIII, p. 1709-10, figg. 5-7.

10. MAKDOUN, *La maison de Dionysos*, cit., p. 1708.

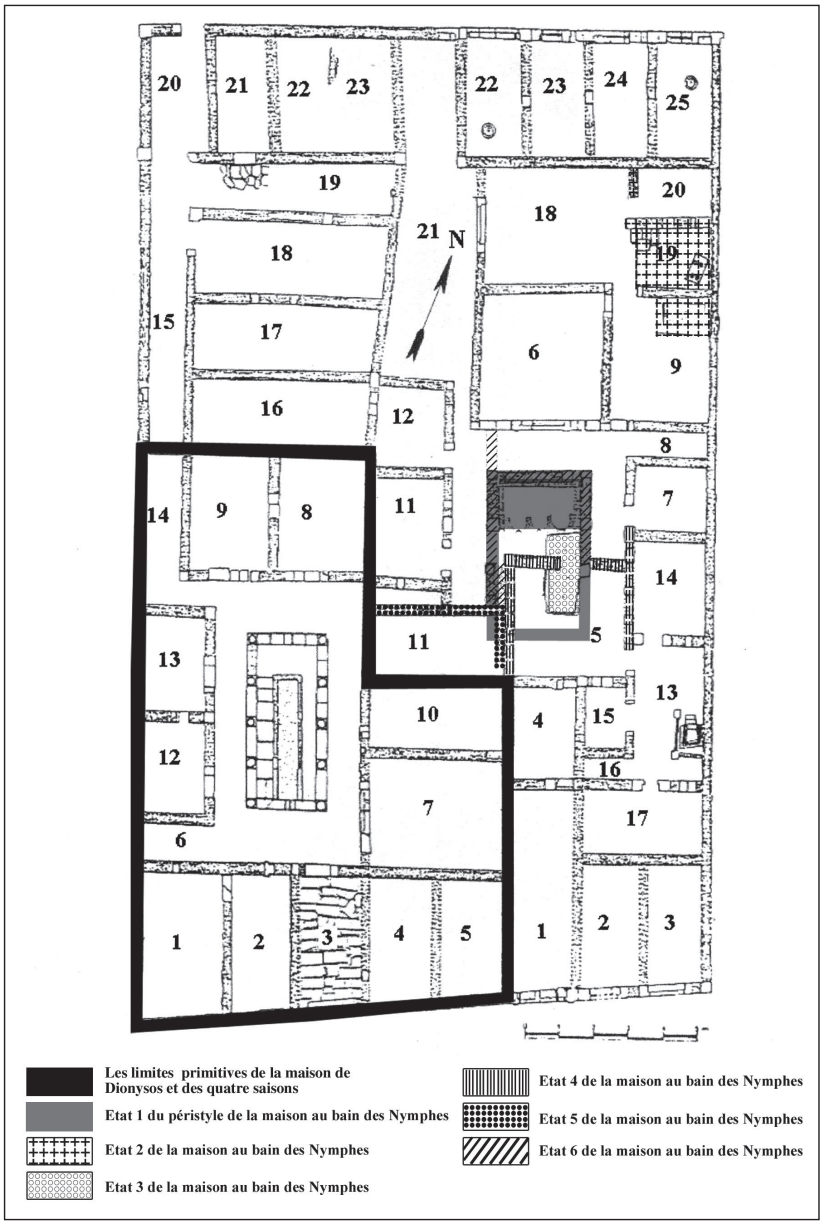


Fig. 4: Les limites primitives de la maison de Dionysos et des quatre saisons et les états successifs de la maison du bain des Nymphes.

19. L'examen des structures de cette maison nous a permis de suivre six états évolutifs. Lors de son premier état le péristyle était plus grand: il comportait huit colonnes et enserrait au nord un bassin d'agrément décoré au sud par trois niches. Durant le cinquième état, on a construit une nouvelle pièce 11, à l'angle sud-ouest du péristyle de la maison au bain des Nymphes et adjointe à la maison de Dionysos et des quatre saisons.

4. L'existence de murs antérieurs sous la partie à l'est de la maison primitive des *Pompeii* (FIG. 2, n. 7), n'implique pas la réunion des deux parties occidentale (la maison des *Pompeii*) et orientale, indépendantes et bien distinctes lors de la restauration de Gordien III[11]. Au contraire, il paraît que l'extension, postérieure à la maison primitive des *Pompeii* (le deuxième et le troisième état) vers l'est, a dû se faire sur des structures antérieures.

La rive nord du *decumanus* nord du quartier nord-est

Nous croyons que la construction de la maison au nord de la maison des Fauves (FIG. 2, n. 10) et l'*insula* qui se trouve à l'ouest est antérieure aux restaurations de Gordien III, car nous remarquons que leurs boutiques ouvrent sur le *decumanus* secondaire nord obstrué lors de la construction de la partie septentrionale du palais.

La rive sud du *decumanus maximus* du quartier nord-est

Nous ne pensons pas que la maison à l'abside (FIG. 2, n. 12) occupe la place d'un «*cardo* avec des boutiques sur la rive orientale [...] qu'on aura ensuite aveuglé, car il venait butter contre l'aqueduc qui ne jouait aucun rôle dans la circulation général»[12], ni que les pièces orientales de la maison à l'abside constituaient dans l'état primitif les pièces occidentales du péristyle de la maison aux demi-colonnes (FIG. 2, n. 13), car il n'est pas normal que ce péristyle soit entouré de pièces sur trois côtés seulement[13].

Les résultats des recherches récentes[14] et l'examen de ces mai-

11. AKERRAZ, *Nouvelles observations*, cit., p. 448.

12. R. THOUVENOT, *Le quartier nord-est. La rive droite du Decumanus Maximus*, «PSAM», 8, 1948, p. 117; AKERRAZ, *Nouvelles observations*, cit., p. 454.

13. MAKDOUN, *Le développement urbain*, cit., p. 60.

14. A. AKERRAZ, E. LENOIR, *Volubilis et son territoire au 1^er^ s. de n.è.*, dans *L'Afrique dans l'Occident romain, 1^er^ siecle av. J.-C. – IV^e^ siècle ap. J.-C., Actes du colloque, Rome 3-5 décembre 1987*, (Coll. EFR, 134), Rome 1990, fig. 2.

sons prouvent que la maison à la nécropole islamique (FIG. 2, n. 11), la maison primitive à l'abside (FIG. 2, n. 12) et la maison aux demi-colonnes (FIG. 2, n. 13) sont contemporaines[15], et que les limites nord primitives de la maison à l'abside sont la pièce 14 et le couloir 13 (FIG. 5). Dans un deuxième état on a ajouté la partie sud de la maison à l'abside qui s'appuie sur la maison à la nécropole islamique et plus nettement sur la maison aux demi-colonnes. Dans un troisième état on a ajouté l'abside qui s'appuie sur la façade sud du deuxième état.

La rive sud du *decumanus* de l'aqueduc du quartier nord-est

1. On a pensé que la maison de Venus (FIG. 2, n. 22) et la maison au portique (FIG. 2, n. 23) sont postérieures à la construction de l'aqueduc, parce qu'elles prennent une orientation différente de celle de la maison à la bague d'or (FIG. 2, n. 20), de la maison au buste de bronze (FIG. 2, n. 21) et des maisons de la rive sud du *decumanus maximus*[16] (FIG. 2). Mais nous croyons que les deux maisons sont antérieures à la construction de l'aqueduc et que leur orientation oblique vient du fait qu'elles évitent d'obstruer le *decumanus* de l'aqueduc. Par ailleurs, la maison à la crypte (FIG. 2, n. 26) et la maison aux gros pilastres (FIG. 2, n. 27) prennent la même orientation pour ne pas fermer le *decumanus* sud et ne prennent pas l'orientation des maisons qui se trouvent juste au nord, à savoir la maison à la bague d'or et la maison au buste de bronze.

2. Les maisons au bassin tréflé (FIG. 2, n. 24) et sans péristyle (FIG. 2, n. 25) sont postérieures à la construction de l'aqueduc, parce qu'elles respectent nettement l'orientation imposée par l'aqueduc, et c'est la même chose pour la maison du *cardo* sud (FIG. 2, n. 19) ou du moins pour ses boutiques sud qui dépassent la limite primitive de la maison au Bacchus de marbre (FIG. 2, n. 17) et de la maison à la monnaie d'or (FIG. 2, n. 18).

15. R. Etienne, qui a fouillé la maison à l'abside avant les restaurations de 1973 menées par R. Luquet, affirme l'articulation des murs de refend de cette maison avec chaque maison mitoyenne; ce qui interdit de penser à l'existence primitive d'un *cardo* sur cet emplacement: ETIENNE, *Le quartier nord-est*, cit., p. 66.

16. AKERRAZ, *Nouvelles observations*, cit., p. 454-5.

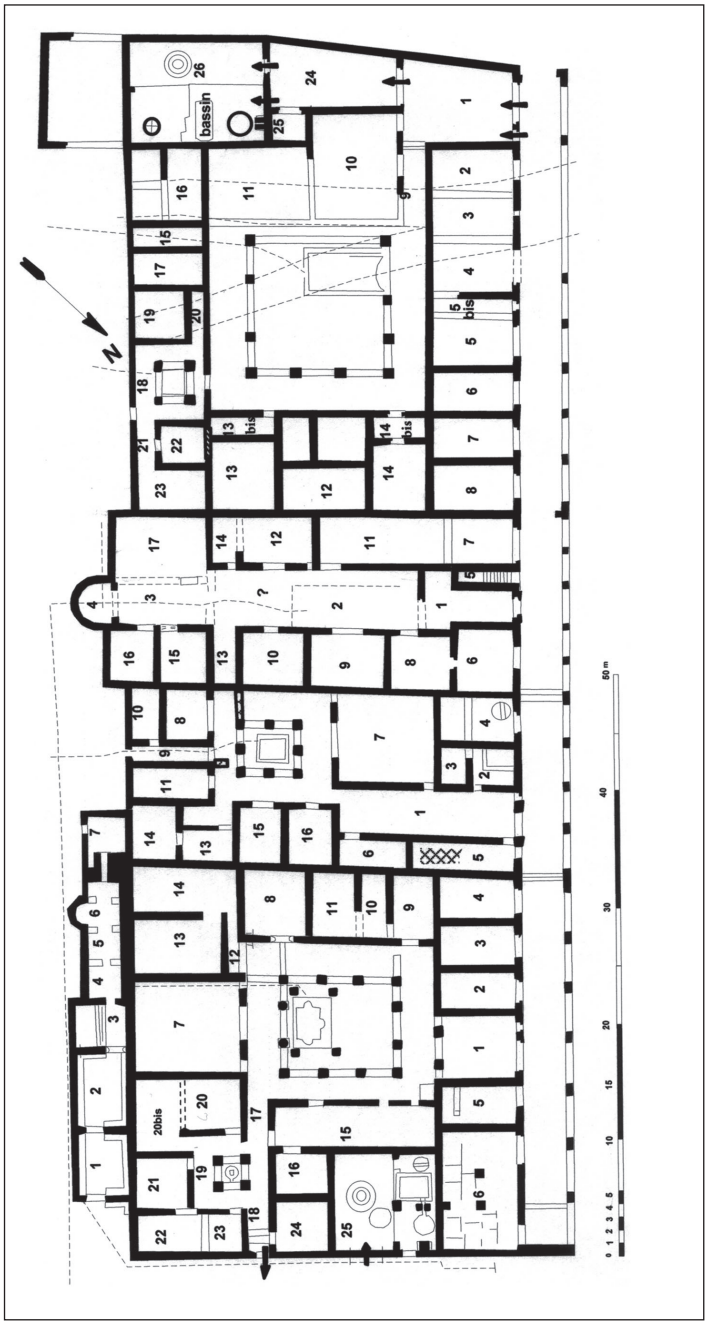


Fig. 5: La maison à la nécropole islamique (ou maison sans nom), la maison à l'abside, la maison aux demi-colonnes et la maison des Néréides.

La rive sud du *decumanus* sud du quartier nord-est

On a toujours considéré que la maison aux gros pilastres (FIG. 2, n. 27) est indépendante du rajout qui se trouve entre elle et la maison à la crypte (FIG. 2, n. 26; et FIG 6)[17]. Mais l'examen de ces

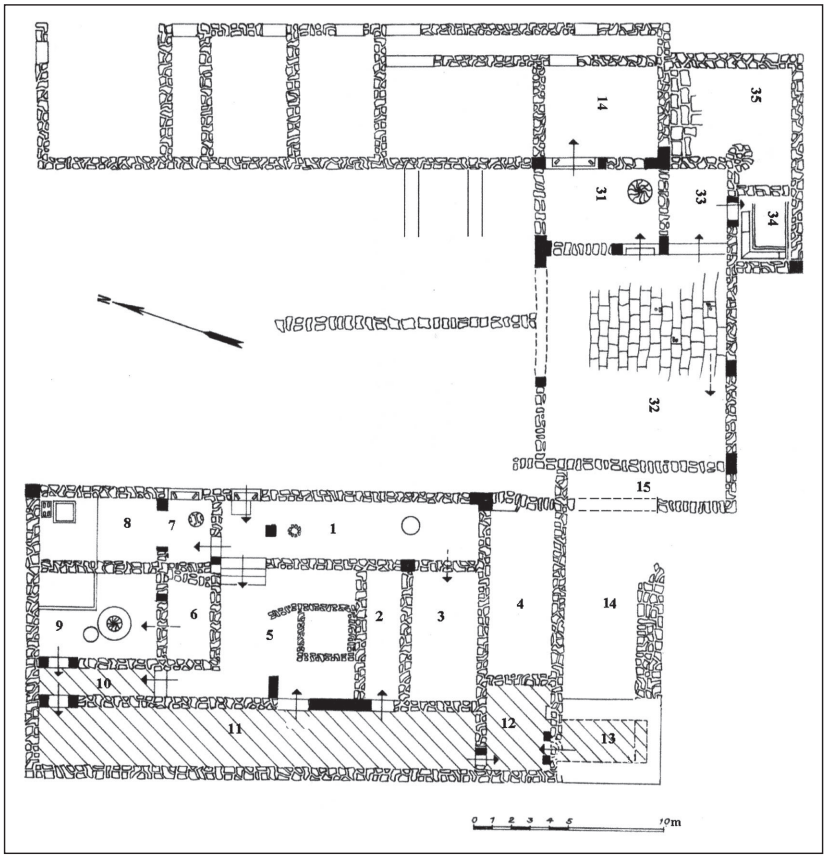


Fig. 6: La maison à la crypte et le rajout sud-ouest de la maison aux gros pilastres.

17. ETIENNE, *Le quartier nord-est*, cit., p. 86-9, pl. XXI; MAKDOUN, *Le développement urbain*, cit., p. 137-9. De plus R. Etienne ne mentionne que les latrines qui se trouvent dans ce rajout, et ceci, dans la partie réservée au latrines publiques (ETIENNE, *Le quartier nord-est*, cit., p. 107). A. Akerraz ne parle, lui aussi, que des latrines publiques construites à une époque vraisemblablement romaine dans «le *cardo* VIII» (A.

structures montre que ce rajout est postérieur à la maison aux gros pilastres puisqu'il s'appuie sur elle, et qu'il fait partie de cette maison, parce qu'il communique avec elle par l'entrée ouest de la pièce 14.

En outre, on ne peut plus parler là encore d'un *cardo*[18] (*cardo* VIII selon R. Etienne[19]) qui séparait la maison aux gros pilastres de la maison à la crypte avant la construction du rajout sud – ouest[20], puisqu'il semble que la maison à la crypte est contemporaine ou postérieure à la construction de ce rajout; cela permet aussi d'expliquer la largeur importante qui sépare la maison à la crypte de la maison aux gros pilastres.

Conclusion

Nous pouvons, à partir des observations rapidement exposées plus haut, établir un schéma de l'évolution chronologique des deux rives de *decumanus maximus* du quartier nord-est.

La maison de Flavius Germanus[21] (FIG. 2, n. 2) suivie par la maison des *Pompeii* (FIG. 2, n. 7) sont les premières maisons de la rive nord, et toutes les autres maisons leur sont postérieures[22]. Il s'ensuit que le développement de cette rive s'est fait selon deux axes: l'axe de la maison de Flavius Germanus et celui de la maison des *Pompeii*, c'est-à-dire de l'ouest et de l'est vers le milieu à l'exception de la maison aux travaux d'Hercule (FIG. 2, n. 1).

La maison des *Pompeii* est la première à avoir atteint les limites

AKERRAZ, *Le Maroc du sud de Dioclétien aux Idrissides*, thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, Institut d'Art et d'Archéologie, 1985, p. 104).

18. A quoi peut servir un *cardo* entre deux maisons se trouvant à l'extrême sud de la ville, dégagée de toutes constructions, puisqu'elles se trouvent à l'extrémité du côté sud du polygone de l'enceinte qui enserre le quartier nord-est.

19. ETIENNE, *Le quartier nord-est*, cit., pl. I.

20. *Ibid*., p. 15, 87, 89, 107; AKERRAZ, *Le Maroc du sud*, cit., p. 104; MAKDOUN, *Le développement urbain*, cit., p. 137-9.

21. Nous pensons que la maison de Flavius Germanus est antérieure à la maison des *Pompeii*, car nous avons constaté d'après l'étude typologique de la maison à péristyle volubilitaine que le type de la maison à péristyle sans appartement secondaire est antérieur à la maison à péristyle avec appartement secondaire.

22. Chronologiquement la maison de *Flavius Germanus* est antérieure à la maison aux travaux d'Hercule et à la maison de Dionysos; et cette dernière est antérieure à la maison au bain des Nymphes. D'un autre côté la maison des *Pompeii* est antérieure à la maison à l'ouest du palais de Gordien, qui est antérieure à la maison des Fauves, elle même, antérieure à la maison au bain des Nymphes.

nord actuelles de la rive nord du *decumanus maximus*; simultanément ou peu après, les boutiques nord de la maison de Flavius Germanus et celles de la maison de Dionysos (FIG. 2, n. 3) se sont alignées sur la façade de la maison des *Pompeii*, suivies par la maison aux travaux d'Hercule. Et ce n'est que par la suite que les maisons qui se trouvent au milieu se sont agrandies vers le nord pour s'aligner à leur tour sur les limites nord de ces bâtiments, et ceci en vue sans doute d'aménager le *decumamus* nord et les *insulae* de la rive nord de ce dernier. La maison au nord de la maison aux fauves (FIG. 2, n. 10) et l'*insula* à l'ouest de celle-ci, les seules dégagées de cette rive, sont antérieures aux rénovations et aux agrandissements apportés à la maison des *Pompeii* sous Gordien III (238-244 ap. J.-C.). En revanche, le complexe à la Disciplina (FIG. 2, n. 8), ainsi que l'*insula* à l'ouest de la porte de Tanger (FIG. 2, n. 9), sont contemporains ou de peu postérieurs à cette date.

La rive sud du *decumanus maximus* ne comportait que quatre *cardines*, dont deux ont été obstrués et privatisés ultérieurement. L'existence d'un cinquième *cardo* dans cette rive, entre la maison à la nécropole islamique (FIG. 2, n. 11) et la maison aux demi-colonnes (FIG. 2, n. 13) à la place actuelle de la maison à l'abside (FIG. 2, n. 12), est impossible vu que toutes ces maisons sont contemporaines.

Au sud de l'aqueduc, la maison de Venus (FIG. 2, n. 22) et la maison au portique (FIG. 2, n. 23) sont antérieures à la construction de l'aqueduc, alors que la maison au bassin tréflé (FIG. 2, n. 24) et la maison sans péristyle (FIG. 2, n. 25) sont postérieures à celle-ci. Il en va de même pour la maison du *cardo* sud (FIG. 2, n. 19), du moins en ce qui concerne ses boutiques sud.

Si le rajout qui se trouve entre la maison à la crypte (FIG. 2, n. 26) et la maison aux gros pilastres (FIG. 2, n. 27) est postérieur à celle-ci, il ne peut être que contemporain ou de peu antérieur à la maison à la crypte; cela explique mieux l'espace considérable qui sépare les deux maisons, exploité probablement comme place publique, et écarte en même temps l'hypothèse d'un *cardo*.

Mathieu Leduc

Les *pistrina* volubilitains, témoins majeurs du dynamisme économique municipal

Le municipe romain de *Volubilis* était situé au bord d'une vaste et riche plaine céréalière, profitant d'un climat méditerranéen à tendance continental et d'un sol favorable à l'agriculture, comme c'est encore le cas aujourd'hui [1]. Si l'olivier était «la fortune de *Volubilis*», pour reprendre l'expression de J.-P. Brun [2], le blé participait lui aussi pleinement à la prospérité économique volubilitaine; le nombre de boulangeries et de meuneries mises au jour sur le site archéologique l'atteste. Les 55 huileries recensées à *Volubilis* [3] ont peut-être trop rapidement éclipsé les autres artisanats aux yeux des chercheurs [4], alors que ces ateliers ne fonctionnaient qu'une vingtaine de jours par an [5]; l'activité des *pistrina* était quant à elle quotidienne, indispensable pour fournir farine et pains aux Volubilitains; pourtant, ils n'ont jamais été considérés comme un indicateur du dynamisme économique municipal.

Au-delà de leur nombre, les preuves ne manquent pourtant pas pour réhabiliter ces *pistrina*: l'abondance de meules découvertes, qui montre une intention réelle de productivité; les choix techniques ensuite, clairement affirmés pour les pétrins, qui rendent compte de la volonté évidente de mécaniser les gestes du boulanger; également la répartition des ateliers, au sein des différents

* Mathieu Leduc, Centre de Recherche en Histoire Atlantique et Littorale, Université du Littoral, Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer.

1. Limane, Makdoun (1998) p. 329, 336.

2. Brun (2004), p. 252.

3. Akerraz, Lenoir (1981-82), p. 70.

4. Les publications sont nombreuses. Pour *Volubilis*: Akerraz, Lenoir (1981-82), Akerraz, Lenoir (1987), Ouahidi (1994), Behel (1996), Lenoir (1996), Ichkhakh (1997), Akerraz (1998) et Akerraz, Lenoir (2002). Pour le Maroc voir également: Lenoir (1984), Ponsich (1988) et Brun (2004), p. 248-60.

5. Limane, Makdoun (1998), p. 336.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 475-506.

quartiers, qui permettait vraisemblablement une diffusion à la fois large et régulière du produit fini; enfin le lien direct que nous pouvons établir entre les *pistores* et d'autres artisans, qui générait une vitalité économique bien réelle.

1
Nommer les ateliers volubilitains

1.1. Définitions

Pistrinum vient du verbe *pinsere*, qui signifie «moudre»[6]; étymologiquement, le *pistrinum* c'est donc l'endroit où l'on moud; ce n'est que plus tard – à une époque indéterminée – que le mot a désigné le lieu où l'on fabrique le pain[7]; il n'y a d'ailleurs pas d'autre mot pour désigner ce lieu, si ce n'est *pistrilla*, un diminutif[8]. Cette évolution dans la signification du mot *pistrinum* remonte peut-être à l'arrivée de la profession de boulanger à Rome, en 171 av. J.-C. selon Pline[9]; avant cette époque la fabrication du pain restait une activité domestique, et c'est tout naturellement que le lieu où était moulu le grain est devenu l'endroit où mouture et cuisson se déroulaient désormais, sous l'égide du *pistor*. Si nous traduisons *pistrinum* par boulangerie, nous trahissons finalement le sens premier du mot, car de nos jours la boulangerie c'est l'endroit où l'on fabrique et où l'on vend le pain; notre boulanger contemporain n'est plus un meunier, ce que le *pistor* romain ou volubilitain était. Pour plus de clarté, il vaut donc mieux parler de meunerie-boulangerie pour traduire le mot *pistrinum*. Qui plus est, Lucius, le héros malheureux des *Métamorphoses* d'Apulée[10], transformé en âne, est acheté par un *pistor*, afin de tourner la meule; le *pistor* le mène alors au *pistrinum*, où sont également présents des condamnés aux travaux forcés, qui sont en charge de la cuisson des pains[11]; il s'agit donc bien là d'une meunerie-boulangerie, ce qui corrobore notre proposition.

6. *DA*, s.v. *pistor, pistrina* [M. Besnier], t. 4, p. 494-502.

7. E. Forcellini, *Lexicon totius latinatis*, s.v. *pistrinum*, t. vi, Prati 1868, p. 686.

8. *Ibid.*

9. Plin., *nat.*, xviii, 107: *Pistores Romae non fuere ad Persicum usque bellum annis ab urbe condita super DLXXX.*

10. Apul., *met.*, xi, 10, 5.

11. Apul., *met.*, ix, 12, 3-4.

Si à l'époque romaine les fonctions meunière et boulangère sont réunies à la fois dans un même local et sous un même vocable, il n'existe apparemment pas de mot désignant un lieu exclusivement réservé à la mouture, sans aucune fonction boulangère. Le mot *molitor*[12] se rencontre pourtant et désigne la personne affectée à la meule, le meunier. Faute de mot usuel en latin, nous appellerons donc «meunerie» un local destiné uniquement à la mouture. Nous avons souhaité établir ces définitions dès le début de notre article, car à *Volubilis* se rencontrent non seulement des *pistrina* (meuneries-boulangeries), mais également des meuneries.

1.2. La meunerie-boulangerie, le *pistrinum* (TAB. 1 et FIG. 1)

A *Volubilis*, identifier les *pistrina* se révèle très difficile; en effet, seuls les vestiges d'un four témoignent de leur présence; c'est le cas pour huit ateliers. A ce four s'ajoutent au moins un moulin et un pétrin, afin d'obtenir un *pistrinum* «type», c'est-à-dire réunissant au moins les trois instruments; cinq ateliers seulement remplissent ces conditions. Pour attester la présence d'une meunerie-boulangerie, nous avons donc dû établir des critères moins stricts, afin de rendre compte au mieux du nombre réel de *pistrina* volubilitains: la présence d'un four (TAB. 1, 1-8); la présence concomitante d'un pétrin et d'un moulin dans un même local, et dont l'agencement dans ce local pourrait faire penser à une meunerie-boulangerie (TAB. 1, 9-13); la présence, dans une même *insula*, de plusieurs éléments de boulangerie différents et dispersés, qui auraient pu appartenir à au moins un atelier (TAB. 1, 14). Avec de tels critères, nous obtenons quatorze meuneries-boulangeries, un nombre qui reste de toute manière incertain. Ce nombre peut-il à lui seul rendre compte du dynamisme économique de *Volubilis*? La multiplication des ateliers suppose incontestablement une forte demande, et reflète donc une volonté évidente de répondre aux attentes du consommateur. Mais nous n'avons pas d'autres points de comparaison dans l'Empire romain, si ce n'est Pompéi où 32 *pistrina* sont répertoriées[13]. A Pompéi, 44 ha ont été dégagés, sur les 66 ha que comptait la ville; à *Volubilis*, 22 ha ont été fouillés, sur les 40 ha *intra muros*. Faute d'études ou de publications précises

12. ULP., *dig.*, XXXIII, 7, 12, 5.

13. B. J. Mayeske en comptabilise 31 (MAYESKE, 1972, Appendix A), aux quelles il faut ajouter au moins celle en cours de fouille dans la maison aux Chastes Amants.

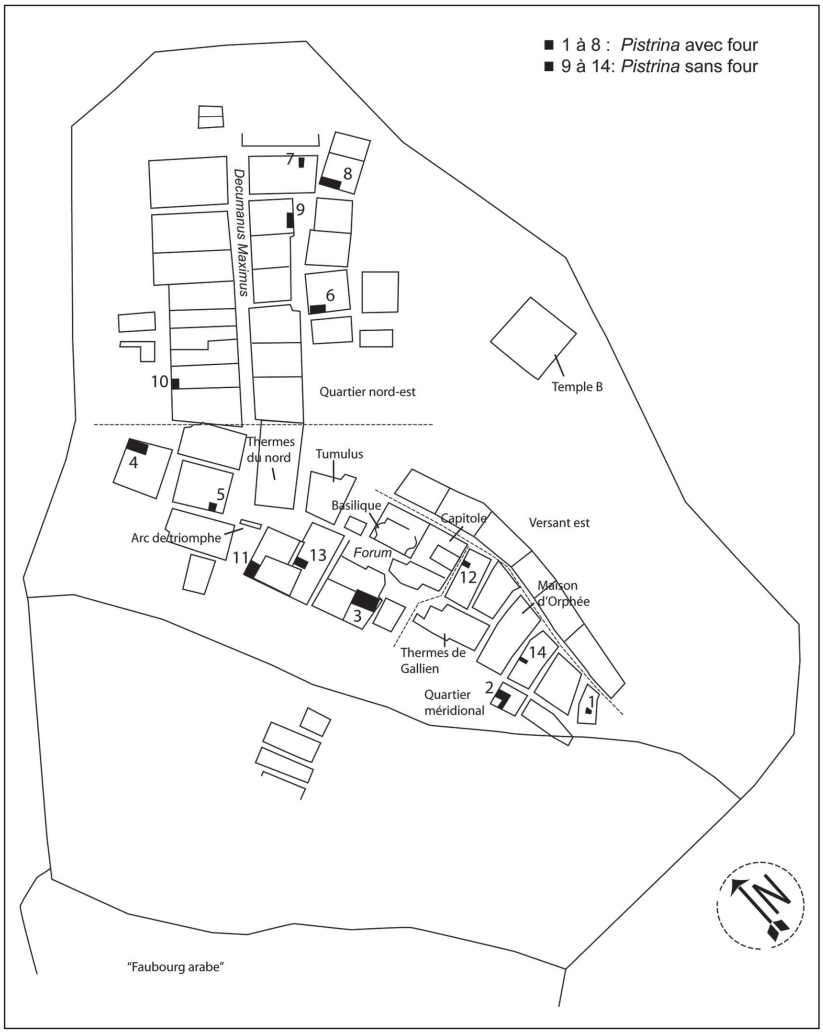


Fig. 1: *Volubilis*, plan de répartition des *pistrina* (M. Leduc d'après plan général du site).

sur cet artisanat, à l'échelle d'un site ou d'une province, nous ne pouvons donc pas savoir si ce nombre de quatorze *pistrina* est particulièrement grand, ou s'il est conforme à une «moyenne», proportionnellement à la surface de la ville. Certes, si nous raisonnons d'une façon globale, le nombre de *pistrina* découvertes à Pompéi, par rapport à la superficie dégagée, est presque du même ordre de

Tableau 1: Liste des meuneries-boulangeries.

N°	Localisation	Moulins	Pétrins	Présence d'un four
1	*Insula* 10	1	1	Oui
2	*Insula* 18	1	1	Oui
3	Boulangerie du *forum*	2	2	Oui
4	Maison à la citerne	-	1	Oui
5	Maison aux colonnes	-	1	Oui
6	Maison au buste de bronze	2	2	Oui
7	Maison à la monnaie d'or	2	1	Oui
8	Maison au bassin tréflé	-	1	Oui
9	Maison au Bacchus de marbre	1	1	Non
10	Maison de Flavius Germanus	1	1	Non
11	*Insula* 26	1	1	Non
12	*Insula* 15	1	1	Non
13	Maison au *desultor*	1	1	Non
14	*Insula* 13 – Localisation imprécise	3	2	Non

grandeur que le nombre de *pistrina* que nous proposons pour *Volubilis*; mais nous ne pouvons pas nous contenter d'une seule comparaison, d'autant plus que ces ateliers ne sont pas contemporains.

1.3. La meunerie

Au Maroc, l'activité des meuniers est encore aujourd'hui très vivace et surtout indispensable à de nombreux habitants; à Moulay Idris, non loin de *Volubilis*, les habitants achètent désormais de la farine industrielle[14], ou font moudre leur grain chez le meunier. S'ils font leur pain eux-mêmes, ils vont le plus souvent le faire cuire chez le boulanger; il en allait peut-être de même à *Volubilis*. L'existence de cette pratique expliquerait pourquoi, sur le site, certains moulins se retrouvent dans des locaux isolés, ouverts sur l'extérieur afin de permettre un accès aux clients et aux fournisseurs; c'est le cas par exemple dans la partie artisanale de la maison d'Orphée, où une unique meule de grande taille occupe l'espace d'un local indépendant ouvrant sur un *decumanus* secondaire. Identifier ces ateliers est très difficile, presque hasardeux, car nous ne pouvons pas savoir si les instruments ont été découverts à l'endroit où ils se trouvent actuellement, ou s'ils ont été déplacés lors de chantiers de fouilles. Pour le moment, il n'est donc

14. Leduc (2005).

pas possible d'établir une carte de répartition fiable des meuneries volubilitaines; nous pouvons simplement présumer leur existence, et supposer à juste raison que ces ateliers jouaient un rôle certain dans l'économie volubilitaine. De surcroît, ces meuneries pourraient être liées à la permanence de la fabrication de pain par les foyers volubilitains.

1.4. La mouture domestique

Il nous faut en effet évoquer la mouture domestique, réalisée grâce à de petites meules à bras, dont une trentaine a été découverte sur le site. Ce type de meule se retrouve sur tous les sites archéologiques, mais, pour citer Ph. Leveau[15], il est impossible de quantifier leur production, car «associées à l'habitat, elles témoignent de la préparation d'une farine dont la consommation était immédiate». Leur étude est d'autant plus difficile qu'à *Volubilis* elles sont toutes parfaitement hors contexte. Cette fabrication de farine, et donc *a fortiori* de pain domestique, se faisait en parallèle de la production des *pistrina*; mais nous ne savons pas si ces productions étaient concurrentes ou simplement complémentaires. Au Maroc, l'usage de ces meules était encore bien attesté il y a une vingtaine d'années, même s'il se fait rare désormais[16].

Au moins pour la transformation des céréales, nous avons donc trois acteurs: le *pistor*, dans son *pistrinum*, qui moud le grain et produit le pain quotidien; le *molitor*, dans sa meunerie, qui moud également le grain; le particulier enfin qui, propriétaire d'une meule à bras, mout pour sa famille[17].

2
Le choix des moulins annulaires

Le fonctionnement et l'originalité des moulins annulaires ont été mis en avant par R. Thouvenot[18] dès 1949. Taillés dans le basalte, ils se composent de deux parties bien distinctes (FIG. 2). La *meta* est la partie fixe du moulin; de forme plus ou moins conique, parfois striée, elle porte à son sommet un trou où s'engage une tige

15. LEVEAU (2005), p. 80.

16. EL ALAOUI (2003), p. 53.

17. Il peut également proposer ses services à son voisin.

18. THOUVENOT (1949), p. 59. Puis, de façon plus spécifique: LUQUET (1966); AKERRAZ, LENOIR (2002); LEDUC (2005).

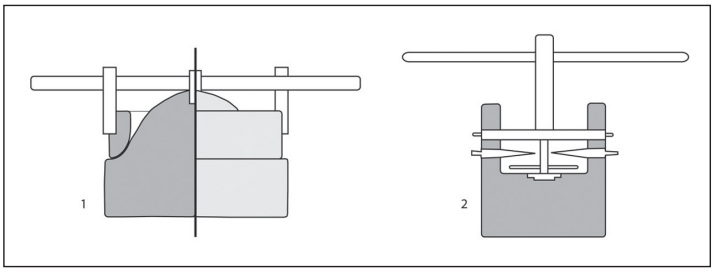


Fig. 2: Schémas des instruments de boulangerie antiques utilisés à *Volubilis*: 1) moulin annulaire; 2) pétrin mécanique (dessin M. Leduc).



Fig. 3: *Volubilis*, plan de répartition des éléments de boulangerie (M. Leduc d'aprés plan général du site).

métallique. Le *catillus* est la partie mobile du moulin; il est suspendu sur la *meta*; à *Volubilis*, il adopte presque exclusivement la forme d'un anneau; on y verse le grain qui sera moulu par le frottement de la *meta* sur la partie inférieure du *catillus*, lorsque celui-ci est mis en mouvement. Sur les flancs du *catillus* se situent deux mortaises, servant à accueillir les différentes pièces de bois qui, reliées à la tige de fer ancrée au sommet de la *meta*, permettent d'actionner la machine. Ce *catillus* annulaire contraste évidemment avec le modèle biconique – appelé également pompéien –, peut-être trop souvent présenté comme «le modèle antique»; à *Volubilis*, nous n'avons retrouvé que 3 *catilli* de ce type[19], alors que 39 *metae* du type annulaire ont été mises au jour[20] (FIG. 3). En effet, le modèle biconique, même s'il se rencontre dans d'autres provinces romaines[21], ne semble pas avoir été le système de mouture exclusif dans le monde romain, loin de là[22]. Les modèles pompéien et annulaire présentent trois dissemblances qui nous paraissent déterminantes du point de vue économique, et qui influent l'utilisation de la machine, son rendement ainsi que son coût.

2.1. Différences entre les modèles pompéien et annulaire

La mise en mouvement

La première différence concerne la mise en mouvement: si les modèles pompéiens sont actionnés par des bêtes de somme[23], les moulins volubilitains sont mus par la seule force humaine. Le fait

19. Un exemplaire est encore sur le site (Maison aux gros pilastres), un autre est exposé dans le musée lapidaire, le troisième (fragmentaire) est conservé dans les réserves. Aucune *meta* n'a été découverte, contrairement à l'avis de A. Akerraz et M. Lenoir (AKERRAZ, LENOIR, 2002, p. 98).

20. Tous les chiffres que nous donnons sont le fruit d'une enquête systématique et minutieuse menée sur les principaux sites archéologiques du Maroc, dans le cadre de notre thèse de doctorat. A ces 39 meules, nous devons ajouter 5 autres *metae* de type cylindrique qui feront l'objet d'une prochaine étude (la fig. 2 tient compte de toutes les *metae* – 44 au total).

21. MORITZ (1958), p. 91-6.

22. Par exemple, pour la Gaule, seulement 13 *catilli* biconiques ont été recensés (BÉAL, 1996, p. 93-4); pour la Bretagne, 2 exemplaires uniquement (WATTS, 2002, p. 46).

23. Pour le fonctionnement des meules pompéiennes voir par exemple BLÜMNER (1875), p. 23-49; MORITZ (1958), p. 91-6; ADAM (1984), p. 347-9; CURTIS (2001), p. 343-9. Mais il ne faut pas non plus généraliser: certains modèles pouvaient très bien être actionnés par des hommes.

qu'aucun des locaux où ont été découvertes des *metae* ne présentait pas de sol dallé est un premier indice; les sabots des animaux se seraient enfoncés dans la terre battue, gênant leur avancée[24]. De plus, nous avons fait l'expérience de faire venir un âne dans la boulangerie de la Maison au buste de bronze (TAB. 1, 6): nous nous sommes très vite rendu compte qu'il occupait une grande partie de l'espace; la présence de trois ânes dans l'atelier aurait donc rendu impossible la mise en mouvement simultanée des trois moulins composant cette boulangerie[25]. En outre, étant donné qu'à *Volubilis* les moulins reposaient tous directement à même le sol, et que les ânes étaient bien plus grands que les *metae*, il aurait fallu que la structure en bois encadrant le *catillus* soit très haute afin qu'elle soit reliée par un harnachement à l'encolure de l'animal; cela aurait fragilisé la structure, soumise à un mouvement incessant (FIG. 4). Enfin, cette hauteur aurait pu être compensée par un soubassement (FIG. 4), à l'image de celui que l'on rencontre dans les huileries de *Volubilis* et qui utilisent le même type de meules, réalisées cette fois-ci en grès coquiller[26], mais aucune *meta* n'a été découverte sur – ou à proximité – d'un tel système. Dans le cas d'un homme poussant le moulin, les poignées de préhension permettant d'actionner le *catillus* n'avaient donc pas besoin d'être aussi hautes que dans le cas d'un âne (FIG. 5). Si les moulins étaient actionnés par des hommes libres, cela implique, d'un point de vue strictement économique, plusieurs conséquences: il fallait en effet leur verser un salaire journalier, fixé au début du IV^e^ siècle à 50 deniers par l'Edit de Dioclétien[27]. Etait-il économiquement plus avantageux d'utiliser une main-d'œuvre libre que des animaux? Selon l'Edit de Dioclétien, le prix le moins cher pour un âne était de 7000 deniers[28]; cet achat nous parait économiquement

24. ADAM (1984), p. 347.

25. Et non pas simplement le fait que la distance des *metae* par rapport au mur soit réduite, ce que suggèrent A. Akerraz et M. Lenoir (AKERRAZ, LENOIR, 2002, p. 199); les *metae* retrouvées dans ce *pistrinum* ont pu être déplacées lors de la fouille (ou de l'abandon de la maison).

26. AKERRAZ, LENOIR (1981-82), p. 71.

27. *Pistori ut supra diurni* (VII, 12).

28. *Asinus dorsuarius optimus* (XXX, 12). Le héros malheureux des *Métamorphoses* d'Apulée est acheté sur le marché pour 18 deniers et 3 sesterces (*met.*, IX, 5); J.-Cl. Béal, pour ces derniers chiffres, pense qu'il peut s'agir d'un «prix de dérision» (BÉAL, 1996, p. 88, note 49).

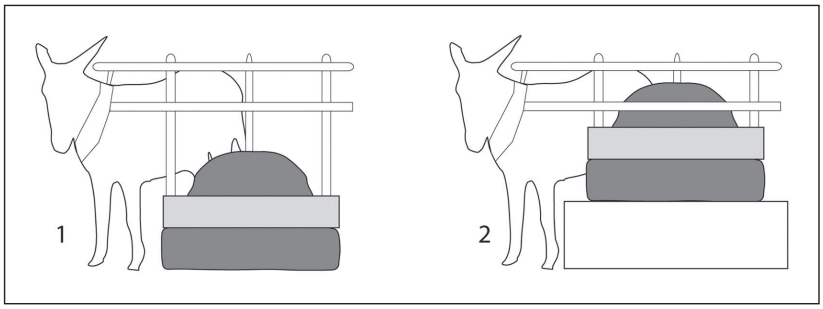


Fig. 4: Essai de restitution d'un moulin annulaire tourné par un âne: 1) sans soubassement; 2) avec soubassement (dessin M. Leduc).

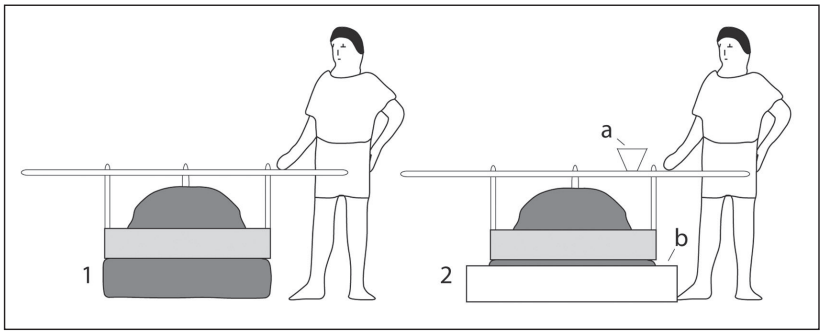


Fig. 5: Moulin annulaire tourné par un homme: 1) sans accessoire; 2) avec un entonnoir (a) et une cuvette périphérique (b) (dessin M. Leduc).

avantageux, car il équivaut à – seulement – 140 jours de salaire. P. Vigneron pense que «les bêtes les plus défavorisées, laides, estropiées, malades et, en général, tous les vieux équidés» étaient destinés à tourner les meules[29]: il se fonde en grande partie sur la description faite par Apulée (*met.*, IX, 10-13), mais nous pensons que ce dernier exagère volontairement sa description; qui plus est, l'intérêt économique d'acheter une bête à bas prix, avec une faible espérance de vie, est très discutable. Il nous faut maintenant envisager le fait que les moulins aient pu être actionnés par des esclaves. Nous savons qu'il était plus économique d'employer un esclave: en effet, d'après l'Edit de Dioclétien, un esclave mâle âgé de

29. VIGNERON (1968), p. 182.

16 et 40 anscoûtait 30.000 deniers[30], ce qui aurait donc représenté 600 jours de salaire d'un ouvrier (50 deniers par jours). Nous n'avons pas trouvé de mention d'esclaves dans l'épigraphie volubilitaine, mais nous savons par définition que l'épigraphie des esclaves demeure généralement insaisissable, étant donné la nature périssable du support de leurs inscriptions. Qui plus est, il est difficile d'imaginer que les grandes maisons de notables se soient passées d'une domesticité servile. Cependant, nous avons également très peu de mentions d'affranchis à *Volubilis*: huit sur un total de plus de 500 inscriptions[31]. Enfin, pour citer J.-M. Lassère, «un relatif consensus se fait sur le nombre plutôt réduit des esclaves en Afrique»[32]. Nous avons donc tendance à penser que ce sont des hommes libres qui tournaient les meules annulaires[33].

La question du soubassement

La deuxième différence existant entre les modèles pompéiens et annulaires est celle du soubassement. A Pompéi, cette structure surélève la base de la *meta* et permet de recueillir la farine produite, qui tombe directement dans une rigole creusée a son sommet, ou bien même dans une «cuvette périphérique de métal»[34] ou de bois placée sur le soubassement. A *Volubilis*, il n'y a pas de soubassement; mais une telle cuvette pourrait être envisageable autour de la base des *metae*, tout comme un simple linge. Mais un linge ou une cuvette à même le sol recueillerait certes la farine, mais également la poussière remuée par l'ouvrier tournant le moulin; l'absence d'un bloc pour surélever l'appareil crée donc une véritable contrainte que n'ont pas les moulins pompéiens. Pour pallier ce problème, il fallait très certainement entourer la base de la *meta* d'une cuvette périphérique haute, afin de mettre la farine à l'abri de la poussière et de l'humidité (FIG. 5).

30. *Mancipi[um] ab annis (sedecim) ad annos quadraginta* (XXIX, 1).

31. *IAMar.*, *lat.* 345, *IAMar.*, *lat.* 352, *IAMar.*, *lat.* 367, *IAMar.*, *lat.* 379, *IAMar.*, *lat.* 429, *IAMar.*, *lat.* 439, *IAMar.*, *lat.* 491 et *IAMar.*, *lat.* 652.

32. LASSÈRE (2005), p. 151; pour une étude complète des esclaves ruraux en Afrique, voir GSELL (1932).

33. Plaute lui-même, qui était un homme libre, avait tourné la meule chez un boulanger pour financer l'écriture de ses pièces (AUL. GELL., III, 3, 14).

34. ADAM (1984), p. 347.

L'alimentation en grain

Enfin, la troisième différence concerne l'alimentation en grains de la machine; il s'agit là d'un aspect qui touche directement au rendement, et donc à la rentabilité de l'appareil. La forme biconique des *catilli* pompéiens permet à l'appareil d'être «rechargé» en grains depuis le sommet, puis de moudre une quantité de blé appréciable sans qu'il soit nécessaire d'en ajouter sans cesse; les anneaux volubilitains ne permettent pas une telle continuité, et il fallait donc régulièrement arrêter le mouvement, ajouter du grain, puis remettre le moulin en route. Un entonnoir, visible sur quelques reliefs romains figurant des moulins biconiques[35], pourrait être un palliatif à ce problème; cet entonnoir fait office de réserve et permet une certaine «autonomie» de mouture[36]; un tel dispositif est bien entendu envisageable à *Volubilis* (FIG. 5). Nous avons récemment évoqué une alternative[37]: la présence d'une mezzanine, au-dessus des moulins, depuis le plancher de laquelle le grain serait versé directement dans le moulin par un ouvrier[38], à l'aide d'une gouttière par exemple (FIG. 6). Cette solution n'est malheureusement pas adaptable à chaque local, et nécessite la présence d'un troisième ouvrier, et donc un coût supplémentaire, en plus de celui de l'installation de la structure elle-même.

Les trois différences que nous venons d'évoquer, et qui créent effectivement des contraintes, sont évidemment surprenantes, mais nous avons montré qu'il y a, à chaque fois, une solution ou une alternative. Les Volubilitains connaissaient donc deux systèmes de mouture: le système biconique, tourné par un animal, auquel ils ont préféré, et de loin, le système annulaire, tourné par un homme; nous allons maintenant tenter de découvrir les raisons de ce choix.

2.2. Les raisons de ce choix

Le rendement des moulins serait une première piste, même s'il est difficile à déterminer. Une meule de type pompéien tournée par un animal peut moudre entre 10 et 25 kg de blé par heure[39];

35. ZIMMER (1982), figs. 19, 20, 23, 24.

36. BAKKER (1999), p. 6 et fig. 18.

37. LEDUC (2005), figs. 8-9.

38. Cette proposition fait suite à une étude ethnoarchéologique menée à Moulay Idriss, où nous avons observé ce type d'installation chez un meunier de la ville.

39. BAKKER (1999), p. 14; JASNY (1944), p. 159. A titre de comparaison, la pe-

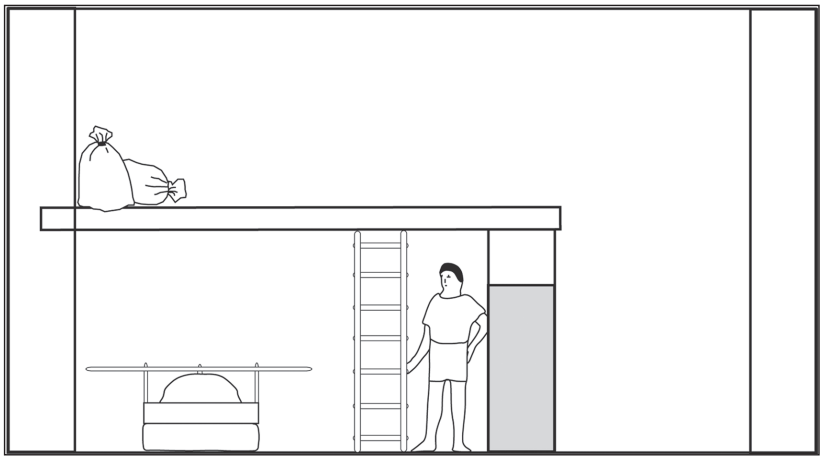


Fig. 6: La boulangerie de la Maison au buste de bronze: essai de restitution de la pièce destinée à la mouture (dessin M. Leduc).

qu'en était-il des meules annulaires, tournées par des hommes? Il nous est possible de confronter la surface de mouture de la partie inférieure des *catilli* pompéiens avec celle des *catilli* volubilitains; cela revient à calculer pour les premiers la surface externe d'un cône tronqué, pour les seconds celle d'un cylindre[40]. Les résultats sont surprenants: nous obtenons une moyenne de 6.120 cm² pour Pompéi[41]; 5.200 cm² pour *Volubilis*[42]. Cela signifie qu'en moyenne la surface de broyage des moulins volubilitains n'est que de 15% inférieure à celle des moulins pompéiens; les capacités de production de ces deux instruments étaient donc très proches. Ce premier argument – même si, bien entendu, il peut être sujet à discussion – démontre que les Volubilitains n'avaient nullement besoin d'importer un système qui n'était pas beaucoup plus performant que le leur. D'un point de vue strictement économique, nous pouvons penser que le coût d'achat d'une meule annulaire était

tite meule à bras romaine du musée d'*Augusta Raurica* permet en une heure de produire 4 kg de farine (HÜRBIN, 1994, p. 29).

40. Nous avons comparé les 42 *catilli* pompéiens relevés par D. P. S. Peacock (PEACOCK, 1989) et les 17 anneaux volubilitains que nous avons répertoriés (thèse en cours).

41. Entre 1.287 et 10.112 cm².

42. Entre 1.632 et 10.688 cm².

moins élevé. Certes, nous ne connaissons que le prix d'achat d'un moulin biconique: l'Edit de Dioclétien fixe à 1.250 deniers le prix d'une *mola asinalis* (XV, 57). Cependant, nous pouvons supposer que les meules annulaires sont une invention maurétanienne. En effet, ce type de *catillus* ne se rencontre qu'en Maurétanie Tingitane et, à de rares exceptions, en Bétique[43]. Cette hypothèse devra bien sûr être corroborée par la découverte, dans des niveaux préromains, de moulins annulaires, mais la fabrication des modèles pompéiens requerrait peut-être un savoir-faire technique que les tailleurs volubilitains ne maîtrisaient pas, et les rares exemplaires découverts sur les sites antiques marocains auraient été importés[44] et auraient donc été plus chers, du fait du coût du transport.

Nous ne sommes pas certain que le modèle annulaire ait préexisté au modèle pompéien, ou s'il s'est développé parallèlement à lui; mais nous pouvons au moins suggérer que le modèle annulaire ait été presque aussi productif que le modèle pompéien, ce qui expliquerait son succès en Maurétanie Tingitane.

2.3. Quantifier la production

Trente-neuf *metae* ont donc été retrouvées sur le site; elles sont réparties de façon régulière (FIG. 2), même si la densité est plus grande dans le quartier sud de la ville ou «quartier artisanal» (19 *metae*). Ce nombre est un indice, il permet de penser que «beaucoup» de farine était produite, même si ce chiffre est difficilement quantifiable. En effet, même si nous avons vu qu'*a priori* les capacités de production des moulins annulaires équivalaient aux moulins pompéiens, il nous manque d'autres données: nous n'avons pas l'ensemble des *catilli* de *Volubilis*; nous ne connaissons pas non plus le nombre d'heures durant lesquelles les moulins étaient actionnés. Nous sommes très mal renseignés sur la durée de travail dans le monde romain; l'Edit de Dioclétien indique simplement que le salaire est celui d'un jour de travail. Pour reprendre les termes de Florence Dupont, «les activités publiques et privées [des Romains] commencent au lever du jour, été comme hiver; la plu-

43. AKERRAZ, LENOIR (2002), p. 206 et note 11; BRUN (2004), p. 283.

44. Cette hypothèse ne pourrait être confirmée que grâce à des analyses pétrographiques. Aux 3 *catilli* de *Volubilis*, nous pouvons à ce jour ajouter 2 exemplaires conservés à *Banasa*, ainsi que 2 autres à *Sala*.

part d'entre elles cessent quand le soleil commence nettement à décliner, en milieu d'après midi, un peu avant, un peu après, selon les hommes et leurs occupations, c'est une coutume non une règle»[45]. Nous pouvons alors considérer que les ouvriers tournant la meule travaillaient du lever au coucher du soleil, ce qui est aussi le cas pour l'âne *Lucius*[46]. Bien entendu, la durée d'insolation est fort variable, en fonction des saisons ou de la latitude du lieu envisagé[47], mais la «Parabole de l'ouvrier de la dernière heure» (*Mt*, 20, 1-16)[48] nous fournit une indication des plus utiles: des ouvriers travaillant dans une vigne s'y attèlent durant onze heures de suite, sans qu'apparemment il n'y ait eu de pause («nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur»). Il s'agit ici d'un travail éreintant, tout comme le fait de tourner la meule, qui n'exige pas de la rapidité, mais de la régularité, afin que le grain soit parfaitement moulu. Si nous optons pour onze heures de mouture par jour et si nous multiplions la moyenne de rendement de Pompéi (17,5 kg par heure) par le nombre de *metae* annulaires (39), nous obtenons une moyenne de 7.507 kg de blé qui pourraient être moulus par jour. A. Luquet[49] estimait qu'il fallait moudre «pas moins de quarante quintaux de blé» par jour pour nourrir les habitants du municipe, c'est-à-dire 4.000 kg. L'archéologue a également tenté de chiffrer la production en blé des campagnes volubilitaines, l'évaluant à 13.000 quintaux par an[50], quantité selon lui suffisante pour couvrir les besoins en farine de toute la population: A. Luquet a pris comme comparaison les rendements d'un petit paysan vers 1960 (5 quintaux à l'hectare); il a ensuite évalué la surface des terres de la campagne volubilitaine à 3.900 hectares, dont les deux tiers auraient été consacrés à la culture du blé (soit 2.600 ha).

Il nous a semblé que ces hypothèses, tout comme nos estimations, devaient être confirmées par un autre calcul; nous avons alors tenté de savoir si les pétrins pouvaient nous apporter des réponses plus précises sur la production des *pistrina* volubilitains.

45. Dupont (1989), p. 216.
46. Apul., *met.*, xi, 10, 5.
47. Roussel (1972), p. 32.
48. Nous remercions ici Monsieur René Rebuffat pour sa précieuse indication.
49. Luquet (1966), p. 302.
50. *Ibid.*, p. 302-3.

3
Les pétrins: mécaniser les gestes du boulanger

36 pétrins ont été mis au jour sur le site (FIG. 2), dont 33 mécaniques. Ce sont des cuves cylindriques de 38 à 63 cm de profondeur (FIG. 3), creusées dans un bloc de calcaire cylindrique ou rectangulaire, et percées de quatre ou six trous. Au fond de la cavité se trouve une crapaudine en métal scellée au plomb, dans laquelle vient s'encastrer un axe vertical, maintenu droit par deux tiges en bois insérées dans les trous supérieurs du pétrin. A l'extrémité de cet axe central, sont installés des bras en bois qui servent à le faire tourner. A l'intérieur de la cuve, quatre ailettes brisent la pâte afin de la pétrir. deux d'entre elles sont ancrées dans les trous pratiqués dans la cuve, les deux autres sont fixées directement à l'axe vertical du pétrin. Le pétrissage est donc assuré grâce à la rotation de l'axe central et à la mise en mouvement des quatre ailettes. On compte peu de pétrins mécaniques dans le monde romain: à *Banasa*, sur les douze pétrins découverts, seuls deux sont mécaniques; à Ostie, douze pétrins mécaniques ont été mis au jour[51]; à Pompéi, dans les vingt-et-une boulangeries dégagées, seulement trois pétrins mécaniques ont été trouvés[52]. Nous sommes obligé de voir dans la mécanisation des pétrins de *Volubilis* une volonté évidente de rendement, car le pétrissage manuel, comme cela se fait toujours au Maroc, dans des bacs en bois[53], était tout aussi envisageable. L'autre raison de cette mécanisation – outre la recherche de rendement – était peut-être de pallier un problème: celui d'une pâte difficile à travailler, à cause d'une farine qui n'était peut-être pas assez finement moulue. Si cette solution mécanique était économiquement rentable, avec une matière première abondante – le calcaire gris du Zehroun –, cela montre à quel point les *pistrina* étaient nécessaires au municipe; cela atteste également la nécessité d'assurer une production constante, quotidienne, et surtout suffisante. Il nous faut maintenant tenter de quantifier cette production de pâte.

51. BAKKER (1999), *passim*.
52. Pour 73 moulins BAKKER (1999), p. 11.
53. LEDUC (2005).

3.1. Quantifier la contenance en pâte des pétrins mécaniques

Il nous est possible de calculer la contenance en pâte d'un pétrin mécanique, car la cavité creusée dans le bloc de calcaire est en fait un cylindre dont nous connaissons le rayon (r) et la hauteur (h); la formule mathématique à appliquer est «π r² h». Le volume de la cuve à vide peut être ensuite converti en litres (TAB. 2), puis en kilogrammes. Ce dernier chiffre nous donnera la contenance maximale du pétrin en pâte. Mais comment calculer le poids réel de la pâte introduite dans le pétrin? De nos jours, la pâte à pain d'un boulanger est constituée de 40% d'eau, de 58% environ de farine et de 2% de sel et de levain. Cette pâte perd environ 20% de son poids à la cuisson, ce qui correspond à l'évaporation d'une partie de l'eau. Nous ne connaissons pas les proportions d'eau, de farine, de sel et de levain utilisées à l'époque romaine, mais nous pourrions appliquer celles que nous venons d'indiquer aux pains d'époque romaine. Cependant il nous faut auparavant connaître le poids d'un litre de farine. Pline nous indique qu'un *modius* de farine de blé commun des Gaules donne 20 livres romaines de pain cuit[54]. Si nous ajoutons les 20% de perte dus à la cuisson, ce *modius* permet de réaliser 24 livres de pâte crue. Si maintenant nous soustrayons de ce nombre les 40% d'eau, soit 9,6 livres, il nous reste 14,4 livres de pâte, que nous pouvons arrondir à 14, les 0,4 livres restants pouvant représenter le sel et le levain[55]. Une livre romaine étant égale à 327,168 g, un *modius* fournissant 20 livres de pain cuit nécessite environ 4,6 kilos de farine. Etant donné qu'un *modius* équivaut à 8,725 litres, un litre de farine pèse donc 527 g. Nous pouvons désormais déduire le poids de la pâte contenue dans les cuves de nos pétrins volubilitains: nous possédons le volume de ces cuves (TAB. 2), et donc leur contenance maximale en litre de pâte, et nous connaissons les proportions qui entrent actuellement dans la fabrication d'une pâte à pain, à savoir 40% d'eau (1 litre d'eau étant égal à 1 kg), et 60% de farine (levain et sel inclus[56]), dont nous savons désormais le poids par litre (0,527 kg).

Le poids de la pâte contenue dans un pétrin (z) est donc égal à

54. PLIN., *nat.*, XVIII, 88: *Siligineae farinae modius Galliae XX libras panis reddit.*

55. Simylus, dans le *Moretum* du Pseudo-Virgile, n'utilise pas de levain, mais l'usage du levain est bien attesté par Pline (*nat.*, XVIII, 102-104).

56. Nous sommes obligé de les inclure car nous nous ne pouvons pas en connaître le poids; étant donné leurs proportions, notre marge d'erreur reste minime.

Tableau 2: Contenance de la cuve de chaque pétrin.

N°	Localisation	Diamètre (cm)	Profondeur (cm)	Volume (cm^3)	Contenance retenue (litres)
1	Boulangerie du *Forum*	50	46	90.275	90
2	Chemin des visiteurs	44	44	66.869	67
3	Maison à la monnaie d'or*	46	46	76.408	76
4	Maison à la crypte*	49	49	92.354	92
5	Maison aux deux pressoirs*	48	46	83.197	83
6	Maison de Dionysos et des Quatre Saisons*	42	38,5	53.312	53
7	Tumulus	48	53	95.857	96
8	Maison au bain des Nymphes*	44	40	60.790	61
9	*Insula* 42	–	–	–	–
10	*Insula* 11	45	42	66.764	67
11	Maison de F. Germanus*	46	52	86.375	86
12	*Insula* 15	47	42,5	73.697	74
13	Versant est, *Insula* 2	46	41,5	68.933	69
14	*Insula* 18	44	46	69.908	70
15	Maison au Bacchus de marbre*	47	47	81.501	82
16	Maison à la citerne	–	–	–	–
17	Maison aux colonnes	–	–	–	–
18	Versant est, *Insula* 1	–	–	–	–
19	Section au nord de la Maison au compas	47	46	79.766	80
20	Maison au buste de bronze*	54	63	144.210	144
21	Maison au bassin tréflé*	42	51	70.621	71
22	*Insula* 13	46	44	73.086	73
23	*Insula* 13	46	46	76.408	76
24	*Insula* 13	52	40	84.905	85
25	Maison au *desultor*	38	46	52.142	52
26	Section au nord de la Maison au compas	46	43	71.425	71
27	Maison aux gros pilastres*	44	48	72.948	73
28	*Insula* 10	45	50	79.481	79
29	Maison au buste de bronze*	44	48	72.948	73
30	Boulangerie du *Forum*	43	41	59.510	60
31	*Insula* 26	52	60	127.358	127
32	Maison aux deux pressoirs*	–	–	–	–
33	Versant est, *Insula* 1	53	46	101.432	101

Note: Les maisons dont le nom est suivi d'un (*) se situent dans le Quartier nord-est.

40% en eau et à 60% en farine de la contenance maximale de la cuve (y), selon la formule:

$$Z = \frac{40}{100} y \times 1 \text{ kg} + \frac{60}{100} y \times 0{,}527 \text{ kg}$$

Transposons cette formule à la somme des capacités maximales des cuves des 28 pétrins volubilitains dont nous connaissons la contenance[57]. Avec un total de 2.231 litres[58], nous obtenons 1.598 kg de pâte. Mais ce nombre n'est pas tout à fait exact, et il nous faut passer par un dernier calcul pour obtenir le poids de pâte contenu réellement dans les cuves. En effet, nous devons considérer que les cuves ne sont pas pleines à ras bord de pâte, pour deux raisons: d'abord, la barre en bois horizontale qui maintient l'axe vertical au centre de la cuve, est fixée par les deux trous percés en haut de la cuve (FIG. 3); la cuve ne peut donc pas être remplie au-delà de cette barre horizontale, qui se situe environ aux deux tiers de la hauteur de la cavité (parfois même à la moitié). Ensuite, plus le pétrin est rempli, moins le pétrissage est efficace, mettre trop de pâte serait donc inutile et surtout peu productif. Il est donc plus sûr de considérer que la cuve n'est remplie qu'à la moitié de sa capacité, ce qui est encore le cas actuellement pour les pétrins mécaniques des boulangers. Il nous faut donc diviser notre résultat par deux, pour obtenir la capacité de production, en une fois, des 28 pétrins à notre disposition, ce qui nous donne 799 kg[59]. Enfin, si l'on enlève les 20% de perte due à la cuisson, nous obtenons environ 639 kg de pain.

3.2. Interpréter les résultats

Ce résultat est bien entendu à prendre avec les réserves qui s'imposent, mais il est tout de même intéressant; il permet de manière concrète de tenter de quantifier la production volubilitaine; le tout est maintenant de savoir si 639 kg de pains suffisent à nourrir quotidiennement les habitants du municipe romain. Pour la quantité de

57. Sur les 33 pétrins mécaniques retrouvés sur le site, la capacité de la cuve de 5 d'entres eux ne peut être mesurée: il ne reste parfois que le fond, ou le fond est cassé, parfois le pétrin est encore en partie enterré.

58. Soit une moyenne d'environ 80 litres par pétrin.

59. Soit plus de 27,5 kg par pétrin en moyenne.

blé nécessaire par jour à un homme, nous pouvons nous appuyer sur les recherches de P. Garnsey[60], qui propose une quantité de céréales comprise entre 350 g et 600 g par jour et par personne. Si nous gardons cette proposition, les 639 kg de pains permettraient de nourrir entre 1.065 et 1.825 habitants par jour, dans le cadre d'une alimentation reposant presque exclusivement sur le pain – ce qui était sûrement le cas[61]. Il est généralement admis que *Volubilis* a compté, au maximum, 10.000 habitants[62]; mais cette affirmation ne repose sur aucune donnée concrète. A. Luquet, évaluant la population à 15.000 habitants[63], sur des critères non explicités, fait un autre calcul pour mesurer les besoins en pain des Volubilitains; il affirme que les moulins devaient moudre 4.000 kg de blé quotidiennement, ce qui ferait 266 g de farine par personne et par jour. Mais nous ne savons pas sur quels éléments se fondent ces chiffres. En revanche, si nous conservons le chiffre hypothétique de 10.000 habitants et si nous multiplions celui-ci par les 600 g que préconise – au maximum – P. Garnsey, nous obtenons 6.000 kg de farine à produire quotidiennement: nous sommes loin d'atteindre ce chiffre avec nos pétrins, mais notre estimation de production de farine par les moulins volubilitains le dépasse largement (7.507 kg).

3.3. Affiner les résultats

Certes, il ne faut pas négliger la part de pâte pétrie manuellement par les foyers volubilitains. Les 639 kg obtenus représentent la quantité de pâte pouvant être pétrie en une fois; il est bien évident que ces pétrins devaient servir plusieurs fois par jour, tout du moins dans les *pistrina*, sauf dans les maisons particulières où la production était destinée uniquement à la *domus* et où le pétrin n'était peut-être utilisé qu'une seule fois. Il faut également garder à l'esprit que sur les 40 ha *intra muros* que compte *Volubilis*, seuls 22 ha ont été dégagés. Notre nombre de pétrins n'est donc pas le nombre total d'instruments en activité à l'époque romaine[64].

Il nous a semblé opportun de calculer la production quoti-

60. Garnsey (1998), p. 230.

61. Il ne faut pas oublier non plus la consommation de bouillie ou de polenta.

62. Panetier (2002), p. 58.

63. Luquet (1966), p. 302.

64. N'oublions pas non plus que notre calcul se fait sur 28 pétrins, alors que 33 ont été découverts.

dienne d'une zone circonscrite. Le Quartier nord-est s'y prête bien (FIG. 1), car il s'agit en effet d'un secteur presque totalement fouillé et bien délimité. L'espace bâti est un rectangle d'environ 8 ha, composé pour l'essentiel de riches demeures (23 maisons au total), mais où les activités artisanales ne sont pas absentes: il y a en effet 10 huileries[65] et au moins 5 *pistrina*[66]. Si dans un premier temps nous nous focalisons sur la production des meuneries-boulangeries, avec les six pétrins qu'elles comportent, nous obtenons 190,5 kg de pâte pétrie en une seule fois. Nous pouvons imaginer que ces ateliers remplissent leurs pétrins au moins deux fois par jour, étant donné qu'ils ont une vocation commerciale et qu'il leur faut donc produire en plus grande quantité, pour générer des bénéfices et rentabiliser leurs investissements: nous obtenons alors 381 kg de pâte. Si ensuite nous calculons la production en une fois des cinq autres pétrins retrouvés dans le quartier et qui appartenaient très certainement à de riches propriétaires produisant eux-mêmes leur pain, nous obtenons 130 kg. Ce qui fait un total de 511 kg de pâte, soit environ 409 kg de pain produit par jour dans cette zone. Si nous reprenons les chiffres de P. Garnsey (entre 350 g et 600 g), cette production pouvait nourrir entre 681 et 1.168 individus. R. Etienne[67] n'évalue pas le nombre d'habitants du Quartier nord-est; pour tenter de recouper notre résultat, nous avons calculé le nombre total de pièces de rez-de-chaussée composant l'ensemble des maisons de ce quartier, sans prendre en compte les pièces de réception, les vestibules, les cours charretières ainsi que les thermes privés[68]; en y ajoutant les boutiques, nous avons obtenu un total d'environ 630 pièces. Selon que nous considérons qu'il y avait au maximum une à deux personnes permanentes par pièce, nous

65. ETIENNE (1960), p. 156.

66. R. Etienne en compte 7 (ETIENNE, 1960, p. 159), mais nous excluons celles des Maisons au bain des nymphes et de Dionysos et les quatre saisons, qui ne contiennent qu'un pétrin chacune, et où aucune trace de four n'a pu être avérée. Trois fours ont été mis au jour (Maisons à la monnaie d'or, au bassin tréflé et au buste de bronze); les deux autres ateliers sont situés dans les Maisons de Flavius Germanus et au Bacchus de marbre. Au total il y a 12 pétrins (le volume de la cuve d'un exemplaire n'est pas mesurable – Maison aux deux pressoirs).

67. ETIENNE (1960).

68. Nous savons que parmi ces pièces, certaines étaient des chambres d'hôte ne servant qu'occasionnellement, mais notre décompte compense les pièces manquantes du premier étage, qui étaient sans doute occupées de façon permanente.

obtenons de 630 à 1.260 habitants, un résultat très proche de notre fourchette.

Ce résultat conforte la validité de notre calcul: il est donc possible d'évaluer la quantité de pâte produite par jour dans un secteur déterminé et bien délimité, tout comme il est possible de chiffrer la production d'un *pistrinum* en particulier. Certes, sur l'ensemble du site, nous ne savons pas toujours si un pétrin appartient à une maison particulière ou à un *pistrinum*. Mais les pétrins privés devaient être rares; ceux du Quartier nord-est sont peut-être les seuls du site ayant eu une vocation domestique.

3.4. Chiffrer la population volubilitaine

Quel indicateur choisir pour chiffrer la population volubilitaine? Est-ce celui de la capacité de production des moulins, sujet à discussion, ou bien celui de la capacité de production des pétrins, plus précise? Si nous reprenons la capacité de pâte à pétrir des 33 pétrins découverts, en considérant que les cinq pétrins dont nous n'avons pas les dimensions complètes ont une cuve dont le volume est semblable à la moyenne du site (c'est-à-dire 80 litres); si nous supposons arbitrairement qu'un quart des pétrins du site a une vocation domestique, que les trois quart restant sont utilisés au minimum deux fois par jour, nous obtenons un résultat de 1.319 kg de pain produit quotidiennement[69]. Il faudrait ajouter à ce résultat la quantité de pâte pétrie manuellement et quotidiennement par les habitants, qui est impossible à déterminer. Selon les estimations de P. Garnsey, ces 1.319 kg de pains étaient suffisants pour nourrir une population comprise entre 2.198 à 3.768 habitants. Il s'agit là d'une estimation qui ne tient compte que des vestiges dégagés, à supposer que chaque pétrin ait fonctionné au même moment, et que les *pistrina* aient toutes été contemporaines.

69. Le volume total des cuves est de 2.631 litres; en considérant que les trois quart de ces cuves sont utilisés deux fois par jour, nous obtenons 3.298 kg de pâte; nous divisons ce nombre par deux, puis nous enlevons encore 20%; nous obtenons 1.319 kg. Cf. *supra* pour les détails du raisonnement.

4
Diffuser le produit fini

4.1. La répartition des *pistrina*

La répartition des *pistrina* (FIG. 1) au cœur du tissu urbain montre une certaine régularité, excepté pour le nord-ouest de la zone fouillée, où aucun instrument n'a été découvert. Même si aucune meunerie-boulangerie ne peut être identifiée avec certitude sur le versant ouest du quartier méridional, les huit *metae* et les trois pétrins qui y ont été mis au jour laissent penser qu'au moins deux ateliers s'y trouvaient. Les *pistrina* créent-ils des nuisances? Oui, que ce soit pour le bruit des meules ou la fumée des fours[70], mais c'est la sensibilité à ces nuisances qui diffère selon les individus. Nous savons pourtant que ces ateliers fonctionnaient jour et nuit. En effet, sur un fragment de sarcophage[71], conservé au Musée du Vatican et montrant une scène de mouture, est figurée une lampe à huile: ce qui prouve soit que la mouture était réalisée dans un local fermé, et sans fenêtre; soit qu'elle se faisait de nuit. Une épigramme de Martial[72] évoque également le travail des boulangers la nuit, qui empêche toute méditation ou repos aux habitants de Rome, au même titre que les chaudronniers. Si nous nous focalisons sur les fours, nous remarquons qu'ils sont parfaitement intégrés à la trame urbaine, si ce n'est peut-être ceux du Quartier nord-est (fours 1 à 3), regroupés dans le même secteur. Ce quartier, plus récent que le reste du municipe, a très certainement profité d'un plan d'urbanisme réfléchi; les activités ont donc peut-être été regroupées, non pas pour des questions de nuisances, mais plutôt pour faciliter leur approvisionnement en matières premières, en eau, en bois et en blé. Le four n° 7 quant à lui, situé dans la Maison aux colonnes, a même une position centrale, en plein cœur du Quartier de l'arc de triomphe; nous pouvons d'ailleurs supposer que ce four soit un «four de quartier», où les habitants viennent faire cuire leurs pains (ce type de four est encore bien présent au Maroc[73]). Enfin, l'emplacement privilégié de la boulangerie du *fo-*

70. Au sujet des nuisances urbaines voir GOGUEY (2001-02).

71. ZIMMER (1982), p. 113.

72. MART., XII, 57: *Negant vitam / ludi magistri mane, nocte pistores / aerariorum marculi die toto.*

73. LEDUC (2005).

rum (TAB. 1, 3), située au cœur du quartier monumental, démontre la parfaite intégration de ces ateliers au sein du tissu urbain, et la dynamique économique qu'ils pouvaient générer.

4.2. La vente

La position des ateliers est bien entendu déterminante pour la diffusion du produit fini, car les *pistrina* doivent approvisionner facilement les lieux où les pains sont vendus. La boulangerie n'est pas obligatoirement le lieu de vente privilégié pour les pains[74]: à *Volubilis* seuls deux *pistrina* ont un local qui pourrait s'apparenter à une boutique[75]; une table ou même une simple caisse pouvaient faire office de comptoir. Au Maroc, de nombreux petits commerces fonctionnent sur un principe commun: le comptoir est mobile et se rentre chaque soir. Sur la célèbre peinture murale pompéienne représentant une «vente de pains»[76], la transaction se fait sur un comptoir visiblement constitué de planches de bois juxtaposées; ce type de comptoir aurait très bien pu être utilisé par les *pistores* volubilitains. Les pains peuvent également être vendus dans de petites épiceries, comme de nos jours au Maroc, livrés en charrette par le *pistor* vers les nombreuses *tabernae* réparties le long du *decumanus maximus*[77]; en ce sens, les quatre ateliers situés au nord du Quartier nord-est sont particulièrement bien situés, le long d'un même *decumanus* secondaire, ce qui permettait une diffusion facile de leur production; cela confirme l'hypothèse qu'ils ont pu faire l'objet d'un plan d'urbanisme défini. On peut donc aisément imaginer que les *pistrina* animent la vie économique du municipe. Cette activité quotidienne a d'ailleurs une autre conséquence: elle entraîne avec elle une foule de petits artisans.

74. LEDUC (2005).

75. Celle de la Maison à la citerne et celle du *Forum*.

76. Peinture murale découverte à Pompéi, région VII, *insula* 3, n° 30, dans le *tablinum* (k) d'une petite maison sans péristyle. Elle est conservée au Musée Archéologique de Naples (inv. 9071). Le boulanger ne vend apparemment pas de pain mais le distribue, dans un acte de charité; voir DONATI (1998), notice de la fig. 24 et CLARKE (2003), notice de la fig. 23.

77. Il y a 119 *tabernae* le long du *decumanus maximus* (ETIENNE, 1960, p. 95-8).

5
Les artisanats liés à la boulangerie

5.1. Les «petits métiers» volubilitains

Il nous faut pour finir évoquer en quelques lignes les artisanats liés aux *pistrina* volubilitains, afin de montrer que les *pistores* génèrent un dynamisme économique bien réel, au-delà de leurs propres profits ou des personnes qu'ils emploient au sein de leurs ateliers. Nous venons d'évoquer le vendeur de pain dans sa petite échoppe; il faut penser au menuisier, qui équipe le moulin et le pétrin, qui peut également installer une mezzanine ou concevoir un comptoir mobile, ou encore fabriquer la charrette qui permet de livrer les pains; sans oublier le forgeron, qui, lui fournit les pièces métalliques; les pains sont transportés dans des *panaria* tressés par le vannier; on peut ajouter le maçon, qui construit le four à pain[78]; enfin le potier, qui réalise les *dolia* ou les amphores qui servent à conserver les grains. Aucun de ces artisans ne nous a transmis son nom; ces «petits métiers»[79] n'ont d'ailleurs laissé de trace archéologique, alors qu'ils étaient assurément présents dans le municipe[80]. Ces artisans participaient tous pleinement à l'économie volubilitaine, et d'une certaine manière une partie de leurs revenus était directement liée à l'activité boulangère, mais également aux installations oléicoles pour pratiquement les mêmes raisons. Plus encore que les *pistores* ou les *olearii*, ce sont donc bien les campagnes volubilitaines elles-mêmes qui ont généré cette vitalité municipale.

5.2. Le tailleur de pierre

Il reste un dernier métier, celui du tailleur de pierre. Cet artisan est lui aussi un acteur essentiel de la vie économique volubilitaine, bien qu'aucun atelier n'ait été découvert pour le moment. Nous ne savons pas si les moulins étaient fabriqués par des tailleurs de pierre spécialisés ou non[81]. A la différence du calcaire ou du grès,

78. Leduc (2005).

79. Pour reprendre l'expression de Maitrot (1935).

80. Chr. Boube-Piccot a par exemple démontré l'existence d'un atelier de bronziers à *Volubilis* (Boube-Piccot, 1995, p. 65).

81. Dans le monde romain, deux bas-reliefs représentent des «tailleurs de moulins» en plein travail (Zimmer, 1982, figs. 77-78).



Fig. 7: Boule de basalte découverte au fond de la Maison au cadran solaire (cliché M. Leduc).

des matériaux qui étaient abondamment disponibles autour de *Volubilis*[82], le basalte était acheminé de plus loin; il était d'ailleurs exclusivement utilisé pour les moulins et les petites meules à bras. On suppose généralement que cette roche volcanique provenait soit de la région d'Azrou[83], soit de la plaine du Saïs[84], au sud-est de Meknès. Dans ces deux régions du Maroc on la trouve encore abondamment, sous forme de grosses boules. Ces boules de basalte empruntaient donc un itinéraire de plus de 50 km avant de rejoindre *Volubilis* où elles étaient ensuite débitées: il est probable en effet que les moulins étaient taillés seulement à l'arrivée, pour éviter toute casse – ou perte – lors du transport. Nous avons retrouvé sur le site l'une de ces boules (FIG. 7); elle se trouve au fond de la Maison au cadran solaire, dans le Quartier nord-est; elle est de forme légèrement ovale et mesure 55 cm de long, sur environ 45 cm de large; elle est comparable à celles que nous avons pu voir dans la région d'Azrou. Cette boule pourrait attester la présence

82. Voir FERAY, PASKOFF (1966).
83. Voir BELLITIR (1997-98), *passim*.
84. JODIN (1987), p. 252.

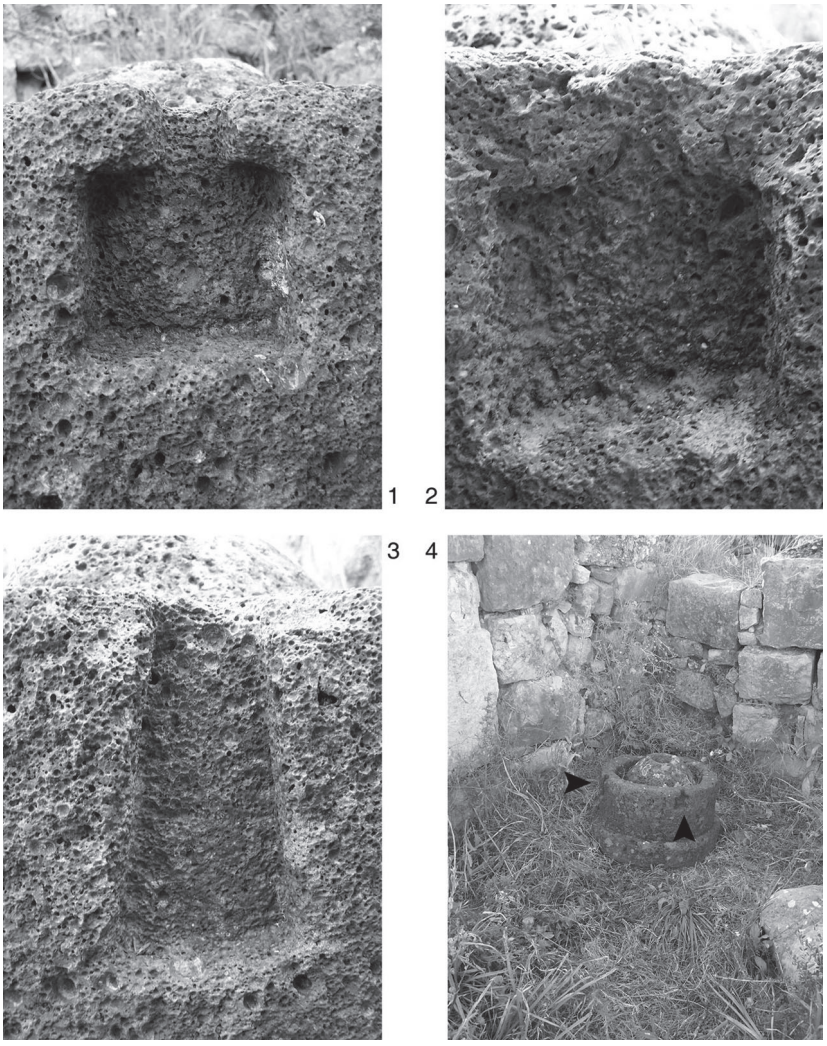


Fig. 8: Moulin de l'*insula* 13: 1) mortaise intacte; 2) mortaise cassée; 3) une des deux mortaises «de remplacement»; 4) le moulin: les flèches indiquent les mortaises visibles en 1 et 3 (clichés M. Leduc).

d'un atelier de taille *intra muros*; mais cet indice est trop mince, et seule la présence d'un grand nombre de fragments de basalte découverts au sein d'un même local – ou *insula* – pourrait nous permettre de localiser cet atelier. Précisons tout de même que l'on trouve de très nombreux fragments disséminés sur le site, certains

ont même été réutilisés dans des constructions tardives, dans le «faubourg arabe» par exemple. Mais le rôle du «tailleur de moulin» ne se cantonne pas à leur fabrication; il faut ensuite les entretenir, procéder à ce que l'on appelle le «rhabillage» pour assurer une bonne mouture, car les surfaces rugueuses s'usent inévitablement. Il faut aussi parfois les réparer: certaines meules à bras ont gardé ces traces de réparation, avec des scellements au plomb pour réunir les fragments cassés. Le *catillus* d'un moulin encore en place sur le site (quartier méridional, *insula* 13) est un cas intéressant: l'une de ses mortaises s'est cassée, et comme il était impossible de la réparer, deux autres mortaises ont été taillées, et de forme différente des deux premières (FIG. 8).

6
Conclusions

Tout comme les huileries, les *pistrina*, sans jamais avoir revêtu un quelconque caractère industriel, sont donc bel et bien un indicateur de la prospérité économique du municipe, dont le moteur principal a été la richesse de la campagne volubilitaine. Le nombre des moulins et la mécanisation des pétrins sont des indices probants: ils sont l'illustration concrète d'une volonté de rendement élevé, et nous avons démontré qu'il était désormais possible de chiffrer la capacité de pâte à pétrir. La répartition homogène des ateliers, au cœur de la ville, permettait de diffuser facilement leur production quotidienne, sans qu'aucun quartier ne soit apparemment lésé. Enfin, les liens économiques évidents que les *pistrina* ont tissés entre eux et d'autres artisanats ont sans aucun doute suscité une dynamique économique qui a profité à l'ensemble de la cité.

Notre étude réhabilite donc également ces «petits métiers» qui n'ont pas laissé de vestiges archéologiques aussi visibles que ceux des ateliers de céramique, des boulangeries ou des huileries[85]. Si le quartier méridional est souvent désigné comme le «quartier artisanal» de la cité, aucun des locaux qui le composent ne peut être attribué à tel ou tel artisan, si ce n'est à un potier, un *pistor* ou un *olearius*, du fait de leurs installations spécifiques. Ce quartier s'étendait d'ailleurs sur les pentes du versant ouest, au-delà de l'en-

85. Pour les huileries, Ph. Leveau parle d'«un appareil lithique de production caractéristique» (LEVEAU, 2005, p. 81).

ceinte tardive, où la plupart des structures restent encore à dégager et où d'autres *pistrina* sont assurément encore enfouies.

Bibliographie

Adam J.-P. (1984), *La construction romaine, matériaux et techniques*, Paris.

Akerraz A. (1998), *Y a-t-il des huileries préromaines à Volubilis?*, «Nouvelles archéologiques et patrimoniales», 2, p. 7.

Akerraz A., Lenoir M. (1981-82), *Les huileries de Volubilis*, «BAM», 14, p. 69-120.

Akerraz A., Lenoir M. (1987), *Notes sur les huileries du quartier nord-est de Volubilis*, dans *L'Africa romana* IV, p. 459-60.

Akerraz A., Lenoir M. (2002), *Instruments de broyage en Maurétanie Tingitane à l'époque romaine. Le cas de Volubilis*, dans Procopiou H., Treuil R. (éds.), *Moudre et broyer.* II. *Archéologie et histoire*, Paris, p. 197-208.

Bakker J. T. (1999), *The mills bakeries of Ostia*, Amsterdam.

Béal J.-Cl. (1996), *Pistor et materiarius: à propos d'une stèle funéraire de Metz antique*, «REA», 169, p. 79-95.

Behel M. (1996), *Note sur une huilerie du quartier est de Volubilis*, dans *L'Africa romana* XI, p. 607-10.

Bellitir D. (1997-98), *Etude géologique et technique des calcarénites de la côte atlantique et des calcaires mézoroïques des rides prérifaines, utilisés au Maroc dans les constructions anciennes et actuelles*, Thèse de doctorat dactylographiée, Université de Gand.

Blümner H. (1875), *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, Leipzig.

Boube-Piccot Chr. (1995), *Bronzes antiques, productions et importations au Maroc*, dans Trousset P. (éd.), *L'Afrique du nord antique et médiévale, productions et exportations africaines, actualités archéologiques*, Paris, p. 65-77.

Brun J.-P. (2004), *Archéologie du vin et de l'huile dans l'Empire romain*, Paris.

Clarke J. R. (2003), *Art in the lives of ordinary romans*, Berkeley.

Curtis R. I. (2001), *Ancient food technology*, Leiden.

Donati A. (1998), *Romana Pictura*, Roma.

Duncan-Jones R. (1974), *The economy of the roman empire*, Cambridge.

Dupont F. (1989), *La vie quotidienne du citoyen romain sous la République*, Paris.

El Alaoui N. (2003), *Meules et moulins du sud marocain*, dans M. Barboff *et al.*, *Meules à grains*, *Actes du colloque international de la Ferté-sou-Jouarre (16-19 mai 2002)*, Paris, p. 51-60.

Etienne R. (1960), *Le Quartier Nord-Est de Volubilis*, Paris.

Feray G., Paskoff R. (1966), *Recherches sur les carrières romaines des environs de Volubilis*, «BAM», vi, p. 279-300.
Frézouls E. (1977), *Prix, salaires et niveaux de vie: quelques enseignements de l'Edit du Maximum*, «Ktèma», 2, p. 253-68.
Garnsey P. (1998), *Cities, peasants and food in classical Antiquity*, Cambridge.
Giacchero M. (1994), *Edictum Diocletiani et collegarum de pretiis rerum venalium*, Genève.
Goguey D. (2001-02), *Nuisances urbaines selon les auteurs latins*, dans Bedon R. (éd.), *Amoenitas urbium, les agréments de la vie urbaine en Gaule romaine et dans les régions voisines,* «Caesarodunum», xxxv-xxxvi, Limoges, p. 255-73.
Gsell S. (1932), *Esclaves ruraux dans l'Afrique romaine*, «Mélanges Gustave Glotz», t. i, Paris, p. 397-415.
Hürbin W. (1994), *Le pain romain*, Augst.
Ichkhakh A. (1997), *Une nouvelle huilerie à Volubilis*, «Nouvelles archéologiques et patrimoniales», 1, p. 7-8.
Jasny N. (1944), *The Wheats of Classical Antiquity*, Baltimore.
Jodin A. (1987), *Volubilis Regia Jubae*, Paris.
Lassère J.-M. (2005), *Choix d'inscriptions relatives à l'histoire de l'Afrique*, dans Cabouret B. (éd.), *L'Afrique romaine de 69 à 439, romanisation et christianisation*, Nantes, p. 34-73.
Leduc M. (2005), *Des pistores de Volubilis aux boulangers de Moulay Idriss: l'apport de l'ethnoarchéologie*, dans Fantar M. H. (éd.), *Un artisanat pour le développement et le dialogue des cultures*, *Colloque international, Université El Manar de Tunis (Douz, 27-29 décembre 2005)*, (à paraître).
Lenoir M. (1984), *L'oléiculture dans le Maroc antique*, «Olivae», 3, p. 12-7.
Lenoir M. (1996), *Aspects de la transmission du savoir technique: les huileries de Volubilis*, dans *L'Africa romana xi*, p. 597-605.
Leveau Ph. (2005), *A propos de l'huile et du vin en Afrique romaine ou pourquoi «déromaniser» l'archéologie des campagnes d'Afrique*, dans Lafond Y. (éd.), *L'Afrique romaine, i^er^ siècle av. J.-C., début v^e^ ap. J.-C.*, «Pallas», 68, p. 77-89.
Limane H., Makdoun M. (1998), *La mise en valeur antique de l'arrière pays de Volubilis, problèmes de sources et approche géographique*, dans *L'Africa romana xii*, p. 325-42.
Luquet A. (1966), *Blé et meunerie à Volubilis*, «BAM», vi, p. 302-15.
Maitrot A. (1935), *Les petites métiers à Hippone*, «Bulletin de l'Académie d'Hippone», 37 (1930-35), p. 91-6.
Mayeske B. J. (1972), *Bakeries, Bakers and Bread at Pompei*, Michigan.
Moritz L. A. (1958), *Grain, Mills and Flour in Classical Antiquity*, Oxford.
Mrozek S. (1975), *Prix et rémunérations dans l'occident romain*, Gdansk.
Ouahidi A. (1994), *Nouvelles recherches archéologiques sur les huileries de Volubilis*, dans *L'Africa romana x*, p. 289-99.
Panetier J.-L. (2002), *Volubilis, une cité du Maroc antique*, Paris.

Peacock D. P. S. (1989), *The mills of Pompeii*, «Antiquity», 63, p. 205-14.
Ponsich M. (1988), *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geo-economicos de Betica y Tingitania*, Madrid.
Roussel L. (1972), *Photologie forestière*, Paris.
Thouvenot R. (1949), *Volubilis*, Paris.
Vigneron P. (1968), *Le cheval dans l'Antiquité gréco-romaine*, Nancy.
Watts M. (2002), *The archaeology of mills and milling*, Charleston.
Zimmer G. (1982), *Römische Berufsdarstellungen*, Berlin.

Séverine Leclercq

De l'apparence de la richesse: les imitations de céramiques fines à *Volubilis*

Le présent article a pour but de mettre en lumière un phénomène particulièrement notable sur le site de *Volubilis*[1]: celui des imitations en céramique commune de vaisselle fine. En effet, en étudiant le matériel des niveaux anciens à ceux des IV^e^-V^e^ après J.-C., on remarque bon nombre de formes de vaisselle commune qui imitent des productions de céramique à vernis noir, de sigillées à vernis rouge, de sigillées claires et de céramique de cuisine africaine. Le phénomène local d'imitation des céramiques d'importation est très répandu autour du bassin méditerranéen (Fréjus en France, Conimbriga au Portugal) et la bibliographie sur ce sujet est assez abondante[2]. Mais, cette volonté des potiers de s'inspirer des céramiques fines nous a semblé tout spécialement récurrente au cours des siècles à *Volubilis* et particulièrement signifiante dans une cité située aux confins sud de Rome et de la romanité.

Nous traiterons ici uniquement de la céramique commune (1.131 bords) issue de deux secteurs sur le site (le versant Est du quartier Sud et le quartier à l'Est de la Basilique), parmi les fouilles les plus

* Séverine Leclercq, Centre de Recherche en Histoire Atlantique et Littorale, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer; Service Archéologique Municipal de Boulogne-sur-Mer.

1. Cet article s'intègre dans le cadre d'une recherche de doctorat en cours sur la céramique commune de *Volubilis* à l'époque romaine dirigée par Mme Joëlle Napoli (Université du Littoral Côte d'Opale).

2. L. RIVET, *Céramiques communes engobées et imitations de campaniennes et de sigillées italiques de Fréjus (Var), de la fin du 1^er^ siècle avant notre ère et du 1^er^ siècle de notre ère*, dans L. RIVET, M. SCIALLANO (éds.), *Vivre, produire, échanger: reflets méditerranéens, Mélanges offerts à Bernard Liou*, Montagnac 2002, p. 249-66; J. ALARCAO, R. ETIENNE (éds.), *La céramique commune locale et régionale*, vol. 5, *Fouilles de Conimbriga*, Paris 1975; E. PELLEGRINO, *Productions de céramiques dans les Alpes-Maritimes dans l'Antiquité: de l'imitation des céramiques campaniennes aux céramiques à pâtes claires locales*, «Rivista di Studi Liguri», LVII-LVIII, 2001-02, p. 191-207.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 507-520.

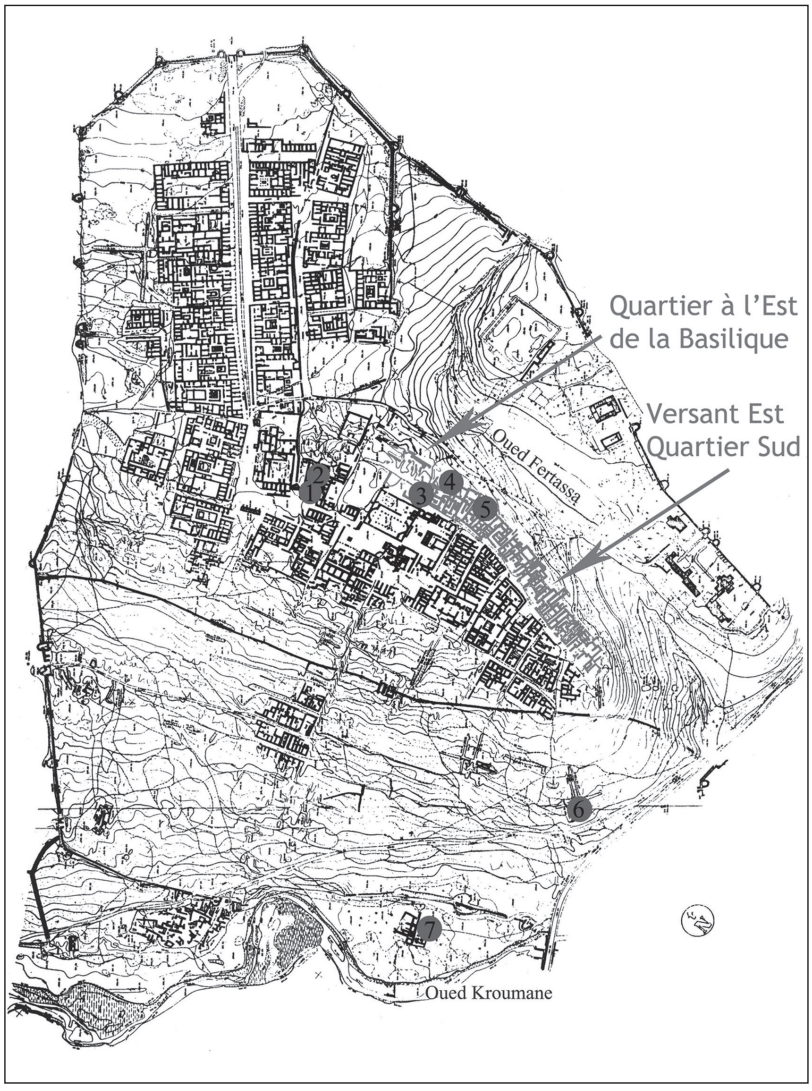


Fig. 1: Situation des quartiers étudiés et des ateliers de potiers de *Volubilis*.

récentes et les mieux documentées, bien que nous ayons observé ces imitations dans tous les ensembles étudiés dans d'autres secteurs (quartier de l'arc de triomphe, quartier Nord-Est[3]) (FIG. 1).

3. M. BEHEL, *Le versant Est de la ville ancienne de Volubilis*, Thèse de Doctorat dactylographiée, Université de Paris-Sorbonne-Paris IV, 1993. Nous tenons à adresser

1
Les caractéristiques techniques

Le statut d'imitation d'une céramique commune est parfois délicat à déterminer, aussi nous n'évoquerons ici que les imitations les plus évidentes et les plus fréquentes, comme les imitations de Drag. 27 que l'on identifie par dizaines dans le matériel céramique, en laissant de côté les marmites et les couvercles souvent bien éloignés de l'original. La production locale de céramique est attestée à *Volubilis* par la découverte de fours de potier d'où sont issus les ratés de plusieurs formes d'imitation (FIG. 2).

Les caractéristiques techniques de ces imitations sont assez homogènes: ce sont des céramiques tournées à pâte claire, de couleur beige à orangé, de texture assez fine, généralement sans décor, ni couverte. Certaines imitations précoces de céramique à vernis noir



Fig. 2: Ratés de cuisson du four mis au jour par A. Jodin en 1975-76 celui de l'atelier n° 6 de notre figure 1.

nos sincères remerciements à M. Makdoun, professeur d'Histoire ancienne et d'Archéologie à l'Université Moulay Ismaïl de Meknès et Directeur de la mission archéologique VOLPROTARS pour nous avoir permis de participer aux fouilles et d'en étudier la céramique commune, A. Ichkhakh (conservateur à Essaouira), H. Limane (INSAP) et R. Bouzidi (conservateur de *Volubilis*) pour leur soutien.



Fig. 3: Aspects de surface de sigillées hispaniques (A) et d'imitations (B) découvertes à *Volubilis* dans les mêmes contextes des II^e^-III^e^ siècles.

présentent un engobe brun-noir. Néanmoins, la grande majorité des imitations de *Volubilis* copient la forme des céramiques d'importation, mais pas leur aspect de surface, bien que ce fut techniquement possible (FIG. 3).

2
Le répertoire des principales formes d'imitation

2.1. Les imitations de céramique à vernis noir

A côté des céramiques à vernis noir bien connues, des imitations non vernissées ont été identifiées depuis longtemps à *Volubilis* dans des niveaux préromains[4]. D'après les recherches d'André Jodin, plus de la moitié des imitations de céramique à vernis noir issues de ses fouilles

4. M. EUZENNAT, *Le temple C de Volubilis et les origines de la cité*, «BAM», II, 1957, p. 62, pl. XI, 1; J.-P. MOREL, *La céramique à vernis noir du Maroc*, «AntAfr», 2, 1968, p. 66; A. JODIN, *Volubilis Regia Iubae, contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien*, Paris 1987, p. 260-2, pl. XVII, 3 et figs. 23C, 24B.

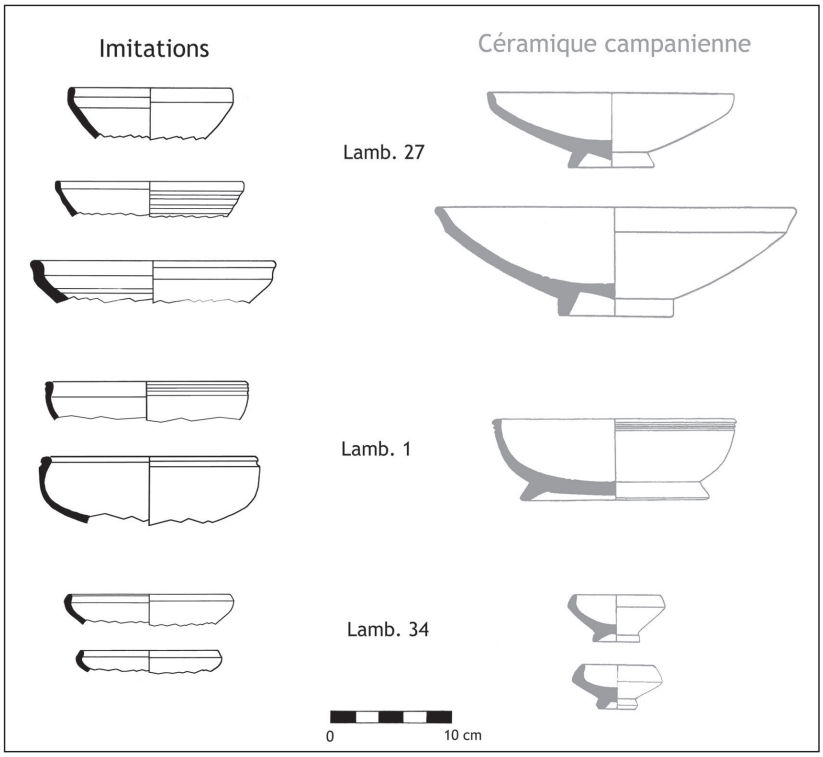


Fig. 4: Imitations de céramique à vernis noir de *Volubilis* (IIe av.-IIe ap. J.-C.) et leurs modèles (formes Lamboglia 27, 1 et 34).

étaient non décorées: elles concernent principalement les types A et B, avec une prépondérance de la forme Lamboglia 27 et dans une moindre mesure, des formes Lamboglia 1, 28, 36 et 5. Parmi les nouveaux ensembles étudiés, certaines de ces imitations de céramique à vernis noir les plus fréquentes sont aussi présentes.

Il en est ainsi de la Lamboglia 27 (FIG. 4): cette forme de coupe à vasque plus ou moins carénée est fréquemment déclinée en diverses variantes des IIe-Ier siècles av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle ap. J.-C. Elle est notamment attestée dans la production d'un four volubilitain en activité dans la deuxième moitié du Ier siècle ap. J.-C. (FIG. 1: 4)[5].

5. CL. DOMERGUE, *Volubilis: un four de potier*, «BAM», IV, 1960, p. 491-505; M. BEHEL, *Note sur un four de potier du quartier est de Volubilis*, «BAM», XVIII, 1998, p. 344-7.

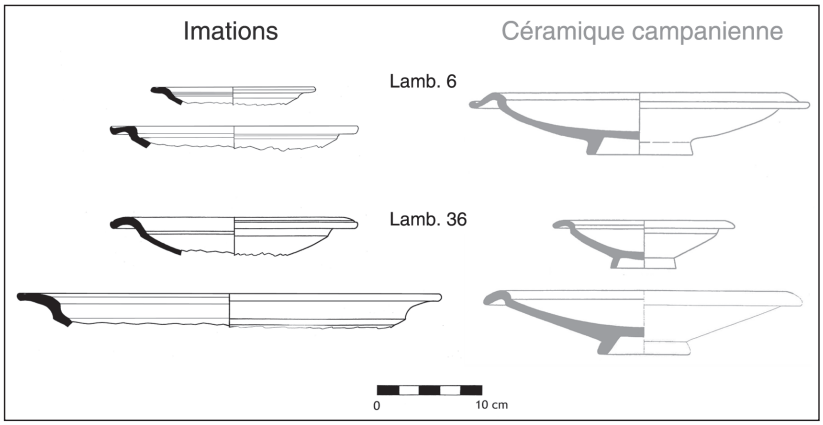


Fig. 5: Imitations de céramique à vernis noir de *Volubilis* (IIe av.-IIe ap. J.-C.) et leurs modèles (formes Lamboglia 6 et 36).

La Lamboglia 1 est également abondante, ainsi que sa variante 1/8: cette coupe caractérisée par des sillons externes sous la lèvre est aussi bien représentée dans les contextes volubilitains jusqu'au IIe siècle ap. J.-C.

On note aussi la présence ponctuelle d'imitations de coupelle à panse carénée et bord rentrant de type Lamboglia 34 dans des niveaux datés entre le IIe siècle av. J.-C. et la deuxième moitié du Ier siècle ap. J.-C.

Enfin, assez rares, les assiettes ou plats à marli ondulé Lamboglia 6 ou à marli incliné Lamboglia 36 (FIG. 5) se rencontrent dans des niveaux datables des IIe-Ier siècles av. J.-C.[6] jusqu'à la deuxième moitié du Ier siècle ap. J.-C., au plus tôt[7].

S'il est normal que cette céramique locale ait copié les formes de céramique à vernis noir les plus répandues (surtout les Lamboglia 1 et 27), il est particulièrement signifiant que ces profils d'imitation se perpétuent aux Ier et IIe siècles ap. J.-C., voire même jusqu'au IIIe siècle et qu'ils ne soient pas uniquement limités à la période préromaine.

6. Pour ces niveaux précoces: M. BEHEL, *Un temple punique à Volubilis*, «BCTH», n.s., 24, 1997, p. 25-51.

7. Certaines de ces formes d'imitations les plus tardives sont sans doute également à rapprocher des Drag. 35/36 de sigillée Sud-Gauloise.

2.2. Les imitations de sigillée à vernis rouge

Jusqu'à présent, la seule forme de sigillée à vernis rouge qui semble avoir été l'objet d'une imitation continue dans le temps est la coupe de type Drag. 27 (FIG. 6). Caractérisée par une panse en deux parties convexes, cette forme est identifiée dans les contextes volubilitains entre le I^er^ et les IV^e^-V^e^ siècles et apparaît surtout par dizaines d'exemplaires dans ceux des II^e^-III^e^ siècles.

L'imitation de Drag. 27 ne porte aucune estampille, ni couverte rouge, parfois seulement un simple engobe blanc (FIG. 3, B). Produites pendant une longue période, ces imitations présentent de nombreuses variations de profil, de dimensions et de proportions, qui semblent procéder de la double influence formelle des sigillées gauloises et des sigillées hispaniques. En effet, l'excroissance du bord et le profil en S des imitations précoces rappellent le prototype sud-gaulois. A l'inverse, la tendance générale à l'augmentation des dimensions et à l'atténuation de la rupture entre les deux lobes sur des exemplaires plus tardifs paraît suivre l'évolution formelle des Drag. 27 hispaniques.

Cette évolution des modèles de la forme d'imitation est d'ailleurs confirmée par celle des proportions entre sigillée gauloise et hispanique dans le matériel archéologique d'accompagnement. Dans les contextes volubilitains, on constate qu'à partir du II^e^ siècle la présence de sigillée gauloise décline au profit de celle de l'hispanique des officines d'Andùjar et de Tricio (*Tritium Magallum*) dont la Drag. 27 fut une des productions les plus typiques et les plus diffusées en Maurétanie Tingitane[8].

2.3. Les imitations de sigillée claire africaine

Dans les ensembles étudiés, les imitations de sigillée claire africaine portent principalement sur la sigillée claire de type A prépondérante parmi les céramiques d'importation de *Volubilis*, tandis que des imitations de sigillée claire C ont également été identifiées plus ponctuellement. La grande majorité de ces imitations de sigillée claire A se compose de coupes assez variablement inspirées de la forme Hayes 14 B (FIG. 7). Ces imitations sont très abondantes, de

8. *EAA*, *Atlante delle forme ceramiche*, s.v. *Terra Sigillata Ispanica* [M. A. MEZQUIREZ], vol. 2, Roma 1981, p. 152, tav. XXXII, 8-15 et CXLII.

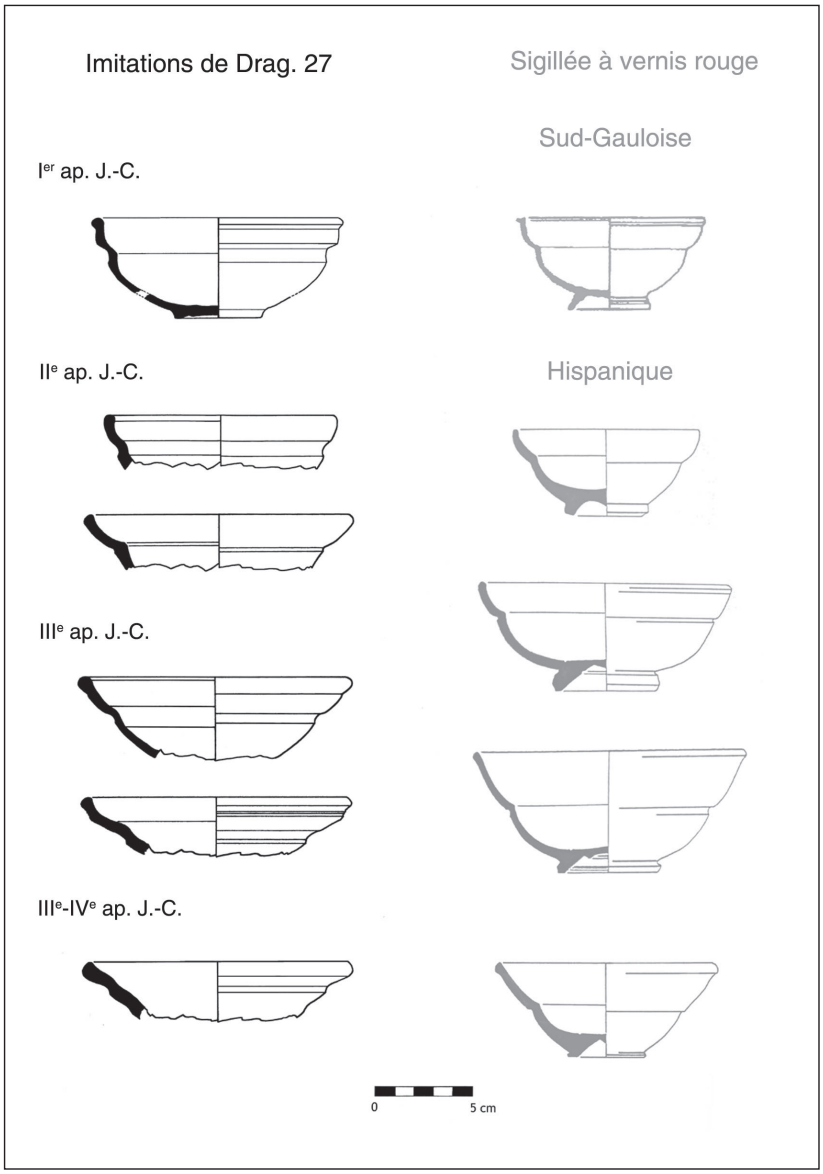


Fig. 6: Imitations de sigillée à vernis rouge de *Volubilis* et leurs modèles (forme Drag. 27).

même que leurs modèles, à la fin du IIe siècle et au IIIe siècle et perdurent jusqu'au IVe siècle ap. J.-C.

On note aussi quelques imitations plus restreintes comme certaines copies assez fidèles des formes Hayes 15 ou Hayes 9 B. Proche de la forme de campanienne Lamboglia 1, la coupe Hayes 9 B à bord cannelé et parois évasées prolonge la tradition de ce profil aux IIe-IIIe siècles parmi les imitations de *Volubilis*. Toutefois, les profils de ces productions ne sont pas des copies parfaites de leurs modèles. Les potiers volubilitains ont notamment accentué l'arrondi interne du bord ou souligné de cannelures la carène de cette coupe d'imitation, caractéristiques qui sont absentes de la forme Hayes 9 B originale.

2.4. Les imitations de céramique de cuisine africaine

Bien qu'il ne s'agisse pas de céramique fine, la vaisselle de cuisine africaine très abondamment importée à *Volubilis*, y a été enfin largement imitée.

Tout d'abord, une grande part des couvercles et marmites en usage à *Volubilis* aux IIe-IIIe siècles sont plus ou moins directement inspirés des formes Hayes 197, 182 et 196. Leurs variantes sont si nombreuses qu'entrer dans le détail dépasserait le cadre de cette présentation. Cependant, le cas particulier du plat à cuire de type Hayes 23 B est à souligner (FIG. 8).

En effet, ce profil caractéristique à fond bombé, aux parois obliques et au bord replié vers l'intérieur a servi de modèle à un grand nombre d'imitations assez fidèles. La fabrication de ces copies connaît un léger décalage par rapport au début des importations, en n'apparaissant que dans les contextes de la deuxième moitié du IIe siècle ap. J.-C.[9] et elles sont présentes à *Volubilis* durant presque toute la période de production du type Hayes 23 B jusqu'aux niveaux les plus tardifs des IVe-Ve siècles.

En comparant les différents horizons chronologiques étudiés, le nombre de formes, modèles et celui des imitations de Hayes 23 B, on constate que si les originaux sont plus nombreux que les copies

9. Les céramiques africaines de cuisine de forme Hayes 23 B sont attestées de la première moitié du IIe au début du Ve siècle ap. J.-C.: *EAA*, *Atlante delle forme ceramiche*, s.v. *Ceramica Africana, ceramica da cucina* [S. TORTORELLA], vol. 1, Roma 1981, p. 217.

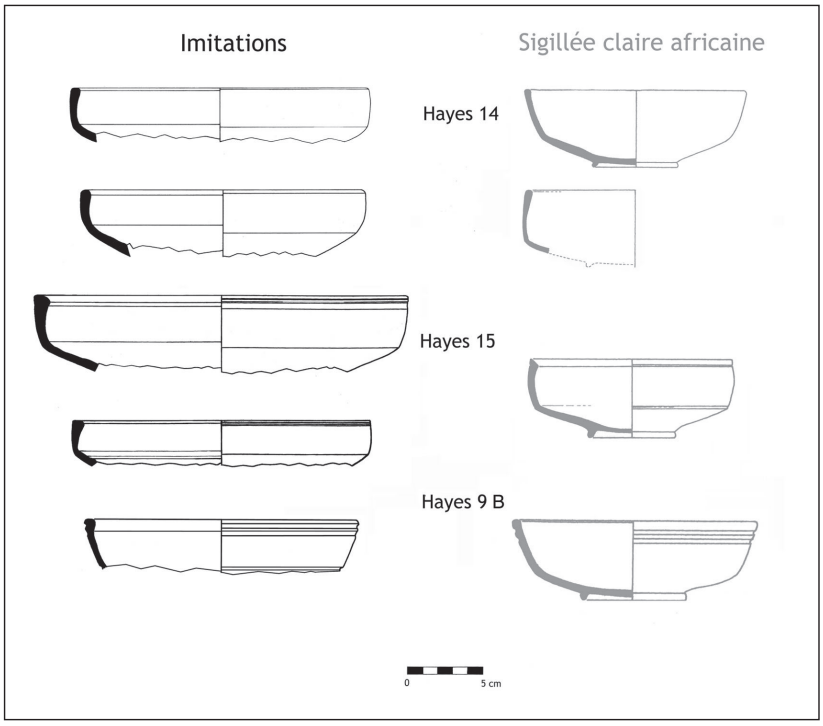


Fig. 7: Imitations de sigillée claire africaine de *Volubilis* (II^e^-IV^e^ ap. J.-C.) et leurs modèles (formes Hayes 14, 15, 9 B).

Tableau 1: Le rapport entre modèle et imitation de la forme Hayes 23 B. *Volubilis* - Versant Est du quartier Sud et quartier à l'Est de la Basilique.

Contextes datés	Hayes 23 B	Imitations
II^e^-III^e^ siècles ap. J.-C.	26	6
III^e^-IV^e^ siècles ap. J.-C.	9	5
IV^e^-V^e^ siècles ap. J.-C.	6	9

aux II^e^-III^e^ siècles (26 bords originaux pour 6 bords d'imitation), l'écart se réduit aux III^e^-IV^e^ siècles (9 originaux contre 5 imitations), puis le rapport s'inverse avec une majorité d'imitation dans les contextes tardifs des IV^e^-V^e^ avec 6 originaux pour 9 imitations (TAB. 1). Ainsi, lorsque les importations de céramique diminuent, la tradition des imitations s'accentue dans la production locale.

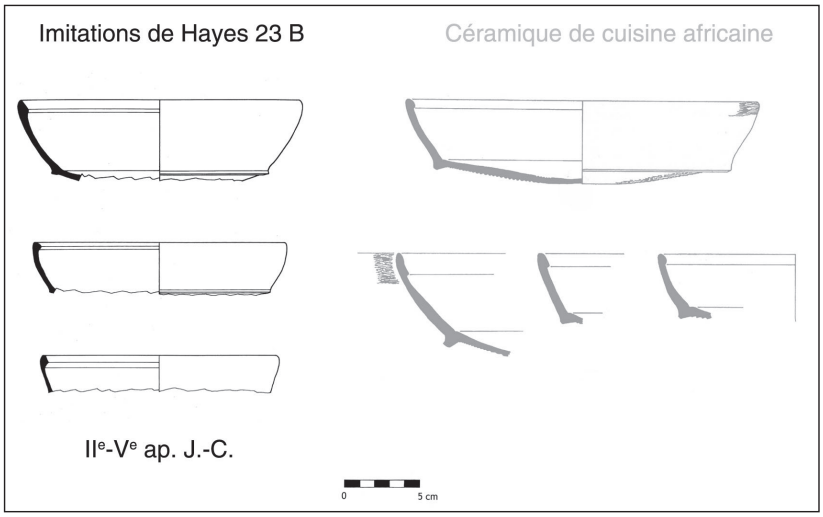


Fig. 8: Imitations de céramique de cuisine africaine de *Volubilis* et leurs modèles (forme Hayes 23 B).

3
Quelques données quantitatives sur les imitations de *Volubilis*

Dans les deux ensembles présentés ici, 178 bords d'imitations ont pu être identifiés sur les 1.131 bords de céramique commune (TAB. 2). Ainsi, la part des copies s'élève à un peu plus de 15% de la céramique commune étudiée. Cette évaluation qui ne tient compte que des principales imitations rencontrées et exclut notamment de nombreux couvercles et marmites aux rapprochements moins évidents, confirme donc l'importance du phénomène d'imitation dans la production volubilitaine.

La moitié de ces imitations concerne les modèles de sigillées claires africaines. En premier lieu, se distinguent les assiettes Hayes 14 avec 42,2% de toutes les imitations. Au deuxième rang, se rangent les coupes imitant la Drag. 27 avec 23,7%. La prépondérance de ces petits contenants est sans doute liée à leur usage très courant, aux effets d'une production standardisée et à la constitution de services de table[10].

10. H. LIMANE, *Les sigillées d'importations du Ier-IIe siècle après J.-C. du site de Lixus*, dans A. GALUNA, R. TURCHETTI (coord.), *Méditerranée occidentale antique: les échanges, IIIe seminario ANSER (Marseille, 14-15 mai 2004)*, Catanzaro 2004, p. 5-11.

Tableau 2: Les principaux types d'imitations de céramique d'importation à *Volubilis*. Versant Est du quartier Sud et quartier à l'Est de la Basilique; contextes du IIe siècle av. J.-C. au Ve siècle ap. J.-C.

Catégorie d'imitation	%	Formes imitées	NMI* imitations	%
Céramique à vernis noir	9,5	Lamboglia 27	4	2,2
		Lamboglia 1	7	4,0
		Lamboglia 6	2	1,1
		Lamboglia 36	2	1,1
		Lamboglia 34	2	1,1
Sigillée claire africaine	50,0	Hayes 14	75	42,2
		Hayes 15	10	5,6
		Hayes 9 B	4	2,2
Céramique de cuisine africaine	16,8	Hayes 23 B	30	16,8
Sigillée à vernis rouge	23,7	Drag. 27	42	23,7
Totaux	100,0		178/1.131	100

* Nombre Minimum d'Individu (nombre de bords).

En bonne place, figure aussi le plat à cuire Hayes 23 B avec 16,8%. En revanche, les imitations de campaniennes n'atteignent que 9,5% car elles correspondent à des modèles plus anciens et apparaissent rarement après le IIe siècle, où elles sont concurrencées par le succès croissant de la sigillée claire.

4
Conclusions

La part des imitations dans la céramique commune de *Volubilis* est donc loin d'être négligeable. Elles constituent une catégorie particulière à l'intérieur de la céramique commune puisqu'elles révèlent la volonté des potiers volubilitains de créer des objets standardisés semblables au répertoire formel des céramiques importées, sans renoncer à certaines spécificités locales.

En effet, on peut s'étonner de l'absence d'engobe coloré qui aurait encore accentué cette ressemblance, alors même qu'une tradition ancienne de fabrication de céramique peinte est attestée à

Volubilis. D'autres sites comme Conimbriga ont livré le même type d'imitations manifestes de céramiques engobées, laissé sans couverte. Peut-être, cette absence traduit-elle un goût particulier pour les pâtes claires à *Volubilis* où la production de céramique à pâte sombre est très minoritaire.

Modèles et copies ont été retrouvés dans les mêmes horizons chronologiques, le phénomène des imitations, déterminé par le choix de la clientèle, est donc rythmé par celui des «modes» des originaux de prestige. Ainsi, on peut suggérer la complémentarité d'utilisation des différents services d'une même maison: d'une part, des formes d'imitation pour la vaisselle quotidienne et de l'autre, des formes d'importation pour celle des grandes occasions.

Centrée principalement sur la vaisselle de table, qui pouvait se transformer à l'occasion en vaisselle de réception et reproduisant des modèles réputés et coûteux, la céramique d'imitation offrait sans doute aux consommateurs volubitains une certaine apparence de la richesse.

Isabel Chacón del Pino

Reflexiones acerca de la representación del navío en el mosaico del *navigium Veneris* de *Volubilis*

Uno de los principales agentes responsables de la gran riqueza del África romana es el intenso flujo comercial que se desarrollaba entre esta provincia y la Urbe. Su marco preferente es sin duda el mar, por tanto creemos que no puede hablarse de riquezas africanas sin dirigir la mirada hacia el mundo de la navegación, cuyo eco encontramos en los lugares más insospechados, como puede ser el mosaico que pavimenta una de las estancias más significativas de la casa de un acaudalado *dominus* de la Mauretania Tingitana. El mosaico llamado del *navigium Veneris* [1] es un magnífico exponente del elevado nivel cultural y económico alcanzado por esta provincia, de la misma manera que ocurre con otros muchos mosaicos.

Dentro del inmenso repertorio figurado que ofrece la musivaria romana encontramos una gran cantidad de representaciones de navíos.

* Isabel Chacón del Pino, Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

Trabajo realizado dentro del proyecto "Sociedad y economía en los mosaicos hispano-romanos" (HUM 2004-01056).

1. R. THOUVENOT, *Maisons de Volubilis. Le palais dit de Gordien et la maison à la mosaïque de Vénus*, «PSAM», XII, 1958, pp. 49-78, láms. XIV-XIX; M. PONSICH, *Dépose, repose et restauration des mosaïques romaines* «MEFRA», LXXII, 1960, pp. 243-52, lám. VII; R. THOUVENOT, *Les mosaïques de Maurétanie Tingitane*, en G. CH. PICARD, H. STERN (éds.), *La mosaïque gréco-romaine*, *Actes du Colloque international du Centre Nacional de Recherche Scientifique (Paris 29 août - 3 septembre 1963)*, Paris 1965, pp. 269-72; y particularmente R. THOUVENOT, *La mosaïque du "Navigium Veneris" à Volubilis (Maroc)*, «RA», 1977, fasc. 1, pp. 37-52. Para lo relativo a su interpretación, véase el más reciente estudio de L. NEIRA, *¿Influencias "orientales" en la musivaria romana de Mauretania Tingitana? A propósito del mosaico denominado del navigium Veneris de Volubilis*, en *L'Africa romana XVI*, pp. 1537-56, a cuya interpretación del mosaico nos adscribimos. Agradecemos a su autora la posibilidad de consultarlo antes de su publicación.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 521-534.

Pese a las limitaciones inherentes a este soporte[2], estos mosaicos permiten realizar en ocasiones un interesante análisis de las características técnicas de la marina de guerra y de comercio en la Antigüedad.

Cierto es que las imágenes que obtenemos de los mosaicos no aportan numerosos datos en relación a las técnicas de la arquitectura naval antigua: no nos informan sobre el sistema de construcción del casco, ni sobre los diferentes tipos de madera con los que se fabricaban las distintas partes de las embarcaciones, ni podemos indagar en definitiva sobre aspectos similares que quedan exclusivamente en manos de la arqueología náutica y subacuática. Pero, indudablemente, el mosaico aporta una serie de informaciones relativas al aspecto externo de los barcos que sólo pueden encontrarse en los documentos iconográficos[3].

Cuando un barco se hunde, su cargamento y las distintas partes de su estructura se van diseminando por el fondo del mar debido, entre otros factores, a las corrientes marinas naturales y a las provocadas adicionalmente por temporales y otros fenómenos climáticos. Los elementos de madera que mejor se conservan bajo el agua son aquéllos que quedan inmediatamente cubiertos por la arena del fondo[4], ello supone que lo que suele conservarse es la obra viva[5]. Es decir, que toda la información que concierne a la arboladura, jarcias y aparejos, velamen, arquitectura de cubierta, decoración y demás elementos de la obra muerta sólo puede obtenerse de las representaciones que se conservan en distintos soportes: mosaico, escultura, relieve, pintura y numismática, principalmente.

2. Nos referimos a su carácter bidimensional y al hecho de que, al estar realizados con teselas cúbicas, los trazos y contornos de las figuras son a veces algo toscos en los pequeños detalles, aunque el *opus vermiculatum* presenta en concreto unas teselas tan reducidas que el efecto que se consigue es frecuentemente casi pictórico. La combinación de ambos factores hace que en ocasiones no se alcance una representación precisa de los volúmenes y de la perspectiva.

3. Sobre el estudio de las embarcaciones antiguas a través de la documentación iconográfica L. Basch, *Le musée imaginaire de la marine antique*, Athènes 1987.

4. Existe una abundante literatura acerca de los aspectos generales de la arqueología náutica y subacuática, de la que citaremos sólo algunos de los títulos que consideramos más relevantes: P. A. Gianfrotta, P. Pomey, *Archeologia subacquea. Storia, tecniche, scoperte e relitti*, Milano 1981; X. Nieto, *Introducción a la arqueología subacuática*, Barcelona 1984; E. Felici, *Archeologia subacquea: metodi, tecniche e strumenti*, Roma 2002.

5. La parte sumergida de un barco es decir aquélla situada por debajo de la línea de flotación. G. Cazzaroli, *Enciclopedia del mar y de la navegación*, Barcelona 1988.



Fig. 1: Mosaico llamado del *navigium Veneris, Volubilis* (foto de F. Ghedini).

Centrándonos en la musivaria, podemos establecer una diferenciación entre los casos en los que el navío constituye el objeto principal del mosaico y aquellos en los que es uno entre los distintos elementos que se articulan para conformar un contexto temático más amplio[6]. El mosaico que constituye el tema central de esta re-

6. Precisamente en este momento nos encontramos realizando un proyecto de investigación que tiene entre sus objetivos establecer los distintos tipos de representa-

flexión, denominado del *navigium Veneris* (FIG. 1), se encuadra dentro de los mosaicos con temática mitológica en los que, en virtud de la escena figurada, se incluye la representación de un barco. En este caso se trata de la diosa Venus, que aparece semidesnuda, sentada sobre la popa de un navío ricamente ornamentado, acompañada de las Tres Gracias y dos *erotes*, grupo que parece conformar la tripulación del barco. Dado que el mosaico ha sido ya profusamente descrito[7] nos centraremos en los aspectos formales del barco, únicamente diremos que la combinación de los elementos que componen la obra da como resultado una escena absolutamente única en el repertorio musivo conocido hasta el momento.

En cuanto al tipo de barco, atendiendo a su perfil asimétrico podríamos pensar que se trata de un barco de guerra; casco estilizado, de popa curva y elevada, con poco calado, de borda baja, sin bodega, y sobre todo, provisto de un auténtico espolón en la proa. Nosotros, no obstante, pensamos que se trata de la embarcación que los romanos conocían como *actuaria*[8], provista a la vez de remos y vela. Esta nave no era propiamente una nave de guerra, si bien su velocidad y seguridad la hacían ideal para el transporte de tropas. Parece que se usó tanto con fines bélicos como comerciales, en este último campo quizás para el transporte de redistribución, para el que también era muy adecuada por sus dimensiones reducidas y su ligereza.

La descripción del barco realizada por Thouvenot es muy pormenorizada, no obstante, este trabajo pretende incidir en algunos aspectos relacionados con la arquitectura naval, concretamente en la identificación de ciertos elementos y su nomenclatura, ya que analizando el grado de verosimilitud de la representación se pue-

ciones de navíos presentes en la musivaria romana y dilucidar hasta qué punto responden a imágenes estereotipadas o bien se trata de creaciones inspiradas en los diferentes tipos de embarcaciones romanas reales.

7. Tanto en THOUVENOT, *La mosaïque du "Navigium Veneris"*, cit., pp. 37-52, como en NEIRA, *¿Influencias "orientales"*, cit., el lector encontrará una completa descripción de todos los elementos figurados que componen el mosaico.

8. Este tipo de embarcación es descrita, a propósito de su aparición en el mosaico de *Althiburus*, en P. GAUCKLER, *Un catalogue figuré de la batellerie gréco-romaine. La mosaïque d'Althiburus*, «Monuments et mémoires de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, Fondation Eugène Piot», XII, 1908, pp. 113-54, y en P. M. DUVAL, *La forme des navires romains d'après la mosaïque d'Althiburus*, «MEFRA», LXI, 1949, pp. 119-49.

den poner de manifiesto algunas consideraciones acerca de su interpretación.

En primer lugar nos centraremos en los cabos de la embarcación, que en conjunto reciben el nombre de jarcia y se dividen a grandes rasgos en jarcia firme y jarcia de labor[9]. En este barco capitaneado por Venus la jarcia firme, tal y como apunta Thouvenot, no se ha representado, pero mientras él lo atribuye a un desconocimiento por parte del *pictor imaginarius*, o bien al hecho de que el barco es lo bastante pequeño como para no necesitarla, nosotros pensamos que, en el contexto que el mosaico debía ocupar, se decidió dar más importancia a la figura de la diosa que a una representación del barco absolutamente fidedigna[10]. El único elemento de la jarcia firme que se ha incluido son los amantillos, cabos que se fijan a la cima del palo y descienden formando un triángulo hacia los extremos de la verga[11], manteniéndola así en horizontal. Thouvenot definió este elemento como "trazos oblicuos que dibujan unos triángulos encajados", e incluso plantea la posibilidad de que se trate de un *siparum*[12]. Podría haberse tratado en efecto de una vela, como de hecho parece claro en otras representaciones (FIG. 2), pero la presencia de unas siluetas redondeadas en las que creemos identificar unas poleas – que en terminología náutica reciben el nombre de motones – nos induce a interpretar estos trazos como amantillos.

Respecto a la jarcia de labor, en el mosaico ha quedado esquematizada en cinco cabos dobles que caen sobre cubierta desde la verga; Thouvenot mantiene que el *pictor imaginarius*, el operario ejecutor o bien el autor de una eventual restauración ya en época antigua, no comprendieron la función de los cabos dando como resultado que, si el primero no supo copiar bien el cartón en el

9. Es decir, aquellos cabos cuya función consiste en asegurar la arboladura al casco (fija), y los que se emplean en la maniobra de las velas (de labor).

10. Teniendo en cuenta que los cabos que aseguran el palo en sentido longitudinal (hoy llamados estays) tendrían que pasar por delante o por detrás de la diosa, enturbiando tal vez la magnificencia de su aparición. Por otro lado, los cabos que afianzan el mástil en sentido transversal (obenques y burdas), no suelen representarse en los mosaicos cuando el barco aparece de perfil, seguramente porque se confundirían con la jarcia de labor.

11. La percha horizontal a la que se fija la vela cuadra.

12. Una de las pequeñas velas triangulares que en algunas embarcaciones se coloca en la cima del mástil. THOUVENOT, *La mosaïque du "Navigium Veneris"*, cit., p. 47.

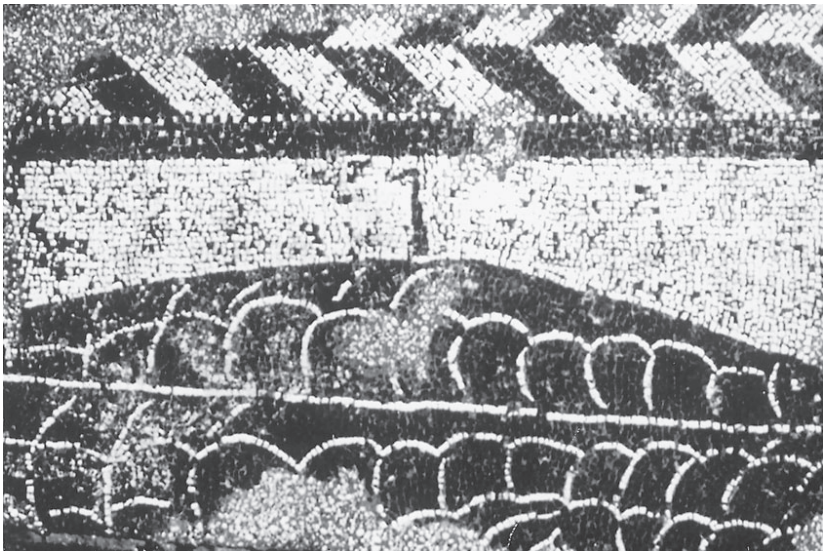


Fig. 2: Mosaico delle Terme del Mitra, Ostia (foto según G. Becatti).

que se basó para ejecutar el barco y por tanto introdujo algunos errores, el segundo, lejos de subsanarlos, agravó la situación. Nosotros contemplamos la posibilidad de que de entre todos los cabos que caen sobre cubierta, los provistos de motones sean las drizas, y el resto representen las candalizas, mientras que las escotas serían los trazos que se observan enrollados con la vela[13]. En este caso sólo se habrían obviado las brazas, entendemos que por la misma razón que se obvió la jarcia firme.

Atendiendo a la arboladura[14] encontramos un aspecto que no parece haber despertado la curiosidad de otros investigadores, puesto que no hemos hallado ningún intento de explicación de este detalle, entendido hasta el momento como una característica más de la ornamentación de los barcos de vela. Hablamos de la división del mástil en bandas bícromas, en este caso blancas y azules, complemento que también hallamos en la verga (FIG. 3). Con-

13. Los cabos que sirven, respectivamente, para izar la vela, desplegarla y cazarla según la intensidad y dirección del viento.

14. No entraremos en la descripción de las velas ya que no aportaríamos nada a la realizada por Thouvenot. THOUVENOT, *La mosaïque du "Navigium Veneris"*, cit., pp. 37-52.



Fig. 3: Mosaico llamado del *navigium Veneris*, *Volubilis*, detalle del mástil y la verga (foto de I. Chacón del Pino).

siderando un caso aislado puede parecer que se trate efectivamente de un motivo decorativo, pero al constatar su presencia en un elevado número de mosaicos, tanto bícromos como polícromos, creemos que no puede ser fruto de la casualidad. Si bien no podemos descartar categóricamente la teoría de que en efecto los mástiles se decorasen de esta manera en época romana siguiendo un criterio puramente ornamental, dado que no se ha encontrado ningún pecio que conserve esta parte de la estructura del barco en buenas condiciones, no nos resistimos a plantear una hipótesis diversa al respecto. Tras un análisis de documentos iconográficos en otros soportes distintos al mosaico [15], descubrimos que, ya en época roma-

15. Especialmente de las naves representadas en un bajorrelieve de la tumba de *Naevolia Tyché* en Pompeya, de la primera mitad del siglo I d.C., y en un sarcófago

na, en algunos casos los mástiles se reforzaban enrollando unos cabos a su alrededor a intervalos regulares con la intención de evitar la rotura de los mismos. Dado que el mástil suele estar confeccionado con un solo tronco, si la presión sufrida fuera mayor que su resistencia y flexibilidad, no se fragmentaría en sentido transversal, sino en oblicuo. Al reforzarlo en toda su altura, su resistencia a la fractura será mucho mayor[16]. Esta particularidad se da tanto en mosaicos cronológicamente anteriores al del *navigium Veneris*, como en otros contemporáneos y posteriores[17] (FIGS. 4-5), pero es un sistema que también encontramos en épocas posteriores, como evidencia una pintura del siglo XV del retablo de la iglesia de Santa Ursula en Barcelona[18] (FIG. 6), y un grabado renacentista realizado a partir de una descripción de Vitrubio (FIG. 7). El hecho de que los primeros mosaicos en los que aparece sean bícromos nos ha llevado a pensar que, dadas las limitaciones de la bicromía para plasmar este detalle, los artesanos que los realizaron habrían adoptado la convención de las franjas blancas y negras para simbolizar los cabos que recorrían los mástiles. Más adelante, a pesar de las posibilidades que ofrecía la policromía, dicha convención, carente ya de su referencia original, se habría reproducido y perpetuado en los ejemplares polícromos.

El carácter absolutamente inusual de la obra nos lleva a pensar que es improbable que la escena haya sido recogida de un dibujo o cartón destinado a ser copiado una y otra vez como ocurre con otro tipo de representaciones. Más bien pensamos que, al ser pro-

del siglo III d.C. hallado en Ostia, hoy conservado en la Ny Carlsberg Glyptothek de Copenhagen.

16. Agradecemos al profesor Xavier Nieto, director del Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, su ayuda imprescindible para comprender la posible funcionalidad de este elemento en una embarcación a vela, así como el habernos proporcionado el paralelo del retablo de la iglesia de Santa Ursula.

17. Véanse, a modo de muestra, los mosaicos núms. 99 y 110 de la Piazza delle Corporazioni de Ostia, (G. BECATTI, *Scavi di Ostia. IV. Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma 1961, núm. 99, p. 71, lám. CLXXVII, núm. 110, p. 77, lám. CLXXXI), el mosaico de las naves de Rimini (C. BERTELLI, *Mosaics*, Milano 1988, pp. 30-1), el mosaico de la Gran caza de Piazza Armerina (G. GENTILI, *La villa Erculia di Piazza Armerina. I mosaici figurati*, Roma 1959), o el mosaico de Ulises en Dougga (K. DUNBABIN, *The mosaics of the Roman North Africa*, Oxford 1978, p. 147), por citar ejemplos de cronologías diversas.

18. Actualmente en el Museu d'Art de Catalunya.



Fig. 4: Mosaico de Rimini, detalle de la nave central (foto de I. Chacón del Pino).

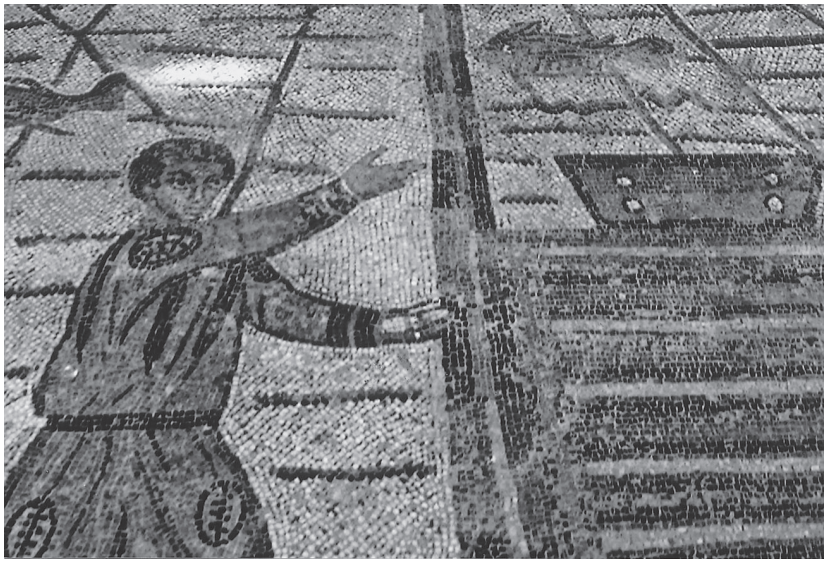


Fig. 5: Mosaico de la Gran Caza, Piazza Armerina, Sicilia, detalle de una de las naves (foto de I. Chacón del Pino).

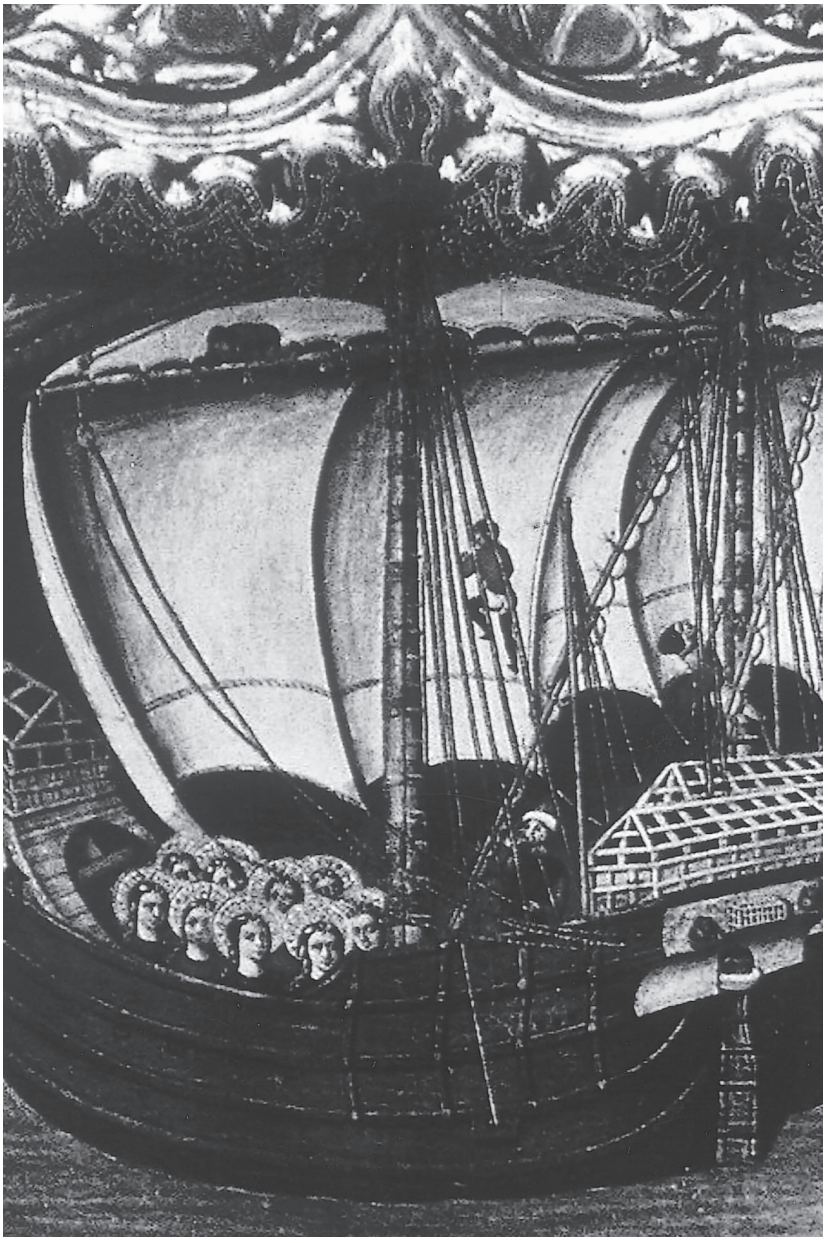


Fig. 6: Retablo de la Iglesia de Santa Ursula, Barcelona, detalle (foto CASC, Girona).

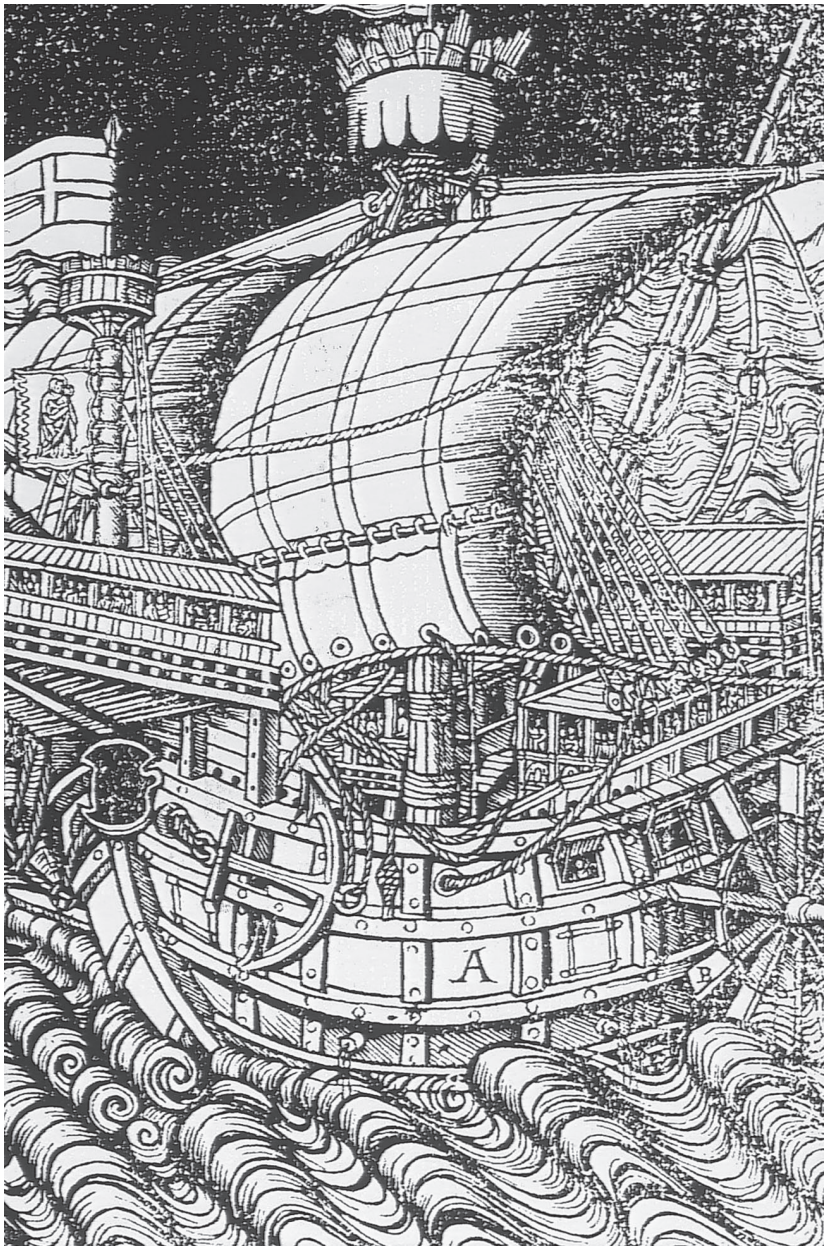


Fig. 7: Grabado renacentista realizado a partir de una descripción de Vitrubio (foto según S. Medas).



Fig. 8: Mosaico del Tempio dei *Fabri navales*, Ostia (foto según G. Becatti).

puesta por el comanditario una idea tan específica, el artista debió recurrir a varios modelos presentes en el repertorio de mosaicos, pinturas, relieves y otros soportes y los debió conjugar dando lugar a una extraordinaria escena para la que no se conocen precedentes. En este sentido no podemos ignorar la influencia iconográfica que han podido ejercer en la representación del barco otros mosaicos anteriores, especialmente los de Ostia, habida cuenta de la intensa relación entre el Norte de África y el puerto romano, debida al denso tráfico comercial existente entre ambas zonas. De hecho, un pequeño fragmento de mosaico, hoy prácticamente perdido, del Tempio dei *Fabri navales* de Ostia[19] (FIG. 8), presenta varios detalles que observamos también en el mosaico de *Volubilis*: el trenzado como motivo decorativo de los costados del barco, algunas trazas de la jarcia de labor en las que parecen distinguirse los motones, el mástil dividido en bandas bícromas y lo que parece un castillo de popa.

El análisis de la representación del barco y el carácter único y extraordinario de la escena en la que se inserta nos lleva también a una serie de conclusiones de tipo cultural. Éste se encuentra en un lugar preferente de la casa, el *triclinium*, donde estaba sin duda destinado a ser observado por todos los invitados del *dominus* que acudieran a sus *simposia*, esos encuentros sociales que bajo el pre-

19. G. BECATTI, *Scavi di Ostia IV: Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma 1961, p. 94-5, lám. CLXXXII. Lamentablemente en la actualidad resulta apenas imperceptible.

texto de ofrecer un banquete, reunían a los ciudadanos más distinguidos, en función evidentemente del estatus del propio anfitrión. En este sentido, la elección del tema destinado a decorar el suelo de esta estancia no puede ser casual, sino que con toda seguridad debía tener un significado especial para el señor de la casa.

Consideremos una serie de aspectos: el tipo de barco representado, que pese a carecer de ciertos detalles responde sin duda a un barco real, la composición de la escena y sus personajes, el hecho de que éste haya sido el motivo elegido para pavimentar el *triclinium*, y por último la temática seleccionada para pavimentar el resto de las estancias, escenas relacionadas de manera evidente con las aguas (Hylas y las Ninfas y el baño de Diana). Estos factores nos llevan a pensar que el *dominus* podría ser un personaje cuyos intereses estuvieran en relación con el agua, el mar, la navegación, máxime cuando la protagonista de la escena principal, aquélla del *triclinium*, no es otra que la bellísima Venus, diosa protectora de las travesías por mar[20]. Si además tenemos en cuenta que esta *domus* se encuentra en unas tierras fértiles fuertemente explotadas en la Antigüedad, podríamos pensar que se tratase en efecto de alguien relacionado con el comercio marítimo que, al tiempo que ofrece un tributo permanente a la diosa en agradecimiento de su protección, muestra a sus invitados que goza del favor de Venus, quien ha protegido su empresa convirtiéndole en propietario de una gran fortuna.

Llegados a este punto nos extraña que el comanditario no haya cuidado con más interés la representación del navío, desatendiendo algunos detalles, especialmente en lo que a la jarcia se refiere, como hemos señalado previamente. Pero entonces nos preguntamos: ¿Acaso no sería lógico pensar que en este contexto primase más destacar el papel de la divinidad, antes que realizar una detalladísima representa-

20. Ya en la época de las primeras navegaciones griegas las diosas Isis y Afrodita tenían un papel importante como protectoras de la navegación. El culto a Afrodita, además, estaba especialmente relacionado con la prostitución sagrada en los puertos. Entre las dos diosas existía en el ámbito marítimo una íntima vinculación, ambas recibían el epíteto de *euploia*. El día cinco de marzo de cada año se celebraba un festival en su honor conocido con el nombre de *ploiaphesia* o *navigium Isidis*, ceremonia de apertura de la temporada naviera cuyo ambiente describe perfectamente Apuleyo (*met*., XI, 5, 5 y 7-17), M. ROMERO, *Conflictos entre la religiosidad familiar y la experiencia sacra de los navegantes griegos*, «Antigüedad: Religiones y Sociedades», 1, 1998, pp. 49-50. Véase la bibliografía de las notas 39 y 40. Sabemos que en el mundo romano Afrodita se asimiló a Venus, asumiendo junto con los demás atributos de la diosa griega el de protectora de la navegación.

ción del barco que pudiese restar magnificencia a Venus en medio de una maraña de cabos? En tal caso la falta de algunos detalles en la representación no implicarían necesariamente un desconocimiento por parte del *dominus* de la arquitectura naval.

En definitiva, la interpretación de la escena es ciertamente muy compleja, tal y como refleja el hecho de que, desde su primera publicación, entre los distintos autores que han abordado el estudio del mosaico, se han suscitado distintas teorías sin que se haya llegado en la actualidad a una conclusión precisa[21].

No obstante, sin aventurarnos de momento en este complejísimo ámbito, la idea que nosotros defendemos aquí es que la intensa actividad marítima desarrollada en el Norte de África durante los siglos de auge y expansión del Imperio Romano ejerció un importante papel como vía de creación e intercambio de riquezas, no solo en el sentido material de esta expresión, sino también el aspecto cultural, propiciando un ir y venir de ideas, costumbres, creencias. Influencia que podemos captar, en resumidas cuentas, en algo tan particular y concreto como la escena recogida en un mosaico, que nos ofrece un valiosísimo testimonio de esta riqueza a través de los siglos.

21. Ya se ha incidido en el carácter inusual de la obra, sobre este aspecto Thouvenot (*La mosaïque du "Navigium Veneris"*, cit., p. 50) señaló la posible influencia de un pasaje de la *Vida de Antonio* de Plutarco en el que cuenta cómo Cleopatra se presenta ante Marco Antonio a bordo de un barco y ataviada como la diosa Afrodita, acompañada de un cortejo similar al que vemos en el mosaico. Recientemente esta idea ha sido matizada por L. Neira (*¿Influencias orientales*, cit.), quien considera que efectivamente Cleopatra podría haber adoptado una iconografía ya existente y muy difundida en su época, la de los *navigia* de algunas divinidades, ya que se trata de una temática frecuente, tanto en época helenística como durante el Imperio, y el hecho de que Cleopatra hubiera elegido esta escenografía, de ser cierta la anécdota referida por Plutarco, pondría de manifiesto la fama de los *navigia* y el prestigio de la diosa Venus, que ayudarían a la reina a resaltar su pretendido origen divino, especialmente necesario en un período de suma debilidad frente a Marco Antonio. En última instancia, sería la ceremonia del *navigium*, y no el pasaje de Plutarco, la que habría inspirado el mosaico. De esta manera, la autora precisa que la importancia de la cuestión radica en que tanto la escena del mosaico como el episodio de Cleopatra, sea real o sólo literario, nos informan de la pervivencia en el tiempo y en distintos lugares de la ceremonia con que se abría el período de navegación, lo cual no implica que el personaje representado en *Volubilis* sea Cleopatra. Esto último únicamente podría afirmarse ante el hallazgo de una inscripción con el nombre de la reina.

Layla Es-Sadra

Sur le vocabulaire de l'architecture domestique: l'exemple de *Volubilis*

Le vocabulaire de l'architecture domestique romaine a fait l'objet de nombreuses discussions entre les spécialistes, et *Volubilis* a pris naturellement sa part des désaccords nés, à ce sujet, dès les premières fouilles et qui continuent encore. C'est pourquoi il nous paraît nécessaire de revoir certains termes techniques qui posent problème dans le vocabulaire de l'architecture domestique utilisé pour les maisons à péristyle de *Volubilis*, et ce, en étudiant la forme et la fonction des différents éléments de la maison volubilitaine et le sens grec et latin des mots attribués à ces derniers [1].

Atrium ou péristyle

L'identification de la cour à colonnes autour de laquelle s'organise la demeure volubilitaine a suscité un long débat chez les chercheurs qui se sont penchés sur l'architecture domestique à *Volubilis* [2]. Il y a ceux qui la nomment *atrium* et d'autres qui préfèrent l'appeler péristyle.

Pour R. Thouvenot, qui fut le premier a avoir travaillé sur les maisons de *Volubilis*, la plupart des cours à colonnes sont des *atria* [3]. Dans un deuxième temps il parle d'*atria* qui méritent,

* Layla Es-Sadra, Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, Université Mohammed v Souissi, Rabat.

1. Le choix de *Volubilis* n'est pas arbitraire; notre intérêt pour son architecture domestique vient du fait que nous avons effectué dernièrement une étude détaillée sur le sujet dans le cadre d'un Doctorat, et de l'intéressante collection de 36 maisons à péristyle que ce site contient, cf. Es-Sadra (2005), p. 226-765.

2. Outre *Volubilis*, on peut suivre ce débat dans: Grimal (1948); Ginouvès (1943).

3. Thouvenot (1945a), p. 106; Id. (1945c), p. 136; Id. (1945d), p. 147.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 535-548.

quand ils sont vastes, le nom de péristyle[4]. Il décrit certaines cours à colonnes comme étant d'*atria* corinthiens[5] et d'autres comme *atria* rhodiens[6]. Dans sa publication consacrée au Palais de Gordien et à la maison de Vénus, il qualifie ces cours de péristyles[7] malgré leur similitude totale avec les maisons qu'il a étudiées dans ses publications antérieures (maisons au cavalier, aux colonnes et à l'éphèbe).

Selon R. Etienne, qui a consacré d'importantes études au quartier nord-est de *Volubilis*[8], certaines cours à colonnes sont qualifiées d'*atria* et d'autres de péristyles, suivant pour cela un critère numérique basé sur l'hypothèse de P. Grimal qui voit que le critère le moins illusoire pour distinguer l'*atrium* du péristyle était d'évoquer le rapport des surfaces couvertes et celles découvertes: le péristyle ne comportait que d'étroits portiques, alors que dans l'*atrium* la partie couverte serait plus importante[9]. Voulant apporter une précision numérique à cette hypothèse R. Etienne a alors estimé qu'en dessous de 30% de la surface découverte on a affaire à un *atrium* et en dessus de 30% à un péristyle[10].

Nous pensons qu'il y a eu, pour R. Etienne et P. Grimal, une confusion entre les deux dénominations dans la mesure où le rapport des surfaces couvertes et à ciel ouvert ne peut constituer un indice fiable de distinction, et qu'il vaudrait mieux prendre en considération les différentes composantes de ces cours à colonnes et la nature de leur utilisation, car on peut remarquer par exemple que la surface couverte dans les péristyles à portique unique, à deux ou à trois portiques sera forcément moindre que dans un péristyle complet.

H. Zehnacker et G. Hallier sont tombés dans un grand paradoxe en considérant la grande cours à colonnes de la maison à la citerne comme péristyle à *impluvium* car ils pensaient que l'existence de la citerne prouvait l'existence d'un système d'*atrium*, et ce, malgré l'absence de toute trace de bassin[11]. De plus l'emplacement de la citerne ne permet pas l'existence d'un bassin à cet endroit.

4. Thouvenot (1945b), p. 115.
5. Thouvenot (1945c), p. 133, 138; et Id. (1948b), p. 124.
6. Thouvenot (1948a), p. 72.
7. Thouvenot (1958), p. 17, 50.
8. Etienne (1954; 1960).
9. Grimal (1948).
10. Etienne (1960), p. 121-2.
11. Zehnacker, Hallier (1964), p. 371.

R. Rebuffat a toujours utilisé le mot péristyle pour les maisons de la Tingitane et de l'Afrique du Nord, sauf pour la maison aux stucs à *Cuicul* (*Cuicul* 9)[12] et la maison de *Sertius* à Timgad (*Thamugadi* 9)[13], pour lesquelles il utilise le mot *atrium*[14]. Il a également appelé *atrium* toutes les cours à colonnes qui se trouvent dans les appartements secondaires des maisons de *Volubilis*[15].

Bien que R. Rebuffat ait opté pour le terme péristyle pour désigner les cours à colonnes, le péristyle pour lui est un «péristyle jouant en somme le rôle de l'*atrium* romain», qu'il appelle «péristyle de réception», un «péristyle centre de la partie publique de la maison»[16], par opposition aux appartements privés. On remarque chez ce chercheur d'un côté un essai, que nous croyons malheureux, de diviser la maison volubilitaine à l'image de la maison *italique*, et de l'autre, une difficulté à distinguer clairement entre *atrium* et péristyle.

L'étude des composantes des cours à colonnes des maisons de *Volubilis* montre qu'il s'agit de péristyles et non d'*atria*, et ce en raison de la fonction et de l'origine architecturale de cet espace. Pour ce qui est de la fonction, le péristyle joue dans la maison volubilitaine un rôle de distributeur. Les portiques sont des déambulatoires reliant les chambres et les salles qui ouvrent sur lui; c'est pourquoi il est impossible d'habiter ou de donner des réceptions dans ces portiques qui ne dépassent pas 1,50 à 3 m de largeur[17]. En revanche plusieurs indices dans les maisons italiques de Pompei et d'Herculanum prouvent que l'*atrium* est un espace d'accueil, de séjour, de stockage, un lieu de cérémonies sociales et un élément qui matérialise l'ancienneté de la famille et sa noblesse[18]. L'étude des éléments qui constituent les péristyles de *Volubilis*, même les

12. Rebuffat (1970), p. 451.

13. Rebuffat (1969), p. 678.

14. Il est à noter que la maison aux stucs est une petite maison remaniée, ce qui explique l'étroitesse de son péristyle tétrastyle qui a poussé les archéologues à l'appeler *atrium*, comme c'est d'ailleurs le cas pour plusieurs maisons à *Volubilis*. Pour la deuxième maison, ce que Rebuffat appelle *atrium* tétrastyle se trouve dans le vestibule de la maison, alors que les quatre colonnes ne sont, à notre avis, qu'une décoration qui fait appel au souvenir du vieil *atrium.*

15. Rebuffat (1969), p. 451

16. Rebuffat (1970), p. 286-7.

17. A l'exception des maisons au cavalier et à l'Ephèbe où la largeur du portique qui longe le *triclinium* atteint respectivement 5,29 m et 4,10 m.

18. Gros (2001), p. 25-6, 36-8.

plus petits, montre les grandes différences de ces péristyles par rapport aux éléments et à la nature du fonctionnement de l'*atrium*, car la plupart de ces péristyles contiennent un bassin et un jardinet, ou un bassin et une partie dallée ou les deux à la fois et dans trois cas la totalité du sol du péristyle est dallée[19]; ce qui rappelle les péristyles trouvés dans les maisons de Délos et non pas les *atria* des maisons italiques.

De plus les origines architecturales de l'*atrium* et du péristyle sont différentes: l'*atrium* était à l'origine couvert[20], et ce n'est que postérieurement qu'il a été doté d'une petite ouverture ou toit – *impluvium* –, qui a un lien étroit avec le *compluvium*, ou bassin pour recueillir les eaux de pluie relié à une citerne se trouvant en dessous. Quant au péristyle, il dérive des cours intérieures découvertes, qui lui sont souvent postérieures. On trouve cette cour intérieure découverte dans les plus anciennes maisons grecques d'Erétrie[21], Priène, Thasos, Olynthe[22] et Doura-Europos[23]. De plus les maisons de Délos contenaient dans un premier état une cour intérieure, et ce n'est qu'à partir du milieu du IIe siècle av. J.-C., qu'elles se sont dotées de portiques[24]. Les maisons 1 et 2 d'Erétrie en Grèce se composaient initialement, à la fin du Ve siècle av. J.-C., d'une simple cour, et dans un second état, au IVe siècle av. J.-C., la cour est devenue centrale et dotée de portiques (péristyle)[25].

On trouve un bon exemple du développement du péristyle à portique unique à partir d'une cour centrale à la maison ouest de l'ilôt III à Thasos. Au Ve siècle av. J.-C., la maison ne contenait qu'une cour centrale avant que s'y ajoute, dans un état ultérieur, au IVe siècle av. J.-C., un portique à *pastas*[26]. Le péristyle est donc généralement un développement direct ou progressif vers le péristyle complet comme le cas des maisons AV6 et AV13 et la maison de la Bonne Fortune à Olynthe[27], mais la maison nº 33 à Priène

19. Le grand péristyle de la maison à la citerne, le péristyle de l'appartement secondaire de la maison au cadran solaire et le péristyle de l'appartement secondaire de la maison d'Orphée qui se trouve immédiatement à l'est du grand péristyle ouest.

20. Gros (2001), p. 31.

21. Pinon (1999), p. 262, fig. 5.

22. Gros (2001), p. 32.

23. Cumont (1926), pl. LXXXIX.

24. Picard (1963), p. 27.

25. Pinon (1999), p. 262-3, fig. 5.

26. Chapouthier (1951), p. 318-23; Chamoux (1965), p. 238-40.

27. Pinon (1999), p. 265-6, figs. 7-8.

reste un modèle exemplaire du développement progressif du péristyle à portique unique à *pastas* vers le péristyle à deux portiques, puis vers le péristyle complet[28].

On constate que les cours à colonnes trouvées dans 36 maisons de *Volubilis*, même les plus petites qui contiennent seulement un bassin, sont des péristyles et la raison de leurs petites dimensions n'est due qu'à leur petite superficie, puisque ces maisons appartiennent toutes au type des maisons de taille moyenne[29].

Concernant ce que R. Rebuffat appelle un péristyle de réception, nous croyons que c'est une tentative de sa part de diviser la maison volubilitaine, en une partie publique représentée par le grand péristyle et une partie privée représentée par les appartements secondaires[30], et ce, à l'image de la maison italique traditionnelle qui se compose d'une partie publique représentée par l'*atrium* réservé aux clients, et une partie privée réservée à la plaisance et aux *amici* représentée par le péristyle d'agrément. On ne peut pas accepter une telle division à *Volubilis*, et ce pour deux raisons: premièrement parce que beaucoup de maisons (15 sur 36) ne contiennent qu'un seul péristyle, deuxièmement parce que plusieurs maisons contiennent des pièces à caractère privé ouvrant directement sur le grand péristyle[31] et ne se contentant pas que des salles de réception. Les cas où l'on trouve le péristyle seul avec les salles d'apparat sont très rares: la maison d'Orphée (partie ouest) et la maison à la monnaie d'or.

Triclinium, *oecus* ou *tablinum*

Le débat concerne aussi le nom que doit porter la grande salle d'apparat dans les maisons à péristyle de *Volubilis*.

R. Thouvenot l'appelle le plus souvent *tablinum*[32] et nomme la même salle, quand elle possède une entrée tripartite, un *tablinum* qui joue aussi la fonction de *triclinium*[33]. Il distingue parfois entre deux salles: il appelle la première *tablinum* et la seconde *tricli-*

28. Gros (2001), p. 47, fig. 30; Pinon (1999), p. 264, fig. 6.
29. Es-Sadra (2005), p. 743-6.
30. Rebuffat *et al.* (1970), p. 286-7; Thouvenot (1941), p. 43-52.
31. Es-Sadra (2005), p. 721-2, 734
32. Thouvenot (1945a), p. 108; (1945c), p. 138.
33. Thouvenot (1945b), p. 120; Id. (1945d), p. 147; et Id. (1948b), p. 126.

nium[34]. L'auteur a changé d'avis, tout comme pour les cours à colonnes, dans ces publications récentes; il a ainsi donné à la grande salle d'apparat de la maison des *Pompeii* - Palais de Gordien le nom d'*oecus* et à la grande salle d'apparat de la maison de Vénus, à cause de sa mosaïque, le nom de *triclinium*[35], bien qu'elles aient toutes les deux la même disposition et les mêmes caractères.

R. Etienne a écarté le nom de *tablinum*[36] et a été le premier à introduire le mot *oecus* dans le vocabulaire de l'architecture domestique de *Volubilis*[37]. Cette dénomination fut ensuite adoptée par H. Zehnacker et G. Hallier dans leur étude de la maison à la citerne[38]. En revanche R. Rebuffat a été le seul qui a toujours utilisé le mot *triclinium* pour qualifier la grande salle d'apparat des maisons de la Tingitane et de l'Afrique du Nord[39].

La grande salle d'apparat à *Volubilis* possède des caractéristiques bien précises qui se trouvent généralement combinées, et quand certaines de ces caractéristiques manquent la salle se distingue toujours par sa grande superficie et la richesse de sa décoration[40]. Il est clair après l'étude attentive de ces caractères, et souvent l'existence de la mosaïque en U ou en U+T du *triclinium*, que la grande pièce d'apparat dans la maison à péristyle de *Volubilis* en particulier et de la Maurétanie Tingitane en général mérite le nom de *triclinium* et on peut même parler d'un *triclinium* d'apparat à cause de son importance et de son ampleur.

L'existence du *tablinum* était associée à celle de l'*atrium*; de plus sa fonction est très différente de celle du *triclinium*. Le *tablinum* tire son nom des *tabulae*, qui sont des tablettes de bois enduites de cire où les propriétaires successifs de la *domus* enregistraient leurs activités publiques ou leurs transactions financières, c'est-à-dire une salle à caractère public et un bureau du maître de la maison où il rangeait ses archives et effectuait ses rencontres officielles. D'ailleurs aucune fouille n'a livré les places des lits dans cette salle contrairement par exemple aux *cubiculae*[41]. La *domus*

34. Thouvenot (1948b), p. 113, 119, 120.

35. Thouvenot (1958), p. 17, 54.

36. Il donne une seule fois le nom de *tablinum* à la pièce qui se trouve à l'est de la grande salle d'apparat de la maison des fauves qu'il appelle *oecus*.

37. Etienne (1954), p. 25-211; et Id. (1960), p. 125.

38. Zehnacker, Hallier (1964; 1965).

39. Rebuffat (1969; 1974) et Id. (1970), p. 293-5.

40. Es-Sadra (2005), p. 686-8.

41. Gros (2001), p. 25, 40.

italique traditionnelle ignorait la pratique des repas couchés, et il a fallu attendre le début ou le deuxième quart du IIe siècle av. J.-C. pour voir se diffuser l'usage de la *cena*[42] et l'habitude de dîner à la grecque, où les convives étaient accoudés dans des salles spéciales pour cela et qui s'appellent les *triclinia*[43].

L'*oecus* est un mot grec (*oikos*) qui a souvent été employé pour désigner la maison, et avant que le mot ne fasse partie du vocabulaire de l'architecture domestique latin, il signifiait bourg, quartier ou rue.

L'*oecus* dans la maison italique est souvent un *triclinium* d'apparat à l'exemple de l'*oecus* de la maison du Labyrinthe qui est animé par 10 colonnes, avec au centre l'aire réservée aux lits des banqueteurs et autour le circuit où évoluent les serveurs[44], mais l'*oecus* se distingue du *triclinium* par l'existence de colonnes qui longent trois de ses murs à l'exception de l'*oecus* cyzicénien.

On retrouve l'*oecus*, comme salle décorée avec des colonnes, dans plusieurs maisons d'Afrique du Nord[45], mais il est totalement absent dans les maisons de la Maurétanie Tingitane. La plupart de ces *oeci* sont décorés avec des mosaïques de *triclinium* en U ou en U+T, ce qui voudrait dire que l'*oecus* est avant tout un *triclinium* d'apparat décoré avec des colonnes. Il semble alors que le mot *oecus*, qui signifie une salle estivale de réception et d'accueil n'ait jamais existé, et que sa présence a dû se faire lors de l'hellénisation de la *domus* italique et une initiative de la part de Vitruve pour enrichir le vocabulaire de la maison italique par des termes grecs, ce qui traduit son grand souci d'établir une continuité entre les traditions grecques et romaines.

L'utilisation et la généralisation de ce mot chez les archéologues est une utilisation moderne et déplacée dans la plupart des cas, et semble un peu usurpée en raison de la rareté de son utilisation en latin[46]. On remarque en effet que ni Pline ni Malcion n'ont jamais parlé d'*oecus* mais qu'en revanche le premier a utilisé

42. La *cena* est le repas qui commence avec le coucher du soleil et se continue jusqu'à une heure tardive de la nuit.

43. Gros (2001), p. 26-7.

44. Chapoutier (1951), p. 321, fig. 1; Chamoux (1965), p. 239.

45. Rebuffat (1969; 1974); et Id. (1970), p. 294-5.

46. Adam (1989), p. 335.

le mot *triclinium*[47], bien que Vitruve donne à l'*oecus* plusieurs définitions[48].

Donc, avec l'absence totale à *Volubilis* et en Maurétanie Tingitane des colonnes dans les grandes salles d'apparat, ces dernières doivent être appelées *triclinium* parce que le mot *oecus* ne convient pas avec les caractéristiques des *triclinia* de *Volubilis*. L'utilisation du mot *oecus* entraînerait une grande confusion, car on sera obligé d'appeler *oecus* des salles pavées de mosaïques de *triclinium* et qui ne contiennent pas de colonnes; situation qu'on trouve deux fois à la maison d'Orphée et une fois à la maison à l'éphèbe, à la maison de Dionysos et des quatre saisons et à la maison de Vénus. Cette confusion augmente avec la distinction que fait R. Etienne entre l'*oecus* comme salle d'apparat majeure et le *triclinium* comme une deuxième salle d'apparat mineure dans la maison à péristyle volubilitaine. L'auteur était donc contraint d'appeler la grande salle d'apparat de la maison de Vénus *triclinium*[49] à cause de sa mosaïque alors qu'elle a la même disposition et les mêmes caractéristiques que celles des pièces qu'il a nommées *oecus* dans les autres maisons.

En outre R. Etienne a défini ces salles comme *triclinia* en se basant sur l'existence de la mosaïque de *triclinium*, mais on remarque que parmi six mosaïques en U ou en U+T dans les maisons de *Volubilis*, cinq se trouvent dans la grande salle d'apparat qu'il appelle *oecus* et une seule dans la seconde salle d'apparat, qui occupe souvent une position orthogonale par rapport à cette dernière, et qu'il nomme *triclinium*.

Exedra, *triclinium* ou *triclinium* mineur

Le désaccord autour des dénominations des composantes de la maison volubilitaine touche également le nom de la seconde salle d'apparat qui vient toujours au second rang après le *triclinium* majeur. On trouve là aussi beaucoup de noms. R. Etienne l'appelle *triclinium*[50] et R. Rebuffat [51] rejette cette dénomination et choisit plutôt le nom d'*exedra*.

Cette salle se distingue par des caractéristiques qui la différen-

47. Rebuffat (1970), p. 295.
48. Vitr., *arch*., vi, 7, 2; vi, 7, 4; vi, 7, 5.
49. Etienne (1960), p. 78.
50. Etienne (1960), p. 125; et Id. (1954), p. 36, 134.
51. Rebuffat (1970), p. 295-301, 317-28.

cient des autres pièces ouvrant sur le péristyle[52]. On retrouve ces caractéristiques dans 28 demeures parmi les 36 dotées d'un péristyle que nous dénombrons à *Volubilis* et elles sont nettes dans 24 maisons. En examinant les caractéristiques de cette pièce on se rend compte qu'il est difficile de l'appeler *exedra*.

L'exèdre, du point de vue forme architecturale, est une pièce complètement ouverte sans porte et sans mur de façade[53]. Elle prend dans la *domus* italique la forme d'une abside semi-circulaire ou rectangulaire ouverte directement et sans porte sur le péristyle d'agrément, comme par exemple la maison de Ménandre[54]. R. Rebuffat lui-même définit l'exèdre comme étant une pièce sans porte, mais on remarque que la plupart des salles qu'il nomme exèdre se ferment par des portes. La seule pièce qui n'a pas de mur de façade – il s'agit de la petite salle qui s'ouvre sur le portique ouest du péristyle de la partie est de la maison d'Orphée – et qui pourrait correspondre à une exèdre est elle aussi dotée d'un système de fermeture et ne peut donc être confondue avec une *exedra*. Pour R. Rebuffat l'exèdre «est donc à la fois le bureau et le salon du maître de la maison. Elle hérité du rôle de l'ancien *tablinum* de la maison romaine» et «elle est avant tout une salle de réception»; et malgré cela il dit qu'elle doit porter un «nom grec comme le plan d'ensemble de la demeure où on l'utilisait»[55]. Toutes ces définitions se contredisent et ne conviennent guère à la définition citée plus haut pour l'exèdre.

Pour ce qui est de la fonction de l'exèdre, Vitruve la considère comme un lieu de repos et d'accueil et un abri commode aux débats philosophiques ou rhétoriques associés aux activités physiques, car il existe un lien organique qui s'établit traditionnellement entre les exèdres et les palestres[56]. Mais le péristyle et l'exèdre vont perdre leur caractère initial de palestres et vont devenir les nouvelles parties de la vie privée de la *domus* italique. La position de l'exèdre du péristyle de la Maison du Faune correspond à celle de l'*ephebeion* du gymnase de Priène et celle de l'exèdre centrale de celui de Délos. Malgré cette évolution, l'exèdre garde la même fonction dans la maison privée[57].

52. Es-Sadra (2005), p. 703-4.
53. Vitr., *arch*., vii, 5, 2.
54. Gros (2001), p. 54, fig. 39.
55. Rebuffat (1970), p. 298-9.
56. Gros (2001), p. 46.
57. Des indications nous sont fournies par les sources sur l'utilisation de l'exèdre à des fins privées: «Cicéron trouve son ami *Cotta* assis dans son exèdre [...] oc-

Par ailleurs, l'existence d'une mosaïque de *triclinium* qui présente de façon claire l'emplacement des trois lits des banqueteurs dans l'une des salles que R. Rebuffat considère comme une exèdre – la salle à la mosaïque des travaux d'Hercules qui se trouve dans la maison portant le même nom – est pour nous la preuve que cette pièce ne peut être appelée *exedra*.

Enfin, R. Rebuffat avoue lui-même qu'il ne prétend pas «que dans les plans vitruviens, ou dans la maison d'âge cicéronien, l'exèdre soit conçue et disposée comme l'ont conçue et disposée les architectes de la Tingitane», mais il croit que «le mot était celui qui convenait le mieux à la réalité que nous avons définie».

Dans certains cas, comme celui de la maison à la citerne et de la maison à l'ouest du Palais de Gordien, la salle secondaire est exactement une miniature du grand *triclinium* à porte tripartite. En outre beaucoup de grands *triclinia* prennent la forme et les caractéristiques de la salle secondaire; c'est-à-dire une pièce avec une large baie[58]. Cela veut dire encore que la salle secondaire est une miniature du grand *triclinium*; nous en voulons pour preuve la salle secondaire de la maison aux travaux d'Hercules qui est dotée d'une mosaïque caractéristique des *triclinia*.

Nous proposons donc de nommer la salle secondaire des maisons à péristyle de *Volubilis triclinium* mineur par rapport au *triclinium* majeur qui est la grande salle d'apparat. Cette déduction ne manque pas d'aventure, car parmi neuf mosaïques se trouvant dans les *triclinia* mineurs, une seule est une mosaïque de *triclinium*[59], alors que les sept qui restent sont des mosaïques «normales»[60]. Mais il se pourrait que l'absence de la mosaïque de *triclinium* dans ces salles soit due au manque d'espace, et que ce genre de salles ne pouvait pas abriter trois lits mais seulement deux: une sorte de *biclinium* où

cupé à une discussion philosophique» et «les invités de *Crassus* le trouvent dans son exèdre, et celui-ci vient d'y passer les heures de la sieste à réfléchir et à méditer couché sur un lit» (cf. REBUFFAT *et al.*, 1970, p. 299-300).

58. Comme les *triclinia* des maisons: au nord de la maison d'Orphée, d'Annius Maturius, aux colonnes (ouest), aux travaux d'Hercules, de Dionysos et des quatre saisons, au portique, et les maisons A et B du complexe de la Disciplina.

59. C'est la mosaïque des travaux d'Hercules; une autre non identifiable est dans la maison de Dionysos et des quatre saisons.

60. Il s'agit des maisons d'Orphée (est), à l'Ephèbe, au cavalier, de Flavius Germanus, au bain des Nymphes, à l'ouest du palais de Gordien, au cortège de Vénus; deux mosaïques parmi elles contiennent des sujets mythologiques (maisons au cavalier et au Bain des Nymphes).

les deux lits étaient disposés à angle droit comme c'est le cas dans plusieurs maisons modestes de Pompei[61]. La mosaïque en U ou en U+T exige l'existence d'un thème central qui représente généralement un thème mythologique figuré dont le coût n'était pas à la portée de tout le monde. Le grand *triclinium* de la maison à la citerne et celui de la maison au chien s'étaient contentés d'une mosaïque géométrique; le grand *triclinium* de la maison aux travaux d'Hercules et celui de la maison des Pompeii-Palais de Gordien étaient pavés de plaques de marbre, alors que beaucoup de grands *triclinia* (9 cas) n'étaient pavés que de sols bétonnés bien que quelques uns se situent dans de grandes demeures volubilitaines[62].

Atrium, *atriolum*, *areola* ou péristyle secondaire

R. Etienne nomme les cours à colonnes qui se trouvent dans les appartements privés des maisons de *Volubilis atriolum*[63], et H. Zehnacker et G. Hallier les appellent *areola*[64] alors que R. Rebuffat[65] utilise les deux noms à la fois et les appelle aussi[66], comme R. Thouvenot[67], *atrium*.

R. Etienne nomme ces cours *atriolum* pour deux raisons: d'une part parce qu'il pense que ce sont des tétrastyles et parce qu'il croit d'autre part que ce sont des *atria*, comme il a été dit plus haut, en se référant au rapport des surfaces couvertes et celles découvertes. De plus il note que le mot *atriolium* se trouvait dans la lettre de Pline le Jeune.

H. Zehnacker et G. Hallier s'appuient sur G.-Ch. Picard pour la dénomination d'*areola*. Ce dernier auteur nie l'existence du mot *atriolum* dans la lettre de Pline mais il dit qu'elle contenait un autre mot *areola* qui convient mieux, selon lui, aux cours à colonnes d'Afrique du Nord[68]. L'*areola* selon Pline le Jeune est une petite cour plantée de quatre arbres (platanes)[69].

61. Adam (1989), p. 335.

62. Telles que les maisons au bassin tréflé, au Bacchus de marbre, aux deux pressoirs et à la nécropole islamique.

63. Etienne (1960), p. 123-4.

64. Zehnacker, Hallier (1964), p. 371-2.

65. Rebuffat *et al.* (1970), p. 279, 324-6.

66. Rebuffat (1974), p. 451.

67. Thouvenot (1948b), p. 113, 127.

68. Picard (1963), p. 94.

69. Picard (1963), p. 94; Rebuffat (1970), p. 297.

Les petites cours à colonnes trouvées dans les appartements privés des demeures de *Volubilis*, ne sont pas des *atria*, et n'appartiennent pas toutes au type tétrastyle. On remarque aussi que l'*areola* selon la définition de Pline le Jeune, ne ressemble guère à aucune des cours à colonnes de *Volubilis*.

Par ailleurs on ne peut pas appeler ces cours *atrium* parce que les caractéristiques[70] de ce dernier sont totalement absentes. En revanche nous pensons que les cours à colonnes des appartements privés sont simplement une miniature du grand péristyle et c'est pour cette raison que ces cours méritent le nom de péristyle secondaire. Il est à noter que, comme le péristyle, ces cours contiennent elles aussi quatre, trois ou deux portiques et parfois un portique unique. Et comme pour les péristyles encore, les bassins dans ces cours des appartements privés, n'occupent pas toujours toute la surface à ciel ouvert (la maison à l'ouest du Palais de Gordien, la maison à la nécropole islamique et la maison au Bacchus de marbre). Parfois encore ces surfaces sont complètement dallées (la maison d'Orphée et la maison au cadran solaire), ou bien elles contiennent un bassin et un petit jardin ou bien seulement ce dernier. Il faut donc admettre que tous ces aménagements (bassin, dallage, petit jardin...) n'ont aucune relation avec l'*atrium* mais se retrouvent surtout dans les péristyles.

En conclusion, on constate que le vocabulaire de l'architecture domestique qui concerne la maison à péristyle de *Volubilis* peut se limiter aux termes suivants: le péristyle pour désigner les grandes cours à colonnes et le péristyle secondaire pour les petites cours à colonnes des appartements secondaires ou privées. Le mot *triclinium* majeur doit être appliqué à la grande salle d'apparat et celui de *triclinium* mineur à la salle d'apparat qui vient toujours en deuxième rang après la première.

Bibliographie

ADAM J.-P. (1989), *La construction romaine*, Paris.
CHAMOUX F. (1965), *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*, Paris.
CHAPOUTHIER F. (1951), *La maison grecque à Olynthe*, «REA», 53, p. 318-28.
CUMONT F. (1926), *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)*, I-II, Paris.

70. Comme on les a définies plus haut on parlant de l'*atrium*.

Es-Sadra L. (2005), *L'architecture domestique de Volubilis pendant la période romaine*, thèse de doctorat, Université Moulay Ismaïl, Mekhnès (en arabe).

Etienne R. (1954), *Maisons et hydraulique dans le quartier nord-est à Volubilis*, «PSAM», 10, p. 25-211.

Etienne R. (1960), *Le quartier nord-est de Volubilis*, Paris.

Ginouvès R. (1943), *Remarques sur l'architecture domestique à Vaison (Vaucluse)*, «RA», II, p. 58-65.

Grimal P. (1948), *Compte-rendu de «PSAM», VIII*, «REA», I, 1948, p. 394-7.

Gros P. (2001), *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*. Vol. 2. *Maisons, palais, villas et tombeaux*, Paris.

Picard G.-Ch. (1963), *Le quartier nord-est de Volubilis et l'architecture domestique dans l'Afrique romaine*, «RA», I, p. 89-94.

Pinon P. (1999), *Des cours des dégagements aux cours centrales dans les architectures domestiques antiques et islamiques, processus et signification d'une évolution typologique*, dans *XIX Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes sous le thème «Habitat et société» (2-24 octobre 1998)*, Antibes, p. 225-70.

Rebuffat R. (1969), *Maisons à péristyle d'Afrique du Nord. Répertoire de plans publiés*, «MEFRA», 81, 2, p. 659-724.

Rebuffat R. (1974), *Maisons à péristyle d'Afrique du Nord. Répertoire de plans publiés*, «MEFRA», 86, 2, p. 445-99.

Rebuffat R. *et al.* (1970), *Thamusida II. Fouilles du service des Antiquités du Maroc*, Paris.

Thouvenot R. (1941), *La maison d'Orphée à Volubilis*, «PSAM», 6, p. 42-66.

Thouvenot R. (1945a), *Volubilis: la maison au chien de Volubilis*, «PSAM», 7, p. 105-13.

Thouvenot R. (1945b), *Volubilis: la maison d'Ephèbe*, «PSAM», 7, p. 114-31.

Thouvenot R. (1945c), *Volubilis: la maison aux colonnes*, «PSAM», 7, p. 132-45.

Thouvenot R. (1945d), *Volubilis: la maison au cavalier*, «PSAM», 7, p. 146-55.

Thouvenot R. (1948a), *Volubilis: la maison aux travaux d'Hercules*, «PSAM», 8, p. 69-108.

Thouvenot R. (1948b), *Le quartier nord-est. La rive droite du Decumanus Maximus*, «PSAM», 8, p. 109-43.

Thouvenot R. (1958), *Maisons de Volubilis. Le palais de Gordien et la maison de la mosaïque de Vénus*, «PSAM», 12.

Zehnacker H., Hallier G. (1964), *Les premiers thermes de Volubilis et de la maison à la citerne*, «MEFRA», 76, p. 343-417.

Zehnacker H., Hallier G. (1965), *Les premiers thermes de Volubilis et de la maison à la citerne*, «MEFRA», 77, p. 87-152.

Sidi Mohammed Alaioud

La vie religieuse à *Banasa*: témoignages archéologiques

Il s'agit dans cette communication de mettre en exergue la place de *Banasa* et sa contribution dans le développement de la vie cultuelle dans cette partie de la Maurétanie. En effet, elle a livré un pourcentage important d'inscriptions et se place ainsi au second plan après *Volubilis*[1]. Nous essayerons donc, en nous basant sur les inscriptions, de présenter le panthéon banasitain.

La documentation épigraphique de *Banasa* révèle que l'empereur en tant qu'incarnation de l'état fut adoré de son vivant. Ainsi, quatre inscriptions furent découvertes jusqu'à présent, elles sont l'émanation du conseil municipal. La première est consacrée à Marc-Aurèle[2], la seconde à Dèce[3], la troisième à Aurélien[4] et la dernière à Valerien[5].

Mais l'adulation publique ne s'arrête pas au culte de l'empereur vivant, elle y joint les membres de la famille impériale. Ainsi, certaines impératrices reçoivent les hommages des provinciaux: *Ulpia Severina* est honorée par la ville de *Banasa* dévouée à sa puissance divine[6].

Aucune inscription n'a été consacrée à un empereur divinisé comme c'est le cas à *Volubilis*, ni à la *domus Augusta* ou *divina*, ni au génie de l'empereur qui a été gratifié à *Volubilis* par quatre dédicaces.

* Sidi Mohammed Alaioud, Ecole Normale Supérieure, Rabat.

1. A. Belfaida, *Epigraphie et religion: le cas de Volubilis. Débuts de l'écriture au Maghreb*, dans *Actes des colloques organisés par la Fondation du Roi Abdulaziz Al-Saoud (Casablanca, janvier et avril 2002)*, Casablanca 2004, p. 241-51.
2. *IAMar.*, *lat.*, 104.
3. *IAMar.*, *lat.*, 103.
4. *IAMar.*, *lat.*, 105.
5. *IAMar.*, *lat.*, 121.
6. *IAMar.*, *lat.*, 106.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 549-558.

Tableau 1: Témoignages épigraphiques du culte impérial à *Banasa* et *Volubilis*.

	Banasa	*Volubilis*
Culte de l'empereur de son vivant	4	22
Culte des empereurs divinisés	0	2
Culte des impératrices de leur vivant	1	8
Culte des impératrices divinisées	0	2

De ce tableau (TAB. 1) on voit que *Volubilis* l'emporte sur *Banasa*, ce qui est normale. A *Banasa*, quatre inscriptions pour le culte de l'empereur de son vivant contre 22 à *Volubilis*, et le nombre ne dépasse pas une inscription à *Thamusida* et *Sala*.

Quant aux divinités de tradition romaine, on relève des noms qui ne furent cités qu'à une ou deux reprises: la triade, Mercure, *Liber Pater*, Apollon, Vénus.

Le dieu suprême à savoir Jupiter avait un caractère officiel en sa qualité de chef du Panthéon romain et souverain des hommes. Il prit très vite une essence politique: ceci explique pourquoi les dédicants des capitoles africains prennent soin de suivre son nom de ses qualificatifs distinctifs à savoir *optimus maximus*. Il apparaît en Afrique comme le maître de l'état romain tout seul ou associé à ses parèdres, Junon et Minerve. Son culte fut populaire surtout dans les régions où abondent les garnisons militaires et les citoyens romains[7]. Il a été représenté sur des statues et bas-reliefs avec ses attributs qui lui sont propres à savoir la foudre et l'aigle[8].

En Maurétanie Tingitane, on a découvert un nombre important de témoignages épigraphiques notamment à Dchar Djedid, à *Thamusida*, à *Sala* et surtout à *Volubilis* qui a livré au moins onze inscriptions consacrées à ce dieu.

A *Banasa*, on n'a découvert aucune inscription à Jupiter, mais la présence d'une dédicace à Minerve et une tête de Junon non loin du Forum nous permet de supposer la présence d'un culte capitolin.

Mais si les inscriptions font défaut, est-ce que la statuaire peut nous éclairer davantage?

Une statue en bronze fut découverte dans les fouilles du quar-

7. J. TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. 1, Paris 1907.

8. G. SOUVILLE, *Petits bronzes de Jupiter et de Venus*, «Hesperis», XLIV, 1957, p. 146-51.

tier sud de *Banasa*. Elle représente le dieu avec l'aigle et le thyrse[9]. Ces symboles sont représentés également sur un grand nombre de statues à *Sala* et à *Volubilis* et dans d'autres villes[10]. Ces éléments nous donnent une idée sur le culte et le nombre de croyants et révèlent que le culte n'était pas absent en Maurétanie Tingitane.

La seconde composante de la triade à savoir Junon est rarement honorée seule. Elle est le fruit d'un mélange de plusieurs divinités. Elle a été invoquée sous plusieurs qualificatifs: *Iuno Regina*, *Iuno Licina*; elle a été aussi honorée sous le nom de *Iuno Caelestis* à cause de sa ressemblance avec Tanit, la grande déesse des Carthaginois[11].

En Tingitane, elle est rarement invoquée dans l'épigraphie. Une seule inscription fut découverte à *Banasa*. Il s'agit d'une base de statue comportant une dédicace à la déesse par les parents en faveur de leur fille[12]. Il est question probablement d'un culte privé.

Pour ce qui est des autres témoignages, on peut citer une tête de la déesse en marbre découverte en 1911 et qui a été considérée comme un type rare dans la typologie romaine[13]. Cette tête par sa forme, peut provenir du temple de la cité surtout qu'on a découvert non loin de là, une inscription consacrée à la déesse Minerve. Ainsi, la présence de la triade reste probable dans cette cité.

Quant à Minerve, elle n'a pas connu un grand essor en Afrique vu le nombre de témoignages relatifs à la déesse par rapport aux autres divinités. A l'inverse de Junon, elle est représentée seule ou associée à Jupiter et Junon.

Si l'on se réfère aux témoignages relatifs à la déesse, on relève que l'ensemble des dédicants sont surtout des militaires, des artisans ou encore des affranchis[14]. Si elle est présente à *Volubilis* comme en témoigne plusieurs inscriptions, elle n'en est pas de même à *Banasa* ou une seule inscription fut découverte. Il s'agit d'une dédicace adressée à la déesse par un affranchi appartenant au

9. Ch. Boube-Piccot, *Les bronzes antiques du Maroc. I. La statuaire*, Tanger 1969, p. 118.

10. S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. I, Paris 1916, p. 394.

11. M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 362.

12. *IAMar.*, *lat.*, 247.

13. R. Thouvenot, *Tête de marbre trouvé au Maroc*, «REA», XXXIV, n° 1, 1932, p. 254-8.

14. M. Le Glay, *La vie religieuse à Lambèse*, «AntAfr», 15, 1971, p. 126.

collège des *seviri*[15] dont la tache est d'entretenir le culte de l'empereur.

D'autres affranchis lui ont consacré des dédicaces dans les villes de *Theveste* et Ain Taki[16].

Quant à Mercure, protecteur du commerce, il a occupé une place privilégiée dans le panthéon africain et son culte a laissé des traces nombreuses qui témoignent d'une large diffusion[17]. C'est le messager des dieux, le dieu des transactions commerciales et par suite des voies de communication qui permettent celles-ci[18]. Il fut invoqué *Volubilis* par les *vestiarii*, ce qui correspond au caractère commercial du dieu.

A *Banasa*, on a découvert des statues sur lesquelles on relève une abondance d'attributs caractéristiques de Mercure, à savoir la bourse et le caducée[19].

Il est trés difficile de savoir dans quel milieu social se développe le culte. Tout ce qu'on posséde c'est une inscription découverte à Lambèse relative à un vétéran de la troisième légion Auguste originaire de *Banasa* qui consacra une dédicace à Mercure[20], ce qui explique que, bien qu'il ait quitté la ville de *Banasa*, il est resté fidèle à son dieu.

Le cas de *Liber Pater* est relativement complexe comme l'avait déjà noté A. Bruhl[21] lorsqu'il recherchait les différents éléments de sa nature composite. Il a bénéficié en Afrique d'une ferveur extrême depuis la fin du I^er^ av. J.-C. comme en témoigne la grande variété de documents dionysiaques. On a essayé d'expliquer cette popularité du dieu par son assimilation avec le dieu Shadrapha[22].

Les fouilles ont révélé la présence de stèles puniques représentant un dieu portant un grappe de raisin et des feuilles de lierre[23],

15. *IAMar.*, *lat.*, 88.

16. *CIL* VIII, 16525; *AE*, 1932, 15.

17. M. KHANOUSSI, *Mercure en Afrique Romaine*, Thèse de doctorat de III^e^ cycle, Sorbonne, Paris 1977.

18. L. FOUCHER, *Le Paganisme en Afrique Proconsulaire sous l'empire Romain. Bilan d'un demi-siècle de recherches*, dans www.Tabbourt.com.

19. BOUBE-PICCOT, *Les bronzes*, cit., p. 196-202.

20. LE GLAY, *La vie religieuse*, cit., p. 127.

21. A. BRUHL, *Liber Pater, origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde Romain*, Paris 1953.

22. W. SESTON, *Liber Pater et les curies de Leptis Minus*, «CT», t. XV, 1-2-3-4, 1967, p. 77.

23. CH. PICARD, *Le mysticisme africain*, «CRAI», 1946, p. 452.

ce qui a poussé certains chercheurs à établir l'assimilation entre les deux divinités.

Pour ce qui est de la fréquence du culte en Maurétanie Tingitane, il semble qu'il avait une popularité dans cette province[24]. Bien que les inscriptions font défaut, nous avons des statues et des mosaïques qui ont été découvertes à *Volubilis* et à *Banasa*[25]. Si l'on compare les statues banasitaines avec les statues maurétaniennes, on relève une ressemblance au niveau des caractéristiques et des attributs du dieu voir même au niveau du façonnage[26].

D'autres témoignages ont été relevés, il s'agit de deux lampes dont l'une représente le lierre et une image de Silène et l'autre une grappe de raisin; à cela s'ajoutent les monnaies du roi Bocchus qui comportent l'image dionysiaque.

L'analyse des inscriptions relatives à Apollon nous permet de constater que le dieu n'est pas populaire en Afrique. Les témoignages relevés en Maurétanie sont faibles alors qu'ils sont en vogue en Proconsulaire. Dieu de la beauté masculine, des arts, de la médecine et de la mantique ce que l'Afrique n'ignore pas comme le prouvent la mention de l'Apollon de Claros dans la région de Ferdjoua[27], de *Volubilis*[28] et *Banasa*[29]. On s'adresse en effet à l'Apollon de Claros dont l'oracle jouissait d'une renommée exceptionnelle dans le monde romain et fut répandue jusqu'au *limes* de Bretagne[30]. Il fut consulté en 18 av. J.-C. par *Germanicus* qui en reçut une réponse assez sinistre[31].

Sa vogue fut particulièrement grande sous les Antonins: Marc-Aurèle se montra bienveillant pour lui, sans doute à cause de la peste qui désola l'empire sous son règne. Selon Dion Cassius, Caracalla s'est adressé aux divinités guérisseuses, *Serapis*, Esculape et Apollon de Claros suite à une maladie qu'elle l'a affectée, ce qui a amené Euzennat à dater ces inscriptions consacrées aux dieux et

24. Bruhl, *Liber Pater*, cit., p. 332.

25. Boube-Piccot, *Les bronzes*, cit., p. 270-3.

26. Y. Allais, *Statuette de Bacchus trouvée à Cuicul*, «Libyca», 5, 1957; Boube-Piccot, *Les bronzes*, cit., p. 33.

27. *CIL* viii, 8351.

28. *IAMar.*, *lat.*, 344; R. Thouvenot, *Un oracle de l'Apollon de Claros à Volubilis*, «BAM», viii, 1968-72, p. 225; M. Euzennat, *Une dédicace volubilitaine à l'Apollon de Claros*, «AntAfr», x, 1976, p. 63-9.

29. *IAMar.*, *lat.*, 84.

30. *CIL* vii, 633.

31. Tac., *ann.*, ii, 52.

déesses selon l'interpretation de l'Apollon de Claros en 213-214 ap. J.-C.[32].

La déesse Vénus est vénérée en Afrique sous divers aspects, elle a une personnalité très riche. Héritière à la fois d'Aphrodite, de celle du mont Eryx et de la phénicienne Ashtarte. Elle est déesse de la fécondité, déesse marine et chtonienne[33]. Son culte a occupé une place non négligeable dans les Maurétanies où on a découvert des sculptures qui montrent que la déesse était populaire. En Tingitane une seule inscription fut découverte à *Volubilis*[34]: elle est consacrée par un affranchi.

À *Banasa*, c'est la Vénus pudique qu'on a représenté sur les statues: elle est vétue d'une chlamyde et à côté d'elle, un dauphin. Sur d'autres, elle est représentée à côté du dieu de l'amour montant sur un dauphin[35]. On a d'autre part souligné l'abondance de mosaïques représentant la Vénus marine même à l'intérieur, dans des maisons des naviculaires[36].

Dans notre ville, les fouilles ont révélé la présence d'une mosaïque représentant Vénus à la coquille dans un *triclinium*, ce qui peut militer en faveur d'une valeur religieuse ou apotropaïque. Bien qu'il est difficile de parler de fidèles de la déesse dans notre cité, faute de documents, on peut dire que le culte a touché l'ensemble des couches sociales, magistrats municipaux[37], prêtres[38], affranchis[39] et particuliers.

Quant au génie, divinité tutélaire tant des personnes que des lieux, il a été invoqué à plusieurs reprises à *Volubilis*: on priait le *Genius domus*, le génie du municipe et même le génie du lieu[40].

32. Euzennat, *Une dédicace volubilitaine*, cit., p. 223.

33. M. Le Glay, *Les religions de l'Afrique Romaine d'après Apulée et les inscriptions*, dans *L'Africa romana I*, p. 49-50.

34. *IAMar.*, *lat.*, 367.

35. M. Le Glay (*Les religions de l'Afrique*, cit., p. 50) a souligné que la présence de statues à *Thamusida*, *Volubilis* et *Banasa* témoigne de la popularité de Vénus dans cette province.

36. Y. Allais, *Mosaïque du musée de Djemila: la toilette de Vénus*, dans *Actes du 79 Congrès National des sociétés savantes*, Alger 1954, p. 67-84.

37. *Aediles* à Zaghouan et *Sufetula* (*CIL* VIII, 24056; *AE*, 1911, 11), un *proconsul* à *Caesarea* (*AE*, 1966, 595).

38. *CIL* VIII, 23405; *CIL* VIII, 12068; *ILAlg* I, 2069.

39. A Djémila (*AE*, 1925, 73) et à *Volubilis* (*IAMar.*, *lat.*, 367).

40. A. Belfaida, *Le culte des génies topiques en Afrique Romaine, témoignages épigraphiques*, dans *L'Africa romana XII*, p. 1533-54.

A *Banasa*, on a invoqué le génie personnel par un centurion de la V^e^ légion Macédonienne[41]. On a également découvert une statue d'un génie domestique dans la maison de l'*aureus* de Iuba II, que R. Thouvenot a daté d'une époque postérieure à l'époque d'Hadrien et avança qu'il pourrait s'agir d'un génie de l'empereur[42]; à cela s'ajoute une mosaïque découverte dans la maison du génie de l'abondance dont le caractère apotropaïque est apparent. Il faut noter aussi la présence à *Banasa* d'un nombre important d'autels domestiques considérés parmi les anciens cultes d'Italie[43], mais l'absence d'inscriptions sur ces autels ne nous permet pas de reconnaître les divinités auxquelles elles sont consacrées.

Les divinités orientales semblent avoir une diffusion plus limitée que celle des divinités gréco-romaines en Afrique. Parmi ces divinités figure Cybèle, dont le culte a été transplanté à Rome durant le III^e^ siècle av. J.-C. et a touché plusieurs provinces durant le I^er^ siècle ap. J.-C.[44]. Son culte couvrait l'Afrique, de *Lepcis* jusqu'à *Banasa*: on compte au moins 52 témoignages. Le vocable général sous lequel ses fidèles s'adressaient à elle, est la grande Mère des dieux. D'après la répartition des témoignages archéologiques ayant un rapport avec Cybèle, il apparaît qu'ils sont répandus dans les ports commerciaux et les villes de l'intérieur dont les militaires se seraient fait les propagateurs de cette religion. Les inscriptions trouvées à *Banasa* et Carthage prouvent que dés l'époque antonine, la religion métroaque avait pris pied tant en Proconsulaire qu'en Tingitane. Mais il n'en reste pas moins que l'essor véritable coïncide avec l'époque d'intense fermentation religieuse que fut la période sévérienne[45]. Il semble qu'elle avait profité de certaines ressemblance avec *Caelestis*[46].

Pour ce qui est de ses dévots, l'analyse de leur condition sociale d'après les documents épigraphiques montre tout d'abord que cette religion pénétra avec grand succès dans les rangs de la bour-

41. *IAMar.*, *lat.*, 85.

42. R. Thouvenot, *Statuette du génie domestique*, «PSAM», II, 1954, p. 83-4.

43. Cf. *DA*, s.v. *Lares* [H. J. Hild], t. III, p. 937.

44. P. Graillot, *Le culte de Cybèle, mère des dieux à Rome et dans l'empire Romain*, Paris 1912.

45. H. Pavis d'Escurac, *La Magna mater en Afrique*, «BAA», VI, 1975-76, p. 223.

46. M. Le Glay, *Les religions orientales dans l'Afrique ancienne d'après les collections du musée de S. Gsell*, [s.l.], 1956, p. 235.

geoisie municipale d'Afrique comme en témoigne l'inscription consacrée par le proconsul *L. Aradius Proculus* à Carthage[47]. Le succès de Cybèle dans les ordres supérieurs sénatorial et équestre est donc attesté à partir du milieu du IIIe siècle[48].

En Maurétanie Tingitane, on a découvert seulement un disque à valeur religieuse de la ville de *Volubilis*[49] qui comporte une ciste commune à toutes les religions orientales. Et R. Thouvenot a établi un rapport entre cette ciste et le culte métroaque parce qu'on a découvert des exemples analogues dans des villes telle Carthage et *Tamuda*[50]. On a découvert également à *Volubilis* une statue d'un Attis Criophore dont le rapport avec Cybèle est indéniable[51].

A la différence des autres divinités étrangères, la déesse Isis a trouvé en Afrique une audience plus large et a fait le plus de prosélytes[52]. Déesse de la paix et des arts, déesse de la mer, déesse nourricière et de beauté féminine comme Vénus, maîtresse des enfers, reine des cieux, elle se présente ainsi comme dominatrice de tous les éléments élargi en Maîtresse du monde[53]. Son culte dont la diffusion est due à Cléopâtre Séléné, épouse de Iuba II se répandit de *Sabratha* à *Volubilis* dès le Ier siècle[54], ce que reflètent plusieurs monnaies frappées sous le règne des deux souverains et qui comportent plusieurs signes et marques à vocation orientale.

Sur les monnaies rassemblées par Mazard (nos 162-165) on trouve un autel sur lequel se trouve un serpent surmonté d'un croissant[55], le sistre isiaque et le lotus.

Sur les monnaies de Cléopâtre seule ou avec son époux, apparaît le signe d'Isis surmonté d'une feuille de lotus et d'épis supportées par deux cornes de vache et entourées de croissant[56]; à cela

47. *CIL* VIII, 24521.

48. PAVIS D'ESCURAC, *La Magna mater*, cit., p. 227.

49. R. THOUVENOT, *Disque sacré de Cybèle*, «PSAM», VIII, 1948, p. 145-9.

50. M. ASTRUC, *Empreintes et reliefs carthaginois de terre cuite*, «MEFRA», LXXI, 1959, p. 107-34.

51. THOUVENOT, *Disque sacré*, cit., p. 145.

52. ST. GSELL, *Les cultes égyptiens dans le Nord-ouest de l'Afrique sous le Haut Empire*, «RHR», 59, 1909, p. 145-59.

53. LE GLAY, *Les religions de l'Afrique*, cit., p. 59.

54. Les monnaies de Iuba II et Ptolémée portent la fleur de lotus et le sistre isiaque, Cf. J. MAZARD, *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris 1955, p. 108.

55. *Ibid*, p. 82-3.

56. *Ibid*., p. 108.

s'ajoute le fait que Cléopâtre aime s'appeler «Isis la nouvelle», ce qui explique sa piété et sa vénération pour cette déesse.

Les témoignages épigraphiques sont limités. A *Volubilis*, on a découvert une inscription dédiée par un affranchi en l'honneur de son sévirat[57] et une autre fragmentaire. Il en est de même à *Banasa* où le dédicant est aussi un affranchi à savoir *L. Antonius Charito* qui a voué un autel à Isis Auguste à l'occasion de son accession au sévirat[58]. Ce qu'on peut retenir c'est la présence de ces sevirs dans le culte isiaque et dans d'autres cultes puisqu'ils ont offert des dédicaces à Minerve et à Vénus[59] *ob honorem seviratus*. A cela s'ajoute la découverte d'une statue de style égyptien dans un tombeau à Tanger et d'une autre en bronze à *Tocolosida*[60].

Ce qu'on peut retenir, c'est que la faveur d'Isis s'explique, semble-t-il, par les contacts très anciens noués entre l'Afrique et Alexandrie et par le rôle qu'a joué Apulée dans la propagande de son culte[61].

Notons enfin que les Banasitains ne restaient pas insensibles à leurs divinités locales. Mais il semble que les témoignages font défaut dans cette province.

Si la ville de *Volubilis* n'a livré que quelques inscriptions relatives à ces divinités, il en est de même à *Banasa* où on a découvert seulement une stèle anépigraphe dans le quartier sud au cours des fouilles effectuées en 1953 et 1954. Il représente probablement un dieu au chef cornu. Il tient ce qui ressemble à un bâton de la main droite[62]. Il fut rapproché par sa forme aux stèles découvertes dans le temple B de *Volubilis*[63] et fut considéré ainsi comme un dieu local ou une divinité romanisée.

57. *IAMar.*, *lat.*, 352.

58. *IAMar.*, *lat.*, 86.

59. M. Le Glay, *La place des affranchis dans la vie municipale*, «MEFRA», 102-2, 1990, p. 621-32.

60. R. Thouvenot, *Une colonie romaine en Maurétanie Tingitane. Valentia Banasa*, Paris 1941, p. 50.

61. Le Glay, *Les religions de l'Afrique*, cit., p. 59.

62. N. Benseddik remarque qu'il tient du bras droit un bâton et pose la main gauche sur un serpent dressé. Elle s'est posée la question s'il ne s'agit pas d'un dieu guérisseur rival d'*Aesculapius*, voir N. Benseddik, *Esculape et Hygie. Les cultes guérisseur en Afrique*, dans *L'Afrique romaine 1^er^ siècle avant J.-C. - début IV^e^ siècle après J.-C.*, *Colloque de Sophau*, «Pallas», 68, 2005, p. 271-88.

63. V. Brouquier-Reddé, *De Saturne à Aulisua, quelques remarques sur le Panthéon de Maurétanie Tingitane*, dans Y. Le Bohec (éd.), *L'Afrique, la Gaule, la religion à l'époque romaine. Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, (Latomus, 226), Bruxelles 1994, p. 163.

Tableau 2: Témoignages du culte impérial à *Banasa* et *Volubilis*.

	Inscriptions	Statuettes
Culte de l'empereur de son vivant	4	0
Culte des impératrices de leur vivant	1	0
Jupiter	0	1
Junon	1	1
Minerve	1	0
Mercure	0	5
Bacchus	0	6
Hercule	0	1
Apollon	1	0
Vénus	0	5
Hygie	0	1
Attis	0	1
Cybéle	1	0
Isis	1	0

Par son chef cornu, il ressemble à certains dieux qui portent des cornes en Afrique comme le dieu belier vénéré depuis une longue periode et dont les gravures rupestres comportent leurs images et qui remontent au II^e^ millénaire av. J.-C. à tel point qu'on a considéré que chaque tribu avait son bélier sacré. Selon certaines sources littéraires, les libyens considéraient le bélier comme un dieu ayant un rapport avec la fécondité[64].

Beaucoup de chercheurs ont conclu que le culte du bélier dans ces régions avait été influencé par le culte d'Ammon, ce que reflète les rapports anciens entre l'Afrique et l'Egypte. Nous savons également que le culte a survécu même à une époque tardive puisque Al-Bakri signale qu'une tribu vénérait le bélier dans l'Atlas[65].

De cet inventaire épigraphique et archéologique ayant rapport avec la vie religieuse à *Banasa* nous constatons l'abondance des témoignages archéologiques pour certaines divinités et la rareté pour d'autres, ce qui explique que si les habitants de l'Afrique antique ont partagé avec les romains leur culte, ils ont choisi parmi ces divinités celles qui s'adaptent avec leur origine et leur nature locale.

64. St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du nord*, t. I, Paris 1912, p. 126 et note 1; Bénabou, *La résistance africaine*, cit., p. 276.

65. Abu Ubaid Allah-Al Bakri, *Al Massalik wa al mamalik*, t. II, Carthage 1992.

Hakim Ammar

À propos du nymphée de *Sala*

L'habitude d'aménager des nymphées était très répandue dans les villes de l'Empire romain. On en construisait aussi bien dans les centres urbains que dans les palais et les demeures privées. A titre d'exemple, citons le nymphée de Laodicée de Lykos, le nymphée au Polyphème de la *Domus aurea* de Néron, le nymphée en forme de *tholos* monoptère d'Argos et ceux de Tipasa, de Lambèse et de Zaghouan.

La Maurétanie Tingitane n'a pas dérogé à cette règle. Celui de *Sala* en offre l'illustration la meilleure[1].

Ce nymphée est situé au Sud-Est de l'Arc de triomphe, en bordure de la khalwa (FIGS. 1, 3). Placé au centre de la basilique, il se trouve en contrebas à environ 5,60 m par rapport au niveau des sols circonvoisins. Ce monument épouse une forme presque carrée à l'extérieur et octogonale à l'intérieur[2]. Il comprend huit pans que nous désignons au même titre que les niches qu'ils abritent, par les lettres A à H pour les commodités de l'exposé (FIG. 2)[3].

Soulignons que le nymphée de *Sala* n'a appelé que peu de commentaires de la part des archéologues qui l'ont dégagé ou visité. A leur tour, les opérations de dégagement de tout le secteur voisin n'ont pas été consignées par écrit.

Parmi les rares mentions relatives au nymphée, citons celle de L. Chatelain[4]:

* Hakim Ammar, Institut d'Art et d'Arquéologie, Université de Paris I.

1. Le présent article est un résumé d'un travail complet qui concerne, entre autres monuments des eaux, le nymphée de *Sala*. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une thèse que je prépare à l'Institut d'art et d'archéologie de l'Université de Paris I, sous la direction du professeur J. Andreau.

2. Le dessin a été conçu avec une parfaite régularité géométrique.

3. Il me plaît d'adresser ici mes sincères remerciements à mademoiselle Meriem Hansali pour m'avoir aidé à établir les relevés du nymphée.

4. L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains, étude sur les centres antiques de la Maurétanie occidentale*, Paris 1944, p. 93-4.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 559-570.

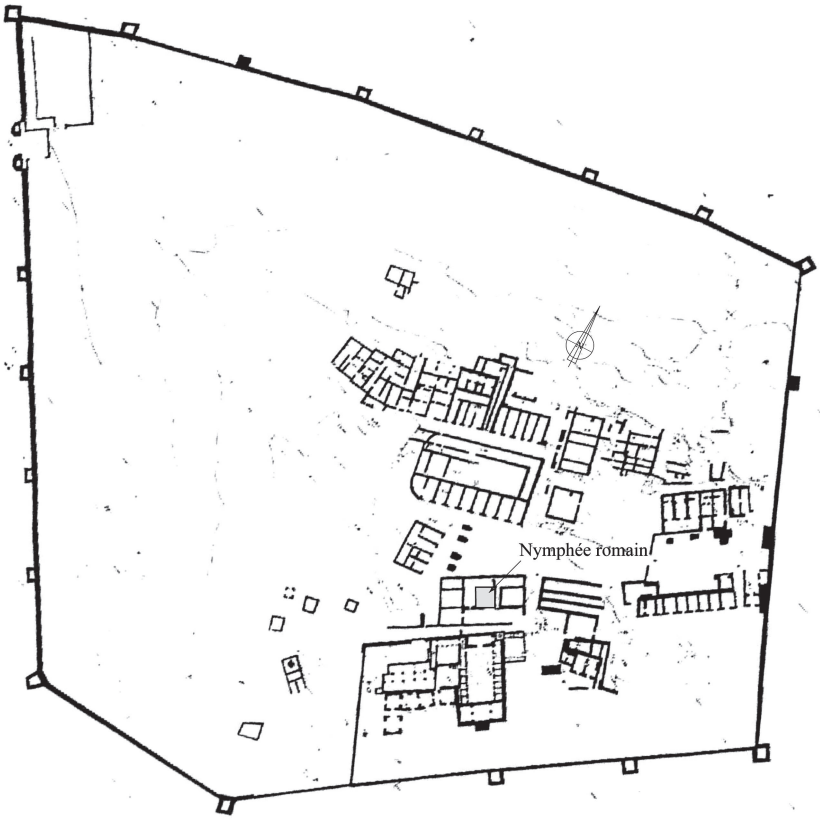


Fig. 1: Situation du nymphée à l'intérieur de *Sala*.

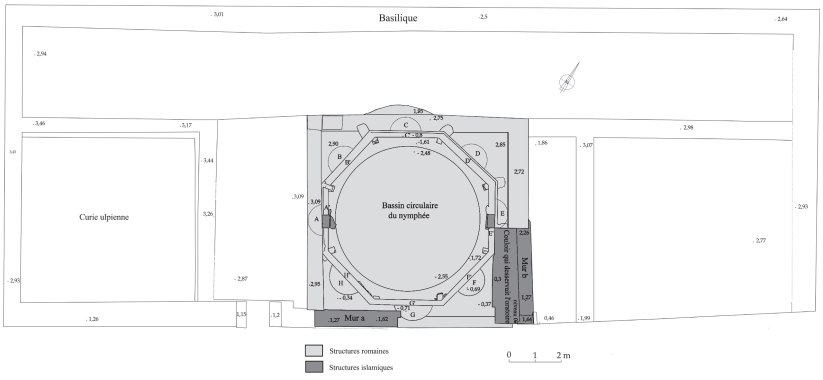


Fig. 2: Emplacement du nymphée romain à l'intérieur de la basilique de *Sala*; en nuances de gris, les phases chronologiques du monument.



Fig. 3: Vue générale du nymphée de *Sala* prise de l'Est (photo H. Ammar).

C'est ici qu'il convient de dire quelques mots de la salle circulaire placée en contre-bas de la Curie, et qui constitue, selon le propre témoignage d'Eugène Albertini, "une énigme inexplicable". Autour d'un bassin apparaissent des niches de statues grandeur nature. Nulle ouverture ne révèle par où l'on y accédait, peut-être même était-il fermé complètement, et ne pouvait-on le contempler que par en haut [...]. C'est un bassin circulaire en briques posées à plat, mais étayé de colonnes romaines, qu'entouraient des statues depuis longtemps disparues [...].

H. Terrasse[5], pour sa part, écrit ce qui suit:

Au sud et en contrebas du forum se voit une salle octogonale à exèdres, entourant un bassin – dont la couverture a disparu – et une salle voutée en berceau de plan barlong recouvrant un bassin plus petit [...] la destination de ces deux salles reste énigmatique.

D'autres allusions concernant ce nymphée ont été faites par A. Jodin[6],

5. H. Terrasse, *Histoire du Maroc, des origines à l'établissement du Protectorat français*, Casablanca 1949-50, vol. 1, p. 60.

6. A. Jodin, *Volubilis Regia Iubae. Contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien*, Paris 1987, p. 195.

M. Terrasse[7], J. Boube[8], J. Hassar-Benslimane[9], J. Victor[10], K. Scott[11], Uthmān Ismā'īl[12] et R. Thouvenot[13].

Le nymphée s'étage sur trois niveaux concentriques qui, vus d'en haut (et en allant vers le centre), s'emboîtent de la façon suivante: un grand octogone régulier que nous appelons «niveau I (N I)», inclut un deuxième octogone «niveau II (N II)», de taille réduite, incluant à son tour un bassin circulaire que l'on appelle le «niveau III (N III)» (FIG. 4).

Le niveau I contient sept niches (FIG. 2) dont trois (B, C et D) percent de nos jours trois pans de l'édifice; deux autres (A et E) sont conservées sur toute leur hauteur mais sont, à présent, obturées chacune par une colonne engagée de l'époque islamique, tandis que les deux restantes ne subsistent qu'à des cotes très basses.

Ces niches semi-circulaires voûtées en cul-de-four mesurent en moyenne 1,22 m de largeur, 2,50 m de hauteur et ont un rayon interne de 0,57 m. Elles étaient probablement, à l'image des autres niches des nymphées romains, embellies d'un ensemble statuaire[14] qui conférait à l'édifice un aspect de monumentalité.

Le pan G quant à lui, abritait une niche qui a été percée d'une porte mettant le nymphée en communication avec l'extérieur. Cette

7. M. TERRASSE, *L'architecture hispano-maghrébine et la naissance d'un nouvel art marocain à l'âge des Mérinides*, Thèse de doctorat d'état, Université, Paris IV, 1979 (dactylographiée), p. 346.

8. J. BOUBE, *Sala: notes d'épigraphie*, «BAM», 12, 1979-80, p. 125; ID., *Sala*, (Chella), *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 d'art au Maroc*, Paris 1990, p. 29; *EAA*, s.v. *Sala* [J. BOUBE], II Suppl., Roma 1997, p. 63; ID., *Fouilles archéologiques à Sala: problèmes de la recherche historique au Maroc*, «Hespéris-Tamuda», 7, 1966, p. 28; ID., *Sala*, dans *Archéologies: 20 ans de recherches françaises dans le Monde*, Paris 2004, p. 233.

9. J. HASSAR-BENSLIMANE, *L'archéologie marocaine de 1973 à 1975*, «BAM», 10, 1976, p. 249-50.

10. J. VICTOR, *Chella mérinide. Sala romaine, un faubourg d'art*, «BCAF», janvier 1931, p. 41.

11. K. SCOTT, *The Chella near Rabat in French Morocco*, «Art and archaeology», 35, n° 2, 1932, p. 86.

12. 'U. 'UTHMĀN, ISMĀ'IL, *Ḥafā'ir Sh̲alla al-Islāmiyya; abḥāth tārīkhya wa kush̲ūf ath̲ariya bil-magh̲rib al-aḳsā*, 1ère ed., Beyrout 1978, p. 30.

13. R. THOUVENOT, *L'urbanisme romain dans le Maroc antique*, *Homenaje a Garcia Bellido*, 4, «Revista de la Universidad Complutense», 18, n° 118, 1979, p. 333.

14. Citons à titre d'exemple le nymphée de l'angle sud-est de l'agora d'Athènes ou celui d'Hérode Atticus à Olympie, cf. P. GROS, *L'architecture romaine du début du IIIe siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*, I, *Les monuments publics*, Paris 1996, p. 425-6.

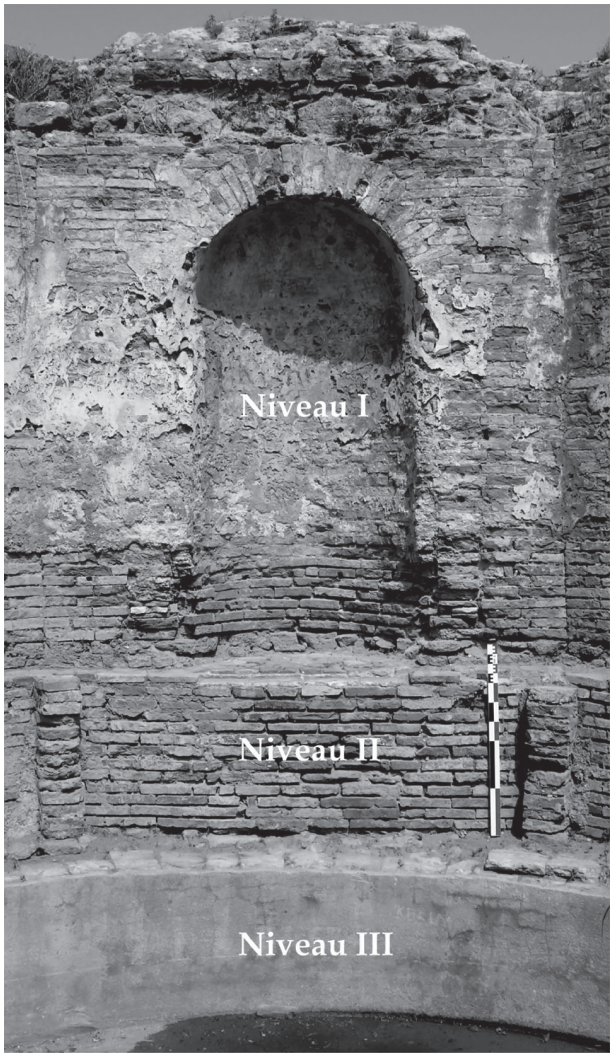


Fig. 4: Vue générale du pan F prise depuis le bassin central (photo H. Ammar).

porte permettait au personnel d'accéder au monument pour curer le fond du bassin des dépôts de limon et autres impuretés qui s'y déposaient.

Toujours en rapport avec le niveau I, on notera que le pan A se distingue des autres pans par la présence d'un linteau placé dans sa partie supérieure et incorporé à sa maçonnerie (FIG. 7).



Fig. 5: 1) Vue du Miḥrāb depuis l'extérieur; 2) Porte qui donnait accès à l'oratoire (Photothèque de la Division du Patrimoine culturel, Rabat).

Creusé de fines cannelures horizontales, ce linteau ne pouvait qu'attirer l'attention par sa place et guider la vision vers cette partie du monument.

A quel usage pouvait-il servir? Certes, il est difficile d'apporter une réponse à cette question. Néanmoins, nous pensons que, dans l'Antiquité, il avait pour rôle de souligner une inscription dédicatoire qui coiffait ce pan et signalait, probablement, aux visiteurs le nom du généreux donateur grâce auquel le monument a vu le jour.

Un autre indice corrobore ce constat. Il s'agit de la présence, dans la partie qui s'élève au dessus du linteau, de deux tiges métalliques qui faisaient partie, vraisemblablement, d'un système d'accrochage servant à la fixation de cette inscription.

Le niveau II du nymphée est un octogone de dimensions réduites par rapport au premier, avec des pans parallèles à ceux du N I. Nous les désignons par les lettres A' à H'.

Ces côtés mesurent en moyenne 2,34 m de largeur et entre 0,81 et 0,90 m de hauteur. Ils forment une avancée de 0,21 m par rapport à ceux du N I.



Fig. 6: Vue du Miḥrāb prise depuis l'Ouest (photo Morestin, collection du Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence).

Chaque côté est limité de part et d'autre par une rangée de briques posées à plat et en excroissance par rapport aux plans verticaux de ce deuxième octogone (FIG. 4). Comme les pans de N I, ceux de N II sont construits en briques et recevaient un enduit épais de 0,04 m. A l'heure actuelle, il ne subsiste que des traces ténues de cet enduit sur le côté H'.

Au degré le plus bas N III, le nymphée renferme un vaste bassin circulaire d'un diamètre de 5,52 m et d'une hauteur de 0,73 m. Ce bassin dont le sol accuse une légère pente de direction Ouest-Est, était destiné à la collecte de l'eau.

L'eau arrive à ce bassin grâce à un orifice unique sous forme d'une bouche aménagée dans son côté ouest. Large de 0,47 m et haute de 0,67 m, cette ouverture d'arrivée épouse la forme d'un U renversé rappelant parfaitement l'aspect des niches. Sa conception reflète le souci d'harmonie qui préoccupait les bâtisseurs du monu-

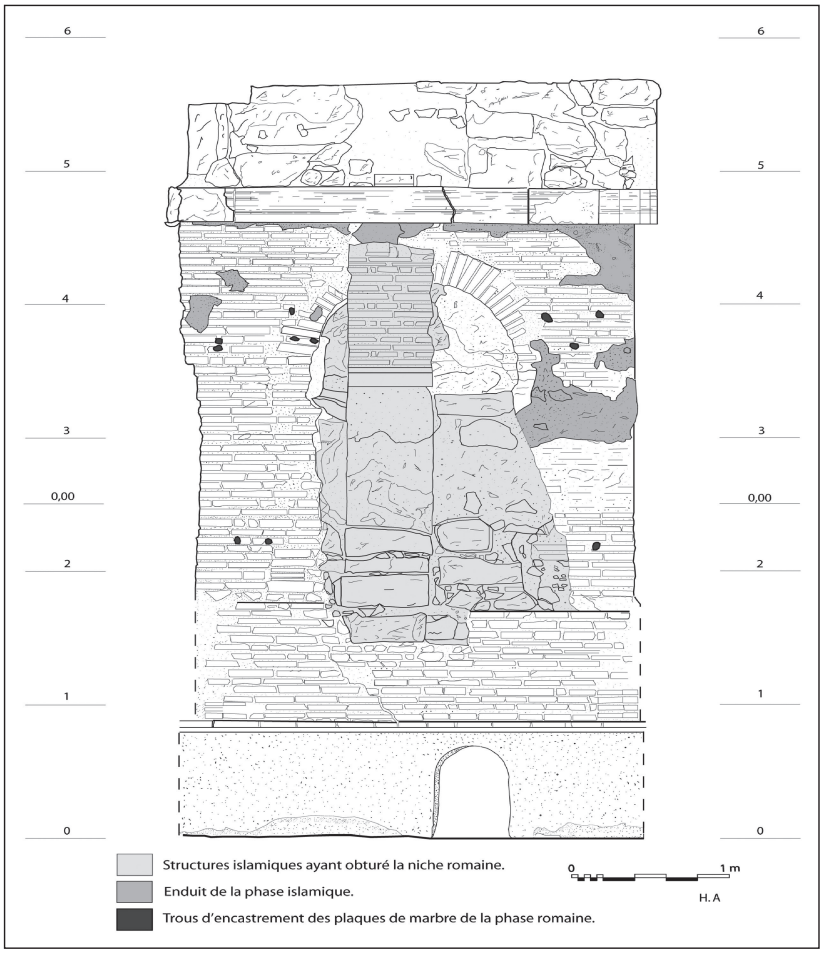


Fig. 7: Pan A du nymphée avec les différents remaniements qu'il a connus.

ment. Actuellement, une fois à l'intérieur du bassin, l'eau coule à fleur du sol pour ressortir par la vidange de fond de 0,14 m de diamètre, située à l'Est de la margelle.

Le bassin collecteur du monument jouait le rôle de *piscina limaria* où l'eau «suspendant son cours comme pour respirer, déposait son limon»[15]. Ainsi on a pu la rendre potable.

15. FRONTIN, *Les aqueducs de Rome*, texte établi, traduit et commenté par P. Grimal, Paris 1944, XIX.

Cette opération de décantation constituait, comme l'a bien souligné Bonin[16], l'unique épuration que les eaux subissaient dans l'Antiquité.

L'eau après avoir séjourné dans le bassin du nymphée et y avoir été décantée, s'écoulait dans des fontaines adjacentes grâce à un système de trop-plein.

Par ailleurs, il va sans dire que pour édifier les nymphées, les architectes ont donné libre cours à leur imagination. En raison d'une volonté esthétique manifeste, les nymphées étaient synonymes de luxe, de magnificence et de somptuosité. Ils étaient destinés, entre autres, à offrir aux gens un spectacle harmonieux où murmures des eaux et décor tenaient une place de choix.

Au nymphée de *Sala*, si aujourd'hui l'eau alimente sans interruption le bassin central, de l'élément décoratif il ne nous reste que d'infimes traces. Cependant, plusieurs indications nous montrent que le nymphée était habillé intérieurement d'un revêtement sous forme d'un placage de marbre. La preuve nous est administrée par deux séries d'indices qui sont les suivantes: d'une part, les deux menus fragments de marbre blanc[17] qui sont encore *in situ* sur les pans G' et F' du petit octogone; d'autre part, la présence de trous de fixation de ces plaques, chose qui permet de reconstituer la disposition générale de ce décor pariétal.

En outre, l'eau qui arrivait et emplissait le bassin central du nymphée, a été mise à profit pour enjoliver encore le lieu et constituer un attrait visuel supplémentaire. Frontin, dans son traité sur les aqueducs, souligne clairement ce dernier aspect, en disant à propos de l'eau qu'elle «satisfait non seulement au service et aux besoins du public, mais encore à leurs plaisirs»[18].

Sur le plan chronologique, remarquons qu'il ressort de l'observation attentive des structures, que le nymphée n'a subi au cours de son fonctionnement, en tant que tel, aucune transformation, ou à tout le moins aucun changement assez remarquable pour avoir laissé des traces.

Longtemps après l'époque romaine, le nymphée a commencé une nouvelle phase de son histoire puisqu'il fut l'objet d'un réaménagement important. La morphologie du nymphée a été modifiée afin d'être adaptée à sa nouvelle fonction. J. Borély était le premier

16. J. Bonnin, *Eau dans l'Antiquité: l'eau avant notre ère*, Paris 1984, p. 40.
17. L'épaisseur des plaquettes de marbre est de 1.3 cm.
18. Frontin, *Les aqueducs de Rome*, xxiii, cit.

à l'avoir signalé: «Sur cette place du minaret, les habitants de Chella avaient ouvert une école dans un monument romain construit pour recueillir l'eau de la source»[19].

De son côté M. Terrasse a dit à son propos:

> Au long de la muraille Nord-Est, le bain était conservé en limite de jardins récents: les fouilles ont démontré que tout un quartier d'habitations existe entre ce hammam et le sanctuaire; archives et vestiges attestent qu'il se prolongeait à la fois au Nord en direction de Bab Aïn Ajenna – les collecteurs, plus profonds de situation ont pu être retrouvés – et vers la partie principale au Nord-Ouest. Un troisième oratoire aménagé dans un nymphée romain pouvait être destiné à ce quartier[20].

La réorganisation du lieu a abouti à des remaniements dont seuls quelques-uns sont actuellement apparents.

Il s'agit de la construction des murs a et b qui s'intègrent aux maçonneries des structures datant de l'époque romaine (FIG. 2).

À l'exception des niches B, C et D qui n'ont fait l'objet d'aucun réaménagement, les autres niches ont connu des transformations importantes.

Dans les niches A et E, situées l'une en face de l'autre, ont été dressées deux colonnes appareillées, engagées faisant une avancée d'une vingtaine à une trentaine de centimètres par rapport au nu des pans A et E.

Les niches F et H ont été tronquées à des cotes très basses et ont été complètement couvertes par le sol de la salle de prière.

Quant à elle, la transformation de la niche G présente une importance spéciale intéressant la nouvelle destination du bâtiment.

En effet, à son emplacement était construit un Miḥrāb[21] qui indiquait aux croyants[22] la direction de la Mecque. De celui-ci qui comme il apparaît sur les figures 5 et 6 épousait la forme d'un

19. J. BORÉLY, *De Chella à Sala colonia*, dans *De Rabat-Salé et sa région*, Guide touristique historique, Rabat 1931, p. 42.

20. TERRASSE, *Architecture hispano-maghrébine*, cit., p. 346.

21. Il prenait place dans le mur de la ḳibla, situé à l'est de l'oratoire. Ce mur a repris la même limite Est du nymphée.

22. Les croyants faisaient probablement leurs ablutions dans une vasque, située autrefois dans l'espace central des latrines. Celles-ci sont directement contiguës au Sud-Est du sous-sol de la Curie ulpienne. La proximité des latrines de l'oratoire, fait que les croyants s'apprêtant à faire la prière quittent le premier lieu pour se diriger vers le second, sans risque d'être souillés.

renfoncement à angles droits, seule la paroi droite est actuellement conservée.

Cet oratoire était directement accessible depuis la rue par l'intermédiaire d'une porte. Seul le montant droit de celle-ci qui est composé de six blocs de grès dunaire disposés de chant, est conservé.

Le nymphée de *Sala* est l'un des témoignages les plus importants de l'architecture antique que le sol du Maroc ait conservés. Certes, ce nymphée était utilitaire avant tout puisque son bassin servait à la décantation des eaux amenées par l'aqueduc et consacrées, entre autres, à l'alimentation des fontaines publiques; néanmoins, il était aussi luxueusement orné afin de rehausser le paysage urbain de la ville.

De la phase romaine à la phase islamique, le nymphée n'a pas gardé un aspect immuable. Il a fait l'objet de remaniements qui l'ont transformé en un oratoire.

Aujourd'hui, il a partiellement récupéré sa fonction initiale en ce sens que son bassin reçoit l'eau de l'aqueduc mais la laisse échapper par sa vidange sans la décanter.

Manuel Aragón Gómez, Maria Pilar Fernández Uriel

Economía de *Rusaddir* (Melilla) a través de los últimos hallazgos arqueológicos

1
Rusaddir/Melilla en la historia antigua

Melilla es un enclave español, situado en el norte de África, emplazada en la base oriental de cabo de Tres Forcas con una superficie de 14 km².

La importancia histórica y monumental de los denominados recintos fortificados de Melilla la Vieja, ubicados en un peñón calcáreo de treinta metros queda plasmada en su catalogación como Bien de Interés Cultural. Es necesario plantearse avanzar un paso más: investigar el pasado más antiguo de la ciudad y descubrir los vestigios de sus orígenes fenicios, púnicos y romanos. Precisamente, es este mismo lugar el primer núcleo urbano originario de la ciudad, donde se evidencian los primeros indicios de población, cuyo inicio de ocupación se remonta al siglo III a.C. Toda esta zona se configura como un yacimiento de notable importancia histórica y estratégica como así parecen confirmarlo la cartografía elaborada por García de Toledo en 1564 y el plano de Marcos de Ayala en 1692 [1].

* Manuel Aragón Gómez, Museo Arqueológico de Melilla.
Maria Pilar Fernández Uriel, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid.

1. Se encuentra ubicado sobre un gran peñón calcáreo que, a modo de pequeña península, sobresale en la orilla sur del Mar de Alborán, en la base oriental de la península de Tres Forcas, entre la meseta de Beni Chicar al norte y la Mar Chica al sur (entre los paralelos de 35° 16' y 35° 19' y los meridianos 2° 55' y 2° 58'). Al norte, se hallaba, como hoy una llanura más alta (Rostrogordo), con 130 metros de altura y la cuenca del arroyo de Tigorfaten, afluente de Rio de Oro. Su zona oeste contaba con las defensas naturales de bajos acantilados y pequeños embarcaderos naturales como la "ensenada de los Galápagos". Este se continuaba como un pequeño puerto natural en una costa baja y arenosa, formando playas, donde desembocaba el Río de Oro. Entre las actuales playas de S. Lorenzo, cercana a la más antigua necrópolis que conocemos primero la de S. Lorenzo, y de los Cárabos.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 571-594.

La antigua *Rusaddir* fue un enclave histórico de notable posición estratégica y geográfica, situado en el sur del Mar de Alborán y el entorno del Circulo del Estrecho de Gibraltar, siguiendo el término acuñado por el profesor M. Tarradell. Como ciudad ubicada en el ámbito de la "Liga o Coiné Gaditana", se benefició sin duda del contacto y las influencias de las culturas fenicia, griega y púnica, siendo un activo puerto de intercambio con su entorno y manteniendo unas relaciones fluidas con las ciudades del litoral peninsular: *Asido, Belo*, *Malaca, Carteia, Sexs, Abdera, Cartago Nova, Baria* y del el norte Africano: *Sala, Lixus, Zilil, Tingi, Septem Fratres* y *Tamuda*. Todas estas ciudades se relacionaron y comerciaron entre sí y con otros diferentes pueblos del Mediterráneo.

Rusaddir es aludida con cierta frecuencia en las fuentes: Avieno en su *Ora maritima* denomina al Cabo Tres Forcas como el cabo "Hermes"; es citada como *Rhysaddir* en los textos de Plinio el Viejo, Claudio Ptolomeo y los tardíos *Itinerarium Antonini* y la primera hoja de la *Tabula Peutingeriana*. Pomponio Mela, posiblemente por confusión, la nombra como *Rusgada*; encontraremos el término *Metagonion* en el libro XVII, 36 de Estrabón y también en los escritos de Eratóstenes y de Polibio de Megalopolis. El Pseudo-Scylax cita la ciudad de *Akros*, finalmente Esteban de Bizancio (núms. 324 y 327 de su *Fragmenta*), y el *Periplo* de Hannon hablan de la ciudad de *Melitta*.

Tal vez la cita más antigua de *Rusaddir* es la de Hecateo de Mileto que nos ha llegado a través de Esteban de Bizancio y que remontaría la existencia de esta ciudad al siglo V a.C. Desgraciadamente de aquellos tiempos y de la fundación de la ciudad, nada sabemos. Tenemos que conformarnos con conocer la vida de la ciudad casi dos siglos más tarde, a partir del siglo III a.C., en época púnica.

Durante mucho tiempo no se realizaron campañas de excavación sistemática en la zona, y por lo tanto no existía una investigación con su correspondiente difusión científica, exceptuando la que se remonta a las primeras décadas del siglo veinte, en el antiguo cerro de San Lorenzo, donde un periodista llamado D. Rafael Fernández Castro desveló una necrópolis prerromana del siglo I a.C., actualmente desaparecida, corroborando un cercano asentamiento urbano sobre la acrópolis vinculado con la misma, tal vez, el primer asentamiento fundacional de origen púnico según las citadas referencias de las fuentes literarias.

Tras un paréntesis de casi ochenta años, el inicio de las campañas arqueológicas arrancó en una excavación de urgencia, provoca-

da por los movimientos de tierra para realizar las cimentaciones de unas viviendas adosadas en las proximidades de "La Alcazaba" cercana al fuerte de "Victoria Grande", frente al mar.

Esta actividad arqueológica, iniciada apenas hace diez años con el apoyo de Consejería de Cultura de la Ciudad Autónoma de Melilla, ha continuado vinculada con un programa de investigaciones, proyectos I+D, donde diversos equipos realizaron varias excavaciones[2].

Es muy posible que Melilla no posea restos monumentales y grandiosos, incluso es cierto que sus restos arqueológicos se encuentran con frecuencia en un estado muy deteriorado, lo cual exige mayor trabajo y pericia al investigador, pero no se puede negar el valor y la importancia de su material arqueológico. Destacamos las excavaciones realizadas en distintos puntos de la acrópolis rusaditana (Cerro del Cubo, Parque Lobera).

Aquí presentamos los resultados de las excavaciones realizadas en una zona arqueológica: "Casa del Gobernador", de notable importancia por su ubicación y porque el recinto, al no haber sufrido apenas reformas, puede presentar restos intactos y de considerable importancia.

La IV y V campaña de excavaciones en este yacimiento ha sido realizada por un equipo joven y muy preparado coordinados por D. Manuel Aragón y Dña. Mari Carmen Lechado. Los resultados obtenidos ofrecen una notable documentación para el conocimiento de la economía de esta ciudad rusaditana: la utilización de recursos de sus habitantes, los factores de comercio e intercambio como enclave en el mar de Alborán, corroborada por el material anfórico y numismático hallado.

Representa una importante secuencia estratigráfica, documentándose una zona de hábitat que por el análisis tipológico del material encontrado supone un horizonte desde finales del siglo III a.C. hasta mediados del siglo I d.C.

Su estudio permite reconstruir un periodo desconocido de la

2. El Centro asociado de la UNED patrocinó un coloquio dedicado a sus orígenes y su historia más antigua, prehispánica, con el título *Melilla y su entorno en la Antigüedad*, logrando que un grupo de investigadores se dieran cita en su ya famosa Aula Diez, (7 al 11 de abril del año 1997 y publicado en Aldaba, 30 UNED, Melilla, 1998), donde se expuso la necesidad de dar a estos estudios una continuidad y cobertura adecuada. Nos primeros investigadores, que continuamos y pusimos en marcha las decisiones de aquel coloquio, contábamos sólo con la ayuda ofrecida por la Consejería de Cultura cuyo apoyo ha sido decisivo desde el primer momento, ayuda que ha mantenido de forma continua, lo que agradecemos desde aquí profundamente.

ciudad del que poseíamos muy poca documentación, excepto las monedas acuñadas en la ceca rusaditana (caracterizadas por la representación de una esquemática abeja en su reverso) y que podríamos situar en el final de las Guerras Púnicas (149-146 a.C.). Cuando Publio Cornelio Escipión Emiliano arrasó la ciudad de Cartago, *Rusaddir* pasó del control cartaginés al poder de Roma. Posiblemente no sufrió desde entonces unas características nuevas, ni en sus instituciones ni en su comercio, fundamentadas todas ellas en el hecho en que siguió en el control Gaditano, si bien políticamente la ciudad se halla bajo la dominación de los reyes mauretanos y, como estas ciudades del Círculo del Estrecho, fue integrándose plenamente en la economía romana en el siglo II-I a.C. como parecen confirmar tanto el hábitat excavado como el material numismático y anfórico.

Rusaddir, según los resultados que se exponen, totalmente inéditos, estaría fuertemente vinculado a la dinámica comercial mediterránea.

Es más, creo que el resultado de los hallazgos arqueológicos que se exponen, es decisivo para el conocimiento de la historia antigua de la ciudad y referente obligado en la investigación económica en una época tan compleja como el final de dominio púnico y el establecimiento de los *negotiatores* y *navicularii* establecidos en los centros norteafricanos, protegidos por la Republica Romana.

Rusaddir, al oriente del Cabo Tres Forcas, es el enclave más importante y el puerto más seguro del Occidente Norteafricano. Adquirió sin duda un gran posición estratégica tras la Segunda Guerra Púnica, implicada en los tránsitos originados por la guerra, como lo sabemos por el cargamento monetal, descubierto tras el dragado del puerto, manteniendo una cierta relevancia gracias a esta misma posición estratégica en época romana[3].

Esperamos que los trabajos del equipo de investigación arqueológica ofrezcan a la comunidad científica nuevas aportaciones que permitan una revisión de los circuitos del comercio y las relaciones de intercambio del entorno del Estrecho de Gibraltar y del Mediterráneo Occidental e incluso Central, donde *Rusaddir* ocupe su lugar como *oppidum et portus*, según los términos utilizados por Plinio el Viejo.

3. Alfaro (1993); Fernández, Gutiérrez, López (2003).



Fig. 1: Plano de la ciudad de Melilla y la situación del yacimiento.

2
La Casa del Gobernador

El yacimiento arqueológico más importante hallado en el subsuelo melillense, fruto de este programa de investigación, se denomina "Casa del Gobernador" (Barrio de Medina Sidonia) localizado en el área donde tradicionalmente se ubicaban las viviendas de los diferentes responsables de la plaza. El yacimiento se resguarda en un antiguo jardín, parapetado por una edificación de finales del siglo XIX, antiguo Gobierno Militar, aislada de la vista de los transeúntes.

Con una trayectoria desigual, han sido varios los equipos participantes, así su comienzo en el año 2000, fue iniciado por D. Conrado González Cases con el fin de instruir a varios alumnos en el curso de Auxiliares de excavaciones arqueológicas. Posteriormente desde el año 2001 hasta el 2003 será continuado por el D. Noe Villaverde Vega, trabajando con algunos auxiliares ya formados; y por último tras la regularización de la normativa arqueológica en el año 2004, las excavaciones realizadas por la empresa Arqueosur, durante el 2005-2006, seleccionada tras el concurso público ofertado por la Ciudad Autónoma de Melilla.

Actualmente el área de excavación ronda los 150 m², posee una potencia estratigráfica de 4,50 m y en ella se distinguen dos sectores, uno oriental correspondiente a una vivienda fechada en el

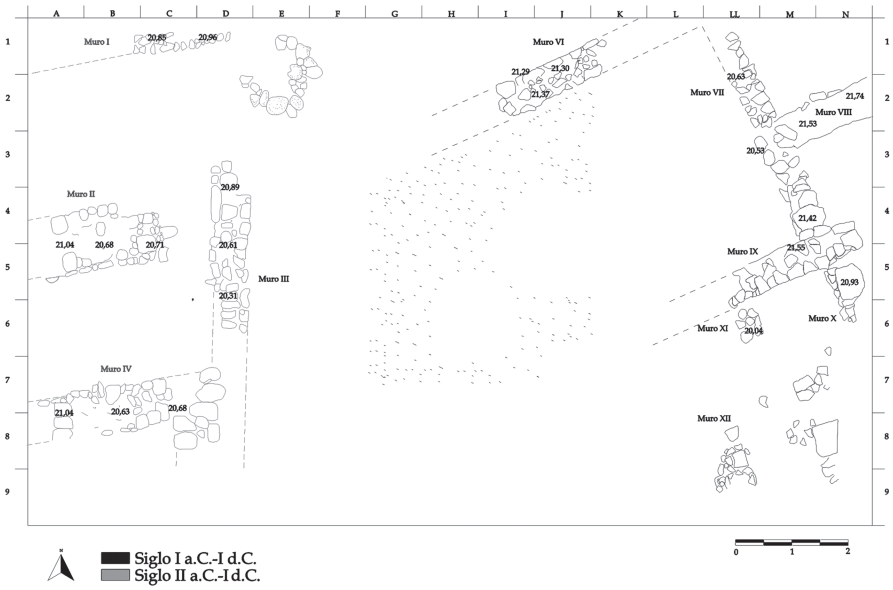


Fig. 2: Plano de los niveles antiguos del yacimiento de Casa del Gobernador.

siglo I a.C. y otro occidental del II a.C., en el cual se hallaron tres habitaciones correspondientes a otra vivienda.

En este trabajo se ha tratado de reflejar la secuencia estratigráfica de la conocida como "Habitación II", así como los niveles en los que se asienta, excavada en la cuarta y quinta campaña.

Los muros de la habitación por lo general conservan una altura inferior al metro, están formados por dos paramentos de mampuestos de piedras trabados en seco, entre ambos, hay un relleno de piedras menores y trozos de ánforas. Estas estructuras poseían recrecidos en adobe ya que han sido varios los hallados asociados a estratos de coloración rojiza.

El material constructivo utilizado es el propio del entorno, caliza y andesita predominantemente, lo que permite un mayor conocimiento de la propia mole rocosa sobre la que se asienta la ciudad vieja, usándose probablemente como cantera de arenisca ya en estos momentos. Esta estancia posee forma rectangular, con un espacio que comprende 7 m², está delimitada por los muros II (N), III (E) y IV (S) y sin hallar el cuarto muro que completaría la habitación, que se esconde en el perfil oeste, lo que augura un espacio de dimensiones mayores con varias transformaciones en su desarrollo.





Figs. 3-4: Sector occidental y sector oriental.

Se ha encontrado el acceso de la habitación, cerca de la esquina entre los muros II y III, el primero de ellos tiene una cuidada terminación realizada a base de piedras pequeñas, trabadas en seco, mientras que el segundo muro posee una laja de gran tamaño con la cara visible orientada hacia la terminación, situada justo enfrente.

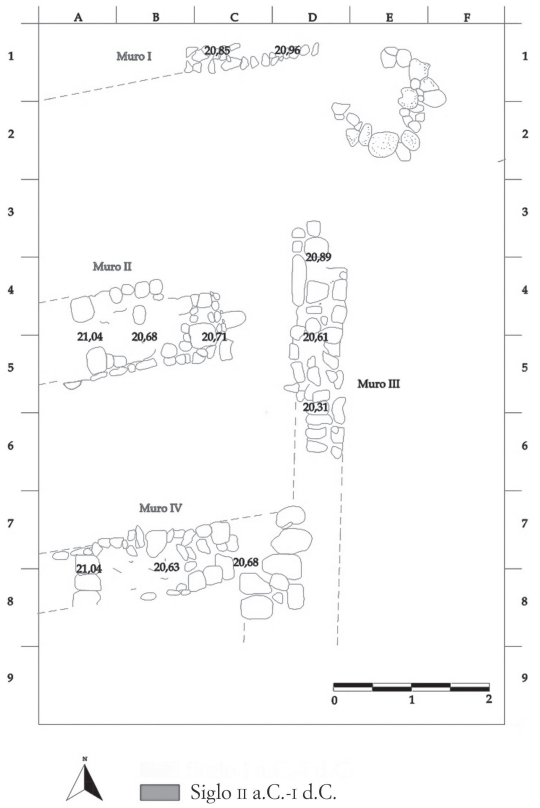


Fig. 5: Planimetría de la Habitación II.

El material arqueológico clasificado, en la campaña de 2005, fue de 47.924 individuos, de los cuales 1.238 piezas típicas, pertenecían a ánforas correspondiendo a poco más de un 3% del material cerámico resultante.

El material anfórico objeto de nuestro estudio son 328 individuos, hallados a lo largo de toda la secuencia estratigráfica de la Habitación II, así como en los niveles precedentes, documentándose la evolución tipológica de finales del siglo III a.C. hasta mediados del siglo I d.C. Finalmente para completar la información se han añadido los porcentajes de los tipos de las piezas obtenidas.

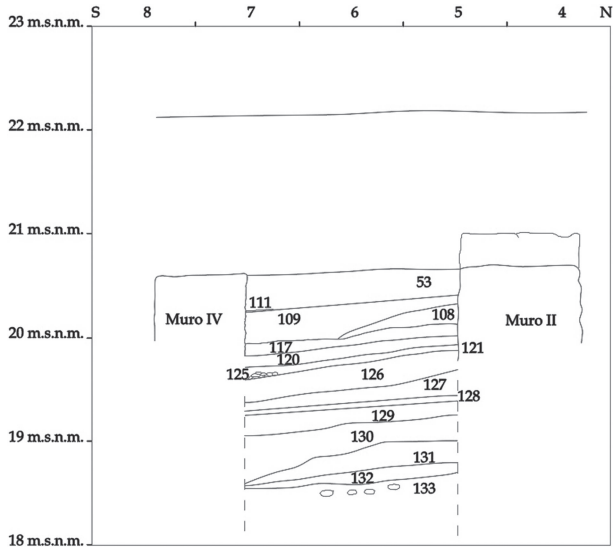


Fig. 6: Corte estratigráfico da la Habitación II y el sondeo realizado.

3
Secuencia estratigráfica y cuantificación de materiales

3.1. Resultados del sondeo estratigráfico

Finalizados los niveles correspondientes a la habitación II, se continúo excavando para documentar los niveles anteriores a su formación, describiéndolos a continuación en el orden inverso al que se excavaron, desde los más profundos y antiguos a los más recientes. Estos depósitos remontarían el hábitat en dicha zona a finales del siglo III a.C. e inicios del II a.C.

La primera fase (UE 133) se caracterizaba por la ausencia de materiales arqueológicos, cuya cota excavada alcanzaba los 18 m.s.n.m., compuesto por un estrato muy homogéneo de textura arcillosa de coloración marrón-rojiza.

El inicio de ocupación del área queda representado en la UE 132 y la UE 131 (18,80 s.b.n.m.), depósitos con una potencia de 30 cm, de coloración grisácea, con numerosas piedras que dificultaban la tarea de excavación. En éste nivel fueron halladas 36 piezas, todas eran producciones en cerámica común y tan sólo una estaba decorada con trazos negros.



Fig. 7: Sondeo en la Habitación II.

El material anfórico hallado representaba un 2% del total del estudio, destacan dos tipos hallados, el conocido como Merlin-Drappier 3 de 11,46 cm de diámetro, originario del mediterráneo central y el tipo Mañá-Pascual A4 de 11,67 cm de diámetro, tan

abundante en el entorno del "Circulo del Estrecho", ambos tipos han sido constatados en Melilla en anteriores excavaciones, como en el yacimiento de "Plaza de Armas" a escasos metros[4].

Un depósito de coloración rojiza (UE 130) cubre al anterior. La potencia es de 25 cm aproximadamente y destaca por el cuantioso número de materiales hallados, que es de 186 piezas. De éste elenco cerámico, el 95% es cerámica común, contrastando con el 2% de la cerámica a mano que esta presente por primera vez. El tipo Kuass, la cerámica gris y la pintada solo representa un 1% cada uno. Caracterizada por aumentar el número de individuos con respecto a la fase anterior, este nivel todavía representa tan sólo el 3% de las ánforas halladas. La presencia del tipo Merlin-Drappier 3 sigue estando presente con 12 cm de diámetro en su borde pero esta vez convive con las ánforas conocidas como de tipo Campamentos Numantinos con una media de 17 cm de diámetro.

Sobre éste se hallaba un estrato de color gris, con numerosos restos de carbones y evidencias de consumo (UE 129). Asociadas a este nivel había 146 piezas, de las cuales el 88% era cerámica común y tan sólo un 5% cerámica a mano. La cerámica de barniz negro alcanzaba un 3%, seguida de la cerámica pintada (1%). En cuanto al número de ánforas halladas representa el 1% destacando el ánfora Mañá-Pascual A4.

A continuación apareció un primer pavimento de mortero blanco (UE 128), sin estructuras asociadas, aunque muy degradado en planta pero apreciable en el perfil.

Sobre este suelo apareció un relleno de color grisáceo (127) con restos de fauna. Eran 59 las piezas asociadas, siguiendo pautas anteriores, la cerámica común aunque mayoritaria desciende hasta el 75% con un progresivo aumento de la cerámica a mano que llega al 17%. La cerámica de barniz negro aumentara hasta el 8%.

3.2. Habitación II

La vivienda se construiría en el horizonte llamado Mauritano Antiguo 1 (175 a 130 a.C.) de *Lixus*[5]. La construcción de la habitación se halla inserta en un potente nivel de 30 cm de coloración rojiza (UE 126). Su génesis atiende, a modo de hipótesis, al abandono de los niveles sobre los que se establece, adoptando la tonalidad rojiza fruto

4. Villaverde (2004), p. 1843.
5. Aranegui (2005), p. 107.



Fig. 8: Depósito de ánforas púnicas del yacimiento.

de la descomposición de las construcciones que debieron realizarse en adobe, siendo nivelado y preparado para servir de asiento a la vivienda. A pesar de la potencia de dicho estrato, el material cerámico hallado es reducido con tan solo 46 piezas. El 74% de los fragmentos pertenecía a cerámica común, manteniendo un porcentaje similar al anterior, mucho menor es el porcentaje de la cerámica realizada a mano con un 13%, que vemos como se reduce, la producción tipo Kuass está representada con el 7%, mientras que la cerámica pintada, el barniz negro y la cerámica gris ocupan un 2%.

El material anfórico supone el 1% y vemos representada en este nivel las ánforas greco-itálicas, tipo anteriormente constado en Plaza de Armas[6].

La construcción del muro (II y III) se asocia al mismo momento en el que se construye un suelo (UE 125), el cual estaba fabricado con cantos rodados de andesita (19,65 s.b.n.m.). El monte Gurugú de origen volcánico cercano a la ciudad arrastraría abundante material, a través del Río de Oro, el cual desembocaba en los pies del peñón rocoso donde se ubica el yacimiento, si bien no debe descartarse la utilización de dicho monte como cantera en estos mo-

6. Villaverde (2004), p. 1868.

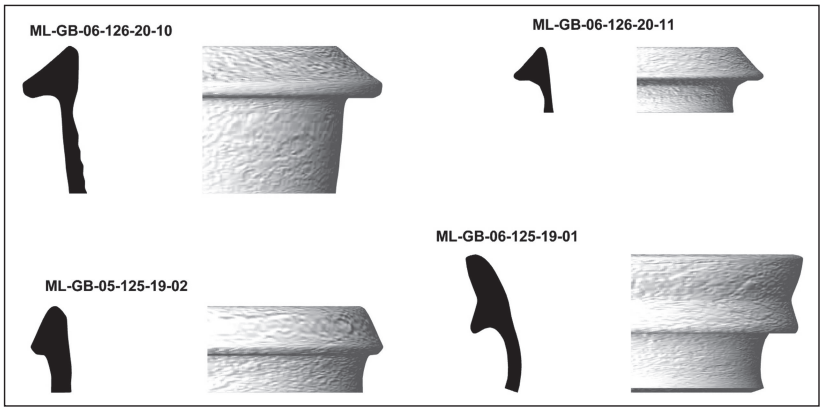


Fig. 9: Ánforas de la UE 126 y UE 125.

mentos, pues su ocupación queda confirmada en una de sus cumbres en estos momentos, en el conocido yacimiento de Taxuda (Marruecos). La utilización de ánforas Dressel 1, variante A y B, queda documentada.

Sobre este suelo, se halló un depósito de color grisáceo, se caracteriza por aumentar el número de piezas y sin embargo poseer escasos 10 cm. En él aparecieron numerosos restos de carbón y de fauna, principalmente oveja (UE 121). Presentaba un total de 564 piezas, donde la cerámica común como en anteriores ocasiones era mayoritaria, la cual ocupaba el 62%, la cerámica a mano aumentaba considerablemente hasta el 33%, el barniz negro el 4% y el 1% pertenecía a la cerámica gris. Es observable el aumento considerable de las ánforas, que llegan al 20%, entre ellas destacan la Dressel 1, variantes A y C, así como la incorporación tímida de el ánfora Mañá C2. El ánfora Mañá C2 es un tipo bastante bien conocido en la ciudad, desde las excavaciones de Fernández Castro en la necrópolis del cerro de San Lorenzo, donde cubría los cadáveres[7] así como recientemente ha sido documentada en el yacimiento de Plaza de Armas[8].

Existe una primera reestructuración de la vivienda, púes el nivel de ocupación es colmatado por otro de color rojizo, de unos 15 centímetros (UE 120), que bien podría tener su génesis en la

7. Fernandez (1916), pp. 194-5.
8. Villaverde (2004), p. 1850.



Fig. 10: Habitación II durante la excavación.

disolución del adobe que debió existir sobre los zócalos de los muros, ya que no existe apenas material asociado (37 piezas). Contrasta un cuenco, pues está completo, facturado a mano con cenizas, hallado en posición horizontal, quizás introducido a posteriori a modo de ofrenda tras un periodo de abandono, todo indicaría que posiblemente el espacio fuera cortado, construyéndose el muro IV, efiniendo la estancia tal como ha llegado hasta nuestros días.

Nuevamente se halla un depósito de color grisáceo formado por las UUEE 117-108 que evidencian un segundo momento de ocupación de la habitación (20 m.s.n.m.) que podría asemejarse al Mauritano Antiguo 2 (130 a 80 a.C.) de *Lixus*[9]. Estos tienen una potencia de 25 cm. El primer depósito presentaba un total de 1.497 piezas, donde la cerámica común predomina con un 61%, a continuación la cerámica a mano alcanza un 30%, con un 4% el barniz negro proporción similar al de la cerámica gris. Las ánforas representaban un 9% respecto al total, asistiendo a la consagración del ánfora Mañá C2, variante B, continuando la importación de

9. Aranegui (2005), p. 107.

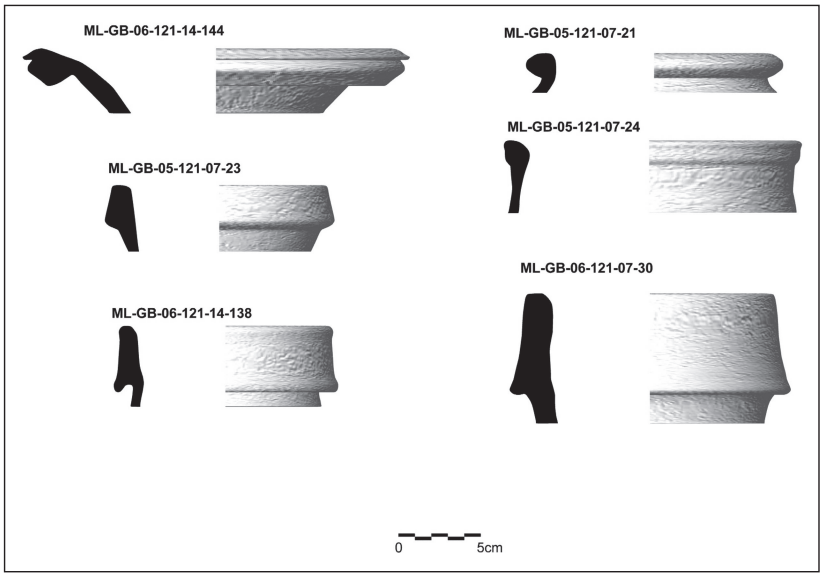


Fig. 11: Ánforas de la UE 121.

Dressel 1, variante A. La UE 108 presentaba tan solo 286 piezas donde la producción común seguía en un porcentaje muy alto con 86%, la cerámica a mano representa el 21% y el barniz negro un 6%. Ahora asistimos al desarrollo de la cerámica de paredes finas con un 4% y la cerámica gris un 3%. Las ánforas localizadas componen el 4% del total del conjunto y el ánfora Mañá C2, variante B, sigue presente.

La UE 109, muy semejante al Mauritano Antiguo 3 (80 a 50 a.C.)[10] de *Lixus*, se hallaba sobre el nivel antes descrito, era un depósito de coloración rojiza y tonalidad clara, tenía una potencia de 30 cm y estaba asociado a un cuantioso número de piezas. El material arqueológico supone 1.030 fragmentos, destaca la cerámica común con el 68%, mientras que la cerámica a mano tan solo llega al 22%, un 5% la cerámica gris, el barniz negro con 3% y un 2% las paredes finas. La proporción de ánforas es de un 16%. En este nivel sigue constatándose el tipo Mañá C2b así como el Dressel 1, variante A y B.

Esta última unidad estratigráfica servía de asiento de un nuevo

10. Aranegui (2005), p. 114.

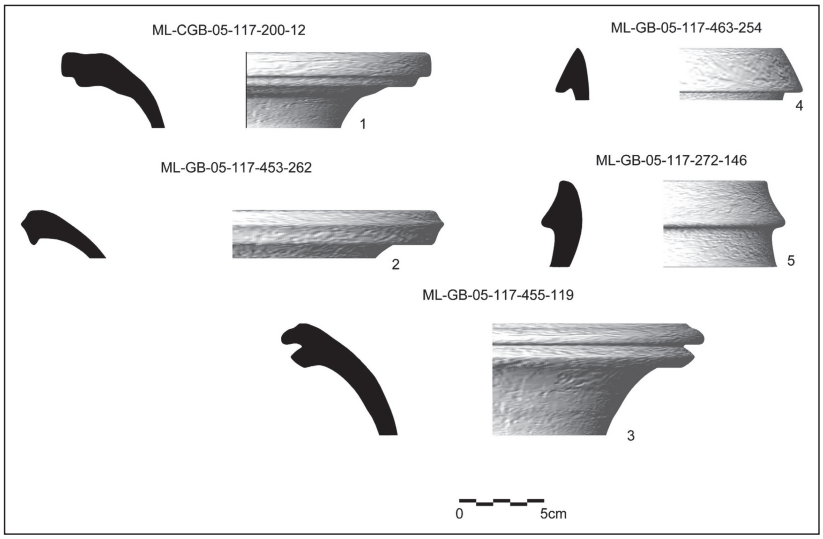


Fig. 12: Ánforas de la UE 117.

suelo (UE 111), posiblemente el último nivel de ocupación, estaba realizado con argamasa de cal, era regular, de coloración grisácea con una ligera inclinación hacia el norte, éste se presentaba muy deteriorado.

Sobre este pavimento se halló un estrato rojizo (UE 53) de 30 cm de potencia, con numerosos fragmentos asociados, este fue el último nivel antiguo de la habitación del que nos queda constancia, debido al arrasamiento total de las cotas superiores a partir del siglo XVII para realizar unos jardines y huertas, para esparcimiento de los gobernadores de la plaza. El material cerámico documentado fue de 2.993 individuos, donde la cerámica común ocupaba un 86%, mientras que la cerámica a mano se reducía al 8%. La cerámica gris, los vasos de paredes finas y el barniz negro estaban representados por un 2% cada uno. Las ánforas halladas fueron un total de 141, representando casi la mitad del conjunto (44%), las ánforas Mañá C2b conviven con nuevos tipos del cual no teníamos constancia en niveles anteriores, conocidos como Lomba do Canho 67 (Sala 1), Dressel 8 así como el tipo Haltern 70, siguen estando presentes las Dressel 1, variante B y C. Cronológicamente este nivel puede asociarse al Mauritano Medio[11] (50 a.C. a 10 d.C.).

11. ARANEGUI (2005), p. 115.

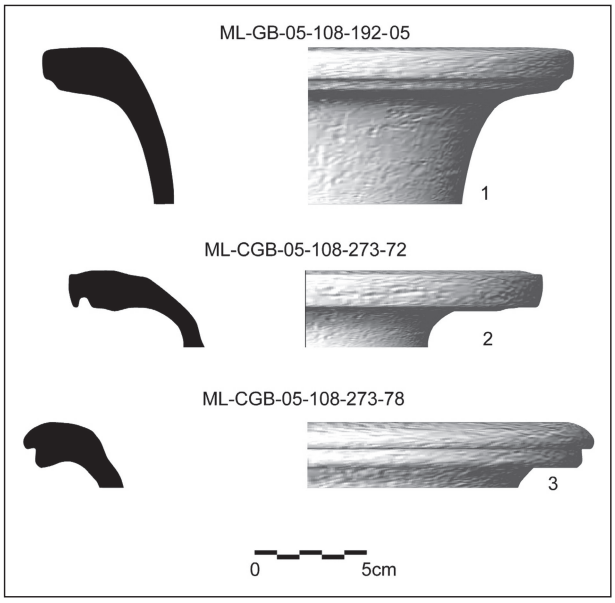


Fig. 13: Ánforas de la UE 118.

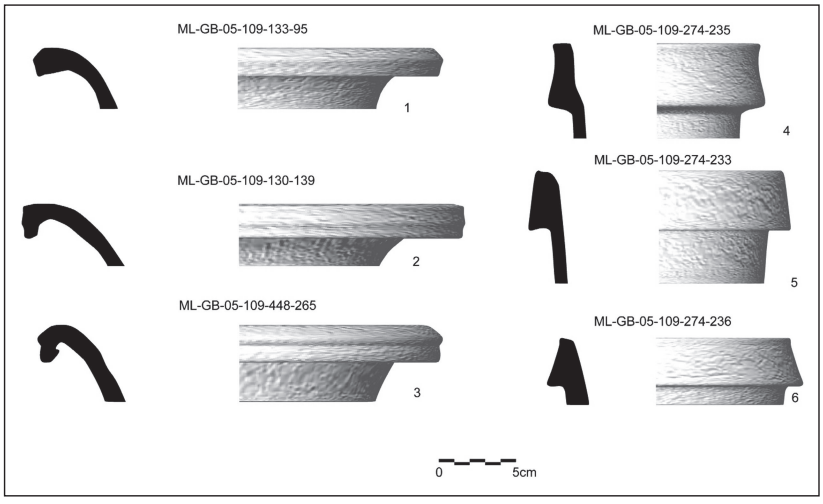


Fig. 14: Ánforas de la UE 109.

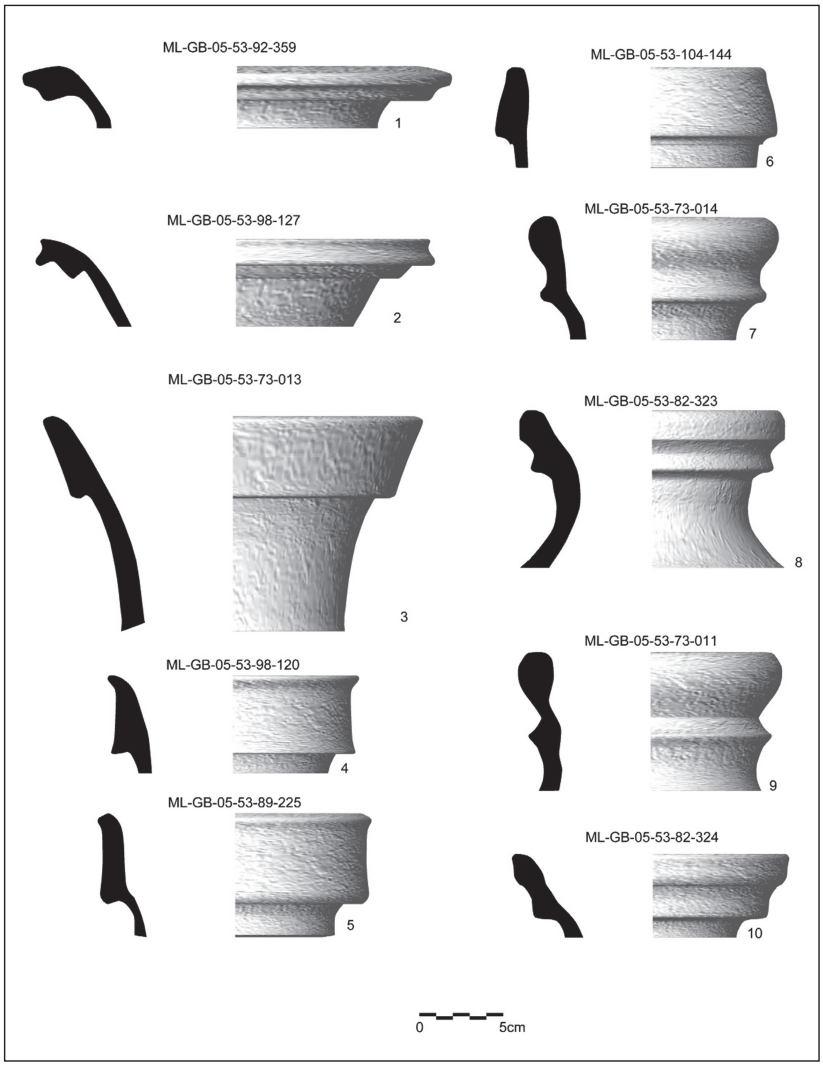


Fig. 15: Ánforas de la UE 53.

4
Conclusión

El estudio cerámico de la secuencia permite conocer en la actual Melilla la ubicación de un rico asentamiento, cuyo comienzo de ocupación se inicia a finales del siglo III a.C. en momentos de la Segunda



Fig. 16: Gráfica del volumen de ánforas halladas en la habitación II y su sondeo.

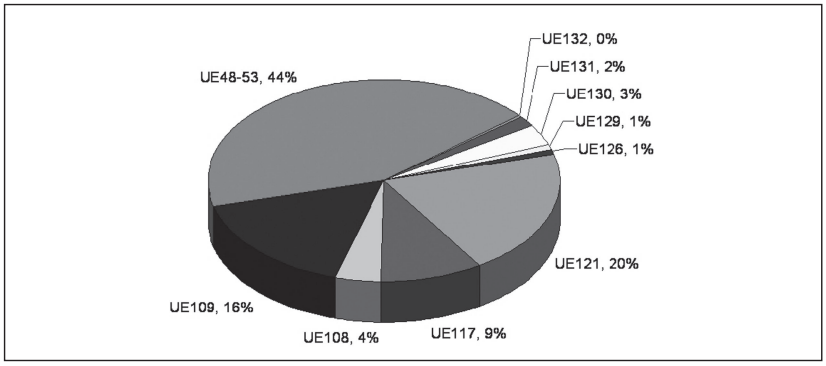


Fig. 17: Gráfica de ánforas localizadas en la habitación II y su sondeo.

Guerra Púnica perdurando hasta el inicio del siglo I d.C.[12]. Esta hipótesis de un asentamiento púnico-rusaditano queda reforzada con el hallazgo fortuito de un pecio cartaginés al dragar el muelle melillense en 1981. Existen sospechas para creer que llegaron a expulsarse unas

12. La poca frecuencia de los restos no permite localizar en esta área una ocupación anterior aunque cabe señalar la aparición de útiles de sílex en la campaña del 2005, que sumado al hallazgo de una hachuela neolítica en 1993 en el Cuarto Recinto fortificado, aportaría indicios de una posible ocupación desde época prehistórica.

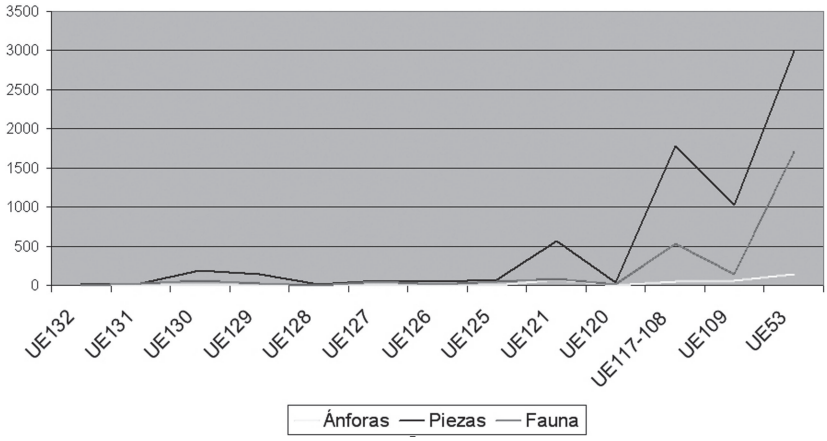


Fig. 18: Gráfica de materiales arqueológicos.

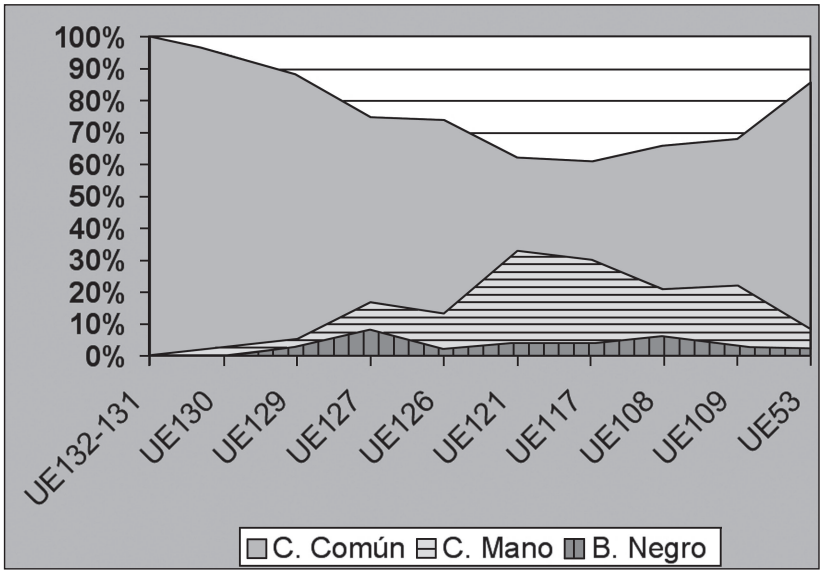


Fig. 19: Gráfica de las principales producciones.

4.000 monedas, si bien la cifra ha ido engordándose sin ningún tipo de pruebas, la mayoría de ellas actualmente en manos de particulares. El estudio de una mínima parte permitió su correcta datación entre el 221 a.C. y el 202 a.C. en su gran mayoría[13]. Así mismo los datos arrojados en la intervención de Plaza de Armas[14] ahondarían en este mismo momento.

Las modificaciones del modo de producción púnico al romano tienen su máxima expresión en Melilla, en la sustitución de los tipos anfóricos. En el sondeo de la Habitación II se constata la presencia de las ánforas Mañá-Pascual A4, Merlin-Drappier 3 y ánforas de tipo Campamentos Numantinos, en momentos tardopúnicos vinculándose con el conocido como "Circulo del Estrecho".

A partir del siglo II a.C. se produce un notable desarrollo del uso de la cerámica facturada a mano del entorno que antes desconocíamos.

En el periodo de la monarquía mauretana se documenta un periodo de transición encabezado por el consumo de imitaciones de modelos itálicos como las ánforas greco-itálicas y Dressel 1, introduciéndose el ánfora Mañá C2 tímidamente, hasta ser el tipo de volumen mayor de las localizadas en la secuencia correspondiente a años posteriores. A mediados del siglo II a.C. la gran superficie del peñón rocoso queda ocupada y probablemente se extendió hacía la zona del tercer y cuarto recinto, el uso de la cerámica a mano alcanzará su apogeo para estos momentos comenzando a menguar. El foco de atracción, que suponía el *oppidum* rusaditano en el entorno inmediato, permitirá la llegada de numerosa población de los alrededores así como probablemente de agentes comerciales, bien de otras ciudades norteafricanas o hispanas que dinamizaban el comercio, convirtiéndose la ciudad en cabeza de la región de Tres Forcas, con un aumento del tráfico comercial muy importante para estas fechas, cuyas importaciones irá desplazando a las producciones locales. El crecimiento del consumo de la fauna, principalmente ovicápridos, observado en la secuencia, permite pensar en el aumento de la cabaña ganadera para abastecer a la población. La necrópolis ubicada al otro lado del río de Oro, restos contemporáneos a estos momentos, incide en el desarrollo demográfico que tuvo que darse en el *oppidum*. Finalmente surgirá la

13. Alfaro (1993).
14. Villaverde (2004).

introducción de nuevas formas, a mediados del siglo I a.C. donde destaca la considerada como primer ánfora hispanoromana, la conocida como Lomba do Canho 67 (Sala 1) y la Haltern 70. Los productos béticos y de otros puertos mauretanos serán importados a la ciudad de manera regular por el sistema de cabotaje, utilizando las tradicionales rutas, principalmente a través de *Tingi* (Tánger) y *Tamuda* (Tetuán), ciudades cuyas monedas serían utilizadas para las transacciones locales frecuentemente, superando en número a las rusaditanas en los niveles de inicios del I a.C. Así mismo estos derivados de la pesca envasados serán sustituidos por otros tipos anfóricos progresivamente, como el Dressel 7-11, productos que podían ser consumidos o volverse a poner en circulación redistribuyéndolos hacia el interior o continuando su trayecto por vía marítima hacia la zona argelina (monedas rusaditanas aparecieron en la actual Cherchel, la capital de Juba II) integrándose la ciudad de *Rusaddir* plenamente en la economía romana en la segunda mitad del siglo I a.C. El edificio excavado estaría fuertemente vinculado a la dinámica comercial mediterránea, desarrollada a partir de la conquista romana del sur de la península, albergando un alto volumen de las importaciones recibidas vía marítima, sin descartar que existan zonas con distintos usos, unas dedicadas al almacenaje y otras de vivienda, a juzgar por los niveles de ánforas hallados, acompañando a numerosa cerámica de barniz negro, fragmentos de huevo de avestruz, kalathos de tipo ibérico y tejuelos, constatándose una circulación amplia de monedas, así como niveles de desechos propios de zona de hábitat como los restos de fauna o de vajilla doméstica local.

Los recientes estudios en *Lixus* han tratado esta cuestión estableciendo un modelo vinculado al acopio suprafamiliar de envases de transporte unido a la casa observado tanto en *Banasa* y *Zilil* correspondiendo a mayoristas[15] por lo que bien creemos que sería en esta zona donde la oligarquía rusaditana se establece, cuya actividad comercial, acaparando y redistribuyendo en el entorno estos productos, sería principal fuente de riqueza, detentando el poder político y rigiendo el destino de *Rusaddir*.

15. Aranegui (2005), p. 27.

Bibliografía

ALFARO C. (1993), *Lote de monedas cartaginesas procedentes del dragado del puerto de Melilla*, «Numisma», 232, pp. 9-46.

ARANEGUI C. (2001), *Lixus. Colonia fenicia y ciudad púnico-mauritana. Anotaciones sobre su ocupación medieval*, «Saguntum», Extra 4, Valencia.

ARANEGUI C. (2005), *Lixus2. Ladera sur Excavaciones arqueológicas marroco-españolas en la colonia fenicia, Campañas 2000-2003*, «Saguntum», Extra 6, Valencia.

ARAGÓN M. *et al*. (2006), *Aportación al conocimiento de la ciudad púnico-rusaditana. Excavaciones en los Jardines del Gobernador. IV fase. (Melilla)*, «Akros, la revista del museo», 5, pp. 81-92.

ARAGÓN M. et al. (2007), *Rusaddir y su integración en la órbita de Roma. Excavaciones en el yacimiento Jardines del Gobernador. Avance de los resultados de la quinta campaña 2006, (Melilla)*, «Akros, la revista del museo», 6, pp. 107-18.

BELTRÁN M. (1990), *Guía de la cerámica romana*, Zaragoza.

BOUBE J. (1987), *Les amphores de Sala a l'époque maurétienne*, «BAM», XVII, pp. 183-207.

BRAVO A. (1996), *Cartografía histórica de Melilla*, Melilla.

DE LAS BARRAS F. (1930), *Cráneo y otros restos procedentes de la necrópolis púnica del cerro de San Lorenzo de Melilla*, «Actas y memorias e la sociedad de antropología etnográfica y prehistoria», V-IX, pp. 94-105.

FABIAO C. (1989), *Sobre as ânforas do acampamento romano da Lomba do Canho* (Arganil), UNIARQ, Lisboa.

FERNÁNDEZ S. (1995), *Las industrias derivadas de la pesca en la provincia romana de la Bética: Alfarería de "El Rinconcillo" (Algeciras, Cádiz)*, «Spal» 5, pp. 173-214.

FERNÁNDEZ S. (1916), *Las necrópolis púnica y romana de Melilla*, «Boletín de la Real Academia de la Historia», LXIX, I-II, pp. 193-5.

FERNÁNDEZ R. (1945): *Melilla Prehispánica. Apuntes para la historia del septentrión africano en las edades antigua y media*, Madrid.

FERNÁNDEZ M. P. (1998): *Melilla en el comercio del Mediterráneo: miel, sal y púrpura*, «Aldaba: revista del Centro Asociado a la UNED de Melilla», 30, pp. 53-88.

FERNÁNDEZ M. P. (2002), *Espacios y elementos de la arqueología melillense: el posible ninfeo de Plaza de Armas: su significado*, «Akros, la revista del museo», 1, pp. 28-35.

FERNÁNDEZ M. P., GUTIÉRREZ R., LÓPEZ F. (2003), *Monedas púnicas de Rus-Addir (Melilla)*, «Estudios orientales», 5-6, pp. 183-93.

FERNÁNDEZ M. P. (2004), *La moneda de Rusaddir. Una hipótesis de trabajo* «Gerión», 22, I, pp. 147-67.

FERNÁNDEZ M. P. (2005), *Rusaddir en la unidad del Mediterráneo bajo el poder de Roma*, «Historia de Melilla», 17, pp. 215-52.

García E. (1998), *La producción de ánforas en la bahía de Cádiz en época romana (siglos II a.C.-IV d.C.)*, Sevilla.

Gozalbes E. (1991*), La ciudad antigua de Rusaddir. Aportaciones a la historia de Melilla en la antigüedad*, Melilla.

López J. L. (1994), *Hispania Poena. Los fenicios en Hispania romana*, Barcelona.

Molina J. (1995), *Las ánforas Lomba do Canho 67. Aportaciones al estudio de un nuevo tipo: difusión y valoración económica*, en *Actas del XXII Congreso Nacional de Arqueología (Vigo 1993)*, Vigo 1995, pp. 419-24.

Molina J. (1997), *La dinámica comercial entre Hispania Citerior e Italia (ss. II a.C.-II d.C.)*, Alicante.

Molina J. (2002), *La irrupción de Hispania en los movimientos socioeconómicos del Mediterráneo Occidental durante las guerras Civiles*, «Gerión», 20, núm. 1, pp. 281-306.

Tarradell M. (1954), *La necrópolis púnico-mauritana del Cerro de San Lorenzo, en Melilla*, *I Congreso Arqueológico del Marruecos Español*, Tetuan 1953, pp. 253-99.

Villaverde N. (2003), *Excavaciones arqueológicas de Melilla, Campañas 2000-2003: datos del doblamiento antiguo, medieval y moderno*, «Revista de Arqueología del siglo XXI», 268, pp. 18-25.

Villaverde N. (2004), *Nuevos datos arqueológicos de Rusaddir (Melilla)*, en *L'Africa romana XV*, pp. 1837-76.

Enrique Gozalbes Cravioto

La economía exótica en el África occidental en época romana

La tardía conquista romana de las *Mauretaniae*, convertidas en las provincias de la *Mauretania Tingitana* y la *Mauretania Caesariensis*, encuentra explicaciones muy variadas en la historiografía contemporánea. Sin duda, es recurrente la alusión a la locura del emperador *Caius* para explicar el desarrollo de los hechos. Las causas de carácter político resultaron fundamentales, conexas con la ideología del crecimiento continuo y la expansión natural hasta las orillas del Oceáno, bien presente en las *Res Gestae*, así como el cierre de una ocupación, una vez que se consideraba superada la etapa de gobierno indirecto establecida por Augusto [1].

No obstante, también es indudable, y así ha sido resaltado por la historiografía contemporánea, que detrás de esta anexión se encerraban algunas motivaciones económicas. De hecho, Dion Cassio (LIX, 25, 1) atribuye la decición del emperador Calígula, respecto al asesinato del rey Ptolomeo, a la constatación de que poseía grandes riquezas. El propio manto de púrpura que lució en la entrada del anfiteatro, y al que Suetonio (*Caius*, 35) atribuye el enfado del emperador, no deja de mostrar la codicia y la envidia ante un producto suntuario que era propio del reino norteafricano, y que se manifiesta en la propia observación acerca de que deseaba apoderarse de sus riquezas [2].

* Enrique Gozalbes Cravioto, Departamento de Historia, Facultad de Educación y Humanidades ULCM, Universidad de Cuenca.

1. Fundamentalmente puede verse el análisis de M. BÉNABOU, *La resistance africaine à la romanisation*, Paris 1976. Acerca del reino mauritano y de su final, M. COLTELLONI-TRANNOY, *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, Paris 1997, y E. GOZALBES, *La Mauritania Tingitana. De los orígenes del reino a la época de los Severos*, en R. GONZÁLEZ ANTÓN y F. CHAVES TRISTÁN, *Fortunatae Insulae. Canarias y el Mediterráneo*, Santa Cruz de Tenerife 2004, pp. 103-16.

2. El episodio del asesinato de Ptolomeo ha sido objeto de una amplísima bi-

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 595-608.

Para Rostovtzeff el problema de la conquista del África occidental tenía una fácil respuesta desde el análisis de la economía. A partir de su interpretación, la clase dirigente romana estaba necesitada de nuevas tierras para un desarrollo agrícola, y a ese respecto el Norte de África le ofrecía unas magníficas posibilidades. Si la Numidia y las Mauretanias ocasionaron un considerable esfuerzo militar, y su ocupación no era necesaria desde el punto de vista político o defensivo, por el contrario, su conquista se insertaba en la necesidad de abrir nuevas tierras a la colonización romana [3].

En opinión de Jerôme Carcopino las *Mauretaniae*, como consecuencia de la conquista romana, experimentaron un impulso económico muy notable. El mismo se centró en la mayor expansión de la producción de trigo, que convirtí a las *Mauretaniae* en uno de los graneros de Roma, en la introducción del cultivo del olivo, y en el desarrollo de otras producciones agrícolas. Pero junto a ello, también en época romana se desarrollaron otros sectores importantes, tales como la obtención de fieras para los anfiteatros, la producción del marfil de los numerosos elefantes del territorio, la explotación de la madera de *citrus*, un arbol precioso, así como el establecimiento de numerosas pesquerías. Carcopino observó la economía de la *Mauretania Tingitana* caracterizada por la gran diversidad y riqueza [4].

Por el contrario, en las investigaciones realizadas en los años cincuenta y sesenta, que se fundamentaron en los datos que de forma creciente aportaba la arqueología, se incidió muchísimo en una línea de análisis que ha tenido bastante éxito. Nos referimos a

bliografía. Vid. en último lugar la revisión que realizamos en E. GOZALBES, *El final del rey Ptolomeo de las Mauretaniae*, «Gerion», 23, 2005, pp. 189-204.

3. M. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford 1957, (2ª ed.); citamos por la traducción española, *Historia Social y Económica del Imperio Romano*, Madrid 1972, II, p. 75.

4. J. CARCOPINO, *Le Maroc Antique*, Paris 1943, pp. 40-1. El autor se fundamentaba para la afirmación del granero de Roma en Josefo, *Bell. Iud.*, II, 16, 4, como antes lo había hecho M. BESNIER, *La Géographie économique du Maroc dans l'Antiquité*, «Archives Marocaines», 6, 1906, pp. 275-6; R. CAGNAT, *L'Annone d'Afrique*, «MAI» 1916, p. 248, reproducido en «Les Cahiers de Tunisie», 97-98, 1977, p. 207. Sin embargo, el texto de Josefo acerca de la provisión de trigo a los Romanos no se refiere de forma exclusiva a las *Mauretaniae*, sino al conjunto del Norte de África, con los Mauros, Númidas y Nasamones. Cf. E. GOZALBES, *Las características agrícolas de la Mauretania Tingitana*, en *L'Africa romana* XIII, pp. 343-58.

la dependencia de la economía del África más occidental, de la *Mauretania Tingitana*, respecto a las *Hispaniae*. Este punto de vista ya estuvo presente a comienzos del siglo XX en Maurice Besnier, para quien la *Tingitana* constituyó una especie de anexo de la Península Ibérica[5].

En muchas ocasiones se ha insistido en la fuerte dependencia de la provincia más occidental, la *Tingitana*, de la economía hispana, y de los propietarios y negociantes procedentes de la *Baetica*. De esta forma la tesis formulada en su día por Miguel Tarradell, la del Círculo del Estrecho, que la restringía de forma exclusiva a la época púnica y mauritana, se ha extendido a fechas mucho más recientes, enlazando directamente con el periodo de Augusto, e incluso en la concepción de M. Ponsich, mediante el Consorcio comercial hispano-mauritano, sería una dependencia tingitana respecto a la economía hispana que se extendería en época imperial[6].

En los últimos años se han aportado algunos elementos novedosos para la discusión del modelo de las relaciones hispano-tingitanas. Debe constatarse que una buena parte de la documentación, en concreto la que más apunta a las relaciones con los negociantes y comerciantes gaditanos, en realidad está referida a momentos anteriores a la conquista romana de las *Mauretaniae*. Otros datos apuntan a la posible existencia de unas compañías mixtas que participaban tanto en la explotación de los recursos, agrícolas y pesqueros más en concreto, como en la comercialización de los mismos. Estos datos se están recogiendo con una creciente pruden-

5. BESNIER, *La Géographie*, cit., p. 292. Visión mucho más matizada y diversa en R. THOUVENOT, *Les relations entre le Maroc et l'Espagne pendant l'Antiquité*, en *Actas I Congreso Arqueológico del Marruecos español* (*Tetuán 1953*), Tetuán 1954, pp. 381-6.

6. Para el periodo fenicio, M. TARRADELL, *Economía de la colonización fenicia*, *Estudios de Economía Antigua de la Península Ibérica*, Barcelona 1968, pp. 81-97. Para el periodo mauritano y época del Principado, las múltiples consideraciones recogidas por J. M. BLÁZQUEZ, *Economía de la Hispania Romana*, Bilbao 1978. Para la época imperial romana, principalmente M. PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geo-económicos de Bética y Tingitana*, Madrid 1988. Cf. también F. LÓPEZ PARDO, *Apuntes sobre la intervención hispana en el desarrollo de las estructuras coloniales en Mauritania Tingitana*, en *Actas I Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar (Ceuta 1987)*, Madrid 1988, I, pp. 741-8. Una discusión de los datos y de la bibliografía en E. GOZALBES, *Aproximación al estudio del comercio entre Hispania y Mauritania Tingitana*, en *Actas II Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar (Ceuta 1990)*, Madrid 1995, II, pp. 179-95. Cf. también M. PONSICH, *Le circuit du détroit de Gibraltar dans l'Antiquité*, *Homenatge a Miquel Tarradell*, Barcelona 1993, pp. 49-62.

cia, que manifiesta a nuestro juicio la maduración en los análisis frente a ciertas alegrías interpretativas de otros momentos. Estamos lejos de alcanzar conclusiones definitivas y ello es así por el carácter fragmentario de los documentos, pero también por el propio hecho de que esas interrelaciones económicas hispano-tingitanas pudieron tener oscilaciones en momentos diferentes[7].

El análisis de la economía tingitana en perspectiva histórica nos permitió realizar una cierta aproximación a una evolución en la explotación de los recursos, y en la atención romana respecto a los mismos. La constatación se efectuaba a partir de la existencia en el siglo I, y sólo a comienzos del siglo II, de una serie de fuentes literarias que hablan del fuerte interés romano por la explotación de recursos suntuarios. Los mismos nos aparecen en la producción científica, siendo revelador el testimonio de Plinio al respecto, y sobre todo también en las obras literarias, como un fenómeno tópico y bien conocido.

Por otra parte, la investigación arqueológica muestra como a partir de comienzos del siglo II se produjo un aumento gradual de la explotación de recursos agrícolas y pesqueros, que parece que alcanzó la cúspide en la segunda mitad del siglo II y primera mitad del siglo III. A la luz de estos datos hemos considerado la existencia de dos fases distintas, la primera en el primer medio siglo posterior a la conquista romana, con un interés fundamentado en esos recursos exóticos; por el contrario, a partir de ese momento, con la disminución progresiva o drástica de esos recursos, y probable-

7. Un dato importante, sin duda, es la constatación de que las ánforas de salazones de pescado en Ceuta, en la primera mitad del siglo III por lo menos, se fabricaban en Puerto Real (Cádiz); cf. D. BERNAL, J. M. PÉREZ RIVERA, *Un viaje diacrónico por la Historia de Ceuta. Resultados de las intervenciones arqueológicas en el Paseo de las Palmeras*, Ceuta 1999. Vid. en general los trabajos de L. PONS PUJOL, *La economía de la Mauretania Tingitana y su relación con la Baetica en el Alto Imperio*, en *L'Africa romana XIII*, pp. 1251-89; ID., *La figlina Virginensis y la Mauretania Tingitana*, en *L'Africa romana XIV*, pp. 1541-70; ID., *Prosopografía monumental, prosopografía anfórica. Las élites tingitanas y el comercio del aceite bético*, en J. M. BLÁZQUEZ, J. REMESAL (eds.), *Estudios sobre el Monte Testaccio (Roma). III*, Barcelona 2003, pp. 663-71; E. GOZALBES, *Las ánforas béticas en Mauritania Tingitana ¿Importación o exportación?*, en *Congreso Internacional Ex Baetica Amphorae. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano*, III, (*Écija-Sevilla, 17-20 de Diciembre de 1998*), Écija 2000, pp. 887-99; ID., *Notas sobre las relaciones hispano-tingitanas en la antigüedad clásica*, en L. RIVET, M. SCIALLANO (éds.), *Vivre, produire et échanger: reflets méditerranéens*, *Mélanges offerts à Bernard Liou*, Montagnac 2002, pp. 133-9.

mente también con cambios en los mercados de lujo y consumo romanos, se desarrolló el interés por la explotación de los recursos agrícolas (trigo, aceite y vino) y pesqueros (salazones de pescado y *garum*)[8].

Esta tesis, que ya defendimos en 1987, es la que nos ha parecido más congruente a partir del conjunto de la documentación. Frente a la misma no hemos encontrado ni datos contrarios ni tampoco una argumentación que sea algo consistente. No obstante, el rigor intelectual obliga a ser exigentes con las tesis históricas. ¿Hasta qué punto no responde la reconstrucción al estado actual de los conocimientos? Al margen de que este sea un hecho general, aplicable a todos los trabajos y conclusiones, la puesta en común de los testimonios literarios con los de naturaleza arqueológica no siempre encaja debidamente.

Un ejemplo significativo nos parece representado, en lo que respecta al material arqueológico, al análisis referido a la explotación de los salazones de pescado en la *Mauretania Tingitana*. Para el periodo anterior a la época de Iuba II continuan existiendo muchas dudas sobre este sector económico en el Norte de África. La ausencia de elementos arqueológicos concretos en relación con las construcciones indica que hasta ese momento las instalaciones, en especial las almadrabas de pesca del atún (en *Lixus*, en *Zilil*-Kouass, y en *Tingi-Cotta*) se fundamentaron en materiales efímeros, y que probablemente una parte de la pesca se transportaba a *Gades* y otros puertos hispanos para su industrialización[9].

En cualquier caso, debe tenerse en cuenta que la ciudad de *Lixus* acuñó moneda con la representación de los atunes, marcando con ella el icono que pretendía trasladar al exterior. Es cierto que de la docena de emisiones con el nombre de la urbe tan sólo en tres de ellas aparece la representación: una de ellas con dos atunes y leyenda neopúnica, otra también con leyenda neopúnica y tan sólo un atún representado; finalmente, una emisión bilingüe neopúnica y latina con

8. E. GOZALBES, *Economía de la Mauritania Tingitana (siglos I a.C.-II d.C.)*, Ceuta 1997.

9. STRAB. II, 3, 4 señalaba que los pescadores gaditanos faenaban a todo lo largo de las costas atlánticas de la *Mauretania* hasta el río *Lixus*. M. TARRADELL, *Marruecos antiguo: nuevas perspectivas*, «Zephyrus», 3, 1954, p. 135: «por tratarse de instalaciones industriales, y por el mismo carácter de la construcción, es difícil hallar niveles anteriores. Los intentos en este sentido, realizados en Lixus, Zahara, Alcazarseguer y La Aguada (Sania y Torres) no han dado resultado».

la representación de los dos atunes[10]. La cronología de estas acuñaciones apunta a un momento particularmente avanzado, desde mediados del siglo I a.C. Por la posición de los dos atunes, tan sólo la primera de las emisiones muestra paralelismos evidentes con las acuñaciones gaditanas. Las monedas señalan que, al menos desde los últimos decenios del siglo I a.C., *Lixus* utilizaba la producción del atún como una de sus principales señas de identidad.

Según el análisis de Tarradell y Ponsich hacia el 25 a.C. se iniciaron las construcciones, por ejemplo en las grandes factorías de *Lixus*, con un modelo en todo punto similar al de las costas hispanas. Con toda probabilidad, dicho desarrollo estaba unido no ya a la pesca del atún, que al fin de cuentas es estacional, sino a actividades más continuadas de pesca de otras muchas especies, para la obtención del *garum* y sus múltiples imitaciones, del *liquamen*, y de toda clase de pescados en salazón, muy especialmente del *escomber*, es decir, de la caballa[11].

El máximo desarrollo de estas industrias en la *Tingitana* parece producirse en la segunda mitad del siglo I y primera mitad del siglo III. Un tipo de explotación, con el modelo de las fábricas de salazón, y una cronología de los siglos I al III, que también está presente en otros lugares, como sobre todo la zona de *Caesarea* (Cherchel), y la costa del África Proconsular desde Utica a *Meninx*[12]. El desarrollo de las producciones de las *Mauretaniae* aparece expuesto en el epí-

10. J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae Mauritaniaeque*, Paris 1955, pp. 191-2. Sobre la motivación económica de la representación de los atunes en las monedas de *Lixus*, J. MAZARD, *Création et diffusion des types monétaires maurétaniens*, «BAM», 4, 1960, p. 115; E. GOZALBES, *Imagen y escritura en las monedas de cecas locales neopúnicas de la Mauritania Occidental*, en F. CHAVES TRISTÁN, F. J. GARCÍA FERNÁNDEZ, *Moneta qua scripta. La moneda como soporte de la escritura*, Sevilla 2004, p. 146. En fechas más recientes, el atún se ha identificado también en la acuñación de la colonia romana de *Iulia Babba Campestris*.

11. PLIN., *nat.*, XXXI, 94, señalaba que el pez *escomber*, con el que se fabricaba el *Garum*, tenía importantes factorías en Cartagena, y que se pescaban en grandes cantidades en la *Mauretania* y en la *Baetica*, citando el puerto de *Carteia* como especialmente importante para estas actividades.

12. N. BEN LAZREG, M. BONIFAY, A. DRINE, P. TROUSSET, *Production et commercialisation des salasamenta de l'Afrique ancienne*, en *Productions et exportations africaines. Actualités archéologiques en Afrique du Nord Antique et Médiévale*, *VI^e Colloque international sur l'histoire et l'arqueologie de l'Afrique du Nord (Pau oct. 1993)*, Paris 1995, pp. 103-42. En la discusión de las aportaciones, en la intervención de Lenoir (*ibid.*, p. 141), el autor señalaba que no existían pruebas de que las construcciones industriales del salazón de pescado fueran anteriores a la conquista romana.

grafe de Roma que menciona a un personaje, *Titus Claudius Decimus*, que ejercía en la capital imperial como *negotians salsamentarius et vinarius maurarius*[13]. Representa un momento en el cual las producciones de salmueras y de vino mauretano, sin mayores precisiones, se exportaban a la ciudad de Roma[14].

Estos datos nos parecen relativamente seguros, si bien precisan de cierta matización. Las exploraciones en las dos principales factorías de salazón, conocidas hasta hace bien poco, los complejos de *Lixus* y el de grandes dimensiones de *Cotta*, fueron realizadas sobre todo en excavaciones muy antiguas, realizadas con metodología arcaica por parte de César Luis de Montalbán (*Lixus* años veinte y treinta, *Cotta* años cincuenta). Las fotografías conservadas así lo prueban. En el conjunto núm. 10 de *Lixus*, con un menor nivel de arrasamiento, sobre la cronología, la falta de indicaciones correctas por escrito de Montalbán impide tener datos más concretos. En todo caso, un pequeño sondeo posterior ofreció material del siglo I a.C. La amplísima remoción de tierra, y el vaciado del espacio, convierten en algo más problemática la elevación a definitiva de la cronología de la explotación industrial.

Situación bastante parecida puede señalarse acerca de la industria de salazones de pescado de *Cotta*, situada en Tánger junto a Ras Achakar[15]. La misma en su mayor parte fue excavada por el mismo Montalbán, exiliado después de la guerra civil española, en los años cuarenta y cincuenta desarrolló excavaciones en la ciudad internacional de Tánger (hasta el año 1956), sacando a la luz el complejo de *Cotta*[16]. En cualquier caso, pese a la confusa cronolo-

13. *CIL* VI, 9676.

14. Debe tenerse en cuenta también la cuestión de las ánforas con referencia a producción en *Tingi* o en *Lixus*, especialmente datadas en el siglo I, y ya señaladas por Bernard Liou; vid, en fechas recientes, GOZALBES, *Notas sobre las relaciones hispano-tingitanas*, cit., pp. 133-5; L. CERRI, *Tituli picti di Lixus et Tingis*, en *L'Africa romana XVI*, pp. 2175-82.

15. PLIN., *nat*., XXXII, 11, menciona la pesca del espadón (*gladius*) en la costa africana del Atlántico, en el lugar conocido con el nombre de Cotta. Este mismo autor, *nat*. XXXII, 94, cita la intensa pesca de la caballa (*scombros*) en las costas de Mauretania. Finalmente, ISIDORO DE SEVILLA, *etim*., XII, 6, 47, copiando fuentes de época romana, afirmaba que en la costa atlántica de la Mauretania, no lejos del río Lixus, existía una cantidad enorme de calamares (*loligos*), que llegaban a salir del mar y a poner en peligro los barcos.

16. Sobre la de *Cotta*, las conclusiones de Montalbán en A. I. LAREDO, *Recientes descubrimientos arqueológicos en la zona internacional de Tánger*, en *Actas I Congreso*

gía, no cabe duda de que el lugar era ya entonces bien identificado con una fábrica de salazones, aunque la cronología más expresamente romana ya fue apuntada como acertada interpretación en esos mismos momentos [17].

Por el contrario, en los últimos años a estos dos grandes conjuntos, junto a un gran número de instalaciones más reducidas, se ha unido el de las fábricas de salazón de pescado romanas de Ceuta, la antigua *Septem Fratres*. En estos casos, los datos resultan importantes, por cuanto la metodología de excavación realizada es más moderna. El estudio de las mismas muestra un inicio, bastante modesto, en época del mismo Iuba II, cuando se establecieron las primeras piletas de salazón en el extremo occidental del istmo ceutí. A partir de ahí, el conjunto de factorías se fue extendiendo ampliamente en sentido Oeste-Este, y también con una cronología que fija el cenit de la producción en algún momento del siglo III [18].

En lo que respecta a las fuentes literarias, en el caso del África más occidental la imagen vendría alterada precisamente por la perspectiva del exotismo africano. En cierta forma, el exotismo se

Arqueológico del Marruecos español, Tetuán 1953, pp. 360-1: «nos dice el Sr. Montalbán que esta estación parece deber su origen a la fundación de una estación de pesca que cree ser focense-púnico-cartaginesa, a juzgar por los estratos por él descubiertos hasta la fecha».

17. *Ibid*., p. 360 menciona la excavación de la gran cisterna y de 18 «chancas», es decir piletas para el salazón de pescado; TARRADELL, *Marruecos antiguo*, cit., p. 134: «los servicios de la administración internacional de Tánger están excavando unas ruinas situadas en la playa que se abre al sur del promontgorio de Ras Achakar. Una factoría de este tipo ha sido ya exhumada compuesta por un recinto con tres frentes de depósitos abiertos y una gran piscina subterránea central»; M. EUZENNAT, *L'Archéologie marocaine de 1955 et 1957*, «BAM», 2, 1957, p. 220.

18. J. BRAVO, J. M. HITA, P. MARFIL, F. VILLADA, *Nuevos datos sobre la economía del territorio ceutí en época romana: las factorías de salazón*, en *Actas II Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar (Ceuta 1990)*, Madrid 1995, II, pp. 439-54; N. VILLAVERDE, F. LÓPEZ PARDO, *Una nueva factoría de salazones en Septem Fratres (Ceuta). El origen de la localidad y la problemática de la industria de salazones en el Estrecho durante el Bajo Imperio*, en las mismas *Actas*, II, pp. 455-72; N. MARÍN *et al*., *Excavación arqueológica de urgencia en la parcela 13 de la Gran Vía ceutí: resultados preliminares*, en las mismas *Actas*, II, pp. 473-82; F. VILLADA y J. M. HITA, *El asentamiento romano de Ceuta*, en *L'Africa romana X*, pp. 1207-39; D. BERNAL CASASOLA, J. M. PÉREZ RIVERA, *Un viaje diacrónico por la Historia de Ceuta. Resultados de las intervenciones en el Paseo de Las Palmeras*, Ceuta 1999; J. M. PÉREZ RIVERA, *Ceuta y el mar en la antigüedad clásica*, *Ceuta de la prehistoria al fin del mundo clásico*, en *V Jornadas de Historia de Ceuta (Ceuta 2002)*, Ceuta 2005, pp. 147-70.

convertiría para los Romanos en una especie de profecía autocumplida, debido a la diferencia en algunos de los recursos allí presentes. A este respecto, sin duda, es Caio Plinio, quien después de la conquista romana ofrece una imagen particularmente exótica, si se quiere "colonial", de la economía de la *Tingitana*; Plinio no habla prácticamente nada de lo que eran las producciones agrícolas, no sólo en el libro V, al tratar de la provincia, sino tampoco en los libros en los que trata de las modalidades de trigo, del aceite, o de las distintas clases de uvas y su utilización para la fabricación de vino.

Por el contrario, el enciclopedista latino, en un texto que ya destacamos en su momento, se extendía acerca de los productos exóticos que atrajeron a los Romanos en el país:

equidem minus miror incomperta quaedam esse equestris ordinis viris, iam vero et senatum inde intrantibus, quam luxuriae, cuius efficacissima vis sentitur atque maxima, cum ebori, citro silvae exquirantur, omnes scopuli Gaetuli muricibus ac purpuris[19].

El testimonio de Plinio es expresivo de su opinión sobre la riqueza que encerraban las tierras del Occidente africano. Frente a la silenciada agricultura, y la escasísima alusión a las explotaciones pesqueras, destacaba una visión de zona productora de elementos exóticos de carácter suntuario. No es solamente este párrafo, por lo demás muy significativo, acerca de su opinión al respecto. En el libro IX, en el que trata de la púrpura, indicaba que la de mayor estima procedía, entre otras zonas, de la costa gétula del Oceáno[20]. Recordaba que el rey Iuba II había instalado importantes factorías en unas islas: *in quibus Gaetulicam purpuram tingere instituerat*[21]. Y también Pomponio Mela menciona ese litoral que tampoco era infecundo: *Nigritarum Gaetulorumque passi vagantium ne litora quidem infecunda sunt, purpura et murice efficacissimus ad tigendum, et ubique quae tinxere clarissima*[22].

19. PLIN., *nat.*, V, 12.

20. PLIN., *nat.*, IX, 117.

21. PLIN., *nat.*, VI, 201. Existe una amplísima discusión tradicional acerca de la identificación de estas islas, para unos los islotes de Mogador (Essaouira), para otros las islas Canarias.

22. MELA, III, 10.

Las roquedades del mar daban el producto para la púrpura y los tintes[23], pero además esos bosques explorados daban el marfil y el cidro. Sobre el márfil además Plinio es muy explícito en el libro VIII. En el mismo señalaba que los elefantes eran producidos en el conjunto del Norte de África, y eran cazados por todas partes en busca del marfil. Describe el procedimiento de caza por parte de los indígenas, mediante fosas[24]; aunque eran más pequeños que los de la India, existían y eran cazados desde las Sirtes hasta la *Mauretania*[25]. Todavía a comienzos del siglo II la caza en las *Mauretaniae* era muy frecuente, como muestran los escritos de Marcial, pero después el animal desapareció del Norte de África, con toda probabilidad debido a su caza masiva.

El otro producto que atrajo la atención especialmente de los Romanos fue la madera preciosa. Plinio se extiende al respecto en el libro XIII. Así mencionaba los grandes bosques de cidros (= *Thuya articulata*) del Atlas. Refiere que sobre los mismos ya había tratado, en efecto así lo había hecho al tratar de la expedición de Suetonius Paulinus en el Atlas marroquí[26], y ahora volvía a tratar sobre la cuestión, destacando en la *Mauretania* la fabricación de las mesas con esta madera:

Atlas mons peculiari proditur silva, de qua diximus. Confines ei Mauri, quibus plurima arbor citri et mensarum insania[27].

Utilizará en ese momento un recurso sociológico del momento, al considerar que eran preciadas por los hombres, mientras las mujeres sentían atracción por las perlas: *quas feminae viris contra margaritas regerunt*.

El enciclopedista latino se extiende a continuación en los altísimos precios pagados por algunas mesas singulares de procedencia

23. Al respecto, A. JODIN, *Les etablissements du roi Juba II aux iles Purpuraires (Essaouira)*, Tánger 1967. La cronología de los restos arqueológicos de Mogador marca un inicio en la época del cambio de Era, con un periodo muy potente inicial, una continuidad en los primeros decenios posteriores a la conquista romana, y una desaparición en los inicios del siglo II. Coincide con la cronología que mantenemos para la explotación de los recursos suntuarios. En el caso de la púrpura y los tintes, la desaparición podría estar en relación con el desarrollo de imitaciones de menor precio.

24. PLIN., *nat.*, VIII, 24.

25. PLIN., *nat.*, VIII, 32.

26. PLIN., *nat.*, V, 14-15.

27. PLIN., *nat.*, XIII, 91.

mauretana: así Cicerón llegó a pagar nada menos que medio millón de sestercios, pese a que su fortuna no era muy grande; Gallo Asinio, cónsul de época de Augusto y Tiberio, llegó a pagar el doble por otra de estas fabulosas mesas; dos mesas de la herencia del rey Iuba II fueron compradas la primera por un millón dos cientos mil sestercios, y la otra por muy poco menos; recientemente la más cará, un millón trescientos mil sestercios, se había perdido en un incendio, lo que equivalía ciertamente a *latifundi taxatione*[28]. Pero aún y así, las de mayor calidad conocidas eran una procedente de los bienes del rey Ptolomeo de la *Mauretania*, una propiedad de un liberto de Tiberio, y finalmente otra de este último emperador[29].

Se extiende el enciclopedista latino en otros detalles acerca de estas costosísimas producciones de las *Mauretaniae*. Así cita como las más estimadas aquellas que estaban compuestas de un solo tronco que arrancaba de su raiz en la tierra, destacando que la madera mantenía un olor o aroma precioso, y que las mejores producciones eran del monte *Ancorarius* (actual Argelia), pero que allí ya estaba extinguido: *Ancorarius mons vocatur citerioris Mauretaniae, qui laudatissimum dedit citrum, iam exhaustus*[30].

Despues Plinio describe las características de las principales, en lo que se refiere a las vetas y también a los colores de la madera[31].

Mayor interés representa la descripción del trabajo realizado en las *Mauretaniae* por parte de los indígenas, con algunas fases de la transformación de su madera:

virides terra condunt barbari et inliunt cera artifices vero frumenti acervis imponunt septenis diebus totidem intermissis, mirumque ponderi quantum ita detrahatur[32].

Recoge el testimonio de unos naúfragos, que señalarían que la madera de *citrus* en su estancia en el agua de mar tomaba una enorme densidad y se hacía incorruptible; el mejor método para mantener la belleza de las mesas era frotarlas con las manos bien secas, especialmente cuando éstas se hallaban límpias, y el vino no las

28. PLIN., *nat.*, XIII, 92.
29. PLIN., *nat.*, XIII, 93.
30. PLIN., *nat.*, XIII, 95.
31. PLIN., *nat.*, XIII, 96-97.
32. PLIN., *nat.*, XIII, 99.

afectaba. Por todo ello, la madera de *citrus* formaba parte en ese tiempo de la vida elegante[33].

En suma, el testimonio de Plinio representa un momento en el que la economía de las *Mauretaniae* recién incorporadas al Imperio Romano planteaba una atracción básica por sus productos exóticos. Se trataba de una economía puramente colonial, centrada en una provincia con animales y materiales extraños, pero susceptibles de atraer la atención y el interés. No obstante, estos intereses dejaron de manifestarse en momentos posteriores. Sin duda, todavía en el siglo II existen algunos elementos que nos hablan de la existencia de cierta explotación de la púrpura, del marfil, de la madera de cidro, incluso de animales extraños para los anfiteatros, pero de una forma cada vez más residual.

Es cierto que para algún aspecto de ese exotismo todavía disponemos del testimonio de Solino. Por ejemplo, cuando nos habla de la *Mauretania Tingitana* e indica que esta provincia arrancaba de los *Septem Montibus* (zona de Ceuta), y de los numerosos elefantes de ese territorio:

provinciis Mauritanis Tingitana, qua solstitiali plagae obvia est, quaque porrigitur ad Internum mare, exsurgit montibus septem: qui, a similitudine, Fratres appellati, freto imminent. Hic montes elephantis frequentissimi, submonent a principio hoc animantium genus dicere. Igitur elephanti juxta sensum humanum intellectus habent, memoria pollent, siderum servant disciplinam. Luna nitescente gregatim amnes petunt, mox exspersi liquore, solis exortum motibus, quibus possunt, salutant: deinde in saltus revertuntur[34].

No obstante, como es bien sabido, Solino siguió directamente los datos del texto de Plinio, por lo que no sirve para reflejar la pervivencia de los elefantes que, con casi total seguridad, ya estaban extinguidos en el momento en el que escribía textos como el recogido más arriba. Las exportaciones de madera de cidro, sin duda, se mantuvieron algún tiempo más, como muestra la presencia en Roma en época del emperador Adriano de una corporación de negociantes de esta madera, *negotiantes citriarii*, documentados por la epigrafía[35]. Todavía Estacio hablaba de forma retórica de las prin-

33. PLIN., *nat.*, XIII, 100.
34. SOL., 25.
35. *CIL* VI, 33855; CARCOPINO, cit., p. 41.

cipales riquezas existentes en el mundo, citando entre ellas las minas de oro de Hispania, la plata de las montañas de Dalmacia, las ricas cosechas de África, el trigo de Egipto, las perlas procedentes de los mares orientales, el marfil de la India, y los cidros del país de los Massiles[36].

El exotismo de la economía mauretana se fue agotando a lo largo del siglo II, al tiempo que de forma creciente la economía se asentaba en la tierra y en el mar, en la producción y exportación de productos agrícolas y pesqueros. Los mismos sustituyeron en el interés de la explotación colonial a los productos suntuarios de carácter exótico. De esta forma se transformó la situación geoeconómica de las *Mauretaniae* en el seno del Imperio Romano, al tiempo que también éste se transformaba. Basta con observar el testimonio ya tardío de la *Expositio totius mundi et gentium*:

Mauretaniae terram, in quas gens inhabitat hominum barbarorum vitam et mores feros habentium. Haec provincia in vestibus negotiatur et in mancipiis; frumento multo abundant[37].

Las *Mauretaniae*, aparte de los hombres bárbaros, se caracterizaban por comerciar con vestidos y en esclavos, indicando que disponía de abundante trigo, y destacando en este caso la capital de la *Caesariense*. Si contraponemos este texto a otros territorios africanos, observamos que de la Numidia se indica que era abundante en frutos, siendo por tanto autosuficiente en los productos agrícolas, comerciaba con vestidos y con magníficos animales (caballos). Finalmente, el África poseía abundancia en todo, disponía de toda clase de bienes; frutos, caballos, y además surtía de aceite a todo el mundo, condición en la que había desplazado a Hispania. Vemos a finales del siglo III, fecha probable de la información del Occidente, unas *Mauretaniae* con cierta producción agrícola, pero cuyas actividades de exportación principales se centran en el sector textil, sin duda importantísimo pero acerca del que tenemos escasas noticias, y en la exportación de esclavos, en unos momentos en los que la esclavitud estaba en plena decadencia. La imagen de exotismo, siempre presente, por la desaparición de los recursos utilizados, había dejado paso a la de barbarie.

36. STAT., *silv.*, III, 3.
37. *Expos. tot. mund.*, LX.; *GGM*, II, p. 526.

Por su parte, Isidoro de Sevilla, con una información probablemente también basada en la situación en la misma época, informa de la importancia de las exportaciones de mármol numídico, de la riqueza agrícola de las zonas septentrionales de Argelia, pero de la Tingitana se limita a mencionar los aspectos referidos a su fauna de carácter exótico. Así indica que el territorio marroquí poseía muchas fieras, recordemos los leones existentes en el Atlas hasta el siglo XIX, en Tánger hasta el XVII, y en la zona de Ceuta hasta el siglo XV, pues allí pasó el rey castellano Enrique IV para la cacería de los mismos; también destaca la existencia de muchos monos, que nosotros hemos conocido en el Yebel Musa y en el Bu Zeitun en Tetuán, indicando también la existencia de avestruces, citadas por otras fuentes, y de dragones, modalidad de saurio que también pervivió en el país. Quizás lo más interesante sea su referencia a que en el pasado había producido muchos elefantes, pero que en su época sólo se conocían los de la India[38].

El texto de Isidoro muestra esa concreción del exotismo en aspectos no productivos, es decir, simplemente en los que se refiere a una fauna peculiar. Más allá de la cuestión de la antigua extinción de los elefantes, detectamos la inexistencia de mención alguna a producciones económicas. Por el contrario, sobre la *Mauretania Caesariensis* y sobre la *Numidia* destaca aspectos, en ambos casos referidos a la fertilidad productiva de las regiones mediterráneas, así como acerca de la producción de mármol numídico. La marginalidad del extremo Oeste africano se manifiesta en la desaparición de alusiones a sus producciones económicas.

38. ISID., *orig.*, XIV, 5, 12.

Virginie Bridoux

Les «imitations» de céramiques à vernis noir en Numidie et en Maurétanie (IIIe-Ier siècles av. J.-C.): état des recherches

Ces productions [1] sont attestées sur tous les sites de Numidie et de Maurétanie pour lesquels nous disposons de données précises quant aux découvertes de matériel (FIG. 1). Relativement abondantes dans les niveaux archéologiques des IIIe-Ier siècles av. J.-C., elles restent cependant méconnues. J.-P. Morel avait le premier attiré l'attention sur l'existence de différents types et défini des groupes locaux ou régionaux [2].

Nous avons complété cette étude, en dressant l'inventaire des types et des formes recueillis sur chaque site, en tentant de les quantifier, de préciser leur datation et leur provenance. Ce travail, effectué essentiellement à partir des publications, a été enrichi par un réexamen *de visu* du matériel des Andalouses, de *Iol* (Cherchel) et de *Siga* en Algérie [3].

* Virginie Bridoux, Ecole Française de Rome.

1. Pour désigner ces céramiques, nous nous référons aux typologies de N. Lamboglia – abrégées «Lamb.» – (LAMBOGLIA, 1952) et de J.-P. Morel (MOREL, 1981). Sur le problème de l'emploi du terme «imitation»: MOREL (1992), p. 229-30.

2. MOREL (1962-65), p. 118-23; MOREL (1968), p. 65-6.

3. Nous résumons ici les résultats de notre étude réalisée dans le cadre d'une thèse de doctorat: BRIDOUX (2006b), sous la direction de M. Lenoir (Paris I). Notre séjour en Algérie a été financé grâce à l'obtention de la bourse «Aires culturelles» du Ministère des affaires étrangères en France. Nous remercions M. Betrouni, directeur du Patrimoine à Alger, A. Ghessab, ancien directeur de l'Agence Nationale d'Archéologie à Alger, et M. Meshoub, directeur du Musée d'Oran, qui nous ont autorisée à examiner une partie du matériel contenu dans les réserves des Musées de Cherchel et d'Oran.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 609-636.

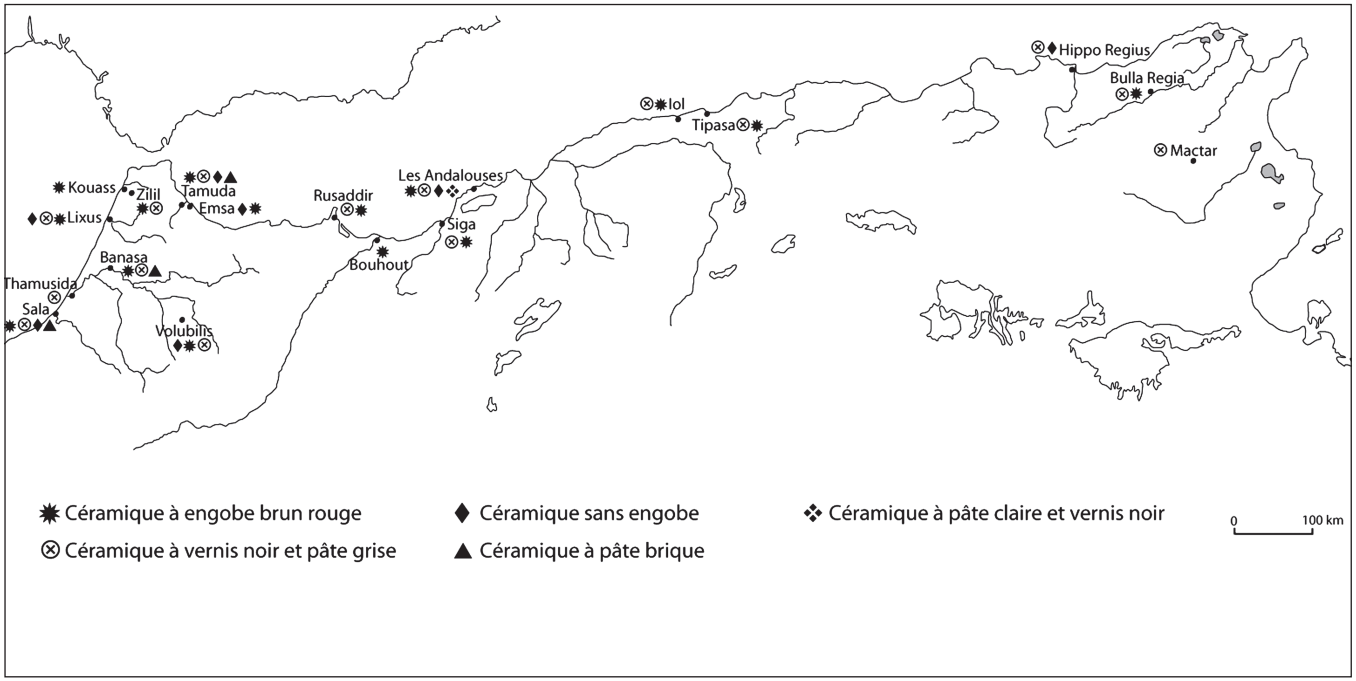


Fig. 1: Distribution des «imitations» de céramiques à vernis noir en Numidie et en Maurétanie (d'après Bridoux, 2006b).

1
Céramiques à engobe brun rouge (TAB. 1)

Ces productions à cuisson oxydante sont constituées d'un engobe de couleur brun rouge à orangé, présentant parfois des traces de coulures, et d'une pâte généralement claire. Nous savons que plusieurs ateliers de Méditerranée occidentale les ont fabriquées: *Ebusus*, *Gades* et probablement Kouass[4].

Tableau 1: Les formes de céramiques à engobe brun rouge en Numidie et en Maurétanie.

Formes	*Iol*	*Bulla Regia*	*Tipasa*	Andalouses	*Siga*	*Lixus*	*Rusaddir*	*Zilil*	Kouass	*Banasa*	*Tamuda*	*Volubilis*	Bouhout	*Sala*
Lamb. 2						X						X		
Lamb. 3								X						
Lamb. 6	X	X				X								
Lamb. 5, 5/7, 7			X	X		X		X			X			
Lamb. 19		X												
Lamb. 21							X							
Lamb. 22									X					
Lamb. 23	X	X	X	X		X		X	X				X	
Lamb. 21/27						X			X					
Lamb. 25						X								
Lamb. 25/27						X					X			
Lamb. 27	X	X	X	X		X	X	X	X			X		
Lamb. 28	X					X			X	X				X
Lamb. 31						X								
Lamb. 34			X											
Lamb. 36				X	X	X		X						
Lamb. 40									X					
Lamb. 48				X										
Lamb. 55	X			X										
Rilled rim plate									X					
Rolled rim plate									X					
Oenochoé									X					
Lampe									X					

4. Pour *Ebusus*, RAMÓN TORRES (1994), p. 42-9 et 61-2. Pour *Gades*, NIVEAU DE VILLEDARY Y MARIÑAS (2003), p. 212-4. Pour Kouass, KBIRI ALAOUI (2003), p. 408-69.

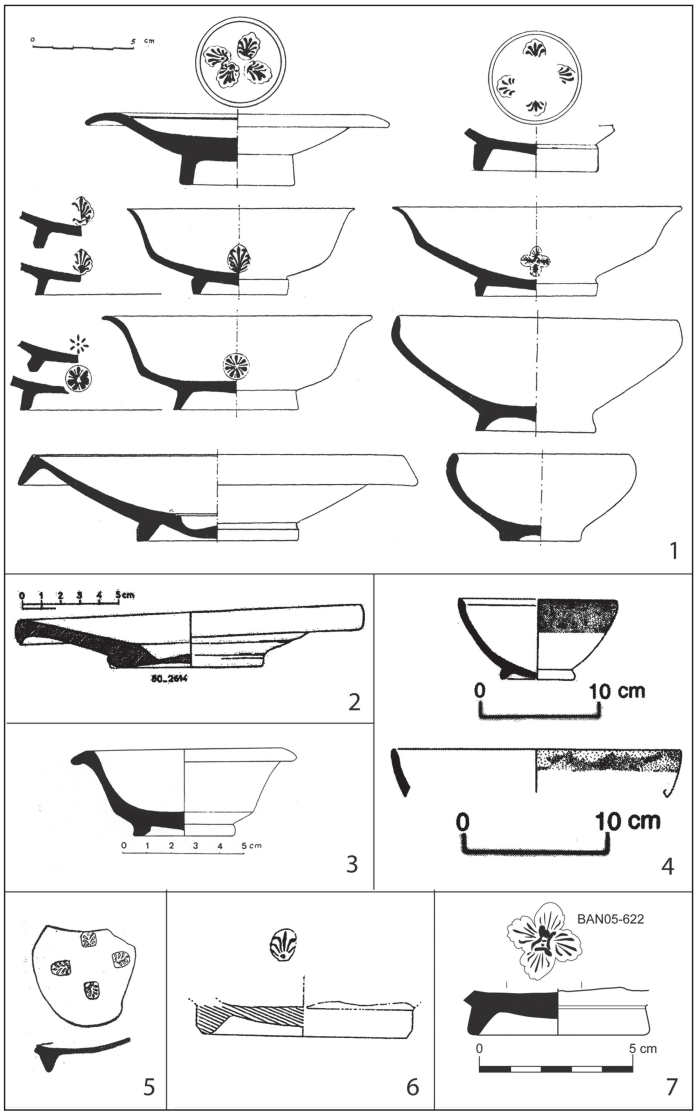


Fig. 2: Céramiques de type Kouass: 1) Kouass (d'après Ponsich, 1969, figs. 3, 4, 7 et Id., 1969-70, fig. 5); 2) *Zilil*, (d'après Akerraz *et al.*, 1981-82, pl. XVIII); 3) *Volubilis* (d'après Boube, 1985-86, pl. IV); 4) *Rusaddir* (d'après Villaverde Vega, 2004, figs. 17 et 19); 5) Emsa (d'après Tarradell, 1960, p. 83 [sans échelle]); 6) *Tamuda* (d'après El Khayari, 1996, fig. 110); 7) *Banasa* (inédit, Mission archéologique franco-marocaine de *Banasa*).

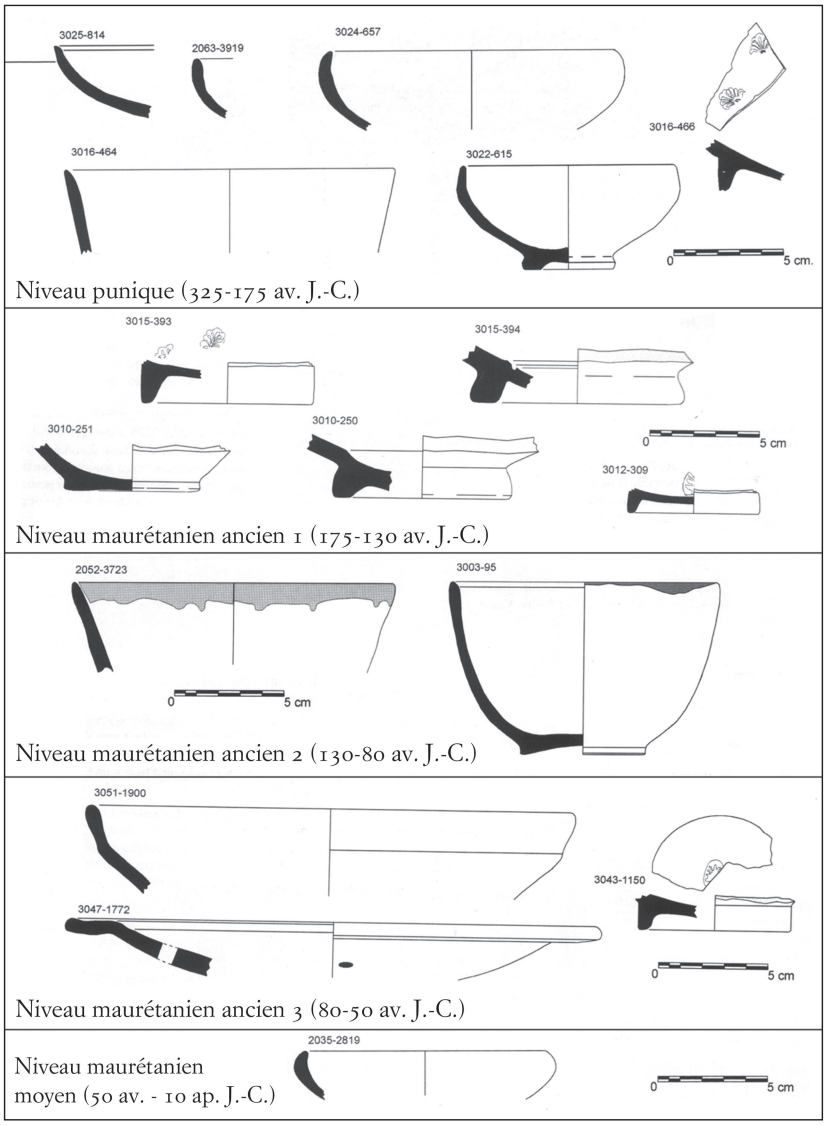


Fig. 3: *Lixus*, céramiques de type Kouass (d'après Aranegui, 2005, p. 89, 91, 93, 96, 143).

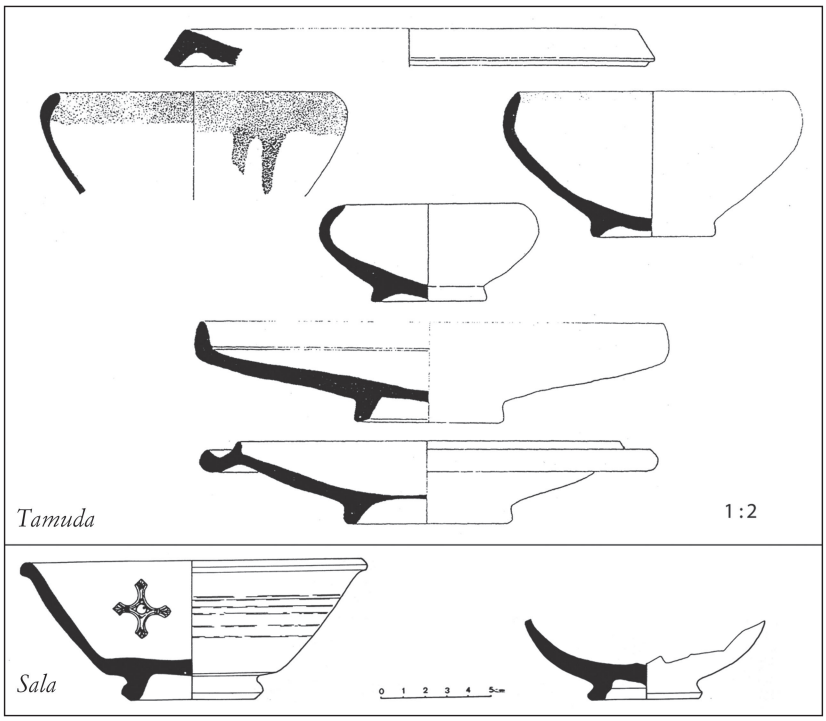


Fig. 4: Céramiques de type Kouass (?) (d'après El Khayari, 1996, figs. 83 et 93-94; Boube, 1985-86, pl. XVIII).

1.1. Céramiques à engobe brun rouge en Maurétanie occidentale

Ces céramiques, connues sous le nom de «type Kouass», ont été étudiées par M. Kbiri Alaoui, qui a réexaminé le matériel mis au jour par M. Ponsich dans les années 1960 à Kouass[5] et par A. M. Niveau de Villedary y Mariñas, qui a travaillé sur le matériel de la région de *Gades*. Cette dernière a montré que cette production avait été fabriquée en Andalousie afin de pallier la fin des importations attiques[6]. Si les grandes caractéristiques de ces céramiques sont désormais connues, il s'avère nécessaire de mesurer leur diffusion géographique. Nous sommes ainsi dans l'incapacité de préci-

5. Ponsich (1969), p. 56-80; Kbiri Alaoui (2003), p. 408-57.
6. Niveau de Villedary y Mariñas (2003), p. 279-81.

ser si toutes les céramiques à engobe brun rouge recueillies sur les sites de Maurétanie occidentale appartiennent au type Kouass. C'est notamment le cas de la plupart des céramiques à engobe brun rouge exhumées à *Sala* (FIG. 4)[7], à *Volubilis*[8], où nous savons néanmoins qu'une coupelle Lamb. 2 publiée par J. Boube présente assurément les caractéristiques des céramiques de type Kouass (FIG. 2)[9], et à *Tamuda* (FIG. 4)[10], où une base pourvue d'une décoration de palmettes peut cependant être rattachée, d'après son décor, aux productions de type Kouass (FIG. 2)[11]. Nous ne connaissons pas non plus, hormis dans le cas de *Lixus*[12], l'origine des céramiques de type Kouass signalées à *Zilil*, *Rusaddir* (Melilla), Bouhout, *Banasa* et Emsa (FIGS. 2-3)[13]. Par ailleurs, nous ne disposons pas de données quantitatives précises, mais ces céramiques paraissent surtout fréquentes à Kouass et à *Lixus* et ne semblent pas avoir été recueillies en grande abondance sur les autres sites (moins d'une vingtaine d'objets). Une étude d'ensemble sur ce matériel s'avère donc nécessaire.

Il faut également s'intéresser à l'existence d'une production tardive en Maurétanie occidentale. Dans les ateliers de la baie gaditaine, la fabrication des céramiques de type Kouass se poursuit jusqu'à la fin du II^e^ siècle av. J.-C.[14]. Selon M. Kbiri Alaoui, leur fabrication à Kouass après le III^e^ siècle av. J.-C. est peu probable. A. M. Niveau de Villedary y Mariñas a en effet déterminé deux étapes dans la production gaditaine, la première influencée par les modèles attiques, la seconde, à partir du II^e^ siècle av. J.-C., par les modèles campaniens. Les objets recueillis à Kouass appartiennent de façon générale à la première génération (FIG. 2)[15]. Les céramiques de type

7. BOUBE (1985-86), p. 155-60.

8. JODIN (1987), p. 260-1.

9. BOUBE (1985-86), pl. IV, 2; ARANEGUI (2005), p. 137-8.

10. EL KHAYARI (1996), p. 158-9.

11. EL KHAYARI (1996), p. 186, fig. 110; ARANEGUI (2005), p. 139.

12. L'étude des pâtes révèle que certains de ces objets furent probablement produits à Kouass, d'autres à *Gades* et sans doute dans des ateliers encore non identifiés. ARANEGUI (2005), p. 134-8.

13. Pour *Zilil*, KBIRI ALAOUI (2004), p. 200. Pour Melilla, VILLAVERDE VEGA (2004), p. 1850, 1854-5. Pour Bouhout, ARANEGUI (2005), p. 138. Pour *Banasa*, ARHARBI, KERMORVANT, LENOIR (2001), p. 150; ARHARBI, LENOIR *et al.* (2006), p. 2154. Pour Emsa, TARRADELL (1960), p. 83.

14. NIVEAU DE VILLEDARY Y MARIÑAS (2004), p. 677.

15. NIVEAU DE VILLEDARY Y MARIÑAS (2003), p. 175-95; KBIRI ALAOUI (2003), p. 455-6.

Tableau 2: Les formes de céramiques à engobe brun rouge du Ier siècle av. J.-C. en Maurétanie occidentale.

Formes	*Lixus*	*Zilil*	*Banasa*	*Tamuda*	*Volubilis*	*Sala*
Lamb. 2	X				X	
Lamb. 3		X				
Lamb. 5	X	X		X		
Lamb. 6	X					
Lamb. 8						X
Lamb. 23	X	X	X			
Lamb. 25	X			X		
Lamb. 27	X	X		X	X	
Lamb. 28	X					
Lamb. 31	X					
Lamb. 36	X	X				

Kouass sont pourtant encore présentes au Ier siècle av. J.-C. dans plusieurs établissements de Maurétanie occidentale (TAB. 2)[16], même si les fouilles récentes de *Lixus* permettent de constater qu'elles diminuent alors quantitativement[17]. Les formes alors représentées appartiennent à un répertoire essentiellement inspiré des modèles campaniens (céramique campanienne A et de Cales, TAB. 2) et on notera la présence, sur une coupelle Lamb. 28 de *Sala*, d'un timbre en losange typique des productions à vernis noir de Cales (FIG. 4)[18]. De plus amples recherches archéologiques sur le site de Kouass, qui n'a été dégagé que de façon très partielle dans les années 1960, seront nécessaires pour tenter de résoudre la question de l'origine de ces productions tardives.

1.2. Céramiques à engobe brun rouge en Numidie et en Maurétanie orientale

Nous avons relevé leur présence dans la nécropole des Andalouses (6 objets, FIG. 5), à Cherchel (au moins une vingtaine d'exemplai-

16. C'est le cas à *Lixus* (ARANEGUI, 2005, p. 90-5), à *Zilil* (HESNARD, 1981-82, p. 204), à *Banasa*, à *Tamuda*, à *Volubilis* et sans doute à *Sala* (*supra* notes 7, 9, 11, 13).

17. ARANEGUI (2005), p. 97, fig. 12.

18. BOUBE (1985-86), p. 155 et pl. XVIII, 5 (incinération 83 de la nécropole Bab Zaer).

res, FIG. 5), dans la nécropole de *Tipasa* (11 objets, FIG. 6), à *Bulla Regia* (en faible quantité, FIG. 6), et à *Siga* (1 objet)[19].

Ces productions sont-elles issues d'ateliers locaux ayant repris à leur compte les techniques hellénistiques et italiennes, ou sont-elles des importations? Nous n'avons pour le moment aucun élément permettant de démontrer leur fabrication sur les sites de Numidie et de Maurétanie orientale. Dans la nécropole des Andalouses, deux patères (formes Lamb. 23 et 36) et un bol (forme Lamb. 27) correspondent vraisemblablement à des productions d'Ibiza (FIG. 5)[20]. À Cherchel, N. Benseddik et T. W. Potter, auteurs de la fouille du Forum, considèrent cette production comme probablement locale. Cette interprétation doit être prise avec précaution[21]. Des analyses pétrographiques effectuées sur certains fragments ont indiqué une absence de calcaire et une abondance de cristaux de quartz. Le nombre, la taille et la qualité de ces derniers sont très variables[22], indiquant plus vraisemblablement des origines diverses. La diversité des pâtes et sans doute, donc, des provenances, peut également être observée à *Tipasa*[23].

L'analyse du catalogue des découvertes dressé par les auteurs de

19. Pour les Andalouses, VUILLEMOT (1965), tombe XXXIX, p. 359 (objet n° 2, Lamb. 36), caveau IV, p. 406 (objet n° 9, Lamb. 55), tombe XXXIX, p. 359 (objet n° 3, Lamb. 23), tombe XXXII, p. 354 (objet n° 2, Lamb. 27), tombe LXX, p. 378 (objet n° 5, Lamb. 27), tombe CIX, p. 387 (objet sans numéro, Lamb. 48). Pour Cherchel, BENSEDDIK, POTTER (1993), p. 274 et 284, fig. 61, n^{os} 11-12, 14-19, et fig. 67, n^{os} 25-28. Pour *Tipasa*, LANCEL (1968), p. 117-8; BOUCHENAKI L., BOUCHENAKI M. (1970), p. 143-4, 146, figs. 10-12, objets n^{os} 3, 8, 9, 11, 25, 27. Pour *Bulla Regia*, BROISE, THÉBERT (1993), p. 174, 187, 194-5. Pour *Siga*, VUILLEMOT (1971), p. 69.

20. BRIDOUX (2006a), p. 1660-3. Cette constatation nous invite à revenir sur la carte de diffusion des céramiques de type Kouass, établie par A. M. Niveau de Villedary y Mariñas, qui englobe le site des Andalouses, d'autant que l'auteur n'a pas examiné *de visu* ces objets: NIVEAU DE VILLEDARY Y MARIÑAS (2003), p. 261.

21. Aucun élément particulier n'est souligné dans la description de ces tessons. Voir par exemple BENSEDDIK, POTTER (1993), n^{os} 482, 497, 529 du catalogue.

22. BENSEDDIK, POTTER (1993), p. 308.

23. S. Lancel indique avoir mis au jour des tessons à pâte non épurée et dégraissants siliceux, d'autres à pâte saumon foncé et assez bien épurée, d'autres encore à pâte jaune soufré et épurée. L. et M. Bouchenaki signalent des pâtes de couleur chamois-beige, marron clair, ou encore verdâtre, et généralement mal épurées. Deux objets présentent néanmoins une pâte fine. Quant aux découvertes de *Bulla Regia*, nous détenons seulement des informations sur la couleur des argiles, différences de tonalités qui peuvent être liées aux conditions de cuisson. Nous n'avons pas de description relative à l'objet de *Siga*. *Supra* note 19.

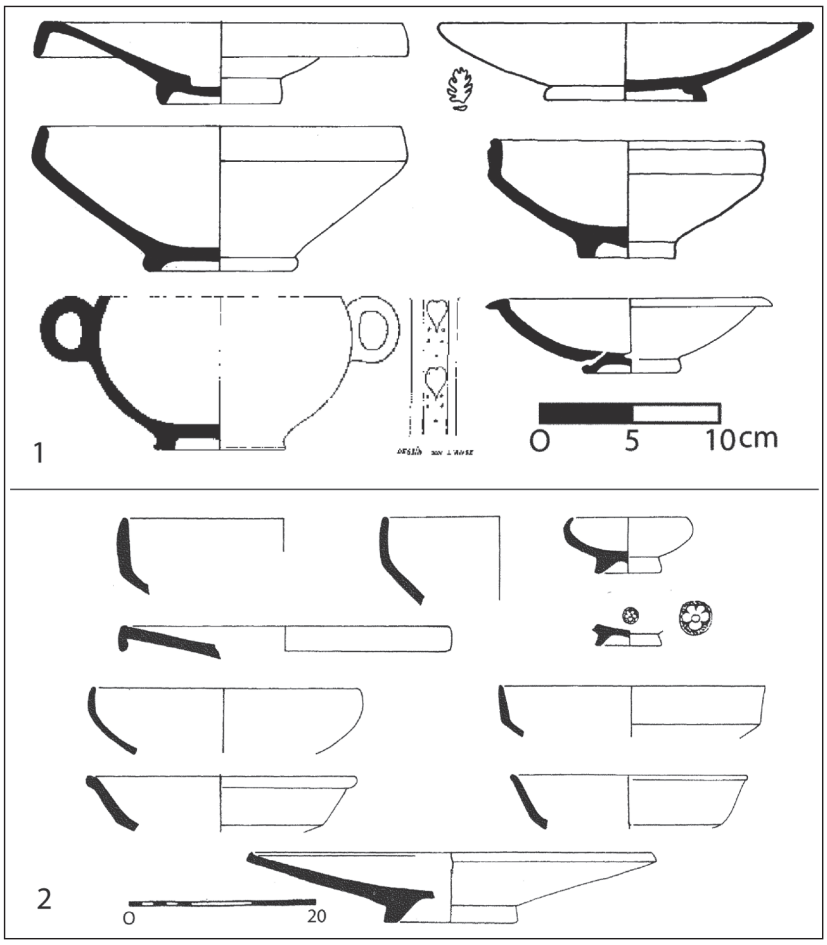


Fig. 5: Céramiques à engobe brun rouge: 1) Les Andalouses (d'après Vuillemot, 1965, p. 354, 359, 378, 387, 406); 2) *Iol* (d'après Benseddik, Potter, 1993, figs. 61-62, 67).

la fouille du Forum de Cherchel nous révèle la fréquence du type à engobe brun rouge dans des couches archéologiques datables du IIe siècle av. J.-C. Sa présence dans les niveaux plus tardifs nous paraît résiduelle[24]. Les formes semblent d'ailleurs empruntées essentiellement

24. *Contra* N. Benseddik et T. W. Potter, selon lesquels ces objets provien-

au répertoire de la campanienne A (TAB. 1; FIG. 5). Dans les sondages du secteur des thermes Memmiens de *Bulla Regia*, ce type de production fut en particulier mis au jour dans les niveaux de construction du monument hellénistique, datables de la seconde moitié du IIe aux premières décennies du Ier siècle av. J.-C.[25]. Aux Andalouses, trois objets (formes Lamb. 23, 36 et 27) sont datables du dernier quart du IIIe au IIe siècle av. J.-C.[26], tandis qu'une patère (forme Lamb. 55) est datable du dernier quart du IIIe au milieu du IIe siècle av. J.-C.[27]. Dans les sondages que G. Vuillemot pratiqua dans les terrains Tassa et Mingeonnet, les fragments de céramiques à engobe brun rouge (formes Lamb. 23 et 5) sont apparus dans des niveaux datables du IIe siècle av. J.-C. Ils paraissent résiduels dans les niveaux du Ier siècle av. J.-C. et complètement absents dans les niveaux antérieurs au IIe siècle av. J.-C.[28]. À *Siga*, l'objet mentionné provient d'un niveau datable de la première moitié du IIe siècle av. J.-C.[29]. Enfin, à *Tipasa*, seule une patère (forme Lamb. 7) est datée du Ier siècle av. J.-C. par une fibule de la Tène II[30]. Six objets à engobe brun rouge (formes Lamb. 23 et 27) ont été mis au jour dans une même tombe étudiée et publiée par L. et M. Bouchenaki. La datation proposée pour cet ensemble, à savoir la fin du IIe - début du Ier siècle av. J.-C., doit être confirmée, car aucun élément déterminant ne vient appuyer cette interprétation[31].

draient principalement des couches du Ier siècle av. J.-C. et du Ier siècle ap. J.-C.: BENSEDDIK, POTTER (1993), p. 284. Les céramiques à engobe brun rouge sont pourtant bien présentes dans le niveau dit punique (11 exemplaires) et dans l'US 458 (8 exemplaires), datables du IIe siècle av. J.-C.: *ibid*., p. 349.

25. BROISE, THÉBERT (1993), p. 183-95.

26. BRIDOUX (2006a), p. 1662-3.

27. VUILLEMOT (1965), p. 405-6 (caveau IV). Cette datation est notamment appuyée par la présence, dans le caveau, d'un plat à poisson de forme Lamb. 23 et d'un *guttus* de forme Lamb. 45 en céramique campanienne A ancienne.

28. VUILLEMOT (1965), p. 422-42.

29. Couche inférieure du sondage S'', où figurait notamment un col d'amphore gréco-italique: VUILLEMOT (1971), p. 69.

30. LANCEL (1968), p. 117-8. Trois autres objets, découverts dans une même tombe, ne seraient pas antérieurs au milieu du Ier siècle av. J.-C., mais cette datation repose sur la localisation de la tombe, située au niveau supérieur d'utilisation de la nécropole.

31. BOUCHENAKI L., BOUCHENAKI M. (1970), p. 143-4, 146.

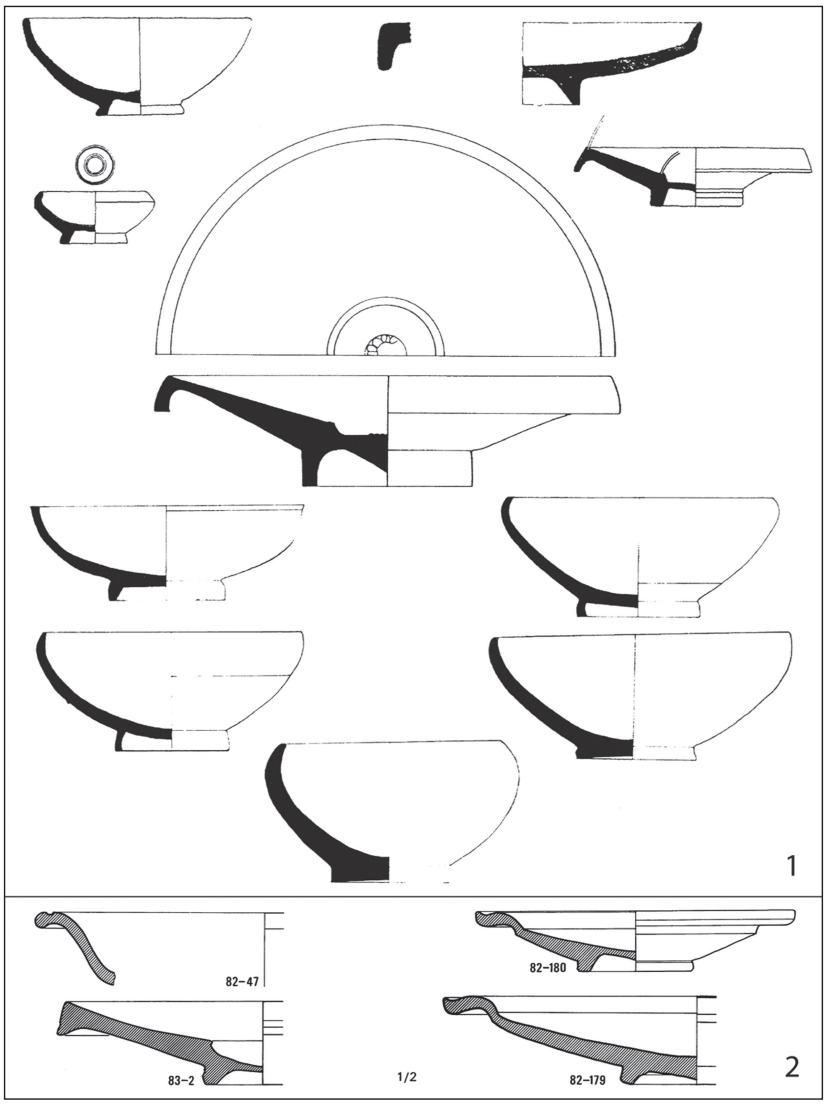


Fig. 6: Céramiques à engobe brun rouge: 1) *Tipasa* (d'après Lancel, 1968, p. 117-8 et Bouchenaki L., Bouchenaki M., 1970, figs. 12-13 [sans échelle]); 2) *Bulla Regia* (d'après Broise, Thébert, 1993, figs. 180-181, 189, 200b, 200d).

2
Céramiques à pâte grise et vernis noir (TAB. 3)

Ces productions à cuisson réductrice présentent une pâte grise et un vernis noir ou gris de diverses tonalités et qualités. Des ateliers sont connus à Ibiza et dans la baie de Cadix, tandis que d'autres sont pressentis en Sardaigne, ou encore en Afrique du nord[32].

2.1. Céramiques à pâte grise et vernis noir en Maurétanie occidentale

Généralement désignées sous le terme «type D marocain»[33], elles sont attestées sur la plupart des sites: à *Thamusida* et à *Sala*, où elles représentent près du 1/5e de la céramique à vernis noir et où prédomine largement la forme Lamb. 5/7[34]; à *Lixus*, où elles sont relativement fréquentes[35]; à *Volubilis* et Melilla, où elles paraissent moins courantes[36]. Elles sont visiblement rares à *Tamuda*[37]. Elles sont par ailleurs signalées dans les fouilles anciennes de *Banasa* (en abondance)[38], et à *Zilil* (en quantité inconnue)[39].

L'origine de cette production reste inconnue. Selon S. Girard, qui a repris les archives de fouilles d'A. Luquet, les ateliers de potiers du quartier sud de *Banasa* auraient fabriqué ces céramiques[40]. La reprise des fouilles dans le quartier sud de la ville n'a toutefois pas permis de confirmer leur production[41].

N. Villaverde Vega estime que les céramiques mises au jour à

32. Morel (1968), p. 65. Pour Ibiza, Ramón Torres (1994), p. 50; Id. (1997), p. 26. Pour Cadix, Niveau de Villedary y Mariñas (2004), p. 677, 680-1.

33. Catégorie définie par J.-P. Morel: Morel (1968), p. 65-6.

34. Morel (1965), p. 82; Boube (1985-86), p. 147-9.

35. Aranegui (2005), p. 142.

36. Pour *Volubilis*, Jodin (1987), p. 260. La présence de ces céramiques est mentionnée par l'auteur, sous l'appellation «type D de Thamusida», sans autre précision particulière. M. Majdoub fait état de 11 fragments parmi le matériel contenu dans les réserves du site, tandis que M. S. Ennaji a répertorié 39 fragments. Majdoub (2001), p. 202; Ennaji (2001), p. 60-6. Pour Melilla, Villaverde Vega (2004), p. 1851-2.

37. El Khayari (1996), p. 140, 186.

38. Girard (1981), p. 150; Id. (1984), p. 89-90.

39. Hesnard (1981-82), p. 204.

40. Girard (1981), p. 150; Id. (1984), p. 89-90.

41. Arharbi, Lenoir *et al.* (2006), p. 2141-56. Aucune céramique à pâte grise et vernis noir n'a été découverte.

Tableau 3: Les formes de céramiques à pâte grise et vernis noir en Numidie et en Maurétanie.

Formes	*Mactar*	*Bulla Regia*	*Hippo Regius*	*Tipasa*	*Iol*	Andalouses	*Siga*	*Tamuda*	*Lixus*	Thamusida	*Sala*	*Volubilis*
Lamb. 1		X	X		X				X	X	X	X
Lamb. 1/8b	X				X							
Lamb. 2	X	X	X		X?				X	X	X	X
Lamb. 3										X	X	X
Lamb. 5/7 et 7	X	X	X	X	X	X		X	X	X	X	X
Lamb. 6		X										
Lamb. 16		X							X	X	X	
Lamb. 18					X				X		X	
Lamb. 19		X							X	X	X	
Lamb. 21/25		X										
Lamb. 23		X		X	X	X	X		X			
Lamb. 27	X	X			X	?	X	X	X	X		
Lamb. 28	X				X				X			
Lamb. 31					X?				X			
Lamb. 36				X	X							
Lamb. 55						X						
Morel 2514						X						

Melilla sont originaires d'Ibiza ou d'Ampurias. La production des céramiques à pâte grise étant désormais attestée à Cadix, nous pouvons aussi penser que certaines proviennent de la baie gaditaine. Pour J.-P. Morel, sont originaires quelques unes des céramiques à pâte grise recueillies au Maroc ont sans doute été produites dans la région du Guadalquivir. Des points communs peuvent en effet être observés, telle la présence de timbres en forme de losange, attestés à *Sala*, à *Thamusida* (FIG. 7) et dans la province de Séville. Une patère recueillie à *Sala*, et dont on relève des exemplaires équivalents sur d'autres sites marocains, présente des analogies avec des exemplaires de Huelva, Séville, *Italica* et Cordoue. Néanmoins, l'hypothèse d'une production ibérique n'est proposée qu'en fonction du «rapport des forces économiques» et des «flux artisanaux habituels» qui «rendent probables (mais non absolument assurées) des exportations du Nord vers le Sud, plutôt que l'inverse»[42]. La production de ces céramiques dans la région du Guadalquivir n'étant pas confirmée, leur pré-

42. MOREL (1992), p. 229-32.

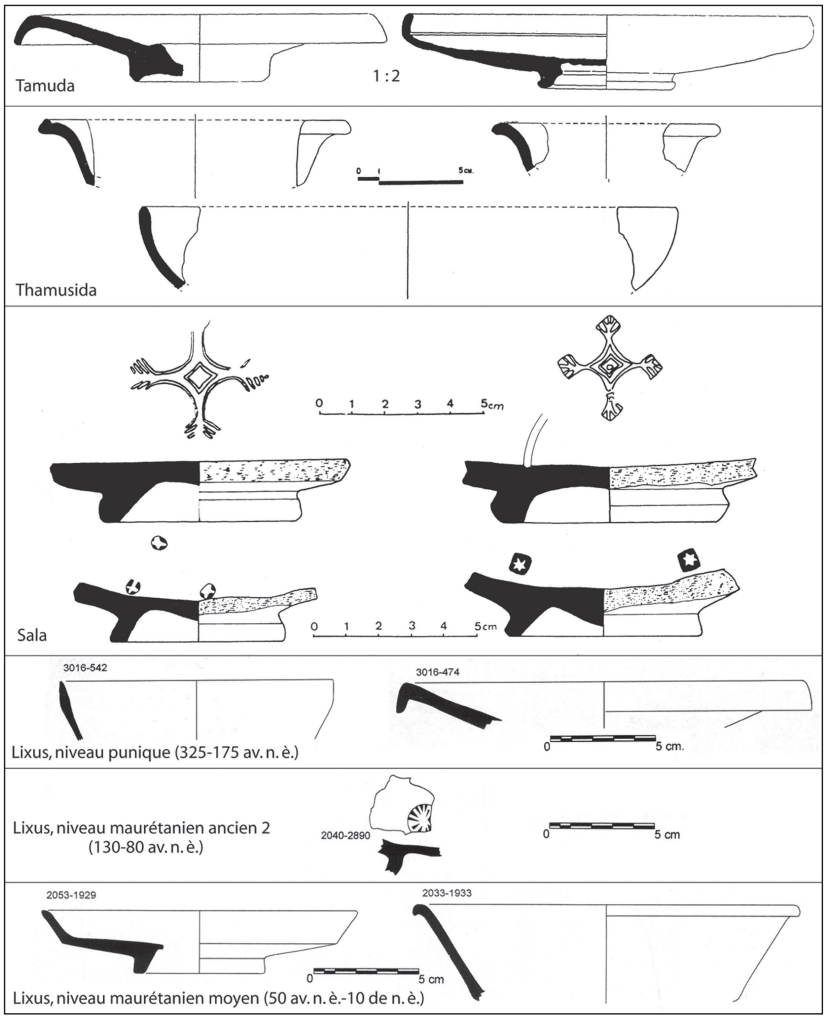


Fig. 7: Céramiques à pâte grise et vernis noir en Maurétanie occidentale (d'après El Khayari, 1996, fig. 82; Morel, 1968, figs. 2 et 5; Boube, 1985-86, pl. XIV-XV; Aranegui, 2005, p. 91, 96, 143).

sence révèle seulement pour l'instant l'existence d'un répertoire de formes et de décors commun aux deux rives du Détroit.

Les céramiques à pâte grise et vernis noir paraissent avoir connu leur plus grande diffusion durant le I^er^ siècle av. J.-C., comme en témoignent les découvertes de *Thamusida*, *Sala*, *Volubilis*, *Zilil*

et *Lixus*. Le répertoire des formes et des décors s'inspire clairement des céramiques campaniennes, en particulier des céramiques à vernis noir de Cales (TAB. 3; FIG. 7). Les timbres en forme de losange, mais aussi des cercles concentriques et/ou des guillochures, ainsi que des petites palmettes disposées en losange (FIG. 7), qui figurent parfois sur cette production, sont analogues aux décors des céramiques dites du Cercle de la B. *Lixus* a par ailleurs livré une base très fragmentaire décorée d'une rosette centrale que l'on peut davantage rapprocher des décors sur céramique campanienne A (FIG. 7)[43]. Des formes correspondant à celles des céramiques campaniennes C ont également été signalées telles des Lamb. 16, 18 et 19 à *Sala*, *Lixus* et *Thamusida*[44].

On notera cependant que les céramiques à pâte grise et vernis noir sont exclusivement apparues dans un contexte datable entre la fin du III^e^ et la fin du II^e^ siècle av. J.-C. à Melilla. À *Banasa*, elles seraient datables entre le milieu du II^e^ et le milieu du I^er^ siècle av. J.-C., chronologie qui demande néanmoins à être confirmée[45]. Enfin, à *Lixus*, elles sont relativement bien représentées dès le niveau dit punique (325-175 av. J.-C.) et dans une phase datable des années 130-80 av. J.-C., même si leur répertoire est alors réduit à quelques formes[46].

2.2. Céramiques à pâte grise et vernis noir en Numidie et en Maurétanie orientale

Elles sont attestées dans la nécropole des Andalouses (7 objets), à Hippone (15 fragments), à Cherchel (61 fragments), à *Bulla Regia* (en assez grande quantité), dans la nécropole de *Tipasa* (11 objets), à Mactar (une dizaine de fragments) et à *Siga* (au moins 2 fragments) (FIGS. 8-9)[47].

43. ARANEGUI (2005), p. 90, fig. 4, n° 11.

44. Pour *Sala*, BOUBE (1985-86), p. 148. Pour *Lixus*, MEDDAH (2001), p. 186-8, 192. Pour *Thamusida*, MOREL (1968), figs. 4-5.

45. Cette datation a été formulée par S. Girard, d'après les archives d'A. Luquet (fouilles des années 1960).

46. ARANEGUI (2005), p. 89-90, 92, 95.

47. Pour Andalouses, VUILLEMOT (1965), tombe XXI, p. 348 (objet n° 3, Lamb. 55), tombe XXIII, p. 349 (objet n° 2, Lamb. 23), tombe XLI, p. 360 (objet n° 4, Lamb. 23), tombe XLVIII, p. 365 (objet n° 4, Lamb. 23), tombe CXXVI, p. 397 (objet n° 2, Morel 2514), caveau IV, p. 405 (objets n^os^ 7 et 8, Lamb. 23). Pour Hippone, MOREL (1962-65), p. 117-20, p. 122-3, figs. 33-40, 50-52. Pour Cherchel, BENSEDDIK,

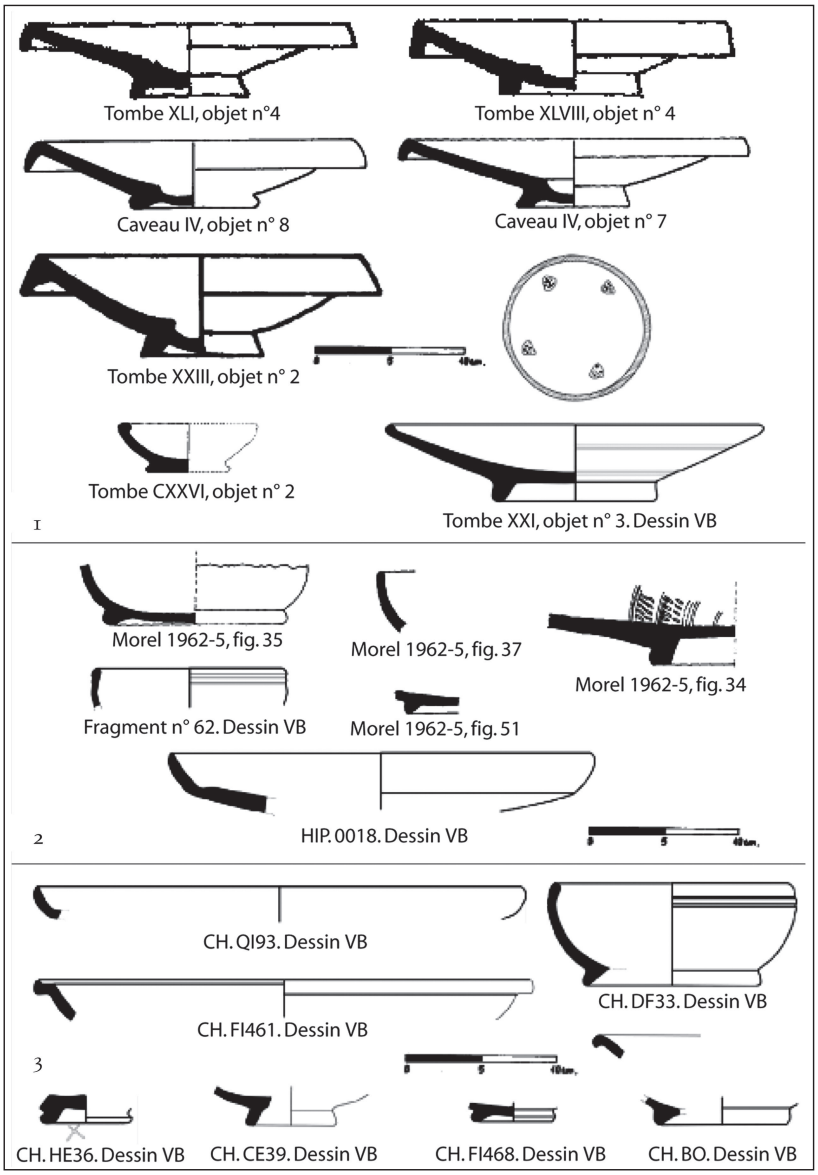


Fig. 8: Céramiques à pâte grise et vernis noir: 1) Andalouses (d'après Vuillemot, 1965, p. 349, 360, 365, 397, 405-6; Bridoux, 2006b, fig. 105); 2) Hippone (d'après Morel, 1962-65, et Bridoux, 2006b, fig. 160); 3) *Iol* (d'après Bridoux, 2006b, fig. 138).

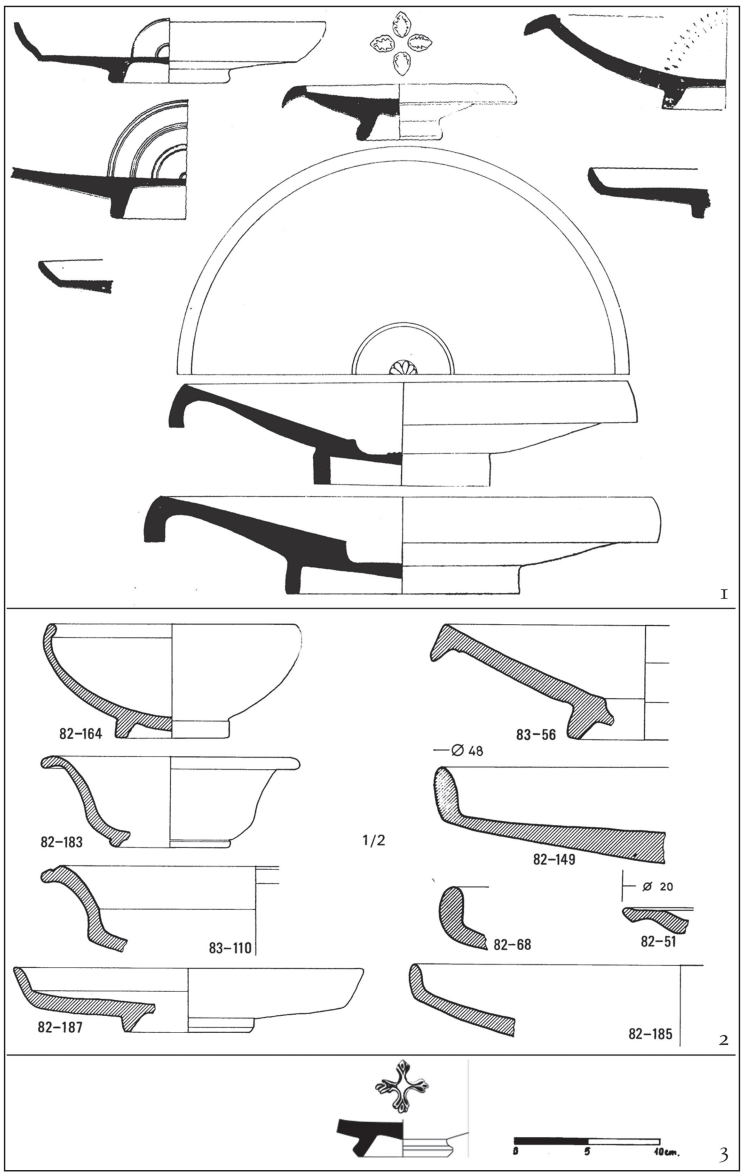


Fig. 9: Céramiques à pâte grise et vernis noir: 1) *Tipasa* (d'après Lancel, 1968, p. 116; Bouchenaki L., Bouchenaki M., 1970, fig. 10); 2) *Bulla Regia* (d'après Broise, Thébert, 1993, figs. 180-1, 189, 200b, 200d); 3) *Siga* (dessin V. Bridoux).

Aux Andalouses, trois patères (formes Lamb. 23 et 55) proviennent vraisemblablement d'Ibiza[48]. L'étude que nous avons menée sur les céramiques à pâte grise du Musée de Cherchel nous a permis d'observer l'homogénéité de cette production[49]. Des analyses pétrographiques effectuées par N. Benseddik et T. W. Potter sur certains fragments ont indiqué une possible origine sarde[50]. Les fragments d'Hippone, de Mactar et de *Tipasa* présentent quant à eux des pâtes diverses, révélant la pluralité des provenances et des ateliers[51]. Selon J.-P. Morel, les céramiques mises au jour à Hippone ne correspondraient pas aux productions de Sardaigne, et ne ressembleraient pas non plus aux céramiques que l'auteur a étudié en Sicile et au Maroc. Tant à Hippone que Mactar et *Tipasa*, leur relative rareté n'incite pas à penser qu'elles furent produites sur place, même si une production de céramique commune est attestée à Mactar[52].

Si nous considérons l'ensemble des céramiques à pâte grise et vernis noir recueillies en Numidie et en Maurétanie orientale, nous constatons qu'elles s'inspirent à la fois des répertoires de la campanienne A, C et du Cercle de la B (TAB. 3). À *Tipasa*, *Mactar* et *Siga*, leur datation est mal assurée[53]. À Hippone, Cherchel et *Bulla Regia*, elles sont datables entre la fin du II^e^ et le I^er^ siècle av. J.-C.[54]. En revanche, dans la nécropole des Andalouses, elles sont datables à partir du dernier quart du III^e^ et durant le II^e^ siècle av. J.-C.[55]. G. Vuillemot a en outre signalé dans des niveaux d'habitat

POTTER (1993), p. 274-6. Pour *Bulla Regia*, BROISE, THÉBERT (1993), p. 153, 161, 163, 174, 194. Pour *Tipasa* (types E et F), LANCEL (1968), p. 116 et figs. 58-65; BOUCHENAKI L., BOUCHENAKI M. (1970), p. 144 et figs. 10 (objets n^os^ 10 et 12), 147. Pour *Mactar*, PAUPHILET (1953), p. 70 et pl. V; BOURGEOIS (1982), p. 24. Pour *Siga*, VUILLEMOT (1971), p. 70; BRIDOUX (2006b), p. 672.

48. BRIDOUX (2006a), p. 1660-2.

49. Pâtes gris clair, assez épurées, couvertes d'un vernis noir fin. BRIDOUX (2006b), p. 549.

50. BENSEDDIK, POTTER (1993), p. 306-7.

51. Pâtes de couleur gris fer, gris clair ou foncé, épurée ou mal épurée, vernis de différentes tonalités. *Supra* note 47.

52. PICARD G.-CH. *et al.* (1977), p. 127-30; BOURGEOIS (1982), p. 38.

53. *Supra* note 47.

54. Pour Hippone et *Bulla Regia*, *supra* note 47. Pour Cherchel: BENSEDDIK, POTTER (1993), p. 313-59, 345-8.

55. Ces céramiques sont accompagnées dans les tombes par des objets en céramique campanienne A ancienne (caveau IV, Lamb. 23 et 45), campanienne A ancienne ou moyenne (tombe XLI, Lamb. 36), ou par des objets assimilables à la céramique punico-ébusitaine et typiques du II^e^ siècle av. J.-C. (AN 18/Eb. 73, tombe XXIII; AN

datables du IIe siècle av. J.-C. de nombreuses «imitations de céramique campanienne en terre grise»[56].

Pour finir, notons que les sites de Cherchel et de *Bulla Regia* offrent un répertoire de formes plus larges que les autres sites (TAB. 3). Nous attirons également l'attention sur la présence de décors: une base de forme non identifiable trouvée à *Siga* lors des fouilles de M. Grimal, que nous avons examinée au Musée d'Oran, présente une estampille en forme de losange qui rappelle les timbres de la céramique à vernis noir de Cales (FIG. 9)[57]; deux patères Lamb. 36 de *Tipasa* portent, l'une une estampille centrale de quatre palmettes groupées sur le fond interne, l'autre un décor de guillochures incisées (FIG. 9); une patère Lamb. 55 recueillie aux Andalouses présente une estampille centrale constituée de quatre petites palmettes radiales en forme de feuilles (FIG. 8)[58]. Enfin, soulignons la présence d'un timbre (ASELIVS) sur un fragment de vase de Cherchel, daté par les auteurs de la fouille du Ier siècle av. J.-C.[59].

3
Céramiques sans engobe (TAB. 4; FIG. 10)

Cette production dépourvue de vernis et d'engobe, qui rappelle de près les formes des céramiques à vernis noir dites universelles, est particulièrement méconnue.

3.1. Céramiques sans engobe en Maurétanie occidentale

J.-P. Morel avait déjà signalé l'existence de cette production, mentionnant alors la découverte d'un plat à poisson Lamb. 23 à *Volubilis* et d'un autre à Emsa, accompagné d'un bol Lamb. 27 égale-

22/Eb. 72, tombe XLVIII; AN 23/Eb. 69, tombe XXI): BRIDOUX (2006a), p. 1650-4, 1660-3. Seule une coupelle Morel 2514 peut être plus tardive, puisqu'elle était accompagnée d'une patère de forme Lamb. 5 en céramique de Cales (tombe CXXVI).

56. Dont des fragments appartenant à des plats à poisson Lamb. 23 et à des patères Lamb. 5: VUILLEMOT (1965), p. 236-7, 254, 423, 435-6, 438 (niveau 2 du terrain Mingeonnet et strate B de la fouille Tassa).

57. BRIDOUX (2006b), p. 672 (inv. Ev. 133).

58. Ce type de décor est attesté dans les Baléares: BRIDOUX (2006a), p. 1662.

59. Considéré comme une imitation de céramique sigillée, cet objet doit en fait être rapproché de la forme Lamb. 18b. BENSEDDIK, POTTER (1993), fig. 62, nº 5, p. 319 (nº 50 du catalogue).

Tableau 4: Les formes de céramiques sans engobe en Numidie et en Maurétanie.

Formes	Andalouses	Hippone	*Volubilis*	Emsa	*Sala*	*Lixus*	*Tamuda*
Lamb. 1		X					
Lamb. 2	X	X			X		
Lamb. 5/7	X					X	
Lamb. 23			X	X			X
Lamb. 27	X			X			X
Lamb. 28	X						
Lamb. 33	X						
Lamb. 34	X						
Lamb. 36	X						X

ment non engobé[60]. Nous avons également relevé la présence de ce type de céramique à *Zilil* et à *Sala*, où J. Boube a découvert deux exemplaires sans engobe, à pâte rouge brique, s'apparentant vraisemblablement à la forme Lamb. 2[61]. La révision des céramiques à vernis noir recueillies par M. Tarradell à *Lixus* a permis de mettre en évidence la présence d'une patère Lamb. 5/7 de ce type[62]. Enfin, à *Tamuda*, le matériel des fouilles anciennes comporte de nombreux bols et patères s'inspirant vraisemblablement des formes Lamb. 27 ou 25, 23 et 36[63].

Les céramiques de *Zilil* et de *Sala* proviennent de niveaux datables du I^er^ siècle av. J.-C. et paraissent davantage influencées par le répertoire des céramiques campaniennes. Celles d'Emsa seraient plus anciennes. Elles ont été exhumées dans un niveau datable des

60. Morel (1968), p. 66. L'objet d'Emsa figure dans Tarradell (1960), p. 82, fig. 12.

61. Pour *Zilil*, Hesnard (1981-82), p. 204, 208. Pour *Sala*, Boube (1985-86), p. 160-1, pl. xvii, 4.

62. Meddah (2001), p. 199 et fig. 108, n° 440. L'argile est de couleur beige-marron clair, dure, compacte, peu sableuse et finement granuleuse avec des particules brillantes. Le fond interne est orné de deux cercles concentriques peu espacés.

63. Toutefois, parmi ces céramiques, certaines ont parfois reçu un traitement de surface. Celui-ci est alors peu soigneux et sa couleur varie alors du noirâtre au rougeâtre en passant par le beige, le violet, l'orangé. On observe dans la plupart des cas la présence de vacuoles et d'abondantes inclusions blanches: El Khayari (1996), p. 137-42.

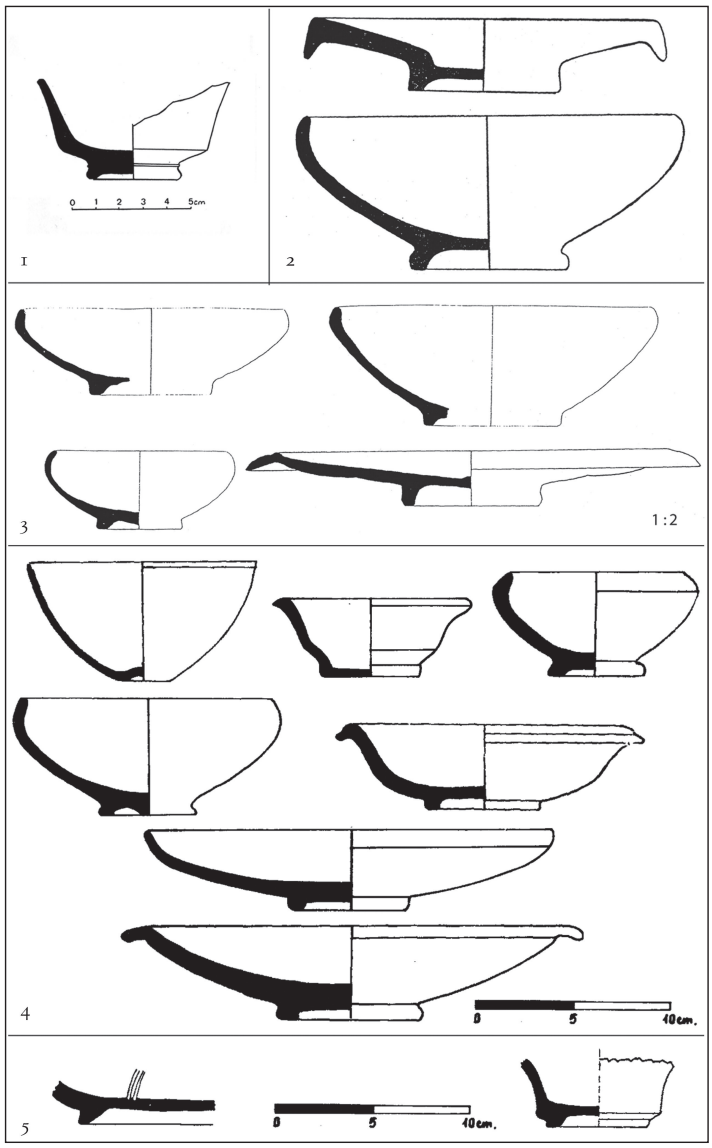


Fig. 10: Céramiques sans engobe: 1) *Sala* (d'après Boube, 1985-86, pl. XVII); 2) Emsa (d'après Tarradell, 1960, p. 82); 3) *Tamuda* (d'après El Khayari, 1996, figs. 81-82); 4) Andalouses (d'après Vuillemot, 1965, p. 374, 381, 385, 392, 395, 410-1); 5) Hippone (d'après Morel, 1962-65, figs. 57-58).

III^e^-II^e^ siècles av. J.-C.[64] et se rattachent plutôt aux productions de type punicisant connues par exemple dans les ateliers d'Ibiza.

3.1. Céramiques sans engobe en Numidie et en Maurétanie orientale

Dans la nécropole des Andalouses, une grande quantité d'objets en céramique non engobée présente des formes qui rappellent celles des productions à vernis noir, en particulier les Lamb. 27 et 33a, dont nous avons dénombré respectivement 9 et 11 exemplaires. La pâte est généralement qualifiée de «grossière» par G. Vuillemot[65]. Trois objets proches des patères Lamb. 36 et deux bols s'apparentant à des Lamb. 33a ont été découverts avec des céramiques assimilables aux Eb. 30a de la céramique punico-ébusitaine, dont la diffusion semble être centrée sur le II^e^ siècle av. J.-C.[66]. Un autre bol de ce type peut également correspondre à cette datation, si l'on en juge par la présence, dans la même tombe, d'une monnaie romaine datable entre 187 et 155 av. J.-C.[67]. Notons également qu'une coupelle proche de la forme Lamb. 34 est assurément antérieure au milieu du II^e^ siècle av. J.-C. puisqu'elle fut découverte aux côtés d'un plat à poisson en céramique campanienne A (tombe LI). Certains objets sont quant à eux assurément datables du I^er^ siècle av. J.-C., telles une patère Lamb. 5/7 et une coupelle Lamb. 28, récoltées avec des gobelets à paroi fine de forme Mayet III (tombes XII et CVI).

L'abondance de ces céramiques aux Andalouses pourrait indiquer l'existence d'une production sur le site. Néanmoins, aucun argument supplémentaire ne peut être avancé quant à cette hypothèse. Nous avons en outre eu l'occasion d'examiner l'une des patères assimilables à la forme Lamb. 36 qui présente les caractéristiques des productions ébusitaines[68].

À Hippone, cinq fragments ont été signalés par J.-P. Morel.

64. Tarradell (1960), p. 82; López Pardo (1990), p. 39-40; Majdoub (2004), p. 271-2; Bridoux (2006b), p. 124.

65. Vuillemot (1965), p. 345, 374-7, 381, 391, 395, 398, 401 (Lamb. 33a); p. 341-2, 380, 395, 398, 401, 408-11 (Lamb. 27); 342, 411 (Lamb. 2); 343, 373, 395, 401, 408-11 (Lamb. 5/7); 385, 408 (Lamb. 28); 367, 382, 392 (Lamb. 34); 345, 374, 376 (Lamb. 36).

66. Bridoux (2006a), p. 1655-6 (tombes XVI et LXIII).

67. Vuillemot (1965), p. 217, 377 (tombe LXVIII).

68. Bridoux (2006a), p. 1662.

Les pâtes varient du gris-noir au marron ou orangé foncé. Les formes Lamb. 1 et 2 sont attestées. Ces exemplaires ont été recueillis dans des niveaux datables entre la fin du IIe et le milieu du Ier siècle av. J.-C.[69].

4
Autres types de céramiques

4.1. Céramique à vernis noir et pâte claire (FIG. 11)

Nous attirons l'attention sur une découverte effectuée dans la nécropole des Andalouses, pour laquelle nous n'avons pas trouvé, jusqu'à présent, de parallèles exacts en Afrique du nord et dont nous ignorons le lieu de production. Il s'agit d'un *guttus* à vernis noir de forme semblable aux *gutti* en céramique campanienne A (Lamb. 45). Toutefois, le versoir ne consiste pas en un relief d'applique en forme de tête de lion, typique de la production italienne, mais en un simple «téton proéminent»[70]. En outre, cet objet, que nous avons examiné au Musée d'Oran, présente une pâte chamois, fine et épurée, et un vernis brun noir, terne et fragile. La partie externe du pied est réservée[71]. Ce *guttus* a été daté du IIIe siècle av. J.-C. par G. Vuillemot. Il faut en fait l'attribuer à une période comprise entre le dernier quart du IIIe et le milieu du IIe siècle av. J.-C., datation indiquée par la présence, dans la sépulture

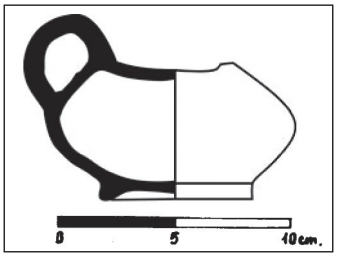


Fig. 11. Nécropole des Andalouses (tombe LI, objet nº 5), *guttus* en céramique à vernis noir et pâte claire (dessin V. Bridoux).

69. MOREL (1962-65), p. 122-3, figs. 57-58.
70. VUILLEMOT (1965), p. 367.
71. BRIDOUX (2006b), p. 684, (inv. ANC 156).

où il fut retrouvé, d'une patère Lamb. 23 en céramique campanienne A.

4.2. Céramiques à pâte brique

J.-P. Morel a défini en 1968 pour le Maroc une autre catégorie d'«imitations» de céramiques à vernis noir. Son type F est une production à pâte très grossière, dure, semblable à de la brique, de couleur ocre à marron. Les dégraissants blancs sont abondants, le vernis est noir à rougeâtre, très terne et irrégulier, peu adhérent[72]. L'auteur signalait alors une patère de ce type à *Tamuda*. Il faut désormais ajouter la découverte de fragments similaires à *Banasa*, dans un niveau datable du 1er siècle av. J.-C.[73]. Notons aussi à *Sala*, la mise au jour d'un petit vase fragmentaire proche de la forme Lamb. 2, présentant ces caractéristiques de pâte, mais portant les traces d'un engobe blanc[74].

5
Conclusion

Le recensement des différentes productions s'inspirant du répertoire des céramiques à vernis noir dites universelles nous permet d'émettre plusieurs constatations. La variété dans le choix de leurs surfaces a déjà été soulignée par J.-P. Morel[75]: une même forme peut être fabriquée sans vernis, avec un vernis ou un engobe noir, gris, ou brun rouge correspondant vraisemblablement à un goût particulièrement vivace dans la zone punicisante marquée par la tradition phénicienne de l'engobe rouge[76]. Les exemples de cette diversité des teintes pour une même forme sont nombreux à Carthage. C'est, observait l'auteur, un trait commun des «productions périphériques», par opposition aux campaniennes à diffusion universelle, qui apparaît particulièrement marqué dans l'aire punicisante.

72. Morel (1968), p. 65-6.

73. Imitation de céramique campanienne à pâte rouge brique, à dégraissants blancs, à couverte marron rouge et reflet métallique. Arharbi, Lenoir *et al.* (2006), p. 2149.

74. Boube (1985-86), p. 147 et note 186.

75. Morel (1992), p. 231.

76. Il existe également des céramiques s'inspirant des productions campaniennes sur lesquelles figurent des bandes peintes, telles les découvertes de *Volubilis* et Sidi Abdeslam del Behar: Jodin (1987), p. 260; Tarradell (1960), p. 87, fig. 16.

Nous remarquons que les productions à engobe brun rouge et à pâte grise et vernis noir sont apparues sur l'ensemble du territoire étudié. À *Lixus* figure néanmoins un éventail de formes plus large que dans les autres cités. Si ces productions sont présentes dans des établissements situés dans l'intérieur des terres, elles sont relativement rares à Mactar, tout comme l'est la céramique campanienne sur ce site.

Les céramiques à engobe brun rouge ne sont pas attestées sur tous les sites de Numidie et de Maurétanie orientale pour lesquels nous disposons d'informations, puisqu'elles sont absentes à Hippone et à Mactar. Dans l'ensemble, elles paraissent moins courantes que les céramiques à pâte grise et vernis noir, mais des études complémentaires devront être menées, tant sur le matériel des sites numides que maurétaniens, pour préciser les quantités recueillies.

Enfin, la variété des pâtes et des revêtements révèlent la pluralité des ateliers. De façon générale, nous ne sommes pas en mesure de déterminer si ces céramiques étaient importées de grands centres puniques ou confectionnées par des artisans locaux. Mais nous avons pu relever la présence très vraisemblable d'importations, en provenance d'Ibiza ou encore de Sardaigne. Il faut désormais poursuivre les études sur ces différents types de mobilier et pratiquer des analyses de pâtes en laboratoire, si l'on veut faire progresser leur connaissance.

Bibliographie

Akerraz A. *et al.* (1981-82), *Fouilles de Dchar Jdid, 1977-1980*, «BAM», 14, p. 169-225.

Aranegui C. (2005), *Lixus-2 ladera sud. Excavaciones arqueológicas marroco-españolas en la colonia fenicia Campañas 2000-2003*, (Saguntum Extra, 6), Valencia.

Arharbi R., Kermorvant A., Lenoir É. (2001), *Iulia Valentia Banasa: de la découverte du site aux recherches récentes*, dans *Actes des 1ères journées internationales de l'archéologie (Rabat, juillet 1998)*, Rabat.

Arharbi R., Lenoir É. *et al.* (2006), *Recherches sur le quartier méridional de Banasa*, dans *L'Africa romana XVI*, p. 2141-56.

Benseddik N., Potter T. W. (1993), *Fouilles du Forum de Cherchel (1977-1981)*, «BAA», suppl. 6, tomes 1 et 2.

Boube J. (1985-86), *Introduction à l'étude de la céramique à vernis noir de Sala*, «BAM», 16, p. 121-90.

Bouchenaki L., Bouchenaki M. (1970), *Note sur un type de tombe punique dans la nécropole de Tipasa*, «OA», 9, p. 141-59.

Bourgeois A. (1982), *La céramique du sanctuaire d'Hoter Miskar à Mactar*, «Karthago», 20, p. 17-69.

Bridoux V. (2006a), *Les liens entre l'Oranie et les Baléares d'après un réexamen récent du matériel de la nécropole des Andalouses (IIIe-Ier siècles avant J.-C.)*, dans *L'Africa romana XVI*, p. 1651-70.

Bridoux V. (2006b), *Les royaumes d'Afrique du nord de la fin de la deuxième guerre punique à la mort du roi Bocchus II (201-33 av. n.è.)*, thèse de doctorat dactylographiée, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne.

Broise H., Thébert Y. (1993), *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia. II. Les architectures. 1. Les thermes Memmiens. Étude architecturale et histoire urbaine*, (Coll. EFR, 28/II), Rome.

El Khayari A. (1996), *Tamuda. Recherches archéologiques et historiques*, thèse de doctorat dactylographiée, Université de Paris IV.

Ennaji M.-S. (2001), *La céramique campanienne du site de Volubilis. Étude typologique*, mémoire de fin d'étude de deuxième cycle de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat.

Girard S. (1981), *L'alluvionnement du Sebou et le premier Banasa*, «BCTH», n.s., 17B, p. 145-53.

Girard S. (1984), *Banasa préromaine, un état de la question*, «AntAfr», 20, p. 11-93.

Hesnard A. (1981-82), *La céramique*, dans Akerraz A. *et al.* (1981-82), p. 200-11.

Jodin A. (1987), *Volubilis Regia Iubae, Contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien*, Paris.

Kbiri Alaoui M. (2003), *Comercio e intercambio en el Atlántico. Producciones e importaciones cerámicas del asentamiento fenicio-púnico y púnico-mauritano de Kuass (Asilah, Marruecos)*, thèse de doctorat dactylographiée, Université Complutense de Madrid.

Kbiri Alaoui M. (2004), *Les établissements punico-maurétaniens de Kouass et Dchar Jdid-Zilil (Asilah, Maroc) dans le circuit du détroit de Gibraltar*, «BAM», 20, p. 195-213.

Lamboglia N. (1952), *Per una classificazione preliminare della ceramica campana*, dans *Atti del I congresso internazionale di studi liguri, (Monaco-Bordighera-Genova, aprile 1950)*, Bordighera, p. 139-206

Lancel S. (1968), *Tipasitana III: la nécropole préromaine occidentale de Tipasa. Rapport préliminaire (campagnes de 1966 et 1967)*, «BAA», 3, p. 85-166.

López Pardo F. (1990), *Sobre la expansión fenicio-púnica en Marruecos*, «AEspA», 63, p. 7-41.

Majdoub M. (2001), *Nouvelles recherches sur l'époque maurétaniennes à Volubilis*, dans *Actes des 1ères journées d'archéologie et du patrimoine (Rabat, juillet 1998)*, Rabat, p. 198-213.

Majdoub M. (2004), *Note sur les niveaux maurétaniens dans les régions de Tétouan et de Tanger*, «BAM», 20, p. 271-84.

Meddah W. (2001), *Contribution à l'étude de la céramique à vernis noir de Lixus*, mémoire de fin d'étude de deuxième cycle de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat.

Morel J.-P. (1962-65), *Céramiques d'Hippone*, «BAA», 1, p. 107-39.

Morel J.-P. (1965), *Les niveaux préromains*, dans J.-P. Callu, J. Hallier, J.-P. Morel, R. Rebuffat, *Thamusida. Fouilles du service des Antiquités du Maroc. I*, (Coll. EFR, 2), Paris.

Morel J.-P. (1968), *Céramique à vernis noir du Maroc*, «AntAfr», 2, p. 55-76.

Morel J.-P. (1981), *Céramique campanienne: les formes*, (BEFAR, 244), Rome.

Morel J.-P. (1992), *La céramique à vernis noir du Maroc: une révision*, dans *Lixus, colloque international (Larache, nov. 1989)*, (Coll. EFR, 166), Rome, p. 217-33.

Niveau de Villedary y Mariñas A. M. (2003), *Las cerámicas gaditanas «tipo Kuass», bases para el analisis de la bahía de Cádiz en época púnica*, Madrid.

Niveau De Villedary y Mariñas A. M. (2004), *La producción de barniz púnico-gaditano en el s. II a.C.: nuevos datos aportados por el conjunto alfarero de Pery Junquera (San Fernando, Cádiz)*, dans *Figlinae Boeticae: tallere alfareros y producciones cerámicas en la Bética romána (siglos II a.C.-VII d.C.), Actas del Congreso internacional (Cádiz nov. 2003)*, (BAR Int. Ser., 1266), Oxford, p. 677-90.

Pauphilet D. (1953), *Monument mégalithique à Mactar*, «Karthago», 4, p. 51-82.

Picard G.-Ch. *et al.* (1977), *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Mactar. I. La maison de Vénus. 1. Stratigraphie et étude des pavements*, (Coll. EFR, 34), Rome.

Ponsich M. (1969), *Les céramiques d'imitation: la campanienne de Kouass, région d'Arcila, Maroc*, «AEspA», 42, p. 56-80.

Ponsich M. (1969-70), *Note préliminaire sur l'industrie de la céramique préromaine en Tingitane (Kouass, région d'Arcila)*, «Karthago», 15, p. 77-97.

Ramón Torres J. (1994), *El pozo púnico del «Hort d'en Xim»*, (Trabajos del Museo arqueológico de Ibiza, 32), Ibiza.

Ramón Torres J. (1997), *FE.13. Un taller alfarero de época púnica en ses figueretes (Eivissa)*, (Trabajos del Museo arqueológico de Ibiza, 39), Ibiza.

Tarradell M. (1960), *Historia de Marruecos: Marruecos púnico*, Universidad de Rabat, Publicaciones de la Faculdad de Letras, Instituto Muley El-Hasan, Tetuán.

Villaverde Vega N. (2004), *Nuevos datos arqueológicos de Rusaddir (Melilla): un santuario de Astarté-Venus Marina en Plaza de Armas*, dans *L'Africa romana XV*, p. 1837-76.

Vuillemot G. (1965), *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie*, Autun.

Vuillemot G. (1971), *Siga et son port fluvial*, «AntAfr», 5, p. 439-86.

Sabah Ferdi

La notion de l'*otium* dans les mosaïques de Cherchel

Cherchel, située sur le littoral algérien, se trouve à environ 100 km à l'ouest d'Alger, capitale royale puis provinciale à la parure grandiose des autres grandes cités de l'Afrique méditerranéenne.

Les programmes d'embellissement et la qualité du décor des vastes demeures de *Caesarea* permettent de mesurer la prospérité de la cité ainsi que la richesse et la puissance des élites issues du métissage entre aristocratie indigène et romaine (N. Benseddik).

Ces mosaïques, qui expriment une nature et suggèrent une culture, nous restituent le sens de l'*otium* ou l'harmonie et le bonheur d'être au monde.

La vie idéale d'un citoyen romano-africain de Césarée s'articule autour de deux temps: celui des activités commerciales et celui des loisirs et activités cynégétiques.

On vit selon les rythmes de la vie pastorale et de la vie agraire, au rythme des jours, des saisons et des travaux de la terre (FIG. 1): évocation de la nature paisible et plaisante au regard mêlée à celle sauvage et indomptable, profane ou divinisée. L'eau et la végétation renforcent le charme des lieux. Les propriétaires de ces luxueuses demeures sont des citadins mais la campagne forme avec la ville un couple complémentaire dans leur vie: pas moins de trente demeures ont été inventoriées dans l'antique cité et cinq d'entre elles comportaient d'immenses salles d'apparat à absides.

De l'ensemble d'images inventoriées transparaît une conception et vision d'un monde foncièrement optimiste. Le bonheur de vivre et l'harmonie du monde apparaissent dans les images figurant les cortèges marins et bachiques, les travaux champêtres et les scènes

* Sabah Ferdi, Ministère de la Culture, Musée de Tipasa.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 637-640.

de vendanges (FIG. 2), elles évoquent aussi les dons de la nature aux hommes et les dons des propriétaires aux hôtes (spectateurs) ainsi que la prospérité et l'abondance. Elles manifestent le souci d'illustrer les sources de richesses de ces richissimes propriétaires.

L'harmonie du monde est aussi évoquée par les scènes mythologiques et suggèrent l'harmonie intérieure et la victoire sur soi même pour accéder au bonheur et à l'immortalité. Ces décors reflètent une façon de voir le monde et de se voir soi même. Il faut noter le lien de ces représentations de divinités avec la terre et l'eau: deux éléments de l'ordre universels qui nous situent à la fois au niveau cosmique et au niveau des préoccupations quotidiennes des richissimes propriétaires césariens.

La vie de ces romano-africains dépend ici des richesses que recèlent leurs terres et la fertilité de leurs sols, elle est surtout le cadre providentiel de leur vie. Leur existence est faite de l'alternance du travail et du repos, du trouble et de la quiétude: le vrai repos n'est pas cessation mais aboutissement de l'activité et le bien être de l'existence quotidienne est celui qu'on obtient, celui qu'on fait.

Il reste toutefois que ces mosaïques outre leur intérêt archéologique sont à la fois expressives d'une nature environnante et suggestive d'une culture romano-africaine qui culmine dans la jouissance paisible des lieux et des temps. Elles contiennent l'idée d'une certaine sagesse du bonheur, une manière de vivre la plénitude du présent. Le bonheur n'est pas seulement dans les possessions (gloire, pouvoir, réussite...) mais aussi dans les dispositions (sérénité, quiétude, harmonie):

> le cultivateur est comblé, ses amis l'entourent, les clients affluent, les enfants sont soumis, les serviteurs respectueux, ton épouse vit avec toi dans une parfaite harmonie: voilà, dit-on la maison du bonheur (Aug., *Ps.* 136, 5).

A côté de ce bonheur quotidien avec ses aléas et ses limites, s'ajoute un bonheur contemplatif de la vie intellectuelle et spirituelle qui est comme une jouissance d'éternité. Ainsi ces mosaïques replacées dans leur contexte socioèconomique sont l'expression de la culture d'une société de grands propriétaires fonciers dominants implantés au sein d'une province de l'empire romain: la Maurétanie Césarienne.



Fig. 1: Cherchel, mosaïque du cheval *Muccosus*.

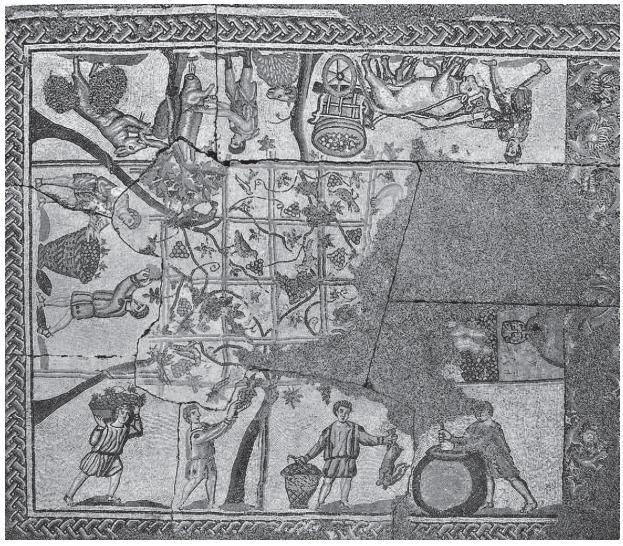


Fig. 2: Cherchel, mosaïque des travaux de vendanges.

Youcef Chennaoui

Les théâtres de la Maurétanie Césarienne: étude comparative

1
Le théâtre romain: préambule

Les recherches menées jusqu'aux années 1930 sur les théâtres romains ont été menées afin de découvrir, par quelles mutations, ils étaient nés du théâtre hellénistique.

Un accord à peu prés constant sur deux idées fondamentales: celle d'une continuité absolue du théâtre romain par rapport au théâtre hellénistique et, corrélativement, l'idée que les développements ultérieurs du théâtre, en Italie et en provinces, ne pouvaient avoir grande originalité ni grand intérêt, car il ne constituaient qu'un prolongement d'application du modèle grec.

A cet état de fait, l'évolution du théâtre de Cherchel trouve par conséquent son parallèle dans le modèle hellénistique soumis plus tard aux remaniements de la conception romaine. Nous savons que les théâtres grecs, avec leurs orchestras circulaires, se prêtaient particulièrement à l'aménagement de deux emplacements, l'un surélevé pour les acteurs, l'autre creusé en arène pour les jeux.

P. Collart[1] avait démontré, à partir des monographies architecturales menées sur les grands théâtres hellénistiques de l'Asie mineure, quelle a été la diversité des solutions architecturales et constructives proposés par les architectes.

Ainsi, la solution adoptée pour le théâtre de Cherchel ne traduit-elle pas l'évolution du goût du public qui se détache des spectacles scéniques auxquels il préfère les jeux de l'arène?

* Youcef Chennaoui, Maître de conférences; chercheur à l'Ecole Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme, Alger.

1. P. Collart, *Le théâtre de Philippes*, «BCTH», 52, 1928, p. 74-124.

L'Africa romana xvii, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 641-656.

Le plus souvent désaffectés, les anciens théâtres derivent des demi-amphithéâtres.

Pour le cas du théâtre de Cherchel, objet principal de notre monographie, Ph. Leveau pense que:

> Les témoignages archéologiques et littéraires concordent pour interdire d'exclure que les remaniements observés aient été effectués dés le premier siècle ap. J.-C., après 50 ou 100 ans d'utilisation[2].

2
La problématique de la recherche

Les provinces avaient adopté avec avidité, depuis l'époque d'Auguste, l'architecture théâtrale romaine.

> La diffusion d'un tel monument est due à un autre genre d'initiative: enrichies, dans la paix romaine, par une agriculture prospère et par un commerce continental et maritime actif, [...] la place q'y prend le théâtre prouve qu'il fut considéré comme une partie intégrante du plan fondamental de la cité[3].

La ville qu'édifia Juba II fut probablement, pour son temps, une des plus grandioses villes de la méditerranée occidentale. Elle l'était d'abord par l'ampleur d'une enceinte qui fut une des plus vastes du monde romain. *Caesarea* fut immédiatement dotée par son roi d'édifices publics qui devinrent rapidement caractéristiques de la ville romaine.

Son théâtre est, avec celui d'Utique, alors capitale de la province d'Afrique, le plus ancien d'Afrique du nord et de la méditerranée occidentale spécialement.

Le roi Juba II avait reçu à Rome l'éducation bilingue grecque et latine, que l'on donnait aux jeunes nobles romains. Il conserva le goût et fit de sa capitale un centre de rayonnement de la culture gréco-latine sur la Maurétanie.

L'objectif premier de notre recherche est de connaître les caractéristiques et les spécificités de ce théâtre, les influences de ses

2. Cf. Ph. Leveau, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, (Coll. EFR, 70), Rome 1984.

3. Cf. E. Frézouls, *Aspects de l'histoire architecturale du théâtre romain*, dans *ANRW*, Principat 12.1 (1982), p. 343-441.

architectes par rapport aux différentes typologies existantes des théâtres de sa période.

Ceci, nous a amené en premier lieu à dresser un tableau de classification typologique énonçant les caractéristiques formelles, structurelles, en consultant leur type d'implantation sur le site; ce dernier est le résultat établi à partir d'une analyse critique engagée sur quelques théâtres romains de la Maurétanie et de la Numidie (Algérie actuellement).

Le second objectif fut dès lors de vérifier l'application ou pas des prescriptions pratiques énoncés par Vitruve dés le premier siècle de notre ère. Au vu de cela, l'étude comparative fut reconduite plus spécialement sur un cas de théâtre romain de la Maurétanie césarienne à savoir celui de Cherchel (*Caesarea* de Maurétanie, capitale du Royaume).

En ce moment, l'intérêt suprême fut celui de connaître les catégories de transformations du théâtre de Cherchel en amphithéâtre. Par ailleurs, nous savons connu les manipulations géométriques adoptées afin d'asseoir une nouvelle destination d'usage complètement différente de l'initiale.

3
Le modèle typifié romain

Dans sa nouvelle conception, le théâtre romain reprend dans un ordonnancement géométrique nouveau, les éléments essentielles du modèle grec: la salle, les gradins pour les spectateurs (*cavea*), la plate forme réservée aux évolutions du choeur (*orchestra*) et la scène proprement dite (*scaena*). Vitruve[4] nous transmet un plan dont les grands traits se trouvent confirmés dans les théâtres conservés. La *cavea* enferme exactement l'orchestra réduite a un demi-cercle, car on n'a plus guerre besoin de l'orchestra comme plate forme d'évolution des chœurs, puisqu'elle fut réservée généralement aux spectateurs de marque. Le *proscaenium* surélevé et avançant largement latéralement sert de scène. Il est limité à l'arrière par le mur de scène. Il s'appelle *scaenae frons*, où s'accroche le décor sur les cotés par les ailes de la tribune de scène (*versurae*).

A la base de cette géométrie exacte, mais peu rigide, on a eu un système de coordonnées par le centre. Dans la forme de la salle et

4. Vitruve s'est inspiré, pour l'élaboration de son traité d'architecture, des traités hellénistiques fidèles à la conception grecque classique.

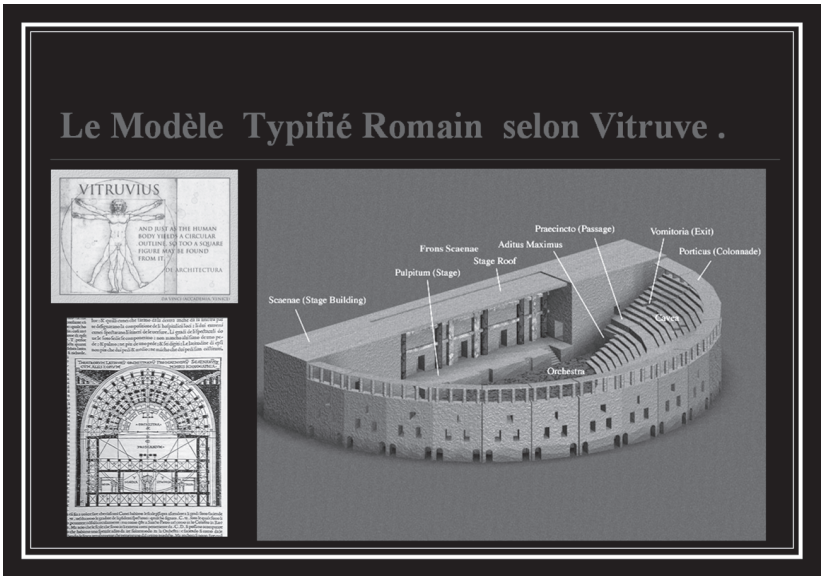


Fig. 1: Les composants usuels du théâtre romain, par Y. Chennaoui (axonometrie: source anonyme).

de l'édifice, la tradition romaine s'impose encore plus nettement. Un mur curviligne est surélevé par des arcades hautes de plusieurs étages qui entourent de l'extérieur la *cavea* en forme d'entonnoir. La *cavea* repose sur un système de voûtes côniques, sur lesquelles des escaliers se dressent en schema rayonnant concentriques. Par ailleurs, la galerie du rez de chaussée sert à canaliser les spectateurs de la *cavea* inférieure affluant par les gradins supérieurs (FIG. 1).

4
Comparaison des deux modèles de théâtres

4.1. La conception grecque

Nous énumérons les caractéristiques du modèle de conception du théâtre grec comme suit:
a) Le *proskenion* grec, uniquement touché par l'orchestra circulaire, restait libre sur les cotés et à distance de la *cavea* vu la conception éthique et religieuse du spectacle.
b) Bien qu'adossé à une colline, le théâtre grec s'oppose, en fu-

sionnant la forme géométrique artistique pure du spectacle et le passage à ciel ouvert.
c) La combinaison d'espaces (salle, choeur et scène) demeure le reflet de la conception grecque. Le contact est rompu entre le spectateur et l'acteur par la disposition d'un fossé qui les sépare.
d) La scène est petite et élevée par rapport a l'orchestra, reliée par des passerelles latérales, celles-ci demeurent nettement détachées des gradins.
e) L'architecture grecque s'oppose dans la construction des théâtres à la conception des temples et de l'autel en rapport très étroit.

4.2. La conception romaine

f) Dans le théâtre romain, par contre, la circonférence décrite autour du centre de l'orchestra passe en partie derrière le mur de scène.
g) Un mur curviligne élevé et des arcades hautes entourant la *cavea*, lui procure une unité géométrique.
h) Rien dans le théâtre romain n'est fait pour le cérémonial, l'objectif est d'abolir la séparation: salle/scène.
i) La scène moins élevée et plus vaste, est rattachée au gradins; où le fond est constitué par un décor ressemblant au style des maisons. L'autel n'existe plus.
j) Le caractère unitaire qu'acquiert le théâtre grâce à la couverture des entrées latérales.
k) Les architectes avaient substitué l'aspect unitaire obtenu par le diamètre de l'orchestra selon ce que préconise le modèle grec par le diamètre extérieur de la *cavea* souvent identique à la longueur du bâtiment de scène.

5
L'aspect structurel du théâtre romain

Toutes les techniques de construction pour l'édification des théâtres romains et amphithéâtres sont utilisés: voûtes en berceau, voûtes d'arrêtés, surfaces obliques en pierres brutes, briques ou mortier.

Généralement, les grands blocs à angles vifs sont liées sans mortier et maintenus ensemble par des crampons métalliques. Les supports d'arcades inférieures de la galerie intérieure qui servent de culées agissent contre la force de cisaillement de la *cavea*. A l'extrémité

supérieure, le promontoire du rang supérieur (ajouté postérieurement) compense les charges verticales. La structure monolithique du plafond en béton coulé de la *cavea* repartit les poussées.

Sur la façade extérieure, trois étages d'arcades se superposent suivant les 3 ordres classiques: dorique, ionique et corinthien.

Les espaces de circulation et d'accès sont intégrés et sont eux-mêmes des éléments tectoniques. L'étage dernier diffère, dans sa conception des trois premiers: sa surface est simplement rythmée par des pilastres et de petites fenêtres.

Les cages d'escaliers rayonnantes ne sont pas seulement destinés à desservir, mais transmettent des compressions sur les voûtes en berceau et supportent les gradins de la *cavea*. La fonction de ce bâtiment est totalement liée aux escaliers, qui demeurent à la fois fonctionnels et structurants.

6
Analyse critique de quelque cas de théâtres romains de la Maurétanie Césarienne et de la Numidie

Les provinces avaient adopté avec avidité, depuis l'époque d'Auguste l'architecture théâtrale romaine. La diffusion d'un tel monument est due à un autre genre d'initiative. Ces monuments publics furent enrichies, dans la paix romaine, par une agriculture prospère et par un commerce continental et maritime actif. La place qu'y prend le théâtre prouve qu'il fut considéré comme une partie intégrante du plan fondamental de la cité.

Sur la base de l'inventaire de G. Forni[5], on admet l'existence dans les provinces africaines d'un nombre à peu prés égal de 30 théâtres et de 29 amphithéâtres (en comptant à la fois les monuments retrouvés et ceux que mentionne seulement une inscription ou un texte littéraire); dans les provinces ibériques de 21 théâtres pour 6 amphithéâtres; pour les provinces des Gaules et des Germains de plus de 70 théâtres pour 40 amphithéâtres[6], en Bretagne de 3 théâtres seulement pour une dizaine d'amphithéâtres. Ce qui dénote d'une prédominance globale de 150 théâtres pour moins de 90 amphithéâtres.

5. *Enciclopedia dello spettacolo*, s.v. *Anfiteatro* [G. Forni], vol. I, 1954, col. 583-604; *ibid.*, s.v. *Teatro* [G. Forni], vol. IX, 1962, col. 727-758.

6. Ce compte laisse de coté les théâtres-amphithéatres ou théâtres mixtes.

Dans les provinces d'Afrique, les architectes se sont inspirés d'abord du modèle du théâtre de Marcellus et de Pompéi. Ils les ont abandonné pour suivre des voies divergentes (influences sur les évolutions provinciales).

Dans ce chapitre, on essayera de montrer a partir d'exemples de quelques théâtres romains de la Maurétanie Césarienne occidentale et de la Numidie (Algérie actuellement), la diversité des solutions proposées par les architectes, afin de pouvoir comprendre la solution adoptée pour celui de Cherchel. Pour ce faire, nous avons un tableau récapitulatif d'analyse comparative, qui nous a fourni à l'issue les caractéristiques du modéle adopté en Afrique du nord, tel préconisé par Vitruve.

6.1. Le théâtre de Timgad (*Thamugadi*) (FIG. 2)

Le choix du site de son implantation dans la cité fut décidé scrupuleusement à l'endroit d'aboutissement du *cardo maximus*, obéissant ainsi aux principes générateurs de l'urbanisme romain.

A l'exception des autres théâtres antiques en Algérie, l'hémicycle de ce théâtre est orienté à l'Est. Il est bâti sur un système de

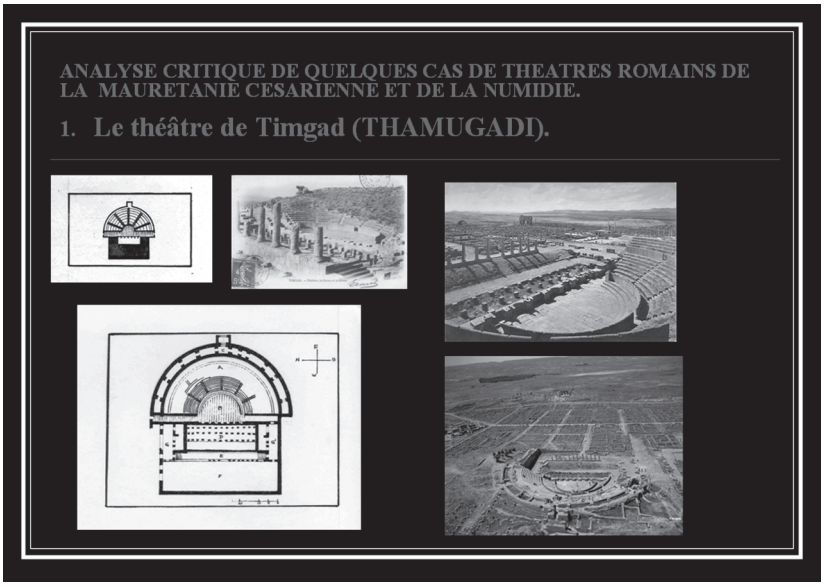


Fig. 2: Le théâtre de Timgad (*Thamugadi*), par Y. Chennaoui.

voûtes et de murs de soutènement. Il demeure adjacent et mitoyen à un édifice public qu'est le temple de Cérès. Signalons que son mur de fond et sa *cavea* avaient servi comme carrière pour l'édification de forteresses au temps des Byzantins et qui se trouvent au sud de la ville.

Ce théâtre a très bien conservé la partie inférieure de sa *cavea* avec ses gradins, ainsi que son orchestra.

6.2. Le théâtre de *Tipasa*

Ce théâtre demeure parmi les rares et les plus anciens théâtres d'Afrique du Nord, à l'exception de ceux de Madaure et de *Sabratha*. Sa cavea est entièrement construite sur un système de voûtes en berceau. Son implantation est sur une légère pente, avec son hémicycle orienté au Nord. Il est le lieu d'aboutissement cette fois-ci de l'axe du *decumanus maximus*.

6.3. Le théâtre de Djemila (*Cuicul*) (FIG. 3)

Son implantation se trouve excentrée par sa situation par rapport au centre civique de la cité. Au vu de la nature du site que présentait la topographie en cet endroit, cette position, semble t-il, fût appréciée, afin d'éviter de coûteuses constructions à cet équipement. Ainsi, sa cavea est adossée sur le flanc de cette colline. Ce théâtre a conservé complètement son mur de fond, qui fût orné de cavités pour une bonne répartition des sons.

Ce cas est analogue a celui de Khamissa (*Thubursicum Numidarum*), où son théâtre occupe aussi un bas versant en dehors de la ville romaine.

6.4. Le théâtre de Annaba (*Hippo Regius*)

Le site d'implantation du théâtre se trouve à proximité du forum, en retrait de l'intersection des deux voies perpendiculaires.

La direction de son hémicycle est au nord, selon ce que préconise la règle vitruvienne.

Son système constructif demeure semblable aux précédents cas des théâtres adossés à une colline.

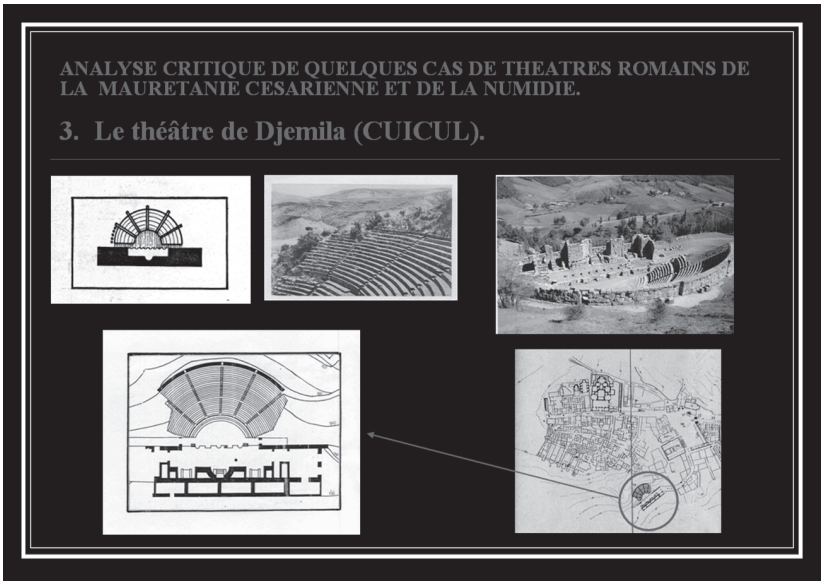


Fig. 3: Le théâtre de Djemila (*Cuicul*), par Y. Chennaoui.

7
Les caractéristiques usuelles du modèle de l'Afrique du Nord

A la lumière de l'ordonnancement géométrique transmis par Vitruve et à l'issue de notre exposé analytique de quelques cas de théâtres romains de l'Algérie antique, nous avons reconnu les caractéristiques du modèle de théâtre adopté en Afrique du nord et que nous énumérons comme suit:

a) L'orientation de l'hémicycle de la *cavea* dans la direction nord, demeure une règle presque générale, car Vitruve insiste sur son respect en Afrique du nord, et ne cite comme exception que le théâtre de Dougga.

b) Le plan que nous transmet Vitruve se trouve confirmé dans les théâtres cités, où la géométrie demeure à la base pour un système de coordonnées par le centre.

c) Les variations formelles de la *frons scaenae* et de la tribune ainsi que de ses annexes (*versurae*) demeurent spécifiques pour chaque cas. Ceci traduit la volonté d'une choix conceptuel formel que veut donner l'architecte à son édifice (FIG. 4).

d) Le type d'implantation sur le site (adossé à une colline ou sur

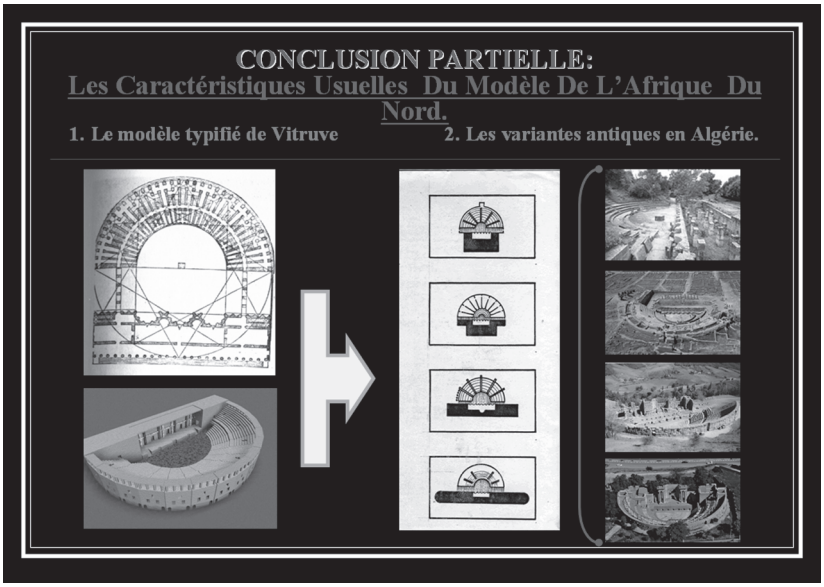


Fig. 4: Tableau synthetique comparatif nous illustrant les variations typologiques du théâtre antique en Algerie à partir du modèle de Vitruve.

une structure), ne traduit pas systématiquement l'ordre chronologique de construction d'un théâtre par rapport à un autre. Ceci dit, cela n'est pas dû à un appauvrissement technique ou structurel de la période, mais plus à un souci de commodité et de réduction du coût de la construction. Exemple, le théâtre de *Tipasa* (construit sur voûtes) est plus antérieur que celui de Djemila (adossé à une colline).

e) L'inscription urbaine du théâtre romain dans la ville, occupe généralement une position stratégique, à proximité du forum, sur l'un des deux axes principaux (généralement sur le *cardo*) au vu de son caractère d'équipement public.

f) L'orchestra comme plate-forme est à un bas niveau de la scène où évolue les acteurs. Les ailes de la tribune limitent par l'arrière les cotés de la scène. Ces derniers procurent au théâtre romain son unité formelle et géométrique; où le mur curviligne de l'arrière de la cavea vient renforcer cela. Cette régle se confirme aussi pour nos cas d'études.

g) L'association du théâtre au temple, sous trois formes différentes; utilisation de l'escalier du sanctuaire pour les spectacles, incor-

poration du temple dans le plan d'ensemble comme au théâtre de Pompéi. Cette solution architecturale se rencontre aussi dans nos cas d'études.

b) Et enfin, le caractère unitaire qu'acquiert le théâtre grâce à la couverture des entrées latérales.

8
Etude de cas: le théâtre romain de *Caesarea* de Maurétanie (Cherchel)

Le théâtre de Cherchel occupe une position centrale. Il est bâti au bas du versant, dont sa *cavea* utilise en partie la pente afin d'éviter à la construction de coûteuses substructions. Son hémicycle est orienté au nord conformément aux règles des théâtres en Afrique du nord. Le diamètre externe de la *cavea* est de 45 m, non compris l'escalier d'accès par le sud. Il parait avoir compté 27 gradins réparties en deux *maeniana*. Seule la partie supérieure des gradins qui domine la scène, d'une dizaine de mètres est bâtie sur voûtes; le reste de la *cavea* est appuyée au versant. Le haut de la *cavea* était, comme à *Leptis Magna*, *Sabratha* et Dougga, entouré d'un portique courbe de 5 m de large, au milieu duquel, dans l'axe, faisait saillie une construction rectangulaire de 6 mètres de long sur 4 mètres de profondeur, dont les murs latéraux était double. S'agit-il d'un sanctuaire dont d'autres exemples sont connus en Afrique et à Rome?[7]

A chaque aile, de part et d'autre des coulisses existe une cour dallée, d'où part un couloir donnant accès aux entrées latérales de l'orchestra. Sur la cour orientale s'ouvrent deux chambres et un petit nymphée. L'ensemble monumentale, correspondant au théâtre romain de Cherchel (lui même et ses annexes), s'étendant sur 130 m d'est en ouest et 72 m du nord au sud (soit 434 sur 240 pieds romains); ce qui correspond parfaitement à 3 *actus quadrati* sur un *actus quadratus* et demi.

Les hypothèses de St. Gsell sur la datation de ce théâtre, dont il attribuait la construction à Juba II, viennent d'être confirmés de manière indépendante et convergente par P. Pensabene[8] pour les

7. J. Vérité, *Le théâtre de Cherchel*, dans, *Algérie Antique*, Avignon 2003, p. 273-82.

8. P. Pensabene, *Les chapiteaux de Cherchel. Etude de la décoration architectonique*, «BAA», suppl. III, Alger 1982.



Fig. 5: Modalités d'inscriptions du théâtre de Cherchel dans le maillage urbain antique, par Y. Chennaoui.

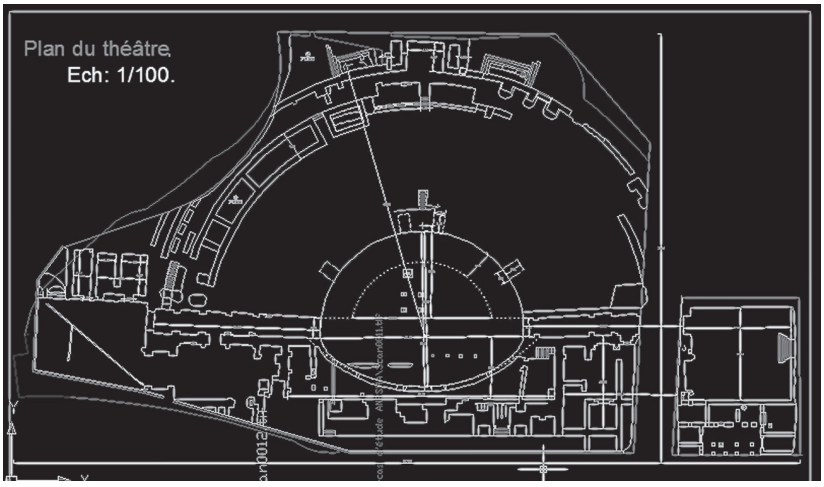


Fig. 6: Relevé d'état de lieux actuel du théâtre de Cherchel.

chapiteaux et les éléments architectoniques recueillis sur place. G. Ch. Picard[9] le plaçait dans le règne de Juba en l'an 13 ap J.-C. (voir FIGS. 5-6).

8.1. La transformation du théâtre en amphithéâtre (FIGS. 7-8)

La date de transformation de ce théâtre en amphithéâtre est inconnue, où la solution adoptée à Cherchel est analogue à celles dont l'exemple est offert par le théâtre de Tyndaris en Sicile et par le troisième état du théâtre de Philippes.

Elle traduit l'évolution du goût du public qui se détache des spectacles scéniques auxquels il préfère les jeux de l'arène. Désaffectés, les anciens théâtres deviennent des demi amphithéâtres. St. Gsell cité par Ph. Leveau[10], confirme qu'il ne faut pas voir dans la transformation du théâtre de Cherchel, une solution économique de remplacement liée aux destructions de la guerre de *Firmus*. Ces destructions avaient atteint l'est de la ville, où se trouvait l'ancien amphithéâtre de *Caesarea*.

Ici, c'est plutôt selon lui l'adaptation d'un édifice à de nouvelles exigences qui apparaissent dès le début de l'empire, et qui se concrétisaient comme suit:

– L'orchestra a disparu; on creusa a sa place une arène de forme ovoïde. Elle mesurait environ 22 m de diamètre.
– Sa démolition fut accompagnée de celle de la *cavea* sur une largeur de 5 m, afin d'obtenir à la fois un plus large espace pour l'arène et une dénivellation de l'ordre de 3 mètres, nécessaire à la construction d'un mur de podium.
– Du coté sud, l'arène ainsi aménagée, épouse la forme semi-circulaire du monument primitif et son grand axe est long de 33 m.
– Du coté nord, le *pulpitum* et la scène ont été détruits afin de dégager un arc de cercle de 23,40 mètres de rayon. Dès lors la superficie atteignit les 1000 m²; ce qui est peu pour un amphithéâtre.
– Les *parascaenia* du théâtre primitif devinrent les entrées axiales de l'arène.

9. G. CH. PICARD, *La date du théâtre de Cherchel et les débuts de l'architecture théâtrale dans les provinces romaines d'occident*, «CRAI», 1976, p. 386-97.

10. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie*, cit.

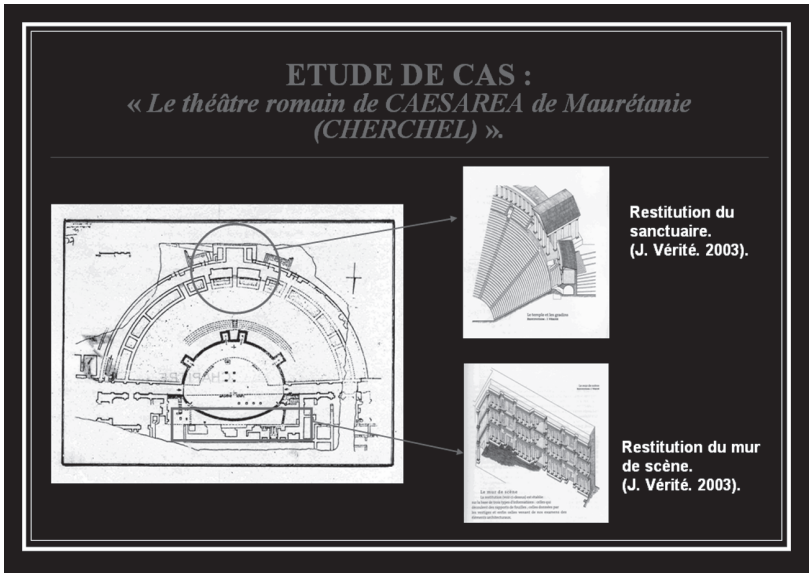


Fig. 7: Restitutions idéales du santuaire et du mur de scène tels préconisées, par J. Vérité.

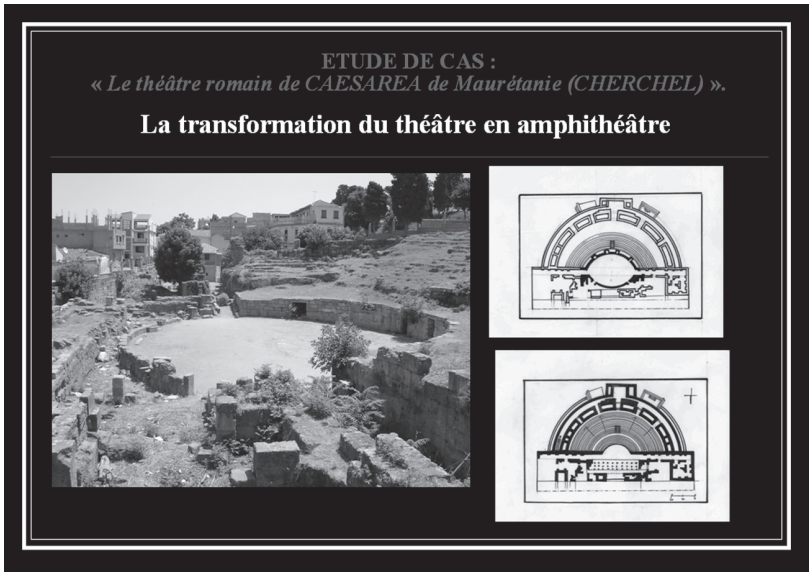


Fig. 8: Analyse comparée des catégories de trasformations du théâtre de Cherchel en amphithéâtre, par Y. Chennaoui.

– Au sud, quatre pièces donnaient directement sur l'arène, il s'agissait sans doute de *carceres*.
– Le *pulpitum* a complètement disparu dans l'aménagement de l'arène.
– La *frons scaenae* a été dégagée lors des fouilles de 1915; elles étaient très bien conservées.
– La technique de construction du théâtre (une partie adossée, une partie sur voûtes), était un procédé simple, qui n'a pas été touchée par cette transformation à part quelques rajouts de consolidations.

En guise de conclusion

Répétons donc, ce qui vaut également pour notre hypothèse formulée comme problématique de travail au début: n'était de voir les caractéristiques géométriques (aptitude formelle), permettant d'adapter un édifice à des exigences de climat et de terrain.

Notre dessein fut celui de savoir aussi si le modèle adopté en Afrique du nord, par son style et son système constructif, fut influencé ou pas par une typologie préexistante romaine d'outre mer. Comme l'a déjà soulevé E. Frézouls:

> Ce qui reste problématique, c'est l'explication de fond du processus: l'initiative doit elle vraiment être rangée sous le signe de la politique de romanisation et attribuée pour l'essentiel au pouvoir central de Rome?[11] Nous laissons le soin aux spécialistes archéologues de se pencher sur ça.

A l'issue de cet exposé, on déduit quelle a été la diversité des solutions proposés par les architectes, où les théâtres de la Maurétanie Césarienne analogues à bien d'autres du monde antique romain traduisent, après plusieurs expériences, l'évolution architecturale des lieux de spectacle, en l'occurrence les théâtres.

11. FRÉZOULS, *Aspect de l'histoire*, cit.

Brahim Boussadia

Les établissements antiques côtiers de la limite occidentale de la basse vallée de Chlef (Mostaganem, Algérie)

Les investigations archéologiques que nous menons dans la partie littorale occidentale de l'Algérie rentrent dans le cadre d'un projet global qui traite du peuplement de cette région, de la préhistoire au VII^e siècle après J.-C.

Nos travaux s'articulent pour cette première phase autour de la région de la basse vallée de Chlef, dans la wilaya de Mostaganem, et traitent de plusieurs aspects de recherches dont l'inventaire archéologique des sites, à travers des prospections du terrain, reste la clé de voûte à même de répondre aux diverses problématiques liées à son peuplement dans l'antiquité, notamment pour les périodes précédant l'occupation romaine, numide et punique, qui demeurent la grande inconnue.

Cette frange littorale, longtemps marginalisée par les travaux de recherche archéologiques qui ont privilégié la partie est de l'Algérie, reste peu connue et la masse documentaire à son sujet très réduite. Cet état lacunaire des connaissances et l'importance stratégique de l'inventaire, dont nous apprécions la priorité pour l'Algérie, sont les principales motivations de ce choix.

En effet, pour la région qui nous intéresse, les études traitant des problématiques de l'inventaire sont insignifiantes. Seuls les ouvrages de Gsell, dans son *Atlas Archéologique* des sites antiques de l'Algérie[1] et celui de G. Vuillemot à propos des échelles puniques de l'Oranie[2], méritent d'être soulignés. Ces travaux, bien qu'établis au siècle dernier, ont le mérite de contenir une base de données archéologique très précieuse, qui demeure encore de nos jours,

* Brahim Boussadia, Institut d'Archéologie, Université d'Alger.

1. St. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, *Textes*, Alger 1997 (2 édition), F. 11 (Bosquet) (en avant, *AAA*).

2. G. Vuillemot, *Les échelles puniques d'Oranie*, Autun 1965.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 657-668.

surtout pour les études relatives au peuplement dans l'antiquité, une référence de base très exploitée. Cette situation offre certes, un certain confort pour le chercheur en archéologie classique mais n'en demeure pas moins restrictive et à la limite, porteuse d'informations erronées qui ne reflètent pas ou plus la réalité du terrain[3]: d'où la nécessité d'une nouvelle lecture basée sur une approche pluridisciplinaire du terrain de recherche.

Les caractéristiques de l'environnement constituent, dans ce cadre de recherche, un intérêt particulier sur lequel nous axons nos investigations de terrain dans la région. La lecture géologique et géomorphologique offre à cet effet des indices précieux pour l'orientation des recherches et l'identification des faciès topographiques spécifiques aux divers types d'occupation. Nous accordons une part primordiale à la stratégie de l'occupation qui constitue à notre sens le principal facteur motivant l'établissement humain. Approche qui nous a fait orienter et concentrer nos recherches prospectives autour des sources hydriques (paléo oueds, oueds, sources d'eau, la mer...) et des paysages topographiques, qui offraient le maximum de sécurité à l'homme dans sa vie quotidienne (vallées fertiles, collines fortifiées, replats de montagnes, plateaux, promontoires, baies encaissées...) et dans son souci permanent d'évolution et de prospérité.

3. L'exemple de la feuille 11 (celle de Bosquet) de l'*AAA* est très révélateur. Nous y relevons quelques erreurs et confusions dans la localisation de certains sites signalés. Il faut à cet effet replacer le site de Kef Bouguettar (*AAA*., F. 11, n° 4) sur le promontoire de Abd El Malek Ramdane et non pas sur celui de Hadjadj comme indiqué par l'auteur et intégrer à la carte l'établissement antique, non signalé, qui se trouve sur ce dernier promontoire; à rajouter aussi à l'atlas l'importante ville antique de Chaaïbia signalée par M. VINCENT, *Les ruines romaines du Cap Ivi en relation avec celles de Quiza*, «BSGAO», 42, 1937, p. 1-18. Il faut replacer l'occupation du Kef Lasfar dans son contexte chronologique réel. Ce site est identifié comme étant un phare ou une vigie antique alors que les observations de terrain et la céramique récoltée en surface plaident pour une occupation d'époque musulmane, aucun fragment de céramique antique n'ayant été relevé. Il est aussi intéressant de noter la présence sur ce site de 14 silos piriformes, creusés dans le sol gréseux. Ceci accorde une certaine importance à l'occupation dont la nature exacte n'est pas encore identifiée.

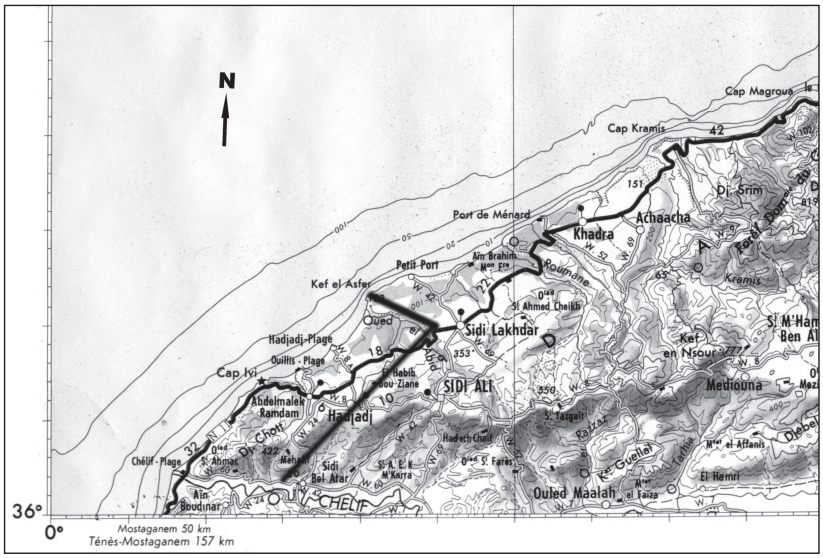


Fig. 1: Carte de Chlef, localisation des sites dans la basse vallée de Chlef et délimitation de la zone de prospection.

1
Région prospectée

La région prospectée concerne essentiellement la frange littorale que partagent cinq communes de la wilaya de Mostaganem (Sidi Lakhdar-Hadjadj, Ben Abd el Malek Ramdane, Sidi Bel Attar dans son extrémité nord-est et Mostaganem), comprise entre l'oued Chlef à l'Ouest et Kef Lasfar à l'Est. Cette première zone d'investigation s'étend sur une distance approximative d'environ 28,5 km. Cette prospection s'est faite en circonscrivant une quasi boucle orientée Est-Ouest et couvrant une superficie globale avoisinant les 80 km², comprise entre les parallèles 36° 02' et 36° 10' Nord et 0° 07' 500" et 0° 15' 500" Est. Cet espace est couvert partiellement et d'une manière inégale selon un axe maritime d'Ouest en Est et un autre empruntant le plateau de Ben Abd el Malek Ramdane orienté Nord-Est-Sud-Ouest pour rejoindre l'embouchure de l'oued Chlef sur sa rive orientale (FIG. 1). L'autre axe suit le cheminement de l'oued Chlef vers le Sud, dans la région de Ain Taddles.

2
Les occupations sur l'oued Chlef

L'oued Chlef, à l'itinéraire sinueux, prend sa source dans l'atlas saharien et pénètre dans la mer à 35 km à l'Est de la ville de Mostaganem. Il traverse une distance de plus de 700 km, fertilisant ainsi les terres mais modifiant sur son passage la physionomie des paysages auxquels il apporte des transformations importantes par ses creusements, ses dépôts sédimentaires et son rôle favorable au développement et à l'enrichissement végétal. Ce cours d'eau majeur, signalé dans l'antiquité sous le nom de Chylimath[4], favorisa sur son sillage l'implantation de plusieurs villes importantes dans l'antiquité. Celles-ci se sont développées sur l'axe routier mauretanien, reliant *Auzia* à la partie occidentale de la Maurétanie Césarienne, en empruntant sur une grande distance, avant de bifurquer vers la mer au niveau de *Gadaum Castra*, le même itinéraire que l'oued Chlef[5]. De telles implantations favorisérent le développement de ports fluviaux qui créèrent une dynamique économique très importante ouvrant ainsi de nouveaux pôles d'intérêt, de nouveaux marchés et des axes d'échanges de différents produits récoltés localement ou importés des autres provinces et régions de la Méditerranée occidentale. L'oued Chlef au niveau du site de Quiza pourrait contenir sous la masse imposante de dépôts sédimentaires les restes de structures portuaires dont certains habitants locaux ont cru reconnaître, sur l'une des deux rives, des plans d'amarre de bateaux.

Quiza, ville forte située à 8 km en amont de l'embouchure du Chélif, bénéficia d'une place stratégique dans les paysages de la basse vallée de Chlef[6]. Cette situation lui permit de jouer un rôle déterminant dans le développement économique de la région et celui d'être l'œil vigilant des romains dans cette partie du *limes* dont elle constitua l'extrémité occidentale[7]. Cette cité dût assurer aussi un relais important dans l'extension de la colonisation romaine en

4. PTOL., *geogr.*, IV, 2 (trad. E. L. STEVENSON, New York 1932, p. 94).

5. P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger 1951, carte du réseau routier.

6. B. BOUSSADIA, D*ans le bassin du Chlef, l'antique Quiza*, «Archeologia», 410, 2004, p. 69-70.

7. P. MORIZOT, *Les fouilles du Cap Ivi (1950): exhumation de chapelles chrétiennes*, dans *115e Congrès National des Societes Savantes, Avignon, 1990, Ve Coll. sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, Paris 1992, p. 456.



Fig. 2: Vue de l'Est, sur le site antique de Quiza.

Afrique du Nord, vers la partie occidentale. *Quiza Cenitana peregrinorum oppidum*[8] occupe une colline dominant la vallée de l'oued Chlef à plus d'une centaine de mètres d'altitude. Le site présente une topographie très tourmentée, et pour la partie exposée au sud présente une occupation en pente très dense. A l'Est et à l'Ouest deux ravins délimitent le site, confortant sa position par deux falaises abruptes qui accentuent sa défense naturelle et le rendent difficilement accessible (FIG. 2).

Cette position stratégique favorisa dès la fin du I^er^ siècle avant J.-C. l'implantation d'une garnison militaire sur cet emplacement. Les dernières découvertes archéologiques effectuées sur le site confortent d'ailleurs les hypothèses déjà émises à ce propos[9]. Quiza était déjà romaine avant l'annexion de la Mauretanie Césarienne en 40 après J.-C.

Le sondage que nous avons effectué sur la partie haute de la ville, où l'on suppose l'existence d'une citadelle, à son extrémité Sud-Ouest, a permis la mise au jour à la base d'un dépotoir[10],

8. PLIN., *nat*., V, 19 (trad. J. DESANGES, Paris 1980, p. 54 et commentaire p. 158).

9. C. CADENAT, *Quiza et Mina (Oranie): tessons de vases sigillées*, «Libyca», II, 1958, p. 248.

10. La fouille du dépotoir a donné un matériel céramique très riche qui comprend un pourcentage élevé d'amphores. Ce matériel est en cours d'étude.

composé essentiellement de céramiques et d'ossements animales et daté de la fin du Ier siècle avant J.-C. (forme Ettlinguer 22 en sigillée italique et type Morel 1222 C1 en céramique à vernis noir), d'une trentaine de balles de frondes en plomb. Ces projectiles étaient associés à des lames de plomb qui attestent leur production locale et la présence sur la place d'une troupe d'élite composée de frondeurs.

Cette ville devait rayonner économiquement sur une très vaste région, comprise entre la mer et les hauts plateaux de l'Ouest (Tiaret, Relizane...) dont elle constituait l'accès à la Méditerranée. Diverses marchandises, produites localement ou importées de régions diverses, transitaient par Quiza, qui devait compter un nombre important d'entrepôts, avant d'être acheminées à l'intérieur des terres, au profit des populations qui y vivaient. La grande masse de céramique d'importation présente en surface sur le site, campanienne, sigillée arétine, gauloise et africaine, de la paroi fine et diverses catégories d'amphores, témoigne de la richesse de la cité et des rapports commerciaux importants qu'elle entretenaient à haute époque avec d'autres partenaires de la Méditerranée. La découverte d'une petite bourse contenant des deniers appartenant à la république romaine[11] confirme l'importance des échanges et le développement précoce de la ville qui a vu par ailleurs l'essor d'un artisanat local basé sur la petite industrie et l'agriculture[12].

D'autres sites se sont développés autour de Quiza au bas empire confortant sa position économique et défensive en jouant un rôle de relais ou de producteur agricole.

Ce sont les sites de d'El Djaalia et de Koudiat erraïs. Le premier est situé au pied du djebel Zegnoune, un vaste replat qui

11. Découverte d'un lot monétaire composé d'une soixantaine de deniers républicains en argent. Seules deux pièces du lot, certainement contenues dans une petite bourse en matière périssable, ont pu être identifiées et datées. Les noms des monétaires républicains *Q. Minucius Rufus* et *C. Hosidius* figurent sur les revers des deux pièces. La première date de 122 av. J.-C. et la seconde de 68 av. J.-C. L'étude de ces monnaies, après le traitement de conservation, apportera certainement des donnés précieuse à l'histoire économique de la région.

12. Sur la pente Sud du site, nous avons localisé plusieurs structures attestant la présence des quartiers artisanaux et l'identification de certaines activités qui s'exerçaient. Nous avons aussi enregistré lors d'un sondage effectué dans cette partie du site, la découverte d'un orifice de forme cylindrique creusé dans le sol, rougi par le contact avec le feu et associé à des scories. Ce niveau du IVe siècle de notre ère pourrait appartenir à un petit atelier de métallurgie.

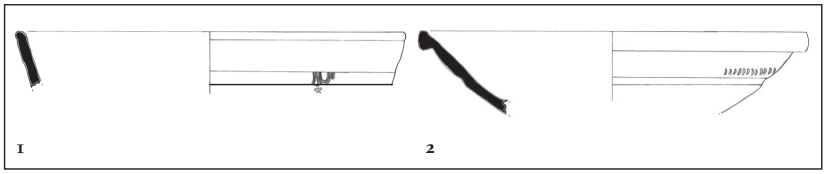


Fig. 3: 1) Sigillée sud gauloise, forme Drag. 37 (60-100 ap. J.-C.); 2) Sigillée Africaine A, type Hayes 7 (IIe siècle ap. J.-C) (dessin A. Djllid).

marque la limite occidentale de la chaîne du Dahra. Ce site est localisé dans le delta de Chlef sur la rive orientale de l'oued et occupe un promontoire dominant l'estuaire, à quelques 1200 mètres de la mer. Cette place stratégique, marquant l'entrée de l'oued en aval, confirmerait la fonction que lui destinaient les auteurs qui l'ont déjà signalé: un phare ou une vigie[13]. Les deux fonctions d'ailleurs ont pu être assurées par ce poste avancé de front de mer dans l'antiquité.

Les vestiges signalés sur ce promontoire sont aujourd'hui invisibles. Seuls quelques arasements structurels de mauvaise facture technique apparaissent sporadiquement, dans la partie Sud-Ouest du site. Il s'agit de quelques restes de murs de 0.70 m d'épaisseur, qui sont construits de blocs de grès, de dimensions et de forme diverses, sans mortier de liaison; état qui n'autorise pas une identification de la bâtisse mais qui suggère par contre une datation tardive pour sa construction et son utilisation.

La prospection du site a permis cependant de confirmer, d'après le matériel céramique récolté en surface, campanienne A et B, sigillée gauloise et africaine A, la coexistence de ce site avec celui de Quiza dès la fin du Ier siècle avant J.-C. et durant une période de plus de cinq siècles. La faible densité de la poterie suggère cependant une occupation modeste du promontoire (FIG. 3).

Quant au second, il est localisé à la limite Nord-Est de la commune de Ain Taddles. Ce site est situé sur la berge occidentale de l'oued Chlef dont les traces de débordement sont encore visibles au pied du monticule, portant le nom de Koudiat Eraïs, sur lequel reposent les restes archéologiques. Peu de structures sont cependant visibles en surface. Seuls les restes d'une enceinte de 70 m de longueur et une pierre contrepoids, témoignent encore de l'aspect

13. VINCENT, *Les ruines romaines*, cit., p. 5.

défensif de cette occupation, qui devait être une ferme fortifiée, et la nature agricole de son activité passée[14].

Le matériel céramique découvert en surface, dominé par une forte présence de sigillée italique et gauloise, dénote de la richesse et de l'ancienneté du site qui était déjà en activité au 1er siècle de notre ère.

3
Les établissements côtiers

Plusieurs établissements antiques jalonnent l'extrémité occidentale de la face maritime du massif montagneux du Dahra. De l'oued Chlef à l'Ouest jusqu'à Kef Lasfar à l'Est, limite de nos investigations, se succèdent plusieurs occupations antiques établis sur des promontoires (Kef Lasfar, Hadjadj et Kef Bouguettar) et des plages (Clovis et Cap Ivi) plus ou moins encaissées.

Les distances rapprochées entre ces différentes stations, sur une moyenne de 7 km, démontrent de l'intensité des activités artisanales qui s'exerçaient dans la région. La proximité de la mer favorisait à cet effet le développement de la pêche, des industries de transformation des produits de mer et l'implantation de stations portuaires.

La ville antique de Chaaïbia, Cap Ivi, paraît avoir joué dans ce contexte-là un rôle économique important dans la région. Ce site, ignoré par Gsell et étudié par d'autres auteurs[15], serait cette «ville inhabitée qui s'élève au bord de la mer» et appelée Casr el Folous[16].

Cette ville de front de mer, ensevelie en grande partie sous le sable, occupe une position stratégique de choix. Elle est située à une dizaine de kilomètres à l'Est de l'embouchure de l'oued Chlef, sur une plate forme rocheuse qui est délimitée vers l'Ouest par deux promontoires avancés dans la mer formant dans cette partie du site une baie abritée des vents d'Est et de Nord-Est (FIG. 4).

Cette position géographique, appuyée sur la présence d'une grande concentration de fragments de céramiques, essentiellement

14. La présence d'un élément de pressoir à huile, une pierre contrepoids, indique la nature agricole de l'occupation. La région de Sidi Bel Attar, dans laquelle est situé le site, se caractérise encore de nos jours par la culturation de l'olivier.

15. VINCENT, *Les ruines romaines*, cit., p. 1-18; MORIZOT, *Les fouilles du Cap Ivi*, cit., p. 439-58.

16. A. EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, Paris 1965, p. 164.



Fig. 4: Photo aérienne du site du Cap Ivi (d'après Morizot, *Les fouilles de Cap Ivi*, cit., p. 442).

des fragments de grands contenants tels les amphores et les *dolia*, sur les promontoires où se situent généralement les entrepôts, permettrait d'y voir, en attendant la découverte de structures portuaires, un petit port maritime. Cette station serait le second havre, maritime, de la ville de Quiza [17].

Le matériel archéologiques de surface, récolté sur le site du Cap Ivi (monnaie à module réduit, sigillée africaine présentant un répertoire morphologique tardif; FIG. 5) n'appuie que partiellement cette hypothèse mais atteste néanmoins de la coexistence tardive des deux sites durant les IV^e^ et V^e^ siècles de notre ère. L'état actuel des connaissances, archéologique et géomorphologique, ne nous permet pas d'établir à cette époque où l'activité commerciale devait être moins importante, l'existence d'un transfert des activités portuaires ou leur extension, de Quiza vers le site de Chaaïbia.

17. VINCENT, *Les ruines romaines*, cit., p. 17.

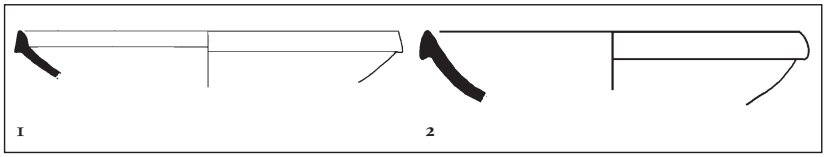


Fig. 5: Chaaïbia (Cap Ivi), Sigillée Africaine D: 1) Type Hayes 61 A (IVe-début Ve siècle ap. J.-C; 2) Type Hayes 99 B (530-580 ap. J.-C.) (dessin A. Djllid).

D'autres établissements font suite sur le littoral à cette petite ville maritime. Des vestiges antiques sont ainsi visibles sur la plage de Clovis[18] et sur les promontoires de Kef Bouguettar[19] et de Hadjadj[20] qui la délimitent respectivement, à l'Est et à l'Ouest.

Les occupations de ces sites du IVe siècle au VIe, voire même au VIIe pour le site de Kef Bouguettar, qui a livré par ailleurs un monument à abside de bonne facture pouvant représenter une basilique, ont laissé des traces d'habitations et plusieurs témoignages matériels (bassins de salaison, hameçons...), activités auxquelles s'adonnaient les populations locales.

Les données amassées au cours de cette première prospection que nous avons effectuée dans la basse vallée de Chlef révèlent, dans un territoire réduit et investie partiellement, les immenses potentialités de la région en matière de richesses archéologiques. Les différents sites mis au jour, appartiennent à des faciès culturels différents représentatifs d'une très longue occupation, quasi continue, depuis la préhistoire jusqu'à la période musulmane.

Cependant, il reste difficile de se faire une idée exhaustive sur le peuplement de la région dans l'antiquité et sur la nature des occupations, chacune dans son contexte géochronologique, à partir

18. Site inédit situé sur la plage de Clovis. Nous y avons découvert, dispersés sur une surface assez importante, les restes d'un bassin et les traces de beaucoup d'autres. Ces installations paraissent avoir été utilisées pour la production de poissons salés (salaison).

19. Les sondages effectués sur le site ont révélé des structures d'habitats datables du Ve siècle ap. J.-C. et les vestiges d'un monument à abside de 20 m de longueur sur 11,5 m de largeur. Ce site est en relation directe avec celui de la plage Clovis, situé à proximité, où nous n'avons identifié aucune trace d'habitat.

20. Restes d'un monument sur le versant Est du promontoire. La présence de meules et d'une densité très importante de céramiques variées témoigne de la richesse du site et de l'intensité de l'activité.

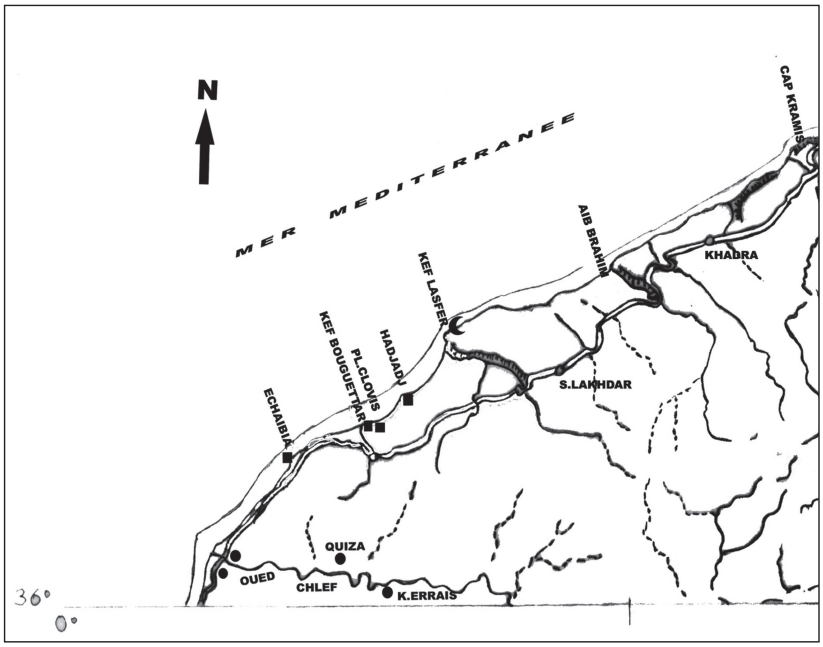


Fig. 6: Répartition des sites archéologiques littoraux de la basse vallée de Chlef.

de données tronquées, établies sur les seules observations de surface et dans un territoire aussi réduit. Néanmoins, les premiers résultats auxquels nous avons aboutis plaident pour une occupation tardive du cordon littoral, compris entre l'oued Chlef et le site du Kef Lasfar, à l'inverse des établissements qui sont situés sur les rives de l'oued, à proximité de Quiza et qui sont attestés dès le I^er^ siècle après J.-C. (FIG. 6).

La céramique récoltée sur ces divers sites du front de mer confirme une datation tardive, entre la fin du IV^e^ siècle et la fin du VI^e^ siècle, voire du début du VII^e^ siècle pour les sites du Cap Ivi et de Kef Bouguettar. Il est intéressant cependant de noter la découverte en surface sur le site de Hadjadj, de quelques sesterces dont l'un d'entre eux est attribuable à Antonin le Pieux et date de 153 après J.-C. Ceci ne nous autorise pas encore, à défaut d'une stratigraphie clairement établie et à cause des problèmes que pose encore la circulation monétaire dans la région, à revoir, notamment pour le site de Hadjadj, le caractère tardif de ces occupations littorales.

Ces informations nous interpellent par ailleurs, sur l'absence de traces archéologiques, de *Cartennae* à *Portus Magnus* soit une distance de plus de 200 km, appartenant à la période berbère, celles des numides et des maures, dans la région. Les données archéologiques actuelles portent à croire que cette partie du littoral était inhabitée ou peu fréquentée. Quelle crédibilité faut-il accorder à une telle hypothèse quand on sait l'immensité de la région et son appartenance au royaume florissant de la Masaessylie, alors dirigé par le célèbre roi numide Syphax qui avait pour capitale Siga, ville située un peu plus à l'Ouest? Cette situation anéantirait aussi l'idée, jusque là admise, de l'implantation par les puniques, sur leur route vers l'Atlantique, pour leurs besoins de ravitaillement, de repos et d'échanges avec les autochtones, sur cette côte nord africaine d'escales et de comptoirs tous les 30 kilomètres.

Ces problématiques montrent l'état lacunaire de nos connaissances sur le peuplement de la Mauretanie Césarienne occidentale, notamment notre grande ignorance de l'archéologie des peuples numide et maure qui ont assurément habité cette partie de l'Afrique du Nord. Les vestiges et le mobilier archéologiques découverts sur la partie littorale située à l'Ouest de l'oued Chlef, *Portus Magnus*, Marsa Madakh, Rachgoun, *Siga*..., témoignent en effet du peuplement de la région au IV^e^ siècle av. J.-C. et de l'existence à cette époque là de relations commerciales qui les unissaient à d'autres régions de la Méditerranée occidentale.

Aujourd'hui cet état de la question impose une approche pluridisciplinaire, à inscrire dans le cadre de travaux de prospections archéologiques systématiques et des études stratigraphiques de toute la région littorale de la basse vallée de Chlef.

Djahida Mehantel

Note sur le site d'El Bahia à Aïn Kebira (Mauretanie Sitifienne)

L'*Atlas Archéologique* de St. Gsell[1], très riche en renseignements, reste une source inestimable mais incomplète. D'où la nécessité de revoir cet Atlas en organisant des prospections systématiques et établir une nouvelle carte archéologique. Le travail s'impose lui-même et la tâche incombe à nous chercheurs algériens, car il y a plusieurs sites cités par Gsell qui meritaient d'être revus.

Effectivement, en faisant des recherches dans la région Nord-Est de Sétif (antique *Sitifis*), plus exactement à Aïn Kebira (antique *Satafis*)[2], je voulais établir la carte archéologique de la région dans le limite administrative de la commune, un territoire de 76 km². L'*Atlas* de Gsell était le point de départ: ma prospection du terrain fut simple et classique. J'ai pu revoir les sites indiqués par Gsell et en découvrir d'autres (FIG. 1). Et c'est le site n° 12 appelé El Bahia (= *AAA*, F. 16, n° 161), qui m'a le plus intéressé par ses révélations matérielles. Gsell l'indique comme site sans importance.

El Bahia est une petite agglomération qui occupe la ligne de crête de Ghour el Labaa et Kef el Arbi. Il est situé sur la rive gauche de oued El Deb (coordonnées Lambert: X 749°,75; Y 346°,90; Z 1100 m).

Le site est une zone d'habitat, à la présence de plusieurs tessons de sigillée claire A et D, de la céramique commune et des débris de poterie de terre rouge africaine.

L'importance du site consiste en la découverte de pierres de

* Djahida Mehantel, Institut d'Archéologie, Université d'Alger.

1. ST. GSELL, *Atlas Archéologique de l'Algérie*, Paris 1911 (en avant, *AAA*).

2. Aïn Kebira est une commune, dépendante de la wilaya de Setif, qui se trouve dans les hautes plaines de l'Est algérien. Carte topographique 1/50000. F. 70 (Kherrata) et F. 71 (Djemila) (la plus grande partie de la région se trouve dans F. 70).

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 669-674.

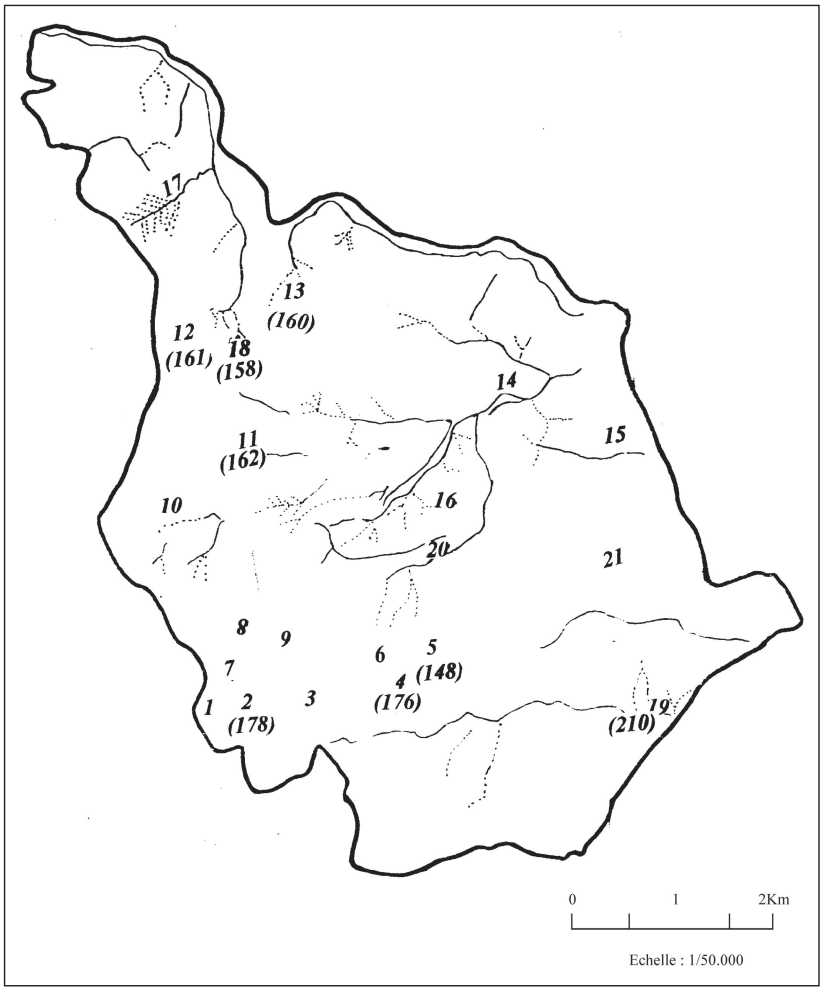


Fig. 1: Carte archéologique de la région de Aïn Kebira avec les numéros de l'*Atlas* de Gsell (*AAA*, F. 16, p. 8) entre parenthèses.

taille et de traces de murs à l'intérieur d'une écurie datant de l'époque française.

L'écurie appartient à un particulier qui nous a informé de la découverte d'un bassin et d'un contrepoids lors d'un aménagement entrepris par lui-même. Ce qui confirme l'importance du site.

Le contrepoids, cassé sur les côtes (FIG. 2), mesure 1,20 m sur 0,60 m. Le bassin, troué au bas d'un côté (FIG. 3), mesure 96 cm




Figs. 2-3: Le contrepoids cassé sur les côtés et le bassin à huile découvertes à Aïn Kebira.

sur 52 cm. C'est un bassin à huile qui ressemble aux bassins découverts par Ph. Leveau à Cherchel[3].

Le croquis que j'ai pu faire sur place (FIG. 4) reste bien sûr incomplet faute d'une fouille. Mais il nous donne une impression très probable d'un habitat rural, voire d'une *villa* romaine. Quel type de *villa* est-il?

Je me heurte ici à un problème de typologie.

R. Livet affirme la présence de *villae* simples dont le nombre est très grand. Ces habitations n'ont pas beaucoup attiré les chercheurs, car leurs ruines sont modestes[4].

Ph. Leveau définie ces habitations rurales à partir de leur position géographique[5].

Le site d'El Bahia se rapproche du type cité par Leveau, et qui situe ces habitations sur un éperon large.

C'est un type très répandu: ce sont des habitations rurales qui possédent des structures agricoles comme l'huilerie.

Le contrepoids d'El Bahia prouve l'exploitation probablement individuelle de l'huile, comme un bon nombre de huileries découvertes dans la région Setifienne, qui ont fait l'objet d'études par L. Jacquot[6] et H. Camps-Fabrer[7].

3. PH. LEVEAU, *Caesarea de Mauretanie*, Rome 1984, p. 433.

4. R. LIVET, *Habitat rural et structures agraires en basse Provence*, Aix-en-Provence 1962, p. 142.

5. LEVEAU, *Caesarea*, cit., p. 405.

6. L. JACQUOT, *Les huileries romaines de la région de Setif*, «RSAC», 1914, p. 265-73.

7. H. CAMPS-FABRER, *Une huilerie romaine dans la région de Périgotville*, «Libyca», 5, 1957, p. 43-7.

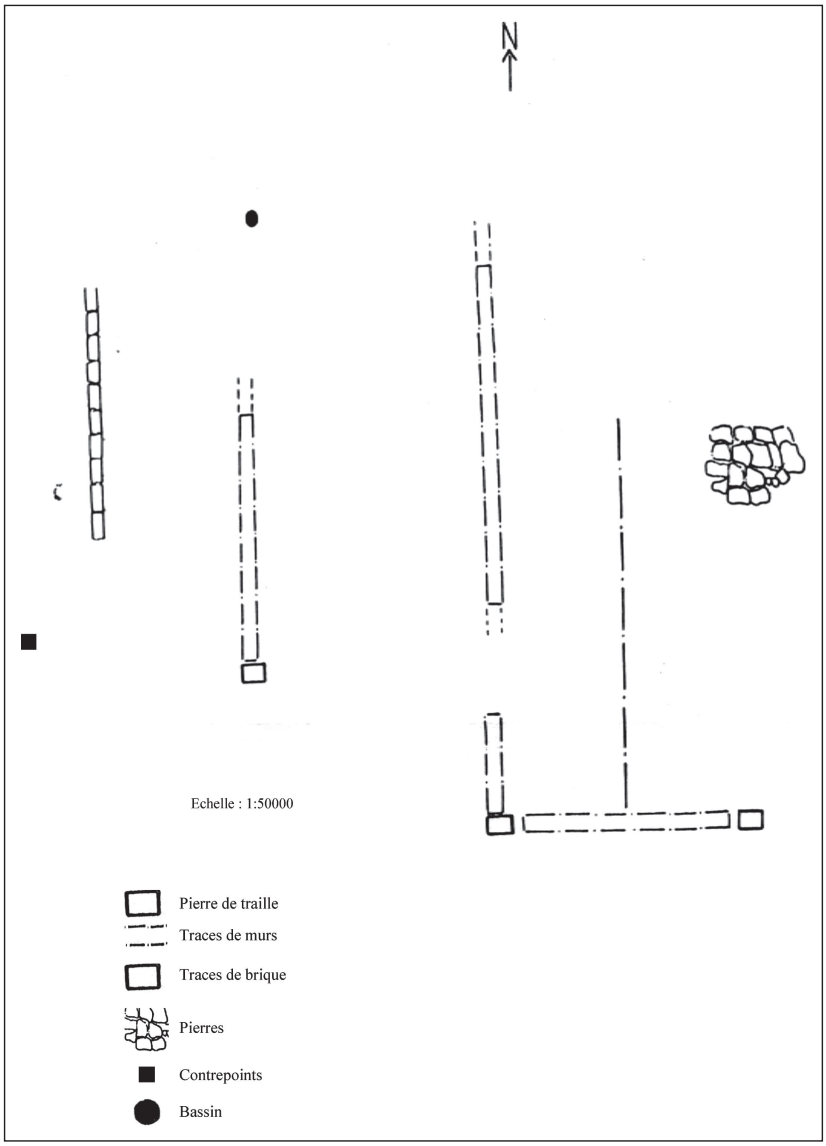


Fig. 4: Croquis de la *villa*.



Fig. 5: Vue ouest de l'écurie.

Ce serait donc une *villa* modeste ayant une cour et une huilerie destinée à l'exploitation individuelle sûrement (voir les traces de murs dans la FIG. 5).

Car n'oublions pas qu'El Bahia n'est pas très loin de la célèbre grande huilerie de Kherbet Agoub (*AAA*, F. 16, n° 178) qui comprenait 21 plates formes de pression, elle pouvait donc alimenter toute la région en huile et pourquoi pas en exporter.

Enfin, j'ai voulu par cette note sensibiliser nos chercheurs à refaire l'*Atlas archéologique de l'Algérie* qui risque de révéler des surprises.

Salim Drici

Réflexions sur les maisons romano-africaines et sur quelques éléments décoratifs de l'Algérie antique

L'architecture romaine, et en particulier celle de l'habitat, a connu pendant les douze siècles de l'histoire romaine un développement très considérable. Cet essor dépend de brassage multi-civilisationnel qui a origine dès la colonisation romaine dans tout le bassin méditerranéen. La transition de l'habitat archaïque, connu avec le nom d'italique, en passant par l'habitat hellénique, jusqu'à la *domus* romaine, s'est concrétisée grâce aux apports esthétiques des uns et des apports pratiques des autres.

L'Afrique du Nord représentait un espace vierge pour l'entité romaine concernant le modèle d'urbanisme adopté sur un sol qui donnait plus liberté d'action pour les architectes romains. Il faut dire que beaucoup de villes, de colonies et de municipes, sont de créations récentes sauf pour celles qui avaient un substrat autochtone où l'aspect culturel était apparent.

Par opposition à la ville de Rome où l'habitat à toujours posé quelques problèmes pour la densité de personnes à loger: cette densité poussa les autorités romaines par manque d'espace à bâtir en hauteur [1].

L'Afrique du Nord, au contraire, offrait plus d'opportunités dans le domaine urbanistique. Les villes africaines se sont en effet développées en horizontal: quelques maisons étaient constituées d'un ou deux étages, ce relevait de la richesse de la classe bourgeoise.

La maison romaine se composait généralement d'un vestibule d'entrée avec ses portes, d'un *atrium* dans lequel la maison puisait sa source de lumière et favorisait l'aération, d'un péristyle dans le cas où ce dernier était entouré sur quatre cotés d'une colonnade;

* Salim Drici, Institut d'Archéologie, Université d'Alger.

1. L. Homo, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité*, Paris 1971, p. 477.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 675-684.

en tous cas, cette cour était agrémentée d'un bassin d'eau et d'un jardin. Le *tablinum* était un office de bureau ou une salle de réception pour le maître des lieux, les chambres à coucher ou *cubiculum* étaient de petites dimensions, le *triclinum* était la salle à manger, et puis non loin de là se trouvait la cuisine, *culina*.

Cependant, dans les villes africaines, les maisons des nobles, comme à *Thamugadi*, *Cuicul*, *Caesarea*, avaient autres dépendances qui se résumaient à l'*oecus* dont la fonction principale était la salle pour les fêtes; des bains privés étaient les uns de modestes mesures, les autres plus complexes à l'image des thermes de la maison *Pompeanus* à Oued El Athmania dans la région de Constantine. Nous pouvons également rencontrer des structures de bibliothèques ou galeries de peintures, comme la *villa* des fresques à *Tipasa* en Maurétanie Césarienne, avec un *solarium* d'inspiration grecque ouvert sur la mer.

Toutefois les maisons de tout le pourtour méditerranéen se ressemblent du point de vue typologique: toutes les chambres regardent sur une cour centrale. Cette cour est le centre de toutes les activités, car la vie de la maison est orientée vers l'intérieur, à cet égard les chambres du palier inférieur sont démunies de fenêtres. Cette tradition nous la rencontrons dans la maison punique, qui se perpétue dans la maison romaine, puis dans l'habitat kabyle ou dans la Casbah Wast el-Dar, jusqu'à la péninsule ibérique où la cour prend le nom de *patio*.

Dès la colonisation de l'Afrique du Nord, les romains ont adopté le plan de la maison avec le péristyle, selon leurs besoins. La maison romaine d'Afrique est en faite une adaptation de la maison hellénistique dans un climat berbère[2].

C'est très important de voir comment le plan de la maison répondait à des considérations climatiques, car l'architecte devait d'une part atténuer l'effet de la chaleur torride et de l'autre part intégrer les éléments, eau et aération pour rafraîchir l'atmosphère[3]. La «*domus* africaine» est née grâce à ces paramètres.

Dans tout le monde romain la maison romano-africaine avait une particularité unique: un aménagement en sous-sol et un autre sur le même niveau de route, comme on peut le constater, aujourd'hui dans la ville des fresques à *Tipasa*. Le but essentiel de

2. M. Blanchard Lemée, *Maisons à mosaïques du quartier centrale de Djemila*, Aix-en-Provence 1975, p. 205.

3. Ch. Picard, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959, p. 214.

l'élaboration d'un tel plan est l'atténuation de la chaleur[4], et la recherche de la fraîcheur durant les saisons chaudes.

Parler des maisons romaines en Afrique du Nord implique incontestablement le facteur humain qui peuple les villes nord-africaines. Ce peuple est un brassage de plusieurs groupes issus des divers horizons, dans un espace commun, connu et reconnu, sous l'autorité d'un empire qui imposa ses lois dans tous les domaines, et surtout dans la conception des villes et de ses monuments. Le colon recevait sa parcelle de terrain à l'intérieur de l'espace religieux délimité de la ville, et pouvait concevoir sa maison comme il le voulait. Si elle a l'âme romaine, par ses éléments architectoniques, par la répartition de l'espace interne et par ses décors, néanmoins il y va de soi qu'il mettra sa touche personnelle apparente ou subtile dans son bien exclusif, de sa propre identité.

Les inscriptions latines de l'Algérie antique attestent que ce peuple constitué de Romains, d'Africains, d'Orientaux ou d'Européens (Gaulois, Germains, Ibères), a des antécédents de civilisation dont il ne pouvait pas faire abstraction dans sa vie quotidienne, sa philosophie et ses arts.

Beaucoup de villes ont gardé des traces des structures d'habitats, cependant il en est quelques unes à l'image de *Thamugadi* ou *Cuicul* qui vu la diversité des maisons offrent plus de renseignement sur les «*domus* romano-africaines».

L. Leschi décrit Timgad comme «un lieu de rencontre et de contact entre les montagnards et les gens du plat pays d'une part, entre Rome et les berbères, d'autre part, de ce double rôle, elle tire sa physionomie»[5].

Donc la configuration des maisons dans cette ville au début du II^e^ siècle jusqu'à l'époque chrétienne, répondait aux inspirations, tantôt romaine, tantôt berbère. Quelques éléments architectoniques et décoratifs trouvés dans ce lieu témoignent de cette hybridité de la population de *Thamugadi* ou d'une autre ville telle que *Theveste* (FIG. 1).

La ville offrait une grande diversité de maisons: les unes avec l'*atrium*, d'autres avec le péristyle, d'autres encore avec quelques bains privés. Beaucoup de maisons possédaient un puits grâce auquel on puisait l'eau pour les besoins domestiques ou pour les bassins bâtis dans le péristyle.

4. R. CAGNAT, V. CHAPOT, *Manuel d'archéologie romaine*, t. 1, Paris 1916, p. 278.
5. L. LESCHI, *Algérie antique*, Paris 1952, p. 108-9.



Fig. 1: *Theveste*, décor berbère sculpté sur un élément architectonique.

La maison avait comme décor une mosaïque, qui répondait aux besoins esthétiques, décoratifs et pratiques. Le revêtement a été étudié pour empêcher la montée de l'humidité du sol pendant l'hiver et pour offrir une certaine fraîcheur pendant la saison chaude.

Nous pouvons également témoigner d'autres formes de décors, à l'exemple de *bifrons* trouvés à Timgad, par A. Ballu, dans la maison située à l'angle Nord-Est du Forum. Il s'agit de têtes doubles de masques tragiques: elles couronnaient les quatre montants de pierre qui maintenaient les dalles sur les deux côtés de l'*atrium*[6].

Les belles mosaïques des maisons de *Cuicul*, même si elles sont datées du IIIe et IVe siècle, cela n'enlève à rien à leurs fastes, les

6. A. Ballu, *Les ruines de Timgad*, Paris 1897, p. 224.

exemples ne manquent pas quant aux aménagements spatiaux internes.

La ville primitive du début du IIe siècle av. J.-C. recelait de très belles demeures à l'image de la maison d'Amphitrite, qui avait le mérite d'être une maison avec toutes les dépendances énoncées théoriquement et les aménagements utilitaires comme une salle pour l'huilerie et une autre contenant une meule.

Les Romains ont été des grands constructeurs et grands décorateurs. La maison au stuc située dans le quartier de la ville primitive est la seule à posséder un exemple d'*atrium* tétrastyle à Djemila[7]; elle a révélé également beaucoup de décor fait à base de stuc, avec des formes humaines, animales et végétales.

Les formes humaines peuvent représenter des têtes d'enfants, des têtes d'hommes et de femmes. Le style d'exécution de ces formes suggère un réalisme car ces têtes par les traits du visage ont des expressions diverses telles que la joie ou la colère. Des torses sans têtes faisaient partie également du décor.

Les formes animales se résument aux spécimens d'une tête de sanglier tandis que les formes végétales sont représentées par des roses aux formes aplaties.

Ces décors en stuc sont une partie intégrante qui participaient à enjoliver les salles de la maison, fixés par des tenons sur les murs: ils nous rappellent les masques que les acteurs portaient au théâtre.

La sculpture est d'un style réaliste, réalisée d'une manière précise, ces formes de décor ont connu un essor durant la fin du IIe siècle et le début du IIIe siècle de notre ère. Cette tradition décorative s'est répandue essentiellement dans les grandes villes telles que à Timgad et à Zama où on peut remarquer une certaine esthétique dans l'exécution des œuvres[8].

Dans les maisons romaines des villes de l'Algérie antique, nous pouvons discerner deux types de décors: utilitaires et décoratifs. Parmi les statuettes en bronze découvertes dans plusieurs sites, et qui incarnaient des divinités romaines, nous avons à titre d'exemple la statuette de la déesse Diane chasseresse trouvée à Ras el-Ayoun, au nord de N'gaous, et aussi la statuette de Vénus enlevant sa sandale, suggérant par sa position qu'elle allait prendre son

7. R. Rebuffat, *Maisons à péristyle d'Afrique du Nord*, «MEFRA», 86, 1974, p. 451.

8. P. A. Février, *L'art de l'Algérie antique*, Paris 1971, p. 57.

bain. Un autre exemple d'une statuette d'Apollon nous vient d'Hippone. Cette ville possédait de très belles maisons sur la colline de Gharf El Artam et leur plan était d'inspiration classique: vestibule, péristyle, *tablinum*, *triclinum* à droite, dans une relation orthogonale avec le *tablinum*. Mais ici, l'*atrium* était absorbé par le péristyle[9].

Les musées de Constantine, de Djemila et des antiquités d'Alger recèlent d'autres formes de statuettes: une belle statue en bronze d'Hercule à Djemila, celle de *Cirta* était une statue de l'espérance, tandis que celles du musée des antiquités d'Alger représentent une statue de Venus en marbre qui provient de la ville de Cherchel, alors que celle d'Eros chevauchant deux colombes, elle provient d'El Ksar (Béjaia).

Nous pouvons également ajouter un trépied avec centaure et néréides dont la principale fonction est de supporter une table représentant des personnages mythiques.

Cet aspect de l'art religieux dans les maisons romaines attesté en Algérie antique répond en premier lieu à un sens religieux très profond. Il faut en convenir que la maison incarne un espace sacré ou le maître des lieux est un sacerdoce faisant des offrandes aux divinités domestiques, cependant il a besoin d'autres symboles forts qu'il place soit sur des piédestaux, soit sur des niches aménagées dans les parois des murs internes de la maison. Ces divinités dans l'esprit romain assurent la protection des lieux des tous les aléas, surveillant la bonne marche da la vie quotidienne et, de l'optique esthétique, elles parent l'espace d'un esprit omniprésent.

Le deuxième type de décor est d'ordre utilitaire, c'est dans ce sens que nous remarquons des lampes et des candélabres utilisables dans la vie quotidienne. L'artisan en fait des formes qui sont un réel plaisir pour le regard et ils serviront également tels des bibelots placés dans divers endroits de la maison. Il en est de même pour les statuettes: de chienne, de l'enfant à l'aiglon, qui embellissent l'*oecus* ou le *tablinum* et que des esclaves prennent soin de faire briller afin de relever de l'estime du maître en recevant des hôtes de hauts rangs.

Par ailleurs, nous distinguons deux groupes de villes, celles ou s'appliquent un urbanisme préconçu, *ex nihilo*, et celles qui sont la

9. L. HARMAND, *L'Occident romain, Gaule-Espagne-Bretagne-Afrique du Nord*, Paris 1970, p. 339.

continuité de villes ou de villages autochtones, et ou les urbanistes romains doivent tenir compte d'un antécédent urbanistique et des traditions locales[10].

Le cas de *Castellum Tidditanorum* dans la confédération cirtéenne est assez édifiant, dans la mesure ou le *castellum* fût une agglomération berbère, accrochée sur les versants de la montagne, néanmoins elle a su préserver son caractère rustique tout en se développant à la mode d'une ville, mais d'une ville aux maisons à moitié creusées dans la pierre[11]. Donc la tradition locale ne se perd pas mais s'adapte aux courants nouveaux tel un cours d'eau traçant sa voie aux flancs des montagnes.

Si *Tipasa* est de substrat phénicien, les Romains ont su ériger une belle cité égalant en splendeur et en beauté bien des capitales des provinces romaines. Elle se caractérise par la dominance de l'art grec sur l'art carthaginois[12], et ceci se matérialise dans les monuments de la ville et parmi eux, la *villa* des fresques. Son plan est d'inspiration hellénique qui représente la première phase de la maison, un péristyle de forme rectangulaire contenant quatorze piliers avec des bases ioniques et un *solarium* dominant la baie.

La deuxième phase de la maison représente la romanisation de la *villa* avec la construction des bains privés et la décoration des parois avec des fresques. Quant à la troisième phase, c'est celle qu'on qualifie de basse époque et qui débute de 250 ap. J.-C. jusqu'à la destruction de la maison. Durant cette phase, plusieurs remaniements ont été constatés avec la restauration de quelques murs et le changement de fonction de certains espaces[13].

Les thèmes des fresques de la *villa* sont aussi riches et variés, J. Baradez en a fait quelques descriptions sur les innombrables débris trouvés lors des fouilles[14]. Les fresques constituaient un décor mural qui recouvraient les murs de l'*oecus*, du *tablinum* et du péristyle.

L'artiste, artisan de cet œuvre, a excellé dans la maîtrise des techniques du dessin, de ce caractère réaliste ou la recherche du beau est décelable dans le choix du décor. Le goût et le sens esthétique du maître de la villa révèlent le raffinement et le haut de-

10. M. Clavel Lévêque, P. Lévêque, *Villes et structures urbaines dans l'occident Romain*, Paris 1984, p. 103.

11. Leschi, *Algérie antique*, cit., p. 81-2.

12. St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. vi, Paris 1918, p. 34.

13. J. Baradez, *La villa des fresques*, «Libyca (ép.-arch.)», 9, 1961, p. 96.

14. *Ibid*., p. 66-7.

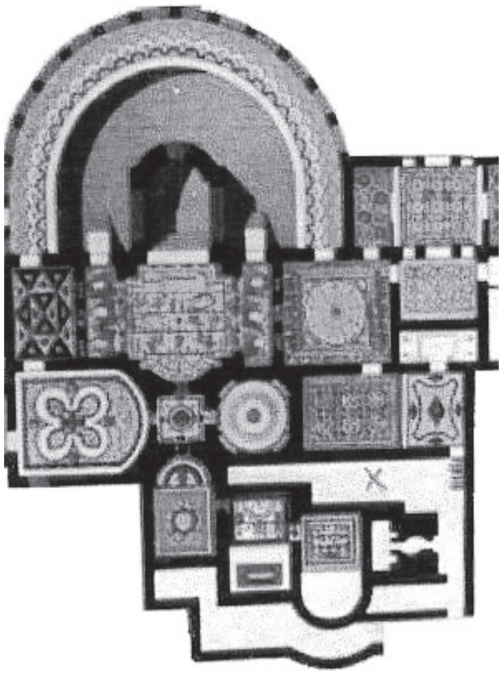


Fig. 2: *Villa Pompeanus*, répartition des mosaïques.

gré de maturité artistique détectables dans beaucoup d'œuvres attestées dans les villes nord-africaines durant la période ou régnait une certaine stabilité, et une paix longtemps recherchée.

Les fresques ont des antécédents étrusques, l'élément romano-africain s'est inspiré pour créer une situation ambivalente ou le réel du vécu quotidien se mêle à l'idéalisme d'une idéologie impériale en quête d'une romanisation de tous les aspects, culturelle, religieuse, sociologique. Le caractère du décor de la villa des fresques nous renseigne sur les mœurs d'une société qui aspirait à atteindre le palier ultime de l'estime. Cette bourgeoisie locale qui grâce à ses libéralités dotait la ville de ses plus beaux monuments. Chez soi le patron aimait s'entourer de ce qui flatte le regard et l'orgueil; de cette optique la villa des fresques contenait un ensemble décoratif peint sur une surface verte, tel ce portrait d'une très belle femme dont le visage est rond avec de grands yeux, le cou est allongé, les lèvres charnues et les cheveux soyeux descendent le long du visage.

L'artiste combla tout l'espace vide avec des médailles circulai-

res dont le centre est peint en rouge, des rosaces et des arcades se suivent en une succession ininterrompue. D'autres fresques représentaient des arbres dont le feuillage est de couleur marron avec des bandes aux teintes variées, il est fort probable qu'elles ont orné le plafond d'une chambre telle que l'*oecus* ou le *tablinum*.

Si les plus belles maisons et *villas* étaient localisées dans les villes, il n'en demeure pas moins qu'il existait un autre type de *villa* qu'on retrouvait à travers le vaste territoire de la campagne. La *villa* suburbana réunissait le coté rustique de la vie rurale et le coté exubérant ou se mêle le faste et le confort des grandes *villae* citadines.

La *villa Pompeanus* à Oued el Athmania dans la région de Constantine répondait à ces exigences (FIG. 2): son plan ne diffère pas beaucoup du plan des *villae* citadines sauf que l'architecte jouit d'une grande liberté quant à la répartition interne de l'espace du fait qu'il dispose d'une grande surface. La *villa* disposait de tous les aménagements d'une maison urbaine tels que: l'*oecus*, le *tablinum*... et d'un ensemble thermal de grande envergure.

Tous les sols de la *villa* étaient pavementés en mosaïques, les motifs géométriques sont les thèmes principaux; ils donnent une touche personnelle et unique dans l'histoire des mosaïques attestées en Afrique du Nord car dans la majorité des villae suburbaines les sujets principaux demeurent les scènes de chasse et les travaux de champ.

Saïd Deloum

Le trésor monétaire de Guelma

Ce trésor monétaire, encore inédit, a été découvert par un berger en 1998 dans une région pastorale dite «Ain-Ben-Beida» située a environ 3 km au Nord-Est de la ville de Guelma, antique *Calama*[1]. D'après les déclarations du concerné, le trésor monétaire était enterré sous un arbre et enveloppé dans un morceau de tissu. Ce trésor est composé d'environ 900 pièces de monnaies en bronze: il est déposé au musée de la ville de Guelma. Dans leur ensemble, les pièces de monnaies sont dans un état de conservation extrêmement mauvais car les oxydes amalgamés aux dépôts minéraux formaient une gangue très dure qu'explique la nature du trésor; après avoir trié le trésor, qui n'est pas encore nettoyé, nous avons pu identifier 116 pièces de monnaies qui s'échelonnent de la première moitié du IV^e^ siècle jusqu' a la première moitié du V^e^ siècle ap. J.-C.

D'après les premières statistiques nous avons relevé les types monétaires les plus représentatifs dans ce genre de trésor:

- VICTORIAEDDAVGGQNN
- VOT-XX/MVLT-XXX (*vota* de Constance II et Constant)
- FELTEMP RE-PARATIO (cavalier)
- SPES REI-PVBLICE
- GLORIARO-MANORVM (empereur et captif)
- SECVRITAS-REIPVBLICAE
- VICTOR-IAAVGG
- VOT-V
- VOT-X/MVLT-XX
- VOT-XV/MVLT-XX
- VOT-XX/MVLT-XXX
- SALVSREI-PVBLICAE (victoire et captif)

* Saïd Deloum, Institut d'Archéologie, Université d'Alger.

1. St. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Paris 1911, F. 9, n° 146.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 685-692.

– CONCOR-DIA AVGGG (croix dans une couronne)
– VRBSRO-MAFELIX
– GLORI-AROMA-NORVM (deux empereurs)

Nous avons pu identifier aussi quelques ateliers occidentaux et orientaux tels que Trèves, Arles, Rome, Aquilée, Siscia, Thessalonique, Heraclée, Constantinople, Nicomédie, Cyzique, Antioche et Alexandrie.

Catalogue monétaire

341-346
Arles
VICTORIAE DDAVGGQNN
1. CONSTAN..... $\frac{\text{P}\,|}{\text{PARL}}$ *LRBC*, II, 447-450

Alexandrie
VN-MR
2. DVCONSTANTI-NVSPTAVG $\frac{\quad}{\text{SMALA}}$ *LRBC*, II, 1473

Ateliers indéterminés
VICTORIAEDDAVGGQNN
3. CONSTANTI-VSPFAVG
VOT-XX/MVLT-XXX
4. DNCONSTAN...
5. ... NS...

353-354
Trèves
FELTEMPRE-PARATIO
6. DNCONSTAN-TIVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{TRPU}}$ *LRBC*, II, 76

354-355
Arles
FELTEMPRE-PARATIO
7. DNCONSTAN-TIVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{PCON}}$ *LRBC*, II, 457
8. DNCONSTAN $\frac{\quad}{\text{]CON}}$ *LRBC*, II, 457

355-361
Siscia
FEL TEMPRE-PARATIO

9. DN CONSTAN-TIVS PFAVG $\frac{\text{M}\,|}{\text{QSIS[}}$ *LRBC*, II, 1238/1240

Thessalonique
SPESREI-PVBLICE
10. DNCONSTAN-TIVS PFAVG $\frac{*\,|}{\text{SMTSA}}$ *LRBC*, II, 1961

11. DNCONSTAN-TIVS PFAVG $\frac{*\,|}{\text{SMTSA}}$ *LRBC*, II, 1961

Constantinople
FELTEMPRE-PARATIO
12. DN CL IVLIANVS NOB CAES $\frac{\bullet\text{M}\bullet|}{\text{CONSA}}$ *LRBC*, II, 2052

SPES REI-PVBLICE
13. DNCONSTAN- ..... $\frac{\qquad}{\text{CONSA}}$ *LRBC*, II,2053

14. DN CONSTAN-TIVS PFANG $\frac{\qquad}{\text{CONS}}$ *LRBC*, II, 2053

Cyzique
SPESREI-PVBLICE
15. DN CONSTAN-TIVS PFANG $\frac{\qquad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2504

16. DN CONSTAN-TIVS PFANG $\frac{\qquad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2504

17. DN CONSTAN-TIVS PFANG $\frac{<|}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2504

18. DN CONSTAN-TIVS PFANG $\frac{<|}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2504

Ateliers indéterminés
FELTEMP-REPARATIO

19. CONSTAN $\frac{\text{M}|}{\qquad}$

20-26. DN CONSTAN-TIVS PFANG
SPESREI-PVBLICE

27-36. DN CONSTAN-TIVS PFANG
37. DN IVLIANVS
38. - - -

364-367
Aquilée
GLORIARO-MANORVM
39. DNVALEN-SPFAVG $\frac{\mid \text{P}}{\text{SMAQP}}$ *LRBC*, II, 985

Thessalonique

40. DNVALEN-SPFAVG $\frac{\quad}{\text{TES[}}$ *LRBC*, II, 1705

367-375
SECVRITAS-REIPVBLICAE
41. DNVALEN-SPFAVG $\frac{\quad}{\text{R SECVNDA}}$ *LRBC*, II, 713
42. DNVALEN-S PFAVG $\frac{\quad}{\text{R QVARTA}}$ *LRBC*, II, 713
43. DN VALEN-[SPFAVG $\frac{\quad}{\text{R QVARTA}}$ *LRBC*, II, 713
44. DN VAL $\frac{\quad}{\text{R QVARTA}}$ *LRBC*, II, 712-13

Aquilée
GLORIA RO-MANORVM
45. DNVALENTINI-ANVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{SMAQS}}$ *LRBC*, II, 1011

Siscia
SECVRITAS-REIPVBLICAE
46. DNVALENTINI-ANVSPFAVG $\frac{\overset{*}{\text{P}} \mid \text{M}}{\text{SISC[}}$ *LRBC*, II, 1336

Cyzique
SECVRITAS-REIPVBLICAE
47. DNVALEN-[SPFAVG $\frac{\quad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2530

Ateliers indéterminés
GLORIA RO-MANORVM
48. DN VALENTINI-ANVS PFAVG
49. DN VALENTINI-

50. DN VALEN
51-53. DN ARCADIVS PFAVG
SECVRITAS-REIPVBLICAE
54-56. DN VALEN-SPFAVG

383-387
Rome
VICTOR-IAAVGGG
59. DNTHEODO-SIVSPFAVG $\frac{\bullet}{\text{RP}}$ *LRBC*, II, 787

383
Nicomédie
VOT-V
60. DNARCADIVSPFAVG $\frac{\quad}{\text{SMNA}}$ *LRBC*, II, 2385

Cyzique
VOT-XX/MVLT-XXX
61. DN GRATIA-NVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2552

VOT-X/MVLT-XX
62. DN VALENTINIANVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2556

63-65. DNTHEODO-SIVSPFAVG $\frac{\quad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2557

66-67. DNARCADIVSPFAVG $\frac{\quad}{\text{SMKA}}$ *LRBC*, II, 2558

Antioche
VOT-X/MVLT-XX
68. DNVALENTINIANVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{ANTA}}$ *LRBC*, II, 2733

Alexandrie
VOT-X/MVLT-XX
69. DNARCADIVS PFAVG $\frac{\quad}{\text{ALE[}}$ *LRBC*, II, 2883

Ateliers indéterminés
VOT-XX/MVLT-XXX
70. DN VALENTINIANVS PFAVG
71. DNTHEODO-SIVSPFAVG T
VOT-XV/MVLT-XX
72. DNTHEODO-SIVS PFAVG

VOT-X/MVLT-XX
73-75. DNVALENTINIANVS PFAVG
76. DNARCADIVSPFAVG

383-392
Constantinople
SALVS REI-PVBLICAE
77. DNVALENTINI-ANVS PFAVG ——/CON[*LRBC*, II, 2177
78. DN VALENTINIANVS PFAVG ——/CONSA *LRBC*, II, 2183

388-392
Aquilée
SALVS REI-PVBLICAE
79. DNVALENTINI-ANVS PFAVG ——/AQP *LRBC*, II, 1105
80. DNARCADI-VSPFAVG ——/AQS *LRBC*, II, 1107
81. - - - ——/AQP *LRBC*, II, 1105-07

393-395
Antioche
SALVSREI-PVBLICAE
82. DNARCADI-VS PFAVG +|/ANTA *LRBC*, II, 2774

383-392/393-395
Cyzique
SALVSREI-PVBLICAE
83. DNTHEODO-SIVS PFAVG ——/SMKA *LRBC*, II, 2569/2577
84. - - - ——/SMKA *LRBC*, II, 2568-70/2577-79

Ateliers indetérminés
SALVSREL-PVBLICAE
85-88. DNVALETINI-ANVS PFAVG
89-94. DNTHEODO-SIVSPFAVG
95-102. DNARCADIVSPFAVG
103. DN ARCAD-IVSPFAVG
104. DNARCADIVSPFAVG
105-107. DN HONORI-VS PFAVG

395-408
Constantinople
CONCOR-DIAAVGGG (CROIX)
108. DNARCADI-VSPFAVG $\frac{\quad}{\text{CONS}}$ *LRBC*, II, 2221

402-408
Rome
VRBSRO-MA FELIX
109. - - - $\frac{\text{OF}\,|}{\quad}$ *LRBC*, II, 812-818/819-25

408-423
Atelier indétermine
GLORI-AROMA-NORVM
110. DNHONORI-VS PFAVG $\frac{*\,|}{\quad}$

Monnaies indéterminées
VICTOR (2VICTOIRES)
111. - - -
VICTOR (VICTOIRE)
112-113. - - -
114. DN ARCAD
115. - - -
116. IVS

Conclusion

Bien que le trésor ne soit pas complètement nettoyé, les monnaies forment un ensemble remarquablement homogène puisque les trois quarts datent du IV^e^ siècle, même si cet ensemble couvre un éventail chronologique très large peut-être des monnaies radiées du III^e^ siècle jusqu'à la fin du V^e^ siècle.

Il constitue un échantillon fidèle du numéraire de bronze ayant circulé en Afrique du Nord au Bas-Empire. Les nombreux, petits bronzes tardifs ébréchés pour une bonne part d'entre eux appartiennent au numéraire qui, souvent marqué par une longue circulation, se retrouve en abondance dans les trésors des sites tardifs, Puisqu'on manque encore d'ensembles de monnaies de sites pour

la Numidie et pour Carthage[2]. Les premières décennies du IV^e^ siècle sont marquées par un faible approvisionnement monétaire et nos exemplaires appartiennent certainement aux trésors du début du IV^e^ siècle, comme l'Afrique en a déjà livré[3]. Pour la seconde moitié du IV^e^ siècle, il faut noter aussi le nombre élevé de bronzes Valentiniens puisque la production des ateliers occidentaux est destinée avant tout à financer le renforcement du *limes* et la lutte contre les raids barbares en Bretagne, en Gaule et en Pannonie. L'absence des grands bronzes de la seconde moitié du IV^e^ siècle est aussi caractéristique des ensembles monétaires africains[4]. Il est évident que les monnaies de notre trésor devront être confrontées à celles d'autres découvertes mieux localisées et surtout analysées dans leur contexte archéologique[5]. Ces modestes notes préliminaires nous font constater que la date d'enfouissement du trésor monétaire de Guelma se situerait vers la fin du V^e^ siècle et que ce trésor pourrait être une bourse on un sac de monnaies que nous classerons volontiers parmi les trésors d'enfouissement d'urgence. Cette étude, bien sommaire, nous a paru un élément à verser au dossier des trouvailles monétaires des trésors des IV^e^ et V^e^ siècles trouvés en Afrique du Nord.

2. M. Troussel, *Le trésor monétaire de Tiddis*, «RSAC», LXVI, 1948, p. 1-48; W. E. Metcalf, *The Michigan Finds at Carthage, 1975-79: an analysis*, (American Numismatic Society, Numismatic Notes and Monographs, 32), New York 1987, p. 61-84.

3. P. Salama, J. P. Callu, *L'approvisionnement monétaire des provinces africaines au IV siècle*, *L'Afrique dans l'occident romain (I siècle av. J-C. - IV siècle ap. J-C.)*, (Coll. EFR, 134), Rome 1990, p. 91-116.

4. C. Brenot, C. Morrisson, *La circulation du bronze en Césarienne occidentale à la fin du V siècle: la trouvaille de Rabelais-Ain Merane*, «NAC», XII, 1983, p. 191-211.

5. S. Deloum, *Notes sur le trésor monétaire de M'sila (fin du V siècle – début du VI siècle après J.-C)*, dans *Proceedings of the 10^th^ International Congress of Numismatics*, *London, September 1986*, London 1986, p. 305-13.

Naïma Abdelouahab

La représentation de la coquille sur les mosaïques d'Hippone (Algérie): créativité ou influence?

1
Préface

Dans un article récent, nous avons montré les traits de ressemblance existant entre certaines mosaïques florales d'Hippone et celles de Timgad[1]. Notre propos, ici, va dans le même sens puisque nous allons présenter trois mosaïques géométriques d'Hippone dessinant le motif des cercles de coquilles et de tenter de définir si elles ont subi des influences quelconques ou si elles ont été crées par des artisans locaux.

L'étude de G. Camps sur le coq et la coquille a montré que la coquille marine apparaissait dans l'iconographie funéraire ou votive sous deux formes bien distinctes[2]: la coquille monumentale appelée conque et la coquille de taille réelle appelée coquille Saint-Jacques.

La première, qui ne rentre pas dans le cadre de notre étude, est une sorte de voûte nervurée décorant les absides et les fonds des niches où se tenaient ordinairement les dédicants, on la trouve aussi utilisée par la déesse Vénus.

La seconde forme de coquilles, celle qui nous intéresse, est purement ornementale et n'est qu'un élément de décor que l'on retrouve sur un très grand nombre de stèles décorant acrotères ou frontons et sur les mosaïques à décor géométrique ou floral.

* Naïma Abdelouahab, Musée National des Antiquités d'Alger.

1. N. Abdelouahab, *Les ateliers de mosaïstes de Timgad et leur influence sur les mosaïques d'Hippone*, «Aouras», 3, 2006, p. 229-44, fig. 1-17.

2. G. Camps, *Le coq et la coquille*, «BCTH», 1984-89, p. 35-61.

L'Africa romana XVII, *Sevilla 2006*, Roma 2008, pp. 693-702.

2
Les cercles de coquilles représentés sur les mosaïques d'Hippone

La première mosaïque, provenant du niveau intermédiaire des maisons du front de mer et datée stylistiquement de la fin du III^e siècle, est une composition de cercles de quatre coquilles et des fuseaux[3]. Elle a été découverte en 1896 dans ce qui s'appelait alors la proprité «Chevillot». C'est un rectangle de 4,02×2,21 m; les tesselles sont en marbre et en calcaire. Elle est actuellement *in situ*, recouverte. Elle est encadrée d'une bordure constituée de filets puis d'une bande noire, chargée du motif du diapason[4]. Le champ est une composition orthogonale de cercles inscrits d'un carré curviligne, aux bords rouges, blancs, roses et noirs, chargés d'un fleuron à huit éléments non contigus; quatre en pétale fuselé vert foncé et vert clair, au sommet, et quatre en pétale lancéolé rouge surmonté d'un losange emboîté vert, blanc et ocre. Le cercle et le carré déterminent quatre coquilles à sept côtes traitées dans un dégradé de vert. Les cercles sont disposés en alternance avec des fuseaux bordés de feuilles d'acanthes rouges et jaunes, fortement stylisées, et chargés, au centre, d'un fleuron filiforme à huit éléments non contigus. Aux bords sont représentées les moitiés des mêmes fuseaux alternant avec des demi-tentures à quatre pans aux tons dégradés noirs, rouges, jaunes et blancs. Ils sont inscrits d'un demi-cercle chargé d'un demi-fleuron à trois pétales trifides blanc, vert et rouge. L'espace résiduel entre les cercles, les fuseaux et les tentures est occupé par des branches en volutes de fleur très stylisée, rouge, vert et noir sur fond blanc, reliées entre elles par un anneau ovale ocre (FIG. 1).

La seconde mosaïque, tardive, mesurant 4,30 m de côté et représentant un carré curviligne et une couronne à six coquilles, a été découverte dans la maison à étages. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques fragments *in situ*, recouverts. Elle est encadrée d'une bordure constituée, sur fond noir, d'une guirlande de laurier enrubannée à trois feuilles[5]. Le champ est meublé d'un grand carré curviligne inscrit d'un hexagone aux côtés curvilignes, à fond blanc, à l'intérieur duquel est représentée une couronne de feuillage vert et rose enrubannée, agrémentée, au centre, d'une petite rose à quatre péta-

3. ABDELOUAHAB, *Les ateliers de mosaïstes*, cit., p. 232, fig. 5.

4. C. BALMELLE *et al.*, *Le décor géométrique de la mosaïque antique, répertoire graphique et descriptif des compositions linéaires et isotropes*, Paris 1985, pl. 32k.

5. *Ibid.*, pl. 89f.



Fig. 1: Hippone, cercles de quatre coquilles et fuseaux (cliché M. Blanchard-Lemée).

les. De chaque côté de l'hexagone se détache une coquille à neuf nervures à tons dégradés. Le carré curviligne divise la composition en quatre parties égales; les deux pointes horizontales aboutissent à des demi-couronnes bordées de demi-tentures à douze pans aux couleurs dégradées. Ces demi-couronnes sont ornées d'une ligne de dix *hederae* superposées rouges à pointes blanches[6] autour d'un cercle blanc meublé d'un gros fleuron jaune et noir. Les deux pointes verticales atteignent les demi-octogones à fond noir portant, au centre, une demi-rosace de feuillages dentelés. Chaque côté du carré curviligne représente le côté d'un ovale blanc inscrit d'un motif rose en forme de cœur. Ce dernier est délimité par deux rinceaux de calices enfilés qui s'enroulent à l'intérieur et à l'extérieur du cœur pour finir en fleuron (FIG. 2).

La troisième mosaïque de cercles de coquilles a été découverte dans une maison du IV^e^ siècle antérieure à l'édification de la grande basilique. Lors de cette édification, une partie de la mosaïque a été enlevée pour le creusement d'une fosse et l'installation d'une sépul-

6. *Ibid.*, pl. 94a.



Fig. 2: Hippone, carrés curvilignes et couronne à six coquilles (cliché M. Blanchard-Lemée).

ture. Le motif initial a été respecté mais les tesselles ont été remplacées par des calcaires aux couleurs peu variées et de moindre qualité.

La mosaïque mesure 13×2,75 m. Les tesselles en calcaire varient de 0,8 à 1 cm de côté. Elle est *in situ* ou détruite. Elle est encadrée d'une bordure constituée de deux bandes, d'une tresse à deux brins[7] et d'un méandre en L couché, traité en filet simple[8]. Le champ est une composition orthogonale de grands cercles ornés de quatre coquilles (les coquilles sont à dix nervures rayonnant depuis le sommet et reposant sur neuf demi-cercles) déterminant un carré curviligne noir et de petits cercles meublés d'une inscription et cantonnés de quatre peltes dont les lobes sont chargés de chevrons rose et bleu. L'espace résiduel, entre les grands et les petits cercles, détermine des hexagones verticaux et horizontaux curvilignes noirs chargés de quatre colombes affrontées autour d'un hexagone blanc. Le carré curviligne noir, déterminé par les quatre coquilles, est inscrit d'un carré rectiligne matérialisé par une tresse à deux brins, autour d'un carré blanc orné d'une fleurette à quatre branches chevronnées vertes et rouges. Les petits cercles, doublés de deux cercles dont l'un est bordé d'une ligne de

7. *Ibid.*, pl. 70j.
8. *Ibid.*, pl. 33f.

méandre fractionné et l'autre d'une ligne dentelée, sont chargés, au centre, d'une croix à quatre branches (FIG. 3).

3
Création locale ou influence?

Le schéma des cercles de coquilles n'est pas très fréquent sur les mosaïques d'Afrique du Nord mais il l'est à Hippone puisque on le trouve sur les trois pavements présentés ci-dessus. Toutefois, l'usage de la coquille au sein d'un décor est attesté sur un grand nombre de mosaïques africaines notamment à Sétif, dans la pièce F des thermes de la citadelle, sur un pavement daté de l'époque sévérienne où est représentée une composition orthogonale de coquilles autour d'un carré droit[9]. Sur une mosaïque, datant du V^e^ siècle et provenant de la maison orientale du club de Tennis à Cherchel, on trouve des coquilles disposées par quatre autour d'un carré inscrit[10] (FIG. 4). Sur une mosaïque de Ténès, conservée au Musée des Antiquités d'Alger, les coquilles sont disposées dos à dos et entourant un carré rectiligne[11] (FIG. 5). Un schéma semblable à celui-ci apparaît sur une mosaïque de la nef centrale de la basilique chrétienne de Tigzirt[12]. Enfin, à *Thuburbo Maius*, l'usage de la coquille est attesté sur des mosaïques datant du IV^e^ siècle[13].

Les coquilles sont très courantes sur les mosaïques de Timgad où elles sont en général associées à un décor floral[14]. Cependant, leur usage à l'intérieur d'un cercle, comme sur les trois mosaïques d'Hip-

9. E. FENTRESS, A. AMAMRA, A. MOHAMMEDI, A. BEN MANSOUR, *Les Fouilles de Sétif (1977-1984)*, «BAA», suppl. V, 1991, p. 46-7, fig. 9.

10. S. FERDI, *Mosaïques romano africaines, culture et nature à Cherchel*, Blida 2005, p. 130.

11. N. ABDELOUAHAB, *Catalogue raisonné des mosaïques du Musée National des Antiquités d'Alger*, Paris 2000, p. 103-4, n° 27, pl. XXIX.

12. N. DUVAL, I. GUI, J. P. CAILLET, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord, I – Algérie*, Paris 1992, pl. 52, 2.

13. *CMT*, vol. 2, *Thuburbo Maius*, fasc. 1: M. A. ALEXANDER, A. BEN ABED-BEN KHADER, M. ENNAÏFER *et al.*, *Les mosaïques de la région du forum*, Tunis 1980, n. 40A, pl. XX; fasc. 3: A. BEN ABED-BEN KHADER, *Les mosaïques de la région ouest*, Tunis 1987, n° 296, pl. XXXI, n° 408B, pl. XXXV, n° 422, pl. LVIII.

14. Plusieurs mosaïques de Timgad sont ornées de coquilles: elles apparaissent soit aux angles de certaines compositions centrées: cf. S. GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad, étude descriptive et analytique*, Paris 1969, n° 21, pl. 10; n° 55, pl. XXI; n° 140, pl. XLVI; n° 141, pl. XLVII, soit en motif de bordure. *Ibid.*, n° 162, pl. LIII, n° 190, pl. XLV.



Fig. 3: Hippone, cercles de quatre coquilles et hexagones (cliché M. Blanchard-Lemée).



Fig. 4: Cherchel, carrés et coquilles.



Fig. 5: Ténès, carrés et coquilles.



Fig. 6: Timgad, ovales et cercles de quatre coquilles.

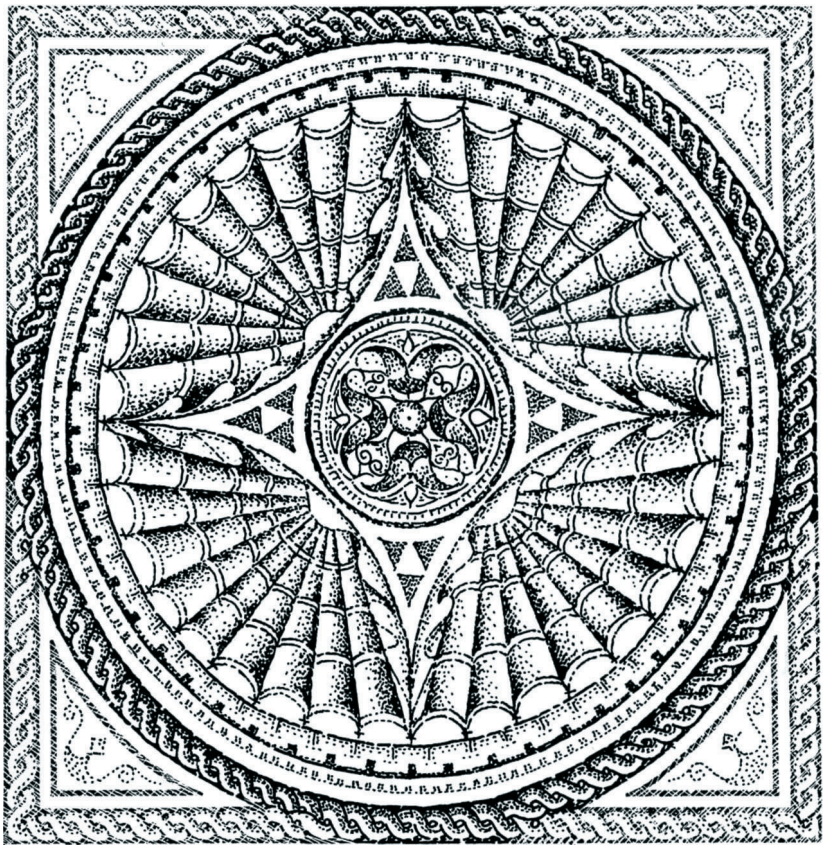


Fig. 7: Trèves, cercle de quatre coquilles.

pone, n'apparaît qu'une seule fois sur la mosaïque des ovales à guirlandes de laurier. Il s'agit de quatre guirlandes de laurier aux feuilles grises et jaunes sur fond noir qui dessinent, depuis les angles du pavement, quatre ovales dont la base, au centre, est occupée par un cercle de quatre petites coquilles à six nervures et à dégradé jaune et blanc, déterminant un carré curviligne orné d'un fleuron à quatre pétales surmontés de peltes noires[15] (FIG. 6). Hors des provinces africaines, le schéma des cercles de coquilles se rencontre à Trèves en Allemagne, sur un tapis présentant, comme sur le second pavement d'Hippone, une composition centrée, dans un cercle, de quatre co-

15. *Ibid.*, p. 41, n° 40, pl. XVII.

quilles tangentes déterminant un carré curviligne inscrit d'un cercle bordé d'une ligne denticulée et orné de motifs floraux[16] (FIG. 7).

Même si le motif de la coquille est un thème habituel des mosaïstes africains, le motif des cercles inscrits de quatre ou six coquilles l'est moins puisque, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne semble pas avoir été représenté dans les autres provinces africaines, notamment en Byzacène, en Proconsulaire et en Maurétanie. A Hippone, hormis nos trois pavements présentés ci-dessus, la coquille se rencontre également en bordure de la mosaïque des têtes d'Océan et des Néréides et sur la mosaïque d'Aiôn et des Saisons provenant des maisons du Front de mer. Ainsi, l'utilisation des coquilles à Hippone peut avoir été influencée par les ateliers de Numidie – probablement thamugadiens – mais les coquilles inscrites dans des cercles représentées sur des mosaïques datées du III^e^ au IV^e^ siècles semblent être une spécialité des ateliers d'Hippone.

16. K. PARLASKA, *Die Römischen Mosaiken in Deutschland*, Berlin 1959, pl. 30.

Corinne Boulinguez, Joëlle Napoli

Hippone, port de l'annone: la contribution de l'iconographie

La mosaïque à laquelle est consacrée cette étude est bien connue: elle se compose de trois fragments formant un seul et même tableau (FIG. 1), dont deux sont exposés au Musée d'Annaba sous les noms de «vue générale d'Hippone» et de «mosaïque de la pêche» (FIGS. 2-3) et dont le troisième est encore *in situ* (FIG. 4). Cette mosaïque constituait à l'origine l'un des pavements d'une demeure située sur le rivage de l'ancienne Hippone, la «villa du front de mer». Le premier état de cette maison, auquel appartient la mosaïque, est daté entre 210 et 260 après J.-C., voire de la fin du III^e^ siècle[1]. La mosaïque a déjà fait l'objet de nombreux commentaires qui y reconnaissent en général la représentation d'une ville maritime mélangeant des éléments réels et imaginaires et qui hésitent dans l'ensemble à l'identifier avec la ville d'Hippone ou l'identifient avec elle sans apporter d'arguments[2].

L'objectif de notre communication est de proposer une analyse. Existe-il des éléments qui permettent d'étayer l'hypothèse que la ville représentée était bien celle d'Hippone? Il conviendra de montrer tout d'abord que nous avons bien affaire à une représentation portuaire, puis que la nature des édifices représentés et leur localisation dans le champ de la mosaïque correspondent à ce que nous savons des vestiges archéologiques, de la topographie de la ville antique et de sa mission annonaire.

* Corinne Boulinguez et Joëlle Napoli, Université du Littoral Côte d'Opale, Boulogne-sur-Mer.

1. MOREL (1968), p. 74.

2. PACHTÈRE (1911), p. 329-33; PICARD (1959), p. 46 n. 3; MAREC (1958), p. 101-8; DAHMANI (1973), p. 109; DUNBABIN (1978), p. 128-9; LÓPEZ MONTEAGUDO (1994), p. 1242-3; BLAS DE ROBLÈS, SINTES (2003), p. 205-26; BLANCHARD-LEMÉE (2005), p. 141.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 703-732.

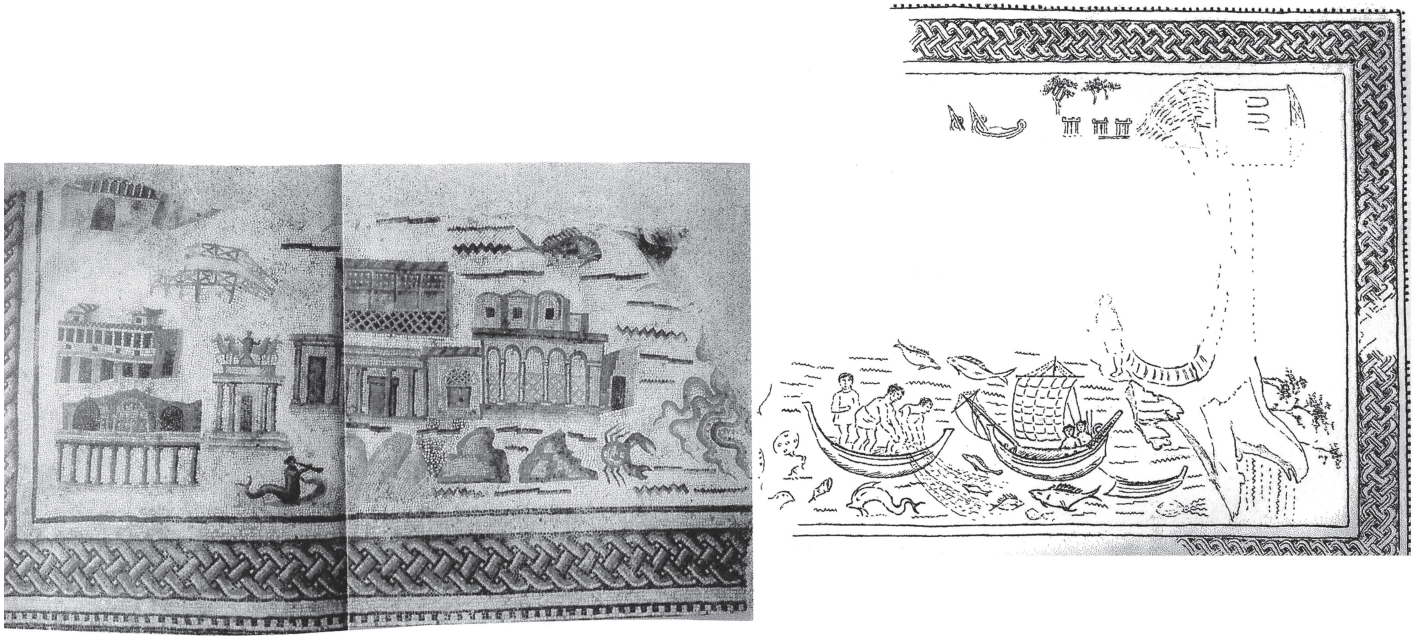


Fig. 1: La mosaïque découverte à Hippone dans la «villa du front de mer», à gauche, le fragment appelé «vue générale d'Hippone»; à droite, le fragment de la pêche, tous les deux conservés au Musée d'Annaba; en haut à droite, le fragment resté *in situ* (assemblage C. Boulinguez).

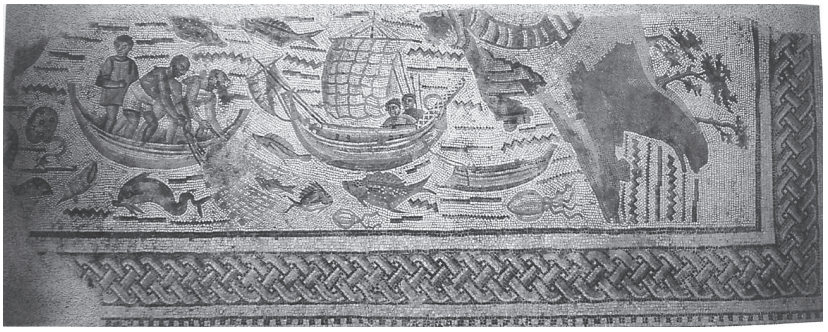


Fig. 2: Mosaïque de la «villa du front de mer», fragment de la «vue générale d'Hippone» (d'après Ferdi, 1998, p. 152-3).

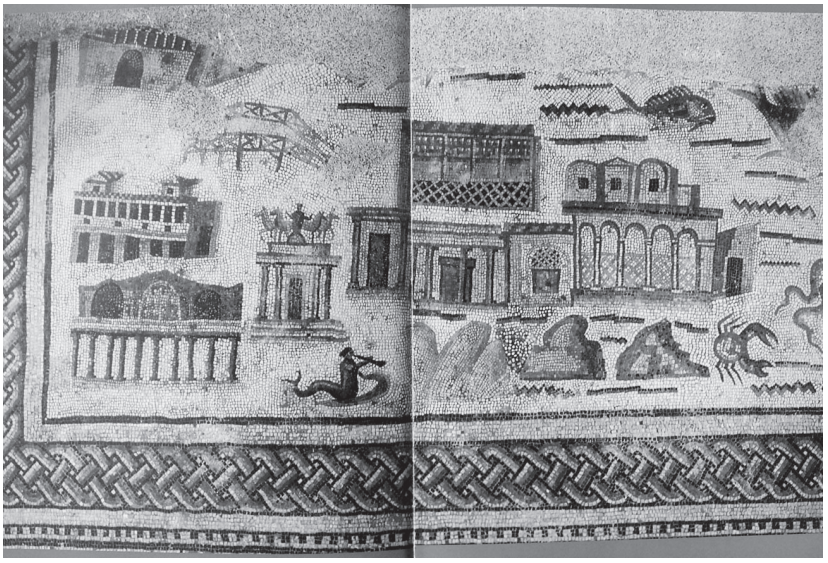


Fig. 3: Mosaïque de la «villa du front de mer», fragment de la pêche (d'après Ferdi, 1998, p. 150 et 138).

1
Une représentation de ville portuaire

La ville représentée sur la partie gauche de la mosaïque s'inscrit dans un large paysage marin (FIG. 2). Le mosaïste a disposé les édifices de façon paratactique, sans se soucier du rendu de la pers-

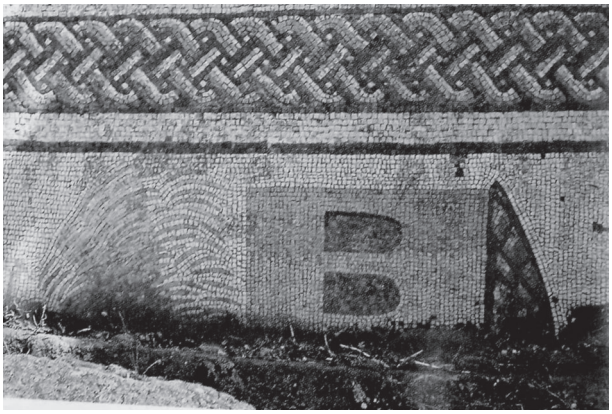


Fig. 4: Mosaïque de la «villa du front de mer», fragment *in situ* (d'après Delestre dir., 2005, p. 14).

pective. Ils sont baignés par la mer qui est symbolisée par des lignes brisées en deux segments ou par des zigzags et se caractérise par une abondante faune marine. La mer s'enfonce loin dans l'arrière-pays, ce qui indique peut-être une large échancrure côtière[3]. Le trait de côte est discontinu sur la partie gauche où il est seulement marqué par la disposition linéaire des bâtiments et doublé par des rochers (FIG 3), tandis qu'il est bien tracé sur la partie droite jusqu'à un haut promontoire boisé (FIG. 2). Un bateau de commerce vient de doubler ce promontoire et s'apprête à passer devant une barque de pêcheurs occupés à retirer un filet et un probable pêcheur à la ligne dont nous voyons la jambe gauche et le pied droit de profil. Intégrer une véritable ville à la représentation d'un paysage maritime n'a aucun parallèle connu dans le corpus des mosaïques. En effet ce que le mosaïste a voulu représenter n'est pas la simple toile de fond d'un paysage balnéaire, comme celle que nous voyons représentée sur la mosaïque d'El Alia ou sur la mosaïque de Sidi Abdallah[4], mais une ville portuaire qui apparaît comme le sujet principal de son carton[5]. Les codes iconogra-

3. MAREC (1958), p. 106, restitue deux petites barques dans la partie supérieure droite de la mosaïque, mais nous n'avons pas vu ce détail et nous ne pouvons de ce fait l'interpréter.

4. Musée du Bardo, cf. YACOUB (1995), figs. 2a et 115.

5. Comme l'ont bien vu G.-Ch. Picard et M. Blanchard-Lemée qui parlent de «paysage portuaire».

phiques du paysage portuaire, qui sont souvent inspirés du port d'Alexandrie[6], sont connus grâce à d'autres sources, en particulier grâce aux sources picturales. L'image du port, qui leur est partiellement redevable, s'exprime ici à travers trois éléments.

1.1. Le triton souffleur de conque

Tout d'abord, nous semble-t-il, par l'être fabuleux, mi-homme mi-poisson, situé au tout premier plan (FIG. 3). Interprété autrefois «comme une sirène joueuse de flûte»[7], à tort puisque dans l'Antiquité la sirène n'est pas un être marin, il nous rappelle plutôt l'un des symboles du phare d'Alexandrie, constamment représenté sur les monnaies: le triton souffleur de conque dont le phare était muni aux quatre angles de la terrasse de son premier étage[8]. Ces conques constituaient peut-être les pièces d'un dispositif mécanique dans lequel venait s'engouffrer le vent pour émettre un son qui prévenait les navigateurs des dangers de la brume à l'approche du port[9]. L'iconographie portuaire – ou l'architecture – s'est visiblement approprié les tritons souffleurs de conque, car ils sont utilisés dans d'autres représentations portuaires que celles d'Alexandrie. On les retrouve par exemple, juchés sur un arc, sur le couvercle du sarcophage de *Iulius Philosyrius*[10] qui mêle des éléments italiens et alexandrins, ainsi que sur le flacon de Prague[11]. Nous en déduisons que les tritons souffleurs de conque pourraient bien être des éléments signalétiques des ports, par opposition à ceux qui figurent dans les mosaïques marines de Tunisie sans cette caractéristique.

1.2. Le monument triomphal

Le deuxième indice iconographique portuaire est constitué par le petit édifice à entablement circulaire, coiffé d'un groupe statuaire dans lequel nous n'hésitons pas à reconnaître Neptune sur un char tiré par quatre chevaux (FIG. 3). Cette image est en effet fréquente

6. PICARD (1952), p. 61-95.

7. PICARD (1959), p. 46, n° 3.

8. PICARD (1952), figs. 4-6; HANDLER, (1971), pl. II, n^{os} 1-3; intaille de verre bleu du I^{er} siècle ap. J.-C. dans EMPEREUR (1998), p. 50.

9. EMPEREUR (1998), p. 44-5.

10. PICARD (1952), fig. 14.

11. PICARD (1959), fig. 11.

dans les mosaïques d'Afrique du Nord: c'est celle du Triomphe de Neptune, pleinement illustrée par les mosaïques des musées de Sousse[12], du Bardo[13] et du Louvre[14]. Cet édifice muni d'une porte est peut-être une *tholos*, mais il se rapproche des *portae maritimae*, attestées textuellement et archéologiquement[15] et bien connues dans l'iconographie portuaire, que l'on songe aux peintures de Gragnano et d'*Herculanum*[16], à la scène 79 de la colonne Trajane, qui évoque le port d'Ancône[17], ou encore aux flacons de verre d'Ampurias, d'Odemira, de Piombino et de Prague[18].

Sur ces représentations, la porte maritime, est souvent située en bout de jetée et configurée comme un arc de triomphe: elle signale et monumentalise l'entrée du port. Le monument de notre mosaïque n'est pas un arc, mais il posséde un caractère triomphal indéniable, lié à la présence de Neptune sur son faîte. Il rappelle aux marins le culte qu'ils doivent rendre au maître de la mer, qui dispense à son gré le calme et la tempête. Il place peut-être aussi le port lui-même sous la protection du dieu qui a également le pouvoir d'ébranler la terre et peut donc assurer la sécurité des installations portuaires[19]. Comme la porte maritime, le monument triomphal de la mosaïque d'Hippone signale et garde l'entrée du port tout en célébrant la puissance de Neptune.

1.3. Le quai et l'entrepôt

Le troisième élément qui caractérise selon nous un port est l'ensemble situé en bas à gauche (FIG. 3). Ici apparaît un large bâtiment percé de trois portes, dont celle du centre est fermée. Il est en bordure de mer tout en reposant sur la terre ferme, comme le monument triomphal dans le prolongement duquel il se situe. Mais il est précédé d'une allée reposant sur dix piliers, que nous inter-

12. BEN KHADER (dir.) (2002), fig. 92.

13. *Ibid*., figs. 318, 336, 343.

14. Mosaïque de Constantine, cf. LAVAGNE, DE BALANDA, URIBE DE ECHEVERRIA (dir.) (2000), fig. 103.

15. *Bell. Afr*., 85, où il est fait allusion à la *porta maritima* de *Thapsus*; porte érigée sur le môle du port d'Ancône rénové par Trajan, cf. GROS (1996), fig. 71.

16. PICARD (1959), pl. X et XII.

17. LEPPER, FRERE (1988), pl. LVIII.

18. PICARD (1959), figs. 5-11.

19. *DA*, *s.v. Neptunus* [F. DURBACH], IV/1, 1963, p. 59-72.

prétons comme un quai, car ces dix piliers, dessinés au même niveau que le triton, sont apparemment dans l'eau. Rien ne permet d'identifier cet ensemble comme une basilique précédée d'une colonnade[20]: les piliers ne sont pas devant l'édifice, comme ceux des portiques des bâtiments voisins, mais bien dessous; par ailleurs, cet édifice dépourvu d'étage ne présente pas les proportions d'une basilique, mais plutôt celles d'un hangar ou d'une grande halle. Etant donné l'importance prise par ses trois grandes portes qui occupent une surface plus importante que les murs, nous pouvons même supposer qu'il s'agit d'un entrepôt dans lequel étaient momentanément déposées les marchandises chargées ou déchargées sur le quai attenant.

Certes l'iconographie portuaire nous a plutôt habitués à des jetées sur arcades[21] s'avançant en pleine mer pour protéger la rade du port. Ici rien de tel. Ce qui est représenté évoque plutôt une construction sur pilotis avec chaussée de bois, ce qu'on appelle un «pier»[22], ou plus communément un «ponton» ou un «débarcadère». Ce dispositif est beaucoup moins rigide qu'un quai, mais sert également à l'amarrage des navires et aux opérations de chargement et de déchargement, qu'il soit parallèle ou perpendiculaire au rivage. C'est un appontement de ce type que nous voyons sur la peinture de Gragnano au fond du port à gauche[23].

Le mosaïste n'a pas figuré la mer à cet endroit, sans doute pour ne pas brouiller son dessin. Cependant nous constatons qu'il a représenté des symboles récurrents des paysages portuaires: le monument triomphal et le triton souffleur de conque, symboles de l'entrée du port, le quai et son entrepôt, symbole de ses échanges commerciaux. Nous constatons aussi qu'il les a regroupés au premier plan dans le coin inférieur gauche de la mosaïque, ce qui dénote de sa part un souci de bien marquer l'emplacement du port par rapport au reste de la ville. Le triton souffleur de conque suggère même peut-être la proximité d'un phare. Cette ville peut-elle être à présent identifiée avec celle d'Hippone?

20. Pachtère (1911), p. 330; Dunbabin (1978), p. 128; López Monteagudo (1994) p. 1243-4.

21. Monnaie de Néron représentant le port de Claude (64 ap. J.-C.); monnaie de Trajan représentant son port (113 ap. J.-C.); peintures de Gragnano et d'*Herculanum*, flacons de Prague, Ampurias, Piombino, Odemira, cf. Picard (1959), figs. 5-11.

22. Rougé (1966), p. 157.

23. Picard (1959), pl. x.

2
Une représentation d'Hippone?

2.1. La morphologie générale du paysage

Essayons de recouper ce que nous savons de la géographie et de l'urbanisme d'Hippone avec les indices topographiques qui sont apportés par la mosaïque. La ville antique se situait dans une baie bien abritée des vents d'ouest, ouverte sur près de quarante kilomètres et fermée par le Cap de Garde à l'ouest et le Cap Rosa à l'est. La cité romaine se situait entre deux mamelons: la colline de Saint Augustin et celle du Gharf-el-Artran[24] (FIG. 5). Nous savons qu'un port existait à Hippone puisqu'il est mentionné dans les sources anciennes[25]. Cependant, la topographie du site a beaucoup évolué depuis l'époque romaine, car la mer a reculé sous l'effet d'une accumulation sédimentaire[26]. Le recul du rivage antique a été accéléré par l'alluvionnement des deux rivières qui entourent le site: la Boudjimah et la Seybouse.

De nos jours, l'embouchure de la Seybouse[27] a rejoint celle de la Boudjimah, mais à l'époque romaine, la Seybouse se jetait à 7 km environ au sud-est de la ville[28] et les deux fleuves avaient donc des embouchures bien différenciées[29]. Un seul fleuve passait dans Hippone, dans sa partie nord: la Boudjimah dont le lit a été par ailleurs détourné à la fin du XIX^e^ siècle, près de son embouchure, par le creusement d'un canal de dérivation[30].

La ligne de rivage et le pont. Ce que nous connaissons de la ligne de rivage dans l'Antiquité nous est donné par l'archéologie. Tout d'abord des sondages effectués par Jean-Paul Morel ont montré que des murs de soutènement étaient établis sur la plage antique à

24. DAHMANI (1992), p. 361.

25. *Bell. Afr*., 96; LIV., XXIX, III, 2; XXIX, XXXIII, 14; PROCOP., *Vand.*, II, 26; 33; 36; 38; AUG., *epist*., 115; 149, 1; *serm*., 70, 2; *en. in Psalm*., 136, 3.

26. MAREC (1936/1961), p. 187.

27. Le tracé actuel du cours de la Seybouse remonte au Moyen Age: au XI^e^ siècle pour GSELL (1911), F. 9, Bône p. 5; au IX^e^ siècle pour MAREC (1936/1961), p. 188.

28. PAPIER (1887), p. 92 et GSELL (1911), F. 9, Bône p. 5 qui se fondent sur l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger*.

29. PAPIER (1887), n. 6.

30. MAREC (1936/1961), p. 188; PAPIER (1887), p. 12.

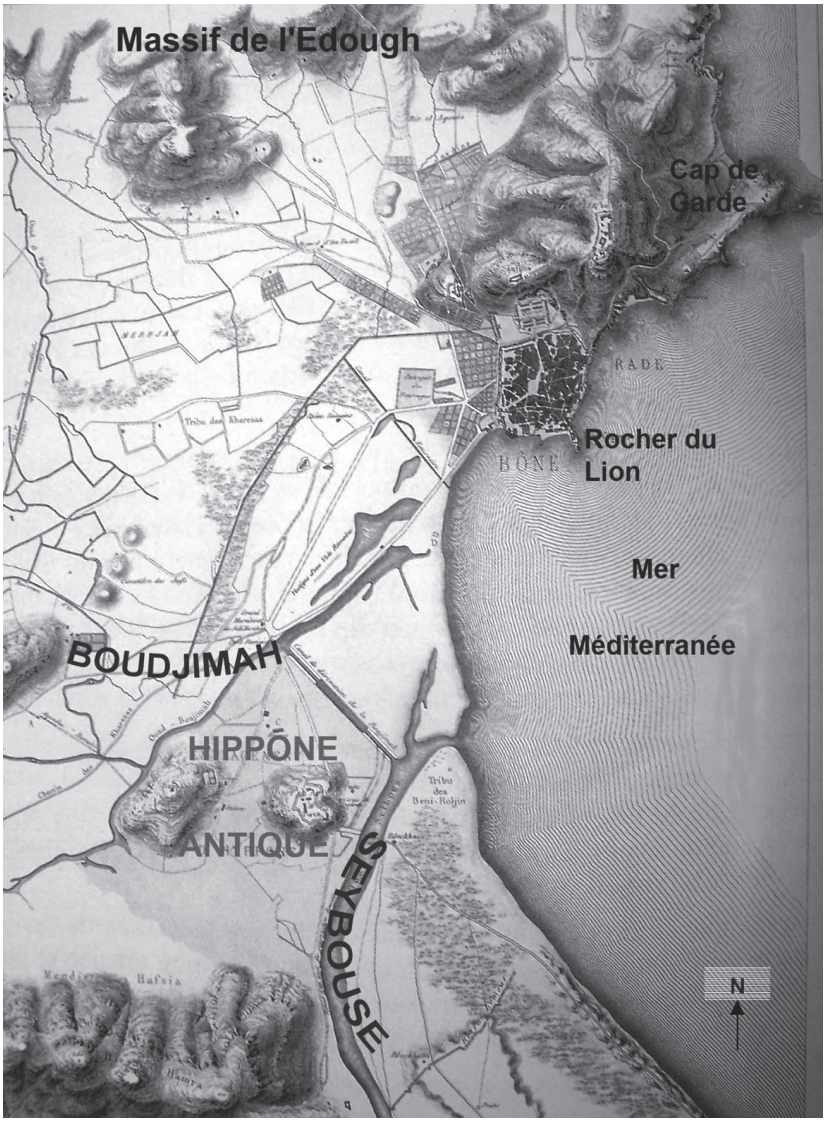


Fig. 5: Plan des environs de Bône (d'après le fond de carte publié par Delestre dir., 2005, p. 10).

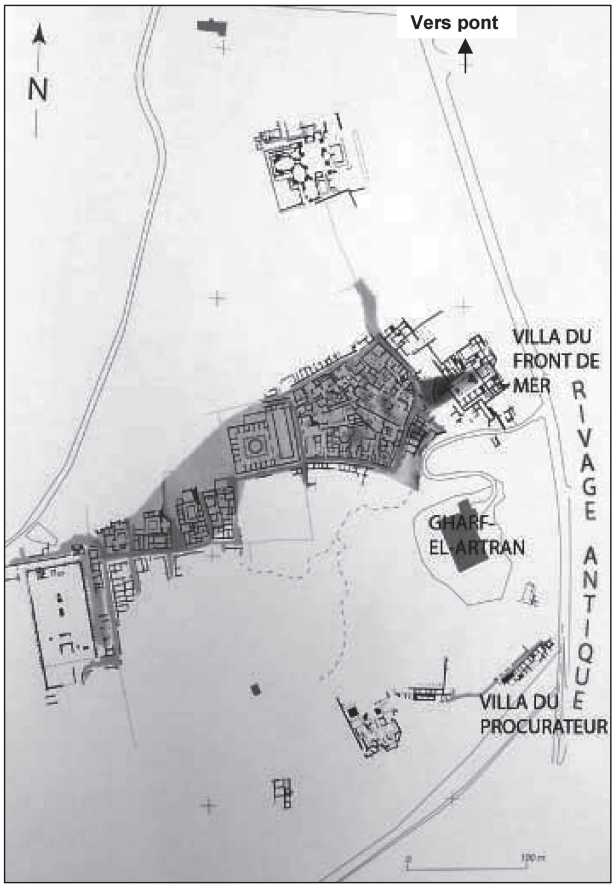


Fig. 6: Plan d'*Hippo Regius* (d'après le fond de carte publié par Delestre dir. 2005, p. 81).

l'époque augustéenne et qu'ils y avaient à l'origine une fonction de brise-lames[31]. Puis il se produisit peu à peu une avancée de la terre sur la mer et des constructions s'élevèrent bientôt en avant de ces murs, sur le bord d'un rivage qui s'était stabilisé: notamment celles qui correspondent aux différents états de la «villa du front de mer». Puis, même la «villa du procurateur», qui était située au-delà de la colline du Gharf-el-Artran, se retrouva également sur le rivage (FIG. 6): lors de la construction du chemin de

31. MOREL (1968), p. 35-84.

fer qui passe à une dizaine de mètres de là, des sondages réalisés jusqu'à treize mètres de profondeur ont révélé la présence de sable marin sur une épaisseur de six à huit mètres[32]. La ligne de rivage antique passait donc à proximité de la «villa du front de mer» et à proximité de la «villa du procurateur». Avec ses monuments en bordure de mer, la mosaïque pourrait apporter un témoignage sur cette nouvelle façade littorale.

Il existait aussi un pont romain sur la Boudjimah, qui mesurait à l'origine 98 mètres de long et devait porter la route qui allait à *Tacuatua* puis *Rusicade*[33]. Il n'avait conservé que onze piles et fut remonté au XIX^e^ siècle par les Français. Or sur la partie gauche de la mosaïque, nous voyons bien un pont en bois[34], ou en pierre avec un parapet en bois ou en métal. Ce pont traverse une rivière qui n'est pas représentée, mais celle-ci, à en juger d'après la position du pont, pourrait passer entre l'entrepôt et le monument triomphal avant de se jeter dans la mer.

Enfin le port d'Hippone pourrait être un port d'embouchure: sur notre mosaïque, le pont, le monument triomphal et le triton sont situés dans le même alignement, autrement dit ce qui symbolise le port est à l'avant du pont. Sur la mosaïque du «dieu-fleuve» trouvée également à Hippone, le dieu, appuyé sur son urne d'eau douce, tient également dans la main droite une ancre marine[35]. Par ses attributs, ne suggère-t-il pas aussi la double nature du port d'Hippone, à la fois fluviale et maritime?

Le rocher du Lion et le mont Edough. La baie d'Hippone arbore aujourd'hui comme autrefois deux types de paysage. Au nord, du Cap de Garde jusqu'à la ville arabe construite en hauteur, prévaut un paysage de falaises et de rochers. Cette côte très découpée dessine trois échancrures où des ports arabes se sont installés à l'époque médiévale[36]. Au sud-est, de la ville arabe au Cap Rosa, prédomine un paysage de plages proches du niveau de la mer. Cette topographie est conforme au paysage représenté sur la mosaïque. Sur la partie inférieure droite de la mosaïque, trois promontoires rocheux qui s'avancent dans la mer peuvent correspondre à ceux qui

32. Marec (1969), p. 158.
33. Gsell (1911), F. 9, Bône, p. 5.
34. Pachtère (1911), p. 330.
35. Marec (1958), p. 121-2, fig. 11.
36. Dahmani (1992), fig. 3.

sont connus dans la topographie actuelle. Le plus à droite et le plus imposant serait le Cap de Garde. Immédiatement devant lui pourrait se trouver le cap du fort génois (FIGS. 2, 5).

Le célèbre «rocher du Lion» correspondrait au promontoire suivant dans lequel on pourrait deviner une tête féline à l'envers. Ce rocher, qui faisait une trentaine de mètres de haut, a été détruit en 1917 à coups de canons par l'armée française et il n'en reste aujourd'hui qu'un petit écueil à fleur d'eau[37]. Nous en possédons une description faite par un journaliste français à la fin du XIX^e siècle[38], époque à laquelle remonte aussi probablement son nom[39]. Mais était-il visible dans l'Antiquité? La mer ayant jusqu'à nos jours reculé, il se peut qu'à l'époque romaine ce rocher ait été partiellement recouvert par l'eau et n'ait pas du tout évoqué une tête de lion. Par ailleurs la photographie que nous en avons vue[40] donne de ce rocher une silhouette que nous ne retrouvons pas sur la mosaïque.

En revanche les voyageurs décrivent une autre caractéristique du paysage de la région: le massif de l'Edough[41] qui s'étend de l'emplacement de la ville antique jusqu'au Cap de Garde, culmine à 1.008 m d'altitude et s'élève à 406 m près d'Hippone[42]; sa particularité est sa forêt de chênes-lièges qui le recouvre densément. Sur la mosaïque, le promontoire que nous assimilons au Cap de Garde porte effectivement des arbres au sommet, qui pourraient être interprétés comme des chênes; on retrouve ces mêmes arbres à l'arrière-plan, sur le dessin qu'a fait Marec du fragment supérieur droit (FIG.

37. H'SEN (2004), p. 75.

38. BOURBE (1880), p. 9-10: «on nous fait remarquer un rocher qui figure un lion avec une vérité que l'on rencontre rarement dans les bizarreries naturelles de ce genre. L'animal est dans une attitude de curiosité profonde: il est accroupi, les épaules sont renflées par un geste énergique, il penche la tête et regarde attentivement les vagues qui lui lèchent les pattes de devant».

39. Les sources arabes que nous avons consultées n'y font pas allusion: IBN HAWQAL, *La configuration de la terre*, tome 1, trad. J. H. Kramers et G. Wiet, Paris 2001; EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. Mac Guckin De Slane, Paris, 1965; IDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. R. Dozy et M. J. De Goeje, Leyde 1968; IDRISI, *La première géographie de l'occident*, trad. du Chevalier Jaubert revue par A. Nef, annoté par H. Bresc et A. Nef, Paris 1999.

40. Site internet: http://annaba.net.free.fr/html/guerre.14.18.htm, consultation 01/12/2006.

41. BARAUDON (1893), p. 223; BOURBE (1880), p. 21.

42. IGN, F. 17: Bône, carte au 1:50000, 1958.

1), ce qui paraît normal puisque le massif de l'Edough s'enfonce dans l'intérieur des terres. Dans la mesure où le promontoire surmonté d'arbres est positionné à droite de la ville pour le spectateur, exactement comme il l'était pour un observateur venant de la mer, c'est-à-dire au nord, nous pouvons penser que le mosaïste a bien voulu, symboliquement, représenter la forêt de l'Edough.

2.2. Les édifices

Les villae. Les habitations exhumées à Hippone sont localisées au sud du pont de la Boudjimah; sur le rivage de la ville antique[43] se trouvait la «villa du front de mer»; sur le flanc sud de la colline du Gharf-el-Artran, la «villa du procurateur»[44] (FIG. 6). La «villa du front de mer» dans laquelle ont été retrouvés les trois fragments de la mosaïque, possédait dans son premier état au rez-de-chaussée un portique avec vue sur la mer[45]. C'est elle que nous pourrions identifier dans le bâtiment dessiné immédiatement au-dessus de notre débarcadère (FIG. 3). Comme sur la mosaïque, son portique était probablement surmonté d'une galerie au premier étage pour que le propriétaire ait également vue sur la mer depuis ce niveau. Ses deux tours, ou tourelles, en saillie du côté de la terre n'ont certes pas été retrouvées, soit parce que la maison a été profondément remaniée dans son deuxième état, soit plutôt parce qu'elles ne partaient pas du sol.

Dans la moitié droite du portique, les piliers sont plus courts: ils donnent l'impression d'être masqués par une inclinaison du terrain, comme l'indique la première ligne oblique de tesselles blanches qui borde le portique depuis l'angle extérieur de sa face latérale (représentée de face) et d'être également masqués par une petite élévation du terrain en forme de bosse, si l'on suit la courbure donnée aux tesselles. Nous savons que la plaine d'Hippone pouvait être victime de violentes inondations et d'alluvionnements catastrophiques et que cette situation a contraint les habitants à surélever une vaste superficie du sol de leur ville[46]. Par ce détail particulier, le mosaïste pourrait faire allusion soit à l'effet d'une de ces nombreuses crues soit à un aménagement artificiel en rapport avec elles.

43. LAVERGNE (2005), p. 126-38.
44. MAREC (1969), p. 157-72.
45. LAVERGNE (2005), p. 130.
46. MOREL (1968), p. 35-84.

Par ailleurs il paraît tout à fait plausible que le propriétaire de la villa ait commandé une mosaïque qui représente non seulement sa ville, mais aussi sa maison. La mosaïque a été placée dans une pièce donnant sur la mer[47], elle a été positionnée de façon à être vue d'un spectateur venant du rivage: par ces deux aspects ne reflète-elle pas la situation effective de la maison?

L'édifice situé au-dessus de cette villa n'est conservé qu'à moitié (FIG. 3), mais sa large porte centrale au rez-de-chaussée et sa galerie d'étage en font probablement aussi une demeure aisée, digne des villas maritimes de la peinture pompéienne[48]. Elle n'a pas été retrouvée sur le terrain, peut-être parce qu'elle a disparu sous les constructions ultérieures. Mais si la «villa du front de mer» et la maison du premier plan ne font qu'un, alors nous pouvons tenir comme un fait acquis que le côté gauche de la mosaïque correspond au sud, tandis que, comme nous l'avons vu à propos de la représentation du massif de l'Edough, le côté droit correspond au nord.

Le sanctuaire de source. Sur le petit fragment resté *in situ* qui correspond à la partie supérieure droite du tableau d'ensemble de la mosaïque[49], nous distinguons un édifice à pans coupés[50] ou arrondi, percé de deux arcades, sous lequel coule de l'eau (FIG. 4). Il s'agit ici certainement d'eau douce, non seulement parce que le mosaïste utilise une autre convention graphique que celle qu'il a choisie pour reproduire la mer, mais parce que nous pouvons le rapprocher d'un monument figurant sur une mosaïque d'Utique, qui était certainement de même nature (FIG. 7). Ce monument, sous lequel coule une eau qui est canalisée vers ce qui paraît être une citerne avec bassin de décantation, est en effet probablement lié au captage d'une source. Or telle est aussi, selon nous, la fonction que nous pourrions affecter à l'édifice de la mosaïque d'Hippone.

Nous savons qu'une eau de source était amenée à Hippone par un aqueduc qui prenait naissance dans le mont Edough à l'ouest d'Hippone, à presque 1000 mètres d'altitude[51]. Pour utiliser cette source, intensifier éventuellement son débit, il était nécessaire de construire un réseau de canalisations, un bassin de décantation,

47. PACHTÈRE (1911), p. 321-47.
48. BLANCHARD-LEMÉE (dir.) (2005), p. 141.
49. DELESTRE (dir.) (2005), p. 140.
50. Peut-être octogonal, si l'on complète la courbe plate du toit.
51. GSELL (1911), F. 13 où l'on suit son tracé.

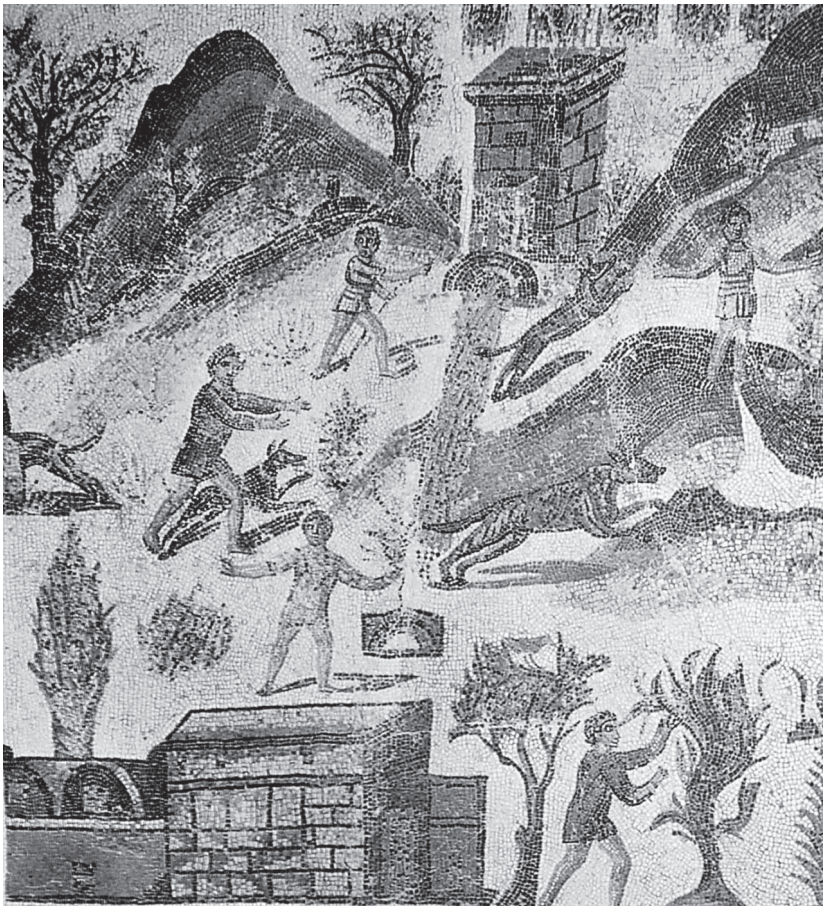


Fig. 7: Mosaïque d'Utique (d'après Yacoub, 1995, fig. 110).

mais avant tout un bassin de captage[52]. C'est le monument édifié sur le bassin de captage qui pourrait être reproduit ici, parfaitement positionné sur la partie droite de la ville, c'est-à-dire à l'ouest pour un observateur sur le terrain, puisque c'est dans cette direction que se trouvait le départ de l'aqueduc (FIG. 8). Par ailleurs en plaçant le monument au même niveau que le promontoire que nous avons identifié avec le Cap de Garde, le mosaïste a peut-être

52. ADAM (2005), p. 259.

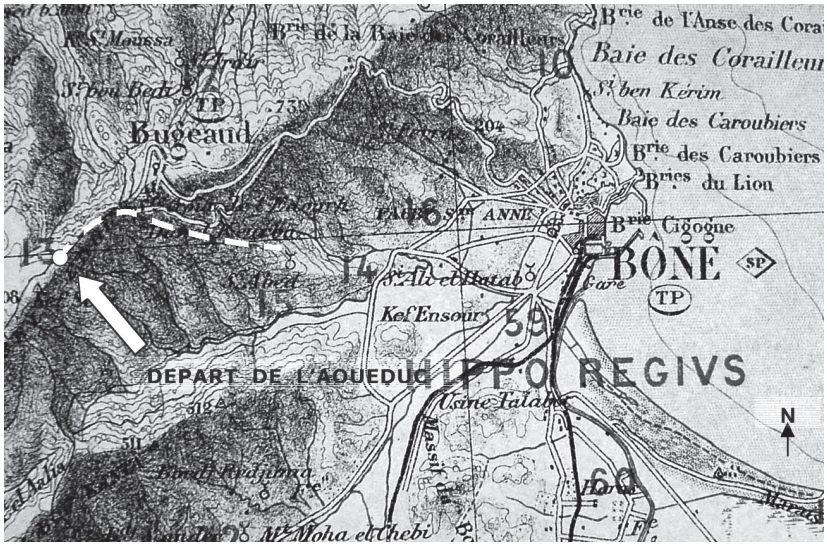


Fig. 8: Tracé de l'aqueduc d'Hippone (en pointillé, à droite de notre flèche) (d'après Gsell, 1911, F. 9).

voulu signifier qu'il était situé dans son prolongement, sur le Mont Edough, là d'où partait précisément l'aqueduc d'Hippone. Nous n'excluons pas cependant que le monument ait pu matérialiser l'arrivée de l'aqueduc, comme le célèbre nymphée octogonal du Sablon, près de Metz[53].

L'architecture élégante de notre monument avec ses arcades en plein cintre et son plan apparemment centré, a conduit jadis E. Marec[54] à y voir le temple de Vénus qu'indiquerait Ptolémée à 15 minutes au nord d'Hippone sous le nom d'*Aphrodision*. Mais il n'est pas assuré que ce nom désigne un temple plutôt qu'une localité ou un golfe[55]. En revanche nous savons que les sources d'eau douce, autant dans le monde grec que dans le monde romain, ne manquaient pas d'être sanctuarisées et monumentalisées, ce qui laisse penser que nous sommes bien en présence d'un monument destiné tout à la fois à recueillir de l'eau de source et à la sacraliser. C'est en Afrique du Nord que sont du reste conservés les

53. Bourgeois (1992), p. 73-4, figs. 34-35.
54. Marec (1958), p. 106-7 d'après Ptol., iv, 3, 2 (éd. Müller, p. 615).
55. Le mot associé à *Aphrodision* est selon les manuscrits *kolonia* ou *kolpos*.

sanctuaires de sources les plus remarquables[56]: le plus célèbre et le plus imposant est le temple des eaux de Zaghouan qui marquait le point de départ de l'aqueduc construit par Hadrien pour alimenter Carthage. Mais c'est en Algérie que les sanctuaires de source sont actuellement les plus nombreux, que l'on songe à ceux d'Aïn Drinn, près de Lambèse, de Khamissa, d'Henchir Tamesmida et d'Hamman Berda[57]. La plupart d'entre eux sont en hémicycle et il existe aussi en Algérie des monuments des eaux polygonaux (fontaines de Djemila et de Timgad).

Les greniers. Il reste à identifier la nature des deux bâtiments situés à droite du pont (FIG. 3) qui, d'après leur configuration générale, ne peuvent avoir aussi qu'une destination publique. Contrairement à ce que l'on a prétendu, le bâtiment du second plan ne présente aucun point commun avec les *macella* connus[58]. Ceux-ci ne possédent généralement pas d'étage[59] et s'organisent pour la plupart autour d'un édicule central, souvent une *tholos* comme à Pouzzoles, Pompéi, Djemila[60]. Le bâtiment de la mosaïque d'Hippone comporte en revanche selon nous deux caractéristiques qui le rattachent à l'architecture des greniers: des contreforts extérieurs et un dispositif d'aération. Les contreforts extérieurs visibles sur les faces latérales de l'édifice, qui étaient vraisemblablement plus nombreux, sont des traits récurrents de l'architecture des greniers publics, civils ou militaires. Ils étaient destinés à soutenir le poids des marchandises entreposées et surtout à contenir la pression exercée par elles sur les murs latéraux, quand l'épaisseur de ces derniers était insuffisante. Les contreforts, qui peuvent être contemporains d'une construction ou postérieurs à elle, ont une forme de pilier quadrangulaire; il en est ainsi à Ostie, par exemple dans les Grands *horrea*, les *horrea* d'Hortensius et du Petit Marché[61] et dans les nombreux greniers militaires retrouvés en Bretagne et en Germanie[62].

56. GROS (1996), p. 440.

57. *Ibid.*, p. 442-3.

58. DUNBABIN (1978), p. 128; LÓPEZ MONTEAGUDO (1994), p. 1242-3.

59. Le seul *macellum* connu dont les boutiques présentaient un entresol est celui de *Baelo Claudia*, GROS (1996), p. 460.

60. Voire deux *tholoi* comme à *Leptis Magna*, GROS (1996), p. 454, 458-63.

61. RICKMAN (1971), p. 79 et figs. p. 18, 46, 65; on peut ajouter ceux des *horrea Epagathiana*, p. 25, et des *horrea Antoniniani*, p. 42.

62. *Ibid.*, p. 221-31; 243-9.

Qu'une bonne ventilation soit nécessaire dans les greniers pour assurer la conservation des grains est également un fait bien connu. Destinée à lutter contre l'humidité ou la chaleur du sol, elle a donné naissance aux greniers surélevés (*granaria sublimia*), aérés non seulement par les côtés, mais aussi par en-dessous (Varron, *rust.*, I, 57; Vitruve, VI, 6, 9), puis aux *pensiles horrea* (Columelle, I, 6), c'est-à-dire aux greniers suspendus dont le sol à l'époque de Pline l'Ancien reposaient sur des «colonnes de bois» (*nat.*, XVIII, 302). C'est ce modèle qui se généralise au IIe siècle, dès lors pourvu d'un vide sanitaire sous *suspensura* comme dans l'architecture thermale[63]. Les vestiges archéologiques attestent abondamment ce système, que l'on songe par exemple aux plots de bois des greniers du Pays de Galles[64], aux pilettes de brique ou de pierre des greniers de Djemila ou de la forteresse de Neuss[65] ou aux murets transversaux des *horrea* d'Ostie et de Corbridge[66].

Ce vide sanitaire était aéré par de petites fenêtres (*modicis fenestellis*: Columelle, I, 6), aménagées dans les murs latéraux: en général des ouvertures étroites au niveau du sol, à ébrasement ou non[67]. L'ébrasement conciliait sans doute la nécessité de la ventilation et celle d'éviter des intrusions intempestives[68]. Cependant ces ouvertures, qui ont environ un pied de large[69], restent très importantes: même si elles étaient parfois réduites par un meneau central[70], elles offraient de confortables accès, étant de surcroît nombreuses et percées à intervalles réguliers[71]. Il faut donc imaginer qu'elles étaient assorties d'une protection. Celle-ci pouvait justement être assurée par un dispositif analogue au treillis ou au

63. *Ibid.*, p. 295-7.

64. *Ibid.*, p. 221.

65. *Ibid.*, p. 142, 241.

66. *Ibid.*, p. 224-5.

67. *Ibid.*, fig. 42; fig. 39.

68. Intrusions d'animaux ou bien plutôt de voleurs, voir *CTh.*, XV, 1, 12.

69. 18-36 cm (Balmuidy); 14 à 24 cm (Mumrills); grenier de South Chields (1 pied environ); *horrea* d'Urspring ou de Niderbieber (40 cm de largeur externe); certains atteignent 2 pieds comme dans le grenier du camp légionnaire de Chester daté du IIe siècle (2,25 pieds) RICKMAN (1971), p. 248.

70. *Ibid.*, p. 254: à Corbridge, la largeur a été ainsi réduite à 30 cm; à Gellygaer elle est passée de 3-4 pieds à 2: *ibid.*, p. 232; les ouvertures des greniers de Pergame avaient 90-100 cm de haut.

71. *Ibid.*, p. 232: on pouvait les trouver par exemple dans tous les espaces situés entre les contreforts.

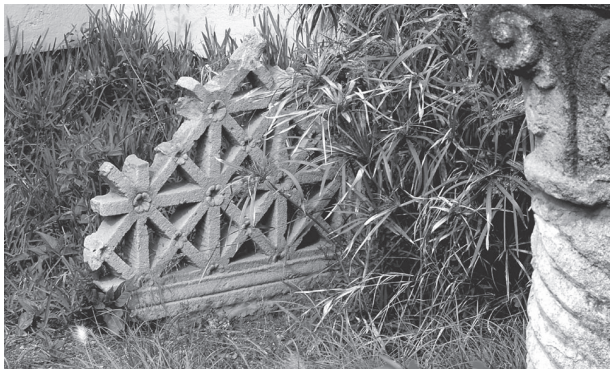


Fig. 9: Fragment de *clathri*, Musée archéologique de Tipasa (cliché par J. Napoli).

clayonnage qui couvre le niveau inférieur de notre bâtiment. Ces clayonnages, que nous apercevons aussi dans la partie supérieure de la porte du monument situé juste au-dessous, étaient en effet communément répandus dans l'Antiquité. On les appelait des *clathri* (du grec *kleithra*). Ils pouvaient être réalisés en toutes sortes de matériaux: en bois, en métal (bronze, fer) en terre cuite, ou encore en pierre comme l'exemplaire du Musée de Tipasa (FIG. 9), voire en marbre[72]. Varron (*rust.*, III, 7, 3) les recommande dans les pigeonniers contre les serpents et d'autres reptiles nuisibles. Il ne fait donc pas de doute que les larges ouvertures des *horrea* que nous venons d'évoquer étaient munis de *clathri*.

Les Latins désignaient également ces clôtures ajourées sous le nom de *cancelli*. Or il s'impose ici de faire un rapprochement avec l'inscription qu'a dédiée Sabinus, gardien des *horrea sacra* de la région d'Hippone, au Génie des greniers, qui évoque justement l'une des tâches essentielles inhérentes à cette fonction, celle de l'entretien des *cancelli*: *Genio et / Numini / horreorum / Sabinus / Aug(ustorum) lib(ertus) / c(ustos) s(acrorum) h(orreorum) Hipp(one) r(egio) / item cura(tor) / cancellorum*[73]. Ce témoignage atteste non

72. *DA*, *s.v. Clathri* [E. SAGLIO], I/2, 1969, p. 1236-7, fig. 1576; *DA*, *s.v. Cancelli* [E. SAGLIO], I/2, 1969, p. 868-9, figs. 1069-1070; *DA*, *s.v. Fenestra* [CH. CHIPIEZ], II/2, 1969, p. 1032-40, fig. 2943; *DA*, *s.v. Transenna* [G. LAFAYE], V, 1969, p. 402; *TLL*, III, 1907, *s.v. Cancellus*, p. 225 et *s.v. Clatri*, p. 1295.

73. *AE*, 1924, 36. Nous adoptons ici la restitution de J. Gascou dans DELESTRE (dir.) (2005), n. 31 et son interprétation.

seulement, comme on le sait, la présence de grenier public, mais il accrédite aussi du même coup notre proposition.

Certes par une simplification abusive du dessin, la représentation des *cancelli* sur notre mosaïque paraît fragiliser tout l'édifice. En réalité ils devaient avoir une emprise plus modeste, comme ceux qui aèrent actuellement les cages d'escaliers des immeubles d'Alger ou d'Annaba et occupent la superficie d'une petite fenêtre. Certes le vide sanitaire paraît un peu haut par rapport aux données de l'archéologie (40 cm de hauteur à Ostie et Djemila). Mais nous savons par ailleurs qu'à Djemila les seuils des *cellae* étaient surélevés de 80 cm pour faciliter le chargement[74].

On ne saurait non plus en vouloir au mosaïste d'avoir peut-être exagéré ce qui lui paraissait à lui aussi un trait distinctif des greniers, à moins que la hauteur du premier niveau ait été celle d'un véritable rez-de-chaussée, conformément aux modèles architecturaux anciens[75].

Il reste à deviner en quels matériaux est censé être construit l'édifice représenté. On peut penser *a priori* qu'un grenier public civil établi en pleine ville ne pouvait être érigé qu'en pierre ou en brique par souci d'éviter les incendies[76]; seuls les greniers militaires peuvent être entièrement en bois, quand ils ont un caractère temporaire. Les greniers civils connus sont en pierre de taille (Myra et Patara en Asie Mineure; Suétone, *Nero*, 38) ou à parements en petit appareil et blocage de béton (*Leptis Magna*). Leurs murs sont parfois renforcés du côté de la mer, comme à *Leptis Magna* où le grenier du môle nord comporte un parement en pierre de taille à bossages. C'est ce que nous pourrions reconnaître dans la partie supérieure du mur de notre bâtiment, à moins qu'il ne s'agisse d'embouts de poutres placées transversalement dans l'épaisseur du mur, car ce mode de chaînage a été également bien mis en évidence, cette fois dans le grenier du môle sud de *Leptis Magna*[77].

Examinons maintenant l'édifice du premier plan. Selon nous, il s'agit aussi d'un grenier public. C'est tout d'abord l'édifice le plus proche du port: cette situation, qui rappelle à nouveau celle des entrepôts de *Leptis Magna*, bordés comme ici d'une colonnade, ou

74. Rickman (1971), p. 142.
75. Ceux des *granaria sublimia* ou des *pensiles horrea*, *supra* n. 62.
76. Gros (1996), p. 468-9.
77. Rickman (1971), p. 135.

celle des greniers d'Hergla[78], est commode lorsque les denrées entreposées sont destinées à l'annone.

La présence de *cancelli* tend à nous orienter vers la même piste. Cette fois cependant les *cancelli* ne semblent pas destinés à signaler explicitement un vide sanitaire. Ils indiquent plutôt au spectateur que le bâtiment placé sous ses yeux est un espace gardé, surveillé, dont l'accès n'est pas libre à tous[79]. Des exemples de *cancelli* métalliques disposés dans les entrecolonnements d'un portique sont connus par ailleurs par des bas-reliefs[80] et l'inscription de Sabinus pourrait aussi bien se rapporter à cet édifice. Les greniers ne sont certes pas les seuls monuments à en être pourvus, mais par son insistance à reproduire une nouvelle fois des *cancelli*, le mosaïste a pu vouloir établir une parenté de fonction entre les deux monuments. Mais ce n'est pas tout.

Plus caractéristique encore est la forme du couronnement de l'édifice. Il nous rappelle que pour des raisons de solidité, la plupart des greniers se composent de cellules indépendantes, parallèles et contiguës, de même volume, le plus souvent voûtées en berceaux et perpendiculaires à l'axe longitudinal de l'édifice[81]. Ici sont représentées deux cellules arrondies, voûtées en berceau ou en anse de panier, et au milieu de celles-ci une cellule rectangulaire couverte par un toit à pans faiblement inclinés. La configuration architecturale des greniers était bien connue des mosaïstes, comme l'illustre une des mosaïques de Tabarka[82] (FIG. 10). Et il est par ailleurs fort peu probable que notre monument ait été un édifice thermal[83]. L'architecture thermale n'a en effet pas davantage échappé à l'observation des mosaïstes africains, comme le montre la célèbre mosaïque de Carthage[84], qui représente avec beaucoup de précision, des coupoles d'inégale grosseur, situées sur des axes différents, d'où s'échappe même de la vapeur d'eau (FIG. 11): ces trois détails nous empêchent

78. SLIM, TROUSSET, PASKOFF (2004), n° 122, p. 160-2, figs. 113-114.

79. *DA*, *s.v. Cancelli* [E. SAGLIO], I/2, 1969, p. 808.

80. *DA*, *s.v. Fenestra* [CH. CHIPIEZ], II/2, 1969, p. 1038, n° 8 et fig. 2944.

81. A Rome: GROS (1996), p. 465-6; RICKMAN (1971), p. 96; à Myra et Patara, à Constanza: RICKMAN (1971), p. 137-40. Voûtes d'arêtes au *Portus* et dans les *horrea Epagathiana* à Ostie.

82. Musée du Bardo, YACOUB (1995), p. 211, fig. 111a.

83. Comme le proposent DUNBABIN (1978), p. 129 et LÓPEZ MONTEAGUDO, (1994), p. 1242-3.

84. Dite «du domaine du seigneur Julius», YACOUB (1995), p. 216, fig. 112.

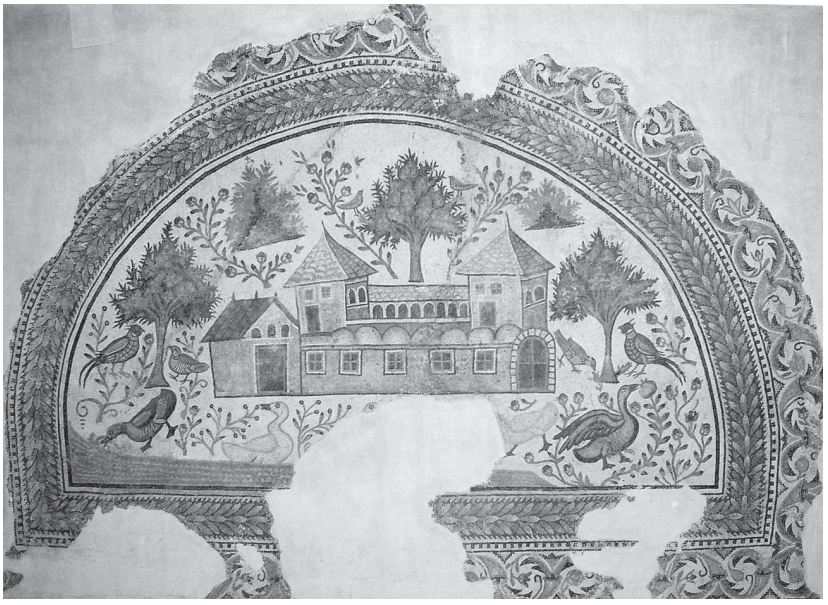


Fig. 10: Mosaïque du *trifolium* de Tabarka, Musée du Bardo (d'après Yacoub, 1995, fig. 111a).

de confondre le monument de la mosaïque d'Hippone avec un établissement balnéaire.

La configuration des cellules de cet édifice n'est certes pas habituelle dans l'architecture gréco-romaine. Mais par leur forme surhaussée qui permet l'installation d'une large ouverture centrale, elles ne sont pas sans rappeler les silos des greniers traditionnels de l'Egypte ancienne, en particulier ceux du Moyen et du Nouvel Empire[85]. Ces greniers pouvaient comporter au sommet une plateforme à laquelle on accédait par une échelle ou un escalier[86] et depuis laquelle les sacs de grain étaient versés dans le silo par le haut, à travers une trappe, comme le montrent le relief de la

85. Voir VANDIER (1978), p. 198-202 et 273-83; BARGUET (1986), p. 15, 112, 486; BREASTED (1948), p. 10-5; BADAWY (1948), p. 121-4; ID. (1968), p. 128, figs. 6, 81; Nous tenons à remercier ici G. Lecuyot, ingénieur de recherches au CNRS, de son aide précieuse.

86. RICKMAN (1971), p. 298 et n° 3; WHITTERMORE (1926), p. 9-10; BADAWY (1948), p. 122-4 et figs. 144-149.



Fig. 11: Mosaïque de Carthage, Musée du Bardo (d'après Yacoub, 1995, fig. 112).

tombe de Pehsukher à Thèbes (FIG. 12)[87] et le relief de la tombe d'Amoni à Beni Hassan (FIG. 13)[88]. Ces silos, qui pouvaient être cylindriques ou rectangulaires, avec un toit plat ou proche d'une voûte surbaissée à quatre pans, possédaient dans la majorité des cas une ouverture de vidange carrée placée à mi-hauteur du mur[89]. L'agencement asymétrique des cellules du couronnement de notre édifice paraît surprenant dans le système esthétique de l'Antiquité, mais il semble trop ostensible pour ne pas être intentionnel. Le dégagement représenté à droite des cellules ne serait-il pas,

87. ERMAN (1971), p. 433; ERMAN, RANKE (1963), p. 586-8, figs. 209-10; BADAWY (1948), p. 123 et fig. 147.

88. A 18 km au sud de Al Minya cf. MASPERO (1895), p. 285-6, n° 4 et dessin à p. 286 = BADAWY (1948), p. 122, fig. 145 (plus complète); voir aussi sa fig. 149 (peinture de Thèbes provenant de la tombe d'Antefoker).

89. HUSSELMAN (1952), p. 58; BADAWY (1948), p. 122.

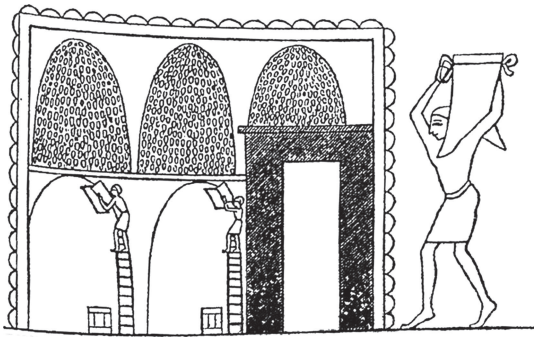


Fig. 12: Silos égyptiens du Nouvel Empire, Tombe de Pehsukher à Thèbes (d'après Erman, Ranke, 1963, fig. 210).

de la même manière, nécessaire au fonctionnement des opérations de stockage, avec une plate-forme couvrant des silos inférieurs, comme dans le document de Beni Hassan (FIG. 13)? Le petit édicule cubique qui jouxte la cellule de droite ne pourrait-il pas marquer le débouché d'un escalier ou bien l'amorce d'une seconde plate-forme conduisant aux silos supérieurs? Certes nous ne pouvons assimiler l'édifice de la mosaïque d'Hippone à un grenier traditionnel égyptien puisque nous ne savons pas si ses cellules étaient munies d'une trappe au sommet. Néanmoins nous savons par Pline que cette méthode de stockage était pratiquée à l'époque romaine et qu'on construisait à cet effet des greniers aux murs de briques épais de 3 pieds, que l'on remplissait par le comble (*nat.*, XVIII, 301).

Enfin les volumes architecturaux qui jouxtent l'édifice aux «silos» proprement dit, en particulier la porte à claire-voie qui en marque sans doute l'entrée, pourraient appartenir au même grenier, si à cette époque une loi interdisait déjà la mitoyenneté des constructions privées et des greniers publics[90].

Mais alors comment expliquer la présence de deux greniers dans la ville représentée? Il faut sans doute envisager que ceux-ci ne sont pas contemporains. Deux systèmes techniques paraissent ici s'affronter: l'un comprendrait des *cellae* sur vide sanitaire ventilé et un toit en bâtière, l'autre pas de vide sanitaire ventilé, du moins apparent, mais des *cellae* en forme de hauts silos, munies de

90. *CTh.*, XV, 1, 38.

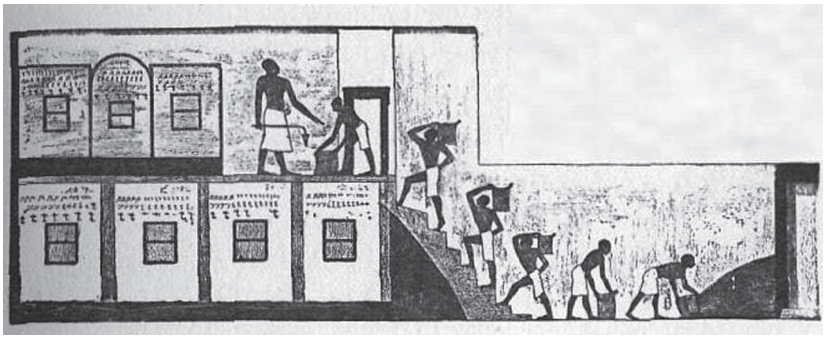


Fig. 13: Silos égyptiens du Moyen Empire, Tombe d'Amoni à Beni Hassan (d'après Maspero, 1895, p. 286; dessin Faucher-Gudin).

larges ouvertures centrales permettant peut-être d'accéder aux grains. Autrement dit: le premier serait un édifice polyvalent, avec au rez-de-chaussée un grand vaisseau où étaient stockés vraisemblablement l'huile et le vin et au premier étage, des *cellae* destinées au stockage des céréales (blé, orge, millet, légumineuses) qu'il fallait séparer les unes des autres[91]; le second serait peut-être un édifice entièrement dévolu aux céréales et témoignerait d'un besoin d'accroissement de la capacité de stockage de la ville. Ce nouveau grenier ne serait pas sans faire penser à la mission de Titus Flavius Macer, responsable à la fin du règne de Trajan des achats de blé pour le ravitaillement de Rome, mis à mal par la guerre parthique, et à la création de la procuratelle domaniale de la double circonscription d'Hippone et de Théveste[92], deux faits qui sous-entendent en tout cas la remarquable prospérité céréalière de la région.

Mais alors que le témoignage de l'épigraphie reste discret, la mosaïque d'Hippone décline de façon méthodique *toutes* les richesses d'un territoire, en étalant sous nos yeux non seulement ses ressources halieutiques, comme bien d'autres mosaïques africaines, mais aussi ses ressources en eau douce et surtout de façon très claire l'abondance de ses ressources agricoles. C'est ce souci d'exhaustivité qui est nouveau, tout comme le choix, quasi publicitaire, d'exprimer aussi la prospérité d'une ville à travers sa parure monumentale.

Résumons-nous. Que la ville représentée ait été un port, nul ne

91. COLUM., I, 6; PALL., *de agr.*, I, 19, 2.

92. *AE*, 1921, 19 = *ILAlg*, I, 3992; *CIL* VIII, 535 (*ILS*, 1435) = *ILAlg*, I, 285, cf. CHRISTOL (1994), p. 297-300, 302-3; ID. (2005), p. 104-10.

peut en douter, qu'elle ait été un port de l'annone, nous pensons pouvoir l'établir grâce à la présence des deux bâtiments que nous avons identifiés comme des greniers et dont cette mosaïque nous donne pour la première fois une élévation précise. Il reste à savoir si ce port de l'annone est bien celui d'Hippone. La localisation de la mosaïque nous incline déjà à le croire: l'artiste aurait-il choisi de représenter un autre port que celui dans lequel habitait son commanditaire?

Mais pour autant s'agit-il d'une représentation fidèle à la réalité? L'identification de ce port avec celui d'Hippone n'est pas en contradiction avec ce que l'on sait des vestiges archéologiques et de l'évolution géomorphologique du littoral. Certes, le mosaïste a choisi de reproduire certains édifices plutôt que d'autres, ceux qui témoignaient uniquement de la prospérité de la ville, mais nous ne pensons pas qu'il les a placés dans le désordre[93]. Comme nous l'avons montré, la succession des bâtiments de gauche à droite et de haut en bas sur la mosaïque peut correspondre à celle qui était effectivement la leur, du nord au sud et d'est en ouest, les quatre côtés de la mosaïque marquant les quatre points cardinaux. Autrement dit, ils sont globalement positionnés sur la mosaïque comme ils l'étaient sur le terrain. Les maisons qui sont à gauche du pont sont celles qui sont au sud de la Boudjimah. En avant de ce pont pouvait se trouver le port, à sa droite pouvaient se situer les greniers, tout naturellement à proximité du port: ils sont sans doute actuellement sous les alluvions des deux oueds et les installations portuaires modernes. La ligne de rivage sur la moitié droite de la mosaïque dessine la baie d'Hippone qui est située en effet au nord de la ville, avec le Cap de Garde et le mont Edough. Le sanctuaire en haut à droite matérialise la source où prenait naissance l'aqueduc d'Hippone à l'ouest de la ville. Le positionnement des monuments n'est donc pas faux.

Les monuments représentés pouvaient également ressembler aux monuments réels. Hormis la «villa du front de mer», ils ne sont certes pas connus, mais ils ont peu de chance d'être imaginaires. Leur fonction est parfaitement identifiable et peut-être même destinée à être identifiée, comme le montre l'obstination avec laquelle l'artiste a minutieusement représenté les *cancelli*. Leur configuration, en s'écartant finalement des canons iconographiques con-

93. Pachtère (1911), p. 331.

nus, nous offre même un indice d'authenticité: la *tholos* remplace la porte en arc de triomphe, le «pier» est parallèle et non perpendiculaire au rivage, le sanctuaire de source est d'une grâce sobre. Enfin les monuments que nous avons identifiés avec des greniers présentent des façades soigneusement différenciées. Selon nous, le mosaïste a ébauché son carton d'après nature, placé sur une hauteur qui lui permettait d'avoir une vue panoramique et légèrement plongeante sur la ville: celle d'un rocher ou peut-être bien celle d'un phare, d'un phare qu'il aurait alors nécessairement écarté de sa composition.

Bibliographie

ADAM J.-P. (2005), *La construction romaine*, Paris (4e éd.).

BADAWY A. (1948), *Le dessin architectural chez les anciens Egyptiens: étude comparative des représentations égyptiennes de construction*, Le Caire.

BADAWY A. (1968), *A History of Egyptian Architecture (Nouvel Empire 1580-1085 B.C.)*, Berkeley-Los Angeles.

BARAUDON A. (1893), *Algérie et Tunisie. Récits de voyage et études*, Paris.

BARGUET P. (1986), *Textes des sarcophages égyptiens du Moyen Empire*, Paris.

BEN KHADER A. (dir.) (2002), *Image de pierre: la Tunisie en mosaïque*, Paris.

BLANCHARD-LEMÉE M. (2005), *Marbre et couleurs: les pavements de mosaïque*, dans DELESTRE (dir.), p. 139-48.

BLAS DE ROBLÈS J.-M., SINTES C. (2003), *Sites et monuments antiques de l'Algérie*, Aix-en-Provence.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ J. M. (1994), *El entorno de las villas en los mosaicos de África e Hispania*, dans *L'Africa romana X*, p. 1171-87.

BOURBE P. (1880), *A travers l'Algérie: souvenirs de l'excursion parlementaire (sept.-oct. 1879)*, Paris.

BOURGEOIS C. (1992), *Divona. 2. Monuments et sanctuaires du culte gallo-romain de l'eau*, Paris.

BREASTED J. H. (1948), *Egyptian Servant Statuettes*, Washington.

CHRISTOL M. (1994), *Le blé africain et Rome: remarques sur quelques documents*, dans *Le ravitaillement en blé de Rome et des centres urbains des débuts de la République jusqu'au Haut Empire*, *Actes du colloque international de Naples (Naples 1991)*, Naples-Rome, p. 297-300, p. 302-3.

CHRISTOL M. (2005), *Du notable local à l'administrateur impérial, la carrière de T(itus) Flavius Macer: aspects de la vie institutionnelle de la province d'Afrique au début du IIe siècle apr. J.-C.*, dans *Regards sur l'Afrique romaine*, p. 104-10 (= article publié dans *Splendidissima civitas. Etudes d'Histoire romaine en hommage à François Jaques*, Paris 1996, p. 27-37).

DAHMANI S. (1973), *Hippo Regius*, Alger.

DAHMANI S. (1992), *Le port de Bûna au Moyen Age*, dans *Actes du Ve collo-*

que international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du nord: Spectacles, vie portuaire, religions (Avignon 9-13 avril 1990), Paris, p. 361-77.
DA = Daremberg Ch., Saglio E., Pottier E. (1873-1919), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, T. I/2, II/2, IV/1, V, Paris, 1969 (2e éd.).
Delestre X. (dir.) (2005), *Hippone*, Aix-en-Provence.
Dunbabin K. M. D. (1978), *The Mosaics of North Africa: Studies in Iconography and Patronage*, Oxford.
Empereur J.-Y. (1988), *Le phare d'Alexandrie, la merveille retrouvée*, Paris.
Erman A. (1971), *Life in Ancient Egypt*, London, (2e éd.).
Erman A., Ranke H. (1963), *La Civilisation égyptienne*, Paris (trad. fr.).
Ferdi S. (1998), *Mosaïques des eaux en Algérie*, Alger.
Gros P. (1996), *L'architecture romaine, 1. Les monuments publics*, Paris.
Gsell St. (1911), *Atlas archéologique de l'Algérie*, F. 9 (Bône), Alger.
Handler S. (1971), *Architecture on the Roman coins of Alexandria*, «AJA», 75, p. 67-74, pl. II, nº 1-3.
H'sen D. (2004), *Monographie des sites historiques et touristiques de Annaba*, Annaba.
Husselman E. M. (1952), *The Granaries of Karanis*, «Transactions and Proceedings of the American Philological Association», 83, p. 56-73.
Lavagne H., De Balanda E., Uribe De Echeverria A. (dir.) (2000), *Mosaïque, trésor de la latinité des origines à nos jours*, Paris.
Lavergne D. (2005), *Le quartier "des villae du front de mer"*, dans Delestre (dir.) (2005), p. 126-38.
Lepper Fr., Frere Sh. (1988), *Trajan's column*, Gloucester.
López Monteagudo G. (1994), *Representaciones de ciudades en mosaicos romanos del Norte de África*, dans *L'Africa romana X*, p. 1241-57.
Mansouri K. (2002), *Réflexions sur les activités portuaires d'Hippo Regius (Hippone-Annaba) pendant l'Antiquité*, dans *L'Africa romana XIV*, p. 509-24.
Marec E. (1936/1961), *Le golfe de Bône et la recherche archéologique sous-marine*, «Bulletin Académie d'Hippone», 38, p. 185-94.
Marec E. (1950), *Hippone la Royale, antique Hippo Regius*, Alger.
Marec E. (1958), *Trois mosaïques d'Hippone à sujets marins*, «Libyca», 6, p. 99-122.
Marec E. (1969), *Une maison à étages à Hippone. La villa dite du Procurateur*, «AntAfr», 3, p. 157-72.
Maspero G. (1895), *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. Les origines. Egypte et Chaldée*, Paris.
Morel J.-P. (1962-65), *Céramiques d'Hippone*, «BAA», 1, p. 107-40.
Morel J.-P. (1965-66), *Rapport préliminaire sur une campagne de fouilles à Hippone (1964)*, «BCTH», 1-2, nouvelle série, p. 191-4.
Morel J.-P. (1968), *Recherches stratigraphiques à Hippone*, «BAA», 3, p. 35-84.
Pachtère F.-G. de (1911), *Les nouvelles fouilles d'Hippone*, «MEFRA», 31, p. 321-47.
Papier A. (1887), *Lettres sur Hippone*, Bône.

Picard G.-Ch. (1952), *Sur quelques représentations nouvelles du phare d'Alexandrie et sur l'origine alexandrine des paysages portuaires*, «BCH», 76, p. 61-95.
Picard G.-Ch. (1959), *Pouzzoles et le paysage portuaire*, «Latomus», 18, p. 23-51.
Rickman G. (1971), *Roman Granaries and Store Buildings*, Cambridge.
Rougé J. (1966), *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain*, Paris.
Slim H., Trousset P., Paskoff R. (2004), *Le littoral de la Tunisie: étude géoarchéologique et historique*, Paris.
Vandier J. (1978), *Manuel d'archéologie égyptienne*, vi: *Bas-reliefs et peintures. Scènes de la vie quotidienne: l'agriculture*, Paris.
Whittermore T. (1926), *The Excavations at El-Amarnah, Season 1924-5*, «JEA», xii, p. 3-12.
Yacoub M. (1995), *Splendeur des mosaïques de Tunisie*, Tunis.

Emilio Coppolino

Castellum etiam villam potuisse appellari (Aug., *cons. evang.* 3, 25, 71): riflessioni su alcuni aspetti socio-economici dell'*Africa Proconsularis*

Quoniam ego ignoro, quid sit villa, velim me doceas chiede Appio Claudio ad uno dei suoi interlocutori nel dialogo descritto da Varrone nel terzo libro del *De re rustica*[1]. Una richiesta che appare assolutamente legittima dal momento che gli stessi protagonisti del dialogo non riescono alla fine ad arrivare a una definizione univoca.

La stessa difficoltà a fornire una definizione condivisa per il termine villa è sentita dai moderni a tal punto che c'è stato chi, come Harmand[2], ha proposto di eliminare tale termine perché il suo campo semantico sarebbe troppo vasto.

La testimonianza di Agostino presa in considerazione sembrerebbe dare ragione ad Harmand in quanto, a prima vista, pare che registri un ulteriore allargamento di campo semantico del termine.

Il passo in questione fa parte del *De consensu evangelistarum 3, 25, 71*[3], opera scritta con molta probabilità agli inizi del V secolo e che, nell'intenzione dell'autore, doveva dare risposte alle difficoltà nate in ambiente cristiano circa la presupposta non coerenza dei vangeli[4]. L'autore, parlando di un ben noto episodio del Vangelo

* Emilio Coppolino, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Messina.

Ringrazio il prof. Attilio Mastino per aver accettato la proposta di accogliere questa comunicazione all'interno del convegno, dandomi così la possibilità di presentare in questa sede un aspetto della tesi di dottorato a cui sto lavorando dal titolo: *Strutture difensive e/o abitative nell'Africa romana tardoantica (III-VI sec. d.C.).*

1. VARRO, *rust.*, III, 2.

2. J. HARMAND, *Sur la valeur archéologique du mot "villa"*, «RA», 38, 2, 1951, pp. 155-8.

3. *CSEL* 43 (1904), p. 371.

4. Lo scopo dell'opera viene da Agostino sottolineata quasi all'inizio quando afferma *hoc opere demonstrare suscepimus errorem vel temeritatem eorum, qui contra Evangelii quattuor libros, quos evangelistae quattuor singulos conscripserunt, satis argu-*

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 733-744.

di Luca[5], l'apparizione di Gesù ai discepoli sulla via di Emmaus, giustifica la scelta di tradurre in latino il termine greco κώμη con *castellum* in quanto quest'ultimo sarebbe sinonimo di *villa*.

Una tale interpretazione esegetica lascia sorpresi almeno per due ordini di motivi. In primo luogo, se teniamo conto della ricorrenza che i due termini hanno all'interno dei testi evangelici notiamo che essi non vengono mai utilizzati per indicare o tradurre delle realtà simili. Ma *castellum* viene normalmente adoperato nella traduzione del termine greco κώμη, mentre *villa* è adoperato per rendere il termine ἀγρός.

Secondariamente Agostino utilizza i due termini *castellum/villa* in altre opere e in altri contesti. Nel *De vera religione*[6], parlando della fuga dai beni terreni per dedicarsi a quelli celesti nota come una tale scelta è condivisa *per urbes atque oppida, castella, vicos et agros etiam, villasque privatas* operando quindi una distinzione tra i *castella* e le *villae privatae*. Distinzione che ricorre anche nell'*epistula 185*[7] dove ricorda che le leggi salvano dalla rovinosa calamità dello scisma donatista *fundi, pagi, vici, castella, municipia, civitates*.

In questo caso non ricorre il termine *villa*, ma abbiamo il termine *fundus* che Agostino mostra di considerare alla stessa stregua di *villa* nell'*epistula 66*[8] dove opera un ardito paragone tra il proprietario del *fundus* che sovrintende alla villa e l'imperatore che domina sull'Impero. *Si personae compares*, dice Agostino nell'epistola, *tu possessor, ille imperator. Si loca compares tu in fundo, ille in regno*. *Villa* nel significato di podere si ritrova tra l'altro nell'*epistula 21* dove si parla di *villa ecclesiae*[9].

L'unico punto di contatto che mi sembra possa ritrovarsi tra *castellum* e *villa* a livello di senso è l'uso che ne viene fatto per indicare degli agglomerati rurali. Ed abbiamo già visto infatti come nei due elenchi sopraccitati Agostino ponga in una sorta di *climax* ascendente e discendente dal più grande al più piccolo i diversi tipi di insediamenti dalle *urbes* alle *villae* e viceversa dai *fundi* alle *civitates*. Inoltre, parlando della cittadina di Betlemme, ricorda per

tas criminationes se proferire arbitrantur. Quod ut fiat, quam non sibi adversentur idem scriptores quattuor, ostendendum est (1, 7, 10): *CSEL* 43 (1904), p. 11.

5. *Lc* 24, 13-35.
6. Aug., *vera relig.*, 3, 5, 19; *CSEL* 77 (1961), p. 8.
7. Aug., *epist.*, 185, 8, 33; *CSEL* 57 (1911), p. 31.
8. Aug., *epist.*, 66, 1; *CSEL* 34 (1898), p. 235.
9. Aug., *epist.*, 21, 5; *CSEL* 34 (1895), p. 52.

almeno tre volte che essa è ai suoi giorni considerata *villa*. Una prima volta nel *sermo 4/a*[10], una seconda nel *De catechizandis rudibus*[11] e una terza volta propria nel *De consensu evangelistarum*, a completamento della testimonianza che stiamo esaminando.

Il termine *castellum* porta con sé una certa ambiguità di significato. È tipico del linguaggio militare, da cui deriva, ed indica una struttura fortificata utilizzata per il controllo e la difesa del *limes*, come attesta Vegezio[12]. In pratica si tratta di un accampamento o una struttura fortificata che dovrebbe avere un'estensione inferiore rispetto ad un accampamento tradizionale. Le caratteristiche architettoniche di tali strutture rispondono chiaramente alle esigenze proprie della difesa: la pianta è normalmente quadrata o rettangolare, agli angoli vengono posizionate delle torri mentre altre sono collocate a protezione delle porte.

Esso viene utilizzato inoltre per indicare un agglomerato rurale. Questa è ad esempio l'opinione di Leveau nel suo studio su *Caesarea* di Mauretania[13]. D'altronde molte sono le attestazioni epigrafiche che ricordano da un lato la presenza di coloni riuniti in *castella* con il chiaro scopo di coltivare il territorio che è stato loro assegnato; dall'altro attestano la presenza di fortificazioni che sono state costruite dagli stessi coloni del *castellum* o perché ne è aumentata la popolazione, o perché più *castella* sono stati riuniti in un agglomerato più grande[14]. In Africa borghi o villaggi dipendenti dalle città denominati *castella* ed abitati da popolazioni indigene vengono già ricordati da Sallustio[15] e Plinio il Vecchio[16]. Sono in-

10. *PL* 39, 1731.

11. AUG., *catech. rud.*, 22, 40, 8; *CC* 46 (1969), pp. 164-5.

12. VEG., III, 8. Vd. A. MASTINO, *Un decurione dell'ala III Asturiae, praepositus Castelli Tamudensis, in una nuova dedica a Giove nel dies natalis di Settimio Severo*, «MEFRA», 102, 1990, pp. 247-70.

13. P. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, Rome 1984, p. 412.

14. A titolo esemplificativo ricordo *CIL* VIII, 8701, 8777, 20486, 20487, 20602 per la cui interpretazione rimando a J. CARCOPINO, *Les "castella" de la plaine de Sétif*, «RAfr», 59, 1918, pp. 5-22; P. A. FÉVRIER, *Inscriptions inédites relatives aux domaines de la ragion de Sétif*, in R. CHEVALLIER (éd.), *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à André Piganiol*, Paris 1966, pp. 217-28; M. BOUCHENAKI, P. A. FÉVRIER, *Un "castellum" de la region de Tipasa de Juba à Septime Severe*, «BAA», 7, 1977-79, pp. 193-213; C. R. WHITTAKER, *Land and Labour in North Africa*, «Klio», 60, 2, 1978, pp. 331-62, in particolare pp. 350-4.

15. SALL., *Iug.*, 54, 6; 87, 1; 89, 1.

16. PLIN., *nat.*, V, 1.

sediamenti che, come nota Gsell[17], risalgono al periodo preromano ed attorno a cui risultano presenze di fortificazioni, di dimensioni non notevoli se Sallustio definisce questi luoghi, *temere munita* e *parum munita*.

Il punto è stabilire se è plausibile l'uso che Agostino fa di questi due termini per indicare realtà diverse, ma che possono presentare degli elementi di contatto o di similarità. È certamente forte la tentazione di voler trovare una conferma all'ipotesi della presenza di ville fortificate in Africa e più in particolare nell'Africa Proconsolare.

Ma come ricorda Reddé[18] bisogna essere sempre molto prudenti circa la possibilità di collegare i *castella* militari con strutture abitative quali le ville fortificate.

Partiamo dal primo significato e cioè il *castellum* come struttura militare e difensiva. Nell'Africa Proconsolare non indica necessariamente la presenza di opere di fortificazione. E neanche una permanenza significativamente numerosa di reparti militari è accertata se ha ragione il vescovo Optatus quando afferma che *in provincia Proconsulari tunc nullus armatum militem vidit*[19]. Lepelley, parlando in particolare del *Castellum Biracsaccarensium*, della Proconsolare ha osservato come il titolo di *castellum* non debba essere riferito ad una funzione militare della città in quanto *castellum* è una definizione giuridico-amministrativa che appartiene all'Africa Proconsolare[20].

Ora, se per l'Africa Proconsolare, quando scrive Agostino si può ipotizzare che il *castellum* non fosse più solo una struttura militare, è pur vero che il nome dato dai Romani a questo tipo di costruzione è dovuto alla presenza di mura attorno all'agglomerato. Ciò potrebbe far pensare al fatto che quanto meno dal punto di vista esteriore, la villa si presenti come una struttura abitativa dotata di mura di protezione.

E come sinonimo di villa fortificata, secondo Arce[21], è utilizza-

17. St. Gsell, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. v, Osnabrück 1972 (rist.), pp. 238-45.

18. M. Reddé, *Dioclétien et les fortifications militaires de l'Antiquité Tardive. Quelques considérations de méthode*, «AntTard», 3, 1995, pp. 91-124.

19. Optat., iii, 4; *CSEL* 26 (1893), p. 81.

20. C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique Romaine au Bas-Empire. La permanence d'une civilisation municipale*, t. i, Paris 1979, pp. 132-4; Id., *Les cités de l'Afrique Romaine au Bas-Empire. Notices d'histoire municipale*, t. ii, Paris 1981, pp. 83-4.

21. J. Arce, *La penisola iberica*, in *Storia di Roma* iii/2, Torino 1993, p. 383; G. Ripoll, J. Arce, *The transformation and end of Roman villae in the West (fourth-seventh*

to il termine *castellum* nella *epistola 11*[22] di Agostino, per indicare il luogo di residenza di un tale Severo, capo in Spagna della setta dei priscillanisti, il quale stava ritornando alla sua dimora prima di venire assalito da un gruppo di barbari.

È noto come per il periodo tardoantico non disponiamo per l'Africa di un'adeguata documentazione archeologica relativa alle ville. Così per tentare di stabilire un possibile collegamento tra una struttura che vede la presenza certa di elementi di fortificazione, il *castellum*, e un tipo di insediamento con caratteristiche più abitative, la villa, non possiamo che fare ricorso a tipologie diverse di documentazione, quella letteraria da un lato e quella musiva dall'altra. In quest'ultimo caso si tratta di rappresentazioni di edifici che i mosaici hanno restituito e che sono stati riconosciuti come ville.

Alla presenza di fortificazioni hanno fatto pensare due famosi mosaici. Il primo datato al IV secolo proveniente da Cartagine, vede raffigurato il prospetto principale di una villa, conosciuta come «la villa del *dominus Iulius*»[23] che evidenzia elementi architettonici tipici dei *castella* militari. L'edificio ai lati ha delle torri; la porta d'ingresso si apre al centro di un massiccio muro in pietra, privo di qualsiasi apertura e il piano superiore è corredato da un loggiato che potrebbe ricordare il camminamento di ronda delle sentinelle.

Ed ancora in un altro mosaico, conosciuto come "Il cacciatore vandalo"[24], la struttura che appare raffigurata sulla sinistra, dalla quale il personaggio a cavallo sembra uscire, interpretata alternativamente come una villa fortificata[25] o come una città[26], rivela pe-

centuries): Problems and perspectives, in G. P. Brogiolo, N. Gauthier, N. Christie (eds.), *Towns and their Territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, (The Transformation of the Roman World, 9), Leiden-Boston-Köln 2000, p. 65.

22. *CSEL* 88 (1981), p. 53.

23. A. Merlin, *La mosaïque du Seigneur Julius à Carthage*, «BCTH», 1921, pp. 95-114; P. Romanelli, *La vita agricola tripolitana attraverso le rappresentazioni figurate*, «Africa italiana», 3, 1930, pp. 53-75, in part. p. 60; K. M. D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa: Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, p. 119.

24. R. P. Hinks, *Catalogue of the Greek, Etruscan and Roman Paintings and Mosaics in the British Museum*, London 1933, pp. 144-5; Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., pl. XVIII, fig. 40.

25. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 62.

26. N. Duval, *Deux mythes de l'iconographie tardive: la villa fortifiée et le "chasseur vandale",* in J. M. Carrié, R. Lizzi Testa (éds.), *Humana sapit: Etudes d'Antiquité Tardive offertes à Lelia Cracco Ruggini*, (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 3), Paris 2002, pp. 333-40, in part. pp. 336-7.

culiarità propriamente militari: le torri angolari, una massiccia muratura frontale, coronata da una specie di cornice, priva di merlature, che potrebbe essere il cammino di ronda vista dall'alto.

È noto come Sarnowski[27] e soprattutto Duval[28] abbiano ridimensionato la portata documentaria di questi mosaici che erano stati visti, da Rostovzeff[29] in poi, come la prova evidente di un abbandono delle città da parte dell'aristocrazia romana tardoimperiale per rifugiarsi nelle ville fortificate dei propri domini extraurbani. Entrambi gli studiosi ne hanno offerto una diversa interpretazione. Infatti in questa nuova lettura è la mancanza di senso della prospettiva che fa apparire come appartenenti alla fronte dell'edificio le torri che invece sarebbero disposte lungo il muro opposto.

Pur condividendo tali ipotesi basate su di una differente lettura che può essere fatta di tali rappresentazioni musive, ritengo che si possa procedere seguendo una pista diversa. Innanzitutto ci si interroga sulla presenza di fortificazioni in abitazioni private.

La costruzione di elementi difensivi all'interno di domini privati appare più che probabile nelle *epistole 46-47* di Agostino[30]. Rispondendo a Publicola che gli chiedeva se dovesse considerarsi omicida quel cristiano che, dopo aver costruito un muro per difendere la sua proprietà, da lì combatta e uccida i nemici, Agostino risponde che non si può considerare colpevole chi difenda la proprietà, legittimando così la costruzione di elementi di protezione per la proprietà privata.

Ancora: Ammiano[31] ricorda un fondo appartenente a Salmace, fratello di Firmo, che era stato fortificato come una città. La presenza di un *praesidium* all'interno di questo *praedium* è conferma-

27. T. Sarnowski, *Les représentations de villas sur les mosaïques africaines tardives*, Wroclam 1978.

28. Duval, *Deux mythes*, cit., p. 336; Id., *L'iconographie des "villas africaines" et la vie rural dans l'Afrique Romaine de l'Antiquité Tardive*, in *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord. Actes du III^e colloque sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord, 110^e congres national des sociétés savantes (Montpellier, 1-5 Avril 1985)*, Paris 1986, pp. 163-76.

29. M. Rostovzeff, *Storia economica e sociale dell'Impero Romano*, Firenze 1976 (2ª rist.), p. 609; cfr. R. Paribeni, *Le dimore dei 'potentiores' nel Basso Impero*, «MDAI(R)», 55, 1940, pp. 131-48; A. G. Mckay, *Houses, Villas and Palaces in the Roman World*, London 1975, p. 235.

30. *CSEL* 34 (1895), pp. 123-36.

31. Amm. Marc., xxix, 5, 13.

ta, secondo Lengrand[32], da un'epigrafe[33] che menziona nell'acrostico il nome del fondo e alla l. 1 la costruzione del *praesidium*.

Influsso di elementi tipici dell'architettura militare è stato rilevato per alcune fattorie fortificate del *limes* tripolitano. La costruzione di torri, di piani sopraelevati nonché l'ispessimento delle mura sono elementi documentati dall'*evidence* archeologica. Una tale commistione tra elementi militari e civili è stata individuata da Elmayer nel suo studio sui *centenaria* della Tripolitania, dove le opere di fortificazione costruite da militari e i *gsur* fortificati, fatti erigere da proprietari privati, si integravano per la protezione congiunta del *limes*[34]. R. Rebuffat[35] ha notato come nel predeserto si sia diffuso un tipo di fattoria che assuma aspetto di fortificazione con un pozzo luce centrale e ritiene che ciò sia stato fatto adottando un disegno militare introdotto in questi luoghi dall'esterno.

Nel testo mutilo di un'iscrizione proveniente ancora dalla Tripolitania, pubblicata postuma tra gli scritti di Goodchild[36], è stata vista la possibilità che il proprietario di una tenuta privata abbia preso delle precauzioni, costruendo una *turris* o una *munitio* per difendersi *incursioni barbarorum seu gentilium*. Resta qui il dubbio se l'incursione sia già avvenuta o se invece sia sentita come probabile.

Un edificio che avoca a sé entrambe le caratteristiche di struttura militare e civile privata al tempo stesso è la costruzione, nota come il "Castellum del Nador", situato lungo la strada che collegava *Tipasa* con *Caesarea*, nell'odierna Algeria. La ricostruzione fatta in seguito agli scavi[37], evidenzia analogie stringenti con l'architettura tipica delle strutture fortificate: il pian terreno privo di aperture, due imponenti torri agli angoli e la porta fiancheggiata e protetta da due torri più piccole. L'edificio privato a pianta quadrangolare e con muri perimetrali privi di aperture riprende la struttura delle fortificazioni militari che hanno conosciuto un cambiamento

32. D. Lengrand, *Les notables et leurs propriétés: la formule «in his praedis» dans l'Empire Romain*, «REA», 98, 1-2, 1996, pp. 109-31.

33. *ILS*, 9351 = *AE*, 1901, 150.

34. A. F. Elmayer, *The Centenaria of Roman Tripolitania*, «LibStud», 16, 1985, pp. 77-84.

35. R. Rebuffat, *Les fermiers du désert*, in *L'Africa romana v*, pp. 33-65.

36. J. M. Reynolds (ed.), *Libyan Studies: Selected papers of the late R.G. Goodchild*, London 1976, p. 112.

37. L. Anselmino, M. Bouchenaki, A. Carandini, Ph. Leveau, D. Manacorda, C. Pavolini, G. Pucci, P. Salama, *Il castellum del Nador. Storia di una fattoria tra Tipasa e Caesarea (I-VI sec. d.C.)*, Roma 1989.

in età tetrarchica nel senso che cambia l'organizzazione dello spazio: una corte centrale, con gli acquartieramenti dei soldati addossati alle mura che sono state ridotte di spessore.

Le rappresentazioni musive appena descritte, trovano, comunque, elementi di raffronto nei modelli di ville fortificate che si trovano in altre aree geografiche come quelle danubiana e balcanica. La pianta di queste ville, ricostruita da Lynda Mulvin nel suo recente saggio sulle ville tardoantiche di questa regione dell'Impero[38], si presenta con mura, torri d'angolo e porte d'ingresso pensate per la difesa. L'interno è costituito da una corte centrale e gli ambienti interni sono addossati alle mura con le quali formano un elemento portante dell'intera struttura.

Stiamo parlando di una zona calda dell'Impero, ma a me sembra che la necessità di costruire delle fortificazioni attorno ad abitazioni civili sia correlata alla situazione specifica che vive ogni singola provincia. Laddove il bisogno di sicurezza era sentito in misura maggiore, i proprietari potevano far costruire, all'interno dei terreni di loro proprietà, degli edifici destinati a garantire una maggiore protezione, rifacendosi chiaramente ad elementi tipici dell'architettura militare. Per l'Africa Proconsolare, soprattutto nel V secolo, questi elementi architettonici non rispondevano necessariamente ad esigenze difensive ed inoltre in essi si può cogliere la continuità con la tipologia edilizia civile romana.

Occupandosi delle ville vandale nel *suburbium* di Cartagine, Rossiter[39] faceva rilevare come dalle fonti letterarie, soprattutto da alcuni carmi dell'Antologia Latina, si possa ricostruire il loro aspetto.

In particolare, attraverso l'analisi di alcuni epigrammi di Lussorio[40] emerge come la maggior parte delle strutture architettoniche di questi edifici di età vandala sia tipicamente romana. Peristilio, terme, portici, torri, anfiteatro sono tutti elementi tipici dell'architettura lussuosa delle ville del mondo romano tardoantico.

38. L. MULVIN, *Late Roman Villas in the Danube-Balkan Region*, (BAR Int. Ser., 1064), Oxford 2002.

39. J. J. ROSSITER, *Villas vandales, le suburbium de Carthage au début du VI^e siècle de notre ère*, in *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord. Carthage et son territoire dans l'Antiquité. Actes du IV^e colloque international réuni dans le cadre du 113^e congrès national des sociétés savantes (Strasbourg, 5-9 Avril 1988)*, Paris 1990, pp. 221-7.

40. I carmi presi in considerazione sono *AL* 194, 286, 287, 299, 320, 329, 341, 342, 345, 350, 364, 369.

Rossiter spiega il fenomeno in primo luogo pensando al fatto che i Vandali continuassero ad impiegare i metodi romani tradizionali di costruzione; in secondo luogo, ipotesi che gli appare più probabile, ritiene che queste ville siano delle costruzioni romane anteriori che i Vandali continuassero ad occupare.

Un passo del *De bello vandalico* di Procopio[41] ricorda appunto uno di questi edifici del *suburbium* di Cartagine. Lo storico racconta di come ventidue cavalieri bizantini guidati da Diogene, abbiano trovato rifugio per la notte presso una residenza extraurbana distante due giorni di cammino da Cartagine. Egli nota come i soldati, che sono una piccola avanguardia dell'esercito di Belisario, si sistemano per dormire al piano superiore, senza porre alcun uomo di guardia. Oltre al piano superiore Procopio dice anche che questo edificio aveva una δῦλή. Il termine utilizzato dallo storico per designare un tale edificio è χωρίον. Anche qui ci troviamo di fronte ad un termine che reca con sé qualche elemento di ambiguità in quanto può designare tanto un luogo fortificato quanto una residenza rurale. In pratica è la trasposizione greca del latino *castellum*. Ora, la presenza di elementi esterni di protezione è intuibile non solo per il termine che viene utilizzato, ma anche per il fatto che dei soldati, potendo scegliere dove rifugiarsi per la notte, preferiscono un luogo che consenta una minima garanzia di sicurezza. Certo, le protezioni non sono impenetrabili: infatti i soldati Vandali, avvisati dai contadini del χωρίον della presenza di Diogene e dei suoi uomini, nota Procopio, potrebbero benissimo, forzando le porte penetrare all'interno dell'edificio e catturare vivi i soldati che dormono privi di armi sotto i mantelli. Ciò che impedisce loro di compiere tale operazione non sono le difese o le mura dell'edificio, quanto la paura che possano, dato il loro grande numero, colpirsi tra di loro nel corso dell'assalto notturno.

Perché dunque far circondare una villa da mura e fortificazioni se queste non erano tali da garantire la sicurezza degli abitanti?

Gian Luigi Grassigli[42] parlando dei modi di rappresentazione della villa tardoantica fa notare «il fatto che si possano riconoscere dei mutamenti – per altro radicali – nella maniera di rappresentare, e quindi di percepire una realtà, implica che quella stessa realtà o è cambiata oppure ha mutato la sua funzione nella società»; ed

41. Procop., *Vand.*, i, 23, 5-18.

42. G. L. Grassigli, *Il regno della villa. Alle origini della rappresentazione della villa tardoantica*, «Ostraka», 9, 1, 2000, pp. 199-226.

ancora «il cambiamento di modi di rappresentazione della villa e soprattutto la nuova scelta della villa come soggetto di rappresentazione corrisponde da un lato al cambiamento del ruolo e del significato della villa stessa nella società romana tardo antica e dall'altro alla sua acquisita capacità di esprimere nuove istanze sociali, ideologiche e di status».

Due esempi di ville che possono rappresentare tale cambiamento di ruolo e di status provengono da due edifici portati alla luce a San Giovanni di Ruoti[43] e a Quote San Francesco[44]. Essi presentano come caratteristica comune quella di aver trasferito i quartieri residenziali al primo piano. È questa indubbiamente una novità dal punto di vista architettonico per le residenze extraurbane, in quanto se si confrontano con le abitazioni di città, si vede che in queste ultime il piano principale era spesso quello rialzato. Il pian terreno cieco testimonierebbe, invece, una diversa destinazione d'uso: ad esempio per San Giovanni è stata ipotizzata la possibilità che si tratti di una stalla, in quanto il proprietario poteva controllare il territorio circostante servendosi dei cavalli che stavano appunto nella stalla.

Tale cambiamento è ancora rintracciabile sia nel *De aedificiis* di Procopio[45] il quale attesta che Giustiniano per ridare dignità alla città di *Leptis Magna* saccheggiata dai Mauri partirà proprio dalla ricostruzione delle mura; sia in una testimonianza epigrafica pubblicata da Durliat e studiata da Modéran[46] in cui vengono ricordate per la città di *Cululis* la costruzione di *arces*, ma sono anche menzionate alcune magistrature romane.

43. A. M. Small, R. J. Buck, *The Excavations of San Giovanni di Ruoti. I: The villas and their Environment*, Toronto 1994.

44. L. Avetta, M. Marcelli, L. Sasso D'Elia, *Quote S. Francesco*, in *La Calabre de la fin de l'Antiquité au Moyen -age. Atti della tavola rotonda organizzata dall'Ecole Française de Rome (Roma 1989)*, «MEFRM», 103, 2, 1991, pp. 559-609; S. Accardo, *Villae Romanae nell'ager Bruttius. Il paesaggio rurale calabrese durante il dominio romano*, Roma 2000, pp. 90-3 con bibliografia; C. Sfameni, *Le* villae-praetoria: *i casi di San Giovanni di Ruoti e di Quote San Francesco*, in G. Volpe, M. Turchiano (a cura di), *Paesaggi e insediamenti rurali in Italia meridionale fra tardoantico e altomedioevo. Atti del Primo Seminario sul tardoantico e l'Altomedioevo in Italia Meridionale (Foggia, 12-14 febbraio 2004)*, Bari 2005, pp. 609-22.

45. Procop., *aed*., VI, 4, 1-10.

46. Y. Modéran, *La renaissance des cités dans l'Afrique du VI^e siècle d'après une inscription récemment publiée*, in C. Lepelley (éd.), *La fine de la cité antique et le début de la cité médiévale*, Bari 1996, pp. 85-114.

Di questo cambiamento rimane traccia ancora negli *insignia* della *Notitia Dignitatum* relativi al *Praeses Thebaidos* al *Praeses Dalmatiae* e al *Corrector Apuliae et Calabriae*[47] ove la città è rappresentata con una struttura architettonica simile al *castellum* e circondata dalla cinta muraria.

In conclusione, le esemplificazioni, qui presentate, lascerebbero, a mio avviso, intravedere la possibilità che durante il periodo tardoantico si sia verificata una commistione tra le due tipologie d'insediamento, proprio come afferma Agostino, ovvero una trasformazione al contrario, in seguito alla quale, le stesse ville dei ricchi proprietari terrieri, diventano strutture fortificate dando luogo ad edifici che, per usare la felice espressione della Mulvin, rappresentano «a civil interpretation of a military fortress»[48].

47. *Not. Dign. Or.*, XLIV; *Occ.*, XLV, XLIV; per una interpretazione di queste illustrazioni si veda L. DI PAOLA, «*Insignia Praesidium*» (*Not. Dign. Or.*, XLIV; *Occ.*, XLV) *e aspetti amministrativi provinciali: alcune considerazioni*, in *Studi in onore di Mario Mazza*, cds.

48. MULVIN, *Late Roman Villas*, cit., p. 33.

Lisa Nevett

Castles in the Air? The Julius Mosaic as Evidence for Elite Country Housing in Late Roman North Africa

The focus of this paper is the well-known Dominus Julius mosaic, found in a private house on the outskirts of Carthage and dated to the end of the fourth century[1]. Although it arguably falls into the general category of "seasons mosaics" which are found in a variety of provinces[2], this image has also frequently been cited as offering an «almost documentary representation of life in a [...] villa in N. Africa in late Antiquity»[3]. Here, I question this generalisation by considering some of the motifs represented in relation to their specific North African context. I argue that rather than realistic representations of elite life in this part of the Empire, this and images like it offer a selective and idealised picture which would rarely have been attained in most of the North African provinces. I suggest instead that the mosaic was part of a wider symbolic language through which the elites of this area sought to align themselves with the culture of the wider Empire and to assert their Roman identity. As such the image represents an ideological construct rather than a factual statement.

The design of the pavement focuses on a central building, seemingly intended as an elite country house (FIG. 1). Around it are

* Lisa Nevett, Department of the History of Art and Department of Classical Studies, University of Michigan, Ann Arbor.

This paper was originally presented at a workshop at the Open University in 2000 and subsequently in Seville in 2006. I would like to thank the audiences, together with Elaine Gazda and David Stone, for their helpful and constructive comments, although I bear sole responsibility for the methods and conclusions outlined here.

1. For further discussion of the architectural context of the mosaic, see NEVETT (in press), chap. 6.

2. For example, PARRISH (1984), pp. 25, 55-6.

3. RAECK (1987), p. 295; compare, e.g., SARNOWSKI (1978), p. 86.

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 745-758.



Fig. 1: The *dominus Iulius* mosaic.

scenes featuring a range of farming activities and figures presenting and receiving produce. The representation of the central *villa* structure is somewhat schematic, and attempting to understand how the ancient craftsman has transferred a three-dimensional structure into two dimensions is problematic[4]. This means that although it is possible to attempt a reconstruction of the building, some aspects must remain uncertain. One of the most prominent features is an arcade which is generally taken to be at second storey height and part of the façade[5], but may alternatively represent a feature at ground level, running across the back of an open interior court[6]. The prominence of this feature may reflect both its decorative value and its

4. See Duval (1980).

5. Dunbabin (1999), p. 118.

6. As reconstructed by Duval (1986), p. 165 and fig. 4b, who draws a parallel between this and large country villas found in a number of the Roman provinces.

importance in the daily lives of the inhabitants, since it would have provided a shady and ventilated space in summer[7]. To the rear are a palm tree, a further tall, square building[8] and beside it, a quadruple dome with plumes of smoke emerging, which is generally accepted as a bath house. Despite the difficulty of understanding the overall form of the building it is clear that the craftsman has been careful to portray particular details including ashlar masonry construction and tiled rooves. These and the angular form seem to assert an identity which was specifically Roman, while the size, construction and presence of the bath house suggest a wealthy owner. The elite context is reinforced by the surrounding scene: a figure generally interpreted as the dominus appears twice – both seated and receiving a scroll (lower right), and on horseback during a hunt (middle left). A second figure assumed to be his wife sits at the centre of the upper register, and receives a necklace from a maid in the lower one. Throughout, servants or slaves fill up the scenes, bringing seasonal animals and crops to the master and mistress.

In order to assess the extent to which this image might portray a country home and estate typical of a member of the North African elite, the details depicted can be assessed against other forms of evidence from the region. A small number of epigraphic sources relate to what appear to have been rural estates[9], but they give little indication of how these estates would have been organised. A more fruitful place to start is by looking for archaeological examples of the kind of structure depicted on the mosaic. Outside the large urban centres, concentrations of elite housing are known along the coast of Tripolitania[10]. These coastal villas are difficult to date but some at least do seem to have been occupied until the mid-fourth century or later, so that they would have been in use during the period in which the Julius mosaic was created. They would, however, have been quite different in appearance from the structure suggested by the mosaic: rather than tall, square and compact, they were generally long and thin, terraced into the hillsides overlooking the sea and taking advantage of the views and coastal breezes. Such houses seem to have had more in common

7. Précheur-Canonge (1962), p. 29.

8. Interpreted by Duval as indicating a major reception room: Duval (1986), pp. 164-5.

9. For example, the *fundus Aufidianus* in Northern Tunisia: Peyras (1975).

10. For example, Salza Prina Ricotti (1971).

with the *villa maritima* found in Italy and described in earlier literary sources like Pliny the Younger than with the structure shown on the Julius mosaic. Extensive reconnaissance projects carried out over large areas of North Africa in the early decades of the twentieth century noted that outside the towns substantial elite houses seem to have been confined to such coastal areas[11], while inland sites like that mentioned by Synesius are more likely to have taken the form of fortified farmsteads than country mansions[12]. Investigation since that time has consisted of limited excavation together with more systematic survey in some areas[13]. Only a little evidence has come to light to change this earlier view, although as is to be expected from the sheer scale of the region involved, the emerging picture is complex and variable.

Few examples of large, rural structures have been excavated, but close to Carthage itself Sidi Ghrib provides the best evidence for an elaborate country residence[14]. The site may have been in use for a long period, from the first through to the fourth or fifth century, after which the building was re-used as commercial premises. Among the excavated remains are an elaborate bath house with hexagonal rooms and mosaic floors and also a set of decorated living quarters which include an apsidal room with mosaic floor, a peristyle court and a monumental entrance. The excavators draw an explicit parallel between the form of this building and the structure represented in the Julius mosaic, and some of the same elements are visible. Residential quarters and a bath suite are discernible and the construction uses monumental masonry. However, to judge by the remains of cross-vaulting and in absence of reports of tile, the residential building seems to have been vaulted rather than tiled. In addition, although excavation is incomplete, it seems clear that the building does not follow Duval's reconstruction. Instead of a large peristyle with the baths on one side and residential quarters on the other, there seem to have been two adjoining complexes: the residential area was organised around its own central peristyle, and the bath complex focused around a large *frigidarium*. No indication of corner towers comparable to the prominent ones

11. For example, Haynes (1955), p. 145.
12. Goodchild (1986), p. 253.
13. See Mattingly, Hitchner (1995), pp. 189-96.
14. Ennabli (1986); Ennabli, Neuru (1994).

on the mosaic is reported, although these might remain undiscovered or unexcavated.

A further excavated structure, the well-known farm at Nador in Mauretania[15], was a fortified building which was constructed during the second quarter of the fourth century on the site of an earlier farm. Again, the excavators remark on the resemblance between the exterior appearance of this and the building depicted on the Julius mosaic[16], although the facilities provided here suggest that it was different in form, and played a different role, from Sidi Ghrib. The Nador farm was constructed of fine ashlar masonry with tiled rooves, and it did have an impressive façade with flanking towers and a large central entrance facing onto the main coastal road between Cherchel and Tipasa. Inside, however, there was no bath house, and rather than the comfortable living apartments with mosaic floors and stone architectural features like Sidi Ghrib, the majority of the interior seems to have been devoted to the processing and storage of olives and grapes. Above each door was an inscription naming the owner of the property, one M. Cincius Hilarianus. Given the basic nature of the facilities available here, it is perhaps unlikely that Hilarianus would have spent any more than a short time in residence, although it seems possible that the building is emulating other, perhaps larger, structures where comfortable living quarters were provided.

Other rural structures which seem to have flourished particularly during the fourth century are the *gsur*, the fortified farmsteads of Southern Tripolitania. Their role seems to have been partly defensive[17] and partly agricultural[18]. Nevertheless, the use of high quality construction materials, such as ashlar masonry and decorative door surrounds, suggests that these were also symbols of status for their owners[19]. While the use of such materials parallels the structures represented on the Julius mosaic, most of the *gsur* are an order of magnitude smaller than the buildings the mosaicist seems to have been envisaging[20], and they are also significantly smaller than either the Sidi Ghrib site or the Nador struc-

15. Anselmino *et al.* (1989).
16. *Ibid.*, p. 53.
17. Welsby (1992), p. 97.
18. Mattingly, Dore (1996), pp. 133-40.
19. Mattingly (1995), pp. 202-5.
20. Mattingly, Dore (1996), p. 129, fig. 5.20.

ture. This, together with the geographical distance between the Carthage area and Tripolitania, suggests that the *gsur* are unlikely to be a direct inspiration for the mosaics, although it seems possible that both are drawing on a shared repertoire of structural and display elements.

This very limited amount of excavated evidence suggests that rural buildings in the North African provinces took a variety of scales and forms. The presence of an interior peristyle at ground level at Sidi Ghrib shows that such features were known here during this period, and leaves open the possibility that, as Duval suggests, this is the kind of feature the mosaicist aimed to represent in the Julius mosaic. Such structures parallel the colonnaded courtyards of elite residences of this date both in the North African towns[21] and in country houses in other parts of the Roman Empire. Nevertheless, the possibility that colonnaded upper storeys were also in use during this period, and that this was what the mosaicist intended to show, cannot be excluded based on the excavated material, since such colonnades would be difficult to detect from this evidence. Structures of this type would also find parallels during the Late Antique period in Italy itself, when the upper storey became the main living area[22].

Given the limited scope of the excavated material, for a more general impression of the extent to which high status buildings were present in the rural landscape it is necessary to look at the results of systematic field survey. Geographically close to the find spot of the Julius mosaic is the work in the Segermes valley, south of Carthage, surveyed to within about 8 km of the sea. Here, one category of large, rural structure was identified which lacked agricultural equipment[23]: no example has been fully excavated and it is therefore impossible to reconstruct the appearance of such buildings in detail, but construction elements found on some sites include ashlar masonry, roof tiles, mosaic fragments and capitals which may have belonged to colonnaded porticoes. In a few instances outbuildings seem to have included bath complexes, additional evidence that these were high status buildings[24]. These elements parallel some of the features picked out on the Julius mosaic and are suggestive of

21. See, e.g., Thébert (1987).
22. Polci (2003), *passim*.
23. Dietz (1995), pp. 792-3.
24. *Ibid*.

provision for an elite population which was at least partly resident in the countryside, albeit within reach of the coast. Further inland at Kasserine, south-west of the Segermes valley, the largest buildings seem to have been largely functional, incorporating equipment for pressing olives which seems to have been done here on a grand scale. The implication is that these establishments were large business enterprises geared to the export of olive oil, and most show no trace of elaborate architecture which might indicate some kind of *villa* with comfortable living quarters[25]. There are, nevertheless, a few exceptions such as the site at Henchir el Guellali, which includes a large peristyle and a bath house as well as numerous stores, barns and other outbuildings[26].

Surveys elsewhere in inland North Africa have tended not to find structures with such well-appointed living quarters, instead locating only more functional agricultural buildings. To the West, inland from the villas of coastal Tripolitania, survey of a large area of the semi-desert by the ULVS was followed by a limited amount of excavation on some sites. The project found no evidence of any tiles in the survey area, suggesting that all of the ancient structures are likely to have had flat mud rooves[27]. Again, there was little sign of any type of luxurious living accommodation: no mosaic floors and few fragments of elaborate masonry were located. Further east, survey in the coastal zone to the east of Syrte, and a valley system running inland, took in a variety of different types of landscape and environment[28]. Neither inland nor on the coast was there evidence of any kind of *villa* with elaborate residential rooms. Instead, the largest structures, farms which occupied the coastal plain, seem to have been functional in character, serving for the cultivation of olives and perhaps also grain[29]. Finally, to the west of *Africa Proconsularis*, at *Caesarea* in Mauretania, survey of an area again consisting of both inland and coastal land suggested that the two zones were also used in different ways: a mixed economy apparently based on small farms ran in a strip along the coast, while a belt of larger establishments for olive oil production was located

25. HITCHNER (1990), pp. 233-40.
26. HITCHNER (1989), pp. 392-4.
27. MATTINGLY, DORE (1996), p. 122.
28. REDDÉ (1988), p. 12, fig. 7.
29. *Ibid.*, p. 70.

further inland[30]. Here, too, a lack of any kind of comfortable living quarters at any inland sites is particularly noted[31].

In sum, only in the area around Carthage has systematic work so far located rural structures with a range of facilities suggesting that they belong to the class of elite dwelling or villa which the Julius mosaic seems intended to represent. Elsewhere, the rural buildings known have been rather less elaborate: even those with a degree of architectural decoration, like that at Nador, may in reality have offered few comforts to their occupants. Furthermore the range of surface finds suggests that many rural buildings would probably have drawn on local construction traditions. Such buildings appear to have been largely functional, an interpretation which is supported by the focus in some locations on large-scale cultivation for export of one or two crops such as olives and grain.

In suggesting an emphasis on large scale production of a narrow range of crops, many of the rural sites detected by survey differ from the ethos of the Julius mosaic, in which a variety of different plants and animals are shown. A number of environmental samples from different regions enable closer investigation of the range of crops grown and allow comparison with the farming regime depicted in the mosaic. For example, a small sample from the gardens of an early fifth century house at *Thuburbo Maius*, an urban settlement only 50 km south-west of Carthage, suggests that olives, apricots and figs may all have flourished within the courtyard space itself and were probably accompanied by other fruit trees[32], but this tells us only about a means by which individual urban households may have supplied themselves, not about larger scale agricultural production in the countryside. Environmental data collected by the Libyan Valleys Survey from less fertile Tripolitania indicate that in this region a range of plant species were consumed, including cereals, various types of lentil and other pulses, grapes and tree crops such as olives, figs, dates, almonds, and wild pistachios[33]. Some of these species, such as dates and figs, would have required a significant amount of water to survive, but the excavators suggest that such produce may have been imported

30. Leveau (1984), pp. 466-9.

31. Leveau (1982), p. 86; (1984), p. 406.

32. Jashemski *et al.* (1995), pp. 563-4, 569.

33. van der Veen (1985), p. 22; van der Veen, Barker (1996), pp. 234-8; 245-7.

from elsewhere, rather than being grown close by[34]. Processing debris shows that other crops such as the cereals are likely to have been produced locally, and the choice of species seems to have favoured those plants which could survive in the local environment, most commonly barley, which was most resistant to drought conditions[35]. The results of the study are comparable with evidence from a single third century deposit at the urban site of Berenice (modern Benghazi) in Cyrenaica. That material is likely to be from foodstuffs brought into the city for consumption by the urban population, and suggests a relatively poor diet based on pulses, vetches and barley[36]. Taken together, this evidence suggests that the Julius mosaic depicts only a selection of the full range of crops which may have been produced, even in the relatively fertile region around Carthage. Those plants shown are likely to have been high-status products requiring relatively large amounts of irrigation, and lower status staples such as pulses may deliberately have been excluded. A similar picture emerges from the range of animals utilised: for example, at Carthage itself sheep and goat predominated through the Roman to Late Roman period, with pigs coming a close second[37]. Faunal remains from meals consumed in the garden at *Thuburbo Maius* consist similarly of sheep or goat, pig, and also rabbit[38]. The material from the Libyan Valleys Survey suggests that consumption of meat in general was relatively rare, at least in this region[39]. In terms of individual species, the vast majority of the identifiable bone was from sheep and goat, although chicken and other bird species were also found, as well as gazelle, cattle, pig and camel[40].

The Julius mosaic therefore depicts only a selection of the full range of crops which may generally have been produced in the North African provinces. Most of the species depicted are likely to have been of high value and high status – as would befit the image of a wealthy estate owner, while lower status staples, such as

34. van der Veen, Barker (1996), pp. 235, 237.
35. van der Veen (1985), p. 22; van der Veen, Barker (1996), pp. 234, 236.
36. Barker (1979), pp. 31-8.
37. Mattingly, Hitchner (1995), p. 197.
38. Jashemski *et al.* (1995), p. 564.
39. van der Veen, Barker (1996), p. 259.
40. Clark (1986), pp. 60-1; van der Veen, Barker (1996), p. 242.

pulses, are excluded. It is also noticeable that the mosaic omits many of the types which were of local importance in North Africa by this date, notably gazelle and camel. These conclusions are unsurprising when the agriculture of the area is considered in its environmental context: today there is great variability in fertility between regions within North Africa. A narrow strip of fertile subtropical or temperate agricultural land runs along the coast of modern Morocco, Algeria and Tunisia, but terminates at the gulf of Gabes, contrasting with Libya to the East, where, aside from a small stretch of the Cyrenaican jebel, the land is better-suited to lower productivity forestry[41]. A similar pattern is likely to have prevailed in antiquity, so that different regions probably supported differing patterns of cultivation, with the Western provinces being substantially more productive than those in the East. It is possible that the climate is somewhat wetter today than in antiquity[42], but the situation is unclear. Beyond the coastal zone and to the west of Proconsularis rainfall is low, summer temperatures are high, and much of the cultivated area falls into the category of semi-desert. This terrain can only have been farmed by careful husbandry of water and is therefore more suited to the kind of intensive olive cultivation attested by the large, factory-type establishments than to the kind of mixed economy represented on the mosaic. Such inhospitable countryside is unlikely to have been attractive to elite families as a potential area in which to spend long periods of time: it would have been hot and dry in the summer and cold in winter, and by the fourth and fifth centuries there may also have been potential problems with attacks by inland tribes from further south. The elaborate housing which has been excavated in many coastal towns and cities suggests that these nucleated settlements, and the maritime villas discussed above, are where most elite families must have been resident for much of the time.

In conclusion, the evidence from survey and excavation suggests that if villas and estates like the one portrayed in the Julius mosaic existed at all, they are likely to have been confined to a small area in *Africa Proconsularis* and were unrepresentative of the North African provinces in general. Thus, rather than offering a representative picture, such scenes therefore conjure up a way of

41. Shantz, Marbut (1923).

42. Gilbertson *et al.* (1996), pp. 79-80; although compare Shaw (1995) [1981], who looks at a wider range of evidence from a larger geographical area.

life which was unattainable by the inhabitants of most areas of Roman North Africa. But what, then, was the real significance of this image? Here I think it is important to return to two particular points: first, the appearance of the villa, and in particular, the features singled out earlier as giving it a especially "Roman" look; second, the range of produce depicted, which consists of species found widely in other parts of the Empire. These two aspects of the mosaic suggest that a deliberate attempt is being made to represent the scene as typically Roman, downplaying local elements. The scene therefore seems to be an attempt to align the elite of this area with the elite culture of the wider Empire.

Bibliography

ANSELMINO *et al.* (1989), *Il Castellum del Nador*, Roma.

BARKER G. (1979), *Economic life at Berenice*, in J. LLOYD (ed.), *Excavations at Sidi Khrebish Benghazi (Berenice)*, Tripoli.

CLARK G. (1986), *ULVS XIV: Archaeozoological evidence for stock-raising and stock-management in the Pre-desert*, «LibStud», 17, pp. 49-64.

DIETZ S. (1995), *A summary of the field project*, in S. DIETZ, L. L. SEBAÏ, H. B. HASSAN (eds.), *Africa Proconsularis: regional studies in the Segermes Valley of Northern Tunisia, 2*, Aarhus, pp. 773-99.

DUNBABIN K. (1999), *Mosaics of the Greek and Roman World*, Cambridge.

DUVAL N. (1980), *La représentation des monuments dans l'antiquité tardive*, «Bulletin Monumental», 138, pp. 77-95.

DUVAL N. (1986), *L'iconographie des "villas africaines" et la vie rurale dans l'Afrique romaine de l'antiquité tardive*, in *Histoire et Archéologie de l'Afrique du Nord: actes du III^e colloque international*, Paris, pp. 163-74.

ENNABLI A. (1986), *Les thermes du Thiase-Marin*, «MMAI», 68, pp. 1-59.

ENNABLI A., NEURU L. (1994), *Excavation of the Roman villa at Sidi Ghrib, Tunisia, 1985-1992*, «Echos du Monde Classique/Classical Views», n.s., 13, pp. 207-20.

GILBERTSON D. D., HUNT C. O., SMITHSON P. A. (1996), *Quaternary geomorphology and palaeoecology*, in G. BARKER (ed.), *Farming the Desert: the UNESCO Libyan Valleys Survey Volume I: synthesis*, Tripoli and London, pp. 49-82.

GOODCHILD R. (1986), *Synesius of Cyrene: bishop of Ptolemais*, in J. REYNOLDS (ed.), *Libyan Studies: select papers of the late R.G. Goodchild*, London, pp. 239-53.

HAYNES D. E. L. (1955), *The Antiquities of Tripolitania*, London.

HITCHNER R. B. (1989), *The Organization of Rural Settlement in the Cillium-Thelepte Region (Kasserine), Central Tunisia*, in *L'Africa romana VI*, pp. 387-402.

Hitchner R. B. (1990), *The Kasserine Archaeological Survey 1987*, «AntAfr», 26, pp. 231-6.

Jashemski W., Foss J. E., Lewis R. J., Timpson M. E., Lee S. Y. (1995), *Roman Gardens in Tunisia: preliminary excavations in the house of Bacchus and Ariadne and in the East Temple at Thuburbo Maius*, «AJA», 99, pp. 559-76.

Leveau P. (1982), *Une ville et ses campagnes: l'exemple et ses campagnes*, in P. A. Fevrier, P. Leveau (éds.), *Villes et Campagnes dans l'Empire Romain*, Marseille, pp. 77-90.

Leveau P. (1984), *Caesarea de Maurétanie: une ville romaine et ses campagnes*, (Coll. EFR, 70), Rome.

Mattingly D. J. (1995), *Tripolitania*, London.

Mattingly D. J., Dore J. (1996), *Romano-Libyan settlement: typology and chronology*, in G. Barker (ed.), *Farming the Desert: the UNESCO Libyan Valleys Archaeological Survey*, Vol. I: *Synthesis*, Tripoli-London, pp. 111-58.

Mattingly D. J., Hayes J. W. (1992), *Nador and fortified farms in North Africa*, «JRA», 5, pp. 408-18.

Mattingly D. J., Hitchner R. B. (1995), *Roman Africa: An archaeological review*, «JRS», 85, pp. 165-213.

Nevett L. C. (in press), *Domestic Space and Social Organisation in Classical Antiquity*, Cambridge.

Parrish D. (1984), *Season Mosaics of Roman North Africa*, Rome.

Peyras J. (1975), *Le fundus Aufidianus: étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur (Tunisie du nord)*, «AntAfr», 9, pp. 181-222.

Polci B. (2003), *High Life: the elite residence from Constantine to Charlemagne*, London.

Précheur-Canonge T. (1962), *La Vie rurale en Afrique romaine d'après les mosaïques*, Tunis.

Raeck W. (1987), *Publica non despiciens*, «MDAI(R)», 94, pp. 295-308.

Reddé M. (1988), *Prospection des valleés du nord de la Libye (1979-1980): la région de Syrte à l'époque romaine*, Paris.

Salza Prina Ricotti E. (1971), *Le ville maritime di Silin (Leptis Magna)*, «Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia», series III, vol. 43, pp. 135-65.

Sarnowski T. (1978), *Les représentations de villas sur les mosaïques africaines tardives*, Wroclaw.

Shantz H. L., Marbut C. F. (1923), *Land Classification Map of Africa*, New York.

Shaw B. (1995) [1981], *Climate, Environment and History: the case of Roman North Africa*, in Id., *Environment and Society in Roman North Africa*, Aldershot-Brookfield, III, pp. 379-403.

Thébert Y. (1987), *Private Life and Domestic Architecture in Roman Africa*, in P. Veyne (ed.), *A History of Private Life*, Cambridge (Mass.), pp. 313-409.

VAN DER VEEN M. (1985), *The UNESCO Libyan Valleys Survey X: botanical evidence for ancient farming in the pre-desert*, «LibStud», 16, pp. 15-28.

VAN DER VEEN M., BARKER G. (1996), *Romano-Libyan Agriculture: crops and animals*, in G. BARKER (ed.), *Farming the Desert: the UNESCO Libyan Valleys Archaeological Survey Volume I: Synthesis*, Tripoli and London, pp. 227-63.

WELSBY D. (1992), *ULNS XXV: The Gsur and Associated Settlements in the Wadi Umm el Kharab*, «LibStud», 23, pp. 73-99.

Emanuela Cicu

Le gemme romane della Tunisia

Tra le ricchezze dell'Africa Proconsolare va annoverata una classe di materiali fino a questo momento scarsamente considerata ma di grande rilievo: le gemme incise.

Diffuse in maniera capillare in tutto l'Impero [1], di materiali e qualità artistica differente, le gemme sono latrici di messaggi importanti per la nostra comprensione del mondo antico: infatti, la loro valenza come *sigillum*, unico e personale, spesso direttamente commissionato all'incisore, indica di uno stretto legame con il possessore, che attraverso il proprio anello testimonia la propria fede politica, religiosa, lo status sociale [2], talvolta il mestiere, come nel caso della *militärglyptik* [3].

E se, fino alla metà del secolo scorso, gli studi erano improntati essenzialmente sul taglio iconografico e iconologico, giacché il materiale disponibile era di collezione, privata o museale, privo pertanto per la maggior parte dei casi di qualsiasi indicazione di provenienza e contesto, le nuove numerose scoperte di gemme *from dates find* stanno permettendo di recuperare dati e informazioni relative al commercio e alle circolazione dei manufatti [4].

* Emanuela Cicu, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.

1. G. Sena Chiesa, *Glittica padana. Gemme incise e impressioni di gemme da Calvatone-Bedriacum*, in *Flos Italiae. Documenti di archeologia della Cisalpina romana, 1. Il modello romano in Cisalpina. Problemi di tecnologia, artigianato e arte*, Firenze 2001, pp. 17-8.

2. A. Lipinsky, *Oro, argento gemme e smalti. Tecnologia delle arti dalle origini alla fine del medioevo*, (Arte e Archeologia, Studi e documenti, 8), Firenze 1975, p. 355.

3. F. Henkel, *Die römischen Fingerringe der Reinlande und der benachbarten*, Gebiete 1913, pp. 331-3.

4. Sulle gemme da scavo vedi: G. Platz-Horster, *Die antiken Gemmen aus Xanten*, Köhn-Bonn, I, 1987; II, 1994; H. Guiraud, *Intailles et camées de l'époque romaine*

L'Africa romana XVII, Sevilla 2006, Roma 2008, pp. 759-776.



Fig. 1: Corniola da *Uchi Maius* con Eros su delfino.

In questo filone di ricerche si inserisce in maniera rilevante una corniola rinvenuta nel 2005 nello scavo della città di *Uchi Maius*, condotto dall'Università di Sassari.

La gemma, ritrovata all'interno di un complesso termale riutilizzato in età bizantina[5], ha forma troncoconica con due facciate piane e incisione sul lato minore, e vi è rappresentato un erote a cavallo di un delfino con in mano un frustino (n. 1[6], FIG. 1).

Il pezzo sembra essere di fabbrica aquileiense e trova un diretto e puntuale confronto con un diaspro rosso del Museo Nazionale di Aquileia[7], attribuito all'officina delle Linee Grosse, attiva da circa la fine del II secolo fino alla fine del III secolo.

in Gaule, Suppl. Gallia 48, Paris 1988; ID., *Intaglios from Dura Europos*, «Yale University Art Gallery Bulletin», 1992, pp. 49-85; SENA CHIESA, *Glittica padana*, cit., pp. 14-42; ID., *Gemme incise romane da scavo: il caso di Calvatone-Bedriacum*, in V. DE ANGELIS (a cura di), *Sviluppi recenti dalla ricerca antichistica*, (Quaderni di Acme, 54), Milano 2002, pp. 163-78; F. BETTI, *Offerte suntuarie agli dei: le gemme del santuario altinate in località "Fornace"*, «Quaderni di Archeologia del Veneto», XIX, 2003, pp. 155-64; G. SENA CHIESA, *Gemme di età romana da scavo in Italia settentrionale*, cds.

5. A. TEATINI, *Gli scavi recenti nelle terme di Uchi Maius: i mosaici*, in C. VISMARA (a cura di), *Uchi Maius 3*, Sassari 2007, pp. 647-63.

6. La numerazione delle gemme nel testo, quando non segnalato diversamente, è dell'autore.

7. G. SENA CHIESA, *Gemme del Museo Nazionale di Aquileia*, Udine 1966, n. 278, p. 166. Molto simili anche due intagli, conservati rispettivamente a Norimberga e a Cagliari. Cfr. C. WEISS, *Antike Gemmen in Deutschen Sammlungen. Die antiken Gemmen der Sammlung Friedrich Julius Rudolf Bergau in Germanischen Nationalmu-*

Il suo rinvenimento in scavo permette di fare alcune osservazioni.

In primo luogo la presenza della pietra in uno strato databile ad almeno due secoli più tardi attesta il lungo riutilizzo delle gemme, di generazione in generazione, fenomeno documentato fino alla tarda antichità[8].

È invece rilevante il fatto che fino a questo momento prodotti suntuari aquileiensi non erano mai stati documentati in Africa Proconsolare, per cui questo rinvenimento arricchisce il panorama dei rapporti tra l'Africa e città alto adriatica.

Sebbene, infatti, un unico pezzo non fornisca una base sufficiente per supporre un costante traffico di merci di lusso tra la Cisalpina e la Proconsolare, contrariamente a quanto avviene con la *Raetia*, Norico, Dalmazia, Pannonia e l'Oriente mediterraneo[9], esso contribuisce a confermare comunque i fiorenti rapporti commerciali tra Aquileia e le province africane.

Non bisogna dimenticare che in età imperiale il porto adriatico era il centro di arrivo e smistamento principale delle merci dirette da e verso le province transalpine e danubiane, ed era pertanto lo scalo obbligatorio anche per i prodotti africani destinati a quelle regioni[10]. Di conseguenza Aquileia conosceva una massiccia frequentazione di genti provenienti da diverse parti dell'Impero, tra cui numerosi africani, come testimoniano alcune epigrafi[11].

La città cisalpina era inoltre un punto di passaggio imprescindibile per le coorti legionarie dirette in Pannonia, in cui militavano elementi di etnia africana[12].

Merita di essere sottolineato che tra il II e il III secolo d.C., la scuola musiva aquileiense assume caratteri tipici dedotti dal mosaico africano, il che presuppone dunque, oltre alla circolazione di

seum, Nürnberg, Nürnberg 1996, n. 24, p. 55; E. Cicu, *Le gemme della Sardegna romana*, cds.

8. G. Sena Chiesa, *Gemme di Luni*, Roma 1978, p. 24; Id. (a cura di), *Gemme dalla corte imperiale alla corte celeste*, Milano 2002.

9. Sena Chiesa, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., pp. 69, 85.

10. S. Panciera, *Vita economica ad Aquileia in età romana*, Aquileia 1957.

11. G. Cuscito, *Africani in Aquileia e in Italia settentrionale*, in S. Tavano (a cura di), *Aquileia e l'Africa*, *Atti della IV settimana di studi aquileiesi*, (Antichità Altoadriatiche, V), Udine 1974, pp. 143-63; M. Pavan, *Presenze africane fra Adriatico e Danubio*, in *L'Africa romana VI*, pp. 719-33.

12. Pavan, *Presenze africane*, cit., pp. 719-22.



Fig. 2: Corniola da *Bulla Regia* con Marte.

cartoni, anche la presenza in loco di maestranze specializzate[13]. Pertanto è possibile ipotizzare che, accanto a un'importazione diretta, i prodotti glittici aquileiensi potessero essere acquistati da commercianti aventi i loro traffici con Aquileia, o da militari in stanza nella zona o nelle province vicine, rientrati poi nella terra natale.

Suggestiva, sebbene azzardata, è l'ipotesi che un altro intaglio, trovato a *Bulla Regia* negli scavi della zona tra il teatro e le terme, sia di fattura aquileiese: si tratta di una corniola con Marte, nudo a parte il mantello che ripiega sul braccio sinistro e l'elmo crestato, appoggiato ad un'asta, di fronte ad un trofeo militare, composto da armatura e scudo in basso[14] (n. 2, FIG. 2). L'iconografia è poco diffusa nella glittica e trova un puntuale confronto con una gemma da Aquileia[15] e una da Luni[16], sempre di fabbrica aquileiese.

13. B. FORLATTI TAMARO, *Mosaici tardo antichi in Africa e ad Aquileia*, in TAVANO (a cura di), *Aquileia e l'Africa*, cit., pp. 133-42; R. FARIOLI, *Mosaici pavimentali dell'alto Adriatico e dell'Africa settentrionale in età bizantina*, in ivi, pp. 285-302; F. GHEDINI, *La «maniera africana» nei mosaici italici*, in M. H. FANTAR (a cura di), *Mosaici romani di Tunisia*, Milano 1995, pp. 239-62.

14. «Fasti Archaeologici», XIII, 1954, 4404.

15. SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., n. 234, pp. 154-5.

16. SENA CHIESA, *Luni*, cit., n. 62, p. 83.

Tra le gemme rinvenute in scavo segnaliamo infine due intagli e un cammeo, recuperati negli scavi sulla collina di Byrsa, presso la cattedrale di Saint-Luis a Cartagine[17]: si tratta di una pasta vitrea con raffigurazione di Eracle[18] (n. 3), di un niccolo ottagonale con Fortuna con cornucopia e l'iscrizione NAVIGA / FELIX[19] (n. 4), con significato augurale, e un cammeo con testa di Minerva[20] (n. 5), oggi conservati presso il British Museum a Londra.

Le ultime tre gemme citate riportano la nostra attenzione su un altro problema. Notiamo, infatti, che i rinvenimenti di gemme in Tunisia sono piuttosto rari, dato che contrasta in confronto all'immensa diffusione che gli anelli con castone inciso avevano sia nell'Urbe che in tutte le province, e in ogni strato della popolazione. Al contrario, possiamo constatare a volte anche considerevoli reperti glittici nei vari musei stranieri, come il sopra citato British Museum a Londra, il Cabinet des Médailles a Parigi, il Fine Arts Museum di Boston, l'Ashmolean Museum di Oxford e il Paul Getty Museum di Malibù.

Una delle cause può essere cercata nella storia della ricerca e delle esplorazioni della regione nordafricana. Infatti, non di rado tra il 1800 e il 1900 ci imbattiamo in figure appartenenti alle gerarchie militari[21], ma non solo, che conducono scavi nelle città romane tunisine e che spesso immettono i materiali rinvenuti nel mercato antiquario[22].

Molto del materiale glittico rinvenuto in Tunisia nelle ricerche dei secoli passati è quindi confluito in collezioni private o acquistato dai grandi musei, quando si trattava di pezzi di fattura pregevole[23].

Il materiale raccolto – fino a questo momento 59 intagli – è piuttosto vario, e spazia dal II secolo a.C. al IV secolo circa, con icono-

17. P. SALAMA, *La chasse aux trésor dans le Maghreb classique*, in *L'Africa romana XV*, pp. 1955-99.

18. D. M. DALTON, *Catalogue of early Christian Antiquites and objets from the Christian East in the British Museum*, London 1909, n. 246; SALAMA, *La chasse aux trésor*, cit., p. 1988.

19. DALTON, *Catalogue*, cit., n. 247; SALAMA, *La chasse aux trésor*, cit., p. 1988.

20. DALTON, *Catalogue*, n. 248; SALAMA, *La chasse aux trésor*, cit., p. 1988.

21. Vedi nota 25.

22. Vedi sull'argomento: *L'Africa romana XIII*.

23. Non bisogna dimenticare che per un lungo periodo le gemme erano classificate come meri oggetti di ornamento e spesso selezionate unicamente sulla base del colore, brillantezza della pietra e finezza dell'incisione.



Fig. 3: Sardonice da Sousse con Ottaviano come Nettuno, Fine Arts Museum, Boston.

grafie differenti, alcune molto originali, altre di serie, così come l'accuratezza dell'incisione, dallo stile corrente fino a veri capolavori.

Quasi tutte le pietre incise sono di provenienza generica dalla Tunisia, mentre solo per otto abbiamo una indicazione di località: quattro da Sousse-*Hadrumetum*, due da Cartagine, una da Tunisi e una da Djerba, sebbene manchi ogni accenno al contesto di rinvenimento. Spicca, fra tutte, sia per l'elevata qualità artistica che per il soggetto ricco di significati, una sardonice rinvenuta a Sousse, conservata oggi nel Fine Arts Museum di Boston[24].

L'intaglio raffigura Ottaviano come Nettuno mentre guida un carro trainato da ippocampi, scortato da un tritone e da un delfino; tra le onde è visibile una testa, probabilmente quella di Sesto Pompeo o di Marco Antonio (n. 6, FIG. 3). Sull'intaglio compare nel campo l'iscrizione POPIL ALBAN, *Popilius Albanus*, riferibile al suo possessore. Questo personaggio non trova ulteriori riscontri nella prosopografia africana, mentre le famiglie sia degli Albani sia dei Popili in età cesariana e augustea si ritrovano con una certa frequenza a *Cirta*[25],

24. J. D. BEAZLEY, *The Lewes House collection of ancient gems*, Oxford 1920, ed. by J. Boardman, (BAR Int. Ser., 1074), Oxford 2002.

25. H. G. PFLAUM, *Onomastique de Cirta*, in ID., *Afrique Romaine. Scripta varia I*, Paris 1976, pp. 161-99.

Thibilis, *Tiddis*, *Rusicade*[26]. Doveva trattarsi in ogni caso di un esponente di rango e la preziosità e la finezza artistica del suo anello porta a pensare che fosse dotato di un patrimonio non trascurabile.

La raffigurazione di Ottaviano come il dio del mare riporta al periodo degli ultimi anni della Repubblica, quando le diffusione propagandistica di divinità marine e il loro corteggio rimandava a vittorie navali e alla supremazia sul mare.

L'iconografia era già stata adottata da Sesto Pompeo, figlio di Pompeo Magno e rivale del figliastro di Cesare, che dopo i primi successi sul mare contro il triumvirato era arrivato a definire se stesso *Neptuni filius* in contrapposizione al *Divi filius*. Dopo la vittoria di Nauloco nel 36 a.C. il giovane Ottaviano si appropria di questo modello figurativo e nella statua celebrativa dedicata per il trionfo, nota a noi attraverso i coni monetali, si fa rappresentare come Nettuno, con piede poggiante su globo e in mano come trofeo l'*aphlaston*, secondo uno schema desunto dal *Poseidon* lisippeo[27].

I riferimenti al dio del mare e al suo corteggio, insieme a navi e *rostra*, delfini e varie creature marine si moltiplicano dopo la battaglia navale di Azio, che decreta la conquista del potere da parte di Ottaviano con la definitiva sconfitta dell'avversario.

Il ricorso ad allegorie nella celebrazione della vittoria era necessario, in quanto Marco Antonio non era un barbaro straniero, bensì un romano, come molti dei soldati uccisi, e in più un congiunto del giovane Cesare. La vittoria viene allora presentata come un trionfo di Nettuno, con il *princeps* dominatore delle onde e dei flutti, accompagnato da *Nikai* alate e altri personaggi del *thiasos* marino, identificate come figure tutelari del successo di Azio[28]. I simboli del nuovo linguaggio figurativo si diffondono a macchia d'olio, invadendo anche la sfera privata, e non di rado compaiono su anelli e sigilli, spesso associati all'effigie del vincitore o altri elementi chiaramente riconducibili a Ottaviano, come il capricorno, a testimonianza della fede politica individuale, glorificazione e lealtà verso il vincitore.

Alla stessa temperie culturale è attribuibile un altro intaglio

26. J. M. Lassère, *Ubique populus: peuplement et mouvements de popolation dans l'Afrique romaine de la chute de Cartaghe à la fin de la dynastie de Sévères (146 av. J.-C.-235 ap. J.-C.)*, Paris 1977, pp. 170, 187, 193, 638.

27. P. Zanker, *Augusto e il potere delle immagini*, Torino 1989², pp. 44-6.

28. *Ibid*., pp. 104-5.

proveniente da *Hadrumetum*, conservato al British Museum, un calcedonio con *Poseidon* stante, nudo, con piede poggiato sulla prora di una nave e in mano il tridente e un delfino[29] (n. 7), secondo il modello sopra descritto.

Lo schema figurativo è ampiamente usato già in epoca classica, come ad esempio il Nettuno fidiaco con ginocchio sollevato mentre assiste insieme alle altre divinità alla nascita di Pandora nella base dell'Atena *Parthenos*, fino al sopra citato *Poseidon Istmio* di Lisippo. In epoca romana è abbastanza frequente su gemme, in una forbice cronologica che va dalla seconda metà del I secolo a.C. agli inizi del II secolo, quando il motivo si esaurisce. Anche gli attributi come il tridente e il delfino si possono riportare all'epoca ellenistica, e compaiono spesso in età romana su coni monetali e lucerne, non oltre il II secolo[30].

Genericamente datato da H. B. Walters tra il II e il I secolo a.C., lo stile dell'intaglio, di resa accurata e naturalistica, riporta a un periodo compreso tra la seconda metà del I secolo a.C. e gli inizi I secolo d.C., come si evince dai confronti. Ugualmente, il soggetto si inserisce perfettamente nel programma propagandistico augusteo sopra esposto.

Di altissima qualità è pure un altro intaglio rinvenuto a Sousse e conservato al Royal Coin Cabinet The Hauge[31]. Si tratta di una corniola rosso scuro con una raffigurazione di Aiace seduto su una roccia e appoggiato alla spada, probabilmente un attimo prima di compiere il folle gesto (n. 8), datata al II-I secolo a.C. L'eroe, di profilo a sinistra, è nudo e barbato, siede su un *himation* drappeggiato su una roccia, poggia il piede destro su un'altra roccia, tiene nella mano destra una spada rivolta verso il basso, accanto un oggetto non identificabile. Nel campo l'iscrizione SEXMF rimanda ancora una volta al proprietario, *Sextus Marci filius*, non ulteriormente riconoscibile.

La gemma proviene dalla collezione personale del colonnello J. E. Humbert, che trascorse lunghi anni in Tunisia per la costruzione di opere idrauliche e si occupò di scavi archeologici a Utica e Cartagine. Nel periodo trascorso nel Nord Africa mise insieme

29. H. B. Walters, *Catalogue of antique engraved Gems and Cammeos in the British Museum*, London 1926, n. 1291, p. 146, tav. XVIII.

30. Sena Chiesa, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., p. 104.

31. M. Maaskant-Kleibrink, *Catalogue of the engraved Gems in the Royal Coin Cabinet The Hauge*, The Hauge 1978, n. 219, p. 141.

una notevole collezione di reperti, tra cui numerosi intagli, che in parte furono venduti dallo stesso colonnello al regno di Orange e al Royal Coin Cabinet The Hauge[32].

Il quarto intaglio proveniente da Sousse è datato al II secolo e mostra due *Tychai* affrontate, entrambe con cornucopia, che si tengono per mano, con in mezzo tra loro un modio traboccante di spighe e un busto di *Helios* sopra le mani giunte (n. 9)[33]; l'iscrizione greca XARA, gioia, unita al soggetto, permette di collocare questo pezzo nella classe delle gemme magiche, con significato augurale e di buon auspicio, sottolineato anche dalla presenza del dio *Helios*. L'iconografia è abbastanza comune, come pure l'associazione dell'iscrizione XARA, che compare spesso associata anche nella variante con *Tyche* e *Nike*, e talvolta in raffigurazioni di *clapsed hands*[34], utilizzate come anelli di fidanzamento e matrimonio.

Da Cartagine provengono una sarda con Cibele a cavallo di un leone, retrospicente, vestita con un chitone e recante in mano lo scettro[35] (n. 10), e una corniola inserita in anello d'oro con maschera tragica vista di tre quarti[36] (n. 11); entrambe conservate al British Museum, sono state acquistate negli anni tra il 1894 e il 1897.

Ancora il British Museum custodisce un cammeo in sardonice bianco-marrone, datato al III secolo, trovato a Tunisi e acquistato dal museo nel 1903[37]. La scena raffigurata è la nascita di Dioniso, con una ninfa drappeggiata solo sui fianchi che prende con entrambe le mani il piccolo Dioniso dal grembo di Semele, seduta al centro della composizione; sulla destra, accanto a Semele, un satiro nudo con la mano destra appoggiata al tronco di un albero, mentre con la sinistra si tiene la coda (n. 12).

32. Le trattative per la vendita di alcuni reperti, tra cui l'intaglio con Aiace, sono documentate nella corrispondenza che il colonnello J. E. Humbert ebbe con il De Jonge, allora curatore del Royal Coin Cabinet The Hauge. Vedi MAASKANT-KLEIBRINK, *Catalogue of the engraved Gems*, cit., pp. 46-9.

33. J. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings. Catalogue of the collection of the J. Paul Getty Museum*, Malibù 1992, n. 368, p. 135: agata marrone scuro, II secolo d.C.

34. G. MADDOLI, *Le cretule del Nomophylakion di Cirene*, «Annali della Scuola Archeologica di Atene», XLI-XLII, 1963-64, n. 989.

35. WALTERS, *Catalogue of antique engraved Gems and Cammeos*, cit., n. 1679, p. 181, tav. XXII.

36. Ivi, n. 2209, p. 228.

37. F. H. MARSHALL, *Catalogue of the jewellery greek, etruscan and roman in the Departments of Antiquities, British Museum*, London 1969², n. 2867, p. 339.

L'ultimo intaglio, della cui provenienza abbiamo notizia più precisa, viene da Djerba e presenta un busto di *Nike* di profilo, con i capelli raccolti e le ali piccole (n. 13); nel campo leggiamo in punico il nome del possessore, *qpnt* o *qrbn*, inciso per essere letto nell'impronta, interpretato come un nome femminile[38]. Datato a circa metà del I secolo a.C., è interessante vedere come ad una iconografia romana si unisca l'iscrizione in lingua punica, segnale del sincretismo tra la tradizione romana e quella locale[39].

I restanti 51 intagli hanno tutti generica provenienza dalla Tunisia, ma permettono ugualmente di trarre alcune considerazioni.

La devozione imperiale è testimoniata da due cammei, conservati rispettivamente al Cabinet des Médailles di Parigi[40] e presso la Content Family Collection, a Oxford[41].

Il primo è un'ametista lavorata a rilievo con un ritratto frontale di Claudio (n. 14), dove il volto dell'imperatore, leggermente reclinato a destra, riprende da vicino le fattezze di un busto marmoreo del Museo di Sparta.

Il secondo è un cammeo in sardonice, con Caracalla stante con in mano una patera di fronte ad un altare (n. 15). Questo tipo di raffigurazione trova puntuali confronti con due cammei della collezione medicea e uno della Bibliothéque Nationale, con Settimio Severo e Caracalla mentre offrono libagioni su un'ara accesa; il cammeo di Parigi presenta inoltre un'iscrizione dedicatoria per il trionfo dei due imperatori, riferibile alle vittorie in Britannia dal 208 al 211.

Il fatto che Caracalla sia rappresentato solo potrebbe far pensare che l'intaglio sia posteriore alla morte di Settimio Severo e di Geta, e che quindi l'incisore si sia rifatto al modello precedente, dove comparivano anche altri esponenti della famiglia imperiale[42].

38. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 186, p. 83: sarda marrone scuro, metà I secolo a.C.

39. Un altro intaglio del Paul Getty Museum presenta l'unione di elementi punici e romani: è una corniola iscritta su due linee, con le lettere incise in modo da essere lette sulla gemma e non nell'impronta, con la prima in punico, *hykt*, la seconda con caratteri latini, SEC. Cfr. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 308, p. 119: corniola, I secolo a.C.-I secolo d.C.

40. M. L. VOLLENWEIDER, M. AVISSEAU-BROUSTET, *Les Portraits romains du Cabinet des médailles*, Paris 2003, n. 99, p. 92.

41. M. HENIG, *Ashmolean Museum, Oxford. The Content Family collection of ancient Cameos*, Oxford 1990, n. 60, p. 35.

42. In uno dei due cammei fiorentini i due imperatori sono accompagnati da Giulia Domna (n. 188).

All'attività imperiale è riportabile anche una corniola del Getty Museum[43], con inciso un araldo dei *ludi saeculares* (n. 16), in commemorazione dei giochi indetti da Domiziano nell'anno 88, come dimostra il confronto puntuale con monete coniate per l'occasione.

I rimanenti intagli appartengono tutti alla vasta collezione del Paul Getty Museum e presentano una notevole varietà di soggetti, come pure di tecniche di incisione[44].

Tra le divinità maggiori sono attestate Venere *Victrix*, nella forma consueta appoggiata a una colonnina con asta e spada, scudo ai piedi ed elmo in mano[45] (n. 17); Zeus in trono con patera, fulmini in mano e aquila ai piedi[46] (nn. 18-19) e una protome barbata e laureata[47] (n. 20); Hermes è presente in tre intagli con fogge diverse, ap-

43. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 295, p. 116: corniola, 88 d.C.

44. Non comprendo in questo elenco un castone di bronzo con Hermes, di fattura greca del IV secolo a.C., e uno scarabeo in diaspro verde con Iside alata, in quanto non attinenti al periodo trattato. Vedi SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 80, p. 45; n. 107, p. 55.

45. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 246, p. 102: niccolo, I-II secolo d.C. Le prime attestazioni della *Venus Victrix* rimandano ad epoca ellenistica; nella glittica è diffusissima nel periodo tardo repubblicano, in relazione al fatto che Cesare aveva scelto questo soggetto per il suo anello sigillare, assimilato alla *Venus Genitrix*, conformemente al suo programma propagandistico. Il tema, ripreso poi da Ottaviano, continua ad essere molto comune per i primi tre secoli dell'impero, sia sulle monete sia su gemme. Cfr. SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., p. 159; G. M. A. RICHTER, *Metropolitan Museum of Art. Catalogue of engraved Gems. Greek, Etruscan and Roman*, Roma 1956, n. 300; R. CASAL GARCIA, *Colleccion de glipica del Museo Arqueologico National*, Bilbao 1990, p. 132; M. HENIG, *The Lewis Collection of Engraved Gemstones in Corpus Christi College*, *Cambridge*, «BAR Suppl. Series, 1», Oxford 1975, tav. VII, n. 102.

46. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 263, p. 106: calcedonio bianco, I-II secolo d.C.; n. 264, p. 106: calcedonio bianco, I-II secolo d.C. La raffigurazione di Zeus in trono, recante una Nike sulla mano e con un aquila ai piedi, è diffusissima sia sulle gemme che nei coni monetali e trae il suo modello dalla statua crisoelefantina di Fidia a Olimpia. In ambiente romano il tipo di Giove in trono viene ripreso nelle rappresentazioni della Triade Capitolina, e da lì desunto poi nella glittica imperiale, in cui è diffusissimo. Questo motivo figurativo compare spesso intagliato su calcedoni, forse per un particolare carattere magico. Cfr: A. DELATTE, PH. DERCHAIN, *Les intailles magiques gréco-égyptiennes*, Paris 1964, pp. 235, 322; SENA CHIESA, *Gemme Aquileia* cit., p. 91; ID., *Gemme di Luni*, cit., p. 76, n. 45; ID., *Opus et materia, pietre, serie iconografiche e variazioni di gusto nella glittica di età romana*, in *Tecnology and Analysis of Ancient Gemstones*, *Simposio Europeo Ravello* 1987, «Pact», 23, 1989, p. 290; G. TAMMA, *Le gemme del Museo Archeologico di Bari*, Bari 1991, p. 46.

47. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 267, p. 107: corniola I secolo d.C. L'iconografia, diffusissima in epoca greca e romana sia nel campo numismatico

poggiato ad una colonnina con caduceo e testa di ariete su un piatto[48] (n. 21), nella sua accezione di protettore dei commerci con borsa e caduceo[49] (n. 22) e solo il capo di profilo con petaso alato e caduceo dietro le spalle[50] (n. 23); *Ares*-Marte compare due volte, la prima stante appoggiato alla lancia[51] (n. 24) e la seconda in cammino con asta e trofeo sulle spalle, secondo lo schema dell'*Ares Gradivus*[52] (n. 25); abbiamo ancora una *Athena Nikeforos*[53] (n. 26); *Helios* stante con corona radiata, braccio alzato e frustino[54] (n. 27); Dioniso ebbro sorretto da satiro[55] (n. 28); un busto di Artemide[56] (n. 29) e

che nella glittica, viene spesso usata anche per la rappresentazione di filosofi e poeti. Cfr. U. PANNUTI, *Museo Archeologico Nazionale di Napoli. Catalogo della collezione glittica*, Roma 1983, n. 197.

48. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 309, p. 119: agata rosa, I secolo d.C. Vedi P. ZANOVELLO, *Produzione e commercio: aspetti del culto di Mercurio nel Nord-Africa romano*, in questi Atti alle pp. 793-810, in part. pp. 807 ss.

49. Ivi, n. 310, p. 119: cristallo di rocca, I secolo d.C. Il tipo, sconosciuto alle epoche precedenti, sembra derivare dalla statua di culto venerata dai *collegia mercatorum*, dei quali appunto Hermes era il protettore. Cfr. SENA CHIESA, *Gemme di Luni*, cit., pp. 84-5.

50. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 345, p. 129: diaspro rosso, II secolo d.C.

51. Ivi, n. 312, p. 120: corniola, I secolo d.C.

52. Ivi, n. 358, p. 132: corniola, II-III secolo. Molto diffuso nel II secolo d.C., il tipo deriva forse da una statua di culto dei legionari. Cfr. SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., pp. 150-2; TAMMA, *Le gemme del Museo Archeologico di Bari*, cit., p. 51; alcuni studiosi riconoscono il prototipo dalla statua del *Romulus* con trofeo, M. MAASKANT-KLEIBRINK, *Engraved gems, Roman and Non-Roman. Description of the Collections in the Rijksmuseum G.M. Kam at Nijmegen*, Nijmegen 1986, p. 46.

53. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 341, p. 127: diaspro giallo, II secolo d.C.

54. Ivi, n. 366, p. 134: eliotropio, II secolo d.C. Le gemme con il Sole-*Helios* acquistano senso magico in epoca tarda romana, dove sono spesso arricchite di formule magiche. Ci sono due tipi di rappresentazione del dio, o sulla quadriga o stante con corona e mantello e il frustino in mano, secondo il tipo che compare sulla monetazione dei Severi. Le pietre più usate sono i diaspri rossi, verde e nero; in particolare all'eliotropio, detto anche pietra del sangue per le sue picchiettature rosso scuro, venivano attribuite le virtù magiche di rendere invisibili, allontanare incubi e demoni e persino di prevedere il futuro. Cfr. C. BONNER, *Amulets chiefly in the British Museum*, «Hesperia», XX, 1951, p. 148; SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., p. 115; G. DEVOTO, A. MOLAYEM, *Archeogemmologia*, Roma 1990, pp. 38-9; 236-8.

55. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 403, p. 145: pasta vitrea marrone, II-I secolo a.C.

56. Ivi, n. 351, p. 130: diaspro rosso, II secolo d.C.

una *Artemis* di Efeso[57] (n. 30), a testimonianza della diffusione di questo culto orientale anche nelle zone occidentali dell'Impero.

Per le divinità minori e personificazioni sono attestate, oltre alle due *Tychai* affrontate di cui sopra, una *Tyche-Fortuna* con cornucopia[58] (n. 31), una *Nike* con palma e corona[59] (n. 31), oltre al busto con iscrizione già citato, un intaglio con *Methe*[60] (n. 32), e uno con *Bonus Eventus*[61] (n. 33).

57. Ivi, n. 353, p. 131: corniola, I-II secolo d.C. Il soggetto è diffusissimo per tutta l'età imperiale sia a Roma che nelle province. Oltre che su gemme, compare spesso nella statuaria in marmo e bronzea. Cfr. R. FLEISCHER, *Artemis von Ephesos und verwandte Kultstatuen aus Anatolien und Syrien*, Leiden 1973; SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 352, p. 130.

58. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, n. 367, p. 135: corniola, II secolo d.C. La personificazione della Fortuna compare per la prima volta su monete di *P. Sepullius Marcer* e di *T. Sempronius Graccus*; nel 30 a.C. la vediamo su una moneta di Ottaviano, ma diverrà molto comune sui coni monetali da Galba e soprattutto da Traiano in poi per tutto il III secolo. Il motivo è frequentissimo su gemme, specie dagli inizi del II secolo d.C. per il carattere beneaugurante della figura; talvolta viene accompagnata da epiteti, di cui i più frequenti sono *Fortuna Redux* e *Fortuna Augusti*. Cfr. SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., p. 235; M. HENIG, *A Corpus of Roman engraved gems from British sites 2*, «BAR», 8, 1978, N. 314.

59. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 317, p. 121: plasma, I-II secolo d.C. Le gemme con questa iconografia sono diffusissime in tutto l'Impero. Il tipo sembra derivare da un motivo ellenistico e compare sulle monete romane alla fine del IV secolo a.C. Viene poi ripreso da Ottaviano, che dedica una statua di culto nella Curia *Iulia* dopo la battaglia di Azio, e continua ad essere presente sui coni monetali fino al III secolo, con significato di *Victoria Augusti*. Nell'uso privato erano comuni dal I secolo d.C. come simbolo augurale e di prosperità. Cfr. G. SENA CHIESA, *Glittica aquileiese: le gemme con figurazioni di divinità femminili*, in «Cisalpina», 1959, pp. 333-54; ID., *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., p. 253; P. ZAZOFF, *Antike Gemmen in Deutschen Sammlungen. Die Gemmensammlung der Staatlichen Kunstsammlungen Kassel*, Wiesbaden 1970.

60. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 318, p. 121: corniola, I secolo d.C. Gli intagli con *Methe*, l'ubriachezza, sono comuni fino alla prima età imperiale. Il prototipo, secondo una notizia di Pausania (2, 27, 3), deriverebbe da una pittura ellenistica ad Epidauro del pittore *Pausias*. Di solito la figura di *Methe* compare associata all'ametista, che avrebbe la proprietà di placare gli effetti del vino (dal greco *a-methystos*). Cfr. SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., pp. 201-3; PANNUTI, *Museo Archeologico Nazionale di Napoli*, cit., pp. 30-1; DEVOTO, MOLAYEM, *Archeogemmologia*, cit., p. 97.

61. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 372, p. 136: corniola, II secolo d.C. La rappresentazione di *Bonus Eventus*, assimilabile al Trittolemo greco, compare nella glittica nel I secolo a.C., di cui ci resta uno splendido esempio firmato da Solone, ma è specialmente nel II e III secolo che ha maggior diffusione. Le raffigurazioni più comuni erano frontali con spiga e patera, con o senza ara, oppure di profilo, sempre

Abbastanza nutrita è invece la serie degli eroti che accanto alle rappresentazioni usuali presentano alcune significative varianti. Abbiamo allora Eros sulla prora di una nave, con vela quadra e prua arricciolata[62] (n. 34); gruppo di tre eroti su un albero mentre raccolgono frutti[63] (n. 35); Eros che ara un campo[64] (n. 36), a cavallo di un ippocampo con tridente[65] (n. 37) e in groppa a un delfino con corona in mano[66] (n. 38), accovacciato mentre suona il flauto[67] (n. 39).

Iconografia totalmente nuova è invece rappresentata su un'incisione con tre eroti che costruiscono un edificio[68] (n. 40): uno sta in cima ad una costruzione circolare fatta di blocchi rettangolari e con una porta ad arco, gli altri due per mezzo di leve mettono in funzione un montacarichi, già caricato con un altro blocco. La scena non ha confronti nella glittica; un raffronto è possibile con la rappresentazione della costruzione del mausoleo sul rilievo degli *Haterii* ai Musei Vaticani.

Tra le personificazioni possiamo aggiungere un busto femminile di profilo con l'acconciatura che richiama la proboscide di un elefante, interpretabile come l'Africa[69] (n. 41).

Eroi e guerrieri sono scarsamente rappresentati: oltre alla gemma con Aiace, prima citata, abbiamo un guerriero inginocchiato, simile al tipo di Capaneo[70] (n. 42), e due paste vitree con Odisseo che offre una coppa, probabilmente a Polifemo[71] (n. 43), e Ganimede che nutre l'aquila, appoggiata ad una roccia[72] (n. 44).

recante gli stessi attributi. Plinio (*nat.*, XXXIV, 77) nomina una statua ad opera di *Euphranor* che appunto aveva come soggetto *Triptolemos*, o *Agathòs daimon* o *Agathòs Kairós* ribattezzato dai romani *Bonus Eventus*, cioè il buon successo, e la descrive con *dextra pateram, sinistra spicam ac papavera tenens*. Cfr. A. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, Leipzig 1900, vol. II, pp. 213-4; tav. XLIV, nn. 8-15; F. DE RUYT, R. BRULET, *Les intalles antiques de Liberchies*, «AC», XXXVIII, 1969, pp. 463-88; G. HORSTER, *Stauten auf Gemmen*, Bonn 1970, pp. 63-6.

62. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 251, p. 103: corniola, I secolo d.C.

63. Ivi, n. 252, p. 103: corniola, I secolo.

64. Ivi, n. 319, p. 122: calcedonio bianco, I secolo.

65. Ivi, n. 322, p. 122: corniola, I secolo.

66. Ivi, n. 323, p. 123: calcedonio azzurro, I-II secolo.

67. Ivi, n. 365, p. 134: corniola, II secolo.

68. Ivi, n. 363, p. 134: diaspro rosso, II secolo.

69. Ivi, n. 374, p. 137: eliotropio, II secolo.

70. Ivi, n. 167, p. 78: agata fasciata, II-I secolo a.C.

71. Ivi, n. 404, p. 145: pasta vitrea viola, II-I secolo a.C.

72. Ivi, n. 427, p. 153: pasta vitrea blu e nera, imitante il niccolo, I-II secolo.

Sempre in pasta vitrea sono tre busti, il primo con una donna nuda raffigurata fino alla vita[73] (n. 45), una testa identificabile con i tratti somatici di Bruto[74] (n. 46) e una testa di donna anziana di profilo, forse ritratto di una matrona romana[75] (n. 47).

Anche il repertorio degli animali rientra tra quelli maggiormente utilizzati nella glittica in generale ed è piuttosto vario. La più antica è una cicogna con il collo piegato verso il basso in atto di beccare[76] (n. 48); piccole perle nella tecnica d'intaglio indicano una datazione alta anche per un calcedonio con gambero e pavone[77] (n. 49), associazione insolita su gemme[78].

Compaiono ancora un cane che ulula[79] (n. 50), una capra[80] (n. 51) e un airone[81] (n. 52). Un ippocampo[82] (n. 53) è l'unico esempio di animale fantastico, mentre un leone con stella nel campo (n.

73. Ivi, n. 405, p. 146: pasta vitrea marrone, I secolo a.C.

74. Ivi, n. 406, p. 146: pasta vitrea marrone, 40 a.C. circa.

75. Ivi, n. 407, p. 146: pasta vitrea viola, fine I secolo a.C.

76. Ivi, n. 175, p. 80: corniola, fine II-inizi I secolo a.C.

77. Ivi, n. 181, p. 82: calcedonio bianco traslucido, inizi I secolo a.C.

78. Il gambero è attesto numerose volte nella glittica romana, solo oppure insieme con un pesce o altro crostaceo. Cfr. GUIRAUD, *Intailles et camées de l'époque romaine*, cit., tav. LII, n. 787; M. HENIG, *Classical Gems. Ancient and modern Intaglios and Cameos in the Fitzwilliam Museum, Cambridge*, Cambridge 1994, n. 154. Costante anche l'associazione del pavone con il pappagallo, accompagnati da vasi, cornucopie e fontane, talvolta anche spighe, come simboli allegorici. La fontana, infatti, viene interpretata come simbolo della pienezza della vita e prosperità, mentre il pappagallo, emblema di Giunone-*Hera* in epoca cristiana assumerà il valore di apoteosi e immortalità; allo stesso modo il pavone, che rappresenta la felicità dopo la morte. Cfr. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, cit., tav. XXIX, n. 57; M. L. VOLLENWEIDER, *Musée d'art et historie de Genève. Catalogue raisoné des sceaux cylindres, intailles, camées*, Genève 1979, p. 465; S. H. MIDDLETON, *Engraved gems from Dalmazia, from the Collections of Sir John Gardner Wilkinson and Sir Arthur Evansin Harrow School, at Oxford and elsewhere*, «Oxford University Conservative Association», 1991, pp. 39-40.

79. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 194, p. 85: calcedonio, metà I secolo a.C.

80. Ivi, n. 301, p. 117: cristallo di rocca, I secolo. Molto simile una gemma da Luni. Cfr. SENA CHIESA, *Gemme di Luni*, cit., n. 125.

81. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 393, p. 142: diaspro rosso, II secolo. Il soggetto è molto diffuso nella glittica; l'esempio migliore lo vediamo in una gemma del IV secolo a.C. di Dexamenos di Chio. Cfr. G. M. A. RICHTER, *The engraved gems of the Greek and Etruscans*, I, London 1968, nn. 467-468.

82. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 325, p. 123: calcedonio bianco, I secolo d.C.

54) rimanda al rispettivo segno zodiacale[83]. La presenza di un alberello distingue altre due gemme con animali, una con capra[84] (n. 55) e l'altra con leone e orso[85] (n. 56); in quest'ultima l'associazione dei due animali è priva di confronti.

Alla metà del I secolo a.C. è riportabile l'unico *gryllos* (n. 57), un elmo crestato composto da una testa di cane addormentato, una di ariete e una di orso[86].

Allo stesso periodo è datato un intaglio con una mano che stringe due spighe e un papavero[87] (n. 58), uno degli emblemi utilizzati dalla propaganda cesariana[88].

83. Ivi, n. 389, p. 141: scaraboide in corniola, III secolo d.C. Per l'unione del leone con simboli astrali cfr. C. BONNER, *Studies in magical amulets, chiefly graeco-egyptian*, in «BMUSUM», University of Michigan, Norwood 1950, pp. 365-6; SENA CHIESA, *Gemme incise del Museo Nazionale di Aquileia*, cit., p. 363; H. PHILIPP, *Mira et Magica: Gemmen im Ägyptischen Museum der Staatlichen Museum Preußischer Kulturbesitz, Berlin-Charlottenburg*, Mainz 1986, n. 136.

84. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 391, p. 142: diaspro rosso, II secolo d.C.

85. Ivi, n. 390, p. 141: diaspro rosso e verde, II secolo d.C.

86. Ivi, n. 210, p. 90: corniola, metà I secolo a.C. I *grylloi* sono combinazioni di parti animali e teste umane, che formano un'immagine congiunta che si osserva movendo la pietra in diverse direzioni. Molto comuni nella glittica greca ma soprattutto romana, trovano origine nella Persia achemenide, Creta ed Egitto. Il nome *gryllos* a questa classe di materiali è stato attribuito dagli studiosi, e deriva dalla letteratura antica, dove indicava rappresentazioni grottesche e caricaturali. In Plinio (*nat.*, 35, 114) infatti leggiamo di un *gryllos* dipinto dal pittore Antifilo, così grottesco da sembrare ridicolo. Le combinazioni più diffuse sono con montone, cavallo, cinghiale, gallo; molto comune anche, come antropomorfica, la testa di sileno. Cfr. S. REINACH, *Pierres gravées des collections Malborough et d'Orléan, des recueils d'Eckhel, Gori, Levesque de Gravelle, Mariette, Millin, Stosch, réunies et rééditées avec un texte nouveau*, Paris 1895, tav. 23, 25, 26; FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen*, cit., tav. XV, nn. 86-92; WALTERS, *Catalogue of antique engraved Gems and Cammeos*, cit., tav. XXIX, nn. 2571-90; A. BLANCHET, *Recherches sur les Grylles. A propos d'une pierre gravée trouvée in Alsace*, «REA», 1921, pp. 44-51; M. GRAMATOPOL, *Les pierres gravées du Cabinet Numismatique de l'Académie Romaine*, «Latomus», 138, 1974, p. 25; VOLLENWEIDER, *Musée d'art et historie de Genève*, cit., p. 329; E. ZWIERLEIN-DIEHL, *Die antiken gemmen des Kunthistorischen Museum in Wien*, Wien 1979, tav. 39, nn. 829-836; CASAL GARCÍA, *Bilbao*, cit., p. 64.

87. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 211, p. 90: corniola, metà I secolo a.C.

88. Il soggetto compare nella glittica anche con attributi diversi, come spighe, papavero, palma, cornucopia, fiori, melograno e talvolta simboli astronomici. La mano era simbolo della clemenza di derivazione orientale. Ce ne da, infatti, notizia Senofonte nell'*Anabasi* (II, 4, 1) dove racconta di mani destre inviata per il Gran Re

I ludi teatrali sono simboleggiati da due maschere[89] (n. 59) e da un curioso intaglio rettangolare con due attori, che recitano con indosso maschere grottesche (n. 60): il loro aspetto farebbe pensare a una scena della commedia latina, soggetto inusuale nella glittica romana[90].

Concludo con l'ultima gemma, una scena di caccia alla lepre con la rete[91] (n. 61), la cui figurazione richiama da vicino alcuni mosaici tunisini[92].

Gli intagli citati in questo breve lavoro sono in tutto 64[93], di cui alcuni di notevole pregio, come si è visto. È probabile che diversi musei tunisini, tra cui certamente il Museo del Bardo, ne conservino altri nelle loro collezioni. Ritengo dunque auspicabile che questo materiale sia in breve tempo oggetto di studio e pubblicazione, come già avvenuto per le gemme e l'oreficeria punica[94], così che possa apportare nuovi ed importanti dati negli studi della glittica romana.

come garanzia di clemenza. Potrebbe quindi essere connesso con la proverbiale clemenza propagandata dalla politica cesariana, dopo battaglia di Farsalo. Inoltre i simboli delle spighe e della palma testimonierebbero i beni (*summum bonum*), garantiti dalla vittoria, la clemenza e la buona predisposizione di Cesare verso il popolo. Cfr. M. L. VOLLENWEIDER, *Un symbole des buts politiques de César*, in P. G. MICHELOTTO (a cura di), *λόγιος ἀνήρ. Studi di Antichità in memoria di Mario Attilio Levi*, «Geneva», 18, 1970, pp. 49-61; ID., *Musée d'art et historie de Genève*, cit., p. 381; G. SENA CHIESA, *Ottaviano capoparte. Simboli politici in Roma nella produzione glittica della fine della Repubblica e del principato augusteo*, «Quaderni di Acme», 55, 2002, pp. 395-424.

89. SPIER, *Ancient Gems and Finger Rings*, cit., n. 324, p. 123: corniola, I secolo; per l'altra maschera vedi *supra* n. 11, nota 31.

90. Ivi n. 381, p. 139: diaspro verde, II secolo d.C.

91. Ivi, n. 376, p. 138: diaspro rosso e giallo, II-III secolo.

92. M. YACOUB, *Le Musée du Bardo*, Tunis 1993, p. 167; K. M. D. DUMBABIN, *The mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, London 1978, p. 252.

93. Includo nel numero anche gli intagli citati nelle note 38 e 43.

94. B. QUILLARD, *Bijoux Carthaginois d'aprés les collection du Musée National du Bardo et du Musée National de Carthage*, Winksele 1987.

Sommario

Volume primo

v Jean-Paul Morel, *Présentation*

1 *xvii Convegno internazionale di studi su «L'Africa romana». Calendario dei lavori*

19 *Elenco dei partecipanti*

27 Marc Mayer, *Saludo/Salutation*

29 Vanni Beltrami, *Saluto*

31 Attilio Mastino, *Saluto*

39 Raimondo Zucca, Angela Donati, *Le ricchezze dell'Africa*

49 Wolfgang Kuhoff, *Presentazione del volume di J. Eingartner*, Templa cum porticibus. Ausstattung und Funktion italischer Tempelbezirke in Nordafrika und ihre Bedeutung für die römische Stadt der Kaiserzeit

53 Simonetta Angiolillo, *Presentazione dei volumi di S. Ferdi,* Corpus des mosaïques de Cherchel*, e* Mosaïques romano-africaines. Culture et nature à Cherchel, III^e^-VI^e^ siècle après J.-C.

59 Johannes Eingartner, *Présentation du livre de M. Mackensen*, Militärlager oder Marmorwerkstätten. Neue Untersuchungen im Ostbereich des Arbeits- und Steinbruchlagers von Simitthus/Chemtou. Simitthus III

61 Javier Verdugo Santos, Juan Carlos Jiménez Barrientos, Mehdi Zouak, *El Plan Estratégico de la zona patrimonial de* Tamuda

67 José María Blázquez Martínez, *La riqueza de África a través de los mosaicos*

85 Francisco J. González Ponce, Periplo de Hanón *18, Estrabón XV, 1, 56 y Eliano* N A*, XVI, 21: ¿un nuevo paralelismo literario?*

97 Hlima Ghazi-Ben Maïssa, *A propos des* Lixitains *de Hannon*

115 Mariachiara Angelucci, *Le ricchezze africane in Agatarchide di Cnido e nel* Periplus Maris Erythraei

125 Amel Soltani, *Nouvel apport à la numismatique punique dans la collection du Musée National des Antiquités d'Alger*

135 Raimondo Secci, *Il ruolo di Cartagine nel Mediterraneo centrale: nuovi dati e prospettive alla luce della documentazione ceramica*

151 Linda-Marie Günther, *Catos Feigen aus Karthago: Zur Interpretation einer Anekdote (Plutarch*, Cato maior*, 27, 1)*

157 Zohra Chérif, *La coiffure à plumes, sa diffusion et son expansion*

171 Antonella Mezzolani, *Nota sull'edilizia di età punica a Cartagine: i materiali litici da costruzione e le relative aree di approvvigionamento*

183 Abdelaziz Bel Faïda, *Le culte de la fertilité en Afrique romaine* Tellus-Terra Mater

195 Clara Gebbia, *Le* ferae*: una ricchezza dell'Africa*

203 Giulia Baratta, *La produzione della pelle nell'Occidente e nelle province africane*

223 Arbia Hilali, In vino veritas: *la vérité sur une richesse africaine à l'époque romaine*

237 Ari Saastamoinen, *Some Observations on the Authorship of Building Inscriptions*

253 Javier Andreu Pintado, *Notas a la política edilicia de los emperadores flavios en las provincias africanas*

261 Adeline Pichot, *Théâtres, amphithéâtres et cirques des Maurétanies romaines*

273 Isabella Bona, *Piante esotiche, una ricchezza dell'Africa in Plinio il Vecchio*

285 Gabriella Amiotti, *Il* garum *fra produzione industriale e moda gastronomica*

291 Ridha Kaabia, Epitheta deorum *et richesse agricole en Afrique romaine*

307 Zakia Ben Hadj Naceur-Loum, *La circulation monétaire au III^e siècle en Afrique: crise ou stabilité économique?*

319 Mustapha Lakhlif, *La richesse et les stratégies matrimoniales en Afrique au Haut-Empire: Aemilia Pudentilla, épouse d'Apulée de Madaure*

327 Paloma Aguado García, *Propaganda imperial de la dinastía Severa en el Norte de África*

337 Fatima-Zohra El Harrif, *Le trésor des Roches-Noires (Casablanca): données sur la politique monétaire augustéenne en Occident*

357 Daniele Foraboschi, *Ricchezze, doni e monete in Mauretania*

365 Ida Mastrorosa, *La* citrus *dei* Mauri *e l'*insania mensarum *dei Romani: ricchezze africane e paradigmi suntuari*

379 Silvia Bussi, *Élites mauretane e le loro ricchezze: alcuni casi*

387 Abdelmohcin Cheddad, *Pêche et industries annexes en Péninsule Tingitane*

405 Mauricio Pastor Muñoz, *Aspectos económicos y sociales de Mauritania Tingitana durante el Alto Imperio romano*

417 Rachid Mueden, *Aspectos económicos de la comarca de* Tingis *(Mauritania Tingitana)*

425 Hicham Hassini, *Réflexions économiques et chronologiques sur le site de* Cotta

441 Néjat Brahmi, *Les autels du culte domestique à* Volubilis

461 Layla Es-Sadra, *Nouvelles données chronologiques sur l'urbanisme de* Volubilis

475 Mathieu Leduc, *Les* pistrina *volubilitains, témoins majeurs du dynamisme économique municipal*

507 Séverine Leclercq, *De l'apparence de la richesse: les imitations de céramiques fines à* Volubilis

521 Isabel Chacón del Pino, *Reflexiones acerca de la representación del navío en el mosaico del* navigium Veneris *de* Volubilis

535 Layla Es-Sadra, *Sur le vocabulaire de l'architecture domestique: l'exemple de* Volubilis

549 Sidi Mohammed Alaioud, *La vie religieuse à* Banasa*: témoignages archéologiques*

559 Hakim Ammar, *À propos du nymphée de* Sala

571 Manuel Aragón Gómez, Maria Pilar Fernández Uriel, *Economía de* Rusaddir *(Melilla) a través de los últimos hallazgos arqueológicos*

595 Enrique Gozalbes Cravioto, *La economía exótica en el África occidental en época romana*

609 Virginie Bridoux, *Les «imitations» de céramiques à vernis noir en Numidie et en Maurétanie (III^e^-I^er^ siècles av. J.-C.): état des recherches*

637 Sabah Ferdi, *La notion de l'*otium *dans les mosaïques de Cherchel*

641 Youcef Chennaoui, *Les théâtres de la Maurétanie Césarienne: étude comparative*

657 Brahim Boussadia, *Les établissements antiques côtiers de la limite occidentale de la basse vallée de Chlef (Mostaganem, Algérie)*

669 Djahida Mehantel, *Note sur le site d'El Bahia à Aïn Kebira (Mauretanie Sitifienne)*

675 Salim Drici, *Réflexions sur les maisons romano-africaines et sur quelques éléments décoratifs de l'Algérie antique*

685 Saïd Deloum, *Le trésor monétaire de Guelma*

693 Naïma Abdelouahab, *La représentation de la coquille sur les mosaïques d'Hippone (Algérie): créativité ou influence?*

703 Corinne Boulinguez, Joëlle Napoli, *Hippone, port de l'annone: la contribution de l'iconographie*

733 Emilio Coppolino, Castellum etiam villam potuisse appellari *(Aug.,* cons. evang. *3, 25, 71): riflessioni su alcuni aspetti socio-economici dell'*Africa Proconsularis

745 Lisa Nevett, *Castles in the Air? The Julius Mosaic as Evidence for Elite Country Housing in Late Roman North Africa*

759 Emanuela Cicu, *Le gemme romane della Tunisia*

Volume secondo

777 Samira Sehili, *L'huile de la Byzacène*

793 Paola Zanovello, *Produzione e commerci: aspetti del culto di Mercurio nel Nord-Africa romano*

811 Habib Baklouti, *Les "citernes de la Malga" à Carthage. La chambre de distribution des eaux*

857 Annapaola Mosca, Giovanni Di Stefano, *Una fontana a cascata a Cartagine: considerazioni sulla sistemazione urbanistica dell'area la Malga*

879 Amel Tekki, *L'artisanat métallurgique punique à Carthage: l'exemple des ateliers de réduction du fer et du cuivre*

893 Silvia Bullo, *Echi di tradizioni orientali nel santuario di* Caelestis *a Cartagine*

907 Elisa Panero, *L'entroterra di Cartagine: produzioni e organizzazione territoriale*

917 Naïdé Ferchiou, *Un sanctuaire de sommet à* Furnos Maius*, note préliminaire*

935 Sihem Aloui Naddari, *Cérès et céréaliculture à travers le secteur méridional du Haut Tell tunisien*

951 Thomas J. Morton, Meninx*: The Luxury of the Purple Dye Industry and the Richness of Architecture*

963 Fouad Essaadi, *Les productions de plomb en Tunisie ancienne*

969 Catherine Dobias-Lalou, *Richesse et onomastique dans la Cyrénaïque antique*

977 Maria Paola Del Moro, *Le calcare a Cirene: "luoghi di distruzione" e "officine di costruzione". Per una rilettura dei contesti tardoantichi della* polis

991 Virginie Delrue, *Les gisements de sel du désert dans l'Antiquité*

1009 María Paz García-Gelabert Pérez, *La cría y exportación de caballos en la Península Ibérica y en el Norte de África en época romana*

1025 Paola De Vita, *Mozia, Kerkouane e Cartagine: le arule fittili*

1037 Francesca Arianna Ossorio, *Immagini dall'Africa: ricerche iconografiche sulla sigillata africana*

1049 Rosalba Arcuri, *Il "buono" e il "cattivo" uso delle ricchezze nell'Africa romana tardoantica: due modelli di* euerghesìa *a confronto*

1063 Mariagrazia Arena, Divites *ed* euerghetai *nell'Africa dei* carmina latina epigraphica

1073 Chiara O. Tommasi Moreschini, *Splendore e ricchezza dell'Africa vandalica nel giudizio delle testimonianze letterarie coeve*

1081 Lilia Palmieri, *I Vandali e l'olio: produzione e commerci nell'Africa del* V *secolo d.C.*

1091 Lucietta Di Paola, *Immagini tardoantiche dell'Africa a confronto: note di lettura*

1111 Vincenzo Aiello, *La marina vandala e il commercio mediterraneo, un problema storiografico*

1127 Claudia Neri, *Rendite private e donazioni di beni nel cenobitismo africano*

1139 Elena Caliri, *La* penuria cultorum *nel patrimonio ecclesiastico africano in età gregoriana e l'utilizzazione dei* daticii

1151 Hanène Ben Slimène Ben Abbès, *La production de la monnaie d'or en Afrique byzantine au* VII^e^ *siècle: étude statistique*

1165 Vanni Beltrami, *Miseria ricchezza e nobiltà dei Tubu del Sahara centro-orientale*

1171 Iván Fumadó Ortega, *Arqueología postcolonial en Cartago. Un camino por recorrer*

1181 Salvador Bravo Jiménez, Rafael Dorado Cantero, Miguel Vila Oblitas, Antonio Soto Iborra, *La Segunda guerra púnica en la costa occidental malagueña. El hallazgo de Cerro Colorado Benahavís (Málaga)*

1187 Carlos Gozalbes Cravioto, Enrique Gozalbes Cravioto, *Sobre algunas monedas africanas descubiertas en el Sur de España*

1199 Ildefonso David Ruiz López, *Las relaciones económicas entre* Baelo Claudia *y la* Mauretania Tingitana

1209 Eva María Morales Rodríguez, *Algunas consideraciones sobre relaciones prosopográficas entre* Mauretania Tingitana *y* Baetica

1221 Lluís Pons Pujol, Eduard Garrote Sayó, Xavier Soria Rincón, *La captación del aceite annonario en Bética y África, un análisis comparativo*

1247 Sabine Armani, *Un* sobrinus *chez des Carthaginois de Barcelone: influence locale?*

1263 Javier Cabrero Piquero, *La riqueza de las villas de la Meseta a través de los mosaicos romanos*

1275 Pedro Rodríguez Oliva, José Beltrán Fortes, Villae *romanas de la costa malacitana frontera al África. Las* villae *de Torrox-costa y de la Torre de Benagalbón*

1289 Javier Ángel Domingo Magaña, *Los capiteles norteafricanos e hispanos (IV-VII d.C.): dos excepcionales ejemplos en Medina Sidonia y Plà de Nadal*

1299 Mercedes Durán Penedo, *Dirce y Antiope: dos imágenes de valores contrapuestos del ciclo tebano en los mosaicos hispano-romanos*

1323 Macarena Oncala Mellada, *Algunas consideraciones sobre la tecnología del mosaico romano: generalidades técnicas de pavimentación en las provincias occidentales*

1333 Pedro A. Carretero Poblete, *Arqueología toponímica: traslación de algunos topónimos norteafricanos a Turdetania*

1341 Silvia Cappelletti, CIL *VIII, 8499. La presenza ebraica in Mauretania*

1351 Davide Locatelli, *L'oro verde di Malta. Stime sulla produzione olearia nella villa San Pawl Milqi*

1375 Claudia Perassi, *Il "Numidian Hoard" del Malta National Archaeological Museum*

1403 Antonio Bertino, *Monete antiche di Alessandria e di Cartagine attestate in Liguria e in Luni nei secoli I-VII*

1411 Lucia Maria Bertino, *Terra sigillata africana decorata dalla Villa romana del Varignano. Scavi archeologici 1967-1986*

1427 Luigi Gambaro, *Importazioni di merci africane nelle aree rurali dell'estremo Ponente ligure tra l'età tardo-repubblicana e la tarda antichità*

1471 Fulvia Donati, *Importazione e impiego di marmi colorati di provenienza africana negli arredi della villa di San Vincenzino nell'Etruria costiera*

1485 Vanessa Gagliardi, *Circolazione delle merci: importazioni e imitazioni di ceramica africana dalla villa romana di San Vincenzino*

1499 Alessia Morigi, *Impianti circolari e modelli importati: sulla presunta mutuazione degli schemi insediativi tra Africa e Sicilia*

1517 Lietta De Salvo, *Produzioni e flussi commerciali fra l'Africa e la Sicilia in età imperiale e tardoantica*

1527 Rossella Giglio, *Nuovi dati da Lilibeo (Marsala): mosaici e decorazioni pittoriche tra Africa e Roma*

Volume terzo

1549 Alberto Ciotola, *Alcuni contesti con lucerne africane di Roma*

1561 Adele Federica Ferrazzoli, Marco Ricci, *Scambi commerciali fra l'Africa settentrionale e la Cilicia in età tardoromana e protobizantina sulla base del materiale ceramico dallo scavo di Elaiussa Sebaste*

1573 Lorenza-Ilia Manfredi, *Dal minerale al metallo monetato nella Sardegna e nel Nord Africa punico*

1581 Lorenza Campanella, *Matrici puniche per gioielli da* Sulci*: funzionalità e iconografia*

1595 Piero Bartoloni, *Nuovi dati sulla cronologia di* Sulky

1607 Elisa Pompianu, *Bracieri ellenistici dall'area della necropoli punica di* Sulcis *(Sant'Antioco)*

1619 Massimo Botto, *Forme di interazione e contatti culturali fra Cartagine e la Sardegna sud-occidentale nell'ambito del mondo funerario*

1633 Michele Guirguis, *Nuovi dati dalla necropoli fenicia e punica di Monte Sirai (Sardegna): la tomba 248*

1653 Laura Napoli, *Le armi fenicie in Sardegna: alcune considerazioni interpretative*

1665 Jacopo Bonetto, Andrea Raffaele Ghiotto, Andrea Roppa, *Variazioni della linea di costa e assetto insediativo nell'area del foro di* Nora *tra età fenicia ed età romana*

1697 Peter van Dommelen, Natasja de Bruijn, Helen Loney, Rosamaria Puig Moragón, Andrea Roppa, *Ceramica punica dal sito rurale di Truncu 'e Molas (Terralba)*

1707 Anna Chiara Fariselli, *Tipologie tombali e rituali funerari a* Tharros*, tra Africa e Sardegna*

1719 Carlo Tronchetti, *I rapporti di* Nora *(Pula, Cagliari) con l'Africa settentrionale*

1731 Donatella Salvi, *La sigillata africana a Pill' 'e Matta: contesti chiusi e datazioni, nuovi elementi dagli oltre duecento corredi della necropoli*

1749 Giovanna Pietra, *La ceramica sigillata africana D in Sardegna: dinamiche storiche ed economiche tra Tardoantico e alto Medioevo*

1777 Antonietta Boninu, Antonella Pandolfi *et alii*, Colonia Iulia Turris Libisonis*. Dagli scavi archeologici alla composizione urbanistica*

1819 Eugenio Muroni, Giampiero Pianu, *La Cala del Vino (Alghero). Problemi di navigazione antica*

1831 Marco Agostino Amucano, Olbia, Phausiana, Africani iudices. *Viabilità e* limites *nel comprensorio olbiese fra tarda antichità ed età proto-bizantina: nuove acquisizioni e ipotesi preliminari*

1855 Paola Grandinetti, *Presenze greche in Corsica: qualche osservazione*

1861 François Michel, Baslel Turbeli f(ilius) Gallinaria Sarniensis. *Questions d'onomastique et d'*origo

1873 René Rebuffat, *Inscriptions libyques chez les Elymes*

1901 Manfred G. Schmidt, *Inscriptions from* Madauros *(*CIL *VIII, 28086-28150)*

1913 Lotfi Naddari, Cillium-*Kasserine: relecture d'une dédicace en l'honneur d'Antonin le Pieux et les siens retrouvée (*AE*, 1957, 77)*

1927 Nabil Kallala, *Un nouveau* praefectus equitum *d'Afrique*

1943 Joyce Reynolds, *The Inscriptions of Roman Tripolitania and the Inscriptions of Roman Cyrenaica*

1949 Andrea Blasina, *Geografie africane in Eschilo*

1961 Michele R. Cataudella, *A proposito del confine nordoccidentale dell'Africa*

1969 Gabriella Ottone, *Atlanti senza sogni. Fortuna di un* paradoxon *africano nella letteratura antica, da Erodoto a Bar Hebraeus*

1983 Sergia Paola Rossetti Favento, *Qualche prospettiva inedita d'interpretazione storica: inquadramento critico dell'impresa di Annibale nella Penisola iberica (Liv., XXI, 1-15, 2)*

1993 Mohamed Kheir Orfali, *Notes sur quelques stèles de tradition punique provenant de* Tipasa

2005 Abdellatif Rhorfi, *Le rang d'Etat-Cité des villes maurétaniennes: le témoignage des monnaies*

2017 Sabine Lefebvre, *La tournée du procurateur-gouverneur en Maurétanie Césarienne*

2037 Michel Christol, *La procuratelle du patrimoine de* Lepti Minus

2081 Andreina Magioncalda, *La sentenza del proconsole Marcello fra gli* Aunobaritani *e* Iulius Regillus *(osservazioni su* ILAfr*, 591* = ILBardo*, 369)*

2099 Joaquín de la Hoz Montoya, *África en la política neroniana: los seis señores y el tesoro de Dido*

2109 Sabino Perea Yébenes, *Buscando a uno de los asesinos del emperador Caracalla:* L. Aurelius Nemesianus *y la inscripción de Aïn-Schkour (*Mauretania Tingitana*)*

2117 Rosario Rovira Guardiola, *A Family of Traders Reconsidered: The* Mevii

2125 María Luz Neira Jiménez, *Acerca de algunas representaciones de esclavos en mosaicos romanos del Norte de África y Sicilia*

2139 Carolina Cortés Bárcena, *Reflexiones sobre la política territorial romana en* Mauretania *según los* termini CIL *VIII, 8812 e* ILS*, 9832*

2147 Eleonora Salomone Gaggero, *Metello Pio in Liguria o in Africa? (in margine ad Appian.,* bell. civ.*, I, 80, 365)*

2157 David L. Stone, Coloni *and the Imperial Cult in the Countryside of* Sitifis

2171 Antonio Chausa, *Los* praefecti gentium *en el contexto del África romana*

2179 Stefano De Angeli, Stefano Finocchi, *Sviluppi romani in Algeria e Tunisia del sistema idrico delle* foggaras

2197 Jean-Louis Podvin, *Lampes isiaques africaines: production et échanges*

2213 Alberto Gavini, *I culti orientali in* Zeugitana*: «étude préliminaire»*

2233 Francesca Cenerini, *Il culto di Livia Augusta tra* Cirta *e* Leptis Magna

2243 Fathia M'charek, *Un temple à Saturne à* Furnos Maius

2253 Nabil Kallala, Joan Sanmartí, Joan Ramón Torres, *Présentation du projet tuniso-catalan sur le site d'*Althiburos *et sa région*

2265 Lea M. Stirling, *One Foot in the Grave: Evidence for Footwear in the Graves of Roman North Africa*

2275 Jennifer Moore, *Common Pottery Traditions of Tripolitania and* Byzacena

Volume quarto

2287 Gabriele Cifani, Federica Severini, Fabrizio Felici, Massimiliano Munzi, Leptis Magna*: una tomba a camera nel suburbio occidentale (wadi Rsaf)*

2317 Massimiliano Munzi, Fabrizio Felici, *La villa del wadi er-Rsaf (*Leptis Magna*): stratigrafia e contesti*

2339 Antonella Polito, *Ceramiche fini da mensa a* Leptis Magna *tra v e vii secolo*

2355 Serena Ensoli, *Per i cinquant'anni di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene: il Santuario di Apollo sulla Terrazza della* Myrtousa *(1957-2007)*

2383 Concepción Fernández Martínez, *La difícil frontera entre la prosa y el verso:* CILASE *1013 y* CIL*, viii 646*

2397 Esther Sánchez Medina, *Antalas o los pactos incumplidos: política imperial en el África de la primera mitad del siglo vi*

2403 Simona Antolini, Gianfranco Paci, *Le ricerche sull'epigrafica greca e romana della Cirenaica dell'ultimo venticinquennio e nuova edizione del decreto di* Philoxenos *figlio di* Philiskos

2473 Wolfgang Kuhoff, *Konstantin der Große: Von der eigenen Selbstdarstellung zur Erinnerungskultur der Gegenwart*

2501 Sedra Moulay Driss, *La ville de* Sala *au lendemain de l'islamisation du Maroc: pour une relecture des sources arabes*

2517 Manuel J. Parodi Álvarez, *Pelayo Quintero de Atauri: un arqueólogo en las dos orillas del* Fretum Gaditanum

2527 Antonio Santana Santana, Trinidad Arcos Pereira, *África según Plinio: una aproximación cartográfica*

2533 Lisa Meloni, *Le* nundinae *nel Nord Africa: produzione, merci e scambi nell'economia dei* vici

2547 Guadalupe López Monteagudo, *Las riquezas de las aguas en los mosaicos. Aspectos de la economía hispano-romana*

2569 María Pilar San Nicolás Pedraz, *Los frutos de la tierra como* xenia *en los mosaicos hispano-romanos*

2589 Sebastián Vargas Vázquez, *El mito de Medusa en los mosaicos hispano-romanos*

2601 Michele Bueno, Federica Rinaldi, *Influssi nord-africani nella produzione musiva geometrica dell'Italia centro-settentrionale tra l'età severiana ed il* IV *secolo?: una proposta di revisione*

2619 Andrea Raffaele Ghiotto, Caterina Previato, *La disposizione dei monumenti onorari nel foro di* Nora

2631 Giovanna Falezza, *La ceramica sigillata africana dallo scavo del foro di* Nora. *La dinamica delle importazioni*

2639 Andrea Roppa, *Evoluzione insediativa di un paesaggio rurale sardo tra età cartaginese ed epoca romana imperiale: il caso del transetto 17 nel* Riu Mannu survey

2657 Fabrizio Delussu, *L'insediamento romano di Sant'Efis (Orune, Nuoro), scavi 2004-06. Nota preliminare*

2673 Daniela Rovina, Elisabetta Garau, P. Mameli, *Attività metallurgiche presso l'insediamento tardo antico di Santa Filitica a Sorso: dati preliminari archeologici e archeometrici*

2697 Vincenzo Fannini, *La mia Africa (romana)*

2701 René Rebuffat, *Intervento conclusivo*

2705 Marc Mayer, *Intervento conclusivo*

2709 Nabil Kallala, *Intervento conclusivo*

2711 Attilio Mastino, *Intervento conclusivo*

2717 Abbreviazioni

2731 Indici

Questa XVII edizione dell'*Africa romana*, pubblicata per iniziativa del Dipartimento di Storia e del Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università degli Studi di Sassari, della Consejería de Cultura de Andalucía e dell'Universidad de Sevilla, contiene i testi delle quasi 150 comunicazioni presentate a Sevilla tra il 14 ed il 17 dicembre 2006, in occasione del Convegno internazionale dedicato al tema «Le ricchezze dell'Africa, risorse, produzioni, scambi», cui hanno partecipato oltre 300 studiosi da 16 paesi europei ed extra-europei, svoltosi sotto l'alto patronato del Presidente della Repubblica italiana Giorgio Napolitano e con il patrocinio dell'Association Internationale d'épigraphie grecque et latine. Delineati gli aspetti generali, una sessione del convegno è stata dedicata alle relazioni tra Nord Africa e le altre province ed in particolare con le *Hispaniae* e una invece alle nuove scoperte epigrafiche. Questa edizione sviluppa una varietà di temi che certamente non potrà non sorprendere il lettore e si apre tra il lato iberico delle Colonne d'Eracle e il *Lixus flumen*, sul Giardino delle Esperidi sull'Oceano dove il dio aveva compiuto una delle sue più celebri fatiche.

In passato diversi modelli interpretativi sono stati di volta in volta applicati all'economia dell'Africa romana. A fronte della tesi di un sottosviluppo dell'Africa antica, si contrappone ora una più equilibrata visione dei modi e dei tempi di un'evoluzione dell'economia africana, inserita in un quadro mediterraneo ed atlantico. Tale visione convince sulla necessità di analisi territoriali articolate in diacronia onde cogliere la curva delle risorse, delle produzioni, degli scambi delle varie *provinciae* dell'Africa, fino alla straordinaria vitalità dell'età tardo antica.

«En fait, *L'Africa Romana* – scrive Jean-Paul Morel – est devenue […] le rendez-vous incontournable des chercheurs qui souhaitent, dans le cadre d'une réunion scientifique, trouver aussi une occasion de contacts et d'échanges avec des collègues de tous horizons […]. Les communications, bien sûr, mais aussi les présentations de nouvelles publications, la session expressément consacrée aux découvertes et études épigraphiques, les posters, les exposés concernant la sauvegarde et la mise en valeur de monuments ou de sites, les excursions ciblées sont autant d'apports scientifiques, culturels et humains. Ces multiples facettes font de *L'Africa romana* un grand marché des informations et des idées, un lieu où se retrouver ou faire connaissance entre gens qu'habite la passion de l'Afrique antique».

«Nel clima di tensione creatosi dopo l'11 settembre 2001 e l'11 marzo 2004 – scrive Attilio Mastino – questo incontro è stato un esempio di collaborazione internazionale, un modo per mobilitare amicizie ed intelligenze, per non rinunciare ad essere uomini di buona volontà, impegnati per la pace, contro le guerre, il razzismo, l'integralismo, l'intolleranza. E insieme una grande impresa internazionale, che nella sua complessità ha costituito e continuerà a costituire un'occasione irripetibile di crescita, di maturazione e di impegno per una nuova generazione di studiosi, più aperti al confronto, più rispettosi degli altri e più consapevoli dei valori delle diverse identità».

ISBN 978-88-430-4833-5



€ 115,90
(prezzo dei quattro volumi indivisibili)

In copertina: L'arco costruito nel 100 d.C. da Traiano a *Thamugadi* (foto di Attilio Mastino).

Progetto grafico: Jumblies (Giovanni Lussu)

ISSN 1828-3004